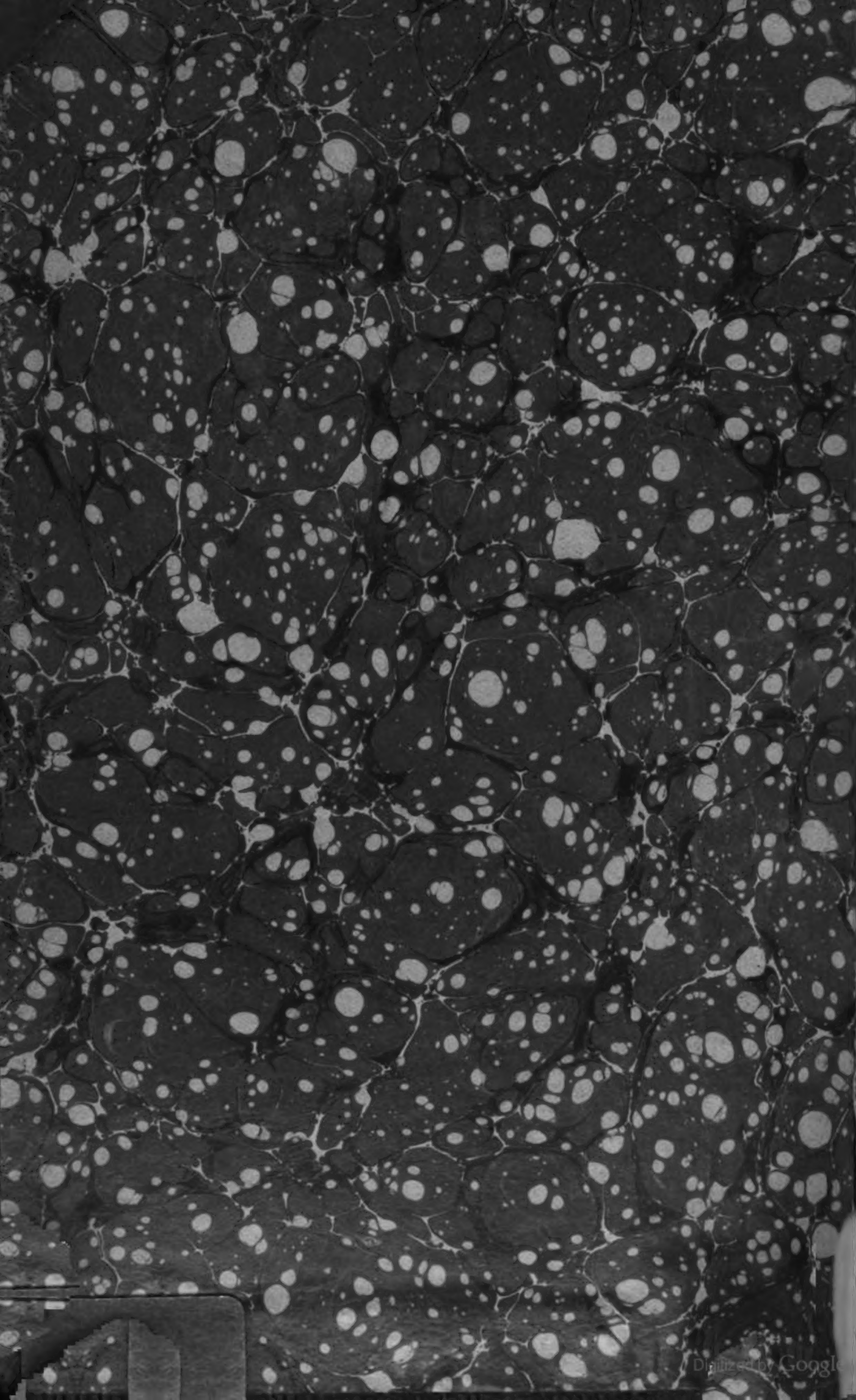
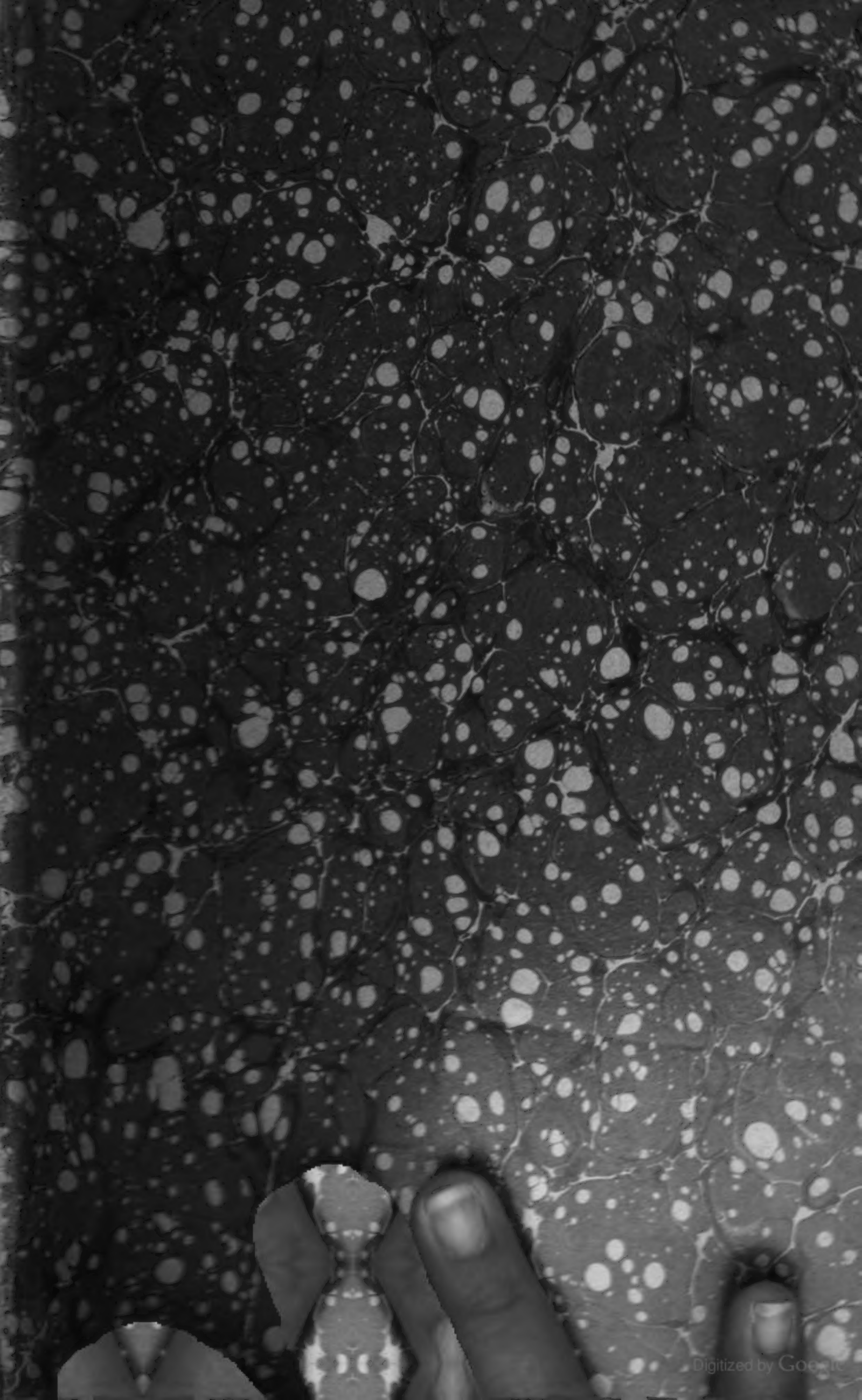




Mélanges Chabaneau

Camille Chabaneau





405
6:22

Mélanges Chabaneau.

Volume offert

à

Camille Chabaneau

à l'occasion du 75^e anniversaire de sa naissance

(4 mars 1906)

par

ses élèves, ses amis et ses admirateurs.



Erlangen.

Fr. Junge, Libraire-Editeur.

1907.



Mélanges Chabaneau.

Festschrift

Camille Chabaneau

zur Vollendung seines 75. Lebensjahres

4. März 1906

dargebracht von

seinen Schülern, Freunden und Verehrern.

Erlangen.

Verlag von Fr. Junge.

1907.



Mélanges Chabaneau.

Festschrift

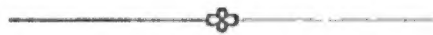
Camille Chabaneau

zur Vollendung seines 75. Lebensjahres

4. März 1906

dargebracht von

seinen Schülern, Freunden und Verehrern.



Die Festschrift enthält
eine Reihe von Aufsätzen
von Camille Chabaneau's Schülern
und Freunden, die in
den Jahren 1880 bis 1906
erschienen sind.

Erlangen.

Verlag von Fr. Junge.

1907.

131806

YRABU
ROMUL. GROMATZ GBA. III
YTERVNU

K. B. Hof- und Univ.-Buchdruckerei von Junge & Sohn in Erlangen.

Vorwort.

Da bei der grossen Zahl der Teilnehmer an der Festschrift für Camille Chabaneau es unmöglich war, in der kurzen Zeit von einem Vierteljahr, welche bis zum Geburtstag des Meisters blieb, den ganzen vorliegenden Band zum Abschluss zu bringen, so wurden dem Jubilar durch den vorbereitenden Ausschuss die bis dahin fertig gedruckten Bogen der Festschrift, S. 1—117, mit einem provisorischen Vorbericht überreicht, enthaltend die nachstehende Adresse, zugleich mit einem Brief von F. Mistral im Original, der hier zwischen Seite VIII und IX in Reproduktion folgt.

Verehrter Herr Professor!

Lieber Freund!

Der Tag, an welchem Sie 75 Jahre Ihres arbeitsreichen Lebens vollenden, ist uns eine willkommene Gelegenheit, Ihnen auszusprechen, welche Gefühle warmer Hochschätzung und herzlicher Dankbarkeit wir für Sie empfinden.

Im Gange Ihres äusseren Lebens ursprünglich der Wissenschaft fernstehend, sind Sie durch innerste Neigung unseren romanischen Studien zugeführt worden. Nachdem schon die *Histoire et Théorie de la Conjugaison française* die gewissenhafte Methodik Ihres Arbeitens erwiesen hatte, errichteten Sie durch die limousinische Grammatik, der ersten wahrhaft wissenschaftlichen und noch immer unübertroffenen Darstellung eines lebenden südfranzösischen Dialektes, sich und der von der

geliebten Mutter erlernten heimischen Mundart ein dauerndes Denkmal. Eine grosse Zahl umfangreicher und kleinerer Arbeiten, unter denen wir nur die wertvollen Beiträge zur *Histoire générale de Languedoc* hervorheben wollen, haben Ihnen seitdem längst die erste Stelle unter den Kennern provenzalischer Sprache und Literatur gesichert, und niemand anders als Ihnen konnte die ehrwürdige Universität Montpellier den neugegründeten Lehrstuhl anvertrauen, von welchem Sie während eines Vierteljahrhunderts eine segensreiche Wirksamkeit ausgeübt haben.

Doch nicht nur den Erfolgen des Gelehrten gilt unser Beifall. Auch durch die Art Ihres selbstlosen, stets nur der Sache zugekehrten Wirkens, durch die warme Güte Ihres Herzens, welche ein jeder, der Ihrem stillen Kreise nahen durfte oder der sich von fern her Beistand suchend an Sie wandte, kennen gelernt hat, sind Sie uns ein Vorbild und das Ziel herzlicher Verehrung geworden.

Wir erinnern uns heute mit Dankbarkeit alles dessen, was Sie für uns getan haben und was Sie für uns sind, und sprechen den Wunsch und die frohe Hoffnung aus, dass Sie Ihrer Wissenschaft, Ihren Freunden, Schülern und Verehrern noch lange Jahre in rüstigster Kraft erhalten bleiben.

Der vorbereitende Ausschuss.

Cher et honoré Maître,

Cher ami,

Le jour de votre soixante-quinzième anniversaire nous offre une occasion bienvenue de vous adresser l'hommage de notre profonde estime et de notre sincère reconnaissance.

Etranger d'abord à la science par la carrière où vous étiez entré, un penchant secret et puissant vous a entraîné vers nos études romanes. Tout de suite vous avez montré, par votre *Histoire*

et Théorie de la conjugaison française, la conscience et la sûreté de méthode de vos recherches. Votre Grammaire limousine, la première exposition vraiment scientifique, et non surpassée jusqu'à ce jour, d'un dialecte français vivant, a été un monument durable élevé à l'idiome appris sur les genoux de votre mère. Un grand nombre de travaux de toutes dimensions, parmi lesquels nous relèverons surtout vos précieuses contributions à l'Histoire générale du Languedoc, vous ont assuré depuis longtemps le premier rang parmi les provençalistes, et nul n'était plus digne que vous d'occuper dès sa création la chaire de langues et littératures romanes à l'Université de Montpellier, où vous avez durant un quart de siècle déployé une si féconde activité.

Mais ce n'est pas seulement le savant que nous admirons en vous. La modestie et le désintéressement de votre caractère, la bonté de votre cœur, qu'ont pu apprécier tous ceux à qui il a été donné d'approcher de vous, ou qui de loin vous ont demandé le secours de vos lumières, restent encore pour nous des modèles et l'objet de notre vénération.

Puissiez-vous, cher Maître et cher ami, jouir longtemps encore de votre verte vieillesse pour l'honneur de la science et le bonheur de vos amis, de vos élèves et de vos admirateurs!

Le comité préparatoire:

Dr. H. Andresen, Prof. a. d. Universität Münster i. W.

J. Anglade, Maître de Conférences à l'Université de Nancy.

Dr. C. Appel, Prof. a. d. Universität Breslau.

Dr. G. Baist, Prof. a. d. Universität Freiburg i. B.

J. Bédier, Prof. au Collège de France, Paris.

Dr. D. Behrens, Prof. a. d. Universität Giessen.

J. Bertheló, Archiviste de l'Hérault, Montpellier.

M. Bonnet, Prof. à l'Université de Montpellier.

F. Brunot, Prof. à l'Université de Paris.

F. Castets, Prof. à l'Université de Montpellier.

L. Clédat, Doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Lyon.

- L. Constans**, Prof. à l'Université d'Aix-Marseille.
Dr. J. Cornu, Prof. a. d. Universität Graz.
Dott. V. Crescini, Prof. nell' Università di Padova.
F. Desmoulin, Peintre-graveur, Paris.
Dott. Fr. D'Ovidio, Prof. nell' Università di Napoli.
Dr. W. Foerster, Prof. a. d. Universität Bonn.
M. Grammont, Prof. à l'Université de Montpellier.
Dr. G. Gröber, Prof. a. d. Universität Strassburg i. E.
Dr. A. G. van Hamel, Prof. a. d. Universität Groningen.
A. Jeanroy, Prof. à l'Université de Toulouse.
E. Langlois, Prof. à l'Université de Lille.
Dr. E. Levy, Prof. a. d. Universität Freiburg i. B.
Fr. Mistral à Maillane.
Dott. E. Monaci, Prof. nell' Università di Roma.
Dr. H. Morf, Prof. a. d. Akademie für Sozial- und Handels-
wissenschaften, Frankfurt a. M.
Dott. F. Novati, Prof. nell' Accademia scientifico-letteraria di
Milano.
Dott. E. G. Parodi, Prof. nel R. Istituto di Studj superiori di
Firenze.
L.-G. Pélissier, Prof. à l'Université de Montpellier.
Dott. P. Rajna, Prof. nel R. Istituto di Studj superiori di Firenze.
Dott. R. Renier, Prof. nell' Università di Torino.
Dott. A. Restori, Prof. nell' Università di Torino.
E. Rigal, Prof. à l'Université de Montpellier.
Dott. C. Salvioni, Prof. nell' Accademia scientifico-letteraria di
Milano.
Dr. E. Stengel, Prof. a. d. Universität Greifswald.
Dr. A. Stimming, Prof. a. d. Universität Göttingen.
Dr. H. Suchier, Prof. a. d. Universität Halle a. S.
H. Teulié, Bibliothécaire de l'Université de Rennes.
A. Thomas, Prof. à l'Université de Paris.
Dr. A. Tobler, Prof. a. d. Universität Berlin.
Dr. K. Vollmöller, Universitätsprofessor a. D. in Dresden.
Dr. R. Zenker, Prof. a. d. Universität Rostock i. M.

Maillane (Provence)

7 janvier 1906

j'appréhends chaleureusement à
la manifestation de profonde
sympathie et de juste et haute
estime que les Provençalistes, et
Philologues de partout viennent
d'organiser en l'honneur de
mon ami Camille Chabaneau,
qui porte comme moi soixante-
cinq ans d'âge

à Chabaneau la
Fédération doit une belle
gratitude, car notre illustre
majoral ne s'est pas contenté
d'étudier le Provençal, et

de sauver leur gloire.
il a, de toute sa science,
aidé tout ce qu'il a pu à notre
renaissance en le lustrant de son
nom et de son brillant appui
n'a pas peu contribué à
la diffusion constante du
mouvement félibréen.

que Sainte Estelle
continue d'éclairer benigne-
ment le chemin Hong de Chabanian
c'est le vain en l'intérêt de
tout ceux qui ont le culte de
la langue provençale !

F. Mistral

Später folgte dann die Tabula gratulatoria, welche nachstehenden Wortlaut hat:

A Monsieur Camille Chabaneau,
Professeur honoraire à l'Université de Montpellier.

Les soussignés, vos élèves, vos amis ou vos admirateurs, vous prient d'agréer, à l'occasion du soixante-quinzième anniversaire de votre naissance, l'hommage de leur profonde sympathie.

Voilà plus d'un demi-siècle que vous avez choisi pour champ d'études la philologie romane, à une époque où ces études étaient encore peu en honneur; vous avez contribué pour une large part à défricher ce champ et vous avez marqué d'une empreinte ineffaçable le domaine que vous vous étiez assigné. Vous avez trouvé le premier les lois qui dominant l'histoire en apparence confuse de la conjugaison française, et vous avez montré à quel besoin de clarté et d'unité la langue française, image du génie de la nation, avait instinctivement obéi. Un hasard bienveillant vous a fait naître dans une contrée qui fut le berceau de la poésie „limousine“ — appelée plus tard „provençale“ — et vous avez pu entendre dès votre enfance la langue d'Arnaut de Mareuil et d'Arnaut Daniel, à peine changée par les ans. Aussi avez-vous consacré de préférence votre activité, qui aurait pu s'exercer avec le même éclat dans tout autre domaine de la philologie romane, à mieux faire connaître la poésie des troubadours. Une méthode rigoureuse, une critique sévère vous ont permis de retrouver plus d'une fois leur pensée exacte à travers la poussière des manuscrits, ou de détruire les légendes qui s'étaient accumulées autour de leurs noms. Si cette poésie, dont l'influence sur les littératures modernes fut si profonde, est aujourd'hui mieux connue et mieux goûtée, c'est principalement à vos travaux qu'elle le doit.

L'amour de la vérité, la recherche désintéressée ont été les principaux mobiles de votre activité scientifique. La „cor-

tesia“ et la „mesura“ ont fait le charme de vos relations: c'est à l'ensemble de ces qualités que les soussignés ont tenu à rendre hommage, en faisant les vœux les plus sincères pour que de longs et heureux jours vous soient encore réservés; ce sera toute joie pour eux et tout profit pour les études dont vous restez un des plus éminents représentants.

Verzeichnis der Teilnehmer an der Ehrung Chabaneaus.

I. Durch Mitarbeit an der Festschrift.

- J. Anglade, Maître de Conférences à l'Université de Nancy.
 Dr. C. Appel, Professor an der Universität Breslau.
 Dr. G. Baist, Professor an der Universität Freiburg i. B.
 J. Bédier, Professeur au Collège de France, à Paris.
 Dr. D. Behrens, Professor an der Universität Giessen.
 G. Bertoni, Professeur à l'Université de Fribourg (Suisse).
 Dott. L. Biadene, Professore nell'Università di Pisa.
 E. Bourciez, Professeur à l'Université de Bordeaux.
 F. Brunot, Professeur à l'Université de Paris.
 F. Castets, Doyen honoraire de la Faculté des Lettres de l'Université de Montpellier.
 G. Cirot, Chargé de cours à l'Université de Bordeaux.
 L. Clédât, Doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Lyon.
 Dr. W. Cloetta, Professor an der Universität Jena.
 L. Constans, Professeur à l'Université d'Aix-Marseille.
 Dr. J. Cornu, Professor an der Universität Graz.
 J. Coulet, Chargé de Cours à l'Université de Montpellier.
 Dr. A. Counson, Lektor an der Universität Halle a. S.
 V. Crescini, Professore nell' Università di Padova.
 A. Dauzat, à Paris.
 Dr. J. Dejeanne à Bagnères-de-Bigorre.
 F. Desmoulin, Peintre-graveur, à Paris.
 J. Ducamin, à Mont-de-Marsan.
 L. A. Dujarric-Descombes, Vice-président du Bournat, à Périgueux.
 C. Fabre, Directeur de l'Ecole Normale du Puy.
 Dr. W. Foerster, Professor an der Universität Bonn.
 Dr. L. Gauchat, Professor an der Universität Bern.

- Dott. E. Gorra, Professore nell'Università di Pavia.
M. Grammont, Professeur à l'Université de Montpellier.
Dr. G. Gröber, Professor an der Universität Strassburg i. E.
Dott. C. P. E. Guarnerio, Professore nella R. Università di Pavia.
Dr. A. G. van Hamel, Professor an der Universität Groningen.
A. Jeanroy, Professeur à l'Université de Toulouse.
Dr. L. Jordan, Privatdozent an der Universität München.
Dr. Adolf Kolsen, Dozent an der kgl. Technischen Hochschule in Aachen.
L. Lambert, Vice-président de la Société des Langues Romanes, à Cette.
L. Lamouche, Major de la Gendarmerie ottomane, à Salonique (Turquie).
E. Langlois, Professeur à l'Université de Lille.
E. Lefèvre, à Marseille.
J. Leite de Vasconcellos, Direktor do Museu Ethnologico Português, Lisboa.
A. Leroux, Archiviste de la Haute-Vienne, à Limoges.
Dott. C. De Lollis, Professore nell'Università di Roma.
Dr. W. Meyer-Lübke, Professor an der Universität Wien.
E. Meynial, Professeur à l'Université de Montpellier.
F. Mistral, à Maillane.
A. Morel-Fatio, Secrétaire de l'Ecole des Chartes, à Paris.
Dr. O. Nobiling in São Paulo.
Dott. F. Novati, Professore nell'Accademia scientifico-letteraria di Milano.
Dr. K. Nyrop, Professor an der Universität Kopenhagen.
Dr. H. O. Östberg, Privatdozent an der Universität Upsala.
Dott. E. G. Parodi, Professore nel R. Istituto di Studi superiori di Firenze.
L.-G. Pélissier, Professeur à l'Université de Montpellier.
J. J. Pépouey, Abbé, à Bagnères-de-Bigorre.
Dr. D. Pétrof, Privatdozent an der Universität St. Petersburg.
Dott. P. Rajna, Professore nel R. Istituto di Studi superiori di Firenze.
E. Rigal, Professeur à l'Université de Montpellier.
E. Ritter, Professeur à l'Université de Genève.
J. Ronjat, Baile du Félibrige, à Vienne.
M. Roques, Chargé de Cours à l'Université de Paris.
L. Sainéan, à Paris.
Dr. J. J. Salverda de Grave, Professor an der Universität Leiden.
Dott. C. Salvioni, Professore nell'Accademia scientifico-letteraria di Milano.
Dr. A. Sanchez Moguel, Catedrático en la Universidad de Madrid.
J. Saroihandy, Professeur au Lycée Hoche, à Versailles.
Dr. B. Schädel, Privatdozent an der Universität Halle a. S.
Dr. R. Schevill, Professor in the University of New-Haven (Conn.).

- Dr. O. Schultz-Gora, Professor an der Universität Königsberg i. Pr.
 Dr. E. Staaff, Privatdozent an der Universität Upsala.
 Dr. E. Stengel, Professor an der Universität Greifswald.
 Dr. A. Stimming, Professor an der Universität Göttingen.
 Dr. H. Suchier, Professor an der Universität Halle a. S.
 Dr. W. Suchier, in Halle a. S.
 Dott. L. Suttina, Direttore della Bibliografia Dantesca in Padova.
 H. Teulié, Bibliothécaire de la Bibliothèque universitaire de Rennes.
 A. Thomas, Professeur à l'Université de Paris.
 Dr. A. Tobler, Professor an der Universität Berlin.
 Dr. J. Ulrich, Professor an der Universität Zürich.
 H. Vaganay, Bibliothécaire des Facultés catholiques de Lyon.
 J. Vérant, Homme de lettres, à Paris.
 Dr. K. Vollmöller, Universitätsprofessor a. D. in Dresden.
 Dr. B. Wiese, Professor an der Universität Halle a. S.
 Dr. F. Wulff, Professor an der Universität Lund.
 Dr. R. Zenker, Professor an der Universität Rostock i. M.
 Dott. N. Zingarelli, Professore nell'Università di Palermo.

II. Durch Bezug der Festschrift.

- J. Acher, à Paris.
 Dr. H. Andresen, Professor an der Universität Münster i. W.
 J. Anglade, Maître de Conférences à l'Université de Nancy.
 Société historique et archéologique de la Charente, à Angoulême.
 Dr. C. Appel, Professor an der Universität Breslau.
 P. Aubry, Archiviste paléographe, à Paris.
 R. Benoit, Félibre, à Périgueux.
 H. Bernès, Professeur de Rhétorique supérieure au Lycée Lakanal, à Paris.
 J. Berthelé, Archiviste de l'Hérault, à Montpellier.
 G. Bertoni, Professeur à l'Université de Fribourg (Suisse).
 A. Bertuch, Professor, in Frankfurt a. M.
 A. Blanc, Professeur au Collège de Cette.
 M. Bonnet, Professeur à l'Université de Montpellier.
 Bibliothèque Universitaire de Bordeaux.
 E. Bourciez, Professeur à l'Université de Bordeaux.
 L. Brandin, Professeur à l'Université de Londres.
 O. Braunfels, Kgl. Spanischer Konsul, in Frankfurt a. M.
 F. Brunot, Professeur à l'Université de Paris.
 Kgl. Ungarische Universitätsbibliothek in Budapest.

Academia Romána in Bukarest.

H. Champion, Libraire-Éditeur, à Paris.

G. Cirot, Chargé de cours à l'Université de Bordeaux.

L. Clédat, Doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Lyon.

P. Constant, Proviseur du Lycée de Bourges.

C. Couderc, Conservateur-Adjoint à la Bibliothèque Nationale, à Paris.

Dr. A. Counson, Lektor an der Universität Halle a. S.

J. Daniel, Vice-président du Bournat, à Périgueux.

Dr. J. Dejeanne, à Bagnères-de-Bigorre.

F. Desmoulin, Peintre-graveur, à Paris.

Bibliothèque Universitaire de Dijon.

J. Ducamin, à Mont-de-Marsan.

L. A. Dujarric-Descombes, Vice-président du Bournat, à Périgueux.

A. Dusolier, Questeur du Sénat, à Paris.

Dr. K. von Ettmayer, Professor an der Universität Freiburg (Schweiz).

C. Fabre, Directeur de l'Ecole Normale du Puy.

Dr. A. Farinelli, Professor an der Universität Innsbruck.

Dr. J. Fastenrath, Hofrat, in Cöln a. Rh.

Ch. Flahault, Professeur à l'Université de Montpellier.

Dr. W. Foerster, Professor an der Universität Bonn.

P. Gachon, Doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Montpellier.

Dr. L. Gauchat, Professor an der Universität Bern.

Dr. J. Geddes, Professor in Boston University (Mass.).

Dr. P. A. Geijer, Professor an der Universität Upsala.

A. Glaize, Professeur à l'Université de Montpellier.

Ch. H. Grandgent, Professor in Harvard University, Cambridge.

Dott. C. P. E. Guarnerio, Professore nella R. Università di Pavia.

Dr. O. Hennicke, Professor an der Oberrealschule in Bremen.

P. Horluc, Professeur au Lycée de Lyon.

E. Huguet, Professeur à l'Université de Caen.

Dr. J. U. Jarník, Professor an der böhmischen Universität Prag.

J. Jeanjaquet, Professeur à l'Académie de Neuchâtel.

Dr. Adolf Kolsen, Dozent an der kgl. Technischen Hochschule in Aachen.

Dr. R. Kron, Professor an der kaiserlichen Marine-Akademie u. -Schule in Kiel.

L. Lambert, Vice-président de la Société des Langues Romanes, à Cette.

Dr. J. Larat, à Paris.

R. Lavaud, Professeur au Lycée de Laon.

E. Lefèvre, à Marseille.

Dr. E. Levy, Professor an der Universität Freiburg i. B.

Archives départementales de la Haute Vienne, à Limoges.

- Bibliothèque communale de Limoges.**
E. Meynial, Professeur à l'Université de Montpellier.
Dr. C. Michaëlis de Vasconcellos in Porto.
Dott. E. Monaci, Professore nell'Università di Roma.
Académie des Sciences et Lettres de Montpellier.
Société Archéologique de Montpellier.
Société des Langues Romanes de Montpellier.
A. Morel-Fatio, Secrétaire de l'Ecole des Chartes, à Paris.
A. Mouzin, Félibre majoral, Assesseur de Provence, Président du Flourège provençal, à Avignon.
Commission Archéologique de Narbonne.
Académie des Sciences et Lettres de Nîmes.
L.-G. Pélissier, Professeur à l'Université de Montpellier.
J. J. Pépouey, Abbé, à Bagnères-de-Bigorre.
Bibliothèque des Archives de la Dordogne, à Périgueux.
Bibliothèque Municipale de Périgueux.
L'Ecole félibréenne du Périgord (Le Bournat) à Périgueux.
Dr. D. Pétrof, Privatdozent an der Universität St. Petersburg.
F. Pignarre, Professeur au Collège de St. Germain-en-Laye.
Dr. A. Pillet, Privatdozent an der Universität Breslau.
Dott. P. Rajna, Professore nel R. Istituto di Studi superiori di Firenze.
Dott. R. Renier, Professore nell'Università di Torino.
Bibliothèque Universitaire de Rennes.
Dott. A. Restori, Professore nell'Università di Messina.
E. Rigal, Professeur à l'Université de Montpellier.
E. Ritter, Professeur à l'Université de Genève.
Dr. E. Rodhe, Privatdozent an der Hochschule in Göteborg.
J. Ronjat, Baile du Félibrige, à Vienne.
M. Roques, Chargé de Cours à l'Université de Paris.
Dott. V. Rossi, Professore nell'Università di Pavia.
Dr. K. Sachs, Professor in Brandenburg a. H.
A. Salmon, in Reading.
Dr. J. J. Salverda de Grave, Professor an der Universität Leiden.
J. Saroïhandy, Professeur au Lycée Hoche, à Versailles.
Dr. B. Schädel, Privatdozent an der Universität Halle a. S.
Dr. R. Schevill, Professor in the University of New-Haven (Conn.).
Dr. F. E. Schneegans, Professor an der Universität Heidelberg.
Dr. O. Schultz-Gora, Professor an der Universität Königsberg i. Pr.
L. Simon, Félibre, à Périgueux.
Dr. E. Staaff, Privatdozent an der Universität Upsala.

Dr. E. Stengel, Professor an der Universität Greifswald.
 Dr. A. Stimming, Professor an der Universität Göttingen.
 H. Teulié, Bibliothécaire de la Bibliothèque universitaire de Rennes.
 Dr. G. Thureau, Privatdozent an der Universität Königsberg i. Pr.
 Dr. A. Tobler, Professor an der Universität Berlin.
 Bon C. de Tourtoulon, à Aix-en-Provence.
 Romanisches Seminar an der Universität Tübingen.
 Biblioteca Nazionale di San Marco in Venedig.
 J. Vianey, Professeur à l'Université de Montpellier.
 Dr. J. Vising, Professor an der Hochschule in Göteborg.
 Dr. K. Vollmöller, Universitätsprofessor a. D. in Dresden.
 Dr. C. Voretzsch, Professor an der Universität Tübingen.
 Dr. C. Wahlund, Professor an der Universität Upsala.
 Dr. A. Wallensköld, Professor an der Universität Helsingfors.
 Dr. B. Wiese, Professor an der Universität Halle a. S.
 Dr. L. Wiese, Privatdozent an der Universität Münster i. W.
 Dr. F. Wulff, Professor an der Universität Lund.
 Dr. A. Zauner, Privatdozent an der Universität Wien.
 Dr. H. Zschalig, Professor in Dresden.

III. Durch Beitrag zu den Kosten der Tabula gratulatoria

Société historique de Gascogne, à Auch.
 Bacquié-Fonade, Félibre, à Toulouse.
 G. Balland, Bibliothécaire de la Bibliothèque Universitaire de Dijon.
 Ch. Barbier, Professeur au Lycée du Mans.
 Bon F. Bethune, Professeur à l'Université de Louvain.
 H. Bouichère, Professeur au Lycée de Tunis.
 Dr. E. G. W. Braunholtz, Professor in the University of Cambridge.
 F. Braunschvig, Professeur au Lycée de Montpellier.
 M. Bréal, Membre de l'Institut, à Paris.
 Dr. H. Breymann, Professor an der Universität München.
 Camélat, Félibre majoral à Arrens.
 J. Charmont, Professeur à l'Université de Montpellier.
 A. Debidour, Inspecteur général de l'Instruction publique, à Paris.
 Dr. M. Dusolier, à Paris.
 F. Fabrège, à Montpellier.
 Dr. M. Friedwagner, Professor an der Universität Czernowitz.
 E. Galzin, Professeur au Lycée d'Auch.
 Dr. E. Gaufinez, Professor an der Universität Bonn.

- A. Gautier**, Professeur au Lycée de Toulouse.
Goiny, Professeur au Lycée de Montpellier.
Dr. H. Heiss in München.
Isnard, Archiviste des Basses-Alpes, à Digne.
Dr. A. Kissner, Professor an der Universität Marburg i. H.
C. Milhaud, à Montpellier.
Dr. A. Mirus, Hofrat, Rechtsanwalt und königl. sächs. Notar in Leisnig i. S.
F. Mistral, à Maillane.
Dr. H. Morf, Professor an der Akademie für Sozial- und Handelswissenschaften in Frankfurt a. M.
Dr. F. Neumann, Geh. Hofrat, Professor an der Universität Heidelberg.
Dr. A. Pakscher, Direktor der Berlitz School of Languages in Dresden.
V. Pla, Professeur au Lycée de Montpellier.
Mme. Ponton, à Paris.
A. Puech, Professeur à l'Université de Paris.
E. Rigolage, à Montreuil.
J. Roucaute, Principal du Collège de Pézenas.
P. de Rouville, Doyen honoraire de la Faculté des Sciences de Montpellier.
E. Roy, Professeur à l'Université de Dijon.
S. Santy, Receveur de l'enregistrement, à St. Etienne (Loire).
Dr. H. Schneegans, Professor an der Universität Würzburg.
Dr. G. Steffens, Privatdozent an der Universität Bonn.
Dr. E. Stollreither, Sekretär an der k. Hof- und Staatsbibliothek in München.
A. Tissègre, Professeur au Lycée de Bordeaux.
J. Trojan, Redakteur des „Kladderadatsch“ in Berlin.
Dr. A. Ullrich, K. Inspektor und Rektor der städt. höheren Mädchenschule in Nürnberg.
Dr. H. Varnhagen, Professor an der Universität Erlangen.
Dr. E. Wechsler, Professor an der Universität Marburg.
Dr. W. v. Wurzbach, in Wien.
Dr. W. v. Zingerle, Professor an der Universität Innsbruck.

Ihrer aller Namen sind auf der Tabula gratulatoria vereinigt.

Bonn, _____
 Dresden, Juli 1907.

Wendelin Foerster.
Karl Vollmöller.

Le saint Vou de Luques.

Von

Wendelin Foerster in Bonn.

Mit zwei Abbildungen.

I. Die Turiner Spielmannsversion.

Seitdem ich im Herbst 1872 in der Arsenalbibliothek zu Paris das liebliche Kleinod, den *Tumbeor Nostre Dame*, entdeckt und im folgenden Jahr in der *Romania* (II, 315—325)¹⁾ veröffentlicht hatte, war ich die ganze Zeit durch stets auf der Suche nach ähnlichen Stücken, in denen Spielleute ihren Stand durch Heiligenlegenden oder Mirakel in das nötige Licht zu stellen versuchten. Ein ähnliches, aber im Vergleich zum *Tumbeor*, eigentlich etwas plumpes Gedicht konnte ich schon damals (a. a. O. S. 316) in der Sammlung von Marienwundern des begeisterten Abtes Walter von Coinci²⁾ nachweisen, worin Unsere Liebe Frau in ähnlicher Weise einen fremden Spielmann durch ein Wunder auszeichnet. Wohl kannte ich ausserdem aus einer Anmerkung der Aliscansausgabe der *Anciens Poètes de la France* (1870 S. 297 fg.) ein ähnliches Mirakel, wo ein hölzernes Kruzifix einem vor ihm spielenden Spielmann seinen Schuh zuwirft; es ist mir aber nicht gelungen, diese Erzählung, auf die auch sonst noch angespielt wird, in irgend

1) Jetzt in der kritischen, auf Grund von fünf Hss. gemachten Ausgabe von H. Wächter (Bonner Dissertation (1899) = R. F. XI, 223 flg.) zu lesen. In weiteren Kreisen wurde es erst durch W. Hertz' Nachdichtung in seinem *Spielmannsbuch* (1886, 2. Aufl. 1900) bekannt. Den langen und weiten Siegeszug, den es auf des Gesanges Flügeln in einer verstümmelten Verballhornung in Form eines Singspiels in neuester Zeit über die Bühnen Europas gemacht, hätte ich natürlich im kühnsten Traum nicht voraussehen können. Vgl. auch L. Gautier, *Ep. fr.* II³, 222.

2) Sp. 315 flg. der Poquetschen Ausgabe, in *Bibl. de l'Ec. d. Ch.* XVIII, 241 flg. nach einer Pariser Hs. hgg. von Servois.

einem Gedicht oder einer Mirakelsammlung zu entdecken; bis ich s. Z., als ich, wie oft, in der prächtigen Nationalbibliothek zu Turin die dortigen reichen Handschriftenschätze untersuchte, in einem berühmten und oft benutzten Folioband (L II 14)¹⁾ auf die Veronikalegende (Maroie Veronne in der Hs.)²⁾ stiess und darnach, um den Zusammenhang, in dem diese Legende erzählt wird, herauszufinden, einige vorausgehende Blätter durchflog, wobei ich in denselben eine ziemlich ausführliche Erzählung dieses Schuhmirakels entdeckte, die ich sofort abschrieb. In der glücklicherweise sehr reichen und ausführlichen Beschreibung dieser Turiner Hs. G, die wir Stengel verdanken³⁾, ist diese wenig umfangreiche Episode nicht erwähnt (S. 23). Auch W. Suchier hat in seiner Inhaltsangabe des Prologs (denn in diesem findet sich das Stück) zu der von ihm so gründlich untersuchten „Venjance Nostre Seigneur“ (Ztsch. 24, 167 und 196) diese Episode nicht angeführt. Wohl tat dies R. Heinzel, dem wir eine sorgfältige Inhaltsangabe des Prologs verdanken, an deren Schluss er S. 62 seiner Schrift über Orendel bemerkt: „Es folgt eine Legende von dem Spielmann Jenois, der für das Lied, welches er dem Kruzifix in Lucca vorspielte, von diesem reich (lies: durch seinen Schuh) beschenkt wurde“⁴⁾.

Die Turiner Venjance (Hs. G bei W. Suchier) hat also einen Prolog, der besteht 1. aus der Kreuzauffindung durch Helena und dem Schneiden dreier Kruzifixe, 2. aus der Erzählung von dem Wunder des Spielmanns Jenois und 3. aus der Geschichte Mohammeds. Die Stücke 1 und 3 sind sowohl von Stengel als von W. Suchier aufgezählt, 2, wie gesagt, von Heinzel allein. Gedruckt ist bloss 3 und zwar von Arturo

1) Sie ist in der Unglücksnacht des 21. Januar 1904 angebrannt worden und noch nicht benutzbar.

2) Sie gehört bereits zur Venjance, s. weiter unten. Vgl. deshalb die *Legenda aurea*, wo auch der Bote Vespasians, der im Turiner Text Gai heisst, vorkommt (als Volusianus) und den franz. Prosaroman des Josef von Arimathia; s. Hucher, *St. Graal* I, 138 ff. Vorher (S. 100 flg.) druckt er den Namen stets *Veroïne*, was unmöglich ist. Es kommt bloss *Verone*, *Veronne* (*Verōne* Turin) und *Veroine* (Ton auf o) vor. Im Graal ed. Michel heisst sie *Verrine* 1493. 1709, offenbar ein alter Lesefehler statt *Veroine*, da Huchers Kollazion nichts dazu bemerkt.

3) Mittheilungen aus franz. Hss. der Tur. Nat.-Bibl., Marburg 1873. — Dieselben sind jetzt ein überaus wichtiges Dokument geworden.

4) Über das Gedicht vom König Orendel, Wien 1892. (Sitz.-Berichte der k. k. Akad. d. Wissensch., Wien CXXVI.) S. 60 flg. des Sonderabzugs. Heinzel lag eine Abschrift A. Grafs vor, darnach er seine Inhaltsangabe gemacht hat.

Graf im Giorn. stor. d. Lett. ital. XIV, 204 fg.¹⁾; 1 und 2 sind noch unmediert — ich drucke dieselben am Ende dieser Abhandlung ab.

Ich lasse vorerst eine Inhaltsangabe von 2 vorausgehen; wegen 1 verweise ich nochmals auf die recht eingehende Heinzelsche, welche also schliesst: (Nachdem die Echtheit des gefundenen Kreuzes durch Wunder nachgewiesen ist), „ermahnt ein Engel David (den König von Troja, Gemahl der Helena, die Schwester Vespasians, die Tochter des Kaisers von Rom) drei Kruzifixe zu verfertigen nach den Angaben, welche Nikodemus, Joseph und Cosmas über das Aussehen Christi und die Art der Kreuzigung machen können. Das erste macht Nikodemus, die andern zwei David. Dann werfen sie die drei Kruzifixe ins Meer; eines gelangte nach Brandis (Brindisi), wo es S. Bertin, Helenas Bruder (und S. Sevrin) findet, das zweite nach Rom²⁾, das dritte, von Nikodemus herrührende, nach Lucca; fg. 81^v 2 — 81^v 1.“ Jetzt setzt unser Gedicht ein:

Daselbst wurde das Kreuz sehr geehrt, in einer Kirche auf den Hauptaltar gesetzt und eine Wachskerze vor demselben angezündet. Ein guter Spielmann, Namens Jenois, ass nie, bevor er seine Mahlzeit durch Singen verdient hatte (403—414). Eines Sonntags hatte er nach Tisch mit seinem Gesang an 700 Menschen um sich versammelt, aber trotzdem er bis abends sang, keinen Heller eingenommen. Da geht er

1) Hier lasse ich die Varianten meiner Abschrift folgen:

- | | |
|---|--|
| 15. 18. <i>ingremanche</i> (auch sonst belegte Nebenform) | 99. <i>Que il</i> |
| 17.—1: viell. [<i>Et</i>] <i>par</i> | 100. <i>Qui l'aporta</i> |
| 19. <i>l'aneme</i>] welche? Ich dachte an <i>anemi</i> , aber das folgende fügt sich nicht recht | 101. <i>Que il b. en Jude</i> |
| 45. <i>s'asiet</i> (vgl. 89) | 103. — 1; vgl. <i>Pour [le] m[i]en peulle</i> |
| 57. <i>fui res</i> | 105. <i>empreres</i> Hs. |
| 69. <i>Adont les</i> | 106. <i>ausi</i> |
| 75. <i>jouenes</i> | 108. <i>dist</i> |
| 79. <i>Mahomet</i> (Hs. <i>mahöm</i> ; <i>möt'</i>) | 109. <i>Ensamble</i> |
| 87. <i>bellizors</i> | 121. <i>l'emportoient</i> |
| 92. <i>megut</i> Hs. | 129. <i>lies sinagogue[s]</i> |
| 98. <i>p̄mier</i> , also <i>premier</i> (fem., auch sonst ohne -e). Vor die Zeile sind Gänsefüsschen zu setzen; es beginnt das scheinbare Gebot des Paradieskönigs, das das Vöglein dem M. ins Ohr raunt. | 130. <i>essancier</i> (auch sonst zu belegen) |
| | 132. <i>Que il durement</i> entweder mundartlich zweisilbig (<i>dur'ment</i>) oder durch <i>forment</i> zu ersetzen. |
| | (Mit Z. 133 schliesst meine Abschrift.) |
| | 134. <i>ni</i>] viell. steht <i>ne</i> in der Hs. |
| | 146. l. <i>vueill[i]és</i> . |

2) Das ist nicht richtig; es kommt nach Rue; s. die Anm. zu 391 fg.

in die Kirche, wo er das frisch angekommene Kruzifix wahrnimmt: die Hände und Füße waren mit Nägeln durchbohrt und es kam ihm vor als wenn Blut aus der Seite flosse. Er fragt deshalb einen Mann, wer der Verwundete wäre und ob er tot oder lebendig sei. Du hältst mich zum Narren, Freund, meinte dieser. Das ist ja ein übers Meer gekommenes Kruzifix, das zeigt, wie Jesus misshandelt worden ist (415 bis 434). Der Spielmann, tief ergriffen, ergreift seine Fiedel und begann zu derselben zu singen. Der heilige Geist steigt herab und liess das Kruzifix sich bewegen und sprechen. Es streckt seinen Fuss und wirft ihm seinen kostbaren Schuh zu. Dieser empfängt ihn voller Dank und will essen gehn. Allein die anwesenden Zeugen rufen den Bischof herbei, der ihn auffordert, den Schuh zurückzugeben; falls er ihn zurückbekäme, dann solle er ihn behalten (435—452). Der Spielmann tut dies, aber das Kreuz wirft den Schuh zornig zurück und befiehlt dem Spielmann ihn zu behalten. Da sprach der Bischof: Du bist ein braver Mann und stehst hoch über uns — verkaufe mir den Schuh! Dieser überlässt den Preis dem Gutdünken des Bischofs, der ihm 200 und mehr Pfund Gold dafür gibt. Da meint der Spielmann, dass er noch nicht genügend bezahlt ist. Da wurde der Schuh mit Gold und Silber gefüllt und Jenois trug ihn an seine Stelle zurück. Das Kreuz hebt den Fuss, setzt ihn auf den Nagel auf und befestigt ihn wieder daran, senkt dann das Haupt wie ein Verschiedener. Der heilige Geist zieht sich zurück von dem Kreuz, wie die Sonne ihren Glanz verliert und wie die Fluten wieder ins Meer zurücktauchen (453—478). Jenois lässt nun ein Mahl mit seinem Geld herrichten und lädt die Armen der Stadt dazu. Nachdem sie gesättigt, verschenkt er den Rest seiner neuen Habe um Gottes Willen. Der Mammon soll ihn nicht belasten und nicht betrügen. Er verabschiedet sich dann und verlässt die Stadt. Das Volk aber, nachdem es ihn aus den Augen verloren, küsst die Erde, die er betreten (479—490). Er aber, in Gedanken an Gott, geht fühlbass und findet ketzerisches Volk in einem Palast, das ihn den Tag über aufspielen lässt. Abends aber zur Essenszeit führen sie ihn in einen Keller und fragen ihn, ob er an denjenigen glaube, der sich auf dem Kreuz opfern liess. Als er dies bejaht, sagte einer der Schurken: Nie ist der ein König der Glorie gewesen, der sich so misshandeln liess (491—503). Und sie binden ihn an einen Pfeiler, martern mit Dornen seinen Leib und schlagen ihm das Haupt ab. Und wenn ihr dies nicht glauben wollt, so zeugt dafür sein Leib, der in Rom in hellem Silber und reinem Gold verwahrt wird (504—509).

II. Die Spielmannslegende und das s. Vou de Luques in Frankreich.

Unser Spielmann Jenois oder Genoïs ist übrigens nicht ganz unbekannt gewesen. Zwar mit diesem seinem Namen (*Geneis*) verzeichnet ihn nur noch eine Pariser Trobadorhandschrift des XIV. Jahrhunderts, die Hs. C bei Bartsch, welche ihm sogar ein Lied zuschreibt: *Dieus cerais, a vos mi ren*, das Bartsch im Grundriss unter Nr. 175. 1 anführt. Dasselbe wird freilich in dem Register derselben Hs. dem Peter von Auvergne und in einer anderen Liederhs. dem Katalanen Arnald zugeschrieben; s. R. Zenker in seiner Ausgabe des Peire von Auvergne Rom. Forsch. XII, 664. Dass damit wirklich unser Spielmann gemeint ist, zeigt die Überschrift der Hs. C, die vor dem Text des Gedichtes steht und lautet: *Geneys lo joglars a cuy lo routz de Lucas donet lo sollar* (Blatt 360), was P. Meyer in Atti del Congr. intern. di sc. stor. di Roma IV, 65, Anm. 3 anführt. Der eben erwähnte Peter von Auvergne liefert uns aber selbst ein sicheres Zeugnis für unsere Spielmannslegende in N. XVIII Z. 55 *parlet per vos lo routz de Luca* (Var. *Lucas* in vier Hss., also dieselbe Pluralform wie im Altfranz., die noch im hentigen *Lucques* erhalten ist), *rics reis resplandens* (d. h. Jesus), was sich auf Z. 456—459 unseres Textes bezieht. Damit ist ein Zeugnis für das dritte Viertel des XII. Jahrhunderts gesichert, da Peters¹⁾ Gedichte zwischen 1158—1180 gesetzt werden.

Mit diesem Schuhmirakel²⁾ trennt sich unsere Legende von dem Springer Unserer Lieben Frau und stellt sich unmittelbar neben die Legende von Rocamadour, die der Marienbegeisterte Abt vom h. Medardus nach einer lateinischen Quelle bearbeitet hat³⁾. Der fromme Spielmann Pierre de Syglar, lat. Petrus Iverni (Var. Vierni) de Sigelar, lebt ebenso wie unser Genoïs ausschliesslich von seiner Fiedel. Im Münster U. L. F. in Rocamadour singt er vor ihrem Altar nach innigem Gebet zu seiner Fiedel und fleht endlich zur Gnadenreichen: *Domina, si tibi*

1) Die Anmerkung dazu (S. 869) erwähnt ein Bildnis der Madonna mit dem Kind und den Malerevangelisten Lukas; er folgt vielleicht dem Anonymus der *rita s. Riccardi* (XII. Jahrh.) AA. SS. (Boll.) 7. Februar S. 79 fg.; was schon Guerra zurückweist. Doch das Glossar erklärt voll richtig mit „Kruzifix“.

2) Bekannt ist aus Walter von Coinci's Marienwundern ein anderer Wunderschuh, der heilige Schuh in der Kirche U. L. F. zu Soissons (*le saint soller la Bele Dame*) = *soccus B. M. V.*; vgl. 147, 3, 159, 189, 2, 155, 14, 13, 26, 157, 117, 119, 113; doch besteht zwischen den beiden Schuhen kein direkter Zusammenhang.

3) Siehe Poquets Ausgabe Sp. 315 fg., gleichzeitig (1857) abgedruckt von Servois in der Bibl. de l'Ec. de Ch. XVIII, 241 fg.; die lat. Quelle ebendort S. 229 fg. *De cerco modulo qui super vidulam descendit.*

vel filio tuo dominatori meo organica placent carmina, quodlibet ex cereis modulis hic sine numero et aestimatione pendentibus deponens largire mihi. Und vor den Augen aller Anwesenden stieg richtig eine Wachskerze auf die Fiedel nieder. Voller Entrüstung wird sie vom Küster Gerhard, der darin böse Zauberei sieht, wieder an ihre Stelle gebracht. Der Spielmann aber singt geduldig weiter und *ecce modulus qui prius super ipsum . . . secundo depositus est. Monachus autem, impatiens irae, recipiens eundem fortius alligavit et in priorem locum restituit. Dominus quippe . . . simile quod bis tercio perfecit opus.* Alles preist Gott, der Spielmann aber gibt unter Freudentränen das göttliche Geschenk der Spenderin wieder zurück.

Die innige Zusammengehörigkeit der beiden Erzählungen liegt klar vor. Wie dort Jesus den Schuh, so schenkt hier Maria die Kerze ihrem Spielmann. Dort will der Bischof sich vergewissern, dass der Schuh wirklich dem Spielmann zgedacht ist und lässt ihn daher auf den Fuss des Gekreuzigten wieder aufstecken; hier ist es ein bissiger argwöhnischer Mönch, der die Gabe wütend packt und auf den Altar zurückstellt. In beiden Fällen wird die Wundergabe wiederholt. Während aber bei Genois damit die Sache erledigt ist, wird derselbe Vorgang beim Sigelar dann nochmals wiederholt und diese Übertreibung des Motivs scheint mir ein Beweis zu sein, dass die einfachere Genois-erzählung die ältere und ursprünglichere ist. Dass das Wunder von Rocamadour in das sechste oder siebente Jahrzehnt des XII. Jahrh. zurückgeht, dagegen die Genoisgeschichte sich erst in einer Hs. des XIV. Jahrh. vorfindet, tut nichts zur Sache. Die ganze Kompilation der Turiner Hs. ist zwar eine späte (XIII.—XIV. Jahrh.), aber aus den verschiedensten und auch aus viel älteren Episoden zusammengesetzte. Wir sind zudem imstande, dies Schuhmirakel auch anderswo schon bereits beinahe für die Mitte des XII. Jahrh. nachzuweisen.

Andere Spielmannserzählungen ähnlichen Inhalts sind mir bisher nicht bekannt geworden. Wohl spielt sich mit einer anderen Kerze auf Veranlassung Marias nochmals ein Spielmannsabenteuer in Arras ab, das schon für das XII. Jahrh. bezeugt ist, das Wunder der „Kerze von Arras“, auf das der Abschied Johann Bodels, wie er in der Hs. C¹) erhalten ist, mit folgenden Worten anspielt:

Dame, en cui sont tout bien logié,
A vo candaille pren congié
Que donnastes as jogleours,

1) s. Rom. IX, 244.

worüber die Literatur¹⁾ der *s. Chandelle d'Arras*, welch letztere noch im XIX. Jahrh. ein Epos hervorgebracht hat (*La Ch. d'A., poème en 18 chants, par de Laurens, Paris 1807*) einzusehen ist. Doch besteht keinerlei Zusammenhang zwischen diesem Palladium der Atrechter Spielmannsgilde und unserem Spielmannsmirakel.

Wohl findet sich eine offenkundige Anspielung auf dieses in einem Epos des XII. Jahrh., nämlich in *Aliscans* und war seit 1870, seit der Ausgabe der *Anciens Poètes de la France* bekannt, wo sie nach zwei Pariser Hss. (*d* und *f*) in den Anmerkungen S. 297—301 abgedruckt war, wozu noch die Variante einer dritten Hs. auf S. XCV nach-

1) Vgl. U. Chevalier, *Répertoire des Sources Historiques du M. A.* Topo-Bibliographie, Montbéliard 1894, Sp. 225 flg. und L. Gautier l. c. 170 flg. E. Langlois verdanke ich ausser Verweis auf *Revue Archéologique* X. XI. (1850. 1851) und Guesnon, *La Chandelle d'Arras* (Mém. de l'Acad. d. sciences etc. d'Arras, 2. Série, Bd. XXX (1899) S. 79. „*C'est une sorte de traduction, du 13. siècle, en fr., de la prétendue charte latine*“, die schon in Guill. Gazet, *Histoire de la S. Chandelle* 1599 erwähnt wird, noch die wichtigsten Angaben aus dem eben genannten Blüchlein. Das Wunder ist mit *samedi 25 mai 1105* datiert und als Beweise werden angeführt: *La pierre tombale de l'évêque Lambert († 1105) (qui représente la vierge, deux jongleurs, l'évêque, un ange, des malades) et dont l'inscription se termine par ces mots . . . huic episcopo et duobus jocularibus, Ithero et Normanno, B. Maria in hac ecclesia apparuit, dans ei candelam per quam sanantur ardentes igne malo. Il ajoute qu'un autre évêque d'Arras a relaté ces événements dans une charte en l'an 1133, qu'un autre encore renouvelle la charte en 1241 et que copie de cette dernière est conservée aux Archives de la Confrérie.* Inwiefern all diese Sachen beglaubigt sind, insbesondere wie alt der Grabstein in Wirklichkeit war, kann ich nicht ermitteln. — Ich führe all dies an, um eine zeitliche Vergleichung der drei Legenden zu veranstalten. Dass Rocamadour (1160—1170, s. lat. Text und den Hg. Servois) von Genois abstammt, haben wir schon oben gesehen. Ebenso dürfte kaum widersprochen werden, dass seine Kerze von Arras geholt ist. Ist nun Arras oder Genois älter? Dies lässt sich in keiner Weise feststellen. Genois hat nach oben eine Grenze mit dem 9. Jahrh. (Volto in Lucca), wenn wir ihn auch nirgends über das 12. Jahrh. hinauf verfolgen können; Arras kann über 1105 nicht hinausgehen. Allein im Grund besteht zwischen beiden keine eigentliche Beziehung. Beide haben bloss den Einfall gemeinsam, den Stand der Spielleute durch ein einem solchen zu teil gewordenes Wunder zu verherrlichen. Darin treffen sie alle mit dem Tumbeor zusammen, der ebenso wie die andern drei Legenden aus dem Norden, wo die Spielmannsgilden seit lange fest organisiert waren, stammt. Zwei andere ähnliche Stoffe führt L. Gautier Ep. fr. II^e 63. 158 an, wo er auch bereits richtig mit dem Spielmann die h. Wilgefortis (s. über diese weiter unten S. 17, Anm. 1) verbindet. — Die h. Kerze wird heute noch in Arras als kostbare Reliquie in der Kirche des Ardents aufbewahrt.

getragen ist. Jetzt liegt die Stelle im kritischen Text der Halle'schen Ausgabe¹⁾ vor, den ich hier folgen lasse (S. 260):

4579^m Prodon ne doit jougleor escouter,
S'il ne li veut por Dieu del sien donner;
Car il ne set autrement labourer.
De son service ne se peut il clamer²⁾;
S'on ne li done, a tant le laisse ester.
Au vout de Luque le pöes esprover,
Ki li jeta el mostier son soler;
Puis le covint cierement racater³⁾.

Ich schliesse mit einer dritten und letzten Stelle, wo das Schuhmirakel von Lucca mit der Kerze von Arras zusammen erwähnt ist; s. Jubinal, Jongleurs et Trouvères 1835 S. 167 (des Taboueurs):

La douce mere Dieu ama son de viele.
A Arras la cité fist cortoisie bele:
Aus jougleors dona sainte digne chandele,
Que n'oseroit porter le priour de la Cele.
Autre bonté lor fist, bien le puis raconter:
Uns jonglerres chantoit por la gent deporter.
Ne cortois ne vilains ne li vaut riens doner,
Et li saint vou de Luques li dona son soller,

wozu Jubinal anmerkt: *Il santo volto. C'est un crucifix dont la face fut, dit-on, miraculeusement achevée par un ange, sur le portrait que Nicodème, disciple de notre Seigneur, avait fait pendant qu'il méditait de quelle manière il représenterait le visage, volto. Le saint vou était dans l'église St. Michel, à Lucques.*

Die sämtlichen bis jetzt angeführten Stellen knüpfen unser Schuhmirakel an das heilige Vout von Lucca, das aber auch sonst in Frankreich sehr bekannt gewesen sein muss. Dies bezeugt noch folgende Stelle in Raimberts Ogier dem Dänen (II, S. 367): *(Kalles) s'oi messe à saint Malme le grant, Le veu de Luques i estoit à cel tans; Encor i est, ce dient li auquant; Nicodemus le fist en Jer(u)salem*, mit welchem Text wir uns wieder im 12. Jahrh. befinden. Die Nennung des Nikodemus als des Verfertigers des Kruzifixes lässt keinen Zweifel

1) Aliscans, kritischer Text von E. Wienbeck, W. Hartnacke, P. Rasch. Halle 1903. — Ich hatte bereits 1899 auf Aliscans und Ogier hingewiesen und das Spielmannswunder der Turiner Hs., das ich am Schluss abdruckte, daneben gestellt. (R. F. XI, 248. Anm.)

2) Var. m: *il doit laissier ester.*

3) Var. ms: *Que il pesoit iij'e mars d'argent cler.*

aufkommen, dass der Verfasser die echte Legende von Lucca kannte, die ja in der Hauptsache mit unserem Turiner Text zusammenstimmt.

Als blosse Schwurformel, die ja auch Dante Hölle XXI, 48 erwähnt (s. unten), finden wir es bereits in Wace's Normannenchronik (Pluquet II, 328 = Andresen II, 419, 9827), worin er seiner lateinischen Quelle folgt, wodurch wir in die erste Hälfte des XII. Jahrh. geführt werden. Die Stelle lautet: (*Li reis*) *Le volt* (Var. *ro*, *vou*) *de Luche* (Var. *Luquins*) *en a juré Que mout sera chier comperé. Cest serement aveit en us, Ne faiseit nul serement plus.* Andresens Anm. S. 759 sagt dazu: „*Per vultum de Luca* bei Wilhelm von Malmesbury¹⁾, *par le saint Voult* (*par la sainte face*) *de Luques*“; s. Le Prevost zu Ord. Vit. IV, 52. Gandy (p. 321): „Bei Gottes Angesicht von Lucca“. Der Ausdruck ist auch von Ste. Palaye richtig erklärt worden. Offenbar derselbe Schwur ist in dem wunderlichen Stücke gemeint, das Romvart 151 bis 152 zum Teil abgedruckt ist (*par le vau de lusques*). Die Anmerkung Le Prevost's lautet: *On sait que le juron habituel de ce prince était par le saint Voult (par la sainte face) de Lucques, comme celui de son père: par la splendeur de Dieu (par la resplendor De; . . . Guillaume-le-Roux n'était pas le premier qui jurât par le saint Voult de Lucques; c'était aussi la formale d'affirmation du comte Godwin.*“

Ohne den Ortsnamen Lucca begegnen wir diesem Schwur noch in einem recht schmutzigen Fabliau s. Méon, Nouv. Rec. I, 312, 84: *par saint Vol* (reimt mit dem Schwur *par saint Pol*). Freilich gab es viele Nachahmungen und Andachtsstätten mit dem s. *Vout*, doch ist es möglich, dass auch unsere Stelle das ursprüngliche Bild meint, das ja später in ein Wort zusammengezogen *Vaudelucque* genannt wird.

III. Das *Volto Santo* in Lucca.

Das *Volto Santo* in der Domkirche zum h. Martin in Lucca ist durch Dante (Hölle 21, 48) allgemein bekannt und durch die Danteerklärer seit lange vielfach behandelt worden. *Qui non ha loco il santo Volto*, heisst es in der bekannten Stelle, wo die Dämonen einem Verdammten aus Lucca diese Worte zurufen: „Hier nutzt es nichts, das Kruzifix von Lucca anzurufen“; vgl. die Dantekommentare. Das *Volto Santo* erhielt in dem Kanonikus Almerico Guerra, Storia del Volto Santo di Lucca (1881) einen begeisterten, vertrauensseligen Geschichtsschreiber,

1) Bereits Ducange s. v. *Vultus* bringt die Stellen aus Malmesbury, Eadmer und auch aus Gervasius von Tilbury's Otia imperialia.

der jede gewünschte Auskunft erteilt¹⁾. Es liegt meinem Zweck auch völlig fremd, diesen Stoff hier zu erschöpfen; für meinen Zweck genügt es, wenn ich zeige, dass der Turiner Text mit der Ortslegende von Lucca in allen Hauptpunkten übereinstimmt. In dieser Legende ist es Nikodemus, der das Kreuz schnitzt, entsprechend dem ersten Kreuz unseres Ineditums, das ja drei Kreuze schneiden lässt, wodurch sich diese Version wohl als eine spätere verrät, die noch andere Zwecke hatte, und ursprünglich, was in unserem Text angedeutet ist, noch andere Heiligtümer beteiligen und verherrlichen sollte. Nach der Legende von Lucca²⁾ übermannt Nikodemus, ge-

1) Gut orientiert in aller Kürze darüber Gust. Schnürer in zweien seiner Aufsätze über die heilige Kummernis, auf die mich zuerst Kollege Schrörs hinwies, und deren Benützung mir dann Kollege Clemen, dem ich auch eine Abbildung (Photographie) des römischen Kupferstichs vom Jahre 1723 (s. u.) verdanke, ermöglichte, und der mir noch eine ganze Kladde seiner Notizen über zahlreiche Kummernisbilder zur Verfügung gestellt hat. Schnürer kam auf das *Volto santo* gelegentlich seiner Forschungen und Entdeckungen über die heilige Kummernis in der Schweiz, in Deutschland und anderswo zu sprechen. Er kam viermal auf den Gegenstand zurück, und zwar in immer ausführlicherer Weise: Ia: Vortrag, gehalten in der hist. Sektion der Generalversammlung der Görresgesellschaft, in Köln V.Z. 12. Juni 1901 Litt.Beil. N. 24, dann ausführlicher in verbesserter Form Ib: Jahresbericht der Görresgesellschaft 1901, S. 43 flg. II: Der Kultus des *Volto santo* und der heiligen Wilgifortis in Freiburg (Schweiz), in Freiburger Geschichtsblätter IX (1902), 32 SS. mit einer Tafel, worauf Fig. 1 ein Lichtdruck des heutigen h. *Volto* (wohl nach einer Photographie; jede Angabe fehlt). III: Die Kummernis und *Volto santo*-Bilder in der Schweiz, in Freib. Gesch.-Bl. X (1903) S. 110 flg. Am vollständigsten in IV: Die Kummernisbilder, in Jahresbericht des Neisser Kunst- und Altertumsvereins VII (1903), Neisse 1904, S. 21—35. Nach S. 24 findet sich ein Lichtabdruck des Holzschnittes von Hans Burgkmaier in der Münchener Hofbibliothek (ohne die Legende am Rand und ohne die Überschrift; s. u.). Als ich mich an Kollegen Schrörs wegen der Geigerepisode wandte, verwies er mich auf die mir bis dahin unbekannt gebliebene Kummernis (vor der sich dasselbe Schuhmirakel des Geigers abspielt), über die ich mich vorläufig in Stadlers Heiligen-Lexikon in Ermangelung anderer Bücher orientierte. Sofort erklärte ich, ohne von der ganzen Literatur irgend E. zu wissen, die heilige Kummernis für einen späteren Ableger des *Volto* in Lucca, das fast 700, und des *Volto*spielmanns, der wenigstens 300 Jahre älter ist als die heilige Kummernis und fügte hinzu, dass ihre Legende einem wohlbekannten, im ganzen Okzident und auch im Orient verbreiteten Sagenstoff (Vater entbrennt in sündiger Liebe zur Tochter, die sich verunstaltet, um der Schande zu entgehen, s. weiter unten) angehört.

2) Leboinus' Erzählung, die älteste Quelle (XII. Jahrh.?), abgedruckt bei Guerra a. a. O. S. 299 fg., weiss nichts von Schlaf und Engel, die die (spätere) Ortslegende enthält, sondern bemerkt einzig s. *Vultum non sua, sed arte divina desculpfit*. Eine andere Variante, die sich als Anhang des Leboinus in der Hs.

rade als er den Kopf schnitzen soll, der Schlaf, und als er aus demselben erwacht, ist durch ein Wunder (Engel) der Kopf fertig. Das Kreuz kommt dann auf wunderbarem Wege übers Meer von Joppe nach dem Hafen von Luni¹⁾, von wo es 782 nach Lucca gelangt. — Der Turiner Text lässt gleichfalls am Kopf des Kruzifixes ein Wunder geschehn, da der h. Geist eingreift und einen Buckel (d. h. offenbar eine kleine Erhöhung) auf der Nase, die Nikodemus beseitigen will, stehn zu lassen befiehlt. Dass das Gesicht des Volto irgend eine Verunstaltung zeigen soll, kann ich nirgends finden; doch spricht dafür, dass es schon im MA. wegen seiner Hässlichkeit angegriffen wurde; vgl. den wütenden Ausfall des Franziskanermönchs in der 73. Novelle Sacchetti, welche Stelle ich in der Anm. zu V. 373 unseres Textes abdrucke²⁾.

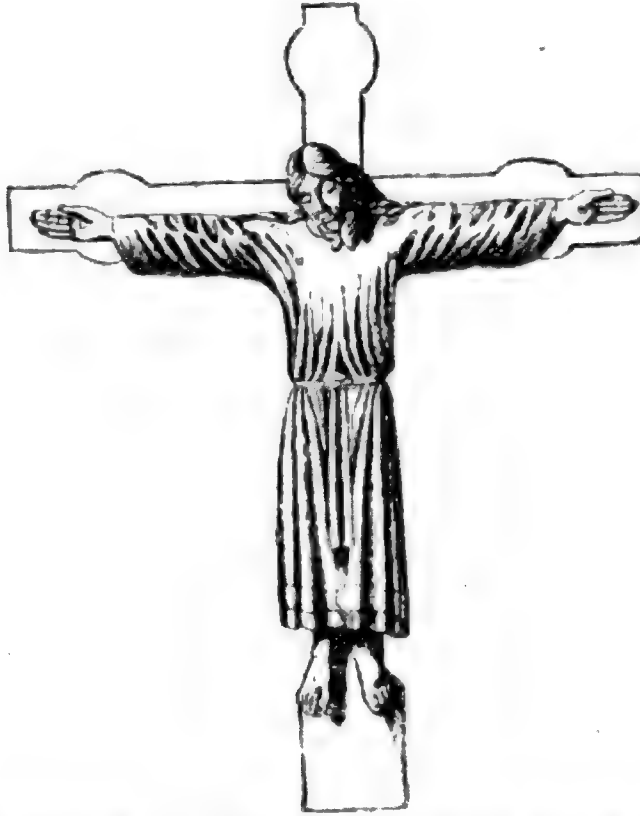
Die heutigen Beschreibungen des Volto verraten hierüber gar nichts. Eine Beschreibung des heutigen Volto gibt ausser Guerra noch Wüscher-Becchi, Anz. f. Schweiz. Altert.-Kunde N. F. II (1900) S. 120, wo sich

befindet, hat Gervasius v. Tilbury, Otia Imp. übernommen, den Abklatsch des Leibes Christi auf einem Leintuch, also Wiederholung der älteren Veronika; über ihre Glaubhaftigkeit ist Muratori, Antich. Ital. Diss. XXVII und Lami, Novelle lett. an. 1766. 7 zu vergleichen. — Diese Legende lebt noch heutzutage mit allen Einzelheiten und mitsamt dem Schuhmirakel unter dem Volke von Lucca und Umgebung; s. R. Nerucci in Pitre's Arch. p. lo studio d. trad. pop. XV (1896), 522—526; vgl. noch ebenda VII (1888), 75, worauf mich Fr. Novati verwies. Interessant ist darin die wiederholte Bemerkung, dass das Volto von Anfang an überall Schrecken einflösst. *E anch' oggi alcuno crede, che non si può guardarla (immagine), perchè o si morirebbe o ci verrebbero i guai.* Dies soll auch Napoleon 1796 passiert sein: *appena scoperta la faccia ordinò che fosse subito ricoperta non potendo sostenerne la vista.* — Über das Volto selbst sagt der Verf. *de visu* (S. 525 Anm. 3): *Salvo la venerazione che se n'ha è una brutta figura in legno a rilievo di color cioccolata, di stile bizantino, essendo confitta sulla croce con quattro chiodi e vestita con lunga zimarra imperiale e la tiara in capo.*

1) Luni, lat. Luna, jetzt in Ruinen, am Ausfluss des Magra (linkes Ufer), zwischen Sarzana und Avenza.

2) Die Szene passierte nicht in Lucca, sondern in der Kreuzkirche zu Florenz, in der das Volto von Lucca abgebildet war. Guerra a. a. O. 359 sagt darüber: *Ignoriamo qual pittore la dipingesse; ma, se potesse credersi a quello sporco novelliere che fu F. Sacchetti, quella dipintura non sarebbe stata cosa ben fatta, nè ritratto fedele del . . . V. S., giacchè il Sacchetti medesimo ne racconta che fu pittura assai brutta, avea „occhi travolti“ e „parea un mascherone“ . . . Ma che che fosse del merito artistico di quell'effigie, solo diciamo che ben poca fede merita il Sacchetti, uomo il quale avea scarsa religione, e scriveva per far ridere.* Vgl. noch S. 517. Fr. Novati verweist mich ausserdem auf Arch. stor. sic. XV, 113 und di Francia, Fr. Sacchetti novelliere Pisa 1902, 163, Anm. 73 (mir unzugänglich).

auch zwei Abbildungen des Volto (unbekleidet nach Garrucci a. a. O. und im Ornat nach Photogr.) befinden, sowie Schnürer II, 3 und IV, 26¹⁾.



1. Das Volto Santo von Lucca ohne Aufputz (nach Garrucci).
(Anzeiger für Schweizerische Altertumskunde, N. F. II (1900) S. 121.)

Auch die andern Abbildungen²⁾, die ich kenne — es ist der Lichtdruck bei Schnürer II, Fig. 1 und die Photographie des römischen Kupferstichs von 1723 — weisen nichts besonderes auf. Freilich der römische Kupferstich hat das Gesicht (das er auch *en face* stellt, während das

1) Ich bin in der glücklichen Lage, diese beiden Abbildungen dieser Abhandlung beifügen zu können; die erste (unbekleidet) verdanke ich der Lebenswürdigkeit Herrn Professors Zemp in Zürich, des Herausgebers des Anzeigers für Schweizerische Altertumskunde, die zweite (im Ornat) verdanke ich durch Vermittlung G. Schnürers der Güte des Herrn Professors Büchi in Freiburg (Schweiz), des Herausgebers der Freiburger Geschichtsblätter.

2) Es gibt deren sehr viele, wie aus den Dantebüchern, aus Guerra u. a. zu ersehen ist. Eine Erwähnung verdient nur noch der Stahlstich des Volto von Lucca, der dem Buch von Guerra vorgeheftet ist und den er seinem Vorgänger L. Larini, *Cenni storici del SS. Crocifisso* 1866 (wertlos) entlehnt hat. Er entspricht genau den Photographien und ist mit *Enosoihc inc.* gezeichnet. Der Zeichner selbst ist nach Guerra l. c. 369 *il valente dipintore Pietro de' Servi*. Eine ausgezeichnete, nach einer Photographie gemachte, in den entsprechenden Naturfarben und in Gold- und Silberdruck ausgeführte Abbildung schickte mir zu allerletzt Fr. P. Luiso auf einer Cartolina illustrata.

Urbild es nach rechts neigt) stark verschönert und ihm einen mehr gutmütigen Ausdruck verliehen, während es im Urbild mit den grossen



II. Das Volto Santo von Lucca im heutigen Aufputz.
(Freiburger Geschichtsblätter X (1902), S. 76.)

offenen Augen und der langen Nase und den harten Zügen recht streng aussieht¹⁾.

Überaus wichtig ist die Beschreibung, die der ital. Rhetor Buoncompagno in seiner *Rhetorica antiqua* (Anfang des XIII. Jahrhs.) vom Volto in Lucca gibt: *imaginem crucifixi . . . asseris de ligno retorto fuisse, quod faber lignarius arte sua polluit, rescindens prius ab eo ligna cum ascia et securi, que igni paruerunt et in favillam et cinerem sunt conversa, residua vero pars ligni fuit ingenioso sculptori commissa,*

1) Vgl. Schnürer II, 17, Anm. 2: „*Rex tremendae majestatis* wird der V. S. öfters benannt, so auf einem römischen Kupferstich von 1723. Vgl. Lütolf im *Gesch.-Freund* XXIV, 139.“

qui subtili dolatura et artificio membra in ipsa distinxit, infigans ei oculos in capite cristallinos et in pedibus argenteos subtellares. Post modum vero varietate colorum totam substantiam deauravit, superimponens capiti ejus coronam de lapidibus pretiosis insertam, et lumbos exquisita zona precinxit¹⁾.

IV. Das Spielmannswunder.

Da der Turiner Text das Spielmannswunder oder Schuhmirakel vor dem Volto in Lucca geschehen lässt, so müssen wir nun feststellen, ob dieses Wunder auch anderswo mit dem Volto in Verbindung gebracht wird und ganz besonders, ob dies auch die örtliche Überlieferung von Lucca tut (denn man hätte ja auch dem Volto von Lucca etwas zuschreiben können, wovon man in Lucca selbst nichts wusste).

Beides ist der Fall. Denn wie wir oben (S. 5) sahen, trifft dies zu für Peire von Alvernha, für die Trobadorhs. C, für Aliscans u. Jubinal, lauter alte und gute Zeugnisse für Frankreich. Aber dasselbe gilt von dem Volto; dies bezeugt zuerst der ital. Rhetor Buoncompagno (s. o. S. 13) für den Anfang des XIII. Jahrhs.: *quod argentum subtellarem projecit histrioni, qui ante ipsum tangebatur chitaram in dulcore.* „In der Tradition von Lucca wird die Legende auf eine Begebenheit zurückgeführt, die unter Bischof Paganello im April 1282 stattfand“²⁾. Mag dies auch unbeglaubigt sein, die Stelle aus Buoncompagno in Verbindung mit den alten Zeugnissen aus Frankreich

1) s. Schönbach, Sitz.-Ber. d. Wiener Akad. 145. Bd. (1903) S. 89; zitiert von Schnürer IV, 27.

2) s. Schnürer III, 160, der dazu zitiert: *Della origine, invenzione e traslazione del prezioso simulacro . . . il V. S. Lucca 1848 p. 32; cf. Guerra a. a. O. p. 430, und hinzufügt: „Über die Beglaubigung dieses Berichtes vermag ich mich nicht zu äussern.“* Der italienische Anonymus erzählt das Spielmannswunder nach einem lateinischen Text, der der Erzählung des Diakons Leboinus als Anhang beigelegt ist. Ich bin hoch erfreut, dieses Ineditum am Ende dieser Abhandlung als „Anhang“ in einer sorgfältigen Ausgabe Gustav Schnürers, die er mir in lebenswürdiger Weise überlassen hat, mitteilen zu können. Es ist das älteste Zeugnis der Legende für Italien. Freilich: die genaue Angabe des Anonymus, das Wunder habe sich im April 1282 ereignet, wird dadurch nicht aufgeklärt. Und doch ist offenbar, dass eine derartige Datierung nicht erfunden sein kann, sondern, ebenso wie des Anonymus Erzählung des Schuhwunders, auf ein altes handschriftliches Zeugnis, das bisher nicht aufgefunden werden konnte, zurückgehen muss. Gleichwohl ist das Zeugnis als solches unhistorisch; denn mit altfranzösischen Texten sichern wir, wie ich schon bemerkt, die Legende bis knapp vor Mitte des XII. Jahrh.

sichert das Schuhmirakel auf alle Fälle für das Volto in Lucca¹⁾, und zwar lange vor der Zeit Paganellos.

Es gibt auch noch andere Zeugnisse, aber sie sind alle, wenn wir vom nächsten absehen, recht spät. Das nächste ist ein Wandgemälde in Parma, von dem ich eine Bleistiftzeichnung des Kollegen Clemen vor mir habe. Dasselbe, von den Fachleuten in den Anfang des XIV. Jahrh. gesetzt, entspricht ganz genau dem Volto von Lucca (bloss der Kopf *en face*, die Manipeln auf den Ärmeln fehlen, es hat aber schon die Fransen am untern Saum der Tunika, die auf dem römischen Kupferstich v. 1723 fehlen) und hat auch dessen Hauptmerkmal, den Reifen mit den lilienartigen Enden, der wie ein Kranz das Kruzifix umgibt²⁾, so dass jeder Zweifel ausgeschlossen ist. Rechts (d. h. auf dem Bilde links; ich denke mich bei Beschreibungen von Bildern stets in die Stellung der dargestellten Figur) kniet ein bärtiger Spielmann, der vor dem Bild fiedelt³⁾. Die nächsten Zeugnisse sind das Lübecker Passional vom J. 1492⁴⁾ und der Holzschnitt des Hans Burgkmaier, der um 1500 datiert wird. Auf beiden befindet sich der fiedelnde Spielmann. Mit dem letzten Bild hat es aber eine eigene Bewandnis. Während nämlich (s. die verkleinerte Abbildung bei Schnürer IV, 24) inmitten des Holzschnittes, gerade quer über dem Kopf des Geigers, eine viereckig eingerahmte Inschrift sich befindet: DIE BILDNVS ZV LVCA, die bis zu der rechten Kerze reicht, lautet die Überschrift dagegen: „SANT KVEMMERNVS“ und an dem Rande des Bildes liest man die im XVI. Jahrh. oft wiederkehrende Form der Kummernislegende⁵⁾. Schnürer IV, 31 meint, das Rätsel könne wohl

1) Vgl. noch Schnürer IV, 29: „Schon aus dem XIII. Jahrh. sehen wir die Geigerscene dargestellt auf einem franz. Elfenbein-Triptychon“, mit Verweis auf Bouvenne, *Revue de l'art chrétien* X (1866) 119 flg.

2) Siehe darüber ausführlich Guerra S. 27 und kurz Schnürer IV, 29.

3) Merkwürdig ist, dass der Kelch, der unter dem geschenkten Schuh heute noch und schon auf älteren Bildern sich findet (schon erwähnt 1609 von Angelus Rocca, s. Schnürer IV, 30), hier unter dem linken Fuss steht. Er steht sonst immer unter dem rechten Fuss. — Der Kelch fehlt auf dem Münchener Einblatt des Hans Burgkmaier, das gleichfalls den oben erwähnten Reifen aufweist.

4) Die Aufschrift lautet: „*Von deme hylyken Kruce in der Stadt Lucca, dat me sunte Helpe edder de Godes Hulpe heth.*“

5) s. Schnürer IV, 21:

„*Es was ains haydnischen Königes Tochter, die was schön und weyss. Darumb ain*) haydnischer König ir zu ainem Gemahel begeret. Das was der*

*) Anderswo ist dieser König der Vater selbst, was auch im Zusammenhang der Erzählung verständlicher ist. Man hat in der Heiligenlegende die sündige Liebe der Vorlage ausgemerzt.

nur so gelöst werden, dass der Darsteller sein Bild zu gleicher Zeit als das Bild von Lucca und als ein Bild der h. Kummernis ansah. „Man ist sich noch bewusst, dass das Original der Darstellungen das h. Bild von Lucca ist und behält getreu alle charakteristischen Merkmale des V. s. bei. Aber das Bild von Lucca sieht man schon als die Darstellung der weiblichen Heiligen an. Wir haben also hier ein interessantes Denkmal derjenigen Zeit . . ., welche man die Übergangszeit in der Entwicklung der Legende nennen könnte.“ — Vielleicht liegt eine andere Erklärung näher, dass man für ein Kummernisbild mit Legende eine Abbildung suchte und da man dafür keinen eigenen Holzschnitt hatte, dazu einen älteren eben zur Hand gelegenen Holzschnitt des Volto — wegen der äusseren Ähnlichkeit¹⁾ — verwandte, ohne sich an der inneren Inschrift, die doch den wahren Sachverhalt verrät, zu stossen²⁾.

Junckfrawen laid, wann [S. 22] sy hett Gott auserwölt zue ainem Gemahel. Das thet irem Vater zoren. Der leget sy gefangen. Da rüffet sy Gott in der Gefäncknuss an und batt in, das er ir zu Hilff küm. Das geschach, und kam Gott zu ir in der Gefäncknuss und tröstet sy.

Do begeret sy, das er sy verwandelt in solche Gestalt, das sy kainem auf Erdtrich geviel, sondern im allain und das er sy machte, wie sy im am basten geviel. Do verwandelt er sy und macht sy im gleich. Do das ir Vatter sach, fragt er sy, warumb sy also sahe.

Do sprach sy: Mein Gemahel, den ich mir ausserwölet hab, hatt mich also gemachet, Wann sy wolt sunst Kainen, dann den gekreuzigten Gott. Do erzürnet ir Vatter und sprache: Du must auch am Kreutz sterben wie dein Gott. Des war sy willig und starb am Kreutz. Und wer sy anruft in Kummernüss und Anfechtung, dem kam sy zu Hilff in seinen Nöthen und haist mit Namen Kumini und wirt genant sant Kumernuss und ligt in Holand in ainer Kirchen genant Stonberg. Do kam ain armes Geygerlin für das Bild und geyget so lang biss ym das gecreuziget Bild ainen goldin Schuch gab. Den nam er und trog yn zu ainem Goldschmid und wolt yn verkauffen. Do sprach der Goldschmid: „Ich kauff sein nit, villeicht hast du yn gestolen.“ Do antwurt er: „Nain, das gekreuziget Bild hat mir yn gegeben.“ Man köret sich nit daran und fieng yn und wolt yn hencken. Do begeret der Geyger, das man yn wider zu dem Bild füret. Das thet man und thet dem Bild den guldin Schuch wider an den Füss. Do geyget er wider wie vor. Do liess das kreutzget Bild den Schuch wider herab vallen. Des ward der Geyger gar fro und dancket Gott und sant Kummernuss.“

1) Davon gleich weiter unten.

2) Die späteren Zeugnisse für Lucca, deren sich noch andere beibringen lassen, haben für unsere Zwecke keinen Wert. Ich erwähne nur noch den römischen Kupferstich von 1723, weil derselbe 13 kleine Randbilder enthält, von denen das unterste links unser Schuhmirakel bildlich darstellt. Vor dem mit dem „Reifen“ umgebenen Volto kniet links ein Goiger (hinter ihm

Wenn man diese alten Zeugnisse der an das Volto geknüpften Schuhlegende überblickt, ergibt sich sofort mit Notwendigkeit der Schluss, dass die erst für das XV. Jahrh. zum erstenmal bezeugte Kummernislegende nur ein Fortsetzer der um mehrere Jahrhunderte älteren Luccalegende ist. Alle Versuche (und es hat daran wahrlich nicht gefehlt!) darin alte, ursprüngliche, nach einigen keltische, nach andern germanische Tradition, und zwar einen uralten, mythologischen Kern zu sehen, müssen in nichts zerfließen¹⁾. Wie man auf den sonderbaren Einfall kam, das Volto als eine Frauengestalt aufzufassen, erklärt man sehr wahrscheinlich damit, dass der alte, orientalische Typus des Gekrenzigten, der ohne leidenden Gesichtsausdruck mit offenen Augen, langwallenden Haaren und starkem Schnurr- und langem geteilten Kinnbart im byzantinischen Stil voll und ganz mit langem, frauenartigen Gewand²⁾ bekleidet, auch beschuht abgebildet worden war (das ist das Volto von Lucca), durch den neuen Ecco-homo-Typus des ganz nackten, nur mit Lendenschurz umgürteten, dornengekrönten Leibes verdrängt und in einiger Zeit nicht mehr verstanden worden, dann aber wegen der langen Haare und Kleider trotz des Bartes auf ein Weib gedeutet worden sei³⁾. Dazu musste natürlich eine Legende als Erklärung ersonnen werden: man wählte aus einem weitverbreiteten, echt volkstümlichen Märchenstoff das Thema der schönen Tochter, zu der der Vater (meist

knien zwei Kerzen in der Hand haltende Mönche), der Schuh liegt (wie bei Burgkmaier) am Rand des Altars. Der Kelch fehlt, offenbar weil der Schuh unten liegt; er ist offenbar als Aufbewahrungsort des herabgefallenen Schuhs gedacht; er fehlt deshalb auch bei Burgkmaier. Die Unterschrift lautet: *Vn pellegrino mentre suona et canta in honore della Croce Santa vien da quella remunerato di una scarpa d'argento del suo proprio piede.* — Eine Abbildung dieses Bildchens steht Schnürer III, Beilage IV.

1) Hier hat zuletzt Schnürer nach vielen anderen aufgeräumt (Ib, 2 flg., II, 17, IV, 24 flg.). Die Erklärung der heiligen Kummernis als Venus barbata hat schon Ignaz Zingerle, *Schildereien aus Tirol*, 2. Bändchen (Innsbruck 1888) S. 226, abgelehnt, der eine „germanische Göttin“ wohl zugegeben hätte. „Gegen die verkehrten Deutungen der Kummerniss auf nordgermanische Gottheiten, unter andern auf Thor,“ hatte sich bereits K. Weinhold, *Zeitschr. d. Ver. f. Volkskunde* IX (1899), 324 scharf ausgesprochen. — Ebenso weist Schnürer IV, 22 flg. die Unmöglichkeit nach, sie mit andern Heiligen (Liberata, Wilgefortis u. a.) zu identifizieren.

2) „Die Kunstkritiker erkennen an, dass der Typus des Schnitzbildes ein sehr alter orientalischer ist und setzen danach die Entstehung des Kruzifixes in die Zeit vom 5. bis 8. Jahrh.“ Schnürer IV, 26. Derselbe Typus herrschte nach Clemen auch in Deutschland bis ins X. Jahrh.

3) Vgl. besonders Wetzter und Welter *Kirchenlexikon* (1893), s. v. Oncommera.

ein König) in stündiger Liebe erglüht, die sich aber so verunstaltet, dass sie dem Vater Abscheu erregt. Dies geschieht in der Sage in den zahlreichen Versionen auf sehr verschiedene Weise, z. B. durch Abschneiden einer Hand oder beider Hände, eine andere verunstaltet sich derart, dass sie einer Aussätzigen ähnelt u. dgl. Der Sagenstoff ist übersichtlich behandelt worden von H. Suchier in seiner Ausgabe der *Manekine* (1889) S. XXIII—LXXXI, wo die h. Kummernis für den ersten Teil des Stoffes nachzutragen ist. Auch der alte, aus den verschiedensten Motiven zusammengestoppelte Roman von Apollonius von Tyrus gehört in seinem Anfang hierher, wie ich binzufüge; vgl. noch Rhode, griech. Roman (1876) 420, Anm. (Mitte). — In unserem Falle geschah es nun dadurch, dass die Tochter einen Mannsbart bekommt, der ja durch das Volto als Grundlage eben erklärt werden musste. Bärtige heilige Frauen kannte ja das Volk längst: „es kannte auch die Legenden von den heil. Jungfrauen Paula und Galla, die zum Schutze ihrer Jungfräulichkeit bärtig wurden und erklärte sich den Bart der Königstochter ebenso“, bemerkt Weinhold a. a. O. S. 323¹⁾; denn da das Volto eine Königskrone trägt, so hatte man die bärtige Tochter zu einer Königstochter gemacht. Im Laufe der Zeit bekommt sie nach und nach auch ein Mädchengesicht, wirkliche Frauenkleidung und weibliche Formen.

Ergebnis: Die Spielmannslegende, welche mit der h. Kummernis schon bei ihrem ersten Erscheinen in Verbindung gebracht ist, ist ebenso von dem Volto, zu dem sie ursprünglich gehört, geholt und nur ausgeliehen, wie der ganze äussere Habitus der Heiligen, deren Bilder anfangs sogar den charakteristischen „Reifen“ des Volto aufweisen. Dass die Spielmannsfassung der Kummernis die spätere, die des Volto die ältere ist, zeigt schon der Zusatz der Kummernis, dass der Geiger den Schuh dem Goldschmied verkaufen will, der ihn des Diebstahls bezichtigt, weshalb er zum Tode verurteilt und nur durch das nochmalige Schuhgeschenk gerettet wird. Dies ist ein fremdes, anders woher geholtes Motiv — ein späterer Zusatz und eigentlich Ersatz für den Bischof des Turiner Textes und für den Küster von Rocamadour²⁾.

1) Über weibliche bärtige Heilige ist H. Usener, *Legenden der Pelagia*, Bonn 1869 (gütiger Hinweis von H. Suchier) S. XV. XVI. XVII. und bes. XXIII, einzusehen (*Venus barbata*), wo ein anderer Zusammenhang angenommen wird.

2) Dieser fremde Zusatz findet sich auch in der heutigen Ortslegende von Lucca (R. Nerucci in *Pitrè's Arch.* XV l. c.), die auch sonst noch spätere, fremde Entlehnungen (z. B. die Ochsen mit dem Karren, also wie bei der h. Notburga in Eben beim Achensee) enthält. Es fragt sich, woher und wie er nach Lucca gekommen ist. Denn der alte Tenor dieser Legende (s. den im Anhang veröffentlichten

(Zusatz.) Die Geigerszene hat auch bei uns eine späte Nachblüte getrieben. Es sind die öfter (so z. B. von Zingerle, a. a. O. und von Schnürer I, 5 und IV, 30) genannten Gedichte von Justinus Kerner „Der Geiger zu Gmünd“¹⁾ und Guido Görres „Der arme Spielmann“²⁾. Die Quelle Kerners ist unbedingt die Kummernislegende: die Anklage und Verdammung des den goldenen Schuh beim Goldschmied verkaufenden Geigers lässt keinen Zweifel übrig. Die Änderung, dass an die Stelle der Heiligen (oder des ursprünglichen Volto) die h. Cäcilia in Gmünd getreten, beruht auf der vom Dichter vorgenommenen Lokalisierung der Sage. Er kannte die Sage wohl aus der in der Kirche von Gmünd (Württemberg) damals noch befindlichen Abbildung. In dem von seinem Sohn veröffentlichten Briefwechsel findet sich S. 434 in einer Anmerkung eine Stelle aus einem Brief eines Gmündener Freundes an den Dichter (vom 12. Februar 1817), worin ihm dieser die Abschrift einer Kummernislegende einsendet (das Bild ist nicht Cäcilia, es ist eine verwandelte Sie, Kummernus genannt). Da das Gedicht bereits 1816 erschienen war, und der „Freund“ sich auf dieses bezieht, so ist klar, dass Kerner seine

lateinischen Text) kennt nicht nur kein Gericht (das ist nach der Einsicht der altfranzösischen Version ja selbstverständlich), aber nicht einmal den Bischof oder den Küster, so dass ein eigentlicher Schluss im Grunde genommen mangelt. Ich glaube nun, dass es sehr unwahrscheinlich ist, dass man derselben Legende an zwei so weit getrennten Orten, wie die Kummernisländer und Lucca, gerade dasselbe fremde Motiv, beidemal selbständig und von einander unabhängig, als Ende angehängt hätte, und möchte mir die Sache so erklären, dass unter den vielen Pilgern, Wallfahrern oder Reisenden, die nach Lucca kamen und vor dem Volto ihre Andacht verrichteten, auch einmal ein solcher war, der die Kummernislegende kannte, und dem ihn begleitenden Küster oder Priester das diesem unbekannte Ende mitteilte, welches dann bereitwillig Aufnahme gefunden hätte, weil das Wunder nur noch grösser und anziehender wurde. — Um mit dem Voltokultus endlich abzuschliessen, sei noch bemerkt, dass dieser im Mittelalter, wie schon Guerra bemerkt, ganz besonders durch die Seidenhändler von Lucca verbreitet worden ist (vgl. jetzt Al. Schulte, Geschichte des mittelalterlichen Handels und Verkehrs zwischen Westdeutschland und Italien I, 70 und passim), denen ich noch die Spielleute anreihen möchte, und dass er dann nach und nach vor dem neuen, glücklicheren Rivalen in Loreto weichen musste, so dass er auf Lucca und seine Provinz beschränkt blieb.

1) Zuerst gedruckt Morgenblatt für gebildete Stände, Stuttgart, Cotta, 1816, Nr. 295. Darnach in alle Ausgg. der Gedichte Kerners übergegangen. a. z. B. 3. Aufl. (1841) Bd. I, S. 255. Zu vergleichen ist Just. Kerners Briefwechsel mit seinen Freunden 1897, I, 434f. (Anm.).

2) Gedruckt in Festkalender in Bildern und Liedern von Frz. Graf Pocci, G. Görres und ihren Freunden (1834/39 in 3 Bänden), Heft 10 S. 2, München in der Cottaschen Buchh. Eine neue Ausgabe des „Festkalender“ ist bei Herder in Freiburg 1887 erschienen. Das Gedicht steht auch in der vom Verf. selbst unternommenen Ausgabe seiner Gedichte, München 1844. (Diese zwei Anmerkungen verdanke ich der gütigen Mitteilung des Kollegen Frz. Schultz.)

Legende anderswo her hatte. Dagegen ist ohne weiteres anzunehmen, dass Görres seinen Spielmann direkt dem Kernerschen nachgebildet hat. Er verlegt die Szene nach Mainz und zwar in eine Muttergotteskapelle. Der Vorgang ist genau derselbe wie der Kernersche.

V. Der heilige Genesius.

Während die Turiner Fassung durch den Nikodemus und das Schuhwunder mit dem Volto in Lucca zusammenhängt, hat dieselbe einen Schluss, der sie von allen anderen Fassungen scharf scheidet: sie lässt ihren Spielmann als Bekenner der Gottheit Christi seinen Glauben mit dem Tode besiegeln. Genois wird enthauptet und sein Leichnam in Rom aufbewahrt, als heilige Reliquie.

Unser Spielmann ist also ein Bekenner und Märtyrer und so kann kein Zweifel sein, dass wir in ihm den h. Genesius¹⁾ zu erkennen haben, worauf schon der Name *Genois*, prov. *Geneis* hinweist²⁾. Der Gedanke,

1) Über diesen Heiligen besitzen wir eine grosse, sehr zerstreute Literatur, die mühsam gesammelt, kritisch gesichtet und bearbeitet vorliegt in einer gediegenen, reich dokumentierten Arbeit von Bertha von der Lage, auf die mich Kollege Schrörs aufmerksam gemacht hat (sie fehlt im Hinrichsschen Katalog und im Schulschriftenverzeichnis): Studien zur Genesiuslegende I. Teil. Wissenschaftliche Beilage zum Jahresbericht der Charlottenschule*), Berlin 1898. 40 S. 4°. Ein II. Teil erschien im nächsten Jahre (1899) ebendasselbst und behandelt das Genesiusmotiv in der schönen Literatur (vom Genesiusspiel des XV. Jahrh. bis zur Berliner Oper Weingartners 1892). Am Schluss Nachträge zum I. Teil und zwar S. 20—28. Ich zitiere sie mit v. d. Lage I und II. Nach der (unbeglaubigten) Legende ist Genesius ein römischer Schauspieler, der auf der Bühne die christliche Lehre und christliche Gebräuche verhöhnen soll, aber von der Wahrheit derselben plötzlich durch Erluchtung überzeugt, unter Diokletian 285 oder 286 gemartert und enthauptet wird. — Eine Anzeige der Schrift findet sich Byzantin. Zeitschr. VIII (1899), S. 196.

2) Der Name ist griechisch, wie denn auch der Ursprung der Legende nach v. d. Lage I nach Griechenland weist. *Γενέσιος*, lat. *Genēsius*, findet sich auch im Mlt. in der Form *Genisius*. Die späteren franz. Formen schwanken zwischen *Genes* und *Genis*, ersteres später auch als *Genest* (vgl. Rotrou's Titel), das wohl an *Genistus* angelehnt worden ist. Mostert (Stengels A. u. A. XCIII (1895), S. 38 flg. hat (offenbar aus dem franz. Postbuch) die nach einem**) h. Genesius benannten Ortsnamen Frankreichs in ihren verschiedenen Lautformen gesammelt (vgl. v. d. Lage II, 20 flg.): Genis, Geniz (22), Geniez, Geniès (22), Geneys (1), Genès (17), daneben Genest, Geneyst (14). Der Lautregel nach

*) Durch die Güte des Direktors Prof. Hofmeister konnte ich dieselbe einsehen.

**) Es gab verschiedene Heilige dieses Namens.

den römischen *mimus* oder *histrion* im Mittelalter zu einem Spielmann zu machen, war von selbst gegeben. Wie sollte das MA., das keine eigentlichen Schauspieler kannte, einen solchen überhaupt sich anders denn als einen Geiger vorstellen? Die Fiedel war ja der stete Begleiter des Spielmanns¹⁾ und so stellen ihn viele Miniaturen der Hss. auch dar. Dazu kommt, dass der h. Genesius im MA. für den Schutzpatron der Spielleute galt, wie Gautier, *Epop. franç.* II², 106 mit Hinweis auf P. Cahiers *Caractéristiques des Saints* S. 125 bemerkt¹⁾. Auch Mas-Latrie in seinem *Trésor de Chronologie* Sp. 738 bemerkt: *patron des comédiens*. Dasselbe sagt irgendwo Migne nach Stadlers Heiligenlexikon (ohne nähere Angabe). Ich gestehe, dass mir selbst kein Hinweis darauf aus der mittelalterlichen Literatur bekannt ist. Das *Dictionnaire d'Iconographie* (Migne, *Encycl. théol.* Band 45) berichtet von einer Statue des Heiligen aus dem 14. Jahrh. in einer Kirche von Mailand, wo er eine Violine in der Hand hält; in gleicher Weise ist er abgebildet als Vignette in *Spiegazione* von Joseph Allegranza²⁾. Von einer Kapelle in Nevers, die ein berühmter Wallfahrtsort war, erwähnt Grosnier, *Hagiologie Nivernaise* 1858 S. 344: *il y avait une statue de St. Genest tenant un violon, comme pour rappeler la profession qu'il exerçait*³⁾.

Dass unser Text den Spielmann *Genois* mit dem Heiligen identifiziert, erhellt ja gerade aus seinen Martern und seiner Enthauptung, sowie dass der Leib in Gold und Silber in Rom aufbewahrt wird, was der Genesiuslegende genau entspricht. Dass dies nicht etwa ein blosser Einfall des altfranz. Turiner Textverfassers ist, der sicher noch im

sollte *Genēsius* <**Geniēs* <*Geniēs* (Westen), *Geneis* (Osten) und *Genis* geben; doch kann von *Genis(i)us* ebenso gut *Geneis* <*Genois* abstammen, sodass sich sämtliche Formen wohl erklären lassen. Italienisch heisst er *Genesio*, *Ginesio* und *Ginese* u. s. f. Vgl. jetzt J. Schätzer, *Herkunft und Gestaltung der franz. Heiligennamen*. Dissert. Münster 1905, S. 63. — Sonst könnte *Genois* auch nur einfach einen ‚Genueser‘ bezeichnen.

1) Davon steht in dem mir unzugänglichen Buch kein Wort (gütige Mitteilung von A. Thomas). Gleichwohl muss etwas daran sein und die beiden Heiligen Julianus und Genesius tatsächlich die Schutzpatrone der Spielleute gewesen sein. So führt Gautier l. c. S. 180 die Tatsache an, dass zu beiden Seiten des Toreingangs eines im XIV. Jahrh. gegründeten Spielmannsienhauses die Bildsäulen dieser zwei Heiligen aufgestellt wurden. Zufällig finde ich im *Vocab. hagiol. Chastelains* s. v. Genesius folg. Bemerkung: *S. Genès, Bâteleur, Martyr à Rome: nommé Saint Genois dans la Charte de fondation de s. Julien des Ménétriers à Paris en 1330.*

2) v. d. Lage II, 22.

3) *ibid.*

XIII. Jahrh. geschrieben hat (s. weiter unten), lehrt das Vorkommen des Namens *Geneis* in der Trobadorhs. C. Dass diese gerade ihren Namen aus der grossen Turiner Kompilation geholt haben sollte, ist doch unwahrscheinlich. Zudem sind im Turiner Texte die verschiedensten und darunter auch ältere Stoffe verarbeitet.

An sich ist ja der Einfall eines dichtenden Spielmanns (und es hat deren sicher viele gegeben), seinen so geschmähten und verachteten Stand durch die Identifizierung des Spielmanns mit einem Heiligen, der ja ohnedies Schutzpatron der Spielleute war, ebenso zu heben, wie ein anderer begabterer und glücklicher Dichter dies in dem Springer Unserer lieben Frau getan hat, ein nahe liegender. Aber dass eben er die Identifikation vorgenommen haben sollte, wird dadurch unwahrscheinlich, dass gerade im Gebiet der Stadt Lucca es Kirchen des h. *Genesisius* gab, was schon Tillemont, *Mémoires pour servir l'hist. eccl.* (1732) IV, 420 bemerkt (*dans le pays de Luque*). V. d. Lage I, 17, Anm. 19 führt zwei Kirchen des Lucensischen an, die beide „il 25 Agosto¹⁾ d'ogni anno la memoria di S. Genesio detto comunemente S. Ginese feiern²⁾“. „Florentinius in seinen Anmerkungen zum Martyrol. Romanum erzählt am 25. August von dem Flecken Bargecchia im Lucensischen, dass dort eine dem h. *Genesisius* geweihte Kirche sei, deren *vetustae imagines* auf den Schauspieler deuten.“³⁾ Es lag also doch nicht so weit ab, an eine Verquickung des *Genesisius* mit dem *Volto* zu denken. Wann und wo dies geschehen, wird sich ohne einen glücklichen Fund wohl nie feststellen lassen. Dass es schon in Lucca selbst geschehen, ist zwar wenig wahrscheinlich, aber nicht unmöglich. Der naheliegende Einwurf, dass zwar der Spielmann in der örtlichen Überlieferung von Lucca weiterlebt, seine Identifizierung mit dem h. *Genesisius* aber in Vergessenheit geraten ist, würde nicht stören. Das grosse, viele Wunder wirkende Heiligtum von Lucca und ganz Toscana, das einen Weltruf genoss und obendrein auf der grossen Heerstrasse der Rompilger lag, konnte einen zweiten Heiligen und Wundertäter, der im Verhältnis zum *Volto* nur eine ganz unbedeutende Rolle spielen konnte, auf die Dauer nicht vertragen. So bliebe der Spielmann allein übrig.

Die geschichtliche Entwicklung der Spielmannslegende stelle ich mir so vor: Der erste Anlass (in vielen Fällen eine bestimmte, einzelne Begebenheit) entzieht sich aus leicht begreiflichen Gründen

1) Dies ist der Festtag des römischen *histrion* und Heiligen, der ihn von andern Heiligen des Namens unterscheidet.

2) Über andere Kirchen und Orte S. *Ginesio* in Toscana s. v. d. Lage II, 21.

3) v. d. Lage I, 17.

unserer Kenntnis. So kann in unserem Falle z. B. so ein Schuh einmal zufällig gerade in einem ähnlichen Augenblick vom Kruzifix heruntergefallen sein; es kann natürlich das ganze ebensogut blosser Erfindung eines Spielmanns sein. Mithin 1. Stufe: Vor dem fiedelnden Spielmann fällt einmal ein Schuh herunter. 2. Dieses Motiv wird verdoppelt; es kann auch der Schuh beim Versuch, ihn dem Kruzifix wieder anzuziehen, nochmals heruntergefallen sein. Anfangs ist diese Wiederholung gar nicht, dann so schwach motiviert wie im lat. Text. Dann wird 3. diese Wiederholung geschickt motiviert (Bischof in Turin, Küster in Rocamadour). In Frankreich war 4. durch Einfluss der berühmten Atrechter Kerze diese an die Stelle des Schuhs getreten (Rocamadour). Endlich 5. wird diese Motivierung durch Einführung eines fremden, anderswoher entlehnten Motivs (Anklage und Verurteilung) noch dramatischer und wirksamer gemacht (h. Kummernis). Diese Variante kommt 6. auf irgend einem Weg im Laufe der Zeit nach Lucca, wo sie heute noch lebt; vgl. oben S. 18.

Was die Zeit anlangt, in die der Turiner Text die ganze Begebenheit setzt, so ist offenkundig, dass er das Schnitzen des Kruzifixes durch Nicodemus wie in der Legende in die Zeit Vespasians setzt und das Kreuz darnach (irgend eine Zeit ist nicht angegeben) nach Lucca kommen lässt. Da der Spielmann das Bild für lebend hält, und nach ihm fragt, so hatte er es vorher noch nicht gesehen — aber hier ist eine sichere Zeitbestimmung unmöglich. Lebte der Spielmann in Lucca, dann träfe es die Zeit unmittelbar nach der Ankunft des Kreuzes. dies scheint die Erzählung wirklich anzudeuten (403—414): „In Lucca wurde das Kreuz sehr geehrt, in einer Kirche auf den Hauptaltar gesetzt und eine Wachskerze vor ihm angezündet. Ein guter Spielmann . . . sieht das Kruzifix, das frisch (vor kurzem) angekommen ist (Z. 422)“ u. s. f. Aber er kann eher ein herumziehender Spielmann sein, der die grosse Pilgerstrasse „machte“, wobei dann aber doch unklar bleibt, wo das Martyrium stattgefunden und wie der Leib nach Rom kam. Dass er in Compostela beim h. Jakob gewesen, wird Z. 409 von ihm gesagt; aber auch dies erlaubt keinen Schluss. Der altfr. Verfasser kann ja die Wallfahrt dorthin, d. h. also auch die Gründung und Bekanntschaft des dortigen Heiligtums, bald nach des Apostels Tod angesetzt haben.

VI. Herkunft des französischen *godelureau*.

Was nun den franz. Namen dieses wundertätigen Kruzifixes, *le saint volt*, ‚das hl. Antlitz‘, anbelangt, so ist derselbe auf die oben erwähnte

Ortslegende vom *Volto santo* in Lucca zurückzuführen, wornach der ganze Körper des Gekreuzigten zwar von Nikodemus, der Kopf aber, also insbesondere das ‚Antlitz‘, durch ein Wunder gebildet worden ist. Doch haben wir gesehen, dass *volt* schon altfranzösisch jedes Bildnis überh. bedeuten konnte. Derartige Kruzifixe wurden dann auch nachgebildet und werden öfter erwähnt, s. Laborde, *Glossaire français du M.-A.* 1872 s. v. Vaudeluques: „*Sanctus Vultus de Luca ou Lucensis, saint Voulte de Luques, par contraction Vaudeluques, et par altération Vaudelu et Godelu. Il y a là une de ces erreurs que tout le monde signale, que personne ne corrige. La sainte Face de la Véronique, le Vera icon¹⁾ de Rome était célèbre; le Christ en croix, de Lucques, sculpture attribuée à Nicodème, le devint à son tour. Des imitations de celui-ci furent portées de tous côtés, et bien qu'elles représentassent une figure entière, on la confondit avec la Sainte-Face et on lui donna le nom de Saint-Voulte (de vultus visage), qui désignait la Sainte-Face de Rome, et qui aurait dû lui être réservée²⁾. La copie qu'on avait exposée dans l'église du Saint-Sépulcre, à Paris,*

1) Diese schon von Nicot (1573) vorgetragene Etymologie ist, wie sich leicht zeigen lässt, unhaltbar.

2) Dieses Fehlers macht sich nämlich Roquefort in seinem Glossaire schuldig s. v. *Voust*: *Image de cire qui servait aux sortilèges* (dies stammt aus Lacombe, 2. Aufl. (1767) s. v. *voul* und *voust*; vgl. Godefroy s. v. *Volt*, S. 298, Sp. 3). *On appeloit le saint vould la face de J. C., qui resta empreinte sur un linge lorsque St^e Véronique essuya son visage.* (Im MA. war dieser Fehler nicht gemacht worden, denn *volt*, *vultus* hiess, wie wir oben mehrmals sahen, auch einfach das Kruzifix). *Dans un titre de S. Honoré, du 18 Sept. 1458, on trouve qu'un nommé Guill. Dubois, chapelain de la chapelle du S. Vould, établie en l'église du Sepulchre, rue S. Denis, avoit pris à bail et à rente une maison rue des Poulies.* Das erwähnte Heiligtum in der Grabeskirche hat mit dem Tuch der Veronika nichts zu tun, sondern gehört zum s. *Vout* von Lucca. Richtig erklärt das Wort Barré in dem weiter unten erwähnten *Complément du Dict. de l'Ac. Fr.* s. v. *vould* (*V. lang.*) *Vœu. || Visage, face. || Image de cire. || Charme; voyez envoûter au Dict. || Saint-Vould de Lucques (hist. relig.), Figure de Christ, étendu sur la croix et revêtu de riches habits. Les Italiens croyaient une grande puissance au S.-V. de L. Il y a eu un S.-V., imité de celui de L., à l'église du St Sépulcre, à Paris: le peuple, par corruption, l'appella St Vaudelu, puis, St Godelu.* Über diese Grabeskirche in der Rue St. Denis in Paris (gegründet 1326, die Voltokapelle 1343, zerstört 1791) führt jetzt der Boulevard Sébastopol, s. Guerra l. c. 178. — Zum Lautwandel von *Voudeluque* zu *Vaudeluque* vgl. *vputour* > *vautour*, der einzige mir noch bekannte gleiche Fall. Denn *vautrer* aus *vpltrer* gehört dem bekannten mundartlichen Zug, der jedes *pl* + Kons. zu *au* verwandelt. Vielleicht erklärt sich *pl* + Kons. zu *au* durch die Mittelstufe *pl* > *ql*, so dass wir einen neuen Fall für diesen Einfluss des *v* auf ein folg. *o* hätten.

était nommée par le peuple Saint-Vaudelu et Godelu. Es folgen dann zwei Belege, der erste recht alte vom J. 983—996. „s. Vult de Luca“ (*Légende d'un revers d'un dénier du règne d'Othon*)¹⁾ und 1420. — *Une croix d'or, où il y a ung crucifix, en façon de Vaudeluques, garnie, ès .iiij. boutz, de deux bons balaiz et de deux bons saphirs.* (Invent. de Ph. le Bon, Duc de Bourg. 4065)²⁾.

Das grosse Sachs'sche Wörterbuch enthält noch ein kaum hinein gehöriges *vaudeluque* † ‚aufschneiderisch, prahlstüchtig, Prahlhans, Geck‘. Es steht in Barré's Complémentwörterbuch³⁾, woher es Sachs sicher geholt hat; es fehlt Nicot, Cotgrave, Trévoux. Aber wir finden bereits bei Ménage-Jault (1750) s. v. *Vandelucque* einen Zusatz von Le Duchat mit einem Zitat aus Coquillart, wo das Wort neben einer andern Stelle, wo es noch in der eigentlichen Bedeutung steht:

En priant que tres bonne estraine

Vous veuille octroyer le Vandelucque,

bereits metaforisch im Sinne von ‚Stutzer‘ gebraucht ist:

Richard trenche du Vandelucque,

wozu Le Duchat bemerkt: *C'est la même chose que Godelu, qu'on a dit depuis: et l'un et l'autre mot viennent de vultus de Lucca. Voyez Chastelain, Lettre v. de son Vocab. hagiol.*

Dann ist Roquefort s. v. *vaudelucque* zu erwähnen, der das Zitat aus Coquillart wieder gibt: *Richard trenche du vandelucque, Simon a du drap figuré . . .* Man erkennt sofort, dass der Artikel in Barré aus Roquefort stammt, indem er in seinem Zitat nur den Richard des Originals mit Simon der nächsten Zeile ersetzt hat. Roquefort lässt dann das Zitat der andern Stelle Duchats (seine erste) vollständig folgen:

1) Dieser alte Beleg ist im höchsten Grad unsicher. Offenbar meint Laborde die Stadtmünzen von Lucca, über die Muratori in seiner Dissert. XXVII gehandelt hat. Er lehrt, dass man in Lucca, in Erinnerung an diesen ihren Wohltäter Otto den Grossen, die Münzen lange Zeit stets mit seinem Namen geprägt hat.

2) Dazu ist noch aus Godefr. s. v. *volt* S. 298/9 hinzuzufügen: *un petit porte paix d'argent et esmaillé et ou milieu a un ymage du s. tout de Luques* (1379) in *Mém. Soc. Hist. Paris IX*, 260.

3) Nach einer gütigen Mitteilung von A. Thomas stammt es aus „*Complément du Dict. de l'Acad. Franç., publié sous la direction de [suivent 20 noms obscurs, sauf Leroux de Lincy et P. Paris] avec une préface de M. Louis Barré, prof. de philosophie. Paris, Didot, 1845 in 4° s. v. Vaudeluque] adj. et s. m. (V. lang.) Fanfaron, orgueilleux. || Petit maître. Simon tranche du vaudelucque. Voy. Voulte.*“ Wir werden bald hören, woher das Complément diesen Artikel sich geholt hat.

Ainsy que Lombars et Romain
 Ils portent ungz cheveulx de laine,
 Tous propres, pignez [et] bien paingz,
 Pour jouer une Magdaleine;
 En priant que tres bonne estraine
 Vous (veuille) octroye le vaudelucque,
 Et qu'il veuille envoie[r] la teigne
 A ceulx qui ont telle perrucque¹).

Wie man sieht, ist das Wort jedesmal anders gebraucht; an der ersten Stelle heisst es Stutzer = ‚sich wie ein Stutzer benehmen‘, an der zweiten hat es die Grundbedeutung, nämlich das heilige, seiner Wunderkraft wegen verehrte Kruzifix von Lucca.

Le Duchat hat die richtige Erklärung hiermit gefunden, während *Ménage* (I, 682 s. v. *godelureau*) mit einem Stamm *god-*, den er auf *gaud-ere* zurückführt, arbeitete. Littré (1874) hat dann das nahe-liegende und in der Bedeutung ‚Stutzer, Geck‘ übereinstimmende Wort *godelureau* damit zusammengehalten und wiederholt Le Duchats Erklärung, ohne ihn selbst zu erwähnen. S. v. *godelureau* schreibt er: *ÉTYM. Bourg. gaudelurô, galurô, jeune homme libertin. Ce mot paraît être un diminutif de Vaudelu ou Godelu, nom que le peuple donnait à une copie, exposée dans l'église du Saint-Sépulcre à Paris, du saint vult de Lucques, s. vultus de Luca, c'est-à-dire le Christ en croix de Lucques, sculpture attribuée à Nicodème (De Laborde, Émaux²) p. 534). Par une raison inconnue, cette figure avait donné lieu, dans le XV^e siècle, à une acception très-voisine de celle de godelureau: Tranche de (sic) Vaudelusque, Coquillart p. 172 (= das obige Zitat bei Le Duchat, Roquefort, d'Héricault und Godefr.).*

Littré zitiert dann unter Hist. nach Lacurne (Hs. der Nat. Bibl. Paris) eine Stelle aus *Contes d'Eutrapel* und eine andere aus *Nef des Fols* und zwar jedesmal unter dem Stichwort *gaudelureau*. Der gedruckte Lacurne hat dies Wort überhaupt nicht; er hat die erste Stelle unter *godelureau*, die zweite unter *galureau*.

Wenn auch *godelureau* bei Nicot und Cotgrave fehlen, so steht doch *goguelureau* bei dem letzteren und *goguelu* bei beiden. Nicot erklärt *goguelu* mit *gloriosus*, Cotgrave mit ‚Proud, cocket, scornfull, braggard, vaine-glorious; that makes more state upon him then becomes him und *goguelureau* ‚A proud coxcombe; one thats of no worth at all, how well soever he thinke of himselfe‘.

1) Aus dem Monologue des Perrucques, Bibl. Elz. II, 293 (um 1478 geschrieben).

2) So zitiert er sein *Gloss. fç. au M.-A.*

Die von selbst einleuchtende Le Duchatsche Ableitung des Wortes *godelu* (und natürlich auch des neufranz. *godelureau*) hat merkwürdiger Weise sonst kein Glück gehabt. Sie ist ganz übersehen worden und von niemand mehr erwähnt worden. Zwar Diez hat unser Wort nicht behandelt, aber Scheler Dict. Etym. 3 schreibt: *Godelureau, au XVI^e siècle goguelureau, mot de fantaisie, difficile à analyser. Le plus simple est d'y voir une composition des radicaux god (toy. godailler) et lur (d'où luron)¹⁾. La forme ancienne godelereau permet cependant d'y voir un dérivé de godelier, mot très supposable comme dérivé de goder, mentionné sous godailler. On trouve au XVI^e siècle goguelureau, fait sans doute sous l'influence de gogue, gogaille, goguelu (Rabelais).* Der letzte Satz liesse sich anhören, da ja *godelureau*, an *gogue* angelehnt, gewiss hätte *goguelureau* geben können. Allein, wie wir sahen und hier besonders betont werden muss, ist *godelu* die ältere Form. Das daneben existierende *goguelu* ist vielmehr erst aus diesem gebildet worden. Dazu kommt, dass auch die Bedeutungen bei Schelers Erklärung nie stimmen würden; denn *godelu* ist nur der ‚Geck, Stutzer‘, also der ‚eitle, prahlerische Mensch‘, während alles mit dem Stamm *gog(u)*- gebildete, diese Bedeutung nie hat; all die Wörter mit *gog(u)*- heissen stets etwas, was mit ‚Schlemmen‘, ‚Freude‘ oder ‚Wollust‘ zusammenhängt. Nun heisst aber *goguelu*²⁾ selbst (und das ist das entscheidende) schon in alter Zeit nur ‚Laffe, Prahler‘³⁾, hat also mit *gogue* nichts zu tun.

Es muss also durch blosse Angleichung des zweiten Konsonanten an den ersten entstanden sein aus dem älteren *godelu*, das sicher aus *raudelu(que)* entstanden ist; vgl. die Angleichung des ersten Kons. an den zweiten in *bumbálo* aus *dumbálo*, s. Ztschr. 29,9. 233. Gerade in Fremdwörtern mag häufig geschehen.

Das Dict. Gén. meint ebenso *godelureau pour goguelureau* (Nicot⁴⁾, Cotgr.), *dérivé de gogue, et confondu avec galureau, mot de l'ancien français d'origine inconnue, qui est encore employé par Sorel sous la forme galoureau.*

Ich gesteh, dass ich ein altfr. *galureau* nicht finden kann. Kein altfr. Wörterbuch, kein Glossar kennt es, auch meine Sammlungen geben

1) So schon 1. Aufl. (1862).

2) Das Wort steht sogar noch im Dict. Gén. (zwar als *vieille*), wo doch so viele andere sehr lebendige Wörter fehlen. Er ist dort mit *content de lui, suffisant* erklärt; Sachs: geldstolz(er Kerl); Spötter (ich halte letzteres für kaum richtig).

3) Siehe noch Oudin und Godefroy.

4) Bei Nicot (mein Exemplar ist von 1573) steht bloss *goguelu*.

es nicht. Soviel ich aus allem erschen kann, ist das Wort vorher nur einmal und zwar nur aus dem XVI. Jahrh. belegt, eben in jener Stelle aus dem ‚Narrenschiff‘, die zuerst Lacurne aus der Hs. und Godefroy später aus dem Druck 1530 desselben Textes gezogen hat. Ich halte das Wort für eine spätere, östliche, rein lautlich entwickelte Form aus dem ursprünglichen *godelureau*: denn östlich wird vortoniges *o* < *a*, also *gade-lureau*, ganz tonloses *a* in dem Tonwellental schwindet in späterer Zeit, also in phonetischer Schrift *ga(d)lur-eau* < *galüro*.

Ich gebe zu, dass bei der nunmehr sicheren Gleichung *godelu(reau)* < *vaodelu(reau)* das Suffix *-reau* < *reġ*, *-rëllu* noch nicht erklärt ist. Ist es eine scherzhafte, spöttische Verkleinerungsform? Ich meine wohl; mir wenigstens passt der Hinweis auf *luron* (ein *lure* existiert nicht) wenig, da dies Wort immer in gutem Sinne gebraucht ist, was bei *godelureau* nicht der Fall ist. Vgl. über das Verkleinerungssuffix *-[r]-ëllu* Diez Gr. II^a 367. Warum gerade bei diesem Wort das Diminutiv nötig war, davon gleich im folgenden.

Es bleibt nun noch übrig, die Bedeutungsentwicklung zu bestimmen. Wer sich öfter eingehend und selbständig, von den landläufigen Erklärungen sich loslösend, mit der jetzt so gepriesenen Semantik befasst hat, weiss, dass diese neue ‚Wissenschaft‘ ein eigenes Ding ist und dass hier ‚Einzelgesetze‘ suchen zu wollen, nur dem Fernstehenden einfallen kann. Zumal bei konkreten Dingen ist ohne Hilfe von sachlichen oder geschichtlichen Erklärungen, Beschreibungen, kurz von gesicherten Tatsachen, in der Regel gar nichts zu machen. Jedes solche Wort hat seine eigene Geschichte und es kann dann, wenn diese nicht überliefert ist, meistens die Brücke nicht gefunden werden. Man tappt dann einfach herum. Ein schönes Beispiel dafür ist das franz. *scier*, altfr. *scier*, offenkundig lat. *secare*. Aber dies heisst ‚schneiden‘, während *scier* ‚sägen‘ heisst! Und *scie* heisst überhaupt nur ‚Säge‘! Und alle Wörterbücher ordnen die Bedeutungsfolge in folgender Weise: 1. sägen 2. mit der Sichel mähen. Dass dies unmöglich ist, muss jeder, auch ohne Semantik, einsehen, aber man ging, wie oft in solchen Fällen, gedankenlos daran vorbei. Gilliérons glänzender Aufsatz¹⁾ löst auf die einfachste Art das Rätsel, und es konnte nur von jemand gelöst werden, der die (mir, der ich auf dem Lande geboren und meine Kindheit verbracht habe, und auch unsern Fachleuten ganz unbekannt gebliebene) gezähnte Sichel kannte. Ihm war nun sofort alles klar. Man gebrauchte also *secare* zuerst allgemein als ‚schneiden‘, dann wird es nach

1) Gilliéron et Mongin, *Scier dans la Gaule Romaine du Sud et de l'Est* Paris 1905.

und nach eingeschränkt auf das blossе Fruchtschneiden, das damals, wo es keine Sensen gab, mit der Handsichel geschah; dazu wurden in Frankreich gezähnte Sichelн gebraucht, daher später dies Schneiden mit der gezähnten Sichel auf das Sägen übertragen wird¹⁾. — Und wenn wir nicht für *tuer* ‚töten‘ das entscheidende *tuer le feu* überliefert hätten, würde man sich wohl bei der Erklärung, *tutare* ‚sichern‘ habe sich zu ‚töten‘ entwickelt, indem man bei Sicherung seines Lebens den Gegner tötet, wahrscheinlich beruhigen.

In unserm Fall ist zwar eine solche Überlieferung nicht vorhanden, aber doch lässt sich der eigentliche Sachverhalt aus der genauen Kenntnis des *Volto* erklären. Dasselbe ist im Laufe der Zeit mit den kostbarsten Gewändern aus Seide mit Goldstickerei²⁾, mit Geschmeide und Edelsteinen pompös geschmückt worden. So konnte man leicht dazu kommen, von einem aufgedonnerten Stutzer oder Gecken zu sagen: ‚geschmückt, aufgeputzt wie ein *Vaudeluque*‘³⁾, und ihn im Laufe der Zeit selbst einen *Vaudeluque* zu nennen. Das Fremdwort war inzwischen zu *vaudelu*, (*vodelu*), *godelu* (durch Angleichung *goguelu*) geworden, und daraus wird mit dem Diminutivsuffix *-rellus* endlich *godelureau* gebildet, das mit der Zeit das Grundwort verdrängte. Dass aber ein Verkleinerungswort nötig war, wird demjenigen einleuchten, der sich erinnert, dass das *Volto*, also wohl auch der Pariser *Vaudelu*, ein grosses, mächtiges Kruzifix — weit über Mannesgrösse ist⁴⁾, daher für einen Stutzer nur ein „*Vaudeluk-chen*“ passen konnte.

VII. Das Ineditum der Turiner Handschrift.

Wir haben oben (S. 2) gesehn, dass in der Hs. G der zwölfsilbigen *Venjanсe Nostre Segneur* ein zehnsilbiger Prolog vorausgeht, der in drei Teile zerfällt: 1. Kreuzauffindung, 2. das Kruzifix mit dem Spiel-

1) Nur sollten billiger Weise die Wörterbücher, die derartige oder ähnliche neue, entscheidende Tatsachen noch nicht kennen konnten, nicht für E. verantwortlich gemacht werden, was nicht ihre Schuld ist.

2) Jetzt ist es ein goldgestickter kostbarer Rock von schwarzer Seide mit goldenen Fransen.

3) Wie ich jetzt beim Nachschlagen der zwei *Coquillart*-stellen (II, S. 287 und 294) in der *Bibl. Elz.* ersehe, hat der Herausgeber, Ch. d'Héricault, bereits *trencher du V.* richtig erklärt: *Est richement habillé et fort regardé, comme le Christ de Lucques.* — Zugleich scheint, dass dem zweiten Zitat (Schluss des Monologue des *Perruques*) der Hauptsatz fehlt.

4) Nach *Guerra* l. c. S. 25 hat das Kreuz (Eichenholz) 4 m 34 cm × 2 m 65 cm, der Leib (S. 28) 2 m 25 cm bis zur Ferse, oder, da die Füsse herabhängen, bis zu den Zehen 2 m 50 cm.

mann Genois und 3. Mohammed. Der letztere ist, um das hier zu erledigen, als Mittel eingeschoben, um die Erkrankung des römischen Kaisers zu erklären, die hier als Strafgericht Gottes für seine mohammedanische Ketzerei dargestellt ist. Für die Spielmannsepisode (2) weiss ich keinen Anlass anzugeben, während für den Fall, dass dieselbe einmal in den Plan aufgenommen worden war, sich die Kreuzauffindung unschwer ergab. Denn da eine Kruzifixverfertigung dem Nicodemus zugeschrieben wird (s. oben S. 3), das Gnadenbild von Lucca aber auf denselben Nikodemus zurückgeht, (s. oben S. 10), so war die Begründung und Aufnahme von 1. sofort gegeben.

Da aber für 2 kein Anlass zu finden, ist es wohl besser, 1. als zuerst gewollt und geplant anzunehmen, eben weil dann 2 leicht folgen konnte. Nun findet sich in der eigentlichen Venjance ja keine Beziehung zum Kreuze Christi, sondern nur zum Tuchabklatsch der Veronika. Da aber diese mit der Kreuzigung doch nahe zusammenhängt, so mag 1 und damit dann auch 2 in den Prolog gekommen sein.

Eine genaue Inhaltsangabe des Prologs (Zeilen 1—402 unseres Textes) hat, wie bemerkt, Heinzel a. a. O. gegeben — ich sehe daher von einer solchen ab und lasse beide Texte 1 und 2 hier in getreuem Abdruck nach der Turiner Hs. G folgen. 1. ist recht summarisch behandelt; wegen seiner Quellen s. Heinzel a. a. O. S. 62 fg.

Vorher noch einige kurze Bemerkungen über die Sprache des Dichters. Für diese ist aus den fast gereimten Assonanzen, die ja noch weniger abwerfen als Reimpaare, wenig zu erschliessen. Ich habe die Mohammedepisode (M.) noch mitherangezogen, die sicher demselben Verf. angehört. Am meisten fällt auf die Verstummung des weiblichen *e*, so *Gris' (Grècia)* 26. *ne'* 475, *conquis'* 37, *crestiené'* 62, *mescreu'* 188, *seelé'* M. 37, wozu man noch *aportés* 135. und *crestiené'* M. 60 zählen kann, falls Übereinstimmung des Objekts, die ja wahrscheinlich ist, angenommen wird. Im Innern der Zeile *prumier' loi* M. 98. Damit werden wir nach dem Norden verwiesen, wozu dann alles andere stimmt: *ti* (Pron.) 362. neben *moi* 164. *soi* 142; *doi* (zwei) 149., im Versinnern *no (nostre)* 161. 312, M. 86. Die Silbenzählung sichert *aidront* 341, *empreres* 396. M. 105 gegen *averés* 165 (vgl. *arés* 333). Die spätere Zeit spiegelt sich wieder in *lui*¹⁾ in *i*-Assonanz 34, in der Unterdrückung vortoniger Hiatusvokale *vraie* 145, *armures* 135. *cumes* 84. *eustes* 332. *behourdis* 17. *desjuner* 446, denen freilich noch zahlreichere Fälle wie *esbateis* 18. *veïsmes* 78. *pëusmes* 113. *arestëu* 170. *eslëu* 173. *counëu* 184. *soëler* 482 u. s. f. gegenüberstehen. Das Part. *deschieus* 486 kann sowohl mundartliches *dechtut*

1) Vgl. die Schreibung *celli* = (*ui*) 487.

als späteres *dech(e)u* sein¹⁾. 4. Ps. meist -ons, aber *avoumes* 115. Ich erwähne noch *peuis* 337 und Vokabeln wie *maisement* 234, die nach derselben Gegend hinweisen. Dorthin gehört aber auch der Schreiber, für den natürlich die Kennzeichen reichlicher fliessen. Dazu kommt *chieus* (= *cils* und *ciels* M. 142. 145; vgl. *chié* 147), *couvient* (Pf.) 110, *abrievés* 134. 136, *rieu* 180 (Assonanz freilich *ru*), *otro(i)* 84, *do(u)* 442, *gla(i)ve* 380, *caillau* 300, *tumer* 299, *frument* 276, *puins* 79, *sanner* ‚bluten‘ 379, *va(l)roit* 111, *enqui* 369 (neben *ichi* 395), die vielen ausl. *t* wie *detrenchiet* 40. *congiet* 7. *loiiet* 74. u. a. Ich erwähne noch *peule* 338, *peulle* M. 73, *inz* (= *enz*) M. 79, *solaus* M. 16, *recharche* M. 112, *solail* 492, *oraille* 10. 91. Dass wir aber nicht in der Pikardie sind trotz der erwähnten Eigenheiten und der vielen *ch* (aus *c* = *tš*) u. ä., zeigt schon die Assonanzmischung von *en* und *an*. Während wir so zwischen der Pikardie und Wallonie uns befinden, kommen uns zur genaueren Bestimmung die Schreibungen *tieres* 382, *ceustes* (*coste*) 112, *ceurent* (*currunt*) 167, *ceur* (*currit*) 234, die Perf. *mesimes* 88. *messistes* 161. *fesistes* 163. *presistes*, besonders aber die 4. Pf. der A-verba auf -aumes²⁾ (das also auf lat. *av(i)mus* zurückgehen muss) 79. 83. 85. 86. 109. 117. 120. 307. 311. zu Hilfe. Der Vollständigkeit halber füge ich noch an *commanc* 1. Ps. 458. *vic* 1. Pf. 298. *seuc* 97; *sons* 14. *creiens* 103. *poriens* 108 neben *fussons* 119. 122; *fasons* 312; 3. Kj. *puisse* 333 und *puist* 336. Zur Schreibung *Barlaite* 8 vgl. *oiselaït* M. 66. Mit stummem fremden *l* findet sich *baudrel* 55, aber *espiel* 220. 227. kann auch *espieu* darstellen. Neben häufigem *cité* findet sich *cit* 400 in *i*-Assonanz; vgl. meine Besserung 169. Ich schliesse mit *alec* (*iluec*) 29. Die Verstümmelungen *Jhersalem*, *Nicos* (st. Nicodemus) sind in den Anm. angeführt. *Gris* ‚Griechenland‘ ist durch Assonanz gesichert.

Darnach gehören Verf. und Schreiber dem westlichen Hennegau an. Die Zeit lässt sich irgend genauer nicht feststellen. Irgend eine Anspielung, die einen Anhalt geben könnte, findet sich nicht. So sind wir allein auf die Sprache angewiesen — diese weist das Gedicht noch dem XIII. Jahrh. zu. Jedenfalls ist es jünger als die *Venjanee*. Die Zsch. 24, 164f. angeführten sprachlichen Einzelheiten sind zu spärlich, um eine Vergleichung zu gestatten.

1) Doch spricht die Assonanz *i*, in der *genti(l)s* 352 steht, gegen eine derartige Diphthongierung, die dem Schreiber freilich geläufig ist. Die Stelle ist aber verlesen, s. die Anm. zu 486.

2) Vgl. R. F. X, 828 und R. Jungbluth, Sprachliche Untersuchung der . . . altfranz. Cisters.-Regel; R. F. X (= Bonner Dissertation 1898) S. 649; vgl. jetzt noch Suchier Grundr. I², 778 Anm.

VIII. Der Text.

(Turin L II 14.)

[f. 79^{rb}]

- U**ASPAZIEN a l'emperere apellé:
 „Biaus fis, dist il, envers moi entendés!
 Je vous doins Roume, s'en serés couronnés,
 Et vous, Davis, ma file en menrés.“
 5 Et dist Davis: „Si soit con dit avés.“
 Dont fait Elainne maintenant monter.
 La prent congiet a chiaus de la cité;
 Jusqu'a Barlaite ne se vot arester,
 En .i. dromont en est tantost montés,
 10 Il et Elainne et ses riches barnés.
 Nagent et siglent, si orent bon oré,
 En Gresse sunt maintenant arivé,
 Tout droit vers Troies ont lor chemin torné.
 La espousa Elainne o le vis cler.
 15 **L**I rois de Gresse, qui tant fu de grant pris,
 A espousee Elaine o le cler vis.
 Par dedens Troies furent li behurdis
 Et li tournois et li esbateis.
 La prime nuit qu'il jut avoecques l(u)i,
 20 Si engendra le baron saint Rustis
 Qu[i] peres fu roi Ustasse de Tis,
 Qui peres fu roi Flore le Hungris,
 Qu[i] taions fu Charlon de saint Denis,
 Pere sa mere Bertain o le cler vis.
 25 Et l'autre nuit sonja l'empereis
 Que elle estoit dela la mer de Gris

Am untern Rand der vorigen Spalte stand die Rubrik: *Chi faut li roumans de nostre dame et la soufranche ih'u xpist:; Si coumenche la vengeance.* Mit unserer Zeile 1 beginnt also nach der Absicht des Verfassers unserer Redaktion der eigentliche Roman der Venjance, deren Prolog also untrennbar mit ihr gedacht ist.

1. *Vespazien* Stengel. — 4. *fille]* *fils* Hs. — Hiatus. — 6. *monter]* —1, Stengel las *esmonter*. Die Entscheidung ist schwer: sollte er ein so seltenes Kompositum nichts ahnend eingesetzt haben, — sollte ich es übersehen haben? Die Abschrift A. Grafs, die Heinzel benutzte, ist in Wien geblieben und muss sich in Heinzels Nachlass finden. — 21. *Qui]* *Q'*. — 23. *Qui]* *Q'*.

- Hors (de) Jhersalem par desous .j. lairis.
 Joseph et Cosme et Jacob li floris
 Alec trouvoient la crois, u Dex fu mis;
 30 Et l'endemain le dist au roi David.
 Li rois de Gresse ne fu mie abaubis,
 Ains asambla ses gens et ses amis
 A .xxx. [M.] de chevaliers eslis
 Sans chiaus a piet, qui erent avoec lui.
 35 Passa la mer, s'ariva en Aussi,
 Vne cité que tenoient Juïs.
 Par sa grant force li bons rois l'a conquis,
 Baptissa fames et enfançons petis.
 Chil qui ne font dou tout a son plaisir
 40 Furent tantost detrenchiet et ocis.
ORE est David en Aussit arivés,
 En un palais qui(s) sist desus la mer,
 La s'est li rois maintenant ostelés,
 Il et Elaine et ses riches barnés.
 45 Il se desarment, assis sont a disner.
 [79^{va}] Après mangier font les napes oster
 Et puis s'en vont dormir et reposer.
 A miënuît, quant coc eurent chanté,
 Ot prisonniers rois Davis desmenter.
 50 Son lit a fait depicier et oster
 Et les asselles depichier et froër.
 .X. chevaliers a fait jus avaler,
 Les prisonniers a fait sus amener.
 Il furent cinc trestout d'un parenté.
 55 Leur blanches barbes leur passe[nt] le baudrel.
 Parmi les mailles des blans haubers safrés
 Leur saut li peus des flans et des costés.
 Mout blanc estoient, s'ont les iex enfosés.
 Li rois de Gresse les prent a conjurer

27. *ihrl'm* soll zweisilbig sein wie 137, während es sonst dreisilbig ist: 100. oder viersilbig 207, 273. Zur Verstümmelung von Eigennamen aus metrischen Gründen vgl. Nicos 381 statt Nicodemus. — 33. *·xxx·* — 46. Die Spalte hat oben die Rubrik: *Ensi que dauid li rois de gresse se herbega en aussi et trouva les .V. prisoniers.* Es folgt eine Miniatur: fünf Männer im Maschenhemd, mit langen weissen Bärten, stehen hinter einem eisernem Bett, in dessen Mitte ein grosser schwarzer Fleck (?) zu sehen; davor rechts steht der König mit einem Mann. — 47. *Après* Hs. — 55. *baud'rl* Hs., also wohl *baudrel* gemeint, mit ungesprochenem, wohl analogischem *l*; vgl. *espiel* 220.

- 60 Que il li dient toute la verité,
 Quel gent il sont ne de quel roiauté,
 S'il sunt Juys ou gent crestiené.
 Li .i. respont, qui bien fu avisés:
 „Nous sons Juys, ja mar le mesquerrés,
 65 Fil Hounestasse, la contesse au vis cler,
 Qui Dex rendi ses mains quant il fu nes.
 Chou est Joseph que vous ici veés,
 Et Josaphus et Cosmes li senés.“
 Li rois l'entent, tout a le sanc mûé.
- 70 „Signour, dist il, or vous voel conjurer
 De celui Dieu qui tout bien puet donner,
 Que vous me dites toute la verité,
 Pour quoi vous fustes en la chartre avalé,
 Ensi loiet par delés che piler“.
- 75 Et dist Joseph: „Aparmain le sarés.
 Je vi Jhesu et prendre et atraper,
 Moi et cil .iiij. qui sunt de m'amisté,
 Et li veïsmes tantost les puins noër.
 [79vb] Nous cinc l'alaumes Pilate demander,
- 80 Moi et mes freres que vous ichi veés.
 Ne le nous vorent li traïtour donner
 Tres qu'a celle eure qu'i l'eurent lapidé.
 Puis leur ralaumes encore demander.
 L'otro en eumes, si leur en seumes gre.
- 85 Et nous l'alaumes tantost de crois oster,
 Si l'en portaumes tout droit en la cité.
 En un sarcu de fin marbre listé,
 La le mesimes mout bien envolepé
 De dras de soie, de palle d'outremer.
- 90 Je fis .ij. cirges devant lui embraser
 De mon avoir c'avoie conquesté.
 Rois Herche[l]aus le fist la nuit garder
 A son lignage et a son parenté.
 A miënnuit en fu Jhesus alés
- 95 Et fu de mort li dous resuscités.
 Par les miracles qu'il avoit tant moustré
 Vi jou et seuc et cru par verité
 Que c'estoit chieus qui nos devoit sauver.
 Je retournai pour la crois enterrer;

- 100 Mes quant je duc en Jhersalem entrer,
 Juïs estoient sour leur chevaus montés.
 Dont escria li quens Salimaudrés,
 Se nous creiens par fine verité
 Que che fu chieus [qui] le mont doit sauver.
- 105 Et jou dis dont: Oïl, par verité.
 Adont issirent Juïs de la cité,
 Qu[i] nous chachierent par tertres et par pres.
 Quant nous veïmes que ne poriens durer,
 Nous retournaumes les fraius abandonnés,
- 110 Si nos couvient et combatre et capler.
 J'en ocis tant, que varoit li celers?
 Jusques as ceustes en fui ensanglentés.
 Nous fumes pris, ne peümes durer,
 En ceste chartre fumes chi avalé,
- 115 Trente aus et plus i avoumes esté.
 Puis n'i veïmes lumiere ne clarté,
 Ne ne manjaumes ne de pain ne de ble,
 Ne ne beümes d'iaue ne de claré.
 Bien sai piech'a i fussons trespasé,
- 120 Mes tant priaumes le roi de majesté
 Qu'il nous laisast tant vivre et tant durer
 Que nous fussons en fons rengeneré.
 Car je sai bien par fine verité:
 Nus ne puet Dieu en la fache esgarder,
- 125 Puis que il fu desus la crois elöés,
 S'il n'est es fons baptiziés et levés.
 Or vous requier (je) sainte crestienté."
 Et dist Davis: „Signour, et vous l'arés."
 Lors fist uns fons beneïr et sacrer.
- 130 Il entrent ens cil ki l'ont desiré.
 Onques leur nons ne vorent remuër.
 Quant issent hors, ne sunt mie esfraé,
 Il ne demandent a boire n'a disner,
 Mes les destriers courans et abrievés,
- 135 Et les armures on lor a aportés.
 Esranment montent es chevaus abrievés,
 (En)vers Jhersalem ont lor chemin tourné.
 Ja mousteront que il sont eschapé.
 Li rois de Gresse a fait sa gent armer,

100. *ihr'm* wie 27. — 107. *Q'*. — 137. *ihr'm* hier dreisilbig, s. zu 27.

- 140 Es chevaus montent les escus acolés.
DAVIS chevauche lui quatrim de rois,
 Et .XV. contes qui tenoient de soi
 Leurs bours, leur villes, leur chastiaus et manoirs.
 A .XXX. [.M.] de chevaliers grigois.
- 145 S'en va Davis querre la vraie crois.
 Ançois qu'il l'aient, sera grans li desrois.
 Quant Juïs oient nouvelle des Grigois,
 A crestiaus montent cha .II., cha .III..
 Li fil Erode i sunt venu tout .II.;
- 150 C'est Acillais et Asillans li rois.
 Et Davis hurte le destrier orchanois,
 Qui plus tost va que nus oisiaus qui soit,
 Lache le hiaume, dont li ors reluisoit
 Et l'escharboucle qui toute flanboioit,
- 155 Qui eut esté Alisandre le roi,
 Que toute nuit son ost en conduisoit.
 Tourne sa langue, si a parlé grigois,
 Et quant il vit que nus ne l'entendoit,
 Ebrieu parla, que bien parler savoit.
- 160 „Ahi, dist il, fel traïtres revois,
 Pour quoi messites no droit signour en crois?
 Champïons sui noviaus a celui roi
 Que vous fesistes la ens tant de desroi.
 Prenés les armes et venés contre moi!
- 165 Tant con je vive, averés le tournoi.“
QUANT Juïs voient que Grigois sunt venu,
 As armes ceurent li anemi Jhesu.
 Sounent chil graille, chil olifant menu,
 Par la cité s'armerent et puis s'en sont issu,
- 170 De hors les murs se sunt arestell.
 La veïssiés flamboier tant escu,
 Et tant pigno[n] qui est a or batu.
 Grigois sunt d'armes prisié et eslell,
 Desirant sunt qu'il les aient feru.
- 175 N'i eut parolle de nulle part tenu.
 Tant con chevaus peurent courre menu,
 Se vont ferir a force et a vertu,

[80^rb]

144. ·xxx· — 146. *li desrois* auf Rasur. — 155. *este alisandre* auf Rasur. —
 157. *Toume*. — 160. *rebois*. — 163. *Besser Cui*.

- Froissent ces lanches et froisent chil escu.
 La veïssiés tant Juïs estendu.
- 180 Dou sanc des cors coururent grant li r[ie]u.
 Li rois s'escrie: „E! Elainne, ou es tu?
 Ier te vantas au grant palais volu
 C'a la prumiere venjanche de Jhesu
 Seroient, dame, vo grant cop couneti.
- 185 Point ne vos voi, si en sui esperdus.“
 Pour quoi le haste la dame de vertus?
 Che dist l'estoire que elle ne puet plus.
 .iij. eschielles de la gent mescreti
 A trespasé, el poing le branc tout nu,
- 190 Et se combat as Juïs sous les murs,
 Et il li lanchent maint grant quarel agu;
 Plus de .L. en ot en son escu.
 Desous li ont son destrier confundu.
 La dame chiet, se remest sa vertus.
- 195 Lors saut em piés, s'abrache son escu,
 Entre Juïs a fier estour rendu.
 Puis s'escria: „Rois de Gresse, ou es tu?
 Hui pers la riens que tu amoies plus.“
 Celle parolle entent Nicodemus,
- 200 Il et Joseph d'A[ri]mathie qu'i fu.
 Les chevaus brocent, cescuns tient son escu,
 Davis i vient et .XXX. de ses drus.
 Lors descendi, n'i a plus atendu.
 Lors li dist: „Dame, mout m'avés irascu.
- 205 **E**LAINNE dame, ce dist li rois vallans,
 Et u presistes ore le hardement
 Que vous venistes devant Jherusalem
 Ensi armee sus vo destrier courant?
 Alés ariere en Hausit le poissant!
- 210 Se vous perdoie, mout seroie dolans.
 Dex! que diroient Alesins et Bertrans,
 Li bers Sevrins et Jehans du Latra[i]n
 Et Bounifases, li papes Inocens!“
- [80^{ra}] „Ahi, dist elle, mauvais rois recreans,
- 215 Pour quoi iroie en Ausit reposant,
 Quant je voi chi de mes anemis tant,

205. CLAINNE. — 212. latrain oder latram (Hs. latram).

- Qui le mien pere Jhesu, le roi poissant,
 Mirent en crois et le batirent tant,
 Et li perchierent les costes et les flans
 220 D'un roit espiel et ferré et trenchant.
 Ne place a Dieu qui ne faut ne ne ment,
 Que je retourne jamais en mon vivant,
 Se seront mi drap de mes plaies sanglant.
 Et que diront li petit et li grant
 225 Après ma mort, que j'en arai fait tant?
 Blasme n'en aie d'oume qu'et essient,
 Ne nus juggleres mauvairement n'en chant.
 Et se je muir a che coumenchement,
 Li angle m'ame em porteront chantant.
 230 Peu vous ramenbre dou saint baptisement
 Que vous fist Dex dedens Troie la grant:
 Baptiza vous entre vous et vo gent.
 Or li rendés hui mout mauvairement;
 Car vos chevaus ceur hui mout maisement.
 235 Pensés de vous, bons rois, traire a garant,
 Que je croi bien, de moi est il noient;
 Car mes mamelles gisent ja en mon sanc.
 A hycest mot lait coure l'auferant,
 En la grant presse se feri maintenant,
 240 Destre a senestre va Juïs detrenchant.
 Qui qu'elle ataint, n'a de mort nul garant.
 Et quant le voit li fors rois Asillans,
 Li fis Erode, li bastars soudoians,
 Le destrier broche et met l'escu avant,
 245 Et fiert la dame en son pis de devant.
 Armes qu'el' ot ne li o[n]t nul garant,
 Parmi le cors li met l'espiel trenchant,
 Que il l'adente par desus l'auferant,
 Qu'en son costé l'en remet un espan.
 250 Et la reïne ne se va esmaiant
 De nulle angousse que elle va sentant,
 A .H. mains lieve Joieuse le vaillant,
 Et va ferir le fort roi Asillant,
 L'iaume li trenche, la coife par devant,

228. *gunêchemt.* — 229. *em porteront mame.* — 246. *quil.*

- 255 Jusques ou pis le va tout pourfendant,
 Mort le tresbuche [si] tres hastivement
 Que a sa boiste n'a nul reco(f)vrement.
 [80·b] Que que nus chante en fable n'en roumans,
 En celle boiste fu tous li remanans.
- 260 Dou disne batme dont Deux ot oins les flans.
 Je ne di mie, ne soit de tel semblant.
 Et la roïne le va apercevant:
 Lors prent la boiste, si le va desfrumant,
 Trueve le basme, si s'en va tost oindant.
- 265 Elle gari, si s'en va joïssant,
 Et li tronchons li va dou cors issant.
 La dame eserie: „Bons rois, pongniés avant!
 Desconfi sunt li Juïs mescreant!“
 Grigois desrengent les escus embrachant,
- 270 Et Herchelaus qui les va redoutant
 Souna .j. graille, Juïs vont retournant.
 Et la roïne laisse courre le blanc,
 Si les enchausse jusqu'en Jherusalem.
 Au rentrer ens en i ot de mors tant,
- 275 Ne les nombrast nus hons qui soit vivans.
 Frument les portes, es crestiaus vont montant.
 Li rois de Gresse soune son olifant,
 Ses gens apelle et les va asamblant,
 .XX. [M.] Juïs a mort en mi le champ.
- 280 Lors s'en tournerent Grigois tout maintenant,
 Vers Olivete en vont tout cheminant.
 Quant il i vinrent, tenrement vont plorant.
 Nicodemus parla prumierement:
 „Davis, dist il, entendés mon samblant!
- 285 Veschi le mont dont je vous parlai tant.
DAVID, dist il, pour Dieu, or m'entendés!
 Veschi le mont dont je vous ai parlé.
 A hie mot qu'il fu cha amenés
 Li dous Jhesus que tant devons amer,
- 290 I eut une herbe de mout grant dignité,
 Que Mandeglore oï puis apeller.
 Elle croissoit sus terre par vreté

- Et avoit piés et mains et bouce et nes.
 Dex li donna tel grasce de parler,
 295 Qu'elle escria oiant tout le barné:
 „Ou te mainne on, dous rois de majesté?
 Le tien martire ne me lai regarder.“
 Lors vic la terre fendre et esquarterer,
 La mandeglore vi en terre tumer.
- 300 Tous ces caillaus que vous ici veés
 Vi jou ensi fendre et esquarterer,
 Quant li clers sans li sali dou costé.
- [81 ra] .ij. mile oisiaus vi sus che mont pasmer,
 Et la bruïne en contremont lever,
- 305 L'uns Juys l'autre ne pooit regarder.
 Quant Jhesus fu ocis et labités,
 Encor l'alaumes Pilate demander.
 Douna le nous, si li en seumes gre.
 Adonc l'alaumes tantost de crois oster
- 310 Et ou sepuere et metre et poser;
 Nous retournaumes pour la crois enterrer.
 Fasons no gent cha desus demorer
 Pour la montaigne espier et garder,
 Et s'alons voir, se le poons trouver.“
- 315 Ou tertre sunt jusqu'a .xx. tout monté,
 Tant ont partout et quis et roirwardé
 Et en la terre et fouy et hœé,
 Que la crois truevent, si ont le cri levé.
 Encore estoit li fus ensanglentés
- 320 Coume au jour que il i fu clœés.
 L'oudeur sentirent es bouches et es nes
 Dou disne sanc dont il fu arosés.
 Dont dis David: „Signour, or m'entendés!
 Nous ne savons la fine verité,
- 325 Se c'est li fus ou Jhesus fu clœés.
 Viengnent avant maintenant li navré!
 Se chou est il, il sera esprouvé.
 De la trespaigne crois ont as plaies hurté
 Et il [i] furent gari et trespasé.
- 330 Dont dist Davis: „Dous rois de majesté,
 Or voi jou bien vostre grande amisté(s).
 A, fel Juys! c'eustes vous empensé!

Mais n'arés pais tant con puisse durer,
Pour vo signour que vous traï avés."

335 [Et] Elainne a si grant duel demené
Qu'il n'est nus bons qui le puist conforter.
„E! rois, dist elle, con peuis endurer
Pour ton grant peule a exemple donner".
Vaspazien, David, estuet mander,

340 L[es] belisor[s] de Roume la cité,
Qui vos aidront nos guerres a mener."
Adonques ont le tertre avalé
Pilate escrie: „Laisiés Grigois aler!
Qui istra hors, n'ert jamais mes privés."

345 Grigois chevaucent les frains abandonnés,
Devers Ausit ont lor chemin tourné(s).
Et quant il sunt ens on terroi entré,
Toutes les cloques coumencent a sonner.

[81 b]

„J. cors i ot c'on portoit enterrer,
350 .iij. jours avoit qu'il estoit trespasés.
Il puoit si, nus n'i pooit durer.

LI Rois de Gresse qui fu preus et gentis
LA mis la crois le cors desus le pis,
Lors li rentra ou cors li esperis

355 Par le congiet au roi de paradis;
Puis vesqui bien .xl. ans acomplis. —
Une nuit jut Davis ens en son lit:
Es vous un angle venir de paradis:
„Dors tu ou veilles, gentis rois signouris?

360 Par moi te mande tes peres qui te fist,
Que a s'image faces trois crucefis.
Nicodemus sera avoecques ti,
Joseph et Cosmes et chiaus que trouvas chi,
Qui sa samblance te metront en escrit,

365 Choument il fu athachiés et laidis,
Puis feras faire eglise en ton païs,
Et feras faire des crois sus les chemins,
Si qu'il souviengne de la mort Jhesu Crist."
A tant s'en tourne, Davis remest enqui.

370 **D**AVID tent atant que jours fu venus,
Puis a fait querre maintenant le beluus.

339. *David uaspazien.* — 340. *Li belisor.* — 347. *l'roi.* — 370. *David Hs.* — 371. *le beluus Hs.* Der Schreiber verstand sicher *le bel vu*, „das schöne Kruzifix" — aber

- Tout le premier a fait Nicodemus:
 Quant ot mis sus et l'argent et l'asur,
 Garde a son nes et voit qu'il fu boçus,
 375 Oster en vot, mes ne plot a Jhesu.
 Li sains Espirs est ou vu descendus:
 „Nicodemus, dist il, n'en taille plus!
 Se plus m'adoises ne de fer ne de fust,
 Je sannerai si comme fist Jhesus,
 380 Quant de la glave fu ou costé ferus.“
 Nicos l'entent, mout en fu esperdus,
 Il chiet a tiere maintenant estendus.
 Quant se redraiche, si est u vou venus,
 Si li baisa les piés cent fois et plus.
 385 **N**ICODEMUS a fait le cruchefis,
 Les autres deus a fait li rois David,
 Puis les jeterent ens en la me[r] de Gris.
 L'uns ariva droitement a Brandis,
 La le trouva li barons sains Bertins,
 390 Freres Elainne, et le ber saint Sevrin.
 L'autre passa et a Roume s'en vint,
 Et l'autre après droitement en Pontis.
 [81^{va}] La le trouva li bers sains Walleris,
 La est servis et fu tout puissemi.
 395 A hiee jour, que je vous di ichi,
 Avoir le vot l'empreres de Paris,
 Rois Tripalicles qui ocist saint Denis;

welches? Nach dem vorausgehenden hätten Nikodemus und seine Genossen das Gesicht Christi niederschreiben (364) oder vielleicht zeichnen sollen. Diese Zeichnung sollte wohl vom Schreiber gemeint sein. Allein *vultus* = *volt*, *vout*, *vou* kann, wenn auch der Schreiber es im fg. paarmal mit *vu* schreibt, nicht in *ü* assonieren. Und was soll das sinnlose *s* im Auslaut? doch *s*. auch *vous* im Obliq. Z. 439, 441, 468. Ich möchte daher darin ein verlesenes *ebenus* sehen, das kostbare und dauerhafte Holz, aus dem die drei Kruzifixe geschnitzt wären, und das im MA. sehr geschätzt war. Es ist bekannt, dass das Kruzifix in Lucca aus dunklem Holz geschnitzt ist. Dann ist im folgenden eine Lücke; denn *Tout le premier* 372 hat im vorausgehenden keine Beziehung, während der Schreiber es auf *vu* (371) bezogen hat. Es stand wohl ursprünglich da: *Le premier vou*, indem wir *vou* als Synonym von *crucefis* 361, 385 fassen, wie es im fg. 376, 383 tatsächlich gebraucht wird. — 376. *ou un*, 383 *u uou*, 398 *uus*, aber 403, 432, 439, 455, 461, 468, 472 *vous*, 422, 454 *vou*. — 396. *lempes* Hs.; ebenso oben S. 3 Anm. 1 im Mohammed 105.

Mais li sains vus ne le vot ains souffrir,
Ains est a Rue, s'a non li sains Espirs.

- 400 Li tiers arive a Luques, celle cit,
Chou est li vus que Nicodemus fist.
Or entendés la merveille qu'il dist.

QUANT li vous fu a Luques arivés,
Mout l'ounererent les gens de la cité.

- 405 En un moustier desus un mestre autel
Ilec le mirent, si l'ont encourtiné
Et ont un chierge devant lui alumé.
A hice jour qu[e] [v]ous m'ôés parler,
Onques nus hons n'ot a saint Jaque esté

- 410 Fors que Jenois, un gentis menestrés,
Qui ne vivoit sans plus que de chanter.
Une coustume avoit a Dieu vöé,
(Quil) ne mangeroit, ne seroit desjunés,
Desqu'il l'ettist gaagniet au chanter.

- 415 Un diëmenche quant vint après disner,
Il fist sa plache, puis coumenche a chanter.
Ains c'on eüst un pouchin eschaudé,
Ent .vij. .c. homes entour lui asamblés.
Il leur chanta jusques a l'avesprer,

- 420 Ne li donnerent un denier mounaé.
Adont descent, s'est ou moustier entrés,
Et voit le vou qu'est novvians arivés,
Voit que il ot et piés et mains troués.
Avis sambla au jentis menestrel

- 425 Que sans li saille vermaus hors du costé.
Un preudoume a bellement apellé:
„Ques hom es çou, que je voi si navré?
Et en quel guerre fu il si atournés?
Est il en vie ou est il trespasé?“

- 430 Dist li preudons: „Amis, vous me gabés.
Onques ne fu de char ne d'os formés.
Chou est uns vous qui fu fais outre mer,
Qui senefie qu'ensi fu Dex menés,
Pour tout le monde ravoir et delivrer.“

- 435 Dist li jongleres: „Se nos fist grant bonté.
Je ne le puis veoir ne regarder,

- Mes pour s'amour voel celli aouer.
 [81v^b] Trait sa vïelle et prent a vïeler,
 Devant le vous commença a chanter.
 440 Li sains Espirs coumenche a avaler,
 Qui le vous fait parler et remuër.
 Il a tantost le piet do clou osté,
 Estent son piet, jeta li son soler
 D'or et d'argent, a pieres pointuré(s).
 445 Chieus le rechut, si l'en a merchié.
 „Peres“, dist il, „or m'irai desjuner.“
 Quant chil le voient, qui i sont asamblé,
 L'evesque vount quere de la cité.
 Et dist: „Jenois, savés que vous ferés?
 450 Je vous commant et pri que li rendés.
 S'après le voet rendre et rejeter,
 Dont est il drois que ne vous soit ostés“.
 Et dist li autres: „Il ne puet miex parler.“
 Le soler ont au saint vou reporté(r),
 455 Et li vous est de grant ire embrasés,
 Le soler prent, ariere l'a jeté,
 Puis li a dit: „Ne te soit mes ostés!
 Je le commande a vous qui ci estés,
 Que il ne soit chierement comparé“
 460 Et dist Jenois: „Biaus dous signour, veés!
 Vous veés bien que li vous a parlé.“
 Dist li evesques: „Mout faites a lœr.
 Mout prendons estes, tous nos avés passé.
 Et s'i vous plect, le soler nous vendés.“
 465 Et dist Jenois: „Sire, or le prendés,
 Et je n'en voel fors que vo volenté.“
 Bien deus cens livres et plus li ont donné.
 Au saint vous a reporté son soler.
 Et dist Genoiois: „Il n'est point rachatés.“

437. *celli*] im Sinn von *celui*. — 468 fg. ist nicht gut überliefert. Wer trägt hier den Schuh zurück? Jedenfalls nicht Genoiois, da er sich sofort beklagt, der Schuh sei nicht preiswürdig ausgelöst worden. Also vielleicht der Bischof? oder allgemein *ont* (das statt *a* 468 in den Text zu setzen wäre). 470 ist auch verderbt. Oder kann man *lor soler*, „ihren Schuh“ sagen, von den Leuten, die ihn dem Spielmann abkaufen? Sonst müsste *son* (er gehört ja jetzt dem Spielmann) oder *le* stehn; *on* ist natürlich *ont*, das -t vor fg. Kons. stumm. — 471 zeigt, dass 468 nicht stimmt.

- 470 D'or et d'argent ou lor soler comblé,
 Et Jenois l'a ariere reporté.
 Et li vous a son piet en haut levé,
 Met le ou clo et si l'a rechlôé,
 Le chief encline comme hons trespasés;
 475 Plus devint palles que riens de mere ne(s)
 Li sains Espirs s'en estoit retournés,
 Con li solaus resache sa clarté
 Et comme iaues rentrent toutes en mer.
 Et Jenois fait un disner aprester
 480 De son avoir que Dex li ot presté.
 Les povres gens manda de la cité,
 [82_{ra}] Mengier les fait et mont bien soeler,
 Le remanant de l'argent a donné
 Pour l'amour Dieu, le roi de majesté.
 485 Pour nul avoir ne voet estre encombrés,
 Ne ne voet estre deschiens des iretés.
 Puis prent congiet et si s'en est alés.
 Mont le convoie la gent de la cité,
 Et quant il l'ont perdu et adiré,
 490 Baissent la terre, par ou il est passés.
 Et chieus s'en va, a Dieu a son pensé.
 Quant vint au vespre, au solail esconssé,
 Bongres trouva en un pallais listé,
 Qui toute jour le fissent vïeler.
 495 Quant vint au vespre c'on dut aler souper,
 En une chaue mainnent le menestrel.
 Lors li commande[at] qu'il die sen penser:
 „Crois tu celui qui se laisa pener
 Ens en la crois et ferir et navrer?“

474. *en cline* Hs. — Hiatus.

481. Nach dieser Zeile beginnt die Spalte 82^{ra} mit folgender Rubrik: *Ensi que li vous de luques donna sen sorler au menestrel*, und darauf folgt eine Miniatur: Ein grünes Kreuz steht in der Mitte, über demselben ein queres Dach, das von einem Turm mit Kreuzspitze überragt ist, darin zwei Glocken hängen. Der Christ hat blondes Haar und blonden Vollbart. Rechts vom Kreuz steht ein Bischof mit der Mitra, hinter ihm das Volk, Männer und Weiber. Links vom Kreuz (vom Zuschauerraum aus) steht der Spielmann, auch blond, klein, ohne Bart, mit einer dreisaitigen Fiedel, die er in der linken Hand, unter das Kinn eingeklemmt und den Fiedelbogen erhoben hält, während die rechte Hand den Schuh empfängt, den der Christ mit dem rechten Fuss ihm zuwirft.

482. Beginnt in der Hs. mit einer neuen (falschen) Initialn.

500 „Oïl“, dist il, „tous i est mes pensers.“
 Et dist li j.: „Fel glous desmesurés,
 Onques ne fu li rois de majesté,
 Qui en tel guise se laisa demener.“
 Adont l'athacent a .j. mout grant piler,
 505 D'epines ont son gent cors devoré,
 Et en après li ont le chief copé
 Et ceste chose se vous ne m'en creés,
 Li cors en gist a Roume la cité
 En cler argent et en or esmeré.

Anmerkungen.

1. Unverständlich. Vespasian ist ja der Kaiser, sein Sohn ist Titus: dieser allein kann in Z. 2 gemeint sein. — Da *Vaspaziën* viersilbig ist, stimmt auch der Vers nicht. Dem Sinne nach, aber zu gewaltsam, könnte es heissen: *Vaspaziens a Titus apellé*; vgl. im vorhergehenden: *De la venganche vous diroie Que fist li rois Vespaziens Et Titus li bons chevaliers Qui tant fu sages et prisies. Il et ses peres s'en alerent et Jherusalem escillerent* u. s. f., s. Stengel 22, 30—34. — Freilich könnte man, wenn das merkwürdige *empere* (statt *emperere*) Z. 396 echt ist, hier ohne jede gewaltsame Änderung bessern: *Vaspaziën a l'empere* (oder *l'emp. a*) *apellé*. — *Vaspaziën*, *Vaspasien* mit *a* ist übrigens die gewöhnliche Form der Gralromane.

4. David, König von Troja, Christ; vgl. Heinzel a. a. O. 13 fg. 31. 42. — *filie*] das ist *Ellaine* 6, die hier als Tochter des römischen Kaisers erscheint; Heinzel 12.

6. *monter*] —1. Das Stengelsche *esmonter* kann ich nicht belegen und wüßte auch nicht, was ein **exmontare* bedeuten soll. Henschel freilich hat *esmonter*, *monter* Wackernagel p. 49. Die Stelle lautet: (ich habe der Minne wegen viel Mühe und Plage ertragen, und das sollte mir gelohnt werden) *Et se mes cuers est en hault leu monteïs, per amors est mains haus hom esmonteis. Ki plus hault tent, de gringnor joie est sire*. Wie man sieht, ist *esmonteis* = einfachem *monteis*, und wenn man bedenkt, dass das Kompositum *amonter* eines der gebräuchlichsten Verba ist (ich verweise bloss auf Godefroy) und zwar im Sinne des einfachen *monter*, und dass es die bekannte (östliche) Berner Hs. ist, so ist sicher, dass dies *esmonteis* nichts anderes als das mundartlich umgelautete französische *amontez* ist. — Ich möchte [*de*] *maintenant* vorschlagen, oder [*tout*] *m.*, was ja 280 vorkommt. Sonst könnte man auch umstellen: *Elainne fait dont maintenant monter*.

8. *Barlaite*] die bekannte Hafenstadt Barletta.

20. fg. Über den heiligen Rustis, seinen Sohn Ustasse (Eustachius) von

*) Die Beziehungen zu Seghelijn und Orendel s. bei Heinzel a. a. O. Unser Text ist älter.

Tis weiss ich nichts zu sagen. Mit dem ungrischen König Flore stehen wir wieder im Kreis der epischen Dichtung; ich verweise auf Gautier Epop. III 2, 11. 17 fg.

27. Auch wenn wir *Jhersalem* (ob so oder *Jhursalem* zu lesen, lässt sich nicht entscheiden; die Hs. kennt nur *ihr'l'm*) dreisilbig zählen (dass es beliebig drei- und viersilbig gebraucht wird, habe ich schon einmal vor langer Zeit ausgeführt), zählen wir doch eine Silbe zu viel. Es ist *de* zu streichen, da sich *hors* auch nach und nach zum Vorwort entwickelt hat; vgl. auch weiter unten 170 *Dehors les murs*, und vgl. zu 137.

28. Vgl. 67, 68 und fg.

33 u. s. f. Unser Schreiber bezeichnet die Tausende nicht, wie es sonst Regel ist, mit übergeschriebenen $\omega = M$, sondern mit einem über die Ziffern gesetzten Querstrich; doch s. V. L. zu 279.

35. *Aussi*, 41 *Aussit*, 215, 346 *Ausit* eine Hafenstadt, s. Heinzel 17. 39. An das bekannte *Ausis* im alten Alexiusleben 18a (*Alsis*, *Arsis*, *Axis*, *Aussis*, *Alis*), das alte Edessa, heute Urfa, denkt man sofort; allein es liegt weit tief im Landesinnern, kann also nicht gemeint sein. Eine ähnlich klingende Hafenstadt an jener Küste kann ich nicht finden.

65. *Hounestasse*, Anastasia; zu der bekannten Legende der händellosen Heiligen, s. Reinsch, Pseudoevangelien S. 51 (91) und Heinzel 64.

68. *Et Josaphus*] kehrt im fg. nicht wieder; man erwartet statt dessen *Nicodemus*.

92. *Hercheaus*] *h'cheaus* Hs., später 270 *herchelaus* ausgeschrieben, ist *Arche-laüs*; Heinzel 43. 65.

95. Vielleicht umstellen: *li dous de mort*.

110. *convient*] dial. statt *convint* Perf.

117 fg. Ebenso lebt Josef von Arimathia jahrelang ohne Nahrung und Trank im Gefängnis.

135. *aportés*] auf das fem. *armures* bezogen; man brauchte nur nicht übereinstimmen zu lassen und so *aporté* zu lesen; allein unser Text (s. die sprachliche Notiz S. 30) unterdrückt das weibliche -e ebenso wie der Schreiber.

137. Vgl. zu 27. Man lese *Vers*.

150. *Acillais*] und *Asillans*] 242, 253. Söhne des Herodes; man denkt an Achilles, vgl. Heinzel 42. 65.

160. *revois*] Hs. *rebois*. Allein dies h., stumpf, *rebois*, fem. *reboisse*, *rebosche* und passt hier nicht. Hier ist das bei *felon* gewöhnlich stehende *reveit*, *revoit* (*revictus*) gemeint.

169. Alexandriner! Man lese *Par la cit s'arment*, da ja *cit* durch Assonanz Z. 400 gesichert ist; sonst könnte man ändern: *Par la cité s'arment, si sont issu*.

172. *est*] oder *sont*.

178. *Froissent*] intransitiv.

181. Der Dichter vergass im Vorausgehenden zu erzählen, dass Helena wie ein Ritter gerüstet am Kampf teilnimmt; vgl. zu kämpfenden Weibern, Heinzel 32. 54.

186. Ist offenbar als Bemerkung des Erzählers gedacht: ‚Warum ängstigt ihn (versetzt in Sorge) so die flüchtige Frau?‘

188. —1; vielleicht fehlt ein Adverb, z. B. *Car*, *Que* oder *Ja*, wenn nicht *trois* in *quortorze* oder ä. zu ändern ist.

211. 2. Beachte die Eigennamen. Nach 389 ist der Bruder Helenas der h. Bertin. Sevrin steht auch 390.

223. Bessere: *S'ierent* „bis“ (Futur).

227. Die Rolandstelle ist also noch lebendig.

242 a. zu 150.

249. *remet*] wohl = *remest* und nicht *remet*, wenn auch dies letzteres sich auch halten liesse.

260. *baime*] dieser Wunderbalsam ist aus dem Fierabras wohl bekannt; vgl. Heinzel 54 und Fr. Gralromane 75.

288. *A hie mot*] könnte oder soll vielleicht heissen: ‚Bei diesem Wort oder Punkt < in der Erzählung >‘, wenn darin nicht ein verdorbenes *A icest mo[n]t* steckt, worauf dann folgen müsste: *quant il fu amenés*.

291. *mandegloire*] Heinzel 64. 5.

306. *labités*] vgl. *lapidé* 82.

310. Hiatus.

316. *roirwardé*] ich kann nichts anderes als *rewardé* finden, was hier passen könnte. Es gibt ein *rierewarder* (in die Nachhut setzen), das in der Mundart zu *rier* oder vortonig *rer* werden kann; aber die Bedeutung stimmt nicht.

320. Hiatus, vielleicht *Coume a ce jour*.

328. Alexandriner. Kürze: *De digne* oder *sainte Crois*, die keinen Artikel braucht.

342 Hiatus.

348. Zu dem spontanen Glockengeläute, Heinzel 53. 55.

364. Die drei Augenzeugen sollen also aus dem Gedächtnis das Aussehen (*la samblance*) Christi aufzeichnen (*metre en escrit*) und darnach sollen die drei Krenze geschnitzt werden. Nach der Legende soll Nikodemus selbst aus der eigenen Erinnerung (er hat ja Christum ebenso gekannt) dies tun, während nach Andern der gekreuzigte Leib mit einem grossen Leintuch ganz zugedeckt worden ist, das den Leib in genauem Abdruck festhielt; vgl. *linteum tam amplum et extensum, quod tota crucifixi corporis effigies in linteis est expressa . . . ad cuius similitudinem et exemplar Nicodemus vultum Lucanum effigiavit* sagt Gerv. v. Tilb. l. c. S. 967, offenbar eine zweite Auflage der viel älteren Veronikalegende.

373. fg. Das Kruzifix in Lucca entspricht nicht ganz dieser Schilderung (s. oben S. 11). Der Leib ist aus Cedernholz und mit reichen Kleidern überzogen. Von einer Bemalung kann ich in den Beschreibungen nichts finden; ebensowenig von einer unregelmässigen Nase, die auch die Abbildungen des Volto nicht verraten. Doch muss E. unbedingt dran sein; dies lehrt sehr drastisch die Stelle in Fr. Sacchetti's 73. Novelle (XIV. Jahrh.), wo der Franziskanermönch unter dem Gelächter seiner Zuhörer in der Kirche predigen konnte: *Non è fatta < la faccia di Cristo > come la faccia del Volto Santo che è colà, che ben ci vegno a crepare, se Cristo fu così fatto*. Vgl. die Einl. S. 11. Dass das Gesicht jedenfalls Schrecken eingeflösst hat, lässt die Schilderung des Volto durch Gervasius von Tilbury erraten:

Illud sane non erit omittendum, quod Vultus Lucanus oculos tenet apertos et terribiles ostendit, quod ad figuram pertinet. Sicut enim leo rex omnium ferarum, cum dormit, oculos aperit, . . . ita Christus nunquam non suae potestatis virtutem sed malis terribilem ostendit (Otia Imperialia III, xxiv (Hannover 1707, Bd. I, S. 968). Vgl. oben S. 10, Anm. 2. — Die fg. Stelle Buoncompagno's (l. c. S. 89) könnte leicht zur Annahme einer Bemalung der Holzschnitzerei verleiten: *postmodum . . . varietate colorum totam substantiam deauravit*, aber das unmittelbar fg. zeigt, dass es sich nur um küsseren Ausputz durch eine Edelsteinkrone und einen kostbaren Gürtel handelt.

383. von „Kruzifix“. So wird es oft gebraucht (s. oben in der *Varia lectio* die Bemerkung zu 371). Nur in der allgemeinen Bedeutung als „Kruzifix“ überhaupt findet es sich im unedierten *Cristal* (468), wo der junge Held, dem von einer holden Maid geträumt hatte, des Morgens früh *A la glise vait por orrer Et al saint volt ala conter Le songe qu'il veü avoit*. Natürlich findet sich auch oft im lat. *vultus* im Sinne von *crucifixus*, s. Ducange s. v., wo gute Beispiele für *vultus* und *vout* zu finden sind im Sinn „jedes Bildnis“; mehrmals auch beides: *vultus seu crucifixus*, z. B. die Stellen bei Schnürer III, 2.

387. Über das ins Meer werfen, s. Heinzel 37. 39 fg.

388. *Brandis]* Brindisi. Was aus dem Kreuz geworden, weiss ich nicht. Guerra kennt solche *Volti* nur noch in Palermo und Sirolo (heute in Numana), s. S. 282.

391. muss interpoliert sein oder wenigstens verdorben. Wenn drei Kreuze gefertigt worden sind, und eines nach Brindisi 388 kommt, das zweite nach Rom 391 und ein anderes nach Ponthieu 392 und endlich das „dritte“ (*li tiers* 400) nach Lucca kommt, so gibt das zusammen vier! Wenn also 391 nicht interpoliert ist, so ist er verdorben; es kann ja die Fortsetzung der Geschichte des ersten Kreuzes sein, das von Brindisi nach Rom gekommen wäre oder ä.; z. B. [*De la] passa . .*

392. fg. Es ist dies das berühmte Kruzifix in Rue (Arrond. Abbeville) in Ponthieu (Dép. Somme), über das Ducange s. v. *Vultus* einzusehen ist: *Ejusmodi* (wie das *Volto* in Lucca) *etiam crucifixi Christi effigies conspicitur apud Ruguenses in Pontivo, Picardiae pago, a Nicodemo perinde confecta, ut creditur, cujus descriptionem videre est apud Malbrancum lib. 7 de Morinis cap. 11 et lib. 8 cap. 10*. Dazu stimmt auch die Erwähnung des h. Walarus, des ersten Abtes der nahen Abtei S. Valery s. Somme (7. Jhd.) und wir wundern uns nicht, dass der aus dem Norden Frankreichs stammende Verfasser unserer Erzählung dieses Heiligtum in Rue kannte.

397. In der mir bekannten Legende des Pariser Bischofs u. Märtyrers, des h. Dionysius, finde ich keinen König Triparicles (oder Triparides); er wird wohl in der örtlichen Legende von Rue vorkommen. Doch vgl. Mabillon *Iter Ital.* 8. 133: *Vestitam etiam Crucifixi effigiem videre est in uno e sacellis Monasterii s. Dionisii in Francia* (wonach also auch hier ein ähnliches Kreuz gezeigt wurde), *aliamque apud Ruguenses in Pontivo, . . . , quam illi a Nicodemo confectam putant*, s. Guerra l. c. 179. 282 und 501 fg.

402. *dist]* wohl *fist* zu bessern, was in der vorigen Zeile steht.

406. *encourtiné]* entspricht der Wirklichkeit; vgl. die Beschreibungen des *Volto*.

409. Der uralte Wallfahrtsort Santiago de Compostela.

423. *piés et mains troués*] d. h. sowohl die Hände als die Füße sind angenagelt. Es erhebt sich dann die Schwierigkeit, wie das Volto den Schuh, den es am festgenagelten Fuss hatte, dem Spielmann zuwerfen konnte, da der Fuss eben festgenagelt war. Schnürer III 174, 3) bemerkt seinerseits betreffs der Füße: „Unnatürlich ist auch die Durchnagelung des rechten Fusses. Wie sollte von dem durchnagelten Fuss der Schuh heruntergeworfen worden sein? Da sind diejenigen Darstellungen natürlicher, welche, wie das Münchner Einblatt von Hans Burgkmaier, die Füße frei schweben lassen.“ Allein der Dichter hatte eine andere, sehr einfache Lösung; 442 fg.: *il a tantost le piet do clou osté, Estent son piet, jeta li son soler*; vgl. noch 456 und 472. 3. Auch auf unserm Miniaturbild (s. zu 482) ist der linke Fuss angenagelt, der rechte aber ausgestreckt, zwar frei, aber der freie Nagel auf dem Kreuz abgebildet. — Das Volto in Lucca selbst scheint nach den mir zugänglichen Abbildungen keine Nägel in den Füßen zu haben. Zwar auf dem Lichtdruck des heutigen Volto gehen die Fransen der Tunika so tief, dass man nur die vordere Schuhhälfte sieht, also den Teil vor dem Rist. Allein auf dem römischen Kupferstich von 1723 sieht man den Schuh bis zum Knöchel — man sieht keinen Nagel. Im Gegensatz zu dieser meiner Beobachtung behauptet der vorzüglich unterrichtete Wüscher-Becchi l. c. 120 „jeden Fuss besonders durchbohrt“. Der auch in Lucca seine Beschreibung sammelnde R. Nerucci (Arch. p. l. Trad. pop. XV, 525, Anm. 3) behauptet *figura* (der aus schokoladenbraunem Holz geschnitzte Leib) . . *essendo confitta sulla croce con quattro chiodi*. Die Lösung des Rätsels bringt Fr. P. Luiso, der in Lucca selbst nicht nur von einem der wenigen Sterblichen, die das Volto überhaupt gesehen (er wird bloss zweimal jährlich ausgestellt und die frommen Verehrer müssen ziemlich rasch an ihm vorüberziehen), sondern von Jemand, der vor Jahren die oberste Erlaubnis bekam, das entkleidete Volto im Urzustande nicht nur zu sehen, sondern sogar abzuzeichnen: *I piedi piombano naturalmente uno accanto all' altro: hanno al collo ciascuno un foro: si suppone che i chiodi fossero stati tolti, quando si vollero adattare le scarpe di argento*.

435. *Se = Si „So“*.

436. *le*] den leibhaftigen Christus, im Gegensatz zu 437 *celli* (= *celui*) d. h. das Volto.

444. (*soler*) *d'or et d'argent pointuré*] die heutigen Schuhe des Volto sind von Silber. So wenigstens lautet Guerra's Beschreibung; so auch Wüscher-Becchi l. c. 121, dasselbe besagt die hochwichtige Quelle Luiso's. Schon Buoncompagno (Anfang des XIII. Jahrh.) spricht wiederholt von *argentei subtellares*. Im schroffen Widerspruch lautet dazu Nerucci's gleichfalls in Lucca geholte Information: *Le pianelle* (Art Hausschuhe) *del V. S. sono tempestate di gemme . . . : sono di stoffa calzate nei piedi nudi*.

448. Nach dieser Zeile muss eine Lücke angesetzt werden, worin die Ankunft des Bischofs erzählt wurde.

451. Hiatus.

453. *Et dist li autres*] wer? Ausser dem Bischof und dem Spielmann (dieser ist ausgeschlossen) ist nur noch das Volk da. Also ist zu bessern: *Dient li*

autre. „Il“ ist natürlich der Bischof; der Spielmann kann dem ihn direkt anredenden Bischof nicht antworten mit: „Er hat Recht“.

454. oder [v]ont . . reporter.

455. Entweder Hiatus oder Sire[s].

474. Der Hiatus könnte durch ein *comme [uns] hors* getilgt werden; doch steht ein ganz gleicher Hiatus noch im fg. Z. 478. Aber auch dort kann, da Z. 477 *colaus* den Artikel bei sich hat, besser wie hier ergänzt werden: *con[les] iaues*.

485. Offenbarer Anklang an das alte Alexiusleben.

486. *deschieus*] ist das Part. Perf. von *decevoir* in der mundartlichen Form des Nordens *deçiut* < *deçieut*, *dechieut* (hier mit unetymol., stummem *s*). Ich habe so im Text die Worttrennung der Hs. wiedergegeben. Man könnte an dieser Fassung das *iretés* (Plural!) aussetzen, da es sich nur um eine einzige handelt, nämlich die Erlösung. Man könnte ja *de l'irité* ändern. Allein ich halte es für wahrscheinlicher, dass eine ganz andere Änderung vorgenommen werden muss. Darauf führt mich das unorganische und bedeutungslose *s* in *deschieus*. Wenn wir nämlich anders abtrennen und anders verbinden, also den Schreiber verbessern, so bekommt man ohne jede andere Änderung das tadellose: *Ne ne voit estre des chieus desirétés* „er will nicht zu jenen Verdammten gehören.“

493. *Bougres*] kann hier nur „die Heiden“ bedeuten.

507. *Et ceste chose*] besser ist wegen des folgenden *en* zu ändern: *[De] ceste chose se vous ne m'en créés*.

508. Der Leib des h. Genesius soll auch in Rom aufbewahrt sein. Da die Legende seine Enthauptung nach Rom verlegt, so suchte man dort natürlich auch seinen Leib. Doch siehe über diese Frage Bertha v. d. Lage, a. a. O. I, S. 3 fg. und 29, 30.

Verzeichnis der Eigennamen.

Acillais 150.	Brandis 388.
Alesins 211.	Charlon 23.
Alisandre 155.	Cosme 28. 68. 363.
Arimathie 200.	David, David 4. 5. 30. 41. 49. 128. 141.
Asillans 150. 242. 253.	145. 151. 202. 284. 286. 323. 330. 349.
Aussi 35. Aussit 41. 215. Ausit 346.	357. 369. 370. 386.
Hausit 209.	Denis 23. 397.
Barlaite 8.	Elaine 6. 10. 14. 16. 44. 181. 205. 385.
Bertain 24.	390.
Bertins 389.	Erode 149. 243.
Bertrana 211.	Espir 376. 399. 440. 476.
Bounifaces 213.	Flore 22.

- Genois s. Jenois.
 Gresse [12](#). [15](#). [31](#). [59](#). [139](#). [197](#). [277](#).
[352](#); s. Gris.
 Grigois [147](#). [166](#). [173](#). [269](#). [280](#). [343](#).
[346](#).
 Gris, Griechenland [26](#). 387; s. Gresse.
 Hausit s. Aussi.
 Hercheaus [92](#). Herchelaus [270](#).
 Hounestasse [65](#).
 Hungrie [22](#).
 Jacob [28](#).
 Jaque [409](#).
 Jehan de Latran [212](#).
 Jenois [410](#). [449](#). [460](#). [465](#). [475](#). [479](#).
 Genois [469](#).
 Jherusalem, Jhe(u)rsalem [27](#). [100](#). [137](#).
[207](#). [273](#).
 Jhesu, Jhesus [94](#). [167](#). [183](#). [217](#). [289](#).
[306](#). [325](#). [375](#). [379](#). Jhesucrist [368](#).
 Inocens [213](#).
 Joiuse [252](#).
 Josaphus [68](#).
 Joseph [28](#). [67](#). [75](#). [363](#).
 Joseph d'Arimathie [200](#).
 Ju's [35](#). [62](#). [64](#). [101](#). [106](#). [147](#). [179](#). [190](#).
[196](#). [240](#). [268](#). [271](#). [279](#). [305](#). [332](#).
 Latran [212](#).
 Luques [400](#). [403](#).
 Mandeglöre [291](#). [299](#).
 Nicodemus [199](#). [283](#). [362](#). [372](#). [377](#). [385](#).
[401](#). Nicos [381](#).
 Nicos s. Nicodemus.
 Olivete (mont) [281](#).
 Pilate [79](#). [307](#). [343](#).
 Pontis [392](#).
 Roume [3](#). [340](#). [391](#). [508](#).
 Rue [399](#).
 Rustis [20](#).
 Salimau(n?)drés [102](#).
 Sevrins [212](#). [390](#).
 Tis [21](#); s. E. Langlois, Noms s. v.
 Triparicles [397](#).
 Troie [231](#). Troies [13](#). [17](#).
 Ustasse [21](#).
 Vaspazien [1](#). [339](#).
 Walleris [393](#).

Anhang.

Die lateinische Spielmannslegende im Leboinus-Anhang.

Von

Gustav Schnürer in Freiburg, Schweiz.

Da ich zu meiner lebhaften Freude den voranstehenden, für die Entwicklung der Volto-Santo-Legende sehr wertvollen Beitrag schon im Satz kennen lernen konnte, benütze ich die angebotene Gastfreundschaft, um hier einen, so viel ich weiss, unbekannten lateinischen Text zum erstenmal zu veröffentlichen, den mir [2](#) Handschriften in Lucca boten: A = Archivio di Stato di Lucca Bibl. mss. [110](#) und C = Archivio capitolare di Lucca Nr. [16](#) aus dem [13](#) Jahrh. Er steht dort im Anhang zu der Geschichte des Volto Santo von Leboin unter vielen andern Wundern. Der Text von A ist vielfach besser, z. T. aber vielleicht infolge stilistischer Korrekturen.

Dem Inhalt nach gleich wird die Legende erzählt in dem Büchlein: *Della origine, invenzione e traslazione del prezioso simulacro di Gesù Crocifisso detto comunemente Il Volto Santo*. Narrazione redatta da un suo divoto ed al medesimo Volto Santo dedicata e consagrada (Lucca, Presso Francesco Baroni 1848) p. 32. Dort wird die Erzählung zeitlich fixiert: „Governava la Chiesa di Lucca il Vescovo Paganello e correva l'anno del S. 1282, quando nel mese di aprile . . .“ und am Schluss heisst es, dass die Umstehenden dem Geiger so viel Geld gaben, dass er mehr als genug hatte für seine Reise nach Jerusalem. Woher diese Zusätze kommen, vermochte ich noch nicht festzustellen. Leider ist auf das anonyme Wallfahrtsbüchlein nicht viel zu geben, so lange es uns allein als Zeugnis dient. — Mit Herrn Prof. Foerster stimme ich darin überein, dass schon das Fehlen der später eine grosse Rolle spielenden Gerichtsszene diese Form der Legende als die ältere erweist. Ob hingegen der Spielmann Genesius schon ursprünglich mit der Legende verbunden gewesen ist, möchte ich bezweifeln; doch eröffnet sich damit den Legendenforschern ein neues interessantes Gebiet.

De calciamento sancti vultus argenteo cuidam paupero mirabiliter oblato.

Illud quoque, quod omnipotens Deus itidem per reverendissimum sancti vultus signum patenter operari dignatus est, sub silentii taciturnitate minime praetereundum videtur. Juvenis quidam de partibus Gallie ad dominicum sepulchrum Jerosolimam proficisci desiderans, quia gloriosum sanctissimi vultus signum veram salvatoris formam et ymaginem repraesentare sepius audierat, per Lucam transire facturus iter mentis instituit proposito, ut illius expressam cerneret similitudinem, ad cuius sepulchrum omni se desiderio praeparabat. Nacta itaque opportunitate signo crucis munitus Lucam peregrinus advenit et tanto desiderii ardebat amore, ut iam stare non posset, donec sine dilatlone ad matricam ecclesiam beati Martini solliciter pervenit. Mox autem, ut infra cappellam reverendissimi vultus se cum multitudine peregrinorum devotissime recepit et verissimam formam atque ymaginem salvatoris corporeis inspexit oculis, gaudens et exultans se in oratione prostravit¹⁾. Ubi cum diutius oraret et in ea perseveraret²⁾, tanto ipsius cepit interius amore flagrare³⁾, cuius certissimam ymaginem exterius⁴⁾ conspiceri licebat, quod lacrimis uberrimis faciem et pectus exurgeret perfusus; stans etiam tanto in oratione persistebat attentus, ut a mirifice crucis signo oculorum aciem nullatenus deflectere vellet. Denique vero videns copiosam fidelium multitudinem, que de diversis mundi climatibus⁵⁾ pro almifice⁶⁾ crucis reverentia convenerat, ad sanctissimum vultus⁷⁾ pedem humillime cum suis accedere muneribus pauper rebus sed meritis dives, quasi qui ante alios vacua

1) C: praesentavit. — 2) C: diutius [ex del] perseveraret. — 3) A: fragrare. — 4) C: ex te. — 5) A: cligmatibus. — 6) C: magnifice. — 7) C: vultum. —

manu accederet, se existimans indignum verecundus, quid ageret, dubitare cepit. Recurrens itaque ad musicum instrumentum, quod lacerto tenebat appensum, et quod poterat donum sue scilicet modulationis laudes vice muneris offerre cupiens, ad honorem sanctissime crucis hymnos tanta dulcedine cantare cepit, ut omnium adstantium nimia delectatione¹⁾ demulceret auditum. Omnipotens autem Deus qui cordium secretorum verus est scrupator²⁾, ad tantam sui servi fidem et piissimam in sanctissimi vultus venerabile signum devotionem benigne respiciens, superflua sollicitudinis dubitatione diutius eundem detinere noluit, sed sue gratie donum potenter illi atque mirabiliter ostendere dignatus est. Illico enim, quod est³⁾ mirabiliter dictum, argenteum calceamentum de destro sancti vultus pede sola Dei potentia procul exiliens in gremium cecidit cantantis. Tunc vero juvenis tanto stupefactus miraculo, multo timore, quod acciderat, recogitans vehementer atque reverenter ammirabatur, muneris siquidem magnitudinem, datoris magnificentiam et altissimi Dei tam miram considerans potentiam, quidnam ageret, infra se dubius cogitare cepit. Distrahitur ad diversa, sed mentis ammiratione stupidus, quid consilii caperet, tunc extitit incertus. Exiens itaque de cappella, in partem ecclesie secessit. Ubi cum diutius multa secum revolveret, tandem, sicut creditur, inspiratione divina inspiratus, regressus est in cappellam et ad⁴⁾ gloriosissimi vultus pedem, quod prius verebatur inops, suppliciter et cum omni humilitate accedens argenteum illud calciamentum divina sibi gratia largitum omnipotenti Deo ibidem ad honorem sancte crucis munus⁵⁾ obtulit. Quod insigne miraculum copiosa multitudo peregrinorum et alii quam plurimi, qui de locis finitimis orationis causa convenerant, manifestissime cernentes in salvatoris laudes voces attollunt, ad quorum clamores omnis adcurrit civitas. Fit undique populorum concursus⁶⁾, virorum atque mulierum, omnipotenti Deo gratias et laudes referentium, quod per mirificum sancti vultus signum talia⁷⁾ suis fidelibus voluit ostendere miracula. Ut autem huius tanti miraculi nullo tempore mentibus audientium scrupulus nasceretur⁸⁾ dubitationis, sed posteris perpetuum⁹⁾ remaneret indicium, divina actum est¹⁰⁾ dispensatione, quod calceamentum illud destro reverendissime crucis pedi ulterius apte non adhesit et nullo humano artificio ita sicut prius adaptare potuit.

1) C: suavitate. — 2) C: inspector. — 3) est: vacat in C. — 4) ad: vacat in C. — 5) munus: vacat in C. — 6) C: accursus. — 7) C: ta[nta] suis volebat ostendere mirabilia. — 8) C: innasceretur. — 9) perpetuum: vacat in A. — 10) C: esse.

Zum Schluss ist es mir eine dringende und ganz besonders angenehme Pflicht, den zahlreichen in- und ausländischen Mitarbeitern, die mir in irgend einer Weise behilflich gewesen sind, verbindlich zu danken. Nur so ist es möglich geworden, diese Arbeit in einer schier unglaublich kurzen Zeit nicht nur abzufassen, sondern auch auszudrucken. Der recht fern liegende Gegenstand brachte es mit sich, dass unsere Bibliothek selbstverständlich in keiner Weise gerüstet war. Durch die werktätige Hilfsbereitschaft so vieler Freunde, Fachgenossen und anderer Gelehrten und Bibliothekare ist es doch gelungen, das notwendigste zusammenzubringen. Meinen innigen Dank! Es sind dies die Herren: Prof. Büchi-Freiburg (Schweiz), Cav. Carta, Direktor der Biblioteca Estense in Modena, Prof. P. Clemen-Bonn, Direktor Hofmeister-Berlin, Prof. E. Langlois-Lille, Prof. Fr. P. Luiso-Lucca, Bibliothekar Dr. Möltzner Berlin, Prof. Novati-Mailand, Prof. Rajna-Florenz, Prof. Schnürer-Freiburg (Schweiz), Prof. Schrörs-Bonn, Privatdozent Fr. Schultz-Bonn, Prof. Fr. Stolz-Innsbruck, Prof. H. Suchier-Halle, Prof. Thomas-Paris, Prof. Zemp-Zürich. Ich darf auch Herrn stud. Jos. Menge nicht vergessen, der mir bei der Beschaffung vieler Bücher stets an die Hand gegangen ist. Und ohne die grosse Leistungsfähigkeit der vortrefflichen Druckerei wär' ich doch noch nicht fertig geworden!

W. F.

Inhaltsverzeichnis.

	Seite
<u>I. Die Turiner Spielmannsversion</u>	<u>1</u>
<u>II. Die Spielmannslegende und das s. Vou de Luques in Frankreich</u>	<u>5</u>
<u>III. Das Volto Santo in Lucca</u>	<u>9</u>
<u>IV. Das Spielmannswunder</u>	<u>14</u>
<u>V. Der heilige Genesius</u>	<u>20</u>
<u>VI. Die Herkunft des franz. godelureau</u>	<u>23</u>
<u>VII. Das Ineditum der Turiner Handschrift</u>	<u>29</u>
<u>VIII. Der Text</u>	<u>32</u>
<u>Anmerkungen</u>	<u>46</u>
<u>Anhang: Die lateinische Spielmannslegende im Leboinus-Anhang von</u>	
<u>G. Schnürer in Freiburg, Schw.</u>	<u>52</u>

Ein Beitrag zur Textüberlieferung
des
Romanz de saint Fanuel et de sainte Anne et de Nostre
Dame et de Nostre Segnor et de ses Apostres.

Von
E. Stengel in Greifwald.

Zu Z. 597—982 der wertvollen Ausgabe der altfranzösischen Dichtung über die Voreltern und das Leben Christi, welche Sie, hochverehrter Kollege und Freund, zunächst nach und nach in der *Revue des langues romanes* und dann im Sonderdruck 1889 aus einer Hs. der Universität Montpellier veröffentlicht haben, will nachstehender Beitrag die varia lectio einer Anzahl Hss. zusammenstellen um dadurch eine weitere Aufklärung des verworrenen Hss.-Verhältnisses anbahnen zu helfen. Er verzeichnet zunächst die Lesarten der Turiner Hs. (T), welche mit Z. 597 einsetzt. Ich entnehme sie einer vor vielen Jahren von mir angefertigten Kollation mit Ihrer Ausgabe. Weiterhin vermag ich eine vollständige Variantensammlung der Hss. in Bern (B), Donaueschingen (D) und Paris bibl. nat. 1768 (M) zu geben. Sie beruht auf der Abschrift von B und den Kollationen von D und M dazu, welche der in jugendlichem Alter 1879 verstorbene **Dr. J. H. Meister** angefertigt und aus seinem Nachlasse Kollege Gröber mir seinerzeit überlassen hatte. Mein damaliges Versprechen, die mit vielem Fleiss und grosser Sorgfalt hergestellte Materialsammlung zu verwerten, vermochte ich leider bis jetzt nicht einzulösen. Herangezogen habe ich ferner das in der Pariser Hs. bibl. nat. 409 enthaltene Gedicht „Le mariage Nostre Dame“ (K), aus welchem Reinsch in seinem Buch: „Die Pseudo-Evangelien von Jesu und Marias Kindheit“ Halle 1879 S. 78 ff., die 415 ersten Verse abgedruckt hat. Z. 5—146 dieses Textes ergaben sich nämlich als identisch mit Z. 871—974 unserer Gedichtstelle. Auch die Vergleichung von Waces „Conception Notre-Dame“ (W) erwies sich als

erforderlich. Von diesem Gedicht stand mir leider nur die Ausgabe von G. Mancel u. G. S. Trebutien (Caen 1842) zur Verfügung. Endlich verwertete ich natürlich die aus 5 weiteren Hss. unseres Textes abgedruckten Auszüge, nämlich die aus der Pariser Hs. bibl. nat. 1533 (**L**) von Reinsch l. c. S. 43—46 mitgeteilten, und die aus den Hss. in Grenoble (**C**), Cambridge Fitzwilliam Museum (vormals Hamilton n° 273 und noch früher im Besitze von D. Carpentier (**F**), London Brit. Mus. additional 15606 (**H**) und Paris bibl. de l'Arsenal 5201 (**O**) von P. Meyer in den Bänden XVI und XXV ausgehobenen Stellen. Gänzlich bei Seite gelassen mussten aber werden die Hss. Ashburnham-place 171, Rennes 147, Arras 139 (jetzt 657) und Paris bibl. nat. 2815.

Verzeichnet sind die Lesarten **C** für Z. 706—16 (Ro XVI 217 u.) 731—34 (eb. 218) 757—846 (eb. XXV 560 f.) 843—919 (eb. XVI 218—20), **F** für Z. 609—12, 681—2, 695—7, 714+96—102, 715—16, 791—93, 814—16, 944, 963—66 (Stellen im Glossarium mediae et infimae latinitatis s. ed. Chabaneau S. 139—41) und für Z. 757—78 (Ro XXV 548), 805—50 (eb. 549 Sp. 2 f.), 851—68 (eb. 547 Z. 15—32) 875—94 (eb. 550, 19—26), **H** für Z. 598—609, 675—708, 872—88 (eb. Ro XVI 236 f.), **K** für Z. 871—974 (Reinsch l. c. S. 78 ff.), **L** für Z. 603—6 (nach einer Kopie, die Z. 35—602 fehlen in dieser Hs.), 851—940 (Reinsch l. c. S. 43 ff.), **O** für Z. 875—903 (Ro XVI 45, 19—31). Von **W** wurden verglichen: S. 9 Z. 19 ff. — S. 15 Z. 7 mit den Pluszeilen nach 714 aus **D**, S. 38 Z. 3 — S. 42 Z. 7 mit 893—958.

Die *Varia lectio* ergibt, dass **LM** gemeinsam Z. 35—598 auslassen, dass **DF** vielfach gemeinsame Zusätze und Lesarten haben (dazu treten auch **HO**), dass **CK** ebenfalls enger zusammengehören, dass endlich Wace vom Verfasser unseres Gedichtes sowohl wie von einzelnen Hss., besonders von **DFH** und **CK** stark ausgeschrieben worden ist. Demnächst hoffe ich den Apparat vervollständigen und dann das Hss.-Verhältnis noch präziser feststellen zu können.

Greifwald, im Januar 1906.

E. Stengel.

597—602 fehlen **L**, — 98 **M** (In beiden Hss. fehlen ebenso 35—596, 34 lautet: Et com sa mere engenuï **M** Et saint Jehan baptistre ausi **L**) — **598** raconte **BDH** tesmoigne **AT** — **600** estoire (chose **AT**) — **601.2** fehlen **B** — **601** quit **THM** croy **DA**, bien i repaireron **T** que b. r. **AHM** q. b. i revenrons **D** — **605.6** umgestellt **BD** — **605** set on **HM** savons **TAL**; Et mout estoit de grant renom **D** — **606** avoit a non (estoit ses nons **T**) — **607** fame (moillier **B**) — **608** fu apelee (iert a. **A** estoit nommee **M**) — **609** Andui (Mais

molt **B**) estoient (erent molt **A**) — **610** de (que **D**) — **611** blanches
 les crines (blanche la crigne **AF**) — **612** Que flours de lys ne piax
 d'ermine **TBF** Q. f. de l. ne d'aubepinez (ne flors d'espine) **DM** —
613 Ains ne pourent (por(oient **M**) — **614** Que ne fut pas le (mie) dieu
 commans **TM** Qu'a dieu ne fu commandement **B** Quar a dieu ne vint
 a talant **D** — **615** Jusq' (Desq' **T**) a cele (Qu'a icele **B**) hore
 c'a (que **BM** qu'il **A**) dieu (lui **MA**) plot (ce me semble **D**) —
616 Que (Qu'il) lor dona quel fil que vot (ce que lui plot) **MB** Q. il
 l. d. (Qu'i l. envia) ce qu'il v. **AT** Qu'i vint a lui sy ly commende **D** —
619 sacrifice (s. dieu **BM**) — **621** Uns sains angles (Un saint
 angle i **A**) est descendus (si e. venuz **M**) — **622** devant lui (sor
 l'autel **B**) s'est (est **TM**) — **623** O tu (Oies **T** Amis **B**) dit (fait
TM) il — **624** ne douter **BM** ne doute **AT** non laisser **D** — **625** tu
 as **BAT** avras **DM** — **628** A ta fame fai (Ta f. moustre **T**) —
629 te (t'en **T**) — **630** nostre sire (li dox dex **A**) — **631** Qu'
 onques nul (Que o. **T** O. jor **A**) home (homs **M**) tant n' ama (Que tant
 n'a. h. vivant **D**) — **632** Tant comme (il) ameire (= amera) ton enfant
D — **633** Jehan par non l'apelerés (le nomerez) **TM** J. p. son n.
 le només **B** Jehans p. n. hiert appelez **DA** — **635** Qu'es ce fait
 (dit **D**) il (**A** l'angle a dit **A**) que tu as (m'as **B** es **M**) dit (q. as
 tu d. **A** q. tu me diz **D**) — **636** Nous (**Ja** **BM**) somes si (nous **BM** tot **A**)
 vieil et flori (afit **T**) — **637** Et ore (Comment **T**) ariesmes nous
 (avriomes **A** arames mais **B** avrienz **M** endroit avrions **D**) enfant —
638 Ceste parole est por noiant **B** — **640** Ce seroit or **B** —
641 Or oëz que l'enges ly (ly angles **AT**) dit **DAT** Oëz q. li a.
 li d. **M** O. de l'engle qu'il a di(s)t **B** — **642** Si com nous trouvons
 en escrit **TM** Si c. tesmoigne li e. **A** Je vous dirai selonc l' e. **B**
 Si com l'escriture dit **D** — **643** Sez tu (Sachiés **D**) dit (fait
TM) il — **644** Que tel guerrendon en avras **D** — **645** De mescroire
 (Deshonorees) nostre signor **BM** Tu as mescreü (Quant tu n'as creü
D De ce que mescrois **A**) ton s. **TDA** — **646** n'est (soit **D**) — **647** Que
 il te puist (peut **D**, Qu'il te peüst **A** Que te puise **M**) — **648** saciés bien
 (saiches tu **DA**) — **649** Que dusqu'adont qu'il sera nes **T** — **651** l' (n' **B**)
 apelleras (ne parleras **AM**) — **652** muiax seras (ja n'i faudras **B**) — **653**
 Li sains angles s'en est tornés **TBDM** — **654** Zacharias (Et **Z.** **DM** **Z.** i **T**)
 est demorés (remés **DMT**) — **655** le sacrifice (tot son service **D**) —
656 Et acomply son sacrifice **D** — **657** Il (Sy **D**) — **658** Et
 (Mais **B**), biau (grant **BM**) — **659.60** *umgestellt* **TMBD**, *stehen nach* **662**
BD — **659** Qu'il (Il **BM**) ne pot onques (Adonc ne pot nul **D**) mot
 sonner (parler **A**) — **660** Quant il vorreut (Que q. on voust **T**) a
 lui (Q. Zacharias vot **M**) parler **BDTM** — **661.2** *fehlen* **TM** —

661 Les gens **B** Tout (Que) cil **AD** — **662** Et qui le (=el) temple ja
 horoient **B** Et damedieus hi aoroient **D** — **663** Toz li siecles
 (peuples **D**) s'en mervilla (se porpensa **A**) — **664—66** u. **668** *fehlen*
TBDM — **669** Que il (trop **D**) avoit (Quant a. il **M**) mal (Que
 malement a **B** Et pense mal a **A**) exploitiét — **670** il avoit dieu
 (d. havoit si **D** il a d. si **B**) — **671** Il (Atant **A**) s'en ala (revai **M** va
A) a (en **T**) — **672** troeve (trova **BD**) — **673** en un (lor **T**) lit —
674 Si com trovommes (trovames **M** nous trouvons **T**) en escrit (l'e.
M) **DMT** Ce nous raconte li escrit **B** — **675** Et ce dit la letre
 lisant **M** Adonc ce trouvons nos l. **H** — **676** Dont (Lors **M** La **D**
I **H**) fu engenrés s. Jehant **TBMDH** — **677** Chou est la fine verités
TBDHM — **678** Que nus hom miexdres ne fu nés **B** Que onques ne fut
 (O. ne fut hons) m. n. **DH** O. h. ne fu angandrez **M** — **679** Fors
 damedieu (Jesu-Crist **B**, F. que Jesu **T**) — **680** Le roi (Jesu **A**) —
681 dex (il **H**) — **682** Et grant diex quant il (grans dolours q. **T**)
 fu penez (q. fu tormentez **DF**) — **683** Mais il le (ly **D**) souffri (il
 s. mort **H**) bonement (doucelement **B**) — **684** sa (la **DA**) gent —
685—88 *fehlen* **T**, — 86 **B** — **686** Et (Qui **M**) les grans peines i
 soffroient (p. enduroient **A**) — **687** Qui en enfer erent (Quar touz
 ly monz estoit **D**) dampné **BMHD** — **688** Por (Par **A**) sa mort (s'amor **HM**)
 furent racheté (Qui par son sanc fut rachetez **D**) — **689** Et par
 une (ceille **DH**) virgene (digne **A** sainte **D**) pucele — **690** Qui
 moult (tant **T**) par fu cortoise (iert saintime **A**) et bele (Onques nus
 hom ne vit tant b. **B** Don nostres sirez fit s'enceille **D**) — **691** Qui
 (Que **HM** Elle **TB**) fu fille (f. fut **HM** estoit **D**) a cel (un **T**, a celui **A**)
 baron — **695.6** *umgestellt* **TBDH** — **695** L'escripture oï (l'oi **D**,
 As escriis l'orrés **T**) tesmongnier (Mas ne li vot dex otroier **H**) —
696 Que .XIII. anz fu **MA** Fu .XII. a. **T** .VII. a. fu il **H**
 Longuement fu **BD**; *vgl.* **W** 11, 1 — **697** C'onques (Onques **A**) ne (n'an **M**)
 pot **TBAM** C'o. peüst **H** Qu'i ne porent **DF** — **698** Ce ne fu pas le
 (mie a) dieu commant **TM** Tant que fut deu commandement **H** Molt
 en avoit (furent **D**) son (le **A** leur **D**) cuer dolant **BAD** — **699.700**
umgestellt **D** — **699** Et sainte Agne en fu molt (estoit **H**) marrie
BAH S. A. en fu m. esmarie (marrie) **TD** An s. A. conçuit Marie
M — **700** En (A **M**) tristour atourne sa (ont torné lor **B** hont usé
 l. **DA**) vie (Dolante triste et esbaïe **H**) — **701** Car (Quant **M**) lor
 (Et ly **D**) voisin erent (furent **D**) felon — **702** Si (Et **T** Qui **D**)
 disoient (dient tout **T** dient **M** distrent **H**) par contenchon (contencion
MH) — **703.4** *Vgl.* **W** 12, 15. 16. — **703** Qu'il (Que **M**) ne doivent
 (Digne n'estoient d' **H**) el temple entrer — **704** offrande (-dres **T**) —
705 Ne (Por **B**) — **706** *fehlt* **M**; Joachins estoit (Ciz J. fut **D**) —

707—14 Vgl. W 10, 15—22: Tout ce qu'entr'ax ·II· conqueroient De leur gaaing que il faisoient Tout en ·III· parz le devoient: As povres gens l'une en donnoient La seconde partie avoient Li clerc qui au temple servoient La tierce a lor ués retornoient Dont il et lor serjant vivoient. — **707** De quanqu'il pooit gaaignier (esparnier HC, Ne quantque il p. gaingnier M De tant com il pot g. B) — **708** Et (Ne T A C) consirrer (con senor H conqueril M laborer D) et (ne T a C) espargnier (travaillier D guaïgnier C) — **709** En ·III· parties le partoît (metoit D; an donoit M) — **710** *fehlt* M; Et les ·II· moitiés (L. ·II· parties A) en (L. ·II· m. por dieu B La premiere aus povres D) donoit — **711** L'une en (L'une BA) donoit as povres gens (a povre gent C; La seconde partie avoit Ly clergieuz qu'ou temple servoit D) — **712** *fehlt* D; Et l'autre au temple vraiment (voire-B) MAB L'a. au t. tout erranment C Et l'a. as orphenins anfans T — **713** La tierce part en (L'autre partie A) retenoit (det-B; La t. partie recevoient D) — **714** Dont sa masnie gouvernoit (repaissoit B conreoit T, sostenoit A; Don il et leur maigne vivoient D) — *Folgen* D 17a 4—20a b = W S. 9 Z. 19 — S. 15 Z. 7:

1 Or nous devons bien raconter 2 Et enseigner et deviser,
3 Se vous voulez (Biens est et droiz W 19) que je (l'en) vos die
4 De ma dame sainte Marie (= W 20 *folgen* 21, 22). 5 Pour ce ne
vous poit pas, se (v. conte ne W 10, 1) dy 6 Que vous n' (ne l' W 2)
aiez assez ðy. 7 Ciz (Que W 3) Joachins sy fut (ot nom) ses peires,
8 Sainte Anne fut la soue (Anna si fu dite sa W 4) meire, 9 Trois
seigneurs hot, c'est veritez: 10 Joachins fut ly plus ainez, 11 Ly
secons sy fut Salomas 12 Et ly tiers ot non Cleophas. 13 Seigneur,
mout longue demoree 14 Fut Joachins ou s'esposee, 15 Qu'i ne
porent avoir enfant; 16 Sy comme nous trouvons lisant, 17 Trente
et deus anz i fut et miauz. 18 Et Joachins estoit mout viauz,
19 *17b*: Chascun jour hiert au dieu servise, 20 De cuer façoient
sacreifice, 21 L'auté covroient de biaux dras; 22 Mas ly avesques
Ysaïas, 23 Pour ce qu'enfant n'orent ensemble, 24 Lor deffende
entrer ou temple. 25 Quant Joachins oy le defois 26 Que ne l'apporte
pas la lois 27 Que sacrefice dënt randre, 28 Ne l'avesques le dehut
prendre, 29 A J[o]achin(s) hiert deveé, 30 Il n'atandy pas le congié(e),
31 Ançois ala querre antre leu, 32 Que nou gabassent li Juïff.
33 De granz gens de grant (De grant gent de haut W 10, 5)
paranté 34 Fut Joachins d'une cité (= W 6) 35 De Nazareth en
Galilee (= W 7), 36 De granz genz fut sa meire (Anna de Bellehem
fu W 8) nee, 37 De la cité de Jher(u)salem 38 Estoiēt tuit ly sien
parent. 39 *18a*: Par mariaige s'asamblèrent, (= W 11) 40 Bien et

loiamment (L. et bien W 12) s'entramerent, 41 Devant dieu et devant la gent 42 Se demenerent saintement, 43 Par bone foy sens vilenie (Sanz malvaistié et sanz folie W 14) 44 Mout demenerent sainte (bone W 13) vie. 45 L'un a (vers) l'autre se guermentoit (vergondoit W 11, 3), 46 Ne sorent au quel il prenoit (Ne savoient el quel pechoit W 4) 47 D'avoir enfant; et quant (q. il W 5) ce virent, 48 A nostre seigneur un (sire leur W 6) ven firent: 49 Se fille ou fil (fil ou fille W 7) havoit povoient, 50 Qu'a (A W 8) son servise le metroient (*folgen* 59. 60 W) 51 Et au temple servir donront (= W 11) 52 Le premier enfant qu'il (premerain e. c' W 12) havront. 53 D'avoir enfant c'est (iert W 14) leur entente, 54 Lor dessierier et leur atante (= W 13). 55 Une feste cel(ui) an gardoient 56 Que ly Juïff lors celebroyent (*vgl.* W 10, 15—8), 57 Et fut lor (Ce iert la W 19) dedicacion 58 Qui fut ou (dou W 20) temple Salomon. 59 *18b*: Quant il orent a dieu (A damedieu ont ce W 9) promis 60 Qu'a (A) son servise seroit (sera W 10) mis, 61 A ceille feste s'asambloient (= W 21) 62 Et tuit a lor temple portoient (Tout a l. t. si apportoient W 22) 63 Et lor offrandes et (Leur veus leur offrende W 23) lor dons (don) 64 Et (Si) façoient lor oroisons (orison W 24). 65 Joachin a la feste ala (= W 12, 1), 66 O ses voisins s'acompeigna (= W 2) 67 Pour dieu prier et pour orer (= W 3) 68 Et pour s'offrande presenter (= W 4). 69 Joachins vint o ses paranz (= W 5) 70 Au temple dieu, sy entra ens (= W 6). 71 Ysaac (Isaquer W 7) leur (qui) avesques estoit 72 Qui (Et) dou temple guare estoit (la cure avoit W 8). 73 Quant Joachins dut approchier (Q. Joachim vit aprochié W 9) 74 De l'auté et s'offrande baillier (Et de l'offrir appareillié W 10), 75 Voiant les Juïs (Quant le voit, par non W 11) l'apela: 76 „N'alez (-er W 2) avant,“ dit il „esta! 77 Que par nous n'ert t' (De vos n'iert pas W 13) offrande prise 78 Ne dedessus l'autel asise (Ne doit estre sor a. mise W 14). 79 *19a*: Va ta voie, fui d'antre nous (= W 17)!“ 80 Joachins respont touz (moult W 18) hontous: 81 „Qu'ei je mesfait nostre seignour (Qu'ai forfait vers mon criator W 13, 3) 82 Le roy dou ciel mon creatour (Que doie perdre la seue amor W 4), 83 Ne envers vous? Dites vertez! (N'ai forfait en nule maniere W 5) 84 Quant noz offrandes ne prenez (Que m'offrende soit mise arriere W 6).“ 85 Et ly avesques (Isacar li W 7) ha respondu: 86 „Joachins, encour n'ey (je n'ai pas W 8) vehu 87 Ta folie ne ton pechié (= W 10) 88 Ne ton maul (Ton meffait W 9) ne ta manvaistié; 89 Mas tu sez bien que dieux ha dit (qu'il est escrit W 11) 90 En nostre loy selonc l'escrit (que diex a dit W 12): 91 Qui semence ne pourtera (getera W 13) 92 Que ja devient

dien ne (En Israel maudit W 14) sera. 93 Enfant apellons la (nos W 15) semence, 94 Icele est (Et ce e. la W 16) nostre sentence (*folgen* W 17—20). (95. 96 *umgestellt mit* 98. 97 W) 95 Et tu n'as enfant (N'as e. encore W 23) angenré, 96 Pour ce vous ha il destiné (nos est en voir montré W 14, 1 Je vos di et c'est verité F, *folgen* W 14, 2. 3), 97 Que la maudicon (malichons F, La maleïcon W 13, 22) de la loy 98 Est revertie parmi (desour F Que avenue ert sor W 21) toy, 99 19b: Et hons brahainz ne doit pourter (entrer F Ne doit pas h. b. ester W 14, 4) 100 O ceus qui pueent engenner (= FW 5); 101 Et quant vous un enfant aroiz (Q. [tu] un e. averas F Q. tu e. eü aras W 6), 102 Avec les autres offerroiz (Au temple vien si offerras FW 7).^a 103 Et J[o]achins respont ytant (J. a respondu tant W 8): 104 „Ce poise moy, quant (se W 9) n'ey enfant. (105. 6 *umgestellt mit* 107. 8 W) 105 Se brahains suis, ce poise moy, (= W 12) 106 N'est pas pour (par W 13) mon pechié, ce croy; 107 En dieu en est, quant enfant n' (qu'e. n'en W 10) ey; 108 Quant lui pleira, sy en (Et q. dieu p. je l' W 11) arey.^a 109 Joachins n'y fit pas (Ne f. p. J. W 14) lonc conte; 110 Tout (Mais W 15) par le duel et par la honte 111 Que ly avesques ly hot dit (d. li ot W 16), 112 Quant s'offrande ly contredit (Del temple oissi al ainz qu'il pot W 17), 113 Il ne (Ne s'en W 18) vot mie repairer 114 A son hostel pour (n'a W 19) sa moillier 115 Pour la gent qui hont esconté(e) (Pour cens de sa voisineté W 20) 116 Qui avec lui orent (Q. avoient o lui W 15, 1) esté(e); 117 Quar il (Se) cremoit, s' (se W 2) o eus alat, 118 Que aucuns ne ly reprovat (= W 3) 119 20a: Ice que l' (Ce q. li W 4) avesques ly dit, 120 Quant s'offrande ly (il s'o. W 5) contredit. (121. 22 *fehlen* W; vgl. 113. 14) 121 Il ne vot mie repairer 122 En sa maison o sa moillier, 123 Pour seulement ceille (ceste W 6) achoison 124 Ne vot (sait W 7) repairer en maison.

— **715** Rices hom ert (est F, R. estoit D) — **716** *folgen* BD (D *erst nach* 728): 1 „Par les montaignes del país 2 Erent (Furent) si porc et ses berbis — **717—30** *weichen ab* C s. Ro XVI 217) — **717** Dans (Et D) Joachins — **718** la montaigne (pasture B) — **719** Se conforter ja (ja c. T) se poïst (Pour soy c. s'il pavoit De la douleur que il avoit Don l'avesques vers lui mesprit D) — **720** apele (apela D) — **721.22** *fehlen* M — **721** belle suer (ma pelle T) — **722** Gardez (Garde B) — **723** Je (G' TBA S' D) irai nos (a n. A as n. T) bestes garder (reg.-BD) MTABD — **724** conforter (deporter TD) — **726** *fehlt* M — **727** Dans (Sains T) Joachins s'en est tornez (alés T, J. s'en e. leurs alez D Atant s'en va dans J. A) — **728** Vers la montaigne (En la pasture B) en est tornez (alés BM, toz enclins

A) — **729** Quant ot montee (puiee **A**, **Q.** est venus en **B** Joachins est en **D**) la montaigne — **730** Ses bestes vit (rueve **M**) aval (b. furent en **D**) la plaigne (Ou li pastourel sont engraingne **B**) — **731** Et dieu qui tout puet justisier **C** — **732** Ses bon(s) amis n'oblie mie **M** Son ami ne vout oublier **C** — **733** ·I· de ses angles (Dieu ·I· saint ange **D**) li tramist — **734** Qui (Se **A**) li noncha (**A** lui parla **D**) et si (qui **T**) ly dist (**Q.** li anoncha et li d. **C**) — **735** arreste toi (ami **A**, entent a moi **TC**) — **736** Drece ton chief parole a moi (mi **A**, Lieve t. chief et je t'en proi **T**) — **737** Messages (-gier **AC**) sui a cel (s. nostre **TM**) signor — **738** reclaimes (aproies **M** depri[e]s **D**) — **740** Par moi te mande (Il te commande et) jel te di **TA** Il te mande (Messaiges sui **M**) je le te di **BDM** — **742** Va t'ent en (a **BM**) ton hostel (ta maison **T**, **A** ton ostel t'en va **A**) ariere (Que tu feïz çay en arriere **D**); *folgen* **D**: 1 **A** ton ostel t'en va errant, 2 **A** ta fame fay biau semblant! 3 Dieux un tel enfant te donra 4 Que damedieus mout amera. (*Vgl.* 747.8) — **743—46** *stehen nach* 755 (747—54 *fehlen*) **D** — **744** Si comme dex (Nostre sires **B**) l'a commandé (Je te dy bien par verité **D**) — **745** encontreras (troveras **M**) — **746** Ensemble (Avoecques **T** **E.** o **B**) li te conceras (soi converseras **A**, Seiches tu bien ja n'i faudras **D**) — **747.8** *umgestellt* **B**; *vgl.* 742 + 3.4 **D** — **747** Dex te donra (Si engenras **T**) — **748** Cui nostre sire (Que Jesus Cris **T**) amera tant (Ens en ·I· lit priveement **B**) — **749** Qui **BM** Ele **AT** — **750** dedens (el ciel **A**) — **751.2** *umgestellt* **M**; *vgl.* 783.4 — **752** Infers brisiés et viollés **TBM** — **753.4** *vgl.* 784 + 1.2 **B** — **753** Et racaté li pecheour **TM** Et geté fors li p. **B** S'en getera les dol[er]eus **A** — **754** Qui el feu (Qu'en infer **T**) ardent nuit et jor **BMT** — **755** Ne metés mie (Nen m. pas **D** *vgl.* 743, Ne tenez p. **M** Qui aloient **A**) en (a **M**) nonchaloir (oublier **T**) — **756** Je ne puis plus chi (ci pl. **BD**, Ne p. p. ici **A**) remanoir (atargier **T**) — **757.8** *fehlen* **B** — **757** Li sains angles s'en est tornés **TCMDF** — **758** Et Joachim i (il **M** si **A**) est (**J.** est ilec **C**) remés (Sy est remese la clartez **DF**) — **759** Joachins (Qui bien out **C** Il a b. **A**) oï (Qui ot oie **T** Bien retient tote **M**) la parole — **760** Il (Sy **D** Qu'il **F**) ne la tint mie (onques **TC**) a (par **DM** por **FC**) fole **BTCFDM** — **761** Ains (C'ains **M** Il **DF**) a guerpie (Atant a guerpi **A**) la (sa **CM**) pasture (campagne **T**) — **762** Si s'en alai (fuï **B**) grant aleüre **MCAB** Les bestez et la norriture **DF** Ou il avoit moult longe plaigne **T** — **763** Vers (En **A**) la porte de Nazarel (-eth **B** -et **M**) **TCABM** Sy est venuz en (a) Nazaret (-iel) **DF** — **764** Quant il i vint (fu **M**, **A** trové qi **A**) — **765.66** *nur in* **A** — **767** Car (Que **C** Quant **M** Et **F**) s. Anne li vint (vient **M**, **S.** **A.** ly

v. au **DA**) devant — **768** Et (Quant **B**) il le voit (la vit **B** i vint **C**) apertement **TMBC** Lors sot il bien demaintenant (certainement) **DF** — **769** Lors (Dont **BA**) sot il bien que voir ot dit (li dist **A**, q. cis v. dist **T**; Que verité ly avoit dit **DF**) — **770** Li angles qu' (qui **T**) en la roce vit (vint **TM**, Li a. de chou qu'il ot dit **F**); *folgen D*: 1 Venuz en est a son ostel 2 Que il havoit et riche et bel **D** — **771** En (**A M**) son corage (Canga c. et **A**) dist por voir **TBCMA** Et sy s'est pris (Lors se prist il) a porpanser **DF** — **772** C'or (Quar **M** Qu'il **B**) ne porroit (pooit **BA**) pas (plus **CM** il **A**) remanoir (ne puet il plus demorer **DF**) — **773** Que il ne gise ou sa moillier **D** — **774** fist bien (bel **C**, a fait **TDF**) — **775** jurent il (si j. **F**) — **776** Si engenrerent ce me (Sy conçurent sy com moy **DF**) semble — **778** *Folgen F* 7c7—14, **F** 7c15—d26 **D** 21b11 — 22b7 (*Varianten D* von **F** (RoXXV 548 Sp. 2.—549 Sp. 2, 1) 17 Qui vint **D**: Qu'il fist **F** — 18 en ce sigle rendi l'ame: en li volt del ciel descendre — 20 hey: est — 22 et Fanoël: a Sanniel — 23 Toz leur paraige: Li p. — 24 est ·I· parlemenz tenuz: ont ·I· -nt -nu — 25 **D** 22a — 26 destiné: commandé — 31. 32 *umgestellt* — 31 Ice vous dy: Jel vous di bien — 36 fut grant la clartez: ot si grant clarté — 7 d 1. 2 *fehlen* — 3. 4 Par le païs va la novele — 6 Qui . . . avoit: Et . . . ele avoit 9 Que mout seroit beille et frenche — 11 est: ert — 12 respondi (22 b): a bien dit — 16—23 *fehlen* — 27ff., *welche von Meyer nicht abgedruckt sind, lauten in D* 22b 8 — 23a 14:

Que les leitres vourront veoir.
 9 Se par ly est la loy leisee,
 Arse sera et essillee.
 Quant Joachins leur òy dire,
 12 Au cuer en hot douleur et ire,
 Errant fit l'enfant apourter,
 D'un biau cendaul enveloper.
 15 Dit Abrahantz: „Je la verrey
 Et puis après sy vous direy
 Ce qu'am la leitre trouveron.“
 18 Entre ses braz prit l'enfençon,
 La leitre lut et regarda,
 Mout durement s'en mervoilla,
 23a] „Seigneur,“ dit il „orentendez,

Or faites pais, sy m'escontez,
 3 Se vous voulez que je vous die
 Ce que la leitre senefle!
 Virge sera sa vie tote,
 6 Sy que ja n'am sera derote.
 L'autre leitre dit voiremant
 Qu'eille n'avra c'un seul enfant,
 9 Et ciz est ses fiz et ses peres,
 Eteille hiert sa fille et sa meres.
 La tierce leitre nous rechte
 12 Qu'i sera roys de tot le monde
 Et eille ara en nom Marie (777)
 Tout le mont ara en baillie (778)

— **779** Elle est (Et la **AB**) roïne princhipax (De touz biens hiert droite racine **D**) — **780** Et (Que **M**) medechine (Qui est mecine **B**) de toz max (Eille hiert puissant eille hiert devine **D**) — **781** Si est (Eille hiert **D**)

— **782** Si conduira les siens (Si i c. ses **A** Sy aidera touz sez **D**) amis — **783.4** *fehlen* **D**; *vgl.* 751.2 — **783** Par li fu li mons racatés **TBMC** — **784** Infers brisiés **TBMC**; *folgen* **B**: 1 Et geté fors li pecheor 2 Qui en feu ardent nuit et jor (*vgl.* 753.4) — **785.6** Quar touz li monz seroit dampnez Se (ne) par ly n'estoit rachetez **D** — **785** Que dameldiex (Car Jesu-Cris **BA**) les (lou **M** nos **A**) racata (en geta **B**) — **786** Qui en son ventre (la virge **B**) s'esconsa (se cocha **M**) — **787—94** *fehlen* **B** — **787** Il (Si **C**) les (lou **M**) **TCM** Dioux nous **DA** — **788** Et du (de son **DA**) sanc qu'il espandi (respandi **M**, qui issy **D** qu'en fu trait **A**) hors — **789** De la plaie sous (de **M**) le mamelle **TCM** Sy fut la p. souz (La p. dedesouz) l'eisseille **DA** — **790** Quant le feri (Que on ly fit **D**) desous l'aisselle (souz [lés] la mamele **AD**) — **791** Longis qui de Grece fu (fu de G. **T** des ce qu'il fu **A**) nez — **792** Ains n'ot vaü (N'avoit veü **A** Avugle fut **DF**) c'est veritez (bien le savez **DF** en ses aés **T**) — **793** le raluma (l'enlumina **A**) — **794** De ces pechie[z] mercy cria **D** — **795.6** *ersetzt in* **D** durch: 1 Et Jesu-Criz ly pardona 2 Et sa grace [aussy] ly dona 3 Tot autresic face il nous 4 Au jour que mestier en arons — **796** meüe **T** — **797** Dans (Ciz **D**) — **799** Et s. Agne (S. **A**. si **T**) — **800** Alfeüs (Arfeüs **T** Salomas **D**) — **801** De celui (D'icelui **A**) ot (rot **CA**) ele une fille (un enfant **D**) — **802** Qui assiment ot (Qu'a. ot a **B** Q. ausi ot a **T**) non Marie (Q. **M**. hot nom a. **D**) — **803** Ciz Salomas sy se morut **D** — **804** Car (Que **TCD**) dex ne (nel **B**) volt (C. ne plot deu **M**) — **806** Et Cleophas le respousa (Et **C**. leur [Cleofeüs] l'esposa **DA**) — **807** rot **BMC** ot **ATDF** — **808** Qui Marie ot non (ot n. **M**. **F**) — **809.10** *fehlen* **TCM** — **809** ces **AB** les **DF** — **810** Et de grant (De la dieu **DF**) grace (joie **B**) **ABDF** — **811** porta (en porta **BAC**) — **812** Jesu-Crist nostre (le grant **BC**, Le roy du ciaul le **DF**) creatour (salveor **ABCM** — **813.4** *umgestellt mit* 815.6 **T** — **813** Et celle qui après (L'autre q. enaprès **F**) — **814** Celle (Eille **DB**) fu femme Zebedee **TMBFD** Qui d'Alpheüs fut engendree **A** Z. fu donnee **C** — **815.16** *umgestellt* **BDF** — **815** Che nous raconte l' (conte sainte **BA**) escripture **TCABM** Fame ne fit tel engendrehure (engierure) **DF** — **816** Cele (Elle **MCD** Qu'ele **T**) fist bonne (belle **M**) noureture (portehure **DF**); *folgen* 8 Zeilen **F** (s. Ro XXV 549 Sp. 2) — **819** Cy fil (Cil dui **B**) furent cy (Soens furent il chest **C** S'an f. né cil **M**) dui (De li f. né cil **T**) enfant — **820** Que (Et **ATM**) damedieix (Jesu-Cris **TC**) les (par **BC**, Q. nostrez sirez **DF**) ama tant — **821** Por la bonté qu' (le bien qui **T**) en has estoit (avoient **B** avoit **AD** savoit **F**) — **822** Et (Que **M**) que il lor (les **T**) apartenoit (aparentoit **T** apartenoient **B**) **CBMT** Et q. a (en) aus a. (apercevoit) **FA** Et pour ce que aus a. **D** — **823.4** *fehlen* **TM** —

823 Car (Que C) il erent (Et il [chil] furent DF) fil de (C. il estoient f. A) s'antain — **824** Si cousin estoient (Et andui sy c. DF) — **825—28** *fehlen* DF — **825** fu (ert TC) — **828** Et (Ou M) on (l'en C) le troeve (Ou nous le trouvons B) en son (en l' TM en BC) escrit — **829** Ains (Qu'ainc A Onc C) cis (sainz DFC) — **830** Dont il eüst (Parquoi il ait B) deu (D. il d. heüst D) coroncié (D. il daüst deu correcier M D. diens dut estre courechies F; *folgen 8 Zeilen F* (s. Ro XXV 549 Sp. 2) — **831** Et quant diex (Et dieu q. C) en la (Q. Jesu-Cris en BA) crois estoit (Au jour que dieux fut mis en c. DF); *folgt*: Quant fut engoisseus et destrois D — **832** Et (Ou M Que F Qui B) le (son A) martyre sostenoit; *folgt*: Sa douce meir[e] regardoit D — **833.4** *nur in A* — **835** Qu'il ot un clo (les clox M) parmi (Quant on li ot clavé T) les piés (Quant des Juïs fut clofichez D Quant Juïs l'orent traveillié F Et fu en son costé percié A) — **837** Si tost comme il le resgarda T — **839** Que il le gardast castement (gardoit doucement D, Qu'il le g. molt saintement F Qu'ou [O C] li conversast c. BAC) — **840** Et il si (se M) fist (Et si f. il C Et la servit D) mout doucement (dignement DF devotement C) — **841** Il (Qu'il C Cil A) fu chastes ele (et ele BC et elle ert T o la A) vergine (Eille est [ert] virge et il virgine [et il ert virges] DF) — **842** Si com (Il est M) la flors desus la rose sur B, Plus que la rose [n'est la fleur] sor FD Ausi con jakes de T) l'espine (Comme est la flor sor l'aube espine A) — **843—6** *fehlen* T — **844** Tout cil qui par (Qui par verai [vraie] DF) — **845** requerroit (-oient C M -ont B) — **846** S'an lor (ses DF) pechiés ne ranchesoient (rechaoit DF demorront B, De son pechié pardon aroit A) — **847.8** *nur in A* — **849.50** *umgestellt* DF — **849** Tuit lor (en B) fussent (Trestout lor soit A Que tout li fust T Et sy pechié DF) — **850** Et tout li (lor M) pecié (Et li p. tuit B Et lor mesfez tous C Sy mesfait fussent DF Et a l'ame tot A) pardonné; *folgen 4 Zeilen F* (s. Ro XXV 550) D (*Varianten D*: Ausic quite comme 3 Quant 4 En sainz fons fut regenerez) — **851—74** *sind durch 18 verschiedene Zeilen ersetzt FO* (s. Ro XXV 550 u. XVI 45), *doch sind 851—68 bereits nach Zeile 14 in F interpoliert* (s. Ro XXV 547) — **851—70** *fehlen auch D* — **851** Qui deu (li B) ainme (ainment F, Li din ami T) parfitement (veraiement M) ABCFLMT — **852** Et sa douce mere ensement (Et sa m. ne tant ne quant BM) — **853** Et qui en veut oïr (Or escoutés de dieu T) parler — **854** Or (Si AF) siese jus (face pais AL) si (et BL) lait aler (Qui en volés oïr conter T) — **855** Cens qui n'ont cure de l'oïr (ne velent retenir M) Ouvrés les cuers pour retenir T) — **856** Ne des paroles (Et qui ne veulent B) retenir (De qui point n'an velent oïr M Et les orelles

pour oïr **T** Comment dieu se vout contenir **C** — **857** Des (Les **T**)
 enfances qu'il fist (qu'i fait **M**) en terre (La parole qu'il dist en tant
B) — **858** Quant li ·III· roi l'alerent querre (Q. li roi l'a. querant
B) — **860** Ou (Quant **BC**) sa doce mere en (m. **BTM**) gisoit —
861.2 *fehlen* **B** — **861** Quant (Et **CL**) li estoile s'aparut (la grant
 estoille a. **C**) — **862** Por (Par **M** De **C**) — **863** Je (Ja **F**) vos
 (Je **CMB**) en (l'en **B**) dirai tel (ja t. **CB** la t. **M**) parole — **865**
 certes (voir **T**) — **867** paüst (seüst **TB**) — **868** De Jesu-Crist
 (damedieu **FL**) — **869.70** *fehlen* **T** — **869** Et (Que **B**) tuit cil qui
 deu (Et cil q. Jesu **L**) ameront (q. le chanteront **A**) — **870** Molt
 volentiers (docement **M**) l'esconteront (Plus doucement deu ameront **A**)
 — **871** ·XIII· (Quatre **K** Trois **C** A terse **L**) anz — **873** est entree
 (fu portee Ct fut menee **K** 5) — **874** *folgen* 25 Zeilen **C** (s. Ro XVI 219;
vgl. W S. 28f.) — **875.6** *umgestellt* **C** — **875** tint (tient **BFM**)
 son (·I· **TDF**) — **876** Si (Et **HK**) commença (-ce **HM**) deu a
 (El temple estoit por dieu **C**) proier (Dieu c. a deprier **BF0**) — **877—80**
fehlen **FH0** — **877** Dedenz (Ens en **BM**) son cuer (Bien deprioit **C**)
 parfitement (piteusement **CK**) — **878** Diex la regarda (la garda
 molt **M** l'esgarda m. **T**) — **879.80** *umgestellt* **BDLM** — **879** Ly rois
 dou ciel nostres (li rois **T**, Li dous r. dou c. li **B**) sauvere (Nostre
 creator nostre pere **A** Por la simplece qui [qu']en lui iere [ert] **KC**) —
880 Qu'il en voloit (Car [Que] de ly vot **DL** En vost dé la **K** Et
 vout de ly **C**); *folgen* **K** 15.6 — **881** Li ciex parti et aovri (entrovri
TCK, ovrit et departit **H** p. li ciel ovrit **O**) — **882** Et uns sains angles
 en issi (descendi **B**) **TDB** S. Gabriels (Uns s. angres **LHK**) en descendi
ACFHKLM0 — **883.4** *nur in* **A** — **885.6** *fehlen* **FH0** — **886** Molt
 i fu grande la (Forment il geta [F. regeta] grant **CK**) clartés —
887 Que (Quant **A**) li sains angles (Li s. a. quant **CK**) i geta (entra
ACK, Dedans lou temple s'en antra **H** El t. grant clarté jeta **FO**)
 — **888** Qui (Quant **TL** Et **O**) le (chest **FO**) salut (Que avecques **CK**
 Mont grant clarté **H**) li (i **FH**) aporta (Que Jesu-Criz [nostres sires **D**]
 i envoya **MAD**) — **889ff.** *fehlen* **H**, 889—92 **FO**, 889.90 *umgestellt*
mit 891.2 **CK** — **889** entendés **TCK** escoutez **BALM** oyez tuit **D**
 — **890** li angles (l'a. li **K** li angle a **A**) dit — **891.2** *fehlen* **B** —
891 Quant il (Q. **CK**) aporta (Ciz ha apourté **D**) le (le dous **C**)
 mesage — **892** A la pucelle (nostre dame **D** la virge **AK**) qui ert
 (est **L** fut **DMC** tant fu **AK**) sage — **893** Il (Si **FO**) li (Il **K** Et
 si **W S.** 38, 3) dist — **894** De la deu grace (la g. d. **ACK**) raemplie
 (replenie **CKLW** 38, 4) — **895.6** *fehlen* **D** — **895** Et (Que **M**) tu soies (Sor
 totes es **CK**) bien (bonn **TBL**) eüree (Et benoite et essaucie **W** 38, 8)
 — **896** Seur toutes fames ies proisie **W** 38, 7 Des l'eure que fus

engendree **CK** — **897** Et li tiens fruis soit (Sor tous soit tes f. **A**) beneïs (f. beneoiz soit **W** 38, 6; Et beneoit soit le ton fruit **CK**) — **898** Ensamble o (**E. O** Avecques **CK**) toi est Jesu-Cris (Diex nostre sire avec toi soit **W** 38, 5) — **899—912** *fehlen* **CK** — **899** S. Marie ot (La virge ot mout **O**) grant paor (La v. mout se mervoilla **D** — **900** Quant ele vit la (si **L**) grant luor (De la clarté que il geta **D**) — **901.2** *fehlen* **D** — **901** Que li s. angles li (i **TL**) geta (Q. li a. enlumina **A**) — **903** Qui (Que **O**) onques mes dit (fait **O**, C'o. m. faite **M**) ne li fu (Mout se mervoilla dou salu **D**) — **904** Se li dit sires qui es tu **M** — **905** Qui as geté si (si as jeté **T**) grant clarté (Q. tel clarté m'as cy getee **D** Q. cest salu m'as aporté **A**) — **906** Molt as mon cuer (Mon c. a tot **M**) espoënté (Formant en suis espovantee **D**) — **907** Ly sainz anges la regarda **D** — **908** Molt doucement l'a confortee (la conforta **D**, D. l'a resconf- **T**) — **909** Marie (pucele **A**) — **910.11** *nur in A* — **912** De la dieu grasse (la g. d. **D**, Del saint esprit es **A**) raemplie (replenie **L** es emplie **M**) — **913.4** *fehlen* **D** — **913** Quant (Car **ATL**) dex est descenduz en (Li sains espirs est dedens **B** Sa mere veut fere de **CK**) toi — **914** de par (bien par **TM**) moi; *folgen* 18 (20) *Zeilen C* (*s. Ro XVI 219f.*) **K** 35—56 = **W** S. 38, 9—22 u. S. 39, 5. 6 — **915** Tu concevras ·I· fil (et si **BD** enfant **T**, As conceu ·I· filz que tu **K**) avras = **W** 39, 7 — **916** Et virge (Verge **M**) et (Et virgene **T**) mere enfanteras (enfant aras **T** **W** 39, 8); *folgen* 2 *Zeilen LMB* (*in B umgestellt*), *welche auch nach 932 als Pluszeilen 11.12 in WD stehen*: 1. Et verge après et verge avant (a. v. devant **B**) 2 Et verge alaiteras (anfanteras l' **M**, V. a. ton **B**) enfant — *folgen* **K** 59—62 — **917.8** *fehlen* **B** — **917** Virgene (Mere **W** 39, 9) pure virgene (mere **AD**, V. m. p. **K M**. v. p. **C**) saintisme — **918** *fehlt K*, Tes flus ert flus au roi (iert del pere **W** 39, 10 sera li roys **DL** s. dex le **A** s. fiz a l' **M**) antisme (Ton fix che sera dieu meïsme **C**) — **919.20** *fehlen BML*, *ersetzt durch 941.2 T* — **919** De sa (ta **K**) bonté (bianté **D**) puet on (l'en **CW**) bien (molt **AW** 39, 11) dire — **920** *fehlt K*, Des roys iert rois des seignors sire **W** 39, 12 **A** R. hiert des r. sires de sire **D** — *folgen* 4 (6) *Zeilen DK* 65—70, *deren erste beide auch W 39, 13.4 stehen*: 1 Tes fiz hiert et de toy naistra **D** Toz jors iert sanz fin (Rois iert et tous tanz) regnera **KW** 2 Sa poësté touz jours durra **D** Sa p. partout d. (ira) **KW** 3 Il vuet que ses peuples soit (Et tout son peuple fera) sans 4 De touz (leur) pechiez et de tous (leur) maus **DK** 5 Si croient sa nativité **K** 6 Ice sachez de verité **K** — **921—26** *stehen DK nach 940* — **921** de (del **AT** a **W** 40, 21) croire lente — **922** Ves la Ysabel ta parente **T** — **923** Qui (Si **B**) lonc tens (longues **W** 40, 23)

a brehaigne (b. a K) esté — **924** Et (Que M) enfant a tant (Et mout a e. TDK) desirré (= W 41, 1); *folgen* K 91.92: Tant a son cuer a dieu tenu, Que son desir est avenu — **925** Conceü a (Or a conchut ATD) = W 41, 2 — **926** ert (est BKL); *folgen* 941.2 B, 2 *Pluszeilen* M (*am Rande nachgetragen*) K 95.6: 1 Par non sera Jehanz nomez (J. iert p. n. apelé) 2 Dex l'a Zacharie mandé, *ferner* 2 *Pluszeilen*: D 26 b 3.4 K 97.8 W 39, 15.6: La vierge n'iert (n'est K) pas en (n'ot mie W) dotence 2 Que dieus n'ait partout sa (plaist p. a W n'a. bien sur toz K) poissance — **927** Sainte Marie (La s. vierge K) — **928** Comment iert (est LK) ce (Sire por dieu T) or (cor T car BK) le me di — **929** Ja n'eu ge onques nul (Car je n'oi o. B Quant je ne ois o. D Quant o. n'espousai K Je n'oi o. espous L) baron (Ja ne connui ge o. hom A) — **930** Ne a (vers BML) homme (N'a h. n'oi AK) conversion — **931.2** *fehlen* D, *stehen nach* 936 LMTKW, *mit* 935.6 *hinter den Pluszeilen zu* 926 K — **931** Il n'est costame qu' (N'e c. que) enfant ait AW 40, 7 Virgene comment enfant ara (enfantera B) TLMB Comment dist ele cocovray (enfanterai) K 101 W 39, 19; *folgt*: Ne en quel maniere (En q. guise) enfant avray K 102 W 39, 20 — **932** Fame qi a home ne vait AW 40, 8 Qui ains (C'onques T Come L Qu'a. M) a (vers B) h. n'atoucha (n'aprocha B ne habitai M, Ki a h. n'en ai parlé W 39, 21 Quant onques ne fu violee K 103; *folgt*: Ne de nul home conversee K 104 Et tenir veil ma chasteté W 39, 22; *folgen weiter* 8 (4 oder 12) *Pluszeilen* D (*nach* 936) K 105—8 W 40, 9—20: 1 Ly sainz anges (Saint Gabriel K) li respondi DWK 105 2 Sainte (Douce K) vierge n'est (n' iert D) pas ensy DWK 106 3 Ly sainz espirs en toy venra (Sainz e. en t. descendra) DW 4 Et dedenz toy s'esconsera (La vertu dieu t'aombrera) DW (5—8 = W 40, 13—16) 9 Virges et vierge enfanteras (Vierge et meire enfant avras D) WDK 107 10 Et ainsi (ausi W, Vierge es et D) vierge concevras K 108 WD 11 Et vierge après et vierge avant DW 12 Et vierge enffanteras l' (alaiteras) enfant DW (9—12 *vgl.* 915.6 und 916 a b BLM) — **933.4** *fehlen* T, *sind umgestellt mit* 935.6 B, *voraus gehen* K 75—77, *nach folgen* K 80—82, (K 75—82 *stehen nach* 930 und vor 937) — **933** A damedieu me sui donee (vouee A) BLMA Que a dieu me sui plevie K 78 — **934** Ma (Et A) chasteé li ai voee (donnee A, Ma virginité garderai K 79) — **935.6** *stehen nach den Pluszeilen zu* 926 DKW 39, 17. 18 — **935** Mais la meniere voel (La m. v. bien A) savoir — **936** Com virge puet (p. v. T pourra v. K) enfant avoir (Comment v. puist remanoir W 39, 18 D) — **937—40** *fehlen* W — **937** Sains Gabrians dist (Ly anges d. D G. d. mout M Et li a d. mout K) doucement — **938** Dieus fera son (Cil qui je faz A)

commandement — **939** Qui de toi velt (De t. voudra **D**) fere sa mere (De ton corps et sa volenté **K**) — **940** Il iert (est **MA**) tes fix il (si **BDL**) ert (s'ert **T** est **A**) tes pere (Car il en a la poësté **K**) — **941.2** *fehlen* **DK**, *ersetzen* 919.20 **T**, *stehen nach* 926 **B**, *gehen den 2 letzten Pluszeilen nach* 914 *voraus* **W** 39, 3.4 — **941** Ne perdras riens c'aies (perdra riens qu'il ait **B**) voué — **942** Diex (Bien **A**) gardera ta chaasté (Gardee iert ta virginité **W**) — **943** Ele (Cele **B**) respont par (Et dist a l'angle o **W** 41, 8) grant doucor (La vierge dist p. g. amour **K** 109) — **945.6** *fehlen* **DTW** — **945** tot (a **K**) son — **946** Car je l'aim molt et sel (l'aime m. a **M** le voeil m. et **A** le v. et le **K**) desir — **947** Ensi m'avingne con (Ainsi soit il comme **A**) tu (Qu'il soit ainsi con tu le **K**) dis — **949—58** *fehlen* **T**, 949—54 **B**, 949—52 *ersetzen* **K** 115.6: Seignours il est verité pure Je le treuve en sainte escripture — **949** Qui tout a fait (Ciz q. t. f. [set] **MA**) tout voit tout (et v. et **D**) ot — **950** Et ciel (Ciel **D**) et terre et mer anclout (aclot **A**, Qui mer et t. et c. enclot **W** 41, 13) — **951.2** *fehlen* **M** — **951** Qui voit (est **AW**) dehors et voit (qi es **A** qui est **W** 41, 14) dedenz — **952** Qui (Et) fait les pluies (l. p. fet **A**); *folgen* **W** 41, 16. 17 — **953—8** *ersetzt durch* **D** 27a 3—10 **W** 41, 19—42, 7 **K** 118. 117. 119—28: 1 Or sachez bien lor pot on (S. que por voir puet l'en **W** Por verité le vous puis **K** 118) dire 2 Ciz devint sers S. d. cil **W**) qui estoit sire **DK** 117 **W** 3 Cil qui ne pooit mort souffrir **W** 41, 21 4 Devint hom qu'il ne puet morir **W** 42, 1 5 Diex devint hons mortex por nous **DK** 119 **W** 6 De riens n'estoit il soffritouz **D** Si n'iert de nos (*od.*: Et si n'en ert pas) besoingnos **W** Pour nous oster hors de dolors **K** 7 D'enfer ou tretonz alion **K** 121 8 Si tost com nous trepassion **K** 122 9 Mas dieux par nous pechiez (besoinz **W**) le fit **DW** D. por n. p. si le fist **K** 10 Et de son sanc nous rachetit **D** Que (Qui) de la mort nous raïnsist **KW** 11 De la mort d'enfer (de feu) perdurable **DW** Je di de la m. p. **K** 12 Et de la baillie (prison **K**) au deable **DWK** 13 Quant l(i)ange ot parlé a Marie **K** 127 14 Qui de dieu estoit replanie **K** 128 — **954** Et si otroi (Se croi bien) son commandement **AM** — **957** Fu ele sans plus (tantost **M**) engroissie (sempres ensegnie [enpregnie] **AW** 41, 7) **BMAW** — **958** De la (De cele **BM**) celestial lignie **AW** 41, 8 **BM** — **959.60** *fehlen* **DB** — **959** Li sainz anges (Tout maintenant **K**) s'en est tornez **MAK** 129 Atant en e. l'a. t. **T** — **960** Si **TMA** Lors **K** — **961—74** *stehen nach* 980 **D** — **961** Du saint angle lairons ester **TBDK** 131 Ci laisserons de l'angle e. **A** Or lairons de la verge e. **M** — **962** De Jesu-Crist (D'autre chose **A**) vaurons parler; *folgen*: 1 Comment en la virgene se mist **TBMDK** 2 Li escripture le (Si

com l'e. **M**) nous dist **TBM** Ce nous recomte ly escrit **D** Par le salu que l'ange dist **K** 3 Par le destre orelle i (P. la gree del chief **B**) entra **TBDK** 4 Quant en la virgene s' (Ens en la v. et **B**) esconsa **TBD** Jesu quant il s'i enombra **K** — **963** autresi (ensement **T**) — **964** Quant (Con **TD**) li solax est eschaufés (haut levez **A** bel et cler **K**) — **965** Et (Que **M** Con **F**) il tresperce (trepasse **F** se fiert par **K**) la verriere — **966** *fehlt M* La ou eille est la plus (e. p. **D** Ou ele e. onques p. **T** Quant o. p. ele e. **B**) entiere — **967.8** *fehlen K* — **967** Si com li solaus vient (Et li s. i v. **T** Et li s. revient **BD**) et va — **968** Et (Ne **M**) li verriere mal n'en a (n'en a m. **M**, Qe ja nul maul ne ly fera **D**) — **969.70** *fehlen T* — **969** Et (Que **M** Quant **K**) — **970** Et (Que **M** Com **B**) — **971** Trestout autresi (Tout ausi et plus) sainement (Tout autresi sans corrupance **K**) — **972** Ce sachiés vos (S. v. bien **T**) veraïement (seûrement **AM** tout vraïement **T** bien v. **B** b. sanz dotance **K**) — **973** Entra (Se mist **B**) Jesus ou cors (S'esconsa dex dedens **A** S'aombra d. ou corps **K**) Marie — **974** n'en (nou **D** nel **K**) — **975—982** *fehlen K* — **975** A icest (icel **T** cel **MA**) terme (A ice jour **D**) que j'ai di(s)t (jou di **T** je vos di **MA** vos dison **D**) — **976** S'une fame (dame **T**) n'eüst mari (baron **D**) — **978.9** *fehlen M* — **978** Ele fust prise (On la preît de **D**) maintenant — **979** Si fust lués (leurs **D** dont **T**) arse et (ou **D**, Nel gardast ne fust **A**) lapidee — **980** Tous li avoïrs (Trestous li ors **T**) d'une contree (Quar eille heüst sa loy fausee **D**) — **981.82** *fehlen D* — **981** Ne l'en (la **B**) peüst mie (N'est riens qui la p. **A**) garir — **982** Qu'i ne li (Que ne l'am) esteüst morir **BM** Que li ne (Qu'il ne la) covenist m. **TA**.

U final atone = lat. *-ūlum* dans le parler de Bagnères-de-Bigorre et des environs.

Par

J. J. Pépouey à Bagnères-de-Bigorre.

Les brèves remarques suivantes ont pour principal objet¹⁾ *u* final atone²⁾, provenant de *-ūlum*.

Dans le parler de Bagnères-de-Bigorre et des environs, *u* n'est pas la seule voyelle finale atone. Outre les voyelles finales atones *a* et *o*, qui correspondent à l'*a* final atone du latin, prov. *-a*, fr. *-e* muet, et qui sont les plus nombreuses, il possède aussi:

1. *I* final atone; ainsi: *liri* = *lilium*, lis; fr. md. lis, *bici* = *vitium*, vice; *omi* = *hominem*, à côté de *omé* = *homo*; *bimi* = **viminem*, *bérmi* = **verminem*, etc.

2. *E* final atone: a) dans les infinitifs issus de, — *ère*: *cáyē* = *cādere*, *créyē* = *crédere*, *rúmpē* = *rumpere*, etc. C'est même, avec quelques participes passés, v. g. *prés* = *pré(n)sum*, *bis* = *visum*, *dit* = *dictum*, la seule différence qui a pleinement survécu, dans ce parler, entre la conjugaison des Verbes issus de *-ère* et celle des verbes venant de *-ēre*, où *-ē* final est tonique; *balē* = *valere*, *awē* = *(h)abere*. A tous les autres modes et temps, les conjugaisons *-ère* et *-ēre* ont complètement fusionné; aussi voit-on avec regret des revues de parlers modernes gascons négliger de noter, dans leurs textes, cette différence que manifeste encore très vivante la langue parlée.

b) dans les emprunts faits directement au fr. et il correspond alors à *e* muet final: *únclē*, oncle; *tristē*, triste; *abūglē*, aveugle.

Ū final atone n'existe pas dans ce parler.

1) Aussi *-aculum*, *-eculum*, *-iculum*, *-oculum*, *-uculum* etc., sont-ils tout à fait hors de cause.

2) Cet *u* = *ou*, v. g. dans le fr. *chou*, comme son, -mais non comme intensité; il est en effet très affaibli et presque analogue, comme force, à *e* muet final fr., ou plutôt à *a* final atone prov.

Le sentiment de la signification de *-u* final atone = *-ūlum* a dû se perdre très anciennement¹⁾; en effet on a cru devoir ajouter à plusieurs de ces mots, déjà diminutifs par leur origine, un autre diminutif en *-u*, tonique celui-ci et = lat. *-ōnem*. L'addition de ce suffixe est une preuve de plus de l'existence de *u* atone = *ulum*; car elle fait réparaître *l* qui, final, était tombé. Ainsi *pārvūlum* avait donné *pārbu(l)*, cf. ital. *pārvalo*, devenu vite *pārbu*, qui existe encore et désigne un tout petit enfant mort, de l'un ou l'autre sexe. En quelques villages même, il y a eu pour ce mot restriction de sens, et il ne s'y applique guère plus qu'aux petits enfants morts sans baptême. Or, à côté de ce mot *pārbu*, d'usage commun, on trouve un *parbulú* avec *u* final accentué = **parvulónem*. M. Dejeanne, à qui je dois plusieurs autres indications précieuses, m'a signalé un ms. de 1505²⁾ réglant l'enterrement des adultes et des petits enfants, où ce mot se trouve. Après les divers articles, qui concernent l'enterrement des grandes personnes, on lit le titre suivant: *los estatutz deus parbolos*.

A côté de *parbulú* = **parvulónem*, il faut signaler *hádu* = **fātūlum* lutin, gnôme, -et *hadulú* = **fatulónem*, petit lutin;

pápu = **páppūlum*, insecte, et quelquefois fantôme, — dérivé de *pápo* = **páppam*, coléoptère, principalement hanneton, et *papulú* = **pappulónem*, coccinelle.

-U = *-ulum* permet de découvrir:

1. l'origine de noms

a) d'arbres, tels que *hréxu*³⁾ = **fráxūlum* pour **fraxi(n)ulum*, frêne; *cássu*, chêne = **cássūlum*, probablement déformation de **cassi(n)ulum* ou **cássnūlum*. On rencontre aussi ces mots comme noms propres de famille: *Cássou*, *Fréchou* (*Frexo*, dans les anciens mss.), *Ducásse*, *Du-*

1) M. le Pr. A. Jeanroy, utilisant des renseignements fournis par M. J. Ducamin, avait déjà signalé *-u* atone = *ūlum* pour le gascon de Nogaro (Gers), dans une note additionnelle à son étude sur les Dérivés de «*Vimen*» en provençal et en français. (V. Annales du Midi VII, 1895, p. 139.) J'ignorais complètement cette note au moment où cet article a été écrit; j'ai plaisir à y renvoyer les lecteurs. Pour ne pas abuser de l'hospitalité des Rom. Forsch. je n'ai ni donné la liste complète, assez longue, des mots en *-u* atone dans le dialecte bagnérais, ni discuté quelques mots dont l'origine *-ūlum* est douteuse: v. g. *búhu*, taupe, plus fréquemment *buhú* = **bufónem*. Des locutions obscures telles que *gnirgu-gnārgu*, *fliscu-flāscu* etc. qu'on croirait de simples onomatopées, auraient mérité de courtes observations. Peut-être y reviendrai-je en essayant aussi de préciser la question de date pour la chute de *l* final, déjà indiquée dans la note substantielle de M. le Pr. A. Jeanroy.

2) Archives municipales de Bagnères-de-Bigorre, ancien fonds, liasse dix-septième, Nr. 40.

3) *x* = *ch* dans la prononciation.

fréchou; enfin, concurremment avec *árbe* = árbor, arbre, *árbu* = *ár-būlum.

b) ou d'animaux: *ázu*, âne = *ásūlum, pour *asi(n)ulum; *bérru*, ver rat = *vérrūlum; *mér lu*, merle = *merūlum; *brü hu*, mulet = *brū-fūlum; *gál hu*, petit coq = *gállūlum; *guítu*, petit canard, diminutif de *guít*, canard.

2. la raison de la divergence de mots ne différant que par la place de l'accent, comme: *márçu* = márcūlum, marteau, à côté de *marcú* = *marcónem, d'où, peut-être, le nom de famille Marcoat, Marcuat = *marco(n)átum, qui signifierait: forgeron.

Sártu, tailleur = *sártūlum, et à côté: *sartú* = sartórem, et *sástre* = *sástor, pour sártor par dissimilation consonantique; *bár bu*, barbeau = *barbūlum, et en même temps *barbú* = *barbónem.

Dans quelques mots, à côté du dérivé par -ūlum, on trouve le correspondant par -ēllum: *mántu*, manteau = *mántūlum* et *mantēt* = *mantēllum*.

Enfin, parfois, -u = ūlum se présente non comme suffixe de dérivation, mais comme partie intégrante du thème nominal; le traitement subi est le même, v. g.: *pí bu*, peuplier = *pípūlum, pour *populum*; *bí gu*, saule = *bígūlum; ce dernier mot a un dérivé, qui met hors de doute l'origine u = ulum; c'est *bigulá*, saulaie = *bigulare.

Comme conclusion à ces brèves remarques sur le traitement de -ulum > u final atone bigourdan, nous signalerons le traitement analogue subi dans ce dialecte par quelques mots latins terminés en -ūlem et -ōlum; ainsi: *cóssu*, consul = có(n)sulem; *apóstu*, apôtre = apóstolum. Il faut probablement y joindre aussi *sá pu*, crapaud, = *sáppūlum; *yéu*, hièble = *ébūlum et *pámpu*, angélique sauvage = *pampūlum.

Sur l'Aube bilingue du Ms. Vatican Reg. 1462.

Par le

Dr. Dejeanne à Bagnères-de-Bigorre.

Cette pièce célèbre ou plutôt le refrain des trois strophes qui la composent a donné lieu à de nombreux et intéressants travaux.

Dernièrement, M. J. Anglade¹⁾ vient de signaler et d'apprécier les recherches de M. M. E. Gorra²⁾ et P. Marchot³⁾. Les éloges et les réserves de M. Anglade me paraissent pleinement justifiés.

Grâce à l'obligeance de M. E. Gorra, j'ai pu avoir à ma disposition son travail si complet et si pénétrant. Tout en n'adoptant pas sur certains points ses conclusions, je lui emprunterai quelques citations et quelques arguments.

D'après le fac-simile⁴⁾, ces deux vers se présentent sous les formes suivantes:

1. Lalba par um&' mar atra sol
Poypas abigil miraclar tenebras
2. Lalba par tum& mar atra sol: Poypas abigil miraclar tenebras
3. Lalba part um& mar atra sol: Poypas abigil

1^{er} vers.

L'alba par. — Contrairement à M. Monaci⁵⁾, mais d'accord avec M. M. P. Meyer et G. Paris⁶⁾, M. Gorra voit dans ce début la formule bien connue *L'alba par*, l'aube apparaît. Ce point ne me semble plus pouvoir être contesté.

1) Jahresbericht de Vollmöller, Bd. VI, II 250.

2) *L'alba bilingue del codice Vat. 1452, Miscellanea...* Ascoli p. 489—521.

3) *La plus ancienne aube dans Studj de Fil. rom.* VIII, 371—2.

4) Monaci, *Facsimili di antichi manoscritti*, p. 57.

5) *Rendiconti dell'Accademia dei Lincei* 1892, p. 475—487.

6) P. Meyer, *Romania*, XVI, 606; G. Paris, *ib.* XXXII, 627.

Dans la suite de ce début, deux mots doivent être forcément admis, *mar* et *sol*, la mer et le soleil. *Sol* termine le vers¹⁾.

Atra est selon moi une faute de copiste.

atra = *etra* = *e terra*. — Dans les aubes, la mer accompagne parfois la terre²⁾. Que peut faire le soleil apparaissant sur la mer et la terre, sinon les éclairer?

Comme le veut M. Marchot, *sol* est le sujet d'un verbe représenté dans le texte par *umet* ou par *tumet*, à moins qu'il n'y ait encore une erreur du copiste, ce qui n'a rien d'impossible. Voyons d'abord *umet* et *tumet*.

Umet mar e terra sol. Le soleil rend humide la mer et la terre — le soleil fait apparaître la rosée du matin sur la mer et la terre. — Peu probable.

Tumet mar e terre sol. — Ce serait le parfait du verbe *tuma*, que l'on trouve encore dans le Sud-Ouest du domaine provençal avec le sens de *cosser*, donner de la tête³⁾. (Dict. de Sauvages, Mistral, Lespy.)

Le vers serait:

Lalba par tumet mar e terra sol.

L'aube apparaît, le soleil a frappé la mer et la terre (de ses rayons).

M. Gorra rejette *umet* et *tumet* et propose *lunc el mar*, s'appuyant sur l'alba de B. de la Sala⁴⁾. M. Anglade fait remarquer avec raison „que *el*, art. masculin et *mar*, masc. sont plutôt rares“. Cette correction me paraît difficilement acceptable, ainsi que le passage de *Poy* du second vers dans le premier.

Comme le veut M. Gorra, le *t* aurait été primitivement un *l*. On aurait alors *lumet*, ou *lumnet* „a éclairé“. Le soleil a éclairé la mer et la terre. —

Je n'ai pas trouvé de verbe *luma* dans les Dictionnaires. En tout cas, soit *tumet*, soit *lumet*, donneraient des sens bien voisins.

2^{ème} Vers.

*Poy pasa bigil*⁵⁾. — M. Gorra a eu le premier le mérite de déterminer le sens de *pasa bigil*. Avant de connaître son travail, j'étais

1) Cf. A. Riese, *Anthologie latine*, Leipzig 1858—1870, vol. II. p. 66 et ss, n° 581. *Extulit Oceano aureus igniferum sol*.

2) Riese l. c. n° 585: *Exoritur Phoebus perfundens luce nitente*
Et maria et terras stelliferumque polum.

3) *Caligo terræ scinditur — Percussa solis apiculo*. (*Æterna cœli gloria, feria sexta ad laudes*) citée aussi par M. Gorra.

4) Bartsch, *Lesebuch*, p. 101.

5) Dict. Honorat, s. v. vigil.

arrivé sensiblement au même résultat. M. Gorra rapproche avec raison *bigil* du *speculator* et du *preco* de la 1^{ère} et de la 2^{ème} strophes: — la „gaite“ ou le „sereno“ passe. Sans plus insister, je renvoie au chapitre dans lequel M. Gorra étudie ces deux mots.

Miraclar tenebras. Le sens est évidemment transparent, „*Cedunt tenebræ lumini*,“ mais comment l'expliquer.¹ M. Gorra propose: *Miraclar [las] tenebras*. Cette correction paraît risquée à M. Anglade.

Je proposerai pour *miraclar tenebras* = *viran clar tenebras*, — *clar* pris adverbialement, „les ténèbres tournent,“ se changent en clarté. Je propose sous toutes réserves le texte suivant:

Lalba par tumet mar e terra sol
Poy pasa bigil, viran clar tenebras.

„L'aube paraît, le soleil frappe (de ses rayons) la mer et la terre; puis passe la „gaite“; les ténèbres se changent en clarté ou la clarté succède aux ténèbres.“

Dans ce texte roman, on ne trouve qu'un seul article, peut-être introduit postérieurement; sur les quatre propositions, trois fois le verbe précède le sujet. On est donc en présence de tournures latines et certains mots *sol*, *bigil*, ont conservé la forme primitive. Je n'ai trouvé *vigil* que dans le Dict. de Honorat. La trame de ces deux vers est certainement latine¹).

M. Jeanroy²) a reproduit la pièce entière et l'a fait suivre de considérations fort intéressantes auxquelles je renvoie. Elle se compose de trois strophes comprenant chacune trois vers latins et notre refrain. M. l'abbé Pépouey me dit que ces vers latins sont des trimètres trochaïques catalectiques. Chacun renferme onze syllabes. Autant que j'en puis juger, cette poésie latine a un mérite réel; les expressions *Phæbus*, *Aurora*, la font remonter à une époque relativement ancienne.

M. Jeanroy³) dit que cette pièce „n'est peut-être qu'une allégorie pieuse.“ Cette hypothèse rendrait compte de la formation du refrain ou des répons dans la suite des temps. Les clercs chantaient les vers latins et les fidèles, après eux, reprenaient le refrain qui, primitivement latin, serait devenu peu à peu inintelligible et aurait insensiblement revêtu une forme vulgaire ou romane, soit par le fait des fidèles, soit par celui des clercs. Les mots latins qui n'ont point passé dans le

1) J'apprends par une citation de M. Gorra que M. Rajna avait émis cette idée longtemps avant moi dans un travail, que je n'ai pu consulter (*Studj de fil. rom.* II, 67—89).

2) *Origines de la poésie lyrique en France*, p. 73.

3) *Loc. cit.*, p. 73.

roman auraient été éliminés. Ainsi s'expliqueraient dans ce texte les deux mots latins persistants, l'absence de l'article et les inversions un peu fortes. Les vers et le refrain devaient se chanter sur le même air. Si le premier vers roman n'avait que 10 syllabes, pour répondre au deuxième qui a 11 syllabes, mais la dernière féminine, le mot *sol* aurait dû avoir deux notes. On peut aussi supposer *e* devant *mar*.

Partant de ces données, peut-on rétablir les deux vers primitifs? Ce serait bien téméraire. Essayons toutefois:

Alba paret, lucet mari et terræ sol.
ou bien . . . , ferit mare et terram sol.
Deinde transit vigil, clarent tenebræ.

L'accusatif roman *tenebras* aurait tout naturellement remplacé le nominatif latin *tenebræ* et *Deinde* = *Poy*.

Le troubadour Austorc d'Aurillac et son sirventés sur la septième Croisade.

Par

A. Jeanroy à Toulouse.

Il ne nous reste du troubadour Austorc d'Aurillac qu'une seule pièce, uniquement conservée dans le manuscrit C (fol. 362 r°.); encore est-elle fort incomplète: en effet l'ablation de la vignette qui en entourait l'initiale et de celle qui ouvrait la chanson suivante ne nous a laissé qu'une partie des strophes I et V et a fait tomber les derniers mots de la „tornade“. Raynouard, qui en a publié la plus grande partie¹⁾, n'a pas tenté de combler ces lacunes; Mahn²⁾ a scrupuleusement copié ce qui subsistait de la première strophe, mais n'a rien donné de la cinquième³⁾.

1) Choix de Poésies, V, 54 (v. 1—2, 9—20, 22—23, 29—32, 41—42).

2) Gedichte der Troubadours, no. IX.

3) Voici comment se présentent les vestiges des strophes I et V:

rlac
dieus per quas fa
a (quelques traces de l'h précéd.) tan gran ma
a. de nostre rey frā
s larc e cortez. q (q tildé)
as sufert quai tal
n (on peut lire u) taja preza. quellh
servir te pogues [bas du recto].

Ai ualens reys
largueza. dalex
lo mon conques
la gran anta qu
bre te de karle
de girart cum u
so bet souenia
ram turex fello
[bas de la col. 1 v°]

Ce qui restait du texte a paru néanmoins assez explicite pour que l'on crût possible de dater la pièce: Raynouard, adoptant l'opinion de MilLOT¹⁾, déclare que l'auteur „y déplore les malheurs de la croisade où périt St. Louis“. Tous les savants qui ont eu à mentionner cette pièce s'étaient, jusqu'à ces derniers temps, ralliés unanimement à cette opinion²⁾. Je viens d'apprendre, par une note de la récente dissertation de M. K. Lewent sur les chansons de croisade provençales³⁾, qu'elle avait été combattue, il y a une quinzaine d'années, par M. Schindler dans un travail que je n'avais jamais réussi à consulter. Selon M. Schindler, le sirventès d'Austorc doit être rapporté, non à la croisade de 1270, mais à celle de 1250. C'est aussi à ce résultat que m'avait conduit un nouvel examen de la pièce.

En revoyant avec soin le manuscrit, j'ai constaté qu'il restait de la strophe V une partie appréciable, et il m'a semblé possible de restituer, presque à coup sûr, les parties manquantes de cette strophe et de la première⁴⁾. On verra que cette restitution appuie pleinement l'opinion de M. Schindler.

Voici d'abord le texte de la pièce, que je ferai suivre, à l'usage des non-provençalistes, d'une traduction littérale.

- I. [Ai!] Dieus! per qu'as fa[ch]a tan gran ma[lez]a
De nostre rey fran[c]es larc e cortes
Q[uan] as sufert qu'aital [a]nt' aja preza?
4 Qu'elh [ponhava cum] servir te pogues,

1) Histoire littéraire des Troubadours, II, 430.

2) Diez (Leben und Werke, 2^e éd. p. 484) reproduit à peu près les termes mêmes de Raynouard. — „C'est à l'occasion de la mort de St. Louis et des calamités qui venaient d'accabler les chrétiens de la Palestine, au moment où le poète composait son sirvente“, dit Emeric-David (Histoire littéraire XIX, 605), dans une phrase dont je laisse à d'autres le soin de débrouiller la construction. Emeric-David, qui appelle le poète „Austorc“, cite et traduit les vers 1—2, 9—16, 19—20, 22—23, 41—42. La faute de lecture *clergia* pour *clercia*, qu'il a empruntée à Raynouard, montre clairement qu'il n'a pas recouru au manuscrit. — Cf. encore P. Meyer (Bibliothèque de l'Ecole des Chartes, 1869, p. 280), Chabaneau (Biographies des Troubadours, p. 127), Anglade (Le Troubadour Guiraut Riquier, p. 61, n. 1 et 174, n. 6).

3) Das altprovenzalische Kreuzlied (Rom. Forsch. XXI), p. 7, n. 1.

4) Du nom même du poète il n'est resté à la rubrique que les quatre dernières lettres (*rlac*); mais ce nom se lit en entier dans les deux tables qui ouvrent le volume (fol. XV et XX) sous la forme *Austorc daorlhac*.

1 Le vers est complet, sous cette forme même, à la table par noms d'auteurs (fol. XV, v^o). — 2 Peut-être faut-il corriger *frances* en *franc e*. — 12 L's finale de *empres* a été coupée. — 21 *seruagan*. — 23 *uencutz*. — 39 *foram turex*.

- Que'l cor e'l saber hi metia
 En tu servir la nueg e l dia,
 E cum pogues far e dir tom plazer:
 8 Mal guizado l'en as fag eschazer.
- II. Ai! bella gens avinens e corteza,
 Que oltra mar passetz tam bel arnes,
 May no'us veyrem tornar sai, de que'm peza,
 12 Don per lo mon s'en es grans dols empre[s].
 Maldicha si' Alexandria,
 E mal dicha tota clerchia,
 E maldig Turc, que'us an fach remaner:
 16 Mal o fetz Dieus quar lor en det poder.
- III. Crestiantat vey del tot a mal meza,
 Tan gran perda no cug qu'anemais fezes,
 Per qu'es razos qu' hom hueymais Dieu descreza,
 20 E qu'azorem Bafomet lai on es,
 Tervagan e sa companhia,
 Pus Dieus vol e sancta Maria
 Que nos siam vengut a non dever,
 24 E'ls mescrezens fai honratz remaner.
- IV. L'emperaires volgr'agues la crotz preza,
 E qu'a son filh l'emperis remazes,
 E que's tengues ab luy la gens franceza
 28 Contra fals clerex en cuy renha No Fes,
 Qu'an mort Pretz e Cavalairia
 E morta tota cortezia,
 E prezo a pauc qui a son desplazer,
 32 Sol qu'ilh puese sojornar e jazer.
- V. Ai! valens reys, [s'avias la] largueza
 D'Alex[andre, que tot] lo mon conques,
 [Vengarias] la gran anta qu' [as preza;
 36 Ai! mem]bre te de Karle, [del marques
 Guillem], de Girart cum v[encia].
 Ai! frances reys,] s'o be't sovenia,
 [Leu fo]ran Turc fello [en ton poder,
 40 Quar] bon secors fai Dieus a ferm voler.
- VI. Sanh Peire tenc la dreeha via,
 Mas l'apostolis la'lh desvia
 De fals clergues que ten en som poder,
 Que per deniers fan manb[s lo mal voler].

Traduction.

I. Ah! Dieu, pourquoi as tu fait ce grand malheur au sujet de notre roi français, large et courtois, quand tu as permis qu'il souffrit telle honte¹, lui qui

s'efforçait de te servir de toute sa puissance et mettait cœur et savoir à te servir nuit et jour, qui se peinait uniquement à dire et à faire chose qui te plût? Mauvaise récompense lui en as-tu octroyée.

II. Ah! belle troupe gracieuse et courtoise, qui passâtes la mer en si bel équipement, nous ne vous verrons donc jamais revenir en ce pays! J'en ai grand chagrin et le deuil s'en est répandu par le monde. Maudite soit Alexandrie, maudit le clergé, maudits les Turcs qui ont fait échouer votre entreprise¹⁾: grand ort eut Dieu de leur en donner le pouvoir.

III. Je vois Chrétienté mise à mal; je ne crois pas que nous ayons jamais éprouvé telle perte. Et c'est bien raison qu'on cesse de croire en Dieu et que nous adorions Mahomet là où il est, Tervagant et sa compagnie, puisque Dieu et sainte Marie veulent que nous soyons vaincus contre tout droit et que les mécréants remportent tout l'honneur.

IV. Je voudrais que l'empereur eût pris la croix et que l'empire restât à son fils, et que se tint avec lui la nation française contre les clercs perfides en qui règne Non-Foi, qui ont tué Prix et Chevalerie, tué toute courtoisie, et s'inquiètent peu du malaise des autres, pourvu qu'eux-mêmes puissent se reposer dans les délices.

V. Ah! vaillant roi, si tu avais la largesse d'Alexandre qui conquît le monde entier, tu vengerais la grande honte que tu as soufferte. Ah! qu'il te souvienne de Charles et du Marquis²⁾, de Girart et de ses victoires. Noble roi, s'il t'en souvenait, bientôt les Turcs félons seraient en ton pouvoir, car Dieu fait à ferme vouloir bon secours³⁾.

VI. Saint Pierre tint la voie droite, mais le pape dévie, lui et les clercs perfides qu'il tient en son pouvoir et qui pour argent font vouloir le mal à beaucoup de gens.

Je ferai remarquer d'abord que, s'il s'agissait de la croisade de 1270, la mention d'Alexandrie (v. 13) serait bien singulière. Elle est toute naturelle, au contraire, s'il est ici question de l'expédition de 1249—50; non point que les croisés aient éprouvé quelque échec à Alexandrie⁴⁾, mais il est naturel que cette ville si connue représente ici l'Egypte tout entière. Mais c'est surtout la strophe IV qui me

1) Le mot „anta est, à peu près assuré par le v. 35. M. Lewent (op. cit. p. 7, n. 1.) propose aussi anta.

2) Ou „qui vous ont fait rester là-bas“.

3) C. à-d. Guillaume au Court-Nez. Ces trois allusions à des héros épiques sont à ajouter à celles que M. Birch-Hirschfeld a mentionnées dans un livre bien connu.

4) Il y a quelque naïveté à suggérer à Louis IX captif ce moyen de réparer ses désastres. Il est difficile de trouver un exemple plus topique de la tyrannie du lien commun dans la littérature provençale.

5) Le roi avait songé d'abord à attaquer Alexandrie, mais il se rangea à l'avis du Comte de Poitiers, que, „pour tuer le serpent il fallait lui écraser la tête“ et il marcha sur le Caire (Joinville, éd. de Wailly, § 188).

paraît probante : en 1270 y avait-il réellement un empereur ? Richart de Cornouailles et Alfonse de Castille se disputaient, assez mollement du reste, les prérogatives impériales, satisfaits, semble-t-il, d'un titre purement platonique. Ni l'un ni l'autre n'eut la moindre velléité d'aller venger Louis IX, et nul dans la chrétienté n'y compta¹⁾. En 1250 au contraire toutes les paroles du poète s'expliquent à merveille²⁾. Frédéric II n'avait-il pas, depuis son expédition de 1228—9, maintes fois promis de retourner en Terre-Sainte et maintes fois différé l'accomplissement de son vœu ?³⁾ Il eût été tout naturel, en ce cas, qu'il laissât le pouvoir à son fils Conrad, qui, né en 1228, avait alors l'âge d'homme⁴⁾. Notre poète, animé, comme la plupart de ses confrères, d'un fervent esprit gibelin, souhaite un peu naïvement la conclusion d'une alliance franco-allemande contre l'Eglise. Cette alliance était, du vivant de St. Louis, infiniment peu probable ; mais ce vers est curieux en ce qu'il nous montre que la politique du saint roi n'obtenait pas, surtout au midi sans doute, toutes les approbations. Quant à la colère du poète contre les clercs, elle a le tort de s'exprimer en termes trop vagues, hérités peut-être des troubadours du temps de la Croisade⁵⁾, mais elle s'explique parfaitement. Le pape n'avait-il pas à, plusieurs reprises, essayé d'armer la chrétienté, la France surtout, contre l'empereur⁶⁾, de détourner contre lui les forces imposantes que Louis IX, plus dévoué à la cause chrétienne que le pape lui-même, avait préparées contre le sultan d'Egypte ?⁷⁾ De semblables invectives contre les clercs retentissaient alors dans toute l'Allemagne⁸⁾ et dans les villes gibelines d'Italie, et notre troubadour n'était pas le premier sans

1) Une expédition anglaise partit bien pour la Terre-Sainte en 1270, mais elle était conduite par Edouard, fils de Henri III, non par Richart (voy. Röhrich, *Geschichte des Königreichs Jerusalem*, p. 957).

2) Je rappelle que la défaite de Mansourah est du 6 avril et que Frédéric ne mourut que le 13 novembre. Notre sirventès se trouve ainsi très exactement daté.

3) Zeller, *Histoire d'Allemagne*, V, 385, 382, 386, 396.

4) On pouvait craindre qu'Innocent IV ne profitât de l'absence de Frédéric pour déposséder le jeune Conrad ; le poète au v. 26 exprime sa sympathie pour la dynastie des Hohenstaufen.

5) Quelques vers de Bernart Sicart (Raynouard, IV, 192) rappellent d'une façon frappante ceux d'Austore d'Aurillac : *Aquelhs an l'aondansa — E la gran benanansa . . . ; Non av[e]tz cobeytatz, — Sofretz greu malanansa — E vistes ses coinhdansa.*

6) Zeller, *Histoire d'Allemagne*, V, 406.

7) Ibid., V, 435.

8) Ibid., V, 410.

doute qui eût opposé à Saint Pierre ses indignes successeurs, plus avides de richesses que soucieux du bien des âmes¹).

Je ne veux pas insister sur la strophe V, puisqu'une partie en est hypothétique. Mais on remarquera que ce qui reste du vers 38 ne peut s'appliquer qu'à un personnage vivant, et que le vers 40 fait aussi très nettement allusion à la possibilité d'une revanche.

Il me reste à dire quelques mots de l'auteur de cet éloquent sirventès. Emeric-David se borne à déclarer que „son histoire est complètement inconnue“. M. Chabaneau propose dubitativement de l'identifier avec un Austorc d'Ornac (Hérault), qui fut consul de Montpellier en 1252. Mais il faudrait supposer que la forme *Aorlhac* dans le manuscrit est fautive, supposition inutile, car cette forme désigne constamment à cette époque la ville d'Aurillac²). Nous connaissons précisément une famille „d'Aorlhac“ ou „d'Orlhac“, où, à partir de la fin du XII^e siècle, le prénom de notre troubadour fut héréditaire dans la branche aînée. Ce prénom fut porté au cours du XIII^e siècle par trois personnages sur lesquels nous avons quelques renseignements. Le premier nous est connu par une sentence arbitrale prononcée par l'abbé de Maura, entre l'abbaye d'Aurillac et *nobilem virum Astorgium de Aureliaco*³). Sur lui et ses descendants on trouvera quelques indications, que je me borne à résumer, dans deux historiens locaux, H. de Barrau et Deribier du Chatelet⁴). Cet Austorc (que le premier de ces deux historiens nomme Austorc V et le second Austorc IV) fit en 1236 hommage de Tenières au comte de Toulouse. Il eut, entre autres enfants, deux fils, Austorc (VI selon de Barrau, V selon Deribier) et Durand. L'aîné confirma en 1258 les donations faites à l'abbaye de

1) Il semble que ç'aît été un mot d'ordre dans le camp gibelin de reprocher au clergé ses richesses, sa vie luxueuse et mondaine (voyez le passage d'une lettre de Pierre des Vignes cité dans Zeller, op. cit., VI, 393). On retrouve ces mêmes reproches dans le sirventès de Calega Panzan (1268) publ. *Annales du Midi*, XV, 147.

2) Voyez le texte de l'acte cité plus loin. Je pense, comme M. Thomas (*Annales du Midi*, VII, 437, n. 2) qu'il vaut mieux couper *d'Aorlhac* que *da Orlhac*, au devant être une notation du son *au* (*Aureliacum*).

3) Acte imprimé par M. A. Thomas dans *Annales du Midi*, VII, 436.

4) De Barrau, *Documents historiques et généalogiques sur les familles et les hommes remarquables du Rouergue* (Rodez, 1855), tome I, p. 722—3. — Deribier du Chatelet, *Dictionnaire historique et statistique du Cantal*, (Aurillac, 1859) t. I, p. 95—7. Je fais suivre des initiales de chacun les renseignements qui leur sont empruntés. Je remercie M. l'abbé L. Rigal d'avoir bien voulu consulter pour moi ces deux ouvrages que je n'avais pu trouver ici.

Bonneval par son père (B.) et testa en 1259; par une transaction passée en 1260 entre sa veuve et son frère nous savons qu'il mourut avant cette date; selon D. C. il aurait trouvé la mort en Afrique au cours d'une croisade.

Son fils, Austorc (VII selon B., VI D. C.) nous est connu par des actes de 1261 à 1285 (analysés plus complètement par D. C. que par B.). Il en résulte qu'il était encore mineur en 1260 (B.) et qu'il prit la croix en 1270 (D. C.)¹⁾; l'acte de 1285 est son testament. C'est naturellement à lui qu'a été attribué notre sirventès, puisqu'on datait celui-ci, sur la foi de Millot et de l'Histoire littéraire, de 1270²⁾. Il est évident, d'après ce qui vient d'être dit, que la pièce n'est pas de lui, mais bien de son père.

Comme l'a déjà fait remarquer M. P. Meyer³⁾, ce sirventès est calqué, quant au rythme et aux rimes, sur une chanson de Peirol (*M'entencio ai tot 'en un vers mesa*) qui avait déjà été imitée dans plusieurs pièces de caractère satirique ou politique⁴⁾. Lui-même a dû avoir un certain retentissement, car il a été imité à son tour: on en retrouve non seulement les rimes, mais quelques idées essentielles, dans le célèbre sirventès qu'un „chevalier du Temple“ composa en 1265 à propos de la prise de Césarée par les Turcs⁵⁾. Le templier en effet, comme le chevalier rouergat, donne à ses contemporains le conseil ironique de se convertir à la foi de Mahomet, et, comme lui encore, il s'élève contre le pape et les clercs qui „vendent Dieu pour argent“, et aiment mieux faire des conquêtes en Italie que secourir les chrétiens de Terre-Sainte.

1) M. Anglade (op. cit. p. 174, n. 6) renvoie sur ce fait à Dom Bouquet XX, 306, 308; mais je n'ai rien trouvé là qui y soit relatif. M. Anglade (ibid. et p. 181, n. 2) analyse quelques-uns des actes en question.

2) C'est ce que font notamment la Biographie universelle (Paris, Michaud 1811; art. *Austau d'Orlhac*) et les deux historiens que je viens de citer. C'est à Millot que remonte la graphie *Austau* que la Biographie reproduit scrupuleusement.

3) Histoire littéraire, XXXII, 69; cf. Maus, Peire Cardenal's Strophenbau, n^o. 27, V, p. 88.

4) A celles qui ont été citées par M. M. Meyer, Maus et Salverda de Grave (Le Troubadour Bertran d'Alamanon p. 64) il faut ajouter encore Luquet Gatelus, *D'un sirventès m'es granz volontatz presa* (dans Bertoni, I Trovatori minori di Genova, p. 28).

5) Raynouard, Choix, IV, 131. Le manuscrit Campori nous a récemment fait connaître le nom de ce singulier religieux: il s'appelait Ricaut Bonomel (voy. Bertoni, Nuove Rime provenzali, p. 25. [Extrait des Studi romanzi, n^o. 2]; cf. Verzeichnis, n^o. 423).

Altfranzösische Motette in Handschriften deutscher Bibliotheken.

Von
Albert Stimming in Göttingen.

Gaston Raynaud hat in seiner Sammlung altfranzösischer Motette¹⁾, die zum grössten Teil auf der berühmten Liederhandschrift von Montpellier beruht, auch noch andere Handschriften benutzt, und zwar ausser 7 Pariser 4 ausländische, nämlich 2 Oxforder (Douce 139 und 308), eine Londoner (Brit. Mus. add. 30091) und eine römische (Vat. Christ. 1490). Deutschland ist hier also nicht vertreten, und doch besitzen unsere Bibliotheken ebenfalls eine nicht unbedeutende Zahl von französischen Motetten, welche, so weit mir bekannt ist, sich auf vier Handschriften verteilen, über die ich im folgenden einige Mitteilungen machen möchte.

1. Die Bamberger Handschrift.

Die Handschrift²⁾ gehört der Stiftsbibliothek zu Bamberg (Bibliotheca Reverendissimi Capituli Bambergensis) und trägt die Bezeichnung Ed. IV, 6. Sie stammt nach der Schrift vermutlich aus dem Anfange des 14. Jahrhunderts und besteht aus 2 Teilen. „Der zweite Teil³⁾ enthält

¹⁾ Recueil de motets français des XII^e et XIII^e siècles, publiés d'après les manuscrits, avec introduction, notes, variantes et glossaires par Gaston Raynaud, suivis d'une étude sur la musique au siècle de Saint Louis par Henri Lavoix fils, 2 B. Paris 1881—83 (Bibliothèque française du moyen-âge I—II).

²⁾ Sie wird an verschiedenen Stellen von Wilhelm Meyer, der auch mich zuerst auf dieselbe aufmerksam gemacht hat, erwähnt, nämlich 1. Die Buchstabenverbindungen der sogenannten gothischen Schrift. Abh. der Ges. der Wiss. zu Göttingen 1887, S. 5—6; 2. Der Ursprung des Motetts. Nachrichten der Ges. der Wiss. zu Göttingen 1898, 113 = Gesammelte Abhandlungen 1905 II, 303 u. 315.

³⁾ cf. W. Meyer, Die Buchstabenverbindungen, S. 6.

Magistri Ameri (oder Aumeri) Practica artis musicae. Der Prolog beginnt: „Licet mihi ipsi in omni scientia nimis sim insufficiens“ und gibt die willkommene Angabe, „ego Amerus presbyter Anglicus clericus et familiaris patris domini Octoboni S. Adriani dyac. cardinalis (1276 als Hadrian V Papst) in domo eiusdem anno dom. 1271 mense Augusti compilavi.“ Diese, wie es scheint, noch unbekannte und schon der Datierung wegen wichtige Abhandlung beginnt „Quia Graeci fuerunt primi inventores“.

Der erste Teil der Handschrift umfasst 64 Pergament-Blätter in Quartformat, von denen jedoch die beiden letzten frei geblieben sind. Die übrigen 62 Blätter, d. h. 124 Seiten, sind in je 2 oder 3 Kolonnen geteilt, und jede Kolonne enthält 10 Reihen Noten mit je 5 Notenlinien nebst untergeschriebenem Text. Drei Kolonnen befinden sich auf 6 aufeinanderfolgenden Seiten, nämlich Blatt 31b bis Blatt 34a, alle Seiten vor- und nachher haben deren zwei. Bei letzteren werden die ersten 9 Reihen von den Oberstimmen eingenommen, während die unterste dem Tenor überlassen bleibt, der hier stets lateinisch ist. In einem einzigen Falle, auf Blatt 57b, sind 2 verschiedene Tenore untereinander angegeben, es sind hier also die beiden letzten Reihen damit ausgefüllt. Wo dagegen 3 Kolonnen vorhanden sind, ist die dritte für den Tenor bestimmt, und zwar ist er hier stets französisch.

Der Text jeder Stimme beginnt mit einem farbigen Anfangsbuchstaben, und zwar abwechselnd mit einem blauen oder roten, sodass jedes Motett entweder 2 rote oder 2 blaue Initialen und je einen von der entsprechenden anderen Farbe aufweist. Nur das Gedicht mit 2 Tenoren hat von jeder Farbe zwei.

Die Handschrift enthält im ganzen 100 vollständige Motette, und die Sammlung ist wohl absichtlich auf diese Zahl beschränkt worden, da, wie oben erwähnt, der verfügbare Raum nicht voll ausgenützt worden ist. Alle Motette haben je 2 Oberstimmen, und zwar sind letztere in 44 Fällen beide lateinisch, in 47 Fällen beide französisch, achtmal, nämlich bei Nr. 26, 32, 36, 47, 62, 67, 68 und 83, ist die erste französisch, die zweite lateinisch, und bei Nr. 33 ist das Verhältnis der beiden Sprachen das umgekehrte.

Wenn der Tenor lateinisch ist, so ist der Text niemals vollständig angegeben, sondern stets durch ein bis drei Anfangsworte angedeutet, während die Noten vollständig aufgezeichnet sind. Haben auf einer Seite 2 Motette Platz gefunden, so steht der Tenor des oberen Motetts am Fuss der linken, der des unteren am Fuss der rechten Kolonne. Umfasst ein Motett den unteren Teil einer Seite und die ganze folgende, so besteht die zehnte Reihe der letzteren nur aus

Noten, während der Text des Tenors, bzw. der Anfang desselben, bereits auf der ersten angegeben ist. Da wo ein französisches Gedicht als Tenor verwandt ist, ist es ganz ausgeschrieben, weil hier der Text nicht, wie in dem anderen Falle, als bekannt vorausgesetzt wurde. Da ein Motett mit 2 Tenoren ausgestattet ist, so sind deren im ganzen 101 vorhanden, und zwar 98 lateinische, 3 französische. Die lateinischen Tenore sind aber keineswegs bei allen Motetten verschieden, vielmehr kehren einige derselben mehr oder weniger häufig wieder. Am beliebtesten ist der Tenor *Omnes*, der nicht weniger als 10mal verwandt ist (in Nr. 20, 22, 23, 40, 43, 65, 82, 90, 91, 92b); ihm folgen *Aptatur*, das 8mal erscheint (Nr. 24, 30, 33, 34, 38, 59, 71, 86); *Portare* 5mal (Nr. 19, 51, 56, 68, 81); in je 4 Motetten finden wir *Domino* (Nr. 1, 31, 58, 100), und *In seculum* (Nr. 12, 17, 47, 64); in je 3 *Et gaudebit* (Nr. 10, 67, 74) und *Hec dies* (Nr. 21, 87, 96); 2mal begegnen *Alleluya* (Nr. 2, 95), *Alma* (Nr. 5, 25), *Amoris* (Nr. 39, 69), *Cumque* (Nr. 63, 83), *Eius* (Nr. 41, 48), *Flos filius* (Nr. 42, 97), *In veritate* (Nr. 14, 45), *Kyrie* (Nr. 26, 85), *Manere* (Nr. 2, 18), *Misit, Misit dominus* (Nr. 27, 75), *Mors* (Nr. 61, 66), *Optatur* (Nr. 49, 92a), *Pneuma, Neuma* (Nr. 99, 84), *Veritatem* (Nr. 11, 73). Dagegen treten folgende 33 Tenore in nur je einem Motette auf: *Agmina* (6), *Amen* (8), *Angelus* (36), *Aperis* (78), *Beata* (13), *Brumans (?) est mors* (37), *Confitebor* (15), *Descendentibus* (70), *Egregie* (79), *Et ne nos* (50), *Et sperabit* (57), *Et super* (4), *Et veritate* (98), *Ex semine* (29), *Eya* (9), *Fiat* (3), *Hic factus est* (16), *In Bethleem* (44), *In odorem* (62), *In perhenni* (46), *Johanne* (55), *Letabitur* (94), *Mane prima* (77), *Mulierum* (60), *Nobis* (80), *Nostrum* (76), *Notum* (93), *Proh dolor* (35), *Pro patribus* (89), *Regnat* (7), *Tamquam* (88), *Victime* (72), *Virgo* (32).

Da, wie wir gesehen, 44 Motette 2 lateinische Lieder, 9 derselben ein solches aufweisen, so ist die Zahl der in unserer Sammlung verwandten und vollständig ausgeschrieben lateinischen Gedichte 97, die der französischen dagegen 106, da zu den 47 Motetten mit 2, und 9 mit einer französischen Oberstimme noch die 3 französischen Tenore kommen.

Die lateinischen Gedichte haben alle einen ernsten, zum allergrössten Teil religiösen Charakter. Von letzterer Gattung bezieht sich ein grosser Teil auf die heilige Jungfrau. Nicht weniger als 36 sind an sie gerichtete Gebete, 18 enthalten einen Lobgesang auf sie, von denen 4 speziell ihre Unbeflecktheit behandeln, 6 die Form einer Anrede an sie tragen. 12 sind Gott dem Vater gewidmet, davon die Hälfte in Form eines Gebetes. Auch an Christus und an den heiligen Geist ist je ein Gebet gerichtet, ausserdem sind 4 Lieder dem Preise des Er-

lösers bestimmt, wozu noch 2 Hymnen auf sein Kreuz kommen. Von den Heiligen ist nur Katharina mit einem besonderen Gebete, Nikolaus mit einem Lobgesang vertreten; ein Gedicht bezieht sich auf den bethleemitischen Kindermord, in 2 andern wird der Tod angeredet, und eins ist ein Schmähedicht gegen die Juden. Die übrigen, zu denen auch das unten als Probe mitgeteilte gehört, beziehen sich auf Gegenstände der Moral oder andere didaktische Stoffe; unter ihnen beschäftigt sich eins mit den schlechten Geistlichen, zwei mit den Juristen, darunter eins speziell mit den Advokaten. Die meisten dieser Gedichte finden sich auch, z. T. in etwas anderen Fassungen, in den bereits gedruckt vorliegenden Sammlungen lateinischer geistlicher Lieder von Mone, Coussemaker, Dreves u. a.

Von den 106 französischen Gedichten sind nur 2 religiöse, nämlich Gebete an die heilige Jungfrau, den „Stern des Meeres und die Königin der Welt“, in welchen sie um Fürbitte bei ihrem Sohn angefleht wird. Unter den weltlichen beziehen sich nicht weniger als 13 auf das Leben der Hirten. Der Dichter erzählt, wie er eine Hirtin trifft und um ihre Liebe wirbt; oder ein Schäfer klagt ihm unter Tränen, dass seine Marot sich einem anderen zugewandt; oder er hört, wie wieder ein anderer sich laut rühmt, dass er in den Armen seiner Geliebten geruht habe; oder Robin berichtet, wie er seiner Liebsten, die einen Kuss von ihm verlangt, diesen törichter Weise verweigert habe. Andere Pastorellen geben Schilderungen des Lebens der Schäfer und Schäferinnen.

Den Pastorellen stehen andere Dichtungen epischen Charakters nahe, die man mit einem modernen Ausdruck Romanzen genannt hat. In einem klagt die schöne Ealis, dass ihre Mutter sie wegen ihres Liebhabers schlage; in einem anderen begegnet der Dichter einem jungen Mädchen, welches darüber trauert, dass ihr Schatz sie vergessen, und bietet sich ihr als Ersatz an; in einem weiteren beobachtet er die Zusammenkunft zweier Liebender.

Unter den rein lyrischen Stücken gibt eins dem Schmerz über die Schlechtigkeit der Zeit Ausdruck, in einem zweiten macht der Dichter seinem Zorn gegen die Verläumder Luft, die ihm viel Schaden und Schmerz bereiten; ein drittes enthält einen heftigen Ausfall gegen die Frauen. Einige weitere beschäftigen sich mit den Freuden des täglichen Lebens, teils indem sie nach Art eines Colin Muset das Essen und Trinken, den Sang und die Liebe feiern, teils das lustige Leben anderer fröhlicher Kumpane schildern.

Eine besondere Beachtung verdienen solche Lieder, die jungen Mädchen in den Mund gelegt werden, deren 8 vorhanden sind. 3 jener Mädchen sind Nonnen, und alle 3 sehnen sich nach Freiheit,

die eine, weil ihr beim Anzug des Frühlings das Herz vor Lust und Sehnsucht schwillt, die andere, weil sie die Liebe kennen zu lernen wünscht, die dritte, weil sie das strenge Klosterleben verabscheut. Auch ein anderes Mädchen erklärt, sie habe bisher von der Liebe nichts gewusst, fühle aber, dass jetzt auch für sie deren Zeit gekommen sei, und hofft, dass diese ihr Glück bringen werde. Die übrigen sind geradezu Liebeslieder: das Mädchen versichert, dass sie ohne ihren Schatz nicht leben könne, oder klagt, dass sie den Geliebten bei einem verabredeten Stelldichein nicht getroffen habe; eine Schäferin endlich frohlockt, Robin liebe sie, habe sie reich beschenkt, und sie werde ihm treu bleiben.

Auch von den anderen Gedichten sind die meisten der Liebe gewidmet. Einzelne singen das Lob derselben im allgemeinen, schildern besonders die veredelnde Wirkung, die sie auf die Menschen ausübt. In einem andern wird auf die enge Beziehung zwischen der Liebe und der Musik hingewiesen und letztere Kunst, besonders der Wohllaut der menschlichen Stimme gepriesen. Ein weiteres behandelt das Thema der Liebe in dem aus den ältesten Erzeugnissen der französischen Lyrik bekannten ehfeindlichen Sinne. Nach einem begeisterten Hymnus auf die Liebe heisst es: „Sie lehrt die Dame, ihren bösen Ehemann zu hintergehen und zu singen: „Trauriger Gatte, Ihr sollt nicht erfahren, wessen Liebste ich bin; . . . ein Kuss von ihm ist mir lieber als die ehelichen Freuden von Euch.“ In einem anderen erzählt der Dichter, seine Geliebte habe sich verheiratet, und der Gatte verbiete ihm den Verkehr mit ihr; er aber werde heimlich, wie ein Mäuschen, nach wie vor zu ihr gehen. Zwei Gedichte haben die Form eines Gespräches zwischen zwei jungen Leuten. In dem einen beteuert der Liebende seiner Dame auf deren Frage seine unwandelbare Treue, in dem andern lässt das Mädchen ihren stürmischen Werber auf Erhörung hoffen. Sehr anmutig fordert der Dichter in einem weiteren sein Lied selbst auf, zur Nachtigall zu gehen, mit der Bitte, seiner Liebsten Grüße von ihm zu überbringen. Durchaus eigenartig endlich ist eins, das ganz aus einandergereichten Refrains von Liebesliedern besteht.

Die Mehrzahl der zu dieser Gattung gehörigen Stücke atmet allerdings den konventionellen Geist, der durch die provenzalische Lyrik in die französische Literatur eingeführt worden ist. Da es Frühling ist, so will der Dichter seiner Liebe Ausdruck verleihen; daher singt er begeistert das Lob seiner Dame, ihrer Tugenden und inneren Vorzüge, besonders aber ihrer körperlichen Reize. Diese ihre Vorzüge haben ihn auf immer gefangen; er sehnt sich unaufhörlich nach ihr, die Liebe lässt ihm weder am Tage noch auch nachts im Bette Ruhe

oder Schlaf finden. Aber selbst diese Leiden können ihn nicht von seiner Dame abwendig machen, ja er erträgt seine Qualen gern, da durch diese seine Liebe nur immer wächst.

Ganz einzeln kommt allerdings auch ein Gefühl des Unmutes oder des Zornes zum Durchbruch. Die Dame freue sich sogar, ruft er schmerzerfüllt aus, über seine Pein, so dass sein einziger Trost in der Hoffnung auf Rache bestehe.

Schliesslich sind noch solche Gedichte vorhanden, welche sich auf die Trennung der Liebenden beziehen. 3 derselben enthalten Worte, welche der Dichter beim Abschied an seine Dame richtet; 2 andere sind in der Zeit nach der Trennung entstanden und spiegeln deutlich die dadurch hervorgerufene betrühte Stimmung des Dichters wieder.

Die in einem Motett vereinigten Lieder zeigen keineswegs immer den gleichen Inhalt oder den gleichen Charakter, geradeso wie ja auch verschiedensprachige Gedichte zusammengefügt worden sind. So erscheint z. B. eine Romanze neben einem Hymnus auf die Liebe, ein religiöses Gedicht neben einem Liebeslied, eine Pastorelle neben einer Klage über die Schlechtigkeit der Zeit, und ähnliche Unterschiede weisen auch die Bestandteile anderer Motette auf.

Auch die dialektische Form der Lieder bietet kein einheitliches Bild, sodass mit Sicherheit anzunehmen ist, dass verschiedene Dichter bei der Abfassung beteiligt gewesen sind. Den Namen kennen wir nur bei den beiden Liedern eines Motetts (Nr. 24), weil diese unter den sicheren Dichtungen des bekannten Adam de la Hale verzeichnet sind. Daher hat der Verfasser auch mit dem in beiden vorkommenden Adam unzweifelhaft sich selbst gemeint.

Was nun den Text unserer Handschrift betrifft, so ergibt ein Vergleich mit der von Montpellier, dass jener in den Fällen, wo er abweicht, eine bessere, dem Originale näher stehende Fassung aufweist¹⁾. Da die Handschrift ausserdem einige sonst überhaupt noch nicht bekannte und auch, wie es scheint, anderswo nicht überlieferte Lieder enthält, so verdient die Sammlung sehr wohl eine Ausgabe, und eine solche wird daher demnächst in den Veröffentlichungen der Gesellschaft für romanische Literatur erscheinen. Als Probe teile ich das Motett Nr. 11 mit, das aus einer französischen und einer lateinischen Oberstimme, sowie einem lateinischen Tenor besteht. Das französische Gedicht kommt sonst nicht vor.

1) Auch Wilhelm Meyer (Die Buchstabenverbindungen S. 6) erklärt: „Der Handschrift . . . in Montpellier . . . steht diese Bamberger Handschrift an Umfang nach, allein sie ist etwas älter und demgemäss etwas reiner überliefert als die von Montpellier.“

a

El mois de mai,
 Que chante la malvis,
 Que flourist la flour de glai,
 La rose et li lis:
 Lor doit bien joi mener qui d'amours est espris; 5
 Si m'envoiserai,
 Car je sui loiaus amis
 A la plus bele qui soit en ces päis;
 En lié amer ai tout mon cuer mis;
 Ja n'en partirai
 Tant com serai vis.
 La grant biauté de son cler vis,
 Sen cors le gai, qui est fait par devis,
 Mi font a lié panser tous dis.

b

De se debent bigami
 Non de papa queri,
 Qui se privilegio
 Spoliarunt cleri;
 Sed de facto proprio 5
 Nunc possunt doceri
 Et hoc cum Ovidio
 Pro vero fateri:
 „Non minor est virtus quam querere parta tueri.“

c

Kyrie.

2. Die Wolfenbütteler Handschrift.

Diese Handschrift trägt die Signatur Helmst. 1099, ist also aus der Bibliothek der alten Helmstädter Universität hervorgegangen. Heinemann¹⁾ teilt über sie folgendes mit: „Pergam. 17½ × 13 cm 253 Bll. 14. Jahrh. Durchweg mit Noten und mit verzierten bald roten bald blauen Anfangsbuchstaben, f. 31, 92, 116, 123, 145, 193 grösseren Initialen auf Goldgrund, z. T. mit figürlichen Darstellungen, die aber sehr gelitten haben. Enthält: 1. f. 1—192. Carmina vel Poëmata Latina. Zu Anfang fehlen mehrere Bll. Ein beträchtlicher Teil derselben ist aus dieser Handschrift veröffentlicht von Flacius in dessen

1) Otto von Heinemann, Die Handschriften der herzoglichen Bibliothek zu Wolfenbüttel. 1. Abteilung, Bd. III, Wolfenbüttel 1888, S. 54.

Buche: *Varia doctorum piorumque virorum de corrupto ecclesiae statu Poemata etc. Cum praefatione Mathiae Flacii Illyrici 1557. Basileae per Ludovicum Lucium. — 2. f. 193—253. Chansons Françaises, tant ecclésiastiques que laïque (l. laïques). — Allem Anscheine nach, auch nach dem Einbände zu schliessen, früher im Besitze von Flacius. — Lederband.*“ Ausserdem findet sich zwischen S. 54 und 55 des Katalogs die verkleinerte Wiedergabe von Bl. 144b und 145a.

Dreves¹⁾ macht über die Handschrift folgende Angaben: „Französischer Herkunft und aus dem XIII. Jahrhundert, zählt 253 Pergamentblätter $18 \times 13,5$ cm. Blatt 122b unten bezeugen die Buchstaben M. F. I. Flacius als einstigen Besitzer. Der Anfang der Handschrift ist verstümmelt. Fol. 1—31 enthalten mehrstimmige Sätze mit unterlegten kurzen Prosatexten. Die Handschrift wird durch Initialen in mehrere Abteilungen gegliedert. Die erste fol. 31a bis 46b enthält Lieder mit dreistimmigem Satz:

Salvatoris hodie	31a	Veri floris sub figura	39b
Die Christi veritas	33a	Quis tibi Christe meritas	40b
Relegentur ab area	34b	Quid tu vides Jeremia	42a
Veni creator spiritus	36a	O Maria virginei	43a
Synagoga meminit	39a	Crucifigat omnes	46b

Nun folgen z. T. leere, z. T. mit Nachträgen ausgefüllte Blätter bis fol. 92a. Hier beginnt eine neue Abteilung, *Cantiones* mit zweistimmigem Satze, begreifend:

Praesul nostri temporis	92a	Austro terris influente	104b
Deduc Sion uberrimas	93a	Sursum corda elevate	107b
Naturas Deus regulis	96a	Quod promisit	111a
Gaude virgo virginum	99a	Transgressus legem Domini	116a
Ortu regis evanescit	100b	Fraude caeca desolato	117a

Zwischen diesen Liedern steht fol. 112b und 114b *Pater* und *Ave* mit zweistimmigem Satz. Die folgenden beiden Abteilungen bringen eine grosse Anzahl lateinischer Texte, aber von allen nicht mehr als eine einzige Strophe, weshalb ein detailliertes Anfangsverzeichnis hier wegbleibt. Fol. 135a bis 138b und fol. 193a bis zum Schlusse französische Lieder, alle mit nur einer Strophe Text, die erstere Serie mit zwei-, die letztere mit einstimmigen Weisen.“

Der von beiden Berichterstattem erwähnte frühere Besitzer der Handschrift ist der bekannte Reformator und Gegner Melanchtons sowie der gemässigten Richtung, Namens Matthias Vlacich, latinisiert

1) Guido Maria Dreves, *Analecta Hymnica medii Aevi XX.* Leipzig 1895 S. 26—27.

Flacius, mit dem Beinamen Illyricus, weil er aus der illyrischen Stadt Albona stammte, 1544 Professor der hebräischen Sprache zu Wittenberg, der seit 1558 an der neu gegründeten Universität Jena lehrte, 1561 abgesetzt wurde und 1575 starb.

In der Tat enthält die von Heinemann genannte, von Flacius herstammende Sammlung in dem Abschnitte „*Cantilena a pia quondam ante CCC annos composita*“ (Ausgabe von 1557, S. 29 sq.; Ausgabe von 1754, S. 18 sq.) zahlreiche lateinische Lieder, die unserem Codex entnommen sind. Allerdings hat Flacius, der Tendenz seines Werkes entsprechend, nur solche aufgenommen, die von dem Verfall der mittelalterlichen Kirche Zeugnis abzulegen schienen.

Wie schon aus obigen Mitteilungen hervorgeht, zerfällt die ganze Sammlung in 2 Hauptabschnitte, einen mit lateinischen und einen mit französischen Liedern. Beide Arten erscheinen, wie in der Bamberger Handschrift, als Motettentexte, und wie dort enthält die Sammlung auch die zu den Texten gehörigen Melodien. Ein Unterschied besteht darin, dass bei uns ausser dreistimmigen Motetten zahlreiche zweistimmige vorkommen und dass bei den dreistimmigen die beiden Oberstimmen nicht in 2 Kolonnen nebeneinander, sondern nach, bezw. untereinander niedergeschrieben sind.

Die Zahl der lateinischen Lieder, welche als Oberstimmen dienen, ist sehr erheblich. Ihr Inhalt ist dem des lateinischen Bestandteils der Bamberger Handschrift ganz ähnlich; es sind hier wie dort religiöse Dichtungen von verschiedener Art und verschiedenem Charakter. Die letzte steht auf Blatt 192a, die Rückseite dieses Blattes ist mit Notenlinien versehen, aber leer.

Die Angabe Heinemanns, dass der erste Abschnitt ausschliesslich lateinische, der zweite ebenso ausschliesslich französische Texte enthalte, ist jedoch nicht zutreffend. Wie schon Dreves bemerkt hat, finden sich auch mitten in dem lateinischen Abschnitte noch einige französische. Das auf Blatt 132b mit den Worten „*Doce nos hodie viam prudencie stabilem*“ beginnende schliesst Bl. 133b mit „*arcebit et*“, d. h. mitten in einem Satze, sodass man annehmen muss, dass das folgende Blatt verloren gegangen ist. Das Lied gehört zu denen, die Flacius aufgenommen hat (Nr. XL; Ausgabe von 1754, S. 25); Dreves, *Analecta* XXI, 198); bei ihm schliesst es: „*Da spiritum paraclitum, Cujus unctio Vicium arcebit [Et] extincto vitio De virtutibus nos docebit.*“ Ihm hat also offenbar noch die vollständige Handschrift vorgelegen.

Auf Blatt 134a finden wir einen französischen Text, und zwar beginnt auch dieser mitten im Satze, sodass vielleicht sogar mehr als ein Blatt der Handschrift in Verlust geraten ist. Also von dem franzö-

sischen Gedichte, das jetzt die beiden Seiten des Blattes 134 füllt, fehlt der Anfang; es beginnt mit den Worten: „amis ma donee samor bouche o grant savor pleine de doucor euz uers face uermeillete de froiche coulor“. Der Schluss lautet: „Bien sai qe ie ne uiurai fors tant semplus cum li plera“. Darauf der Tenor mit dem Text *Agmina*. Die Oberstimme ist ein französisches Lied, das auch in einer Pariser Handschrift (Ars. Bibl. 6351) aufbewahrt wird und von Raynaud (Rec. de Motets II, 41—2) abgedruckt ist. Der Anfang lautet dort:

Quant froidure trait a fin
 Encontre la seson,
 Que chantent en leur latin
 Par bois cil oiseillon,
 Et verdissent cil gardin,
 Lors si [est bien] raison
 Que je chant de cuer tres fin,
 Quar j'ai bone achoison,
 Quant cele por qui je chant
 M'a donee s'amour:
 Bouche o grant savor
 Plaine de douçour,
 Euz vers, face vermeillete
 De fresche coulor.

Für das erste Wort unseres Textes „amis“ findet sich dort also nichts Entsprechendes; es gibt auch keinen Sinn. Im übrigen ergibt ein Vergleich der beiden Fassungen, dass bei uns die ersten 9 Verse fehlen, und dass der Text der Pariser Handschrift in mehreren Punkten der bessere ist.

Ausser diesem unvollständigen Liede finden sich aber auf den folgenden Blättern noch 4 weitere, von denen 2 eigentümlicher Weise noch einmal an einer anderen Stelle in unserer Handschrift vorkommen, nämlich: „Se j'ai amé, N'en doi estre blasmé“ mit dem Tenor *Ex semine* (Blatt 136a und b) auch Blatt 247a, und das darauf folgende: „Mout est foux qi fame croit“ mit dem Tenor *Do* (Blatt 136b und 137a) noch auf Blatt 238a.

Weiter ist folgendes zu bemerken. Während auf der Vorderseite von Blatt 145 sich ein lateinisches Lied und der Anfang eines zweiten „Benedicta regia virgo venerabilis“, befindet, steht am Rande neben der ersten Zeile mit roter Tinte: „Quant voi la rose“. Und genau so auf der Rückseite desselben Blattes: „[L']autrier ioir“, auf Blatt 146a: „Mult est fous“, und auf Blatt 157a: „Laiu t'et en mai“.

Ebenso hat aber auch der zweite Abschnitt, der, wie erwähnt, französische Texte enthält, eine Ausnahme aufzuweisen. Das 12. Motett (Blatt 205b bis 206a) besteht nämlich aus einem lateinischen Gedicht (*Tanquam suscipit vellus pluvium*) und einem französischen (*Quant nest la flor en la pree*) als Oberstimmen und einem lateinischen Tenor (*Tanquam*). Im übrigen sind von Blatt 193a an die Oberstimmen ausschliesslich französisch. Das erste Lied beginnt mit einer schönen gold, blau und rot verzierten Initiale und den Worten: „Encontre le tans de pascor qe tuit amant moient joie et baudor“; es findet sich u. a. auch in den Handschriften von Bamberg und Montpellier, ist daher von Raynaud (I, 71 sq.) bereits herausgegeben. Dieser französische Abschnitt enthält 114 Motette, unter denen 23 aus je 2 Oberstimmen bestehen, nämlich Nr. 1—17, 19—23 und Nr. 56. Letzteres hat zwar scheinbar nur eine, weil der Kopist keinen Zwischenraum zwischen den beiden Liedern „Cele m'a la mort donnee“ und „Nus ne set les maus, s'il n'aime“ gelassen hat. Das Motett Nr. 18 ist das einzige, welches 3 Oberstimmen aufzuweisen hat; die übrigen 90 haben deren nur eine.

An Blatt 210 schliesst sich inhaltlich unmittelbar Blatt 212 an; das Blatt 211 besteht aus einem schmalen Streifen Pergament, dessen Recto auf 2 Reihen die Worte enthält: „ment sages sui si m'en repent. In se . . . cu . . . lum.“ Diese Worte bilden den fehlenden Schluss von Blatt 215b, welcher lautet: „C'est la rose et le lis Dessouz tout autre pais Si mi tendrai sagement Se j'ai amé fole“. Demnach hätte jener Streifen zwischen Blatt 215 und 216 eingefügt werden müssen.

Endlich ist hervorzuheben, dass noch deutlich Anzeichen dafür zu erkennen sind, dass auch der französische Abschnitt aus mehreren Gruppen besteht, die daher vielleicht verschiedenen Quellen entnommen sind. Während nämlich die französischen Oberstimmen bis Blatt 215b ohne erkennbare Anordnung niedergeschrieben sind, beginnen die folgenden 19 Lieder (Blatt 216a bis 222a) der Reihenfolge nach mit den 19 Buchstaben des Alphabets von A bis T, einschliesslich K (*Ki leiaument sert s'amie*, Nr. 33), worauf noch 2 neue Abteilungen, die ebenfalls alphabetisch geordnet sind, folgen; die erste (Blatt 222a bis 248a), bei der nur die Buchstaben C, D, E etwas vermischt sind, zählt 59 Gedichte, sodass also gewöhnlich mehrere derselben mit dem gleichen Buchstaben beginnen; z. B. ist A und D mit je 5 Stücken vertreten, E und Q sogar mit 9 u. s. w., während dagegen kein Gedicht mit G, K, R beginnt und nur je eins mit B, F, N, O.

Die zweite Abteilung, die den Schluss der Handschrift einnimmt (Blatt 248b bis 253b), ist offenbar nicht zu Ende geführt worden; sie enthält nämlich 3 Lieder, die mit A beginnen, ebenso viele mit B, 2

mit D, und darauf folgt gleich „Par pou li cuers ne me parti“ und als letztes „S'aucuns m'ont par lor envie a tort blasmé“.

Die Tenore sind wie in der Bamberger Handschrift fast immer nur kurz angedeutet, sei es durch ein Stichwort, sei es durch mehrere, ja ab und zu nur durch eine Silbe, z. B. *Do* (Nr. 3, 75, 102), *Ne* (Nr. 19 und 50), *Lo* (Nr. 77), *Go* (Nr. 87, 89, 93, 111), *Tan* (Nr. 114). Einen umfangreicheren Text hat nur ein Tenor, nämlich der von Nr. 56: *Alle- luya! Hodie Maria virgo celos ascendit; gaudete quia cum Christo regnat.* Dagegen fehlen Tenor und Noten ganz bei Nr. 86. Der Tenor ist, so- weit er erkennbar angegeben ist, stets lateinisch, mit einziger Ausnahme der beiden Motette 20 und 21, die einen französischen Text im Tenor haben, der infolgedessen auch wieder ganz mitgeteilt wird.

Auf dem letzten Blatt 253 sind bei der Rückseite nur 2 Reihen ganz und eine weitere etwa zu drei Vierteln mit Text und Noten an- gefüllt. Den Rest der Seite nehmen leere Notenlinien ein.

Die Gesamtsumme der in der Handschrift enthaltenen französischen Lieder beträgt 142; da jedoch, wie wir gesehen, einige zweimal vorkommen, und zwar 6, so sind in Wirklichkeit nur 136 verschiedene vorhanden. Der Inhalt unterscheidet sich nicht wesentlich von dem der Bamberger Handschrift, sodass wir darauf nicht im einzelnen einzugehen brauchen. Unter den 136 französischen Liedern sind 37 aus anderen Handschriften nicht bekannt und noch nicht herausgegeben. Ich werde diese im An- hang zu der Ausgabe der Bamberger Handschrift abdrucken. Als Probe teile ich das folgende mit, das auf Blatt 251b aufgezeichnet ist.

a

Deduisant m'aloie ier mein
 Seur la rive de Seine,
 Tant qe es prez vinc Saint Germain,
 Si cum voie m'ameine,
 La truis fille a un vilain,
 Mes n'et pas vilaine,
 Cors ot gent et avenant,
 Douz ris, souef aleine,
 Euz ot vers et bien assis;
 Lors li dis
 Con fins amis:
 „Mout vos pris,
 Touse, et lou“.
 Ele respont: „A pou
 M'est de vostre pris,
 Por vostre mentiau blo

Ne feroie pis,
 Foi qe doi Saint Pou;
 Ne sui pas, ce vos plevia,
 De ceus de Paris,
 Dont vous jouez a devis.

b

Go.

3. Die Münchener Bruchstücke¹⁾.

Während die bisher behandelten Handschriften vollständig und unversehrt auf uns gekommen sind, haben sich von den nunmehr zu besprechenden nur einzelne Trümmer erhalten. Die Münchener Hof- und Staatsbibliothek besitzt seit dem Jahre 1873 vier Pergamentblätter in Duodezformat, mit der Signatur Cod. gallo-roman. 42 versehen, von denen vielleicht zwei ursprünglich aufeinanderfolgten, daher aus 3 (möglicherweise auch aus 4) verschiedenen Stellen einer sonst verlorenen Liederhandschrift stammen.

Jedes dieser 4 Blätter enthält 12 Reihen Noten auf je 4 Linien mit darunter gelegtem französischen Text, und daran schliessen sich jedesmal Noten mit Tenorbezeichnung. Also haben wir es auch hier mit Motetten zu tun, und zwar sind diese sämtlich zweistimmig. Wenn nach dem Abschluss der Oberstimme der noch übrigbleibende freie Raum der Reihe nicht ganz für den Tenor ausreichte, so wurde je nach Bedürfnis entweder die ganze folgende Reihe oder nur der zweite Teil derselben zu Hilfe genommen. In letzterem Falle stand für die Oberstimme des folgenden Liedes nur noch der erste Teil der Reihe zur Verfügung.

Die Rückseiten von Blatt 2 und 3 sind nicht vollständig ausgenutzt worden. Jene weist nur 9 Reihen Noten mit französischem Text, d. h. der Oberstimme, und den Anfang des Tenors auf, die zehnte in ihrem ersten Viertel den Rest des Tenors. Auf Bl. 3 b befinden sich sogar nur drei Reihen Noten, von denen $2\frac{1}{3}$ von der Oberstimme, der Rest von dem Tenor eingenommen wird.

Die französischen Lieder beginnen immer mit einer farbigen, abwechselnd roten oder blauen Initiale, und auch der darauf folgende Buchstabe zeigt stets die grosse Form. Die Initialen sind z. T. verblasst; in einem Falle, bei dem ersten Liede auf Bl. 3 a, ist dieselbe sogar ganz vergessen worden. Die Schrift ist im ganzen sauber und

1) Mein Kollege Wilhelm Meyer hat mir die in seinem Besitze befindlichen Photographien der Bruchstücke freundlichst zur Benutzung überlassen.

klar, doch ist sie an einzelnen Stellen etwas blass, an anderen, besonders am unteren Teil von Bl. 4a und b, verwischt, daher schwer zu lesen.

Oben auf Blatt 1a beginnt auch ein Motett „Manoir me fet en folie“, und so schliessen sich auf diesem Blatte noch drei weitere und der Anfang eines vierten „Avueques tel Marion i a pastoriaus“ an. Mit Blatt 2 verhält es sich ebenso; die drei ersten Motette sind ganz vorhanden, das letzte, also das vierte „Fole acostumance“ ist nicht ganz zu Ende geführt, sondern endet mitten in einem Worte. Auch das 3. und das 4. Blatt beginnt mit einem vollständigen Motett „[J]a por longue desirree“ und „Toz seus chevauchai“, und da, wie oben erwähnt, die Rückseite von Bl. 3 nur z. T. benutzt ist, so sind die Motette dieses Blattes alle zu Ende geführt, während am Schluss von Bl. 4b wiederum eins unvollendet abgebrochen ist. Die beiden letzten Blätter enthalten 6 ganze Motette und ein Bruchstück, so dass der Gesamtbestand der Handschrift an französischen Liedern sich auf 13 vollständig und 3 nur teilweise überlieferte beläuft.

Von den Tenoren sind 3 verloren gegangen; 4 mal erscheint die Bezeichnung *Manere*, dreimal *Ne*, je zweimal *Lux magna* und *Omnes*, endlich je einmal *Et Jherusalem* und *Hodie*.

Die Fragmente sind schon 1873, also gleich nachdem sie der Münchener Bibliothek einverleibt waren, von K. Hofmann abgedruckt worden¹⁾, und es ist auffällig, dass G. Raynaud sie nicht gekannt, wenigstens in seiner Ausgabe nicht benutzt hat. Vielleicht ist ihm die Veröffentlichung darum entgangen, weil Hofmann den Ausdruck „Motette“ nicht verwandt hat. In einem der Lieder (9,7) braucht der Dichter selbst von seinem Werke den Ausdruck „deschant“.

Hofmann hielt die französischen Texte für Unica. Heute wissen wir, dass mehrere derselben auch in anderen Handschriften aufbewahrt sind. Mit Benutzung dieser anderen Fassungen werde ich dieselben, da sie nicht in der Bamberger Handschrift vorkommen, ebenfalls in dem oben erwähnten Anhang neu herausgeben.

4. Die Darmstädter Bruchstücke²⁾.

Auch auf der Grossherzoglich Hessischen Hofbibliothek zu Darmstadt befinden sich mehrere Bruchstücke von alten Motettensammlungen,

1) Sitzungsberichte der philosophisch-philologischen und historischen Klasse der k. b. Akademie der Wissenschaften zu München. Jahrgang 1873, S. 349—57.

2) Wilhelm Meyer erwähnt dieselben in seinen „Fragmenta Burana“ Göttingen 1901, S. 19, Anm. — Er besitzt von ihnen Photographien, die ich habe benutzen dürfen.

darunter einige, die aus mehreren Pergamentstreifen zusammengesetzt sind, welche von alten Buchdeckeln losgelöst worden waren. Diese hat Wilhelm Meyer entdeckt und in der richtigen Reihenfolge zusammengefügt. Die Bruchstücke tragen die Nummern 3471 und 3472, enthalten aber fast ausschliesslich lateinische Stücke; nur ein Motett in Nr. 3471 besteht aus einer Oberstimme mit französischem und einer solchen mit lateinischem Text. Die beiden Stimmen sind in zwei Kolonnen neben einander niedergeschrieben: das französische links, das lateinische rechts, und beide sind mit grossen roten Initialen geziert. Da indessen der untere Teil des Blattes weggeschnitten ist, so ist auf der Vorderseite nur der Anfang, auf der Rückseite nur ein anderes Stück der beiden Stimmen erhalten, von dem französischen Texte auf der Vorderseite:

Douche dame par
 amors virge mere au roi
 souverain por allegier ma dolor
 le cuer trop uain.

Auf der Rückseite:

creatour a cui on doit
 toute amor mont tourne en
 chantant te proierai de cuer
 urai dame enuers ton fil.

Da sich dasselbe Lied jedoch auch in den Handschriften von Bamberg, Montpellier und Rom befindet (G. Raynaud, Recueil I, 125 und II, 129), so kann das Fehlende mit deren Hilfe ergänzt werden. Roth hat auf unser Bruchstück zuerst aufmerksam gemacht (Mitteilungen aus altfranzösischen u. s. w. Handschriften der Darmstädter Hofbibliothek, Rom. Forsch. VI, 199) und auch die ersten Zeilen abgedruckt.

Phonétique française.

Par

Jules Cornu à Graz.

Chute de la voyelle finale.

I.

Pour bien saisir comment l'atone finale est venue à tomber, il ne faut pas oublier que le langage ne se compose pas de mots isolés, mais de mots unis par des procédés syntactiques et rythmiques. L'atone finale est tombée d'abord dans le corps de la phrase, s'est maintenue plus longtemps à la pause. Le toscan, beaucoup mieux que les autres langues romanes, nous permet de déterminer les cas où l'atone se maintient et ceux où elle se supprime. Toutes les voyelles finales qui sonnent à la pause peuvent ou doivent s'amuir dans le parler continu.

L'*e* qui provient de l'A, *e* dont la valeur n'a pas été nécessairement la même à toutes les époques de la langue, se maintient et l'orthographe continue à l'écrire, quoique souvent il ne sonne plus. Dans l'ancienne langue il y a déjà quelques exemples de l'amuissement de l'*e*. Il ne suffit pas de les citer, mais il vaut la peine de montrer dans quelles conditions l'*e* s'amuit. Dès les plus anciens textes le pluriel de l'article féminin ne diffère pas du pluriel de l'article masculin :

<i>*deles mains</i>	}	ne se rencontrent plus,
<i>*ales mains</i>		
<i>*enles mains</i>		

mais sont déjà devenus

des mains
as mains
es mains.

A côté de *icestes choses* dans cinq passages du Psautier de Montebourg (14.7 43.23 48.1 49.21. 23) on trouve une douzaine de fois *icez choses*. Dans les Quatre livres des Rois on lit *cestes viles* p. 107,

cestes meïmes paroles p. 265, *cestes genz* p. 418. Le Roland en revanche a déjà *cez paroles*.

NOSTRAS et VOSTRAS proclitiques sont devenus *noz* et *voz* en passant par les formes hypothétiques *nostres* **nostes* **nosts* *vostres* **vostes* **vosts*. Le Psautier de Montebourg où la forme pleine *icestes* est encore en usage ne connaît que *noz* et *voz* : *noz oreilles* 43. 1, *noz mains* 43. 22, *les noz levres* 11. 4, *les voz mains* 57. 2.

Il y a des textes qui ont les formes *el* *els* au lieu des formes pleines *ele* *eles*. Le pronom étant d'ordinaire proclitique, la chute de la terminaison s'explique aisément.

Quelques adverbes se rencontrent de fort bonne heure avec et sans *e*. Le Psautier de Montebourg cependant a partout *ore*, *des ore*, *uncore*, que ces adverbes soient proclitiques ou non. Dans les Quatre livres des Rois la graphie *ore*, quand le mot est proclitique, est de beaucoup la plus fréquente. Il y a une foule d'exemples tels que *ore nus aïe* p. 39, *ore nus aturnums* p. 50, *ore te pri* p. 56. En ne tenant pas compte de ceux où *or* est devant un mot commençant par une voyelle et où il vaudrait mieux écrire *ore* ou *or'*, il y en a fort peu vu l'étendue du texte, une douzaine peut-être, qui présentent la forme *or* : *or vus hastez* p. 30, *or m'entent* p. 55, *or te tais, bele suer* p. 164. Le même texte a toujours *des ore* et *encore*, que ces adverbes soient proclitiques ou non; à la pause la forme pleine *ore* est la seule employée : *que li falt ore fors sul le regne?* p. 70, *vei ore u est la lance le rei* p. 104, *mult poz ore e plus purras* p. 106. Dans la Vie de Saint Alexis où l'adverbe *or* est très souvent au commencement du vers il manque des exemples de *ore* à la pause. A la césure, c'est-à-dire à la pause, la Chanson de Roland a *ore* :

lierez m'en ore le quant e le bastun 247;

V.⁴ a la leçon :

or m'en doncz le quant et le baston,

et *or* est la forme qu'on trouve au commencement du vers dans plusieurs passages :

or sachiez reirement 784,

or vos oi jo parier 208,

or se dorment li Frane 2521.

Les vers du même texte (27 179 324) qui ont *ore* se rétablissent en lisant *or*. Dans la Vie de Saint Gile par Guillaume de Berneville, texte anglo-normand du XIII^e siècle, l'emploi de *or* et *ore* est conforme à ces données. On y rencontre il est vrai quelques exemples de *ore* au commencement du vers, mais ils sont tous très aisés à corriger.

L'Alexis a *encor* au vers 360:

net conoûmes n'encor net conoissoms;

le Roland *uncor* au vers 156:

uncor purrat guarir;

mais comme on peut s'y attendre, *uncore* à l'assonance, c'est à dire à la pause:

sun cumpaignun Gerier ocit uncore 1580.

Il y a dans le Roland neuf laisses en *o*, quelques unes assez longues, où *uncor* eût trouvé sa place, si cette forme avait été employée à la pause.

Lores qui ne se rencontre ni dans l'Alexis ni dans le Roland est la seule forme employée dans le Psautier de Montebourg et dans les Quatre livres des Rois, qu'il soit proclitique ou non. Je remarquerai en passant que dans le Psautier de Montebourg *lores* est toujours proclitique. Guillaume de Berneville ne connaît que *lores*, qu'il faut restituer aussi au vers 2598:

Lors plurent e grant e petit.

Lores qui est la leçon du manuscrit doit être maintenu. C'est *e* que les éditeurs auraient dû retrancher.

Les deux adverbes *buer* et *mar* étaient plus anciennement *mare* et *buere*. Je ne me souviens pas d'avoir rencontré *buere*, mais *mare* est fréquent dans le Roland, où il est toujours proclitique: *tant mare fustes*, *ber* 350 2221, *tant mare fus* 1561, *li emperere tant mare vus nurrit* 1860, *dient paien: Si mare fumes net* 2146. Dans d'autres passages on lit *mar*: *ja mar crerez Marsilie* 196, *ja mar crerez bricun* 220, *Carles li magnes mar vus laissat as porz* 1949, *sire cumpainz, tant mar fustes hardiz* 2028. *Mar* est aussi la forme de la Vie de Saint Alexis, v. 437: *mar te portai bels filz*, mais on ne la trouve que dans ce seul passage; c'est celle aussi des Quatre livres des Rois, où on lit *mar vendrad mais devant mei* p. 85, *mar l'ociras* p. 103, *mar te mariras* p. 164. Devant les mots commençant par une voyelle il vaudrait mieux écrire *mare* ou *mar'*.

UNQVAM a donné les formes *unkes onques* et *unc onc*. *Unkes onques* se rencontre à la pause, et souvent aussi sans qu'il y ait pause. *Unc onc* a sa place au commencement du vers ou après la césure, jamais à la pause. L'Alexis a *onc* dans deux passages:

onc puis cel di nes contint liedement 140,

ses enemis nel puet onc enjaner 160,

mais dans les autres (vv. 238 243 435 536 602) on lit *onques*. Dans

cestes meïmes paroles p. 20
a déjà ces paroles.

NOSTRAS et VOSTI
passant par les formes
*vostes *vosts. Le Psautier
est encore en usage ne
mains 43. 22, les noz lev

Il y a des textes qui
ele eles. Le pronom étant
s'explique aisément.

Quelques adverbess
Le Psautier de Monteb
que ces adverbess soient
des Rois la graphie ore
la plus fréquente. Il y
p. 39, ore nus aturnun
compte de ceux où or
et où il vaudrait mieux
du texte, une douzaine
hastez p. 30, or m'ente
texte a toujours des or
ou non; à la pause la
falt ore fors sul le re
mult poz ore e plus
l'adverbe or est très
exemples de ore à la
Chanson de Roland a

livrez

V.⁴ a la leçon:

or m'en

et or est la forme qu'
passages:

Les vers du même
lisant or. Dans la
texte anglo-normand
à ces données. On
au commencement

de l'enie de vos m'amie,
il me pleisoit et bel vos iere 3325,
al desarmez iere 4047,
Ier... ses nies iere 6830.

on devrait se trouver aussi au vers 6513:

muz fu ses pere li rois
ni rime iert et de grant aage,

et la rétablir. Dans le discours continu on trouve par
passages où iert est employé il suffira de citer:

ni li toins en iert cheuz 3978,
ni chet vers et cist iert sors 5322,
ni vent biaux et acenanz 6275.

Les formes ere, iere et ert, dont l'emploi
de l'ancien de Troyes. Ert qui est la forme la
plus fréquente. On la rencontre dans une
seul où se

et d'autre manière:

ere se achere n'iere 36. 44.

qui se montrent les vers 36. 44 2. 6
54. 119. 625 42. 562 54. 496, 55. 297
il ressort des passages plus

plus corie 44. 134,

56. 1251,

où la forme iere pourrait

41. 68,

56. 1047,

56. 1687.

rois vers de la pièce

as sûr que l'auteur en soit Rustebuef, qui a signé
 on sait, celles qui lui appartiennent
 econde personne du singulier de l'imparfait dont je
 ent supposer que l'emploi des formes *eres ers ieres*
 utes été en usage, aura été le même que celui de
iert, mais je ne connais pas de textes où elles
 ouvent pour qu'il soit aisé d'en fournir la preuve.
 u t dans *lait let*, la troisième personne du singulier
 nt du verbe *laier*, dans les troisièmes personnes du
 ctif *seit soit, ait*, dans *-eit -oit* de l'imparfait et
 dans *-out -ot* de l'imparfait normand de la con-
ier, prouve que l'atone est tombée de bonne heure.
 onnent *puisset et puist, eret et ert*, avaient *seiet et*
 e n'hésiterais pas à regarder ces dernières formes
 rent d'abord employées à la pause et je dirais que,
 es par excellence, *seiet et aiet, esteiet et aveiet* ont
 l'e, qui, comme le prouve *fazet* des Serments, y
 ans *chose, donet, conservet*, écrits encore *cosa, dunat*,
 le l'e que ne connaît ni l'Eulalie qui a *sostendreiet* ni
 iennes où on lit encore *aiet, saveiet, doceiet, sis*
iet, fereiet, se serait communiquée petit à petit
 personnes du singulier de l'imparfait et du con-
 minaison normande *-out -ot*.

édition de la Vie de Saint Alexis publiée par
aiet dans quatre passages que je citerai plus
 blir ou à maintenir. Mais *aiet* s'accordant
deveit et serveit, seules formes employées
 i de la peine à croire que la leçon préférée
 vers suivants soit la bonne :

que d'els aiet mercit 185,
ue d'els aiet mercit 508,
e d'els aiet mercit 599,
le nule enfermetet
empres n'aiet santet 557.

7 tel que le donne L. *sempres nen ait*
 rangement de *ait* en *aiet* n'étant que
 de L. au vers 508, il n'y a pas de
 es vers 185 508 599 semblent au
 la leçon de L. dans le deuxième
 e *de els ait mercit* et P. *kil ait de*
 e P. au vers 325

le Roland on rencontre *unkes* à la rime et dans le corps du vers; *unc* est mis au commencement du vers, plus rarement après la césure:

unc mais nuls hom en tere n'en vit plus 1040,
trenchet l'eschine, unc n'i out quis jointure 1333,
unc nel sunast se ne fust cumbatant 1769,
unc einz ne puis 3394,
unc ne vi gent ki si fust combatant 3516.

L'ancien français possédait encore d'autres formes qui semblent provenir également de UNQVAM: *ainques ains (ainz) ainc*. Ainsi que la provençale *onc* qui pourrait avoir passé par **aunc*, elles demandent une base *ANQVA dont l'origine n'est pas en tout point claire.

Quoique les formes *fores* et *hores* manquent aux plus anciens textes français, elles pourraient néanmoins avoir précédé *fors* et *hors* qui sont le plus souvent proclitiques. Le provençal a *fora foras fors*.

Ajoutons à ces exemples la préposition *chies* (*chies son oste, en chies son oste, a chies nos*), prov. *chas* (*chas lui, chas vos*, Ev. de St. Jean XIV 23 26) que ceux qui cherchent midi à quatorze heures tirent d'une base *CASU aussi problématique que peu vraisemblable. Car comme préposition *chies* étant toujours proclitique, la chute de la voyelle atone n'offre rien d'extraordinaire.

Il y a des formes verbales qui ont perdu l'*e* avant la chute du *t*. A côté de *puisset, puissed, puisse* on rencontre assez souvent *puist* dans *Deus te puist salver! Deus vos puist craventer!* par exemple. *Puist* étant proclitique, la chute de l'*e* n'a rien d'étonnant.

Dans les plus anciens textes français la troisième personne de l'imparfait du verbe *estre* répondant au latin *ÉRAT* a deux formes dont l'emploi n'est point arbitraire. La Vie de Saint Alexis permet de montrer clairement quelle place avait chacune d'elles. *Eret* est à l'assonance ou à la césure, c'est-à-dire à la pause:

quer fait i eret e justise ed amour 2,
coms fut de Rome, del mielz qui donc i eret 17,
quant il ço sourent qued il foïz s'en eret 103,
quels om esteit ne de quel terre il eret 240,
li chanceliers, cui li mestiers en eret 376,
e ço lour dist de quels parenz il eret 380;

ert en revanche est proclitique:

mais lui ert tart qued il s'en fust tornez 65,
sainte esriture ço ert ses conseilliers 258.

Même emploi de *ert* aux vers 3 301 319. Il n'y a qu'un passage qui soit en désaccord avec les vers que nous venons de citer:

tot li amanvet quanque besoinz li ert 233.

Dans la Chanson de Roland l'imparfait est rarement employé. Ni *eret* ni *ert* ne se rencontre à l'assonance où il y a trois ou quatre fois le futur *iert*. Le vers 719:

sunjat qu'il eret as graignurs porz de Sizer

et les vers 880 et 1214:

icil ert frere al rei Marsiliun

distinguent *eret* et *ert* de la même manière que l'*Alexis*, ce que fait aussi le Lapidaire A, où on lit, v. 17:

*Neruns fut de Rume emperere
en icel tens que li reis ere,*

mais il y a *ert* au v. 116:

*une altre ra ke est tachée
cume s'el' ert de sanc tuchée,*

et au v. 391:

*par dreit sereit en grant cherté
se il n'en ert si grant plenté.*

Dans Brandan on trouve *ere* à la rime, c'est-à-dire à la pause, aux vers 86 222 441 988. Mais dans le même texte on voit aux vers 1642 et 1670 *ert* rimer avec *pert* PARET, et ailleurs, vv. 169 268 656, dans le corps du vers, on lit à la pause la même forme. Ces derniers passages prouvent que de bonne heure l'anglo-normand ne savait plus distinguer l'emploi de *ere* et de *ert*. *Ert*, beaucoup plus souvent employé que *ere*, a fini par être seul en usage. Dans le seul passage du Psautier de Montebourg où *ert* se rencontre, il est employé correctement *iluec tremblerent de crieme u nen ert crieme* 13.9; il l'est aussi dans des passages des Quatre livres des Rois tels que *il ert malade[s]* p. 75, *il ert venuz* p. 223, *il ert guariz* p. 418, mais ne l'est plus dans *cunestables ert* p. 161, *evesques ert* p. 408, *la reïne Jezabel entrad en la chambre u li reis ert* p. 330. Wace est d'accord avec ces textes. Dans les onze mille vers du Roman de Rou, où l'on ne rencontre que *lores*, qu'il soit proclitique ou non, où *or* et *encor* sont à la proclise, *ore* et *encore* à la pause, mais rarement, *ert* (ou *iert*) est la seule forme qu'il emploie et toujours dans le corps du vers. La seule exception est le vers 6012 où *ere* rime avec *frere*. Villehardouin en revanche ne semble employer que *ere*.

Dans Crestien de Troyes les formes de l'imparfait qui répondent à l'imparfait latin sont comparativement rares. Cependant il y a dans Erec assez de passages qui prouvent qu'il en usait comme l'auteur de l'*Alexis*. A la rime on lit *iere*:

*Je feroie de vos m'amie,
s'il vos pleisoit et bel vos iere 3325,
. . . cil desarmez iere 4047,
Erec . . . ses nies iere 6830.*

Cette même forme devrait se trouver aussi au vers 6513:

*morz fu ses pere li rois
qui viauz iert et de grant aage,*

et peut-être faut-il la rétablir. Dans le discours continu on trouve partout *iert* et des nombreux passages où *iert* est employé il suffira de citer:

*toz li tainz en iert cheuz 3978,
cil estoit vers et cist iert sors 5322,
il iert mout biaux et avenanz 6275.*

Le champenois Rustebuef a les formes *ere*, *iere* et *ert*, dont l'emploi est le même que dans Crestien de Troyes. *Ert* qui est la forme la plus fréquente est toujours proclitique. On la rencontre dans une trentaine de passages. Nous n'en mentionnerons qu'un seul où se rencontre *ert* à côté de *iere*:

*L'evesques ert d'autre maniere:
que covoiteus ne eschars n'iere 36. 44.*

Iere a sa place à la rime, ainsi que le montrent les vers 36. 44 2. 6 23. 90 28. 44 30. 115 40. 99 157. 41 119. 695 42. 562 54. 496, 55. 297 56. 557. 845. 2028, ou à la césure, comme il ressort des passages plus clairsemés que voici:

*se petite iere, or est plus corte 44. 134,
ele i iere sor la pesance
de cels qui edier li devoient 56. 1251,*

auxquels nous en ajouterons trois autres où la forme *iere* pourrait aisément être rétablie:

*sanx orgueil ere et sanz envie 41. 68,
li freres son seignor vivoit
qui jones hom ert, et si voit
l'otrage que l'en sa suer fet 56. 1047,
preudom ert et bons crestiens 56. 1687.*

Quant à *ere*, il ne se rencontre que dans trois vers de la pièce trente-cinquième où il rime avec *mere*:

*molt fu a malese la mere
qui ne savoit ou sa fille ere 128,
et puis li conta qui ele ere 230,
car sage dame et cortoise ere 305.*

Aussi ne suis-je pas sûr que l'auteur en soit Rustebuef, qui a signé si souvent, comme on sait, celles qui lui appartiennent

Quant à la seconde personne du singulier de l'imparfait dont je n'ai rien dit, on peut supposer que l'emploi des formes *eres ers ieres iers*, si elles ont toutes été en usage, aura été le même que celui de *eret ere ert iere iert*, mais je ne connais pas de textes où elles reviennent assez souvent pour qu'il soit aisé d'en fournir la preuve.

Le maintien du *t* dans *lait let*, la troisième personne du singulier de l'indicatif présent du verbe *laier*, dans les troisièmes personnes du singulier du subjonctif *seit soit, ait*, dans *-eit -oit* de l'imparfait et du conditionnel et dans *-out -ot* de l'imparfait normand de la conjugaison en *-er* et *-ier*, prouve que l'atone est tombée de bonne heure. Si les textes qui donnent *puisset et puist, eret et ert*, avaient *seiet et aiet, -eiet et -ouet*, je n'hésiterais pas à regarder ces dernières formes comme celles qui furent d'abord employées à la pause et je dirais que, en qualité d'auxiliaires par excellence, *seiet et aiet, esteiet et aveiet* ont pu facilement perdre l'*e*, qui, comme le prouve *fazet* des Serments, y est plus ancien que dans *chose, donet, conservet*, écrits encore *cosa, dunat, conservat*. L'apocope de l'*e* que ne connaît ni l'Eulalie qui a *sostendreiet* ni le Fragment de Valenciennes où on lit encore *aiet, saveiet, doceiet, sis penteiet, metreiet, astreiet, fereiet*, se serait communiquée petit à petit à toutes les troisièmes personnes du singulier de l'imparfait et du conditionnel, même à la terminaison normande *-out -ot*.

D'après la dernière édition de la Vie de Saint Alexis publiée par Gaston Paris, Paris 1903, *aiet* dans quatre passages que je citerai plus loin serait la leçon à rétablir ou à maintenir. Mais *aiet* s'accordant mal avec *seit, aveit, esteit, deveit et serveit*, seules formes employées par l'auteur de l'Alexis, j'ai de la peine à croire que la leçon préférée par Gaston Paris dans les vers suivants soit la bonne :

e tuit li prient que d'els aiet mercit 185,
e ço li prient que d'els aiet mercit 508,
e si li prient que d'els aiet mercit 599,
n'i vient enfers de nule enfermetet
quant il l'apelet sempres n'aiet santet 557.

Le second hémistiche du vers 557 tel que le donne L. *sempres nen ait santet* étant irréprochable et le changement de *ait* en *aiet* n'étant que faiblement appuyé par la leçon de L. au vers 508, il n'y a pas de raison suffisante pour la rejeter. Les vers 185 508 599 semblent au premier abord exiger *aiet* qui est la leçon de L. dans le deuxième passage. Mais au vers 185 L. a : *que de els ait mercit* et P. *kil ait de els merci*; *de els* est aussi la leçon de P. au vers 325

et il respunent que nul de els nel set,
vers qui est dans L.:

icil respondent que neuls dels nel set.

Les premières pages du Psautier de Montebourg ayant fréquemment la graphie *de els*, on peut à bon droit supposer que l'auteur de l'*Alexis* ne connaissait pas encore la prononciation *d'els* et qu'il a écrit aux vers 185 508 599 *que de els ait mercit*.

L'*e* qui provient de l'*A* est tombé plus tard que celui qui répond aux autres voyelles. Dans *icestes choses* par exemple l'*e* est plus ancien que dans *iceste chose*; c'est la raison pourquoi *icestes choses* a pu devenir *icez choses*, tandis que *iceste chose* s'est maintenu. *Nostra terra* a gardé plus longtemps l'*a* que *nostras terras* qui est *noz terres* dès les plus anciens textes. On a vraisemblablement prononcé plus longtemps l'*a* de l'impératif de *porter* que celui de la seconde, troisième personne du singulier et troisième personne du pluriel de l'indicatif présent et l'on aura dit *porta*, mais *portes portet portent*. Il en aura été de même au subjonctif présent d'un verbe tel que *vendre*, qui a dû se conjuguer une fois *venda vendes vendet vendent*.

II.

L'*u* avant de tomber est devenu *ə*. Cet *ə* s'est maintenu plus longtemps que celui qui provenait de *e*. Que l'*ə* remonte à E ou qu'il soit l'affaiblissement de l'U, il n'est pas tombé non plus dans tous les mots de la langue en même temps. Les consonnes avoisinantes, parfois aussi la fréquence de certaines expressions, ont dû hâter ou retarder la chute de la finale atone. L'histoire du génitif et du datif masculin allemand nous fournit des données plus sûres quant à l'amuïssement de l'atone que ne le feraient des formes hypothétiques. On rencontre dès le douzième siècle des exemples du génitif et du datif où l'*e* est tombé. Il y en a d'autres bien plus nombreux où il se maintient et d'autres où sa suppression est facultative. Cf. Paul, *Mittelhochdeutsche Grammatik*⁵ §§ 118 et 120. On peut par conséquent supposer qu'en français, avant sa chute définitive qui aura duré des siècles, il y ait eu des cas en grand nombre où tantôt l'*ə* sonnait et tantôt ne sonnait pas.

Les problèmes les plus attrayants de l'histoire des langues sont les infractions aux lois reconnues. C'est la conjugaison, comme on peut s'y attendre, qui surtout en est riche. L'*e* qui provient de l'*e* et de l'*u* du gallo-roman est maintenu dans la conjugaison française où l'on présumerait qu'il dût tomber comme dans la provençale. Aussi je crois qu'il est à propos de parler ici de cette singularité dont on n'a

donné jusqu'à ce jour aucune raison qui me satisfasse. Sont en désaccord avec le développement du français les formes que voici des verbes *estre*, *faire* et *dire*:

<i>somes</i>	prov.	<i>səm</i>
<i>estes</i>	"	<i>et̥z</i>
<i>fumes</i>	"	<i>fəm</i>
<i>fustes</i>	"	<i>fot̥z</i>
<i>faimes</i>	"	<i>faim</i>
<i>faites</i>	"	<i>fait̥z</i>
<i>dimes</i>		
<i>dites</i>	"	<i>ditz</i> ;

la terminaison -omes, prov. -am -əm dans

<i>alomes</i>	prov.	<i>annam</i>
<i>reomes</i>	"	<i>vezəm</i>
<i>partomes</i>	"	<i>partəm</i>
<i>avromes</i>	"	<i>aurem</i>
<i>serviromes</i>	"	<i>servirem</i> ;

la terminaison de l'imparfait et du conditionnel -iomes, dialectal -iemes, prov. -iam:

avriomes Rol. 391, *avriemes*;

la terminaison de la première et deuxième personne plurielle du parfait -ames -astes (prov. -əm -et̥z):

<i>plorames</i>	(prov. <i>plorəm</i> = <i>vendəm</i>)
<i>plorastes</i>	(" <i>plor̥et̥z</i> = <i>vend̥et̥z</i>)

-imes -istes prov. -im -itz:

<i>partimes</i>	prov. <i>partim</i>
<i>partistes</i>	" <i>partitz</i>
<i>vimes</i>	" <i>vim</i>
<i>vistes</i>	" <i>vitz</i>

-imes -istes prov. -əm -et̥z:

<i>mesimes</i>	prov. <i>mesəm</i>
<i>mesistes</i>	" <i>mes̥et̥z</i>
<i>tenimes</i>	" <i>tenguəm</i>
<i>tenistes</i>	" <i>tengu̥et̥z</i>

-umes -ustes:

<i>oïmes</i>	<i>eïmes</i>	prov. <i>aguəm</i>
<i>oïstes</i>	<i>eïstes</i>	" <i>agu̥et̥z</i>
<i>soïmes</i>	<i>seïmes</i>	" <i>saupəm</i>
<i>soïstes</i>	<i>seïstes</i>	" <i>saup̥et̥z</i> .

Les plus anciens textes ayant à la seconde personne du pluriel de l'indicatif présent et du futur les terminaisons *-ez -iez -eiz* et ne connaissant pas *-edes -iedes -eides, -omes* n'avait plus aucune prise sur elles. Il n'en était pas de même de *somes* à l'égard de *estes*, de *plorames* à l'égard de *plorastes*, de *partimes* à l'égard de *partistes* et des autres formes que nous avons comparées aux provençales. Car ces formes ont été longtemps contemporaines. En d'autres mots : *estes, plorastes, partistes* etc. n'étaient pas devenus **ez, *ploraz, *partiz*, alors qu'on disait déjà *plorez, traitiez, avez, avreiz*.

A côté de *somes* on rencontre aussi la forme *sons* inconnue aux plus anciens textes français, mais si on ne l'y rencontre pas, la raison en est sans doute dans le fait que nous n'avons pas de textes très anciens du domaine où elle était en usage. Rustebuef emploie *somes* et *sons*. Cette dernière forme revient dans une douzaine de passages et n'est jamais mise à la rime. On peut en conclure qu'à l'origine *somes* était la forme qui se disait à la pause et qu'elle a de bonne heure pris le dessus sur *sons*. Il en aura été de même des formes en *-omes -iomes* qui ont cédé le pas à celles en *-oms -ons* et *-ioms, -ions*.

Les terminaisons des premières personnes du pluriel en provençal sortent de mon sujet, et je n'en dirais rien si je pensais que leur genèse eût été suffisamment éclaircie, mais comme je crois que les normandes en *-um -ium* et les françaises en *-om -iom* qui leur répondent ne peuvent en être séparées, je saisis l'occasion d'en dire mon avis. Ni les terminaisons françaises *-om -iom*, ni les provençales *-am -em -avám -iám* n'ont pu perdre l's. Aussi ne sauraient elles remonter à des bases gallo-romanes **-ams *-ems *-aváms *-iáms*. Il faut par conséquent chercher une autre voie pour les expliquer. Aussi longtemps que le latin était langue vivante, l'S de ĪS & de ŪS s'amuïssait devant les consonnes dans le discours continu, mais y sonnait devant les mots commençant soit par une voyelle soit par une diphthongue. Cet s sonnait aussi à la pause. Il suffit de parcourir pour s'en convaincre les vers des inscriptions tumulaires. Les terminaisons provençales *-am -em -avám -iám* remontent si je vois bien aux latines *-AMU -EMU -AVAMU *-IAMU* où l's était tombé et ont passé sans doute par **-ame *-eme *-avame *-iame*. Ces terminaisons sont aussi la base de *-om -iom*, quelle que soit l'origine qu'on attribue à l'o. *Esmes* au v. 6 du Boèce, où la forme est mise à la césure, *esmes ereubut*, Bartsch, Chrest. prov.⁶, 20. 17, et les formes dialectales *autreiesmes, confermesmes, juresmes, volguesmes, mesesmes* dans la Coutume de Saint Bonnet-le-Château (Paul Meyer, Recueil

d'anciens textes bas-latins, provençaux et français, p. 180) nous offrent encore des vestiges de *-mes* en provençal.

o < U s'est maintenu aussi dans l'adverbe *primes*, écrit *primos* dans le S. Léger, v. 6 (*Primos didrai vos dels honors*), adverbe qui n'est rien autre que le nominatif latin PRIMUS. Ce sont aussi des nominatifs, débris de la syntaxe latine, qui sont la base de *premiers*, *volentiers*, *enviz*. L'adverbe *primes* n'a jamais perdu l'*e* et si je disais que l'emploi à la pause, tel qu'on le rencontre au vers 691 du Voyage de Charlemagne: *Cil comencerat primes*, a empêché le développement d'une forme monosyllabique, je dirais plus que je ne puis affirmer.

Les terminaisons assez régulières qu'offrent la déclinaison et la conjugaison dès les plus anciens textes français sauf les Quatre livres des Rois qui ont encore beaucoup de graphies archaïques sont le résultat d'une longue élaboration.

Comme l'ont remarqué W. Meyer-Lübke et W. Förster, *Zeitschrift für rom. Philologie* XII p. 526 & XIII p. 542, certains groupes de consonnes maintiennent l'*e* qui provient de l'*u*. SCAMNU est devenu *eschame eschamme* et SOMNU *some somme*. *Damno* des Serments a passé par *dame* pour devenir *dam dan* qui se rencontre de très bonne heure; *damz i fud granz* lit-on dans le St. Léger, v. 51. Cette forme est en apparence irrégulière et n'a pu se produire que dans le discours continu.

DOMNU aurait dû donner *dome domme* lorsqu'il était employé isolément; il y a des textes, ainsi que l'a montré W. Förster à l'endroit cité, qui ont gardé des traces de cette forme, mais le mot étant d'ordinaire proclitique, il subit un traitement particulier; *dame*, qui est la forme que DOMNU proclitique aurait dû donner, perd la finale devant les mots commençant par une voyelle et devant ceux qui commencent par une consonne. On lit *dam Eufemiien* au vers 316 de l'*Alexis*, *dam Azarias* dans l'imitation du Cantique des Cantiques et *dam Geifreit* au vers 3806 du *Roland*. Les textes moins anciens ont les graphies *dan dant*. Le mot, comme on sait, est toujours accompagné d'un titre ou d'un nom propre. Il serait possible aussi que le vocatif DOMNE qui a dû être d'un usage très fréquent et a donné le provençal *dom don*¹⁾ fût pour quelque chose dans le développement des formes françaises *dom dam dan dant*. Car il est clair que l'*È* de DOMNE est tombé bien

1) Dans la pastourelle de Marcabrun *L'autrier iost'una sebissa* on lit cinq fois le vocatif *don* sans variantes d'importance. Aussi n'y a-t-il pas de raison pour supposer, comme fait W. Meyer-Lübke, *Gramm.* II, p. 10, que le vocatif *dom* de l'Evangile de Saint Jean vienne de ce que le traducteur a voulu rendre servilement le latin DOMINE.

plus facilement et aussi bien plus tôt que l'e qui répondait aux voyelles finales de DOMNUS DOMNU DOMNI DOMNOS.

Dame dans *dame deu*, *dame dieu* semble mal s'accorder avec ces données, mais il ne faut pas oublier qu'il n'a pas la même base. C'est un mot d'origine savante, issu de l'église, comme le prouve la graphie *damne deu* de l'*Alexis* et du *Roland*; *damne deu* remonte à *damine deu* qu'on lit deux fois dans le texte que W. Förster a fait entrer dans la nouvelle édition de l'*Altfranzösisches Übungsbuch*, p. 171 - 174, sous le titre de *Formel zum Gottesurteil* et a été précédé par *domine deu* dont le *Saint Léger* aux vers 1 et 127 offre deux exemples.

L'e < u s'est maintenu aussi dans *oume* < *olme* et *orme*, forme que Meyer-Lübke regarde comme empruntée au franco-provençal, dans *Guillelme*, *helme*, *chalme* *chaume* < *CALEME CALOMU CALAMU, *alne* ALNU.

L'e de l'accusatif des deux nombres *fevre fevres*, *aredre aredres*, *preveire preveires*, *altre altres* a dû être une fois o. Il est à supposer que *ledre*, *salvedre*, *faitre*, *duitre* ont été prononcés **duitro*, **faitro*, **salvedro*, **ledro*. La terminaison assourdie a fini par se confondre avec l'e de *medre*, *pedre*, *fredre*. Quoique les preuves écrites nous fassent défaut, il est vraisemblable que dans la déclinaison de mots tels que PANIS et ROMANUS, MORTALIS et PALUS, VILIS et BELLUS, VALLIS et CABALLUS les atones ne se sont ni assourdies en o ni sont tombées en même temps. Selon la consonne ou le groupe de consonnes qui les précédait, elles ont été supprimées les unes plus tôt, les autres plus tard. Les *Serments de Strasbourg* de l'an 842 nous offrent un état de langue qui, quoique imparfaitement, confirme ces données. Il y a encore quelques exemples de l'o, réduit plus tard en e.

Le *Jonas* connu aussi sous le nom de *Fragment de Valenciennes* a encore deux formes dont la légitimité après notre exposé ne saurait être mise en discussion: *cheve* CAPU(T) et *verme*. Avant de devenir *chief*, forme dont l'f n'est pas contemporain de celui de *nef* qui est plus ancien, ce mot a dû passer par *chievu chieve chiev*. Cf. *quev* des vers 125 158 229 du *Saint Léger*, graphie qui doit sans doute être lue *kiev*, et *chiev* du *Lapidaire A*, v. 200 (à côté de *chief* v. 465), où l'on rencontre non seulement *ov OVU* v. 652, mais aussi *nov maneres* v. 323, *grevment* v. 683, *sa nature griev est deprendre* v. 823. Aussi n'y a-t-il aucune raison pour adopter l'explication tentée par Koschwitz, *Commentar zu den ältesten französischen Sprachdenkmälern* p. 132, d'après laquelle *cheve* qu'il compare à *plaid* des *Serments* serait une graphie imparfaite pour *chev*. Pour expliquer *verme* du *Jonas*, il est bien inutile à mon avis d'invoquer l'influence de

terme et de *charme*, c'est à dire d'invoquer l'analogie où elle n'a que faire, puis que aucune parenté de sens ne relie ces mots entr'eux. Mieux vaut rapprocher *verme*, prov. *verme*, de *damno* des Serments et supposer que le groupe *rm* a pu retarder l'apocope de l'*e*. Des exemples tout pareils sont les graphies *fermeted* et *enfermeted* dans l'*Alexis* et les *Quatre livres des Rois*. Ce ne sont pas des mots savants, mais ceux d'où proviennent *ferté* et *enferté*. La comparaison de *verme* du *Jonas* avec *terme*, *charme*, et *germe* qu'on pourrait ajouter, cloche du reste. *Terme* remonte à une base *TERMENU* où l'atone devait se maintenir, et *charme* et *germe* ne peuvent avoir pour bases *CARMEN* et *GERMEN* dont l'*n* est tombé de fort bonne heure. Les tirer de *CARMINE* et de *GERMINE* serait faire fausse route, comme le montrent les formes *levain* *estrain* *nom* < *LEVAME* **ISTRAME* *NOME*. Si *charm* et *germ* — le prov. a *germ* et *germe* — ont existé, ces formes ont été remplacées par *germe* et *charme* qui se rattachaient mieux à *charmer* et *germer*.

Cet exposé suffira à prouver qu'il serait faux d'admettre que l'*a* provenant de l'*e*, de l'*i* et de l'*ï*, de l'*o* et de l'*u*, soit tombé simultanément dans tous les mots, quelque fût la place qu'ils occupassent dans la phrase, après les consonnes simples, après les consonnes doubles et après les groupes de consonnes. L'*a* qui provient de l'*e* gallo-roman est tombé plus tôt que celui qui provient de l'*i* = *I*, de l'*o* ou de l'*u*, si ces dernières voyelles se distinguaient encore. Cet *a* a dû se maintenir plus longtemps quand il était suivi de *s* ou de *t* que lorsqu'il était final. Il y a eu vraisemblablement des hésitations qui peuvent avoir duré des siècles.

L'amuïssement de l'atone a donné au français et au provençal — car en ce point les deux langues suivent la même marche — un caractère éminemment oxytonique. La chute de l'*a* < *A* qu'on rencontre de très bonne heure dans quelques rares exemples a pris une grande extension et nombre de mots qui ont un *a* final, écrit *e* d'après l'orthographe en usage, se terminent aujourd'hui pour une oreille non prévenue par une consonne. Comme il ressort d'une observation même superficielle du langage parlé, cette chute de l'*a* s'opère de nos jours dans les mêmes conditions qu'en ancien français. A la pause l'*a* est plus ferme que dans le discours continu. Mais si je voulais étudier par le menu les particularités qu'offrent le maintien et la chute de l'*a*, j'irais bien au delà des bornes que je me suis données et traiterais un sujet que d'autres sont mieux à même que moi d'approfondir.

L'origine limousine de Marcial d'Auvergne.

Par

Antoine Thomas à Paris.

On a beaucoup écrit sur la vie et les œuvres de Marcial d'Auvergne, l'élégant poète et prosateur de la fin du quinzième siècle; la seconde édition du *Répertoire des sources historiques du Moyen Age* (Bio-bibliographie) d'Ulysse Chevalier, qui vient de paraître, ne mentionne pas moins de 25 articles ou notices le concernant, et cette bibliographie est déjà arriérée puisqu'elle n'a pu connaître et citer un très important mémoire de M. Piaget, publié dans le n° de juillet 1905 de la *Romania*, p. 416—428, dont les conclusions tendent à retirer définitivement à Marcial d'Auvergne la paternité de l'*Amant rendu cordelier à l'observance d'Amour*. Mais, s'il semble y avoir beaucoup de déchet dans tout ce qu'on a écrit, il n'en reste pas moins que maître Marcial, de par les *Vigilles de Charles VII* et les *Arrestz d'Amour*, conserve une place honorable dans l'histoire littéraire de la France.

Dans ce recueil dédié à Camille Chabaneau, que sa naissance comme ses travaux rattachent à l'ancienne province de Limousin, il m'a semblé qu'il pouvait y avoir place pour un court mémoire destiné à démontrer que Marcial d'Auvergne appartenait à une famille dont le chef avait quitté Limojes pour venir se fixer à Paris. Quelque mince que puisse paraître, au point de vue de l'histoire littéraire proprement dite, le résultat de mes recherches, il suffit que je le croie assuré pour me persuader que l'aimable et savant maître daignera lui faire bon accueil et prendre plaisir à suivre dans les documents authentiques ce provignement parisien d'une vieille souche limousine qui ne peut que rehausser le patrimoine intellectuel de notre chère province.

Dans sa *Bibliothèque française*, imprimée en 1584, François Grudé, sieur de la Croix du Maine, a consacré à notre auteur une courte notice qui commence par ces mots: „Martial d'Auvergne, Procureur au

Parlement de Paris l'an 1480. natif de Lymosin, encores qu'il s'appellast Martial d'Auvergne¹⁾ . . .“

Cète afirmacion de La Croix du Maine, dénuée de preuves, n'a jénéralement pas trouvé un bon acueil ches les biografes postérieurs. On s'est dit que l'orijine limousine attribuée a notre poète était une simple ipotèse de La Croix du Maine et n'avait d'autre fondement qe le prénon de *Marcial* qi est, come chacun sait, le non révére de l'apotre du Limousin²⁾. Abandonant le prénon du poète pour s'atacher a son non de famille, on suppose gratuitement q'il était de souche auvergnate³⁾. Les Limousins eus mêmes n'osent pas le revendiquer pour un des leurs, aucun document positif n'ayant été encore mis au jour a l'apui du dire de La Croix du Maine.

L'ome qi a le miens connu le passé de la capitale du Limousin, dont il n'a pu maleureusement écrire l'istoire dans toute son anpleur, le regrété Louis Guibert († 14 janvier 1904), s'est exprimé incidament, a deus reprises, sur le sujet qi nous intéresse, et il l'a fait en termes assés diférents.

En 1887, dans son livre intitulé *Châluçet* (Limoges, Ducourtieux), il disait, a propos de la charge de juje de la cour et juridiccion de Chalucet: „Cette charge paraît être très longtemps demeurée dans une famille de petite robe, très connue à Limoges et à laquelle on doit vraisemblablement un des plus aimables poètes du XV^e siècle. Audoin d'Auvergne l'occupe dès 1425 ou 1428. En 1469, vénérable et scientifique personne maître Martial d'Auvergne est juge de la cour et juridiction de Châluçet . . .“

En 1902, dans ses *Documents, analyses de pièces, extraits et notes relatifs à l'histoire municipale des deux villes de Limoges*, tome II⁴⁾, p. 190, note 2, il a écrit, a propos de la famille d'Auvergne: „Famille d'hommes de loi, dont les membres: juges, avocats, notaires, greffiers, huissiers, sergents, sont souvent mentionnés depuis le quatorzième siècle dans nos documents Limousins. On a prétendu que le poète célèbre Martial d'Auvergne, l'auteur des *Arrêts d'Amour* et des *Vigiles de*

1) Page 312 de l'édition originale.

2) Voyez notamment les observations de La Monnoye dans l'édition de La Croix du Maine due a Rigoley de Juvigny, Paris 1772, t. II, p. 92—93.

3) Tèle est l'opinion d'Anatole de Montaiglon dans sa préface de l'*Amant rendu cordelier*, p. X, note.

4) Op. laud., p. 96.

5) Ce tome II forme le t. VIII de la série des *Archives anciennes* publiées par la Société des archives historiques du Limousin (Limoges, Ducourtieux).

Charles VII, natif du reste de Paris, appartenait à cette famille: nous ne connaissons ni preuves ni indices de ce rattachement."

On sait que nous possédons le texte de deux épitafes de Marcial d'Auvergne, l'une en latin, l'autre en français¹⁾. Ces épitafes nous apprennent concordamment que maître Marcial d'Auvergne naquit à Paris, exerça pendant cinquante ans les fonctions de procureur au parlement de Paris, mourut le 13 mai 1508 et fut inhumé, avec ses père et mère, dans l'église de Saint-Germain-le-Vieil.

A ce précieux témoignage il faut ajouter celui de la chronique parisienne de Jan de Roie, qu'on a pris la mauvaise habitude de désigner sous le non inapproprié de *Cronique scandaleuse*²⁾: cette chronique raconte qu'au mois de juin 1466, le jour de saint Jan-Batiste, „ung jeune homme nommé maistre Marcial d'Auvergne, procureur en la court de parlement et notaire au Chastellet de Paris“, marié depuis trois semaines avec une fille de maître Jaque Fournier, procureur au Parlement, fut pris d'un accès de folie, se jeta par la fenêtre de sa chambre, se blessa grièvement, mais finit par recouvrer à la fois la raison et la santé.

Persone ne doute qu'il s'agisse effectivement de notre auteur, car il fait lui-même allusion en termes précis à ce douloureux épisode de son existence dans ses *Louanges de la vierge Marie*³⁾. D'ailleurs les contemporains de Jan de Roie et de Marcial d'Auvergne ne s'y trompèrent pas. On sait que nous possédons un luxueux manuscrit où la *Cronique scandaleuse* a été interpolée, au commencement du XV^e siècle, pour la plus grande gloire de la famille de Dammartin⁴⁾; dans ce manuscrit (Bibl. Nat. franç. 481, fol. 141) on lit, à la suite du non et des qualités de maître Marcial, cette addition: „lequel Marcial fist les Vigilles du feu bon roy mout autentiquement“⁵⁾.

Donc, des 1466, Marcial d'Auvergne était notaire au Châtelet et procureur au Parlement. A prendre à la lettre le texte des épitafes, il faudrait reporter à l'année 1458 ses débuts dans „la pratique“ pour

1) Le meilleur texte est celui qu'a donné Anatole de Montaiglon, op. laud., p. IX et X.

2) Reproduit textuellement par A. de Montaiglon, op. laud., p. VII et VIII.

3) Voyez les vers cités par G. Paris, *Romania*, XVIII, 514.

4) C'est à Jules Quicherat qu'on doit la connaissance de ce manuscrit (*Bibl. de l'Ecole des Chartes*, XVI, 259).

5) Voir l'édition récente de M. B. de Mandrot, à qui revient le mérite d'avoir restitué le paternel de la *Cronique scandaleuse* à Jan de Roie: *Journal de Jean de Roie connu sous le nom de Chronique scandaleuse* (Paris, Renouard, 1894—6), t. II, p. 204.

parfaire les cinquante ans d'exercice qi lui sont atribués. En aucun cas on ne saurait identifier le poète avec un omonime qi était notaire au Chatelet en 1437 et en 1440, d'après des documents d'archives communiqués a Anatole de Montaiglon par M. Eugène Lelong. „Ce pourrait être son père“, dit prudemment l'éditeur de l'*Amant rendu cordelier*¹⁾, en parlant de l'omonime.

Pour qi conait les abitudes de nos pères, il ne doit pas i avoir de doute a ce sujet. Le notaire du Chatelet de 1437 était en même tens procureur au Parlement, come le fut son fis après lui. Le premier document ou je l'aie rencontré avec cète qalité dans les archives de la Cour souveraine est daté du 19 juillet 1438: maitre Marcial d'Auvergne i figure a titre de curateur „en ceste cause“ doné par la Cour a Jaque Benoit, mineur, qi plaidait conjointement avec son frère Matieu, contre son cousin Jan Benoit au sujet de la succession de leur grand-père comun Matieu Benoit, marchand et chanjeur de Limoges, décédé en 1415²⁾.

On le retrouve de tens en tens dans les anées suivantes, et l'on ne peut s'enpécher de relever un fait significatif, a savoir q'il est en quelqe sorte le procureur atitré des jens de Limoges et du Limousin qi ont des affaires au Palais: le 15 septenbre 1439, par exenple, d'un certain Guillaume de la Colerie, contre qi il i a apel d'un jugement rendu par le sénéchal de Limousin³⁾. L'année suivante, frère Élie Boudaud, dominicain, maitre en téologie, qi avait eu de graves démêlés avec l'évêque de Limoges et qi avait passé des prisons de la Concierjerie du Palais dans cèles du chapitre de Paris, est élarji par ordre de la Cour et „a eslen son domicile en l'ostel de maistre

1) *Amant rendu cordelier*, p. X, note.

2) Registres du Conseil du parlement de Paris, Arch. Nat. X¹A 1482, fol. 86 r^o: „Entre Jehan Benoist, mineur de XXV ans, maistre Marcial Bermondet et Lienart David, ses curateurs, . . . et Mathieu et Jehan (lire: Jaques) Benoit, freres, icelui Mathieu curateur du dit Jaques, mineur d'ans, et maistre Marcial d'Auvergne, procureur ou dit parlement, curateur donné par la court aud. Jaques en ceste cause . . .“ Cf. un aret du 13 aout 1440, qi débute ainsi: „Cum in certa causa mota et pendente in nostra parlamenti curia inter Johannem Benedicti et magistrum Marcialem Bermondeti, Leonardum David, ejus curatores, ac magistrum Johannem Gabier, ipsi Johanni Benedicti per dictam curiam ad hanc causam curatorem datum, actores et conquerentes . . ., ex una parte, et Mattheum et Jacobum Benedicti, fratres, et magistrum Marcialem d'Auvergne, curatorem eciam datum dicto Jacobo . . . ex altera.“ (Arch. Nat. X¹A 70, fol. 235 v^o).

3) Matinées du parlement, Arch. Nat. X¹A 4798, fol. 120.

Marcial d'Auvergne, son procureur en ladite court¹⁾. Il fut pendant plusieurs années procureur des consuls du chateau de Limoges, mais le consulat ayant été mis en la main du roi en 1443, il se trouva par cela même relevé de ses fonctions, come il le reconut a l'audience le 14 mai 1444²⁾.

Nous le retrouvons devant une autre juridiccion, cèle de la Cour des Aides, le 26 mars 1462 et le 14 juillet 1464³⁾, exerçant l'office de procureur, et la aussi il eut son fis come successeur. Celui-ci aparait pour la première fois dans une délibéracion du Conseil dont voici le texte tout au long, le 2 mai 1466:

Aujourdui a esté mis en deliberacion, a la requeste du procureur general du Roy, se maistre Marcial d'Auvergne le jeune, lequel avoit esté produit en tesmoignage par devant nous Anthoine Erlant, general, etc., pour deposer du contenu en certaines lectres royaulx impetrees par Jehan Leger et dont il avoit dit par devant ledit commissaire qu'il ne devoit deposer par ce qu'il avoit esté procureur de Jehan du Verger contre ledit Legier en la matiere sur laquelle on le vouloit examiner et en avoit encore la charge, devoit estre contrainct a deposer, attendu que c'est matiere de faulseté et que le dit procureur du Roy requeroit ledit examen estre fait a sa requeste, et tout considéré a esté deliberé et dit audit maistre Marcial qu'il deposerait de ladite matiere ce qu'il en saura a la requeste du dit procureur general: ce fait, il a dit qu'il se deschargeoit de la cause et que la Court y pourvenait d'ung autre procureur⁴⁾.

Il est probable que Marcial d'Auvergne le père termina sa carrière aux environs de cète année 1466, qi est, come nous l'avons vu, l'année ou Marcial d'Auvergne le poète se maria. Toujours est il que nous n'avons pas trouvé d'autre mention ou le non de ce dernier soit suivi, come ici, de l'épithète „le jeune“.

D'ou venait ce Marcial I d'Auvergne, dont la présence a Paris, come notaire au Chatelet, n'a pas été constatée avant l'année 1437? Était il de souche parisienne? Il i avait éfectivement a Paris une famille d'Auvergne dans la première moitié du qinzième siècle, mais c'était une famille de bouchers dont les seuls représentants qi figurent dans les documents judiciaires du tens sont Jan d'Auvergne

1) Conseil du parlement, Arch. Nat. X¹A 1482, fol. 135.

2) Matinées, Arch. Nat. X¹A 4800, fol. 120: „Maitre Marcial d'Auvergne a dit qu'il souloit estre procureur des consulz, mais ils ont revoqué . . .“

3) Arch. Nat. Z¹A 24, fol. 209 v^o, et 25, fol. 18 v^o.

4) Arch. Nat., Z¹A 68, a la date.

„boucher de la Grande Boucherie“ des 1405¹⁾, et un omonime, probablement son fis, qalifié come lui, „boucher de la Grand Boucherie“ et en outre „monnoyer de la monnoie de Paris“ en 1461—1462: ce dernier fut constitué prisonier a la fin de 1461 pour injures a la Cour des Aides: son avocat fait valoir qe „c'est ung tres bon marchant et a femme et six enffans et plusieurs varlez et serviteurs“²⁾. Il n'i a aucune vraisemblance a chercher dans cete famille parisienne le berceau de maitre Marcial I d'Auvergne, et on nous permètra de porter nos regards dans une autre direccion a laqèle nous convient les ataches limousines dument atestées du procureur du Parlement.

On sait qe pendant la durée de la dominacion anglaise a Paris, Charle VII instala a Poitiers un parlement qi i fonceiona de 1418 a 1436 et qi fut transporté a Paris lorsque la capitale fut rentrée dans l'obéissance. Or nous trouvons dans les registres du parlement de Poitiers un Marcial d'Auvergne, résidant a La Rochèle en 1426—1429, dans leqel nous somes amenés, pour des raisons q'on véra, a reconaitre le père de Marcial II d'Auvergne, le poète. Qe le lecteur nous permète d'abord de lui placer sous les iens les documents qe nous avons réunis sur ce Marcial d'Auvergne et sur son frère Raimond.

5 décembre 1416. Entre Marcial d'Auvergne, appellant, d'une part, et le procureur du Roy et Regnaut Maynart, sergent du Roy, intimez, d'autre part. Appoinctié est que les procureurs desdictes parties verront se le procès est par escript et en vendront *prima die*. (Plaidoiries du parlement de Poitiers, Arch. Nat. X¹A 9198, fol. 223.)

23 décembre 1426. Entre Marcial d'Auvergne, appellant, et le procureur du Roy, a savoir se le procès est par escript. La Court le fera veoir par aucuns des conseillers d'icelle qui en feront leur raport a ladiets Court pour en estre appoinctié comme de raison (*ibid.*, fol. 238).

2 janvier 1427. Entre Marcial d'Auvergne, appellant du lieutenant du gouverneur de la Rochelle, d'une part, et le procureur du Roy et Regnaut Maynart, sergent du Roy, d'autre part. Après que la court a dit que le procès est par escript, les parties ont conclut par icelui en cas d'appel, et est icelui procès receu pour juger *an bene vel male fuit appellatum, et petuntur emenda et expense* (*ibid.*, fol. 234 v°).

Lundi XXIII^e jour de fevrier l'an mil CCCC XXVIJ, Vally et Jouvenel presidens . . .

1) Registres du Chatelet analysés par Caille du Fourny, Bibl. Nat. Coll. Clairambault, 763, p. 16, 145, 154, 253 etc.

2) Registres de la Cour des Aides, Arch. Nat. Z¹A 24, fol. 93 v° et 114 r°.

Entre Raymon d'Auvergne, appant de maistre Raoul Elineau¹⁾, lieuten. du gouverneur de la Roie, d'une part, et le procureur du Roy, d'autre part.

Morant pour Raymon d'Auvergne dit que au pourchaz du procureur du Roy et pour certain debat que Marsault d'Auvergne, son frere, avoit a un appelé Marsault Vidal²⁾, le dit Marsault d'Auvergne fut emprisonné, et, car il estoit clerc, fut repeté de par l'arcediacre d'Aulnis, ledit Raymon a ce present et poursuivant; a l'occasion de la quele poursuite le dit lieuten. commenda a Aimery Broutille et Denisot Saincte, sergens du Roy, qu'ilz le menassent en prison. Raymon en appella, a quoy voudrent deferer les sergens, mais le lieuten. par dessus l'appel de rechief leur commanda qu'ilz le preinssent et emprisonnassent, en disant a iceulx sergens, qui s'en excusoient disans qu'il avoit appellé, que le missent en prison de par le Deable. Mis y fut par les diz sergens, et vint on a lui et lui fut dit que, s'il vouloit que le lieuten. le delivrast, il convenoit qu'il renonçast a l'appel. Raymon dist qu'il estoit content de renoncer pourveu que ce fust sanz amende, et ainsi en celle condicion et *metu carceris* et a fin d'estre delivré il y renonça. Apré[s], le lieuten. donna sa sentence et condamna Marsault d'Auvergne en certaine amende, et au regart de Raymon dist qu'il ne trouvoit charge contre lui et qu'il le delivroit sans autre amende que pour la renonciacion LX s. Or dit Raymon que de la renonciacion il a empetré relievement pour icelle non obstant poursuivre l'appel, le quel il a bien relevé et présenté ou fait presenter l'adjournement au lieuten., qui se tint pour adjourné, mais n'a peu avoir son executoire seellé, combien que signé fust du clerc ou greffier, et disoit le seelleur que ja ne le seelleroit se le signet du lieut. n'y estoit premierement mis, dont Raymon ne pot finer, et ainsi demoura, et pour ce lui a convenu faire autre nouvelle impetracion, que ramaine a fait, et en requiert l'enterinement; *alias* conclut bien appelé et demande despens, offre prouver et dit qu'il appella le VI jour de mars MCCCCXXV, et dit que ce fut seulement de l'emprisonnement.

Rabateau pour le procureur du Roy dit que lesd. d'Auvergne sont brigneux et que Guillaume Maynart, sergent du Roy, exploitoit au dit lieu de La Rochelle a requeste de sire Jehan Le Boursier par vertu de certaines lettres ou jugié de la court du gouverneur sur Marcial Vidal pour certaine somme de arrerages de rente; bien confessoit la dette, mais il ala incontinent a son coffre querir et apporta lettres de respit; le sergent dist qu'il n'avoit cognoissance de ce et qu'il ne surserroit et quist Marcial ailleurs remede, et voyant ja femme de Vidal que le sergent prenoit par execucion draps linges, elle ala querir trois taxes d'argent et les bailla au sergent pour y asseoir son execucion;

1) Le ms. porte plutot *elimeau* que *elinceau*; mais je corije parce qu'il s'agit d'un personage qui fut maire de La Rochelle en 1431 et qui s'appelle effectivement *Elineau* ou *Eslinceau* (voyez *l'Hist. de La Rochelle* d'Amos Barbot, I, 297).

2) Ce Marcial Vidal était aussi un Limousin abitant La Rochelle: sa seur Valère (ou Valérie) avait épousé en secondes noces Gautier Pradeau, le fameux „traître“ que le prévot des consuls de Limoges condana a mort et qui fut la tête tranchée le 3 septembre 1426 (Voy. la notice de Louis Guibert sur

le sergent demanda a qui elles estoient; la femme respondi qu'il ne lui en chalist et qu'elle les garantiroit. La survindrent lesd. Marsault et Raymon d'Auvergne, et de fait le dit Marsault se prist au dit sergent et lui osta les dictes trois taxes d'argent et les bailla au dit Raymon d'Auvergne, son frere, qui les prist et retint, et pour ce que le sergent crioit „A l'ayde au Roy!“, icelui Raymon ferma la fenestre, que on ne peust ouir le cry de la rue: toutes voies vindrent les voisins a l'ayde, et adonc, quant le sergent se vit fort, il mist la main a Marsault d'Auvergne et le mena prisonnier es prisons du Roy. *In cujus contemptum* le dit Raymon usoit de grosses paroles et disoit que ainsi ne demourroit pas, et ala querir le promoteur ou official de l'arcediaque, lequel avec icelui Raymon vindrent en jugement requerir de par l'arcediaque que Marsault fust rendu comme clerc, au moins la detencion; le lieuten. dist que attendissent un peu, et tantost vint Maynart, qui avoit fait l'exploit et information ou relacion par la quele Raymon estoit trouvé coupable, non pas tant que son frere, et pour ce le lieuten. mist la main a lui et commanda a Broutille et Saincte qu'ilz le menassent en prison. Adonc appella icelui Raymon, mais ja la main estoit mise, si fut mené en prison, et aussi la matiere le requeroit. Et le lendemain lui demanda s'il se tenoit pour exempt; respondi Raymon: „Ouy, par appel. „Mais le lieuten. ja estant sur le pont a soy en aler, Raymon lui envoya dire qu'il renonçoit et de fait renonça en jugement a son dit appel, presens plus[ieurs] tesmoins et liberalment, et se submist au jugement et ordonnance du dit [fol. 27 v°] lieuten. et volt prendre droit par les deposicions des tesmoins qui avoient esté presens, et en fut passé acte ou instrument; et dit que ce fut le IX jour de mars CCCCXXV. Dit qu'il fut elargi et que le procureur du Roy fist sa demande contre Marsault et contre Raymon qui defendirent et y eut replique, duplique et enqueste receue a juger et jour a oyr droit, et le XI jour du dit mois, comparens en jugement icelles parties, le lieuten. donna sa sentence par laquelle il condamna Marsault a reintegrer la main du Roy des dictes taxes et en amende de vingt livres au Roy et dix livres envers le dit sergent et a tenir prison ou il appartendroit; et au regart de Raymon, considéré qu'il avoit esté prisonnier et y avoit fait aucunes mises, il le delivra, non pas que pourtant il fust trouvé innocent, mais pour renunciacion et pour tout payeroit LX s. t. . . . Conclut que il n'est a recevoir, *alias* est l'appellacion deserte, au moins a il mal appellé, offre prouver, nie et demande despens.

Morant pour l'appelant dit qu'il y a attemptaz, informacion et adjournement sur iceulx contre le lieuten., Broutille et Saincte Dit que du cas imposé a Marsault d'Auvergne Raymon estoit innocent . . ., mais fut seulement

cet épisode sanglant dans *Récits de l'histoire du Limousin*, Limoges, 1885, p. 277—284). On lit dans le rej. des plaidoiries du parlement de Poitiers, a la date du 20 mai 1427 (X¹A 9198, fol. 270 v°): „Entre Valere Vidal, vefve de Gaultier Pradeau, et Marcial Vidal, frere d'icelle demoiselle, et les consuls de Limoges . . . Dit que Marcial ala de Limoges demourer a La Rochelle et que Valere fut premierement marice a maistre Jehan Pons . . .“

le dit emprisonnement de volonté et en faveur de Boursier et de Triolou et *in contemptum* de ce que Raymon poursuivoit pour son frere . . . Conclut qu'il fait a recevoir . . . Le procureur du Roy recite le contenu de l'information sur attemptaz et s'en rapporte a la Court, mais il lui semble qu'il n'en y a point.

Jouvenel pour Elinçau¹⁾ et pour Brontille et Sainte emploie le propos du procureur du Roy et dit qu'il n'y a nuls attemptaz . . .

Apoinctié est que la Court verra lectres, exploiz, sentence, informacion et tout ce que les parties mettront devers la Court, et au Conseil²⁾; et est enjoint aux procureurs des parties que aujourduy mettent ce que y veulent mettre (ibid., X¹A 9199 p. fol. 27 r^o et v^o).

Vendredi V^e jour d'aoust l'an mil CCCCXXIX, de relevee. Le Tur . . . De Raymon d'Auvergne contre la ville de la Rochelle: a mardi; et est defense faicte a ceulx de la ville qu'ilz ne mesfacent a Raymon ne a ses consors (ibid., X¹A 9199, fol. 191 et 192).

Mardi IV^e jour d'aoust l'an mil CCCCXXIX. Vaily . . .

Entre Raymon d'Auvergne, comparent en personne, appellant et demandeur en cas d'excès et d'attemptaz, et le procureur du Roy nostre sire, au regart des attemptaz, d'une part, et le procureur de maire et eschevins de la ville de La Rochelle, appelez, Jehan Le Boursier³⁾, maistre Jehan Meriau et maistre Estienne Brun, defendeurs es attemptaz, d'autre part.

Vray pour Raymon dit qu'il est un bon marchand, sanz mesfait ne mesdit, natif de Limoges, et que le XXII jour d'avril M CCCCXXVIII il ala en pelerinage, et en retournant et passant par Taunay Charante⁴⁾, le bastart de Maugiser et autres le prirent et menerent oultre la riviere; le bastart lui dit que c'estoit a requeste de Pierre Viau, puis lui dirent qu'il estoit en grant peril et qu'ilz le bailleroient a Jehan de la Roche⁵⁾ ou au seigneur de Laigle⁶⁾,

1) Ms. *elineau*; cf. ci dessus p. 125, note 1.

2) Le seul registre du Conseil du parlement siéjant a Poitiers qi se soit conservé (X¹A 9194) va du 14 novembre 1431 au 5 novembre 1436. La suite de l'affaire m'est inconnue; je n'ai rien trouvé dans le registre d'arets X¹A 9191, qi va du 12 janvier 1426 au 24 décembre 1429.

3) Maire de La Rochelle en 1423, 1428 et 1450, Jan Le Boursier, seigneur d'Esternay, joua un certain role dans le gouvernement de Charles VII; voyez sa notice dans Rainguet, *Biogr. Saintongeaise*, p. 118, et surtout l'*Histoire de Charles VII* de Du Fresne de Beaucourt.

4) Aujourd'hui *Tonnay-Charente*, chef lieu de canton de l'arr. de Rochefort.

5) Célèbre capitaine de l'époque, de la famille de La Rochefoucauld, seigneur de Barbesieux et de Mussidan, sur lequel j'ai publié, en 1889, un important document du 9 avril 1431 (*Rev. historique*, XL, 76—78).

6) Jan de Blois ou de Bretagne, gouverneur de la viconté de Limoges pour son frère Olivier et alors ennemi acharné des bourgeois du chateau de Limoges: cf. L. Guibert, *Jean de Laigle et les bourgeois de Limoges*, dans *Bull. de la soc. hist. et arch. du Limousin*, XXXI, 71 et I.

qui le raençonneroit, et que ceulx de la ville en seroient joyeux, car il avoit autrefois appellé de Jehan de Treolon¹⁾ et Anthoine Saur²⁾, du temps qu'ilz estoient maires, et aussi de maistre Estienne Brun, procureur, et de maistre Jehan Meriau, soubzmaire, et tant le menacerent qu'il convint qu'il composast a X escuz, une aumuce de cinq escuz et un tixu de deux escuz, et par tant le remenerent a Taunay. Et dit que ses freres lui escrivirent qu'il se gardast et qu'il estoit espié, et en passant par un village lui fut dit que nagaires estoient passez gens qui le queroient, et en un autre lieu plus pres de La Rochelle en appercent, si s'avança et arriva a la porte de Saint Nicolas de La Rochelle, cuida entrer par icelle; on lui dist qu'il n'y entreroit ja; il dit qu'il n'avoit rien mesfait, et vint son frere et s'avisèrent que le dit Raymon alast par une autre porte; ainsi le fist. Dist qu'il et son frere furent mandez par Jehan Le Boursier et autres de l'esch[ev]inage (fol. 192 v^o) après pluseurs paroles qu'ilz avoient eues; et vouloient les aucuns que on le gettast en l'eau etc. Dit que Le Boursier lui demanda comment il avoit esté tant hardi d'entrer en la ville: il respondi qu'il n'avoit meffait, ne defendu ne lui avoit esté, et s'aucune defense ou interdiccion y avoit, il n'avoit esté ouiz ne appelez; bien avoit esté menaciez; et leur dist outre que autrefois avoit appellé et [estoit] exempt d'eulx. Boursier jura grant serement que, s'il n'y avoit que lui, il le getteroit par dessus les murs en la mer; en outre il dist que Raymon iroit en prison, dont il appella; par dessus lequel appel et en attemptant ilz le baillerent a ij ou iij sergents du Roy a le mener en prison, et fut mené que on faisoit aval la ville les feuz pour la saint Jehan, et mis en prison. Conclut bien appellé tout pertinent; conclut aussi a reparacion des attemptaz et pour ce lui faire amende honorable et profitable de II^e escuz ou tant que raison etc. soit comme officiers ou comme singuliers, avec dommages et interestz et despens; offre prouver.

Procurator Regis nichil dicit de presenti.

Les defendeurs vendront au lendemain de la saint Martin d'iver dire ce qu'il appartendra, et leur est defendu que a Raymon ne meffacent ne facent meffaire en corps ne en biens pendant l'exempcion par appel, et qu'ilz ne lui empeschent l'entree et issue de la ville de La Rochelle.

(Arch. Nat., X¹A 9199, fol. 192 r^o et v^o. — La suite de l'affaire n'a laissé aucune trace dans le registre.)

Je ne veus retenir des documents reproduits ci dessus que ce fait: des le comencement de l'anée 1426 deus freres, Raimond et Marcial d'Auvergne, natifs de Limojes, étaient établis a La Rochèle³⁾, et de

1) Jan du Trello ou du Treulon, maire de La Rochèle en 1425 et 1432 Amos Barbot, op. laud., I, 291 et 298).

2) Maire de La Rochèle en 1422 (ibid., I, 286).

3) Les d'Auvergne n'étaient pas les seuls Limousins q'habitassent La Rochèle au comencement du règne de Charle VII; j'i ai déjà signalé Marcial Vidal (page 125, note 2); j'i trouve encore Guillaume Moulin, q'i faisait en 1423 le comerce des vins avec la Flandre: „Dicebat quod ipse, bonus et legalis mercator de villa Lemovicensi oriundus, anno MCCCCXXIII in dicta villa de Rupella morabatur“ (Arch. Nat. X¹A 9192, fol. 208, 16 septembre 1430).

ces deux frères l'un, Raimond, était marchand, tandis que l'autre, Marcial, était clerc. Étant donné les relations peu amicales qu'ils avaient avec les autorités constituées, il est assez naturel de supposer que Marcial aura été chercher fortune ailleurs et qu'il sera venu s'établir à Paris au moment où la cour de Parlement quitta Poitiers pour regagner la capitale du royaume (1436). Il y a de grandes vraisemblances à ce que le Marcial d'Auvergne que nous trouvons à Paris, en 1437, comme notaire du Châtelet, puis comme procureur, soit le même Marcial d'Auvergne dont nous avons constaté la présence comme simple „clerc“, en 1426—1429, à La Rochelle: ainsi s'explique tout naturellement la clientèle Limousine de Marcial I d'Auvergne de Paris, clientèle dont hérita, comme on peut s'en convaincre par l'étude des archives du Parlement et de la Cour des Aides, Marcial II d'Auvergne, le poète.

Si maintenant nous voulions préciser la place qu'il convient d'assigner à Marcial I d'Auvergne dans les cadres de la famille Limousine d'Auvergne, nous nous heurterions à des difficultés insurmontables, le hasard ne nous ayant conservé aucun document de nature à nous édifier complètement.

Ce qui est bien certain, c'est que parallèlement aux deux Marcial d'Auvergne de Paris, nous trouvons des Marcial d'Auvergne fixés à Limoges et qu'il faut se garder de confondre avec eux.

Vallet de Viriville a signalé depuis longtemps un „Marsal d'Auvergne“ à qui l'Écurie du Dauphin acheta en 1422 „ung roncain rouen sur fleur de pescher“, et qui donna quittance le 22 juillet des mille livres tournois fixées pour le prix de ce cheval, mais il s'est trop hâté de faire de ce „Marsal“ le père de l'auteur des *Vigilles de Charles VII*). C'est lui que nous retrouvons vraisemblablement dans un procès porté en appel du sénéchal de Limousin devant le Parlement de Paris qui rendit sur l'affaire l'arrêt suivant, à la date du 10 septembre 1440:

Cum a quadam sententia per locumtenentem senescalli nostri Lemovicensis ad utilitatem Marcialis de Alvernia, actoris, contra Johannem de Sandellis¹⁾, defensorem, ratione quinquaginta regalium auri summe per dictum actorem

1) Article Martial de Paris de la *Nouvelle Biographie générale*, XXIII, col. 1021 (publié en 1860). Ce cheval fut donné par le Dauphin à Jan de Sandelles, maître de la monnaie de Fijac, encore un Limousin (Arch. Nat. KK 53, fol. 521). Je note que le même registre, au fol. 223 vo, mentionne un achat de trois chevaux fait à un autre Limousin qu'il appelle „Gautier Perdriau demourant à Limoges“: c'est le fameux „traître“, décapité en 1426, dont j'ai parlé plus haut.

2) C'est ce même Jan de Sandelles auquel le Dauphin avait fait présent en 1422 du cheval acheté de Marsal d'Auvergne.

uxori predicti defensoris tradite pro eadem per dictum defensorem pro ipso actore et ejus nomine magistro Regnerio de Boullegny¹⁾ solvenda ipsique de Boullegny minime soluta, ut dicebat actor, ad quam summam sibi restituendam dictus actor predictum defensorem et in ipsius expensis condemnari pecierat lata, per quam dictus locumtenens predictum defensorem ad supradictam quinquaginta regalium auri summam, super ea .XI. librarum turonensiu summam una cum uno regali aureo deductis, dicto actori restituendam et in emenda justicie ac in ejusdem actoris expensis condemnaverat, fuisset pro parte dicti defensoris ad nostram Parlamenti curiam appellatum, auditis igitur in dicta curia nostra partibus antedictis . . . per judicium dicte curie nostre dictum fuit predictum locumtenentem bene judicasse et dictum defensorem male appellasse . . .

Pronunciatum X^a die septembris anno millesimo CCCC^o. XL^o.

Cambray.

Ce Marcial d'Auvergne de Limoges portait le titre de „maitre“ come celui de Paris, bien que l'aret n'en fasse pas mention: en éfet nous retrouvons l'intitulé de cet aret dans le registre du Conseil du Parlement X^aA 1482, fol. 150, sous la forme suivante: „Inter magistrum Marcialem de Alvernia et Johannem de Sandelles“. Il avait un frère nommé Andouin, qalifié aussi de „maitre“²⁾, et une seur nomée Agnès.

Plus tard, nous constatons encore a Limoges l'existence de deus Marcial d'Auvergne distincts et qi sont vraisemblablement ses fis: l'un est a la fois, en 1469, juze ou sénéchal de Chalucet et avocat fiscal du roien Limousin, puis plus tard (1485, 1489, 1492) juze civil des consuls du chateau de Limoges³⁾; l'autre, sur le conte duquel nous somes moins bien informés, dit Marcial d'Auvergne *le jeune*, était en février 1471, secrétaire de l'évêque de Limoges⁴⁾.

Cète énumération fastidieuse n'aurait éle d'autre résultat qe de montrer au milieu de quels écueils un biographe consciencieux doit dirijer sa barqe q'ele ne serait pas complètement inutile.

Mais il est tens de qiter Limoges pour revenir a Paris. Je finirai en publiant un inportant document qi nous fait conaitre avec la plus grande précision les descendants immédiats de Marcial II d'Auvergne, le seul personaje de la famille dont l'istoire littéraire proprement dite ait a tenir conte, et qi nous consolera un peu de l'incertitude qi subsiste encore sur ses ascendants. J'en dois la conaissance a

1) Regnier de Boullegni était receveur jénéral des finances royales.

2) C'est vraisemblablement cet Audouin qi exerçait a Limoges, des 1425 ou 1428, les fonccions de juze de Chalucet (Voy. L. Guibert, *Chálucet*, p. 96).

3) Voyez L. Guibert, *Chálucet*, p. 96, et le même dans les *Arch. hist. du Limousin*, *Archives anciennes*, VIII, p. 144, 172 et 190.

4) *Coll. des Doc. inédits, Mélanges hist.*, I, 686; cète mention a été relevée par Vallet de Viriville dans la *Nouv. Biogr. générale*.

M. B. de Mandrot, a qi l'istiore du qinzième siècle a tant d'obligacions¹⁾.

Le 7 mai 1500, maitre Marcial d'Auvergne avait prêté a la vile de Paris une some de 35 livres tournois; la vile la renboursa a ses éritiers trois ans après sa mort, c'est a dire en 1511. Ses éritiers étaient ses trois fis survivants, a savoir: maitre Guillaume, procureur du roi en l'élection de Paris; maitre Germain, débile d'entendement; Louis, controleur du grenier a sel de Monfort-l'Amauri; enfin deus enfanta mineurs d'un fis prédécédé (maitre Marcial d'Auvergne le jeune), Maguelone et François. Maguelone est un joli non, pas comun, et qui siet bien a la petite-fille de l'auteur des *Arrestz d'Amour*. En présence d'une tèle lignée, il faut rapeler qe Gaston Paris a cru trouver dans les euvres mêmes de Marcial d'Auvergne la preuve q'il n'avait pas d'enfants au moment ou il composait les *Louanges de la Vierge*: si son induccion est juste, il i a la un inportant indice pour la cronologie des euvres de notre auteur.

23 décembre 1511. *Renboursement aus éritiers de maitre Marcial d'Auvergne d'une some prêtée par lui a la vile de Paris le 7 mai 1500.*

Autres remboursemens faiz par ce present receveur a cause de l'emprunt mis et levé par deliberation de conseil sur les habitans de la ville de Paris en l'annee finie mil V^e pour subvenir a partie de l'ottroy de vingt mil livres tourn. faict par icelle ville au Roy nostre sire par forme de prest lors par luy requis pour subvenir a ses grans et urgens affaires, dont plus ample mencion est faicte ou compte d'icelle annee, les d. remboursemens faictz en la maniere qui s'ensuit. . . .

Aux enfans et heritiers de feu maistre Marcial d'Auvergne, en son vivant procureur en parlement, la somme de trente cinq livres tourn. pour les rembourser de pareille somme par led. deffunct prestee a lad. ville, des led. septiesme jour de may l'an devantd. mil V^e, pour pareillement subvenir au prest cy dessus mencionné, comme il appert tant par la recepte . . . que par une cedulle de recongnaisance . . ., en vertu de laquelle et des lettres de mandement sur ce de mesd. srs donnees soubz leurs signetz le XXIIII^e jour du d. mois de decembre oud. an mil V^e XI ce present receveur a payee, baillee et delivree a M^e Guillaume d'Auvergne, procureur du Roy nostre sire en l'eleccion de Paris, tant en son nom que comme curateur pourveu par justice a la personne et biens de maistre Germain d'Auvergne son frere, debile de son entendement, et encores comme soy disant procureur et faisant et portant fort

1) Note de la table alfabétique qi termine l'édition du *Journal de Jean de Roye*, II, 448. Dans cète note il i a une indicacion irréflechie, a savoir qe Marcial d'Auvergne était dit aussi *Marcial Robinet*: en réalité, Marcial Robinet est un procureur au Parlement qi n'a de comun avec Marcial d'Auvergne qe son prénom de Marcial.

en ceste partie de Loys d'Auvergne ausy son frere, contrerolleur du grenier a sel de Montfort l'Amaulry, par lequel il promet faire ratifier et avoir agreable le contenu cy après toutes fois que requis en sera, et noble homme Pierre de Soubz le Four, s^r de Damppont, ou nom et comme tuteur et curateur de Maguelonne et François d'Auvergne, enfans mineurs d'ans de feu M^e Marcial d'Auvergne le jeune et de Marie de Bricy jadis sa femme, a present femme dud. Pierre de Soubz le Four et heritiers d'icelluy deffunct leur pere, lesd. M^{es} Guillaume, Germain et Loys d'Auvergne, freres dud. feu M^e Marcial et heritiers seulz et pour le tout avec lesd. mineurs, comme representans leurd. pere, icelle somme de XXXV l. t. comme par leur quittance escripte au doz d'icelluy mandement appert, pour cecy lesd. XXXV l. t. val. XXVIIJ l. p.

(Bibl. Nat., franç. 11687, fol. 12 ro, 14 v^o et 15 ro.)

Le fabliau du jaloux et de l'ange Gabriel.

Publié par Jakob Ulrich à Zürich.

Ce fabliau assez gai est tiré du ms. 160 de la bibliothèque de la ville de Pérouse, auquel j'ai emprunté le fabliau du jaloux, publié dans les *Mélanges Ascoli* (pp. 7—25) et dont il présente les traits linguistiques toscans-vénitiens ou toscans-émiliens.

L'archange Gabriel joue un rôle assez douteux dans plusieurs nouvelles italiennes, où les prêtres sont intéressés; je ne me rappelle pas d'avoir lu notre thème autre part.

Un petit glossaire suit le texte.

- I. Hora inttenda çiaschuno çeloxo
E tutty quily ch'eno in çaloxia,
Et yo ve diró d'uno moltto aghuroxo
E de una bela dona ch'elo avia;
5 E de guardarla li era si pensoxo,
Averla in brace el vero no li paria;
De çeloxia li era si vestitto,
Piú ch'alttro homo elo n'iera fornitto.
- II. Quello bonomo era piliçarro
10 E per posere la soa dona guardare
La façea stare desopra a uno solarro
Et elo stava desotto a lavorare,
E tutto el ventto ch'entra de çenaro,
Da quela dona no porave andare.
15 L'uso de la schala tignia bene seratto;
Insia e intrrava per uno porttelo da latto.
- III. La dona se fe uno dy a uno porttelino,
A una finestra ch'é disopra la via.
Pasó ly uno prette che li fe uno belo inchino
20 E la dona lo salutto li rendia.
Non sen achorse el çeloxo mischino

Che a quel(o) punto mortta l'averia.
 La dona se pensó sença falanča,
 Chome a quel(o) priette se posea dare per manča.

IV. 25 Et in suxo lo letto ela si çettóe
 E forttementte si se lamenttava,
 E lo çeloxo che ['l] lamentto ascholttoe,
 Su per le schale ratto se ne andava,
 E a jaçere ch'elo la rittrovóe;

30 Chorttesementte si l'adomandava
 E si ly disy: «Ho dolçe anima mia,
 Ette in piaçere nula chosa che sia?»

V. Ed ela dise a luy: «Maritto verace,
 Yo te ne diraço la chaxonne.

35 Va tosto per uno priette, s'el te piâce,
 Ch'io mi sentto a mala chondiçione.
 Menamene uno che no sia falaçe,
 E te va preso a chottale maxone,
 In doso portta una chappa xbiancheçatta,»
 40 E mandó per quello che l'à saludatta.

VI. Disse el çeloxo: «Io si volio andare,
 Po ch'el te piâce, moltto volonttiery.»
 Andó a la ghiesa per lo priette trovare;
 A schachy çughava sopra uno tavoliery.
 45 Chorttexementte se'l prexe a salutare
 E poi li chonttó quello che fo mistierry.
 Et elo priette s'achorse del chonvinentte;
 Andó chom lo çeloxo amanttinente.

VII. E lo çeloxo se n'andó su per le schale
 50 E lo priette seghe in chompagnia.
 Non batte hoxelo si forte li ale,
 Chome al çeloxo hogny ponso li battea.
 Trovó la dona in meço del solarre
 Suxo uno richo letto ch'el' avea.
 55 El priette li donó uno belo salutto
 Et ela rispoxe: „Ben sia vinutto.“

VIII. Dise el çeloxo: „Misiere, hora seditte
 E hoderitte çio ch'ela vole chonttare.“
 Respoxe el priette: «Uno pocho ve parttitty;

- 60 La dona e my lasatti raxonare.
 Respoxe el çeloxo: „Falatto l'avritty,
 Che solo siegho ve la lassy stare,
 Che, se mio padre resusittasse,
 No me fidaria, se Chripsto me ne preghasse.’
- IX. 65 Respoxe el priette: „Çia non é huxança;
 Si tu lá stiessy a scholttare, aria verghogna
 Hor no abiatty nula dubittança;
 In verittá de my nom ve bixogna;
 A my vinisty per si gram fidança,
 70 Ch’io no sono homo de dire mençogna.
 Statte uno pocho da partte a sedere;
 La dona e my bene porÿ vederre.’
- X. E lo çeloxo se fo delunghatto
 Fuorsy tri pasy delungho da[l] letto,
 75 E’l priette chon la dona si á parlatto;
 Dise: „Madona, ditte el vostro difetto.’
 Respoxe quela dal vixo roxatto:
 „Entro le vostre braçe yo me remetto,
 Che me insigniasy qualche chondiçione,
 80 Ch’io husisse de questa ria prexone.’
- XI. Respoxe el priette: „Madona, vuy ben ditty;
 Io ve chontaraço tutto el fatto.
 A questo vostro marito vuy diritty
 Che ve sentitty al chore un mal baratto.
 85 De gloria si prexo vuy l’avitty,
 Ch’elo vel chrederá al primo tratto.
 Ditty che l’ançelo Chabriele vi vene a parlare,
 Che in anima e in corpo ve ne vole portare.
- XII. E vuy deritty pure che chusy sia,
 90 Çenttile madona piena di bonttade,
 Et io çiró per vuy in fede mia,
 Solo in sta notte in bona verittade.
 Nol saperá may persona che sia
 Da la mia partte in bona lieltade.
 95 Da meça notte vuy ve livaritty
 E io saró quello ançelo che trovaritte.’

89) çiró] juro.

- XIII. E lo priette la chonfessione li ebe ditta
E poy da la dona si se departtia.
Ela remaxe chomo stramorttitta,
100 Diçea che'l chapo forte li dolea.
E lo çeloxo li diçe: «Dolçe mia vitta,
Ette in piaxere nula chosa che sia?»
Ela rispoxe: «Ho dolçe amor mio belo,
Porttare me ne vole l'ançelo Chabriello.
- XIV. 105 Perho, marito mio, hor te chonfortta,
D'un' altra dona tu te pensaray,
Che l'ançelo Chabriel me n'a fatto achortta
Ch'elo me ne portarrà che nol saperay.
Perho, marito mio, sera bene la portta,
110 Tutte le chiave a latto te metteray.
Ma l'ançelo m'á promeso a la mia vitta
Ch'elo me ne porttarà bela e vestitta.'
- XV. Dise lo çeloxo: «Bene lo volio vedere,
Se i[n] nula guixa yo te poró guardare.
115 Né dy né notte no volio dormire.»
Inchonttinentty se chorse ad armare
E dise: «Se nisuno homo vederó vignire,
De questa spada el chonvirá provare.»
Se volitte hodore chomo ela andó via,
120 Se m'ascholtady per vostra chortexia.
- XVI. Tutta quiela notte stette armatto,
Inttorno a[l] letto tuttora guardando.
Se nisuno homo li avesse trovato,
Datto li averebe chomo fose in bando.
125 Ma pure dal sono si fo pure abarbiatto;
Poxe çoxo el schapo e a dio l'arichomando.
Quando 'la vide ch'eli era adormendatto,
Vestise im fugha e parttissely da latto.
- XVII. E quella moltto tosto fo vestitta
130 De tutte chose che li façea mistiery,
Chalçatta e çuntta e tutta ben fornitta,
E tolse çiolie che avea nel forçiery.
Fese al porttelo sopra la via mestra,
Guardó de sotto e vide el baçaliery.

135 Per quello porttelo da latto se n'andava
E moltto presto lo priette l'abraçava.

XVIII. E la mattina a rischiarare del çiorno
Quelo buom çeloxo si se resenttia,
E guardando quela che á lo vixo adorno,
140 In nula parte atrovare no la pottia,
E dise: Hoime laso, che bene fatto [á] rittorno
Quelo ançelo Chabrielo ch'ela diçea.
Tolse moneda sença demorare,
Che per l'anima de la soa dona volea dare.

XIX. 145 A lo suo priette se n'andó subittamente
E si ly parló chon gram dolorre;
Preghando ly diçea dolçemente:
Misiere mio, per lo vostro honore
Toly quisty dinary e pregha dio honipottentte
150 Che a l'ançelo Chabriel metta in chore,
Ch'elo me volia rendere la dona mia,
Che pure stanotte se la 'n porttó via.

XX. Tutte le alttre ghiexie elo á çerchatto,
Quantte i n'era denttro a la çittade;
155 E a çiaschuno priette moneda i á datto,
Dighando a tutty: „Per la mia dona preghatte!„
E tanto andó ch'el fo rittornado
Al priette che la tigniea in verittade.
Dise el çeloxo: „Misiere, bem stiatty.“
160 Rispoxe el priette: „Vuy bene vigniatty.“

XXI. Disse el çeloxo: „Misiere, hora tolitty
Quisty dinary da la partte de dio,
E l'ançelo Chabriele ne pregharitty
Ch'elo me debia rendere l'amor mio.“
165 Respoxe el priette: „Misiere, hora intenditty
Per chortexia çio che dire volio yo:
„Se piu moneda me volitty dare,
(Bene) faró la vostra dona rittornare“.

- XXII. Diçea lo priette: ,Misiere, hone notte
 170 El me chonviene stare in oraçione.
 Quela vostra dona sentte de gram botte,
 A ora a hora á de gram chustione.⁴
 Nom s'achorçea el çeloxo de la motte,
 Che'l priette a lie dava in quela staxone.
 175 «Rittornatty da my da domano a hotto,»
 Perho che l'avea tenuta çia dei di hotto.
- XXIII. El çeloxo si livó quela mattina
 In quello çorno che'l priette li à detto.
 Et andó a la ghiexia chon gram dottrina
 180 E quela notte nom dormy ne[l] letto.
 Dise lo priette: ,Madona mia fina,
 Çio ché io diró [non] viegnia a difetto;
 Al vostro marito el ve chonviene rittornare,⁴
 E vestý l'aschoxe de drietto a l'altare.
- XXIV. 185 E poy averse le portte del santto
 E lo çeloxo dentro li fo intrrato.
 Dise lo priette; ,Che á tu fatto tanto?⁴
 Inchonttinentty ch'el fo aparatto,
 Da uno latto, da l'altro chantto
 190 Á quela dona che lui a çigniatto;
 Et ela usý fuora chom gram rixo
 E dise: ,Tratta m'avitte dal paradixo.⁴

GLOSSAIRE.

<i>abarbiato</i> 125 aveuglé	<i>hozelo</i> 51 oiseau
<i>aghuroxo</i> 3 heureux	<i>insir</i> 16 sortir
<i>atrovar</i> 140 trouver	<i>li</i> 5 il
<i>baçaliere</i> 134 bachelier, jeune homme	<i>motte, la</i> 173 jeu de mot, plaisanterie
<i>baratto</i> 84 affaire	<i>mischino</i> 21 pauvre, malheureux
<i>bonomo</i> 9 bonhomme	<i>nisuno</i> 123 quelque
<i>çaloxia</i> 2 jalousie	<i>ponso</i> 52 pouls, nerf
<i>chonvignente</i> 47 situation	<i>posere</i> 10 pouvoir
<i>çigniare</i> 190 faire signe	<i>se</i> 120 afr. se, allem. so
<i>çunto</i> 181 peut-être çenta = ceinte	<i>sieghe</i> 62 avec elle
<i>delunghatto</i> 73 éloigné	<i>xbiancheçiato</i> 39 blanc
<i>falança</i> 23 faute	

Le sort du radical dans la dérivation française.

Par

Kr. Nyrop à Copenhague.

1. Les suffixes s'ajoutent ordinairement au mot primitif sans que celui-ci se change: *fainéant* — *fainéantise*, *journal* — *journalisme*; mais il arrive aussi que le mot primitif subisse différents changements; ils affectent:

1° La voyelle radicale du primitif, qui peut se changer: *poil* — *pelage*, *panier* — *panerée*, etc.; voir notre *Grammaire historique*, I², § 297, ss.

2° La voyelle finale, qui peut tomber: *Sahara* — *saharien*.

3° La consonne finale, qui peut se changer: *arc* — *archet*.

4° La terminaison, qui peut disparaître: *marmot* — *marmaille*, ou être confondue avec une autre: *tabac* — *tabatière*.

Nous étudierons ici seulement les changements que subissent les voyelles et les consonnes finales et la chute de la terminaison.

A. Voyelles finales.

2. Les voyelles finales peuvent être atones (*chèvre*) ou accentuées. Les voyelles accentuées peuvent être orales (*Charivari*, *Figaro*, *Sahara*) ou nasales (*charbon*, *voisin*). Il faut examiner ces différents cas à part.

3. VOYELLE ATONE. Comme voyelle atone finale le français ne possède que l'*e* féminin. Cette voyelle, ordinairement muette dans la langue moderne, disparaît toujours devant le suffixe: *chèvre* — *chevron*, *maître* — *maîtrise*, *paysage* — *paysagiste*, etc. Il disparaît également quand il est suivi de *s* (comp. *Gr. hist.*, I, § 283; II, §§ 52, 279): *Cervantes* — *cervantiste*, *cervantisme*. *Ingres* — *ingriste*. *Ardennes* — *ardennois*. *Nantes* — *nantais*. *Rennes* — *rennais*. *Tarbes* — *tarbéen*. *Troyes* — *troyen*. *Vincennes* — *vincennois*.

REMARQUE. L'*e* se conserve graphiquement dans certains cas après *g*: *orange* — *orangeade*, *orge* — *orgeat*, *rouge* — *rougeaud*, etc.

4. VOYELLES ACCENTUÉES ORALES. Pour les mots qui finissent par une voyelle accentuée orale, il y a trois possibilités.

1° La voyelle peut tomber. Ce phénomène s'observe surtout dans la langue moderne avec les mots d'emprunt: *Panama* — *panamiste*.

2° La voyelle reste, et il se produit un hiatus: *bleu* — *bleuâtre*, *hardi* — *hardiesse*, *joli* — *joliet*; *café* — *caféine*, *revue* — *revuiste*, etc. *Henri* — *henriade*.

3° La voyelle peut rester, et le suffixe est élargi d'une consonne: *tableau* — *tableautin*, etc. Pour ce phénomène nous nous permettons de renvoyer à notre étude dans les *Bausteine*.

5. Chute de la voyelle finale. Examinons d'abord les cas où la voyelle finale du radical est différente de la voyelle initiale du suffixe. Les voyelles exposées à tomber sont *a*, *e*, *i*, *u*.

1° A. — Exemples: *Alhambra* — *alhambresque*. *Bamboula* — *bamboulesque*. *Blidah* — *blidien*. *Canada* — *canadien*. *Diva* — *diviste* (Villatte). *Gambetta* — *gambettiste*, *gambettiser*. *Golgatha* — *golgather* (Villatte). *Himalaya* — *himalayen* (O. Mirbeau, *Le jardin des supplices*, p. 202). *Panama* — *panaméen*, *panamiste*. *Polka* — *polker*. *Saba* — *sabéen*. *Sahara* — *saharien*. *Spinoza* — *spinozisme*. *Vénézuéla* — *vénézuélien*. *Zola* — *zolisme*, *zoliste*.

CAS ISOLÉS. Dans quelques rares mots on garde l'*a* comme dans *Volta* — *voltaïque*. *Zolatesque*, de *Zola*, a été modelé sur *soldatesque*.

DOUBLETS. On hésite entre *bouddhaïsme*, *bouddhaïste* et *bouddhisme*, *bouddhiste*.

2° É. — Exemples: *café* — *cafier*. *Chevé* — *cheviste*. *Delcassé* — *delcassisme*. *Charité* — *charitable*; *nécessité* — *nécessiteux*, *vérité* — *véritable*.

CAS ISOLÉS. Dans les dérivés de *café* la langue actuelle conserve l'*é*: *caféier* (qui tend à remplacer *cafier*), *caféière*, *caféine*; comp. *café-tier* avec une consonne analogique. De *thé* on a tiré *théière* et *thétière*.

3° I (Y). — Exemples: *Charivari* — *charivaresque*; *Garibaldi* — *garibaldesque*; *Nancy* — *nancéen*, etc.

4° O. — Exemples: *Espéranto* — *espérantiste*. *Gigolo* — *gigolette* (*Gr. hist.*, II, § 431). *Figaro* — *figaresque*, *figariste*, *figariser*.

CAS ISOLÉS. On conserve l'*o* et admet l'hiatus dans *jingo* — *jingoïsme*, *zemstvo* — *zemstvoïste*. De *Hugo* on a tiré *hugolâtre*, *hugolesque* *hugotique*.

6. Nous citerons à part les quelques exemples qui présentent la rencontre de deux voyelles identiques. Si la voyelle finale du radical est la même que la voyelle initiale du suffixe il y a fusion des deux voyelles (voir *Gr. hist.* I, § 287).

1° *a + a > a*: *abracadabra + ant > abracadabrant*; *Zola + âtre > Zolâtre*.

2° *i + i > y*: *charivari* — *charivarique*, *samedi* — *samediste*. *Gassendi*

— *gassendiste*. *Tahiti* — *tahitien*. Ajoutons *Bovary* — *bovarysme*; *dandy* — *dandysme* (ou *dandisme*).

3° $o + o > o$: *Hugo* — *hugolâtre*.

4° $u + u > u$: *courbatu* — *courbature*; *nerf fêru* — *nerf-fêrure*; *ver-moulu* — *vermoulure*.

7. VOYELLES ACCENTUÉES NASALES. Les voyelles nasales [ã], [õ], [œ] perdent leur nasalité et redeviennent orales (comp. *Gr. hist.*, II, § 448, 2). Ce changement n'est pas noté par l'orthographe.

1° [ã] devient [an]: *charlatun* — *charlatanisme*, *paysan* — *paysannerie*;

2° [õ] devient [on]: *bonbon* — *bonbonnière*; *charbon* — *charbonnage*, *charbonnier*; *patron* — *patronner*, etc.;

3° [œ] devient [yn]: *brun* — *brunâtre*, *brunet*; *opportun* — *opportunisme*, *opportuniste*, etc.

8. Le sort de la voyelle nasale [ɛ̃] est plus compliqué. Voici les différents cas qui se présentent:

1° [ɛ̃] (*aim*) > [am]: *faim* — *affamé*, vfr. *rain* — *ramée*, *ramure*;

2° [ɛ̃] (*ain*) > [an]: *mondain* — *mondanité*;

3° [ɛ̃] (*ain*) > [ɛn]: *souverain* — *souveraineté*;

4° [ɛ̃] (*ain*) > [ən]: *grain* — *grenier*;

5° [ɛ̃] (*ein*) > [en]: *frein* — *effréné*;

6° [ɛ̃] (*in*) > [in]: *bouquin* — *bouquiner*, *bouquiniste*; *coquin* — *coquinerie*; *voisin* — *voisinage*.

B. Consonnes finales.

9. C. Théoriquement les dérivés des mots en *c* devraient présenter *c* [k], *ch* [ʃ], *c* [s], selon que le suffixe en gallo-roman commençait par *o* (*u*), *a* ou *e* (*i*). En effet, on trouve à côté de *arc* les vieilles formes étymologiques *archier* (-arius), *archié* (-atum) et *arcel* (-ellum), *arceler*, mais cet état de choses n'est pas général à cause de l'influence troublante de l'analogie qui agit de plusieurs manières:

1° Grâce à l'emploi plus fréquent de *ch*, qui figure aussi au féminin (*Gr. hist.*, II, § 417), ce son s'est ordinairement généralisé aux dépens de *c*; de là des formes comme *archet* (-ittus), vfr. *archeier* (-izare), etc.

2° Sous l'influence du primitif, l'explosive finale peut rester sans changement: *arc* — *arquet*. La plupart de ces dérivés sont relativement récents.

3° Enfin sur le modèle de *arc* — *arceau*, l'explosive est parfois dans les dérivés récents remplacée par *c* [s]: *jonc* — *joncer*.

10. Voici maintenant quelques exemples des différents traitements du *c* final:

1° Passage (analogique) de *c* à *ch*: *Bac* — *bachot*. *Blanc* — *blanchet*, *blanchette*, *blancheur*, *blanchir*, vfr. *blanchoier* etc. (comp. les formes régulières *blanchaille*, *blanchard*, *blanchâtre*). *Coq* — *cochet*. *Croc* — *crochet*, *crochu*. *Duc* — *duché*, *duchesse*. *Jonc* — *jonchaie*, *jonchet* (comp. *joncher*, *jonchée*, *jonchère*). *Roc* — *rochet*. *Sac* — *sachée*, *sachet*. *Sec* — vfr. *sechece*. *Tronc* — *tronchet*.

2° Maintien de l'explosive: *Bec* — *bécard*, *bécasse*, *béquette*, *béqueter*, *béquille* et *béquer*, *béquée*, *béquet* (qui ont remplacé *bechier*, *bechiée*, *bechiet*). *Blanc* — *blanquet*, *blanquette*, *blanquier*. *Roc* — *rocaille* (autrefois *rochaille*). *Roc* (persan *rok h*) — *roquer*. Comp. *Bismarck* — *bismarckien*, *Lubeck* — *lubeckois*. *Maroc* — *marocain*, etc. *Offenbach* — *offenbachie*, *offenbachiste*, *offenbachiser*.

3° Passage de *c* [k] à *c* [s]: *Balzac* — *balzacien*, *Condillac* — *condillacien*. Comp. *musique* — *musicien*. De *jonc*, J. K. Huysmans a tiré *se joncer*.

4° Passage de *c* à *g* [g]: *zinc* — *zingage*, *zingueur*.

5° Échange entre *c* et *g* [g]. A côté de *clerc* on avait *clergie*, *clergié*, *clergise*, *clerjois* *clergil*; sur l'origine du *g*, voir *Gr. hist.*, I, § 401, 2. Comp. *hauberc* (*haubert*) — *haubergeon*.

11. F. Sur le sort de cette spirante sourde il faut remarquer:

1° Dans tous les dérivés anciens le *f* final est régulièrement remplacé par un *v* (comp. *Gr. hist.*, I, §§ 449, 450, 2; et II, § 408). Exemples: *bœuf* — *bouvet*, *bouvier*, *bouvillon*; *canif* — *canivet*; *chef* — *achever*; *chetif* — vfr. *chetiveté*; vfr. *ef* — *avette*; *exclusif* — *exclusivisme*; *juif* — *juiverie*; *naïf* — *naïveté*; *neuf* — *neuvième*; *oisif* — *oisiveté*, etc.

2° Depuis longtemps la sourde du mot primitif s'introduit, sporadiquement, dans le dérivé. A côté de *neuvième* et *suavet* on trouve ainsi *neufième* (Noel du Fail, II, 239, 279) et *suafet*, qui gardent la finale des primitifs *neuf* et *suef* (*suavem*); comp. *Gr. hist.*, I, § 450, 2.

3° Les dérivés tout récents conservent la sourde: *bœuf* — *bœufer*, *chef* — *chefferie*, *soif* — *soiffard*, *soiffer*, *suif* — *suiffeux*.

4° DOUBLET. Dans un seul cas, on garde l'ancienne forme à côté de la moderne. De *suif* on a tiré d'abord *suiver*, employé encore dans l'argot des marins (voir les poésies de Jean Richepin), et plus récemment (Acad. 1835) *suiffer*.

12. G. L'explosive a été introduite dans les dérivés populaires de *long* (comp. *Gr. hist.*, II, § 418): *longaille*, *longuet*, *longueur*. On trouve la chuintante [g] dans *longer*. Comp. *Cherbourg* — *cherbourgeois*, *Hambourg* — *hambourgeois*, *Petersbourg* — *petersbourgeois*, etc.; nous avons rencontré *slesvigeois* à côté de *slesvicois*.

13. GN. La nasale mouillée [ñ] est remplacée par la nasale dentale [n] dans *Boulogne* — *boulon(n)ais*, *Cologne* — *colonais*.

14. L est remplacé par u devant une consonne (*Gr. hist.*, I, § 342): *cheval* — *chevaucher*, *féal* — *féauté*, *loyal* — *loyauté*, *principal* — *principauté*, etc.

REMARQUE. Un pareil balancement entre [o] et [al] se trouve dans *bureau* — *buraliste*, *fourneau* — *journaliste* (ouvrier — pâtissier). Comment expliquer ces dérivés curieux? Est-ce que *buraliste* (de *bureau*) se serait modelé sur *journaliste* (à côté de *journal*)?

15. N. Un m analogue s'est introduit dans quelques dérivés de mots en *-ain* et *-in*.

1° Sur le modèle de *faim* — *affamé* se sont réglés *étain* — *étamer* (la forme correcte serait *étagner*) et *plain* (pour *pelain*) — *plamée*, *plamer*.

2° De *latin* on avait tiré en ancien français *latimier*; il faut probablement admettre une influence de mots tels que *venin* (pour *venim*, de **venimen*, altération de *venenum*) — *venimeux*, *envenimer*, *sain* (vfr. *saïn*, *saïm*) — *ensimer*, *essimer*.

16. P. Au p (orthographique) de *loup* correspond un v dans les dérivés: *louvard*, *louvât*, *louvet*, *louveteau*, *louvétier*, etc.

17. T. Le t final de *enfant* est remplacé par c dans l'ancien diminutif *enfançon*; donc, ce mot n'est pas une formation française, il doit remonter à un **infantionem*.

C. Chute de la terminaison.

18. Le suffixe peut s'ajouter au radical dépouillé de sa terminaison. Les terminaisons dont on constate le plus souvent la chute sont *-as*, *-eau*, *-er*, *-et*, *-ie*, *-ier*, *-is*, *-on*, *-ot*. En devant former un dérivé nouveau on a commencé par éliminer ces syllabes qu'on a regardées, à tort ou à raison, comme des suffixes.

De cette manière on a pu tirer *marmaille* de *marmot*, quoiqu'il n'y ait pas de forme radicale *marme*, tout comme on a créé en latin vulgaire **rancura* à côté de *rancor*, et en français moderne *frimaire* à côté de *frimas*. Ces cas nous présentent le phénomène curieux, d'une décomposition suivie d'une composition.

19. Voici une série d'exemples montrant l'apocope de la terminaison.

-ard: *bocard* — *bocage* (ce qui est écrasé avec le bocard).

-as: *Thomas* — *thomiste*, la Revue *thomiste*.

-ay: *Faraday* — *faradique* (Darmesteter, *Formation de mots nouveaux*, p. 187).

-eau: *ciseau* — *cisailles*; *corbeau* — *corbillat*; *couteau* — *coutille*; *oiseau* — *oison*, *oisillon*; *sureau* — *sururd*. Le même phénomène s'observe dans les dérivés de quelques noms propres; de *Chevreau* on a tiré *Chevréana*; de *Clémenceau*, *clemenciste* (*Gazette de France*), mais le

Courrier de Vaugelas (X, 11) rejette cette forme et demande *clémentaliste* (!). Les habitants de *Landerneau* s'appellent *Landerniens*.

-ée: *dragée* — *drageoir*, *dragiste*.

-er: *dîner* — *dînette* (le substantif *dîner* a été traité comme le verbe).

-et: *cadet* — *cadichon*; *fouet* — *fouailler*; *violet* — *violâtre*; de *Floquet* on a tiré le verbe *floquer*; de *Musset*, *Mussaillon*, de *Peyronnet*, *Peyronéide*; de *Turcaret*, *turcarien*.

-eux: *oiseus* (*otiosus*) a été remplacé par *oisif*; on avait dans la vieille langue *oisance*, *oiserie*.

-ie: *bougie* — *bougeoir*; *Marie* — *marotte*. *Chimie* — *chimique*; *féerie* — *féérique*; *fantaisie* — *fantaisiste*, *ironie* — *ironisme*, etc.; comp. ci-dessus, § 6.

-ier: *bâtonnier* — *bâtonnat*; *levrier* — *levron*; *officier* — *officiat*; vfr. *pautonnier* — *pautonnaille*.

-in: *lapin* — *lapereau*.

-on: *aigron* (forme dialectale de *héron*) — *aigrette*; *garnison* — *garnisaire* (l'a emporté sur *garnisonnaire*); *million* — *milliasse*; *pennon* — *panneton* (pour *penneton*).

-ond: *pudibond* — *pudibard*, faussement *pudibond* (L. Larchey).

-ot: *javelot* — *javeline*; *marmot* — *marmaille*.

20. Nous citerons à part les quelques exemples où il y a rencontre de deux syllabes homophones. Dans ce cas, qui paraît assez rare, il y a suppression de l'une des syllabes (*Gr. hist.* I, § 514):

analyse + *-iste* > *analyste* (voir A. Tobler, *Beiträge*, III, p. 144).

décrépit + *-itude* (forme élargie de *-tude*, employée dans *exactitude*, etc.) > *décrépitude*.

Delyannis + *iste* > *delyanniste* (*Le Courrier européen*, 30 juin 1905, p. 13).

21. Dans les noms propres dérivés la chute d'une ou de plusieurs syllabes finales est un phénomène assez ordinaire; ce qui s'explique par le caractère hypocoristique de plusieurs de ces dérivés (cf. *Gr. hist.*, I, § 121). Exemples:

Auberi — *Auberon*. *Catherine* — *Catin*, *Cato*. *Madeleine* — *Madelon*. *Marguerite* — *Margot*. *Michel* — *Michon*. *Musset* — *Mussaillon* (employé par G. Sand). *Nicolas* — *Nicolin*, *Colin*. *Pierrot* — *Pierrette*. *Robert* — *Robin*. *Suzanne* — *Suzette*, *Suzon*.

22. Rappelons en dernier lieu les dérivés formés à l'aide du suffixe argotique *-o* devant lequel toute terminaison tombe: *camarade* — *camaro*, *invalide* — *invalo*, *propriétaire* — *proprio*, etc.

Quelques observations sur les Mots d'emprunt.

Par

J. J. Salverda de Grave à Leide.

Je voudrais réunir ici, en l'honneur du savant éminent à qui tous ceux qui se sont occupés du provençal doivent tant, quelques observations générales sur les mots d'emprunt, que m'a suggérées l'étude des mots français en néerlandais, et que je développerai dans un travail sur „Les Mots français en néerlandais“, qui paraîtra dans quelques mois.

Jusqu'à présent on a consacré aux mots d'emprunt dans plusieurs langues des études plus ou moins approfondies, mais on n'a pas encore, que je sache, essayé de placer ensemble tous les mots qu'une langue doit à l'étranger. C'est ce que j'ai entrepris pour les mots français en hollandais, en premier lieu pour me rendre compte de l'influence que le français a eue sur ma langue maternelle, et puis aussi dans le but de mieux connaître le phénomène de l'emprunt.

Si, pour répondre à la première question, je dus m'attacher surtout aux mots qui marquent des idées ou des objets nouveaux pour nous et que nous avons empruntés en même temps que ces idées et ces objets, il n'en était pas de même pour la solution de la seconde. En effet, quoi de plus naturel que la conservation du nom étranger pour l'objet emprunté? Si l'emprunt en était resté là, il n'y aurait pas de problème. Seulement, il y a en outre, dans chaque langue, des mots étrangers qui servent de dénomination à des idées et à des objets qui, à l'époque de l'emprunt, existaient depuis longtemps, quelquefois même de tout temps, chez le peuple qui empruntait. Et ce sont ces mots-là qui offrent le plus d'intérêt pour la question plus générale que je m'étais posée. Aussi, je leur ai donné une place à part dans le groupement que j'ai fait des mots français qui, depuis le 13^e siècle (date du début de notre littérature) jusqu'à nos jours, sont venus en Hollande. Ce n'est pas

ici le lien de rendre compte de la méthode que j'ai suivie en recueillant ces mots ni de décrire les difficultés qu'on éprouve souvent à constater quels sont les mots qui sont réellement entrés dans la langue. Qu'il suffise de dire brièvement de quelle façon j'ai groupé ceux que j'ai cru pouvoir admettre dans mes listes.

Mon point de départ a été celui-ci : plus l'idée exprimée par l'objet est individuelle, personnelle, plus il prouve en faveur de l'influence française. La ligne à suivre était tout indiquée ; en commençant par les mots qui ont une signification très impersonnelle, et qui intéressent les hommes en général, je descends de plus en plus vers l'individu : les différents groupes sont disposés en manière d'entonnoir, ou si l'on veut, de nasse. Après les mots d'art et de science, qui ont un caractère presque international, je distingue deux groupes principaux : La vie publique de l'homme et L'homme dans la vie privée. Il y a entre ces deux groupes une séparation bien nette. Le premier comprend les mots qui se rapportent à l'homme comme citoyen et comme membre de la société et se subdivise d'après les terrains sur lesquels s'exerce son activité ; il a un caractère collectif, surtout dans la première rubrique (*Politique, Juridiction, Armée, etc.*) ; la seconde est déjà moins officielle (*Commerce, Industrie, Vie des champs, etc.*) et approche du second groupe. Celui-ci comprend les mots de la vie intime, et ici encore les cercles se rétrécissent à mesure qu'on avance. D'abord il y a les mots qui se rapportent à la vie extérieure de l'homme (*Maison, Nourriture, Vêtements, Jeux, Amusements, etc.*) ; ce sont en grande partie des noms pour des objets nouveaux pour nous, car pour l'arrangement de notre vie extérieure nous devons beaucoup aux Français. Je passe alors à l'homme dans ses rapports avec les autres hommes, et voici quelles sont les rubriques que je distingue : *Assistance et querelle, Amour (bonté) et haine (orgueil, hostilité), Énergie (sévérité) et faiblesse (souplesse), Politesse (respect, bonnes manières) et impolitesse (mauvaises manières), Sérieux (fidélité) et frivolité (mauvaise foi)*. Les mots qui composent ces rubriques désignent donc la manifestation extérieure du caractère de l'homme ; ils ont deux faces, l'un tourné au dehors, l'autre du côté de la vie intérieure. Il me semblait utile de faire une catégorie spéciale des mots qui expriment des rapports verbaux, pour bien faire ressortir combien un peuple qui possède une grande facilité d'élocution, comme les Français, transmet à un peuple qui par sa nature est plus silencieuse, de termes désignant les nuances de la parole ; on voit alors que sous ce rapport notre éducation a été en grande partie faite par les Français. Dans cette catégorie j'ai établi les divisions suivantes : *Interjections, Salutations,*

Titres, Mots de la conversation (mots qui servent à renforcer la pensée etc.), Flatterie et offense (invectives), Encouragement et désapprobation. Avec la rubrique suivante le cercle devient plus étroit: je m'y occupe de l'homme seul, et je cite d'abord les termes qui se rapportent à son extérieur (son *physique, les conditions de sa vie*), pour arriver enfin aux mots désignant les qualités d'esprit, de cœur et de caractère qui, pour constituer la plus petite de toutes les classes, n'en sont pas moins les plus intéressants à étudier. Il est vrai que, entre ces derniers mots et ceux mentionnés plus haut qui désignent en même temps la manifestation du caractère et le caractère lui-même, le besoin de la classification a établi une séparation trop rigoureuse; dans la réalité ces deux catégories de mots se confondent souvent; l'unique différence c'est que dans des mots comme loyal, cordial ce sont les actions qui caractérisent la nature de l'homme, ce qui fait qu'ils désignent plutôt la manifestation, tandis que des mots comme triste, caprice sont plutôt le signe d'un état d'âme. D'ailleurs, ai-je besoin d'ajouter que toute classification du genre de celle que j'ai faite doit nécessairement pécher par trop de rigueur? La nature ne connaît pas ces séparations nettes et absolues. C'est ce qui explique aussi pourquoi il m'a fallu faire un quatrième groupe de termes „généraux“, qui ne se laissent incorporer nulle part parce qu'ils ont chez nous un emploi très étendu et qu'il est impossible de déterminer la plus ancienne signification qu'ils ont eue ici.

Je laisserai dorénavant de côté les mots qui sont venus ici avec des idées ou des objets nouveaux, et qu'on pourrait appeler „techniques“, pour m'en tenir exclusivement aux mots plus personnels qui désignent des idées ou des objets déjà connus chez nous et que je nommerai „non-techniques“.

Mes longues listes comportent un certain nombre de conclusions, d'un intérêt local d'abord, et aussi en partie d'un intérêt plus général. Je ne parlerai que très brièvement des premières.

Ce qui frappe d'abord, quand on embrasse d'un coup d'œil d'ensemble les mots français non-techniques en hollandais, c'est que, contrairement à ce qu'on attendrait, les termes qui ont un sens défavorable ne sont pas moins nombreux que les autres. Comme les mots français ont dû être empruntés surtout par les classes les plus élevées et les plus cultivées de la société, on croirait qu'ils auraient plutôt un caractère de mondanité et que, par suite, ceux qui marquent des rapports de politesse etc. seraient supérieurs en nombre. De même, on s'attendrait à ne pas trouver de mots qui désignent les

„mauvaises manières“, les Français étant universellement reconnus pour des „magistri elegantiae“. Pourtant on trouve autant de termes pour les „bonnes“ que pour les „mauvaises manières“. L'explication de ce fait doit être celle-ci: les Français ne nous ont pas transmis tel ou tel usage de la vie mondaine, mais ils nous ont ouvert les yeux pour la différence qu'il y a entre les bonnes et les mauvaises façons de se conduire dans le monde. Et cette explication est corroborée par un mot appartenant à une tout autre rubrique, c'est-à-dire *blond*. Comme les cheveux blonds étaient l'apanage des Germains, il semble étrange que nous employions un mot français pour les caractériser. Ne serait-ce pas que l'on ne se rend compte d'une particularité qu'à la suite d'une comparaison, et que c'est chez les Français qu'on s'est d'abord aperçu de la nuance spéciale qui distingue le plus souvent les cheveux des peuples du Nord de ceux des Méridionaux?

Les conclusions plus générales que permettent les listes résultent d'une comparaison des mots français empruntés par le néerlandais avec ceux qu'ont empruntés d'autres peuples. Cette comparaison ne saurait être vraiment définitive tant que nous ne possédons pas de relevés aussi complets que possible des mots français en allemand, en anglais etc. Je l'ai entreprise pourtant, et elle m'a conduit à un résultat assez curieux.

Parmi les mots français en allemand relevés en grand nombre par F. Rümelin¹⁾, il y en a environ 300 qu'on peut considérer comme non-techniques; or de ces 300 il n'y en a que 42 que le hollandais n'emploie pas; tous les autres, donc les six septièmes, sont usités chez nous aussi. La différence la plus caractéristique est que nous avons plus de mots „généraux“; il est vrai que quelques-uns s'en retrouvent à la période du moyen haut-allemand. Voici ce que j'ai fait pour la comparaison de l'anglais. Dans l'*Introduction to English, French and German Phonetics* de Mlle. Laura Soames²⁾ un chapitre consacré aux mots étrangers, contient une liste de plusieurs de ces mots; j'y ai compté les mots français non-techniques, et j'ai constaté que les $\frac{2}{3}$ sont employés en hollandais également. Quant au suédois, mon ami M. Alfred Nordfelt, qui s'occupe de l'influence française sur sa langue, m'a écrit qu'il avait été frappé par la grande ressemblance que présente l'ensemble des mots français employés dans son pays et en Hollande.

J'ai essayé de confirmer et de préciser ces résultats en comparant entre eux les mots français employés dans les parlers locaux allemands et néer-

1) *Die Berechtigung der Fremdwörter*, Freiburg i. B., 1887.

2) London, 1899.

landais; il va de soi que, puisque ces patois représentent la vraie langue parlée, ils sont du plus haut intérêt pour l'étude des mots non-techniques. J'ai eu le bonheur de pouvoir me servir de plusieurs monographies importantes dont je cite en note les titres¹). Les parlers qui y sont traités appartiennent à des parties différentes de l'Allemagne, qui ont eu avec la France des rapports très différents entre eux. En effet, Forbach a appartenu à la France de 1735 à 1870, la contrée du Roer touche au pays wallon, et dans le Palatinat et à Berg et environs des colons parlant français se sont établis à diverses époques; par contre le Mecklembourg est trop éloigné de la France pour qu'on puisse supposer des rapports étroits entre sa population et les Français²). Il faut donc que la manière dont les mots français sont entrés dans ces parlers soit bien diverse. Nous sommes d'autant plus frappés de la grande ressemblance que présente le choix des mots empruntés dans ces différentes contrées. (Je ne peux pas donner ici les preuves de cette assertion, parce qu'il me faudrait alors imprimer au long les tableaux comparés des différents emprunts.) Or, si nous rapprochons ces mots de ceux qui s'emploient dans des parlers locaux hollandais, nous constatons également qu'il y a beaucoup de mots identiques. Et enfin, voici ce que nous apprend la comparaison de ces patois allemands avec le néerlandais: les mots qui ne se rencontrent qu'en Allemagne se rapportent à ceux qu'on trouve chez nous aussi, dans M. comme 1 : 2¹/₂, dans N. comme 1 : 2¹/₂, dans R. comme 1 : 2¹/₂, dans F. (où je n'ai compté que les adjectifs et les verbes) comme 1 : 4¹/₂, pour les adjectifs, comme 1 : 3¹/₂, pour les verbes. On voit que F. se rapproche le plus du chiffre que nous avons trouvé pour les mots français en allemand, ce qui s'explique par les rapports intimes que cette localité a eus avec la France. Pour les autres, la fraction est à peu près la même. Pourtant, leur

1) R. Mentz, *Französisches im Mecklenburgischen Platt und in den Nachbardialekten* (Jahresbericht des Realprogymnasiums zu Delitsch.) T. I, 1897; T. II, 1898 (M). — J. Leithaeuser, *Galicismen in niederrheinischen Mundarten* (Jahresbericht des Realgymnasiums zu Barmen). T. I, 1891; T. II, 1894 (N). — L. Florax, *Französische Elemente in der Volkssprache des nördlichen Roergebietes* (Jahresbericht über das Realprogymnasium der Stadt Viersen), 1893 (R). — Ph. Keiper, *Französische Familiennamen in der Pfalz und Französisches im Pfälzer Volksmund*, Kaiserslautern, 1891 (P). — M. Besler, *Die Forbacher Mundart und ihre französischen Bestandteile* (Jahresbericht der Realschule in Forbach, Lothringen), 1900 (F).

2) C'est à dessein que je ne fais pas mention de l'occupation du pays sous Napoléon. Il me semble qu'on attache trop d'importance à ce fait passager. En Mecklembourg, de même que chez nous, la grande masse des mots français étaient entrés avant cette époque.

situation géographique exclut la supposition qu'ils aient connu ces mots par l'intermédiaire l'un de l'autre: tous ont dû puiser indépendamment dans le français.

Tout cela nous conduit nécessairement à cette conclusion que, chez les peuples germaniques, il y a des idées qu'on exprime de préférence par un mot français, sans que cette idée soit particulièrement française. Et, quoiqu'on ne voie pas pourquoi des idées comme „plaisir“ et „triste“, qui sont rendus chez nous et ailleurs par des mots français, étaient plutôt désignées pour cela que d'autres, le fait que cet emploi n'est pas isolé et se produit indépendamment sur plus d'un point, ne peut pas être l'effet du hasard.

A mon avis, il faut distinguer entre l'occasion qui a fait qu'un mot s'introduit dans un pays étranger, et la cause qui fait qu'il s'y établit définitivement. Or, pour le problème de l'emprunt, seuls les mots qui restent dans la langue étrangère importent. Tandis que les événements historiques, les rapports commerciaux et littéraires etc. qui ont donné lieu à l'emprunt sont d'un intérêt secondaire — d'ailleurs ils échappent le plus souvent à nos investigations — le fait essentiel et capital c'est que les étrangers font leur le mot emprunté. Or, la comparaison de tout à l'heure nous a mis en présence de ces mots dont le séjour à l'étranger est devenu définitif; elle nous apprend que le succès que certains termes ont hors de leur patrie est la résultante de conditions que nous ne pouvons encore déterminer complètement, mais dont l'existence ne peut être mise en doute.

Quelles sont ces conditions?

Dans un important article¹⁾ M. Alfred Nordfelt a résumé ainsi les causes qui déterminent l'emprunt des mots français: 1. Une idée ou une chose française conserve son nom; 2. contact personnel entre les Français et une population limitrophe; 3. euphémisme; 4. la France est supérieure sous de certains rapports, a. en culture, et par conséquent b. en fixité de langue; 5. influence politique; 6. harmonie et souplesse de la langue française; 7. prestige du latin.

Cette division ne me satisfait pas complètement; elle ne tient pas assez compte de la distinction que j'ai cru devoir faire entre l'occasions de l'emprunt et sa cause. Qu'un peuple d'une haute culture exerce de l'influence sur les autres, rien de plus vrai; mais cette observation ne sert qu'à déterminer le terrain de l'emprunt. Au contraire, par exemple le besoin de l'euphémisme, voilà qui, à lui seul,

1) *Om Franska Lånord i Svenskan*, dans „*Nyfilologiska Sällskapets i Stockholm Publikation*“, 1901, p. 55.

suffit à expliquer la présence de certains mots dans une langue étrangère.

Voici comment je vois les faits.

1. Occasions qui amènent l'emprunt: Contact personnel, liens politiques, rapports littéraires. J'ai déjà dit que le plus souvent il est impossible de déterminer pour un mot l'occasion par laquelle il s'est introduit dans un milieu nouveau. Seuls les mots empruntés à une époque très ancienne permettent quelquefois une séparation entre ceux qui sont dus au contact personnel et ceux qui sont entrés par la voie des livres; c'est que les premiers portent souvent une marque dialectale que n'ont pas les autres. Les mots politiques se distinguent souvent par leur signification, et je prends ici „politique“ dans un sens très large: termes militaires, juridiques. Mais en dehors de ces moyens très peu précis, il n'y a que le hasard qui nous permette quelquefois de connaître l'occasion de l'emprunt. Voici un exemple curieux. Nous employons *memoriseren* au sens de „apprendre par cœur“. D'après Godefroy le mot *mémoriser* se rencontre dans un texte français de 1488, au sens de „commémorer“ et est actuellement connu dans la Suisse romande avec la signification d'„apprendre par cœur“. Le mot néerlandais ne saurait être rattaché au terme signalé en 1488; il n'a pas la même signification et, en outre, il est très récent chez nous. Par contre, le sens que *mémoriser* a de nos jours dans la Suisse romande est exactement celui du mot hollandais. Maintenant, quand on songe que depuis longtemps des jeunes gens hollandais qui veulent se faire pasteur de l'église Wallonne en Hollande, ont en Suisse pour se perfectionner dans l'usage du français, il n'est pas trop hardi d'attribuer à leur entremise l'introduction du mot *mémoriser* en Hollande. Ce terme devait être familier à de futurs pasteurs qui s'intéressent naturellement à la question de savoir s'il vaut mieux apprendre par cœur les sermons ou bien les livrer aux surprises de l'improvisation. Voilà donc ce qui a amené l'emprunt. Mais qu'est-ce qui est cause que le mot est sorti de ce milieu restreint et qu'il a pris racine chez nous? La réponse à cette question relève d'un autre ordre de faits, auxquels nous passons maintenant.

2. Causes qui rendent l'emprunt définitif. Je ne me suis jamais caché que l'état actuel de l'étude des mots d'emprunt ne me permettrait que d'en entrevoir quelques-unes. Ici encore seule une étude comparée basée sur des relevés complets de mots étrangers dans différentes langues, pourra un jour donner des résultats définitifs. Voici les quatre causes que j'ai pu constater: a. L'idée ou l'objet désignés par le mot étranger, n'avaient pas de nom chez nous. Je n'insiste pas sur

ce cas, qui n'a de l'intérêt que pour la connaissance de la langue et du pays qui emprunte; b. Celui qui parle éprouve le besoin d'exprimer les nuances de sa pensée avec plus de précision que ne le lui permettent les mots indigènes. Il ne s'ensuit pas nécessairement que la langue qui fournit les nouveaux mots est plus riche que celle qui emprunte; le fait d'être un mot étranger, inusité d'abord, suffit souvent à lui faire exprimer la nuance voulue: ainsi *souple* et *tendre* s'emploient chez nous à côté de *lenig* et *mager*, et énoncent une idée d'élégance pour laquelle nous n'avons pas de terme spécial en hollandais. Et si *tante* est devenu chez nous, et dans tant de langues, le nom seul employé, c'est sans doute parce que primitivement ce mot, par son origine étrangère, exprimait une nuance de caresse ou de politesse. Dans les invectives, si fréquents parmi les mots d'emprunt¹⁾, le mot étranger renchérit sur le terme indigène; on sait que c'est surtout pour ces espèces de mots, dont le sens s'affaiblit vite, qu'on éprouve le besoin de renforcer; aussi le cas est fréquent qu'un mot injurieux d'origine étrangère est remplacé par un autre terme de même provenance. Or, c'est parce que si souvent les mots étrangers expriment les nuances les plus délicates de notre pensée qu'on les emploie surtout dans la langue familière, qui sert de véhicule à nos pensées les plus personnelles et les plus intimes; la langue officielle, qui s'adresse à plusieurs personnes à la fois, en contiendra beaucoup moins, parce que les pensées qu'elle exprime sont plus générales. c. La langue étrangère emploie un seul mot là où celle qui emprunte se sert d'une périphrase. C'est le cas du mot *memoriseren* dont il a été question tout à l'heure. En effet, en hollandais comme dans le français de France, l'action d'„apprendre par cœur“ est désignée par plus d'un mot. Les termes français qui sont entrés en hollandais fournissent beaucoup d'autres exemples de ce cas. Notamment, nous affectionnons des mots français pour des idées abstraites, collectives et générales, et il y en a qui sont devenus tout à fait hollandais. Je cite d'abord les mots nombreux en *age*, *té* et *ment*; ces suffixes sont même devenus vivants chez nous. Et tandis que *rival* n'a eu chez nous qu'une existence éphémère, *rivalité* y est le seul terme usité pour exprimer cette idée. Puis, il y a lieu de signaler l'emploi fréquent de mots français dans les inscriptions et les titres: parmi les termes de commerce un nombre considérable ne servent qu'à désigner différentes espèces de commerce et différentes catégories de commerçants. Il est à remarquer que les suffixes *iste*

1) Voyez Schuchardt, dans *Zeitschr. f. rom. Phil.*, XXVIII, 129: „Ein Schimpfwort wird besonders leicht aus der Fremde eingeführt“.

et *ier* sont également devenus vivants chez nous; or, très souvent ils servent justement à former des noms collectifs pour certains groupes de personnes. Et puisque ces cinq suffixes ont pris une si grande place, non seulement chez nous, mais aussi chez d'autres peuples germaniques, on a le droit d'attribuer la fréquence de ces mots et de ces suffixes au fait que les Germains par leur caractère individualiste manquaient de termes collectifs; et que, lorsque plus tard ils en ont éprouvé le besoin, ils les ont empruntés au peuple qui, plus que tout autre, aime les idées générales, les synthèses, les généralisations et les grands groupements. d. Le mot est introduit par euphémisme.

Une observation qui, si je ne me trompe, se dégage des pages précédentes est que toute guerre à outrance faite aux mots étrangers doit être inutile. Ici, pas plus qu'ailleurs, les efforts des hommes pour entraver l'évolution de la langue ne sont proportionnés aux résultats obtenus. Et si l'on réussit à faire accepter quelquefois un mot indigène à la place du terme emprunté, cela prouve simplement que ce dernier ne se trouve pas dans une des conditions qui déterminent la fixation d'un mot d'emprunt dans un milieu étranger.

La plainte du Soldat espagnol.

Par

A. Morel-Fatio à Paris.

Cette petite composition, d'une forme assez heureuse et d'un certain intérêt historique, se trouve transcrite au fol. 225 d'un recueil de poésies espagnoles des XVI^e et XVII^e siècles de la Bibliothèque nationale de Paris (Fonds Esp. 373). L'auteur anonyme l'a intitulée „Carta del soldado“; c'est „Queja del soldado“ qu'il fallait dire, car il s'agit ici des griefs d'une victime du gouvernement de Philippe II, du règne de la bureaucratie qui succéda au règne militaire et guerrier du grand empereur. Charles Quint, non seulement se servait des soldats, mais il les honorait et les gratifiait, parce que la confraternité des armes les lui rendait chers et qu'il avait de naissance le goût de la „milice“. Philippe II au contraire est essentiellement un „civil“, et malgré une certaine aptitude dans sa jeunesse pour les exercices chevaleresques, que notent complaisamment ses biographes, jamais il n'eut ce qu'on appelle l'esprit militaire, jamais il ne profita des occasions qui s'offrirent à lui, je ne dis pas de commander à des soldats, mais même de se montrer et de parader à leur tête. Il fallut l'invasion du Portugal en 1580 pour l'arracher à ses papiers et le contraindre, vu la proximité du pays conquis, à prendre contact avec l'armée et ses chefs. Mais ce contact dura peu; aussitôt la conquête assurée, le roi revint à ses liasses et au travail de bureau avec ses secrétaires. Cette aversion de Philippe II pour les choses de la guerre, ce manque de sympathie pour le soldat étaient vivement ressentis par ceux qui, après avoir servi et combattu, n'obtenaient que difficilement les récompenses qu'ils pensaient avoir méritées. Les mémoires, les pétitions, les requêtes pleuvaient et s'amoncelaient sur les tables des commis des chancelleries qui n'y jetaient qu'un coup d'œil distrait; rarement le cri des suppliants arrivait jusqu'aux oreilles du roi.

Nous possédons de l'époque à laquelle appartient la composition qu'on va lire un morceau très caractéristique, la lettre d'un capitaine Barahona à Philippe II, écrite peu de temps après le désastre de Djerbah (1560) et qui est une protestation véhémement contre la prépondérance de l'élément civil dans l'État, l'abandon dans lequel on laisse les soldats et le dédain dont ils ont à souffrir de la part de ceux que leur propre intérêt et le besoin de conserver ce qu'ils possèdent devraient rendre plus équitables envers leurs défenseurs¹).

A la milice, dit Barahona, revient de droit la première place dans notre société, car il n'y a en Espagne prince, gentilhomme ou hidalgo qui ne rougisse si on lui dit que ses ancêtres n'ont pas suivi la guerre. Sans doute les autres professions ont leur utilité, celle du docteur pour expliquer la loi, du notaire pour rédiger le contract et de l'avocat pour défendre la cause de l'ignorant ou de l'absent, mais ces professions ne sont pas à ce point indispensables que nous ne puissions vivre en paix et confortablement avec la dixième partie des gens de robe qui existent aujourd'hui, et de cette façon les procès seraient moins embrouillés et les lois sans tant de gloses qui les obscurcissent. Plût au ciel que nous nous fussions contentés de cette rusticité (*rustiqueza*) qui distinguait nos ancêtres! Et quand bien même nous aurions quelques lettres en moins et qu'on nous appellerait barbares, qu'importe? L'essentiel ne consiste-t-il pas à vivre chrétiennement et à observer les préceptes de Dieu pour savoir se conduire? L'antique vigueur se perd. Nous qui passions jadis pour la nation la plus robuste, la plus belliqueuse et la plus avide d'honneur, nous nous éféminons et nous nous dérobons à la peine et au danger. Cela tient à ce qu'on n'honore plus la vertu et le courage et que les récompenses vont aux vicieux et aux lâches. Partout dans les conseils de la monarchie, on ne songe qu'à rabaisser la milice, à diminuer la solde des soldats et à les priver des faveurs royales. Entre temps, les gens de robe s'enrichissent; il n'est bachelier ou tabellion qui, grâce à quelque emploi bien rétribué, ne fonde un majorat ou ne laisse des rentes à ses enfants. Et pourtant: qui a chassé les Mores d'Espagne, qui a découvert les Indes, qui a mis tant de richesses en Espagne, qui a conquis les états d'Italie et défendu ceux de Flandre? A coup sûr, ce n'est pas le bachelier avec ses rubriques, ni le notaire avec ses plumes, ni les galants avec leurs devises. Et en terminant, Barahona s'indigne du traitement infligé aux malheureux défenseurs de l'île de Djerbah qu'on charge d'opprobre

1) Colección de documentos inéditos para la historia de España, t. L., p. 232 à 251.

au lieu de les secourir. Quiconque a participé à l'expédition, dit-il, est tenu pour infâme (*los de los Gelves están despedidos por ruines*). Encore faudrait-il distinguer les courageux des lâches, et quel merveilleux moyen pour exciter les autres à s'enfermer dans la Goulette ou dans Oran et partout où il s'agit de peiner et de combattre!

La „Carta del soldado“, d'une date, on va le voir, un peu plus récente que la lettre de Barahona, renouvelle les mêmes plaintes et les mêmes récriminations. Dans l'introduction, qui est en quintillas comme la conclusion, l'auteur s'en prend d'abord aux „secrétaires“, à l'armée des plumitifs qui circonviennent le roi et l'empêchent d'entendre les doléances si justifiées de ses soldats. Tout peut se supporter pour le service du roi, sauf de „mourir aux mains des secrétaires“, qui d'un coup de revers de plume blessent plus cruellement que des épées françaises, et dont le *no hay lugar*¹⁾ ou le *no hay dispusición*, dits sur un ton de commandement aussi bref que celui de l'officier, arrêtent net le solliciteur et lui ôtent tout espoir d'obtenir justice. Il ne reste donc qu'à faire appel au roi lui-même et à implorer sa clémence: telle est la teneur de la première partie de la supplique.

Le romance qui suit précise les griefs déjà exposés, ou plutôt, et c'est ce qui en fait le prix, désigne par leurs propres noms les ministres tenus pour hostiles aux pauvres soldats rentrés au pays tout fourbus de la guerre. Des trois secrétaires ici mentionnés, le plus connu est Francisco de Eraso, ancien serviteur de Charles Quint et que cet empereur recommanda chaudement à Philippe II. Sous le nouveau souverain, Eraso fut d'abord secrétaire de la Chambre, puis le roi l'éleva à la dignité de Conseiller d'État et le gratifia d'une commanderie de l'ordre de Calatrava; il mourut âgé et après une carrière bien remplie le 8 décembre 1570²⁾. Le second secrétaire, Diego de Vargas, avait été aussi légé par l'empereur à son fils qui lui confia la secrétairerie d'Italie. „Eraso y Vargas eran los preferidos, encomendados y abonados por el Emperador al Rey“, dit Cabrera de Córdoba³⁾. Diego de Vargas, qui appartenait à une noble maison du royaume de Tolède, fit un beau mariage, il épousa une D^a Ana Manrique et reçut comme Eraso une

1) C'était la formule par laquelle les Conseils renvoyaient les solliciteurs: „Se poi il consiglio non ammette la dimanda, rispondono: *no hay lugar*; le quali parole significano che non si vuol far altro, e quello [che richiede la risposta] resta del tutto privo di speranza“ (Alberi, *Le Relazioni degli ambasciatori veneti*. Serie I. Vol. V, p. 118).

2) J. A. Alvarez y Baena, *Hijos de Madrid*, Madrid 1790, t. II, p. 87.

3) *Historia de Felipe II*, éd. de Madrid, 1876, t. I, p. 38.

commanderie de Calatrava¹⁾. A sa mort, dont j'ignore la date, sa charge passa à son neveu Clemente Gaytan de Vargas, qui est le troisième secrétaire ici nommé et qui du vivant de son oncle remplissait sans doute quelque autre emploi de chancellerie²⁾. Ce Gaytan, marié à une D^a Francisca de Vargas, mourut en 1577; sa femme et lui furent enterrés dans une chapelle du monastère de San Gerónimo de Madrid. L'inscription du tombeau du secrétaire d'État est ainsi conçue: *Aquí está sepultado Clemente Gaytan de Vargas, secretario del Consejo de Italia de Felipe II Rey de Castilla: falleció á 6 de Agosto 1577*³⁾.

Après avoir transcrit les noms abhorrés des trois ennemis de la milice, l'auteur du romance invoque une série de grands capitaines de l'époque, d'hommes de guerre, patrons nés du soldat, et dont il estime que l'intercession en sa faveur pourrait être efficace. Tous ces personnages ont plus ou moins marqué dans l'histoire militaire du règne de Philippe II et quelques-uns sont célèbres. Tel le premier, D. Alvaro de Sande, défenseur malheureux de l'île de Djerbah, que Brantôme qualifie de „fort brave, vaillant et digne maistre de camp“, et qui après la capitulation demeura plusieurs années captif à Constantinople; il dut sa mise en liberté à l'intercession du roi de France Charles IX⁴⁾ et termina sa carrière comme *castellano* de Milan, où il mourut le 20 octobre 1573⁵⁾. Viennent ensuite trois mestres de camp fameux: D. Sancho de Londoño, D. Gonzalo de Bracamonte et Julian Romero, qui accompagnèrent le duc d'Albe aux Pays Bas en 1567 et s'illustrèrent dans les campagnes de Flandre. Le dernier, soldat de fortune, que le roi dispensa de faire des preuves pour entrer dans l'ordre de Saint-Jacques, mourut près de Crémone en 1577 tandis qu'il conduisait des renforts à Don Juan d'Autriche⁶⁾. Après, l'auteur nomme le grand duc d'Albe — „notre père“ comme l'appelaient ses soldats, ce dont témoigne aussi Brantôme⁷⁾ — puis deux membres de la famille du duc, son fils naturel, le grand prieur de l'ordre de Malte, D. Fernando de Toledo, et son

1) L. de Salazar y Castro, Casa de Lara, t. I, p. 542 et t. II, p. 354.

2) L. de Salazar y Castro, Casa de Lara, t. III, p. 298.

3) Antonio Ponz, Viage de España, Madrid, 1776, t. V, p. 17.

4) Cesáreo Fernández Duro, Estudios históricos del reinado de Felipe II, Madrid, 1890, p. 53.

5) Felice Calvi, Storia del castello di Milano detto di Porta Giovia, Milano, s. d., p. 524.

6) Cabrera, Historia de Felipe II, t. II, p. 421 et 431.

7) „Deux braves vieux soldatz me dirent une fois parlant de luy: *Ha Señor! el buen padre de los soldados es muerto*“ (Œuvres, éd. Lalanne, t. I, p. 115).

beau-frère et cousin, D. Antonio Enríquez, aussi prieur de Malte. Un autre Toledo est D. García, marquis de Villafranca, le grand marin qu'illustrèrent le „secours de Malte“ et d'autres campagnes; l'épithète de *codicioso* que lui applique le romance vise sans doute les richesses qu'il avait accumulées dans ses emplois de vice-roi et de chef d'escadre. Notre soldat implore aussi un petit-fils du Grand Capitaine, D. Gonzalo Fernández de Córdoba, troisième duc de Sesa, un des hommes les plus généreux de son temps et qui se ruina à force de libéralités et d'aumônes, ce que rappelle évidemment ce vers de la pièce: „Y aun él se puede quejar“. Ce fut à ce grand seigneur bienfaisant que Cervantes dut une si belle attestation de ses services¹⁾. J'ai gardé pour la fin „don Enríque, castellano de Milan“, personnage moins connu que les autres, mais dont la mention ici peut servir à dater approximativement la pièce. Si l'on considère en effet que ce D. Enríque Enríquez fut pourvu de la charge de gouverneur de la citadelle de Milan en 1565²⁾ et qu'au commencement de sa requête l'auteur s'adresse, après le roi, à „Madame Isabelle“, c'est-à-dire à Élisabeth de Valois, troisième femme de Philippe II, qui mourut le 3 octobre 1568, il faut nécessairement en conclure que la „Carta del soldado“ a été écrite entre ces deux dates.

Pour finir, il y aurait lieu de rapprocher de la nôtre une autre supplique de soldat, que Durán a recueillie dans son *Romancero general* sous le Nr. 1739 et qui commence ainsi:

Mirando estaba el retrato
Del rey Felipe Tercero,
Donde armado le pintaron,
Un pobre soldado viejo . . .

Ce soldat là ne parle qu'au portrait du roi, il n'ose même pas s'approcher de ses ministres, tellement il est convaincu qu'on l'éconduira:

Pintado, señor, os hablo
Porque hablo sin porteros;
Que por vos no temí lanzas,
Y en vuestra guarda las temo.

Mais cette précaution ne le sauve pas. Sous le troisième Philippe, la milice jouit d'un moindre prestige encore que précédemment, et l'invalides qui exhibe ses blessures et crie sa misère ne peut même pas compter sur l'hospice que Philippe II promettait dans la „Carta“. On le

1) Navarrete, Vida de Cervantes, Madrid, 1819, p. 313.

2) Felice Calvi, Storia del castello di Milano, p. 524.

traite en mendiant importun et suspect; l'alguazil le prend au collet et le mène en prison.

Llegó en esto un alguacil
Y echóle mano, diciendo
Que por vagamundo y pobre
Le mandaban estar preso.

La transcription de la „Carta del soldado“ dans le ms. de la Bibliothèque nationale semble assez satisfaisante. J'ai corrigé çà et là quelques fautes contre le sens ou la mesure du vers, en indiquant en note les leçons du manuscrit.

Carta del soldado.

Catholica Magestad,
Por servir estoy perdido,
Con grande neçessidad,
Cargado de enfermedad,
5 De seys males convatido.

Viejo, pobre, estropeado,
Fuera de mi natural,
De parientes olvidado,
Mi patrimonio gastado,
10 Y agora no ay que heredar.

No me pessa dello, Rey,
Ni dello tengo pessar,
Que por el y por la ley
Y por Madama Yaavel
15 Mucho mas se ha de passar.

Mas pessame de venir
De la guerra de contrarios
Manco y arto de servir,
Para venir a morir
20 A manos de secretarios,

Que hieren de unos rreveses
Con la pluma en las espaldas;
Peleando en los traveses,
No dan tales cuchilladas
25 Con sus espadas Franceses;

Como los visosños finos
Que sin dezir: „donde vas“?
Por matar los enemigos
Matan sus propios amigos,
30 Hiriendolos por detras.

Son tan diestros en la guerra
Y en el arte militar
Que, por dezir: „cierra, cierra“,
Al combatir de la guerra,
35 Dizen ellos: „no a lugar“.

Sin tocar a rrecoger
Dizen: „marche el escuadron“,
Y al tiempo de arremeter,
Sin yr a reconoscer,
40 Dizen: „no ay dispusiçion.“

Mas despues que esta rrendida
La tierra por el combate,
Esto ya es cosa savida
Que a ninguno dan la vida
45 Si no es hombre de rrescate.

Yo no lo puedo sufrir
Ni pasar por su sentençia;
Por no lo ver ni oyr,
Señor, me quiero rrendir
50 A vuestra rreal clemençia.

1 Ms. Catholica Real Magestad.

25 Ms. Que con espadas Franceses.

Si me quisieren matar,
 Aquí estoy a su mandado,
 Y, si no, mandáme dar
 Con que pueda sustentar
 55 La vida como soldado;
 Que passar tanta pobreza
 Quien ha perdido la sangre
 Por servir a Vuestra Alteza,
 No es caso de gentileza
 60 Dexalle morir de hambre.

Suplico a su Magestad,
 Como escudo y peto fuerte
 De toda la christiandad,
 Que con su mano rreal
 65 Me de la vida o la muerte;
 Que muero si no me suelta,
 Señor Rey, de aqueste tranze;
 Por Napoles y Gaeta,
 Camino de la Goleta,
 70 Voy diziendo este romance.

Romance.

Muerta queda la milicia,
 Que yo la vide matar
 Alla en el valle de Vargas
 Y en el campo de Gaytan;
 75 Por las florestas de Eraso
 Lastima es de la mirar.
 A los muertos comen perros,
 Que no ay do los enterrar,
 Y a los mancos y heridos
 80 Nadie los quiere curar;
 Del dolor de las heridas
 No hazen sino gritar,
 Llamando los capitanes
 Que los vengán ayudar:
 85 A don Alvaro de Sande,
 Animoso en pelear,
 A don Sancho de Londoño,
 Buen cavallero leal,
 Y al capitán don Enrrique,
 90 Castellano de Milan,
 Don Gonzalo Bracamonte,
 De Avila natural,
 Y al valeroso soldado
 Que se llama Julian,
 95 Al buen prior don Hernando
 De la orden de Sant Juan,
 Y al codicioso García,
 Gran príncipe de la mar.
 Quexanse al duque de Sesa,

100 Y aun el se puede quezar;
 Quexanse al buen duque d' Alva,
 Nuestro padre general,
 Al gran prior Don Antonio,
 Su primo hermauo carnal.
 105 Todos tienen compassion
 De vernos tan mal passar.
 Mas al fin rrespondio el Rey
 Como buen rrey liberal:
 „Qu' es aquesto, mis soldados?
 110 Quien os ha tratado mal?
 Yo no soy dello contento,
 Antes rreçivo pessar.
 Yo quiero que todos vivan
 Conforme a su calidad;
 115 Pero al fin este negoçio
 Yo lo he de remediar,
 Con mandar que a los heridos
 Se les haga un ospital,
 En yglesias catredales,
 120 En vosques y Escurial,
 Pues que han perdido la sangre
 Por la yglesia sustentar.“

Anda, vete, memorial,
 A la Magestad del Rey,
 125 Y en llegando a su bondad
 Dirasle con humildad:
 „Señor, miserere mei.“

66 Ms. Que si no muero y me suelta.

71 Ms. Muerta queda la malicia.

120 Par „vosques“ l'auteur entend sans doute le *sitio real* de Valsain (prov. de Ségovie), l'une des résidences préférées de Philippe II et où naquit sa fille l'infante Isabelle.

Le jeu du Roi qui ne ment et le jeu du Roi et de la Reine.

Par
Ernest Langlois.

Le jeu du Roi qui ne ment¹⁾ semble avoir été l'un des divertissements favoris des salons au XIII^e et au XIV^e siècle. Il est fréquemment cité dans la littérature de cette époque. Deux des plus anciens témoignages de son existence sont celui des *Tournois de Chauvenci*, écrit par Jacques Bretel, en 1285, et celui d'un jeu-parti de la seconde moitié du XIII^e siècle.

Le poème de J. Bretel ne fournit aucun renseignement sur la nature du jeu; il montre pourtant dans quel milieu il était en honneur. Des chevaliers et des dames sont réunis à l'occasion d'un tournoi:

Par tout maine l'en grant deduit
En parler et en divers gieus:
Cis qui plus set veut dire mienz;
De ça karolent, et cil dacent;
Li vrai amant d'Amors demandent;
Et li autres en determine
Le gieu del Roi, de la Roïne,
Et est fait par commandement;
Li tiers geue au Roi qui ne ment;
Et li autres d'amors consoile,
Qui les loiaus amis esvoile²⁾.

L'allusion du jeu-parti, aussi peu explicite que la mention précédente, laisse toutefois deviner qu'au Roi qui ne ment l'esprit de répartie était une qualité appréciée chez les acteurs:

1) On peut se demander si la forme primitive de ce nom n'était pas „au Roi qui ne ment“ (*ment* à l'impératif).

2) Vers 2944—54 de l'édition H. Delmotte: *Les Tournois de Chauvenci* ..., par Jacques Bretel. Mons, 1835, in -8°.

Je ne puis viser n'entendre
 Qu'il ne vous coviegne aprendre
 Du jeu au Roy qui ne ment,
 Pour mieus respondre briement (v. 45—48)¹).

On trouve de plus amples renseignements dans le *Sentier battu*, de Jean de Condé²), dont on peut placer la composition entre 1310 et 1340. L'auteur de cette bluette, voulant ajouter du sel au récit d'un bon mot qui circulait de son temps, s'avisa de lui donner pour cadre le jeu du Roi qui ne ment; idée ingénieuse, mais moins plaisante que la méprise des critiques modernes qui, prenant un fableau pour parole d'évangile, se sont indignés des grossièretés rebutantes qu'on se permettait jadis dans les cercles des grands seigneurs et des grandes dames. Donc ces grands seigneurs et ces grandes dames étant assemblés, comme dans le poème de J. Bretel, à l'occasion d'un tournoi, les chevaliers

Une fois ierent en donnoi
 Entre dames et damoiselles;
 De cointes i ot et de belles.
 De pluseurs deduis s'entremistrent,
 Et tant qu'une roïne fistrent
 Pour jouer au Roy qui ne ment.
 Ele s'en savoit finement
 Entremetre de commander
 Et de demandes demander,
 Qu'ele iert bien parlans et faitice;
 De maniere estoit bele et rice.
 Pluseurs demandes demanda
 Et sa volenté comanda,
 Tant que vint a un chevalier . . .

Question de la reine, réponse du chevalier, répartie blessante de la jeune fille.

Après n'en fu point pris respis;
 Tantost a un autre rala
 Et d'autre matire parla . . .
 Et quant li geus tant duré ot
 Que demandé ot tout entour
 La roïne, chascuns au tour
 Li redemanda, c'est usages.
 Ses cuers estoit soutis et sages:

1) Revue des langues romanes, 1897, page 359.

2) Plusieurs fois publié, notamment par A. Scheler, *Dits et Contes de Baudouin et de Jean de Condé*, III, p. 299, et par A. de Montaiglon et G. Raynaud, *Recueil général et complet des Fabliaux*, III, p. 247.

Chascun respondi sagement,
 Sans penser, sans atargement.
 Quant li tours au chevalier vint,
 De la ramposne li souvint;
 Volenté ot de revengier . . .

Le chevalier pose à la reine une question, et sur la réponse qu'elle lui fait, il la cingle d'une riposte cuisante, si bien

Que cele en fu forment honteuse
 Qui devant estoit convoiteuse
 De chose demander et dire
 De quoi les autres feïst riro . . .

Beaucoup plus complets et plus précis que les détails incidemment fournis par Jean de Condé sur la marche du jeu sont ceux qu'on trouve dans le très médiocre, mais curieux roman, encore inédit, des *Voeux du Paon*, poème qui a, en outre, l'avantage de pouvoir être daté. On sait qu'il fut écrit par Jacques de Longuyon, pour Thiébaut de Bar, évêque de Liège, tué à Rome le 29 mai 1312; qu'il se trouvait déjà en librairie au commencement de septembre 1313, et qu'après cette date l'auteur put encore y insérer une allusion à la mort de l'empereur Henri VII, survenue en Italie le 24 août 1313¹⁾. Ce roman est donc, selon toute vraisemblance, antérieur au *Sentier battu*. Si Jacques de Longuyon s'était proposé d'enseigner par l'exemple les règles du jeu, il n'aurait pas été plus explicite.

Je publie l'épisode du Roi qui ne ment d'après le manuscrit de la Bibliothèque Nationale, fr. 24385 (fol. 146^b—147^a), en supprimant quelques dialogues qui n'ajoutent rien à l'exposition du sujet. Cinq personnes seulement, sans qu'on doive attacher aucune signification à ce nombre, sont en scène, deux jeunes seigneurs et trois jeunes filles: Bétis, qui est élu roi; le „Baudrain“, qui dirige le jeu; Ydorus, amie de Bétis; Edeas, amie du Baudrain; Fezonnas, sœur de Bétis.

Cil qui sont demourez alerent sêoir jus
 Seur les tapis de soie et seur les jons menus,
 Et se sont fet entr'eus et demandes et jus,
 Enquestes et respons, prieres et saluz
 D'Amours et de ses biens et de ses loiaus druz;
 Et au Roy qui ne ment fu Betis eslediz,
 Parmi le serement Dyane et Nepturnuz
 Qu'il sera droituriers, puis qu'il est au desuz.
 Quant il fu roys entr'eus, tantost l'a Ydorus
 Cointement couronné de jons et de festus;

1) Voy. Romania, XXIII, page 81, note 2, et XXIV, pages 576—81.

Puis si a commandé que bien soit entenduz.
 Le seigneur contrefet, amont s'est estenduz,
 Et puis a demandé premiers [a] Edelüz,
 Par la force du jeu ou tant a de vertuz,
 S'elle sentoît d'Amors les maus ne les argus.
 „Sire“, dist la pucele, „encor nes ai sentuz,
 Mais de très douz pensers ai ne sai quanz eüz.
 — Par Dieu“, dist Fezonnas, „petit vaut cest escuz.

.
 „Et vous“, ce dist li roys, „belle suer Fezonnus,
 Avez or point d'ami, foi que devez Marcus,
 Nostre dieu souverain, qui noz a porveüz?
 — Sire“, dist la pucele, „ne sui Gauter ne Hus;
 Nus ne me veut amer, ne je n'en aime nus.“
 Et quant li roys l'entent, si s'est aperceüs
 C'uns poins de jalousie i estoit acourus.

Quant Betis voit sa suer Fezonne o le cors gent
 Qui ranposne Edeas, si en rit bonnement.
 Le Baudrai[n] apela, si li dist coïement:
 „Biaus sire, or tient a vous a ce commencement,
 Par la force du jeu ou nus hom ne se prent,
 Que dites verité vostre roy qui ne ment
 La ou vous pensez plus par amors loialment.
 — Sire“, dist li Baudrains, „par le haut serement
 De vostre royauté et du couronnement,
 Et par la foy que doy Amors premierement . . .

Le Baudrain confesse qu'il aime Edeas; il offre son cœur à la jeune fille, qui l'accepte.

„Par Dieu“, ce dist li rois, „en cest acointement
 Ne voi rienz fors amour et douz acordement.“
 Lors regarda sus destre et dist moult humblement:
 „Belle dame Ydorus, dirons nous ensement?
 Ouïl de moie part, de vous ne sai comment.
 Hé! douz cuer enseigniez d'aneur parfètement,
 Confortez vostre ami d'un seul otroïement.
 — Sire“, dist la pucele, „je n'ai nul pensement
 Que je deviegne amie de parler seulement;
 Quant je ferai l'otroi, c'ert si très franchement
 Qu'avoec le don donrai cuer et cors et talent . . .

Après un dialogue entre Ydorus, le roi et le Baudrain, la jeune fille donne son cœur, „sanz nul retraïement“, à Bétis. Ensuite

Le Baudrain a la feste de rechief commencie:
 „Sire“, fet il au roy, „en ceste seignorie

Vous convient confesser a vostre baronnie.
 Nous avons en costume en Badre et en Medie,
 Puis que genz sont ensamble assis en compaignie,
 Et on i vent jouer au Roy qui ne ment mie,
 Si tost con li roys a demandé sa mesnie,
 Si reveulent savoir aucun poi de sa vie;
 Assez li demande on et savoir et folie."
 Et li roys li respont que a chascun l'otrie.
 „Biaus sire, or vous demant par vostre cortoisie,
 Et par la royauté qui vous est encharchie,
 Que vous me dites voir, n'i ait losengerie,
 Li quieus des ·II· vous a plus de joie envoie,
 De veoir vis a vis la très belle Ydorie,
 Pour qui loyal amor vous destraint et mestrie,
 Ou li très douz pensers touz seus sanz compaignie?"

Le roi répond et dialogue avec le Baudrain. Puis:

„Dame“, dist li Baudrains, „or poez demander
 Au roy ce qu'il voz plect, car bien s'en set meller
 De raison e de droit respondre et bien prouver¹⁾.
 Ma dame Fezonnas, venez au roy parler.
 — Sire“, dist la pucele, „ce ne doi je vaer“.
 Lors drece en sousriant son douz viaire cler,
 Qu'ele ot bel et bien fet pour genz enamourer:
 „Sire“, dist elle au roy, „nel me devez celer,
 Par la foy que devez a voz barons porter,
 Et la haute coronne dont vous vi couronner,
 Or me dites le voir, ne me devez fausser,
 Quiens ·II· choses vous font plus de bien en amer . . .

Le roi répond. Ensuite:

Quant dame Fezonnas ot tout dit son plesir
 Au Roy qui pas ne ment ne pas ne doit mentir,
 Dont parla Edells par sens et par loisir:
 „Sire“, dist elle au roy, „ne me doy plus tesir;
 Or vous voeil demander, gardez vous de faillir,
 Se ja vous puisse Amors nul service merir,
 Quiens ·II· choses vous font plus de douleur sentir
 Ens el mestier d'Amors et ens el parsulvir?

 Et li Baudrains fu sages, s'i ot gent parleour,
 Ydorus regarda a la fresche coulour:
 „Dame“, dist li vassaus, „venue estes au tour;

1) Je donne ce vers d'après le ms. Bibl. Nat. fr. 791; il est dans le ms. fr. 24385 De respondre et don et de reison prouver.

Or poez demander, bien en avez loisour.
 — Sire“, dist Ydorus, „volentiers m'i atour.“
 Lors apela le roy et ami et seignor,
 Comme celle qui sot du siecle le meillour,
 Savoir volt a ce cop de son sens la tenour:
 „Amis“, dist la pucele, „foi que devez honour,
 Et le gentil royanme, et ceus qui sont entour,
 ·III· choses me nommez dont je sui en esour:
 Les ·III· plus souffisanz a garder bonne amour,
 Et qui miens la maintiennent en force et en vigour.

Réponse du roi.

.

L'amour, naturellement, fournissait le thème habituel des questions échangées entre le Roi qui ne ment et ses sujets des deux sexes, et à plus d'un joueur l'occasion a dû paraître propice, comme dans les *Voeux du Paon*, de dévoiler sa flamme à qui l'avait allumée. Ce n'est pas seulement dans les romans qu'on voit l'interrogatoire porter sur les secrets les plus intimes du cœur; on jouait „pour dire verité du nom de s'amie“; c'est la dame de la Tour-Landry qui nous l'apprend dans le livre écrit par son mari pour l'éducation de leurs filles:

Dont il advint une fois que tout plain de chevaliers et de dames jouoient au Roy qui ne ment pour dire verité du nom de s'amie; si me dist un et me jura trop fort que c'estoit moy, et qu'il m'amoit plus que dame du monde. Et je lui demanday s'il y avoit gueres qu'il lui estoit pris, et il dist qu'il y avoit bien deux ans, et oncques mais ne me l'avoit osé dire. Et je lui respondy que ce n'estoit riens de estre si tost espris, et que ce n'estoit que un pou de temptation, et qu'il alast a l'eglise et preist de l'eau benoiste et deist son *Ave Maria* et sa *Pater nostre*, et il luy seroit tantost passé, car ces amours estoient trop nouvelles. Et il me demanda comment; et je lui dois que nul amoureux ne le doit dire a s'amie jusques a la fin de ·VII· ans et demy, et pour ce n'estoit que un pou de temptation. Lors il me cuida arguer et trouver ses raysons, quant je lui dis bien hault: „Veez que dist cest chevalier! Il dit que il n'a que deux ans que il ayme une dame.“ Et lors il me pria que je m'en teusse, et en bonne foy oncques puis ne m'en parla¹⁾.

Il ressort toutefois des dernières paroles de la dame de la Tour-Landry que c'est à voix basse que son soupirant lui déclara son amour.

C'est en 1372 que fut terminé le *Livre des Enseignements*, et l'anecdote contée par la femme de l'auteur peut se rapporter à une époque de vingt ou trente ans antérieure; mais dans le *Joli*

1) Le livre du chevalier de la Tour-Landry, pour l'enseignement de ses filles, publié . . . par A. de Montaiglon, page 261 (Paris, 1854, in -16°).

Buisson de Jeunesse, de Froissart, terminé probablement en 1374¹⁾, le jeu du Roi qui ne ment figure encore parmi les distractions de la haute société:

Puissedi au Roy qui ne ment
Juames nous moult longement (v. 4427—28).

En ce temps, ce n'étaient plus seulement les jeunes gens en âge de „donoier“ qui se plaisaient à ce divertissement; dans un autre de ses poèmes, *l'Espinette amoureuse*²⁾, Froissart le mentionne:

Juiens nous au Roy qui ne ment (v. 220)

parmi les

jus des enfans

Tels qu'il prennent dessous douze ans (v. 149—50).

Il ne dit malheureusement pas quelles questions se posaient ces bambins.

De certaines analogies, à mon avis purement fortuites, qu'il a constatées entre la 64^e nouvelle de Bonaventure des Périers et le *Sentier battu*, M. Guy a conclu que le jeu du Roi qui ne ment existait encore, au moins sans le nom, au XVI^e siècle³⁾; mais, au contraire, le stratagème imaginé, dans la nouvelle, par „une femme inventive“, qui „l'avoit de longue main pensé“, prouve précisément que Bonaventure des Périers ignorait le jeu, ou que, s'il en avait rencontré la mention dans quelque texte ancien, il le supposait inconnu de ses contemporains.

Dans le jeu de *Robin et Marion*, d'Adam Le Bossu⁴⁾, écrit probablement vers 1282, quatre pastoureux et deux pastourelles étant réunis dans les champs, l'un d'eux propose de jouer as Rois et as Roïnes (v. 442); ses compagnons préférèrent le jeu de Saint Cosme,

1) Froissart date le songe qui fait l'objet de son poème de la dernière nuit de novembre 1373 (v. 859—60 de l'édition Scheler, *Œuvres de Froissart. Poésies*, II. Bruxelles, 1871, in -8°).

2) Ibid, t. I.

3) H. Guy, *Essai sur la vie et les œuvres littéraires du trouvère Adam de le Hale*, p. 522 (Paris, 1898, in -8°). On pourrait citer des traits de ressemblance plus frappants entre cette nouvelle et le 28^e fableau du Recueil de G. Raymond et A. Montaiglon (t. I, p. 304).

4) E. Langlois, *Le Jeu de Robin et Marion* (Paris, 1895, in -12°). — Je profite de l'occasion qui m'est donnée ici de mentionner Adam d'Arras, pour noter, sans d'ailleurs risquer aucune identification, que les commissaires de l'Université de Paris, chargés en 1282 de contrôler les loyers des étudiants, ont taxé à cent sous la maison d'un Adam d'Arras, sise rue Galande, et composée de cinq chambres.

mais bientôt les jeunes filles trouvent que ce dernier jeu „est trop laid“, et l'on revient à la première proposition :

Je vueil, o Gautier le Testu,
Jouer as Rois et as Roynes,
Et je ferai demandes fines
Se vous me volés faire roi (v. 495—498).

Un roi est tiré au sort; on le „lève haut“, et Perrette le „couronne“ de son „capel de festus“. Il mande à sa „court“ successivement les trois autres bergers, puis les deux bergères, et adresse à chacun d'eux une question :

A Gautier :

Di mi: Fus tu onques jalous? . . .
— Oïl, sire, pour un mastin
Que j'oï hurter, l'autre fie,
A l'uis de le cambre m'amie;
Si en souspechonai un homme.

A Robin, il fait „une demande laide“ :

Quant une beste naist
A quoi sés tu qu'elle est femelle?

Il ordonne ensuite au même de „souhaidier sen voloir“, et comme Robin n'ose pas exprimer son vœu, le roi, qui a deviné ses désirs, lui commande d'embrasser Marion.

A Huart :

Quel viande tu aimes mieus?

A Perrette :

Or di,
Par chelle foi que tu dois mi,
Le plus grant joie c'aine eüsses
D'Amours, en quel lieu que tu fusses . . .
— Sire, volentiers le dirai:
Par foi, chou est quant mes amis,
Qui en mi cuer et cors a mis,
Tient a mi as cans compaignie,
Lés mes brebis, sans vilenie,
Plusours fois, menu et souvent.

A Marion :

Di mi, Marotelle,
Combien tu aimes Robinet,
Men cousin, chel joli vallet.
Honie soit qui mentira!
— Par foi, je n'en mentirai ja.
Je l'aim, sire, d'amour si vraie
Que je n'aim tant brebis que j'aie,
Nes cheli qui a aignolé.

Sur ces entrefaites, un loup emporte une brebis de Marion, Robin le poursuit, et le jeu cesse; on ne voit pas si le roi devait à son tour être questionné.

Il n'est pas douteux que ce jeu des bergers ne soit celui du Roi qui ne ment; aussi, malgré la différence des noms, n'a-t-on pas manqué de l'identifier avec celui qui sert de cadre au fableau du *Sentier battu*¹⁾. Ce rapprochement eût été légitime si l'on n'y avait pas fait entrer le ludus de Rege et Regina, placé par le synode de Worcester dans la catégorie des jeux déshonnêtes, et si l'on n'avait pas considéré comme synonymes les trois expressions: au Roi et à la Reine, aux Rois et aux Reines, au Roi qui ne ment²⁾. Aucun des auteurs qui ont commis cette confusion n'avait sans doute présents à l'esprit les vers cités ci-dessus des *Tournois de Chauvenci*. Monmerqué et Michel, dans leur édition de *Robin et Marion*, notent déjà que la défense du synode „paraît se rapporter au jeu dont il est ici question“, c'est à dire à celui des paysans dans la pièce d'Adam³⁾. La similitude des noms de Rege et Regina, as Rois et as Roynes, justifiait ce rapprochement, exprimé dans une forme dubitative. Mais il ne fallait pas aller plus loin dans cette voie, ni supprimer les points d'interrogation.

Les statuts du synode de Worcester (1240) ont été publiés par David Wilkins, au tome I de ses *Concilia Magnae Britanniae et Hiberniae* (Londres, 1737, 4 vol. in-fol.); le paragraphe 38 énumère un certain nombre de divertissements que les autorités ecclésiastiques jugent déshonnêtes; parmi ces jeux figure un ludus de Rege et Regina: Prohibemus etiam clericis ne intersint ludis inhonestis, vel choreis, vel ludant ad aleas vel taxillos; nec sustineant ludos fieri de Rege et Regina, nec arietes levare, nec palestras publicas fieri.

Du Cange, qui reproduit ce paragraphe dans son lexique, aurait vu volontiers, dans le jeu du Roi et de la Reine, le jeu de cartes, s'il avait été certain que son invention fût aussi ancienne: Videtur

1) Les traits communs entre le jeu dans *Robin et Marion* et celui des *Vœux du Paon* sont plus nombreux, plus significatifs, et s'étendent au détail: comparer, par exemple, de part et d'autre, l'élévation du roi, son couronnement de „festus“, fait par une des jeunes filles, etc.

2) J. Bédier, *Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1890; *Les Fabliaux*, p. 338—339 (Paris, 1893, in -8°); E. Langlois, *ouv. cité*, p. 141; H. Guy, *ouv. cité*, p. 522.

3) *Théâtre français au moyen âge . . .* par L. J. N. Monmerqué et F. Michel, p. 120 (Paris, 1842, in -8°).

annui ludus quem vulgo Chartarum dicimus, siquidem ex aetate notus fuerit (au mot ludus). Paul Lacroix a été moins réservé sur ce point: „Les cartes étaient en usage bien avant l'année 1392, à laquelle on a prétendu fixer leur invention: le synode de Worcester, en 1240, défend aux clercs les jeux deshonnêtes, et entre autres celui du roi et de la reine¹⁾.”

En réalité, les actes du synode de Worcester, si souvent cités, ne nous apprennent rien du jeu du Roi et de la Reine, sinon qu'il existait en Angleterre avant le milieu du XIII^e siècle, et qu'il y était mal vu du haut clergé. Je crois d'ailleurs qu'on interprète inexactement la volonté du synode lorsqu'on restreint aux clercs l'interdiction de ce jeu. La formule *nec sustineant fieri* me paraît avoir une portée plus étendue.

La seule autre mention que je connaisse d'un jeu dont le nom soit exactement le même se trouve dans les vers de J. Bretel que j'ai reproduits en tête de cet article. S'agit-il dans les deux textes du même jeu? C'est possible, vraisemblable si l'on veut, mais pas certain. Quoi qu'il en soit, J. Bretel établit une distinction formelle entre le jeu du Roi et de la Reine et celui du Roi qui ne ment.

Mais comment concilier ce témoignage des *Tournois de Chauvenci* avec celui de *Robin et Marion* qui confond les deux jeux? Ces poèmes sont contemporains, à un an ou deux près; leurs auteurs sont originaires, sinon de la même ville, tout au moins de la même région. En réponse à cette question, je hasarde une hypothèse, tout en me rendant compte du danger auquel je m'expose, en face de lecteurs mieux documentés que moi. J'incline à voir dans l'expression *as Rois et as Roïnes*, employée par Adam pour désigner le jeu du Roi qui ne ment, une intention du poète: un quiproquo de paysans qui donnent à une chose qui n'est pas de leur monde le nom d'une chose similaire qu'ils connaissent peut-être mieux. D'autres traits, provenant de la même source de comique, se retrouvent dans la pièce. Je ne veux pas parler ici de la confusion que fait Marion entre les mots „ane“ et „asne“, „hairon“ et „herenc“, ni rappeler qu'elle ignore „ce que chevalier sont“ et „quelle beste“ est l'oiseau qu'ils portent sur leur poing („sour vo main“), ou qu'elle prend le chaperon du faucon pour une „teste de cuir“: ces plaisanteries sont d'une nature un peu différente. Mais je citerai les trois vers suivants du récit que fait la bergère de sa rencontre avec

1) L'Origine des cartes à jouer. Paris, 1835, p. 5 (cité par Monmerqué et Michel, Théâtre français, p. 120).

le chevalier, et je noterai au préalable que ce dernier a déjà dit à Marion qu'il est „chevalier“ et que son oiseau est un „faucon“ :

Ichi fu uns bons a keval
 Qui avoit cauchie une moufle,
 Et portoit aussi c'un escoufle
 Sour sen poing . . . (v. 126—29).

Si la paysanne confond un chevalier avec un homme à cheval, un faucon avec un milan, des gants avec des moufles, elle peut bien confondre le jeu du Roi qui ne ment avec celui du Roi et de la Reine.

Puisque je suis sur la voie des hypothèses, je m'y aventure de quelques pas encore. Les bergers appellent leur jeu, non pas au Roi et à la Reine, mais aux Rois et aux Reines. L'expression se présente deux fois dans le poème, et chaque fois le pluriel est assuré par la rime. S'il faut s'arrêter à cette minime variante, on peut y voir un nouveau trait de paysannerie.

Conclusions: 1° On tire des textes ci-dessus réunis une connaissance exacte du jeu du Roi qui ne ment; 2° l'un de ces textes empêche d'identifier ce jeu avec celui du Roi et de la Reine; 3° Le nom *as Rois* et *as Roïnes*, donné au jeu du Roi qui ne ment dans *Robin et Marion*, peut être un quiproquo intentionnel.

Fórmulas verbaes arcaicas no Leal Conselheiro de el-rei D. Duarte.

Por

J. Leite de Vasconcellos, Lisboa.

O *Leal Conselheiro*, redigido entre 1428 e 1438¹⁾, compõe-se não só de dissertações e notas feitas pelo proprio rei, mas de trechos extrahidos por elle de diversas fontes. A este último proposito diz D. Duarte: „Fiz tralladar em el alguës capitullos doutros livros, por me parecer que fariam declaraçom e ajuda no que screvia“. E acrescenta honradamente: „no começo delles se mostra donde cada huũ he tirado“²⁾.

Dá-se, porém, o caso que nalguns dos trechos trasladados se encontram certas fórmulas verbaes que não pertencem á linguagem litteraria do tempo, sobretudo á de D. Duarte, mas que pertencem á de tempos anteriores.

Por exemplo, no cap. XLII, que contém muitos passos da Biblia, lê-se:

„. . . peendença, da qual falla o Apostollo, dizendo assy: *Fazede peendença, e convertede-vos, porque sejam destroidos vossos pecados*. E sam Joham Bautista, messageiro de Nosso Senhor, diz: *Fazede peendença*,

1) Vid. a introdução do Visc. de Santarem á ed. de Roquete, Paris 1854, p. XV. — A ed. de 1854 é meramente a de 1842, com o augmento das pag. 310a a 310d, que contém o cap. LV, que escapou na ed. de 1842; em virtude d'isso, ha dois capp. com o nº LV, quando o segundo LV devia ser LVI. Existe ainda outro êrro na numeração dos capitulos, pois se repete o nº LVII, devendo o segundo LVII ser LVIII; a partir do segundo LVII (inclusivè), p. 319, em deante, ha-de juntar-se uma unidade a cada capitulo, para que a numeração fique certa. — Alem da citada ed. de 1842 (que, direi de passagem, é muito imperfeita, a julgar do confronto que estabeleci entre ella e o ms. original na Bibliotheca Nacional de Paris), ha uma de 1843, feita em Lisboa na Typographia Rollandiana. Com respeito ao valor d'esta edição, direi apenas que ella, nos logares em que collacionei a de Roquete com o ms., é superior a esta.

2) Pag. 9.

e achegarseá o reyno de Deos. E diz mais, . . : *Arredadevos de mym, os que obrades maldades, ca o Senhor ouvyo a voz do meu choro. .* E mayormente em êmenda de costumes, ca diz: *Arredude ho mal das vossas cuydações de meus olhos, cessade ja de fazerdes mal, aprendede a fazer bem, buscade juyzo, acorrede ao apressado, julgade o orfom, defendede a vehuva, e provademe, diz o Senhor: se forem os vossos peccados assy como carvom, embranquecerom assy como neve, e se forem vermelhos assy como sanguynha, serom assy como lãa branca. E ainda aas vezes se gaanha perdom dos peccados per rogos dos sanctos, onde diz sam Joam Apostollo: Quem sabe que seu irmão pecou peccado, demandade por el mercee, e darlhe ha Deos vyda¹⁾.*

Ao passo que D. Duarte, na sua lingua corrente, usa nas 2.^{as} pessoas do plural fórmās syncopadas, — *podelloees* 3, *filhay* 5, *dizee* 63, *louvees* 72, *fazees* 84, *assanhae* 97, *queirae* 97, *olharees* 141, *temperaae* 141, *façaaes* 141, *desejees* 141, *ponhaaes* 141, *compraes* 142, *avisaae* 142, *devees* 142, etc. —, nos trechos transcritos encontra-se: *fazede, convertede, arredade, obrades, cessade, aprendede, buscade, acorrede, julgade, defendede, provade, demandade*. Vê-se que neste caso el-rei, ou por devoção para com os velhos textos, ou por commodidade, conservou os arcaísmos que encontrou nelles. Curioso é notar que noutro passo do mesmo capitulo, tambem numa transcripção, se lê *dizees, podees*, a par de *podedes*, o que prova que a fôrça do hábito fez aqui duas vezes adoptar as fórmās syncopadas em vez das plenas, que de certo estavam no original.

Para cabal demonstração do meu asserto, allegarei ainda tres capitulos em que a mesma particularidade se observa.

No cap. VII, que é transcripção de uma homilia de S. Gregorio²⁾, lê-se: *notade, consiirade, preegade* (duas vezes). No cap. LXXXVIII (corrig. LXXXIX), que é transcripção da *Regra Pastoral* do mesmo santo³⁾, lê-se: *dizede, morades, podedes, sejades, opremedes, possades, achades*. No cap. LXXXIX (corrig. LR), tirado da referida obra, lê-se: *parade mentes, façades*.

Em todos os logares citados se deve entender que D. Duarte se serviu de antigas traducções portuguezas, e que não traduziu directamente dos originaes. Juntamente com as fórmās syncopadas dos

1) Para esta e outras transcripções sirvo-me da ed. de 1842—1854, por ser a mais commum.

2) „mandei aqui tralladar parte de hũa omilia sua da festa de Assunção“. Pg. 49.

3) „vos mando a quy tralladar dons capitullos do dieto livro pastoral que fez sam Gregorio“. Pg. 420.

verbos eu podia assinalar outros arcaismos, mas foi meu intuito agora referir-me só á conjugação.

Confrontando estes textos com outros contemporaneos e de epochas anteriores e posteriores, chega-se á mesma conclusão: isto é, que a substituição das fômas plenas pelas syncopadas se operou no primeiro quartel do seculo XV. Na *Demanda do Santo Graal*, que deve ser dos meados do sec. XIV, a 2ª pess. do pl. acaba em *-des*¹⁾. No *Livro de Esopo* ou *Fabulario Português*, que, quanto á epocha da lingoagem, fica entre a *Demanda* e o *Leal Conselheiro*²⁾, só uma vez se encontra *-ees*; o mais é sempre *-des*. Na *Chronica de Guiné* de Gomes Eannes³⁾, que chega até o anno de 1448, a 2ª pess. acaba em *-aaes*, *-ees* etc. Em documentos de D. Duarte como rei (1433—1438), lê-se: *dizeis*, *leixasseis*⁴⁾. Em docc. meridionaes de 1402 lê-se: *conhecedes*, *solvades*, *consintades*, *digades*⁵⁾. Em docc. de 1410, da mesma proveniencia, lê-se *tenhaes*⁶⁾, a par de „*comprades* e *façades* comprar“⁷⁾, embora os ultimos exemplos constituam fórmas estereotypadas; mas ainda em 1418 se encontra *leixedes*⁸⁾. Fórmas estereotypadas de chancelaria se encontram até muito depois, por ex. em 1462 „*hunde* al nom *façades*“⁹⁾, e em 1483 *sabede*¹⁰⁾; a prova de que isto são fórmas estereotypadas está em que no citado doc. de 1483 se lê, em lingoagem commum, *cumpraes*, *goardees*, *façaes*. Em docc. de 1443 e 1448 encontrei ainda *ajades*, *possades*, *çitedes*, *fazede*; mas estes documentos são do Minho e tem character dialectal (tambem nelles se lê *bigario*, *promiças*)¹¹⁾, e alem d'isso num de 1457, lavrado pelo mesmo escrivão que lavrou o de 1448, lê-se *ffazerees* „fareis“, já com a syncope.

A particularidade que assignalei no *Leal Conselheiro* creio que não foi ainda assignalada pelos que se tem occupado d'elle. Por não ter

1) *Hist. dos Cavalleiros da Mesa Redonda e da demanda do Santo Graal*, ed. de Reinhardstoettner, Berlin 1887. Não pude verificar todos os exemplos; no entanto *-des* é correntissimo.

2) Comecei a publicá-lo no vol. VIII da *Revista Lusitana*.

3) Ed. do Visc. da Carreira, Paris 1841. Também não pude verificar todos os exemplos; mas a syncope é muito usada.

4) J. P. Ribello, *Dissert. Chronol.*, I, 325.

5) G. Pereira, *Doc. Hist. d'Evora*, II, 10.

6) Obr. cit., p. 25.

7) Obr. cit., p. 26.

8) Obr. cit., p. 27.

9) *Archivo Historico Português*, I, 418.

10) *Ibidem*, p. 443.

11) Oliveira Guimarães, *Doc. Ineditos*, p. 78—79.

comprehendido esta distincção entre o texto propriamente de D. Duarte e os textos arcaicos nelle intercalados, foi que o Sr. F. Adolfo Coelho na *Theoria da Conjugação em Lat. e Portug.*, Lisboa 1870, p. 29—30, deu precisamente os citados arcaismos do *Leal Conselheiro* como prova de que na obra de D. Duarte havia ainda coexistencia de fórmulas syncopadas e não syncopadas, — quando estas, como fiz ver, são mais antigas.

Quelques ballatas de Pétrarque non admises dans les recueils de 1356 et de 1366.

Par

Fredrik Wulff à Lund.

Le précieux ms. Vat. lat. 3196, dont l'existence à Padoue et l'autographie ont été reconnues dès 1518—25 par Vellutello et qui est entré au Vatican en 1604, consiste d'un mélange de bonnes copies ou transcriptions intermédiaires et de simples *abbozzi* ou brouillons, dont on peut dater quelques-uns de 1335 ou 1336 au moins, jusqu'à la mort de Pétrarque en 1374. Je laisse de côté les feuillets 17—20. Les ff. 1—16, numérotés probablement par le dernier possesseur particulier, Fulvio Orsini 1581—1600, avaient eu, au temps de Pietro Bembo 1530—59, et jusqu'à l'acquisition d'Orsini le 2 mars 1581, un tout autre ordre, celui qui nous a été indiqué par l'intelligent *petrarchista* qui, depuis l'étude de M. Carl Appel¹⁾, est connu sous le nom du „collationateur“ du ms. Casanatensis 924. Cet ordre intermédiaire, dont M. Quarta a montré la raison d'être, n'était point celui suivi par Pétrarque soit en ébauchant ou en copiant, soit en ordonnant ses deux principales éditions des *Rerum vulgarium fragmenta*, c'est-à-dire de son *Canzoniere*, à savoir le recueil des années 1356—59 („le prodrome“, selon l'expression de Mussafia), représenté par le *Chig. 176, et le recueil de 1366—74, conservé dans le ms. sur vélin Vat. 3195. Mais cet ordre intermédiaire a une grande importance pour celui qui voudra enfin entreprendre une édition vraiment critique et compétente des *abbozzi*; je

1) Je renvoie à Appel, *Zur Entwicklung etc.*, Halle 1891; Nino Quarta, *Studi sul testo etc.*, Napoli 1902; P. de Nolhac, *Facsimilés et appendices*; Pakscher, *Zs. f. R. Ph.* X (1886), p. 217; Mussafia, *Dei codici etc.*; Salvo-Cozzo, *Giorn. stor. della lett. it.* XXX (1897), p. 405; et encore à Appel, dans l'*Archiv de Herrig* 1905, p. 464, où il a rendu compte de la publication de MM. Giorgi et Sicardi, *Abbozzi di rime edite ed inedite di Francesco Petrarca*, Perugia 1905.

le reproduis d'après M. Quarta: 3, 12, 11, 16, 5, 7, 4, 10, 1, 2, 9, 13, 8, 14, 15, 6. Aujourd'hui tous les feuillets sont détachés, mais il paraît assuré qu'encore au temps de Fulvio Orsini, ou du moins jusqu'à la mort de Bembo, en 1559, la plupart formaient encore des feuillets doubles, ainsi 1—2, 10—9, 7—8, et au temps de Pétrarque 16—15, 5—6, 11—12, et d'autres. On devra examiner aussi l'ordre de la collation de Beccadelli, du ms. Parmensis 1636, de Daniello. Je ne peux pas m'en occuper ici. M. Appel est l'homme pour le faire, et il s'en est déjà occupé.

On vient de publier en Italie¹⁾ une intéressante trouvaille qui élargit un peu notre connaissance de ce *scartafaccio* de Pétrarque, en nous fournissant deux nouveaux feuillets de parchemin, dont chacun a laissé l'une de ses deux pages en blanc. Ils ont été trouvés dans la reliure du Casanatensis 924, et il est évident que le collationnateur s'en est servi pour copier en entier les morceaux autographes qu'il a vus, de son temps, dans les abbozzi, mais qui n'étaient pas dans son médiocre exemplaire de la vulgate — c'est-à-dire dans le Canzoniere issu du ms. Vat. 3195 — qu'il complétait. L'un des feuillets, „B“, tient évidemment son premier son., *Se Phebo*, du fol. 10 r. (n° 3); le second, *Quando talora*, du fol. 10 v. (où il est seul); le troisième, *Più volte il di*, du fol. 9 r. (n° 1); enfin, puisqu'il lui restait encore une bonne moitié de son feuillet (qui à coup sûr était le dernier du collationnateur), il y donne les trois premiers et les deux derniers vers d'une *ballata*. Pétrarque séparait soigneusement les feuillets réservés pour les ballatas, canzones, madrigaux, sestines, des feuillets réservés pour les sonnets, et je crois que le collationnateur a placé ici, en dernier lieu, ce fragment rien que pour être complet. Voici ce fragment tel quel:

Amor, che'n pace il tuo regno governi! Pon fine a l'aspra guerra ch'i' sostegno,
Sè ch'i' non pera per souerchio sdegno &c. *Et in fine*:

A uoi servir, a voi piacer m'ingegno, E quel poco ch'i' son, da voi mi tegno.

+

4

Le feuillet „B“ a donc eu affaire à deux feuillets, 10 et 9, de notre Vat. lat. 3196, et encore à un feuillet de canzones etc. perdu pour nous, peut-être un de ceux que Beccadelli dit avoir vus à Rome vers 1540, chez Baldassarre da Pescia.

1) Giorgi e Sicardi, Abbozzi etc.; les feuillets („A“ et „B“) ont été reproduits dans le Tome III, tav. 55, de l'Archivio paleogr. it. Je m'en suis tenu à l'article de M. Appel qui a tiré parti de tout ce qu'il y a d'utile dans la publication italienne à ce propos. — Cf. mon post-scriptum!

Le feuillet „A“ donne d'abord trois sonnets, 1. [*O pr*]uoue, 2. *In cielo, in aria*, 3. *L'oro e le perle e i bei fioretti e l'erba*¹⁾; ensuite trois ballatas complètes, dont la première nous était connue depuis l'éd. de Giunti en 1522; la seconde était inconnue; la troisième n'est autre chose que la ball. refusée *Amor che'n cielo* du fol. 14 v. Je crois que le collationateur a copié les deux premières, au moins, d'un même feuillet de ballatas, feuillet où il a pu y avoir aussi une transcription de la troisième. (Le début du 1^{er} sonnet est p. -ê. [*N*]uoue ones[ta]ti).

Au-dessous de ces trois ballatas, au bas du feuillet „A“, se trouve la note *Hec in ordine*, qui fait l'objet principal de ce petit article. Il s'agit d'abord de trouver la place qu'occupait probablement cette note dans le *scartafaccio*. Le plus naturel serait de supposer, semble-t-il, qu'elle fut écrite par Pétrarque au bas de la page 14 v., au-dessous de cette autre note du 1 janv. 1350: *Hec uidetur proximior perfectioni*. Mais on voit que là il n'y a jamais eu de place pour une seconde annotation, car dès le jour où Pétrarque se servait de ce coin du fol. 14 pour transcrire la fin de la ball. *Amor, che'n cielo* et la note *Hec uidetur proximior* etc., ce feuillet manquait d'un quart, la partie inférieure gauche du *verso* et la partie inférieure droite du *recto*²⁾ ayant été enlevée.

On pourrait aussi à bon droit se demander si cette note *Hec in ordine* etc. ne s'est pas une fois trouvée au haut de cette même page 14 v. La partie supérieure de cette page est lacérée, et il a pu en être enlevé un bandeau large de deux ou trois centimètres. Pétrarque aimait ces notes additionnelles, on le sait. Mais je préfère supposer que cette note sur „*Confortinus*“ se trouvait au bas d'une page (comme il y en a une p. ex. à la page 3 *verso*, écrite environ 1359, et dont la fin a

1) On sait qu'il y a dans le Canzoniere (n° 46 de l'éd. diplomatique du Vat. 3195 de M. Modigliani) un autre sonnet *L'oro e le perle* (fol. 7 v. des abbozzi); c'est le premier collationné par Daniello, et — chose étrange — Daniello ne connaît pas celui du feuillet „A“, ou du moins n'en dit rien.

2) Au *recto*, l'écriture semble descendre plus bas qu'au *verso*. C'est dans ce coin gauche du fol. 14r. que je crois lire ceci, ayant rapport à la ball. *in morte* *Quand'io credea* qu'il transcrivait là le 1^{er} sept. 1348, et dont il s'est occupé le 7 févr. 1356 et le 31 oct. 1368: *Hoc scripsi non aduertens quod esset transcripta. Sed querens et inueniens composui principia (?) complurium (?) h* [odie decembris 1356?]. Notons que cette ballata ne fut pas admise dans le recueil de 1356—59 (= *Chig. 176), sans doute parce qu'elle avait été exploitée pour la canz. *Che debb'io*, mais surtout parce que Pétrarque a dû trouver la forme de „ballata in morte“ peu convenable. Mais en 1368 il ne put la sacrifier, et elle fut transcrite au Vat. 3195.

été lacérée par l'usage, ce qui est arrivé ailleurs dans ces abbozzi); c'est qu'en effet l'annotation *Hec in ordine* manque de sa fin, et cependant je crois que le collationnateur n'a dû voir que très peu de mots de plus que nous, je veux dire que ce qui a été coupé après sa collation se réduit à un ou deux mots; si toutefois il n'a pas continué sur un autre feuillet, perdu pour nous.

Voici maintenant le contenu actuel du fol. 14 v. Tout d'abord Pétrarque pense écrire 1349, mais — le jour de Noël étant pour lui le jour du nouvel-an — il s'arrête après avoir écrit les trois chiffres 134. Il les efface et recommence: *1350 decembris. 26 inter meridiem et nonam. sabato. pro Confortino.* (Pour nous, l'année est encore 1349).

Suit un morceau de trois lignes et demie, c'est la première ébauche d'une ballata:

(Gentil (alto) sommo desire)¹⁾ Moue dal cielo il mio dolce desire,

Il efface tout ce début et continue: *Dal cielo scende quel dolce desire.*

Il s'avise qu'il faut mettre ce nouveau début à la tête de la ligne, efface tout ce qu'il a écrit, et recommence:

Dal cielo scende quel dolce desire (*Che'nfiamma la mia mente e*) poi
l'acqueta, Ond'è pensosa e lieta:

Conuen ch'or si rallegre ed or sospire.

Il s'arrête là et substitue, au-dessus des paroles que j'ai mises entre (): *Ch'accende l'alma [mia]*.

Quatre jours après, il recommence encore une fois, ayant soin d'arranger les vers de façon à ce qu'on voie tout de suite qu'il est question d'une ballata, non pas d'une canzone²⁾.

Decembris 30 mercurii. eadem hora, scilicet inter meridiem et nonam.

1. Amor, che'n cielo e'n (cor) gentile³⁾ core alberghi,
2. Tu vedi gli' nfiammati miei desiri:
3. De! Sosterrai che mai sempre sospiri?
4. Altera donna col benigno sguardo
5. (*Solleua*) (*Solliuea tanto i miei*) Leua talor si'l mio pensier da terra
6. Che de' begli occhi suoi molto mi lodo.
7. Ma dogliomi del peso ond' io son tardo⁴⁾

1) J'écris dans l'ordre que Pétrarque a écrit, et je mets en () ce qu'il a souligné ou biffé au fur et à mesure qu'il corrigeait.

2) Il écrit les canzoni 3 + 3 vers, les sonnets 2 + 2 vers, les ballatas 2 + 1 vers par ligne. J'écris selon l'usage moderne.

3) Il oublie d'exponctuer l'e, comme il avait oublié ci-dessus de répéter *mia*.

4) Le 1 sept. 1348 il disait, fol. 14 r., dans la ball. *Amor, quand'io*: E lei che se n'è gita Seguir non posso; ch'ella nol consente. — De même dans le frag-

8. A seguire il mio bene, e uiuo in guerra
9. Co l' alma rebellante.
10. Rompi, Signor, questo intricato nodo!
11. E pregho ch' e' miei passi in parte giri
12. Oue in pace perfecta al fin respiri.

Deux jours plus tard, pour nous le jour du nouvel-an 1350, il en fait une nouvelle transcription, légèrement modifiée.

Veneris 1. Januarii. eadem hora.

1. Amor, ch'en cielo e'n gentil core alberghi
2. E quanto è di valore al mondo insp[iri],
3. Acqueta¹⁾ li' nfiammati miei (*desiri*) sospiri?
4. Altera donna con sì dolce sguardo
5. Lena (*talora il mio pensier*) il graue pensier talor d[a terra]²⁾
6. Che lodar mi conuen degli occhi suoi;
7. Ma dogliomi del (*peso*) nodo ond'io son tardo
8. A seguire il mio bene, e uiuo [in] gu[erra],
9. Coll' alma rebellante a' messi tuoi.
10. Signor, che solo intendi tutto e puo[i]!
11. (*Pregoti*) (*Piacciati*) Pur spero ch' e' miei passi in parte giri
12. Oue in pace perfecta al fin respiri.

Il est notable que la copie du XVI^e siècle que le collationnateur du Casanatensis nous donne s'accorde si bien avec cette dernière forme de la ballata, qu'on est amené à supposer que sa copie a été faite sur cette même transcription³⁾, ce qui n'est pas sans importance.

ment *Amore, in pianto* (1^{re} ébauche du *Che debb' io*, fol. 13 r., sept. 1348): E di seguir colei. Cf. *Che debb' io* (1348) v. 5: E uolendo seguire; enfin, plus loin dans la même canzone (laquelle a justement supplanté la ballata, refusée dès lors pour longtemps): Tal che, s'altri mi serra Lungo tempo il camin di seguitarla, Quel ch'Amor meco parla Sol mi ritien ch'io non recida il nodo. Comparons à cela encore le son. *Quella che' l' giovenil*: v. 4 Con mio dolor d'un bel nodo mi scinse Ne poi noua bellezza l'alma strinse . . . Ben uolse quei, che co begli occhi aprilla, Con altra chiaue riprouar suo ingegno, Ma noua rete uecchio augel non prende. Et pur fui in dubbio fra Caribdi e Scilla, Et passai le sirene in sordo legno Ouer come huom ch' ascolta e nulla intende (fol. 4 v.). Tout cela appartient à l'époque 1348—50.

1) Il prend ce mot dans sa 1^{re} ébauche ci-dessus, v. 2.

2) Il répète encore une fois *da terra*: la marge droite avait été déchirée avant qu'il fit cette correction.

3) Au v. 8 *mei*; au v. 5 *Leual graue penser tallor*; au v. 7 il omet *nodo*; au v. 9 il écrit *suoi*, faute évidente pour *tui*; au v. 11 il semble ne pas avoir compris la dernière correction *Pur spero*, puisqu'il se contente de donner les deux lectures abandonnées par Pétrarque. C'est sa 8^{me} ballata du Casanat,

Et c'est à droite, dessous *pace perfecta*, que Pétrarque écrit aussitôt d'une main élégante cette appréciation, sans doute le 1 janvier 1350:

Hec uidetur proximior perfection[i].

Il a donc comparé cette ballata à quelque autre pièce antérieure. J'ose affirmer que c'est avec deux, ou même p.-ê trois¹⁾, ballatas qu'il l'a comparée. Car voici ce que nous révèle la nouvelle note sur Confortinus, celle que le fol. „A“ du collationnateur donne immédiatement après son vers 12, *Oue in pace perfetta (sic) al fin respiri*:

Hec²⁾ in ordine retrogrado, ad litteram nisi fallor ut hic sunt, dictaui anno isto pro Confortiuo³⁾, et unum aliud postea, quod non curavi perficere. Ex his autem⁴⁾ elegit (sic) [*Dominus? Confortinus?*]⁵⁾ ipse ultimum, quod hic est primum⁶⁾. Scripsi hoc ne elaberet[ur] in totum que magna [?] . . .

Je traduis: „Ces [deux ou trois?] ballatas, je les ai composées en l'ordre inverse, mais littéralement, je crois, comme elles se lisent ici, cette année-là [1349?] pour Confortinus, et plus tard [après le 1 janv. 1350??] encore une autre ballata qu'alors je ne pris pas le soin d'achever [ici]. De ces ballatas il se décida lui-même pour la dernière, celle qui dans ces feuillets [?] se trouve être la première. Je fais cette annotation [?] afin de garantir contre un oubli complet . . .“

Si on ne peut douter de ce que le *Confortinus* de cette note est le même pour lequel Pétrarque fit et refit, environ le 1 janv. 1350, la ball. *Amor ch'è'n cielo*, il est évident aussi que cette ballata est l'une de celles qu'il avait offertes à son choix. Quelles sont les autres? Probablement les deux ballatas qui se trouvent copiées en premier lieu, après les trois sonnets inconnus, sur le fol. „A“ du collationnateur. Je les donne ici selon l'article de M. Appel:

1) La 3^{me} serait alors la ball. *Amor, quand'io credea*. Mais je ne crois pas qu'on doive attirer ici cette ballata qui ne parle que de sa Laure.

2) Ou bien *has*, mais point *hoc*, car il y a un trait, non pas un point.

3) Il semble avoir écrit *-juo*, mais en comparant la note qui se trouve au haut du fol. 14 v., du 26 déc. 1349, on voit qu'il faut bien comprendre *Confortino*; car là l'*n* de *Confortino* a sa forme finale.

4) Je crois bien qu'il y a *autem*; ou bien *duobus*?

5) Il semble manquer quelque chose, peut-être un nom abrégé et découpé par le relieur. J'ai pu comparer, après coup, l'édition de MM. Giorgi et Sicardi, mais cela ne change rien.

6) Il serait étonnant que Confortinus ait choisi autre chose que ce que le maître recommandait. Mais on sait que son „*Dominus*“ était quelquefois difficile, p.ex. pour le son. *Tal cavalier* et *Quella che gli animali*, fol. 16 (de l'année 1337); là il s'agit du cardinal Colonna.

- N° 1. 1. Nova¹⁾ bellezza in habito gentile
 2. Volse il mio core a l'amorosa schiera,
 3. Ove'l mal si sostene e'l ben si spera.²⁾
 4. Gir mi convene, e star, com' altri vole,
 5. Poi ch'al vago penser fu posto un freno
 6. Di dolci sdegni e di pietosi sguardi.
 7. El chiaro nome e'l suon de le parole
 8. De la mia Donna, e'l bel viso sereno,
 9. Son le faville, Amor, di che'l cor m'ardi.
 10. I'pur spero mercè, quanto che tardi,
 11. Chè ben [ch'] ella si mostre acerba e fera,
 12. Humile amante vince donna altera.

- N° 2. 1. L'amorose faville e'l dolce lume
 2. De' be' vostri occhi, onde la mente ho piena,
 3. Fanno la vita mia sempre³⁾ serena.
 4. [O Don]na, l'alto viaggio ond'io m'ingegno
 5. Meritar vostra gratia humilmente,
 6. Con sua durezza m'averia già stanco,
 7. Se non ch'Amor dal bel viso lucente
 8. Si fa mia scorta et infallibil segno,
 9. Mostrandose nel bel nero e nel bianco;
 10. Onde sospira il disioso fianco
 11. E riprende valor, che'n alto il mena,
 12. Vincendo ogni contrario che l'affrena.

Suit, comme n° 3, la ball. *Amor che' n cielo*, mais nous avons vu que la recommandation *Hec uidetur proximior perfectioni* a été supplantée par *Hec in ordine* etc.

La ballata *Amor che' n cielo*, du 1 janv. 1350, doit être la dernière composée, à l'exception de l'*aliud unum* qu'il avait ébauché (mais pas encore achevé) *postea*. Car on ne voudra pas soutenir que le *proximior*

1) Archiv etc. p. 467—8, où je renvoie le lecteur; la première de ces ballatas était connue depuis 1522 (l'éd. Giunti).

2) Cf. le fragm. *Felice stato* du fol. 13r: Ove'l ben s'ama . . . Ove in pace respira Il cor ch'attende per virtute honore (13¹⁷/₈, 48); le *nova bellezza* du sono *Quella che'l giovenil* v. 5, sans doute de cette même époque 1348—50.

3) Pétrarque avait écrit, probablement dans la transcription vue par le collationnateur: *troppo*. Sur ce mot il fait un renvoi pour le corriger en *sempre*. De là cette intéressante date: *Non placet; 1360 Jovis. 15. octobris mane inveni hic in alia papiro vicina sempre, et hoc placet. Error fuit hic.* Est-ce à dire qu'il a vu une *cedula* portant *troppo* et une meilleure transcription portant *sempre* „ici“? — Il faut étudier à ce propos encore le son. *Aspro* que je crois composé à Parme, non pas à Padoue, du 20 sept. au 2 oct. 1350, peu de jours avant le voyage à Florence et Rome. J'en parle dans mon livre *En svensk Petrarcebok*.

perfectioni de la comparaison vise seulement la transcription du 1 janv. par rapport à celle du 30 déc.? Mais la dernière composée se lit, dit Pétrarque, „en sens inverse”, c'est-à-dire en premier lieu, „dans ces papiers”. Je suppose donc que les deux ballatas *Nova* et *L'amorose* se trouvaient transcrites „après”, sur un feuillet voisin de notre 14; si toutefois il ne faut pas croire que Pétrarque ait copié *Amor, che' n cielo* une troisième fois dans ces papiers, et qu'alors le feuillet vu et copié par le collationnateur (avant ou après 1530?) ait contenu en effet les trois ballatas toutes ensemble, mais que celui-ci en aura changé lui-même l'ordre, selon l'indication fournie par la note *Hec in ordine* ou *Hec uidetur*.

Je n'ose pas prendre une décision à la hâte, mais je veux bien chercher cet *aliud unum quod non curavit perficere*. Et je crois l'avoir trouvée, cette ballata. Au dernier feuillet („B”) du Casanatensis, celui qui contient la copie de trois sonnets connus des abbozzi¹⁾, le collationnateur transcrit une pièce, un „complément”, qui assurément n'a pas été pris dans un feuillet contenant des sonnets. Je suppose que ce complément se lisait là où le collationnateur a placé la ball. *Amor che' n cielo* et la grande note. C'est le début et la fin („*Et in fine*”) de la ballata *Amore, in pace*, qui m'intéresse singulièrement et dont Pétrarque avait écrit ailleurs dans ces abbozzi le reste, les vers du milieu. Qu'on regarde le fol. 13 r. et le fragment *Chè le subite lagrime!* J'ai cru, avec M. Nino Quarta et d'autres²⁾, que c'était „les terzines d'un sonnet, adressé probablement à son cher évêque de Lombez, celui auquel il adressait (vers 1361—66?) le sonnet *Mai non vedranno*”. Je suis de plus en plus persuadé aujourd'hui que c'est un fragment de ballata, écrite 2 + 1, tandis que le fragment *Amore, in pianto*, écrit 3 + 3, s'annonce tout de suite comme une canzone: et j'ose proposer le suivant raccommodage. Si j'ai encore la hardiesse de prendre au fragment délaissé du 17 mai 1348 son premier vers pour en faire le v. 10 de cette ballata, c'est qu'il me faut une rime en -ore après le v. 9 et une apostrophe au Signore pour faire accepter le passage du *te* pron. singulier (v. 8, où il parle à Amore) au pluriel *voi* du v. 11, où il ne peut guère parler qu'à sa Donna ou à son Seigneur. N'oublions pas que le vers *Felice stato* a bien dû mériter d'être gardé³⁾,

1) A savoir *Se Phebo* qui est le n° 3 du fol. 10 r., *Quando talora* qui est le seul du fol. 10 v., et *Più volte il di* qui est le premier du fol. 9 r.

2) Mestica y voyait un fragment de canzone. Voy. sur ce fragment et l'annotation y attachée mon mémoire *Che debb' io far*, Lund, 1901, p. 8.

3) *Ne elaberetur in totum!* Du reste, ce mélange de toi et de vous a bien suffi pour l'exclure ou pour le laisser inachevé.

— c'était le vers qui l'avait préoccupé au moment (13¹⁰/548) où il reçut de Socrate l'annonce du plus grand deuil de sa vie. Voici mon essai de raccommodage, — *placet experiri*:

1. Amor, che'n pace il tuo regno governi!
2. Pon fine a l'aspra guerra ch'i' sostegno,
3. Sì ch'i' non pera per soverchio sdegno?
4. [Chè le subite lagrime ch'io vidi,
5. Dopo un dolce sospir(o), nel suo bel viso,
6. Mi fur gran pegno del pietoso core:
7. Chi prova intende, e ben ch'altro sia avviso
8. A te, che forse ti contenti e ridi,
9. Pur, — chi non piange non sa che sia amore.]
10. ? [Felice stato, aver giusto Signore!]
11. A voi servir, a voi piacer m'ingegno,
12. E quel poco ch'i son, da voi mi tegno.

On voit qu'ainsi la suite des rimes est identique avec celle de la ball. *L'amorose*: a bb cde dce [e]bb. La ballata est une adulation faite pour les oreilles de son seigneur, de son Confortinus. Mais qui est-il, ce Confortinus? Pétrarque donnait tous les jours des „petits noms“, et de très grands noms aussi, à ses amis. C'est ainsi que j'ai essayé d'identifier le mystérieux Bastardinus avec Boccaccio, à condition que celui-ci fût en effet un „bâtard“, ce qui n'est pas prouvé! Avant de connaître la note *Hec in ordine* et ces nouvelles ballatas, je penchais à voir dans „Confortinum“ le masque d'une certaine *donna pietosa e gentile* qu'on entrevoit dans la canzone *Amor, se vuoi* (qui est en partie de cette même année 1349, selon mon opinion!), dans le sonnet *L'ardente nodo*, contemporain à peu près de cette canzone, dans le sonnet *Quella che'l giovenil*, et une ou deux pièces encore; car je suis forcé d'admettre, en dépit que j'en aie, qu'entre 1348 et 1350 Pétrarque semble avoir passé par une courte épisode amoureuse ou galante, une seule, et qui faillit mettre en danger notre futur Canzoniero. Je tiens que ses plus belles poésies sont assez tardives¹⁾ et toutes inspirées par ses remords et par son grand amour. C'est l'année 1350 qui en est le dernier terme, et il a très bien pu composer, malade à Rome, ou en chemin, son déchirant *I vo pensando*, octobre-décembre 1350.

Mais, en tout cas, Confortinus est un homme, *ipse elegit*! Son cher Giacompo Colonna était mort depuis sept. 1341, le roi Robert depuis janv. 1343, le cardinal Colonna depuis l'été 1348, Luchino Visconti depuis janv. 1349. Il ne lui restait alors d'autre seigneur puissant que le duc de Carrara, celui dont il enregistrera le meurtre la veille de

1) On le voit parfaitement à l'aide de Mussafia et de M. Nino Quarta!

Noël 1350¹). Et c'est, je crois, de Jacobus Carrariensis qu'il s'agit († 13¹⁹/1350).

Mais il y a une très sérieuse difficulté à surmonter ici. On lit au fol. 13 r., en connexion immédiate, paraît-il, avec le fragment *Chè le subite*, la date: 30 nov. 1349; et il y parle déjà de *memoriam Jacobi intensam*. A cette date, le duc n'était point des morts, et ni la plainte ni la transcription du fragment ne saurait avoir rapport à lui. Regardons cette date récalcitrante de son scartafaccio! Il écrit:

1349. novembris 30 inter nonam et vespas. [—] Occurrit hodie (*et (h) nudius tertius, dum infra sc*) ante lucem. propter memoriam Jacobi intensam. Licet ultimo accersitam [!] ad expellendum [?] minime decorum Philippi &c. Fictum residuum propter ultimum verbum.

Que veut dire d'abord ce *fictum residuum*? J'ose dire: le début et la fin de la ballata en question *Amore, in pace* etc. Et l'*ultimum uerbum*? Je crois qu'il désigne ainsi la fin, le mot le plus important, de la ballata qui était *proximior perfectioni*, *Amore, in cielo* qu'il avait composée, n'est-ce pas, en dernier lieu, le 30 décembre 1349 et le 1^{er} janvier 1350, mais avant de compléter *unum aliud*¹:

v. 12. Oue in pace perfetta al fin respiri.

Si j'ai raison en cela, notre ballata raccommodée serait son *aliud unum, postea compositum* (?), *quod non curavit [hic] perficere*. Mais pour pouvoir soutenir cela, il faut nécessairement supposer que la date 30 novembre 1349 se rapporte uniquement à la transcription de ce fragment *Chè le subite*. On voit très bien que Pétrarque a fait plus d'un effort pour exprimer sa pensée dans la note, et l'on voit très bien qu'il n'y a pas réussi. Regardons-la encore une fois, et lisons ce qu'il a écrit au-dessus des mots qu'il vient d'effacer, ceux que ci-dessus j'ai mis en parenthèses rondes:

pridie transcripsi. Infrascriptam cant[ionem? ou -ilenam?]

D'abord, la ponctuation de ces lignes me semble bizarre. *Infrascriptam* me fait l'effet d'une explication. On voudrait aussi lire *Rescriptam* (cf. le *rescripsi eam* de la marge droite du fol 12 r.), mais en tout cas le point reste après *pridie transcripsi*, et il y a même un petit trait vertical après *Occurrit hodie*. Et qu'est-ce que le *minime decorum Philippi* peut avoir à faire ici? S'il était possible que *fictum residuum* etc. fût la seule de ces phrases qui ait rapport au fragment *Chè le subite* la chose serait plus claire; mais l'essentiel est bien la douloureuse

1) Je suppose que c'est à Parme, non point à Padoue, qu'il en parle dans son feuillet des morts, feuillet qui fut attaché au Virgile (de l'Ambrosienne) vers 1361—63 seulement. Voy. mon livre suédois.

mémoire de son Jacobus duquel il s'était tant promis, et je ne vois pas moyen de l'attacher à cette date 13³⁰/₁₁49. Il est arrivé à Pétrarque plus d'une fois d'écrire une date, et ensuite de s'arrêter là sans continuer; mais ici, sur ce feuillet plein de souvenir, il aurait bien dû être plus explicite et donner la véritable date de l'addition *Occurrit* etc. Peut-être le mot *accersitam* (?) ou *Philippi*, nous fournira un jour la solution. Il faut examiner l'encre aussi.

Quant aux derniers mots *que (?) magna (?)*, je renonce à toute supposition. Mais probablement le *ne elaboretur* est analogue à ce *Ne labatur, continui*¹⁾ *ad cedula*, au fol. 2. v., qui touche la conservation de la canz. *Standomi* et qui est daté le 13 octobre 1368; peut-être s'agit-il, ici comme là, d'une *cedula plus quam triennio hic inclusa*.

Je reviendrai ailleurs à la question de savoir pourquoi Pétrarque a exclu de son recueil, même après 1360, ces compositions dont plus d'une me paraît digne de l'honneur d'y être admise.

En tout cas l'annotation *Hec in ordine* ne doit pas être antérieure à l'année 1356, ou 1360, et c'est alors que j'aimerais aussi à dater l'addition *Occurrit hodie* etc., laquelle il faut séparer de la date du „30 novembre 1349“, qui ne touche que Chè le subite etc.

En finissant je prie notre vieux maître de regarder d'un œil favorable cette humble contribution au recueil Chabaneau.

Post-scriptum, le 26 mars 1906. J'ai pu lire il y a quelques jours seulement l'intéressant article de M. Flaminio Pellegrini sur le sujet actuel (*Giorn. stor.* etc., 1905, p. 359). Je n'ai pourtant rien à changer, si ce n'est que j'accepterais le début du premier des sonnets retrouvés [N]uoue ones[ta]ti, au lieu de [O pr]uoue onesti. On s'étonnera que M. Pellegrini réfère l'abbozzo de la ball. *Amor che'n cielo* à l'année 1350 (pour nous) et qu'il ne voie pas que le „1^{er} janv.“ (où Pétrarque l'a recommencée pour la 3^{me} fois) appartient à l'année 1350, non point à l'année 1351, comme il est répété deux fois à la p. 365. MM. Appel, de Nolhac et moi nous avons constaté depuis longtemps que Pétrarque commençait l'année au jour de Noël, le 25 décembre. La date en question, déc. 1349 et janv. 1350, est importante. Fr. W.

1) Ou *contuli*?

Chanfon de la complanta et desolafion dé paitré.

Par

Eugène Ritter à Genève.

David Piaget (1580 – 1644) était un ecclésiastique genevois¹⁾ qui aimait les études historiques, et qui a laissé, entre autres manuscrits, deux recueils de documents relatifs à l'histoire de Genève, où cette chanson se trouve écrite de sa main²⁾.

De l'auteur, on ne connaît que le nom. Mais la chanson date évidemment des premiers temps de la Réforme dans la Suisse romande, c'est-à-dire du second quart du seizième siècle.

Cette chanson, qui est un très ancien débris de la littérature patoise³⁾, offre aussi un intérêt historique, comme spécimen de polémique religieuse. Elle est un témoignage trop fidèle du sans-gêne choquant avec lequel on attaquait la foi des fidèles de l'Eglise catholique.

Chanfon de la complanta et desolafion dé paitré.

- I. Notron Evêque nai pa béqué
 É dy de bale reyson
 E coudé dire dé messé
 E ne di que dé chanfon

1) M. Louis Dufour-Vernes a esquisé la biographie de David Piaget (Bulletin de l'Institut genevois, tome XXV, pages 356 et suivantes). Cfr. Mémoires de la Société genevoise d'histoire, tome XXII, page 246.

2) Bibliothèque de la Société de lecture de Genève, volume 130 des brochures genevoises, f^{os} 174 et 175. — Bibliothèque de Grenoble, ms. n° 916. Ces deux manuscrits n'ont que des différences insignifiantes, sauf au 6^e couplet.

3) Vers le même temps, Jacques Gruet, qui sans doute est l'auteur d'un placard en patois qui fut affiché le 27 juin 1547 à la chaire de la cathédrale de Genève (Bulletin de l'Institut genevois, tome XXXIV, pages 3 et 4) avait composé contre le duc de Savoie une „rime en patois“ qui ne nous a pas été conservée. (Mémoires de l'Institut genevois, tome XVI, page 71.)

5 E denne à la pouvre gen
 Dé perdon per leu zargen
 E fa de to a sa guisa
 De parady marchandisa
 le bon hom

Notre Evêque n'est pas bête: il dit de belles raisons. Il croit (cuide) dire des messes, et ne dit que des chansons. Il donne à la pauvre gent des pardons pour leur argent, et fait de tout à sa guise: de paradis, marchandise! — Le bon homme!

II. 10 Ne son ty pa bin infamou
 De dépesy noutra Ley
 Cetou Luther detestablou
 Que von contre noutra fey
 No lou farin teny quey
 15 San tan publiy leu ley
 Per san quele nay pa tala
 Que la noutra qué tan bala
 Verdondon

Ne sont-ils pas bien infâmes (dit l'évêque, ou plutôt: disent les membres du clergé catholique) de déposer notre loi (religion) ces luthériens (Luthers) détestables, qui vont contre notre foi! Nous les ferons tenir cois, sans tant publier leur loi, parce qu'elle n'est pas telle que la nôtre, qui est tant belle. — Verdondon!

III. Noutron Di a meillen grafe
 20 De preu che le leu n'a pa
 A no bin megî se lasse
 Et beire son san à par
 No le tegnin anfrema
 Deguien l'armair' à la cla
 25 En una boita tan bala
 O no ly in fay sa salla
 to du lon

Notre Dieu a meilleure grâce de beaucoup que le leur (il y a ici une anacoluthie, et la phrase se termine comme si elle avait autrement commencé) a une grâce que le leur n'a pas. Il se laisse bien manger à nous, et boire son sang à part. Nous le tenons enfermé à clé dans l'armoire, en une tant belle boîte, où nous lui avons fait sa salle (sa demeure; il y reste) tout du long.

- IV. Noutra messe qu'é tan degné
 Y l'apalon folera
 30 Et de touté noutré mené
 Que nou facin à l'outa
 Et de no dire to ma
 Ne s'en savon deporta
 May no ronton la cervala
 35 A forcé dé carquevella¹⁾
 Verdondon

„Notre messe, qui est tant digne, ils l'appellent une folie. Et de (rire de) toutes nos mines que nous faisons à l'autel, et de nous dire toutes mauvaises paroles: ils ne savent pas s'en déporter, mais ils nous rompent la cervelle à force de discuter. — Verdondon!

- V. Lou san que à l'églaisé
 Idolé leu zon mey nom
 Et noutre santé reliqué
 40 Dion qu'et abusion
 Que ne leu zuffré dé don
 Ne gagné min de pardon
 Mai va contré la parola
 Du Papa qu'et bonn' et bala
 45 Ce di-ton

„Les saints que (nous honorons) à l'église, ils leur ont mis nom: idoles. Et nos saintes reliques, ils disent que c'est chose qui abuse (le peuple; que celui) qui ne leur offre point de dons, ne gagne pas moins de pardons. Mais (cela) va contre la parole du Pape, qui est bonne et belle.“ — Ce dit-on!

- VI. No lou zin tan lassia faré
 Qui no zon du to detrueÿ
 En praigean cet' Evangilon
 Que va contre noutr' Edé

1) Je n'ai retrouvé ce verbe nulle part; mais le substantif correspondant se lit dans une petite pièce dramatique et allégorique, représentée à Genève en 1531, laquelle a été publiée dans les Mémoires de la Société d'histoire de Genève, tome II, pages 21 et suivantes, d'après une copie de David Piaget qui se trouve dans le manuscrit précité de la Société de Lecture, f^os 292 et suivants.

Le 3^e esparvier:

Poules et poussains ont des oreilles:
 Ainsi, oyans nos carquevelles,
 Se sauvent parmi ce sarment.

50 No zavion preu de credé¹⁾
 No viquion san contredé
 Avoy quaqué Damouysalla
 Fusse mariaye u pussalla
 Cet tot on

„Nous les avons tant laissés faire, qu'ils nous ont du tout (totalement) détruits, en prêchant cet Evangile qui va contre notre Edit. Nous avons beaucoup de crédit, nous vivions sans contredit (sans que personne s'y opposât, chacun) avec quelque demoiselle: qu'elle fût mariée ou pucelle, — c'est tout un.

VII. 55 No fasion tojor gran cheira
 Et ne travaillivon ran
 Seno megì et bin beyré
 Devesa de quaqué ran
 Santa dansi en perpouan
 60 Tojor d'argean a plan pouan
 Far un tor permy la vella
 Per baizi quaqué femalla
 San zet bon

„Nous faisons toujours grand' chère, et ne travaillions rien: sinon manger et bien boire, deviser de quelque chose, sauter, danser en pourpoint; toujours d'argent à plein poing; faire un tour parmi la ville pour baiser quelque femelle: — ça est bon!

VIII. Per mio vivré a noutron aizou
 65 Pa maria no n'étion
 Mai de tota la paroché
 Lé plé balé no zavion
 Por que mariaye étion
 Bin no lé zantreternion
 70 Leu fasan unna gonnalla
 De quaque façon novala
 Verdondon

„Pour mieux vivre à notre aise, nous n'étions pas mariés; mais nous avons les plus belles de toute la paroisse, parce qu'elles étaient mariées. Nous les entretenions bien, leur faisant (cadeau d') une gonnelle (robe) de quelque façon nouvelle. — Verdondon!

1) Ce vers manque au manuscrit de Genève; dans celui de Grenoble, il est placé après le vers suivant: ce qui n'est évidemment pas sa place.

- IX. De chain d'isé et de garsé
 Avion gran provesion
 75 Et de batar preu per fare
 Una gran procession
 Cety tran plé ne facin
 Laissa ey ne meu pa bin
 Per cela Ley qué tan balla
 80 Que no tegneyn en la malla
 Bribondon

„Nous avons grande provision de chiens, d'oiseaux et de garces, et assez de bâtards pour faire une grande procession. Nous ne faisons plus ce train. Las! il ne ment (il ne va) pas bien pour cette loi (évangélique) qui est tant belle, que nous tenions (cachée) en la malle. — Bribondon!

- X. O qu'an depy de l'affaré
 Que ny avion plé tou su
 No zeussion apprey à faré
 85 Quaque borsa u tissu
 No sein bein la to dessus
 To lou ma no tombon su
 Per to on dy ma dé praitré
 Lo zapallan larre et traitré
 90 San qui son

„Oh! que nous avons dépit de l'affaire, (de ce) que nous ne l'ayons pas su plus tôt! Nous eussions appris à faire quelque bourse, ou quelque tissu. Nous sommes bien, là! tout dessus nous tombent sus tous les maux. Partout on dit (du) mal des prêtres, les appelant larrens et traitres . . .“ — Ce qu'ils sont!

- XI. Se cety tan dure guairou
 Je crey qué no zancreitra
 Noutron Di qu'et en larmairou
 On matin delozera
 95 Mai bin on le gardera
 Qué ne sey megia dé ra
 Per san qué na zin d'offrande
 Man a Paque qu'a Chalande
 Bribondon

„Si ce temps dure guères, je crois qu'il nous sera pénible (zancreitra = en italien: rincrescerà). Notre Dieu qui est en l'armoire, délogera

un matin. Mais on le gardera (nous le garderons) bien, (afin) qu'il ne soit mangé des rats, parce qu'il n'a plus d'offrandes, moins (encore) à Pâques qu'à Chalande (Noël). — Bribondon!

XII. 100 D'argean torché et chandeylé

Plé on ne noz uffrera

Tote noutre censé et renté

Du to on no zoutera

Don travailli no fudra

105 A man que megì vudra

Et lassy la maqueralla

Qu'allave queri la balla

Bribondon

„On ne nous offrira plus d'argent, de torches, de chandelles. Toutes nos censes (revenus) et rentes, on nous les ôtera totalement. Donc il nous faudra travailler — au moins celui qui voudra manger, — et abandonner la maquerelle qui allait quérir la belle. — Bribondon!

XIII. No zavion bonn' espérancé

110 A l'Amperiu et u Rey

Quey farion groussa vengeansé

De Luther et de sa fey

Y on bin fay leu dayvey

Per mantegny noutra Ley

115 Noutron fay va à l'empire

Per san n'et à no à ¹⁾ rire

Plorin don

„Nous avons bonne espérance à l'Empereur et au Roi (Charles-Quint et François premier) qu'ils feraient grosse vengeance de Luther et de sa foi. — (avec ironie) Ils ont bien fait leur devoir, pour maintenir notre loi! Pour ça, ce n'est pas à nous à rire. — Pleurons donc!“

Par Jeh. des Prez (ms. de Genève). — Par Dom Jehan des Pres (ms. de Grenoble).

Je n'ai retrouvé nulle part le nom de ce Jean des Prés.

1) Le ms. de Genève a omis ce second à.

Zur Metrik der Sancta Fides.

Von
C. Appel in Breslau.

Drei Jahre sind vergangen, seitdem uns Leite de Vasconcellos von dem kostbaren Funde, der ihm auf der Leydener Universitätsbibliothek gegliickt ist, unterrichtete. Er hat den Text der heiligen Fides, begleitet von wertvollen Notizen, in der Romania XXXI 177 ff. mitgeteilt. Aber die ausführliche Arbeit, die er zu gleicher Zeit versprach, ist noch immer nicht erschienen. Da mag es denn gestattet sein den lehrreichen Anmerkungen, die Thomas im Journal des Savants 1903, 337 ff. hat drucken lassen, noch einige weitere Bemerkungen hinzuzufügen, welche für jene zu erwartende Ausgabe des verdienstvollen Entdeckers als kleiner Beitrag dienen mögen.

Die Form des Denkmals, von der hier allein gesprochen werden soll, scheint zunächst nicht von sonderlichem Interesse. Das Gedicht zerfällt in 55 Laissen ungleicher Länge, deren achtsilbige Verse durch Reim gebunden werden. Der Boethius strebt bekanntlich gleichfalls der Bindung durch den Reim zu, erreicht ihn aber nicht immer, sondern bleibt nicht selten bei der Assonanz stehen. Erscheint in dieser Hinsicht also die historisch jüngere Fides auch metrisch auf einem moderneren Standpunkt, so zeigt ihre Mundart in der Art des Reimens, wenn ich nicht irre, doch einen archaischeren Zug:

Die Zahl der verschiedenen Reimendungen ist recht beträchtlich. Die 55 Laissen verteilen sich auf 39 Reime (35 männliche und 4 weibliche)¹⁾. Von diesen 39 Endungen scheinen nun freilich zwei zusammen-

1) Es sind:

ad 7. 16.	ar 13. 47. 48	eu 46	esca 2
ag 9	aus 44	eus 49	ez 21
an 5. 22	az 4. 8. 18. 35	en 14	i 32
an 38	elz 10	ent 26. 50. 51	id 34
ans 12. 15	er 33	entz 29	in 1

zufallen: *en* und *ent*, denn schon im Boethius ist das *t* des Auslautes hinter *n* gefallen: *epsamen* 15, *iutiamen* 17, *mandamen* 18 u. s. w., und Wilhelm von Poitiers reimt (*Companho, faray* v. 2) *sen* „Sinn“ mit *covinen, joven* etc.

Die Reimwörter der in Betracht kommenden Laissen sind:

XIV	XXVI	L	LI
<i>Agen</i>	<i>fraudent</i>	<i>talent</i>	<i>fraudent</i>
<i>bon sen</i>	<i>afollament</i>	<i>cent</i>	<i>prendent</i>
<i>fazen</i>	<i>parent</i>	<i>cruent</i>	<i>viziament</i>
<i>offen</i>	<i>gent</i>	<i>jovent</i>	<i>piment</i>
<i>ven (vendit)</i>	<i>jovent</i>	<i>corrent</i>	<i>present</i>
<i>pren</i>	<i>talent</i>	<i>sent</i>	<i>gent</i>
<i>pen</i>	<i>liament</i>	<i>pudent</i>	<i>vedent</i>
<i>encen</i>	<i>vestment</i>		<i>dolent</i>
<i>soen</i>	<i>cent</i>		<i>guarniment</i>
	u. s. w.		u. s. w.

Es fällt sogleich in die Augen, dass die Reimwörter der 14. Laisse auf ursprüngliches *-nn-* oder *-nd-* ausgehen, während die der anderen ein etymologisches *-t-* zeigen¹⁾.

Fazen v. 134 (*Tals obras va per tot fazen*) ist Gerundium, macht also keine Ausnahme, während *corrent* 536, *pudent* 538, (wie *ardentz* 289, *convinentz* 292) Partizipien sind.

Der 14. Laisse schliesst sich die 38. an. Ihre Reimwörter sind *affan*, *engan*, *ann*, *gran*, *Aran* (bask. *aran* „Tal“), *an* (3. Conj. Praes. von *anar*), *bran*, *Johan*, dazu die Gerundia *tiran* und *taillan*, schliesslich *flamejan*, das Partizip zu sein scheint (387 *Erss l'uns la spada flamejan*), aber nach Analogie der anderen Reime doch wohl als Gerundium aufzufassen ist. Man wird auf Grund dieser Reimreihen in Zweifel ziehen, was Elise Richter kürzlich, Literaturblatt für germ. u. rom. Phil. 1905, 295, unter Berufung auf Meyer-Lübke III 534, behauptete, dass ein lautlicher Unterschied zwischen Partizip Praes. und Gerundium im Provenzalischen nicht bestanden habe. Er war ursprünglich hier ebensowohl wie im Italienischen vorhanden, ging aber verloren, als *t* in der Auslautsgruppe *-nt* verstummte, ein Prozess, der aber damals in der

ir 23. 24	qrt 37	ors 45	
is 39	pn 6. 52. 53	os 31	ailla 54. 55
iu 40	ons 3	oz 20	ana 28
iz 17	pr 25	ud 19	eira 11
qill 27	orn 30	uz 36. 43	ura 41. 42.

Sechsmal haben zwei aufeinanderfolgende Laissen den gleichen Reim: 24. 42. 48. 51. 53. 55.

1) Der Copist, welcher v. 35 *Agent* (*Aginnum*) schreibt, steht auf anderem phonetischen Standpunkt als der Dichter.

Heimat der S^a Fides noch nicht vollzogen war, es übrigens im Dep. H^{tes} Alpes und in Teilen von Gers, H^{tes} Garonne, Ariège etc. noch heut nicht ist, s. Atlas ling. c. 56, 232, 614 etc. Bemerkenswert ist dann aber, dass *lor vedent* 545 die Form des Partizipium zeigt, also eine Verwirrung der Konstruktion auf alle Fälle schon hier eingetreten ist, veranlasst durch das ursprüngliche Nebeneinander des partizipialen und des gerundialen Ausdrucks. Im Boethius werden Gerundium und Partizip, da das *t* verstummt war, nicht mehr lautlich unterschieden, aber es mag traditionelle Schreibung sein, wenn 9 Fällen von *anava ditan*, *vai franen* u. s. w. (78, 99, 104, 114, 118, 147, 155, 198, 240) nur zwei mit *-t* (*anavan dicent* 145, *van äissent* 197) gegenüberstehen.

Laisse 3 und 31 halten *ons* und *os* getrennt, während schon im Boethius, Laisse 4 und später beim Grafen von Poitiers (*Farai un vers*) und bei Cercamon (*Puois nostre temps*) beide Endungen zusammenfallen. Das bewegliche *n* ist hier also nicht spurlos geschwunden. Ebensowenig aber fällt es mit festem *n* zusammen, wie die Laissen 38 (*an*) gegenüber 5, 32 (*an*) und andererseits Laisse 1 (*in*) gegenüber 32 (*i*) beweisen.

Die umstrittene Frage nach der inneren Gliederung des Achtsilbners ältester Zeit wird auch durch die S^a Fides der Entscheidung kaum näher gebracht. Die grosse Mehrzahl der Verse zeigt einen Akzent auf der vierten Silbe. Unter den ersten 200 Versen machen nur 32 eine Ausnahme, und 12 von diesen lassen wenigstens eine Cäsur nach der vierten Silbe zu. Trotz der grossen Zahl der unstreitig auf der vierten Silbe betonten Verse wird die gegenüberstehende Zahl der Ausnahmen genügen die konstitutive Bedeutung jenes Akzentes für den Achtsilbner zu leugnen, vielmehr diese Cäsur mit Tobler (Versbau ⁴ S. 110) „mehr als etwas aus der Natur des Verses und der Sprache ungesucht und ungewollt hervorgehendes“ hinzustellen. Wenn von den ersten 100 Versen des Löwenritters nur 71, von den ersten 100 Versen der Flamenca nur 68 den Ton auf der vierten Silbe haben, so wird man diese prozentuale Verschiedenheit nicht sowohl aus einer Aenderung metrischer Grundsätze, sondern aus der grösseren Geschmeidigkeit der Sprache in der späteren Dichtung erklären.

Die Zahl der Verse in den einzelnen Laissen schwankt zwischen 7 und 17. Es haben

7 Verse:	Laisse 9. 15. 18. 20. 30. 37. 50.
9	2. 5. 8. 10. 11. 13. 14. 19. 21. 23. 28. 34. 36. 54. 55.
11	3. 4. 6. 7. 16. 24. 25. 27. 29. 38. 39. 40. 41. 46. 47. 48. 51. 52.
13	1. 12. 17. 22. 31. 32. 35. 42. 45.
15	26. 33. 44. 49. 53.
17	43.

Es ist unverkennbar, dass nicht nur durch Zufall alle Laissen eine ungerade Zahl von Versen haben, und es wird sich verlohnen zu untersuchen, ob unser Gedicht mit dem hier hervortretenden metrischen Prinzip allein steht oder nicht.

Die Zahl der Werke, die wir unmittelbar mit der S^a Fides vergleichen können, ist nicht eben gross. Von den ältesten Denkmälern des Französischen, die in Achtsilbnern verfasst sind, zeigt die Passion bekanntlich vierzeilige, der Leodegar sechszeilige Strophen, beide in paarweis assonierenden Versen.

In assonierenden Laissen ungleicher Verszahl dagegen sind das Alexanderfragment und Gormont und Isembart geschrieben. Vom Alexander sind 15 Laissen erhalten. Hiervon haben

6 Verse: Laisse 4. 5. 8. 12. 13. 14. 15.

7	6.
8	1. 3. 7. 9. 10. 11.
10	2.

also nur eine Laisse ungerade Verszahl.

Gormont und Isembart ist sehr schlecht überliefert. Wenn wir von der ersten und letzten, unvollständig erhaltenen Laisse absehen, haben wir 21 Laissen. Von ihnen zählen (ohne den vierzeiligen Refrain, der den Laissen 2, 3, 4, 6, 7 folgt):

4 Verse: Laisse 21.	25 Verse: Laisse 5.
8	15.
10	12. 20.
15	22.
16	19.
18	4.
19	17.
20	3.
22	6. 7.
23	16.
	26
	18.
	28
	2.
	34
	13.
	38
	9.
	42
	14.
	44
	10.
	53
	8.
	119
	11.

Auch hier wird man den Eindruck gewinnen, dass die eine Gattung der Laissen, die geradzahligen, die herrschende ist. Die beiden längsten Laissen wird man zudem, als am ehesten eine Fehlerquelle enthaltend, ausser Betracht lassen dürfen. Hinzu kommt eine Unsicherheit der Überlieferung zwischen der 16. und 17. Laisse. Die Handschrift lässt die 17. mit v. 537 beginnen. Aber der vorhergehende Vers fehlt und der Zusammenhang sagt nicht, ob dieser Vers zur 16. oder zur 17. Laisse gehört hat. Nehmen wir an, dass die 17. mit ihm begann, so bleiben, abgesehen von den beiden längsten, von den 21 Laissen nur noch zwei mit ungeraden Versen übrig. Aber auch ohne diese Annahme wird ein Prinzip geradzahliger Laissen im Gormont als ein wahrscheinlich zugrunde liegendes gelten dürfen.

Der Anlass für ein solches Prinzip, wenn wir es zugestehen wollen, muss natürlich in der Form des musikalischen Vortrages dieser Dichtungen liegen. Dass die S^a Fides zur gesungenen Rezitation bestimmt war, geht vor allem aus v. 31—33 hervor: *E si vos plaz est nostre sons, Aisi conl guidal primers tons, Eu la vos cantarei en dons*. Auch v. 83 heisst es vom Gedicht: *tal con lizez e con cantaz*, und im letzten Vers: *Del lor cantar jam pren nualla*. So ist denn das *dizer a lei francesca* v. 20 als ein singendes Sagen zu verstehen, und wenn hier auf ein französisches Vorbild dafür verwiesen wird, werden wir an den Leodegar, den Gregorius, auch an die Passion und Brandan denken. Dass auch diese gesungen wurden, sagt wenigstens für den Leodegar sogleich dessen Beginn: *In su'amor cantomps dels sanz Quae por lui augrent granz aanz; Et or est temps et si est biens Quae nos cantumps de Sant Lethgier*. Wie waren die Melodien dieser Gedichte beschaffen? Meines Wissens ist von keinem von ihnen die Singweise überliefert. Die Tatsache, dass die vier genannten altfranzösischen Gedichte in Verspaaren abgefasst sind, lässt uns vielleicht schliessen, dass auch ihre Melodie zwei Verse umfasste, aber doch nur vielleicht, denn meine die Trobadorweisen behandelnde Anmerkung zu Uc Brunec (oder Brunenc)¹⁾ Toblerband S. 54ff., und sodann die Arbeiten Restoris und Schlägers haben gezeigt, wie unsicher die Schlüsse von der metrischen auf die musikalische Form ausfallen.

Dass dagegen beim Vortrag erzählender Dichtungen in Laissen einer Assonanz die Wiederkehr desselben rezitativischen Sätzchens für jeden Vers das übliche war, hat Suchier (Zeitschrift 19, 373) daraus als wahrscheinlich erschlossen, dass die Singweise des Audigier in Robin und Marion nur durch eine Versreihe bezeichnet wird. Auch für den Strophenkörper der Romanze, deren musikalische Gestalt wir mit derjenigen der epischen Laissendichtung vermutlich am nächsten vergleichen, ja vielleicht nahezu identifizieren können²⁾, hat Schläger Wiederholung derselben musikalischen Phrase für jeden Vers als Grundform angenommen.

Ist dies aber auch in der Tat, wenn nicht der einzig ursprünglich

1) Ihn ohne jedes Bedenken Uc Brunenc zu nennen, kann ich mich trotz manchen Kritikers Unfehlbarkeit noch immer nicht entschließen, wenn die so geläufige Endung *-enc* in einer an Zahl der anderen fast gleichen, an Wert aber ihr eher überlegenen Gruppe von Handschriften durch ein seltenes *-ec* oder, vereinzelt, durch ein offenbar aus *ec* entstandenes *-et* ersetzt wird.

2) Man vergleiche jetzt die Laisse der Chanson de Willhelme und ihren Refrain 4₁ 10₁ z. B. mit der Romanze Bartsch I 2: 10₁a 10₁a 10₁a . . . 4b 10b. Dass der Refrain in dieser Chanson bisweilen auch der Laisse voranzustehen scheint, wird uns nicht irre machen, denn auch für die Romanze werden wir ein Präludium in der Form des Refrains annehmen dürfen.

vorhandene, so doch jedenfalls der einfachste Grundtypus des epischen Vortrags bei 10- oder 12 silbigen Versen, so finden wir doch auch schon bei diesen Langversen in den Romanzen daneben einen zweiten Typus, welcher erst der Vereinigung von zwei Versen eine musikalische Phrase zuteilt. So hat die Romanze *Bele Doette* dem metrischen Schema 10a 10a 10a 10a (4b 10b) gegenüber das musikalische a b a b (C)¹⁾.

Und diese Form, welche bei Gedichten längeren Versmasses möglich war, scheint bei denen in kürzeren Versen die natürliche gewesen zu sein. So finden wir sie z. B. in der Romanze *Oriolanz* (Bartsch I 10), deren musikalisches Schema lautet: a b a b c + d e, gegenüber dem metrischen Schema a a a a a B₂ B₂, Achtsilbner, und wir finden sie in den Laissen des Aucassin: a b a b a b . . . c gegenüber metrisch 7 a 7 a 7 a 7 a 7 a . . . 4₂ b.

Auf regelmässige Wiederkehr eines zweizeiligen musikalischen Sätzchens scheint nun auch durchaus das Prinzip nur gerader oder nur ungerader Verszahl der Laissen zu weisen, welches wir in der S^a Fides konstatieren und im Alexander und Gormont glauben annehmen zu dürfen. Bei gerader Zahl der Verse ging dann natürlich die Zahl der Wiederholungen der Melodie in der Zahl der Verse glatt auf, während bei ungerader Zahl noch Hinzufügung eines eigenen melodischen Sätzchens für den Schlussvers vorauszusetzen ist, wie wir ein solches Sätzchen ja auch am Ende des Strophenkörpers in der Romanze *Oriolanz* finden. Man darf vermuten, dass jeder Laisse schliesslich noch ein musikalischer Refrain folgte, wie ihn das Rolandslied andeutet.

Kann das, was sich hier als ein Grundsatz des musikalischen Aufbaus gewisser epischer Laissen zu ergeben scheint, nun auch als ein Prinzip der Textkritik nutzbar gemacht werden? Leider wohl nicht in zahlreichen Fällen; hier und da aber vielleicht doch.

Wir sahen, dass nur eine der 15 Laissen des Alexander ungerade Verszahl hat. Es liegt nahe, auch hier die gerade Zahl herzustellen. Etwa einen der vorhandenen Verse in der 6. Laisse zu streichen, daran ist nicht zu denken. Wohl aber kann man versucht werden, einen Vers hinzuzufügen. Gegenüber der romanischen Strophe:

Et prist moylier dun vos say dir
 40 qual pot sub cel genzor iausir,
 sur Alexandre, al rey d'Epir,
 qui hanc no degnet d'estor fugir
 ne ad enperadur servir,
 Olimpias, donna gentil,
 45 dun Alexandre genuit,

steht bei Lamprecht:

1) Siehe die Melodien im Anhang der Arbeit Schlägers (Forschungen zur romanischen Philologie für Hermann Suchier).

Philippus der nam ein wib,
 di trûch einen vil hêrlichen lib.
 ih sagû, wî ir name was:
 si hiz di scône Olympias;
 diu was Alexandris mûter,
 di frowe hete einen brûder,
 der was ouh Alexander genant;
 ze Persien het er daz lant.
 der was ein furste alsô getân,

er ne wolde werden undertân
 nie neheineme kuninge;
 daz sagih û âne lugene:
 er ne wolde ouh ze neheinen ziten
 von sturmen noh von striten
 nie neheine wis geflhen,
 swi ine sine dinc dâ irgihen;
 er was ein tûrlîcher degen
 und wolde rehter herscheftē plegen.

Der, inhaltlich freilich bedeutungslose, Vers: *daz sagih û âne lugene* scheint so genau ein in die Assonanz der romanischen Strophe hineinpassendes

echo vos die tot senz mentir

wiederzugeben, dass man gern geneigt sein wird diesen Vers zwischen v. 42 und 43 einzuschieben.

Der so mangelhaften Überlieferung des Gormont gegenüber versagt freilich das vorausgesetzte Prinzip, und um so mehr da schon die erste Laisse, bei der man versuchen könnte es anzuwenden, die 22., nicht weniger als 15 Verse zählt, die Möglichkeiten der Änderung also so vielfache sind, dass jede Wahrscheinlichkeit im einzelnen dahinfällt¹⁾. Und scheitert nicht jeder Versuch solcher Textkritik, und damit vielleicht sogar unsere ganze Vermutung über die Art des musikalischen Aufbaus kurzversiger Laissenstrophen, am Text von Aucassin und Nicolette? Hier ist die zweiversige melodische Phrase überliefert, und doch scheint die Verszahl der Tiraden ohne jede Regel zu sein. Wir haben abgesehen vom Refrain:

9 Verse in Stück	33.	19 Verse in Stück	7. 17.
12	31.	21	13. 19.
14	1. 25. 29. 35.	24	5. 41.
15	21.	35	39.
17	3. 15. 23. 37.	41	11.
18	9. 27.		

also sogar eine Mehrzahl von Tiraden ungerader Verse, mit denen sich der Spielmann beim Vortrag, wir wissen nicht wie, abzufinden hatte. Aber in der Tat ist uns der Grad der Zuverlässigkeit auch dieser Text-

1) Man könnte z. B. mit gutem Recht gleich den 3. Vers der Strophe streichen wollen, der mit dem ersten in flagrantem Widerspruch steht:

Païen se fuient tut a un;
 e Isembarz est remasus,
 dous mil païen ensembl'od lui.

Von diesen 2000 Heiden ist auch im kurzen Rest des Gedichtes nicht mehr die Rede. Irgend welche Sicherheit für diese Korrektur wird man aber nicht beanspruchen wollen.

überlieferung durchaus unbekannt. Suchier hat es für nötig gefunden nicht weniger als 6 der Tiradenschlüsse ganz umzugestalten, weil sie die von ihm, gewiss mit Recht, angenommene Einheit der Assonanz verletzen. Das spricht nicht für die Treue der Abschrift, und ebenso wie am Schluss mag sich auch im Innern der Laissen eine Menge von Fehlern eingeschlichen haben. Es ist immerhin bemerkenswert, dass z. B. gleich im 3. Stück der Vers *Nicolette est cointe et gaie*, unvermittelt wie er jetzt steht, so wenig in den Mund der Mutter Aucassins passt, dass man unwillkürlich nach einer Gedankenverbindung sucht, dass im Stück 15 der Vers *Jel te di, et tu l'entens* der einzige ist, der gegen die pikardische Assonanz *ā* verstösst, und dass er zugleich seinem Inhalt nach ganz überflüssig ist. Aber wer wollte es wohl im Ernst unternehmen sich auf so schwankem Boden vorzuwagen?

Der hypothetische Charakter aller Vermutungen über den musikalischen Vortrag der epischen Dichtung kann bei dem mangelhaften Material, über das wir verfügen, leider nicht verkannt werden. Der zugleich so vorsichtige und so scharfsinnige Gelehrte, für dessen Augen diese Zeilen in Dankbarkeit und Ehrerbietung zuerst bestimmt sind, wird aber seine Aufmerksamkeit auch dem dürftigsten Wegzeichen, welches etwa eine kurze Strecke in dieses dunkle Gebiet hineinleiten kann, gern zuwenden wollen.

La signification philosophique du „Satyre“ de Victor Hugo.

Par

Eugène Rigal à Montpellier.

I.

Dans un remarquable article consacré dès 1859 à la Légende des Siècles¹⁾, le critique Émile Montégut rendait pleine justice à une partie de ce chef d'oeuvre de Victor Hugo; mais il ajoutait: „Je n'ai rien dit et ne veux rien dire de certaines apocalypses auxquelles Hugo attache probablement un grand prix, mais que je me permets de trouver obscures, non plus que de certaines conceptions, telles que le Satyre, que je me permets de trouver mal venues, informes, pour tout dire.“

Personne aujourd'hui n'oserait plus qualifier d'informe un poème comme le Satyre, qui compte parmi les plus magnifiques et les plus puissants de son auteur. Mais il est vrai que la conception en est assez complexe et l'intention assez mystérieuse, pour qu'on ait discuté et pour qu'on puisse discuter encore sur la vraie portée de l'oeuvre. Aussi, après avoir essayé, il y a quelques années²⁾, de caractériser le Satyre, trouvè-je maintenant que je n'ai pas tout dit, que je n'ai peut-être pas dit l'essentiel. Dans les pages que j'ai écrites à ce sujet un passage surtout m'inspire des scrupules³⁾: „Quelle est donc la foi de Hugo? On a montré le poète oscillant sans cesse entre le panthéisme, c'est à dire la confusion de la nature et de Dieu, et la croyance à un Dieu personnel distinct de la nature; mais il y a là quelque exagération.

1) Revue des deux Mondes, 15 octobre 1859. L'article a été reproduit dans les Mélanges critiques d'Émile Montégut, t. I.

2) Voir Victor Hugo poète épique, 1900, in -18, p. 87—89, 96, 300—301 et passim.

3) Victor Hugo poète épique, p. 96—97.

Le *Satyre*, dont la conclusion est incontestablement panthéiste, est avant tout (je l'ai dit) un symbole du génie de la renaissance, non une manifestation des sentiments propres de Hugo . . . Le panthéisme, qui a séduit tant de grands esprits dans notre siècle, s'il a pu par instants séduire aussi notre poète, a laissé intacte sa croyance à un Dieu personnel; les rares vers panthéistes de Hugo sont en contradiction avec ce qui les entoure, et il n'y a là le plus souvent que des imprudences d'expression."

Il y a tout à la fois dans ces lignes une assertion que, de plus en plus, je crois exacte, et une assertion que je juge actuellement erronée.

De plus en plus, je crois que Victor Hugo n'a jamais été panthéiste et — j'irai plus loin — que le panthéisme, s'il a parfois, à son insu, inspiré l'imagination du poète, n'est jamais nettement entré dans sa pensée. Je n'en veux pour preuve que le poème *Dieu*, à peine antérieur à la *Légende* (1855) et si important pour qui veut connaître les songeries et les croyances de Victor Hugo. Parmi les conceptions philosophiques ou religieuses que le poète classe selon l'ordre de leur valeur croissante et qu'il nous fait présenter par un être symbolique, nous trouvons le manichéisme, en un rang infime — et ceci montre bien comme on a aussi exagéré le manichéisme de V. Hugo —; mais du panthéisme il n'est nullement question. La liste des doctrines qui nous sont successivement exposées est la suivante: l'athéisme (la chauve-souris), — le scepticisme (le hibou), — le manichéisme (le corbeau), — le paganisme (le vautour), — le mosaïsme (l'aigle), — le christianisme (le griffon), — le rationalisme (l'ange), — ce qui n'a pas encore de nom (la lumière).

Dans l'exposition, faite par l'ange, du rationalisme religieux, se trouve une de ces imprudences d'expression que je signalais tout à l'heure. Le vers

Tous les êtres sont Dieu; tous les flots sont la mer¹⁾

paraît bien être, à qui le lit isolé, un vers nettement panthéiste. Mais qu'on lise tout le passage, et l'on verra que Dieu est un être personnel et distinct, devant lequel — et c'est ce que le poète a voulu dire — tous les êtres sont égaux comme sont égaux les flots de la mer.

Tout ceci n'empêcherait pas que le *Satyre*, s'il est un pur „symbole du génie de la renaissance“, aboutît à une „conclusion incontestablement panthéiste“. Seulement, en est-il ainsi? Il ne sera sans doute pas inutile de l'examiner à nouveau.

1) *Dieu*, II, 7, vers 872 (p. 203 de l'édition définitive in -18).

II.

A coup sûr, Victor Hugo, quand il a écrit le *Satyre*, se proposait pour but de donner une peinture symbolique du XVI^e siècle, vu par certains de ses côtés; et ce but, il ne laisse pas de l'avoir atteint.

A la section de la Légende que forme à lui seul le *Satyre* il a donné pour titre: „Seizième siècle: Renaissance. — Paganisme.“ Il avait essayé d'abord de ces titres, peut-être plus expressifs et plus heureux: „Seizième siècle: le mythe — le monde — le poème païen retrouvé.“ Et, en effet, le seizième siècle, après des essais estimables tentés dans les siècles antérieurs, a été la résurrection du monde païen, du poème païen, du mythe païen, et il était naturel de composer en son honneur un symbole mythologique.

Le XVI^e siècle a été aussi la résurrection de ce qu'on a appelé „l'éternel paganisme“, et il a réagi contre le christianisme en réhabilitant la chair et la vie; — il a réagi contre lui en s'attachant passionnément à l'univers, qu'il a agrandi par la science; — il a réagi contre lui en concevant un progrès qui aurait la terre même pour théâtre: et il était donc naturel de le représenter par ce *satyre*, si grossièrement sensuel d'abord et si avide de vivre, comme un personnage de Rabelais, mais dont la poésie est si enflammée ensuite, et qui se révolte contre les vieilles croyances, et qui annonce l'émancipation de l'homme, et qui adore le monde, l'univers, le Tout.

Enfin l'agrandissement même de l'univers par la science comportait une modification des idées religieuses. Aux âmes ébranlées plusieurs directions se sont offertes, et l'une d'elles conduisait au panthéisme, où le XVI^e siècle aurait pu arriver, si le christianisme n'avait eu assez de force pour l'arrêter. Par là le XVI^e siècle offre quelques rapports avec la fin du paganisme, où le stoïcisme, par exemple, invoque comme de commodés symboles les anciennes divinités, mais adopte le panthéisme; où, à la faveur d'un jeu de mots, un modeste dieu champêtre devient le grand Tout (παν) et est célébré par la poésie alexandrine. C'est une métamorphose toute semblable qui se produit à la fin du poème de Victor Hugo; un simple *satyre* y devient Pan, le Tout, et force Jupiter à s'incliner devant lui¹⁾:

1) L'idée de faire chanter par un petit dieu champêtre la vie universelle et de transformer ensuite ce dieu de façon à faire des diverses parties de l'univers des membres de son vaste corps, cette idée pourrait avoir été suggérée à Hugo par le onzième des Hymnes orphiques: „J'invoque Pan, dieu puissant, dieu pastoral, Pan, l'ensemble de l'univers, le ciel, la mer, la terre souveraine et le feu immortel, car ce sont là les membres de Pan; . . . dieu dont les

Tout en parlant ainsi, le satyre devint
 Dêmesuré; plus grand d'abord que Polyphème,
 Puis plus grand que Typhon qui hurle et qui blasphème
 Et qui heurte ses poings ainsi que des marteaux,
 Puis plus grand que Titan, puis plus grand que l'Athos;
 L'espace immense entra dans cette forme noire;
 Et, comme le marin voit croître un promontoire,
 Les dieux dressés voyaient grandir l'être effrayant . . .

Sa poitrine terrible était pleine d'étoiles.

Il cria:

„L'avenir, tel que les cieux le font,
 C'est l'élargissement dans l'infini sans fond,
 C'est l'esprit pénétrant de toutes parts la chose!
 On mutile l'effet en limitant la cause;
 Monde, tout le mal vient de la forme des dieux.
 On fait du ténébreux avec le radieux;
 Pourquoi mettre au-dessus de l'Être des fantômes?
 Les clartés, les éthers, ne sont pas des royaumes.
 Place au fourmillement éternel des cieux noirs,
 Des cieux bleus, des midis, des aurores, des soirs!
 Place à l'atome saint qui brûle ou qui ruisselle!
 Place au rayonnement de l'âme universelle!
 Un roi c'est de la guerre, un dieu c'est de la nuit.
 Liberté, vie et foi sur le dogme détruit!
 Partout une lumière et partout un génie!
 Azur! tout s'entendra, tout étant l'harmonie!
 L'azur du ciel sera l'apaisement des loups.
 Place à Tout! je suis Pan; Jupiter! à genoux!).

III.

Dans ces beaux vers, tout est-il également nécessité par le symbole? et tout est-il également destiné à caractériser le XVI^e siècle? Est-ce en songeant au *Contr'un* ou aux *Vindiciae contra tyrannos* que V. Hugo a écrit: „Un roi c'est de la guerre“? et à qui songeait-il donc en écrivant: „Partout une lumière et partout un génie!“ Quand, plus haut, le Satyre maudit l'oppression monarchique ou religieuse, quand il célèbre le progrès, et parfois dans les mêmes termes que le poète de *Plein ciel*, il se peut bien encore qu'il exprime en quelque façon la pensée et le génie du XVI^e siècle, mais surtout ce qu'il ex-

accords mélodieux célèbrent la vie universelle; dieu aux mille noms, maître souverain du monde, qui fait naître tout, qui engendre tout.“

1) *Légende des siècles*, XXII, IV, Vers 682—689 et 708—726; t. III p. 22—23.

prime profondément, c'est la pensée et le génie même de Victor Hugo.

Et dès lors, on ne peut pas être trop étonné si la croyance à un dieu personnel ineffable et inconnaissable, croyance si chère à l'auteur de la Fin de Satan, de Dieu, de Tout le passé et Tout l'avenir, trouve aussi sa place dans les paroles du Satyre. On peut hésiter à la reconnaître dans ces vers, où les mots un autre et l'Inconnu sublime (avec une majuscule) semblent bien pourtant ne pouvoir s'appliquer à l'âme universelle du dénouement:

Qui sait si quelque jour on ne te verra pas¹⁾,
Fier, suprême, atteler les forces de l'abîme,
Et, dérochant l'éclair à l'Inconnu sublime,
Lier ce char d'un autre à deux chevaux à toi?

Mais comment pourrait-on interpréter dans un sens panthéiste la première partie de la section V: l'Étoilé, et notamment les vers que voici:

Les dieux, les fléaux, ceux d'à présent, ceux d'ensuite,
Traversent ma lueur et sont la même fuite.
Je suis témoin que tout disparaît. Quelqu'un est.
Mais celui-là, jamais l'homme ne le connaît.
L'humanité suppose, ébauche, essaie, approche;
Elle façonne un marbre, elle taille une roche
Et fait une statue et dit: ce sera lui.
L'homme reste devant cette pierre ébloui;
Et tous les à peu près, quels qu'ils soient, ont des prêtres.

Quelqu'un! C'est ainsi que Victor Hugo aime à désigner le dieu, inconnu mais certain, devant lequel il s'incline. Quelqu'un met le holà, dit un titre de la Légende²⁾;

Au dessus de tout homme, et quoiqu'on puisse faire,
Quelqu'un est toujours Dieu, quelqu'un est toujours père,

dit don Jayme dans la Paternité³⁾; et nous lisons de même en divers passages du poème Dieu:

De tout temps, les douteurs, les incroyants, les forts,
Ont appelé Quelqu'un, quoique restés dehors.

(I, 2. Vers 1-2; p. 22.)

Et ce hibou parlait devant lui, sans rien voir . . .
Et l'œil fixe, attentif, sans louer, sans huer,

1) Il s'adresse au „misérable homme, fait pour la révolte sainte“. Section IV, Vers 588 et 586-589.

2) VII; t. I, p. 185 de l'édition définitive in -18.

3) Légende des siècles, XXI, Vers 260-1, t. II, p. 284.

Disait :

QUELQU'UN¹⁾ est là. J'ai senti remuer.

(II, 2, Vers 16—22; p. 86.)

L'être mortel médite et songe avec effroi

En attendant qu'un jour quelqu'un dise : c'est moi.

(II, 2, Vers 89; p. 89.)

Cependant il faut bien un axe à ce qu'on voit,

Et, quelque chose étant, il faut que quelqu'un soit.

(II, 2, Vers 413; p. 103.)

Tous ces à peu près qui ont des prêtres, et qui nous cachent l'Être indéfinissable et suprême, ne sont-ce pas les dieux successifs que les voix et les apparitions font connaître au poète de Dieu? et n'est-ce pas pour lui permettre de connaître enfin ce quelqu'un, qui seul véritablement existe, que la Mort, à la dernière page du poème, touche du doigt le front du songeur²⁾? N'est-ce pas de la même conception que procèdent, dans la Légende des siècles, la méditation l'Homme³⁾, et, mieux encore, le beau poème le Temple⁴⁾, où, pour que „l'Être ignoré, mais certain“ ne puisse être confondu avec les à peu près inventés par l'homme, le poète lui élève une statue aussi imposante et aussi mystérieuse que l'idée même de cet Être.

D'autres textes de Hugo pourraient être appelés ici en témoignage; mais il en est deux surtout dont il importe de se souvenir, parce qu'ils offrent avec le Satyre les rapports les plus évidents : c'est, dans le poème Dieu, la section où le Vantour nous expose le paganisme⁵⁾; et c'est, dans la seconde série de la Légende des siècles (parue en 1877), le puissant poème du Titan⁶⁾.

Entre le chant du Satyre et la confidence du Vantour il serait facile de noter des différences intéressantes. Mais, en somme, le Vantour nous fait du monde païen la même description que le Satyre. Comme lui, il nous montre le monde sortant du chaos; — la nature frémissante d'une „impudeur farouche“ et sacrée; — la terre vaincue, écrasée par des dieux infâmes; — ces dieux rapetissant l'univers, parce

1) C'est le texte même de Victor Hugo qui donne le mot en capitales.

2) Alors levant un bras et d'un pan de son voile
Couvrant tous les objets terrestres disparus,
Il me toucha le front du doigt.

Et je mourus.

3) Légende des siècles, XLII, t. III; voir notamment la page 223.

4) Légende des siècles, XLIII, t. III, p. 227 sqq.

5) Dieu, II, 4, p. 119 sqq.

6) Légende des siècles, IV, Entre Géants et Dieux, t. I, p. 81 sqq.

qu'en eux se rapetisse la conception des causes premières¹⁾; — l'homme faible, opprimé, guetté par la douleur et par le crime; — mais le progrès acheté pour l'homme par le sublime dévouement de Prométhée:

Il a voulu sacrer la terre, ouvrir les yeux,
Mettre le pied de l'homme à l'échelle des cieux,
Soumettre la nature et que l'homme la mène,
Diminuer les dieux de la croissance humaine,
Couvrir les cœurs d'un pan de l'azur étoilé²⁾.

Et ce progrès, qu'est-ce qui le rend possible, sinon le fait qu'il est, comme il est dit dans *Plein ciel*³⁾, „la grande révolte obéissant à Dieu“? Ce progrès, à quoi aboutira-t-il, sinon à unir en quelque mesure l'humanité à la divinité? C'est ce que dit, en terminant, le Vautour, qu'Orphée a instruit après lui avoir fait lâcher par ses chants, qui étaient des hymnes et qui étaient des prières, le flanc rongé de Prométhée:

Orphée en me quittant m'a dit cette parole:
„Être ailé, l'aile monte aux cieux. Rappelle-toi
„Que vouloir est la force et qu'atteindre est la loi.
„L'obstacle est là; sans doute il attend qu'on le brise.
„Ce qu'a fait Prométhée est fait; la flamme est prise.
„Elle est sur terre, elle est quelque part; l'homme peut
„La retrouver; grandir, vivre, exister, s'il veut!
„S'il sait penser, gravir, creuser, saisir, étreindre,
„S'il ne laisse jamais le saint flambeau s'éteindre,
„S'il se souvient qu'il peut, puisque l'idée a lui,
„Allumer quelque chose en lui de plus que lui,
„Qu'il doit lutter, que l'aube est une délivrance,
„Et qu'avoir le flambeau, c'est avoir l'espérance;
„Car deux rayons d'en haut composent la clarté,
„Et l'un est la puissance, et l'autre est la beauté.“⁴⁾

Le poème Dieu n'a point été revu par son auteur, et ces vers sont loin d'avoir la netteté qui est ordinaire aux vers du poète. Il semble cependant que mon interprétation ne peut faire de doute: c'est parce que l'homme a en lui, à quelque degré que ce soit, une puissance et une beauté latentes, qu'il pourra s'élever vers celui qui est la puis-

1) On mutile l'effet en limitant la cause;
Monde, tout le mal vient de la forme des dieux.

(Le Satyre, IV, vers 712—713; t. III, p. 23.)

Il est des dieux. Ils sont les dieux, mais non les causes.

(Dieu, II, 4, vers 27; p. 120.)

2) Dieu, II, 4, 412—416; p. 135.

3) Légende des siècles, LVIII, II, vers 36; t. IV, p. 226.

4) Dieu, II, 4, 431—445.

sance et la beauté suprêmes; l'avant-dernier vers, qui contient une inversion, doit être analysé ainsi: „Car deux rayons composent la clarté d'en haut“; et, qu'il s'agisse bien d'une clarté divine, extérieure à la nature même, c'est ce que prouve la réplique du poète. Cet „Empédocle de Dieu“, qui cherche Dieu partout, fût-ce au bord de tous les gouffres, et qui n'interroge que sur Dieu les êtres symboliques qui lui apparaissent, le voilà qui tressaille à ce mot de clarté:

— O vantour, dans la nuit sans fond qui nous assiège,
Où donc est la clarté dont tu parles? criai-je. —
J'attendais la réponse, il avait disparu.

La petite épopée du Titan ne saurait, à l'égal de l'épisode du Vantour, former un pendant et comme une variante du Satyre. Mais les deux premières sections: Sur l'Olympe et Sous l'Olympe, résument fidèlement tout ce que le Satyre ou le vantour nous ont appris sur l'âge d'or primitif, sur la victoire et l'infamie des dieux, sur le supplice de la Terre et des Titans, sur la misère des hommes; le héros du poème est un ennemi des Dieux comme le Satyre; et les ressemblances de détail sont aussi frappantes que nombreuses entre le poème de 1859 et celui de 1877¹). Or, quelle est la conclusion du Titan? Quand le Titan Phtos, enchaîné sous l'Olympe, a brisé ses chaînes, il creuse la terre (la terre des anciens, qui n'est pas ronde); il arrive au

1) I. Le Satyre, I, 86—88:

Béant, il regardait passer, comme un essaim
De molles nudités sans fin continuées,
Toutes ces déités que nous nommons nuées.

Le Titan, VI, 401—402:

Ces blancheurs sont des lacs de rayons; ces nuées
Sont des créations sans fin continuées.

II. Le Satyre, I, 187—188:

Et même la clameur du triste lac Stymphale,
Partie horrible et rauque, arrivait triomphale.

Le Titan, III, 232:

Dans l'Olympe où le cri du monde arrivait chant.

III. Le Satyre, I, 216—218:

L'éclat de rire fou monta jusqu'aux étoiles,
Si joyeux, qu'un géant enchaîné sur le mont
Leva la tête et dit: — Quel crime font-ils donc?

Le Titan, IV, 284—285 (cf. VI, 435—437):

Par moments il s'arrête, il écoute il entend
Sur sa tête les dieux rire, et pleurer la terre.

plus monstrueux chaos; puis, faisant un nouvel effort, il „se baisse, étreint un bloc et l'écarte. — O vertige!“ il est en face de la lumière, en face du vrai:

O stupeur! il finit par distinguer au fond
De ce gouffre où le jour avec la nuit se foud,
A travers l'épaisseur d'une brume éternelle,
Dans on ne sait quelle ombre énorme, une prunelle.

Et, reparaissant devant les dieux effrayés, il leur crie, terrible: O Dieux, il est un Dieu¹⁾.

Ainsi se termine ce symbole mythologique si étroitement apparenté au Satyre: par l'opposition, chère à Hugo, entre les religions et la religion, et par l'affirmation d'un Dieu personnel.

IV.

Des rapprochements et des explications qui précèdent une conclusion me paraît se dégager nettement: avant de se transformer pour devenir une démonstration vivante du panthéisme, le Satyre nous invite lui-même à croire à un Dieu ineffable et personnel. Qu'est-ce à dire? et faut-il voir là une contradiction grossière ou, tout au moins, naïve?

C'est sans doute ce que penseraient les critiques pour lesquels la „métaphysique rudimentaire“ de Hugo est un étrange amalgame de panthéisme, de manichéisme et de déisme; mais à ces critiques nous avons déjà répondu incidemment. C'est encore ce que pense l'auteur d'une étude sur la Mythologie classique chez les poètes modernes, M. Gustave Fougères²⁾; dans le Satyre, dit-il, le mythe est pour Victor Hugo „un moyen . . . de faire une profession de foi de métaphysique poétique, où se mêlent, en une combinaison fort hétéroclite, un vague panthéisme, du déisme et le culte de la Nature“. Mais, d'une part, entre le culte de la Nature et le panthéisme je ne vois pas que

IV. Le Satyre, I, 267:

L'aigle, qui seul n'avait pas ri, dressa la tête.

Le Titan VI, 449—450:

L'aigle ouvrit son œil fauve où l'âpre éclair palpite,
Et sembla regarder du côté de la fuite.

V. Le Satyre, II, 459:

— Il est beau, murmura Vénus épouvantée.

Le Titan, V, 315:

Comme, ainsi formidable, il plairait à Vénus!

1) V, 365; VI, 431—434 et 464.

2) Revue universitaire, 12^e année, t. II, 1903, p. 142.

l'accord soit difficile, et, d'autre part, le panthéisme et le déisme eux-mêmes sont, dans le *Satyre*, assez aisément conciliables.

Que reprochait le *Satyre* aux dieux du paganisme? Prenant d'avance à son compte les arguments du Prométhée d'Eschyle, ceux des Pères de l'Église, ceux de Chateaubriand¹⁾, ceux de certains savants ou philosophes²⁾, il leur reprochait d'opprimer l'homme et la Nature, d'être pour eux des corrupteurs, de barrer la route à la fois à la grande poésie et à la libre science. En face d'eux il fallait que la Nature se dressât et qu'elle revendiquât son autonomie sacrée. De là la révolte du *Satyre*³⁾; de là sa transformation; de là le panthéisme du poème. Sur un point, M. Fougères a raison: ce panthéisme est vague; ou plutôt, il est tout relatif, il est provisoire. Il signifie que le monde a sa vie propre vis à vis des dieux et qu'il se passe des dieux avec avantage; mais il ne veut pas dire que le monde se puisse passer d'un Dieu, dont au contraire il tient sa vie même.

Schopenhauer a dit: „Le panthéisme n'est qu'un athéisme poli. La vérité du panthéisme consiste dans la suppression de l'opposition dualiste entre Dieu et le monde, dans la constatation que le monde existe en vertu de sa force interne et par lui-même. La proposition panthéiste: Dieu et le monde ne font qu'un est un détour poli pour signifier au seigneur Dieu son congé⁴⁾. — Ce n'est pas au seigneur Dieu, mais aux seigneurs Dieux que signifie leur congé le panthéisme du *Satyre*. Comme „on mutile l'effet en limitant la cause“ et comme „tout le mal vient de la forme des dieux“, le progrès est grand déjà,

1) *Génie du Christianisme*, 2^e partie, livre IV, chapitre 1^{er}.

2) Voir les arguments pour et contre l'influence antiscientifique du polythéisme grec dans G. Milhaud, *la Science grecque et la science moderne* (*Études sur la pensée scientifique chez les grecs et chez les modernes*. Paris, 1906, in-18.)

3) Le même sentiment de révolte anime, dans la *Légende des siècles*, toute la section IV, qui porte pour titre général: *Entre géants et dieux*, et qui se termine par le poème déiste du Titan:

Il (l'Olympe) raille le grand Pan, croyant l'avoir tué.

(Paroles de géant, vers 19; t. I, p. 75.)

Ils font la guerre à Pan, à l'être, au gouffre, aux choses . . .

La terre avait une âme et les dieux l'ont tuée.

(Les temps paniques, vers 74 et 101; t. I, p. 79 et 80.)

Et dire que les dieux sont là-haut triomphants!

Et que la terre est tout, et qu'ils ont pris la terre!

(Le Titan, vers 89—90; t. I, p. 292.)

4) Cité par E. Haeckel, *les Énigmes de l'univers*, Paris, s. d., in.-12, p. 333.

qui consiste à élargir le divin et à étendre la cause jusqu'à ce que Victor Hugo appelle ailleurs improprement l'Infini.

Ou se rappelle la fin de cette pièce : Abîme, qui forme l'épilogue de la Légende des siècles. Successivement l'homme, la Terre, Saturne, le Soleil . . . font sonner bien haut leur grandeur, et, quand les Nébuleuses elles mêmes ont parlé, l'Infini écrase d'un mot tant de prétentieuses apologies :

L'Être multiple vit dans mon unité sombre.

„L'Être multiple vit dans mon unité sombre“ : c'est, en substance, ce que dit le Satyre alors qu'il est devenu Pan; et, comme à l'Infini de la pièce Abîme, Dieu pourrait répondre au Satyre :

Je n'aurais qu'à souffler, et tout serait de l'ombre¹⁾.

Seulement, l'Infini de la pièce Abîme n'était autre chose que la création, l'univers, et n'impliquait en aucune mesure le panthéisme. Il y a, au contraire, du panthéisme dans le Satyre, un panthéisme historique et symbolique, un panthéisme qui marque une étape dans la transformation nécessaire des religions imparfaites en religion. De cette religion sainte le Satyre, comme le poète, tient à réserver les droits.

Et c'est ainsi que s'explique l'apparente contradiction que nous avons tenu à signaler dans le poème.

1) Légende des siècles, LXI, vers 225—226 ; t. IV, p. 263.

Reliquie sarde del Condizionale perifrastico col Perfetto di *habere*.

Per

Pier Enea Guarnerio in Pavia.

Ognun sa che nella maggior parte delle lingue romanze il futuro passato o, per denominarlo da una delle sue principali funzioni, il condizionale dei verbi risulta da una perifrasi composta dall'infinito del verbo e dalle desinenze dell'imperfetto di *habere*, mentre invece è particolarmente propria del fiorentino, del senese e dell'italiano letterario la forma perifrastica ottenuta con l'infinito del verbo e le desinenze del perfetto di *habere*, v. Meyer-Lübke, GR. II 402.

Anche in Sardegna il campidanese odierno serba fede all'imperfetto di *habere*, checchè ne sia della sua formazione¹⁾, a cui fa susseguire l'infinito con la preposizione *a*; onde dice *emu, iasta, iat, emus, estis, iant a amai*. E il logudorese odierno, quantunque abbia una formazione sua propria, sostituendo ad *habere* il verbo *debere*, è sempre dell'imperfetto che si serve per premettere all'infinito, usando la perifrasi *dia, dias, diat, diamus, diazis, diant amare*²⁾. Ma diverse erano le condizioni in antico e infatti le carte campidanesi dei sec. XI, XII, e XIII testè editate dal Solmi³⁾, nonchè la *Carta de Logu*⁴⁾ ci conservano alcuni avanzi della combinazione: perfetto di *habere* + infinito, onde l'*acamp.* viene ad accostarsi per questo rispetto al fiorentino.

1) Non importa infatti tener qui conto che le desinenze dell'imperfetto *camp.* attuale risultano da una commistione di quelle dell'imperf. e del perf. lat., cfr. Hofmann, Die logudores. und campidanes. Mundart, p. 132.

2) Soltanto con *essere* si trova sostituito l'imperf. congiunt. di *debere*; *diere -eres -eret -eremus -erezis -erent essere*, v. Hofmann p. 185 e Spano, Ort. I. 93 n.

3) Le Carte volgari dell'Archivio Arcivescovile di Cagliari, estr. dall'Archivio storico italiano, Firenze 1905, la cui illustrazione sarà da me pubblicata prossimamente negli Studi romanzi del Monaci.

4) Besta e Guarnerio, *La Carta de Logu*; estr. dagli Studi Sassaresi, An. III, fas. 1° e 2°, Sassari, Dessi, 1904-04.

Bisogna anzitutto ricordare che nelle carte campidanesi, accanto a scarse tracce di altri perfetti, quali: *kersit* IX 5 'volle', *coberssi* IX 5 'copersi', *parsit* XVII 2 'parve', *posit* VIII 4, *positi* VIII 2 'pose', *batusi* XII 4, XIII 10 'portai', *tennit* XI 4, 'tenne', *bennit* IX 8, 'venne', *fegi* III 1, XVI 5, *fegit* XIV 10 'feci, fece', se ne incontra un'ampia serie uscenti in *-éi* alla 1^a pers. sing. e *-édi* alla 3^a pers. sing., come: *bogeimi* XIII 5 e *bogedi* XVII 12 'mi levai, levò', *cambiei* XIII 6 e *cambiedi* IX 6 'cambiai, cambiò', *campanieimi* XVII 4 e *campaniedisi* XIV 12 'mi accordai, si accordò', *kertei* XIII 5, XIV 12 'litigai', *clonpeilli* III 2 'gli compii', *comindiedi* IX 6 'cominciò', *comporei* III 2 'comperai', *donedi* XIII 5, 7, XVI 4 'donò', *eleuedisi in pala* IX 10 'si assunse', *fraigei* IX 5 'fabbricai', *iscapedi* XI 1 'scampò', *iuredi* XIII 10 'giurò', *lassei* XVI 5 e *lassedi* XVII 6 'lasciai, lasciò', *naredimi* XVII 3 'mi disse', *penedentiedi* XIII 3 'confessò', *pregedi* XVIII 5 'pregò', *segei* XVII 10 'separai', *subercledi* XIV 13 'sopravvanzò', *torredi* XIII 10 'tornò', *tramudei* XVI 2 'cambiai'; a cui possiamo aggiungere per la 3^a pers. plur. *kerferunt* XVII 4 'vollero'.

A tutta prima vien fatto di pensare che codeste desinenze *-ei*, *-edi* siano foggiate sulle corrispondenti voci del perfetto di dare, che sono *dei* X 2, XIII 9, XIV 6 ecc. e *dedi* IV 2, 3, 4, VIII 2, XIII 2, XIV 5 ecc. Ma se la 1^a pers. sing. *dei* continua a fil di norma *dedi*, così come *pei* II 2, XXI 5 *pede* (con *e* in *i*- di ragion campidanesa), sarebbe errore il credere che la 3^a pers. sing. *dedi* sia la continuazione di *dedit*, poichè forme come *afiliessi* XIII 12 presuppongono *afiliet* + *si*, e dimostrano che si tratta di un'uscita *-ét*, cui si aggiunse l' *-i* paragogico così caratteristico nel territorio campidanesa, onde *-ét* + *i* e poi per lo scadimento della sorda intervocalica a sonora: *-édi*; la 3^a pers. sing. *dedi* dunque sarà eguale a *det* + *i*. Il lat. *dedit* avrebbe dato *dedit* + *i* e con la normale caduta del \underline{d} primario, qui agevolata altresì dalla ripetizione *d—d*, sarebbe riuscito a *deit* + *i*, e $\delta\acute{\epsilon}\delta\eta\tau\iota$ ci conserva la carta sarda in caratteri greci, lin. 2, insieme con $\delta\acute{\epsilon}\eta\tau\iota\lambda\lambda\alpha$ lin. 17.

All'incontro le desinenze *-éi*, *-édi*, così largamente diffuse nelle carte campidanesi, sono dovute, a mio avviso, all'analogia di quelle dei verbi in *-i*¹⁾. Infatti le stesse carte ci mostrano *pidi* XII 2, XVII 2 'chiesi', *moriit* XIII 12 'mori', *batiit* XVIII 6 'portò', ne quali si riflettono normalmente *-ivi*, *-ivit*, e accanto a loro anche *clompilli* IX 7, XIII 9, XVII 3, 8, 10, 11, ecc. 'gli compii'²⁾, dove la desinenza originaria *-ii* si contrae

1) Cfr. in it. il perfetto debole *-ii*, *i-*, donde gli analogici *-ai*, *-ó*, che promossero alla lor volta *-éi*, *-é*, M.-L. It. Gr. trad. 210.

2) Con cui passi *kerrimillu* XIII 9, che è indubbiamente una 1^a pers. sing., essendo seguita dal pronome *eu* 'me lo volli io'; quasi *kerrí*, che resta isolata

in *-i*, a contatto della particella pronominale che le si affigge, e *kerfidimi* XV 2 'mi volle' proveniente da **kerfit* + *i*, oltre a *kerfirunt* XII 3, XVII 8 'vollero', per la 3^a pers. plur. Si ha dunque pei verbi in *-i* le desinenze *-fi* o *-i* per la 1^a pers. sing., *-fit* o *-idi* (= *ft* + *i*) per la 3^a sing. e *-irunt* per la 3^a plur., su cui si foggìo con l'uscita *-us* caratteristica della 1^a pers. pl., la desinenza di questa: *-irus*, p. es. *fegirus* XVI 5 'facemmo', *plachirus* IX 5 'compiacemmo', *biniissirus* XIV 5, XVII 4 'benedicemmo'. Ora, allo stesso modo si ebbero pei verbi in *-e* le desinenze *-èi*, *-èdi*, *-èrunt*. Nè si può supporre che la 1^a pers. sing. uscisse in *-é*, donde con l'*-i* paragogico: *-éi*, perchè la supposizione è contraddetta dalla regolare costanza delle forme in *-ei*; mentre invece, se si trattasse di fenomeno epitetico, potrebbe a volte incontrarsi qualche forma senza l'*-i*, il che non accade¹⁾.

Dalla conjugazione in *-e* siffatte desinenze si propagarono a quella in *-a*, come dimostrano gli esempi riportati, e qui può darsi che il legittimo *dei* < *dedi* abbia avuto la sua parte di azione in codesta propagazione, ed esso stesso ne subì alla sua volta l'influsso nella formazione della 3^a pers. sing. *dedi* = *det* + *i*, come dicemmo. E tanta fu l'efficacia analogica che non vi sfuggì neppure il verbo *habere*, onde accanto alle legittime forme *apit* XIII 10, 12, esito regolare di *habuit*, così come *apo* di *habeo*, *apat* di *habeat*, Carta gr. *ἄνω* 11, *ἄνω* 27, i testi campidanesi ci attestano *edi* per la 3^a pers. sing. e *enti* per la 3^a plur., oltre la curiosa forma *epi* XVII 4 per la 1^a pers. sing., da *hebui*, e pare un compromesso tra *apit* ed *edi*.

Codeste forme di perfetto occorrono precisamente combinate con degli infiniti allo scopo di formare dei condizionali, come si vede dagli esempi, che, a miglior chiarezza, qui allego per disteso, tutti dalle carte originali. Se non chè per intenderne il senso, gioverà fare qualche osservazione sulla loro funzione sintattica. Comincio dagli esempi, ai quali corrisponde pure in italiano il condizionale: XVI 2 (1217): *Et deruntmillus ad serbus de cadadia, cum filius et filias issoru, et cantu aenta fatus et cantu enti fairi ecc.* = e me li diedero a servi interi (di ciascun giorno), coi figli e le figlie loro e con quanto avevano fatto e farebbero ecc.; e meglio diremmo in sintassi italiana 'avrebbero fatto'

accanto alle forme di perfetto più comuni del verbo *kerri* XVIII 6 *quaerere* 'volere' come nello spagn., che ho addotte nel testo.

1) Occorre, è vero, accanto a *ῥαπουρέη* Carta gr. 14, *λασσε* 4, che pare 1^a pers. sing.; però essendo in fine di riga, l'*η* potrebbe anche essere consunto e sfuggito alla lettura. Non fa poi caso *kertemi* XIII 10, che è invece 3^a pers. sing., ma è in composizione con la particella pronominale, e sarà = *kertét* + *mi*; cfr. *demilloi* IX 5 'mi vi diede'.

dipendendo da una proposizione di tempo passato. — XVII 11 (1217): *Et comporei ad Gregu de Pizzolu, in sa villa de Calzu, ladus de quaturu arburis de nugi, des calis s'edi¹⁾ seberari s'omini miu, ki lloy epi mandari* = e comperai da Greco di Pizzolu, nella villa di Calzu, metà di quattro alberi di noce, dei quali si sceglierebbe (o si avrebbe scelto) il mio uomo che vi manderei (o vi avrei mandato) ecc. — XIX 3 (1225): *Et si perunu tempus illoi bolint torrari hominis ad istari in cussa billa, sus cantu lloi anti istari, totu sas arrasonis et issas cergas, k'enti debiri fairi de personi o de causa adssu regnu . . ., totu llas fazzant ad su donnu miu sanctu Jorgi de Suelli* = e se mai (vi) vogliano tornare degli uomini a stare in codesta villa, quanti vi staranno tutti gli obblighi e le prestazioni, che dovrebbero fare di persona o di cosa al regno . . ., tutte le facciano al mio signore S. Giorgio di Suelli.

In altri casi la medesima formazione si trova in una funzione sintattica, nella quale l'italiano userebbe l'imperfetto congiuntivo o addirittura l'imperfetto indicativo, corrispondendo essa ad una proposizione condizionale, di cui non è espressa la condizione, come non necessaria, poichè non si mette in dubbio la realtà della conseguenza. P. es. XIII 10 (1215): *Et kertemi Jorgi Lepuri de parti de iudigi, pro Jorgi de Margini et pro sas sorris, k'enti essiri muniarius. Et ego batusi a corona a donna Muscu de Serra, filia de donnu Barusoni Mannu, ki 'llus aeda dadus a sanctu Jorgi a serbus de cadadie, et carta fata e bullada. Et issa posit a donnu Petru de Sii su ienniru a torrari berbu de parti sua. Et kertarunt illi de parti de iudigi pro Jurgia Cucu, aba de Jorgi de Margini et de ssorris, k'edi essiri muniaria; et issi torrebi berbu de parti de donna Muscu sa sogra, ca „Jurgia Cucu non fudi muniaria, antis fudi ankilla de padri miu“.* „E mi mosse lite Giorgio Lepori in nome del giudice, per Giorgio di Margine e per le sorelle, che erano servi onerarii“ (gravati di oneri o prestazioni), cioè „sostenendo che se fosse vera la sua affermazione, sarebbero onerarii, e siccome era vera, così lo erano“. E continuando il curioso processo: „io presentai al tribunale donna Muscu di Serra, figlia di donno Barusone Mannu, che li aveva dati a S. Giorgio come servi interi e la carta fatta e bollata. Ed essa incaricò donno Pietro di Sii suo genero di rispondere in nome suo. E gli mossero litè in nome del giudice per Giorgia Cucu, avola di Giorgio di Margine e delle sorelle che era oneraria; e quegli rispose da parte di donna Muscu sua suocera che: — Giorgia Cucu non fu oneraria; anzi fu serva di mio padre.“

1) Il Solmi stampa *fedi*, ma che fosse da leggere *s'edi*, come io congetturavo, mi confermò egli stesso privatamente, dopo che volle, dietro mia richiesta, verificare il testo sulla pergamena originale.

Occorre infine la perifrasi di cui si discorre, in casi in cui essendo in una proposizione dipendente retta da un pronome relativo o da una congiunzione di tempo, l'italiano vi suole sostituire l'imperfetto congiuntivo. P. es. XIII 5 (1215): *in campaniu et in combentu de mandiarisilla issi custa binia, pro ki 'lli kertaa, in bida sua, et daa k'edi morri donnu Saltoro, airisilla sanctu Jorgi* = con l'accordo e il patto che egli si godesse in sua vita questa vigna, per la quale gli movevo lite, e dacchè fosse morto (veramente: morrebbe) donno Saltoro¹), l'avesse S. Giorgio. — ibid. 9: *Et comporeilli a donna Pretiosa . . . omnia cantu aeda in sa billa de Sigii, et suu et de serbus suus, plazzas et terras et binia . . . et omnia causa ki edi airi perdidu o ki ell'enti airi leuadu o minimadu de su cantu debeda airi²) depus parentis suus* = e comperai da donna Preziosa . . . tutto quanto aveva nella villa di Sigii, e di sua proprietà e de' suoi servi, poderi e terre e vigne . . . e ogni cosa che avesse perduto o che le avessero portato via o diminuito di quanto doveva avere dopo i suoi parenti. — XVII 6 (1217): *et deilli sa binia de s'iligi de sanctu Jorgi, pro mandiarisilla cantu edi esseri biu, et daa g'adi morri, torritsi sanctu Jorgi ad sa binia sua* = e gli diedi la vigna dell'elce di S. Giorgio, perchè la godesse finchè fosse vivo e dacchè morrà, si torni S. Giorgio in possesso della sua vigna. — XVIII 5 (1217): *et nos . . . ordinarus ki non iurarit perunu homini in sanctu Jorgi de Suelli pro perunu kertu nin campaniu ki balirit minus de C sollus junuinus, non adprezzandu su pro k'edi kertari* = e ordinammo che nessuno giurasse in nome di S. Giorgio di Suelli per nessuna lite nè transazione che valesse meno di C soldi genovesi, non calcolando quello per cui facesse lite.

La *Carta de Logu* non mostra che due esempi della formazione perifrastica col perfetto di *habere* e ci sono attestati dalla più antica edizione di essa (della fine del sec. XV), che, come ben giudicò il Besta nella sua *Illustrazione* p. 5, ha il valore quasi di un manoscritto, e di cui, per quanto si sa, non esiste che una sola copia nella biblioteca del barone Guillot di Alghero. Entrambi i casi, riusciti oscuri al Besta, furono da lui corretti nel testo, collocando in nota la forma che eragli data dell'Edizione. Ora è proprio questa che va ripristinata; e nella loro veste originaria ecco i due esempi, che corrispondono a quelli in

1) Potrebbe in ital. aversi invece il futuro 'dacchè morrà' e anche nei nostri testi, XVII 6, si trova: *daa g'adi morri*, che è appunto futuro.

2) Notevole questo imperf. di *de bere* + l'inf., che qui assume l'ufficio di un vero e proprio condizionale e preannunzia la formazione del log. od., che, come vedemmo, è *diat aere* < *debebat habere*.

cui la sintassi italiana userebbe l'imperf. congiuntivo. Al § XXV c. 10 r: *[Et si alcuna personi] baturet carta de nottariu a corona qui esseret falsa et usarit illa maliciosamenti cognoscendo cusu qui l'adj [batirj ch'edi essere¹⁾ falsa, siat tentu et misidu in pregioni]* = E se alcuno presentasse al tribunale una carta di notaio che fosse falsa e l'usasse in mala fede, sapendo colui che la presenterà che fosse falsa, sia arrestato e incarcerato. E al § LII c. 17 r: *siat tenudo su curadore de ffaguirelli torrare [sa possessione quj] 'lli fudi lenada [et intendat sa] rexone [ad ambas partis et dae ch'edi esser²⁾] definidu su kertu, cussa possessioni deppiat [dare ad icussa persone qui l'at auir binchidu]* = sia tenuto il curatore di restituire la possessione che gli fu tolta, e ascolti la ragione da ambe le parti e dacchè fosse definita la lite, debba dare codesta possessione a chi l'avrà vinta.

1) Il Besta stampa: *qui esseret*.

2) id. id.: *dae c'at esser*.

Quelques mots peu connus.

Par

Hugues Vaganay à Lyon.

1.

Les formes inventoriées par M. Godefroy ou ses collaborateurs ne figurent pas toutes en titres courants dans les dix volumes du Dictionnaire de l'ancienne langue française: il est donc assez malaisé d'affirmer la présence ou l'absence d'un vocable médiéval dans cet immense répertoire; aussi les quelques mots qui suivent ont-ils été peut-être recueillis sous une autre graphie. Ils sont extraits de la traduction française de l'encyclopédie bien connue des médiévistes composée par le franciscain anglais Barthelemy de Glanville au milieu du XIV^e siècle, le *De proprietatibus rerum* traduite en 1372 par Jehan Corbichon, moine augustin et dont l'édition princeps, imprimée à Lyon en 1482 fut revue par Pierre Ferget (ou Farget), moine du même ordre. Je n'ai pu voir l'article de l'Histoire littéraire, t. XXX, p. 334—88, sur Corbichon, mais le Manuel du Libraire indique quatorze éditions de sa traduction de 1482 à 1556, et il semble bien que M. Godefroy ait reculé devant le nombre de ces éditions tout autant que devant la longueur de l'ouvrage.

Dans le Dictionnaire se trouvent cités de l'œuvre de Corbichon 1 manuscrit: Richel 22533 (v^o Atenuir, thisique, etc.), 3 éditions: Vérard (v^o Secondier: une note fait remarquer que le ms. porte Secondaire), 1485 (v^o Ululle), 1486 (v^o Plantanier), 1522 (v^o Subsolan: „Fergets [sic] Prop. des choses). Mais le dépouillement en a été fait d'une façon assez sommaire et seulement, semble-t-il, pour les premières pages de chacune de ces éditions: les variantes de ces diverses éditions entre elles restent à être établies. Ainsi aux chapitres xi et xii du Livre iii, nous lisons les adjectifs „memoratif“ et „operatif“ qui, s'ils se rencontrent dans l'œuvre originale de Corbichon, sont de date antérieure aux citations du Dictionnaire.

L'exemplaire que j'ai sous les yeux a pour titre *Le propriétaire des choses tresvtile et prouffitable aux corps humains avec aucunes additions nouvellement adioustees || cestassauoir ¶ Les vertus et proprietez des eaues artificiel- || les et des herbes ¶ Les natiuitez des hommes et des femmes || selon les .xij. signes. ¶ Et plusieurs receptes contre aucunes || maladies. ¶ Item vng remede tresvtile contre fieure pesti- || lentielle et autre maniere depidimye approuue par plusieurs || docteurs en medecine. — Les parties rubriquées sont ici en italique.*

La seconde colonne du f. BB 6 contient, au dessus de la marque de Jehan Petit, l'explicit suivant.

Cestuy liure des proprietez des choses || fut translate de latin en francois lan de || grace mil. CCClxxij. par le comman- || dement du tres-crestien roy de france || Charles le quint de se nom regnant || en ce temps paisiblement. Et le translata || son petit et humble chapellain frere iehan corbichon || de lordre saint augustin maistre en theologie || de la grace et promocion dudit prince et seigneur || tresexcellent. Et y est adioste les vertus et || proprietez des herbes et des eaues artificielles.

|| Les natiuitez des hommes et des femmes et aucunes || receptes tresvtiles. Avec vng souerain reme- || de contre fieure pestilentielle. Imprime nouel- || lement a Paris Lan de grace mil cinq cens et dix || le .xv. iour de Nouembre. Pour Jehan petit et || Michel lenoir libraires Jurez en luniuersite de || paris demourans en la rue saint Jaques.

Afin de faciliter les comparaisons avec les éditions antérieures à celle-ci de 1510 et avec celles qui furent publiées jusqu'en 1556, les indications renvoient aux chapitres et aux livres. Les additions qui suivent le livre xix portent le titre des chapitres. Les mots sont partagés en deux séries: I, ceux qui ne paraissent pas avoir été recueillis par M. Godefroy; II, ceux pour lesquels il ne cite pas d'exemple tiré de Corbichon (ou de Farget).

I.

Aherder, s'. — La peau est tellement ioincte a celle qui est dessoubz que on ne la peult pas de legier traire ne escorcher et par especial es ayes des mains et es plantes des piedz pour les nerfz qui si aherdent sicomme dit constantin. V, lxiiii.

Alebastre. — Alebastre sicomme dit ysidore est vne blanche pierre entreiectee de diuerses couleurs. XVI, iii.

Alopie. — Maladie espedale qui est appelee alopie par laquelle maladie il chiet vne partie des cheuenlx par deuant. V, lxvi.

Alayne. — Les figues cuytes en vin avec alayne guerissent de ydropisie. XVII, xxxvi.

Ambolisme. — Aulcunesfoys lan de la lune est lan de l'ambolisme et est ambolisme pour la croissance que lan du soleil a sur lan de la lune. IX, iii. — Godefroy (I, 254) a ambolismere avec renvoi à (III, 34) Embolismere, où il donne un exemple de Corbichon.

Amoistir. — Quant on menge souuent [du beurre] il amoistist lestomac et lasche le ventre. XIX, lxxiii.

Amolir. Amollir. — [La moisture] est de sa nature cause de amollir les choses dures . . . si purge et nettoye . . . en amolissant les parties par où elle passe. IV, iii.

Amphorisme. — Comme dit Galien sur les amphorismes. IV, iii. — Sicomme dit Ypocras es amphorismes. IX, v.

Analencie. — Ilz sont troys especes de epilencie . . . Lune est appelée epilencie et lautre analencie et lautre cathalencie. Epilencie est ou chief de la matiere qui est au cerueau. Analencie est de la matiere qui est en lestomac . . . Cathalencie vient de la matiere qui est es extremitez du corps. VII, ix.

Antome. — Democritus si dit que lame est vng esperit comme sont les petites parties que on appelle antomes comme sont les petites chosettes que nous voyons monter et descendre dedens le ray du souleil. III, iii.

Apeticer. Appeticer. Appeticier. — On salle le beurre pour mieulx garder et pour apeticer sa moisture par la seicheresse du sel . . . quant le beurre est trop vieil sa saueur appetice et son odeur aussi. XIX, lxxiii. — Tel souffre a vertu de attirer et de degaster de soubtiler et appeticier les humeurs. XVI, xcii. — La fieure sapetice. VII, liii.

Appetitif. — A lame croissant quatre choses sont necessaires pour son seruice cestassavoir la vertu appetitive qui prent ce qui est necessaire ou nourrisement pour la croissance. La vertu digestive qui est au nourrisement separe ce qui est nuisable. La vertu retentive qui retient le nourrisement . . . la vertu expulsive qui bonte hors ce qui n'est pas convenable. III, viii.

Apprehensif. — Ceste ame sensitive a double puissance cestassavoir la puissance apprehensive et la puissance de mouvoir. III, ix.

Avellene. — Les noix de couldre que on appelle auellenes sont sau-luages au regard des grosses noix francoises. XVII, cvii.

Avortir. — Se il tonne ou espartist quant la perle se commence a former elle auortist et va a neant sicomme dit le lapidaire. XVI, lxii. — Godefroy I, 29, a les formes Abortir et Advortir.

- Bolievre.** — Ceste mierre . . . amende les genciues et garist la roigne des bolieures. XVII, Ci.
- Cardiacapassion.** — Ceste eane [de fleur de romarin] . . . vault à cardiacapassion qui est adire trembleur de cueur. (Eane de fleur de romarin, f. AA i.)
- Cathalencie.** — Voir Analencie.
- Confortatif.** — Ces pierres ont vne vertu confortatiue de leur nature. XVI, lxii.
- Conservatif.** — La vertu memoratiue si est vne puissance conseruatiue par laquelle nous gardons les especes des choses qui nous sont presentees par les sens. III, xi.
- Deuiller, se.** — Se les nerfz qui sont es costes sont sans douleur cest bon signe et se ilz se deuillent ou se retrayent cest mauuais signe. V, xxxi.
- Dialie.** — Ceste caue [de fleur de romarin] . . . guerist du chancre et des fistules et ratiffie les mauuaises dialies et les seiche. (Eane de fleur de romarin, f. AA i.)
- Digestif.** — Voir Appetitif.
- Dissintere.** — Le flux de ventre qui est appelle dissintere. IX, v.
- Elephantin.** — Ceulx qui ont la mesellerie elephantine ont la couleur perse et la face ainsi comme plomb. VII, lxiiii. — Godefroy, VII, 16, qui cite ce même chapitre, v° Renardin, a oublié d'inscrire Elephantin et Serpentin qui suivent dans Corbichon.
- Emoroides.** — Les emoroides sont veines qui yssent du pertuys de dessoubz. VII, liiii.
- Endescription.** — Toutes ces diffinitions qui sont donnees de lame si sont ensemble comprinses comme vne endescription generale par damascene en son premier livre des sentences. III, iii.
- Endoulcir, s'.** — Par la melodie de la voix sendoulcissent toutes manieres de labours. XIX, cxxxii.
- Enraciner, s'.** — La plante de la vigne est ainsi appelee pour la vertu que elle a de soy tost enraciner sicomme dit ysidore. XVII, clxxiiii.
- Epilencie.** — Du hault mal que on appelle epilencie VII, ix. — Voir Analencie.
- Ennemitie.** — Quant le mouton regarde la balance . . . cest signe de parfaicte ennemitie. VIII, ix.
- Escorpion.** — Aulcun venin est froit et sec sicomme de lescorpion. VII, lxvi.
- Espesser.** — Loeuure et lefect principal de seicheresse si est seicher mais elle a moult defectz secondiers sicomme espesser et enasprir. IIII, iii.

- Esternuer.** — Se le malade de fieure esternue le sternuer est mauuais signe. VI, x.
- Expulsif.** — Voir Appetitif.
- Extimatif.** — La vertu extimative ou la raison sensitive qui est tout vng si est vne puissance par laquelle lame si a sens de soy garder de ce qui luy est nuisible et de ce qui luy est delectable. III, xi.
- Frenatique.** — Lame raisonnable est empeschee en toutes ces œuvres sicomme il appert es lunatiques et es frenatiques qui nont point dusaige de raison. III, xxii.
- Fruger.** — Sans moiteur la terre ne peult fruger. III, iii.
- Gabieuse.** — La gabieuse est moult bonne herbe. (Les vertus des herbes. Gabieuse f. AA v^b.)
- Glaix.** — Glaix est moult bonne herbe pour la toux. (Ibid.)
- Glanduleus.** — La tierce partie de la chair est assemblee et amonsee ensemble ainsi comme glans et est appelée chair glanduleuse. VI, lxii.
- Griefver.** — Le foye de chieure griefue ceste maladie. VI, x.
- Grossesse. Grosseté.** — Seicheresse . . . degaste lhumeur quelle treuve qui est cause de gresse est de grossesse. III, iii. — Le poulse se varie es femmes grosses selon diuers temps de leur grossete. III, xxiii.
- Hanir.** — Dit ysidore que quatre choses sont considerees en vng bon et noble cheual cestassavoir la facon la beaulte le hanir et la couleur. XVIII, xxxvii.
- Hastereau.** — La tierce est la partie de derriere que on appelle en francoys le hastereau et en latin les phisiciens lappellent occiput. V, iiii.
- Ligneal.** — Selon ysidore il est moult de manieres de nombres dont lung est appelle nombre discret ou diuise . . . Lautre nombre est appelle nombre continu . . . et tel nombre est appelle nombre ligneal. XIX, cxxvi.
- Mal terminable.** — Moisteur . . . de sa nature elle est mouuant et coullant et mal terminable quant est de soy. III, iiii.
- Memoratif.** — Voir Conservatif. — Godefroy, V, 228, n'a qu'un exemple de Brantôme.
- Mieroleve.** — On coupe deux fois lan les branches de cestuy arbre mais auant que on les coppe la goute en yst de sa volente ainsi comme sueur. Et est ceste goute la meilleure et est appelée mieroleve sicomme dit plinius et ysidore. XVII, ci.
- Mierre.** — Mierre est vng arbre qui croist en arabie. Ibid.

- Musteau.** — La facon du bon cheual est que il ait le corps ferme . . . la poitrine large et le musteau de tout le corps gros et espes. XVIII, xxxvii.
- Nettoyement.** — En ceste feste estoit expiation qui vault autant adire comme nettoyement car parce lame estoit nettoye. IX, xxxiii.
- Noncorporel.** — Lame est vne substance viuant et simple noncorporelle inuisible aux yeulx corporelz. III, iii.
- Ostruce.** — Ostruce est prinse du langage grec selon ysidore ostruce a le corps dune beste et les plumes dung oyseau. XII, xxxiiii. — Godefroy, V, 660, a Ostrucesse d'après E. Deschamps.
- Pouvret.** — Toutes vignes hayent les nauetz les choux et les pourretz. XVII, clxxiii.
- Recapitulation.** — De la recapitulation de ce qui est dit. XIX, cxlviii.
- Redrecier.** — Redrecier les nerfz et les membres qui sont blessez. III, v.
- Rehumer.** — Plinius dit au vi. chapitre du xxxiii. liure de son œuvre que le paon rehuïme sa fiente quant il a faicte par enuie de l'homme. XII, xxxii.
- Roigneux.** — Les ongles deuïennent gros et bossus et ainsi comme roigneux. VII, lxiii.
- Secondine.** — Ceste toille qui est deuant loeil se ioint avec la seconde qui est derriere. V, v.
- Seicheresse.** — Le poulse . . . est aucunesfois dur pour la seicheresse des veines la ou il passe. III, xxiii. — Seicheresse est autant adire comme sans ius ou sans humeur. III, iii.
- Serpentin.** — Ceulx qui ont la mesellerie serpentine ont . . . le cuir mol et pasle et enfle. VII, lxiii.
- Solan.** — Le premier des quatre ventz principaulx est appelle soub-sol . . . et de ce vient le vent qui est appelle subsolan pource quil est ne soubz le soleil . . . Le vent solan est attrempe en chaleur. XI, iii.
- Soubsol.** — Voir Solan.
- Soubtiler.** — Tel souffre a vertu de attirer et de degaster de soubtiler et appeticier les humeurs. XVI, xcii.
- Tempestieux.** — Le vent est appelle austre pource que il puise leaue et est chault et moiste et tempestieux. XI, iii.
- Transmuable.** — Selon saint Gregoire la chair est moult transmuable et par consequent legiere a corrompre et encline a pourriture. VI, lxii.
- Triplicite.** — Chescune planete en sa propre maison a v vertus et on

degre de son exaltation elle en a quatre et en la maison de sa triplicite elle en a troys. VIII, ix.

Ultrin. — Ce vent [soubzol] en a deux aultres qui luy sont adioins dont lung est vers septentrion et est appelle vent vltrin. XI, iii.

Villesse. — Elles [les locustes] nuyent plus en jeunesse que en villesse. XII, xxv.

Ydacite. — Ydacite est une pierre precieuse qui est iaune en couleur. XVI, xcix.

Ydropisie. — Voir Aluyne.

Ymaginacion. — En ceste vie on ne le [Dieu] peult droictement congnoistre sinon par le fait de ses œuvres combien que par ymaginacion il soit descript en moult de figures. I, v.

Ymaginatif. — La vertu memorative . . . retient et garde en son tresor les choses qui sont comprinses par la vertu ymaginative et par la vertu extimative. III, x.

Ymbre. — La pluye est appellee ymbre pour ce que elle se boit dedans la terre. XI, vii.

Yrachite. — Yrachite est vne pierre . . . et dit on que elle vault contre le venin. XVI, c.

Zimech. — Zimech est vne pierre ou vne voyne de terre dont on fait lasur sicomme dit le lapidaire. XVI, ci.

Zinguite. — Zinguite est vne pierre qui a couleur de voirre. XVI, cii.

Zitual. — Zitual est vne espice chaulde et seiche. XVII, cxci.

Zucre. — Zucre est en latin appelle zucara et est fait des roseaulx pres du nil. XVII, cxci.

II.

Apertif (Eau de fort, f. AA i).

Arseure XVII, cxvii.

Assavorer III, xx.

Assemblance V, xxxi.

Astrologien VIII, xxii.

Chamel XIX, lxiii.

Chetiveté XII, xxviii.

Desatrempance VI, lxii.

Desatrempé VIII, xxxvi.

Desordonnance V, ii.

Despourueement VII, lxvi.

Doloir, verbe XVII, Cxiii.

Ducteur II, vii.

Enasprir III, iii.

Enflation (Eaue de fort, f. AA i).

Enfermeté II, ii.

Entrecil V, ix.

Fistuler (Eaue de fort, f. AA i).

Fleumatique III, iii.

Formatif III, ii.

Frenesieux (De la melisse, f. AA iii).

Froncié XVII, xcvii.

Fructiferant XIII, v.

Fumosité III, xx.

Gargarisme (Eaue de fort, f. AA i).

Generatif III, viii.

Maistrie VIII, xviii.

Medicinable XVII, cxviii.

Melancolieux XVI, ci.	Profondesse XIX, cxxvii.
Memoratif III, xi.	Prospectif III, xvii.
Mesellerie VII, lxiii.	Pruyne XI, ix.
Meureté XVII, Cxiii.	Puantise V, xvi.
Mondificatif (Pour faire lauements, f. AA ii ^d).	Reconseiller XIX, cxlvii.
Moustelle XII, xxxiii.	Refroider XIII, i.
Mouvable III, iii.	Repairer XII, xxxvii.
Muableté III, viii.	Retargier III, iii.
Naturien III, x.	Retentif III, viii.
Nocturnal VIII, xi.	Rondesse V, xviii.
Noireté II, v.	Saultereaulx XII, xxv.
Nutritif III, viii.	Seicheresse III, xxiii.
Odorer VII, lxiii.	Sonnable III, xviii.
Operatif III, xii.	Spondille V, xxxii.
Pardurableté II, ii.	Sufficient XIX, xi.
Penne XII, xxxiii.	Trembleur III, x.
Pestilentieux (Explicit).	Trenchoison XVII, cxiii.
Poissonnet XII, xxvi.	Turbation VIII, xxxix.
Prenosticable (Contre la peste, f. BB iii ^d).	Uller XII, xxxvii.
	Ydropique XIX, lxiii.

2.

Un autre ouvrage qui ne semble pas avoir retenu l'attention de M. Godefroy ou de ses collaborateurs est celui qui est bizarrement intitulé au tome VI, page 736, „René BENOIST, Vie de J. C., éd. 1599“ et qui n'est autre que *Le grant vita christi*, ouvrage bien connu et qui fut très lu au XVI^e siècle dans la traduction de frère Guillaume Lemenand. Je n'ai su relever qu'une citation, à la page 297 du deuxième tome du *Complément* avec un renvoi à un manuscrit „De Vita Christi B. N. 181“. Un examen sommaire de l'édition de 1544 m'a fourni cinq mots qui ne paraissent pas avoir été signalés par M. Godefroy, et pour trois autres, un exemple plus ancien que celui ou ceux cités dans le Dictionnaire.

I.

Alleviatif. — [L'oignement apporté par Marie Magdaleine] C'estoit une liqueur trèsprécieuse que avoit nature confortative de réfrigération médicinale et alléviative de lasseté. II, xlv, 2^e col.

Aymeur. — Le saulveur est nay: c'est à dire, le aymeur, le pareur de salut: qui est Christ. I, 20, 2^e col.

Haveau. — La parolle de dieu est comparée au haveau et claveau du pescheur. I, 66, 3^e col.

Minoration. — La décollation de saint Jehan fut démonstrance de la minoration de la renommée que le peuple avoit de luy. I, 151, 2^e col.

Reverentement. — Maintenant les disciples . . . regardent humblement et révérentement en toute intention et affection de penséc leur bon maistre. I, 96, 2^e col.

II.

Immutabilité. — Il est participant de nostre mutabilité: affin qu'il nous feist participant [sic] de son immutabilité. I. Chapitre ix (éd. citée, I, p. xix, 4^e col.). — God. (Suppl. II, 785) a un exemple tiré de la traduction de Théodoret par Mathée, dont le 1^{re} édition est de Poitiers 1544. (Voir la Bouralière. L'Imprimerie à Poitiers au XVI^e siècle, p. 101.)

Inconvénient, adj. — Ces cinq disciples estoient aux occupacions bien inconvénientes et bien humbles. I. Chap. xxx (éd. citée, I, p. lxvi, 2^e col.) — God. (IV, 566) a un exemple tiré de Guill. du Bellay, éd. de 1569.

Saultement. — Par laquelle dance et saultement la fille pleust à Hérode. I. Chap. lxvi (éd. citée, I, p. Cli, 1^e col.). — God. (VII, 327), a deux exemples datés de 1532 et 1549, or, l'édition princeps de Lemenand est de 1487 et il est assez probable que ce mot s'y trouve déjà.

3.

Tous ces vocables devaient sans doute être compris dans le „volume qui contiendra la langue particulière à la dernière partie du XV^e siècle, au XVI^e siècle . . .“, volume que M. Godefroy promettait en 1889, en tête du tome VI de son Dictionnaire. La mort ne lui permit point d'achever son œuvre, tout comme elle a interrompu les travaux lexicographiques de M. Delboulle, qui s'annonçaient comme un très copieux complément des dix volumes du Dictionnaire. L'un et l'autre auraient largement utilisé un de leurs prédécesseurs: Antonio de Lebrija dont le lexique latin-espagnol fut transformé en lexique latin-français dès les premières années du XVI^e siècle¹). L'édition que j'ai eue entre les mains est intitulée.

1) Pour diverses éditions, voir Ch. Beaulieux, Liste des dictionnaires, lexiques et vocabulaires français antérieurs au „Thresor“ de Nicot (Paris, 1904). — M. Ch. Beaulieux n'a pas connu l'édition de 1519.

Vocabularius Nebrissensis

¶ Aelij Anthonij Nebrissensis Grammatici Lexicō .i. dictionarium nuperrime ex hispaniense in gallicū tractatum eloquium: cū q̄ plurimis additionibus a papa & hugone excerptis. Predicatoribus eloquentiam seu verbi copiam optātibus necnō & ceteris tironibus ter minorum explanationem scire volentibus summe per necessarium. Habes insuper studiose lector complura vt legendo cognoscere poteris accurate castigata.

Grande Marque au nom de
PIERRE GAVDOVL

¶ Venundantur parrhisiis in Clauso Brunelli sub signo Cirici.

Et à la fin

F. [C C v°]

¶ Finis vocabularius Aelij Antho
nij Nebrissensis nuperrime cū multis
additionibus Impressus Parisij an
no Millesimo quingentesimo decimo
nono die vero mēsis Augusti vnde-
cimo.

Le dépouillement des 58 premiers feuillets m'a fourni les mots suivants qui manquent au Dictionnaire, ou pour lesquels Godefroy ne fournit qu'un exemple postérieur.

Abouvyer, desjoindre le beuf. Abingare bovem, a 1 c. — God. I, 33, d'après Nicot et Cotgrave.

Acoursement. Decurtatio, e 4 c.

Acourser, diminuer. Decurro, as, e 4 c.

Acuir parfaitement, aguiser. Exacuo, is, g 5 a.

Adversative (conjunction), mais. At, b 3 a.

Affliction, ad v. Efflictim, f. 7 a.

Aigrure et amerture. Amaritudo. a 6 c. — God. Suppl. I, 54 renvoie à Palsgrave qui est de 1530.

Aplaniement. Complanatio, onis. d 3 b.

Ascriber ou bailler, députer, destenir. Deputo, as. e 7 b.

Assournement. Exudatio, onis. g 8 b. — God. I, 454, n'a que le verbe Assourdre.

Attenuement. Extenuatio, onis. g 7 d.

Batailleux. Belliger. b 6 a.

Bavariens. Peuple d'Allemagne, Boij. b 7 b.

Bienparlant (qui preste l'oreille est). Affabilis. a 4 c.

Blanchure et netteté (avoir). Candico, as. c 2 b.

Bouviere (la), ou lieu aux bœufz Editus bovis. f 6 d.

- Cartaginien. Carchedonius. c 2 a.
 Conduciblement, pourfitement, adv. Conducibiliter. d 4 d.
 Conglutination. Asphaltum. b 2 c. — God., Suppl. II, 156, a le mot avec un exemple tiré de la Mer des hystoires, mais dans un autre sens.
 Continamment ou chastement. Continenter, d 6 d.
 Contre passion. Antipatia. a 7 c.
 Contreposition. Antithesis. a 7 d.
 Contrinité de la bouche. Bucca, ce. b 8 a.
 Copieur. Antigrahus. a 7 c.
 Cornemusier (ung). Ascales. b 2 b. — God., Suppl. I, 202, a un exemple tiré de F. Julyot Elegies de la belle fille [1557].
 Crediblement. Credibiliter. e 1 a.
 Creuse ou couverture d'une noix (la). Calix, cis. c 1 d.
 Deconforteur, desolateur. Desolator. e 7 c. — God., II, 563 a Deconforteur, d'après le Gloss. de Conches.
 Defoullement, surmontement. Conculcatio. d 4 c.
 Degabeur, moqueur. Delusor, oris. e 6 C.
 Demeslement. f 1 d.
 Deprimement ou anyentement. Exinanitio. g 6 c.
 Desolateur. — Voir Deconforteur. — God., Suppl. II, 349, a un exemple tiré de S. François de Sales.
 Desrachable, desliable. Extricabilis, e. g 8 a.
 Destineement, adv. accidentalement. Fataliter. b 1 d.
 Destructivement, adv. Extirpitus. g 7 d.
 Detribuement, dispensation. Dispensatio, onis. f 3 a.
 Dorier. Faber orarius. g 8 c.
 Doullamment, adv. Dolenter. f 4 c.
 Dubieux. Dubiosus, a, um. f 5 b.
 Edoler. Edolo, as, avi. f 6 d.
 Emblanchissement. g 5 b.
 Encorporement Corporatio. d 8 b.
 Enlayement. Devenustatio. e 8 b.
 Escharvisseur ou truffeur. Carinator. c 3 b.
 Escoussois (peuple). Asticoti. b 3 c.
 Estrivement, adv. Controversin. d 7 a.
 Fabulateur (ung poete). Aesopus. a 4 c. — God., III, 693, a deux exemples, l'un de 1548 et l'autre de 1578.
 Fabulosité. Fabulositas, tis, g 8 c. — God., Suppl. II, 589, a un exemple tiré de Le Maire de Belges.
 Faire moitte, plouvoir. Austro, as. b 4 b.

Froidureux. Alsciosi. a 6 b. — God., IV, 155, a deux exemples l'un de Marot et l'autre de Brantôme.

Genevoys. Alemanni. a 5 d.

Greillement, tenurement, adv. Exilitus. g 6 c.

Immansuet, saulvage, cruel. Efferus, a, um. f 7 a.

Inconsonance. Asymphonia. b 3 a.

Inducteur ou enhorteur. Exhortator. g 6 b.

Juratif (ung adverbe). Aedepol. a 3 d.

Laboureur, cultivateur. Cultura, re. e 2 a.

Ludificateur, enchanteur. Fascinator, oris. h 1 c.

Ludification, enchantement. Effacinatio. f 6 d.

Ludification, incantation. Fascinatio, onis. h 1 c.

Ludifier, enchanter. Effacino, as. f 6 d.

Mesprisement, adv. Contemptim. d 6 c.

Naquissement. Exortus, us. g 6 d.

Paillardir. Adolescentior, aris. a 3 b. — God., V, 690, n'a qu'un renvoi à Palsgrave.

Paillarder. Adultero et adulteror. a 3 c. — God., V, 690, n'a qu'un sens différent et au Suppl., III, 255, trois exemples de ce sens tirés de Villon, Lestoille et un document d'archives de 1596.

Pourfitement. — Voir Conduciblement.

Rasement (mesurer), adv. Demetior, eris. e 6 b. — God. VI, 607 a un exemple tiré de Tahureau.

Rationatif (argument). Epicherena, atis. g 2 b

Recouvreur. Architectus. b 1 a.

Rompable. Cccaraminos. c 5 b. — God., VII, 232, a un exemple de 1555.

Superinduction, torchure, conjunction, enduysure. Delinimentum ti. e 6 a.

Torchure. — Voir Superinduction.

Tricheux, fraudeux. Dolosus, a, um. f 4 c.

Ventruse. Ampulla. a 6 d.

L'amuïssement de *s*, *r*, *l* explosifs dans la Basse Auvergne.

Par

Albert Dauzat à Paris.

L'amuïssement de *s*, *r*, *l* explosifs, que j'ai étudié sur place, pendant plusieurs années consécutives, en explorant commune par commune le sud du département du Puy-de-Dôme¹⁾, donne lieu à des phénomènes intéressants et complexes, dont les antécédents linguistiques sont parfois assez difficiles à reconstituer. Cet amuïssement, comme on le verra plus loin, remonte en effet au quinzième siècle: or dans cette région, les textes de cette époque, en langue vulgaire, sont extrêmement rares et fortement imprégnés de la double influence de la tradition et de l'orthographe française.

Toutefois l'étude minutieuse de l'ensemble de ces patois permet de dégager une synthèse de tous les faits complexes catalogués chemin faisant. Il est nécessaire d'étudier en même temps l'amuïssement de *s*, de *r*, et de *l*, car ces phénomènes sont solidaires; ils se sont produits dans des conditions analogues, et ont donné lieu aux mêmes évolutions.

Je mets à part, bien entendu, la vocalisation de *l* en *u*, qui est antérieure de plusieurs siècles à ces phénomènes, et qui n'a affecté, dans la région, que *l* précédant une consonne (et non *l* final). Je laisse également de côté le cas où l'une des consonnes en question précède une consonne sonore. — Je m'attacherai spécialement à l'étude des produits phonétiques issus de l'amuïssement.

1) La région que j'ai explorée comprend l'arrondissement d'Issoire, moins les cantons d'Ardes et de Besse (partie), le sud de l'arrondissement de Clermont-Ferrand de l'ouest à l'est, le sud-ouest de l'arrondissement d'Ambert, et une petite région, contiguë à la précédente, au nord-ouest du département de la Haute-Loire, jusqu'à Brioude.

Voici quelles sont les conditions linguistiques de l'amuïssement. Les trois consonnes s'amuïssent toujours lorsqu'elles sont finales, et *r* lorsqu'il précède immédiatement un des groupes *br*, *pr*, *gr*, *kr*, *dr*, *tr*; en outre, *s* s'amuït devant *k*, *t*, *p*, dans tout le nord et l'est de la région: la limite phonétique de ce phénomène coupe le territoire en deux, du nord-ouest au sud-est, en dessinant une large courbe dont la convexité est tournée vers le nord-est¹⁾. Aucun intermédiaire entre les deux territoires nettement tranchés: ici *s* (+ *k*, *t*, *p*) très net et nullement ébranlé, là amuï depuis plusieurs siècles.

Les produits de l'amuïssement de ces diverses consonnes sont souvent — mais pas toujours — identiques pour un patois donné. Mais leurs évolutions sont toujours similaires. Il faut en conclure que la production de ces phénomènes n'a pas été toujours simultanée.

Pour une même consonne, il y a en souvent plusieurs périodes d'amuïssement. Ainsi l'amuïssement de *s* devant les consonnes sonores — que je n'étudierai pas — ne s'est pas produit à la même époque que devant *k*, *t*, *p*. — On peut également affirmer qu'il y a en deux périodes pour l'amuïssement de *r* final. Dans l'intervalle, l'*e*, dans de nombreux patois, s'était changé en *a* devant tout *r* explosif. Or on constate que l'amuïssement de *r* s'est produit tantôt avant, tantôt après le passage de *e* à *a*: ainsi *ver(t)* s'est tantôt amuï à l'étape *ver*, tantôt à l'étape *var*. Le deuxième amuïssement a affecté les *r* qui, non finals lors du premier amuïssement, l'étaient devenus dans l'intervalle (comme *vert*, *ver*), et ceux qui avaient été rétablis pour des raisons analogiques²⁾.

La similitude des évolutions accomplies par les produits de l'amuïssement de *s*, de *r* et de *l*, prouvent que ces phénomènes ont un antécédent commun: *s*, *r*, *l* explosifs se sont également amuïs en *y*. On

1) J'ai donné le tracé précis de cette limite dans un rapport publié par l'Annuaire de l'Ecole des Hautes Etudes (année 1901 p. 133—141).

2) L'observation des phénomènes d'amuïssement est compliquée par de nombreux phénomènes analogiques, dont voici les principaux: 1° *r* final rétabli dans des adjectifs ou substantifs, soit par analogie avec des formes du féminin ou du pluriel, soit pour des causes dues à la phonétique syntactique — 2° disparition analogique de *s* final du pluriel d'après le singulier, partout après une voyelle finale tonique, presque partout pour les atones en *e*, et dans une région importante pour les atones en *-a* — 3° Extension au singulier de nombreuses formes à *l* vocalisé en *u*, d'après les pluriels où *l* s'était régulièrement vocalisé en *u* devant *s* final. (Cf. A. Dauzat, *Morphologie du patois de Vinzelles*, p. 26 et sqs.)

trouve *beytias*, *geype* (*bestias*, *guespa*) dans un manuscrit clermontois de 1477 que j'ai en l'occasion de publier¹⁾.

Le passage de *s* à *y* est physiologiquement bien expliqué: il s'est effectué par l'intermédiaire d'une gutturale spirante. M. l'abbé Rousselot a étudié toute la gamme des sons entre *s* et *y* dans le sud et le sud-est de la France²⁾.

L'amuïssement de *l* en *y*, qui s'est accomplie évidemment par l'intermédiaire d'un *l* dorsal, n'a rien de surprenant dans la Basse-Auvergne où le mouillement — ou la palatalisation — des consonnes (et notamment de *l*) est extrêmement fréquent. Quelques siècles auparavant, *l* devant consonne avait suivi pour s'amuïr une voie toute différente, en se vocalisant en *u*.

Quant au passage de *r* à *y*, je ne chercherai pas à en donner les raisons physiologiques: je constate simplement qu'il est indiscutablement établi dans la région.

* * *

Quelle que soit son origine, l'*y* s'est vocalisé en formant une diphtongue avec la voyelle précédente. La nature de cette voyelle entre ici en jeu pour déterminer la formation et l'évolution de la diphtongue.

Une première évolution — mais ce n'est pas la plus fréquente — amène *y* à *i*. La diphtongue suit alors un développement analogue — souvent identique — à celui de la diphtongue romane similaire dont le second élément était un *i*.

Voici les cas où ce changement a lieu:

Après *e*, sporadiquement dans un certain nombre de patois, où la diphtongue *ei* peut arriver à l'étape *i* (par l'intermédiaire *ei*) (évolution suivie par la diphtongue romane *ei* dans un grand nombre de parlers de la région). Pérignat dit *tsetei* (*chastel*, et toutes les finales en *el*); Moriat *tsāstei* (*chastel*, etc.); Moissat *šātei* (*chastel*, etc.); les Martres de Veyre *prī* (*près*), *dyimikre* (*dimercrre*, *dimeicre*), *tītō* et mots similaires (*testa* . . .); St. Victor-la-Rivière *bī* (*bēl*), *djenī* (*genest*) etc.

Le phénomène est général (sauf à l'ouest) après l'*e* fermé. La diphtongue fusionne partout avec la diphtongue romane *ei* et peut,

1) *Morphologie du patois de Vinzelles*, p. 243 à 264. — On n'observe jamais, dans cette région, de différence dans l'amuïssement de *s* devant consonne suivant que cette consonne est *k*, *t* ou *p*.

2) *Les modifications phonétiques du langage dans le parler d'une famille de Cellefrouin*, p. 225 et sqs., et *L's devant k, t, p*. (Etudes romanes dédiées à Gaston Paris, p. 475—485.)

comme elle, s'ouvrir en *ei*, ou se réduire à *i*: *cresta* aboutit à *kréitq* (Les Martres etc.), *kréitq* (Cunhat...), *krîta* (Vinzelles et environs); *clerc* est *ktyei* à Vinzelles, etc.

Enfin le passage de *y* à *i* se constate après *ũ* dans le sud de la région; l'accent glisse sur l'*i*, l'*ũ* devient semi-consonne, et peut même être expulsé après labiale: Vinzelles dit *riũtsa* (*ruscha*), *budiũtsa* (**boduscha*¹), *mĩktye* (*muscle*, devenu **muicle*, **mĩvikle*).

* * *

Le passage de *y* à *ẽ* est plus fréquent. Il est possible que dans beaucoup de cas, sinon dans tous, l'*y* soit devenu directement *ẽ* sans passer par l'intermédiaire *i*. Car dans plusieurs patois, par exemple, où la diphtongue romane *ai* est restée intacte, *ay* aboutit à *ã*. Il est bien évident, ainsi, qu'à Saint-Alyre, où on dit aujourd'hui encore *páire*, *máire*, à côté de *pã* (*pas*), *pas* → **pay* n'a jamais fusionné avec la diphtongue romane *ai*.

1° La diphtongue dont l'*ẽ* forme le second élément, ne s'est conservée intacte que dans peu d'endroits. *ã* est conservé à Saint-Alyre, Champagnat le Jeune et quelques autres communes de la région: *pã* (*pas*) et mots similaires; *tsãtã* (*chantar*) et toutes les finales en *ar*, etc.

Après *e*, la diphtongue *ẽe* passe à *ẽa* dans quelques patois de l'ouest: *ẽvẽa* (*iver(n)*), etc. au Mont-Dore; *tsãstẽa* (*chastel*), etc. à Murat le Quaire.

2° Plus souvent l'*e* attire à lui l'accent. La diphtongue *ẽe*, devenue *ẽẽ*, passe alors à *iẽ*, *yẽ*: ceci à l'ouest. On a ainsi *tyẽtq* (*tẽsta*, et mots similaires) à Bourg-Lastic, Savennes, Eygurande; *tsãtyẽ* (*chastel* → **chastẽe*) etc. à Rochefort.

Après un *a*, deux cas peuvent se présenter. Généralement, après le glissement d'accent, *a* disparaît purement et simplement — phénomène bien connu. Le fait se produit dans tout le nord-est, où l'on rencontre les formes *tsãtẽ* (*chantar*), et tous les inf. en *ar*; *vãtẽ* (*vachas*), et tous les pluriels en *as*; *ktyẽ* (*clar*) et mots similaires; *pẽ* (*pas*); *šẽ* à Cunhat (*cẽl* — *ceal*²) etc.

Dans quelques patois au nord, *a* passe à *o* puis à *io* après les consonnes labiales. Ainsi les Martres disent *tsoufiocẽ*, *ãmucẽ* etc. (*chaufar*, *amar*), en face de *tsãtẽ* etc.; *puocẽ* (*pas*) à côté de *nẽ* (*nas*); *rãbucẽ*, *fãrucẽ* (*rabas*, *favas*) en regard de *vãtẽ*, etc.

3° Voici le traitement le plus fréquent. La diphtongue se contracte

1) Cf. l'article *bodosca* dans la *Romania*, année 1905, p. 298.

2) C'est un des rares exemples où ce mot et les mots similaires n'aient pas été refaits au singulier sur le modèle des formes en *eaus* du pluriel.

en conservant l'accent sur la première voyelle; le second élément disparaît, mais sa présence ancienne est attestée¹⁾: dans la plupart des patois, la première voyelle est traitée autrement que lorsqu'elle a évolué librement.

Tantôt la voyelle est longue, tandis qu'elle est brève lorsqu'elle est soustraite à toute influence: le centre et l'ouest disent *tsāté* (*chastel*...), *tsābā* (*chāmbas*, et toutes les finales atones en *as*), tandis que *a* atone s'abrège normalement en *ā*, *o*. Vinzelles dit *bētyā*, *tētā* (*bestia*, *tēsta*) . . . en face de *sētā*, *sēlā* (*asséta*, *sēla*) . . . Il y a généralement fusion pour les finales toniques qui sont uniformément brèves: on dit *tsāfē*, *prē* (*chastel*, *près*) . . . comme *pē* (*pe*) etc.

Ailleurs on observe une différence de timbre. On a, à Cunlhat et aux environs, *e* pour *e* + *y* (de *s*, *r*, *l*), tandis que *e* reste ouvert dans les autres conditions. A Vic-le-Comte et dans quelques patois plus au nord, *o* aboutit normalement à *u*, tandis que, combiné avec le produit de l'amuïssement de *r*, il devient *ū*: *flōr* y est *flū* etc.

L'absorption du second élément par le premier est générale dans le centre et l'est après *e*, dans l'ouest après *e* *o*. Après *o*, elle se présente partout à la finale, sauf dans le nord.

Dans de nombreux patois, *oy* et *oy* non final fusionnent en une diphtongue qui se confond presque partout avec l'ancienne diphtongue romane *ou*, en subissant les mêmes évolutions. Il est à présumer que *oy* a passé à *ou* par l'intermédiaire *oe*: mais, pour l'affirmer, il faudrait avoir la confirmation physiologique de ce phénomène.

Après l'*i*, l'*y* disparaît toujours sans laisser de trace.

1) Notamment par les formes anciennes *beytias*, *geype*, de Clermont dont j'ai parlé: il se trouve précisément que dans cette région (Clermont et environs) on a en l'évolution *fy* → *fe* → *e*, et l'on dit aujourd'hui *bētyo* etc.

Gloses catalanes de Munich.

Par

J. Sarrailh à Versailles.

Le Ms. 63 du fonds espagnol de la Bibliothèque royale de Munich est une grammaire latine, écrite au XIV^e ou au XV^e siècle dans un pays de langue catalane. En voici le début:

Gratia summi artificis incipit ars grammatice dispositiva intellectus ad sciencias latialiter editas propter quas secundarie & propter deum primarie legi & adisci debet.

Ars ista in tres partes dividitur generales in quarum prima tractatur de variatione quatuor principiorum specialium per terminationes respectu suarum rationum proprietatum vel modorum significandi s[cilicet] generis, numeri & persone etc.

In secunda de tribus principiis grammatice specificis ex quibus per respectum proprietatum unius concordatum & proportionatum proprietatibus aliis vel aliorum omnis ordo congrua componitur.

In tertia de quantitate vel mensura literarum & sillabarum dictionis in ordine proferendi. Quolibet predictarum partium subdividitur per rubricas generales et generales rubricae per speciales & speciales rubricae per terminationes literales vel sententiales & terminationes generales per speciales sic[ut] prima pars subdividitur in partes quatuor. Prima e[st] de signis, secunda de generalibus regulis generis per respectum proprietatis significandi et de definitionibus et regulis regiminis & variationis declinationibus et conjugationis; tertia de septem declinationibus et earum generibus per respectum ad terminationes et habitudines causales; quarta de quatuor conjugationibus quarum quolibet subdividitur ut p[er]tinet ad bonum sensum. Et sic de secunda et tertia parte principalibus suo modo.

I.

Ce livre, antérieur à la Grammaire de Nebrija, ne peut manquer d'avoir son intérêt pour l'histoire de l'Humanisme dans la Péninsule ibérique, mais c'est à un autre point de vue que nous voulons l'étudier ici. On y trouve, surtout aux chapitres de la déclinaison et de la

conjugaison, de longues listes de mots traduits en langue vulgaire. La présence de ces gloses, d'un genre particulier, qui ne sont pas écrites en marge, mais qui font partie du texte même, avait été autrefois signalée sur un feuillet de garde du Ms. et l'auteur du Catalogue imprimé a fait remarquer depuis, que ce sont des gloses catalanes¹⁾. En effet, des mots tels que *notari, demoni, savi; temple, centre, digne; camp, alt, rich, poderós; milá, timó, camí, marge*, ne se rencontreraient pas en Espagne, en dehors du domaine catalan. Comparez encore des pluriels comme *coses, anys, vells, ciutats* ou des infinitifs comme *rebre, mordre, tendre, caure, jaure, seure, veure*. Mais il est inutile de multiplier les exemples.

Il faut dire tout de suite qu'à côté de ces gloses catalanes, il en est d'autres, tout aussi nombreuses, qui sont exclusivement espagnoles. Telles sont *perdiz, razón, mano, pino, nervio, trigo, mundo, juego, puerta, siempre, miércoles, piélagu*. De plus, si nous examinons avec soin les éléments espagnols, nous ne tardons pas à reconnaître qu'un petit nombre d'entre eux appartiennent à cette variété de l'espagnol, encore peu étudiée jusqu'ici, que l'on parlait autrefois dans tout l'Aragon. Tels sont très certainement *gielo, feito et dereito*²⁾. Puisqu'il en est ainsi,

1) On lit au v^o du 2^e feuillet de garde: Gramatica linguae latinae cum interpretatione plurium vocum sermone hispanico antiquo conscripta. Sæc. XIV.

L'auteur du tome VII des *Codices manuscripti Bibliothecae regiae monacensis* (1858), décrit ainsi notre Grammaire, Art. 617 (Hispan. 63): „Cod. membr. XV s. 57 f^o in -4^o. Ex. Bibl. Palat.“ Il donne le titre: *Ars grammaticæ ...* et ajoute: *cum interpretationibus catalonicis*.

Le ms. provient de Mannheim et n'a en réalité que 56 folios (on a sauté dans la numération de 32 à 34). Le Catalogue des mss. a été imprimé avec une préface de Carolus Halm, bibliothecæ regiae præfectus, mais à en croire une note au crayon que j'ai lue sur l'exemplaire mis, dans la salle, à la disposition du public, Georgius M. Thomas en serait le véritable auteur.

2) A côté de *feito* 41 v^o b (anc. cast. *fecho*), *dereito* 18 b (cast. *derecho*), on trouve aussi *peita* 6 v^o b (cast. *pecha*). Le g du latin *gelu* n'est jamais tombé en aragonais comme dans le cast. *yelo*. L'ancien *gielo* 14 v^o est devenu *chelo* dans les dialectes modernes. Peut-être *jugo* 10 v^o (actuellement *chugo* ou *chubo*) est-il un mot du même genre, au lieu du cast. *yugo*. Des mots comme *plorar, plegar, inflar* dans lesquels le groupe latin a été conservé à l'initiale et en syllabe intérieure après consonne, sont aussi bien catalans qu'aragonais. Cependant *plover* 31 (cast. *llover* — catal. *ploure*) peut-être considéré comme aragonais. Cp. encore *clamar* 30 et 34 b, dans le sens d'appeler (cast. *llamar*) et *enplir* 37 v^o et 49 v^o (cast. *henchir*). Le catalan dit plutôt *umplir* et *cridar*.

Dans les renvois faits aux folios du ms., qui sont écrits sur deux colonnes, j'indique le verso (v^o) et la colonne de droite (b). Je n'indique ni le recto ni la colonne de gauche (a).

nous sommes assez naturellement amenés à penser que le manuscrit de Munich n'est pas originaire de la Catalogne, mais de ces pays aragonais qui se trouvent sur la frontière de la Catalogne et où l'on a toujours parlé un dialecte local tenant de très près au catalan. Étant donné que la ville de Monzon est la seule de cette contrée dont il soit fait mention dans le texte, il ne serait pas déraisonnable de croire que c'est de là que provient le Manuscrit¹⁾. Quoiqu'il en soit, les Aragonais de la frontière catalane parlaient aussi bien le catalan que l'aragonais et nous ne devons pas être surpris si dans notre texte les deux langues sont constamment mêlées. Bien des fois, le même mot se présente à nous sous deux formes différentes. On relève *poch* et *poco*, *or* et *oro*, *jus* et *juso*, *sogre* et *suegro*, *corn* et *cuerno*, *fora* et *fuera*, *terra* et *tierra*, *neta* et *nieta*, *elm* et *yelmo*, *cel* et *cielo*, *pare* et *padre*, *anar* et *andar*, *fet* et *feito*, *altre* et *otro*, *aquells* et *aquellos*, *servit* et *servido*²⁾.

II.

Tant catalanes qu'aragonaises, les gloses de Munich sont au nombre d'environ 1500, mais la plupart d'entre elles n'ont aucun intérêt. Nous nous bornerons à relever celles qui, à un titre quelconque, méritent de fixer notre attention³⁾. Tout d'abord, parlons de l'orthographe.

L'l et l'n mouillés, comme aujourd'hui en catalan, sont le plus généralement notés par *ll* et par *ny*: *banyo*, *manyana*, *tenyir*, *filla*, *ovella*, *treballar*, *agulla*⁴⁾; mais à l'initiale, *l* n'est jamais redoublée dans l'écriture. On a constamment *lop*, *luny*, *lit*, *let*, *legir* au lieu de *llop*,

1) *Montisonus*: *Moncon* 18 b; c'est à dire Monçon: la cédille a été oubliée comme dans *encalcar* 27 v° b, *capucar* 32 v°, au lieu de *encalçar*, *çapuçar*. Cf. encore *bardica*, 12 v° b, *enderecar* 32, *esforcarse* 29.

2) Comparez encore *Pere* (*Pedro*), *servent* (*sirvient*), *penes* (*penas*), *axi* (*assi*), *garrofer* (*garrofera*), *cor* (*coraçon*), *illa* (*insula*), *pendre* (*tomar*), *especejar* (*espedaçar*), *exilar* (*esterrar*) et, ce qui est plus curieux: *engendrado del cel*, 3 v°; *nen hu nen otro*, 14 v° b; *la festa de ramos*, 18 b; *de buen grado permetre*, 30 b; *pedro* . *es bo*, 55. Le latin *cassia*, 17 est glosé par *filat* et par *yelmo*.

3) Nous laissons de côté, en général, les mots, anciens ou modernes, dûment enregistrés dans les dictionnaires catalans ou espagnols. Pour le catalan, nous nous sommes servis du *Diccionari de la llengua catalana* de Pere Labernia. Ed. de Barcelone 1864 et 1865, 2 vol. et du petit Dictionnaire de Saura dont M. J. Pujal y Serra a donné récemment une nouvelle édition: *Diccionari català-castellà de Saura*, Barcelone 1904.

4) Les graphies telles que *reyla*, II v°, *anno* 5, *esmonhecar*, 27 v° b, *batalha* 8 b, *ferrolhat* 11, *bulhir* 29 b, *desfahiment* 10 v°, *mantilha* 6 b, *envermelhir* 29 b, sont des exceptions. Notez encore *molier* 6 v° et *melior* 8 v° b.

*lluny, llit, llet, llegir*¹⁾. On écrit presque toujours, à la façon latine, *sperar, spina, studiar, stampa, scola, scrivir*, au lieu de *esperar, espina, estudiar, estampa, escola, escrivir*²⁾. Le son du *j*, devant *a* et *o*, dans un petit nombre de cas, est représenté par *g*: *strigol* 11 b, pour *estri-jol*; *sobrepugar* 29 v°, pour *sobrepujar*; *rosegar* 31 v° b, pour *rossejar*; *jutgar* 27 v° b, pour *jutjar*. Comparez encore *miga* 7 b, au lieu de *mitja*³⁾. Devant les labiales, *n* tient souvent la place de *m*: *aconpamyar, resenblar, confortar*⁴⁾. Il y a quelques exemples du redoublement des lettres: *apparecer, sabbado, peccar, offender* et, malgré les inconvenients de l'emploi de *ll* pour *l* simple, les exemples en sont assez fréquents: *vella* 13, *fillar* 29 v° b, *sallar* 34 v° b, au lieu de *salar, filar, vela*⁵⁾. Un certain nombre de façons d'écrire dont quelques-unes ne sont qu'exceptionnellement employées dans notre manuscrit, ont été reprises de nos jours par les réformateurs de l'orthographe catalane: *dolç* 11 v° b, au lieu de *dols*; *loc* 10 et 33 v°, au lieu de *lloch*; *sab* 3 b (cast. *sabe*), *cab* 12v° (cast. *cabo*), *agud* 18 (cast. *agudo*), au lieu de *agut, cap, sap*. Comparez encore *peleg* et *gorg* 5 v°, au lieu de *pélech, gorch*. Tout le monde, à Barcelone, est d'avis qu'on écrive *dolç, força* à la place de

1) On serait tenté de croire qu'à l'initiale *l* n'était pas encore mouillé et de fait, la date de ce phénomène n'a pas été fixée. Cependant nous ne pouvons ici rien conclure de l'orthographe car nous voyons parfois que dans l'intérieur des mots et à la finale, un *l* mouillé est représenté par un *l* simple: *aquels* 39 à côté de *aquells*; *capdel* 11 v° b à côté de *capell, castell*; *balena* 4 à côté de *ballena*. Cp. encore *ila* 5 v°, pour *illa* et *ali* 45 b, au lieu de *alli*.

2) Il n'est pas probable qu'on ait jamais prononcé comme en italien car les exemples avec un *e* prosthétique sont nombreux. On prononçait certainement *estendre, esforçar, estor* (= *astor*) et cependant on écrivait *stendre* 32 v°, *sforçar* 34, *stor* 9 a. Le désaccord qui existait entre l'écriture et la prononciation a même été cause d'une curieuse méprise: le scribe a écrit *neta d'En Stor* 10, alors qu'il s'agissait de *la neta de Nestor*.

3) M. Thomas et M. Paul Meyer ont signalé des graphies semblables en provençal. Cp. *Romania*, Avril 1905, p. 177 ss.

Entre deux voyelles *tg* alterne avec *g* et *tj* avec *i=j*. On trouve *setge* et *fege*, ou *setge, salvatge, linatge* à côté de *jege, corage*. Cp. encore *metjar* et *meiar* 41 b, ou *cobeiar, sedeiar, verdeiar* qui dans la langue moderne sont écrits *cobejar, sedejar, verdejar*. Il semblerait que la tendance de *dž* intervocalique à passer à *ž*, ait, dès cette époque, été très accentuée.

4) Ces graphies ne sont pas rares non plus dans les anciens textes castillans et l'on s'est demandé si elles n'étaient pas une représentation exacte de la prononciation. Il en coûte cependant de croire que p. ex. *enplir, enbolcar* aient été prononcés autrement que *emplir, embolcar*.

5) L'*rr* intervocalique est au contraire représenté par *r* simple dans *ariba* 23 pour *arriba* et peut-être aussi dans *bara* 28, au lieu de *barra*.

dols et de *forsa*, mais *Vic*, *poc*, *blanc* rencontrent beaucoup de résistance et l'on préfère continuer à écrire *Vich*, *poch* et *blanch*. Le ms. de Munich écrit presque toujours *crexer*, *exir*, *caxa*, *cuxa*, *pex*, *grex* et ce sont là des graphies qui tendent à se généraliser de nos jours à Barcelone. Bien qu'elles y soient conformes à la prononciation: *caša*, *cuša*, *peš*, *greš*, il n'est pas à souhaiter qu'elles arrivent à supplanter l'orthographe traditionnelle *caixa*, *cuixa*, *peix*, *greix*, puisque dans plusieurs régions du domaine catalan on prononce réellement *caïša*, *cuiša*, *peiš* et *greiš*. Pour finir ces remarques sur l'orthographe, signalons les mots suivants qui sont des exemples isolés; *figera* 4, *segir* 41 b, *guabar* 27 v° b, *seguar* 29 v°, *cerquar* 36 v°, *trenquar* 28, au lieu de *figuera*, *seguir*, *gabar*, *secar*, *cercar*, *trencar*. Comparez encore, *rocha* 14 b, *cucha* 14, *ancha* 11 b, *porcha* 12, *matha* 13 v° b, pour, *roca*, *cuca*, *anca*, *porca*, *mata* et *cherubi* 7, *anichilar* 27 v°, au lieu de *querubí*¹⁾, *aniquilar*.

Si maintenant nous groupons les gloses qui offrent au point de vue de la phonétique quelque particularité, nous trouvons d'abord un petit nombre de mots dont la forme ancienne s'est depuis modifiée: *renyo* 7 v°, *odorar* 49 v°, *lexar* 27 v° b, sont devenus *rinyó* (*ronyó*), *olorar*, *dezar* dans la langue moderne. Comparez encore *agreviar* 32 b, que l'on devrait préférer à *agraviar*, puisqu'il est d'accord avec *greu* de **grevis*. Des formes telles que *dolrre* 30, *molrre* 34 v° b, *tolrre* ib., *divenrres* 4 v°, sont antérieures à *doldre*, *moldre*, *toldre*, *divendres*, et elles ont été maintenues en bien des régions; *home* 4 v°, *lume* 3 v° b, *vime* 8 v° et 14, représentent sans doute une étape intermédiaire entre les formes plus anciennes *homen*, *lumen*, *vimen* et les formes actuelles *hom*, *lum* et *vim*; mais il est peu probable que dans *verdade* 4 et *seguridade* 31 v°, exemples isolés, à côté de *escuredat*, *edat*, *heredat*, *cupiditat*, *ciutat*, l'*e* final ait jamais été prononcé.

En ce qui concerne les voyelles toniques, il n'y a guère qu'à signaler *o* pour *u* dans *alony* 41 v°, *noit* 18 b, *pois* 45 v°²⁾. Comparez de même *i* pour *e* dans *vencills* 29 v° b et *psaltiri* 5 v° b. En syllabe atone, *e* pour *i*, *o* pour *u* sont très fréquents: *asetiar*, *fermament*, *vetuperar*, *enclinar*, *enjuriar*, *equal*, *cegonya* — *soplicar*, *soposar*, *moller*, sans parler de *cobrir*, *collir*, *cosir*, *complir*, *fogir*, *lozir*, *nodrir*, *nozir*, *podrir*, *sofrir*, *tondir*, *destroyr*, *sacodir*, *corregir*, *recebir*, *redemir*, *envelir* que l'on retrouve dans tous les anciens textes. Plus rares sont les exemples comme *dizir* 29 b et 34 b; *ensinyar* 49 v°, *sustraer* 30 b, au lieu des formes courantes *dezir*, *ensenyar*, *sostraer*. Même devant une voyelle *e* peut être maintenu à la place de *i*: *feel* 6 b, *studear* 28 v°, *lantea*

1) La graphie *eliachi* 17 v° (cast. *Eliacin*) semblerait dénoter une prononciation *Eliaquí*.

2) Le cas de *ioyves* 18 b (cast. *jueves*) est assez embarrassant.

9 b, pour *llántia*, *estudiar*, *fiel*. Ce sont là sans doute des cas tout à fait exceptionnels. Avant la tonique, *a* passe facilement à *e* dans une syllabe fermée: *rescar*, *restell*, *enesprir*, *estor*, *temboret* au lieu de *rascar*, *rastell*, *enasprir*, *astor*, *tamboret*. Cp. encore *relenpagar* correspondant au cast. *relampaguear*. L'*o* atone apparaît également affaibli en *e* dans *enguent* pour *ongüent*. Il subit au contraire une sorte de renforcement dans *enargullar*, *alifant*, *auciure*, au lieu de *enorgullar*, *olifant*, *ociure*. L'élément faible d'une diphthongue tend à disparaître: *vison*, *liçon*, *trayçon*, *justiça*, *justicer* pour *vision*, *licion*, *traycion*, *justicia*, *justicier*. Comparez *pascha* 4, au lieu de *pascua*. Le cas de *prezar*, *menosprezar*, à côté de *preciar* et *menospreciar* est un peu différent. Notons enfin *oucell* 12 v°, 14 et 27 v°, à côté de *aucell* 9 et *Ysach* 17 v°, au lieu de *Isaach*. Passant aux consonnes, nous trouvons *alcuna* 32 b, *potridura* 6 v°, pour *alguna*, *podridura*. Dans *dithmenge* 18, qui repose sur une forme antérieure **didmenge*, la sonore *a* été remplacée par une sourde en fin de syllabe. C'est là un phénomène des plus fréquents. Voir Grundriss de Gröber I² p. 862. La sonore intervocalique est tombée dans *occient* 13, pour *occident*, *ruada* 17, pour *rugada* et dans *espaordir* 35. Le catalan moderne dit *espavordir* à côté de *pahor*. Le groupe final *ts* est réduit à *s* dans *sos* 45 v°, pour *sots*. Entre les éléments du groupe *fr* est venu s'intercaler un *e* dans *soferir* 50 v° b et *offerir* 42, au lieu de *sofrir*, *ofrir*. Nous citons plus bas *berenar*, au lieu de *brenar*, qui est un autre exemple d'une pareille intercalation. Notez encore *presebre* 7 v° b, alors que la forme qui a prévalu en espagnol est *pesebre* et *renenbrar* 41 b, qui fait penser au portugais *lembrar*.

Quelques uns des mots relevés dans les gloses pourraient être des mots d'origine étrangère. Tels sont *ximera* 5 v° et *diphtonge* 5 b, peut être aussi *surreyr* 28 b. D'autres appartiennent certainement au catalan de l'Est: *porxe* 14 v°, *scorxa* 13 v° b, au lieu de *porche*, *escorcha*; *rugay* 6 v°, *faya* 14 b, au lieu de *rugall*, *falla*, mais surtout *fael* 14 a, *laer* 9 v°, *lattons* 11, *enamigar* 38 au lieu de *feel*, *lleer* (licere), *lletons*, *enemigar* (hostio). Dans la région où les gloses ont été écrites l'*e* et l'*a* atones ne se sont jamais confondus pour aboutir à une voyelle neutre dont le son rappelle celui de l'*e* muet du français et, dans l'écriture *a* ne s'est jamais substitué à *e*¹⁾. Voici d'autres exemples: *alanegar* 41, au lieu de *alenegar*, *barrenar* 28, au lieu de *berenar* (*brenar*). Le Diction-

1) On ne doit pas sans doute considérer *cithera* 11 b, pour *cítara* comme un cas de confusion entre *a* et *e* atones. On doit plutôt y voir l'affaiblissement de *a* en *e*, dans un proparoxyton. Quant à *caveg* 6 v° b, c'est à dire *cávech*, instrument qui sert à creuser et que les dictionnaires écrivent *cávach*, il est assez difficile de dire s'il représente un type **cavācus* ou **cavīcus*.

naire de Labernia écrit *barenar* et *alanagar*. Comparez, inversement *emancipat* 12 b, pour *amancipat* et le latin *senio* 38, au lieu de *sanio*. La présence de ces mots jette encore un peu de lumière sur les origines de la Grammaire latine conservée à Munich. Si l'exemplaire qui nous est parvenu a été écrit en Aragon, sur les frontières de la Catalogne, il faut admettre cependant qu'un manuscrit antérieur, provenant d'un pays catalan de l'Est a servi de modèle¹⁾.

III.

Les gloses que nous étudions ne nous fournissent sur la morphologie que de maigres renseignements: *lo* est la forme ordinaire de l'article: *lo centre*, *lo ventre*, *lo camp*, *lo sol*²⁾. Une 1^e p. sg. *son* (lat. *sum*) est attestée 55 r^o et v^o; une 3^e p. sg. telle que *penge* dans la phrase: *la negror que penge en les vigues afumades* 6 v^o, subsiste encore aujourd'hui dans le catalan occidental. Notez enfin l's adverbial de *dementres* 45 v^o, *ensenps* 30 et 31 v^o, et *volentes* 55 v^o. Sur la formation des mots, les remarques peuvent être un peu plus nombreuses. Il semble qu'au lieu de l'espagnol *azero*, qui est un dérivé, une forme simple *azo*, nous ait été conservée en aragonais, comme en portugais³⁾; *esplandir* 28 v^o, semblerait également représenter, le simple latin *splendere* mais, dans *estillar* 28, au lieu de *destilar*, nous sommes vraisemblablement en présence d'une alternance entre deux préfixes également très usités. Cp. *esterrar* et *desterrar*. On ne trouve pas dans les dictionnaires catalans les substantifs verbaux *costuma* 11 v^o b et *so[s]pita* 28, ni les dérivés qui suivent: *bonifiable*, *odorable*, *remenbrable*, *suplicable* et *prenible* 14 (lat. *capax*). Relevons encore, parmi les adjectifs: *troyench* 9 b, *sobregracios* 10 b, glosant *epicharis*; parmi les substantifs: *cobertor* 9 v^o b, *sutzor* 6 v^o, au lieu

1) On lit 44 v^o b: *Studui Castilione et Barchinone*. Il est vrai que bien d'autres noms de lieux sont mentionnés: Babylone, Alexandrie, Rome, Bologne, Saragosse, Monzon, Lérída, Valence, Tarragone, Majorque, l'Ampourdan, Gérone. Cp. encore 18: Mont Juich, Mont Blanch, Mont Agut, Mont Seguro et Val Corva.

Une des gloses a attiré vivement l'attention d'un ancien lecteur. Elle est signalée deux fois en marge et relevée sur un des premiers feuillets de garde. C'est *lulista: que sab l'art d'En Lull*, 3 v^o. D'autre part, la disposition du Ms. ses subdivisions, ses tableaux synoptiques, feraient presque penser qu'il est l'œuvre de quelque disciple du Maître majorquin. C'est là du moins l'impression de M. Alf. Morel-Fatio qui a pu l'examiner à l'École des Chartes où le Directeur de la Bibliothèque royale de Munich avait eu l'obligeance de l'envoyer en communication.

2) Notez cependant *el martes* 18 b, *el temps* 45 v^o: au féminin: *la liçó*, *la vella*, mais f^o 28: *aver sopita da muller*.

3) *azo* (lat. *es*), est fourni par une note d'écriture très fine qui se trouve sur le folio de garde 57. Je n'y ai pas distingué trace d'abréviation.

de *cobertora*, *sutzura*, donnés par Labernia; *bonea* 9 v°, *granesa* 6 v°, *pregonesa* 5 b, *bufament* 7 b, *odoraient* 14, *frigidura* 13 v°, *cagalla* (de cabra) 8 v°, *complanyença* 3 v° b, et, parmi les verbes: *fullar* 28 v°, *fretureiar* 30 et 28 v° b, *relenpagar* 27 v° b, *soveneiar* 29 v° b, au lieu de *sovintejar*; *amenar* 31 v°, *atrobar* 37 v° b, *engrisir* 29, *escomover* 30 et 41 b, *escrebantar* 31 et 35 v°, *esprovar* 41 b et 51, *sobrestar* 29 v°, *contragirar* 36 v° b. Comparez encore *entrepreatar*, *resenblar* 28 v° et *degestir* 50, au lieu de *digerir*. Quant à l'adverbe *alony* 41 v° il semble être perdu dans la langue moderne: à côté de *allunyar*, on dit toujours *lluny*. Voici deux curieux juxtaposés: *benpotent* 11 v° b (glosant compos et s'opposant par conséquent à *impotent*) et *colencel* 36 v° (lat. *celicula*). Comparez encore *budell cular* 7 v°, *casa meretrical* 14, *pedra foguera* 13 v° b, et *perill de mar* qui est donné comme l'équivalent de *sirtis* 10 b, *caripdis* 10 v°, et de *spins* 14 b, c'est à dire sphinx.

Bien que l'étude des mots latins soit en dehors de notre sujet, il semble difficile de ne pas nous y arrêter un instant: *facio*, *facis*, *facit* sont écrits *faxo*, *faxis*, *faxit* 42 b; nous avons *austur* 9, au lieu de *astur* et *merendino* 28, pour *merendo*. La signification attribuée à certains mots s'écarte parfois assez sensiblement de celle qui nous est familière: *felix* 14 est traduit par fidèle; *costus* 5 b, par canelle; *suparus* 17, par manche plissée; *conficio* 30, par mélanger; *polingo* 34 b, par enterrer; *sero* 36 b par greffer (cp. en espagnol *enjertar*); *leo* 29, *everto* 36 v°, peut-être aussi *excutio* 30 v° b, sont donnés comme signifiant assiéger. Il est fort douteux que *panthera* 4, ait jamais été un loup cervier et *tigris* 10 v° un serpent; *semis faciens semissis* 11 v° ne paraît pas davantage avoir jamais signifié une ville, ou une île, ou un peuple, ou une pierre précieuse. Après ces erreurs, que penser de *lar* 8: foyer, maison et trou; de *lebes* 9 v° b: chaudière, trompette et maladie, de *glis* 11 b: argile, bardane et grillon¹⁾? Faut-il voir dans *crino* regarder 35 v° b une confusion entre *cerno* et *κρίνω* et *delos* manifestation 5 v° rappelle-t-il *δῆλωσις*?²⁾

Avant de réunir en un petit lexique les mots intéressants qui n'ont pas encore donné lieu à une remarque, nous voudrions signaler ceux que l'on peut avec assez de vraisemblance attribuer à l'aragonais. Ils ne sont pas nombreux; *spuera* 7 v° b (cast. *espuela*); *hier* 45 v° (cast. *ayer*); *deseyo* 36 v° (cast. *deseo*) cp. *deseyar* 36 v° b; *meo* 14 v° (cast.

1) Et *hec glis*, *glitis per arsiella*, vel *glis faciens glissis in genitivo singulari per lapa*, vel *glis faciens gliris per animalis grillo*. Cp. plus haut *hic glis*, *grill*.

2) D'autres mots présentent des difficultés; *lexis deessa* 10 b; *pus guardia* 12 a; *Rien porcell* 7 v°; *reges bote* 9 v° b etc.

medio); *redir* 50 v° (cast. *refir*); *concludir* 32 (cast. *concluir*); *encrudelir* 28 v° b (cast. *encruelecer*); *ferver* 28, au lieu de *fervir*; *dizer* 42 b et *nozer* 29 v°, à côté de *dezir* et de *nozir*. Comparez encore *an sera* 8 v° (cast. *ánser*); *arbor* 9 (cast. *árbol*); *estella* 12 (cast. *estrella*); *crebantar* 36 v° (cast. *quebrantar*); *enganar* 30 b et 49 v° (cast. *engañar*); *raya* (del sol) 5 b, au lieu de *rayo*; *siello* 46 c. dans la phrase: *en el siello* (cast. *sigilo*); *vellecino* 12 (cast. *vellocino*), à moins que ce ne soit là une faute de copiste. Parfois la forme de notre texte tient à la fois de l'espagnol et du catalan: *nenguno* 14 v° b (*ninguno* — *degú*); *aminguar* 27 v° b (*menguar* — *minvar*); *miesse* 17 v° (*mies* — *messe*); *leyr* 34 (*leer* — *llegir*); *sosmeter* 30 (*someter* — *sosmetre*); *amoladora* 11 v° b (*amoladera* — *esmoladora*). Comparez inversement, *firm* 28 b (*ferm* — *firme*), *cullara* 7 v° b (*cullera* — *cuchara*); *mellor* 8 v° b (*millor* — *mejor*); *esquerda* 3 v° b (*esquerra* — *izquierda*); *mancip* 5 v° b (*macip* — *mancebo*), *sometre* 28 (*sosmetre* — *someter*). La forme aragonaise semblerait en d'autres cas, avoir été simplement calquée sur la forme catalane: *cascuno* 14 v° b, d'après *cascú*, *siulo* 17 d'après *siular*; *somover* 30 et *trameter* d'après *somoure* et *trametre*. Quelques unes de ces formations, par exemple *vexello* 17 v°, dont le véritable correspondant aragonais était *vexiello*, ou bien *esseeer* 50 v° b, forme hybride tenant de *seer* et de *esser*, n'ont eu sans doute qu'une éphémère vitalité. Voici maintenant notre lexique:

ahé: voilà (lat. en *ahey*, 45 v° b). Il faut lire sans doute *ahe hi* et rapprocher de l'ancien castillan *afé* ou *ahé*.

alcavot: entremetteur. (lat. leno *alcouot*, 24 b). Comparant l'esp. *alcahuete* et le prov. *alcavot*, on ne peut guère hésiter à rétablir *a*, au lieu de *o*.

ap|ro|smar: approcher (lat. *iusto*, 28). Les lettres entre crochets proviennent de la résolution d'une abréviation. Peut-être, pourrait-on lire aussi *aprismar*. L'aragonais ne connaît pour ce mot que la forme *aprohismar*.

assejar: assiéger (lat. *obsideo* *asaiar*, 28 v°). On ne connaît plus aujourd'hui qu'une forme savante *assetiar*.

azoura: enclume (lat. *incus* *azoura*, 12 b). On pourrait lire aussi *azobra*. Mot inconnu, qu'on ne retrouve nulle part.

cana: tronc d'arbre (lat. *strips* *cana d'arbre*, 12 v° b). Actuellement *canyu* ne signifie plus qu'un roseau.

caulera: chaudière (lat. *lebes*, 9 v° b). On s'attendrait à *caldera*.

doble: usure (lat. *fennus*, 12).

esmar: penser (lat. *animadverto*, 36 v°). Cp. 41. C'est de ce verbe,

tombé en désuétude, qu'a dû être tiré le substantif catalan *esma*, correspondant à l'esp. *tino*.

espasir: éclater (lat. *crepo spasir*, 35 v° b). Mais le passage paraît altéré.

esporó: éperon (lat. *calx sporo*, 14 b). Le catalan actuel dit *esperó*, que l'on écrit ordinairement *esparó*. Cp. en aragonais, *espuera* et *esporón*.

falla: torche (lat. *fax faya*, 14 b). Comme nous l'avons dit plus haut, le passage de *ll* à *y* n'a guère lieu en catalan que dans quelques régions de l'Est; la forme *falla* (anc. français *faille*) est encore usitée dans les Pyrénées de Lérida.

fastigar: ennuyer (lat. *fastidio*, 38). Manque dans les dictionnaires, qui donnent cependant *fastich*, *fastigós*, *fastiguejar*, appartenant à la même famille.

fibella: boucle (8 b). On sait que *civella* est la forme qui a prévalu en catalan.

goyar: oser (lat. *audeo*, 28 v° b). Cp. 42 b. A côté de cette forme, on trouve *gosar*, 51. Comparez *gojar*, dans Labernia.

lavandera: accoucheuse (lat. *obstetrix lauandera d'infants*, 14). M. A. Thomas me suggère qu'il faut peut-être rétablir *levandera* et comparer à l'ital. *levatrice*, ou à l'allemand. *heb-amme*.

oyment: ouïe. Les cinq sens sont énumérés: *vista*, *oyment*, *odorament*, *tast* et *tocament*, 14.

picador: interlocuteur (lat. *sermocinator pycador*, 9). Ce mot ne s'emploie guère actuellement que dans le sens d'écuyer de manège.

picta: peigne (lat. *pecten*, 76). Cp. *pectanill*, ib., qui a le même sens. On ne trouve plus maintenant que *pinta*.

pua: couverture (lat. *tegēs*, 9 v° b). Mot inconnu, mais la forme en est peut-être altérée.

rebujar: craindre (lat. *paveo*, 29 b). Ne signifierait actuellement que refuser, répudier, rejeter.

revolvin: tourbillon (lat. *turbo: rebolvin de vent*, 6 b). On dit en espagnol *remolino*, d'après lequel a probablement été refait le cat. *remolí*. Notre mot peut se trouver que dans une zone assez étendue, située entre l'Aragon et la Catalogne, où l'on dit *camín*, *molín*, au lieu de *camino*, *molino* d'une part, et *molí*, *camí* d'autre part. Nous avons un autre exemple du même genre dans *maitin*, 45 v°, en aragonais *maitino* et en catalan *maití* ou *matí*.

rehena: ôtage (lat. *obses senyor orreæna*, 9). C'est le cast. *rehen*.

sallir: bondir (lat. *mico*, 28 b). Le mot est courant en aragonais.

- sinet**: synode (lat. *sinodus sinet o aiustament de capellans*, 5 b).
trangolir: avaler (lat. *sorbo*, 27 v° b). Le catalan actuel dit *tragar*, comme l'espagnol. Cp. *engullir*.
vet: érable (lat. *acer vet arbre es*, 8 v°). Il ne semble pas qu'on puisse voir ici *abete*. Peut-être y-a-t-il eu confusion entre l'érable et le bouleau, que l'on nomme en catalan *bes* et *bedoll*.
vértola: meurtrissure (lat. *vibex vertola que fica en la esquena del batut*, 13 v° b). Le *vértola* des dictionnaires signifie uniquement une petite glande.
volva: corpuscules en suspension dans l'air (lat. *athomus volva que apar en la raya del sol*, 5 b). Semble être le même mot que *bolbas*, par lequel on désigne en moderne catalan les corpuscules qui sont en suspension dans les liquides.

En dressant cette liste de mots, nous nous sommes exclusivement placés au point de vue catalan et nous avons inséré ceux qui pouvaient ne pas avoir encore été signalés. Mais, pour la période ancienne de la langue, les recueils que nous possédons sont encore très incomplets et il est vraisemblable que la plupart des mots cités, se retrouveront, empruntés à d'autres sources, dans le Dictionnaire général de la langue catalane dont M. Alcover a entrepris la publication. Tel sera certainement le cas pour *car* 45 v° et *mostalla* 9 v°, qui sont dans Körtling et que ne donne pas Labernia. Pour ne rien omettre, citons encore *armella*: bracelet, 8 b; *cadira*: tribunal, 7; *cardanill*: chardon, 6 v°; *cincogesma*: quinquagésime, 4 v°; *esglea*: église, 3 v°; *ferrollat*: verrou, 11; *fluvi*: fleuve, 10 v°; *folch*: troupeau, 13 v°; *genetiu*: testicule 5 v° b; *hipotesia*: hypothèse 10 v°; *idola*: idole, 5 v°; *infant*: enfant, 7 v° et 14; *iversos*: rapide, 8 b; *linada*: lignée, 10; *navili*: flotte, 11; *nen*: ni, 14 v°; *ros*: rosée, 11 v° b; *Sardenya*: Sardaigne, 11 v°; *bastir*: construire, 31; *clucar*: cligner des yeux, 29 b; *environar*: entourer, 34; *esmonyecar*: amputer, 27 v° b; *esplicar*: déployer, 32 v°; *fadejar*: dire des fadaises, 27 v° b; *graponar*: ramper, 35 v°; *reguardonar*: récompenser, 32 b; *retonar*: répéter, 36 v° b; *torcar*: torcher, 3 b, et enfin *atenyer*: atteindre, 34; *cenyer*: ceindre, 49 v°; *fenyir*: feindre, 34 b. Nous préférons, dans cette énumération, nous exposer à pécher par excès, plutôt que par défaut. Comme dit le proverbe, *más vale aquí perderse por una carta de más que por una carta de menos*.

Anc. prov. *cos, gos, chien*.

Par

Lazare Sainéan à Paris.

Les langues romanes possèdent, à côté du latin *cane*, un ou plusieurs noms d'amitié donnés au chien, d'origine indigène et de formation enfantine. Ces noms hypocoristiques peuvent parfois remonter assez haut dans le temps et s'étendre assez loin dans l'espace, ou bien ils sont d'une date relativement moderne et d'une circulation purement locale. Comme exemple de la dernière catégorie, citons l'hispano-portugais *perro*, chien, qui n'a pas l'air bien vieux et reste limité à la péninsule (ses reflets sicilien, sarde et languedocien étant des emprunts). Par contre, l'anc. pr. *cos, gos* offre un type accompli de la première catégorie: il est attesté dès le XII^e-XIII^e siècle et on en retrouve des formes parallèles sur une vaste extension géographique.

Voici les variantes provençales, anciennes ou modernes, avec leurs correspondances en roman:

COS, petit chien (Donat: *cotz*, *parvus canis*), mod. *cousson*, id., répondant à l'esp. *cozque* (*cozquillo*), it. *cuzzo*, *cuccio*, Galice *cucho*, roum. *cuț* (Banat *cuțe*), *toutou*;

GOS, chien (Marcabrun, ap. Raynouard: *Lo guoz ro'*) e 'l lebrier gron; Ducange s. a. 1363: *Illa canis mastina uxor sua et gossus* (*sus*), mod. *gous*, catal. *gos* (devenu l'appellatif du chien), it. *guzzo*, *guccio* (petit chien), port. *gozo* (barbet), esp. *gosque* (*gosquillo*, *gosquecillo*); et, principalement, anc. fr. *gos*, chien (Geste de Liège, éd. Scheler, v. 3726: *Fel e orguilheus fu plus que ne soit un gos*), ou *gouz* (Brun. Latini, Trésor, éd. Chabaille, p. 235: *Il i a petiz chiens gouz qui sont bons a garder maison*); wallon *go*, dogue, et poitevin *gona*! mot dont se servent les bergères pour exciter les chiens à la

1) Raynouard rend *ro* par „ronge“, au lieu de „aboie“: cf. fr. dial. (Luxembourg) *i raw*, il aboie (v. Atlas linguistique, carte *a boyer*).

poursuite des chèvres („Ta, barbette! Ta, goua! mords-le goua!“), répondant au béarnais gous-gous! cri pour exciter les chiens les uns contre les autres;

GOSSA, chienne (Mahn, *Gedichte*, 725, 6: *Domna non est d'amor fina, C'ama girbaut de maiso, Sa voluntatz l'amastina, Com fai lebrer a gossa*), mod. gousso, catal. gossa, anc. fr. gosse et gousse (Jean de Condé, ap. Ducange: *Mastins et goussets et granz viautres*);

GOSSET, petit chien (v. Raynouard), mod. gousset, catal. gosset, anc. fr. gocet;

GOSSON, id. (Rayn.: goson, roquet), mod. gousson, anc. fr. goçon (Florimont, ap. Godefroy: *Et de mastin et de goçon Avoit moult d'aultres compaignons*).

Le même type se rencontre encore dans l'Europe orientale, chez les Albanais (kuts, kuč), les Serbes (kuče, f. kutsa) et les Magyars (kuzsi); et ce qui est plus caractéristique, dans l'Asie occidentale, en Perse (koutchak), en Afghanistan et en Hindoustan (kouth, koutha).

Diez qui, le premier, appella l'attention sur ce nom hypocoristique du chien, a été frappé par sa présence en dehors du domaine roman, en Illyrie et en Hongrie, présence qu'il paraît expliquer par suite de leur voisinage avec l'Italie¹). Schuchardt reprit plus tard le problème en l'élargissant, comme d'habitude; il admet un point de départ commun à ces formes éparses du même nom, mais il s'abstient de préciser son origine: „L'histoire du mot, conclut-il, s'éclaircira avec celle de la notion qu'il représente“²). Schrader va plus loin et voit, dans les variantes de ce nom hypocoristique, „la même interjection onomatopéique ku-, laquelle avait fourni, à l'époque préhistorique, le sanscrit çu-an, chien“³).

Sans devoir remonter si haut, nous croyons que l'origine du mot est plus à notre portée. On a remarqué que les cris, dont on se sert pour appeler les animaux, pour les chasser ou exciter, se trouvent être à la base de certains de leurs noms hypocoristiques. C'est ainsi que plusieurs des noms enfantins du chat remontent à cette origine⁴). Tâchons d'appliquer le même procédé à l'explication génétique de cos, gos.

Le plus usuel des cris pour chasser ou haler le chien est csa! ou gss! On le trouve dans Rabelais (prologue du tiers livre): „Voyez

1) Dictionnaire étymologique s. v. *cuccio*.

2) *Zeitschrift für rom. Philol.*, XV, 96.

3) *Reallexikon des indo-german. Altertums*, vol. I, p. 183.

4) Voir notre *Création métaphorique en français et en roman* (dans les *Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie*, 1^{re} fascicule), Halle, 1906.

cy le baston . . . pour chasser . . . ces mastins cerberiques . . .
gzz! gzzz! gzzzzzz! Davant, devant!"

Une transcription plus littéraire est quiss! (d'où prov. mod. aquissa, enquissa, haler un chien), ou cuss! (d'où cussa, acussa, id.), esp. cuz! Ou bien, guiss! (d'où le béarnais aguissa, id.), à côté de la forme amplifiée cusc! (d'où lerhodanien cusca, acusca, id.), esp. casc! guizg! (d'où enguisgar, haler).

De là, d'une part, le pr. *cos, gos*, et de l'autre, l'esp. *cosque, gosque*, dont la finale avait déjà surpris Diez: „Que signifie que, de gosque?" demande-t-il, et Schuchardt de répondre en renvoyant au slave *kučīka*, chien; mais ce dernier est un diminutif de *kuča* (le suffixe *-īka* ayant à la fois cette fonction et celle d'un féminin), tandis que la finale de *gosque* est en quelque sorte organique (cf. ses diminutifs).

Un cri a donc été le point de départ de ce nom hypocoristique, et les diverses modulations de ce cri ont abouti à ses multiples variantes. L'existence simultanée du mot en Europe et en Asie s'explique naturellement par son origine enfantine, origine partout la même.

Voyons maintenant quel a été le sort ultérieur de ce nom du chien dans l'ensemble de la langue, en provençal et en français (le dernier étant, à cet égard, le débiteur du premier). Ce côté sémantique n'est pas le moins intéressant.

Tout d'abord, comme la langue rattache habituellement à la notion chien tout ce qui est défavorable et excessif, l'anc. prov. *cos* a le sens de gredin (Donat: *cutz, vilis persona*) et le mod. *goussou*, chienne, désigne à la fois une femme sale ou débauchée, une personne lâche et la paresse ou fainéantise; l'anc. *gossa* implique encore l'acception d'ordinaire, de commun, de qualité inférieure (Archives histor. Gironde, VIII, 305: *E sera contada tota carn gossa per I mes*); cf. le proverbe anc. fr. Charn de chien ne vaut rien.

Le prov. mod. *gousset*, petit chien, s'applique aux plantes qui s'acrocchent (comme le chien aux passants), notamment à la renoncule.

Plus curieuses sont les applications techniques tirées de ce nom. Une machine de guerre portait, au moyen âge, le nom de *gossa*, chienne, à côté de *canha* (Raimbaut de Vaqueiras, ap. Bartsch, 137: *Per lor murs a fendre, Fan engenhs e carrels, E calabres tendre, Gossas e manganelas*); le même nom s'applique au chenet (Godefroy s. a. 1337: pour *gossas* de chamenee), mod. *gousset*, petit chenet, et anc. *gosset*, gond (Ducange s. a. 1270: *Parietes cum gossetis ferreis, quibus applicabatur porta*), anc. fr. *gocce, gocet*, support,

console (Perceval, ap. Godefroy: Le lit fut sur goces assis Et li gocet sur quatre roues), à l'instar du vénitien cagnolo, prov. mod. gousset, support d'une roue à dévider, d'où fr. gousset, pièce de charpenterie pour soutenir et petit siège à la portière d'une voiture.

Enfin, certains races de chiens, les épagneuls ou les terriers par exemple, ont l'apparence de véritables nains; de là, le sens de l'anc. fr. goz, nain, propr. mâtin au corps ramassé. On le rencontre tantôt isolément (Erec, éd. Förster, v. 793: Li chevalier va devant toz, Les lui sa pucele et son goz) et tantôt comme épithète (Durmart le Gallois, éd. Stengel, v. 2144: Une grant piece de lardé I rostissoit li nains goces . . .) au sens de courtaud ou ramassé¹), à l'instar de l'it. cucciolo, petit (= toutou) et du sicilien guzzu, bout d'homme.

Dans le portrait du nain qui joue un rôle dans Durmart le Gallois, on peut encore reconnaître certaines allures caractéristiques de l'animal (v. 4468 et suiv.):

Voient venir parmi la cort
Un petit gocet gros et cort . . .
La teste est grosse et plat le nes
E cort col e vis ribole; . . .
Le gocet qui venoit clochant . . .

La tête énorme, le nez camus et la démarche boiteuse sont des traits particuliers à plusieurs espèces de chiens.

Remarquons, en finissant, que ce développement métaphorique du nom hypocoristique de l'animal a précédé (en ancien français, au moins d'après les témoignages littéraires) l'évolution parallèle du nom proprement dit du chien. En effet, tandis que les images tirées de goz, goce, gocet, goçon se rencontrent déjà dans les poèmes épiques du XII^e au XIII^e siècle, les métaphores du nom chien paraissent ultérieurement: chenille n'est attestée qu'au XIII^e siècle, chenet au XIV^e, chien (au sens technique) au XVI^e . . .

1) Förster, dans son glossaire d'Erec, rapproche goz, nain, de l'it. gozzo, jabot; et Stengel y voit un dérivé de gueux.

Les Provençalistes du Velay et M. Camille Chabaneau.

Par

C. Fabre au Puy.

Sommaire.

- I. — Le champ des études provençales en Velay. — *La Canorguia major* et la Cour du Puy au XIII^e siècle. — Troubadours. — *Garin d'Apchier*. — *Garin-le-Brun*. — *Guillaume de Saint-Didier*. — *Pons de Capdeuil*. — *Pierre Cardinal*. — *Na Castelloza*. — *Gaucerand de Saint-Didier*. — *Austorc d'Orlac*. — *Austorc de Cerreys*.
- II. — Ce que nous devons à l'œuvre de M. Chabaneau. — *Biographies des Troubadours*. — Analyse et qualités de l'ouvrage. — Profit qu'en ont tiré les provençalistes du Velay pour l'étude de Guillaume de Saint-Didier, de la Canorguia major, de la cour du Puy, de Pierre Cardinal, de Garin-le-Brun, etc. — Relevé de quelques erreurs. — *La Revue des Langues romanes*. — Deux projets de monuments. — Conclusion.

I.

La minuscule province du Velay a été, au XII^e et au XIII^e siècle, la plus féconde en troubadours. Là, les poètes n'ont pas seulement chanté l'amour ou recherché les artifices d'une poétique qui devait provoquer l'admiration de Dante et de Pétrarque et être longtemps célébrée sous les noms de „poésie courtoise“ et de „savoir *clus*.“ Leurs œuvres ont la solidité du caractère tenace et pratique des montagnards auxquels elles s'adressaient et prennent presque constamment une valeur historique de premier ordre. A ce point de vue, elles sont aussi précieuses pour l'historien et pour le philosophe que pour les romanistes et méritent une place d'honneur dans les recueils des documents qui font revivre notre vie nationale avec ses aspirations, ses préjugés, ses enthousiasmes et ses dramatiques épreuves.

Or, elles doivent cette valeur particulière et leur fécondité à deux institutions célèbres qui ont illustré la ville du Puy au moyen âge et

qui sont nées toutes deux du culte qu'on rendait à la Mère de Dieu dans la fameuse basilique du Mont-Anis. Ces deux institutions sont : 1° „l'école cathédrale du Puy, connue sous le nom d'„Université des clercs“ ou de *Canorguia major*, et qui se mit au XIV^e siècle sous le patronage de Saint Mayol; 2° le tribunal poétique qui est célèbre sous le titre de „Cour de Puy“, et qui a provoqué la création de tant de juridictions semblables, non seulement en pays d'Oc, mais dans la France d'Oïl, en Champagne, en Normandie et même en Flandre.

L'histoire de l'Université de Saint Mayol peut aujourd'hui être écrite. Nous connaissons sa constitution, ses règlements, ses biens, les noms de ses *bayles*, de ses dignitaires, de ses maîtres, le nombre de ses élèves. La carrière des hommes les plus illustres qu'elle a formés est relatée dans les pages les plus frappantes de l'histoire de l'Eglise, dans celles de la jurisprudence et dans les annales des gouvernements des peuples, en France, en Angleterre, en Italie et en Espagne. Plus de cent documents ou chartes sont sortis de la poussière de ses archives et permettent d'ajouter un chapitre modeste, mais des plus instructifs, à l'histoire des idées et de l'esprit humain. L'étude des lettres provençales gagnera à ces découvertes. Elle acquerra par elles la conviction concrète que la belle floraison de la poésie provençale n'a pas été un simple mouvement spontané, né d'un besoin populaire, ou dû, comme on l'a écrit souvent, à la vie brillante et oisive des châteaux féodaux. L'éclat si frappant de la littérature méridionale, la perfection et la subtilité de son art, proviennent des fortes études littéraires, théologiques et musicales que ses grands poètes ont faites dans les foyers de goût et de savoir qu'étaient les belles écoles fondées auprès des églises importantes et dont quelques-unes sont devenues de célèbres universités.

Et l'école Saint-Mayol du Puy aura beau avoir eu une réputation de courte durée et se transformer, dès le XIV^e siècle, en maison destinée à former un nombre restreint d'élèves voués à la prêtrise. Deux siècles sont parfois une longue période utile dans l'histoire d'une institution féconde. Or, pendant deux siècles, le XII^e et le XIII^e, l'université du Puy a fourni non seulement des hommes éminents à l'Eglise, aux armées, au gouvernement des provinces et des peuples, mais aussi une admirable pleiade de poètes instruits et souvent inspirés aux lettres profanes.

La cour poétique du Puy est plus célèbre que l'université de Saint-Mayol, mais elle sera toujours moins bien connue : elle n'a pas laissé d'archives et a disparu de bonne heure, au début du XIII^e siècle. Ce fut là un des résultats malheureux, entre tant d'autres, de la sanglante guerre contre les Albigeois. Néanmoins, son renom, sa

splendeur et son action sur les lettres provençales ne sont pas niables. Tout le monde sait qu'elle eut pour „dernier seigneur“ le joyeux moine de Montaudon, et que c'est probablement du haut de son siège d'Anis que ce spirituel continuateur de Pierre d'Auvergne fustigea quinze de ses contemporains et décerna la palme de la poésie au doux et triste Guillaume de Saint-Didier. C'est à cette cour que le timide Richard de Barbézieux demanda de mettre fin à ses tourments d'amour. Le courage que nécessitait la direction du mystérieux tribunal avait frappé l'impitoyable comte de Montfort lui-même. Cardinal fera dire, en effet dans la „chanson de la Croisade contre les Albigeois“, au farouche guerrier de „l'oriflamme au Lion“, dans un de ses moments de désespérance devant Toulouse:

*Qui no sap cosseil prenre, l'ora que l'a mestier,
Ja a la cort del Pot no prengua l'espervier.*

Enfin, l'une des plus attachantes des „cento novelle antiche“ rappelle un jugement des plus curieux de cette cour et nous nous refusons à croire que tout soit faux dans ce délicieux récit du nouvelliste italien.

Il est facile de rappeler et de caractériser succinctement l'œuvre des poètes qui, dans le Velay, étudièrent l'art d'écrire et de chanter à l'université anicienne ou se formèrent dans l'atmosphère d'émulation créée par la cour du Puy.

Dès 1140, Garin d'Apehier, haut seigneur du Gévaudan, richement possessionné en Velay, est le confident d'Adélaïde de Savoie, veuve de Louis VI, qui a épousé le duc de Montmorency en secondes noces, et qui gouvernera le royaume de France avec l'abbé Suger pendant la croisade de 1147. Son biographe le traite de *valens e bons trobaire, e bels caraliers*, (qui) *sap d'amor e de domnei*. Lui-même nous dit, d'ailleurs, dans une de ses premières chansons:

*Eu no m'apel ges Olivier
Ni Rothlan, que qu'el s'en dises.
Mas valer los cre, mantas ves,
Quan cossir de leis que n'enquier.
E non sai el mon cavalier
Qu'eu adoncs no'l crezes valer;
E volria, tal sieu, aver
A partir regisme o empier.*

Hélas! la puissante protectrice mourut en 1154. Le comte de Montlaur ravagea les terres du manoir d'Apehier; le divorce de Louis VII et d'Aliénor d'Aquitaine démembra le royaume de France et amena dans le pays d'Oc, et même en Auvergne et en Gévaudan, le puissant

et savantes. Si Arnaut Daniel est l'inventeur de la *sextine*, Guillaume de Saint-Didier, dans sa chanson

Belh m'es oïmais qu'ieu retraia . . .

a trouvé une construction poétique presque aussi ingénieuse, et a, sur son émule, le mérite d'être resté clair, gracieux et ému.

On sait de quelle manière presque scandaleuse et tragique finit le roman de la vicomtesse de Polignac et de Guillaume, en 1173. Dès lors, Guillaume porta ses hommages à la comtesse de Roussillon, en Viennois. Puis, les querelles de l'évêque du Puy et du vicomte de Polignac lui firent quitter le Velay pour la Provence et la Catalogne, tandis que Bélissende retournait en Auvergne pour devenir abbesse de l'Eclache. C'est pendant cette période d'exil volontaire que le troubadour se vit décerner le prix de la poésie par le Moine de Montaudon, en 1194, et qu'il écrivit deux chants religieux très hautement inspirés. Dans le premier, *Aissi cum a sas faissos*, il réfuta sincèrement, mais sans haine, les croyances albigeoises qui se répandaient dans tout le Midi et provoquaient la réunion d'un concile au Puy même. Dans le second: *Quan vey cazer foïllas e flors*, il rappelait à ses contemporains le devoir d'aller au secours des Lieux-Saints, et faisait un éloge vibrant du roi de Castille, Alphonse VIII, „qui abaissait les paiens“, et qui était un modèle de *pretz e d'onramen*. Peut-être, notre poète fut-il un des glorieux vaincus d'Alarcos, en 1195.

Mais la croisade d'Orient avait séduit l'âme chevaleresque d'un autre baron du Velay, Pons de Capdeuil, dès 1188. Les trois chansons guerrières et religieuses de ce troubadour aux vers parfaits d'harmonie sont de hautes pages d'histoire. Dans la première il indique le saint devoir de tout chrétien sincère et valide et adresse à la Vierge un hymne digne de Dante. Dans la seconde, il convie à la concorde les rois de France et d'Angleterre, l'Empereur Frédéric Barberousse et le roi de Sicile. „Ce qu'ils se pardonneront ici-bas leur sera pardonné au dernier jugement!“ Dans la troisième enfin, il flétrit la lâcheté et l'avarice du clergé et annonce qu'il donnera l'exemple, fût-il seul à partir pour le saint voyage.

Il partit, en effet, en 1190, et, au milieu de la fièvre des combats, sous le soleil ardent de la Syrie, il aurait trouvé le temps de chanter les „Amours d'André de France.“ A son retour, il se maria avec Jérontone de Vertaizon, près de Clermont, mais donna son cœur à la noble Azalaïs, baronne de Mercœur, fille de Bernard d'Anduze. Ses chants d'amour valent, par la forme et par la délicatesse des sentiments, ses enthousiastes chants de guerre. Ils sont nombreux, mais ne durèrent pas longtemps. On sait, d'ailleurs, qu'Azalaïs se montra

réservée et digne à l'excès. Pons s'éloigna même un moment de sa dame pour célébrer, dans son dépit, la belle Audiartz, vicomtesse de Marseille. Il fallut les bons offices de la Dauphine de Montferrand, de Marguerite d'Aubusson et de Marie de Ventadour pour faire rentrer le poète en grâce auprès d'Azalaïs. Mais celle-ci mourut inopinément, dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, et Pons, le chevalier sans reproche, le héros de la 3^e croisade, fut brutalement dépouillé de ses biens et traité de félon par Philippe-Auguste et Guy de Dampierre, sur les sollicitations de Robert, évêque de Clermont, *l'antéchrist* de l'Auvergne, en 1213. Le comte Guy II, dont il avait embrassé la cause, subissait le même sort.

A la même date, le plus grand de tous les troubadours, Pierre Cardinal, remplissait déjà le monde des *sirventes* cinglants où il flétrissait Simon de Montfort, les rois, les papes, et surtout les prélats fanatiques qui couvraient le Midi, l'Auvergne et le Velay même, de ruines et de sang. Cette haute figure poétique, qui a fait retentir de ses invectives et de ses plaintes les trois premiers quarts du XIII^e siècle, et qui n'est pas écrasée par une comparaison avec Dante lui-même, avait été bien peu connue jusqu'ici, malgré les nombreuses études dont elle a été l'objet de la part de Raynouard, de Fauriel, de Diez, de *la Patria* et de Maus. Mais nous parvenons enfin à la saisir dans toute son énergie et sa complexité. Cardinal est né au Puy, en 1174. L'histoire de sa famille, influente pendant deux siècles, le XIII^e et le XIV^e, dans l'église d'Anis, est presque terminée. Le poète, comme le dit avec précision son biographe et admirateur, *Miquel de la Tour*, fit ses études à la *canorguia major* de sa ville natale. Nous avons retrouvé le nom d'un de ses maîtres et la mention des dons qu'il fit à l'université. Il y parcourut tout le cycle des fortes études que comportaient le *trivium* et le *quadrivium*. Il y devint chapelain de la Sainte-Croix, et commença alors à écrire ses *sermons*. Dans le premier, il adressa à la Vierge une hymne que Dante mit plus tard, presque mot pour mot, dans la bouche de Saint-Bernard, au Paradis. Le rythme du plus long de ces *sermons* fut popularisé pendant trois siècles par un cantique latin, chanté dans le temple du Mont-Anis. Mais les derniers *sermons* (*la fable de la pluie* et un *estribot*) sont déjà des *sirventes*. Le chapelain de la Sainte-Croix se sépare de l'Eglise, et, séduit par le rêve de l'égalité évangélique dans la pauvreté, devient Vandois. Il quitte la *canorguia* et se rend à Toulouse où il est secrétaire (*escriva*) de Raimon VI, en 1204. De Toulouse il passe en Aragon où, de 1209 à 1213, il écrit ses premiers *sirventes* à la louange des persécutés du Midi et contre Innocent III et Simon de Montfort. En 1213, il est en Auvergne

où il prend le parti de Guy II, flétrit les excès de Robert, évêque de Clermont, et la politique de Philippe-Auguste. Entre temps, il compose un *planh* ému pour les vaincus de Muret et se réjouit de la pendaison du comte Baudoin, frère de Raimon VI (mars 1214). Puis il revient en Velay, combat l'évêque Robert de Mahun, et réclame le supplice du chanoine parricide Estève de Belmont.

En 1215, il accompagne le jeune Raimon VII au concile de Latran, et, de retour de Rome, applaudit à la formation de la ligue qui se fonde dans le Venaissin et le marquisat de Provence pour le soutien de la cause des déshérités (*dezeretatz*). Il prend part aux combats du siège de Beaucaire dans les rangs des *cavaliers faiditz*, et passe à Toulouse en 1217. Là, il attaque Folquet de Marseille dans un *sirventes* superbe, puis entonne la *mandore* de Bertrand de Born pour inciter les assiégés à se bien défendre. La mort de Simon de Montfort (juin 1218) et la délivrance de la ville lui arrachent des cris apaisés d'admiration et d'amour pour la capitale de *Paratge*. En 1219, il flétrit la déloyauté et la cruauté que le fils du roi de France, le futur Louis VIII, montra au sac de Marmande. Il avait assisté et pris part à presque tous les faits de guerre qui marquèrent sur le Rhône et sur la Garonne les glorieuses années 1216—1219. Il était donc tout désigné pour continuer la *chanson* de Guillem de Tudèle. Il continue, en effet, cette *chanson*, et écrit ainsi, parfois dans le dialecte même du Velay, près de 7000 vers épiques à la gloire des défenseurs de *Droit* et de *Parage*.

Dès ce moment, son activité dévorante diminue. Retiré en Argence sur des terres que lui a données Raimon VII, il applaudit aux succès de ce comte en 1224, et envoie un premier salut d'admiration et de sympathie à l'Empereur Frédéric II. Le siège d'Avignon, en 1226, le fait passer en Provence, chez Hugues de Baux, et tensonner avec Aimeric de Péguilhan, sous les auspices de Blacatz. La poésie désintéressée le séduit un instant et il se moque agréablement des transports conventionnels et transis des troubadours amoureux. Mais, en 1237, il maudit Henri, le fils ingrat et révolté de Frédéric II, puis en 1245, à l'occasion du concile de Lyon où cet empereur est déposé par Innocent IV, il accuse les clercs d'être non des „pasteurs“ mais des „bourreaux“ :

*Li clerc si fan pastor
E son aucizedor.*

La première croisade de saint Louis l'encourage un peu; mais il s'indigne devant le dénûment où le pape laisse le roi de France. Il soutient le Dauphin du Viennois dans sa lutte contre l'archevêque d'Embrun.

Dès ce moment, ses *sirventes* deviennent philosophiques; il est difficile de leur assigner une date précise. Néanmoins, dans une *geste* de 1257, il attaque encore les clercs, le pape Adrien IV, Louis IX et tous les gouverneurs et officiers du roi envoyés dans le Bas-Languedoc. Il se lie d'amitié avec le comte de Rodez, reconnaît enfin les bienfaits de l'administration de Saint Louis et reçoit la protection de Jayme 1^{er} d'Aragon. Il meurt vers 1274, âgé de près de cent ans, comme nous l'affirme son biographe.

Rarement une littérature a compté un poète plus fécond et qui ait pris une part plus active à la vie publique de son temps. A ce point de vue, Cardinal fait songer non seulement à Dante, mais à Voltaire et à Victor Hugo. Le délicieux *félibre*, Felix Gras, a ressuscité, il y a vingt ans, sans s'en douter, dans la littérature provençale moderne, l'esprit de Cardinal, avec son beau poème de *Tolosa*.

Tandis que Pierre Cardinal maniait ainsi le *sirventes*, violent et vengeur, non seulement dans le Velay, mais dans le vaste champ que lui offraient les luttes fanatiques qui déchiraient tout l'Occident, des bords de l'Ebre à la Baltique et des brouillards de la Bretagne jusqu'à Palerme et en Palestine, les chants d'amour ne s'étaient point tus dans les manoirs du Velay. Na Castelloza, châtelaine de Meyronne et de Lempdes, adressait, dès 1225, ses chansons passionnées et tristes à l'insensible Armand de Bréon, et méritait le nom de *Sapho d'Auvergne*. Ainsi, la poésie courtoise persistait dans toute sa perfection au sein de nos froides montagnes, et Na Castelloza avait pour confidentes de ses peines des dames qui les partageaient. C'étaient Iscult de Capnion dans le Gévaudan et Dona N'Almuc de Châteauneuf, dans le Rouergue.

Au même moment, vers 1240, à l'autre extrémité du Velay, Gaucerand de Saint-Didier, petit-fils de Guillaume, reprenait les traditions poétiques de sa famille, et envoyait des chansons un peu déclamatoires à la glorieuse comtesse Biétrix, de Viennois. Il devenait ainsi un émule de Sordel et de Bertrand d'Alamanon. Il ne nous reste qu'une pièce, d'ailleurs très mutilée, de ce poète. Mais cette *chanson* en fait supposer bien d'autres, et nous ne désespérons pas de voir ressusciter un jour d'autres chants de Gaucerand de Saint-Didier.

Mais Cardinal n'avait pas, même en Velay, le monopole de la satire vengeresse et du *planh* plein de larmes. Les malheurs de Saint Louis en Egypte, en 1248, émurent un autre poète du Velay, Austorc d'Orlac, un valeureux chevalier dont nous n'avons pas la biographie provençale et que les historiens de l'Auvergne ont confondu avec Astorg VII, seigneur d'Aurillac, qui assista à la mort de Saint Louis sur les rives pestilentielles de l'antique Carthage. Or, Astorg VII ne

fut armé chevalier qu'en 1267, et ne saurait avoir écrit dix-neuf ans auparavant. Il est vrai que Raynouard voit dans son *sirventes* un *planh* sur la mort de Saint Louis. Mais le sens de la pièce n'est pas douteux. *Alexandria*, c'est-à-dire l'Égypte, y est mentionnée et non Tunis. Le poète y invite l'empereur à prendre la croix et à laisser l'Empire à son fils. Or, en 1270, il n'y a point d'Empereur. Austorc désigne par ce mot Frédéric II, qui mourut en 1250 et qui avait offert, l'année précédente, à Innocent IV de laisser l'Empire à son fils Conrad et de prendre la croix pour aller secourir Louis IX. En réalité, Austorc était originaire d'Orlac (commune de Pébrac, Haute-Loire). Après avoir déploré les malheurs de la croisade de 1248, il se fit Templier, et se rendit lui-même en Orient pour combattre les Turcs. Hélas! les temps héroïques étaient passés. Les Mamelouks, dirigés par le fameux *El Melik-ed-Daher* connu sous le nom de *Bibars*, vainquirent successivement les Persans, les Arméniens, même les Tartares, puis reprirent aux chrétiens Assur, Saleh, et Césarée, en 1265. Austorc découragé douta de sa foi et de Jésus-Christ. Dans un second *sirventes*, calqué sur le premier, il déplora tous ces maux, maudit le royaume de Jérusalem qui ne voulait pas se défendre, prédit que la loi chrétienne serait effacée par l'épée du Croissant et du *Melicadeser* (*El Melik-ed-Daher*), puis revint en Europe et finit ses jours comme maître de droit canonique dans le prieuré du Temple au Pay-en-Velay.

Austorc d'Orlac se distinguait par l'indication de son lieu d'origine d'Austorc de Segret (corr: *de Cerreys*), un autre troubadour du Velay, grand seigneur de la famille de Garin d'Apchier, dont il ne nous reste qu'une seule pièce. Celle-ci est un *sirventes* monorime qui blâme, en 1270, l'abandon de la croisade, après la mort de Saint Louis, par Philippe III, le Hardi, et son oncle, Charles d'Anjou, roi de Naples.

II.

Avec Austorc de Cerreys est close la liste des troubadours du Velay. Mais, quelque concises que soient les notices qui précèdent, ne donnent-elles pas une idée merveilleuse de la tâche qu'ont à remplir les provençalistes du Velay pour remettre intelligemment au jour une œuvre poétique si variée et qui remplit, sans interruption, une période de plus d'un siècle? Cette tâche, ils l'ont entreprise résolument il y a quatre ans. Ils espèrent fermement pouvoir la mener à bonne fin. Mais combien leurs premiers efforts ont été ardues et impuissants! En vain avaient-ils recueilli des textes et fouillé à fond les œuvres de Millot, de Raynouard, de Mandet, de Diez, de Mahn et même les essais

de Napski et de Maus. Ils se trouvaient en présence d'études très méritoires, mais incomplètes, souvent erronées, dépourvues de qualités vraiment critiques, et presque toujours contradictoires. Un guide leur manquait, et ils ne pouvaient pas saisir, même dans ses lignes essentielles, l'unité du travail auquel ils se vouaient de toutes les forces de leur intelligence et de leur cœur. Heureusement, ce guide existait, et ils finirent par le trouver dans une partie de l'œuvre de M. Camille Chabaneau.

M. Camille Chabaneau, en effet, a publié, dès 1885, dans la nouvelle édition de l'„Histoire Générale du Languedoc“, les *Biographies des Troubadours*. L'ouvrage a les proportions d'un gros volume. Il contient 200 pages, de deux colonnes chacune, imprimées en caractères moyens, et en tout petits caractères pour les notes. Il marque un progrès énorme sur les ouvrages du même genre, et, en particulier, sur le volume V du *choix* de Raynouard qui contenait les mêmes biographies. Raynouard n'avait pas indiqué les sources auxquelles il avait puisé, si bien qu'il fallait, pour se servir de son œuvre, admettre les textes comme exacts et complets. Il n'avait éclairci ces textes par aucune note historique ou philologique; il était ainsi impossible de mettre la plupart des troubadours dans le milieu social où ils avaient vécu. Ceux de la même école ne pouvaient pas être logiquement échelonnés dans le temps, ce qui aurait seul permis de distinguer les maîtres des disciples et de se rendre compte des évolutions de la langue et de la poésie.

M. Chabaneau saisit admirablement ce triple défaut et le fait disparaître. Dès le début de son étude, il mentionne, en les désignant par les sigles de Bartsch, les manuscrits qui contiennent les biographies, et indique la confiance qu'ils méritent en rappelant leur date, leur filiation et leur contenu. Il distingue les *biographies* mêmes des *razos*, tandis que Raynouard les avait confondues. Enfin, il ajoute aux *biographies* et aux *razos* des extraits d'auteurs latins du même temps et des récits italiens contemporains ou peu postérieurs, traduits, d'ailleurs du provençal.

Mais ce qui donne à son travail le caractère le plus original et le rend éminemment utile pour le chercheur, c'est le classement même des biographies. M. Chabaneau substitue à l'ordre alphabétique suivi par Raynouard, un *classement par régions et par dates*. Cette innovation essentielle groupe les troubadours par *écoles*, et permet ainsi de saisir non seulement l'histoire de chacun d'eux, mais l'esprit et l'importance du groupe auquel il appartient. C'était bien ce classement qu'il fallait offrir aux romanistes du Velay pour leur permettre de ressusciter

l'histoire littéraire de leur petite province pendant les belles années que nous avons rappelées plus haut.

En tête de chaque *biographie* et de chaque *razo* sont indiqués les manuscrits qui les contiennent. Si M. Chabaneau avait noté les folios de ces manuscrits, il aurait atteint d'un coup la minutie souvent fatigante des romanistes actuels. Et, quoique l'auteur se défende de présenter une *édition vraiment critique*, il ne manque pas d'indiquer les *variantes* essentielles et de corriger les *erreurs* qui s'étaient glissées dans le texte de Raynouard. Enfin, de nombreuses *notes* historiques ou géographiques très sûres rendent les biographies complètement intelligibles et font vivre les troubadours parmi leurs contemporains et les événements de leur temps. C'est dans ces notes surtout que se révèle la science de l'auteur. Il a lu et retenu tout ce qui concernait son sujet; il a surtout fouillé les cartulaires généraux ou particuliers dans lesquels revit l'existence quotidienne de nos pères. Il analyse les actes de vente, les hommages, les testaments, les legs, etc., notant tous les noms des témoins et des acteurs qui éclairent du moindre jour l'origine ou la vie d'un troubadour, celles d'une dame à laquelle est dédiée une *chanson*, d'un mort qu'on pleure dans un *planh* ou qu'on attaque dans un *sirventes*. Il donne ainsi une individualité précise à ses personnages, même aux simples interlocuteurs qui discutent sur un précepte galant dans une *tenson* sans mérite.

Grâce à tout cela, le recueil des *Biographies des Troubadours* devient une histoire merveilleusement attachante et suggestive, aussi importante pour la résurrection des mœurs d'un passé lointain que pour l'étude des chants dans lesquels nos pères du moyen âge ont mis leurs pensées, leurs douleurs, leurs espoirs, leurs enthousiasmes et leur idéal esthétique ou moral. Les savants éditeurs de *l'Histoire de Dom Vaissette* ne pouvaient pas désirer, pour le tableau qu'ils avaient à présenter de la littérature méridionale, des pages plus soignées et mieux conçues.

Les *biographies* mêmes, accompagnées des éclaircissements que nous avons décrits, occupent 109 pages et sont suivies d'une table alphabétique. Mais l'œuvre ne se termine pas là. Dans un copieux *appendice*, M. Chabaneau dresse un index de „tous les poètes ou auteurs provençaux dont les noms nous ont été conservés depuis les origines de la langue jusqu'à la fin du quinzième siècle.“

Ce second travail, très ingrat pourtant, est digne du premier. L'auteur groupe autour du nom de chaque troubadour les dates qui déterminent sa vie ou l'apparition de son œuvre. Si ces dates sont incertaines, il cite un ou plusieurs contemporains du poète. Il indique ensuite si sa *biographie* nous est parvenue, mentionne, d'après Bartsch,

qu'il corrige à l'occasion, l'importance de ses poésies, et termine par un index bibliographique qui révèle la science de l'auteur mieux que ne l'ont fait les *biographies* elles-mêmes.

Tous les ouvrages parus jusqu'en 1885 sont sobrement analysés dans une courte préface, puis les passages qu'ils contiennent concernant chaque troubadour sont clairement indiqués dans la notice consacrée à ce dernier. Ici encore, des notes historiques ou littéraires nombreuses mettent de la lumière partout et guident constamment le chercheur.

Si nous voulions montrer le profit que les romanistes de tous pays ont tiré de ce double travail, nous aurions à dresser une longue liste de savants éminents à qui M. Chabaneau a servi de guide: MM. Restori, Thomas, Carl Appel, Constans et même l'illustre et regretté Mussafia seraient de frappants exemples de la solidarité qui lie les plus grands d'entre nous à M. Chabaneau. Nous nous contenterons d'exposer les modestes profits que nous avons retirés nous-mêmes de l'œuvre du maître. C'est grâce à son exemple que nous avons adopté une féconde méthode de recherches, fouillé le cartulaire des „hommages rendus aux évêques du Puy“, celui des Templiers, ceux des abbayes de Chamalières, de la Chaise-Dieu et de Pébrac. Sur ses indications, nous nous sommes servis avec fruit et sans nous égarer de la *Gallia christiana* et de *Baluze*. Les textes des *biographies* nous ont fait corriger des erreurs de Raynouard qui avaient provoqué de véritables romans. Mandet, en effet, dans ses „récits du moyen âge“, avait échafaudé des suppositions séduisantes, mais fantaisistes sur le mot *Noalhac* (corr. *Veillac* = Velay) et fait de Guillaume de Saint-Didier un capitaine *rontier* subalterne au service direct des vicomtes de Polignac. En rétablissant le texte exact, M. Chabaneau nous a permis de donner au *baron* de Saint-Didier toute l'indépendance d'un seigneur libre de son épée et de son hommage. Le nom de *Saint-Leydier* substitué par un copiste à celui de *Monpeslier* avait aussi induit Mandet et Diez à faire venir à la cour de Guillaume le troubadour *Ramon de Toulouse*. Cette affirmation grandissait notre poète et le faisait vivre à une époque invraisemblable. M. Chabaneau a corrigé une erreur qu'un seul manuscrit sur quinze avait commise, et ramené Guillaume à son rang. Dans la même biographie, les variantes relevées par M. Chabaneau sur le nom de *Marquèze* de Polignac nous ont permis d'identifier enfin cette châtelaine avec *Bélissende de Clermont* que le maître avait, comme nous, trouvée dans l'histoire.

Dans la biographie de Pierre Cardinal, M. Chabaneau a donné une personnalité précise à *Miquel de la Tour*, en rappelant Barbieri et Tiraboschi. Il a surtout rendu possible une étude sur l'Université du Puy en ajoutant au mot *Canorguia* le qualificatif *major* oublié par

Raynouard. Dès lors, il a été possible de déterminer exactement les études faites par Cardinal en sa qualité de chevalier riche qui portait „d'Or aux trois chardons liés“, et dont les neveux, Jean et Odon Cardinal, furent, dans le Chapitre cathédral d'Anis, fordoyens, archidiacres ou abbés du Séguret. Cette découverte nous permet, malgré l'avis si autorisé de M. P. Meyer, de donner au poète de la „Chanson de la Croisade contre les Albigeois“ (2^e partie), une naissance digne du conseiller qui accompagna les comtes de Saint-Gilles, ducs de Narbonne et marquis de Provence, au concile de Latran.

C'est à la suite de la biographie de Richard de Barbézieux que M. Chabaneau a reproduit *la novella che avvenne in Provenza alla corte del Po (quando il figliuolo del conte Ramondo si fece cavaliere)*. Ce récit, plein d'imagination et de fantaisie, n'en confirme pas moins ce que nous avaient appris sur la Cour du Puy, la biographie du Moine de Montaudon et la Chanson de la Croisade contre les Albigeois. La physionomie de cette cour se précise donc peu à peu, et l'œuvre de Cardinal montre que ce grand poète ne dédaignait pas de prendre part aux joutes dont elle était juge.

Même pour les troubadours secondaires, les indications de M. Chabaneau sont abondantes et précises. L'œuvre de Garin-le-Brun fait soupçonner que ce poète a surtout vécu en Provence, au pays des oliviers. M. Chabaneau fait une remarque qui confirme admirablement cette interprétation. Il découvre un *Garinus Bruni* qui, en 1174, fut garant, avec Raimon de Baux, Bermon d'Uzès et d'autres seigneurs, d'un serment prêté par Bernard-Atton VI, vicomte de Nîmes, au comte de Toulouse. La date du document s'accorde à merveille avec celle que fournit le sirventes de Pierre d'Auvergne.

M. Chabaneau a aussi identifié le *Turc de Mairona*, mari de Na Castelloza et nous a permis ainsi de rétablir la généalogie de cette gracieuse châtelaine, de décrire les événements au milieu desquels elle a vécu et qui jettent un jour très lumineux sur son œuvre.

M. Chabaneau avait aussi trouvé un *Petrus Cardinalis*, *escriva* du comte de Toulouse en 1204, et cette découverte a confirmé ce que les *sirventes* du poète de la Croisade laissaient supposer.

Cependant, l'œuvre si savante dont nous venons de faire l'analyse et un éloge bien modeste contient des erreurs. Nous ne ferons pas de la peine au maître en en signalant quelques-unes. Il a lui-même fait sincèrement des aveux d'impuissance devant les textes trop obscurs, exprimé de nombreux doutes, et réclamé l'indulgence des lecteurs. Ces erreurs mêmes et sa modestie sont donc un témoignage éclatant de la conscience avec laquelle il sacrifie son amour propre à l'intérêt de la vérité.

Il ne fait vivre Cardinal que jusqu'en 1230. Et il devait en être ainsi en 1885. La portée historique de l'œuvre considérable du *Juvénal* du Puy était alors à peine entrevue. Cardinal n'était encore qu'un adversaire des clercs, un apologiste du comte de Toulouse, un ennemi des envahisseurs du Nord. Même Estève de Belmont était considéré comme un lieutenant cruel et rapace de Simon de Montfort. L'œuvre de Cardinal, traitée d'ailleurs d'*obscur*, n'avait donc plus de sens après de traité de Meaux (1229), qui terminait au profit du roi de France le drame qui avait ensanglanté le Midi pendant vingt ans.

M. Chabaneau s'est aussi laissé tromper par Raynouard sur le sens du premier *sirventes* d'Austorc d'Orlac (1248). Il qualifie cette pièce de „*planh* sur la mort de Saint Louis.“ L'erreur est regrettable non seulement au point de vue historique, mais pour la littérature. Dès qu'on admet la version de Raynouard, il faut faire, même contre toute évidence, deux personnages distincts d'Austorc d'Orlac et du *Chevalier du Temple*. L'on sépare ainsi deux œuvres sœurs, de même rythme et de même inspiration, dont les historiens comme les romanistes ont senti la valeur.

Michaud a inséré une traduction du deuxième *sirventes* dans son „Histoire des Croisades“. Il est vrai que ce scrupuleux historien n'a pas plus expliqué le *Melicadeser* (= *El Melik-ed-Daher*) que Raynouard et Mandet n'avaient expliqué ceux d'*Alexandria* et d'*empereire*.

Ces brèves remarques montrent l'utilité qu'il y aurait à faire une nouvelle édition de l'œuvre de M. Chabaneau. Les *Biographies* et l'*Index* qui les suit, minutieusement revus et mis à jour en ce qui concerne la bibliographie et les notes, formeraient pour l'étude des œuvres des troubadours le guide le plus utile, le mieux compris et le plus sûr que l'on pût proposer aux provençalistes de tous pays.

M. Chabaneau n'a pas seulement rendu des services aux romanistes du Velay par sa collaboration à „l'Histoire Générale du Languedoc“ qui est aussi celle de leur petite province. Nous avons trouvé également des leçons précieuses du maître dans sa volumineuse correspondance avec tous les provençalistes de France, d'Allemagne et d'Italie, dans son édition de „Jehan de Nostre-Dame“, et surtout dans la „Revue des Langues romanes“. Nous ne saurions entreprendre ici l'éloge de ce périodique universellement connu et à la prospérité duquel M. Chabaneau a consacré pendant vingt ans ses meilleurs efforts et sa pénétrante intelligence. Mais nous ne pouvons pas oublier que le recueil contient l'étude de M. Carl Appel sur Garin-le-Brun (4^e série, tome III, Juillet-septembre 1889). M. Chabaneau a lui-même consacré à ce travail bien des notes définitives, et ainsi l'œuvre d'un de nos meilleurs poètes du Puy, presque inconnu jusque-là, a la place qui lui est due

dans le Parnasse de la Provence et dans celui, plus modeste, mais si beau encore, de sa petite patrie.

„La Revue des Langues romanes“, dans les pages qu'elle consacre aux „dialectes modernes“, a publié un poème de M. Mazat, instituteur à Coubon (canton du Puy), et surtout un ouvrage de grand mérite dû à la plume si autorisée de M. Doniol, Membre de l'Institut: „Les patois de la Basse-Auvergne.“ Ce dernier livre est précieux pour les provençalistes qui cultivent les dialectes actuels.

Enfin, l'influence morale de M. Chabaneau est aussi grande parfois que son autorité scientifique. Son amour profond pour son pays natal lui a fait rechercher avec piété tout ce qui touchait à la langue du Périgord, et concevoir un projet que son initiative nous a incités à imiter.

Dès 1884, il comptait huit troubadours originaires du territoire compris aujourd'hui dans les limites du département de la Dordogne, et s'écriait avec orgueil:

„Cette liste est la plus longue qu'on puisse dresser dans un département de la langue d'Oc . . . Sur cette liste figurent quatre des plus illustres d'entre tous, et les trois précisément qui sont cités par Dante comme les maîtres de l'art dans chacune des divisions de la poésie lyrique, savoir: Arnaut Daniel, Bertrand de Born et Giraud de Borneil. Ce n'est pas un mince sujet de gloire pour le Périgord que de compter au nombre de ses enfants des poètes ainsi placés au sommet du Parnasse provençal par leur grand émule de Florence . . .

„Mais ces troubadours, qui jetèrent autrefois tant d'éclat sur notre province, nous les oublions trop aujourd'hui. Soyons fiers, comme nous devons l'être, de Montaigne, de Fénelon, de Bugeaud et de Dauménil. Je salue avec respect et avec une émotion patriotique, les statues de ces hommes illustres; mais je souffre de ne pas voir, à côté d'elles, un monument qui rappelle aux générations nouvelles des gloires bien plus anciennes. Je voudrais qu'on érigeât sur une des places publiques de Périgueux, une statue à Bertrand de Born, et que, sur les faces du piédestal, cinq bas-reliefs de marbre ou de bronze reproduisissent l'image d'autant d'autres troubadours . . . Un pareil monument ferait de Périgueux la ville sainte de la langue d'Oc, la Mecque où tout bon provençaliste, comme tout bon félibre voudrait aller au moins une fois en sa vie en pèlerinage. Puisse le vœu que j'exprime être entendu! . . . Puissé-je ne pas mourir avant d'avoir vu, au milieu d'une députation présidée par Frédéric Mistral, de tous ceux qui de Bordeaux à Nice, des Baléares à Clermont-Ferrand, parlent notre langue, de tous ceux qui, dans le monde civilisé tout entier, en font l'objet de leurs études, inaugurer ce monument.“

Après la lecture de cette page émue, l'auteur du présent article disait l'an dernier, dans une conférence publique, à ses confrères de la „Société des Amis des Arts“, et aux autorités départementales et communales du Puy :

„Nous avons là un magnifique sujet d'émulation. Ce qui se réalise à Périgueux doit être tenté ici. Il n'est pas admissible que le pays de La Fayette, de Julien et de Crozatier laisse dormir à jamais, sans leur accorder un souvenir sur les belles places ou dans le grand musée du Puy, les poètes qui, il y a six cents ans, ont été des premiers parmi les meilleurs artistes et les gracieux pionniers à qui nous devons l'éveil de la civilisation moderne. Rien de plus varié, de plus élevé et de plus parfait que l'œuvre de nos troubadours. Cardinal est, à lui seul, un monde de pensées profondes et d'aspirations désintéressées. Il représente, dans un siècle de sanglant fanatisme, le symbole de la tolérance, de la justice et de la pitié. Il est le plus grand de tous les troubadours. Pons de Capdenil est le modèle du chevalier courtois et le croisé pieux et brave qui, fidèle à ses convictions, prêche la guerre sainte dans des chants parfaits d'inspiration et de forme et va s'illustrer, la lance au poing, sur les champs de bataille de la Syrie contre Saladin. Ses armes ont trouvé leur place dans la salle des croisades au Musée de Versailles. Guillaume de Saint-Didier est le poète qui connaît tous les secrets de l'art et qui est novateur habile, même en face d'Arnaut Daniel. Les troubadours secondaires du Velay sont dignes, par bien des côtés, de leurs illustres contemporains, et la délicieuse figure de Na Castelloza répand sur leur groupe modeste tout le charme de sa beauté et de sa grâce.

Je me permets donc de faire appel à notre Société et aux artistes, si nombreux dans notre ville. Ils s'honoreraient grandement et ils auraient bien mérité de leur petite patrie, s'ils réalisaient au Puy le rêve que M. Chabaneau veut réaliser à Périgueux. Quant à moi, je dirai, comme le vénéré romaniste : Puissé-je avoir le bonheur d'assister à cette apothéose des héros de nos chères études et voir Frédéric Mistral venir ici lier le passé au présent en nous disant des vers provençaux modernes en l'honneur de Pierre Cardinal.“

Ainsi, même le rêve final des provençalistes du Velay est dû à M. Chabaneau. Aussi, en ce jour de jubilé célébré par tous les romanistes de l'Europe, ces modestes chercheurs du Puy envoient-ils au maître vénéré le témoignage respectueux de leur profonde admiration et de leur vive reconnaissance.

Quelques notices sur Felix de Vega, père de Lope de Vega¹⁾.

Par

Dimitry Pétrof à St. Pétersbourg.

Les comédies de moeurs de Lope de Vega, ses célèbres comedias de capa y espada, ont-elles quelque valeur autobiographique? Y peut-on puiser quelques données sur la vie, sur les idées, sur le caractère même du grand poète? Il serait grand temps d'entrer dans ce domaine de recherches qui est resté jusqu'à présent à peu près inexploré. D'après la parole caractéristique de Mr. Rennert, Lope est une figure des plus énigmatiques. On voudrait pénétrer dans les mystères de cette âme, on voudrait registrer tout ce qu'on puisse connaître là-dessus. Le champ de recherches est immense. Seuls les 21 volumes de Obras Sueltas pourraient donner matière à plusieurs travaux biographiques et psychologiques.

Pendant les dernières années grâce aux excellents ouvrages de Asenjo Barbieri, de M. Rennert et surtout M. Pérez Pastor, auxquels il faut ajouter l'article tout récent de M. Alfred Morel-Fatio²⁾, le voile qui nous cachait la physionomie de Lope commence à se lever un petit peu. Les faits extérieurs de sa vie sont maintenant plus ou moins connus, mais l'histoire de l'âme du poète reste un problème à résoudre. Au moment donné nous ne pouvons pas nous occuper de ce problème délicat, pas même proposer un plan de recherches. Il est clair pour tous ceux qui connaissent la matière, que l'étude définitive de la vie et des œuvres de Lope serait au-dessus des forces d'un seul homme. Il est grand temps de créer une société littéraire spéciale, vouée à l'étude

1) Cet article est un des chapitres de notre livre sur la comédie inédite de Lope de Vega, intitulée *Lo que passa en una tarde*. Le livre est à paraître prochainement. Outre les recherches littéraires il contiendra le texte de la comédie de Lope.

2) Les origines de Lope de Vega, dans *Bulletin Hispanique*, 1905, pp. 38—53.

de Lope. Nous n'avons qu'à signaler ici quelques petits faits tirés des comédies de moeurs qui concernent la biographie du poète en général.

On connaît peu de choses sur son père, Felix de Vega. Quand on parle de lui, on aime à citer des beaux vers de l'épître à l'Amarilis, où Lope raconte ses origines. On trouve à peu près les mêmes faits dans la *Filomena*¹⁾. À ces dates poétiques il faut ajouter des renseignements que nous offrent les contemporains du poète et quelques faits tirés des documents juridiques de l'époque. Mais tout cela ne constitue qu'une biographie bien maigre. Felix de Vega a été un *hidalgo de aldea*²⁾, un campagnard de la Montagne, de la Valle de Carriedo. Sa noblesse est de fraîche date. Selon Montalban, Felix de Vega n'a été qu'un *hidalgo de ejecutoria*, c'est à dire, qu'il s'est acheté son brevet de noblesse. Quant à sa profession, elle paraît avoir été celle d'un *bordador de imagineria*. Voici les faits principaux qui nous intéressent.

Parmi les comédies de moeurs il y en a une qui, selon nous, doit avoir quelques rapports à Felix de Vega. C'est *La Venganza venturosa*, publiée dans la Parte X (Madrid 1621).

Le marquis Lusinano fait la cour à Felipa, jeune et belle fille d'un pauvre, vieux gentilhomme Feliciano. Quand il prie le jeune homme d'épouser Felipa, celui-là refuse d'abord et puis lui donne un soufflet. Feliciano est trop vieux et trop faible pour se venger de sa propre main. Il écrit à son fils Lisardo, soldat en Portugal, de revenir le plus vite possible et de laver l'outrage. Lisardo vient, mais, comme il arrive souvent dans les comédies, il tombe amoureux de la belle Flora, sœur du marquis. Nous n'avons pas à raconter tous les détails de la comédie, construite d'ailleurs d'après le modèle ordinaire de Lope³⁾. Il suffit à noter qu'à la fin tout s'arrange bien: marquis épouse Felipa, Flora se marie à Lisardo.

Revenons à Feliciano qui est une figure de belle prestance. On sait bien qu'en général les pères dans les comédies de *capa y espada* sont des personnages peu sympathiques. Leur psychologie est banale et peu développée. Ils sont tous dans le même genre: des personnes à la risée de tout le monde. Tantôt ils s'installent comme des „guardas

1) Parte segunda, dans *Obras no dramáticas*, p. 488, 2 (B. A. Esp. v. XXXVIII).

2) *Hidalgos de aldea*, titre d'une des plus belles comédies de Lope (Parte XII, Madrid 1619).

3) On peut trouver l'analyse complète de la pièce chez Grillparzer, *Studien zum spanischen Theater* (Werke, XVII, pp. 167—168), ou dans nos *Études sur Lope de Vega* (en russe, v + 458 + 78), St. Pétersbourg, 1901, pp. 135—141.

cuydadosas" de leurs filles et de leur honneur, mais à la longue ils sont toujours trompés, bafoués, menés par le nez. À la fin du troisième acte ils n'ont qu'à se résigner et à accepter leur triste sort. Tantôt ce sont des viejos enamorados, rivaux ridicules de leurs propres fils¹⁾. Feliciano n'est pas de ce troupeau grossier. Il nous rappelle le célèbre Pedro Crespo. Il est le seul peut-être qui sache conserver les sympathies du lecteur toute la durée de la comédie. Il est exempt de dissonances graves qu'on trouve dans les figures des Argus domestiques.

Ayant vu Lusiñano s'éloigner furtivement de la chambre de Felipa, Feliciano commence à se plaindre de son sort inique :

El hombre que guardar su honor previene
con vanas esperanzas engañadas
en escritorio de muger, no sabe
que en cera de su amor le haran la llave.

.
A gran ventura tengo que estuviesse
en Portugal agora mi soldado,
que si estuviesse en casa y se lo fuera,
mil estocadas a su hermana diera.

.
O Felipa cruel, de que ha servido
que alla pretenda honor tu noble hermano,
si aca le tienes tu tan ofendido,
que es su cuydado y diligencia en vano;
guardar castillo en Portugal no ha sido
de tanta gloria a su invencible mano,
como sera deshonra y maravilla,
que el fuerte de su honor pierda en Castilla (X, pp. 29, 1-4).

Il appelle sa fille. Voici ce qui se passe entre eux.

Feliciano: Si huviera verguenza en ti,
si en ti de mi sangre huviera,
quando tu afrenta se supo,
alli te cayeras muerta;
mas digo mal, que quien fue
tan animosa en la ofensa,
no parece imposible
que en la verguença lo sea.
Sabes ya lo que te quiero?

Felipa: Querras matarme?

Feliciano: Bien fuera,
pues sabes que lo mereçes.

1) Voir nos Études . . . pp. 36—50.

no os puedo dar mayores interesses,
 mas yo se bien que algun villano Midas
 diera por mi nobleza su riqueza,
 que la virtud es la mayor nobleza (pp. 31, 1-4 — 33, 1-2).

Mais le marquis se moque de ces belles paroles. Il n'épousera jamais Felipa: elle n'est pas son égale. Flora ajoute en outre:

Es passion
 Destos hidalgos de Asturias
 hazer las casas de España
 de choças de la montaña.

Mais le vieux campagnard ne cède pas. Qu'on écoute encore les paroles suivantes:

no ay señor
 sin principio en su valor,
 porque esto es en Dios, no mas.
 Los Reyes hizo la guerra,
 y ellos hizieron Señores,
 por meritos o favores,
 que hazen hombres de la tierra.
 A muchos hizo el dinero,
 porque tambien ay nobleza
 comprada con la riqueza
 que fue baxeza primero

 El noble solar que heredo
 no lo daré a rico infame,
 porque nadie me lo llame
 en el valle de Carriedo.

Ni essas armas deslucidas,
 esos mohosos arneses,
 essas lanças y paveses,
 de telarañas vestidas,
 quedaran en las montañas,
 que no me aveys vos, señor,
 tampoco herido el honor,
 que le curen telarañas.
 Ser escudero no espanta
 mi nobleza, mas sera
 despues que en mi casa esta
 por vos la baxeza tanta.
 Que antes que en ella se viera
 deshonor tan inhumana,
 se muy bien que vuestra hermana
 mi hija servir pudiera.

Alors le marquis, piqué par les derniers mots de Feliciano, lui donne un soufflet. Très belle est la scène au commencement du second acte, où nous assistons à la conversation du père et de la fille des-honorés. Le pauvre gentilhomme attend toujours son fils, mais il ne vient pas:

He sospechado que es muerto,
 que no querra la fortuna
 que tenga esperanza alguna,
 que hasta la muerte no hay puerto.
 Tu quitandome el honor,
 y el Marques el de mi cara,
 tu hermano, en quien todo para,
 matandome de dolor.
 No se que tengo de hazer,
 o vil perezosa muerte!

Felipa: Conozco que el trance es fuerte
 en que te has venido a ver,
 mas si no eres poderoso
 para vengar tus agravios,
 haz lo que los hombres savios,
 adonde es el mal forçoso.
 Remite a Dios tu vengança,
 ten para el mundo prudencia,
 porque la justa paciencia
 todo quanto quiere alcanza.
 Y si estos son flacos medios,
 matame, señor, a mi (X, 35, 1—3).

Le temps se passe, et le vengeur attendu si ardemment n'arrive pas. Il est insupportable de rester en Espagne. Feliciano cherche un emploi aux Indes (audiencia) et l'obtient.

Feliciano: Bien te puedes alegrar
 de que esta plaça me den,
 que mas en las Indias la quiero
 que en España, aunque tan graves
 para aquello que tu sabes,
 que en las Indias, Felipa, espero,
 con estar en medio el mar,
 y aver tanta tierra en medio,
 hallara mi mal remedio,
 tan imposible de hallar.
 Tu de España me destierras,
 aunque no se si deshazen
 cuydados que de honra nacen
 las distancias de las tierras.

On connaît le dénouement: Feliciano se réconcilie avec le marquis, devenu son beau fils, et lui pardonne son outrage.

Les vers que nous avons analysés contiennent quelques renseignements curieux sur Feliciano.

1. Feliciano est originaire de la Montaña, de l'actuelle province de Santander. Il a une petite propriété (casa solariega) dans la vallée de Carriedo, entre Selaya et Vega.

2. La famille de Feliciano, qui n'est qu'un escudero, ne paraît pas être noble de nacimiento, quoique la vertu constitue la meilleure noblesse. Feliciano ne tient pas au fait que ses ancêtres soient considérés comme issus du sang royal: por ventura de algun Rey sucesores. En tout cas ce fait n'est pas sûr. La famille montagnarde n'a pas été annoblie par un roi pour les hauts faits de guerre. Un des ancêtres avait acheté le brevet de la noblesse: c'est l'argent qui les a fait gentilshommes. Tel est, selon nous le sens de vers

A muchos hizo (nobles) el dinero,
 porque tambien ay nobleza
 comprada con la riqueza
 que fue baxeza primero,

car il est hors de doute que ces paroles visent Feliciano lui même.

Mais cette baxeza ne prouve rien contre l'ancienneté de la famille, qui bien peut être très vieille sans avoir été toujours noble. Ce fait est indiqué dans les vers

una torre, una casa solariega
 que en pie miró la destruccion de España
 y hasta los tiempos de Felipe llega.

On voit déjà que Feliciano nous rappelle beaucoup Felix de Vega. D'abord, les origines et les dates géographiques sont les mêmes. Toujours le Nord de l'Espagne, Vega de Carriedo, noblesse montagnarde. Non plus que dans la famille de Felix de Vega, hidalgo de executoria, la noblesse de notre Feliciano n'est pas de trop longue date. Elle n'est pas d'origine militaire: c'est l'argent qui annoblit cette famille. Puis la coïncidence presque complète des noms — Feliciano et Felix — nous dit aussi quelque chose.

3. De plus, un point dont la valeur n'est pas minime. Feliciano, pourquoi n'a-t-il pas le caractère odieux des pères de famille? Ne doit-on pas expliquer ce fait par l'amour filial de Lope, par la piété envers son père, mort depuis longtemps? Cette fois-ci Lope a voulu peindre le père espagnol du bon vieux temps, et quelques détails du portrait il les a puisés dans ses souvenirs d'enfance. Sans doute l'histoire et la poésie ne se correspondent pas exactement sur tous les points. Par exemple, Felix Vega qui fût bordador de imagineria et un homme de piété exemplaire est transformé dans notre pièce en un avocat dont la ferveur religieuse n'est pas indiquée du tout. De même les faits qui constituent l'intrigue de la comédie peuvent ne pas avoir aucun fondement historique. Qui ne connaît pas l'imagination féconde de Lope de Vega? Peut-être il a inventé toute l'intrigue, peut-être il a travaillé sur quelques faits véridiques puisés ailleurs. Peu importe! Dans ce cadre poétique Lope a mis quelque chose de l'histoire de son père, idéalisée sans doute, mais pas tout à fait imaginaire.

Sa sympathie pour Feliciano et quelques points essentiels de la biographie du vieillard constituent une présomption assez forte en faveur de notre conjecture.

Camille Chabaneau et les troubadours du Périgord.

Par

A. Dujarric-Descombes à Périgueux.

Il fut un temps où la littérature romane était comme un terrain réservé où de rares initiés pouvaient mettre le pied. Il fallait une volonté bien énergique et la proximité d'une grande bibliothèque pour étudier cette poésie qui s'épanouit d'une façon si merveilleuse au moyen âge sur tout le sol de la France méridionale.

Le public ne méritait pas tout-à-fait l'accusation d'indifférence lancée contre lui. Il était pour ainsi dire impossible aux non-spécialistes de se renseigner ailleurs que dans des livres arriérés et très incomplets ou dans d'indigestes compilations.

Notre génération, malgré sa curiosité d'exotisme, accorde un regard plus complaisant à cette source tant négligée autrefois de notre littérature nationale. Il a fallu que le félibrige, en se réclamant de ses illustres prédécesseurs les troubadours, vînt travailler de toutes parts à la renaissance de la langue d'oc. A côté des poètes et des prosateurs suscités par lui, il s'est rencontré aussi des linguistes et des philologues qui l'ont admirablement secondé dans son expansion. A l'impulsion qu'il a donnée l'on a dû la création dans les universités de chaires spéciales, où l'on s'est occupé de nos dialectes méridionaux. Longtemps avant la fondation de son Bournat, le Périgord avait, dans une large mesure, participé à leur relèvement. Deux de ses enfants, — lauréats de l'Institut —, ont popularisé, l'un à la faculté des lettres de Montpellier, l'autre à celle de Lyon, un enseignement ignoré avant eux. J'ai nommé M. Camille Chabaneau et M. Léon Clédat.

Le premier de ces deux savants dirige, depuis bientôt quatre années, les travaux de notre Ecole félibréenne avec une compétence à laquelle je suis heureux de pouvoir rendre ici hommage en lui consacrant ces lignes. Mon intention n'est pas d'analyser ces traités de linguisti-

que devenus désormais classiques comme la *Grammaire limousine*¹⁾ ni d'énumérer la longue série de ces ouvrages aussi intéressants par leur portée historique que recommandables par leurs qualités littéraires publiés ou commentés par lui. On connaît l'importance de ce bagage philologique, qui lui a valu en France et à l'étranger, surtout en Italie et en Allemagne, une si légitime réputation. Je veux simplement rappeler la part prépondérante qu'il a prise à la vulgarisation de cette poésie limousine et périgourdine du moyen âge qui, grâce à sa perfection, eut l'insigne honneur d'éveiller l'inspiration lyrique chez les nations alors accessibles à une influence littéraire.

C'est à M. Chabaneau que l'on doit le meilleur exposé des règles de l'idiome vulgaire qui, en Espagne, donna son nom à la langue d'oc, et qui est l'un des grands dialectes et l'un des plus nettement caractérisés de cette langue.

La dénomination de limousin, appliquée à la langue commune du midi de la France, fut due, non pas à des causes indépendantes de la langue elle-même, comme celle de provençal qui vint de ce que au XI^e, au XII^e, et encore parfois au XIII^e siècles on comprenait sous le nom de Provence tout le territoire de l'ancienne Provincia romana et même de l'Aquitaine, mais à une supériorité alors reconnue de ce dialecte. Et M. Chabaneau ajoutait avec raison que la renommée des troubadours originaires de la contrée où le limousin était parlé, non pas précisément le pays de Limoges même, qui n'en a produit aucun de notable, mais surtout ce qui forme aujourd'hui les départements de la Dordogne et de la Corrèze, dût aussi beaucoup contribuer à rendre ce dialecte illustre entre tous. Il faisait observer que sur environ 450 troubadours, dont l'histoire littéraire enregistre les noms, vingt au moins naquirent dans le pays circonscrit par les limites de ces deux départements. Parmi ceux-ci Bernart de Ventadour, le plus grand nom peut-être de la poésie provençale, et Gaucelm Faydit appartiennent à la Corrèze; quatre autres sont dignes avec eux de compter parmi les plus fameux qu'on puisse citer: Bertran de Born, le guerrier-poète d'Hautesfort; Giraut de Borneil, de la paroisse de Saint-Gervais d'Excideuil; Arnaut Daniel, de Ribérac, que Dante célèbre comme les maîtres de la poésie lyrique dans chacun des grands sujets qu'elle peut se proposer, et Arnaut de Marcuil, le Pétrarque de l'Occitanie²⁾.

Le Périgord peut donc se vanter à bon droit d'avoir encore très

1) Voir le rapport que je lui ai consacré dans le *Bulletin de la société historique et archéologique du Périgord*, tome IV, page 127.

2) Sur la langue romane du midi de la France ou le Provençal, Toulouse, Privat, 1885.

grandement aidé à faire du dialecte, qui emprunta son nom à l'une de nos provinces limitrophes, la langue littéraire et classique des provinces d'Outre-Loire; en sorte que l'histoire de la littérature limousine et périgourdine au moyen âge ne serait rien moins que l'histoire de la littérature dite provençale toute entière.

Dans un court précis, M. Chabaneau a cité les auteurs qui appartiennent à notre province par leur naissance ainsi que les ouvrages anonymes qu'il savait ou pouvait légitimement supposer y avoir été composés. Dans cette double liste il a compris ce qui est non seulement du Limousin proprement dit, mais encore de la partie du Périgord où se parlait et où se parle encore le dialecte dit limousin, et de plus les poètes qui, nés dans les pays voisins de langue d'oïl, Poitou, Saintonge, Angoumois, avaient adopté pour instrument de leurs pensées la langue du Limousin¹⁾.

Bertran de Born, Giraut de Borneil et les deux Arnaut tiennent une place d'honneur dans cette revue rétrospective des chantres de la langue d'oc. « Ces quatre poètes, dit-il, étaient proprement périgourdins; mais le pays des deux premiers dépendait, de leur temps, de la vicomté de Limoges; et quant aux deux autres, la langue qu'ils parlaient et qu'on parlait autour d'eux ne devait pas différer alors plus qu'elle ne le fait aujourd'hui du limousin proprement dit. Arnaut de Mareuil, qu'on a pu appeler, non sans quelque exagération, le Tibulle de l'Occitanie, est un poète tendre et délicat, qui rivalise souvent avec Bernart de Ventadour, mais qui ne saurait, pour l'ensemble de ses œuvres, lui être comparé. Son homonyme et voisin, Arnaut Daniel, a eu l'honneur, encore inexplicable pour nous, d'être considéré par Dante et Pétrarque comme le type le plus parfait du chantre de l'amour; quant à Giraut de Borneil et à Bertran de Born, Dante les a placés, avec Arnaut Daniel, mais à bien plus juste titre, au sommet du Parnasse provençal, Bertran de Born comme poète des batailles, Giraut de Borneil comme interprète éloquent des idées de vertu, d'honneur et de justice. »

A ces deux derniers jugements nous ne pouvons que souscrire. Nul n'ignore ce que fut Bertran de Born; on connaît moins Giraut de Borneil, que ses contemporains ou successeurs immédiats appelèrent le maître des troubadours, et qui mérita ce titre par la dignité de sa vie, l'élévation de ses sentiments et la perfection de son art.

A ces poètes, que bien peu, parmi ceux des autres provinces de la langue d'oc, ont égalés, il ajoute les noms de Bertran de Born le

1) La langue et la littérature du Limousin, Montpellier, 1892.

filz (1200—1230), dont on possède deux ou trois pièces dans le même genre que celles de son père; de Bertran de Preissac, auteur de deux pièces dont une est disputée par d'autres troubadours; de Gausbert de Pucibot, dont on connaît une quinzaine de pièces, moins intéressantes que sa biographie; de Guilhem de La Tour, héros d'une touchante aventure d'amour, auteur aussi d'une quinzaine de pièces; de Peire de Bocignac, dont il reste deux pièces, et de Peire de Vergt, dont on n'a qu'une seule chanson, désormais restitué au Périgord, tous d'un mérite moindre.

Il termine cette liste perigourdine en mentionnant l'auteur anonyme du cantique de St. Jean-Baptiste, chanté à Périgueux le jour de la fête de ce saint.

Ce ne fut que vers la fin du XVI^e siècle que cette belle langue des troubadours de plus en plus comprimée par le progrès de la langue française, devint décidément un patois; mais comme on l'a fait remarquer, ce patois lui-même est resté tellement pénétré de l'antique inspiration qu'il n'a cessé de produire des poètes et des meilleurs. Aussi M. Chabaneau, faisant allusion à la renaissance de notre langue maternelle, ne manquait pas de nommer le plus digne représentant de notre province linguistique dans le mouvement félibréen, Auguste Chastanet, auquel le Bournat vient d'élever un buste à Mussidan.

Indiquer simplement ainsi les noms des principaux écrivains qui jetèrent sur notre idiome périgourdin un si vif éclat n'a pas suffi à l'activité du professeur de langue et de littérature romanes. Des chansonniers provençaux, conservés dans diverses bibliothèques françaises, italiennes ou espagnoles, contenaient les biographies des troubadours et formaient dans leur ensemble un «document de premier ordre non seulement pour l'histoire de la littérature, mais encore et surtout pour celle de la société du midi de la France au moyen âge». M. Chabaneau entreprit la publication de ces biographies. Elles sont presque toutes anonymes; mais Hugue de St. Circ, qui était lui-même troubadour, se nommant comme auteur de la vie de Bernart de Ventadour et de celle de Savaric de Mauléon, leur docte éditeur incline à penser qu'il en avait composé d'autres, peut-être même la plupart de celles qui restent, notamment celle de Gausbert de Pucibot. On lui saura gré d'avoir intercalé ou ajouté dans ce recueil complet de biographies provençales des extraits d'auteurs latins du même temps concernant divers troubadours, et même quelques récits italiens contemporains ou peu postérieurs¹⁾.

1) Les biographies des troubadours en langue provençale publiées intégralement pour la première fois avec une introduction et des notes, Toulouse, Privat, 1885.

Ces biographies sont classées par régions et par dates. C'est sous le premier chapitre consacré aux poètes de l'Aquitaine (Guyenne, Gascogne, Saintonge et Poitou), que nos érudits locaux s'occupant des troubadours périgourds, — et ceux-ci sont nombreux depuis Saïl d'Escola jusqu'à Guilhem de La Tour, — trouveront à exploiter une mine des plus riches. Nous ne devons pas oublier de mentionner l'appendice, fruit de recherches personnelles où M. Chabaneau donne une liste alphabétique de tous les poètes ou auteurs provençaux dont les noms nous ont été conservés depuis les origines de la langue jusqu'à la fin du XV^e siècle avec indication de leurs œuvres publiées ou inédites, et le répertoire méthodique des ouvrages anonymes de la littérature provençale, historiques, romanesques ou religieux, au nombre desquels il place la traduction perdue de la vie latine de St. Sacerdos¹).

Pour ajouter encore à l'illustration du Périgord littéraire, notre président ne s'est pas contenté de mettre au jour de nouveaux textes de nos troubadours²), il a signalé avec une incontestable autorité dans les fragments du mystère des Innocents découverts en 1853 lors des premières réparations de la basilique de St. Front l'échantillon le plus ancien de la poésie dramatique provençale; et, comme la pièce dont faisaient partie ces précieux fragments fut jouée à Périgueux au XIII^e siècle, c'est-à-dire longtemps avant l'époque à laquelle remontent les témoignages les plus reculés que l'on connaisse de semblables représentations dans les pays de langue d'oc, il en tirait cette conclusion si flatteuse pour les Périgourds que leur province, comme elle fut incontestablement le berceau de la poésie lyrique et de la poésie narrative dans la France méridionale, y fut aussi celui de la poésie dramatique³).

Quelle reconnaissance les amis de la littérature romane ne doivent-ils pas au maître dont le labeur persévérant a pu mener à bonne fin une œuvre aussi considérable! J'ai essayé d'en donner, à l'intention de mes jeunes collègues, un abrégé succinct: j'espère qu'il suffira pour leur montrer combien l'Ecole félibréenne du Périgord, si soucieuse du maintien de la langue des aïeux, doit être fière d'avoir un tel président.

1) «Il est bien à souhaiter, — dit-il ailleurs, — que cette traduction en vieux périgourdin de l'ouvrage de Hugue de Fleury se retrouve». (Notes sur quelques manuscrits provençaux perdus ou égarés, Paris, Maisonneuve, 1886).

2) Poésies inédites des troubadours du Périgord, Montpellier, 1885.

3) Fragments d'un mystère provençal découverts à Périgueux, publiés, traduits et annotés, Périgueux, 1874; avec notes complémentaires dans la Revue des langues romanes (Janvier—avril 1875).

Herran ou l'Arlot-qui-pleure Eglogue 4^e de Pey de Garros.

Par

J. Ducamin à Mt. de Marsan (Landes).

Des huit églogues que contiennent, entre autres choses, les *Poesias*¹⁾ de Pey de Garros, les plus remarquables sont certainement la 2^e et la 4^e, deux monologues mis, l'un dans la bouche d'un malandrin dans la force de l'âge, en pleine activité et en plein succès et que nous pourrions intituler: *l'Arlot-qui-rit*; l'autre dans la bouche d'un malandrin condamné à l'inaction par la paix, vieilli d'ailleurs et infirme et se préparant à mourir de faim sur quelque fumier: *l'Arlot-qui-pleure*.

Nous aurions aimé ne point séparer ici ces deux peintures qui si naturellement forment diptyque. Mais, pour plusieurs raisons obligé de choisir, et voulant donner à nos lecteurs du génie de Garros l'idée, sinon la plus juste, du moins la plus favorable, nous leur présenterons la seconde, que nous croyons la meilleure.

Le pittoresque en est moins chargé que celui de la première mais aussi est-il moins grossier et de meilleur goût. Le coloris encore en est moins monotone. Au lieu de tons uniformément violents et crus, à côté de couleurs sombres nous en avons de brillantes et il en est même d'intermédiaires. C'est qu'en nous peignant ses misères de l'heure présente, Herran évoque ses splendeurs d'autrefois. Quoi de plus naturel? Il nous fait ainsi un tableau complet de son existence,

1) *Poesias — Gasconas de Pey de — Garros Laytorès dedicadas a — Magniphic e poderos Prin — cep lo Princep de Na — uarra son Seño — a Tolosa — per Iammes Colomes Impremedo Iurat — de l'Vniversitat. 1567.* — Telle est la portée du précieux et rare exemplaire qui appartient à M^{lle} Tailbade, fille de l'éditeur de Dastros (chez Tross 1867—9) et dont nous devons la connaissance et la communication à M^r Jeanroy. C'est à cet exemplaire qu'est emprunté notre texte.

fort propre, d'ailleurs, à lui gagner nos sympathies qui ne vont guère à son rival, l'heureux Mauberdot. Dans le fond c'est le passé, dans un lointain qui le poétise, sans en éteindre l'éclat, trop puissamment avivé par les tristesses et les ombres du premier plan, mais non sans en atténuer les horreurs. Devant ces crimes d'ailleurs et pour nous les faire perdre de vue davantage encore, passent des souvenirs d'enfance qui les expliquent et les excusent¹⁾. Enfin tout à fait en avant, sous nos yeux, nous avons l'expiation, le présent pitoyable, qui crie miséricorde et finit de nous désarmer, tellement il est vrai:

Que c'est être innocent que d'être malheureux.

Pittoresque mieux dosé et plus décent, coloris plus varié, héros plus sympathique: voilà déjà de sérieux avantages de la quatrième églogue sur la seconde. Ce n'est pas tout. Avec Mauberdot Garros intervient parfois avec ses souvenirs de pastorales grecques et latines, si déplacés dans la bouche de ce si peu idyllique personnage²⁾.

Il s'est effacé tout à fait devant Herran, jusqu'à lui laisser le soin, qu'on aurait cru ne pouvoir incomber qu'au poète lui même, d'associer la nature à ses tristesses. On verra, en se reportant au texte³⁾ avec quel naturel, quelle simplicité de moyens, quelle sobriété, notre pauvre hère s'acquitte de cette difficile mission et produit un effet qui peut fort bien faire songer au 5^e acte de Cyrano de Bergerac. C'est d'une mélancolie moins somptueuse et grandiose, mais plus aigüe et plus pénétrante.

Garros n'a d'ailleurs si bien réussi ses portraits de soldats maraudeurs que parce qu'il s'inspirait ici de la réalité et peignait ce qu'il voyait, comme le fera, quelques années plus tard, à l'autre bout de la France le Lorrain Jacques Callot. Il y avait, entre les *Misères et Malheurs*

1) Garros était calviniste et cela se sent au portrait qu'il nous fait ici du curé Duran et ailleurs de frère Zop et de frère Gasc. Le cas de frère Zop est le plus curieux: après nous avoir dit pis que pendre du passé et du présent de cet ermite, il lui fait néanmoins donner à une de ses pénitentes d'excellents conseils et qui ont le plus heureux effet.

2) Par ex. vv. 13—15:

*Plus no vau hene las viuêras
Ny plus podá las vidaugueras
Dam nostes aoms maridadas.*

Ou encore vv. 90—93:

*Au só dam lo lagét no susi
Mentre que la cañota cauda
La terra assecarada escauda
E l'arromic goarnix sa clóta.*

3) v. 157 sq.

de la guerre de ce dernier et maints passages de nos poètes gascons du XVI^e et XVII^e siècles matière à un rapprochement qui a été fort bien fait par M^r A. Jeanroy¹). Les dessins de l'un rendent témoignage aux descriptions des autres, car ils pourraient leur servir d'illustrations aussi exactement que s'ils eussent été faits pour elles et d'après elles, sur commande; comme, par exemple, pour nous borner à un trait de notre églogue²), la planche 16 où nous voyons, dans la rue d'un village, quatre héritiers des infortunes de Herran, mourir adossés à des fumiers: les seules couches un peu molles et un peu chaudes qui leur restassent accessibles. Des prêtres viennent là leur porter les derniers secours de la religion, qu'ils paraissent recevoir contrits et résignés.

A ce propos, notons l'absence complète de tout sentiment religieux dans cette *Egloga*. Cela ne peut qu'étonner de la part d'un traducteur des Psaumes, de la part d'un poète qui déclare dans la dédicace de ses *Poesias*³) que s'il avait le génie épique, il ne chanterait point la guerre de Troie, mais:

*Iosué, Gedeon, e Samson cantari,
Los grans amics David e Ionathas diri,
E ço que noste Diu a obrat hortament
Per sos bos servidos contra l'Ethnica gent;*

et qui encore, dans ses *Vers heroic*z si volontiers nous parle de Dieu à propos des Sylla, des Néron et autres grands criminels de l'Antiquité. Ce Dieu craindrait-il donc de s'encanailler avec les petites gens et les pécheurs de basse classe, ses préférés jadis, et ne saurait-il d'ailleurs être que justicier? Ne sent-on pas encore ici que notre poète est calviniste et d'une doctrine un peu dure et aristocratique? Quoi qu'il en soit, même du point de vue purement esthétique, il est fâcheux qu'au souvenir de ses crimes Herran ne balbutie pas quelque parole de remords, et, devant l'excès de ses misères quelque parole d'espoir en Dieu et en son infinie miséricorde.

Versification et orthographe.

Nous ne pouvons que laisser à l'auteur d'une réédition, fort désirable, des œuvres de Garros le soin de faire une étude complète de sa prosodie et de son orthographe. Nous nous bornerons à donner ici sur l'une et l'autre, quelques notes relatives à notre texte.

1) Dans un article de la *Revue des Pyrénées*, 2^e trim. 1905, consacré à Guillaume Ader et intitulé: *Une Henriade Gasconne*, p. 19—21 du tirage à part.

2) v. 155—6.

3) v. 85—88.

I. Versification.

1° Aux vers 123—124, *despens* et *tems* assonnent plus qu'ils ne riment. Aux vers 19—20 il est possible encore que *Duran* ait une *n* dentale et rime assez imparfaitement avec *caperan* qui a une *n* gutturale.

2° Il est quelques mots dont la diérèse est à noter: *amarri-āt* v. 7, *esco-ada* v. 75, *hi-ólas* v. 61, *mesti-erai* v. 152, *nervi-ätz* v. 14; *oli-erai* v. 138, *parri-óla* v. 136. — Ces diérèses sont indiquées assez souvent, mais pas toujours, par un signe que nous rendons par le tréma et qui ressemble à un accent circonflexe dont les deux branches ne se rejoindraient pas complètement. Faut-il comprendre que là où la diérèse n'est pas marquée, elle était conforme à l'usage? Nous ne le croyons pas. Nous avons plutôt ici une de ces inconséquences qui abondent dans l'orthographe de Garros. Cf. infra.

3° Relevons aussi quelques synérèses: *boe* v. 152; *hoast* v. 58; *io e* vv. 123, 125, 148; *soen* v. 83. Dans tous ces cas, la synérèse devait être conforme à l'usage, sauf peut être dans *io e* qui, dans l'usage, se disait, sans doute: *io qu'e*. Reste encore *ua*, monosyllabe aux vv. 58, 125 ce qui était probablement régulier, pour si étrange que cela paraisse, puisque Garros juge bon d'indiquer la diérèse au v. 117 et que cette même synérèse se retrouve dans *duas* v. 160.

II. Orthographe.

Garros se croyait capable, si les imprimeries lui eussent offert des ressources suffisantes d'imaginer: «une orthographe si certaine que le plus étrange d'Allemagne n'eût pu faillir de bien lire et prononcer le Gascon¹⁾». Peut-être se faisait-il illusion.

1° Il prend à l'orthographe espagnole son *ñ* = *n* mouillée, ce qui est un heureux emprunt: v. 13 *goasañauan* etc.

2° Il lui prend aussi son *x* qui, à l'époque, sonnait comme *ch* français, ce qui rend inutile, fort gratuitement, ce même *ch*: v. 39 *greixos* = *greichos*; v. 51 *pux* = *puch*, etc.

3° Préoccupé, sans doute, comme le seraient encore quelques gasconnisants de nos jours, de rattacher nos dialectes au Grec, il emploie un *e* qui nous paraît un souvenir de l'*η* et remplace constamment *f* par un *ph* chargé probablement de nous rappeler le *φ*: v. 89 *e* (*habeo*) etc.; v. 19 *garrophlard*; v. 84 *phret* etc.

4° Tout persuadé qu'il est de l'antériorité du gascon par rapport au latin²⁾ il n'en tient pas moins compte de l'orthographe de ce dernier: pré-

1) cité par Michelet p. 14.

2) Dans son *Epistola* 2, il parle d'une vieille littérature gasconne disparue œuvre des gascons *antiez*, qui avaient notamment écrit *de re rustica* v. 73—76:

occupations étymologiques qui ne s'accordent guère avec des ambitions phonétiques. C'est ainsi qu'il maintient le *v* latin, partout où il sait le reconnaître: v. 2 *vente*; v. 3 *vist*, etc. S'il écrit v. 72 *labetz* c'est qu'il ne sait pas avoir affaire à *vicem*.

5° Il n'est pas toujours conséquent avec lui-même: v. 55 *mouri*; v. 119 *pourin*, alors que *ou* est écrit d'habitude *o*. — v. 14 *quant*, v. 54 *qun*; v. 107 *goarnizon*, v. 122 *garnizon*, etc.

6° Son accentuation paraît fantaisiste: v. 9 *mezera* et v. 10 *magrêra*; v. 26 *êra* et v. 44 *êra*; v. 29 *tzia* et v. 30 *clercia*. — Pourquoi l'apostrophe de *ta'leu* v. 41? Pour remplacer l'*n* de *tan*? Mais pourquoi encore celle de *nos' autz* v. 50? Pourquoi v. 142 l'accent de *mosserigàs*?

7° Quant à la ponctuation, nous l'avons conservée également, si imparfaite qu'elle soit, comme document, et parce que nous avons pensé que notre traduction indiquait suffisamment comment nous ponctuions nous-même notre texte.

Egloga 4.

Herran.

Las com dromiré jo d'aneyt,	Egadau mes qu'au tems present:	
Lo pe leugé, lo vente voeyt?	Ara la praubetat mezera,	
Io-m son vist minjado dispost	La malanansa, e la magrêra,	10
De Iaques Bonhome ses cost,	A heyt de mas camas huzétz,	
5 Io-m son vist goalhard, arpastât	E de mos dus bras calametz:	
Deu ben per autru conquistat,	Manta spizou me goasañauan	
Amarriât, gras, e luzent,	Mos bras nerviätz, quant bandauan	

Eglogue 4.

Ferdinand.

Hélas, comment dormirai-je, moi, cette nuit, le pied léger, le ventre vide¹⁾? Je me suis vu mangeur dispos de Jacques Bonhomme, sans que cela me coûte rien. Je me suis vu gaillard, repu du bien par autrui amassé, vigoureux, gras et luisant et gai plus qu'en ce temps-ci. Maintenant la pauvreté ladre, la maladie et la maigre chère ont fait de mes jambes des fuseaux et des chalumeaux de mes deux bras. Ils me gagnaient mainte paie mes bras nerveux lorsque sans rouet ils bandaient

Et qant a la causa rustica — Etz n'auen descriut la practica

Qui per Columella es estada — Despuz en Latin translatada.

Edition. v. 3: *Io m'son* — v. 4: *bon home* — v. 5: *Io m son* —

1) Ces deux vers sont vraisemblablement empruntés à quelque refrain de chanson populaire. S'ils étaient de Garros, on ne s'expliquerait guère le 1^{er} hémistiche du second, qui convient si mal à son vieil écloppé de Herran.

- | | | | |
|----|----------------------------------|-------------------------------------|----|
| 15 | Las balestas ses polejos: | De carsalada vn gros quarté | |
| | Que mau hoec arda l'arraujos | Que lo deiost, quant la minjaau, | |
| | Magisté, qui m'es cap, e cauza, | Sur son Breviari talhucaua: | |
| | Que mon cós ta' mau s'arrepauza: | Més per aqo l'vnctat greïxos | |
| | Aqet garrophlard caperan | Era plus lis, no pas plus dos | 40 |
| 20 | S'aperaua mossen Duran, | Ans ta' léu que volé parlá | |
| | Et no sabé legí, ny scriue, | Nos hazé de paou tremolá. | |
| | Ny plan parlá, ny mes plan viue, | Vn iorn, don plan jo m'arrecordi, | |
| | Més damb aqo lo perpitós, | Qu'èra la hesta de sanct Geordi, | |
| | Com vn gat borni despieytós, | Me myèc a las aubaredas, | 45 |
| 25 | Per enseña noste logát | Au prop de nostas pomaredas, | |
| | A grans dinés èra logát, | On, per m'auè sentit a l'alh, | |
| | Los bossétz deus pagés curaua, | Et m'arrapéc per mon tubalh, | |
| | E granas collectas tiraua, | E-m tirossec a la laqera | |
| | Vn jorn se vantéc a ma tziä | Deus porcz, qui propdenos'autz èra. | 50 |
| 30 | Qu'et hera doctos en clercia | Pux me hec, per assorelhá | |
| | Totz los enhans de sa crambada, | Mas vestiduras, despulhá | |
| | Més que per dessus la mezada | Ta reule nud, com jo nascu, | |
| | Cadun mustrés honestetat, | En mala hora, qan no poscu | |
| | E ly portés de gratuitat | Mourí, tapec la mayrolèra | 55 |
| 35 | Vn bon present, jo ly porté | M'agoc botat en la cuñera: | |

les arbalètes. Que feu d'enfer brûle l'enragé maître d'école qui est la cause première que mon corps se repose si mal. Ce grand escogriffe de curé s'appelait monseigneur Duran. Il ne savait ni lire ni écrire, ni bien parler, ni, non plus, bien vivre. Mais, avec cela, ce peu disert personnage, irritable comme un chat borgne, pour enseigner notre école, était loué à grands frais. Il vidait les goussets des villageois et percevait de fortes contributions scolaires. Un jour il se fit fort devant ma tante de faire docteurs en clergie tous les enfants de sa classe pourvu que, en sus du mois, chacun se montrât bien appris, et lui portât, à titre gracieux, un bon présent. Moi je lui portai un gros quartier de porc salé, que l'imposteur, lorsqu'il en mangeait, découpait sur son bréviaire. Mais avec cela, l'oint graisseux, avait les lèvres plus lisses, il ne les avait pas plus tendres. Au contraire, dès qu'il parlait, il nous faisait trembler de peur. Un jour dont je me souviens bien, c'était la fête de Saint-Georges, il me mena aux saulaies près de nos plants de pommiers où, pour avoir senti que je sentais l'ail, il m'agrippa par la crinière et me traîna à la mare aux porcs qui était près de nous. Puis, pour faire sécher mes vêtements au soleil, il me fit mettre aussi misérablement nu que je naquis, à la male heure, puisque je ne pus mourir aussitôt que l'accoucheuse m'eut mis au berceau. Le vilain drôle avec son

v. 37: quāt — v. 43: dō plā — v. 44: sāt — v. 49: E m't. — v. 50: denos' —

- | | | |
|--------------------------------|--|-----|
| Lo Tacañ, dam sa mandossana | Mantas montañas e pujadas, | |
| Heccajevnhoastlongcom'uacana | E mantas riberas passadas: | 80 |
| Don et me borreléc taument, | Tant de neu svu cap m'ès cajuda, | |
| 60 Que jo podi ha segrament | E tant de ploja m'è beguda: | |
| Qu'a granas hiòlas ma sang | Ta soen au seren de la neyt | |
| Txarritaua de mon cós blanc, | Torrat de phret e heyt lo goeyt | |
| E hazé cambiá de colo | Tantz bos hostaus e jo pilhatz, | 85 |
| E secá l'herba de dolo. | Tant de bos homes desgolhatz, | |
| 65 Atau tractát, despux en cá | Tant de gojas a mau botadas | |
| No pensé qu'a horanizá, | Plan dignes [sic] d'este arrecaptadas: | |
| Qauqe tems aprop s'amassec | Tant de plagas e recebudas, | |
| Gendarmariá, qui passac | E scaramossas sostengudas: | 90 |
| Per noste bourg, e mon borren | Mon cos ta mau ès abilhát, | |
| 70 S'en anec a huta, ta leu | Qu'et sembla vn crièt trauquilhát: | |
| Que sentic vengue la tempesta: | Prezát èri de valentiza, | |
| Labetz me semblec que la pesta | Iamés tacát de coardiza. | |
| M'auè leixat, e tot lo mau | Italia la cobezejada | 95 |
| Passat, n'estimé plus vn clau: | Portann l'enseña e pajerada, | |
| 75 Vn cap-d'escoada vengoc | Tostem liphre, tostem heytis, | |
| Qui per son ragatx me prengoc: | Labetz jo minjauí pastis, | |
| Per aixi, de petit en sus | En ayga de rosas nadaui. | |
| Portat e las armas dessus: | Quant en batalha m'en anauí: | 100 |

coutelas abattit une houssine longue d'une canne, dont il me battit si fort que je puis faire serment que mon sang giclait de mon corps blanc par grandes fioles, faisait changer de couleur et sécher l'herbe de compassion. Ainsi traité, dorénavant je ne songeai qu'à quitter mon nid. Quelque temps après s'amasèrent des gens d'armes qui passèrent par notre bourg, et mon bourreau prit la fuite dès qu'il sentit venir l'orage. Alors il me sembla que la peste m'avait lâché et je ne prisai plus un clou tous mes vieux maux. Un chef d'escouade vint qui me prit pour goujat. C'est ainsi que dès mon enfance j'ai toujours porté les armes. J'ai gravi maintes montagnes, passé maintes rivières. Tant de neige m'est tombée sur la tête et j'ai bu tant de pluie! Si souvent, au serein de la nuit, transi de froid, j'ai fait le guet; j'ai pillé tant de bonnes maisons, égorgé tant de bons bourgeois, mis à mal tant de jeunes filles bien dignes d'être mariées! J'ai reçu tant de blessures et soutenu d'escarmouches! Mon corps est en si mauvais état qu'il semble un criblé troué. J'avais nom de vaillant, jamais on ne m'accusa de lâcheté. Cette Italie si désirée je l'ai arpentée comme porte enseigne, toujours gras, toujours replet. Alors je mangeais du pâté, nageais dans l'eau de rose. Quand j'allais à la bataille¹⁾, j'avais un tel

v. 77: *ensus* — v. 92: ou *crièt*, accentuation douteuse —

1) On pourrait encore rattacher le v. 100 à la phrase précédente.

- | | |
|---|---|
| <p>La gloria, e la reputation,
 Me tenguén en tau devotion,
 Qu'et me semblaua que la goerra
 Hos lo solet ben de la terra:
 105 A l'estiu si mau jo passauï,
 A l'yuern m'arrecompensauï,
 En ma goarnizon retirat,
 On éri mosseñe aperat:
 Tabe qui m'agos contemplát
 110 Servit en taula d'un bon plat,
 Vestit en duc, no m'agos ges
 Pres per rustic, ny vilatges:
 Autant me dauï de [sic] tonut
 Com deu ras, Atau despenut
 115 e [sic] ma joenessa alegrement,
 Ses aue degun pensament.
 Tostem hortuna n'es pas uä,
 E qui no pensa a la vielhuä,
 E que de pourin om ven rôssa,
 120 Dauant tems debara en la hossa.
 Despux la patz hoc publicada,
 E nosta garnizon voeytada,</p> | <p>Io e trop apres a mos despens
 Qu'es de mau emplegá son tems:
 Io e portat ua pauca moneda, 125
 E qauqe habilhament de seda,
 Més tot aqo hoc leu trossat,
 E dam galaphres despensat.
 Aras esclossit, escassit,
 Ahumat, ahamat, lassit, 130
 Desanat, desagat, dolent,
 Cargat d'escàta, e magolent,
 Gauta-cozut mus-aguzat,
 Clotut deus cèilhs, espeluzát,
 Plen de breguent e d'aygarola 135
 Deu monde son la parriöla:
 Tantson deumendreesquilhondrát,
 Q'un tapás d'oliera ondrat,
 Ma boca porti tant eixuga
 Que lo tést de l'arrota cruga: 140
 Los camparós, e las cruzaugas,
 Las mosserigàs e las maugas,
 Las rasicz sonu mon companatge,
 E l'aiga blossa es mon beuratge,</p> |
|---|---|

culte pour la gloire et la réputation qu'il me semblait que la guerre fût l'unique bien de ce monde. Si l'été j'avais du mal, je me dédommageais l'hiver, retiré dans ma garnison où l'on m'appelait monseigneur. Aussi qui m'eût contemplé servi à table d'un bon plat, vêtu en duc, ne m'eût point pris pour un paysan ni pour un villageois. Je me moquais du tondu comme du pelé. C'est ainsi que j'ai dépensé ma jeunesse joyeusement sans avoir de souci. La fortune n'est pas toujours égale, et qui ne pense pas à la vieillesse et que de poulain on devient rosse, prématurément descend au tombeau. Depuis que la paix a été proclamée et notre garnison licenciée, je n'ai que trop appris à mes frais ce que c'est que de mal employer son temps. J'ai rapporté quelque argent et quelques effets de soie. Mais tout cela fut vite troussé et dépensé avec des goinfres. Maintenant sans forces, fini, enfumé, affamé, flétri, épuisé, démoli, dolent, chargé de squames et malade, les joues creuses, le nez long, les yeux caves, décati, plein de plaques rouges et d'humeurs, je suis le rebut du monde. Je suis aussi considéré du moindre loqueteux qu'un vieux bouchon d'huillier. J'ai la bouche aussi sèche qu'un tesson de cruche cassée. Les champignons et les palomets, les mousserons et les mauves, les racines sont mon fricot, et l'eau pure est ma boisson. Je fais la chasse aux escargots à travers les pierres.

145	Cassi lymacz per las arrôcas,	Io creñi que jo m'en iré	155
	Io hey mon pan de las pelocas	Mouri deguens vn hemeré.	
	Deus porcz assadoratz leixadas.	Entretant lo jorn s'es honut,	
	Io ę minjat totas mas eixadas	E lo sorellh s'es esconut,	
	Mas pigassas, e herramens,	Au ceu déjà sonn las estelas	
150	No sâbi podá, laura mens,	Io m'en vau donc entre duas telas,	160
	Io no son pas bon majorau	Dam l'ardit que dauant la man,	
	Bon boé, ny bon mestierau,	Me qau pagá deqia domán,	
	Ny de malaus costozido,	Més com dromirê jo d'aneyt	
	Més be serí bon tostado	Lo pé leugé, lo vente voeyt:	

Je me sers comme pain des épluchures que laissent les porcs soûls. J'ai mangé toutes mes bêches, mes cognées et mes outils. Je ne sais pas tailler la vigne, labourer encore moins. Je ne suis pas bon berger, bon bouvier ni bon artisan, ni garde malade; mais que je serais un bon rôtiiseur! J'ai bien peur de m'en aller mourir dans un fumier. Entretemps le jour s'est fondu et le soleil s'est caché. Au ciel déjà sont les étoiles. Je m'en vais donc entre deux draps, avec le liard que par avance il me faut payer jusqu'à demain. Mais comment dormirai-je, moi, cette nuit, le pied léger, le ventre vide!

Notes.

Nous avons cru bon de classer ces notes selon l'ordre alphabétique des mots qu'elles concernent: ce qui leur donne l'aspect d'un petit vocabulaire. Mais un vocabulaire devrait être complet: ce qui n'est pas le cas du nôtre. Nous y avons omis tous les mots qui ne nous paraissaient pas avoir le moindre besoin de commentaire. Lorsque nous renvoyons à Mistral ou à Lespy c'est, le plus souvent, sans les citer, parce qu'il nous semble que ce sont là deux œuvres que tout gasconnisant doit avoir dans sa bibliothèque. Ces notes renferment quelques abréviations dont voici la liste et le sens:

Ader = *Poésies de Guillaume Ader, publiées avec notice, traduction et notes* 'I' *lou Gentilome Gascoun* par A. Vignaux . . . 'II' *lou Catounet Gascoun* par A. Jeanroy; Toulouse, Privat, 1904.

Archives = *Archives de la ville de Lectoure . . .* par P. Druilhet; Paris, Champion; Auch, Cocharaux, 1885.

Comptes consulaires de la ville de Riscle de 1441 à 1507, publiés par P. Parfouru et J. de Carsalade du Pont; Paris, Champion; Auch, Cocharaux 1892.

Costantin = *Atlas des champignons comestibles et vénéneux* par J. Costantin; Paris, Paul Dupont [sans date].

- Dastros** = *Poésies gasconnes recueillies et publiées par F. T.*; Paris, Trossa, 1867—1869; 2 tomes.
- Diction. gener.** = Hatzfeld, Darmesteter et Thomas, *Dictionnaire général de la langue française*; Paris, Delagrave [sans date] 2 vol.
- Doujat** = *Le Dicciounari moundi* [à la suite des œuvres de Goudelin].
- Escrig** = *Diccionario valenciano castellano de D. José Escrig y Martínez*, 3^a edición, Valencia, Pascual Aguilar, 1887.
- G. M.** = renseignements fournis par M^r Georges Millardet.
- Godefroy** = Frédéric Godefroy, *lexique de l'ancien français publié par les soins de MM. J. Bonnard, Am. Salmon*; Paris et Leipzig, Welter, 1903.
- Körting** = *Lateinisch-romanisches Wörterbuch, zweite Ausgabe*; Paderborn, Schöningh, 1901
- Lespy** = *dictionnaire béarnais* par V. Lespy et P. Raymond; Montpellier, Hamelin, 1887.
- Levy** = *Provenzalisches Supplementwörterbuch*; Leipzig, Reisland, [en cours de publication].
- Littré** = *Dictionnaire de la langue française*.
- L. S.** = Lanne-Soubiran, canton de Nogaro (Gers) commune dont je parle le Gascon.
- Michelet** = J. Michelet, *Poètes Gascons du Gers, depuis le XVI^e siècle jusqu'à nos jours*; Auch, Bouquet, 1904.
- Mistral** = *Lou Tresor dóu Felibrige*.
- Visner** = *Dictiounari moundi dé Jean Doujat emptoutad per G. Visner*; Paris, Picard; Toulouse, Bibliothèque Toulousaine du Journal „Lé Gril“, 1897.

abilhat (mau), v. 91 — „en mauvais état“ — Cf. *Comptes Consulaires de la ville de Riscle* p. 596, art. 16: „... venguo hun comissari reau per far abilhar e visitar los camis“ = faire mettre en bon état.

ahumat, v. 130 — „enfumé“ — Nous traduisons littéralement, pour conserver l'allitération. En Gascogne ce mot désigne les gens qui restent au coin du feu, à se chauffer, soit parce qu'ils sont infirmes, soit parce qu'ils sont paresseux: „les propres à rien“. — Comme ces gens là, pour rester au coin du feu, ne se mettent pas en grands frais de toilette, *ahumat* signifie encore: mal vêtu, comme dans ce couplet de noces, chanté sur les chemins, par le cortège de la mariée:

Sourtits, sourtits los ahumats

Ta bède passa lous pla tirats.

Noces de village en Béarn, Recueil de couplets patois, Orthez 1896 [sans nom d'auteur] p. 21. — Appliqué aux animaux, il signifie ceux qui ne sont pas en trop bon point, qui n'ont pas le poil luisant. — Relevons encore cette définition dans le *Dicciounariot* que Gassiat a ajouté à son recueil de *Ou cout dou houéc*: „lous ahumats ceux qui restent au logis par opposition aux invités des noces.“ — Cf. enfin Lespy, s. v^o.

amarriat, v. 7 — „vigoureux“ — Ce mot que je ne connais ni par mon usage, ni par mes dictionnaires, se retrouve dans Dastros t. I, p. XI, v. 1:

*Tèffle, amarriat é de boun atge,
escarrabilhat persounatge,
massip plan brabe é plan gentiou,
à l'après seguiché l'Estiou . . .*

et dans Ader, *Gent.* v. 778:

*Coum un taure amarriat, debarat de montaigne
deguens lou plat país, ademest d'un troupét,
se sent lou mes puchant, lou mes hort, lou mes bet . . .*

Garros fait ce mot de quatre syllabes, Dastros et Ader de trois.

arreceptadas, v. 88 — „mariées“ — Cf. Doujat: „*recatta*, receler, loger, marier; *recattado*, pourvue, mariée“; — et Lespy: *recatta*.

arrecompensau, v. 106 — „dédommageais“ — Cf. Mistral: *recoumpensa*.

aygarola, v. 135 — „humeurs“ — Mistral s. v^o *eigarolo* donne notre mot, mais avec des sens qui ne conviennent pas ici. Nous traduisons d'après le contexte.

borrelée, v. 59 — „battit“ — Cf. Mistral: *bourrela*.

bos homes, v. 86 — „bons bourgeois“ — Cf. Lespy s. v^o: *bou*, 1.

breguent, v. 135 — „plaques rouges“ — Nous prenons notre traduction dans l'usage de L. S., de Duhort (Landes), de Soustons (Landes) où *lous brèguens* [è ouvert et tonique, avec un recul d'accent qui se retrouve ailleurs, par ex. dans *tróguén* „goujon“ et dans *àret* „charrue“] désignent des rougeurs accompagnées de démangeaison, qui grandissent peu à peu et paraissent se déplacer sous la peau. C'est ce qu'en médecine on appelle: des erythèmes ou: des plaques erythématisques. On emploie aussi parfois ce mot, mais assez improprement, pour désigner les dartres. Mistral donne *breguent* avec des sens qui ne nous paraissent point convenir ici.

camparós, v. 141 — „champignons“ — C'est la *psalliota campestris*, psalliotte champêtre, ou champignon de couche. Cf. Costantin p. 144.

cap e cauza, v. 17 — „la cause première“ — Cette expression se retrouve dans Garros *Elegia* v. 29—30 où le poète dit à celle qu'il aime:

*Mes lo cap e causa prumera
de mon mau es tu, la mia bera.*

Cf. Doujat, s. v^o *cap*: „tu es *cap* é *causo* d'aco, tu es l'auteur, la cause, l'origine de cela.“

clercia, v. 30 — „clergie“ — au sens de: science. Cf. Littré et *Diction. General* s. v^o: clergie; Levy: *clercia*. — En 1485 le conseil de la ville de Lectoure ouvrant un concours pour la place de maître d'école, s'exprime ainsi: *et au regart deus qui volen las scolaz, que metan conclusions a la porta de la gleysa, e que lo qui melhor se portara en clercia que lo sian balhadas.* Archives p. 133.

collectas, v. 28 — „contributions scolaires“ — Cf. Lespy: *collecte*.

conqistat, v. 6 — „amassé“ — Cf. Lespy: *counquista*.

costozido, v. 153 — „garde“ — Cf. Mistral: *coustousidou*. A L. S. *coustousi* = bien soigner, dorloter, être aux petits soins avec quelqu'un.

crambada, v. 31 — „classe“ — Littéralement: chambrée. Cf. Lespy, *Sup.*:

crampade; Levy: *crampada*; Mistral: *cambrado*. On ne trouve pas chez ces auteurs le sens de: classe, mais des sens tout voisins qui l'expliquent et le justifient. — Notons en Valencien: „*càmbrer* . . . sorte de régent à qui le conseil de Valence confiait jadis le soin de faire repasser, en conférence privée, aux élèves de grammaire et arts, les leçons qui leur avaient été faites à l'Université.“ Escrig, s. v^o. Ce sens ne peut guère dériver que de *cambra* = salle de classe. — Cf. encore Littré: „*chambrier* . . . 5^o *chambrier* qq. un . . . familièrement, prendre quelqu'un à part pour le chapitrer ou le catéchiser.“

cruzaugas, v. 141 — „*palomets*“ — C'est la *russula virescens*, russule verdoyante; cf. Costantin p. 105 et 106. Elle s'appelle à L. S. *cruago* et *crugago*, ce qui nous fait craindre qu'il n'y ait une faute d'impression dans Mistral: *crusagno*, *cruagno* et dans Costantin p. 106: *cruagne*, et qu'il ne faille lire: *crusagu*, *cruagu* et *cruague*. — A M^t de Marsan on dit: *cruzago*.

dauant la man, v. 161 — „*par avance*“ — Cf. esp.: *de antemano*.

delost, v. 37 — „*imposteur*“ — Cf. Mistral: *dejost*.

desagat, v. 131 — „*démoli*“ — Cf. Mistral: *deseiga*.

desanat, v. 131 — „*épuisé*“ — Cf. Doujat, s. v^o: „*défait, pâle*“; Mistral: *desana*. — A L. S. ce mot s'applique soit aux gens, soit aux terres, avec le sens que nous lui donnons. — Il est intéressant de noter que dans les *Coutumes de Lectoure* [copie de 1343] art. 37 *desana* = *décéder*: „*Item, si algus o alguna ciutadas de Laytora o ciutadana desanaua o moria ses testament . . .*“ *Archives*, p. 40 l. 2. Même sens dans un texte de La Plume (Lot et Garonne) 1281: „*Empero si desanava del dit Guiraut de Galart son filh, ses heret . . .*“ *Annales du Midi* 1899 p. 494, l. 4.

desgolhatz, v. 86 — „*égorgés*“ — Cf. esp.: *degollar*. Lespy ne connaît pas ce mot, et Doujat, s. v^o: *degoülha*, et Mistral s. v^o *degoula* 2, ne le connaissent pas avec le sens qu'il a ici.

despieytos, v. 24 — „*irritable*“ — Cf. Mistral: *despichous*. Lespy s. v^o: *despieytous* ne connaît que le sens de: „*qui cause du dépit*“ que nous avons sans doute dans Garros, *Pyrrhus* v. 36: *Hortuna despieytosa* = la fortune jalouse et qui prend plaisir à dépitier les gens.

eixadas, v. 148 — „*bêches*“ — Cf. Mistral: *eissada*.

escassit, v. 129 — „*fini*“ — Mr Michelet traduit par: „*me traînant sur des échasses*“ et dans cette traduction „*échasses*“ est sans doute un lapsus pour „*béquilles*“ qui se dit en effet: *escassos*. Quant aux „*échasses*“ ou *tchancos* on ne se „*traîne*“ point sur elles et, au contraire, il faut être fort ingambe pour s'en servir. — Quant à notre sens, il est tiré de l'usage de Vic-Fezensac (Gers) où *escassit* se dit d'un homme de constitution ruinée. Ce mot me paraît proche parent de l'esp. *escaso*, du prov.: *escars*, *escas*, et du vx fcs: *eschars*.

escata, v. 132 — „*squames*“ — Cf. Garros *Epistola* II, vv. 35—36:

Tira prumé, tira la grossa busca

la gau tos oelhs d'escata ples, ohusca . . .

Le sens n'est pas douteux et est celui que nous trouvons encore à L. S. et ailleurs: „*écaille, squame*.“ Ces squames sont probablement d'origine

dartreuse. Cf. Mistral: *escato* et d'autre part dans Littré, s. v^o darter, cette phrase d'Ambroise Paré: „autres ont des darters squameuses aux pieds et aux mains“ où l'on remarquera l'épithète „squameuses“ qui rappelle notre *escato*.

esclossit, v. 129 — „sans forces“ — Faute de mieux, nous assimilons ce mot au: *desgloussi*, *descloussi* de Lespy. — [*Déscloussi* = empêcher une poule de couvrir, en l'enfermant ou en la trempant dans l'eau. *Ké desclousséchin* = on empêche une poule de couvrir; *Desclousside* = (poule) qui ne veut plus couvrir, à Canenx-et-Réaut (Landes) — G. M.] — ce mot, signalé par Mr Millardet, est assez répandu, mais nous ne pensons pas qu'il ait du rapport avec notre texte. Le verbe *clouci*, dont il est formé, se trouve dans Doujat.

espeluzat, v. 134 — „dècati“ — Cf. Lespy: *espelusa*.

esquilhondrat, v. 137 — „loqueteux“ — Nous y voyons un dérivé de *esquindrolh* „lambeau d'étoffe, chiffon“ qui nous est fourni par Garros, *Egl.* 1 v. 46 où Guiranda dit en parlant de soldats maraudeurs:

*Etz no m'an pas leixat en esquindrolh
per capera deus enhans las vergoñas.*

De *esquindrolh* se sera formé **esquindrolhat* et par métathèse, sous l'influence, peut-être, du synonyme *espelhondrat*, qui existe un peu partout sur le domaine Gascon: *esquilhondrat*.

galaphres, v. 128 — „goinfres“ — Cf. Doujat: „*galhofre*, goinfre, grand pendent“; Mistral, *galafre*; et l'usage en maint endroit.

garrophlard, v. 19 — „grand escogriffe“ — Nous voyons, à tout hasard, dans ce mot, que nous ne trouvons nulle part, un dérivé de *garro*, jambe — [de *garrophlard*, rapprocher peut être *garrhé*, *garrhus* (s. m.) mutin, querelleur“ ainsi traduit dans le lexique des *Fables causides de La Fontaine*, édition de Bayonne. G. M.]

gat borni, v. 24 — „chat borgne“ — Ils ont assez mauvaise réputation. Cf. Lespy s. v^o *borni*: „*inquiét coum u gat borni*“ — id. s. v^o *gat*: „*feniant coum u gat borni*“ — Mistral s. v^o *cat*: „*barja coume de cat borgne*“. Comme on voit, on prête aux chats borgnes beaucoup de défauts jusques et y compris ceux des pies, également borgnes.

gauta-cozut, v. 133 — „les joues creuses“ — de telle sorte qu'elles semblent se toucher et avoir été cousues intérieurement l'une à l'autre. — Mr Michelet traduit par „bouche muette“ qui se dirait „*pots cozut*“. On n'a jamais pris les joues pour l'instrument de la parole.

ges, v. 111 — „point“ — Cf. Lespy: *gees*. Ce mot ne doit pas être confondu avec le *ges* que donne Doujat dans l'exclamation: *ges paura* et qui est une altération de: Jésus.

heméré, v. 156 — „fumier“ — Dans les *Archives* p. 67 art. 53: *femorers*; *ibid.* p. 181 l. 11 *femere* et de même l. 12. Il s'agit, dans ces passages, de dépôts communaux d'ordures — cf. notre Introduction.

hera, v. 30 — „il ferait“ — [Cette forme de conditionnel se retrouve en anc. prov.: *feira*, *fera*. A. Jeanroy] — Cf. sur cette forme en gascon A. Zauner *Die Konjugation im Bearnischen* dans *Zeitschr. f. rom. Phil.* t. XX p. 469. — Voir un autre exemple dans Garros *Egl.* 1 v. 2:

*Avqêra auqêra, tant es bêra
Si tu l'amauas et t'amêra.*

- herramens**, v. 149 — „outils“ — Cf. Mistral: *ferramen*; Ador, *Gent.* v. 1785.
- Herran**, dans le titre — „Ferdinand“ — „Garros, — dit Mr Michelet p. 50 — nous fait dans sa *Quatrième* le portrait . . . d'un souldard lou Herran, le Ferrailleur . . .“ — La traduction est ingénieuse et moins prosaïque que la nôtre, mais ne se justifie guère ni par l'étymologie ni par l'usage. En supposant que *herra* puisse signifier „ferrailler“, ferrailleur se dirait: *herraire* ou *herradou*. Quant à l'usage, il nous donne *herran* soit comme adj. au sens de: „gris de fer“ (cf. Lespy: *ferran* et *herran*) soit comme nom propre au sens de „Ferdinand“ (cf. Mistral: *Ferrand*). C'est ce dernier sens que nous avons ici. Garros aime d'ailleurs à donner comme titres à ses églogues les noms des personnages qui y figurent: *Egl.* 2: *Mauberdot* (notons à ce propos que *Berdot* était employé comme prénom à Lectoure; cf. *Archives*, *Table des noms*: *Berdot de Lubet*); *Egl.* 3: *Menga*, *Rankina*; *Egl.* 5: *Chabot*, *Joana*; etc. etc. — Cette forme de Ferdinand se retrouve en Catalan et en Espagnol et, par ex., dans le *Poema de Fernán González*, *Ferran* s'emploie concurremment avec *Ferrando*, *Fernan* et *Fernando*. — *Herran* ou *Ferran* s'emploie d'ailleurs sur notre domaine soit comme prénom, soit comme nom de famille. On le trouvera comme nom de famille, plusieurs fois, dans l'*Index* de A. Du Bourg, *Ordre de Malte*, *Histoire du Grand Prieuré de Toulouse*.
- heytlis**, v. 97 — „replet“ — Cf. fçs. et prov. *faitis* et ital. *fatticio*: „ben complesso, di solide membra“ Körting 3572.
- hiôlas**, v. 61 — „fioles“ — Cf. Mistral: *hiolo*.
- hoast**, v. 58 — „houssine“ — Cf. Lespy: *hoaste*.
- huta** (s'en anec a), v. 70 — „il prit la fuite“ — *Ana-s-en à huto* se dit encore à L. S. dans le même sens et sur à *huto* s'est formé le verbe *ahuta-s* s'enfuir.
- laques Bonhome**, v. 4 — „Jacques Bonhomme“ — le type bien connu du paysan français. Il est à noter que cette appellation ne se trouve ni dans Doujat ni dans Lespy ni dans Mistral, ce qui donnerait à penser qu'elle n'est ni d'origine ni d'usage bien méridionaux.
- las**, v. 1 — „hélas“ — Cf. Mistral, s. v° 3. Doujat: „*lasseto*, hélas, il se dit ordinairement par risée.“
- lassit**, v. 130 — „flétri“ — Cf. Mistral: *flechi*, et l'usage de L. S.: *un frut lassit, uo flou lassido*.
- liphre**, v. 97 — „gras“ — Cf. Lespy: *lifre*.
- lis**, v. 40 — „lisse“ — Doujat: „*lis*, lisse, poli, uni. *Fa-sse-n les pots lisses*, s'en graisser le museau, s'en donner à travers les joues. *Dono Lizeto*, Dame Lise, la bouche.“ Cette citation aidera, croyons-nous, à mieux comprendre le passage: „ses lèvres étaient plus onctueuses, mais pas sa parole.“
- logât**, v. 25 — „maison d'école“ — Nous traduisons d'après le contexte. Ce mot doit probablement ce sens à ce fait que l'école se faisait dans une maison louée par la commune. Cf. A. Breuils *Comptes des Consuls de*

- Montréal du Gers*, 1^{ère} partie p. 74, art. 16: „Item plus pague a m^{te} Johan de Labadia sus lo logue de l'ostau que fo balhat au maeste de l'ascola XVI s.“ Cf. encore *Comptes consulaires de la ville de Riscle* p. LXIII, par. 8 *Instruction publique*: „... C'est seulement à partir de 1487 que reparaît [dans les Comptes] une dépense annuelle concernant, non les gages du régent, mais le loyer de la maison d'école, loyer qui varie de 1 à 3 écus.“
- lymacz**, v. 145 — „escargots“ — Il s'agit bien ici du limaçon ou escargot et non de la limace, quoique Doujat dise s. v^o *limauc*: „limace, limaçon sans coquille“ — Cf. Lespy: *limac*. A L. S. le limaçon à coquille c'est *limac* ou *escargol* et la limace: *lotcho*.
- magolent**, v. 132 — „malade“ — Cf. Mistral: *magoulent*, avec deux exs. de Dastros.
- magrêra**, v. 10 — „maigre chère“ — Cf. Lespy: *magrère*, *magrou*.
- majorau**, v. 151 — „berger“ — Cf. Lespy: *mayourau*; Mistral, *majourau* 2; Ader, *Gent.* vv. 787, 2014, 2591. Doujat: *majouraut* ne connaît pas ce sens.
- mandossana**, v. 57 — „coutelas“ — Cf. Godefroy: „*mandoucene* arme plus courte que l'épée et plus longue que la dague, appelée apparemment de la sorte, suivant Le Duchat, de quelque seigneur espagnol de la maison de Mendocce, qui en aurait inventé l'usage.“ — Ce mot doit désigner ici quelque gros couteau de poche, comme ceux dont on se sert à la campagne. Il n'est pas probable que *mossen Duran*, qui était prêtre, portât une épée.
- maugas**, v. 142 — „mauves“ — Cf. Mistral: *maugo*.
- mayrolera**, v. 55 — „accoucheuse“ — Cf. Lespy *mayroulère*.
- mestierau**, v. 152 — „artisan“ — Cf. Lespy s. v^o.
- mezera**, v. 9 — „ladre“ — Cf. Lespy: *meset*.
- mossen**, v. 20 — „monseigneur“ — Mistral s. v^o *mounsegne*: „titre d'honneur que l'on donnait aux saints, aux curés et aux paysans avancés en âge.“ — D'autre part nous lisons dans le *Diccionario de la Academia española* 13^e édit.: „*mosén* . . . titre que l'on donne aux prêtres dans plusieurs provinces“; — et dans Escrig: „*mosén* . . . aujourd'hui ce titre se donne uniquement aux ecclésiastiques et surtout s'ils ne sont ni docteurs ni prébendés.“
- messerigas**, v. 142 — „mousserons“ — Costantin p. 51 donne la *moussairigo* parmi les noms vulgaires du *tricholoma Georgii*, tricholome de la Saint-Georges ou mousseron. Mistral et Visner s. v^o: *moussairigo* traduisent par „agaric des haies“ et le tricholome est en effet une agaricinée.
- mus-aguzat**, v. 133 — „le nez long“ — parce que le décharnement de ce qui l'entoure et sa propre maigreur le font paraître plus long et plus pointu.
- nerviâtz**, v. 14 — „nerveux“ — Ce mot n'est donné ni par Doujat, ni par Lespy, ni par Mistral.
- pages**, v. 27 — „paysan“ — Cf. Doujat, Lespy, s. v^o.
- parriôla**, v. 136 — „rebut“ — Nous traduisons d'après le contexte.
- pelocas**, v. 146 — „épluchures“ — Cf. Mistral: *pelofa*; Lespy: *peloque*. Ce sont exactement les enveloppes soit des céréales (spathes de maïs, balles de blé, d'avoine etc.) soit des légumes (gousses de haricots, petits pois, fèves etc.). Le sens n'est pas: qu'il se fait du pain avec ces *pelocas*, mais

qu'elles lui tiennent lieu de pain, qu'il les mange en guise de pain avec son *companatge de camparós* et de *lymacz*. — Il y a probablement là un souvenir des *siliquis* de la Parabole de l'Enfant Prodigue, Luc 15, 16. — [*las pélokes* = débris, peaux de pommes de terre, ou enveloppes du maïs à Canenx-et-Réaut (Landes) — *Las pélokes* = les enveloppes de maïs à Lembeye (Basses-Pyrénées). Cf. catalan „*pello* (m.) = *la closca ó esclofolla de la nou, castanya, ametlla*; = lat. *cortex*“ (Lavernia). Cf. Lespy *pelou* et *péloque*. Cf. *peluca*, donné comme signifiant „éplucher“ dans le Lexique des *Fables causides de la Fontaine*, édition de Bayonne. *Espélouca* = éplucher (le maïs par ex. ou les légumes de la soupe) à Canenx-et-Réaut (Landes) et à Lembeye (Basses Pyrénées) — G. M.]

perpitos, v. 23 — „peu disert“ — Ce mot signifie: „qui a la pépie“ maladie qui a deux effets 1° faire boire 2° empêcher de parler. Il n'est dit nulle part que *mossen Duran* soit un ivrogne, mais il est accusé de ne pas savoir parler au v. 22. De là notre traduction. Il y a ainsi une correspondance assez exacte entre le v. 22 et les vers 23 et 24, *perpitos* se rapportant à *ny plan parlá* et *despieytos* à *ny mes plan viue*. — A. L. S.: *n'a pa la pérpito* = il a la langue bien pendue — Cf. Lespy *perpite*; Mistral: *pepido*, *pepidous*.

plgassas, v. 149 — „cognées“ — Doujat: „*pigasso* coignée, hache, *pigassou*, hachette, toupie.“

polejos, v. 15 [prononcez: *poulejous*, oxyton, rimant avec *arraujous*] — „rouets d'arbalète“ — Cf. Lespy *poleyoo* et les *Comptes consulaires de la ville de Riscle*, glossaire: *poleyos*, *poleyons*, *poleya*. Dans ces mêmes *Comptes* nous lisons p. 102 n. 3 cet extrait d'un règlement de 1469: „seront leurs arbalestes de 18 carreaux ou environ et banderont à 4 poulies ou 2 s'ils sont bons bandeux.“ — D'où il résulte qu'un arbalétrier vigoureux faisait faire une économie importante de rouets: de là, sans doute, une plus haute paie.

pourin, v. 119 — „poulain“ — Il y a dans ce vers un souvenir d'un proverbe bien connu; cf. Ader *Catounet* XLVIII et la note de Mr A. Jeanroy p. 226.

ragatx, v. 76 — „goujat“ — Doujat: „*regach*, *regachou*, *goujat*“. Mistral: *ragas*. Ader, *Gent.* 909: *arregachaille* = valetaille d'armée.

ras, cf. *tonut*.

reule, v. 53 — „misérablement“ — Nous voyons dans ce mot la forme gasconne de *freule* qui se trouve dans Doujat et dans Mistral avec les sens de: „mince, ténu, frêle“ assez voisins de celui que nous lui donnons.

spizon, v. 18 — „paie“ — Cf. Godefroy *espison* 2: „gage“.

tacañ, v. 57 — „vilain drôle“ — Cf. Lespy: *tacanh*. Ce mot revient assez souvent dans Garros.

tapec, v. 55 — „aussitôt“ — Ce mot se retrouve assez souvent dans Garros. Il est encore employé à L. S. sous la forme: *tapè*, et dans le même sens.

tirosee, v. 49 — „traina“ — Cf. Lespy: *tirassa*; Mistral: *tirassa* et *tiroussa*.

tonut, v. 118 — „tondn“ — Nous traduisons littéralement cette expression, sans doute synonyme de notre: „se moquer du tiers comme du quart.“

trauquilhât, v. 92 — „troué“ — Cf. Doujat s. v^o: „tout percé, fendu, troué.“
C'est une épithète de nature et peut être une cheville. En tout cas, *crièt* suffisait au sens.

tubalh, v. 48 — „crinière“ — Nous traduisons d'après le contexte. Cependant nous trouvons dans *Ader Gent.* v. 141:

Peu d'alesan toustat, tubaillat, loungue couë

où, dans ce vers tout entier consacré à la robe du cheval et à son poil, *tubaillat* ne peut guère se rapporter que à la crinière, et paraît bien signifier: „à la belle“ ou „à la forte crinière“.

txarritaua, v. 62 — „giclait“ — A L. S. *tcharrita* se dit de la poêle où bruit de l'huile, de la graisse bouillante: *la padéno Ké tcharrito*; *l'oli*, *la grècho Ké tcharriton*. Mistral donne le même sens à *charrita*. Dans B. Cassaignau, *Fantesios . . . vocabulaire*: „*tcharrita*: bouillir, gargouiller“. Dans Doujat: „*charrouta* couler à reprises, gargouiller; *charroutrado*, filet de vinaigre, huile, etc.; la quantité de liqueur qui coule à une fois de quelque vase; *Charrot*, le bruit que fait une liqueur en tombant à secousses, gargouillement.“ Nous en concluons que *txarritaua* avait probablement à Lectoure, du temps de Garros, le même sens que *charrouta* à Toulouse du temps de Doujat.

tziü, v. 29 — „tante“ — Cf. Ader, *Catounet* LXXV, 1 et la note de Mr A. Jeanroy p. 228.

uü, v. 117 — „égale“ — Dans ce sens on dit aujourd'hui à L. S.: *uèro* = **unariam*.

vnetat, v. 39 — „oint“ — Garros joue ici sur le double sens de *vnetat* 1^o synonyme de *greïxos* comme dans *Egl.* 2 v. 73:

E qant los pots vnetatz auré

De patacz l'hoste pagaré.

2^o oint du Seigneur, prêtre, comme dans *Ps.* 20, v. 19 (Michelet p. 17):

Ara pot om creze

Que-u Seño vengut es nos veze,

E que de sa maison coelesta,

A son Vnetat l'aurelha presta.

Additions et corrections.

Dans l'interprétation d'aucuns mots gascons qui pourroient apporter quelque difficulté que Garros a mise à la suite de sa *Pastourade* nous trouvons les précieux renseignements suivants sur deux mots de notre texte :

„**hiolés** (v. notes s. v. **hiôlas**) sont les diuers rejalissemens, qui sortent d'une vaine, ou plaie, et d'autre trou, et canal" — Notre traduction du v. 61: „par grandes fioles" doit donc être changée en: „à grands jets."

„**parriole** (v. notes s. v. **parriôla**) c'est un jeu de petits enfans, qui comme par mespris getent par sur leur teste leurs bonets, ou autre chose, signifiants le mespris, qu'on fait du fruit, pour l'abondance qu'on en a." — ce qui justifie notre traduction du v. 136.

La Pourcairouleto¹⁾.

Légende populaire recueillie en 1864 à Belesta (Ariège).

Par

Louis Lambert,

Directeur honoraire de l'Ecole Nationale de musique, de Montpellier.

Moderato.

Chi bergo au - zi coum - plen-to de Ma-da-mo del Fort? Soun
ma - rit s'en ba'n guer - ro, que la'n re - gre - to fort, Soun
ma - rit s'en ba'n guer - ro, que la'n re - gre - to fort.

Chi bergo auzi coumpleto de Madamo del Fort?

Soun marit s'en ba'n guerro que la'n regreto fort,

A la siéu pauro fenno, de la cale quità.

«— Bous recoumandi, maire, ma fenno à pla gardà,

5 Que li croumpets de raubos tant qu'elo nen bourdrà;

E à la bostro taulo que la fasquets manjà.»

Mès al cap de sieis mèses sa sogro ni a dit:

«— N'ai auzidos noubèlos, fenno, de toun marit;

N'ai auzidos noubèlos que toun marit es mort.

1) Cf. Damase Arbaud. Chants populaires de la Provence. La Pourcairouleto. T. I, p. 91. — Milà y Fontanals. Romancerillo catalan. La noble porquera p. 200. — Pelay Briz. Cançons de la terra. La Porqueyrola. T. I, p. 173. — Hersart de la Villemarqué. Chants populaires de la Bretagne. L'épouse du Croisé. T. I, p. 239. — Jérôme Bujeaud. Chants et chansons populaires des provinces de l'Ouest. Le chant de Jousseau. T. II, p. 215.

- 10 Te cal cambia de sorto, cal anà gardà's porcs.
 Aro, pourcairouletto, de sort te cal cambià;
 Alà naut, sus lou serre, les porcs anà gardà.»
 Lai crespos e lai raubos si ni a feitos dichà;
 Uno raubo de sargo que ni a feito cargà;
- 15 Alà naut, sus lou serre, les porcs anà gardà.
 Al cap de sèt annados marit ben arribà.
 Uno ouro lens de bilo trobo'no feuno à l'ort,
 I demando ount demoro la Madamo del Fort.
- «— Aro, digats madono, que fouchats aquest ort,
 20 Sabets coussi se porto la Madamo del Fort?»
 «— Elo s'ei pla pourtado, emai s'en porto pla;
 Souu ome es à la guerro despei sèt ans passats;
 La treito de sa sogro bé ni a fait un gran tort,
 Que al cap de sieis mèses i a feitis gardà's porcs;
- 25 A la siéu pauro norro certos be n'in fa pla,
 Le pa de la falièro, les porcs i fa gardà.»
 «— Aro, digats madono debets ount ba gardà?»
 «— Alà naut, sus lou serre, que i a'n tant gran falgà;
 Achi la pauro fenno cado joun ba plourà.»
- 30 Le Moussu pren la curso, si la n'i ba troubà.
 Trobo la pauro fenno sietado sus un roc,
 Que plouro e que souspiro le Guilhaumes del Fort.
 «— Digats, pourcairouletto, de chi aquestis porcs?»
 «— Les porcs souu de Guilhaumes, de Guilhaumes del Fort;»
- 35 Nou siran poi pus aro, que m'an dit qu'èro mort.»
 «— Digats, pourcairouletto abets espertinat?»
 «— Nani, nani, moun siro, n'ei pas espertinat;
 Del pa de la falièro noun podi pas manjà.»
 «— Digats, pourcairouletto, boulets pos embarrà?»
- 40 «— Nani, nani, moun siro, m'en podi pas anà,
 Encaro ai la counoulho que me cal acabà,
 E mès un feich de legno que cal anà coupà.»
 Le Moussu pren l'espazo, si la n'i ba coupà.
 Al founze de la serro bé li anguec pourtà.
- 45 «— Digats, pourcairouletto, ount pourriò bei lonjà?
 Qun loje din la bilo qu'ieu posque demandà?»
 «— En dintrant din la bilo, que siots dintrat d'abord
 Demandats ount demoro la Madamo del Fort.»
 «— Aro, digats, Madamo, me ponirès poi lonjà?»
- 50 «— Obé, obé, moun siro, bé boui pouden lonjà.»

- « — Aro, digats, l'oustesso, i a dequé pèr soupà? »
- « — O, pèr ma fé, moun siro, tout so que bous caldrà;
De perdics e de calhos, capous entrelardats.»
- Quan fousquec à la taulo, se bèn à rebirà;
- 55 Bets la pourcairouleto que beniò d'embarrà.
Al founze de la salo elo se ba sietà.
- « — Benets, pourcairouleto, à taulo pèr soupà.»
- « — Nani, nani, moun siro, nou la cal poi menà,
A la pourcairouleto, sirio la malbesà.»
- 60 Le Moussu pren la mico, un troi ni'n ba coupà.
- « — Nani, nani, moun siro, nou ni'n cal poi dounà;
'chi i a pa de falièro, si bol, nen manjarà,
Si élo nou ne bol pos¹⁾ que ne ba pot dichà.»
- Le Moussu copo uno alo si la ni'n ba pourtà.
- 65 « — Tenets, pourcairouleto, 'chi n'aurets pèr soupà.»
- La treito de sa sogro i a courrut rispà.
- « — Dichats, dichats, l'oustesso, dichats i le manjà.»
- « — O pèr ma fé, moun siro, l'a pos ameritat.
'chi i a pa de falièro, si bol n'en manjarà;
- 70 Si élo nou ne bol pos, que ne ba pot dichà.»
- « — Aro, digats, l'oustesso, chi aurei pèr couchà?
E quuno coumpagneto boui me boulets dounà?
- « — 'chi i a la pourcairouleto, boui la podi dounà,
Que ja nou l'aimi gaire, bous la'n poudets menà.»
- 75 « — Aro, pourcairouleto, s'en cal anà couchà.»
- « — Nani, nani, moun siro, acò se pot poi fa.»
- En dintrant din la crambo, se boutec à plourà,
De bese que sa sogro la bouliò 'bandounà.
- « — Qu'abets, pourcairouleto, qu'abets tant à plourà?»
- 80 « — Moun marit es en guerro denpei sèt aus passats,
Bel ounou li gardabi, me la cardrà quità;
La treito de ma sogro aneit me l'a fa fa.»
- « — Calhats, calhats, Madamo, Guillaume es arribat:
Ne plourets poi pus aro vostre malhurous sort,
- 85 Que soun bostre Guilhaumes le Guilhaumes del Fort.»
- « — Gran Diéu; quuno noubèlho que recebi aci!
Cresiò de n'estre béuso retrobi moun marit!»
- Quan ben la maitinado, les porcs fan que renà.
- « — Oh! lhebo te, treijasso, bei t'en les alargà.»

1) On prononce *bolpos* en un seul mot, avec l'accent très marqué sur *bol*.

- 90 «— Nani, la pourcairouno nou pus lei gardarà;
 Mandats i bostro filho, qu'ieu les ai prou gardats.
 Si n'érots poi ma maire ieu bous fariò penjà;
 Dins uno tour carrado ieu bous fariò boutà;
 A ma sor, la trinflanto, bé la fariò cremà.»

Variantes.

13. Le pa de la falièro, les porcs te cal gardà. — 17. En dintrant din la bilo, trobo 'no fenno à l'ort. — 24. Ni a feitos e pla feitos, i a feitos gardà's porcs — 27. De qun coustat se biro, de qun coustat i ba? — 35. Ia sèt ans que lou ploure. — 42. Le feichet de la legno, la fusado acabà. — 44. A la mountagno basso. — 53. . . . d'acò nou mancarà. — 55. Quan la pourcairouletto es bengudo embarrà. — 64. De perdies e de calhos, un troi ni'n ba 'squirà. — 66 i ba courri doustà. — 72. Quno de bostroi filhos boui me boulets dounà? — 83. Calhata, pourcairouletto, bous bèni counsoulà. — 88. Digos, pourcairouletto, nou te bos poi lhebà? — Les porcs soun à l'estaple, que nou fan que renà. — 91. Fets i anà ma sorre.

Le futur à la place du présent.

Par

L. Clédat à Lyon.

A la fin d'un de ses articles de „Mélanges“, si précieux pour l'histoire de notre syntaxe¹⁾, M. Tobler examine rapidement l'emploi curieux, mais assez rare, du futur à la place du présent. Je voudrais, après lui, présenter quelques observations au sujet de cet emploi.

On peut, je crois, distinguer trois cas: le futur d'atténuation, le futur d'habitude et le futur de conjecture.

I. Futur d'atténuation.

C'est le cas de „Je voudrai descrire . . . La vie saint Tomas“, pour „je veus décrire“, là où, dit M. Tobler, la langue actuelle emploierait *de préférence ou aussi bien* le présent. En réalité, avec *vouloir*, la langue actuelle n'emploierait pas le futur, mais toujours le présent (ou le conditionnel). En présentant la volonté actuelle comme future, on en atténue l'expression, de même qu'en la présentant comme conditionnelle dans la forme encore usuelle „je voudrais“. Nous employons aujourd'hui, avec une nuance de sens analogue, le futur des verbes tels que *prier, demander*: „je vous demanderai de me passer ce livre.“ Et de même, pour introduire une explication, „je vous dirai que . . .“ (= je dois vous dire que . . .), qui ne s'emploie qu'à la première personne; *il vous dira que* n'aurait pas du tout cette valeur.

II. Futur d'habitude.

„Un jour il vous fera bonne mine, le lendemain il vous tournera le dos“, au lieu de „Un jour il vous fait bonne mine, le lendemain il vous tourne les dos“, au sens de „Sa nature est de vous faire un jour bonne mine et de vous tourner le dos le lendemain.“

1) Premier volume, traduction Kuttner et Sudre, p. 322—325.

Il faut d'abord élaguer un des exemples de Tobler :

Et puis feri en troque et de cha et de la:
Ja si tres petit coup parmi eus ne ferra,
Qu'il n'en abate tant com la hache ataindra.

Le sens n'est pas: „Sa nature est d'abattre du moindre coup ceux qu'il atteint.“ On a là un futur ordinaire. Le narrateur se place par la pensée, comme il arrive souvent, au milieu des événements, et il annonce que le moindre coup de la hache ainsi maniée va abattre tout ce qu'elle atteindra¹⁾.

Quelle différence y a-t-il entre le présent et le futur *d'habitude*, et entre le futur *d'habitude* et le futur ordinaire? Comparons: „C'est un homme excellent: il *rent service* même à ses ennemis. — C'est un homme excellent, il *rendra service* même à ses ennemis. — Quand il aura suivi cet enseignement moral pendant quelques années, il *rendra service* même à ses ennemis.“ Dans la seconde phrase, il résulte du contexte que l'action n'est pas annoncée comme *devant* se produire, ce qui est la signification normale du futur, mais comme *pouvant* se produire à l'occasion, cette possibilité résultant de la nature du sujet. *Il rendra service* équivaut alors à: il est capable de rendre service, il est homme à rendre service. L'idée de la réalisation *future* de l'action disparaît presque devant celle de la capacité *présente* de la réaliser. Il y a toutefois cette différence avec le présent d'habitude, que le présent affirme l'action habituelle, tandis que le futur en indique seulement la possibilité occasionnelle. Autrement dit, entre *il rent service* et *il rendra service*, il y a la même différence qu'entre „il rent service“ et „il est homme à rendre service.“

III. Futur de conjecture.

Ce cas est analogue à celui qu'offrent des phrases telles que „il sera venu hier = je suppose qu'il est venu hier.“ Mais les deux cas sont seulement analogues. De l'emploi de l'antérieur au futur pour une action passée, on ne saurait conclure, quoi qu'en dise Tobler, à un „emploi correspondant du futur à la place du présent“. Car cet emploi ne *correspondrait* pas. Une action présente, aussi bien qu'une action passée, doit être, au point de vue du futur, exprimée par l'antérieur au futur. Il vivra ne peut absolument pas signifier: „on verra qu'il vit présentement.“ C'est il aura vécu, qui peut avoir cette signification.

En transformant il est parti hier en il sera parti hier, on ne change pas le temps de l'action, on ne change que le point duquel

1) Cf. le 2^e volume des Vermischte Beiträge, p. 123.

on la considère, et qui est exprimé par l'auxiliaire *il est* ou *il sera*. Mais en transformant *il part* en *il partira*, c'est le temps même de l'action qu'on changerait.

Il est parti = cela est, à savoir qu'il a partit. L'auxiliaire marque la constatation présente d'un fait passé. Dans *il sera parti*, au sens de „je suppose qu'il est parti“, on remet cette constatation à l'avenir. On peut aussi remettre à l'avenir la signification, dès maintenant acquise, mais non encore éclaircie, d'un fait présent ou passé: „Il est parti (ou il est absent); qu'est-ce que cela veut dire, ou qu'est-ce que cela voudra dire?“ *Vouloir dire* se met au présent ou au futur suivant que la signification demandée est considérée comme pouvant être indiquée dès maintenant ou comme devant être éclaircie dans l'avenir.

Donc, la locution „vouloir dire“ (ou le verbe „signifier“), qui exprime l'interprétation d'un fait présent ou passé, se met au futur pour la même raison que l'auxiliaire, qui exprime une constatation.

On peut également remettre à l'avenir l'attribution d'un fait, que l'on suppose s'être produit, à une cause permanente telle que la divinité ou la chance: „Ma mauvaise chance fera qu'il aura été averti.“ La cause est censée agir rétrospectivement au moment futur où le fait sera établi. C'est ainsi que l'on dit: „Dieu veuille qu'il ait réussi!“ et non: „Dieu ait voulu.“

Telle est, il me semble, l'explication de l'exemple italien et de l'exemple espagnol par lesquels se termine l'article de M. Tobler. Les deux exemples français qui y sont joints sont allégués à tort, car ils contiennent le futur ordinaire:

Haï, Judas, tant a veras compaignons
Qui pur avoir fount de dieu livraisons.

Entendez: „tu les auras pour compaignons en enfer, après leur mort.“

S'or puet li rois conduire son cors a garison,
Bien savra reclaimer Tervagan et Mahom.

Ce n'est pas: „on jugera qu'il sait bien invoquer ses dieux“, mais réellement: il saura dans l'avenir. Comme lorsqu'on dit: „S'il réussit à vendre une si mauvaise marchandise, il saura bien faire l'article.“

L'emploi, avec une valeur conjecturale, des auxiliaires *avoir* et *être* au futur, dans „l'antérieur au futur“, a entraîné par abus l'emploi, avec la même valeur, des verbes *avoir* et *être*, surtout du second. Parce qu'on disait *il sera parti* au sens de „je suppose qu'il est parti“, on en est venu à dire *il sera malade* au sens de „je suppose

qu'il est malade" et *il aura des ennuis* au sens de: „il a, j'imagine, des ennuis.“¹⁾

Ayer dit à ce propos (§ 203, 2, c): „Comme un fait placé dans l'avenir est incertain, le futur peut aussi servir à exprimer la probabilité: *Il sera malade.*“ Ceci est beaucoup trop absolu; il s'agit seulement, comme nous venons de l'expliquer, du futur des verbes *avoir* et *être*. Jamais il courra n'aura le sens de „il court probablement.“ Et même avec les verbes *avoir* et *être*, ce n'est pas toujours qu'on peut exprimer par le futur la probabilité d'un état présent. Des auteurs étrangers de grammaires françaises croient qu'on peut dire: „asseyez-vous, vous *serez* fatigué. — Vous aurez la bonté de l'appeler, il *sera* dans sa chambre²⁾“ pour „vous êtes peut-être fatigué, je crois qu'il est dans sa chambre“. Il n'en est rien. Le futur de conjecture ne s'emploie qu'à titre explicatif, pour rendre compte d'un fait que l'on vient de constater: „Il n'est pas venu: il *sera* fatigué. — On ne l'a pas trouvé au salon: il *sera* dans sa chambre.“

1) Dans la phrase „Voyez-vous venir ce cavalier? *Ce sera* (ou *ce va être* Pierre“, il y a un véritable futur: quand nous distinguerons ses traits, *ce sera* sans doute Pierre. Il en résultera que c'est actuellement Pierre, mais la supposition actuelle n'est exprimée qu'indirectement.

2) Voy. Emile Rodhe, *Essais de philologie moderne*, III, p. 9.

No sai que s'es . . .

Da

V. Crescini in Padova.

Nell' apprestare la nuova edizione del mio manualetto provenzale m'ingegnai di trarre il più acconcio partito che sapessi dalle osservazioni critiche, ond'aveano onorato la prima redazione del libro studiosi autorevoli, come il Meyer, l' Appel, il Levy, lo Stengel, il Thomas. Ma non tutto accolsi di ciò che m'era stato proposto e suggerito: ripensai fra me stesso, parecchio, e discussi: del quale talor faticoso lavoro appena compare la traccia nel testo novissimo, mentre ne fanno testimonianza più manifesta le note, che mi trovo innanzi gli occhi, manoscritte, e che potranno riuscire agli studi provenzali contributo modesto, ma non interamente forse spregevole, quando mi sarà dato pubblicarle.

E mi basti ora toccare di quella bizzarria, cui non venne fatto all'autore suo stesso di dare altro battesimo che *no sai que s'es*.

L' Appel non vuole ammettere che nella prosa finale, nel commiato, s'abbia a preferire la lezione di M a quella di CR. Nella prima edizione avevo riprodotto il testo Meyer, del quale crede l' Appel che fosse assolutamente migliore l'altro, che si doveva invece alle cure del Bartsch: e nella edizione più recente volli un po' ristudiare anche questo componimento per mio conto, su' codici, tutti e quattro quelli, che ce l'han serbato, CMRa. Rispetto alla chiusa finii per non appagarmi delle ragioni dell' Appel, e per conservare la lezione di M, che riman solo contro CR, senza la concorde compagnia di a, il quale è mutilo.¹⁾

1) Appel, nella Zeitschrift für rom. Phil., XX 388–89. Cf. Meyer, Recueil, I 78; Bartsch, Chrest. Prov.⁴, 69; Bartsch-Koschwitz, Chrest. Prov., 72; Appel, Prov. Chrest.³, n. 36, p. 77; Crescini, Man. Prov.², n. 11, p. 213. Vedi pure Grundriss, 389, 28. Dapprima il Bartsch aveva seguita anch'egli la lez. di M: cf. Prov. Lesebuch, p. 58. Nella didascalia da me premessa al n. 11 avverto che son notevoli i riscontri di Ma.

Ecco le due lezioni:

M

Vai, ses nom, e quit demanda
qui t'a fag, digas li d'en Rambaut,
que sap ben far una balla de foudat
quan si vol.

CR

e si hom li demanda qui l'a fach,
pot dire que cel que sap ben far
tota fazenda, quan se vol.

Due sono le obiezioni dell' Appel:

1. Contraddiconsi il battesimo *no-sai-que-s'es*, conferito al mostri-ciattolo curioso, e l'appellativo *ses-nom* (M).

2. Le parole di M „digli di messer Rambaldo, che . . .“ derivano da tutt'altri che dall'autore, in contrasto come sono con espressioni della nota orgogliosa coscienza del principe poeta.

1. Si badi: il poeta comincia e non sa che sia ciò che incomincia: verso, strambotto, sirventese: no, nè l'uno nè l'altro: non sa trovar nome all'opera sua (v. 4): finisce, e battezza la stranissima cosa appunto da *no sai que s'es*, onde ha cominciato.

Escotatz, mas no sai que s'es,
seinor, so que voil comensar . . .
Er fenisc mon non-sai-que-s'es . . .

La stranissima cosa non ha, non può avere uno de' nomi usati: bisogna battezzarla „non-so-che-sia“, bisogna nominarla „senza nome“, *sine titulo*. Sono designazioni sinonime, che s'equivalgono, che si confondono: l'una dunque non esclude l'altra: non c'è contraddizione. Se uno non si sa chi sia, è senza nome, è in qualunque modo l'„anonimo“. D'altronde la parodia riesce ancor più arguta e piena con la formola consueta de' commiati, fatta ridicola da quel nomignolo nuovo e contraddittorio: *vai, ses-nom* . . ., come s'usava dire: *vai, chansos* . . .¹⁾.

2. Che c'entra qui la coscienza? Non va presa sul serio nessuna parte di codesto trastullo. È scherzosa ed ironica è pur essa la lezione CR, la quale contiene una vanteria giullaresca in forma di bisticcio, insipida abbastanza, laddove più ardita e viva e personale riesce l'altra chiusa, quella di M, in cui, se proprio così piaccia, non manca lo spunto dell'orgoglio, poichè Rambaldo afferma di saper fare *una balla de foudat* quando voglia: non dunque per ingenita follia, ma per atto di volontà burlesca, chè altrimenti, par egli soggiungere, il natural senno da folle lo suole anzi preservare. Non si trascuri d'altra parte il fatto

1) Cf. per es. dello stesso R. d'Aurenga:

T'en vai, chanso . . .

Mahn, Werke der Tr., I 69.

che il principe trovatore si presenta agli uditori in travestimento di giullare (v. 41): va da sè pertanto ch'egli chiuda il suo scherzo in uno scroscio di risa, riconoscendo come fossero *una balla de foudat* le sue cobbole caudate di prosa, che, del resto, aveva annunziate e battezzate secondo quella stramberia ch'erano ed avean voluto essere, senza pretensione che non fosse giocosa in ogni punto, anche nelle linee finali dell'esordio, ove si minaccia un prodigio tanto stravagante che mai nulla d'eguale si fosse visto in quel secolo e nel trascorso.

Sennonchè il presumere di persuadere altrui per la sola virtù delle argomentazioni senza l'aiuto di novelle prove, ossia, nel caso presente, di nuovi codici, sarebbe alla sua volta *foudatz* più o meno rambaldiana. Pur troppo non ho scoperta nessuna redazione incognita del *non-sai-que-s'es*: e mi debbo tener contento d'avere almeno fatto intravedere che le obiezioni dell'Appel non sono perentorie ed inoppugnabili. Ma, lasciando stare la chiusa, o che cos'è questo capriccio, tutt'insieme, del signore d'Aurenga? Non è agevole, parmi, dappertutto intenderlo: e non sarà forse inutile che ci soffermiamo a riguardarlo nel suo complesso.

I. Ascoltate, ma non so che si sia, signori, ciò che vo' cominciare: verso, strambotto nè sirventese non è, nè nome non gli so trovare: nè punto non so come farmelo se tale nol potessi compiere, che mai non se ne fosse visto fatto altrettale da uomo nè da femmina in questo secolo nè in quell'altro, ch'è passato.

II. Sebbene me lo teniate a follia, pertanto non mi potrei lasciar di dire il mio talento: non se me ne potrebbe trattenere: tutto quanto sarà non pregio un poggese in confronto di ciò che adesso vedo e guardo. E vi dirò perchè: chè se io codesta cosa vi avessi incominciata e non ve la traessi a capo, me ne avreste in conto di folle: chè più amerei sei denari nel mio pugno che mille soldi in aria.

[Il trovatore esprime il concetto che più vale ciò che si stringe oggi che ciò che si potrà ottener domani; ed applica il concetto al fatto suo: s'egli si limitasse ad incominciare e non conducesse a fine il suo componimento strano, non commetterebbe follia? Egli pascerebbe d'una vana promessa il suo pubblico se non compisse l'opera sua, se non desse intero ciò che ha annunziato. Anche se codest'opera sarà poca cosa, varrà sei denari, meglio averla conchiusa, mantenendo la promessa, e dar ciò che si può, che vanamente illudere, a termini lontani rimandando l'esecuzione dell'opera e non finirla forse mai. Potrebbe riuscire assai meglio, valer mille soldi anzi che sei denari; ma quando? Domani, posdomani, mai forse: sarebbero mille soldi in aria in cambio de' sei denari in mano.]

III. Mai non tema farmi cosa che m'increzca il mio amico, ciò gli vo' chiedere, se al bisogno non mi vuol soccorrere tosto, poichè di soccorrermi proferisce con lungo ritardo. Più facilmente di chi m'ha conquiso non mi può nessun altro corbellare. Tutto ciò dico per una donna che mi fa languire con belle parole e con lunghi indugi, non so perchè. Può piacermi, signori?

[Se un amico m'offre di darmi aiuto, ma non subito, con sua comodità, quando che sia, ed avverandosi il bisogno dell' aiuto non me lo vuol porgere tosto, non me n'ho a male: lo sapevo. L'amico non manca alla promessa, non m'avea lusingato: nè io son vittima d'una illusione penosa. Chi invece a sè m'ha tratto, m'ha conquiso, m'ha fatto suo, quegli m'inganna. E questa tale persona è una donna, che tiene a bada il poeta lungamente . . . La lezione *cel*, v. 23 (seguo e giustifico il mio testo), sta forse bene: nè fa mestieri correggere in CMR da *cel* a *cilh*, secondo una mia stessa proposta, perchè il mascolino qui adombra meglio l'allusione vaga del poeta, che ancora non vuole indicare chi proprio lo abbia ingannato: la indicazione segue dopo, subito dopo, ed allora balza innanzi, sollevando il velo dell' indeterminato accenno precedente, una donna, colei che lusinga e tiene sospeso il poeta, fra vezzi e indugi. L'apparizione della donna e lo sbizzo dello stato psicologico del poeta, languente nel contrasto delle promesse e de' differimenti, ci chiariscono le oscurità di tutta la parte che precede. Meglio che i mille soldi fatti balenare, i sei denari stretti nella mano: meglio ciò che adesso si vede e si possiede che ciò che lampeggia nel futuro.]

IV. Chè bene son passati quattro mesi, sì, e più di mille anni mi pare, che m'ha accordato e promesso che mi darà ciò che m'è più caro. Donna, poichè il mio core teneto preso, addolcitemi di dolce l'amaro. Dio, aita, *in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti!* Dio, che sarà?

[Questa str. svolge ciò ch'è accennato nella prosa finale della str. precedente: ormai non s'arzigogola più: si parla chiaro: ed un raggio limpido si spande su tutto il componimento.]

V. Ch'io sono per voi gaio, di cruccio pieno: cruccioso, gioioso mi fate trovare: e sommene partito da tali tre che nel mondo non ha, tranne voi, lor pari: e sono folle cantore di corte, tanto che me se ne chiama giullare. Donna, far ne potete a vostro modo, come fece donna Aima della spalla, che l'inguainò dove le piacque.

[Chi è costei? C'è qua sotto un qualche perduto favolello? Od ha ragione il Suchier, il quale mi scriveva tempo fa che forse non si tratta che d'un bisticcio popolare, press'a poco del genere di quello tedesco del parroco Nolte? Se c'è chi domandi consiglio, gli si risponde: fai come il parroco Nolte. L'altro vuol sapere che abbia

fatto il parroco Nolte. Risposta: *wie er wollte* („com'egli volle“). Dalla stramberia formale si rientra, quando si frughi l'intimo senso, nel giro de' consueti pensieri: il trovatore è pur sempre alle prese con una bella ingannatrice.]

VI. Ora finisco il mio non-so-che-si sia, chè così l'ho voluto battezzare: poichè mai non udii nulla d'eguale, ben lo debbo così chiamare: e dicalo, quando l'avrà appreso, chi se ne voglia dilettere. Vai, senza nome, e chi ti domanda chi t'ha fatto, digli di messere Rambaldo, che sa bene fare una balla di follia quando si vuole.

C'è una parola ove il mio testo non corrisponde a quello del Bartsch e dell'Appel; ed è al v. 13 *er* da me preferito a *es*: ma in *er* si accoglie il pensiero dominante della poesia tutta e brilla insieme il pregio che, tra molti difetti e corruzioni, tratto tratto il canzoniere a disvela, come raggio tra nubi.

On the Bibliography of the Spanish Comedia.

By

Dr. Rudolph Schevill of Yale University (New-Haven).

Although various scholars of today have made most valuable contributions¹⁾ to the bibliography of the Spanish comedia, nevertheless, the vastness of the field still to be covered leaves the largest part of the work undone. How great, indeed, not to say insurmountable, is the task of making an adequate bibliography of the dramatic art of Spain during the siglo de oro, became manifest to me during a recent visit made to most of the important public Spanish libraries in Europe²⁾.

1) Among the more prominent, outside of the Spanish Peninsula, mention may be made of Vollmöller, Morel-Fatio, Stiefel, Restori and Rennert, but their articles are scattered in so many publications, that it is by no means an easy task to collect them all. Bibliographers may possibly deem it wiser in the future to have less recourse to the older printed material, especially lists or catalogues, notably where they do not mention the whereabouts of a comedia. It is of little value to swell the number of titles of plays or volumes which no longer exist, and a good rule would be to deal only with the material which has come down to us.

2) Although I visited the chief libraries of Spanish America, I found practically nothing except some autos by Calderón. Comedias probably did not fit into the life of the early conquistadores, and when the state of the new colonies had become more settled, the vogue of the older comedia had passed. Cf. my article in Mod. Lan. Notes, May, 1905. In view of the absence of comedias in South American libraries, Lope de Vega's warning a los que leen mis escritos con afición (que algunos hay, si no en mi patria, en Italia y Francia y en las Indias, donde no se atrevió a pasar la envidia) (prólogo to the Peregrino) sounds like an idle boast. And what has become of the plays mentioned by Vera Tassis in the prologue to the 5th part of Calderón's comedias (1682): quantas (comedias) se imprimen en Sevilla para passar a las Indias, las gradúan con el nombre de D. Pedro (Calderón)? Cf. also D. Juan Ruiz de Alarcón y Mendoza, por D. L. Fernández-Guerra y Orbe, Madrid 1871, 1^{ra} Parte, Cap. xvii.

After examining, with all the care which a limited time allowed, the mass of comedias in manuscript as well as in printed form, I reached the following conclusions which I trust can be made clear in these few pages. In the first place, it never will be possible for anyone single-handed to overcome successfully all the difficulties by which the monstrous task of writing a complete bibliography of the Spanish comedia is surrounded. It is not alone a matter of classifying and introducing order into a chaotic field of unlimited dimensions; it is a question of treating with an equal circumspection following a plan determined beforehand the material which is scattered over Europe in both public and private libraries. To compass this end, it would be advisable for a small number of scholars interested in the literature of the Peninsula to coöperate, to survey the field and to allot a portion of it to each, before entering upon the study of manuscripts and editions together with the score of questions which the subject presents. But harmony of method among the various bibliographers is indispensable, lest the innumerable discrepancies already in print be multiplied. In the second place, the ground must first be cleared of all valueless encumbrances, if the material is to be successfully attacked. The process of total elimination of a portion of what remains of the comedia may meet with some opposition, but I feel convinced that no progress can be made before a fairly large number of comedias, manuscript as well as printed sueltas, are weeded out¹). In the third place, no bibliography can ever hope to be final or irrefutable in all of its details. A number of enigmas confront one at every turn; the many lacunae

1) Restori appears to oppose the omission of any suelta whatsoever. Si contestò l'utilità del costante riferire le indicazioni tipografiche delle tante sueltas che ho esaminato; sueltas che, salvo le eccezioni, non hanno che un valore relativo. Io penso che nel mare magnum della bibliografia drammatica spagnuola ogni minuzia giovi etc. *Studj di Fil. Rom.* VI, 1898, p. 155. An examination of the texts of some of the sueltas which I have seen would convince Restori of their utter worthlessness. Among the many thousands which may be seen in Madrid (Bibl. nac. and Bibl. munic.), Berlin (Kl. Bibl.), London (Brit. Mus.), Parma (Bibl. Pal.), and Vienna (Kk. Hofbibl.) — not to mention others — there are scores which commend themselves by no single feature; and this refers to both Mss. and printed sueltas. Their condition is a deplorable one; the author may be unknown, the text undated, unauthoritative and unintelligible on account of mutilations. While there is so much worthier material to be examined in connection with known playwrights, it will be hard to find scholarship and patience united and willing to be sacrificed on material which does not bid fair to repay the labor required.

which must exist in its compilation will, it can be safely prophesied, never be filled out, though it is to be hoped that many a desired volume, now unknown or inaccessible, will get into the hands of scholars in the course of years, possibly when some private libraries in England and Spain which are now closed to those who are really interested, will admit the wandering student to their treasures. Such difficulties face every bibliographer, however, and should not deter lovers of the great literature of Spain from making the necessary beginning.

The question which naturally arises first is that of a history and classification of the manuscripts. Even a slight acquaintance with those which one finds in the large libraries would make it evident that their career has been a chequered one. The majority of the truly valuable ones, that is, those dating from the first third of the seventeenth century, resembles a battered remnant which has survived some great upheaval; while the later ones, chiefly copies, though found in greater abundance, show equally hard usage. But not only does their appearance furnish a clue to their history; this can frequently be completed from ample testimony to be gleaned from various sources. It appears, at the outset, to have been a custom extremely common among practically all writers to endanger the existence of a manuscript by entrusting it immediately after its composition to some friend. When the work chanced to excite a wide-spread interest, copies were quickly made, and the contents of many a noted book thus became known considerably before its official publication. Only a few examples from among the works of some of the most noted men of the century would convince one of this fact¹). The privilege of reading a treatise or novel still in the handwriting of the author was of course abused at times, and the complaints which have come down to us concerning the

1) In his prologue al curioso lector, (Guzman de Alfarache, parte 2a) Aleman says: por haber sido pródigo comunicando mis papeles y pensamientos, me los cogieron al vuelo, de que viendome (si decir se puede) robado y defraudado, fuè necesario volver de nuevo al trabajo etc. The first part of Don Quixote was apparently well known before it was printed (cf. Barrera, Nueva Biog. de Lope de Vega, p. 121); and the 2nd part by Avellaneda also indicates an acquaintance with the real 2nd part by Cervantes. Quevedo states in the prologue to his sueños (a los que han leído y leyeren) edit. of 1629: Tuve facilidad en dar traslados à los amigos; . . . cuando por la ganancia que se prometieron . . . algunos mercaderes extranjeros las pusieron en la publicidad de la imprenta. . . . Y porque no padezcan las demasías del hurto que han padecido los demás papeles, saco de nuevo etc., all of which shows how freely Mss. were circulated before they were printed.

free use which was made by literary competitors of manuscripts in circulation, throw an interesting light upon the history of many Spanish books. But if manuscripts in general were thus handed over to the tender mercies of the author's friends and enemies alike, none among them were manifestly subject to greater vicissitudes than those of the playwright. To follow a manuscript after it leaves his hand, is to pursue it through a maze intricate with bibliographical difficulties. These consist, on the one hand, in a study of originals and hastily made copies, both of which have been subjected to extended wanderings over the Peninsula; on the other hand, in questions of original authorship, cases of plagiarism together with accusations and recriminations on the part of writers, stage managers, printers and booksellers.

This state of affairs is more or less logical, if the history of the theatre is taken into account. By 1600 the playhouse had become the chief source of public amusement and there was an ever-growing demand for comedias in all of the important cities of Spain. But it did not take the stage-managers long to recognize the fact that in order to maintain the popularity of their performances or to swell their audiences, it was necessary to offer the public a large variety. Therefore new plays were constantly much desired. The demand, no matter how great, was always met by the innumerable crowd of poetasters which had sprung up; and plays must, as a general thing, have gone directly from the writer to the stage-manager to be treated thenceforward as common property. It is not conceivable that any copy was as a rule kept by the author¹). After the licence to act a play had been duly obtained²), the latter had to be copied for the actors, in which process cutting, condensing and substitution began in order to adapt certain scenes to the stage. This is manifest in most manuscripts. But the life of a comedia³) was short and it is probable that only a few enjoyed sufficient popularity to warrant a recurring series of presentations. The manuscripts of a play which had run its course were consequently held in little esteem, and were subject thereafter

1) Cf. Lope's view: no ha de andar el poeta guardandolas (comedias), y mas quien les da (á los autores) su mismo original, y en su vida guardò traslado. Prologo al lector, 17th part of his collection, 1621.

2) It was probably no difficult matter to obtain some kind of official permit to act a play. cf. Schack, *Gesch. d. dram. Lit. u. Kunst in Span.* II, 135f.

3) In a letter of Sept. 4th, 1683 (see Barrera, *Nueva Biog.* p. 651) Lope seems to imply that a fortnight was a long time for the reproduction of one of his plays. An earlier statement (Prol. 11th part, 1618) about comedias which were heard setenta veces, must have been applicable to very few.

to one of two fates. They either remained among the repertory of the first company and accompanied its wanderings from city to city, or they got by dubious channels into the hands of other stage-managers¹⁾ to be performed where the play was unknown; or they were bought by some bookseller who was anxious to throw upon the market a venture almost certain to bring highly profitable returns. Owing to the increasing popularity of the comedia, large sales of the latter in a printed form were assured. The wanderings of a manuscript, whether in autograph or mere copy, may frequently be learned from the *licencia* which, when granted by the township²⁾ where the company had halted to act, was duly recorded upon the last leaves of the play. Once out in the world in this unprotected condition, the remaining history of a manuscript can be readily inferred. Most writers have left us bitter complaints regarding the treatment which their works received, and it was a foregone conclusion, that, whenever a comedia which had fallen into the hands of an unscrupulous company of actors and cheap poetasters, which had been mutilated as well as furbished up with foreign matter, returned to the original author, he must have been a wise father who recognized his own child³⁾. The number of comedias which never survived these peregrinations with all their wear and tear was undoubtedly very large. Whether it became impossible thereafter for a writer to acknowledge the authorship of a

1) Cf. prologo al lector, 17th part of Lope's collection.

2) Some of the *censuras* or *licencias* show that Mss. drifted from one Spanish province into another, and even into Portugal. cf. for ex. Gayangos, *Catal. of the Mss. in the Span. lan. in the Brit. Mus.* vol. I, pp. 90, 91; and Paz y Melia, *Catal. de las piezas de Teatro etc. de la Bibl. Nac. Madrid*, 1899); Barrera, *Nueva Biog.*, p. 115, n. l. In his *Persiles y Sigismunda*, lib. III, cap. 2, Cervantes gives an account of a company of actors who obtain *licencia* to act from the *corregidor*.

3) Cf. the valuable testimony in the prologo, 13th part of Lope's collection, 1620; *el teatro a los lectores* in the 15th part, 1621; the prologo, 17th part, 1621; and prologo, 21st part, 1635. Even more worthy of consideration is a passage from a letter by Lope to the Duque de Sessa when he had heard that the latter was collecting his Mss.: (1611) *No sé si es sobra de tiempo ó falta de gusto juntar V. ex^a estos papeles que me escribe; pero de cualquier suerte que fueran, ya que ygnorancias mias, en su original por lo menos, porque aunque tengan los nombres no serán las mismas, pues de partos y adulterios ya no tendrán la primera forma que les di en sus principios.* Barrera, *Nueva Biog.* p. 172. Cf. also vol. IV of Lope's comedias in the *Bibl. de Aut. Esp.* p. xxi. Quevedo in his *Buscon*, lib. II, cap. 9, speaks of the patchwork of current comedias.

play because he failed to recognize it in its garbled form, or because of personal pride, is hard to say. Nevertheless the custom of attributing a *comedia* to an author „who never imagined such a thing in all his life“, or to some *ingenio de esta corte*, resulted directly from the treatment described. But the most deplorable consequence of the vicissitudes to which manuscripts were subjected was their arrival in great numbers on the bookseller's stalls where they were exposed to public sale¹⁾; from the latter place — and in what must have been a scarcely legible condition, if some extant manuscripts are a criterion — they could get into print without any difficulty. When a printer had issued a consignment of plays, his original copy was no doubt destroyed.

Of the history of manuscripts a single writer of whom we know more than of any other of his day, Lope de Vega, can give the best account. The various manuscripts of his own plays answer numerous questions which the bibliographer will ask, and occasional passages from his printed works or his correspondence help in solving many a puzzle. As regards the career of the *comedia* after it left the author's hands, his testimony bears out what has been said above. It shows especially that the rights of the author, stage-manager and bookseller were either not very clearly defined, or, if so, only in theory, and not sufficiently protected in practice. It may be said with certainty that Lope did not become aware of the value of his own manuscripts until an extraordinary popularity brought it home to him and suggested the preservation of his *comedias* through the press. In this he was naturally forestalled by the appearance of unauthorized editions which brought from him many expressions of profound disapproval²⁾. But in all this he himself was much to blame and no better than those of whose negligence he complained (Prol. 17th part of coll.), for it was not until pressure was brought to bear upon him by his friends, chiefly the Duke of Sessa³⁾, that he collected his available autograph come-

1) Cf. Prologo del teatro a los lectores, 11th part of Lope's collection, 1618, and prol. al lector, 17th part, 1621. No doubt *comedias* were sold on the street in scraps and bundles much after the fashion of those in which Cervantes pretends to have come across the original of *Don Quixote*, sold to him for half a real. Cf. *Don Quix.* pt. I, cap. 9.

2) It will probably never be known with certainty whether Lope had any share whatsoever in those volumes of his collection which appeared before part nine, and which he repudiates as unauthorized in spite of the fact that they claim occasionally to have been printed from original Mss. Cf. for ex. the prologo a los lectores, 4th part, 1614.

3) Cf. Rennert, *Life of Lope de Vega*, p. 198; Barrera, *Nueva Biog.* pp. 172, 281, 486, 516. If, as it appears there, speculators in the book-trade

dias and instituted a search for those which had become scattered. Many of them, however, must have been handed over to stage-managers immediately¹⁾ after completion and consequently become an absolute loss within a short time²⁾.

If, therefore, we bear in mind the treatment which the innumerable stage-productions received at the outset, the condition of the manuscripts today will be better understood. An attempt to classify them, to establish possible relations should be the first task of a comprehensive bibliography. A practical subdivision of the manuscripts into the following classes might be made: (a) unquestioned autographs³⁾; (b) doubtful autographs about the handwriting of which there can be no certainty. This class is recruited chiefly from those manuscripts which have survived the wear and tear of their careers in fragments not sufficient to identify them. (c) Copies contemporary with the author, which are, to be sure, hard to distinguish at times from (b), the doubtful autographs, especially in the case of writers of whom little is known. But copies are as a rule characterized by a clearer hand, or not infrequently bear indications of service in some theatre. Their value can often be determined by a comparison with other copies or editions. As regards the noted playwrights of the first half of the 17th century it would be advisable to make a fourth class (d) of those manuscripts of which it can be asserted that, while not contemporary, they are still of the same century. Such a class, made for deserving copies,

were attempting to get possession of some of Lope's Mss. in an underhand way, the latter must have become a rare object as early as 1617.

1) Cf. the assertion: *mas de ciento (comedias), en horas veinticuatro, pasaron de las musas al teatro. Egloga á Claudio, 1631.*

2) As regards the deliberate destruction of comedias by the opponents of the theatre, the subject has hardly been treated at all. There always existed in certain quarters an influential opposition to the stage, a kind of concealed movement which received sporadic expression, however, from the earliest times through the eighteenth century. Some Vol. misc. (*Varia hisp. de comoedias 1715—90*) in the Royal Libr. at Berlin contain the more recent attacks on the theatre. A history of this opposition remains to be written.

3) Unfortunately, even about supposedly genuine autographs, differences of opinion may exist. Thus Chorley said of *Lo que ha de ser*, „the original Ms. is one of the treasures of the Brit. Mus.“ *Fras. Mag.* for July, 1859, vol. 60, p. 68. Barrera, *Catal.* p. 434 calls the play *autografa*; so does Schack, *Nachträge*, p. 48. Yet Rennert, *Life of Lope de Vega*, p. 311, n. 2, on the authority of Fitzmaurice-Kelly, calls it a copy. Moreover, it seems possible that two autographs of the same play should exist. On the comedia, *El principe despeñado* cf. Restori, *ZfRPh.* vol. 26, 1902, p. 507.

may, through the aid of careful collation, establish the proper sequence of manuscripts of which the age and order would otherwise have to be left undecided. Last, the largest class, (e), embraces manuscripts of the 18th century. They are for the most part prompters' books or actors' copies which have survived by the thousands. Some are to be found in miscellaneous volumes bound together with printed *sueltras*; others are unbound and still tied in bundles or *legajos*, as they were when stored away in the theatres. The value of very many of these is, at best, extremely slight. A careful examination shows them to be cheap lucubrations, a patchwork perpetrated either by some actor or poor hack who lived by furbishing up the copy of an old play entrusted to him ¹). It is of course possible that in some one of these miscellaneous volumes or in the *legajos* a valuable manuscript of some lost play, concealed perhaps under a strange title, may be found. I, for my part, am not very sanguine of any such result. Some of the copies of the worthier comedias may at best serve to reestablish the original reading of a corrupted portion of a text. But this will entail an expenditure of much time and patience, with the results in inverse proportion.

The history of printed comedias and the condition of those which remain form a parallel to the above account of the vicissitudes which characterized the career of the manuscripts. In view of the fact that many thousands of printed comedias are still extant, the vast majority of which are *sueltras* without any authority for the constitution of a text, a bibliography must begin by a very careful selection of that which recommends itself for purposes of collation. As regards the volumes of printed collections, whether they were authorized publications or not, the questions still to be decided are those of priority and authority of text as well as their relation to one another and to the manuscripts. To do this effectively, the strange relations which appear to have existed among authors, booksellers and printers — notably among the latter, and not only in Spain, but in Italy and the Low Countries — must be carefully studied.

The great demand for printed plays, which appears to have arisen at the beginning of the 17th century, to swell thereafter into enormous

1) Cf. Schack, II, 146; Cervantes, *Pers. y Sigis.*, III, cap. 2, p. 625, edit. in *Bibl. de Aut. Esp.: un poeta . . . de propósito con los recitantes venia, así para enmendar y remendar comedias viejas, como para hacerlas de nuevo*; also Vélez de Guevara, *Diablo Cojuelo*, tranco iv, for a burlesque on the practices of the contemporary playwright.

proportions, has been accounted for by the popularity of the comedia and by the fact that copies in manuscript were not long lived nor sufficient to answer the demand. Consequently the annoyances to which playwrights were already subjected by stage-managers because of the garbled versions of their plays produced upon the stage, were greatly increased when printed versions made their appearance. Almost every writer has testified to the wretched customs which obtained among the booksellers whose methods were sure to make a single volume as imperfect an issue as possible¹). In the first place, doubt may be entertained as to the place of publication and the real editor of some volumes. Books were thrown on the market with such haste that all conditions militated against the issue of a good text. The manuscript, after reaching the printer in some roundabout way, could not have been in any state very favorable to a clean redaction. With innumerable cuts and insertions — as examples still show — with whole pages or scenes missing, a manuscript could look forward to no remedy of its ailments at the hands of an editor who was anxious to have done with the matter at the earliest date and with the least care and expense. The printer set up what he could read and omitted what he failed to decipher. The printed form therefore added to the flaws already in the manuscript, misprints, chance punctuation, cheap paper and bad ink. This slovenliness contributed more than anything else to the mediocre character of the average Spanish comedia. Under the circumstances, the frequently repeated complaint of playwrights, that certain plays issued under their name were utterly unknown to them, must make anyone who examines many volumes of comedias suspicious about the authorship of some of them. Garbled or cheap texts yield almost nothing, as a consequence, and the bibliographer's only hope lies in the fact that training and custom may quickly reveal what texts must be discarded and which reserved for collation and correction.

A classification of all comedias printed up to 1800 is a task which above all others would appal the bibliographer who dared approach the subject singlehanded. The field may be divided first into two general heads, (I) comedias printed originally in some collection, in volume form, and (II) comedias printed as *suestras*. The latter have been frequently gathered and bound together without rhyme or reason, but such volumes of miscellaneous contents nevertheless belong

1) Their complaints, so frequently expressed, may be found in the prologues or dedications of their works. In addition to Lope's prologues, see also his *Epístola á Gaspar de Barrionuevo*, and Schack, II, 148 & 321.

to the second large group. The first subdivision of the collections would consist of (a) authorized editions of comedias by a single writer, and would embrace such works as Parts nine to twenty-two inclusive of Lope's collection, the two volumes by Alarcon, the second of Guillen de Castro and other similar collections. Critical editions of all these are an impossibility before a comprehensive and systematic bibliography of the comedia has been attempted¹). The next subdivision (b) would include unauthorized collections of a single author. This class may occasionally be of use in collating or correcting texts, but in those cases in which it contains the only known form in which a play has survived, it must be approached with circumspection. For, while on the one hand unintelligible passages are generally past all remedy when there is but one reading to go by, on the other hand, the risk must be avoided of attributing to a certain playwright a comedia which may belong to the number of those which he repudiated as spurious. A third subdivision (c) would contain the mixed collections of various authors, including those volumes of which the title bears but one name, while the contents are from different pens. This classification can be more easily carried out, if the idea of a definite sequence and relation in the volumes of collected comedias is abandoned. With the exception of parts nine to twenty-two inclusive of Lope's collection and most of the series of the comedias escogidas (1652—1704), such attempts, as for example that of Münch-Bellinghausen, to hit upon a neat arrangement according to which the various volumes of plays issued between 1600 and 1650 form a definite sequence, is but so much labor wasted²). The class (c) would resemble

1) The drawbacks of Barrera's extraordinary catalogue, which will be felt chiefly in the future, are the statements based on hearsay and unreliable records, and the mention of volumes and titles of plays which no one has ever seen. Such a bibliography cannot be undertaken without a large number of systematic Vorarbeiten. It is to be greatly regretted that the Academy did not put off the publication of Lope's works, since no edition can be made definitive at the present stage of the bibliography of the comedia. Nor is a single reviewer always in the position to make the fitting corrections. Take, ex. gr. the Academy's edit. (Vol. vii), of *El Bastardo Mudarra*, supposedly printed from an autograph and yet full of mistakes; and then cf. Restori's review *ZfRPh.*, vol. 26 p. 502, in which he makes practically no corrections because he had at his disposal neither Ms. nor the facsimile which exists, though he was acquainted with it. (*ZfRPh.* vol. 22, p. 101).

2) Cf. his *Über die älteren Samml. Span. Dramen*, Wien 1852. There can of course be no objection to putting together certain volumes in the

(b) in that it could not claim any authority for the reading of its texts. The second group (II) of *suektas* is in itself so large, that no single human being can hope to deal with it successfully¹). The *comedia* in this form is still so common, that hundreds can be purchased in the streets and shops of Spanish cities. In the libraries they are for the most part bound together in volumes which average fifteen to twenty *suektas* each, and collections of this nature include early or late plays, as well as good or bad ones; even manuscript and printed *comedias* are found together. The great majority of these *suektas* dates from 1700 to 1775 approximately, those from the 17th century being relatively few in number. Many of them are manifestly parts of dismembered volumes of collections, and a reconstruction of the latter would only become possible under a scheme of concerted action attempted by several persons. It is furthermore my belief that some of the *suektas* of the 18th century represent a better text than the editions of the same plays found in the 17th century collections²). They may have been printed from some chance manuscript which had fallen into the hands of the editors. Many of these *suektas*, however, are too worthless to deserve any careful attention.

I have spoken thus far only in a general way of the manuscripts and printed *comedias* with which a bibliographer will be obliged to deal. I shall now give a specific example of the difficulties that can be met with in making out an accurate record of only a single volume. Let us examine the history of the unauthorized *primera parte* of

sequence which their titles may indicate, but it is absurd to try to straighten out inconsistencies in the book-trade of the 17th century, or to account for the date and nature of a volume which was nothing but a bookseller's venture. I hope to deal at some future day with the history and relation of the old volumes of *Comedias*.

1) It is impossible to give here the number of plays which exist in the libraries of Europe, because the duplicates will have to be counted first. In the Royal Lib. of Berlin alone there are in the neighborhood of 2000 *comedias*. Figures in this connection always have something fabulous. Cf. Restori, *Studj di Fil. Rom.* VI, p. 7, and L. Riccoboni, *Reflex. hist. et crit. sur les diff. Théâtres de l'Europe*, Paris, 1738, p. 73; Rud. Beer in *Wiener Akad. (Phil.-hist. Cl. Vol. 120, 1893, VIII, p. 23)*. But numbers should mean nothing in the future unless they are based upon a scientific consideration of what exists.

2) Cf. the texts of *El Principe Don Carlos* by Diego Ximenez de Enciso, the earliest being that of 1634 (*Com. de Var. Aut.* 28th part, Huesca) and the most recent, a *suelta* of Valencia, 1773. See also my article on Enciso in *Pub. of the Mod. Lang. Assn of Am.* for April 1903.

Lope's collection. The most recent catalogue of his comedias¹⁾ adds some interesting items to what has gone before, but in this case also it is impossible for one person to cover the entire field and give us a critical catalogue of all editions. The consideration of too many problems is involved. At the outset, the relation of the editions is very hard to establish, since a great deal more must be known about the editors and printers. No definitive text can be established without a collation of all known issues, for some one of them may have had as a source a version unknown to the others. As regards the first part of Lope's collection, there are vouched for, mentioned or imagined in all, 24 editions. The earliest date is that conjectured by Salvá²⁾ who thought an edition of 1603, probably of Zaragoza, possible. Barrera also considered this date a likely one for a first issue at Valencia³⁾, and it seems to me very probable, that, if as early as February 1604, an *aprobacion* (prefixed to the edition of Valladolid, 1604) speaks of comedias ya impresas en Valencia, some edition of 1603 of that city may have existed. Schack believed in an issue of 1603 printed at Sevilla or Lisbon, perhaps on the strength of some of Lope's complaints⁴⁾. Menéndez Pelayo says of the edition of Valencia of 1604⁵⁾ — the date generally set down as that of this supposed wholly unknown first edition — that it was reprinted *hasta nueve veces en aquel mismo año*. As no evidence is adduced to bear out this statement, there remain three of the ten to be mentioned, one of Madrid, one of Valladolid and one of Zaragoza. The first is very rare and I have not seen a copy of it⁶⁾. That of Valladolid I saw in both the Royal Libraries of Berlin and Dresden, and Prof. Rennert has a copy on this side of the water. Ticknor considered it the first edition⁷⁾. That of Zaragoza is mentioned by Salvá as having once belonged to the library of Duran and ought therefore be in the National Library of Madrid. I have not seen it. There is no copy of it in the British Museum⁸⁾.

1) Rennert, *Life of Lope de Vega*, Glasgow 1904, p. 417 f.

2) *Catal. de la bibl. de S.* Vol. I, p. 536. This conjecture may be justified further by Lope's words (in his *Epis. á Gas. de Barr.* written 1603—4) which refer to such an edition. See p. 428 of *Obras no dramat. de L. d. V.* *Bibl. de Aut. Esp.*

3) *Catal. del Teatro ant.* p. 438.

4) *Nachträge*, p. 40.

5) *Obras de Lope de V.* publ. p. I. Acad. VII, 1897, p. ix.

6) Mentioned by Dieze-Velazquez, *Gesch. d. Span. Dichtk.* p. 331; Schack, II, 691; Barrera, *Catal.* p. 437.

7) Ticknor-Julius, I, 597 a. 2. It is also in the *Bibl. Roy. de Belgique*.

8) Rennert, p. 424, may have followed Barrera in stating the opposite.

The next edition, that of Valencia of 1605, is not rare, and I have examined the copies which exist in the great libraries of Berlin and Munich. It is also in the British Museum. Barrera mentions an issue of Valladolid of 1605, but I can find no further details about it.

An interesting question arises in connection with the next issue dated at Antwerp, 1607. Details concerning it may be found in Barrera's catalogue, p. 437. To the Spanish bibliographer certain claims made by two distinct collectors or editors seemed inconsistent. Now the titlepage begins with: *las comedias del famoso poeta Lope de Vega Carpio. Recopiladas por Bernardo Grassa* and then adds, *agora nuevamente impressas y emendadas*, while prefixed to the plays is a dedication by the bookseller Alonso Perez to Don Antonio Ramirez de Padro. In it he says, *habiendo llegado a mis manos algunas obras de Lope de Vega y hecho election de estas doze comedias — me resolví a imprimirlas. Ahora bien: says Barrera, si Alonso Pérez fué el colector; cómo expresa el libro que las recopiló Bernardo Grassa?* Rennert¹⁾ thinks that Perez merely reprinted Grassa's edition, „title-page and all“. It seems more likely to me that one Bernardo Grassa of Valencia might independently and without difficulty have collected various comedias by Lope²⁾, especially, since the latter had resided for some time and written plays in the same city before 1603; that Grassa — and probably others also — had published a number of them in Valencia, which shortly afterwards reached Alonso Perez either at Madrid or Valladolid. The latter selected, (*hizo eleccion*) of some or all of them, and while giving credit on the title-page to the original collector, he himself claims the selection and emendation of those presented in this edition. We must remember that no one knows just what comedias the supposed issue of Valencia of 1603 or 1604 contained. The existence of a collection of identical comedias in that volume is inferred from the *aprobacion* prefixed to other editions and dated Valladolid, 17 febrero, 1604. But it merely says, *estas doze comedias ... que han sido impressas en Valencia*. And while this leads one to consider it likely that the twelve were originally printed together, Perez may have got hold of a large number *ya impressas en Valencia*, from which he actually selected these. Is

1) Life of L. de V. p. 160.

2) A prologue by Grassa, at least, is mentioned by Salvá, Catal. p. 537, but Stiefel says nothing of it, ZfRPh. vol. 15, 1891, p. 222, though he is speaking of the same edition.

there therefore a real contradiction in the claim made by Grassa that he had collected the comedias and the claim of Perez, that he had made the selection of those offered by him to the public?

But a more puzzling feature of the 1607 issue was not noticed by Barrera, and this too involves Alonso Perez, bookseller and supposedly an intimate friend in later years, of Lope de Vega. The imprint says: *En Amberes; en casa de Martin Nucio, etc., año c1607vii*. Who was this Martin Nucio who in 1607 simply reprints in distant Antwerp the Valladolid issue of 1604 with the same title-page and the dedication by Alonso Perez to Don Antonio Ramirez de Prado? The bookshop of the Nucio family had been founded before 1550¹⁾; sales to one Martinus Nutius of books printed by Plantin are recorded in 1555-6, and in 1565 a sale of books is made to one Philip Nutius or Nuyts, which may justify the inference that at the latter date the business was no longer in the hands of Martin Nucio. Moreover imprints of books for sale *en casa de Martin Nucio* are common about the middle of the 16th century²⁾, while works in Spanish issued by one Martin Nucio about 1600 are, as far as I have been able to learn, very rare, and differ greatly in character from the edition of 1607. Is it probable, therefore, that we are dealing with a bona fide issue made at Antwerp in 1607? But was it at all common or indeed likely, this issuing of comedias with a false imprint³⁾? The complaints of the times point in that direction, and on account of the laxity in enforcing the laws for the book-trade, many spurious issues are credible. Perez could easily prepare for the large demand of the home market an edition 'just arrived from the Low Countries', and even if the swindle were detected, what harm would result to anyone? What do we know, however, of Perez's reputation? All that can be said definitely of him is that he was intimate with Lope de Vega in the later years of his life. The evidence for the friendship that existed between the poet and the bookseller is somewhat vague, but inasmuch as the latter published the former's works, their connection may have been more of the nature of a business relation. Moreover it seems strange that

1) See Christophe Plantin, *Imprimeur Anversois*, by Max Rooses, Anvers [1882-3], pp. 18, 30, 31, 32, 35, 101; also addenda at close of article.

2) Three may serve as examples; all Amberes, *En casa de Martin Nucio*, (1) *La Celestina* etc., 1545; (2) Torres Naharro, *Propalladia*, 1550; (3) *Historia Ethiopica de Heliodoro* etc. (anon.) 1554. Cf. Barrera, *Catal.* pp. 335, 404 & *Catal. of. Brit. Mus.*

3) Cf. ex. gr. the prologue to Lope's *Peregrino* (1604), and that prefixed to the *Dorotea* (1632) by Lopez de Aguilar. See also Rennert, p. 423, n. 2.

Perez should at this early date, at least, have been so intimate a friend of Lope as to publish his plays from originals, and that in spite of this fact the poet should repudiate all editions prior to the 9th of his collection as unauthorized¹). Or was Perez an irresponsible bookseller seeking profits for his own purse? That he could be unscrupulous is shown in one episode which involves no less a personage than the poet Quevedo. Perez, it seems, had issued a counterfeit edition of Quevedo's *Buscon*, because its first appearance at Zaragoza (1626) had been followed by a profitable sale. Quevedo brought suit against the bookseller and won his case. All this happened in 1627²). Had that been Perez's first underhand venture? It may be that it was not; perhaps the great sale of Lope's *primera parte* induced him to try his hand at this Antwerp edition. The reasons for such an attempt could have been manifold enough. Perez may have wished to forestall the publication of the collection by another bookseller and so get the market without bearing the onus of hostile competition. He may have sold with greater profit an edition purporting to come from abroad. He may have wished to avoid antagonizing Lope by another unauthorized issue of his comedias at Madrid.

It is also to be noted that the edition of 1607 has a curious counterpart in one dated at Milan, 1619 a costa de Juan Baptista Bidelli. Both contain no *entremeses*, have the identical number of leaves which correspond page for page, and are of the same size. The differences which exist upon the title-pages and in the dedications are such as would entail only a change in the preliminary sheet of the earlier issue. It is therefore possible that this edition also is not of Italian, but of Spanish origin. The dedication, though written in Spanish by an Italian bookseller, may have given it the appearance of being genuine, and the distant Italian Bidelli probably caused the Spanish bookseller no concern³). My doubts about the last two editions are

1) Cf. n. 2, p. 6.

2) Cf. *Obras de Quevedo*, Bibl. de Aut. Esp., I, p. LXvii, n. 3, 485 n. a, II, 463 f.; Mérimée, *Essai sur la vie et les œuvres de F. de Quevedo*, Paris, 1886, p. 96, 107, 349; Ticknor-Julius, makes a misstatement on title of work printed, *Supplementband*, p. 107, a 5. If the documents of this trial could be examined, further evidence of Perez's methods might be found.

3) Both the 1607 (Antwerp) and 1619 (Milan) edit. are in the Royal Libr. at Berlin; the former is also in the great libraries of Dresden, Göttingen, Wolfenbüttel, Brit. Mus. etc., and the latter in the Royal libr. at Munich, in the Brit. Mus. and the Yale libr. Bidelli is mentioned on p. 220 of the *Dict. Géogr. d'Italie* etc., par G. Fumagalli, Florence, 1905.

strengthened by two issues of the 2nd part of Lope's collection, one bearing the imprint: en Brusselas, 1611, the other: en Amberes, 1611, both volumes being precisely alike¹⁾, and both dedicated by Perez to the same person. The catalogue of the Brit. Museum assumes that both were printed at Antwerp. It seems to me that they were issued in Spain and that Alonso Perez could give an account of them. Their size is that of the 1607 and 1619 editions of the 1st part, all being a small 8°. This is consequently a problem to be solved only by a careful study of the editors and printers concerned, and a detailed comparison of volumes from their various presses²⁾.

The popularity of the *primera parte* must have justified two editions of Valladolid in 1609³⁾. An issue of Antwerp 1609, which Lord Holland claims to have possessed, may rest upon a misprint, as the Brit. Museum possesses no such copy, and confusion with the 1607 edition probably occasioned the misstatement. Dieze mentions an issue of Valencia of 1609⁴⁾ because he misinterpreted the words of Nicolas Antonio. But Dieze does not appear to be reliable in matters of this kind. He adds another edition of the 1st part, of Brusselas, 1611, which he claims to have owned. But the University library of Goettingen which purchased a large number of books out of Dieze's library after his death⁵⁾, has no such edition. It does, however, possess the 2nd part of Lope's collection, dated Brusselas, 1611, so that Dieze may simply have confused the two parts. The edition of Milan, 1617, which Schack mentions and which has been repeatedly cited after him by other bibliographers, is no doubt a misprint for 1619⁶⁾, the edition already mentioned above. An issue of Zaragoza of 1624 is conjectured

1) Both vols. are in the Berlin libr. where I examined them. It may be asked further, why, if these suspicious vols. are genuine, are there not more issues of comedias of Antwerp or Milan, than in reality are known?

2) Cervantes hints at a cooperation among printers. Cf. *Don. Q.* II, cap. LXII. See also his *Pers. y Sigis.* IV, cap. 1, for a hit against booksellers.

3) Cf. *Brit. Mus. Catal.* and *Salvá's Catal.* p. 536; on an edit. of Valladolid of 1607, cf. Lord Holland, *Account of life etc. of Lope de Vega*, II, p. 140, London, 1817.

4) Dieze-Velazquez, p. 331. Antonio's words are: *Valentiae prius* (no date), *deinde Pinclae* . . . 1609, II, p. 76, *Bibl. Nov.*

5) The *Manual of the Libr.* (1876, p. 74—79) mentions the purchases. Dieze lived in Göttingen 1756—84, and died in Mainz 1783, when his excellent library was sold at auction.

6) Cf. Restori, *ZfRPh.* vol. 26, p. 486.

by Stiefel upon what appears an insufficient basis⁴⁾, while a well-known edition of the same place of 1626 may have been the origin of Ticknor's and, after him, of Barrera's mention of one of 1624.

What we know with certainty of this *primera parte* is therefore seen to be relatively little, and my imperfect summary of the questions involved in a single volume of collected comedias may give an idea of the abyss of difficulties and confusions which face the bibliographer left to his own resources. Finally, an obstacle will always be found in the valuelessness of much contemporary testimony. Statements were readily made without that evidence which is indispensable today to deduce proper conclusions. It was rather an epoch for idle boasting than for self-effacement among literary men, nor was the habit of accurate statement deeply ingrained in those upon whom we must at times rely most. But coöperation among bibliographers may do much. The great drawback, that those interested in the wonderful literature of the Peninsula seldom see or hear anything of one another, is enhanced by the difficulty of keeping abreast of contributions scattered through reviews which are not in reach of all. And nothing is to be regretted more than that any valuable effort expended upon this boundless field should be overlooked and so come to nought.

4) Cf. ZfRPh. vol. 15, p. 228. The edit. of 1626 is in the Berlin libr. I have no record of its presence in the Ticknor libr. See Rennert, 424.

Addenda to p. 14: Of some 80 Span. books printed at Antwerp, of which I have a record, only 3 were issued by Martin Nucio II. It is noteworthy, moreover, that the edition of 1607 does not have the necessary *Privilegio* for the Low Countries. Cf. e. g. the edit. of *Don Quix.* pt. I, for the same year, Bruselas, 1607; that of Bruselas 1611; pt. II, Bruselas 1616, and the *Novelas* of Cervantes, Bruselas, 1614, all of which have *Privilegios* for print and sale granted by the Council of Brussels. I am indebted to the kindness of M. Max Rooses of the *Musaeum Plantin-Moretus* at Antwerp for further information regarding the Nutius or Nuyts family. The gist of it will be found in the *Bio-graphie Nat. de Belgique*, XVI, 1^{er} fasc. p. 11 ff. Brux. 1900.

Zu Text und Interpretation des „Cancioneiro da Ajuda“.

Von

O. Nobiling in S. Paulo.

Zwei Namen wird jeder, der sich mit der Erforschung der hispanischen Trobadorpoesie beschäftigt, mit besonderer Dankbarkeit nennen: Ernesto Monaci und Carolina Michaëlis de Vasconcellos. Der erstere hat vor einem Vierteljahrhundert ein eingehendes Studium des altportugiesischen Minnesangs überhaupt erst ermöglicht, indem er den Inhalt der in Italien aufbewahrten Cancioneiros — den weitaus grössten Teil der erhaltenen Denkmäler — durch auch heute noch unschätzbare diplomatische Ausgaben¹⁾ zugänglich gemacht hat; Frau Dr. Vasconcellos hat uns jetzt die erste wahrhaft kritische Ausgabe der dritten, in Portugal aufbewahrten Liederhandschrift, der kleinsten, aber ältesten der vorhandenen, geschenkt in einem zweibändigen Werk²⁾ von höchster Bedeutung, das tatsächlich weit mehr enthält, als der Titel besagt und eine Fülle von Fragen beantwortet, die sich an die Werke der portugiesischen Minnesänger, ihre Sprache, die Person der Dichter, die Abfassungszeit und vieles andre knüpfen, wie es andererseits ein weites Feld eröffnet für fernere Forschungen und viele Mitarbeiter auf Jahre hinaus in Arbeit setzen wird. Mir scheint, die beste Art, seine Dankbarkeit für die empfangene Gabe zu beweisen, ist, sich an dieser Mitarbeit zu beteiligen und sein Scherflein beizutragen zur Kenntnis dieser hochwichtigen Sprach- und Literaturepoche. Zum Text der 310 Lieder, die Frau Vasconcellos aus der portugiesischen, sowie der 157, die sie

1) Il canzoniere portoghese della Biblioteca Vaticana, da Ernesto Monaci. Halle a. S., Max Niemeyer, 1875. (= CV.) Il canzoniere portoghese Colloci-Braneuti, da Enrico Molteni (Druck besorgt von Monaci). Halle a. S., Max Niemeyer, 1880. (= CB.)

2) Cancioneiro da Ajuda. Edição crítica e commentada por Carolina Michaëlis de Vasconcellos. I u. II. Halle a. S. Max Niemeyer, 1904. (= CA.)

aus den italienischen Handschriften im ersten Bande ihres Werkes abgedruckt und mit Einleitung, kritisch-metrischem Kommentar und Übersetzung versehen hat, mache ich im folgenden eine Reihe von Änderungsvorschlägen und Anmerkungen, fusse dabei aber zum guten Teil eben auf den Forschungen und Ergebnissen, die wir der Herausgeberin des *Cancioneiro da Ajuda* verdanken.

Die beim Abdruck der Lieder in Anwendung gebrachten orthographischen Prinzipien sind infolge der Länge der Zeit, die der Druck in Anspruch nahm, keine ganz einheitlichen, und ich enthalte mich hier einer Kritik¹⁾ um so eher, als man zu einer konsequent durchgeführten Orthographie überhaupt nur mit mehr oder weniger gewaltsamen Mitteln gelangen könnte. Dass selbst die Schreibung der Ajudahandschrift keineswegs die Aussprache der Dichter genau wiedergibt, geht schon aus der Häufigkeit hervor, mit der sich z. B. die jüngere Form *min* geschrieben findet, wo der Reim *mi* verlangt, oder aus den nicht seltenen Fällen, wo der Abschreiber Elision verwandte, trotzdem das Versmass Hiatus verlangt und der Gebrauch der Trobadores ihn zulässt oder vorschreibt. Wo aber Metrum und Reim uns nicht unterrichten, wie sollen wir da entscheiden, ob Formen wie *mas* neben *mais*, *louvar* neben *loar*, *oemos* neben *ouvemos*, *amigus* neben *amigos*, *cuitado* neben *coitado*, *coidar* neben *cuidar*, *milhor* neben *melhor* u. ä. in der Sprache der Minnesänger Geltung oder am Ende gar den Vorzug hatten? Diese Sprache war ohne Zweifel zum Teil konventionell geregelt, wie es auch nicht anders sein konnte bei einem ursprünglichen Lokaldialekt, der zur Sprache der Lyrik für den grössten Teil der Halbinsel geworden war; und zwar lässt sich deutlich beobachten, wie in den eigentlichen Minneliedern Sprache und Metrik einem strengerem Regelzwang gehorchen als in den *cantigas d'escarnho e de maldizer*. Ich hebe zwei Punkte hervor, an denen die Unsicherheit unserer Kenntnis der Trobadorsprache klar wird, und die, soviel ich sehe, bisher noch nicht richtig erkannt sind.

Wir finden CA v. 9402 *negô-o* (statt *negou-o*) im Reim zu *soo* (< *solum*) und *doo* (Verbalsubstantiv zu *doer* < *dölere*), und ebenso lesen wir *desseynoo: enlinho* CB 433 Refrain, *chego o* CB 114 Überschrift (*eleuācoō* ebenda könnte auch *e levanton-o*, verlesen für *e levantou-o*, be-

1) Nur im Vorbeigehen sei bemerkt, dass der Gebrauch des Apostrophs beim Konj. Fut. — zur Unterscheidung vom Infinitiv — nicht nur unnötig ist, sondern irreleiten kann, da das Plusqpf. bei Elision vor vokalischem Anlaut dieselbe Form annimmt: vgl. *ouver'* CA v. 1053. — Ferner würde ich die Schreibung *nô-no*, *bê-no* u. s. w. — weil zweifelsohne der Aussprache entsprechend — durchführen, wo die Hds. *nono*, *beno* oder *nôno*, *bêno* (vereinzelt auch *nonno*, *benno*) haben.

deuten). Entsprechend liest man aber auch CB 432, 20 *uendeo* für *rende-u-o* und CA v. 3079 n. 5857 *e o sei*, wo *e* keinen rechten Sinn gibt und *e o* meiner Meinung nach für *eu o* steht (für die letztere Stelle durch CV 53, 11 bezeugt), ferner CB 213, 13 *u'dudeo sei*, was Frau Vasconcellos CA v. 9288 in *verdad'*, *eu o sei* bessert. Endlich gehört hierher wohl auch CB 114, 18 *faly u9* für *faliu-vos*. Man kann kaum zweifeln, dass in der Sprache des Abschreibers in solchen Fällen, d. h. vor satzphonetisch sich eng anschliessendem *o*, bzw. *u*, oder *v*, die Diphthonge *eu* und *iu* zu *e* und *i* vereinfacht wurden; dazu ist zu vergleichen, dass man heute vor unmittelbar folgendem konsonantisch anlautendem Worte *e* statt *eu* im Süden und Osten Portugals bis nach Tras-os-Montes hinauf, *morre* statt *morreu*, *parti* statt *partiu* in Alemtejo sagt¹⁾. Kein Reim aber spricht dafür, dass der Trobadorsprache, wie der Lautwandel *oo* < *ouo*, so *éo* < *éuo*, *êo* < *êuo*, *ivos* < *iuvos* bekannt gewesen sei. Freilich ist zweisilbiges *eo* im Reim in der gesamten aport. Minnedichtung äusserst selten — *esteo* : *feo* CV 921, 4—7; *esteo* : *creo* CV 1039, 14f; *esteo* : *creo* : *candeo* CV 1204 Refrain, sind die einzigen Beispiele, die ich anführen kann —, und von Reimen auf *ivos* kenne ich überhaupt kein Beispiel.

Die Lautgruppe *inh-* des heutigen Portugiesisch hat zwei verschiedene Quellen. In einer Reihe von Wörtern, wie *vinha* < *vincam*, ist der Laut *nh* bereits im ältesten Portugiesisch vorhanden; in andern, wie *vinho* < *vīo* < *vinum*, *vinha* < *vīu* < *vīā* < *vīa* < *vēia* < **venibam*, hat er sich erst später aus dem vorhergehenden Nasalvokal heraus entwickelt²⁾. In den Wörtern der letztern Reihe schwankt die Schreibung der Liederhandschrift zwischen *ī*, *ih*, *inh* und *in*; Frau Vasconcellos hat die Schreibung *inh* auch hier durchgeführt. Das hätte aber doch nur dann seine Berechtigung, wenn wir mit Sicherheit annehmen dürften, dass die Aussprache bereits bis zum *nh* fortgeschritten war. Dagegen spricht die schwankende Schreibung, und die Reime der Cancioneiros sprechen sicherlich nicht dafür. Einmal (CV 751, 1) findet sich *fremosinho* im Reim zu *dizia* in einem Liede volkstümlichen Charakters von Joan Zorro: der Reim ist, im Gegensatz zu den übrigen des Liedes, zweifellos unrein und am leichtesten erklärlich, wenn die Aussprache noch *-īa* war. Einmal (CV 415, 3) reimen *dormia* und *venia*, woraus man auf die Aussprache *vēia* schliessen könnte; doch handelt es sich um

1) S. Leite de Vasconcellos, *Esquisse d'une dialectologie portugaise*, Paris-Lisboa 1901, p. 104 ff.

2) Vgl. meinen Aufsatz „Die Nasalvokale im Portugiesischen“ in den *Neueren Sprachen*, 1902, p. 129—153.

eins der Parallelstrophenlieder, die überhaupt in der Sprache viel Abweichendes haben und beispielsweise da, wo sie Assonanz aufweisen, keinen Unterschied machen zwischen nasalen und anderen Vokalen¹⁾. Reime auf altes *-inho(s)* oder *-inha(s)* kommen meines Wissens nicht vor; nicht wenige Beispiele gibt es dagegen für die lateinischen Endungen *-inum*, bzw. *-inos*, und *-inam*, bzw. *-inas*. Sie reimen im allgemeinen nur unter sich; zu der ersteren Endung gesellt sich noch *mesquinho*, *mezquinho* = Nport. *mesquinho* (CV 74*, 18; CB 433, 10) sowie *menino*, *mininho*, *meninho*, *minino*, *menio* = Nport. *menino* (CV 922, 3; 1041, 11; 1155, 2; 1156, 3; 1204, 9; CB 438, 20), was nichts besonders Auffallendes hat; zur lateinischen Endung *-inam* tritt ausser *misquinho* (CV 1030, 5) und *menynha*, *menia* (CV 26, 21; 866, 9) noch *minha* (CV 1137, 8; 1150, 6), während auch das ältere *mia* im Reime vorkommt (CV 402, 8). Nur ein einziges Beispiel eines Reimes mit altem *-inho* habe ich auffinden können (CV 912, 13—18 *camho : mihō : uihō : myhō*, d. i. *camīho : Mīho : vīho : Mýho*): hier wird sich das Eindringen des Namens *Minho* (< *Mīnium*) in die Reimfolge erklären wie andere unreine Reime (so *vezes : meses : torneses* CV 1058; *merecedes : franceses* 1137), die in *cantigas d'escarnho e maldizer* vereinzelt vorkommen. Nach allem dürfte es, falls man uniformieren will, geraten sein, *vīo*, *vīia* u. s. w. zu schreiben und die Schreibung *nh* für Wörter wie *vinha* < *vineam* und *Minho* aufzusparen.

Auf einige Besonderheiten der Schreibung muss ich noch eingehen, weil sie gleichfalls nicht ohne Bedeutung für die Lautung der Worte sind. Frau Vasconcellos hat geglaubt zwischen betontem und unbetontem *vos* — sowie *nos*, das seltener ist — unterscheiden zu müssen und gründet sich dabei auf den Usus der Liederhandschriften, die meistens *u9* mit Abbreuiatur für die unbetonte und fast immer *uos* für die betonte Form schreiben, insbesondere aber auf die Ajudahandschrift, die für die erstere Form häufig *uus* setzt. So scheidet sie betontes *vos*, *nos* von unbetonten *vus*, *nus*. Hingegen zieht sie nicht die Konsequenz, nun auch *us* allgemein für den Artikel und das Pronomen 3. Plur. sowie überhaupt für die unbetonte Endung *-os* zu drucken, die von den Handschriften sehr häufig durch *9* und nicht ganz selten durch *us* wiedergegeben wird. Vielleicht wäre es besser gewesen, statt so Gleichlautendes zu trennen, es zu machen, wie Lang in seiner Denisausgabe²⁾,

1) Ganz anderer Art ist ein Lied, in das Frau Vasconcellos durch Konjekture (ZfRPh. XXIX, 6, p. 707) den Reim *tīia : perfia : Maria* erst eingeführt hat. Statt *tīia* hat CV (26,2) *diua*, wofür vielmehr *avia* zu lesen ist.

2) Das Liederbuch des Königs Denis von Portugal, von Henry R. Lang, Halle a. S., Max Niemeyer, 1894. (= CD.)

allerdings ohne die nötige Konsequenz, es gemacht hat, und die moderne Scheidung *vós* und *vos*, *nós* und *nos* in den Text einzuführen. Das einzige, was uns daran hindern könnte, wäre der Zweifel, ob das *o* der betonten Formen nicht zu damaliger Zeit, dem lat. *ō* entsprechend, noch geschlossen war. Dieser Zweifel aber wird gehoben durch die Reime; denn *vos* und *nos* reimen ausser unter sich noch mit *cos*, bezw. seinem Kompositum *gardacos* (CV 336, 9¹); 904, 8²); 926, 11; 941, 11; 978, 13; 1149, 6; 1103, 19); *cos* aber muss schon damals, wie das fr. oder prov. *cors*, von dem es stammt, *ō* gehabt haben. Für die Schreibungen *vós* — *vos*, *nós* — *nos* würde auch sprechen, dass wir ebenfalls bei den kontrahierten Formen *vo-lo*, *no-lo* solche, die unbetont, und solche, deren erste Silbe betont ist, zu unterscheiden haben: die letztern wären dann *vó-lo*, *nó-lo* zu schreiben, jenes z. B. CA v. 5821 und 6415.

Die Herausgeberin hat nun aber ihre Scheidung nicht streng durchgeführt, ohne sich doch auch genau an die Vorlage zu halten. Und in der Tat ist die Unterscheidung oft schwer, einerseits wegen der Unzuverlässigkeit der handschriftlichen Schreibungen, andererseits weil der alte Sprachgebrauch von dem heutigen abweicht. Es gibt in allen Handschriften Lieder, ja Gruppen von Liedern — wie CA 258, 271—77, 284, 285, 288, 295, 299, 300, 356 —, welche die Abbreviatur *u*g nur ganz vereinzelt oder gar nicht verwenden, offenbar doch, weil die Einzelhandschriften, die als letzte Vorlage gedient haben, die Unterscheidung nicht kannten. Zum andern waren die betonten Objektpronomina nicht, wie heute, nur nach Präpositionen in Gebrauch, und die unbetonten standen nicht nur unmittelbar vor oder hinter dem Verb: vgl. *pero me de fazer | mui grave foi* CA v. 3843f. Nun ist aber die graphische Scheidung entschieden von praktischem Nutzen, und bei ihrer Durchführung werden folgende, aus der Vergleichung der Handschriften gewonnene Leitsätze dienen können: 1. Wo die Handschriften Abbreviatur bieten, ist — abgesehen von direkten Schreibfehlern — die unbetonte Form zu setzen. 2. Dativfunktion hat allein die unbetonte Form, die betonte nur mit voraufgehender Präposition *a*, die allerdings durch Synizese mit einem davorstehendem *a* verschmelzen kann. 3. Die betonten Formen stehen nicht nur stets nach Präpositionen, sondern auch als direktes Objekt an jeder Stelle des Satzes, wenn wirklicher Nachdruck darauf liegt (also z. B. nicht, wenigstens für gewöhnlich, in reflexiver Funktion). Mit Hilfe dieser Sätze werden sich am leichtesten

1) Man lese *bayland' ant' eles fremosas [en] cos*.

2) Unklar ist mir v. 9. Das Reimwort scheint *gros* zu sein, das doch nur aus dem fr.-prov. *gròs* (ist die Münze gemeint?) stammen könnte.

alle Schwierigkeiten lösen lassen. Danach würde ich, abweichend von der Herausgeberin, die unbetonte Form — nach ihrer Schreibung *vos* — setzen v. 1066; 1200; 1215; 2170; 3303; 3306; 3308; 3710; 3721¹⁾; 3932; 4158²⁾; 5735; 5970; 5977 (2mal); 5982²⁾; 5997; 6001; 6010; 6011; 6025; 6026; 6030; 6032; 6037; 6053; 6087; 6106; 6108; 6109; 6113; 6114; 6122; 6126; 6266; 6269; 6290; 6500; 6519²⁾; 6520; 6596; 6599²⁾; 6625 (2mal); 6630; 6862; 7664; 7687; 7930; 7985; 8065; 8066; 8501; 9236; 9423; 9427; 9636; 10128; 10346 und wohl gleichfalls v. 2781; 5722; 5725; 5729; 6035; 6038; 6358; 6359; 6361; 6364; 6606; 6807; 7347; 8231, ebenso unbetontes *nus* v. 9389³⁾; 9622. V. 4622 hat die Herausg. *se vos quiserdes* unnötigerweise in *se vos quiserdes* geändert, da *vos* sehr wohl als Dativus commodi — oder wie man sonst das mehr oder weniger pleonastische Reflexivum nennen mag — gefasst werden kann; und in v. 1148 *quanto ben vos avedes* ist die gleiche Änderung wenigstens nicht notwendiger als in v. 1151 *mais ca vos cuidades*, wo Frau Vasconcellos sie nicht vornimmt.

Von praktischem Nutzen wäre nicht minder, unbetontes *mi*, *ti*, *si* von betontem *mí*, *tí*, *sí* graphisch zu scheiden. Die ersteren Formen finden sich in sämtlichen Handschriften neben *me*, *te*, *se*, und zwar so, dass *me*, *te*, *se* überwiegend in Akkusativ-, unbetontes *mi*, *ti*, *si* in Dativfunktion stehen, also direkt aus *mī*, *tībī*, *sībī* abzuleiten sind (vgl. *i* < *ibī*, *u* < *ūbī*). Als Kriterien für die graphische Scheidung können hier ausser dem 2. und 3. der obigen Leitsätze auch Varianten der verschiedenen Handschriften dienen, insofern unbetonte *mi*, *ti*, *si* durch *me*, *te* (auch *che*), *se* (auch *xe*, *xi*) vertreten werden können, betontes *mí* sehr häufig durch *min* vertreten wird. Diese, die jüngere Form kommt bei den Trobadores auch im Reim vor: zwar viel seltener als *mí*, doch erklärt sich das aus der geringen Zahl der Reime auf *-in*, unter denen *min* fast niemals fehlt; ich zähle folgende: *vin*, *convin*, *fin*, *mastin*, *rocin*, *pelegrin*, *Merlin* und *Baguyn* (? CV 959, 1). Es sind demnach *min* und *mí* gleichberechtigte Formen, und für handschriftlich überliefertes *min* ist nur da mit Sicherheit *mí* einzusetzen, wo der Reim es verlangt. (Die Herausg. hat bisweilen *min* stehen lassen, doch erkennt sie selbst die Notwendigkeit der Besserung in der Einleitung an.)

Da ein Til leicht an unrechte Stelle gerät, so kommen natürlich auch Verschreibungen von *min* statt des unbetonten *mi* vor. So ist der Dativ und die unbetonte Form erforderlich in CA v. 1310 *nen me val*

1) Statt *direi vos, como* lies *direi-vos como*.

2) Zum wenigsten für das zweite *vos*.

3) *nus partimus* ist reflexiv.

Deus, nen min poss'eu valer, v. 1314f. *que min queirades / creer la coita* und v. 7309 *ou por min fazerdes vos ben*, daher *min* in *mi* zu bessern. Die Herausg. scheint übrigens gegen unbetontes *mi* eine Abneigung zu haben, vielleicht weil die Ajudahandschrift auch in Dativfunktion häufiger *me* setzt. So ändert sie ohne Not v. 1510 das *mi* des CB in *me* und druckt v. 2584 *pois m'i non an conselho de pôer*, wo *mi* statt *m'i* das Natürlichere wäre (zumal CB *me* bietet), ebenso wie im Refrain zu Lied 140 *se m'i-ar fezerdes ben* (CB *m'ar*). In v. 495 *qual coita min faz soffrer*, wo die betonte Form an richtiger Stelle zu stehen scheint, würde ich indessen die handschriftliche Lesart als *coit'a min* interpretieren, da, genau wie Nfr., in solchen Konstruktionen der Dativ dem Sprachgebrauch entspricht.

Während sonst Hiatus sehr gewöhnlich ist, werden unbetontes *mi*, *ti*, *si*, *xi*, *lhi*, *me*, *te*, *che*, *se*, *xe*, *lhe* vor Vokal meiner Meinung nach nie silbenbildend gebraucht: die Fälle, wo dergleichen vorzukommen scheint, sind so gering an Zahl, dass sie auf Schreibfehlern beruhen werden. So bietet für CA v. 1696 *ei-mi assi mia coit'a endurar* CB die zweifellos bessere Lesart *e ei-m'assi* u. s. w.; in v. 2569 *Que muitos que mi andan preguntando*, wo CB *m'andan* bietet, wird man *á* oder *son* hinter *muitos* einschieben müssen. Um so weniger ist es gestattet, solche Fälle von Hiatus durch Konjekturen in den Text hineinzubringen: v. 3506 lese man statt *me [a]vão sempre coit'e pesar* vielmehr *me* (oder nach CB *mi*) *vão sempre coit[a] e pesar*, v. 7997 statt *de que m[e] eu despaguei* nach CV 943 *de que mi lh'eu despaguei*, und v. 8157 ist statt *E pois m[e] esta coita faz* zu bessern *E pois [que] m'esta coita faz*. V. 8890 steht *como lhi o'oi falar*. Das wäre kein korrekter Achtsilbner; die Handschrift aber bietet einen fehlerlosen Text: *como lhi eiri oi cantar*, wobei *lhi* Elision erleidet. Ich kann auch für die Textänderung der Herausg. keinen anderen Grund entdecken, als dass die nächste Zeile mit *Diz* fortführt. Aber wenn man das Präsens in solchen Wendungen wirklich so buchstäblich verstehen müsste, so wäre ja der Widerspruch mit dem vorhergehenden Perfekt *oi* genau so gross, ob nun „heute“ oder „gestern“ dabei steht.

Im Gegensatz zu dem Pronomen *se* scheint die Konjunktion *se* niemals Elision oder Verschleifung zu erleiden. Auch hier sind der scheinbaren Ausnahmen nur ganz wenige. Zu ihnen gehört nicht CA v. 484 *s'é verdade*, da die von der Herausg. unterm Text als gleichfalls zulässig bezeichnete Lesart *se verdad'é* sicherlich die richtige ist, und ebenso wenig v. 5695 *s'é en desden*, da der handschriftliche Text genau so gut gestattet zu lesen *se e'n desden*. V. 7573 hat die Handschrift *seu esto posso fazer*, was die Herausg. in *s'eu esto posso [per] fazer*

ändert: unnötigerweise, da *se eu esto posso fazer* gelesen werden muss. V. 7869 steht in der Handschrift *mays feela me nō pdar*, wo Frau Vasconcellos das *e* von *se* tilgen möchte, aber *se m'ela non perd[ō]ar* am besten dem Sprachgebrauch entspricht. V. 8933 f. hat die Handschrift *p farem9 nos de cuydumeu | jogar seer deuos a juda ouuer*; Frau Vasconcellos bessert: *per[o] faremos-lo nos, cuido-m'eu, | jogar, s(e) ende voss'ajuda ouuer*. Befriedigender aber dürfte — mit geringerer Änderung — die Lesart sein: *per[o] faremos nos d'e[l], cuido-m'eu, | jogar, se én de vos ajuda¹⁾ ouuer*.

Auch Elision oder Verschleifung des *e* von *que* findet regelrecht — zum wenigsten in eigentlichen höfischen Minneliedern — meiner Meinung nach nicht statt. An Beispielen dafür habe ich mir aus dem CA acht notiert. Davon erledigen sich aber sofort vier, weil die Form *qu'* erst in den Text hinein korrigiert worden ist. Zu v. 6069 *porqu'eu quero* wird als handschriftliche Lesart angegeben *por quei quero*, was in *porque quero* zu bessern ist. V. 7424 ist *nembrar, o qu'c ben lheu* eine starke Änderung des handschriftlichen *nēbraqu9 aben lheu*, wo sicherlich nur das *q* für langes *r* verlesen ist; man lese also *nembrar-rus-á ben lheu*. Für v. 8457 *qu'eu levei* hat die Handschrift *q̄ eu leuei*, und *que eu* lässt sich sehr gut beibehalten, wenn man das vorhergehende *xe esta coita* nicht mit Frau Vasconcellos als *x'é esta coita*, sondern als *xe est a coita* interpretiert, wo das *e* von *xe*, wie erwähnt, im Verse nicht mitzählen kann. V. 9449 endlich bessert die Herausg.: *Pois ora faz [Deus] qu(e)eu viver aqui*. Hier scheint allerdings *Deus* durch den Sinn erfordert zu werden; dafür ist aber *Pois* um so überflüssiger, und die Herausg., die es stehen lässt, sieht sich dadurch genötigt, in v. 9452 ein *e*, das für das Versmass ohne Belang ist, zu tilgen. Methodisch richtiger ist es doch, mit nur einer Änderung zu lesen: *Deus ora faz que eu viver aqui*. Da nun *que* im Hiatus sehr häufig ist, so wird es erlaubt sein, die noch übrigen Fälle des Gegenteils durch Konjekturen zu entfernen. V. 7318 ist dies kaum notwendig; denn in *que eu sempr(e) ei ja a desejar* kann das *a* nach *ja* sehr wohl Verschleifung erleiden; es kann aber ebensogut durch einen Abschreiber eingeschmuggelt sein, den die selten gewordene Konstruktion *ei desejar*²⁾ nicht befriedigte.

1) Von den Hds. geschriebene Vokale, die im Verse nicht mitzählen, ziehe ich vor, statt durch (), durch einen darunter gesetzten Punkt zu bezeichnen.

2) Beispiele für diese Konstruktion sind: CA v. 611 *ouress 'estar*; v. 8827 *ei rogar* (die Herausg. druckt *rogarei*); v. 9557 *ei eu end 'al fazer*; CB 399, 4 *ei dizer*. Ein ganz ähnlicher Fall wie oben findet sich CA v. 3618 f. *ei por vos ja | viver*, wo ein *a*, das man etwa hinter *ja* einfügen wollte, auf Versmass wie Reim gleicherweise ohne Einfluss bliebe.

In v. 7781 *mentr'eu oer esta senhor que og'ei ist eu* für den Sinn völlig überflüssig; in v. 9122 *que lhi quigi tan gran ben, des que a vi ist quigi* leicht durch die gebräuchlichere Form *quix* zu ersetzen; in v. 9281 *A que, a gran torto, me vosco mizcrou* ist vielleicht *A que* aus dem Anfang der vorhergehenden Strophe oder *gran* aus der folgenden Zeile eingedrungen und entweder dieses zu streichen oder *A que* durch *Quen* zu ersetzen¹⁾.

Es wird, denke ich, nicht als Abschweifung betrachtet werden, wenn ich hier auseinandersetze, wie ich die von mir aufgestellten Regeln betreffend Elision und Hiatus mit Langs kritischem Text im „Liederbuch des Königs Denis“ in Einklang bringe.

Für *me* im Hiatus bietet der handschriftliche Text nur ein Beispiel: *me eu chamo* CD v. 1566; doch das Lied, in dem es vorkommt (= CV 208) ist auch sonst durch seine Sprache verdächtig, worüber ich mich schon ZfRPh. XXVII, 2, p. 190, ausgelassen habe. Zwei andere Fälle hat erst Lang hineinkorrigiert: v. 648 ändert er das handschriftliche *semha sa ãm mēfura nō ual* in den „Berichtigungen und Nachträgen“, p. 172, in *se me a sa gram mesura nom val*; sein erster Gedanke, *mui* vor *gram* einzuschieben, traf aber das Richtigere. V. 1745 lesen wir: *El me estava em vós falando*, wo die drei ersten Worte aus handschriftlichem *Eu mestaua* geändert sind. *Eu* würde allerdings, wie Lang in einer Anmerkung erklärt, den Sinn stören, nicht aber *E u* (= und als), und es ist zweifellos zu lesen: *E u m'estava*. — V. 949 scheint unbetontes *mi* im Hiatus zu stehen: *nom poss'oj'eu mi escolher*; da aber als Variante des Kodex Colocci-Brancuti *mī* angegeben wird und überdies noch zweimal in demselben Liede, v. 951 und 955, *u* für *n* verschrieben ist, so ist sicher statt *eu mi* vielmehr *en mī* zu lesen; vgl. v. 744 *nom poss'oj'em mi osmar*. — Anders ist der Fall von Hiatus beim Fürwort *se* zu beurteilen, dem wir in v. 1789 begegnen: *Ela trabalha-se, á gram sazom*. Die syntaktische Pause erklärt ihn hier ausreichend. — Die Konjunktion *se* dagegen findet sich häufig im Hiatus; von abweichenden Fällen finde ich nur vier. V. 2288 in einem mangelhaft überlieferten Liede *se eu ousasse, mais vedes quem*; um einen korrekten Achtsilbner zu erhalten, würde ich vorschlagen zu lesen: *se ousasse* oder *se ousass'eu*. V. 2640 *Nom a perderá se ouver bom vogado á setz*; doch ist zu beachten, dass es sich hier um eine *cantiga d'escarnho* handelt, in der man vielleicht diese Elision zugeben könnte.

1) *Quen* würde in diesem Fall in der nächsten Zeile durch *e que* fortgeführt, ebenso wie in v. 4204.

V. 1601 *s'i veja prazer* ist schon von Frau Vasconcellos in *si veja prazer*¹⁾ verbessert worden, und in v. 680 *se aos meus olhos podedes creer* erfordert der Sinn, statt *se aos* vielmehr *e dos* zu lesen (als Lesart des Kodex Colocci-Brancuti wird *e aos* angegeben, was vielleicht nur Druckfehler für *e dos* ist). — Endlich treten neben den ungemein zahlreichen Fällen von *que* im Hiatus die gegenteiligen ganz zurück. V. 1725f. hat erst Lang die Unregelmässigkeit in den Text hineingetragen; denn statt seiner beiden Zeilen *Ca demo lev'essa rem que eu der por [tal] enfinta fazer o[u] mentir al* ist der Handschrift entsprechend zu lesen: *Ca demo lev'essa rem que eu der | por enfinta fazer o mentiral*, wie ähnlich schon Frau Vasconcellos vorgeschlagen hat¹⁾. Auch v. 292 *Grave vos é, bem vej'eu qu'é assi* ist mit der Handschrift *que é* zu lesen und vielmehr das *a* von *assi* mit dem vorhergehenden *é* zu verschleifen, wofür sich Beispiele genug in den Liederbüchern finden. Ebenso braucht man in v. 1343f. *que el m'ajud'em atam forte | coita* nur die handschriftliche Lesart herzustellen: *que el m'ajude a tam forte | coita*, um die richtige Silbenzahl zu erhalten, da *ajude* Elision erleiden kann; auch die Konstruktion ist einwandfrei, da dem *a tam forte coita* ein *ao gram mal sobejo* koordiniert ist. In v. 2139f. *al Deus que end'o poder á | lhi rogu'eu* ist *al* mit dem Kodex Colocci-Brancuti jedenfalls zu tilgen; und in v. 2290 *mha madr'é que end' [á] o poder* wird *á* allerdings vom Sinn gefordert, braucht aber nicht eingeschoben, sondern nur an Stelle des *o* gesetzt zu werden, so gibt *mha madr'é que end'á poder* einen tadellosen Achtsilbner. Auch v. 53 *porqu'a vós está mal* ist schwerlich richtig, da als Lesart des Kodex Colocci-Brancuti *porque vos está mal* verzeichnet wird und darauf auch schon die Schreibung *u9* des vaticanischen Kodex hinweist. Und v. 35 dürfte statt *que a mim será* zu lesen sein *que mi será*, da auf dem Pronomen kein Nachdruck liegt. Es bleiben eine Anzahl von Fällen übrig, sämtlich in Frauenliedern: eine Gattung, die vielleicht weniger streng sich der Regel fügte als die eigentlichen *cantigas d'amor*. Sicher lassen sich dieselben metrischen Gesetze nicht ohne weiteres auf die Parallelstrophenlieder anwenden: so bleibt zweifelhaft, ob *que é* v. 1870; 1873; 1875; 1878 und *que eu* v. 2358; 2361; 2363; 2366 ein- oder zweisilbig zu lesen sind. Von den anderen Stellen ist nur in v. 1708 *do meu amigo que a mi vem* und

1) Für die Konjunktion *se* findet sich die Form *si* vereinzelt (so CV 805, 6 *si chorar non*; 1036, 18 *si dar non quer*; 1061, 21 *si assi é*); sehr gewöhnlich aber ist sie in Beteuerungsformeln wie der obigen, in denen neben *se* auch *assi* gebraucht wird, mithin *si* auch auf Lat. *sic* zurückgehen kann.

2) Sie belegt auch den Reim *dér*: *senher* aus den *Cantigas* der Maria; ich füge weitere Beispiele für *senher* im Reime hinzu: CV 18, 14; 76, 4; 1166, 22.

v. 2420 *ca d'outra sei eu que o bem sabia* eine Änderung nicht so leicht vorzunehmen. V. 1637 *que alá* liesse sich leicht in *que lá* ändern; in v. 1771 *ante que a mim pesar fazer* könnte an Stelle von *que* ursprünglich *ca*, die ältere Vergleichungspartikel, gestanden haben, deren *a* leicht mit dem folgenden verschmelzen konnte. Im Liede CXXIV könnte man in der Refrainzeile *pois que a el praz* einen Fünfsilbner, statt mit Lang einen Viersilbner (und entsprechend in der damit reimenden *e est'é o meu solaz* einen Siebensilbner) sehen; und in der zweiten Zeile der letzten Strophe *que est'é o seu desejo* liesse sich, um die überzählige Silbe zu tilgen, entweder *o* streichen oder für das handschriftliche *este* statt *est'é* vielmehr *est* lesen. Als Resultat bleibt die Regel, dass *que* nicht elidiert wird, von welcher Ausnahmen vorkommen, doch kaum in den *cantigas d'amor*.

Es ist wahrscheinlich, dass die metrische Behandlung zusammenfassender Vokale im allgemeinen sich mit dem Sprachgebrauch damaliger Zeit deckt; denn es gibt keinen Fall von Elision, Zusammenziehung oder Hiatus, der nicht auch in der Schrift an irgendeiner Stelle seinen Ausdruck fände. Dadurch gewinnen aber die metrischen Regeln noch ein besonderes Interesse. So können wir beobachten, dass die phonetische Tendenz der Sprache dahin geht, unbetontes End-*e* vor anlautendem Vokal zu elidieren, wie ihr aber die analytische Tendenz entgegenwirkt, die nichts anderes ist als das Streben nach Deutlichkeit, und in bestimmten Fällen die Elision verhindert. Beispielsweise ergibt die Untersuchung, dass die Präposition *de* durchweg vor Vokal Elision erleidet, und zwar nicht nur vor dem von ihr regierten Substantiv, Pronomen, Adverb oder Infinitiv, sondern auch vor dem Subjekt oder Objekt eines solchen, erst später folgenden Infinitivs: vgl. *d'eu viver* CD v. 34; *d'aquel dia grave veer* v. 97, *d'em vós cuidar* v. 1379; *da mui gran coita . . . sofrer* CV 582, 18; *d'amor . . . servir* 646, 3. Nur vor dem unbetonten Personalpronomen *o*, *a*, *os*, *as* bleibt *de* erhalten und bildet metrisch eine Silbe, wofür kein anderer Grund als eben das Streben nach Deutlichkeit ersichtlich ist. Man vergleiche: *de a veer* CD v. 970; 980; *de o oír* v. 1441; *de o veerdes* v. 2448; 2454; *de as trajer* v. 2602. Von diesem Gesichtspunkt aus angesehen, wird man auch gegen den Refrain von CB 235 *ca, se o ben dad'é por o') servir, / o servidor deve mays a gracir* nichts einzuwenden finden, obwohl ich kein anderes Beispiel von *por o* statt *po-lo* (oder *por 'lo*) anzuführen weiss.

Doch ich kehre zum Text des CA zurück. Im Anschluss an das

1) In der ersten der beiden Strophen fehlt dieses *o*.

über *que* Gesagte bleibt mir noch die Form *quen* zu besprechen, die wie das heutige *quem*, in der Trobadorsprache als Relativpronomen mit Beziehung auf Personen gebraucht wurde, aber, abweichend vom heutigen Gebrauch, stets, auch nach Präpositionen, das Korrelativum schon in sich schloss: ging ein Wort, auf das es sich bezog, vorher, so hiess das Relativpronomen, auch wenn es sich um Personen handelte, *que*. Diese Besonderheit der alten Sprache wird von der Herausg. nicht genügend beachtet, wenn sie zu v. 5975f. *se eu por vos moiro, por que o sen / perdi* vorschlägt, *por que* in *por quen* zu ändern, oder v. 7857f. emendiert *mais non á i tal / a que[n] eu veja d'Amor dizer al*, während doch das handschriftliche *a que*, bezogen auf *tal*, das einzig mögliche ist, oder v. 7987 ff. liest *d'un voss'entendedor / vilão, de quen vos sabor / avedes, e a quen pedir / foste'-la cinta*, da doch das handschriftliche *de q̄* und *a q̄* zweifellos als *de que* und *a que* zu lesen ist. Ebenso muss es v. 4593, wo die Herausg. druckt *mia senhor, per quen¹⁾ este mal ven*, notwendig mit CB heissen *m. s., per que m'este mal ven*.

Ferner bin ich mit der Herausg. nicht immer einer Meinung, was die Unterscheidung der Präpositionen *per* und *por* betrifft. Diese Wörter finden sich in den italienischen Handschriften in der grossen Mehrzahl der Fälle abgekürzt; die in Betracht kommenden Abkürzungen erklärt Monaci²⁾ folgendermassen:

\bar{p}	im	allgemeinen	=	<i>pr, pre,</i>
p'	<i>n</i>	<i>n</i>	=	<i>per, por,</i>
p	<i>n</i>	<i>n</i>	=	<i>per,</i>
\mathbb{P}	<i>n</i>	<i>n</i>	=	<i>pro,</i>
p^*	<i>n</i>	<i>n</i>	=	<i>per</i>
p^r	<i>n</i>	<i>n</i>	=	<i>pre³⁾.</i>

1) Sollte hier die Ajudahandschrift nicht *quem* schreiben?

2) CV, p. 445 f.

3) Von den von Monaci ebenda aufgezählten Einzelfällen verbessere ich die folgenden (eine Zusammenstellung, die von Nutzen sein wird, wenn auch manche der Verbesserungen schon von anderen vorgenommen sein mögen):

\bar{p} 26, 14 = *pro* (l. *por*). \tilde{p} 27, 16 = *per* (l. *por*; und ebenso 27, 17). $\bar{p}er$ 111, 14 = *poer* (l. *pöer*; der Til ist, wie so häufig, über den unrichtigen Buchstaben geraten). $\bar{p}fora$ 918, n. = *persona[je]*? (l. *que fora*). $\bar{p}z$ 14, 13 = *paz* (l. *praz*). $\bar{p}z$ 25, 13 = *prez*? (l. *praz*; denn Z. 12 f. ist zu lesen: *Fazede ben sempre a quen vus mal faz / e matade min, senhor, poys vus praz*).

Unter p' füge hinzu: $c\bar{o}p'o$ 356, 7 = *cöpre o*. $p'gütou$ 285, 13 = *pregütou*. $senp'$ 654, 31 = *senpr'a*.

p 26, 12 = *por* (l. *per*). pa 25, 3 = *para* (l. *pera*). pra (l. pa) 589, 10 = *para*? (l. *per*; denn das *a* ist zu tilgen).

Ich weiche von diesen Deutungen, die offenbar für den CB so gut wie für den CV gültig sind, nur insofern ab, als ich *p'* und *pr* als die regelmässigen Abkürzungen für *por* ansehe. Ausserdem zeigt ein Blick auf die den diplomatischen Ausgaben beigegebenen Faksimiles, dass Abbreviaturen wie *p'* und *p̄* oft gar nicht zu unterscheiden sind, so dass leicht Verwechslungen zwischen *pre* und *por* entstehen. Worauf es mir aber ankommt, ist, dass die verschiedenen Schreibungen für *por* — wie ich sie auffasse — und die für *per* sich sehr wohl unterscheiden; und wenn man daran festhält, findet sich, dass *per* regelmässig „durch“, auch „nach, gemäss“, *por* dagegen „für, wegen, um“ bedeutet; ausserdem steht *per* und dafür auch das französische *par* bei Beteuerungen (*per* oder *par Deus* = „bei Gott“), *por* bei Beschwörungen (*por Deus* = „um Gottes willen“). Diese Unterscheidung wird zu konsequent durchgeführt, als dass sie nicht der Trobadorsprache angehört haben sollte; ich meine daher, sie muss in kritischen Ausgaben durchgeführt werden. Ob die Abbreviaturen in der Ajudahandschrift die gleichen sind, ist mir unbekannt; aus dem beigegebenen Faksimile von f. 4 r. sehe ich, dass die Herausg. in v. 367 und 368 *p* durch *por* wiedergibt, ohne eine Bemerkung unterm Text hinzuzufügen¹⁾. Was die kontrahierten Formen *pe-lo(s)*, *pe-la(s)* einerseits und *po-lo(s)*, *po-la(s)* andererseits angeht, so erfahren wir durch Frau Vasconcellos²⁾, dass nur die letzteren in der Ajudahandschrift gebraucht werden, so dass in diesen Kontraktionen das spätere Zusammenfallen der beiden Präpositionen bereits vollendete Tatsache gewesen wäre. In den italienischen Handschriften ist das jedoch keineswegs der Fall; und da im heutigen Portugiesisch gerade die anderen Formen *pelo(s)*, *pela(s)* die verallgemeinerten sind³⁾, so ist wohl denkbar, dass die Schreibung der Ajudahandschrift auf kastilianische Schreibergewohnheiten zurückgeführt werden muss.

Treffen meine Beobachtungen das Richtige, so haben wir von der Herausg. gedrucktes *per* durch *por* zu ersetzen CA v. 228 (*por mi* =

p 517, 14 = *por* (l. *per*). *ptas* 473, 9 = *pertas*? (l. *qtas*; denn Z. 9 f. ist zu lesen: *E quantas armas [e]no mundo son | a avessas andan*, wo *armas* < *animas*).

pr 2, 15 = *per* (l. *por*).

1) Die Abweichungen vom handschriftlichen Text sind nicht vollständig registriert: v. 383 steht gedruckt *qual averá*, wo das Faksimile *qllauera* (d. i. doch *que lh'averá*) aufweist; v. 388 steht *querrei*, im Faksimile *querey*. Auch die Angaben der Varianten aus den italienischen Kodizes sind unvollständig.

2) Einleitung, p. XXVI, Fussnote 5.

3) Die in Portugal herrschende Aussprache *pelo*, *pelu* oder *plo*, *plu* ist dafür allerdings nicht beweisend, wohl aber die brasilianische mit geschlossenem *e* oder offenem *i*.

um meinetwillen); 3706¹⁾; 8008; 8077; 10226 und umgekehrt *por* durch *per* v. 797 *per qual guisa* = auf welche Weise); 1012 (2mal); 1210; 1213 (*per que* = wodurch); 1568; 1745 (oder mit CB *par*); 2068²⁾; 3492 (oder *par*); 4983 (oder mit CV *par*); 5824. In v. 8077; 10226³⁾; 797 ist meine Lesart schon deswegen vorzuziehen, weil sie mit der handschriftlichen Überlieferung übereinstimmt; in v. 228; 8008⁴⁾; 1012⁵⁾; 1210; 1213; 1568; 1745; 2068; 4983 wird sie wenigstens durch eine der beiden Handschriften gestützt. V. 1916 druckt die Herausg. *polo gran medo que d'el ei* und gibt unterm Text als Variante des CB an *por o g. m. q. d'ela ei*; das ist jedoch nicht richtig, da nicht *por o*, sondern *po* dasteht, und *pero* (= obgleich) scheint in der Tat einen besseren Sinn zu geben.

Mit der Präposition *per* darf nicht verwechselt werden das steigernde Adverb *per*, das von lateinischen Wörtern wie *permultum*, *permagnus* abgezogen ist, aber, soviel ich sehe, in sicheren Beispielen der drei Cancioneiros nur unmittelbar vor dem Verb vorkommt, während meistens ein Adjektiv oder Adverb, zu dem es dem Sinne nach gehört, vorangeht. Ich kann mich darum nicht mit der Herausg. einverstanden erklären, wenn sie in v. 2815f. *E' vosso sen, que por en mi errar / vos faz tan muito* das in beiden Handschriften überlieferte *por* durch das Adverb *per* ersetzen möchte. Hält man hier die Konstruktion *vosso sen faz por errar en mi* (= euer Verstand macht, dass ihr euch gegen mich vergeht) für unannehmbar, so muss man schon eine stärkere Änderung vornehmen und entweder *por en* in *contra* verwandeln oder etwa *por* streichen und *o* vor *vosso* einschieben.

Als Adverb scheint die Herausg. auch das *per* zu fassen in v. 4163 *Per mi sei eu o poder*; denn sie übersetzt: „Gründlich kenne ich die Macht“: *mi* wäre dann „dativus commodi“. Doch heisst *per mi* „aus eigener Erfahrung“, und so hat sie selbst es in v. 9513 *E' esto sei en ben per mi* übersetzt.

Der Text, den uns Frau Vasconcellos von Lied 1–310 gibt, beruht im allgemeinen auf der Ajudahandschrift, oft selbst da, wo die Herausg.

1) Statt *Catade, senhor, per vos est'é mal* würde ich lesen *Catade, senhor, por vos este mal*; denn erst im Gegensatz zu *por vos* (= um eurerwillen) gibt die folgende Zeile *ca polo meu non vos venh'eu rogar* einen rechten Sinn.

2) Hier könnte man zweifelhaft sein; denn vor einem Infinitiv berühren sich vielfach die Bedeutungen beider Präpositionen, wie überhaupt, wenn sie das Mittel (*per*) oder den Grund (*por*) bezeichnen.

3) *pre* falsche Auflösung von *p'* wegen der Ähnlichkeit mit *p̄*.

4) Vgl. CV 943, 17.

5) Doch nur das erstemal.

selbst der Lesart des CV oder CB den Vorzug gibt. Dochte möchte mir scheinen, dass sie sich in einigen Fällen unnötigerweise von jener entfernt hat.

So lesen wir v. 347 *devede-lo soffrer*, wo *lo* aus *la* emendiert ist, allerdings in Übereinstimmung mit CB. Aber der portugiesische Abschreiber hat sicherlich gemeint *devede-l'a soffrer*, was durchaus einwandfrei ist.

Ferner scheint v. 508f. *E esto me faz defender | de morte nen d'outro pavor* die Ajudahandschrift *nen* statt *nen* zu haben, und auf jeden Fall gibt das letztere keinen Sinn. Die Herausg. versieht ihre Übersetzung „Darum wehre ich mich auch gegen den Tod und gegen andere Schrecken“ mit einem Fragezeichen, und in der Tat passt sie weder zum Text noch in den Zusammenhang. Dagegen passt vortrefflich *E esto me faz defender | de mort', e non d'outro pavor*. Denn der Dichter versichert in dem Liede, er teile nicht die Meinung anderer, dass die Leiden der Liebe mit dem Tode enden, und schliesst nun mit den Worten: „Das macht, dass ich mich gegen den Tod wehre, nicht aber gegen andere Schrecken.“

In v. 2172f. *Senhor, queixo-me con pesar | grande que ei de[s] que vos vi* ist die Einschiegung des *s* unnötig, da *de* (das von *queixo-me* abhängt) einen guten Sinn gibt.

In v. 3166—68 *Ca se m'algun ben quisesse fazer, | ja que-quer m'en fezera entender | des quand'a que a filhei por senhor* ist statt *des quand'a que* das *des quant'a que* beider Handschriften (= in der langen Zeit, seitdem) entschieden vorzuziehen: *quanto* ist Objekt zu *a*, das ohne solches ja keinen Sinn gibt.

In v. 4116f. lesen wir: *E lhe faça* (nämlich Gott der Geliebten) *atal coita soffrer | qual faz a min e non ous'a dizer*. Statt *ous'a dizer* hat die Handschrift, wie unter dem Text angegeben, *ouso dizer* (CB dagegen *nono oufa* im Widerspruch mit dem Versmass); und wenn wir *ouso dizer* lesen, gewinnt die Deutlichkeit (da *ous'* auch *ousa* sein könnte), und syntaktisch lässt sich nichts dagegen einwenden, da *ousar* mit dem Infinitif ohne Präposition häufig genug ist.

In v. 4223 lesen wir: *E muito sabem, se nunca saber | o per mi poden, nen per l[h]'eu dizer*. Hier entspricht das eingeschobene *h* zwar der Lesart des CV, aber zum Sinn passt *per l'eu* mindestens ebensogut, da das indirekte Objekt *lhe* (= ihnen) sicher so leicht entbehrt werden kann wie das direkte *lo* (= es). *Per lo* ist die ältere Form, die neben der jüngeren Entwicklungsstufe *pe-lo* in den Cancioneiros verschiedentlich vorkommt. Dass sie der Trobadorsprache noch angehört hat und nicht etwa bloss archaische Schreibung ist, dafür ist ein besonders

sprechender Beweis *defender-|lo-iades* CB 392, 15f., wo *defender* am Ende des Verses steht und mit *fazer* reimt.

Auch in v. 4389f. liesse sich die Lesart *E se non é, no'me leixe prender | por ela morte* zur Not verteidigen. Vorauf geht der Wunsch: „Gott möge mir die Gunst meiner Herrin schenken, wenn ich sie wirklich herzlicher liebe, als je geliebt worden ist!“ Man hätte dann weiter zu übersetzen: „Und ist dem nicht so, so möge er mich damit strafen, dass er mich nicht um ihretwillen sterben lässt!“ Die Herausg. hält den Text für verderbt und schlägt als Besserung vor *E se non est'é, leixe-me prender* u. s. w. Sie scheint dabei an v. 4615ff. zu denken, wo ein anderer Dichter sagt: *Juro-vus eu, fremosa mia senhor | — se Deus me leixe de vos ben aver! | e se non, leixe-me por vos morrer!* — und sie übersetzt: „Ich schwöre es, und der Himmel schenke mir euere Gunst, so ich die Wahrheit rede! wo nicht, so schenke er mir den Tod!“ Ich freilich würde hier vorziehen zu übersetzen: „. . . und will er das nicht, so schenke er mir den Tod um euretwillen!“ Denn worauf kann sich *se non* beziehen ausser auf den Inhalt des vorhergehenden Verses? Und ebensowenig kann ich mich mit dem obigen Besserungsvorschlag einverstanden erklären, da statt *se non est'é* es doch jedenfalls heissen müsste *se esto non é*. Will man bessern, so bietet vielleicht v. 4393 dazu eine Handhabe, wo nach Angabe der Herausg. die Handschrift die nicht dahin gehörigen Worte *se ll'a puguer* (d. i. *se ll'apuguer*) aufweist. Möglicherweise sind diese versehentlich aus dem Anfang der Strophe hierher geraten, und wir würden einen dem Sinne nach tadellosen Text so herstellen können (ich gebe des Zusammenhangs wegen auch die Schlusszeilen der vorhergehenden Strophe):

me dê seu ben, se l'heu quero melhor
ca nunca quis no mund'om'a senhor,
Se lh'aprouguer! ou me leixe prender
por ela morte!

In v. 4867 endlich steht *se d'ela non ei ben* statt des handschriftlichen *se d'ela ben non ei*. Die Änderung ist vorgenommen, um mit *pois que eu sei ben* in v. 4864 den Reim herzustellen; besser aber wird man dies letztere in *pois que eu ben sei* umstellen und v. 4867 unangetastet lassen: so vermeidet man den identischen Reim, wo ihn die anderen Strophen nicht aufweisen, und die Wiederholung desselben Reimes und Reimworts.

Was ich ausserdem zum ersten Band des CA zu sagen habe, reihe ich in Anmerkungen auf, mit denen ich den Text begleite, die aber in keiner Weise Anspruch erheben erschöpfend zu sein.

V. 160f. *Vos que mi-assi cuitades, mia senhor, | que eu me quite de vos ben querer* übersetzt die Herausg.: „Ihr, die ihr mich so quält, dass ich mich davon lossagen will, euch zu lieben.“ Ich würde statt „dass ich mich davon lossagen will“ des Konjunktivs wegen setzen: „damit ich mich davon lossage“.

V. 194 *gran ben per est'é pora*¹⁾ *mi*. Wie schon erwähnt, muss das Adverb *per*, welches das Adjektiv *gran* steigert, unmittelbar vor dem Verb stehen; es ist daher statt *est'é* vielmehr *este* zu lesen, eine Verbalform, die zweifellos in der Trobadorsprache existiert hat und neben *é* (das ja ursprünglich nur vortonige Entwicklung ist) vor konsonantischem Anlaut gebraucht wurde, während vor Vokal *est* oder *é* stand. Die Form *este* erkennt die Herausg. (p. XXV, Fussn. 1) ausdrücklich an; auch findet sie sich im Text v. 15, aber merkwürdigerweise nur hier. Einzuführen wäre sie ausserdem noch in v. 620 (*E se lh'esto disser alquen | que este mal*); 1078 (*mais sei quê este deseje cuidado | e como morre u. s. w.*); 2247 (*Nen saberei quê x'este mal*); 2285 (*E pois que assi este ja*); 2527 (*Tolhe-mi-o corpo que ja nunca dia | este, nen noite, que aja sabor*); 2957 (*E se assi non este, mia senhor*); 9235 (*nen que filh'este de sancta Maria*) — wo die Herausgeb. *est'é*, *éste*, *estê* (v. 2527; doch ist der Konjunktiv hier nicht am Platze) oder *est* druckt. Dies letztere haben die Handschriften an einigen Stellen, wo das Metrum *este* verlangt, offenbar, weil diese Form den Abschreibern nicht mehr geläufig war; so CV 1189, 20; CB 184, 15; 198, 17; 208, 11.

V. 337f. *ben me devedes a parcir | ben que vos queira consentir*. Ich verstehe das nicht. Die einzige Handschrift (CB 77, 19) hat nicht *queira*, sondern *q̄ra*, was ich in *quer'e* bessern und übersetzen würde: „Wohl müsst ihr mir verzeihen und zugute halten die Liebe, die ich zu euch hege.“ Die Anlassung des Artikels vor einem Substantiv — hier *ben* —, das durch einen Relativsatz näher bestimmt wird, ist sehr gebräuchlich, ja fast die Regel; *parcir* kommt als Synonym von *perdōar* auch CV 416, 9; 11 und 433, 7 vor, allerdings zweimal vom Abschreiber entstellt, das erstemal zu *par̄r*, das letzte zu *partir*²⁾.

1) *Pora* ist eine seltene Nebenform der Präposition *pera* (auch *para* findet sich in den Hdss. vereinzelt). *Pera* überwiegt so sehr, dass man sich fragen kann, ob diese Form nicht in einem endgültigen Text durchzuführen wäre.

2) Der Sinn lässt jedoch keinen Zweifel: 416, 8—11 *El me cuydava tal preyt' a trager | per sas juras que lh'o foss'eu parcir; | e, poys, que ri que m'avira mentir, | non l'ho parci* — und 433, 7f. *Meu talan era de vos non parcir, | porque vos fostes sen meu grad'enton*.

V. 384—90. Die Herausg. zweifelt, wie diese Strophe zu übersetzen sei. Der Gegenstand des Liedes ist die Fehde, die der Dichter der Geliebten ansagt, weil sie ihn von sich verbannt „*ond'eu são mui natural* = wohin ich von Natur und Geburt gehöre“. Er will ihr dafür — nach echt ritterlichem Brauch — einen ihrer Mannen rauben. Dieser Lehnsmann aber, der dafür sterben soll, ist kein anderer als der Dichter selbst, und die dritte Strophe fährt nun fort: „Davor wird sie ihn nicht schützen können, wenn sie mir (ihrem Feinde) Böses zufügt; denn sterben muss ich doch, und so will ich wenigstens ein Pfand für mich zu erlangen suchen und ihr diesen Vasallen rauben, der schuld an ihrem Hasse gegen mich ist.“ So kasualistisch auch der Gedankengang und die Spaltung des Liebenden in zwei Personen ist: in den treuen Vasallen, dessen Tod der Herrin Schaden und Schande bringt, und den Feind, der sich rächt, indem er ihr eben diesen Schaden zufügt, — so ist doch der Sinn nicht zweifelhaft. Derselbe Gegenstand wird von demselben Dichter in Lied 18 variiert, wo die Herausg. gleichfalls zweifelt, ob der Vasall, der mit dem Tode büßen soll, der Dichter selbst oder ein Rival sei; mit Unrecht, wie aus dem Inhalt der dritten Strophe hervorgeht: „Freilich weiss ich, dass ihr der Verlust dieses Lehnsmanns wenig gilt, aber durch seinen Tod wird sie es erfahren! Auch ist dies der einzige Schaden, den ich ihr zufügen kann.“ Das Lebensverhältnis und seine Pflichten liefern dem Minnesänger ja ausserordentlich häufig Vergleiche und Argumente gegen seine „angestammte Herrin“, die den Vasallen nicht im Stiche lassen darf, ihn vor dem Tod (aus Liebe) schirmen muss und die Treue bricht, wenn sie selbst an seinem Tode schuldig ist. Vgl. noch Lied 53, besonders v. 1341 und 1345, und in Lied 158 v. 3709—14.

V. 524—36.

E Deu-lo sabe! con pavor
viv'e soffr'esta cuita tal,
que ei de soffrer pois gran mal.
E tenh' aqwesto por melhor
d'eu soffrer cuita, e veer
a mia senhor, e atender
de poder ir u ela for'. *

Ca non são eu sabedor
de per mia morte nen per al
perder cuita, se me non val
a mui fremosa mia senhor.
E Deus, se me quiser' valer
por min, poi-la ten en poder,
fará-lh'aver coita d'amor.

Frau Vasconcellos' Übersetzung dieser Schlussstrophen von Lied 20 befriedigt mich nicht. Die beiden vorhergehenden sprechen den Gedanken aus, dass diejenigen nicht wahrhaft Liebesleid kennen, welche, da sie die Gunst ihrer Herrin entbehren müssen, reden, als würde ihr Leid durch den Tod ein Ende finden: warum sterben sie dann nicht sofort und machen ihrem Elend ein Ende? Ich übersetze nun weiter: „Gott weiss, ich lebe und leide solches Leid aus Furcht (= *con pavor que ei*), später (d. h. nach dem Tode) grosses Unglück zu leiden.“ Die folgenden Zeilen scheinen mir in der Lesart *des CA* fehlerhaft; denn *veer a mia senhor* und *atender de poder ir u ela for* lässt sich schwer vereinigen. **CB** (87, 19) hat aber statt *cuita e veer* eine Variante, die Frau Vasconcellos nicht verzeichnet: *cuyda ueer*. Ich nehme nun an, dass vor den Buchstaben *da* das ganz ähnliche *dã* ausgefallen ist, lese v. 528 *d'eu sofrer, cuidand'a veer* und übersetze weiter: „Und ich halte es für besser, dies zu dulden in der Hoffnung auf den Anblick meiner Herrin, und auf die Gelegenheit zu warten, zu ihr zu gehn. Denn ich bin nicht gewiss, dass meine Qual durch den Tod endet oder durch irgend etwas, ausser wenn meine Herrin mir beisteht. Will aber Gott mir helfen, so wird er, da er sie in seiner Gewalt hat, ihr Liebesgram um mich ins Herz legen.“ Wie man sieht, setze ich hinter *valer* ein Komma und ziehe *por min* zu *coita d'amor*.

V. 650—56.

Con vossa coita, mia senhor,
ja de tod'al cuita perdi;
ca todo mi aven assi,
d'esto seede sabedor;
que non pod' ome coit(a) aver
que non aja log'a perder
des que lh'outra chega mayor.

Statt *mi* in der dritten Zeile haben, wie die Herausg. erklärt, beide Kodices *me*; doch könnte weder *mi* noch *me* vor Vokal als Silbe zählen. In Wirklichkeit steht im **CB** *todome* in ein Wort geschrieben, und für *ca* ist sicher *caa* zu lesen; so erhalten wir, was einen sehr viel besseren Sinn ergibt:

ca [a] tod'ome aven assi
— d'esto seede sabedor —
que non pod'ome coita aver etc.

V. 857 *que non dormiron muit'ai*. Ich würde vorziehen *que non dormiron, muit'a i*. Denn *ai* müsste „hier“ bedeuten und ich kenne kein Beispiel für diese Bedeutung.

V. 955 f. *que m'ei a queixar, se quiser' | lhe pedir algo, u a veer* ist unannehmbar; denn der conj. fut. von *veer* müsste *vir* heissen. Die handschriftliche Lesart ist vielmehr zu interpretieren: *lhe pedir alg'ou a veer*.

V. 1054—57 *ante me leixara morrer, | se non por vos, que ei pavor | de que tēen senhor por mal | que a[o] seu ome non val*. Aber *mal* kann nicht prädikatives Adjektiv sein, das vielmehr *mao*, fem. *maa* heissen müsste; es ist hier Substantiv, und an der Lesart beider Handschriften hätte nichts geändert werden sollen: *de que tēen, senhor, por mal | de quen a seu ome non val*. Die Stelle ist zu übersetzen: „Eher würde ich den Tod über mich ergehen lassen, wäre es nicht um eurentwillen; denn ich fürchte, man rechnet es dem als Unrecht an, der seinem Lehnsmann nicht beisteht.“ — Ich erwähne noch, dass ich den Anfang der zweiten Strophe desselben Liedes *Aquesto digu'eu, mia senhor, | por quanto vus quero dizer* nicht übersetzen würde: „Solches sage ich euch, weil ich hinzufügen will“, sondern: „Solches sage ich euch aus dem Grunde, den ich euch nennen will.“

V. 1076f. *E saberia d'algun ben-mandado | de que og'eu non sōo sabedor*. Ich kenne kein Wort *ben-mandado* — *ben-fazer* als substantivierter Infinitivsatz ist nicht vergleichbar —, und „gute Botschaft“, wie die Herausg. übersetzt, würde *bon mandado* heissen. Vielmehr sind *ben mandado* zwei Wörter; *saber mandado de* heisst „von etwas wissen, Bescheid wissen, Kenntnis haben“ und ist mehr oder weniger synonym mit *saber parte de* (dazu das moderne *dar parte de* = melden, anzeigen): vgl. z. B. CD v. 978. Der Sinn ist also: „Ich wüsste von einem Glück, von dem ich heute nicht weiss.“ — Übrigens ist dies nicht die einzige Stelle des Liedes, über welche Zweifel bestehen können.

V. 1188f. *Mais tolhe-m'én log'aqueste cuidar | vosso bon prez*. Ich verstehe das *én* nicht, da neben dem direkten Objekt *aqueste cuidar* und dem indirekten *mi* ein zweites indirektes keinen Platz hat und ebensowenig *én* nähere Bestimmung zu *cuidar* sein kann, das schon durch *aqueste* bestimmt ist. CB hat hier *mays tolhemen daqste cuidar*. In dieser Verszeile, der eine Silbe fehlt, wird *en* wegen des folgenden *d* statt *ende* verschrieben sein; wir erhalten so die tadellose Lesart: *Mais tolhe-m'en[de], d'aqueste cuidar, | vosso bon prez*, wovon auch der handschriftliche Text des CA sich nur wenig entfernt.

V. 1194f. *Nen como pode al ben desejar | se non de vos . . . ?* CB hat — statt *al* — *d'al*, was wegen des folgenden *de vos* vorzuziehen ist.

V. 1388—94.

Maravilhan-se, mia senhor,
(e eu d'eles) por niun ben
desejar eu de nulha ren
eno mundo, se de vos non,
se lhes Deus algũa sazón
aguison de vo-lhes mostrar,
ou d'oïren de vos falar.

Um in diesen Text Sinn zu bringen, sieht sich die Herausg. gezwungen zu übersetzen, als ständen die Worte *e eu d'eles*, statt in der zweiten Zeile, am Anfang der fünften. Ähnlich verschränkte Wortstellungen kommen wohl vereinzelt vor, wo der Versbau dazu zwingt — z. B. in CA Lied 176, im Anfang der zweiten und dritten Strophe sowie des Geleites, oder in CV 672, am Schluss der Strophen —; hier aber ist die Annahme einer solchen Vergewaltigung der Sprache überflüssig. Denn CB hat statt *desejar eu* vielmehr *defeiarē*, und auch in der Ajuda-handschrift ist, nach Angabe der Herausg., das *u* ebensogut als *n* zu deuten. Man streiche also die Klammern, lese *desejaren* und nehme *niun* und *nulha* im Sinne von „irgendein“, da ja der Satz negativen Sinn hat. Der Sinn der Strophe ist mithin: „Jene wundern sich (dass ich mich von der Liebe zu euch nicht freimachen kann), und ich über sie, da sie von irgend etwas Glück ersehnen ausser von euch: ob ihnen wohl auch Gott je die Gunst gewährt hat, euch zu sehen oder von euch zu hören.“

V. 1519f. *todos estes son | os que me non leixanuitar*. Für das handschriftliche *me* wird wohl *mē* (d. i. *m'en*) zu lesen sein, denn *meuitar* (= mich freimachen, aufhören) kann nicht gut des indirekten Objekts entbehren. Übrigens ist *me* zugleich Objekt zu *leixan*, einer syntaktischen Regel zufolge, die Konstruktionen wie *me leixan meuitar* nicht duldet.

V. 1528f. *C'alhi non poderei guarir | nelhur, se o provar quiser*. wie soll man *alhi* (= dort) und *nelhur* (= irgendwo) vereinen? Auch ist *alhi* nicht die portugiesische Form. Das handschriftliche *Calhi* ist vielmehr als *Ca lhi* zu verstehen. *Lhi* für *lhis* (oder *lhes*) ist nicht ganz selten: es findet sich CV 685, 24; CB 14, 28 und in den Kontraktionen *lh'o*, *lh'a* CV 538, 10; 627, 4; CB 200, 28; 252, 18. Der Sinn ist: „Denn sie (meine Augen, mein Herz und die Liebe) werden mich nirgendwo ruhig leben lassen, falls ich es versuchen wollte.“

V. 2036 *mui grande coita*. Statt *grande* wird vor dem konsonantisch anlautenden Substantiv fast stets die bei fortschreitendem Ton entwickelte Form *gran* gebraucht — ebenso wie *mal* statt des zweisilbigen *mao*, *bon* statt des zweisilbigen *bōo*, *bel* statt *belo*, *tercer* statt *terceiro*. Für *grande* in dieser Stellung weiss ich nur vier Beispiele zu zitieren: CV 208, 4; 668, 1 und 20; CB 52, 10, wobei noch zu bemerken ist, dass die drei ersten Fälle Liedern angehören, die auch sonst sprachliche Merkwürdigkeiten genug aufweisen. Dabei ist statt der obigen die Lesart des CB *mui grave coita* vorzuziehen.

V. 2054—56 *Ca pois vir' — assi Deus a mi perdon! — | o seu fremoso parecer, enton | demo x'o lev'o que lh'al nembrará!* übersetzt die

Herausg.: „So wahr Gott mir verzeihen möge, der Teufel soll ihn holen, so ihm beim Anblick ihres holden Angesichts etwas anderes in den Sinn kommt!“ Hier ist „ihn“ nicht richtig; denn das *o* in *x'o* bezieht sich zweifellos auf das folgende *o que*, und *demo xi leve o que* ist eine stehende Formel zur Umschreibung von etwas unendlich Kleinem, so dass der Sinn ist: „Wenn er ihr holdes Antlitz sieht, wird er sicher an nichts anderes denken können.“

V. 2120—22 (*tan gran cuita*) *que ben mil vezes no dia me ten, | meus amigos, desviingad'assi | que niun sen nen sentido non ei*. Was aber soll *desviingado* sein? Die Herausg. übersetzt es mit „bestraft“: soll Lat. *vindicare* darin stecken? Das erscheint in den Cancioneiros nur in der Form *vingar* oder *vengar*; auch würde *desvingar* wohl kaum „strafen“ heissen. Aus Frau Vasconcellos' Anmerkungen schliesse ich, dass die Ajudahandschrift *desuiygad* oder *desuiyygad* aufweist, und *desmygad* las der Herausgeber des CB; der Zusammenhang scheint ein Adjektiv im Sinne von *mentecaptus* zu verlangen: so schlage ich denn vor, *desjuizad'* an die Stelle zu setzen. Die ganze Änderung besteht im Grunde nur darin, dass man *g* mit *z* vertauscht; *z* findet sich mit *g* z. B. CV 243, 5 verwechselt.

V. 2178—83.

E queixo-me dos olhos meus
por end', assi Deus me dê ben!
con medo non se vos queix(e) én (?)
mia senhor; nen me queix(o) a Deus
eu d'esse vosso parecer
que tanto mal me faz aver!

Das (?) steht mit vollem Recht da; denn ein Sinn ist ohne einschneidende Änderung in die Strophe — trotzdem sie in zwei Handschriften überliefert ist — nicht hineinzubringen. Ich schlage vor, in dem Text des CB das *d* der ersten Zeile in *a* und das *xe* (CA *se*) der dritten in *me* zu ändern; *qixe* in der vierten und *deeffe* in der fünften sind offenbare Versehen für *qixo* und *deffe*. Ich lese also:

E queixo-me aos olhos meus
por end' — assi Deus mi dê ben!
Con medo non me vos queix' én,
mia senhor, nen me queixq a Deus etc.

So schliesst sich auch der Anfang der nächsten Strophe *E queixo-m'en meu coração* ganz natürlich an.

V. 2258—60 *se non perder' aqeste sen que ei, | mal-pecado! de que non ei pavor | de-o non perder, e o non perderei*. Die letzte Zeile hat eine Silbe zuviel, da weder *de o* — vgl. oben p. 13f. — noch *e o* vermutlich als einsilbig gelten können; auch erklärt die Herausg. selbst

die Lesart des **CB** *e non perderei* für die bessere. Ich halte es für wahrscheinlicher, dass durch frühe Verderbnis doppeltes *non* in den Vers geraten ist, und würde lesen, was auch den Sinn besser befriedigt: *de o perder, e o non perderei*.

V. 2526—28 *Tolhe-mi-o corpo que ja nunca dia | este¹⁾, nen noite, que aja sabor | de min, nen d'al que mi-á mais a tolher*. Versmass, Zusammenhang und die Übersetzung der Herausg. selbst verlangen, dass man in der letzten Zeile interpungiert: *de min, nen d'al. Que mi-á mais a tolher?*

V. 2610—12. *Tanto a vi fremoso parecer | e fremoso falar que sol mester | non m'ouvera per ren de a veer* übersetzt die Herausg.: „Sie blickt so hold und spricht so schön, dass man sie gar nicht zu sehen braucht, um sie zu lieben.“ Sollen wir dem Dichter wirklich einen solchen Mangel an Logik zutrauen? Ich übersetze: „. . . dass ich sie überhaupt nicht hätte sehen dürfen.“

V. 3142f. *Ca, mia senhor, sabedes vos mui ben | como que vus non ei a custar ren*. Hier ist *sabedes* Konjekture für das *avedes* beider Handschriften; ausserdem hat aber wenigstens **CB** im Anfang der Zeile statt *Ca, mia* vielmehr *Camj*: so erhalten wir ohne Änderung die meiner Meinung nach durchaus annehmbare Lesart: *Ca mi, senhor, avedes vos mui ben | como que vus non ei a custar ren*. Die Konstruktion des Satzes ist zum mindesten nicht erstaunlicher als ein *como que* (statt *que*) nach *sabedes*.

V. 3155—58 (der Dichter spricht von den anderen Frauen, die er für seiner Herrin nicht ebenbürtig erklärt hat) *E se me por aquest'an desamor, | ajan de seu quen-as loe enton! | Nunca lhes por én façan se mal non, | ca non faz a min a minha melhor!* Abgesehen von der Schreibung *quen-as*, die die Aussprache *quênas* recht wenig glücklich wiedergibt²⁾, scheint mir Wort- und Satztrennung besserungsbedürftig; ich ziehe vor: . . . *ajan de seu quē-nas lo', e enton | nunca lhes por én façan se mal non!*

Das 134. Lied hat zum Gegenstand die Ungewissheit des Dichters, ob er zu seiner Herrin gehen soll: denn tut er es, so wird er doch nicht von seiner Liebe zu sprechen wagen, wird nur kurze Zeit in ihrer Nähe bleiben und dann davongehen, so betrübt, dass nichts ihn vom Tode retten kann. „Darum weiss ich mir keinen Rat, *nen sei ora ben*

1) S. oben, p. 17.

2) Und der aus den Hdss. übernommenen Schreibung *loe*, die schwerlich der Aussprache entsprechen kann; diese muss vielmehr *loue*, wo nicht schon *loute* gewesen sein.

| *se prove d'ir i, se non* (v. 3205 f.). Die Lesart *prouve* des CB für *prove* (= ich versuchen soll) verwirft Frau Vasconcellos; doch ist sie meiner Meinung nach anders aufzufassen: *prouue* wird nur dadurch entstanden sein, dass der erste Grundstrich nach dem *o*, der ein *l* vorstellen sollte, zu kurz geriet; und *se prol m'é* (= ob es mir nützt) ist sogar die passendere Lesart; denn es heisst weiter: „So lebe ich und grüble und weiss nicht, was ich tun soll; aber freilich, da ich ihr meine Liebe nicht gestehen werde, nützt es mir wohl nichts, zu ihr zu gehn; aber eins weiss ich“ — und nun kommt der Schluss (v. 3213 bis 3216) —:

que morrerei, se a non vir', e qu'en
soffr' eu tantas coitas tan gran sazon.
E vëo outre, por quen me non ten
por seu! e moir', assi Deus me perdon!

Es ist schwer zu begreifen, wie die Herausg. hier die Lesart der Ajuda-handschrift hat der des CB vorziehen können: *qu'en* wäre eine kaum zu stützende Elision (s. oben, p. 8f.); *por quen*, bezogen auf vorhergehendes *outre*, widerspricht der altportugiesischen Syntax (vgl. oben, p. 12), und der ganze Schluss fällt aus dem bisherigen Gedankengang heraus. Ich lese, buchstäblich nach CB:

que morrerei, se a non vir. E quen
sofreu tantas coitas tan gran sazon?
Eu, e non outren, porque mh-o nonten
por sen; e moiro, se Deus mi perdon!

Das 142. Lied besteht aus drei Strophen, die offenbar gleichen Inhalts sind und von der Herausg. so übersetzt werden: „Jean Garcia hat (mich?) gefragt, welchen Todes der Tod stürbe. Worauf ich erwidert habe: (Refrain) Daran stirbt der Tod, dass Frau Guiomar Affonso Gata es ist, welche mich tötet (?).“ — Das ist dunkel genug; schlimmer aber ist, dass, wenn die erste Strophe dem Wortlaut nach so verstanden werden kann, die übrigen eine andere Übersetzung verlangen. In der zweiten heisst es: „Da er mich gefragt hatte, warum ich so bekümmert sei, gab ich ihm diesen Bescheid“ — und in der dritten: „Ich sprach zu ihm: Ich will meinen Kummer nennen.“ Dementsprechend muss der Eingang der ersten Strophe (v. 3375 f.) *Preguntou Joan Garcia | da morte de que morria* notwendig übersetzt werden: „Joan Garcia fragte nach dem Tode, an welchem ich stürbe“, d. i. „was es sei, das mich so zu Tode betrübt mache.“ Was heisst nun aber der Refrain *A morte d'esto se* (so CA; CB: *xe*) *mata: | Guiomar Affonso Gata | est a donna que me mata?* Wir kommen ohne eine stärkere Textänderung nicht aus; die geringste dürfte sein, *se* durch *me* zu ersetzen, so dass

der Sinn der Zeile wäre: „Der Tod tötet mich hiermit“. Könnte ich *rematar* in der Bedeutung von „fertig bringen, zu Wege bringen“ nachweisen¹⁾, so würde ich vorschlagen, in der ersten Zeile des Refrains zu lesen: *Amor tod'esto remata*.

Das 148. Lied hat im CB eine Strophe mehr, die Frau Vasconcellos unterm Text folgendermassen wiedergibt:

Com'e quanto men coraçon
se non en vos den al cuidar
se vo'-l'eu ousasse mostrar,
por mesura e por al non
doer-vus-fades de mi.

Sie vermutet, dass *den* durch *ten* ersetzt werden müsse, und übersetzt, wie wenn vor diesem *ten* noch eine zweite Negation stände; aber selbst dann gäbe ja *quanto* keinen Sinn. Im CB steht *quãto* geschrieben, und da verschiedentlich *a* sich als Lesefehler für *i* und sehr häufig *o* für *e* findet, so wird jedenfalls *Com'é quite* und in der nächsten Zeile *d'en* zu lesen sein. Damit erhalten wir einen vortrefflichen Sinn: „Wagte ich es euch zu zeigen, wie es meinem Herzen unmöglich ist, an anderes als an euch zu denken . . .“ — In demselben Liede lauten:

v. 3494f. *Mais non vus faç[o] eu saber | de quanto mal me faz amor*. Hier fehlt bei dem handschriftlichen *faceu saber* nicht nur eine Silbe, die allerdings am leichtesten durch Einfügung des elidierten *a* hergestellt würde, sondern auch ein Wort, von dem das *de* der folgenden Zeile abhängt. Man wird lesen müssen *faç'en ren saber*. Der Ausfall des Wortes *ren* erklärt sich durch das Abirren des Auges infolge der Ähnlichkeit von *eu* und *en*. Von diesem Lesefehler stammt offenbar erst die irrtümliche Lesart des CB *Mays nõu9 façen sabedor* her, indem ein Abschreiber — natürlich nicht der italienische — Sinn und Versmass herzustellen meinte, allein vergass auf die Reimfolge zu achten.

V. 3600—602 *E, mia senhor, como vus eu disser' | esto de vos, des quando vus amei, | todo sabor do mundo perdud'ei* übersetzt die Herausg.: „Denn, Herrin, wie ich euch gesagt; seit ich euch lieb habe, hat alles übrige in der Welt seinen Reiz verloren.“ Aber, auch abgesehen von dem ganz überflüssig nachschleppenden *esto de vos*, ich kenne kein Beispiel, in dem *disser* „ich habe gesagt“ heisst²⁾. Der Gebrauch des

1) Es heisst „endigen“. Eine Stelle, wo *rematado* „vollendet“ bedeutet (*rematada doudice*), führt Cortesão, *Subsídios*, p. 106, aus Vieira an.

2) Freilich finde ich v. 5572—74 übersetzt: „Das sehnstüchtige Erinnern an eure Milde, euer holdes Angesicht und eure Güte, so oft ich Gutes tat, werde

conj. fut. ist so ziemlich der heutige, nur dass er sich auch in solchen Nebensätzen findet, die keine Bedingung oder Vorbedingung ausdrücken. So lesen wir v. 3890 *ofide como vus eu disser'* = „vernehmt, was ich euch sagen will“, und v. 4396 *do que vus disser'* = „mit dem, was ich euch nennen will“. Die Bedeutung des *disser'* an unserer Stelle wird die gleiche sein, nur müssen wir *esto* in *estou* ändern: keine grosse Änderung, da *n* und *u* leicht verwechselt und *n* oder *Til* vor Konsonant ganz ohne Unterschied gebraucht werden. Ich lese also: *E, mia senhor como vus eu disser | estou de vos: des quando vus amei, | todo sabor do mundo perdud'ei.*

V. 3644—46 *e no'-no quer'eu én coidar | esto per nulha ren meter, | mais por verdade o dizer* übersetzt die Herausg.: „Und nicht, um etwas zu erfinden, sondern als Wirklichkeit sage ich es.“ Wie kommt diese Übersetzung heraus? Ich denke mir, *én* ist Druckfehler für *en*: dem *meter esto en coidor* steht *o dizer por verdade* als Gegensatz gegenüber und, *meter en cuidar*, das auch CV 748, 14') vorkommt, wird heissen „als etwas (bloss) Gedachtes hinstellen.“

V. 3660') *ca eles x'o buscaron ben* übersetze ich nicht mit „gar sehr haben sie danach verlangt“, sondern „sie haben es sich selbst zugezogen, sie haben es nicht besser verdient“. Vgl. CD v. 585 und 2058.

Meine Auffassung des 164. Liedes ist derjenigen der Herausg. gerade entgegengesetzt. Sie übersetzt die ersten vier Zeilen: „Besser habe ich mich an meinen Augen nicht rächen können, als ich getan: ich setzte sie matt, indem ich sie dahin führte, von wo aus sie ihre Herrin erblicken konnten.“ Ich dagegen übersetze die vierte Zeile (v. 3832) *levei-os d'u vitan sa senhor*: „Ich führte sie von dort weg, wo sie ihre Herrin sahen.“ Was zunächst die syntaktische Seite der Frage betrifft, so vermissem ich bei Frau Vasconcellos', Auffassung der zitierten Worte den Ausdruck für die Richtung, wohin die Augen geführt worden sind. Ich hingegen fasse *d'u* nicht anders auf als *des quando* und ähnliche häufig gebrauchte Wendungen. Der weitere Inhalt aber scheint mir Recht zu geben. Man höre nur die folgende Strophe: „Denn sie konnten mir auf keine Weise, ohne ihr treffliches Antlitz zu schauen, grosses Leid antun. Was aber tat ich ihnen an? *Levei-os d'u a vitan*

ich nicht verlieren,“ wo „so oft ich Gutes tat“ einem *se eu ben fezer'* des Textes entspricht. Aber die Worte sind zu *desejos non ei de perder* zu ziehen und zu übersetzen: „falls ich recht handle“.

1) *Ca morrerá — nõ-no metq' eu en cuydar — | por mi*, wo *eu* als überzählige Silbe fallen muss.

2) Warum steht am Ende des vorhergehenden Verses *ren m'enchal* und nicht vielmehr *ren m'en chal* gedruckt?

por ên = ich führte sie eben darum von dort weg, wo sie die Herrin sahen.“ Und nun vollends die letzte: „Zu der Zeit, da ich ihnen anmerkte, dass sie die grösste Lust hatten, die Herrin zu sehen, führte ich sie, so schwer es mir wurde, von dort weg.“ Freilich muss man hier (v. 3844) nicht mit **CB** *levei-os eu ali* lesen, wie die Herausg. tut, sondern statt *ali* mit der Ajudahandschrift *dê ali*. Denn welchen Sinn kann in diesem Zusammenhange „führte ich sie dahin“ geben? Auch der Inhalt des Refrains und des Geleites: „Um mich zu rächen, tat ich meinen Augen, meinem Herzen und mir selbst weh“ — passt durchaus zu meiner Auffassung.

V. 3947 *e tenho-m'end'as coitas por pagado*. Der Satz widersteht allen Bemühungen, ihn zu konstruieren: *tenho-me por pagado* ist völlig klar, auch noch *tenho-m'ende por pagado*; aber was soll *as coitas* für ein Satzteil sein? Nun hat **CB** folgende Worttrennung: *tenhomen das* so dass man mit leichter Besserung lesen kann *e tenho-m'eu das coitas por pagado*.

V. 4015f. *E morte m'é, senhor, per bõa fé, | aque vus ar ei [aquest'] a dizer*. Statt der letzten, in der Ajudahandschrift fast verwischten Zeile ist mit **CB** zu lesen *de que vus ar ei aquest'a dizer*. Denn *aque* (= *eis*) ist hier nicht am Platze, und das *de*, das Frau Vasconcellos beanstanden zu wollen scheint, hat seinen Grund in einer syntaktischen Erscheinung, der zufolge ein Subjekt- oder Objektsatz durch *de que*, ein Subjekts- oder Objektsinfinitiv durch *de* eingeleitet wird. Ich stelle hier eine Reihe von Beispielen zusammen. **CV** 745, 3 *por ben tenho de que lh'aqui vin* (Objektsatz); 745, 15f. *tenh'eu, de¹) que o vi ja, | que lh'é gran ben* (Subjektsatz); **CA** v. 452f. *tan grave me foi de soffrer | de m'aver de vos a quitar*; v. 8072 *será ben d'eu assi morrer*; **CV** 745, 9f. *tenh'eu que d[e] o veer | é mui gran ben*; 910, 4 *pois me non val d'ante tal juiz ir* (Subjektinfinitive); 826, 43ff. *esto vi sempr'e oí departir* (= besprechen) | *do muy bon ome de lh'a ben saïr | sempr'o que faz*; 870, 5f. *ja filharia* (= er würde es schon willkommen heissen), *se m'eu quisesse, | de falar migo*; 871, 12f. *sempre receey | d'andar triste* (Objektsinfinitive). Wie weit der Gebrauch von *de* mit dem Infinitiv nach Verben im Aport. geht — viel weiter als in der heutigen Schriftsprache —, bedarf im einzelnen noch der Untersuchung.

V. 4496 steht *gran amor*. Auch wenn das genau der Handschrift entspricht, würde ich für nötig halten *grand'* für *gran* einzusetzen. Ich kenne kein anderes Beispiel von *gran* vor vokalischem anlautendem Substantiv.

1) **CV** *oe*.

V. 4584 *per u ira, se ousasse, alá*. Hier ist *ira* wohl Druckfehler für *iria*; denn das *e* von *ousasse* braucht im Verse nicht mitzuzählen.

V. 4586 *catando-la*, oder vielmehr statt dessen *catando-a*, würde heissen „indem ich sie ansah“. Ja aber der Zusammenhang lehrt, dass der Dichter nur den Weg gesehen hat, auf dem man zum Aufenthaltsort seiner Herrin gelangt, so ist zu lesen *catando lá* = „indem ich dorthin blickte“.

V. 4672 *E de min an ja mui posfaçado*. *Mui*, das nur Konjekture für in beiden Handschriften stehendes *muito* ist, dürfte hier schwerlich möglich sein, da es nur als steigerndes Adverb vor einem Adjektiv, einem Adverb oder einem adjektivisch oder adverbial gebrauchten Partizip steht. Freilich hat in beiden Handschriften der Vers eine Silbe zuviel; aber man kann ja *E* im Anfang streichen, wofür **CB** *Que* hat. Spätere Abschreiber werden an dem Zehnsilbner eine Silbe vermisst und sie nach Gutdünken ergänzt haben, wobei zu beachten ist, dass die vorhergehende Strophe mit *Que*, die folgende mit *E* beginnt.

V. 4675 *e por én sōo mais pouco preçado*. Der Vers muss dieselbe Silbenzahl haben wie der erwähnte; wir können also die zweisilbige Form *sōo* nicht stehen lassen. Diese ist ja erst durch analogische Anfügung der Präsenspersonalendung *o* an *son* < *sum* entstanden, und *son* (von dem das nport. dialektische *são* herkommt) kommt in der Tat in den Cancioneiros vereinzelt vor. Vor Vokal, so dass man es durch Elision erklären könnte, in **CA** v. 8428 (handschriftlich *fē*) und **CV** 655, 15¹); doch auch vor Konsonant: **CA** v. 7232 (handschriftlich *fcom*); **CV** 1021, 1²) (handschriftlich *soo*); **CB** 360, 19³) (handschriftlich *fjōō*). Wie man sieht, verhüllen Schreibergewohnheiten — auch *fcom* wird für *foom* verlesen sein — vielfach das Dasein der Form *son*, das nichtsdestoweniger durch die Metrik bewiesen wird. In dem hier vorliegenden Liede schreibt an zwei Stellen die Ajudahandschrift *sōo*, der **CB** dagegen *son*: ausser an der zitierten noch v. 4664, wo das *son* *achegado* des **CB** auch nicht minder annehmbar ist als das *sōo* *chegado* des **CA**.

Die Herausg. bekennt, die grammatische Konstruktion und den Sinn des 207. Liedes nicht deutlich zu verstehen; und in der Tat sind Satzbau und Gedankengang in diesem *atafinda*-Gedicht recht verwickelt. Ich drucke es zunächst ab, wobei ich nur in der Interpunktion abweiche, und versuche es dann zu erklären.

1) *amor, poys eu son en vosso poder.*

2) *Vedes, Picandon, son maravilhado.*

3) *que eu son tan alongado.*

Coit' averia, se de mia senhor,
 quando a visse, coidasse aver ben
 e non poder' eu veê-la per ren,
 pois end' agora tan gran coita ei
 como, se d'ela ben cuidass' aver,
 non morreria mais pola veer,

O que non cuido, mentr'eu vivo for,
 nê-no cuidei nunca, des que a vi,
 d'aver seu ben; e, pero est assi,
 ei tan gran coita d'ir u ela é
 como, se d'ela ben cuidass' aver,
 non morreria mais pola veer;

Nen andaria mais ledo de pran
 do que eu ando, porque cuido a ir
 u ela é, que moiro por servir;
 a assi moiro pola veer ja
 como, se d'ela ben cuidass' aver,
 non morreria mais pola veer:

Pero entendo que faço mal sen
 en desejar meu mal come meu ben.

Sehen wir uns zuvörderst die drei letzten Zeilen jeder Strophe an, so ist ihr Sinn offenbar: „Ich habe so grosse Sehnsucht, meine Herrin zu sehen, dass ich, wenn ich erwartete Gunst von ihr zu erfahren, keine grössere Sehnsucht haben könnte.“ *Aver coita de* und *morrer por* sind sichtlich synonyme Ausdrücke; *como* ist zugleich vergleichend und konsekutiv: man könnte auch im Deutschen allenfalls sagen „wie ich grössere nicht haben könnte“. Aus diesem Schluss nun muss sich auch der Sinn des Anfangs der Strophen ergeben. Es ist, meiner Meinung nach, der folgende: „Wohl würde ich schmerzliche Sehnsucht empfinden, wenn ich von meiner Herrin, sobald ich sie sehe, Gunst erwartete und sie nicht zu sehen vermöchte“ (erste Strophe). „Nun gedenke ich sie zu sehen, allein Gunst erhoffe ich nicht von ihr“ (zweite und dritte Strophe). „Und dabei habe ich so grosse Sehnsucht u. s. w.“ (Strophenschluss und Refrain). So schliesst sich auch das Geleit ganz folgerichtig an: „Obwohl ich begreife, dass ich töricht handle, mein Unheil zu wünschen, als wäre es mein Heil.“

V. 4922f. *Pois o vivo mal qu(e) eu soffro, punhei | de o negar* übersetzt die Herausg.: „Da ich stets bestrebt war, mein heisses Wehe zu verbergen.“ Aber die Ausdrucksweise *o vivo mal* ist so ungebräuchlich wie die Elision von *que*; und da die Ajudahandschrift das *i* ohne Punkt schreibt, so, vermute ich, ist statt *o vivo* zu lesen *ouvi o* und zu übersetzen: „Seit ich das Weh, das ich erdulde, trug, war ich bestrebt es

zu verbergen.“ Das wird bestätigt durch die — von Frau Vasconcellos nicht verzeichnete — Lesart des **CB** *Poys onuem o mal*; d. i. falls das *m* von *onuem* nicht bloss durch Versehen in den Text geraten ist, *Poys ouve-m'o mal*, wofür zu setzen wäre *Poys m'ouve o mal*.

V. 4955—58 *E des i pois, que m'eu assi salvasse, | se Deus me salve! que nunca o meu | mal mais diria de mia coita eu | a mia senhor*. Ich verstehe das *de* nicht und halte es für einen Schreibfehler statt *nē*.

Im 248. Liede ist die Rede von dem Gemeinplatz, dass viel Gutes schwerer zu ertragen sei als viel Schlimmes, an den der Dichter nicht glaubt. So sagt er v. 5481 ff.: *E se eu ben de vos podess' aver | ficass'o mal que por vos ei a quen | a questo diz*, was ich übersetze: „Und könnte ich Gutes von euch erfahren, Herrin, so bleibe das Schlimme, das ich um euch leide, dem, der solches sagt!“ Die Herausg. übersetzt: „... dem, von dem das Sprichwort redet“; ich aber fasse *a quen* — entsprechend dem p. 26 erwähnten *d'u* — als gleichbedeutend mit *ao que*.

V. 5727 f. *E sempr'eu, mia senhor, esto temi | que m'ora dizen de vos avêr*. Die Herausg. scheint dies *avêr* als Nebenform zu *avir* zu betrachten, was aber doch nicht gut angeht. In dem *au'* des **CV** hat sie zwar richtig *a veer* erkannt, aber doch nicht in den Text aufgenommen. Indessen ist es zweifellos das richtige: *esto temi de vos a veer* ist = *temi a veer esto de vos*.

In dem recht fehlerhaft überlieferten 267. Liede weiss die Herausg. die letzte Strophe (v. 5931—34) nicht herzustellen. Die beiden vorhergehenden lauten in der schliesslich von ihr vorgezogenen Lesart:

[Nostro Senhor] me guisou de viver
na mui gran coita, mentr'eu vivo for',
quando [me fez] querer ben tal senhor
que me non quer sol dos olhos catar!
Quando a vejo, non lh'onso dizer
quê lhe fiz, ou por quê me quer matar.

E non me poss' eu queixar con razon
d'Amor, nen d'outre, se me venha ben!
se non de Deus que me tolhe o sen
en me fazer tal senhor muit' amar
que me non diz en algũa sazón
quê lhe fiz, ou por quê me quer matar.

Eigentlich ist nur die letzte Zeile jeder Strophe Refrainzeile, die sich wörtlich wiederholt, und kann darum in den Strophen, die auf die erste folgen, nach altem Brauch in den Handschriften nur angedeutet oder

ganz ausgelassen werden. Dies ist offenbar in der letzten Strophe geschehen; der in ihr an vierter Stelle stehende Vers aber, mit dem die Herausg. nichts anzufangen weiss, passt sehr gut unmittelbar vor die Refrainzeile, wird daher in Wirklichkeit der fünfte der Strophe sein, so dass der vierte vom Abschreiber ausgelassen worden ist. Den herzustellen kann nun freilich nur annähernd gelingen; doch glaube ich, dass wenigstens der Sinn getroffen wird, wenn wir diese Strophe so lesen:

E por aquesto nunca perderei
ja mui gran coita, pois assi Deus quer
que eu queira mui gran ben tal molher,
[a que rogo que mi queira falar]
e me dizer, ja que me morrerei,
quê lhe fiz, ou por quê me quer matar.

V. 6097f. *e que me punhe ben de [me] quitar / de vos amar*. Die Einschubung von *me* scheint mir unzulässig, da das *me* vor *punhe* notwendig Objekt zu *quitar* sein muss. Der Vers ist in allem dem 6091. *e que me punhe mui ben de partir* analog gebaut, und somit ist, um die Silbenzahl vollzumachen, *mui* vor *ben* zu ergänzen.

V. 6735—40. E se trobar', sei ca lhe pesará,
pois que lhe pesa de lhe querer ben;
e se m'alguen desamar', prazer-lh'á én¹⁾
d'oír o mal que me per amor ven.
E ar pesar' a quen me ben quiser',
por én non trobo, ca non m'é mester.

Die Herausg. übersetzt: „Und dichtete ich davon (nämlich von meiner Liebe), so würde auch das sie erzürnen, da sie es nicht zufrieden ist, dass ich sie liebe. Und hegt irgend jemand Unliebe gegen mich, so wird sie ihre Lust daran haben, von dem Leide zu hören, das mir die Liebe bringt. Doch es ärgere, wenn es wolle, die Wahrheit ist, dass ich nicht dichte, weil es mir nicht frommt.“ Nun können aber die letzten beiden Verse unmöglich diesen Sinn haben. Ein *pesar'* — auch wenn es für *pesara* steht — im unabhängigen Satz mit konzessivem Sinn? *A quen me ben quiser* = „wen es wolle“? *Por én . . . ca* = „darum, weil“? Die beiden Verse geben aber, so wie sie da stehen, überhaupt keinen annehmbaren Sinn. Ich lese folgendermassen:

E, se trobar, sei ca lhe pesará,
pois que lhe pesa de lhe querer ben;
e, se m'alguen desamar, prazer-lh'á
d'oír o mal que me per amor ven;
e ar pesará [a] quen me ben quiser:
por én non trobo, ca non m'é mester.

1) Dies *én*, das wohl ein Druckfehler ist, ist zu tilgen.

Das *a* in der vorletzten Zeile hat die Handschrift nicht geschrieben, weil es durch Verschleifung mit dem vorhergehenden *á* verschmilzt. Die Übersetzung ist einleuchtend: „Und wenn ich dichte, weiss ich, wird es ihr unlieb sein, da es ihr unlieb ist, dass ich sie liebe; und wenn ich einen Feind habe, wird es ihn freuen, von dem Leid zu hören, das mir die Liebe bringt, und schmerzen wird es den, der mein Freund ist: aus allen diesen Gründen dichte ich nicht, denn es bringt mir keinen Nutzen.“

V. 6801f. *u vos foron d'aqui filhar, | a força de vos elevar* übersetzt die Herausg.: „als man euch von binnen führte, um euch mit Gewalt zu erhöhen.“ Aber *de* vor dem Infinitiv kann keinesfalls „um zu“ heissen, so dass mir bei dieser Lesart die Stelle unverständlich bleibt. Besser scheint mir *u vos foron d'aqui filhar | a força de vos e levar*. Die Redensart *a força de vos* heisst „gegen euren Willen, gewaltsam“: vgl. CV 871, 15f. *a força de mi parecerey | triste*.

Die von Frau Vasconcellos als Anhang abgedruckten Lieder 311 bis 467 (v. 6878—10391) stammen nicht aus der Ajudahandschrift, sondern teils aus dem CB, teils aus dem CV. Die Herstellung eines endgültigen Textes stösst hier, da uns fast überall nur eine einzige Abschrift zu Gebote steht, auf noch grössere Schwierigkeiten. Ich fahre in meinen Anmerkungen fort.

Die ersten fünf der nun folgenden Lieder (v. 6878—989) sind die viel berufenen „*lais de Bretanha*“, mit denen die Liedersammlung des CB beginnt. Sie stimmen weder in der Versifikation — das wäre begreiflich, da es Übersetzungen sind — noch in der Sprache so unbedingt mit den übrigen Bestandteilen der altportugiesischen Cancioneiros überein, so dass man mit Konjekturen sehr vorsichtig sein muss. Wird man z. B. die Fälle von Synizese inlautender Vokale, die merkwürdig häufig sind, entfernen dürfen? V. 6933 müsste man *maa* oder *gāança*, v. 6958 *mercee*, v. 6887 *gar tñan* — vgl. oben, p. 3f. — mit Synizese lesen, v. 6975 *lhe* vor Vokal unelidiert lassen, um einen korrekten Vers zu erhalten: was alles sonst ohne Beispiel ist. In allen diesen Fällen lasse ich unentschieden, ob zu emendieren ist, oder ob Abweichungen in Sprache oder Versbau vorliegen. Ein wenig sicherer glaube ich in den folgenden drei Emendationsversuchen zu gehen.

V. 6914—17. E se non m'est(o) ides fazer
— que sei que será vos[s]o ben —,
cofonda-vos por én quen ten
[o mund'e vos] en seu poder!

Statt der ersten dieser Zeilen hat CB *E se mef(o) nō faz des*; in der letzten findet sich die Lücke, für die Frau Vasconcellos *o mund'e*

vos eingesetzt hat, nicht am Anfang, sondern am Ende der Zeile. Die sehr starke Textänderung ist zudem sprachlich unhaltbar, da die Negation *non* unmittelbar vor *ides* oder *m'ides* stehen müsste. Die ursprüngliche Lesart ist in der ersten Zeile anscheinend *E se m'esto non fazedes*, wozu wir einen Reim erhielten, wenn wir in der letzten lesen *en seu poder [quant' avedes]*. Da die Personifikation der Liebe angesprochen wird, so gibt das zwar keinen vorzüglichen, doch einen leidlichen Sinn.

Das 314. Lied (v. 6960—71) — unter den *lais* das vierte — ist, wie die Herausg. zugibt, dem Sinne nach unklar, und sein Versmass lässt sich unter keine Regel bringen: am schlimmsten steht es um seinen elften Vers, der, nach üblicher Weise zu rechnen, drei Silben zuviel hat. Die Überlieferung ist schwerlich richtig; da aber ohne stärkere Änderung nicht zu helfen ist, so dürfte es methodisch richtiger sein, so zu emendieren, dass an Sinn und Metrum nichts auszusetzen bleibt. Der folgende Restaurationsversuch gibt sich als blosse Vermutung; jede nicht bloss orthographische Änderung des überlieferten Textes ist durch den Druck bezeichnet:

Don Amor, eu ca[n]t' e choro
e tod'o [mal] me ven d'ali:
da por que eu cant'e choro,
e que por meu mal dia vi.

E pero, se a eu oro
mui gran dereito faç[o] i;
ca¹⁾, ali u eu don oro,
sempre lhe peç[o]je pedi.

[Que s']ela, (e) pois eu demoro
en seu amor, por Deus de mi
doa²⁾; ca, se³⁾ eu demoro
en tal coita, perder-m'ei i.

Die Verse sind abwechselnd weibliche und männliche Achtsilbner⁴⁾, wie sie häufig genug nebeneinander begegnen.

V. 6984—86 *Oy nus devemos [a]legrar, | e est(e) escudo, que Deus aqui | trouxe, façamo'-lo assi*. Das *e*, das nur schlecht in den Zusammenhang passt, steht nicht in der Handschrift; vielmehr hat CB im Anfang der Zeile *Veste* statt *e este*. Ich emendiere anders und lese: *Oy nus devemos [a]legrar | d'este escudo, que Deus aqui | troux', e façamo-lo assi*.

V. 7095—97 *nembrar-m'-ia | que eu viver non podia, | quand(o) ela alhur morava*. Die letzten beiden Zeilen lauten im CB *q̄ ela nō*

1) Dies, und nicht *a*, wie Frau Vasconcellos angibt, steht im CB.

2) CB: *Aia m'ceē*.

3) So, nämlich *caffé*, nicht *caff*, steht im CB.

4) Über diese Benennung, die wörtlich zu nehmen ist, gedenke ich an anderer Stelle zu handeln. — Vgl. noch unten, p. 41.

podia uiuer | Quādalhur moraua. Mit viel geringerer Änderung lässt sich aber Sinn und Versmass herstellen, wenn wir dafür lesen; *que [sen] ela non podia | viver, quand' alhur morava.*

V. 7223f. *E, certas, sabiādes | ver amor non desejei*, wo **CB** *Quir* statt *ver* hat. Paläographisch aber liegt *que* ebenso nahe, das in jeder Hinsicht befriedigt, während einsilbiges *vêr* (für *veer*) in *cantigas d'amor* schwerlich belegt werden kann. Man sagte *verei* neben *veer*, wie *serei* neben *seer*.

V. 7316 *farei meu mal* scheint der Herausg. selbst anstössig, und sie schlägt unterm Text vor, es in *farei mui mal* zu bessern. Ich würde einfach *farei-m'eu mal* lesen, gerade wie v. 7534 *figi-m'eu mal*, wo die Herausg. gleichfalls *meu* druckt.

V. 7342 *E sei de fix que ensandecerei.* Statt *sei* hat die Handschrift *fee*; auch ist *saber de fix* eine Redensart, die ich sonst nicht kenne. Dieses *fix* wird schwerlich etwas anderes sein als eine abweichende Schreibung für *fis* (< Afr. *fiz*, *fis*), wie *Lixbõa* für *Lisbõa*; und das geratenste dürfte sein, so zu bessern: (*E*) *Seede fis que ensandecerei.* Vgl. **CV** 697, 12f. *ja ben fis estou | d'aver gran coyta*; 807, 21 *de o non veer son ben fis*; **CA** v. 4595 *se eu fosse fis de a veer*; und besonders **CB** 360, 20ff. *muy ben seede fis | que nunca eu (dafür ja?) sen cuydado | eu viverey.*

V. 7343f. *Pois eu de vos os meus olhos partir', | e vus non vir'u vus soia veer.* Da *veer*, wie gesagt, zweisilbig ist, so zählt der letzte Vers eine Silbe zuviel. Aber nichts zwingt uns, das handschriftliche *foya* als *soia* und nicht vielmehr als *soy'a* aufzufassen: das Präsens *soyo* (< *soleo*) gibt guten Sinn, da der Dichter eben in diesem Liede erst von seiner Herrin Abschied nimmt.

V. 7352f. *pois que vus ja sempr'eu | averei ja [e]no meu coração.* Die Herausg. hat *eno* statt des handschriftlichen *no* gesetzt, weil dem Verse eine Silbe fehlte. Aber der Fehler steckte vielmehr in dem *ja*, da zweimaliges *ja* nicht wohl möglich ist. Ich schlage vor, in der letzten Zeile zu lesen: *averei ora no meu coração.*

Zu der Art, wie die Herausg. die vv. 7417—26 hergestellt hat, die in der Handschrift verschiedene Lücken und Fehler aufweisen, habe ich folgendes zu erinnern. In v. 7418 ist das *m . . . or* des **CB** zu *[e por a]mor* ergänzt; doch ist die Ergänzung *m[ha senh]or* dadurch gesichert, dass diese Anrede in jeder Strophe zweimal vorkommt. Nur erfordern Sinn und Versmass noch die Einfügung der Konjunktion *e*, von der man freilich im Zweifel sein kann, ob sie besser vorher oder hinterher eingeschoben wird. V. 7421 steht *prazer-mi-á* für das *praz'nua* des **CB**, was weder den Schreibergewohnheiten des Kodex noch den

Erfordernissen des Metrums entspricht: es ist *prazer-m'ia* zu lesen. Für *la vos fazer* in v. 7422 hat die Handschrift *hi auos fazer*, wo mit *hi auos* zweifellos *i a vos* gemeint ist. Das *fazer* reimt auf *poder* der nächsten Zeile; da aber das hier beginnende Geleit Reime der vorhergehenden Strophe wiederholt und wir einen Reim auf *er*, nicht auf *er* brauchen, so ist *fazer* sicherlich für *fezer* verschrieben. Über v. 7424 habe ich schon oben (p. 8) gesprochen; so drucke ich denn die fraglichen Zeilen in meiner Lesart noch einmal hier ab:

ca, mentr' eu vosso desamor oer¹⁾,
com' og' eu ei, m[ha senh]or, [e] tener
vosco tan mal mha fazenda, com' eu
tenho con vosco, non [mí será] greu
de morrer, e prazer-m'ia mais én.

Ca de viver, pois i a vos fezer
prazer e min de gran coita poder
guardar, e vos, nembrar-vus-á ben-lheu
assi de min como se sol do seu
omen nembrar, depois sa mort', alguen.

V. 7657 f. *Pero sempre vos eu servi de grado, | o melhor que eu soubi [de] fazer.* Paläographisch und dem Sinne nach ist es besser, die dem letzten Verse im CB fehlende Silbe dadurch zu ergänzen, dass man *o* (= „es“, abhängig von *fazer*) vor *eu* einschiebt. Ein Infinitiv mit *de* nach *saber* ist nicht gebräuchlich; das scheinbare Beispiel dafür v. 8057 f. *Que non sei eu esta sazon | de por én conselho pōer* verschwindet, sobald man mit der Handschrift statt *esta* vielmehr *est'en* liest: *en sazon de* heisst „bei zeiten um . . . zu“.

V. 7738—41. Ca, coido-m'eu, [de] demandar
que non pode ja mais seer
o por que om(e) a seu poder
serv'e se non trabalha d'al.

Voraus geht die Versicherung, dass der Dichter an seine Herrin keine Forderung richten werde. Nun übersetzt die Herausg.: „Denn etwas zu verlangen kann, so denke ich, niemals der Grund sein, weshalb ein Mann nach Kräften dient und nichts anderes erstrebt.“ Die letzten Worte „nichts anderes erstrebt“ geben in diesem Zusammenhang offenbar keinen Sinn; ausserdem ist der handschriftliche Text in den ersten beiden Zeilen stark verändert. Statt *de demandar* und *pode ja* hat CB *demandade* und *podia*, und ich weiss nicht, warum wir das nicht beibehalten können. Ich lese so:

1) Ob diese Schreibung wirklich der Aussprache entspricht? oder ob dafür *ouér* zu sprechen ist? oder schon *ouver*, wie sich gleichfalls geschrieben findet?

Ca, coido-m'eu, demandad' é,
 que non podia mais seer,
 o por que omę a seu poder
 serv' e se non trabalha d'al —

und übersetze: „Denn, so denke ich, gefordert ist bereits (und könnte es mehr nicht sein) das, um dessentwillen ein Mensch nach Kräften dient und nichts anderes erstrebt.“ Das gibt einen guten Sinn, denn es bedeutet: „Das, was ich durch meine Taten zeige, brauche ich in Worten nicht auszudrücken.“ Auch hat wohl die Herausg. ihre Änderung nur deshalb vorgenommen, weil sie glaubte, dass die vierte Strophe den Reim a (auf *ar*) der zweiten Strophe wiederholen müsse, wie die dritte den entsprechenden (auf *ér*) der ersten Strophe wiederholt. Doch wird die Symmetrie der Reimfolge auch bei meiner Lesart nicht zerstört, da, wie die erste und dritte Strophe den Reim a, so die zweite und vierte den Reim b (auf *êr*) gemeinsam haben.

V. 7835 ist von der Herrin die Rede, von der es heisst: „Sie will nichts als mich sterben lassen“ = *non me quer leixar ergo morrer*. Dann heisst es weiter in der nächsten Zeile: *E quer leixar-m'en seu poder d'Amor*, was im Zusammenhang mit dem vorhergehenden bedeuten muss: „Sie will mich nämlich in der Gewalt der Liebe lassen.“ Es fragt sich nun, ob man diesen Sinn nicht auch erhält ohne die starke Änderung des handschriftlichen Textes, die Frau Vasconcellos vorgenommen hat. Statt *E quer* hat CB *como*, für dessen eigentümlichen Gebrauch in dem hier erforderlichen Sinn es der Beispiele mehr gibt. Man vgl. CA v. 545; 865; 2501; 2909; 4147 (hier hat die Herausg. — irrig, wie mir scheint — das *como* als fragend aufgefasst). In allen diesen Fällen folgt auf *como* ein Infinitiv; man wird es etwa übersetzen können „was dasselbe ist wie“, „was gleichbedeutend ist mit“. Es ist mithin kein Grund vorhanden, von der Lesart der Handschrift abzugehen: *non me quer leixar ergo morrer, | como leixar-m'en seu poder d'Amor*.

V. 7852f. *Ed Amor nunc'a ome leal vi, | e vejo eu muitos queixar con mi*. Hier ist *con* wohl nur ein Versehen für *come*. CB hat *com*, und „mit mir“ würde ja *migo* oder *con migo* heissen. Zum Gebrauch des *casus obliquus* nach der Vergleichungspatrikel vgl. z. B. CV 538, 1f. *ben poden jurar . . . come mi*. Aber auch die Lesart der vorhergehenden Zeile ist nicht über allen Zweifel erhaben. CB hat *edamor nūca hom defleal uj*, wo *edamor* ebensogut *e d'Amor* wie *ed Amor* bedeuten kann. Ich zweifle aber, ob die Schreibung *ed* für *e* vor Vokal in den italienischen Abschriften wirklich vorkommt¹⁾. Die Herausg. vermutet,

1) CA v. 8129 darf dafür nicht angeführt werden, da statt *Ed ūa cousa* *cus praguntarei* mindestens ebensogut gelesen werden kann wie *E d'ūa cousa* u. s. w.

dass das Wort *de/leal* versehentlich aus der achtzehnten Zeile des Liedes in diese zwanzigste geraten sei. Ist das der Fall, so kommen wir mit einer nicht viel bedeutenderen Änderung zu der Lesart: *E d'Amor nunca [s']ome loar vi*, die von allen am besten in den Zusammenhang passt; denn es heisst weiter: *Por quantos eu vejo d'Amor queixar, | se ar visse quen se loasse én . . .*

V. 7910f. *U lhi convin, oera¹⁾ de tornar, | sen ousar veer. E que lhi direi?* Das *E* ist von der Herausg. in den Text eingeschoben, und *sen ousar veer* gibt keinen rechten Sinn, da ein Objekt zu *veer* vermisst wird. Ich nehme an, dass in *sen* das *n* für *a* verschrieben ist, und lese: *U lhi convin, oera de tornar! | Se a ousar veer, que lhi direi?*

V. 8112 *Per bõa fé, moir'eu con pesar én.* Für *moir'eu* hat CB *moirer*, was ein sehr häufiger Lesefehler für *morrer* ist. An diesem *morrer* aber etwas zu ändern liegt kein Grund vor, da der Vers die Antwort enthält auf die Frage: *e ora que farei, | pois que me vos non leixades viver | u vos eu possa, mia senhor, veer?* Nach *morrer* ist mithin aus dem fut. *farei* das Hilfsverb *ei* zu ergänzen, wie sich ähnliche Fälle aus den Cancioneiros zur Genüge anführen lassen. Genau entspricht das Beispiel CA v. 1130—32 *Que farei eu . . .? Pois est assi, morrer assi*; aber die gleiche Erscheinung findet sich auch CA v. 7131f. *viverei, se de min pensar', | ou morrer, se min non amar'*; sowie CV 1186, 14f. *este pesar dizer-lo-á | e pois servir e atender.*

V. 8134f. *Mais non quis [Deus] que m'eu por én | d'aquesta perda podesse guardar.* In der ersten der beiden Zeilen fehlen auch nach Einschub von *Deus* noch zwei Silben. Ich schlage vor, *Deus nen vos* einzuschieben.

V. 8171—73 *Ca, senhor, por quanto Deus quis fazer | no mund'a om'en molher muif' amar, | vedes, tod'esto vos eu ei a veer.* Ich bekenne, dass ich die Konstruktion nicht verstehe. Die Herausg. übersetzt: „Denn, Herrin, seht an: alles Reizende, was Gott geschaffen hat, das der Mann an einer Frau lieben kann, das erblicke ich an euch.“ Aber woher denn das *por* vor *quanto*? Und warum *ei a veer* statt *vejo*, da obendrein das zweisilbige *veer* nicht in den Vers passt? Damit *por* einen Sinn gibt, muss man in der zweiten Zeile statt *om'en* (handschriftlich *hon̄*, verschrieben aus *hom̄* oder *hom̄n*?) vielmehr *omen* oder *ome* lesen und übersetzen: „all das Reizende, um dessentwillen der Mann nach Gottes Ratschluss die Frau herzlich liebt.“ Für *eu ei a veer* hat die Handschrift *eu ey aueer*. Ich nehme an, dass ursprünglich *eu ueiauer* (d. i. *eu vej'aver*) dafür dagestanden hat, wobei durch Nach-

1) S. die Bemerkung über *oer*, p. 35, Fussnote 1.

lässigkeit eines Abschreibers das zweite *u* ausfiel: damit war das Missverständnis und die weitere Entstellung schon gegeben.

V. 8181f. *nen sei al d'este mundo desejar | se non vos, e muit', e sen meu grado.* Statt *e muit', e* hat CB *q̄ muyce*, was sicherlich zu lesen ist *que muit'é*.

V. 8336—41. Mais, mentr'eu vos veer poder'
e poder' noe vosco falar,
por Deus a min non querer dar
de vos mais ben ca mi og'ei,
en atanto non rogarei
Deus por mia morte, mia senhor.

Die vierte und fünfte Zeile dieser Strophe sind von der Herausg. stark geändert worden (unterm Text fehlt die entsprechende Angabe). Im CB steht *deuos mays bē iamho eu ey | en atanto enon rogarey*. Hält man für nötig zu bessern, so würde in der ersten der beiden Zeilen genügen, *iamho eu* durch *ca mh-oj'eu* zu ersetzen. Ich glaube aber, dass sich der handschriftliche Text halten lässt; ich lese:

por Deus a min non querer dar
de vos mais ben, ja mh-o (oder: mi-o) eu ei
en atanto, e non rogarei etc.

und übersetze: „Da Gott mir keine grössere Gunst von euch gewähren will, so nehme ich sie (die gewährte Gunst) als solche hin und werde Gott nicht um den Tod bitten.“

V. 8449—53. Pero faz-m'el tanto de mal
quanto lh'eu nunca poderei
contar, enquanto viverei,
pero me nunca punh'en al
se non 'n a') mia coita dizer

— wo *punh'* (im CB irrig *punha*) = *punhe* — ist zu übersetzen: „Und doch fügt mir Liebe soviel Leides zu, wie ich mein Lebtage niemals werde erzählen können, wenn ich auch mit nichts anderem mich beschäftigte als damit, mein Leid auszusprechen.“ Ich weiss nicht, wie die Herausg. zu ihrer abweichenden Übersetzung gekommen ist. — In der nächsten Zeile (*E*) *quen-quer poderá entender* ist die Tilgung des *E* überflüssig, da das anlautende *e* von *entender* elidiert werden kann.

V. 8522—24 *Per com' Amor leixa viver | mi, non sei; nen val revelar omen contra el.* Die Herausg. übersetzt: „Wie Amor mich leben lässt,

1) Wunderliche Schreibung. Die Herausg. scheint unter *'n* die Präposition *en* zu verstehen, die das *en* der vorhergehenden Zeile wieder aufnimmt. Dann würde ich *na* schreiben. Doch könnte das handschriftliche *nō na* auch *nō-na* (< *nō la*) bedeuten, da die Wiederholung der Präposition nicht erforderlich ist.

weiss ich nicht. Noch nützt es gegen ihn zu lücken.“ *Non sei per como* ist jedoch eine Konstruktion, die ich für unmöglich halte; *per como* kann meiner Meinung nach nur heissen „durch die Art, wie“, „nach der Art, wie“. Auch bietet die Handschrift in der zweiten Zeile etwas ganz anderes, nämlich *mj nō sey deuida efar* (wo *a* aus *e* verbessert zu sein scheint) *cear*. Ohne stärkere Änderung kommen wir hier freilich nicht aus. Aus *nō sey deuida* lese ich *non se devia* oder *non se deve a* heraus: dann muss der Rest der Zeile ein Verb enthalten, das etwa „empören“ heisst. Vermutungsweise ergänze ich die Stelle so: *Per com' Amor leixa viver | mi, non se deve a levantar | omen contra el.*

V. 8849f. *Por quantas vezes m'ela fez chorar | con seus desejos, cuitan[do] d'andar.* Die letzten drei Worte übersetzt die Herausg. „wenn ich abzureisen fürchtete“; doch kenne ich kein Beispiel, wo *coitar de* „fürchten“ hiess. CB hat *cuytādandar*; ich nehme an, dass der Til, wie so oft, zu Unrecht dasteht und vor dem *c* das ähnliche *e* ausgefallen ist: *e cuitad'andar* gibt einen vortrefflichen Sinn.

V. 8940 *non diga el que lh'o nullo nullo deu* kann nicht, wie die Herausg. übersetzt, bedeuten, „dass er hernach nur nicht sage, niemand habe ihn ihm geschenkt“. Statt „niemand“ muss es „irgend jemand“ heissen; das geht schon aus den folgenden Worten hervor: „Und sollte er es sagen, so wird man ihm entgegen: Gott verderbe den Geber!“

V. 8945. Für *tenh'-o* hat CB *denhu*; das ist doch wohl eher *tenh'eu*.

V. 8959 *E fazia dereito, ca non al; | e non cuidava que me vëesse mal.* Der letzte Vers hat eine Silbe zuviel, das *e* im Anfang gibt keinen guten Sinn, und statt *cuidava* steht im CB gedruckt *cuida(ua)*. Will man trotzdem *cuidava* halten, so muss das *e* im Anfang derselben Zeile fallen und nach *al* ein Doppelpunkt gesetzt werden. Wahrscheinlich ist mir aber, dass der ursprüngliche Text war: *E faria dereito, ca non al, | en non cuidar que me vëesse mal.*

V. 8962—64 *E por mui gran maravilha terria, | senhor, que ora soubesse de qual | guisa mi ben e dereito faria* verstehe ich nicht; denn es fehlt ein Subjekt zu *faria*, und das Wort kann doch nicht, wie die Herausg. übersetzt, „geschehen solle“ heissen. Ich halte das *bē* des CB für verschrieben statt *ven*, zu welchem das Subjekt, nämlich *mal*, ohne Schwierigkeit aus dem Vorhergehenden ergänzt wird; nach *ven* setze ich ein Komma, und an das nun folgende *e dereito faria* (= „und ich würde recht daran tun“) schliesst sich das weitere *ca nunca vistes maravilha tal* etc. vortrefflich an.

V. 8980 *ou tres, ou quatro, quaes m'en¹⁾ escolher'.* Für wahrschein-

1) Auch die Form *én* vor vokalischem Anlaut ist schwerlich zulässig; dafür müsste es regelrecht *end'* heissen.

licher als einsilbiges *quaes* halte ich die Annahme, dass der Til in dem *me* des CB auf einem Versehen beruht; *me escolher* ist dann geschrieben für gesprochenes *m'escolher*.

V. 8988 *come non mi-an por en a desfiar*. Das handschriftliche *come non auj porem adeffiar*, wo *auj* offenbar für *am* verlesen ist, wird am einfachsten emendiert, wenn man *come* in *ca me* ändert. Auch passt als kausale Konjunktion, die hier erfordert wird, *ca* besser als *come*.

V. 9006 *Pois o dia [logo qu]e o sen perdi*. Die Konjekture scheint mir sehr unglücklich und keineswegs im Einklang mit der Übersetzung der Herausg.: „Da ich an jenem Tage den Verstand verlor“. CB hat *Pois o dia . . . > offen perdi*, wo *dia* von anderer Hand eingefügt scheint: man braucht es nur durch *juizo* oder ein gleichbedeutendes dreisilbiges Wort zu ersetzen, um Sinn und Metrum Gently zu tun.

Lied 401 wird von der Herausg. so gedruckt, als wenn hinter dem ersten Verse der zweiten Strophe vier Verse ausgefallen wären und die letzten Worte der Abschrift des Liedes in CB *Pois que vos* den Beginn einer neuen Strophe bildeten. Ich sehe zu dem allen keinen Grund, fasse vielmehr jene Worte als den Anfang des vierzeiligen, nur das erstemal ausgeschriebenen Refrains und lese das Lied folgendermaßen¹⁾:

En que grave dia, senhor,	que me vos Deus fez[o] veer!
Ca nunca vos ou ren roguei	que vos quisessedes fazer.

Pois que vos avedes, senhor,
tan gran sabor de me matar,
rogar quer'eu Nostro Senhor
que vo-lo leix[e] acabar.

Pois [que] entendo que vos praz,	senhor fremosa, d'en morrer,
quer'eu rogar Nostro Senhor	que me non leixe mais viver.

Pois que vos [avedes, senhor,
tan gran sabor de me matar,
rogar quer'eu Nostro Senhor
que vo-lo leixe acabar].

V. 9826 *ca melhi-la fezestes falar, e muito melhor parecer*. Die letzte Zeile lautet im CB: *mai melh' talare parecer*; die Änderung ist also stark und führt obendrein als steigerndes Adverb vor einem Adjektiv statt der apart. gebräuchlichen Form *mai* das nport. *muito* ein. Mit leichter Änderung können wir lesen: *ca melhi-la fezestes [e] mai melhor falar e parecer*; der Sinn ist dann: „Ihr (Gott) habt sie besser geschaffen und mit viel besserer Rede und Gestalt begabt.“

¹⁾ Ich drucke Langzeilen, ohne Gewicht darauf zu legen. Natürlich kann man die ersten Vershälften auch als reimlose Verse betrachten.

V. 9150¹⁾ *sobre quantas eu [nunca] pùdi veer*. Die Konjektur ist unannehmbar, da der Vers so eine Silbe zuviel bekommt. Etwa: *sobre quantas eu pudi [ja] veer*.

V. 9298 *Mais quen alongad' end' viver'* ist keine zulässige Lesart; zum mindesten müsste es *én* statt *end'* heissen. Unterm Text schlägt die Herausg. die weit bessere Lesart *Mais quen end' a lóngi viver'* vor. Da aber CB hat *mays quen en da lon ia uiuer*, so wird man das einfach beibehalten und lesen: *Mais quen end'a lonj'a viver*.

Das 414. Lied (v. 9341—59) bietet mancherlei Auffallendes: die Form *minha* statt der alten *mha* (vor einem Substantiv²⁾, den sonst unerhörten Reim³⁾ *-er : -er* (*estevér*⁴⁾ : *fazêr : tolhêr*), endlich die Bildung des „Refrains“⁵⁾, die ich freilich anders auffasse als die Herausg. Die Strophe selbst besteht aus jenen bald männlichen, bald weiblichen Achtsilbnern, von denen schon oben (p. 33) ein Beispiel angeführt worden ist, die aber hier, wie nicht selten⁶⁾, ganz unterschiedslos gebraucht werden. Der erste Vers des „Refrains“ ist nun, meiner Ansicht nach, gleichfalls ein solcher Achtsilbner, der den Reim a der Strophe fortführt, der zweite ein Neunsilbner mit Binnenreim (die zweite Silbe reimt mit der neunten). Ich drucke die beiden ersten Strophen ab und lasse meine Ansicht für sich selbst sprechen.

Pois minha senhor me manda
que non vaa u ela estever,
quero-lh'o eu⁷⁾ por én fazer,
pois m'o ela assi demanda;
mais non me pód'ela tolher
por én que lh'eu non que[i]ra gran ben.

1) In demselben Liede steht ein Druckfehler: v. 9142 muss es heissen *meu cuidar* statt *mui cuidar*.

2) Für *minha* unmittelbar vor dem Substantiv kenne ich nur noch ein Beispiel: CA v. 9527, wo indessen die Zeile nicht fehlerlos überliefert ist.

3) Unreine Reime finden sich überhaupt in *cantigas d'amor* kaum. Das Beispiel für den Reim *-is : -iz*, das die Herausg. aus einem Lied anderer Gattung anführt, ist nicht zutreffend, da CA v. 10369 *fiz* in *fis* gebessert werden muss.

4) Ein conj. fut. *seêr'*, den die Herausg. vorschlägt, dafür einzusetzen, wäre ohne Beispiel.

5) Ich gebrauche, Frau Vasconcellos' Beispiel folgend, den Ausdruck „Refrain“ hier für das, was eigentlich nur der Abgesang der Strophe ist, weil dieser in der Hds. wie ein Refrain abgesetzt ist.

6) Z. B. in CD, Lied XII, LXXV, LXXXIV, CI.

7) Frau Vasconcelles tilgt irrtümlich dieses, für das Vermass unentbehrliche Wort.

Por quanto eu d'ela vejo,
 minha senhor me defende¹⁾
 que non vaç u ela entende
 que eu filho gran desejo;
 mais non pôd'ela por ende
 o meu coraçõ partir do seu.

Die Zeilentrennung der Herausg., welche die des CB ist, weicht insofern ab, als sie die beiden ersten Silben des Neunsilbners zum vorhergehenden Verse schlägt, so dass ein Zehnsilbner mit einem Siebensilbner reimen würde. Das ist schwerlich annehmbar, und ebensowenig unelidiertes *ende* vor Vokal im Innern des Verses. — Die Herstellung der dritten Strophe freilich macht Schwierigkeiten; aber auch Frau Vasconcellos hat sich hier zu einer Besserung — der Einschabung von *os* — genötigt gesehen. Ich ändere in der fünften Zeile *Ca* in *E* und *qrē* in *qrēdo* und lese:

E por quantõ eu d'ela entendo
 que non quer que a mais veja,
 ben me praz que assi seja;
 mais vai-se meu mal sabendo
 e meus olhos me queren[do]
 matar, quando lh'a non vou mostrar.

In der vorletzten Zeile ergänze ich *van* aus dem vorhergehenden *vai* und übersetze die drei letzten Zeilen so: „Aber trotzdem wird mein Leid offenbar (nicht der Herrin, die es ja nach Zeile 9 schon wissen muss, sondern der Welt), und meine Augen töten mich, wenn ich ihnen die Herrin nicht zeige.“

Auch das 416. Lied (v. 9381—405) kann in der vorliegenden Gestalt nicht befriedigen und befriedigt auch die Herausg. nicht. Die dritte Strophe ist um einen Vers — oder Halbvers — länger als die zwei anderen und hat infolgedessen eine veränderte, höchst auffällige Reimordnung. Denn während in den ersten beiden Strophen die gradstelligen Verse (der zweite, vierte u. s. w.) in jeder der vierzeiligen Strophenhälften reimen, die ungradstelligen (der erste, dritte u. s. w.) hingegen reimlos sein können — weshalb man sie auch als erste Halbverse betrachten kann —, lässt sich die dritte Strophe überhaupt nicht in Hälften zerlegen, da einerseits der zweite, vierte und sechste Vers, andererseits der erste, fünfte, siebente und neunte unter sich reimen: und auch dies wird nur durch starke Textänderungen erreicht. Was die sprachliche Seite des vorliegenden Abdrucks angeht, so würde ich

1) Diese zwei Zeilen stehen im CB in umgekehrter Reihenfolge; ihre Umstellung ist leicht und für die Regelmässigkeit der Reimordnung notwendig.

vorziehen, in v. 9382 statt *nos nus* das gewöhnlichere *nus nos* zu setzen (die Abschrift des Liedes unterscheidet nicht zwischen betontem und unbetontem *nos*), und würde jedenfalls v. 9389 *nus partimos* für *nos partimos* lesen, da „sich trennen“ Aport. *partir-se* heisst; v. 9394 ist für das handschriftliche *desenbando* sicher *de seu bando* zu setzen: *sempre serei de seu bando* heisst „ich werde stets auf seiner Seite stehen, für ihn kämpfen oder sprechen“, wie man sich durch Vergleichung folgender Stellen überzeugen kann: CV 503, 25¹⁾ (der Ausdruck gebraucht in bezug auf einen Dr. Eisenbart, der für den König kämpft, indem er dessen Gegner umbringt); 913, 2 (in bezug auf einen Freier, der für seinen Auftraggeber redet); 965, 6 und 17 *gãar de seu bando* = auf seine Seite ziehen, für sich gewinnen). Ferner ist v. 9401 für das handschriftliche *poor*, bezw. *poor* zu lesen *pero o*, genau wie Zeile 17 *door* statt *doo* und Zeile 19 *foor* statt *foo* geschrieben steht.

Versuchen wir nun den Bau der drei Strophen in Einklang zu bringen, so können wir entweder von den ersten beiden mit ihrer Teilung in gleiche Hälften ausgehen oder von der letzten, was grössere Änderungen nötig macht. Ich gebe meine beiden Versuche so, dass jede Textänderung durch den Druck kenntlich wird:

I.

De-lo dia, ay amiga, que nus nos de vos partimos,
fui-se nosco voss' amigo, e, per quanto nos oímos,
(A) amiga(ie), e per quanto vimos, — queredes que vo-lo diga?
nunca tan leal amigo d'amiga vistes, amiga!

U nus partimos chorando, vos e(t) nos chorando nosco
e(t) el, mui sê-no seu grado, ouve-s'enton d'ir con nosco, —
mais, per quanto eu d'el conhosco, sempre serei de seu bando,
que, enquanto vos chorastes, nunca el quedou chorando.

E catava-m'el os panos, que eu tragia con doo,
come vos des i chorava con²⁾ s'apartar (soor). Mais, pero o³⁾
preguntavan⁴⁾, [el] negô-o; mais a min nô-no negava,
e por esto sôo certa, amiga, que por vos chorava.

II.

De-lo dia, ay amiga, que nus nos de vos partimos,
fui-se nosco voss'amigo, e, per quanto nos oímos,

1) Abgedruckt CA II, p. 472 f.

2) CB *Gra*, wofür man auch *por* lesen könnte.

3) Diese drei Worte sind im CB zweimal geschrieben.

4) Danach findet sich — im Anfang der Zeile — eingeschoben *Por que chorava*, was vielleicht ursprünglich eine erklärende Glosse war.

a[y] amig', o que [podemos osmar], e per quanto vimos,
 queredes que vo-lo diga?

Nunca tan leal amigo d'amiga vistes, amiga!

U nus partimos chorando, vos e(t) nos chorando vosco,
 e(t) el, mui sê-no seu grado, ouve-s'enton d'lr con nosco,
 [muito lhi vus assanhastes]; mais, per quanto eu d'el conhesco,
 sempre serei de seu bando,
 que, enquanto vos chorastes, nunca el quedou chorando.

Come vos des i chorava con s'[aver a]partar soo,
 e catava-m'el os panos, que eu tragia con doo;¹⁾
 mais, pero o preguntavan por qué chorava, negô-o.

Mais a min nō-no negava,
 e por esto sōo certa, amiga, que por vos chorava.

Man wird, denke ich, finden, dass die bei der zweiten Lesart notwendig gewordenen Einschübe für die Klärung des Sinns nicht gleichgültig sind.

V. 9428f. *est'é o mui sobejo / mentido que'no diz*. Für *mentido* hat CB *Mentira*, woraus am leichtesten *mentiral* gewonnen wird, das im Sinne von „Lügner“ CV 502, 13 und 538, 5 vorkommt.

V. 9431f. *quand'a vos eu vejo, / vejo eu i quant'og'é mia morfe mia vida*. Die letzte Zeile ist Refrainvers und wird im CB ganz oder zum Teil zweimal wiederholt; und alle drei Male steht für *quant'og'é* geschrieben *q̄ t̄ge*, was ich als *quen trage* auffasse, wobei sowohl der Rhythmus des Verses als der Sinn gewinnt. Der Dichter sagt zur Geliebten: „Ich sehe in euch das Wesen, das meinen Tod und mein Leben in der Hand hält.“ — Übrigens könnte man mit leichten Emenationen die Verse dieses ganzen Liedes regelmässig gestalten; ausichtslos dagegen scheint es, dem verstümmelten Schluss aufzuhelfen.

V. 9480f. *que faredes i / a min, ca vo'-lo ja mais jurarei?* Im CB steht aber *Ca* statt *a*, und der Sinn verlangt die Versicherung, dass der Dichter nicht mehr schwören will (vgl. v. 9475). Die Besserung ist leicht: *que faredes i? / Ca nunca vo-lo ja mais jurarei*.

V. 9494 *dizede-m'ua ren* soll auf *morrer* reimen: man wird doch unmöglich dem Dichter einen solchen Schnitzer zuschreiben können, da ihm eine so geläufige Wendung wie *queirades-mi dizer* zur Verfügung stand.

Die letzte Strophe des 422. Liedes (v. 9513—19) gesteht die Herausg. nicht befriedigend herstellen zu können — wie mir scheint, deshalb,

1) Diese beiden Zeilen sind — nach Frau Vasconcellos' Beispiel — nur umgestellt, damit auch in der 3. Strophe, wie in den anderen, der erste und der letzte Halbvers mit demselben Wort endigen.

weil sie meinte, den Reim *a*, der den beiden ersten Strophen gemein ist, auch hier wiederfinden zu müssen. Doch wird es sich um einen der häufigen Fälle handeln, wo die zwei ersten Strophen durch ihre Reime enger miteinander verbunden sind, während die dritte für sich steht. Dann ist die der Strophe fehlende Zeile nicht, wie die Herausg. annimmt, die letzte, sondern die vorletzte; am Ende der vorhergehenden steht ein sinnloses *xaffy*, von dem ich annehme, dass es aus dem Ende der ihr vorhergehenden dahin geraten ist, weil dort ein Reim auf *-i* erfordert wird. Nimmt man nun noch an, dass das hier stehende *sen* umgekehrt in die nächste Zeile gehört, so lässt sich die Strophe folgendermassen herstellen:

E esto sei eu ben per mi;
ca vo-lo non digo por al,
mais porque sei eu ja o mal
que ven end'a quen (sen) vai-x'assi:
ca muitas vezes perdi [sen,
a perdi sono, e perdi ben,]
cativo! porque m'en parti.

Lassen wir aber jenes *sen* ohne weiteres fahren und halten uns für die zu ergänzende Zeile nur an v. 9511f., so nehmen die letzten drei Zeilen etwa folgende Gestalt an:

ca muitas vezes perdi [ja
sono e ben, u al non á,]
cativo! porque m'en parti.

V. 9532 *mai-lo meu mal, qu(e) ei, é tal*. Die tautologische Wendung und die Elision von *que* ist erst durch Konjektur in den Text hineingebracht: statt der letzten vier Worte hat CB *que uyn tal*. Über dem *e* wird der Til ausgelassen und das *n* für *u* verschrieben sein; dann erhalten wir: *mai-lo meu mal — quen viu tal?*

Im 428. Lied, einem cantar d'amigo, heisst es: „Ich leide, mein Freund, und ihr leidet; und ich weiss nicht (Refrain)

d'en por vassalo, e vos por senhor,
de nos qual sofre mais coita d'amor“ —

was die Herausg. übersetzt: „Welcher von uns schlimmere Pein erduldet, ob ich, der Vasall, oder ihr der Herr.“ Allein es wäre sehr auffallend, wenn hier einmal die Geliebte als Vasall aufträte, und die Konstruktion des Satzes erfordert das keineswegs. Zunächst ist ohne weiteres klar, dass die Nominativform *eu* nicht von *d'* abhängen kann; vielmehr ist hier eine Vermischung zweier Konstruktionen eingetreten: *de min . . . e vos*, das in dem folgenden *de nos* wieder aufgenommen wird, und *eu . . . ou vos*, das eine Art vorausgegangener Apposition zu dem *qual*

der nächsten Zeile ist. Die letztere Vorstellung hat offenbar überwogen, und genau wie *eu* und *vos* als Subjekte, sind *por vassalo* und *por senhor* als Objekte zu dem Verb *sofre* gedacht. Es ist also zu übersetzen: „Welcher von uns schlimmere Pein erduldet, ob ich um meinen Vasallen oder ihr um eure Herrin.“

V. 9638f. *mais o que lhe farei? | Trager-lhi-ei os panos* (d. i. das Gotteskleid der Nonnen), *mais non o coração*. Da ich fragendes *o que* in der Trobadorsprache nicht nachweisen kann, würde ich vorziehen, nach *farei* Doppelpunkt zu setzen und in Gedanken zu ergänzen: „Ist das folgende“. Das nicht elidierte *lhi* der nächsten Zeile halte ich für unmöglich; auch hat CB *Tragerlhy eu*, wo man nur Ausfall von *e* vor *y* anzunehmen braucht, um zu erhalten: *trager-lh'ei eu*.

Der Schluss der nächsten Strophe (v. 9642—45) befriedigt mich nicht, doch weiss ich etwas Einwandfreies nicht an die Stelle zu setzen; der Schluss der letzten dagegen, scheint mir, lässt sich besser gestalten. Die Herausg. druckt (v. 9648—51): *Et diss'end'ela logo: „Assi me venha ben, | como serei guardada! dizer-vo'-lo quer'eu: | se eu trouxer'os panos, non dedes por én ren, | ca guerr'ei contra Jésus eno coração meu.“* Für *diss'end'ela* steht CB *diffemda*, d. i. meiner Meinung nach *disse-m'ela*. Statt der letzten Zeile hat CB: *Ca derrey o 9 y/9 ena coração meu*. Da sich nicht ganz selten in den italienischen Abschriften *d* für *t* und *f* für *r* verschrieben findet, so ist meine Emendation eine leichte: *ca terrei o contraíro eno coração meu*. Ausserdem würde ich das Ausrufungszeichen schon ans Ende der ersten Zeile setzen und *como serei guardada* von *dizer-vo-lo* abhängig machen.

V. 9959 findet sich die Form *terei*, die sonst in der Trobadorsprache nicht nachweisbar ist. Regelmässig hiess es *terrei*; da aber die Bildung des Futurums im Sprachbewusstsein noch lebendig war, so findet sich daneben die rekomponierte Form *tēerei*, so (*teerey* geschrieben) CV 540, 15 (gerade wie *guarirá* statt *guarrá* CV 829, 18; *valeredes* statt *valredes* CV 655, 3 und danach wohl auch *valerá* CB 26, 15). Ich würde an obiger Stelle unbedingt *terrei* setzen.

V. 10010—12 *Irei veê'-la e querrei falar | con ousadi(a), e mentr'ela catar' | alhur, catarei ela logu'enton*. Der Sinn dieses Strophenschlusses muss derselbe sein wie der des Schlusses der beiden vorhergehenden Strophen, nämlich: „Ich will dorthin gehen, wo meine Herrin ist, und will mir Mut fassen, sie anzuschauen, während sie anderswohin blickt.“ Der in jenen Strophen vorkommende Ausdruck „sich Mut fassen“ hat wohl die Herausg. veranlasst, in die vorliegende das Wort *ousadia* einzuführen; doch kann er sich offenbar nur auf das Hinblicken, nicht aber auf das Sprechen beziehen; denn ein kühnes Sprechen würde

doch die Augen der Herrin auf den Sprechenden lenken und das *catar alhur* verhindern. Statt *ousadia* hat CV *out~ dy.* am Zeilenende, wobei der Herausg. bemerkt, dass das *y* zweifelhaft ist und auch als *ij* gelesen werden kann. Ich schlage vor, dafür *outra don'* zu lesen, was dem Sinn vollkommen entspricht.

V. 10017 (Refrainvers) *como farei eu tan gran[de] prazer.* Da die Form *grande* vor Substantiv nicht in den Text eingeführt werden darf (s. oben, p. 21), so ist eher zu emendieren: *como farei eu [a]tan gran prazer.*

V. 10271f. *Ora ja non poss'eu creer | que Deus ao mundo mal non quer.* Für *ao* hat CV *ou*, und die Herausg. scheint darin die dialektische Form zu sehen, die im weiteren Verlauf aus *ao* entstanden ist. Indem sie aber dafür die der Trobadorsprache zukommende Form *ao* einsetzt, nimmt sie für diese Einsilbigkeit in Anspruch, wogegen der allgemeine Gebrauch spricht. Viel einfacher ist, *ou* in *o* zu ändern; denn *querer ben* und *querer mal* werden nicht nur, ihrer ursprünglichen Bedeutung entsprechend („wohl wollen, übel wollen“), intransitiv, sondern mindestens ebenso häufig auch transitiv gebraucht.

V. 10319—21 *E tod'ome que mi oïr', | sempre verá quen departir' | en quanto bon prez d'el ficou* übersetzt die Herausg.: „Und jedermann, der mich anhört, wird einsehen, wenn er nachdenkt, wieviel Ruhm und Preis von ihm (Don Telo) übrig geblieben ist.“ Sie nimmt also *quen*, wofür indessen CV *q̄*, d. i. *que*, hat, im Sinne von „wenn er“, und *verá* bleibt ohne Objekt, da *en* notwendig von *departir'* abhängen muss. Da nun aber das handschriftliche *senp̄uera* ebensogut *semp'r'averá* wie *sempre verá* bedeuten kann und, da es zusammengeschrieben ist, sogar wahrscheinlicher das erstere bedeutet, so ziehe ich vor zu lesen *E tod'ome que mi (oder m'i) oïr' | sempr'averá que departir' | en quanto bon prez d'el ficou*, was zu übersetzen ist: „Und jedermann, der mich anhört, wird Stoff haben, darüber zu reden, wieviel Ruhm von ihm übrig geblieben ist.“ Zur Bedeutung von *departir* vgl. die Stellen: CV 826, 43; 998, 8; 1032, 24.

Su e giù per le biografie provenzali.

Per

C. de Lollis in Roma.

Dopo Jaufre Rudel, Guglielmo di Cabestaing, Pietro Vidal, Pietro d'Alvernia, Giraldo di Borneill, Folchetto di Marsiglia, ecco la volta di Bernardo di Ventadorn. Lo Zingarelli¹⁾ ha dimostrato che i tratti più caratteristici della sua biografia furono con meravigliosa libertà d'ermeneutica desunti dal testo d'una od altra delle sue poesie. Ha reso servizio di mediatore il famoso²⁾ sirventese di Pietro d'Alvernia Chantarei d'aquestz trobadors, così come, io sospettai, lo rese per la biografia di chi ne fu l'autore³⁾ e, sospetto ora, per quella di Pietro Rogier. Quando l'Alverniate, in vena di ridere, scrisse che

... valgra li mais us santiers⁴⁾

1) Studj medievali diretti da F. Novati e R. Renier, I, 309 agg.

2) A conferma della molta e duratura notorietà di cui dovè godere non sarà superfluo notare che un'imitazione di esso e', oltre il sirventese del Monaco di Montaudon, quello di Amerigo di Pegulhan contre la ragazzaglia giullaresca che a suo tempo infestava le corti piemontesi. Più che nel disegno generale l'imitazione è evidente nella mossa iniziale, ch'è anche qui una viva protesta contro il moltiplicarsi degl'intrusi nell'esercizio dell'arte trovadorica:

Li folh el put el filhol
creisson trop, e no m'es belh;
el croy joglaret novelh,
envejos e mal parlan,
corron un pauc trop enan,
e son ja li mordedor
per un de nos, duy de lor . . .

(Da Monaci, Testi antichi provenzali, col. 62).

3) Cfr. Giornale Storico della letteratura italiana, XLIII, 36.

4) Cito da Zenker, Peire von Auvergne in Romanische Forschungen del Vollmüller, XII, 764.

dové avere nell' orecchio, oltre all'intonazione generale, ch'è tra il predicatorio e il corale, del canzoniere di Pietro Rogier, la canzone *Non sai don chant*, quarta nell'edizione dell' Appel. È a versi di cui molti stan da sè e sono in forma interrogativa, proprio come i versetti dei testi biblici; e due di essi

Mas tot quant es s'acolina vas la mort,
que prezas tu tot quan fas? ieu no re

(bellissimo il primo, degno quindi d'esser tenuto a mente) son parafrasi di ben noti passi dell'Ecclesiaste: *Omnia pergunt ad unum locum* (3, 20); *Nonne ad unum locum properant omnia?* (6, 6); *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas* (1, 2); *Quid est quod factum est?* (1, 9); *Quid enim proderit homini de universo labore suo?* (2, 22).

Dal salterio al canonicato il salto era lecito in una poesia giocosa: tanto peggio pel biografo se credè di farlo sul serio per conto suo e dei suoi lettori¹⁾.

Sta in somma il fatto che il biografo anche sul conto di trovatori principalissimi fu così a corto di notizie che si dovesse industriare a spremere dai loro versi e a tesaurizzare avidamente il sirventese di Pietro d'Alvernia, scherzoso già per la dichiarazione stessa dell'autor suo e in ogni modo messo insieme collo stesso criterio che poi il biografo così largamente adottò per suo conto.

Dal suo sistema non seppe, non poté uscire, neppure quando si trovò di fronte a Guglielmo IX d'Aquitania, principe di grande stato e primo fra i trovatori noti. Peggio ancora, nel praticarlo rimase bene addietro a quanto avea saputo fare Guglielmo di Malmesbury che dal canzoniere ducale rilevò qualche tratto ben caratteristico.

1) I versi della stanza contro G. de Borneill

que sembl' odre sec al solelh
ab son cantar magre dolen,
qui es cans de vielha portaselh

non dettero presa al biografo; ma anch'essi devon lasciarsi riportare a versi o frasi di poesie del Borneill, quali: *per qen devenç liars; . . . c'ades magrezisc e sec; . . . per qen magrezisc en sec, Volven de tort en travers, Plus abronquitz d'un covers* (Canz. A, n° 7, vv. 10 e 22, 54—56); al n° 26, vv. 41—42: *Ab ma voluntat paurucha, No m'ailaissat carn ni sanc;* al n° 44, v. 34: *Magrezisc e puois engrais.* Quanto alla vecchietta portasecchia sarà con un po' di sforzo venuta fuori dal ben noto vers: *A penas sai comensar, là dov'e' detto: . . . mi sap bo Qand aug dire per contens Mon sonet rauquet e clar E l'aug a la fon portar* (Canz. A, n° 51, vv. 11—14).

È a tutti apparsa ben fondata l'ipotesi del Rajna¹⁾ che il passo²⁾

1) Cfr. Romania VI, 249 sgg. Si direbbe che il Sachs e non avesse notizia di quanto avea scritto il Rajna allorché (*Über das Leben und die Lieder des Troubadours Wilhelm IX., Graf von Poitou*, Leipzig, 1882, p. 9) espresse l'opinione che il Malmesbury, contemporaneo per più decennj di Guglielmo IX, non attinse che a racconti orali.

2) Il passo include forse un dato reale di fatto, uno solo: la costruzione cioè degli „habitacula quaedam“ nelle adiacenze di un „castellum quoddam“: non singole camere o celle, ma casupole, ciascuna d'esse „quasi monasteriolum“. Il nome del castello può il Malmesbury averlo a capriccio desunto da una poesia di Guglielmo: p. es. da quella (ediz. Jeanroy, n° I, v. 26) dov' è un „Niort“ che, rappresentato in scrittura tutta minuscola, differisce solo per l'ultima lettera dal suo „Juor“. D'altronde, non mi par da pensare a Niort, ben più che „castellum quoddam“: tale, anzi, che più tardi B. de Born dirà Riccardo Cuor di Leone „senher de Niort“ senz' altro.

Di monache è questione nel n° VIII, al v. 21:

Par queus volhatz metre monja,

poco men che attiguo ai due

Morrai, pel cap san Gregori,

Si nom bayz' en cambr' o sotz ram.

Linguaggio allora nuovo, sotto ogni rispetto. Non tutto avrà capito il vecchio cronista, quantunque di padre normanno: che' l'altro, Olderico Vitale, di padre orleanese, di sé, quand' ebbe d'Inghilterra a passare in Normandia, scrive (*Patrol. lat.* vol. 188, col. 982): „Linguam, ut Joseph in Aegypto, quam non noveram, audivi“; si però avrà capito che qui v'era un' esecrabile miscela di sacro e profano; e la sua fantasia, messa in moto, avrà moltiplicate e quell' unica „cameretta“ sonante di baci e quell' unica „monaca“. Questa seconda moltiplicazione potè consigliargliela la menzione simultanea che di più donne ripetutamente fa il trovatore: di „N' Agnes“ e di „N' Arsen“ al n° I, di „N' Agnes“ e „N' Ermessen“ al n° V.

Di clausura, se non propriamente di chiostro, è questione nel n° II, il cui nocciolo, sia detto di volo, sarà il tema popolare della donna vittima di marito geloso:

. . . una donna s'es clamada de sos gardadors a mei

.

Ans la teno enserrada cada trei.

Finalmente, è da notare che tre delle undici poesie di Guglielmo IX a noi pervenute incominciano colla parola: „Companho . . .“. O non sarà questo innocente vocativo dalla fisionomia schiettamente popolana il cavallo di Troja da cui sbucaron fuori gli „audientes“ sghignazzanti in coro del Malmesbury, che poi il Vitale esalta e moltiplica in „reges et magnati atque Christiani coetus“? Re e magnati: ecco i „compagni“ o „audientes“ naturali del duca d'Aquitania e conte di Poitiers. Son riscontri, s'intende bene, che non van presi ad uno ad uno, ma nella loro somma.

del cronista inglese dove s'attribuisce al degno nonno di Eleonora d' Aquitania la vanteria di costituire un' „abbatia pellicum“, rispecchiasse la bizzarria d'un qualche componimento perduto di Guglielmo stesso. E il Jeanroy¹⁾ e' recentemente andato anche oltre proponendo la stessa spiegazione per un altro singolarissimo tratto della vita di Guglielmo riferito dal Malmesbury.

Olderico Vitale, un altro inglese (che rimase tale nell'anima anche su suolo normanno) utilizzò assai bene quel tanto ch'egli seppe — e non fu forse più di quel che noi oggi sappiamo —²⁾ delle poesie di Guglielmo: in quanto con bella efficacia mise a contrasto i disastri della sua spedizione in Terra Santa e la gaiezza colla quale più tardi, poetando, ne rise e fece ridere.

Che cosa ci offre in cambio il biografo provenzale?

Finché egli dice che Guglielmo fu „dels majors cortes del mon“ e „bons cavalliers d'armas“ e „lars de dompnejar“³⁾, non dice nulla di specifico; anzi mette in gioco delle espressioni che son poi le stesse per altri baroni dilettranti di poesia, a mò d'esempio pel Delfino d'Alvernia, del quale pure è detto che fu „dels plus cortes del mon, e dels lars; el meiller d'armas“⁴⁾. Nel canzoniere di Guglielmo, così come noi l'abbiamo, c'è abbastanza perché il biografo corrivo ad inven-

1) *Poésies de Guillaume IX, comte de Poitiers*, in *Annales du midi*, XVII, 166. Di qui le mie citazioni.

2) Voglio dire che poté conoscere, e forse anche indirettamente, le sole gaie rime di Guglielmo che noi oggi conosciamo e, poichè di qualche cosa vi si ride, immaginare e scrivere colla ben nota libertà medievale che vi si ridesse dei disastri di Terra Santa. Ma è anche da notare che v'è tra i due cronisti, nei passi di cui qui si discorre, qualche somiglianza che colpisce. Ambedue alle stravaganze della vita reale e della poesia di Guglielmo assegnano uno stesso momento iniziale: il ritorno da Terra Santa; ed ambedue ci mettono sotto gli occhj il principe che colle sue grazie trovadoriche trionfa nei lieti e fastosi ritrovi. Scrive il Malmesbury (*Patr. lat.* 179, col. 1384): „... postquam de Jerosolyma ... rediit ... Nugas porro suas, falsa quadam venustate condiens ad facetias revocabat, audientium rictus cachinno distendens“; e passa poi a discorrere della „abbatia pellicum“ per terminare con quel „cantitans“, il cui valore precisò il Rajna. E l'altro (*Op. cit.* vol. 188, col. 770): „est ad sua reversus; et miserias captivitatis suae, ut erat jocundus et lepidus, ... coram regibus et magnatis atque Christianis coetibus, multoties retulit rhythmicis versibus, cum facetis modulationibus“. Non si sospetterebbe quasi un qualche rapporto di dipendenza tra i due passi? Il Vitale, è bene notarlo, scrisse dopo il Malmesbury.

3) Cfr. Chabaneau, *Les biographies des Troubadours*, p. 6.

4) Cfr. Chabaneau, *op. cit.* p. 54.

tare e più ancora ad esagerare ne arguisse che fu „dels majors trichadors de dompnas“. Che „anet l'one temps per lo mon per enganar las dompnas“ è notizia complementare della precedente; ma piuttosto che delle sue avventure in Oriente¹⁾ è un'eco di qualche verso del grazioso componimento (V) Farai un vers. Ivi il trovatore, proprio come quell'altro allegrone dell'arciprete di Hita in qualcuna delle sue deliziose serranas, appare in costume di giramondo in fregola:

En Alvernhe, part Lemozi,
M'en aniey totz sols a tapi¹⁾;

e una delle due donne ch'egli incontra gli dice in termini assai consimili a quelli della biografia:

Mas trop vezem anar pel mon
De folla gent.

Insomma, e' una vera miseria. Forse, perchè esiguo il patrimonio, quello almeno sopravvissuto, del trovatore; e, oltre che esiguo, assolutamente fuori di quella che fu poi la tradizione gloriosa della poesia trovadorica. Ma questo non può scusare il biografo di non averci dato segno di sapere che Guglielmo era stato, fra i trovatori dei quali egli scrivea la vita, il più antico. E ce lo saremmo aspettato da lui che nella biografia di Pietro d'Alvernia non trascura di notare esser egli stato „lo primiers bons trobaire que fo outra mon“. O che non era un merito anche l'esser stato il primo di tutti e, come tale, neppur cattivo?

Un tal particolare avrebbe avuto una singolare importanza di qua dai monti, cioè in Italia, dov'è a credere che Ugo di San Ciro scrivesse le sue biografie; perchè, quand'egli scriveva, l'Italia si potea dir divenuta la seconda patria di quella poesia che avea dietro a sé già più che cento anni di vita gloriosa; ed è un fatto che ancora Dante, di tutto curioso, appuntava gli occhi verso le prime origini di essa, e, non trovando più sicura meta, li fermava su Pietro d'Alvernia come primo fra quanti „primitus poetati sunt“²⁾.

1) Con ciò non intendo escludere che qualche volta il biografo tendesse l'orecchio a leggende e tradizioni. Una della prove è nella biografia di P. Vidal dov'è detto che „fo vers que un cavalliers de San Gili li fetz talhar la lengua“ (cfr. Chabaneau, op. cit. p. 64). Lo Zingarelli, (op. cit. p. 322) ragionevolmente suppone che quel particolare inverosimile rinonti ad una libera interpretazione della stanza del sirventese del Montaudon a lui relativa. Ma parrebbe che la leggenda si fosse già formata quando il biografo provenzale scriveva.

2) Cfr. Rajna, op. cit., loc. cit., p. 253.

3) Cfr. de Vulgari Eloquentia, I, X.

Ma Guglielmo, oltre che trovatore e primo trovatore fra i ricordati, fu principe e gran principe. Ebbene. Come già rilevava lo Chabaneau¹⁾, non appena il biografo vuol fornirci un dato veramente storico, commette un grossolano errore che poi ripeterà nella biografia di Bernardo di Ventadorn, facendo Guglielmo suocero d'una duchessa di Normandia che fu figlia di suo figlio e come tale erede degli stati d'Aquitania e Poitou; di Eleonora in somma che fu poi anche moglie e madre di re, e, quel che non dovea contar meno pel biografo, fervente fautrice della gaja scienza.

E di Guglielmo come Guglielmo c'eran da raccontare la spedizione in Oriente, nella quale lo seguì grandissimo stuolo di cavalieri e pedoni; le insolenze lanciate in viso all'imperatore di Costantinopoli; gl'immani disastri, conseguenze, in parte, della sua leggerezza e dai quali egli fu ridotto solo e mendico; tutto un insieme che in lui faceva presentire il bisnipote Riccardo Cuor di Leone; e poi, dopo il ritorno nella dolce Francia, gli adulterj nei quali era anche la voluttà dello scandalo, le scomuniche pontificie e quelle vescovili, i sarcasmi e le 'contumelie rovesciate sul santo capo del vescovo di Poitiers; tante cose insomma della più parte delle quali doveva ancora esser viva l'eco, anche ammesso, come credo sia da ammettere, che alcune fossero state inventate o svisate o esagerate dai monaci i cui beni temporali Guglielmo rispettò ancor meno che l'autorità morale.

Ignorò tutto ciò il biografo il quale non sapeva neppure che Guglielmo IX fu padre di Guglielmo X, il morto di San Jacopo di Compostella pianto da Cercamon, e nonno di Eleonora?

C'è da scommettere che anche quando non l'avesse ignorato, non ne avrebbe detto nulla egli che così magramente scrisse di Bertran de Born, sul quale così riccamente ed elegantemente si favoleggiò anche di qua dall'Alpi; che della morte di Rambaldo di Vaqueiras, così bella a fianco del suo signore in terra lontana e selvaggia, parlò da povero cronista; che di Folchetto di Marsiglia vescovo, il quale diè la caccia ai trovatori dopo essere stato un d'essi, non dice null'altro se non che „el fo faitz evesques de Tolosa, e lai el moric“.

Ma Ugo di San Circ, che dovè essere l'autore di tutte le biografie in forma breve o almeno di esse fornire i modelli, scriveva in Italia, per uso degl'Italiani. A questi egli volle apprestare qualche cosa come una storia letteraria del suo paese, al modo istesso, circa il medesimo tempo e fors'anche nelle medesime condizioni (cioè, per ordine di qualche signore italiano) in cui l'altro Ugo, il Faidit, veniva apprestando

1) Op. cit., p. 4.

una grammatica. E gli parve non ci fosse bisogno — coscienza letteraria non ce n'era affatto a quei tempi e può non essercene neppur oggi per chi lavori a cottimo — gli parve non ci fosse bisogno di guardar le cose tanto pel sottile. D'altra parte, appunto perché dovè o volle far opera didattica, poté, senz'accorgersene, trovarsi sottratto alla preoccupazione di dir cose interessanti e dilettevoli (c'era allora più che adesso il pregiudizio che in materia di didattica il dolce non fosse conciliabile coll'utile) e gravarsi dell'altra di dare a tutte le biografie una certa conformità di dimensioni e di tono: anguste quelle, asciutto questo, come nei bestiarj che pure trattavan materia così ricca di elementi fantastici.

Fu uomo, così, del suo tempo; e tale restò se pensò non esser cosa neppure assurda sforzare in tutti i modi il testo delle poesie; perché la scolastica autorizzava a cavar dalle parole quel che si volesse, purché le forme della logica fossero salve.

A tutto ciò s'aggiunga che le tradizioni orali mal si trapiantano di peso per opera d'un solo e per mezzo della scrittura fuori del paese d'origine; e che quanto alla parte, sia pur solo approssimativamente, storica, lontano dal paese suo e dei personaggi di cui gli toccava discorrere non sarà stato possibile al biografo accertare e precisare.

Di lui narra la biografia — chiunque fosse a scriverla — che „tolc moiller en Trevisana, gentil e bella, e fez enfans . . .“, e che „pois qu'el ac moiller non fetz cansos“. E ciò vuol dire che s'italianizzò ancora di buona età; e che i ricordi d'„oltre monti“, per quanto fossero quelli della sua patria, gli si dovettero scolorire nella memoria.

Un trovatore che smetteva di far canzoni, fosse pure per ragioni di famiglia, poteva ben essere incurioso o dimentico di chi fosse stato il primo a farne! Ma a chi rifà la storia della poesia provenzale non può non rincrescere che dalle biografie dei poeti ci sia da spremere poco o nulla.

Bruchstücke einer Handschrift des *Conseil* von Pierre de Fontaines.

Von

Walther Suchier in Halle a. S.

Im Frühjahr 1900 hatte mir in Montpellier mein verehrter Lehrer Herr Prof. Chabaneau ein aus einer Handschrift herrührendes doppeltes Pergamentblatt zur Abschrift überlassen, das er aus dem Nachlass des Ende 1899 verstorbenen Prof. Ch. Révillout erhalten hatte. Die beiden zusammenhängenden Blätter sind jedes 220 mm hoch und 145 mm breit, und enthalten auf jeder Seite zwei Spalten zu 30 Zeilen. Die Schrift des auf ihnen erhaltenen Textes scheint vom Ende des 13. Jahrhunderts zu sein; die Abschnitte sind durch rote und blaue Initialen gekennzeichnet.

Den Inhalt dieser beiden Blätter bilden zwei Bruchstücke eines altfranzösischen juristischen Werkes, des *Conseil que Pierres de Fontaines donna a son ami*. Sein Verfasser, Pierre de Fontaines¹⁾, lebte zur Zeit Ludwigs des Heiligen. Er war zweimal, 1253 und 1289, Bailli des Vermandois und ist in den Jahren 1258, 1259, 1260 und 1266 als Mitglied des Pariser Parlaments, des obersten Gerichtshofs des Königreichs Frankreich, bezeugt; als juristischer Berater des Königs erscheint er ausserdem in den Jahren 1256 und 1258. Seinen *Conseil* hat er, vermutlich in den fünfziger Jahren des 13. Jahrhunderts, für den Sohn eines hochgestellten Freundes²⁾ zur Belehrung über das Gewohnheitsrecht, besonders des Vermandois, verfasst. Doch bildet darin das

1) Vgl. *Histoire littéraire de la France* XIX, 1838, S. 131—138; XXI, 1847, S. 544—547 und 843—848.

2) Die Überschrift in der Pariser Handschrift fr. 19758, die als den jungen Mann für den der *Conseil* geschrieben sei, Philipp (den Kühnen), den Sohn Ludwigs IX., angibt, kann nicht als ursprünglich gelten.

römische Recht einen überwiegenden Bestandteil, das der Verfasser herangezogen hat einmal um Parallelen zu den Bestimmungen der Coutumes zu geben, meist aber um diese zu ergänzen. Dabei hat er vorzugsweise aus dem zweiten und dritten Buche des Codex Justinianus und dem zweiten, vierten und fünften Buche der Digesten geschöpft¹⁾, vielleicht durch Vermittlung des von Vacarius²⁾ um 1150 angefertigten Auszugs aus Codex und Digesten.

Das Werk ist herausgegeben von A. J. Marnier (*Le Conseil de Pierre de Fontaines ou traité de l'ancienne jurisprudence française*, Paris 1846) auf Grund einer Handschrift aus Troyes, unter Mitteilung von Varianten aus sieben weiteren Handschriften (vgl. Marniers Einleitung S. XXX—XXXVII). Drei andere Handschriften des Textes zählt Marnier S. XXXVII—XLII auf; ich habe noch sechs weitere zuzufügen, so dass im ganzen folgende siebzehn Handschriften bekannt sind:

1. Paris, Nationalbibliothek fr. 1225 (alt 7426), Anf. d. 14. Jhs. [Marniers Hs. P].
2. Ebd. fr. 1279 (alt 7450^{3.3}), Ende d. 13. Jhs. [Marniers Hs. T].
3. Ebd. fr. 5245 (alt 9822), Ende d. 13. Jhs. [Marniers Hs. R].
4. Ebd. fr. 13983 (alt Supplém. fr. 406), Ende d. 13. Jhs. [Marniers Hs. M].
5. Ebd. fr. 13984 (alt Supplém. fr. 807), Anf. d. 14. Jhs. (unvollständig am Schluss).
6. Ebd. fr. 19758 (alt Saint-Germain Harlay 432), Anf. d. 14. Jhs. [Marniers Hs. II].
7. Ebd. fr. 20048 (alt Saint-Germain Harlay 421), Anf. d. 14. Jhs. [Marniers Hs. S].
8. Ebd. Nouv. acq. fr. 397, 13. Jh. (Bruchstück von sechs Blättern, die aber wegen ihres abweichenden Formats nichts mit den beiden Blättern von Prof. Chabaneau zu tun haben).
9. Ebd. Nouv. acq. fr. 4413, Ende d. 13. od. Anf. d. 14. Jhs. (ehemals dem Advokaten Regnard in Valenciennes gehörig, vgl. Marniers Einleitung S. XXXIX—XL).
10. Troyes 1712, 13. Jh. [Grundlage von Marniers Text].
11. Honfleur 1, Ende d. 13. Jhs.
12. Sog. Livre à cinq clous in den Archives communales zu Beauvais, Anf. d. 14. Jhs.

1) Über die römischen Quellen des *Conseil* vgl. Hist. litt. XXI 846—847 und A. Tardif, *Histoire des sources du droit français, Origines romaines*, Paris 1890, S. 391—395.

2) Vgl. über ihn Tardif im angeführten Werke S. 357—362 und 393.

13. Vatican, Reg. Christ. 1451, Ende d. 13. od. Anf. d. 14. Jhs. (vgl. Marnier S. XLI—XLII und E. Langlois, *Notices et extraits* XXXIII 2, 1889, S. 154; bei B. de Montfaucon, *Bibliotheca bibliothecarum manuscriptorum*, Paris 1739, I 31 mit der Nr. 790 angeführt).

14. Cheltenham, Bibliothek des Sir Thomas Philipps, Hs. 2841, 13. Jh. (vgl. *Bibliothèque de l'École des chartes* XLI, 1880, S. 153 bis 154).

15. Hs. der Bibliothek zu Amiens, jetzt verschollen (vgl. Marnier S. XXXV), aber gedruckt von Ch. du Fresne, sieur du Cange, *Histoire de S. Louis*, Paris 1668, partie III, S. 73—160.

16. Hs. Monmerqué, zweite Hälfte d. 13. Jhs. (vgl. Marnier S. XXXVII—XXXVIII; wer ist jetziger Besitzer?).

17. Hs. Chabaneau, Ende d. 13. Jhs. (Bruchstück von zwei Blättern).

Eine weitere Handschrift, über deren Verbleib ich nichts weiss, befand sich im Jahre 1536 in Brüssel im Besitz Karls V.; vgl. *Comptendu des séances de la Commission royale d'histoire ou recueil de ses bulletins*, 3^e série, t. XIII, Bruxelles 1872, S. 294. L. Delisle, *Le cabinet des manuscrits de la Bibliothèque Nationale* t. III, Paris 1881, führt S. 135 Sp. 1 ebenfalls eine Handschrift des *Conseil* an, die in den Jahren 1373—1424 der Bibliothek des Louvre angehörte; ob diese mit einer der oben angeführten Pariser Handschriften identisch ist, vermag ich nicht anzugeben.

Die Stücke des Textes, die auf den beiden oben beschriebenen Blättern erhalten sind, entsprechen folgenden Stellen der Ausgabe Marniers. Das erste Bruchstück gehört zum XX. Kapitel und umfasst den grössten Teil des § 7, die §§ 8—12 und den Anfang von § 13 (Marnier S. 214—219). Das zweite Stück gehört in das XXI. Kapitel und bietet daraus den grössten Teil von § 12, die §§ 13—16 und bricht kurz vor dem Ende des § 17 ab (Marnier S. 238—242). Das erste Bruchstück handelt von den *osteliers*, das zweite von den *jugemens*.

Dem Wortlaut nach schliesst sich unser Text am nächsten der Handschrift fr. 13983 der Pariser Nationalbibliothek an. Ein grösserer Unterschied zwischen beiden ist dadurch entstanden, dass der Schreiber zu Anfang des zweiten Bruchstücks mehrere Zeilen übersprungen hat (vgl. den Text bei Marnier S. 238—239).

Ich teile nunmehr den Text der beiden Bruchstücke in diplomatischem Abdrucke mit. Die Abkürzungen sind aufgelöst und kursiv gedruckt. Buchstaben, die infolge eines Loches fehlen oder verwischt und unleserlich sind, habe ich in eckigen Klammern ergänzt.

Erstes Blatt.

[*Recto Sp. 1*] na perdu. car sil a mauuaisement gardees ses choses et les choses autrui ce ne le doit pas escuser quil ne les rende. car cest larrecin puet il meismes faire. et se eles ont este enblees sans la colpe a lostelier et sans sa tricherie se couient il quil les rende. se aucuns damaiges nen auient par cas qui ne puist estre prouuez auant si come par force de rubeurs ou dautre cas que on j puisse veoir.

Ce meismes enten ie se li osteliers herberge lestrange tot par amors sans ostel paier. et se aucuns vait herbergier chies .i. sien ami ou chies .j. sien voisin qui ne soit mie osteliers. sil i pert ses choses eles ne li seront pas rendues se eles ne sont fortraites ou emblees de celui qui le herberge ou par sa tricherie. et ce meisme jert tenu de lostelier se il recoit tels choses [*Sp. 2*] hors de sa herbergerie

Se li fils qui est en bail ou el mainbor son pere [ou l]¹⁾i sers recoit aucune chose et ses peres ou ses s[i]¹⁾res si asent apres. il porra estre trais en plait li peres ou li sires se la chose nest rendue. ou sil sentremetent sans la volente le pere ou li signeur on porra la chose demander portant come li chatels au serf monte se la chose est de tel valor qui fortraite est. ce meisme puet estre dit del filg se il a chatel qui siens soit mais sil nen a point a lui sen preigne qui li bailla sa chose niscement. car de tel fait ne puet mie li fils obligier son pere a autrui

Quant les choses sont embleis chies lostelier bien en puet plaidier li osteliers come de larrecin sil vielt. puis que li perils des choses emblees appartient a lui quil li couient rendre toutes les choses qui deuant

[*Verso Sp. 1*] sont dites qui fortraites sont par larrecin et doivent estre rendues. ce meisme doit estre entendu se eles sont damaigies en la garde a lostelier. car il ne couient mie douter que cil qui recoit vne chose chose [*sic*] a garder sauusement ne la doie rendre²⁾ ausi bien garder que ele ne soit damaigie come que ele ne soit enblee

Se on me bat mon seriant ou mesfait aucune chose en lostel a lostelier ou au tauernier li osteliers est tens de ce qui est malement fait por cels qui sont en son ostel par cause dabiter. mais ce nappartient pas a celui qui est soudainnement venus en lostel si come li trespasans qui est soudainnement venus en lostel. cest voirs par nostre vsage se li osteliers ou li tauerniers en laist aler sa maisnie apres le mesfait.

Quant li osteliers met estrange home en son ser-[*Sp. 2*]uice il doit encerchier de quel foi et de quel loiaute il est car il doit restorer

1) Verwischt.

2) Durch untergesetzte Punkte ungiltig gemacht.

le mesfait de ses serians quel quil soient ou franc ou serf. ne ce nest mie tors sil restore lor fais puis que il les a mis en son service a son perill. mais il ne le te restorra pas autrement sil ne font le damaige en lostel meisme. car sil le font dehors il nen restorra mie. et sil lor dist au commencement del herbergier que chascuns gart bien sa chose ou il li baillent ou metent en bones huges et il lor en baillera les cles ou il ne lor en respondera ia. Je croi sil prennent ensi lostel et nel font si come li ostes lor a dit sil i perdent bien sen porra par tant oster li ostes. saucune chose ni est prouee de sa tricherie

Se sers ou fils est tauerniers ou osteliers par la volente son pere ou son

Zweites Blatt.

[*Recto Sp. 1*] en la maniere que iai dite. ou se ele nest clere. ele soit somee en tele maniere come dit est deuant. lors soit fais jugement contre le defaillieur. ne mie tant seulement de la saisine mais del fons de la querele¹⁾. se nest en ce cas la ou li auersaires a eu an et ior la saisine par la defaute laiorne. et a ce sacorde la lois et decrez si com ie croi. et se plais est encontre vilain et franc home sil²⁾ de chose de quoi li demanderens vilains doie auoir contremans la deuant dite forme doit sommer les defautes. et sera regarde en tele maniere que se li vilains est demanderens les defautes au franc home soient somees par pers si come dit est deuant. et se li frans hom est demand[ere]³⁾s les defautes au vilain soient somees par son signeur si come dit est deuant por ce que cil est en son seul jugement. car por quoi ne li [*Sp. 2*] donroit on cele meisme forme que li frans hom a tant come a ce. puis quil puet avoir autretant de contremans come li frans. et lescriure dist que on doit ausi jugier le haut come le bas. et encor ne puist li vilains fausser le jugement son signeur nequedent se li doit il droit faire. car se ses contremanderens ne puet faire ses contremans si come il auoit comande par aucun cas daenture qui li auint. et ensi au secont et au tiers. ou sil enuoia son plait contremander par essoine de son cors sans ior. et il ne fu mie fais par cas daenture qui auinrent au messaigier et li sires satendi a ce qui mot nen sot. ou mout de choses qui pueent auenir au signeur meismes qui a son ior venoit. et ni pot parvenir. et por ce que totes tels choses pueent escuser defautes

[*Verso Sp. 1*] on ne doit mie si tost come on voit defautes jugier de si la que on ait some la defaute en la deuant dite court. car nus ne doit faire jugement sor chose qui nest certaine

1) Hier hat der Schreiber einige Zeilen übersprungen.

2) Ergänze *est*.

3) Loch.

Quant lune *et* lautre partie vient auant sans defaute si ne demeure pas par eles que li plais ne soit finez ains demeure par le signeur ou par les jageurs que trop est desloiaus chose. car il nest nus qui bien ne saiche que la fins des plais ne soit mout en la poeste a la justice. car sil bien voloient on ne troueroit nul si hardi qui osast alongier les plais maugre eaus. si come la lois dist.

Veons coment on puet ouurer *et* combien on puet delaier lor jugemens *et* en quel forme. *et* en quel damaige li home enchieent sil ne le font dedens le terme quil ont par nostre vsaige. *et* sil demeure par le signeur veons [Sp. 2] quel damaige il en recoit. *et* certes de totes les choses qui sont mises sor les homes de la court por jugier par lassentement des parties soit de barre ou soit de fons de querele pueent prendre par nostre vsage .iii. respis chascun de quinsainne *et* puis lautre de .xl. iors. *et* puis .vii. iors *et* .vii. nuis. *et* sil lendemain ne rendent lor jugement ains le defaillent *et* delaient ou par poors ou par haine ou par couoitise ou par aucun vilain vice qui puet naistre entre chaitis cuers de tel maniere de jugemens par la loi escrite lamenderoit li juges qui le terme qui mis i est a finer les plais trespasseiroit. sil n'auoit loial cause de tresp[ass]¹⁾er le. *et* si seroit au[tres]¹⁾ mis en son lin por jugier. en tele maniere que sil estoit en grant maistrise *et* en grant dig²⁾

1) Loch.

2) Anfang des Wortes *dignite*.

Noms épiques entrés dans le vocabulaire commun.

Par

Albert Counson à Halle s. S.

Les noms de héros de drames ou de romans qui deviennent noms communs et désignent tout personnage ayant le caractère dépeint par le dramaturge ou le romancier, sont, comme chacun sait, l'un des signes les plus sûrs de la diffusion des œuvres, de la puissance de l'artiste, ou du moins de son succès. Tartuffe et Don Juan, Don Quichote, Lovelace, etc., attestent, dans les dictionnaires, la force créatrice de Molière, de Cervantes, de Richardson, et d'autres. La littérature moderne a enrichi le vocabulaire usuel d'une quantité de types moraux, depuis les rudes figures de Shakespeare jusqu'au fade *céladon* de l'*Astrée*, et depuis le médiéval Patelin et le germanique „espiègle“ jusqu'au Gavroche de nos jours. L'ancienne poésie narrative, en France, a aussi connu cette fortune, et les personnages et les récits de notre moyen âge n'ont pas toujours, comme „Rodomont“ et „la discorde au camp d'Agramant“, attendu les adaptations de l'Arioste et des Italiens pour entrer dans la gloire et dans la popularité. Nous tâcherons un jour de réunir et de grouper les souvenirs littéraires que garde le vocabulaire français; nous nous bornons aujourd'hui, dans ces notes fort incomplètes, à rassembler quelques mots, à proposer quelques explications, à signaler quelques exemples de noms communs dus à la poésie narrative du moyen âge français (épique et autre). A côté des noms communs, nous aurons parfois aussi à relever des expressions proverbiales, des comparaisons qui sont la première étape de la fiction devenant un terme générique. A défaut du groupement idéologique ou historique qui exigerait un dépouillement plus étendu, nous suivrons ici l'ordre alphabétique¹⁾.

1) Il est à peine besoin de dire de quel précieux secours est, pour des travaux de ce genre, la savante „Table des noms propres compris dans les chansons de geste“ de M. Ernest Langlois (Paris, Bouillon, 1904).

Aiol.

La célébrité de ce personnage épique est attestée dans bien des passages réunis par les éditeurs de la chanson de geste (Anciens textes). L'un de ces témoignages nous montre le passage du nom propre (sous sa forme diminutive) au nom commun; c'était du moins l'avis de Baudouin d'Avesnes. Ce Baudouin d'Avesnes, chroniqueur qui mourut en 1289, dit déjà: „Avisse, la fille du roy Charles le Calve, fut donnée en mariage à Elye, comte du Mans, lequel fut encachiez de France par trayteurs. Et de celui Elye et Avisse sa femme yssit Aioul leur fils, de quy on a maintes fois chanté; et dient encore plusieurs pour le present, quant il voient quelque personnage de povre et de mechante et petite venue, ainsi comme par mocquerie: *Vela un bel Aioucquet* ¹⁾!”

Est-ce le même Aiol qui se retrouve dans l'exclamation railleuse du wallon: *èiou*? Ce n'est pas impossible, et nous verrons que le wallon a gardé plus d'un souvenir épique. Mais nous ne connaissons pas d'intermédiaire attestant l'identité de l'*aioucquet* du XIII^e siècle et de l'*èiou* d'aujourd'hui, qui ont exactement le même emploi.

André?

Baudouin de Sebourg dit à Blanche:

Diroient tost ribaut, ou aucun fel loudier
Que seriez un André que je mainne en gibier.

(Li Romans de B. de S., I, 206; Langlois, s. v., note 1.)

De quel André s'agit-il, et dans quel sens ce nom est-il devenu proverbial?

Arlequin: voir *Hellequin*.

Artu (attendre —).

La croyance des Bretons à la réapparition d'Arthur, qui frappait déjà les Français au commencement du XII^e siècle, a donné naissance à l'expression ironique: attendre, chercher Artu. *Arturum expectare* proverbium apud Anglos, etc. (Du Cange s. v.). V. ex. frç. dans Lac. S.-P. La même nuance ironique se trouve dans l'expression: venger Artu, qui apparaît à côté d'une autre plus fréquente: venger Foré (voir ce mot). Le roman courtois et l'épopée animale ont partagé avec l'épopée proprement dite la gloire de fournir des types à la langue usuelle.

Arnaud—Hernaut.

M. Schultz-Gora (ZRPh., t. 18, p. 131) a déjà relevé ce nom parmi d'autres devenus appellatifs, et M. Suchier, dans son édition des „Nar-

1) Aiol, éd. Normand et Raynaud, Anciens textes, 1887, p. XXIV—XXV (passage signalé par M. Longnon).

bonais" (Anciens Textes), t. II, p. LXIII—LXIV, a démontré que la conduite burlesque d'Hernaut le Roux (Arnaut) dans la geste avait probablement fait passer ce nom propre au sens injurieux du nom commun *arnaldus vel ribaldus*. Toute une série de textes du moyen âge donnent un sens méprisant au terme *Arnaldus* ou *filius Arnaldus* (voir Du Cange s. v. *Arnaldus* et *filius Hernaudi*). Comme il arrivera à Renard, arnaud à même fourni des dérivés: *arnauder*¹⁾ = chercher noise à quelqu'un, maltraiter, c'est-à-dire d'abord: se conduire en Arnaud. „Le passage le plus ancien parmi ceux que cite Du Cange, dit M. Suchier, se trouve dans l'*Histoire de Lodi* d'Ottone Morena, écrite peu après les événements (1159), et réimprimée dans les *Monumenta Germ. hist.*, XVIII, 611: „Erat autem ibi ad illam obsidionem (Cremæ) quedam magna societas solummodo pauperum et egenorum tunc insimul congregata, qui derisorie filii Arnaldi appellabantur" . . . D'autres textes d'Italie démontrent que ce terme de mépris a été répandu en Italie aussi bien qu'en France; on le rencontre même en Palestine (*Histoire de Jérusalem*, cit. Du Cange, de Jacques de Vitry † 1240)²⁾. M. Suchier considère même comme plausible de rattacher au terme injurieux d'*Arnoldus* l'italien *arlotto*³⁾ et les mots groupés par Diez (et antérieurement par Raynouard) sous cette rubrique.

Déjà le „Dizionario della lingua italiana" de Tommaseo et Bellini donnait *arlotto* comme étant le provençal *arlot*. Au lieu de songer à l'expliquer par Arles⁴⁾, les auteurs auraient pu remarquer que les premiers exemples donnés (notamment celui de L. Pulci) se rapportaient à une époque fort au courant des anciens récits français.

Les exemples provençaux réunis par Raynouard gardent le sens traditionnel (*arlot* truan; — als *arlots* et als *putans*); et le passage en anc. fr. qu'il cite nous montre que le mot n'était pas encore tellement commun qu'on n'éprouvât plus le besoin de l'expliquer.

Y a-t-il un rapport certain entre *arnaud* et l'a-fr. *arnol*, *ernol*, *elnol* (mari troupé, mari complaisant) et la réputation correspondante de

1) Le Dict. de Lacurne de S.-P. dit du verbe *arnauder* (maltraiter): „Il semble qu'arnauder quelqu'un, c'était le maltraiter, en agir avec lui comme un garnement, comme un homme de l'espèce de ceux qu'on désignait par le nom d'Arnaud, en latin *Arnaldus* ou *Arnoldus*".

2) H. Suchier, éd. des *Narbonnais*, p. LXI. — Je remercie ici mon excellent maître de ses bonnes indications.

3) Et aussi l'anglais *harlot*, qui vient certainement de l'ancien français.

4) „Forse da Arles, dove il Rodano, stagnando, faceva povera e grossolana la gente. Quindi siccome *Pitocco*, *Tapino* e *Vile* diventarono nomi di spregio, così *Arlotto* valse Materialone di stupida trivialità."

*saint Arnould*¹⁾? La signification prise par l'anglais *harlot* montre que le sens de l'injure *arnaldus sive ribaldus* était susceptible de modification dans cette voie.

C'est bien, au moins, l'*arlotto*²⁾ d'origine provençale qui semble avoir fourni le nom du *pievano Arlotto* (del secolo XV, fatto proverbiale per le sue facezie; è titolo d'un giornale che sbertava certi Arlotti e Arlecchini³⁾, Tommaseo et Bellini) qui existe encore dans diverses expressions données notamment par Rigutini.

Raynouard mentionnait aussi l'ancien catalan *arlotz* et l'ancien espagnol *arlotes*.

Le catalan, en effet, présente l'ancien mot *arlot* (la persona que contracta ó encubrex als que tenen tractes lascius ó il·lícits, ó 'ls admet en sa casa: Labernia, Diccionari de la llengua catalana) et l'ancien mot *arlotz* (bribo, dropo, c.-à-d. vagabundo, home despreciable per son mal comportament y qualitats); ce dernier (*arlot*) a servi aussi à former le dérivé *arloteria*.

Quant au dérivé *arnauder*, Godefroy le donne comme existant toujours en Picardie, et il figure encore en 1855 dans le „Glossaire du centre de la France“ par le comte Jaubert (= chercher noise, chercher dispute, maltraiter); et le „Complément du dictionnaire de l'Académie française“ de L. Barré et Landois (Bruxelles, 1839), interprète le mot *arnauder* par „tourmenter, turlupiner“: ce dernier mot tend à montrer que *arnauder* est sorti de *Arnaud* comme *turlupiner* de *Turlupin*.

Arlot (fripon, coquin), *arnaud* (un débauché, un coquin), *arnauder* (chercher dispute, querelle), sont aussi mentionnés dans le „Dictionnaire roman, wallon, celtique et tudesque par un Religieux Bénédictin de la Congrégation de S. Vannes“ (Bouillon, 1777).

Baligand.

Le nom de ce personnage de *Roland* est resté en wallon⁴⁾ dans le sens de vaurien, vagabond (mot déjà étudié par Stecher, article sur

1) Déjà le Dict. de Lacurne de S.-P. renvoie, pour ce mot, à *Arnaud*, qui était, dit-il, vraisemblablement, à l'origine, le même que *Arnoul* (v. exemples cités ibid.).

2) „Per umiltà fatto nome de battesimo, come *Guittone*, e sim.“, dit le même Diz. s. v. § 2.

3) Sur Arlequin, voir Otto Driesen, *Der Ursprung des Harlekin* (Berlin, Duncker 1904; Forsch. z. n. Litg. v. Muncker, XXV).

4) Dernièrement encore M. Wilmotte (Bulletin de la classe des lettres de l'Académie royale de Belgique, 1905, p. 833 à propos du Projet de dictionnaire wallon) rappelait que „*Baligant* est devenu à Liège une injure banale, un

Baligand, Pacolet, Hœlmette dans le Bulletin de la Société liégeoise de littérature wallonne, t. III). Il a formé aussi le verbe dérivé *baligander* (vagabonder, se conduire en vaurien):

Baligand existe encore aujourd'hui comme nom de famille au Quesnoy. Il a même existé dans cet emploi en Allemagne, et M. Suchier l'a relevé à Ratisbonne (der Postdirektor Baligand, dans H. Suchier, Über die Quelle Ulrichs von dem Türlin und die älteste Gestalt der prise d'Oreng, Paderborn 1873, p. 19, note 1).

Il n'est pas impossible non plus qu'il y ait quelque rapport entre le nom du héros épique et ce mot „baligaut“ (= baligant?) (ancien français) que Cotgrave interprète: „an unwelody lubber, great lobcocke, huge luske, mishapen lowt, illfavoured flabergullion“ (Godefroy). Si l'idée de „lourdaut“ n'était, dans ce mot „baligand“, antérieure à celle de „fanfaron“, il faudrait toutefois songer plutôt à le rapprocher de „baligot“ (frise). Le „baligaut“ (adj. = maussade, impertinent) donné dans Lacurne de Sainte-Palaye d'après le Dictionnaire de Nicot est évidemment le même mot.

Bertaud.

L'étourderie du Bertaud saxon de la légende mérovingienne explique peut-être le sens que le mot *bertaud* a pris en français et en provençal, comme l'a rappelé M. Suchier (ZRPh., XVIII, 1894, p. 189). Déjà M. O. Schultz-Gora, dans son intéressante étude „Zum Übergang von Eigennamen in Appellativa“ (ZRPh. XVIII, p. 136—137) s'est demandé s'il y avait dans le nom de *bertau* (hanneton) etc., le souvenir d'un nom d'homme, et il a relevé les divers exemples provençaux du mot *bertau*, *bertal*. Il a également mentionné l'italien *bertoldo* (imbécile), qui semble aussi indiquer que le mot a été appliqué à un être borné (ou d'abord étourdi) avant de passer à des noms d'animaux (hanneton en prov.; le roi *Berthaud* = le roitelet dans diverses régions de la France). Rolland (Faune populaire de la France II, 289, Suchier l. c.) cite le témoignage de Ménage: „Selon Ménage, on dit proverbialement qu'un homme ou une femme sont résolus comme Berthaud, pour signifier qu'ils sont hardis et entreprenants.“

synonyme de vagabond“. M. W. signale aussi (ibid., p. 834) le wallon *maion* (= jeune fille), qui est *Marion*, devenu nom commun déjà dans Gautier de Coincy, *Le valet qui se maria à Nostre Dame*, v. 190; il renvoie à des cas analogues d'anciens mots français dans la Suisse romande, *Bulletin*, I, 50, 62. M. Oscar Grojean, dans l'article qu'il a consacré au *Dictionnaire de la langue wallonne dans la Belgique artistique et littéraire* (1906) relève également l'emploi des noms épiques de *Basin* et *Baligan* comme injures en patois liégeois.

Eaumontvoir *Hiaumont*.**Ernaut**voir *Arnaud*.**Fauvel (étriller —)**

= Tromper, flatter. Les exemples de ce terme en français (XIV^e—XVI^e siècle), des images l'illustrant, de sa diffusion à l'étranger, ont été étudiés par Gaston Paris, *Le roman de Fauvel* (HLFr XXXII, 108—116). C'est la popularité de Fauvel qui a inspiré le poème (p. 116); mais cette popularité provient de récits où le cheval ou l'ânesse fauve symbolise la tromperie. L'ancien français a un verbe et un adjectif dérivés de ce nom, *fauveler* et *fauvelin*. Voir ex. des trois mots dans God.

Fierabras.

L'épithète de „Fierabras“, qui a appartenu à plusieurs personnages du moyen âge, est, comme on sait, le nom d'un géant fameux dans un poème qui porte ce titre et dans diverses chansons de geste. Ce nom est devenu synonyme de fanfaron; on a dit: *faire le Fierabras* comme on a dit *faire le Roland*; puis on a employé *fier-a-bras* tout seul.

Forré(venger *Forré*, venger la mort de —).

Comme l'ont remarqué les divers éditeurs d'*Aiol*, l'expression *vengier Forré* se dit d'entreprises téméraires et qui ne se réalisent pas. Forré, roi payen de Nobles ou Noples, est tué et reste sans vengeance dans l'épopée carolingienne: cf. Foerster, éd. d'Ivain, p. 284, à propos du vers 597:

Et vos iroiz vangier Forré!

Vengier Artu a parfois, comme on a vu, partagé le malheureux sort de *vengier Forré*.

Cette expression ironique a été souvent relevée (Paulin Paris, *Les romans de la Table Ronde*, t. 2, p. 401; Freymond, *Beiträge*, t. I, p. 40, note; Tobler, *Göttingische Gel. Anz.* 1875, p. 1080 à propos de l'ouvrage de Le Coultre; Paul Meyer, *Notices sur les mss. de Cambridge*, p. 51, note; voir surtout une liste d'exemples *Archiv f. d. St. d. neueren Spr. u. Lit.*, CII, p. 124).

Flamberge.

Floberge, fameuse épée de Galien le Restoré, d'Anténor, de Maugis, de Renaud de Montauban, de Begon (*Garin le Lohcrain*), de Rigaut (*Mort Garin*), appelée aussi *Froberge*, est devenue nom générique

d'épée et s'emploie encore comme telle dans l'expression *mettre flamberge au vent* (la première syllabe du mot s'étant transformée sous l'influence de *flamber*): v. Dictionnaire général de la langue française, Traité de la form. de la l. fr., § 509, 31, et le mot *flamberge*; cf. Suchier, „Bedeutungswandel“, Grundriss, p. 802 (et sur le phénomène général travaux mentionnés *ibid.*).

Foubert.

„Sire dus, je ai non Trubert;
Bien vos puis tenir por *fobert*“¹⁾,

dit le coquin Trubert au pauvre duc: et le sort des mots a justifié son insolence; car, tandis que *trubert* a pris le sens qu'on verra plus loin (s. v.), *fobert* = *jobard* dans plusieurs textes réunis par Godefroy; ce mot a même formé le verbe dérivé *foberter*, *fuberter* = tricher (Adam de la Halle, cit. God.). Dans *Berte aus grans piés* d'Adenès (éd. Scheler, 875)

„Fol conseil et *fobert*“

M. Langlois considère ce dernier mot comme nom propre „désignant un homme déloyal“, tandis que Godefroy le range sous la rubrique ordinaire (*fobert* = celui qui se laisse facilement tromper). Le passage du sens de „trompeur“ à „trompé“ pourrait s'expliquer, à la rigueur, par une nuance injurieuse qui se trouve, p. e., dans l'exclamation: „*Au renard*“ (voir *Renard*). Seulement *fobert* a-t-il été nom propre d'un trompeur ou trompé fameux, ou n'est-il qu'un nom commun devenu nom propre?

Galehaut.

Galeotto fu il libro e chi lo scrisse

(Dante, *Inferno*, V, 137)

disait Francesca en racontant sa faute: le nom de Galehaut¹⁾ était donc synonyme d'entremetteur d'amour, conformément au rôle que joue ce personnage dans les romans de la Table Ronde. Benvenuto d'Imola dit en effet que cette expression s'employait de son temps: d'où le surnom du „*Décameron*“: *Principe Galeotto*. Mais cette tradition littéraire n'a pas été assez populaire pour faire vivre ce nom, dans cette acception, dans le vocabulaire italien.

1) Trubert, Altfranzösischer Schelmenroman des Douin de Lavesne, éd. Jakob Ulrich, Ges. f. rom. Lit., t. 4, Dresden 1904, p. 24, vers 827 et 828.

2) *Galeotto* est même mentionné avec Dariolette et Pandarus comme type du passage du nom propre au nom générique dans l'article de M. Suchier „Übergang von Eigennamen in Gattungsnamen“ (Grundriss der rom. Ph. de Gröber, t. I, 2^e éd., p. 833). — Le phénomène général du passage de noms propres au sens de noms communs a été, au surplus, souvent remarqué et étudié (p. e. Gustav Krüger, *Eigennamen als Gattungsnamen*, Progr. Berlin 1901, 4^e).

Paget Toynbee, dans son étude sur „Dante and the Lancelot romance“, remarque (Dante studies and researches, p. 2, note 2) à propos du fameux vers ainsi traduit:

A pandar was the book and he who wrote it:

„Gallehault (not by any means to be confounded with Galahad) was the knight who acted as intermediary between Lancelot and Guenever, and who, having brought them together, urged the Queen to give Lancelot the kiss which was the beginning of their guilty love. From the part played by Gallehault on this occasion, his name came to be used, like that of „Sir Pandarus of Troy“, as a synonym for a pandar“.

Ce dernier héros, le Pandarus du „Roman de Troie“, popularisé, par la suite, par Boccace (*Filostrato*), Chaucer et Shakespeare (*Troilus et Cressida*), Pandarus a donné son nom à l'entremetteur et existe encore dans l'anglais *pander*, dans son féminin *panderess* et dans ses dérivés *panderage*, *panderism*, *panderous* (*panderly* Shak.).

Si l'on considère l'abondance relative de termes comme *Galeotto*, *Pandarus*, *Dariolette* (la Dariolette des romans d'Amadis, Régnier a même le masculin *Dariolet*), si l'on songe que *Richent*¹⁾ a joui d'une fortune analogue, et que la Macette de Régnier a une célébrité presque proverbiale, on verra que l'idée d'entremetteuse est une de celles qui ont le plus exercé la pudeur de la langue et l'appellation métaphorique. Elle a particulièrement provoqué la recherche de ce que M. A. Tobler a défini „verblümter Ausdruck“ (lire la curieuse et savante étude „Verblümter Ausdruck und Wortspiel in altfranzösischer Rede“, A. Tobler, Vermischte Beiträge zur frz. Gramm., II, p. 192 et sv.).

Remarquons d'ailleurs, encore une fois, que la popularité de Galehaut-Galeotto paraît confinée dans le cercle des lettrés. C'est ce nom qu'Echegaray a repris, comme titre symbolique, dans sa fameuse pièce *El gran Galeotto*.

Ganelon.

La trahison de Ganelon²⁾ est devenue rapidement proverbiale, et ce nom a pris l'acception injurieuse qu'a Judas (voir exemples de Colin

1) Gaston Paris, dans son cours du Collège de France (hiver 1901—1902), disait que le nom de Richent était devenu dès le XIII^e siècle synonyme de courtisane entremetteuse — conformément au rôle de Richent dans le fableau du XII^e siècle — et rapprochait cette héroïne de la longue lignée qui aboutit à la Nana de Zola.

2) On a rappelé, dans une polémique récente, le passage de Petrus de Marca, *Marca hispanica*, III, 306, rapprochant le sort du nom de Ganelon-Wenilo de celui qu'aurait eu Bera (Litbl. f. g. u. r. Phil., 1906, col 214, à propos de G. Brückner, Das Verhältnis des frz. Rolandslieds zur Turpinischen Chronik u. zum Carmen de prodiciose Guenonia, diss. Rostock 1905).

Muset et d'autres dans Lacurne de Sainte-Palaye; v. aussi Du Cange). Tantôt le nom est employé seul dans le sens de traître, tantôt il est renforcé par ce dernier mot: „traistre Ganelon“. Dans ce dernier emploi il existe encore aujourd'hui à Herve (Belgique), me dit M. Georges Doutrepont: *fô Gadêlô* (faux Ganelon) se dit d'un traître, d'un caractère faux.

Ganeloun existe encore en provençal dans le sens de traître. C'est à la Provence aussi qu'on a rattaché (Dictionnaire général) le dérivé français *ganelonnerie*, que Littré expliquait, chez Madame de Sévigné, par le souvenir des anciens récits français. Mme de Sévigné, écrivant le 6 avril 1672 à Mme de Grignan, parle de la *ganelonnerie* de la conduite de l'évêque de Marseille. Le mot est défiguré par le copiste en *galonetonnerie* (éd. Monmerqué, Grands Ecrivains, t. III, p. 12, n. 24), ce qui indique apparemment que le mot n'était guère usuel ni même généralement compréhensible. Le personnage de Ganelon était à coup sûr connu de ceux qui, comme Chapelain et Ménage, lisaient les „vieux romans“. Mistral (Lou Trestor dón Felibrige) cite un texte de 1665 (Chans. Auv.)

*Le murtrèi, le filou,
Le traître ganelou*

et Mme de Sévigné a pu trouver à la fois ce nom dans l'usage méridional et dans la tradition érudite

Y a-t-il quelque rapport entre Ganelon et l'italien *ganellino* (avec étrange de suffixes)? Ce ne serait pas impossible, les jeux de cartes gardant parfois des traces d'anciens récits populaires (ainsi le nom d'Ogier, conservé dans un nom de carte et dans des rondes d'enfants).

Girbert.

Ce personnage a été bien près de devenir le type de l'impie, et s'il n'y a pas réussi c'est peut-être en partie à cause de la rareté de ce type¹⁾ dans la littérature du moyen âge. Dans Gaydon (vers 812 et suiv.), Riol crie à Gaydon:

*Veuls tu sambler un Girbert qui ja fu,
Qui guerroia contre le roi Jhesu?
Et nostre Sires, par la soie vertu,
Le fist mucier dedens le crues d'un fust.
Vois tu ces terres et ces haus mons agus?
Tant i a trës et pavillons tendus,
Plus que Girbers pot guerroier Jhesu
N'auroies tu contre Karlon vertu.*

1) Le type de l'impie proprement dit, au sens moderne, évidemment: car rien n'est plus abondant au moyen âge que le „païen“.

Puni directement par le ciel, comme plus tard Don Juan, Girbert, apparemment célébré dans quelque poème perdu, est cité comme type de l'impie dans *Le Chevalier au Cygne* (éd. Hippeau, p. 136):

*Onques li rois Gierbiers c'on tint pour desrêé
Ne guerroia tant Deu, ne sa crestienté,
Com ja ferai mais bien en trestot mon aé!*

Cet impie Girbert a été étudié par Pio Rajna, *Le origini dell'epopea francese*, p. 172.

Godiche?

Ce mot serait-il le nom de l'émir Gaudise de *Huon de Bordeaux*? On a remarqué déjà que ce personnage était resté célèbre dans la langue des bateleurs. Mais ce rapprochement de Gaudise et *godiche* (avec échange de suffixe) n'a pas paru concluant à M. Voretzsch dans le compte rendu qu'il a fait de ma *Légende d'Obéron*, *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*, 1904. Le rôle de Gaudise¹⁾ et le sens de *godiche* se concilient suffisamment. Quant à l'explication que donnent Littré et le Dictionnaire général de la langue française (dérivé de *Godon*, forme hypocoristique de *Claude*), elle rattache, en dernier lieu, le mot au Claude historique. — Peut-être est-ce le même radical que *godiche* que contient *godenot* („figurine qu'escamotent les joueurs de gobelets“ et ensuite „vilain petit homme“).

On rencontre au XVI^e siècle la forme en -on: *Mitistoire barragouyne de Fanfreluche et Gaudichon trouvée depuis n'aguere d'une exemplaire escrite à la main* (de Guillaume des Autelz), Lyon 1574.

Hiaumont.

Type du Sarazin brave (v. Langlois, o. c.).

Hernaut: voir Arnaud.

Hellequin.

Ce diable des légendes du moyen âge et sa „maisonie“ sont devenus assez célèbres pour fournir un nom commun: et aujourd'hui encore on trouve en Champagne l'expression *arlequins* dans le sens de feux follets (Otto Driesen, *Der Ursprung der Harlekin*, p. 33). Le personnage

1) Gaudise est resté populaire par les livres de la Bibliothèque bleue; et aujourd'hui encore il est question de lui dans les théâtres de marionnettes de Liège qui jouent *Huon de Bordeaux*. Cette dernière épopée a joui pendant des siècles d'une immense popularité, attestée par exemple par Montaigne; dans la seconde moitié du XVI^e siècle les Confrères de la Passion la jouent encore à l'Hôtel de Bourgogne, Molière même l'a jouée; et on la retrouve jusqu'en Bretagne (Anatole Le Braz, *Le théâtre celtique*).

en question devait devenir plus célèbre sous la forme moderne, italianisée, d'arlequin (voir son histoire dans l'ouvrage de Driesen).

Isengrin.

La première mention de ce personnage de l'épopée animale est, comme on sait, l'emploi du nom Isengrin comme injure¹⁾: „Solebat autem episcopus eum *Isengrinum* irridendo vocare, propter lupinam scilicet speciem; sic enim aliqui solent appellare lupos. Ait ergo scelestus ad praesulem: Hiccine est dominus *Isengrinus* repositus?“ (Guibert de Nogent, *De vita sua*, l. III, c. VIII, à propos des troubles de Laon en 1112.)

Le mot s'est conservé jusqu'aujourd'hui en flamand dans l'adjectif *ijzegrimmig* (maussade, bourru), si tant est que ce terme d'„Isegrim“, qui existe aussi dans la région rhénane, ne soit pas antérieur au type épique.

Olibrius.

La légende de sainte Marguerite et d'autres récits ont fait passer le nom de cet empereur d'Occident au sens que l'on connaît.

Renard.

Le héros en chef de l'épopée animale a atteint le comble de la popularité, et son nom est l'exemple classique du succès que peut avoir un nom propre devenant nom commun. Comme Aiol et Isengrin, il a fourni une allocution injurieuse: *Au renart* = cri qu'on adresse à un homme qui a été trompé (Godefroy): „Il se mist à crier contre ceux qui avoient accordé la treufve; dit que c'estoient des sots et des badins, et que desja on attiltroit les petits enfans pour crier apres eux *au regnard*“ (L'Estoile, *Mém.*, 2^e p., p. 168). — Des siècles avant ce témoignage, renard était devenu synonyme de: rusé, et il avait même fourni des dérivés comme *renarder* (user de finesse), *renardet* (ruse de renard), *renardie* (ruse de renard, tromperie) et *renarderie* (ruse de renard), *faire la renardière* (refuser d'aller se battre). Enfin plus triomphant que Baudet, Renard a complètement supplanté le mot générique (*goupil*).

Richeut.

Voir *Galehaut*.

L'héroïne du plus ancien fableau conservé (voir J. Bédier, *Les fabliaux*, chap. X, 1) a été célèbre au point de devenir, semble-t-il, le

1) Cf. entre autres G. Paris, *La litt. fr. au m. a.*, § 82: „plus loin, il semble bien que le nom de Renoul soit employé comme le fut plus tard celui de Renard“.

sujet de tout un petit cycle. M. Bédier (o. l., p. 266, n. 1) a groupé des allusions et passages où le nom devient un nom générique. On lit dans le *Tristan* de Thomas (v. 1321 et sv., éd. Bédier, A. T., t. I, p. 346; cf. II, p. 45):

Or me dites, reine Ysolt,
Des quant avez esté *Richolt*?
U aprestes sun mester
De malveis hume si preiser
E d'une caitive traïr?

Une variante du ms. D d'*Auberée* montre même *Richiaus* devenu absolument nom commun, et M. Ebeling, dans son édition *Auberee*, *Altfranzösisches Fabel* (Halle, 1895, p. 86—87, rem. au v. 191) a groupé et discuté divers autres exemples.

Rigomer.

Est-ce ce personnage et les longs récits sur son compte qui ont donné le mot wallon *rigomé* (= récit embrouillé)?

Roland.

Le héros par excellence de l'épopée française et sa bravoure ne pouvaient manquer de fournir des expressions proverbiales¹⁾. Outre des mots comme celui qu'on attribue à Jean II („il n'y a plus de Roland"), et qui est aussi bien dans Rutebeuf²⁾ — il n'y a là qu'une métaphore —, on trouve *Rollant* (pluriel) au sens de „braves" (exemple relevé par M. Langlois), et Cotgrave donne l'expression: *faire le Roland* = faire le brave (v. Lacurne de Sainte-Palaye).

Trubert.

Le nom de *trubert* est, en ancien français, synonyme de débauché³⁾, et ce sens répond parfaitement au rôle de Trubert dans l'ouvrage de Douin de Lavesne. Ce Trubert qui a cent mauvais tours doit avoir été

1) De même certains épisodes de sa légende, et notamment sa mort, attribuée dans certaines versions à la soif: „la mort Roland" présente encore ce sens dans Rabelais, éd. Marty-Laveaux, I, p. 243; Cotgrave donne aussi „la m. R." dans le sens de „grande soif".

2) Qui dit des chevaliers:

Je n'i voi Rollant n'Olivier.

C'est la même popularité littéraire qu'ont, dans Rutebeuf, Roland et Olivier, Eanmont et Agolant, comme on l'a déjà remarqué (v. G. Lanson, *Histoire de la littérature française*, 8^e éd., p. 110, n. 1).

3) „Trubert, débauché, perturbateur", dit encore le „Complément du dictionnaire de l'Académie française" de L. Barré et Landois (Bruxelles, 1839).

célèbre à ce titre, et être devenu une espèce d'Ulespiègle français, car beaucoup plus tard Eustache Deschamps, dans la „Farce de M^e Trubert et d'Astrongnart“¹⁾, appelle Maistre Trubert un avocat retors (dont l'histoire est à peu près celle du futur Patelin); Maistre Trubert est un Ardenais de Saint-Hubert; le père du héros de Douin était d'origine brabançonne, de sorte que la patrie de Trubert paraît être le Nord-Est.

Si *trubert* ne contient pas le radical ²⁾ de *truand*, et si on le considère comme un nom entièrement germanique, il faut bien admettre que le sens péjoratif qu'il a revêtu lui vient d'un triste héros de ce nom: car le germanique *Trudbert*, *Thrutbert* etc. (voir Foerstemann, *Altd deutsches Namenbuch*, I, 2^e éd. 1900, col. 424) ne contient aucun élément injurieux, comme ce pourrait être le cas pour *fobert*.

* * *

S'il est permis de tirer une conclusion de quelques notes fragmentaires, on remarquera que ces noms propres devenus proverbiaux attestent pour l'ancienne poésie narrative française (épopées, romans et fableaux) une diffusion au moins comparable à celle de la littérature moderne: et c'était là, à coup sûr, un fait hors de doute. On remarquera aussi que les traces de cette diffusion sont plus dans les patois, dans le langage et les jeux populaires ou enfantins, que dans le style des lettrés. Enfin on voit que les termes typiques sont généralement injurieux et péjoratifs, et cela n'a rien de surprenant³⁾; la variété des vices est infiniment plus grande que celle des vertus dans les créations littéraires, et la langue retient plus souvent la flétrissure que l'apothéose.

1) Oeuvres d'Eustache Deschamps (Société des Anciens Textes), VII, 162.

2) Peut-être celtique.

3) Voir, en tête du Dict. gén., le Traité, § 36, p. 38.

Le verbe „Naître“ en gascon.

Par

E. Bourciez à Bordeaux.

Dans le précieux *Atlas linguistique de la France* qui est en cours de publication, on ne rencontre point le verbe *naître*: du moins n'est-il pas à sa place alphabétique qui eût été entre le N° 894 (*nager*) et le N° 895 (*navette*). C'est donc vraisemblablement qu'il n'a pas été recueilli par MM. Gilliéron et Edmont, auxquels il serait fort injuste d'en faire un reproche, puisque aussi bien leur enquête ne pouvait pas tout embrasser. Cependant, comme d'autre part l'histoire de ce verbe offre un intérêt assez grand dans la zone gasconne¹⁾, j'ai pensé qu'il ne serait pas inutile de donner à ce sujet quelques précisions.

Dans l'ensemble du domaine roman, c'est essentiellement, je crois, le verbe latin *nascere*²⁾ qui sert aujourd'hui encore à rendre l'idée de „venir au monde, commencer d'être“. En Gascogne au contraire, si le mot n'a pas totalement disparu, son emploi s'est du moins restreint au cours des siècles dans de singulières proportions, et *neche* a eu à subir la concurrence d'un autre verbe *bade* ou *baze* (voir Mistral, s. v. *base*). D'une façon générale, et avant d'entrer dans le détail, nous pouvons dire qu'à l'ouest (c'est-à-dire en Béarn, dans la Bigorre et une partie de l'Armagnac, dans les Landes et le Bazadais, mais non dans le Bordelais) ce dernier mot est actuellement d'usage courant, tandis qu'ailleurs *neche* a été conservé.

*

*

*

1) Il va de soi que par „zone gasconne“ j'entends au sens linguistique le territoire compris entre la Garonne, les Pyrénées et l'Océan. Il faut seulement y ajouter au sud-est le bassin du Salat et au nord, dans le département de la Gironde, l'espace compris entre la Garonne et la Dordogne.

2) La forme vulgaire *nascere* (pour le classique *nasci*) se trouve déjà dans Caton, *De re rustica*, 151, 4.

Que ce verbe *bade* ou *baze* (et aussi *baye*, *baje*, comme nous le verrons plus loin) représente le latin *vadere*, voilà qui va de soi: mais il vaut la peine d'examiner un peu comment s'est faite l'évolution du sens. Les plus anciens textes gascons ne paraissent pas présenter trace de ce verbe; on ne le trouve point notamment dans ceux du Recueil de Luchaire, où je relève uniquement la formule *pels nadz e pels a neixer* (p. 31) dans un document de 1260 rédigé à Bagnères-de-Bigorre (il est vrai que nous sommes ici à la limite où s'est précisément conservé *nascere*); puis aussi *nads e a neyse* (p. 80), dans une charte du Marsan de 1256, c'est-à-dire en plein pays où a prévalu depuis le type *vadere*. Il faut cependant que ce verbe *vadere* ait acquis dès une époque lointaine une importance spéciale dans la zone gasconne, car on s'expliquerait mal autrement les faits postérieurs. Tandis que dans le reste de la Gaule il fusionnait plus ou moins avec l'énigmatique **anare-alare*, lui prêtant certaines formes (*vado*, *vadis*, *vadit*, *vadunt*, *vade*, etc.) et constituant avec lui des paradigmes hybrides, — fait qui du reste n'est pas inconnu en Gascogne¹), — il faut bien admettre qu'il a conservé par ici une existence plus distincte que nulle part ailleurs. Il est certain par exemple qu'une périphrase future *vadere-habet* est ancienne. Je n'ose aller plus loin. Il est possible, mais non certain, qu'on ait eu de bonne heure un parfait **vaduit*, un participe **vadūtus*: le premier aurait dû aboutir, semble-t-il, à **bago* dont je ne vois pas trace, mais il a pu être influencé par le second, qui était prédestiné à jouer un grand rôle, étant donné qu'en Gascogne *natus-nata* avait assumé déjà très anciennement les fonctions d'un pronom indéfini²).

Quoi qu'il en soit, le fait est que *vadere* a conservé ici une pleine individualité. Mais quel sens a-t-il eu à l'origine? Probablement celui du composé *evadere*, qui en latin classique (*Quos judicabat non posse oratores evadere*. Cic. de orat., 1, 28) était déjà à peu près synonyme de *fieri* „devenir“. Du moins c'est avec cette valeur que nous le rencontrons au XV^e siècle dans les Récits d'Histoire Sainte: *Lo maeste bado irat* (II, p. 32), et aussi dans la phrase: *Bado malau*, tirée des Rôles de l'armée de Gaston Phébus (p. 59). De là on a pu passer par une transition facile au sens de „croître, pousser“ appliqué surtout aux plantes, et c'est ce que je trouve en effet par exemple dans le Livre Noir de Dax, qui est aussi du XV^e siècle: *E' los fruytz qui bayran*

1) Sur ce point voir mon étude *La Conjugaison gasconne*, dans les *Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux*, année 1890, p. 204.

2) Sur ce point voir mon étude *Les mots espagnols comparés aux mots gascons*, dans le *Bulletin Hispanique*, année 1901, p. 323.

damoreran deius la obligation deu diit tornedot (édit. Abbadie, Coutumier § 584, p. 127), où nous avons un futur *bayran* de formation ancienne, comme je le disais, et représentant exactement *vadere-habent*. Lespy (Diction., s. v. *bade*) cite de son côté un conditionnel *bayré* et la phrase: *Los fruintz que Diu dare a bader*, d'après des pièces d'archives d'origine béarnaise, mais dont il n'indique pas la date exacte.

Insensiblement, l'idée de croître entraînant celle du point initial de la croissance, on en est arrivé au sens de „naître, venir à la lumière“. C'est donc vers la fin du moyen âge seulement que cette spécialisation paraît s'être produite: et d'ailleurs le sens nouveau n'a point évincé celui de „croître“, car c'est bien avec cette valeur qu'Arnaud de Salette, en 1583, a dit dans sa traduction des Psaumes: *Caü que lous brocs . . . sian romputz — Avantz que d'estaa mes badutz* (Ps. 58, 6). Le sens même tout général de „devenir“ n'avait pas disparu non plus, car nous le retrouvons encore bien plus tard dans les chansons de Despourrins: *De tu pensey bade hoü* (Cansou IX, 4; *Poésies Béarn.* de 1827, p. 19). Est-ce dans le Béarn proprement dit que s'est développé tout d'abord le sens moderne, et de là qu'ensuite il a rayonné dans le reste de la Gascogne? Le fait est possible, car c'est dans cette région en tout cas que le verbe s'est annexé la famille de dérivés la plus nombreuse, des participes substantivés comme *badude*, *badence* (naissance), et jusqu'à un adjectif *badiu* (*gouyat badiu*, enfant qui pousse avec vigueur; *arrame badibe*, branche qui croît). Mais il est sûr d'autre part que, même là, le concurrent originel *nache* n'a pas cédé tout de suite le terrain, et la littérature des Noëls en fait foi¹⁾. Relativement à la lutte des deux mots dans d'autres régions, je remarquerai seulement qu'au XVI^e siècle le vieux poète de Lectoure Pey de Garros ne paraît connaître encore que *naysse*²⁾. Pendant le XVII^e siècle au contraire, Dastros qui écrivait à Saint-Clar et presque aux confins de la zone gasconne, s'est assez fréquemment servi de *baze*³⁾. Mais vers la même époque G. Bédout qui était d'Auch, s'il se sert une fois de ce terme dans un Noël (*Oustau oun Jesus sort de baze. Lou Parterre,*

1) Voir Lespy-Raymond, Dictionnaire Béarn., s. v. *naxe*.

2) Ainsi je relève dans les Psaumes *naixensa* (Ps. 22, édit. A. Durrieux, I, p. 196) et *la gent naixedera* (ib., p. 200). Dans les Poésies, le parfait *nascoc* (Egl. 5, II, p. 114) et l'expression *lo frut en mon cazau nascut* (Egl. 6, II, p. 132).

3) Mistral en cite plusieurs exemples (Trésor, s. v. *base*). Voici l'identification de quelques passages: *Lous auzéts é la benesoun . . . que jout'héou coüa, que jout'héou base* (Plaidoyer des Eléments, II, 683, édit. Tross, I, p. 112). — *Que s'és prumé basut* (ib., I, 137, I, p. 70). Cf. encore Plaidoyer, III, 180 (I, p. 126), etc.

édit. de 1850, p. 57), emploie pourtant ordinairement *neche*. Naturellement, c'est aussi ce dernier mot que semble seul connaître Guillaume Ader, qui était de la région de Lombez¹⁾. Il serait superflu d'alléguer des exemples plus modernes: nous allons examiner maintenant la répartition actuelle des mots en Gascogne, et voir tout le terrain qu'a gagné *bade*.

* * *

Il faut avant tout déterminer l'aire géographique où les formes issues de *vadère* règnent aujourd'hui sans conteste, c'est-à-dire sont employées couramment au sens de „naître“. Je vais essayer de la circonscrire en partant du point où la vallée d'Ossau vient déboucher sur le gave de Pau, et je me contenterai d'énumérer les derniers chefs-lieux de cantons où, soit du côté de l'Est, soit du côté du nord ensuite, se montre le type *vadère*²⁾. Ce sont d'abord dans les HAUTES-PYRÉNÉES Saint-Pé, Lourdes, Bagnères-de-Bigorre, Tournay, Trie; dans le GERS Miélan, Montesquiou, Jégun, Fleurance, Saint-Clar, Miradoux; dans le LOT-ET-GARONNE Astaffort, La Plume, Lavardac, Damazan, Tonneins, Le Mas-d'Agenais, Meilhan; dans la GIRONDE Auros, Langon, Villandraut, Saint-Symphorien; enfin, au nord des LANDES Sore, Pissos, Parentis. Les points que j'indique sont suffisamment rapprochés pour qu'en les reliant entre eux on voie se dessiner sur une carte la ligne en question; il serait inutile ou même dangereux de viser, par une énumération de communes, je suppose, à plus de précision, étant donné, surtout quand il s'agit d'un fait lexicographique, que l'usage est toujours à la limite un peu flottant et partagé.

Nous pouvons donc poser que dans le territoire enveloppé par cette ligne, puis limité d'autre part par l'Océan et la frontière basque, le type *vadère* est absolument dominant aujourd'hui. Dans le reste de la zone gasconne, c'est-à-dire au sud-est, à l'est, et au nord-ouest, on continue à se servir de *nascère*. Je ne veux qu'indiquer sommairement les formes revêtues par ce dernier mot. Dans les hautes vallées du sud de la Bigorre, à Argelès, à Aucun, à Luz, à Campan, nous trou-

1) Ainsi je relève dans l'édit. Vignaux et Jeanroy: *neche* (Catounet, 45, 1), *nescut* (Gentilome, IV, v. 2316).

2) Les délimitations que je donne ici et dans la suite de cette notice se fondent en grande partie sur l'enquête que j'ai dirigée en 1895, et dont les résultats sont consignés dans les dix-sept volumes manuscrits du *Recueil des idiomes de la région Gasconne*. J'ai d'ailleurs, dans une certaine mesure, vérifié les faits par moi-même ou à l'aide de correspondants.

vons d'abord *nache* [phon. *nəʃə*]¹⁾; et ç'a été là aussi la forme littéraire longtemps usitée en Béarn, mais sortie à présent, je le répète, de l'usage populaire. Partout ailleurs à l'Est, nous rencontrons *neche* [*nəʃə* ou *nɛʃə*]; sauf cependant dans le Couserans où l'on dit plutôt *neyche* [*nɛʃə*], puis dans la Gascogne qui confine à Toulouse et dans une partie de la Lomagne où l'on dit *naysse* [*nɛʃə*]. Dans le Bordelais enfin nous retrouvons *neche* [*nəʃə*], puis *neyche* [*nɛʃə*] entre la Garonne et la Dordogne.

Mais il faut aussi, sans plus tarder, revenir sur une particularité curieuse, et qui paraît en désaccord avec la répartition géographique du type *vadère* telle que je l'ai tracée. A la pointe de Grave, c'est-à-dire au nord du Médoc, on retrouve l'usage de *bade* avec le sens de „naître“ dans tout le canton de Saint-Vivien, dans la majeure partie de celui de Lesparre, et même un peu plus bas à Vertheuil (canton de Pauillac). D'où vient le mot dans cette région, — qui par ailleurs présente déjà tant d'intéressants problèmes dialectologiques, — et y est-il complètement isolé? Je ne le pense pas. En examinant les choses d'un peu près, je remarque qu'à l'est du Médoc, sur les bords de la Gironde, le type *neche* (ou *neyche*) est usité sans exception, et c'est bien celui de Bordeaux; je ne me rappelle pas en avoir jamais rencontré d'autre dans aucun texte vraiment bordelais²⁾. Au contraire dans la région solitaire et sauvage du Médoc, du côté des forêts de pins et des étangs qui bordent à l'ouest l'Océan, je retrouve çà et là des traces sporadiques de *bade*: ainsi à Hourtin (c. de Saint-Laurent), à Lacanau, Saumos, Le Temple (c. de Castelnau), et de même au nord du bassin d'Arcachon, à Lège, Arès, Andernos (c. d'Audenge). Il est vrai que dans le reste de cette contrée à Audenge par exemple, et dans tout le canton de la Teste, c'est de *neche* [*nəʃə*] qu'on se sert: il y a donc solution de continuité actuellement. Mais il se peut que le type du Bordelais se soit imposé par là à une époque relativement récente, et il semble même probable qu'autrefois *bade* se sera propagé dans la région des Landes tout le long de la mer, et jusqu'à la pointe

1) Conformément à cela le poète Miquèu Camélat, qui est d'Arrens près d'Aucun, dit: *Et Diu déra bîta de nascut adès* (Et Plupiu déra me Laguta, p. 91), dans son premier recueil écrit en idiome local. Un peu plus tard, ayant adopté le type de langage béarnais, il a écrit: *Badou ue hîlhote* (Béline, III, p. 104).

2) Dans un Noël bordelais, qui doit avoir été composé entre 1600 et 1638, et qui est rapporté dans la Chronique de Gauffreteau (t. II, p. 260), je trouve à vrai dire à côté de *naischense* l'expression *au mounde bai* (str. 8). Mais ici le verbe est pris simplement au sens de „vient“, et d'ailleurs la provenance des Noëls si facilement colportés reste toujours un peu suspecte.

de Grave: de cette propagation nous ne relevons plus aujourd'hui que les étapes un peu discontinues.

* * *

J'ai indiqué l'étendue de l'aire géographique que recouvrent actuellement les formes issues de *vadère*: mais ces formes quelles sont-elles, et quelle est leur répartition?

Elles sont au nombre de quatre: 1° *bade*; 2° *baze*; 3° *baye*; 4° *baje*. Occupons-nous d'abord des deux dernières qui au fond n'en constituent qu'une, et dont on peut dire en gros que ce sont celles du nord de la Bigorre et du sud de l'Armagnac.

Leur territoire peut être délimité à l'aide d'une ligne qu'on fera passer à la lisière est du département des BASSES-PYRÉNÉES par Lembeye, Montaner; dans les HAUTES-PYRÉNÉES par Ossun, Lourdes, Bagnères, Tournay, Trie; dans le GERS par Miélan, Montesquieu, Aignan, Plaisance; et de nouveau enfin dans les HAUTES-PYRÉNÉES par Castelnau-Rivière-Basse et Maubourguet. On obtient ainsi une sorte d'ellipse dont la partie inférieure est occupée par *baye*¹⁾, et la partie supérieure (celle du GERS et des cantons de Castelnau et Maubourguet) par *baje*.

La forme primitive est certainement *baye*, dont *baje* n'est qu'une sorte d'adaptation phonétique, conforme à la prononciation du sud de l'Armagnac. Mais d'où provient *baye* lui-même? Il est évident qu'il n'est pas une forme originelle: c'est un infinitif qui a dû être refait à un moment donné sur les formes du futur telles que *bayran* dont j'ai cité plus haut un exemple ancien, et qui est, lui, le représentant régulier de *vadère-habent*. Je n'ai malheureusement trouvé jusqu'ici dans les textes aucun point de repère qui me permette de préciser un peu l'époque à laquelle ont commencé les reformations de ce genre. Mais ce qui est certain, c'est qu'elles ne se bornent pas à *baye*; elles s'appliquent aussi à des infinitifs comme *creye*, *beye* (pour *credère*, *vidère*), etc.²⁾,

1) C'est de cette forme naturellement que se servent les poètes de la région. Ainsi Nabaillet [Dr Dejeanne] qui est de Bagnères écrira dans sa traduction des Fables de La Fontaine: *Soy bayut esto anado* (Le Loup et l'Agneau, p. 87). A Gerde qui est tout près de Bagnères, Philadelpho [M^{me} Riquier] dit de même: *E quand sere baiut en de plagnos* (Chansons d'Azur, II, p. 14). Cf. dans ses *Brumos d'Autouno* les formes *caye*, *baye*, p. 1; *cayudo*, p. 17; *créye*, p. 25, etc.

2) On doit aussi, pour la reformation de ces infinitifs, faire entrer en ligne de compte l'influence de 1 sg. indic. pr. *bey* (= *video*), *crey* (= **credio*) et du subjonctif *beya* (= *videam*) qui étaient réguliers. Il est possible que l'évolution de *vadère* s'en soit également ressentie.

que nous trouvons non seulement en Bigorre, mais beaucoup plus à l'est, dans le pays d'Aure, dans le Comminges et le Nébouzan, jusqu'à Aspet, Salies-du-Salat, Saint-Gaudens, — c'est-à-dire dans toute une région où la persistance du type *nascère* ne nous permet pas d'entrevoir comment y eût évolué *vudère*. Ce qui est assez notable encore c'est qu'à *creye* et *beye* ne correspondent pas dans le sud de l'Armagnac, comme on aurait le droit de s'y attendre, des infinitifs **creje* et **beje*: c'est des formes *creze* et *beze* qu'on continue à se servir par là.

* * *

Restent les deux formes les plus répandues — et celles-là primitives en un sens — *bade* et *baze*, dont je dois indiquer la répartition, la première étant à l'ouest celle du Béarn et des Landes maritimes, tandis que l'autre est celle de l'Armagnac et du Bazadais. Je vais tracer du reste la ligne approximative qui sépare les deux régions, en allant du sud au nord, et en partant des environs de Lembeye (où commence la zone de *baye* précédemment délimitée). On trouve la forme *bade* dans les BASSES-PYRÉNÉES à Thèze et à Arthez; dans les LANDES à Hagetmau et à Saint-Sever; puis la ligne passe entre Tartas (*bade*) et Mont-de-Marsan (*baze*), entre Morcenx (*bade*) et Labrit (*baze*); on gagne de là Sabres et Sore qui ont *bade*.

Remarquons d'ailleurs que l'opposition entre *bade* et *baze* nous reporte à un des traits fondamentaux de la phonétique gasconne, si fondamental qu'on peut s'étonner qu'il n'ait jamais été mieux mis en relief¹). Tandis que le *d* intervocalique a passé dans tout le midi de la Gaule à une fricative sonore interdentale, puis de là à *z* (et le premier de ces changements remonte haut, vraisemblablement à l'époque de l'Empire romain, comme le montre l'opposition entre le provençal *suzar* et *mudar*), ce même *d* est resté intact dans une partie du Sud-Ouest. La question est trop complexe pour que j'en aborde ici le détail²). Cependant comme dans le cas du verbe *bade*, soit au sud (à cause de la diffusion de *baye* et de *neche*), soit au nord (à cause également de la diffusion de *neche* dans le Bordelais), les faits nous sont en quelque sorte masqués, je vais au moins prendre un autre mot qui

1) Le fait par exemple semble avoir jadis échappé à M. Luchaire, et M. Meyer-Lübke n'en dit rien non plus dans sa Grammaire. Depuis, M. Zauner l'a relevé (*Zur Lautgeschichte des Aquitanischen*, § 14), mais les indications topographiques qu'il donne sont insuffisantes. Cf. aussi la brève mention faite par Grandgent, *Old Provençal*, p. 49.

2) Voir les observations que j'ai présentées à ce sujet dans la *Revue Critique*, année 1898, I, p. 509.

nous permettra de mieux constater quelle est-actuellement la portion de la zone gasconne où *d* intervocalique conserve un son explosif.

Prenons, je suppose, l'infinitif latin *sudare*: il est représenté en Gascogne soit par *suda*, soit par *suza*. Or voici en allant du sud-est au nord-ouest les derniers chefs-lieux de cantons où je rencontre la forme *suda*. Ce sont d'abord dans l'ARIÈGE Castillon; dans la HAUTE-GARONNE Salies, Saint-Martory, Cazères, Rieux, Le Fousseret, Boulogne, Montréjeau; dans les HAUTES-PYRÉNÉES Labarthe, Bagnères-de-Bigorre, Ossun; dans les BASSES-PYRÉNÉES Montaner, Thèze, Arthez; dans les LANDES Hagetmau, Saint-Sever, Labrit, Sore; dans la GIRONDE Belin, Podensac, Targon, Créon, Le Carbon-Blanc, Saint-André-de-Cubzac. Voici d'autre part, en partant de la même région et en suivant la même direction les premiers chefs-lieux de cantons où apparaît la forme *suza*. Ce sont dans l'ARIÈGE Oust, Saint-Girons, Saint-Lizier, Sainte-Croix; dans la HAUTE-GARONNE Montesquieu-Volvestre, Carbonne, Rieumes, l'Isle-en-Dodon; dans les HAUTES-PYRÉNÉES Castelnau-Magnoac, Lannemezan, Tournay, Tarbes, Vic-de-Bigorre; dans les BASSES-PYRÉNÉES Lembeye, Garlin, Arzacq; dans les LANDES Geaune, Grenade, Mont-de-Marsan, Roquefort; dans la GIRONDE enfin Captieux, Saint-Symphorien, Villandraut, Langon, Cadillac, Sauveterre, Branne, Libourne, Fronsac.

Si l'on veut bien se donner la peine de suivre sur une carte les deux lignes que je viens de tracer, on les verra se développer à peu près parallèlement. C'est dans l'étroit espace laissé entre deux qu'il y aurait lieu de chercher les points exacts où actuellement le *d* latin intervocalique conserve un son explosif: j'ai seulement jalonné le terrain. Encore est-il juste d'ajouter que, dans cette bande intermédiaire, l'usage ne laisse pas d'être un peu indécis, et qu'on y rencontre aussi des localités où la dentale en est à l'étape fricative du *th* doux anglais¹⁾. C'est donc en somme tout le long des Pyrénées depuis Castillon, puis en Béarn, et dans la partie de la zone qui borde à l'ouest l'Océan, englobant Bayonne, Dax, Bordeaux, que le son primitif est resté intact.

*

*

*

Je n'ai plus qu'à donner brièvement quelques indications sur la valeur qu'ont les voyelles du gascon *bade* (ou *baze*, *baye*, *baje*). Et je noterai tout d'abord que l'*a* accentué y est uniformément un *a* palatal et bref.

1) Un de mes anciens élèves, M. G. Millardet, doit publier bientôt les résultats d'une enquête minutieuse faite sur place dans le Marsan et l'Albret: pour ces régions, le point que j'indique et bien d'autres seront alors complètement élucidés.

Quant à la finale, elle est un ɛ̃ (fermé et très bref) dans la majeure partie de la zone gasconne, ainsi dans l'Ariège, la Haute-Garonne, le Tarn-et-Garonne, le Gers, les Hautes-Pyrénées. Il en est encore de même dans les Basses-Pyrénées: toutefois il y a par là des localités où le son de cette finale est particulièrement faible, presque ɛ , notamment à Aramits, Arthez, Orthez. On a nettement ɛ en se rapprochant de l'embouchure de l'Adour, à Bidache, à Bayonne; et il en est de même pour tout le département des Landes¹⁾, sauf dans une partie de la Chalosse (*badɛ̃* à Peyrehorade, Mugron, Amou, *bazɛ̃* à Geaune) et à la lisière est, du côté de Gabarret. La Gironde présente *badɛ̃* à la pointe du Médoc; *bazɛ̃* seulement à Auros et à Bazas, car le reste du Bazadais a plutôt *baze*, y compris Hueilès, Bouglon et Le Mas-d'Agenais qui se trouvent dans le Lot-et-Garonne.

Je ne veux point insister non plus sur la conjugaison moderne du verbe: on en trouvera les éléments indiqués avec une précision suffisante dans le Trésor du Félibrige (s. v. *base*). Il faut ajouter seulement que cette conjugaison se conforme au radical de *baye* dans la région décrite plus haut, et aussi qu'en Béarn, à côté de 3 sg. indic. pr. *bad*, paraît encore exister *bait*: on trouve cette forme notamment dans certains Noëls²⁾.

1) J'ajouterai que cet ɛ final a sporadiquement dans les Landes une tendance à s'effacer complètement, tandis qu'au nord-ouest du département, par exemple à Pissos et à Parentis-en-Born, il se renforce au contraire en ɛ̃ .

2) Ainsi à la p. 30 des *Cantiques Gascons* (Pau, Vignancour, 1818): *Diu bait per nous sauba*, etc.

Provenzalische Beichtformel.

Von

Hermann Suchier in Halle.

Als ich in meinen Denkmälern provenzalischer Literatur und Sprache, Band I, Halle 1883, S. 98—106, eine Beichtformel zum Abdruck gebracht hatte, teilte mir Camille Chabaneau mit, ein ähnlicher Text stehe in der Handschrift français 11795 der Pariser Nationalbibliothek, wie ihm Herr Professor Germain in Montpellier mitgeteilt habe. Chabaneau hat darauf diese zweite Beichtformel in der Historie générale de Languedoc par Devic et Vaissète, tome X, 1885, S. 402 kurz erwähnt. Auf seine Anregung hin schrieb ich den Text ab und gebe ihn hier heraus. Beiden Formeln liegt, bis auf ein paar Abweichungen, der selbe lateinische Text zu Grunde, den ich freilich nicht nachweisen kann; doch sind die beiden Übersetzungen von einander unabhängig.

Die Beichtformel ist hinter den Coutumes de Montpellier von einer Hand des XIII. Jahrhunderts geschrieben. In der selben Gegend, dem Département des Hérault, scheint auch die von mir früher herausgegebene Fassung aufgezeichnet zu sein.

Unmittelbar hinter der Beichtformel findet sich in der Handschrift 11795 der Eintrag:

m^o cc^o lxxxii^o f. ix. kl'. decembr. isti scriptores intrauerunt domum consulatus f. G. Raseire. P. de . . . noua. Añ. de Còdoms. Jaç. Melcl. Steph's. Moun'ii. Martinus Rubl.

Die Handschrift ist vom Buchbinder verbunden, indem die Blätter clxviii—clxxxx hinter das Blatt ccxx^{ter} geheftet sind.

Die lateinischen Überschriften und Stellen im Text habe ich nicht berichtigt, da die Berichtigung fast immer auf der Hand liegt (in-cessu für incensu 8 u s. w.). Die Überschriften sind in der Handschrift rot.

[Bl. clxviii^r].

Hec est confessio generalis, quam debet facere quilibet fidelis semel vel bis in anno et maxime in articulo mortis.

1. *Vgl. 1—3¹*.

In nomine domini nostri Ihesu Christi amen. Eu fort peccaire e non dignes fas ma colpa e ma cofession a dieu nostre senhor e a madona sancta Maria maire de nostre senhor Jhesucrist.

2. De quinque sensibus corporis.

Vgl. 3—8.

A dieu e a vos, car paire, cofes e manifeste que ieu ai fallit e offendut dieu nostre senhor motas de vegadas, e m'arma e homes e femenas, en totz e ab totz los .v. sens corporals, quez el m'a prestat ni donat.

3. De quinque sensus.

Vgl. 8—9.

So es en vezer, en auzir, en gostar, en parlar, so es tocatz, que pertien a tot lo cors, e en odoran.

4. De visu et auditu.

Vgl. 9—13.

En vezer e en auzir ai offendut e pecat, car motas vegadas ai vistas e auzidas malvestatz, deslialezas, envejas, bauzias, tracions, e motas d'autras folias e malezas non degudas e non legudas e motz pecatz.

5. De gustu.

Vgl. 203—208.

En gostar ai pecat e fallit, car ieu motas vegadas ai manjat e begut que non m'avia obs, e en las horas que non degra. E del trop manjar e del trop beure per aventura esdevenion me crapulas e ebriëtat e pollucions e movemens de ma carn, [e] e qu'en parlava mais que non degra e que non dizia ni fazia mon orde ab aquel entendement ni ab aquella devocion que ieu degra.

6. De odoratu.

Vgl. 13—16.

En odorar ai fallit e pecat mantas ves, car ieu me delechava en bonas odors, en flairors don avia alguns delietz a mon cors e bons sabers.

1) Diese Verweise beziehen sich auf die in meinen Denkmälern provenzalischer Literatur und Sprache I 98—106 gedruckte Beichtformel. Die Zählung der Paragraphen steht nicht in der Handschrift.

5, 4 Hs. mas carns, beide s sind punktiert. — 6, 2 mon, die Buchstaben on sind von anderer Hand zugesetzt.

7. De tactu.*Vgl. 16—18.*

En tocar ai peccat e fallit motas ves, car tocava o abressava o baizava don avia alcuns delietz e bons sabers e movemens de mas carns.

8. De incensu pedum.*Vgl. 18—26.*

Per anamen de pes eusamen ai fallit mantas ves, car portavon me e motas follias e en malezas e en diversas malvestatz. Et en cal que manieira ieu peccaire aic fallit ni peccat per aquestz o en aquestz .v. sens de mon cors ni per escomprendemen de luxuria ni per anamen de mos pes, fas ne ma colpa a dieu nostre senhor e a madona sancta Maria e a vos, car paire.

9. De .x. preceptis.*Vgl. 27—28.*

Cofes a dieu e a vos, car paire, que ieu ai pecat e offendut dieu nostre senhor en totz e encontra totz los .x. comandamens de la lei.

10. De primo precepto.*Vgl. 29—34.*

Premieiramens en aquel comandamen que dis Non adorabis deum alienum; et ieu fort peccaire ai mantas ves [*Bl. clxviii*] per aventura nostre senhor desconogut e renegat, crezens devins e devinas, gardans dias e horas, crezen auguradors o encantadors o sallidors o nigromantians, conjuracions o alcunas metzinas, e enaichi avia mais de fe en las creaturas que el nostre creator dieu, que creet e formet tot can es.

11. De secundo precepto.*Vgl. 34—40.*

Eusamen ai pecat e fallit el segon comandamen que dis Non accipies nomen domini dei tui in vanum. Et ieu peccaire ai motas ves jurat e passat mos sacramens e mos votz e mos covinens e sacramentejat e desconogut lo benezecte nom de nostre senhor e de sa dossa maire nostra dona sancta Maria en van e per nonren, e en motz locx donant mal issemples a las autras gens.

7, 1 *Hs.* peccat, *ähnlich* 24 — 9, 2 *Hs.* comanēs — 10, 5 nigromatians

12. De .iii^o. precepto.*Vgl. 40—46.*

Eusamen ai fallit e peccat contral ters comandamen que dis *Memento ut diem sabati sanctifices*; car ieu ai fallit e esvazit e enfrais motas vegadas per me o per autre, que fazia algunas obras o las fazia far lo sang dimerge e las sanctas festas dels sieus sans contra les establimens de sancta glieiza. E ai motas lajezas, motas follias, motz peccatz fatz e ditz en aquels sanctes dias.

13. De .iiii^o. precepto.*Vgl. 46—53.*

Ai eussamen peccat e fallit contra lo cart [v] comandamen que dis *Honora patrem tuum et matrem tuam*. Ieu peccaire non ai portada aquella honor ni aquella reverencia que degra a mon paire carnal e esperital e a ma maire, car ieu lur ai fag e dig motas vegadas lurs enuetz e lurs desplazers, mandata synodi non servando nec eis ut decet obediendo.

14. De quinto precepto.*Vgl. 53—60.*

Encontra lo quin comandamen ai ieu peccat eusamen, que dis *Non occides*; e ieu peccaire ai per aventura mort en mon cor e en ma penssa so quem plagra, om plazia destruëmen o mort d'alcuns homes o d'alcunas femenas, o que pogra donar ajuda o aïtori, que non o volia far ni o fazia, per me ni per autres, ieu que pogra aver poder e mandamen, sym volgues.

15. De .vi^o. precepto.*Vgl. 60—64.*

Encontra lo seizen comandamen ai peccat mantas ves e fallit, que dis *Non meccaberis*; car, en cal que manieira hom o femena obre o pesse ab sa carn per luxuria estiers matremoni, enaissi con ieu ai fag motas vegadas per aventura encontra aquest comandamen.

16. De .vii^o. precepto.*Vgl. 64—68.*

Contra lo seten comandamen ai peccat motas vegadas e fallit, que dis *Non facies furtum*; car per aventura ad alcuns homes o ad

12, 6 aquel. — 13, 2 Ieu, 1 ist *Initiale*, obwohl es im Innern der Zeile steht — 14 *Hs.* quanto — 15, 3 tilge con — 16, 2 alcun.

alcunas femenas ai sostrag per fals dig o per me o per autres sa propria cauza o bon nom o bo-[*Bl. clxx*]-na fama o autras proprias soas causas.

17. De .viii°. precepto.

Vgl. 68—73.

Eusamen contra lo .viii. comandamen a peccat e fallit motas ves, que dis Non dices contra proximum [*sic*] tuum falsum testimonium; car per aventura ieu ai mentit e portat falsas guerentias contra ma conscientia contra alguns homes o contra algunas femenas, per que perdien lur cauza o lur fama o lur bons amix o amigas.

18. De nono precepto.

Vgl. 73—79.

Contra lo .viii. comandamen ai peccat e fallit motas vegadas, que dis Non concupicies uxorem proximi tui nec mulier maritum. Car per aventura ieu ai cobezejat que volgra aver o tener a ma voluntat las mollers d'alguns homes, o femenas de religion que devon esser espozas de Crist.

19. De .x°. precepto.

Vgl. 79—84.

Contra lo .x. comandamen de la lei ai peccat e fallit motas ves, que dis Non concupicies rem proximi tui, non servum, non ancillam, non bovem, non azinum; e cum nos motas ves per aventura ai cobezejat e dezirat aver la propria cauza de mon vezin o de ma vezina o son cirven o son sers o sa serva, son home o sa femena, sos bucus o sas autras bestias, e amera o mais aver a me que a se.

20. Conclusio.

Vgl. 84—93.

E totas aquestas manieiras que ai dichas e autras motas que s'entendon o podon en-^o-tendre en aquestz .x. comandamens que ai ditz de la lei que dieus donet a Moÿzen, e Moÿzes al pobol de part de dieu nostre senhor, ieu fragils peccaire e cruëls ai offendut dieu nostre senhor e m'arma motas ves. E en cal que manieira ieu aja fallit ni peccat en aquestz ni contra aquestz .x. comandamens, fas ne ma colpa e ma confession a dieu nostre senhor e a madona sancta Maria e a vos, car paire.

16, 3 fal — 19, 3 cum nos ist sinnlos — 20, 1 E] *He. C*; 2 lentendon.

21. De .vii. operibus carnalibus misericordie.

Vgl. 94—103.

Sai e conose e manifest que ieu ai peccat e fallit motas ves contra las .vii. carnals obras de misericordia, que son: albergar los paupres de Crist, paicher, abeuzar, vestir, deslieurar los prezes e los encarceratz, vizitar los malautes, sebellir los mortz e seguir a lurs sobouturas. E ieu peccaire son avutz neegligens e desconoichens, car non ai complidas motas ves aquestas .vii. obras carnals de misericordia, que o pogra ben far.

22. De tribus operibus spiritualibus misericordie.

Vgl. 103—105.

Ieu ensamen las autras tres obras esperitals de misericordia non ai fachas ni complidas, aissi con degra, con pogra far.

23. De .i°. opere spirituali.

Vgl. 107—111.

En la premieira obra esperital ai peccat e fallit; car non ai volgut perdonar motas ves a cels o a cellas, que m'era vejaire que m'ageson offendut en fag o en [*Bl. clxxi*] dig per maleza.

24. De .ii°. opere spirituali.

Vgl. 111—115.

En la segunda obra esperital de misericordia ai peccat e fallit; car non ai castiat ni repres fols homes o follas femenas, cant fazion o dizion so que non degron o so que era contra nostra fe o contra orde o contra honestat, que o degra o pogra far.

25. De .iii°. opere spirituali.

Vgl. 115—123.

En la tersa obra esperital de misericordia ai fallit e peccat; que non ai ensenhat ni mostrat de fag ni de dig ni per bona vida ni per bons captenemens lo ben que ieu pogra ni degra.

E en cal que manieira ieu aja fallit ni offendut dieu nostre senhor ni m'arma en aquestas .x. obras de misericordia, fas ne ma colpa e ma cofession a dieu nostre senhor e a madona sancta Maria e a vos, car paire.

26. De .xii. articulis catolice fidei.

Vgl. 124—139.

Eussamen, si ieu anc falli ni pecquiei ni duptiei negun temps en tota ma vida en alcun e en totz los .xii. articles de nostra fe catholica;

21, 1 conoss 3 deslieurat 6 aquestatz — 22, 1 Nen ieusamen

enaichi con se conten el Credo in deum, so es: Crei en dieu lo paire tot poderos, creator de cel e de terra; e en Jhesucrist fill devinal, nostre senhor, le cals es cocuputz de san esperit e natz de sancta Maria verge, tormentatz sutz Pons Pilat, crucifigat, mort e sebellit, deichendet als enferns, e al ters dia resuscitet de mort, pojet als cels, sezens [°] a la destra de dieu lo paire omnipoten, e d'aqui es venidors jutgar los viefs els mortz. Eusamen, si ieu anc duptiei ni non creziei en alcuna manieira el sang esperit ni en sancta glieiza catholica ni la comunitat dels sains ni la remission dels pecadors ni la resurrexion de nostres corses ni en la vida perdurabla que li amic de dieu auran en l'autre segle amen.

27. Conclusio.

Vgl. 139—145.

Et en cal que manieira ieu aja fallit ni aja duptat ni aja offendut lo paire el fil el sans esperit, que aquestas tres personas es .i. dieus e .i. senhers, nostres salvaires, nostre rezemeires, nostre guizaires e nostres jutgaires: fas ne ma colpa a dieu nostre senhor e a madona sancta Maria e a vos, car paire.

28. De .vii. sacramentis ecclesiasticis.

Vgl. 146—156.

Conosc e sai ben que motas ves ai peccat e fallit contra los .vii. sagramens de sancta glieiza. En baptisme que non aja gardada ni servada ma fe ni ma crezenssa, enaichi con aqui o promis per me al sancte baptisme. Penitencia non ai tenguda ni servada, enaichi con hom la m'avia enjuncha mantas ves. Lo sans sacrifici, so es lo cors de nostre senhor Jhesucrist, non ai avut ni receput ab aquella reverencia ni ab aquella honor que degra. [Bl. clxxii^r] Orde non ai gardat ni servat ab aquella onestat que degra ni pogra. Matremoni, confirmacion, extrema oncion non ai per aventura crezut ni gardat ni servat ab aquella entencion ni ab aquella crezensa que degra.

29. Conclusio.

Vgl. 156—159.

Et en cal que manieira ni forma ni entendemen ieu aja offendut ni peccat en aquestz .vii. sagramens de sancta glieiza, fas ne ma colpa a dieu nostre senhor e a madona sancta Maria e a vos, car paire.

26, 3 Crei *fehlt* 4 devinal] delunéal 7 al] als 11 savis; dels pecadors] viell. zu ändern in dels pecatz.

30. De .vi. peccatis criminalibus.

Vgl. 160—162.

Eusamen, si ieu anc falli ni pecquiei per alcuns o per totz los .vi. peccatz criminals, so es per omicidi, per perjuri, per adulteri, per sagrilegi, per latroni, per falsa guerentia.

31. De .vii. peccatis mortalibus.

Vgl. 165—167.

O si hanc falli ni pecquiei per alcuns o per totz los .vii. peccatz mortals, so es per erguell, per enveja, per ira, per accidia, per avareza, per crapula o per luxuria, fas ne ma colpa a dieu nostre senhor e a madona sancta Maria e a vos, car paire.

32. De continuis peccatis.

Sai veramen e conosc en cert que totz dias pequi e fallix continvams, e de nuetz e de jorns, en erguell, en negligentia, en cobezeza, en vana gloria.

33. De superbia.

Vgl. 167—176.

En erguell ai peccat e pequi e motas manieiras, car ieu me don orguell a la vegada de mon linhatge o de mos parens o de [^v] mos amix o de ma belleza o de mon legir o de mon cantar o de mon saber o de ma dignitat o de mon aministrar, que ho eug miels far que autre hom, o per mon orguell son avut desobediens a mos majors o desmezurava o apremia per fag o per dig aquels o aquellas, ho o fera volontiers, si poges, que vejaire m'era que non o degra far.

34. De invidia.

Vgl. 176—182.

En eveja ai peccat motas ves, e pequi en motas manieiras e pecqui totz jorns, car motas ves ai envejat can vezia alcun ben o alcuna bona obra o bona vertut en ome o en femena, ben dir o far ben, quem desplazia, e volgra mais que fos en me que en lui; o can que fos onra o profietz d'autre o d'autra, n'avia enveja em desplazia e n'avia dolor en mon cor.

30 .vi. durch *Rasur* aus .vii. — 31, 1 han 2 auazera 3 luxiria — 32, 1 Cai 2 cobeze(ra punktiert)za. 3 Auf gloria folgt, punktiert, 7 en negligencia — 33, 7 mera o que.

35. De cupiditate.*Vgl. 182—187.*

En cobezeza falli e pecqui tot jorn e ai motas ves fallit, cobezejan o desiran aver aur, argen, anels, peiras precioras, onors, riquezas, manentias, aministracions, dignitatz e autras possessions justas e non-justas, e ai per cobezeza pres e avut e retengut contra orde e contra ma recgla senes licentia de mos majors, ganren ves, motas cauzas.

36. De vana gloria.*Vgl. 187—190.*

En vana gloria ai motas ves fallit e pecqui tot jorn, car ieu me ai donat, [*Bl. clxxiii^r*] em doni tot jhorn, vana gloria de mon cantar, de mon legir, o en rieire o en jogar, dizens esquerns e vanezas, adulacions, detraccions de mos fraires o d'autres homes, per so que plages a las gens, om donava vana gloria, cant hom portava honor o reverentia om temia om duptava, o cant hom me vezia om vizitava, o cant hom me fazia alcun servizi o ieu lo fazia ad autre home o femena.

37. De negligentia.*Vgl. 216—225.*

En negligentia ai fallit e peccat en motas manieiras e falli tot jorn; car can fas mon mestier, non lo fas ab aquella devocion ni ab aquel entendemen que deuria, ni garde ni serve mon orde ni ma religion ni mon abite ni mon silenci, paupertat, honestat, obediencia, enaichi con mon ordes ni ma religion o volria ni promes o ai a dieu nostre senhor; pogra aver, o poiria, motas ves ben far o fag far o dir, far tener orde, religion e ospitalitat el luec que m'es comandatz, que reman per ma negligencia.

38. Conclusio.*Vgl. 225—228.*

Et en cals que manieiras, en cal que forma, en cal que voluntat, ab cal que deliberacion ieu aja fallit ni peccat ni offendut nostre senhor ni m'arma, fas ne ma colpa e ma confession a dieu nostre senhor Jhesucrist e a madona sancta Maria e a vos, car paire.

39. [°] De .iiiior. virtutibus principalibus.*Vgl. 229—231.*

Be conosc e sai ieu e confes que motas ves ai fallit e pecat en-
contra las .iiii. vertutz principals que son e devon esser en me.

37, 5 mon von anderer Hand zugesetzt — 39, 1 Re gonosc.
Romanische Forschungen XXIII. 1.

40. De fortitudine.*Vgl. 238—240.*

En forsa ai peccat que non ai contrastat als vizis ni als peccatz ni a las temptacions ab la forsa ni ab lo poder que degra.

41. De sapientia.*Vgl. 232—234.*

En sabiëza ai peccat, car non ai fag ni dig so que fazia ni dizia ab la sabiëza ni ab la discrecion que degra.

42. De justicia.*Vgl. 234—238.*

En drechura ai peccat e fallit motas ves, car ieu peccaire motas ves ai donat sentencias e correccions e jutgat homes e femenas en fag o en dig non segon razon, ni en me mezeus non ai punit ni justiziat mos peccatz ni mos fallimens ab aquella derechura que degra, ni tengutz fora.

43. De temperantia.*Vgl. 241—243.*

En atempransa ai fallit e peccat motas ves, car non ai avut l'atempramen ni la mezura en mos fatz ni en mos ditz que pogra ni degra.

44. Conclusio.

Et en cals que manieras ieu ai fallit ni peccat contra aquestas .iiii. vertutz principals, fas ne ma confession a dieu nostre senhor Jhesucrist e a madona sancta Maria e a vos, car paire.

45. De diversis peccatis confesio generalis.*Vgl. 261—271.*

Confessi e manifesti que ieu ai fallit e peccat en effranhemen de mos votz, en covinens, en dejunis, en establimens, en sagra-[*Bl. clxxiii*]-mens, en penitencias, en donans saupudamens mals concels, semenau discordias e non pacifians can pogra, e vodan non discretamens a mos fillols e a mas fillolas que non ai ensenhat Paternoster ni Credo en deum, enaichi con fora tengutz, e que ai destout motas ves a ma mainada e ad d'autres que non anesson a glieiza ni auzisson lur mestier de nostre senhor, en donant alonguis e dilacions a plajezes non drechurieramens, e ma veritat que ai celada la on la degra manifestar motas ves.

40, 1 En forsa] *Hs.* nur Et 2 *Hs.* for, es ist dann auf dem freigelassenen, zu grossen Raume von anderer Hand zugesetzt. — 45, 5 fillos. 8 donat. 9 e undeutlich, da Loch im Pergament.

46. De .vii. etatibus cum concluzione.

Vgl. 272—284.

Et en cals que manieiras e en cals que formas e ab cal que entendemen ieu aja fallit ni dieu offendut nils sieus ni m'arma ni homes ni femenas en alcuna o en algunas de las .vii. etatz las cals son: infancia, puericia, adolescencia, juventus, senectus, decrepita etas et senium, so es en perpessan, artan, estiman, dizen, fazen, complen, parlan, calan, jogan, rizen, cantan, ligen, dormitan, dormen, vellan, anan, estan, viven, pauzan, jazen, manjan, beven, envidan, accullen, en donan, en prenden, tocan, odoran, gostan, auzen e vezen: fas ne ma colpa e ma cofession a dieu nostre senhor, al paire e al fill e al sang esperit, e a madona sancta Maria, a monsenhor [°] san Michel e a totz los archangels, a san Johan Baptista e a totas las patriarchas e las prophetas, a mosenhor san Peire e a san Paul e a totz los apostols, a mosenhor sang Esteve e a totz los martirs, a mosenhor san Martin e a totz los cofesors, a madona sancta Maria Magdalena e a totas las verges, e a totz los sans e a totas las sanctas de dieu nostre senhor. E a vos, car paire, me ren cofes e culpables dels peccatz qu'ieu ai fag ni ditz ni vitz ni auzitz ni consentitz ni pensatz ni cosiratz de la ora que fui batejatz entro en aquesta hora. Senher dieus, mia colpa! Senher dieus, merce ajas de me! Senher dieus, perdona me mos peccatz e mos fallimens! Amen.

46, 2 nil 3 femena 8 ac tullen 9 die 13 martris 15 dien, u ist zu die später zugeschrieben.

Bemerkenswerte Wörter und Wortformen.

aïtori 14, 4 *Hilfe*, gewöhnlich ajutori.

artar 46, 5 *Mistral*, unter arta, erklärt das Wort mit „irriter“.

destruëmen 14, 3 *Zerstörung*.

escomprendemen 8, 4 *Entflammung, Erregung*.

latroni 30, 3 *Diebstahl*, sonst gewöhnlich laironici.

pesse 15, 3 3. Sg. Prs. Subj. von peccar, lat. peccet.

plajezes 45, 8. Der Sg. liegt vor im afz. plaideis „Anwalt“, das Godefroy's Dict. aus Girart de Rossilhon belegt. Die prov. Form lautet plajes oder plaides, nicht plaide wie Raynouard im Lexique roman unrichtig angesetzt hat, und findet sich, ausser an der von Raynouard zitierten Stelle, auch in den Gedichten des Guillem Anelier von Toulouse ed. Gisi, Solothurn 1877, S. 37 Vers 32: Qar puois noi val plaides c'om hi atraia.

sallidors 10, 4 entspricht dem asaliadors der Beichtformel in den Denkm. Verwiesen sei auch auf saludadors, das in der Revue des sociétés savantes 1867, I, S. 296 besprochen und erläutert ist.

tocatz 3, 1 *Tastsinn*. Vielleicht aus tocars entsteht.

L'idiome limousin dans les chartes, les inscriptions, les chroniques.

Par

Alfred Leroux de Limoges.

Il ne saurait être indifférent à l'histoire de la littérature provençale et il est sûrement utile à l'histoire de la langue de connaître en quelle mesure et dans quels cas les idiomes locaux se sont manifestés par écrit. Cette recherche, nous l'entreprenons ici en complétant, en développant, en transformant surtout le tableau succinct, que nous avons publié en 1891, dans la *Revue des langues romanes* (XXXV, 403 et ss.), des documents d'archives, des inscriptions et des chroniques rédigés dans le parler usuel, pendant le moyen âge féodal, sur le territoire de la Marche et du Limousin¹). Les informations dont nous disposons ne nous permettent pas d'étendre plus loin nos investigations.

Ainsi délimité, le sujet que nous traitons ne saurait plus être tenu pour prématuré. Depuis 1891 il a reçu par la publication du *Cartulaire du consulat de Limoges* un appoint considérable de textes datés. Et c'est justement à M. Camille Chabaneau que revient le mérite de cette savante publication.

Abbeyes et Prieurés.

C'est une question que l'on peut débattre, de savoir si l'emploi de l'idiome vulgaire s'est introduit dans les contrats par les abbeyes ou par les seigneuries laïques. — A priori on est tenté de croire que c'est par les seigneuries, dont les chefs ignoraient le latin non moins profondément que leurs tenanciers. Il semble cependant résulter des docu-

1) C'est-à-dire le diocèse de Limoges d'avant 1318, correspondant actuellement aux départements de la Haute-Vienne, de la Creuse et de la Corrèze, outre quelques lisières passées au Périgord, à l'Angoumois à l'Auvergne etc.

ments mi-partis latin et limousin, qui précèdent cette innovation qu'elle vint des abbayes et des prieurés, par cette raison peut-être que l'organisation de l'exploitation agricole et de ses conditions juridiques avait marché plus vite entre les mains des moines qu'entre celles des barons féodaux. Si tant de lièves, de censiers et de contrats renoncent au latin, c'est que propriétaires et tenanciers entrevoyaient déjà qu'ils avaient un égal intérêt à se comprendre à chaque reddition de comptes. Peut-être même pourrait-on induire de ce renoncement que les moines avaient affaire à d'anciens serfs affranchis, qui voulaient voir clair dans leurs obligations.

Donation du mas Mauger à l'aumônerie de St. Martial de Limoges. — XI siècle.

Publ. par A. Leroux, *Doc. histor. sur la Marche et le Limousin*, II (1885), p. 4.

Donation du mas de Beaune à l'aumônerie de St. Martial. — XI siècle. Publ. par A. Leroux, *Doc. histor.* . . . II, p. 5.

Donation de droits de justice à l'aumônerie de St. Martial. — XI siècle (?).

Publ. par A. Leroux, *Doc. histor.* . . . II, 21.

Donation de l'église de Rilhac à l'abbaye de St. Martial. — XI siècle (?).

Publ. par A. Leroux, *Doc. hist.* . . . II, 22.

Donation de la terre de Vaux près Bourganeuf au prieuré de l'Artige près Limoges. — [vers 1125.]

Publ. par A. Leroux, *Invent. des arch. dép. de la Haute-Vienne* (1882), D. 982, et par M. de Senneville dans son édition du cartulaire de l'Artige, *Bull. de la Soc. arch. du Limousin*, XLVIII (1900), p. 329.

Cinq donations faites par les co-seigneurs de Peyrat-le-Château¹⁾ au prieuré d'Aureil près Limoges, sur diverses terres sises dans la Haute-Marche. — Vers 1140. Sc. perdus.

Publ. par A. Leroux et A. Thomas, *Doc. hist. sur la Marche et le Limousin*, I (1883), p. 148—153. Cf. le *Rec. des fac-similés de l'Éc. des chartes*, 4^e fasc. (1887), n° 146, 147 et 148.

Les éditeurs ont daté ces pièces „vers 1200“. M. de Senneville les date „vers 1100“. En réalité, si l'on tient compte des noms de personnes, connus par ailleurs, elles sont de 1140 environ, comme nous l'avons indiqué déjà en reproduisant l'un de ces pièces dans notre histoire du *Massif central*, III (1898), p. 5 et 6.

1) Petite localité du canton d'Eymontiers, à 45 Kil. Est de Limoges.

Donation d'une terre au prieuré de l'Artige — [vers 1150].

Publ. par M. de Senneville dans son édition du cartulaire de l'Artige, *Bull. de la Soc. arch. du Limousin*, XLVIII (1900), p. 329.

Don du pré au Vinet, fait au prieuré de l'Artige. — [vers 1180.]

Publ. par M. de Senneville dans son édition du cartulaire de l'Artige, *Bull. de la Soc. arch. du Limousin*, XLVIII (1900), p. 337.

Don d'argent aux religieux de Mont-Laront [vers 1180].

Publ. par M. de Senneville, *ibid.*, p. 337.

Don d'une rente sur un jardin de St. Junien au prieuré de l'Artige. — [Vers 1180.]

Publ. par M. de Senneville, *ibid.*, p. 337.

Transaction entre David Ardallos et le prieur de St. Gérard¹⁾ de Limoges au sujet de la terre de la Borderie — 1208. Orig. Sc. perdu.

Publ. par A. Leroux, *Rev. des langues rom.*, XXXV (1891), p. 411. Cf. C. Chabaneau, *La langue et la littér. du Limousin*, p. 39 du tirage à part.

Accord passé entre le chapitre de Solignac et les habitants de la ville par devant le vicomte de Limoges, l'abbé de Tulle et un chanoine de St. Etienne de Limoges, touchant le droit de dîme. — 1218. Orig. Sc. perdu.

Publ. par A. Leroux, *Doc. hist.* . . . I, p. 158.

L'acte semble avoir été passé en l'abbaye de Solignac près Limoges. A remarquer que les parties contractantes sont gens d'Eglise pour la plupart.

Investiture d'une maison de Limoges par le prieur de St. Gérard — 1222. Copie.

Publ. par A. Leroux, *Arch. hist. du Limousin*, IV (1892), p. 256.

Accense perpétuelle par l'abbesse et le monastère de La Règle de Limoges de maisons sises à La Chanal, au profil des consuls de la cité et de leurs concitoyens représentés par B. Vidal. — 1233. Sc. perdu.

Publ. par Maurice Ardant dans le *Bull. de la Soc. arch. du Limousin*, XIV (1864), p. 128, — et de nouveau par Louis Guibert dans les *Archives histor. du Limousin*, VII (1897), p. 18.

Vente de terre faite aux Cordeliers de Limoges par un certain Jacques G. — 1264. Orig. Sc. perdu.

1) Il s'agit du prieuré de ce nom sis sous les murs de Limoges.

Publ. par A. Leroux et A. Thomas, *Doc. hist.* . . . I, p. 186. Cf. le *Rec. des fac-similés de l'Ec. des chartes*, 4^e fasc. (1887), n^o 145.

Accord entre le prieur de l'Artige et celui de l'Artige-vieille. — 1489.

Publ. par A. Leroux, *Invent. des arch. dép. de la Haute-Vienne* (1882), D. 993. Cf. D. 498.

* * *

A côté des chartes existent des registres dont il faut aussi tenir compte. Mais les résultats que nous obtiendrons ne seront que partiels. Ils seraient sans doute fort différents si nous possédions les cartulaires, les terriers et les lièves des vingt grandes abbayes et des nombreux prieurés qui couvraient l'ancien diocèse de Limoges.

Cartulaire du prieuré de l'Artige¹). — XII^e—XIII^e siècles.

Publ. par M. de Senneville, *Bull. de la Soc. arch. du Limousin*, XLVIII (1900), p. 291 et ss. Contient quelques chartes dans l'idiome vulgaire, signalées ci-dessus.

Cartulaire du prieuré de Blessac²). — Fin du XII^e siècle. En latin, avec de très nombreux passages en roman.

Ces passages ont été publiés par Ant. Thomas, *Une Mission philolog. dans le dép. de la Creuse* (1879, *Arch. des missions scientif.*, 3. série, V, p. 463—471).

Cartulaire de l'abbaye du Palais-Notre-Dame³). — XII^e—XIII^e siècles.

Inédit. Au British Museum de Londres, add. mss. 19887; copie du XIX^e siècle à la Bibl. nat. de Paris, nouv. acq. lat. 225.

Contient un censier que nous signalons plus loin.

* * *

Censier de l'abbaye du Palais-Notre-Dame. — XII^e siècle.

Ms. au British Museum, add. 19887. Copie du XIX^e s. à la Bibl. nat., nouv. acq. lat. 225. — Signalé par Ant. Thomas, *Arch. des missions scientif.*, 3. série, V (1879), p. 460. Cf. Techener, *Bull. du bibliophile*, 1854, p. 1045.

Rôle des rentes perçues dans la paroisse de Champnétery par le prieuré de l'Artige. — XIV^e siècle.

Signalé par A. Leroux, *Invent. des arch. dép. de la Haute-Vienne* (1882), D. 1030.

1) En la comm. de St. Léonard, arr. de Limoges.

2) Cant. et arr. d'Aubusson (Creuse).

3) En la comm. de Thauron, cant. de Pontarion, arr. de Bourgneuf (Creuse).

Liève du prieuré d'Aureil. — 1451.

Mentionnée par A. Leroux, *Invent. des arch. dép. de la Haute-Vienne* (1882), D. 722.

Liève des rentes dues au prieuré du Bost-las-Monges près Limoges. — 1465.

Signalée par A. Leroux, *Invent. des arch. dép. de la Haute-Vienne* (1882), D. 447.

Liève des fiefs dépendants de la chapelle Ste Marguerite, fondée en l'église St. Pierre du Queyroix à Limoges. — XV^e siècle.

Signalée par A. Leroux, *Invent. des arch. dép. de la Haute-Vienne* (1882), D. 426.

Liève des rentes dues au prieuré de Courrieu, paroisse de St. Symphorien. — 1524.

Signalée par A. Leroux, *Invent. des arch. dép. de la Haute-Vienne* (1882), D. 473.

Registre mi-parti en français et en limousin.

Terrier du prieuré de Maradennes, paroisse de Queyssac en Bas-Limousin. — XVI^e siècle.

Signalé par A. Leroux, *Invent. des arch. dép. de la Haute-Vienne* (1882), D. 555. Contient quelques actes en limousin.

Confréries et Hopitaux.

Pour que l'emploi par écrit de l'idiome vulgaire se généralisât, il fallait une condition nouvelle: la formation d'intérêts collectifs dans les agglomérations urbaines. L'innovation que nous étudions se trouve donc liée en quelque mesure au mouvement communal et corporatif des XII^e et XIII^e siècles.

Or le Limousin a vu fleurir un très grand nombre de confréries de dévotion et de charité. La seule ville de Limoges en a connu une vingtaine pour une population qui, aux plus beaux temps du moyen-âge, n'a jamais dépassé 18.000 âmes. Même elles y apparaissent plus tôt qu'ailleurs, puisque les premières datent de la fin du XII^e siècle, alors qu'en beaucoup d'autres provinces elles n'apparaissent qu'au XIII^e.

On n'est pas sans éprouver quelque surprise de constater que ces confréries, qui sont toutes sous la gouverne du Clergé, renoncent si aisément au latin quand il s'agit de rédiger leurs règlements et de passer des contrats. Il en faut conclure que l'élément laïque y avait la prépondérance et jouissait d'une réelle autonomie en tout ce qui regardait la gestion des intérêts matériels.

Donation faite aux malades de la maison-Dieu de Limoges par noble Foucher de Meiras, chevalier, de la dime assise sur certaine maison du Breuil-Maur, et de la borderie appelée Combelandon. — 1207. Orig. Sc. perdu.

Publ. par A. Leroux, et A. Thomas, *Doc. hist.* . . . I, 157. Cf. le *Rec. des fac-similés de l'Ec. des Chartes*. 4^e fasc. 1887, n^o 142. Breuil-Maur et Combelandon sont des lieux-dits auj. disparus. Le chevalier Foucher de Meiras n'est pas connu. L'acte a été passé à Limoges même.

Donation à la maison-Dieu de Limoges de trois maisons contigues à la tour Boucherie. — 1218. Orig. Sc. perdu.

Publ. par A. Leroux, *Bull. histor. du Ministère* (1894), p. 549.

Vente faite par W. Retgla à la confrérie des Pauvres à vêtir de Limoges de 14 sols de rente sur une maison des barrières de Banxatgier à Limoges — 1229. Orig. Sc. des consuls.

Publ. par A. Leroux, *Doc. hist.* . . . I, p. 164.

Vente faite par Pierre Averos aux bailes de la confrérie des Pauvres à vêtir de Limoges, de 14 sols de rente sur deux maisons sises au-dessous de celle de Pierre Baile en la dite ville. — 1250. Orig. Sc. des consuls.

Publ. par A. Leroux, *Doc. hist.* . . . I, p. 173.

Vente faite par les héritiers de Mathieu de Drouille au prieur de la maison-Dieu de Limoges, de 20 sols de rente sur une maison de la barrière de St. Gérauld à Limoges. — 1251. Vidimus de 1288.

Publ. par A. Leroux, *Doc. hist.* . . . I, p. 197.

Vente faite par Pierre d'Aixe, bourgeois de Limoges, aux bailes de la confrérie de N.-D. du Puy établie à Limoges, d'une rente foncière de 4 sols sur une maison du quartier des Chauchières, pour le prix de 4 livres 5 sols. — Février 1251 (n. st. 1252). Orig. Sc. des consuls.

Publ. par A. Leroux, *Doc. hist.* . . . I, p. 174, et de nouveau par A. Lascombe dans les *Mém. de la Soc. agric. et scientif. de la Haute-Loire au Puy*, VII (1894), p. 221.

Vente faite par Jean Rezis et Guilhelma sa femme, aux bailes de la confrérie des Pauvres à vêtir de Limoges, d'une rente de 5 sols et 2 deniers sur la maison d'un nommé Arigot, pour le prix de 110 sols. — 1254. Orig. Sc. des consuls.

Publ. par A. Leroux, *Doc. hist.* . . . I, p. 175.

Vente faite par A. de Genailiac à J. de Genailiac, son frère, de

deux vignes sises à Piégut et Louyat¹⁾, sous la réserve d'un cens en faveur de la maison-Dieu de Limoges. — Mars 1257 (n. st. 1258). Orig. Sc. perdu.

Publ. par A. Leroux, *Doc. hist.* . . . I, p. 179.

Vente faite par Laurent Maumet, curé de Verneuil, à la confrérie de N.-D. du Puy établie à Limoges, de certaines rentes assignées sur diverses maisons de cette ville. — 1258. Orig.

Publ. par A. Leroux, *Doc. hist.* . . . I, p. 181.

Cet acte présente cette particularité qu'il est la traduction abrégée d'un autre acte latin que nous possédons (impr. *ibid.* p. 179).

Vente faite par A. du Peyrat à la confrérie de N.-D. du Puy établie à Limoges, de 16 sols de cens et 3 livres d'accapt. — 1274. Sc. perdu.

Publ. par C. N. Allou, *Descript. des monuments . . . de la Haute-Vienne* (1821), p. 368 sous la date erronée de 1254; — par A. Chassaing dans les *Annales de la Soc. d'agricult. du Puy*, XXVIII (1867), p. 188; — par A. Leroux, *Doc. hist.* . . . I, p. 189, d'après Allou, — et par A. Lascombe dans les *Mém. de la Soc. agric. et scientif. de la Haute-Loire au Puy*, VII (1894), p. 220.

L'original ne se retrouve plus à Limoges.

* * *

Acte d'institution de la confrérie de N.-D. de Saint-Sauveur en l'église St. Martial de Limoges. — 1212.

Publ. par Roy-Pierrefitte, *Notes sur le culte de la Vierge en Limousin* (1858, p. 35), d'après une copie de Nadaud prise elle-même sur une copie de 1545; — par les éditeurs des *Annales de Limoges dites de 1638* (1872, p. 183), d'après une copie de 1646 prise sur l'original; — par A. Leroux, (*Rev. des langues romanes*, XXXV, 1891, p. 412), d'après l'original de la Bibl. nat., ms. lat. nouv. acq. 2342.

Statuts de la confrérie des Pauvres à vêtir de Limoges. — 1380.

Extraits publ. par A. Leroux, *Invent. des arch. hospit. de Limoges*, (1887), fonds VIII, B. 9 et 10.

Statuts de la confrérie de N. D. du Puy, à Limoges. — 1425.

Publ. par A. Lascombes, *Annales de la Soc. d'agricult. du Puy*, XXVIII (1867), p. 515 — et par A. Leroux, *Chartes, chroniques et mémoriaux* (1886), p. 135.

1) Il y a un hameau de Louyat dans la banlieue de Limoges. Il n'y en a pas auj. du nom de Viégut.

Statuts de la confrérie de la Conception Notre-Dame à Limoges. — XV^e siècle, avec additions du XVI^e s.

Publ. par A. Leroux, *Arch. histor. du Limousin*, III (1891), p. 66-79. Cf. L. Guibert, *Catal. des mss. de la biblioth. de Limoges* (dans le *Catal. génér. des mss* . . . IX, p. 456).

Ces statuts ne comptent pas moins de 63 articles.

Statuts de la confrérie de N.-D. la Joyeuse ou des Pastoureaux à Limoges. — 1481.

Extraits publ. par A. Leroux, *Invent. des arch. hospit. de Limoges*, (1887), fonds VI, E. 1.

Statuts de la confrérie de N.-D. le Joyeuse ou des Pastoureaux à Limoges. — 1490.

Public. partielle par A. Leroux, *Invent. des arch. hospit. de Limoges*, (1887), fonds VI, B 1; — public. intégrale par le même, *Rev. des langues romanes* (XXXV, 1891, p. 417-428).

De tous les statuts de ce genre, ceux-ci sont les plus longs puisqu'ils comptent 67 articles.

Statuts de la confrérie de N.-D. le Joyeuse ou des Pastoureaux. — 1511-19. (Se continuent en français à partir de 1521.)

Publ. par M. F. Delage, *Bull. de la Soc. arch. du Limousin*, LV (1906), p. 563-564.

Statuts de la confrérie de N.-D. de la Conception en l'église de St. Laurent des Trépassés, à Limoges. — XVI^e siècle.

Extraits publ. par A. Leroux, *Invent. des arch. hospit. de Limoges*, (1887), V^e fonds, B. 2.

* * *

Comptes des bailes de la confrérie ou charité Ste. Croix de Limoges. — Vers 1275.

Publ. par L. Guibert, *Confréries de dévotion et de charité à Limoges avant le XV^e s.* (dans le *Cabinet historique*, 1884).

Etat des revenus de la confrérie St. Martial de la Courtine à Limoges. — XIII^e siècle.

Publ. par L. Guibert, *Bull. de la Soc. arch. du Limousin*, XXIX (1881), p. 104.

Etat des revenus de la confrérie des Suaires (*las rendas de las Cheiras*). — XIII^e siècle.

Publ. fragmentair. par L. Guibert, *Bull. de la Soc. arch. du Limousin*, XXIX (1881), p. 106, — et intégral. par M. C. Chabaneau, *Cartul. du consulat* p. 247-258.

Registre de la confrérie des Chandelles établie en l'église St. Pierre du Queyroix à Limoges. — XIII^e-XV^e siècles.

Publ. partiell. par L. Guibert, *Rev. des langues rom.* (XXXV, 1895, p. 414-416). Cf. Chabaneau, *La langue et la littér. du Limousin*, p. 42-44 du tirage à part.

Ce registre (de 62ff.) fut commencé en 1388. Il contient une liève de 1388, des listes de confrères, un court terrier, un inventaire de pièces dont quelques-unes sont du XIII^e s., un relevé de bulles etc. Cf. le *Catal. des mss. du Grand séminaire de Limoges* par L. Guibert (1892, n^o 96).

Registre des comptes de la confrérie du Corps de Dieu. — 1447 et ss.

Signalé par Ant. Thomas, *Invent. des arch. comm. de Limoges* (1882), série GG. 204.

Liève de la confrérie de N.-D. du Puy à St. Léonard, mi partie en latin et en limousin. — XIV^e siècle.

Mentionnée par A. Leroux, *Invent. des arch. dép. de la Haute-Vienne* (en cours), G. 163.

Redditions de comptes par les bailes de la confrérie de N.-D. la Joyeuse ou des Pastoureux. — 1518-36 (Se continuent en français à partir de 1539).

Publ. par M. Frank Delage, *Bull. de la Soc. arch. du Limousin*, LV (1906), 566—577.

Communes urbaines.

Plus encore que les abbayes et les confréries, les communes urbaines ont été les grands propulseurs de l'idiome local en tant qu'idiome écrit. Et il ne pouvait en être autrement. Formées en dehors du clergé, souvent même en dépit de lui, les communes se composaient, à l'origine, uniquement de petites gens: artisans, cabaretiers, bouchers, marchands, bateliers, cultivateurs de la banlieue etc., les vrais créateurs du parler populaire.

En Limousin le mouvement d'affranchissement communal a été faible, tardif, sans ampleur. Quand nous aurons nommé Limoges-château, Limoges-cité, St. Léonard, St. Junien, Pierrebuffière, Ussel, Egletons, Peyrat-le-château, Brive, Beaulieu, Neuvic, Tulle, Eymoutiers, nous aurons épuisé la liste des communes politiques de notre province.

Le mouvement ne fut guère plus intense dans la Marche démembrée de l'ancien Limousin. En tout cas il fut moins large dans ses effets. La Courtine, Bellac, Chenerailles, Ahun, Magnac-Laval, Clairavaux,

Gouzon, Felletin, Evaux, Le Dorat, Guéret, Chambon et Boussac sont les seuls points où il se soit clairement manifesté.

Si à ces divers noms nous ajoutons ceux de Rochechouart et Bourganeuf, enclaves poitevines de l'ancien Limousin, nous pouvons faire compte d'une trentaine de chartes d'affranchissement ou de privilèges pour représenter le mouvement communal sur un territoire qui ne comptait pas moins de 900 paroisses.

De ces chartes de commune et pièces annexes, la plupart sont en latin, quelques-unes en français¹). Une demi-douzaine seulement est rédigée dans l'idiome local. Mais il n'est point téméraire de croire que, partout où une commune se constitua, fut-ce même sous l'égide d'une charte latine, l'usage prévalut immédiatement, auprès de ces pouvoirs nouveaux, de rédiger dans l'idiome populaire les actes de leur administration, tels que comptes, règlements, décisions etc. C'est sous le bénéfice de cette conjecture qu'il est vrai de dire, comme nous l'avons fait plus haut, que l'affranchissement communal contribua à introduire l'idiome limousin dans la pratique écrite.

Le document essentiel de cette section, et de tout notre sujet, c'est le **Cartulaire du consulat de Limoges** (appelé jadis, à tort, Premier registre consulaire). In 4° de 217 ff. parch., coté AA 1 dans *l'Inventaire des archives communales de Limoges* par Antoine Thomas (1882), édité par M. Chabaneau, *Rev. des langues romanes*, XXXVIII (1895), 258 p.

Les matières y sont pêle-mêlées. Dans l'édition qu'il en a donnée, M. C. Chabaneau a introduit un peu d'ordre en répartissant ces matières sous trois chefs :

I. **Mémorial** (p. 1 à 104). C'est une série de 262 chartes, non datées pour la plupart mais appartenant aux XIII^e et XIV^e siècles. Elles commencent par l'un ou l'autre de ces mots : *Conoguda chausa sia* ou *Renembransa sia* ou *Adcordat fuz* ou *Sapchan tuit* ou *Memorial que* ou *Pateat veritas que* . . .

Parmi ces 262 chartes, celles qui sont numérotées 17, 23, 33, 36, 43, 98, 99, 131, 133 à 166, 168 à 172, 175 à 183, 196 à 198 commencent par les mots *Cosdumna es en esta vila que* et seraient mieux placées dans la seconde section. — Les n^{os} 229 à 234, 248, 255, 260 et 261 sont des indications de rentes. Le n^o 224 est un règlement de police; le n^o 225 un inventaire de meubles. Entre le n^o 12 et le n^o 13 est une formule de serment.

NB. Ces 262 chartes s'ajoutent à celles qui sont indiquées ci-dessous.

1) Celle d'Eymontiers (1429 n. st.) est même le plus ancien texte français rédigé dans notre province, d'une façon spontanée.

II. **Coutumes, ordonnances et statuts** (p. 105 à 192), des XIII^e-XV^e ss.
Cf. ci-dessous — et plus loin la section *Corporations de métiers*.

III. **Suite du mémorial** comprenant: (p. 193 à 222) 34 chartes, entre lesquelles trois ordonnances, n^{os} 8, 9, 10; des bans, n^o 11, 13, 14, 15, 17, 27, 28, 29; deux formules de serment, n^o 23 et 24; — (p. 223 à 227) un calendrier avec notes historiques; — (p. 228 à 246) des forléaux de 1416 à 1635; — (p. 247 à 258) le censier des rentes de la confrérie de Suaires. [Cf. ci-dessous la présente section — et plus loin la section *Chroniques*.]

* * *

Coutumes de Limoges-château, rédigées vers 1212, approuvées en 1361-71, transcrites vers 1380 dans le Cartulaire du consulat.

Publ. par A. Leymarie dans le *Limousin historique*, I (1838), 577 à 652; — de nouveau par M. C. Chabaneau, *Cartulaire du consulat* (1895), p. 111-142.

Ces deux éditions reposent sur le ms. de Limoges. Mais il y a un autre ms. aux Arch. départementales de Pau, E, 739, et à la Bibl. nat. de Paris, ms. franc. 25219.

Cf. Louis Guibert, *Notes sur les différents textes des coutumes de Limoges* (*Bull. de la Soc. arch. du Limousin*, XXXI, 1883, p. 356-365) — et Alfred Leroux, *Les sources de l'hist. du Limousin* (même Bulletin, XLIV, 1895, p. 163).

Suite des coutumes de Limoges-château, rédigées à partir de 1367 jusqu'en 1377.

Publ. en partie par A. Leymarie, *Hist. du Limousin*, I (1844), p. 370-380 — et intégralement par M. C. Chabaneau, *Cartulaire du consulat* (1895), p. 143-154.

Suite des coutumes de Limoges-château, rédigées à partir de 1416 jusqu'en 1436.

Publ. en partie par A. Leymarie, *Hist. du Limousin*, I (1844), p. 381-384 — et intégralement par M. C. Chabaneau, *Cartulaire du consulat* (1895), p. 169-176.

Confirmation par Jean Chandos, lieutenant du roi d'Angleterre, des coutumes de Limoges. — 15 déc. 1361.

Publ. par L. Guibert, *Arch. hist. du Limousin*, VII (1897), p. 286.

Cet acte ne porte aucune date de lieu. Il est bien évident cependant qu'il fut dressé lors des conférences tenues à Limoges, du 14 au 16 déc. 1361, entre les commissaires du roi de France, ceux du roi d'Angleterre et les consuls de Limoges-château, au sujet du traité de Brétigny (Cf. *ibid.* p. 277).

Franchises accordées aux habitants de Roc-Amadour par les abbés de Tulle. — 1186, 1223, 1241, 1276 et 1286. Copie moderne.

Publ. par M. Clément Simon, *Arch. hist. de la Corrèze*, I (1903)¹⁾, p. 17-20. — Celles de 1223 ont été de nouveau publiées par M. E. Rupin, *Roc-Amadour* (1904), p. 352.

Roc-Amadour est situé en Quercy (auj. dép. du Lot). Nous laissons aux philologues de profession le soin de rechercher jusqu'à quel point cette particularité a influé sur la langue du document.

Acte d'Aimar, sgr. de Barmont²⁾, accordant au habitants de sa seigneurie et transcrivant à leur usage les coutumes accordées aux hommes de Montferrand par le comte Guillaume. — Déc. 1265.

Copie du XVII^e s., d'après la confirmation de 1302, conservée à la Bibl. nat., nouv. acq. franc. 10065, f. 193 et ss. Cf. A. Thomas, *Mél. d'étymologie franc.* (1900), p. 173, note 2.

Coutumes de Chenerailles (Creuse) — Fév. 1265 (n. st. 1266).

Publ. par L. Duval, *Chartes comm. de la Creuse* [1877], p. 1 — et *Musée du Archives départementales* (1878), p. 171, d'après l'acte de confirmation de 1279.

Comme la charte de Barmont celle de Chenerailles reproduit les coutumes de Montferrand.

Coutumes de Clairavaux (Creuse). — 1270.

Publ. par L. Duval, *ibid.*, p. 37, d'après une copie de 1485.

— Coutumes d'Egletons (Corrèze). — 1270.

Publ. par Paul Huot, *Bull. de la Soc. arch. de Limousin*, VII (1857), p. 54-57 — et *Bull. de la Soc. des lettres de Tulle*, II (1880), p. 422-425.

Franchises reconnues par l'évêque Jean de Cluis aux habitants de la ville de Tulle. — 18 mai 1430.

Publ. par M. Clément-Simon, *Recherches de l'hist. civile et municip. de Tulle*, I (1904), p. 50. — C'est un vidimus du XVII^e siècle, que l'éditeur accompagne d'une traduction française.

Libertés de la ville de Tulle. — 1495.

Publ. par [O. Lacombe], *Bull. de la Soc. des lettres de Tulle*,

1) Une partie des actes compris dans ce volume avait déjà paru dans diverses livraisons du *Bulletin de la Soc. hist. de Brive*.

2) En la comm. de Mautes, cant. de Bellegarde, arr. d'Aubusson (Creuse). Au XIII^e s., la seigneurie de Mautes était partie du dioc. de Limoges et partie du dioc. de Clermont. Elle hommageait à Guéret pour sa partie marchoise.

I (1879), p. 213-218. Cf. A. Hugues, *Invent. des arch. comm. de Tulle* (1881), série BB. 1.

* * *

Traité d'amitié entre les villes de Martel et Beaulieu. — 12 janv. 1241 (n. st. 1242).

Publ. par O. Lacombe dans le *Musée des arch. dép.* (1878), p. 137, et dans le *Bull. de la Soc. des lettres de Tulle*, I (1879), p. 395; — par J. Anglade, dans *Rev. des langues rom.*, XLI (1898), p. 572; — par M. Lhermitte dans *Rapport sur les archives de la Corrèze*, 1898, et dans *Bull. de la Soc. des études du Lot*, XXV (1900), p. 39.

Transaction entre les habitants de Beaulieu-sur-Ménoire en Bas-Limousin et le seigneur-abbé du lieu, touchant l'élection des prudhommes. — Première moitié du XIV^e siècle. Minute du temps sur parchemin.

Publ. par A. Leroux, *Arch. hist. du Limousin*, I (1887), p. 276-289, avec traduction française.

Transaction entre les syndics de Tulle et le sieur Etienne Bocal pour la reconstruction du pont de l'Escurol. — 1463.

Publ. par M. R. Fage, *Bull. archéol. du Ministère* (1892), p. 237 — et de nouveau par M. L. de Nussac, *Bull. de la Soc. des lettres de Tulle*, (1903), p. 253.

Cf. les corrections proposées par les *Annales des Midi*, 1893, p. 274.

* * *

Comptes de dépenses des consuls de Brive. — 1344 et ss.

Signalés par A. Hugues, *Invent. des arch. comm. de Brive* (1891), série FF. 6.

Comptes des dépenses des consuls de Brive. — 1364 et ss.

Signalés *ibid.*, BB. 2.

Registre de comptabilité des consuls de Brive. — 1344—1374.

Signalé *ibid.*, série CC. 5.

Autre registre de comptabilité des consuls de Brive. — 1416 à 1480.

Signalé *ibid.*, CC. 6.

Pancarte des péages de Limoges. — 1377.

Publ. par A. Leymarie, *Hist. du Limousin*, I (1844), p. 384-401, et *Bull. de la Soc. arch. du Limousin*, I (1846), p. 196; — de nouveau par C. Chabaneau, *Cartul. du consulat*, p. 154-166.

Forléaux de Limoges. — De 1416 à 1635 (en limousin jusqu'en 1545).

Publ par Allou, *Monuments de la Haute-Vienne* (1821), p. 368, extrait; — par A. Leymarie, *Le Limousin historique* (1838), p. 471-491, extrait; — et par M. C. Chabaneau, *Cartul. du consulat*, p. 228-243.

Etat des rentes dues au consulat sur diverses maisons de Limoges. — Vers 1412.

Extraits publ. par Ant. Thomas, *Invent. des arch. comm. de Limoges* (1882), série CC. 1.

Terrier des Aumônes Ste. Croix et Pains de Noel¹⁾. — 1461.

Extraits publ. par Ant. Thomas, *Invent. des arch. comm. de Limoges* (1882), série GG. 206.

* * *

L'idiome limousin a été usité devant les juridictions laïques des villes, dès le XIII^e siècle, comme le prouvent les actes suivants:

Jugement rendu par les consuls de Brive. — 1207.

Signalé par A. Hugues, *Invent. des arch. comm. de Brive* (1891), série FF. 1.

Sentence rendue par les consuls de Brive concernant un litige civil à eux soumis par deux citoyens de cette ville. — 1250. Orig. Sc. perdu.

Publ. par M. Clément-Simon, *Arch. hist. de la Corrèze*, t. II (1905)²⁾, p. 1.

Impugnations de Guillaume de Boussac³⁾, seigneur d'Ublanges⁴⁾, contre l'affranchissement prétendu de ses tenanciers du mas inférieur d'Ublanges. — Vers 1430. Orig.

Publ. par M. Clément-Simon, *Arch. hist. de la Corrèze*, I (1903), p. 167-171.

Corporations de métiers.

Les corporations de métiers étaient autant de petites communautés dans la grande. A Limoges elles se sont formées tardivement: du moins elles n'ont rédigé que fort avant dans le XIV^e siècle, ou même seulement au XV^e, leurs statuts et leurs règlements. Elles ont donc contribué moins efficacement que les confréries de dévotion et de charité à promouvoir l'idiome parlé au rang d'idiome écrit.

1) Autrement dit Terrier des rentes foncières à l'aide desquelles les consuls de Limoges faisaient des aumônes, en argent et en nature, aux pauvres, les jours de Ste. Croix et de Noel.

2) Ce volume a paru précédemment (moins les 260 dernières pages) comme tome IX de la collection des *Archives hist. du Limousin* (Limoges, 1904).

3) Sur Boussac (Corrèze), voy. plus loin.

4) Lieu-dit de la comm. de Bar, cant. de Corrèze, arr. de Tulle (Corrèze).

Règlements des consuls de Limoges pour la monnaie. — 1213.

Publ. par A. Leymarie, *Hist. du Limousin*, I (1844), p. 368-370
— et de nouveau par M. C. Chabaneau, *Cartul. du consulat*, p. 74 et 101.

Règlement des consuls de Limoges pour les drapiers. — 1397.

Publ. par M. C. Chabaneau, *Cartul. du consulat*, p. 192.

Règlements pour la marque des cuirs. — [1488].

Publ. par M. C. Chabaneau, *Cartul. de consulat*, p. 180-184.

Règlements des consuls de Limoges pour les crieurs publics (1369), les mesureurs de sel (1258 et 1377), les peseurs de draps (1247), les poids et mesures (1377) et les péages (1374).

Publ. par A. Leymarie, *Bull. de la Soc. arch. du Limousin*, I (1846), p. 193-197 — et de nouveau par M. C. Chabaneau, *Cartul. du consulat*, passim.

Statuts des orfèvres et argentiers de Limoges. — Févr. 1389 (n. st. 1390).

Publ. par A. Leymarie, *Limousin hist.*, II (1839), p. 43-47; — par l'abbé Texier, *Dictionn. d'orfèvrerie* (1857), p. 175; — par L. Guibert, *Bull. de la Soc. arch. du Limousin*, XXXII (1885), p. 104; — par M. E. Rupin, *L'œuvre de Limoges* (1890), p. 171; — et par M. C. Chabaneau, *Cartul. du consulat*, (1895), p. 185-188.

L. Guibert les date par erreur de 1394 (n. st. 1395). M. Rupin a suivi cette leçon.

Statuts des pintiers de Limoges. — 1394.

Publ. par A. Leymarie, *Limousin historique*, II (1839), p. 48-51, — et par M. C. Chabaneau, *Cartul. du consulat*, p. 188-190.

Statuts des selliers de Limoges. — 1403.

Publ. par A. Leymarie, *Limousin historique*, I, p. 24-31, d'après une copie moderne.

Statuts des cordonniers, tanneurs et corroyeurs de Limoges. — 1488.

Publ. par M. C. Chabaneau, *Cartul. du Consulat*, p. 178-180.

Bourgeois et Manants.

En dehors de toute autorité publique, on rencontre à partir du XII^e siècle un assez grand nombre de contrats entre particuliers (bourgeois et manants) où l'idiome local règne en maître.

Vente d'une rente faite par G. Constant à Hugues de Martines près de Montier-Roseille (arrond. d'Aubusson). — Fin du XII^e siècle.

Publ. par Ant. Thomas, *Arch. des missions scientif.*, 3^e série, V (1879), p. 459, note. La fin de l'acte seule est dans l'idiome vulgaire.

Extraits d'actes rédigés à Limoges dans l'idiome local. — 1202, 1215, 1230 et 1259.

Publ. par A. Leroux, *Arch. hist. du Limousin*, IV (1892), p. 270.

Accord passé entre W. de Villaivenc et S. Arnaud, boucher, touchant la redevance qui se lève sur un banc charnier de Limoges. — Janv. 1245 (n. st. 1246). Orig. Sc.

Publ. par A. Leroux et A. Thomas, *Doc. hist.* . . . I, p. 170. Cf. le *Rec. des fac-similés à l'usage de l'Ec. des chartes*, 4^e fasc. (1887), n^o 149.

Donation faite par Guillaume de St. Exupery en faveur d'Hugues son frère et de Pétronille sa sœur, de tous les biens dépendant de l'héritage paternel, en retour de quelques concessions — 1249. Orig.

Publ. dans la *Notice généal. sur la famille de St. Exupery* (S. nom d'auteur. Paris, Jouaust, 1878, p. 67. In 4^e tiré à 150 exempl.), accompagné d'une traduction française et d'un fac-similé.

L'acte est passé devant le prieur de Brive.

Vente faite entre deux particuliers de Limoges de vingt setiers de rente sur une maison de cette ville. — Fév. 1251 (n. st. 1252). Orig. Sc. perdu.

Publ. par A. Leroux, *Rev. des langues rom.*, XXXV (1891), p. 411. Cf. M. C. Chabaneau, *La langue et la littér. du Limousin*, p. 39 du tirage à part.

Acte par lequel Gérard Bruneau déclare retenir comme héritier de Pierre Champagnol la rente de 40 sols acquise par ce dernier sur la maison de Mathieu Boutin à Limoges. — Mars 1252 (n. st. 1273). Orig. Sc. perdu.

Publ. par A. Leroux, *Chartes, chroniques et mémoriaux* . . . (1886), p. 85.

Accord par lequel B. de Banxatgier, [bourgeois de Limoges], cède à Laurent Aymeric, bourgeois de La Rochelle, 30 setiers froment de rente sur le clos Canadier sis dans la banlieue de Limoges. — 1256. Orig. Sc. perdu.

Publ. par A. Leroux, *Doc. hist.* . . . I, p. 177.

Vente faite par Mathieu Mercier à S. de Solignac d'une rente de 2 setiers froment sur une vigne sise à Limoges au delà du pont St. Martial. — 1259¹⁾. Orig. Sc.

1) Le quantième du mois faisant défaut, il n'est pas possible de dire s'il y a lieu ou non d'accepter comme bonne cette date d'année.

Publ. par A. Leroux, *Doc. hist.* . . . I, p. 181.

Vente faite par S. Jaucelm à S. Marteu, clerc, d'une rente de 50 sols sur une maison sise à Limoges, rue Manigne, pour le prix de 50 livres. — 1266. Orig. Sc. perdu.

Publ. par A. Leroux, *Chartes et Chroniques*, p. 91.

C'est par erreur que l'éditeur a corrigé 1266 en 1267.

Testament d'Audoïn Gayou, prêtre de Limoges. — 1482. Copie du temps.

Publ. par A. Leroux, *Arch. hist. du Limousin*, X (1906), p. 340, d'après une copie de L. Guibert.

Les caractères philologiques de ce document donnent à croire que le testateur n'était pas limousin.

Confrontation d'immeubles situés à Tulle. — Fév. 1501 (n. st. 1502).

Signalé par A. Vayssière, *Invent. des arch. dép. de la Corrèze*, III (1889), E. 279.

Partage d'héritage entre frère et soeur. — 1512.

Signalée par A. Vayssière, *Invent. des arch. dép. de la Corrèze*, III (1889), E. 624.

Accord entre le curé et les seigneurs de Lacelle en Bas-Limousin. — XVI^e siècle.

Signalé par O. Lacombe, *Invent. des arch. dép. de la Corrèze*, I (1869), B. 269.

* * *

Dans le très riche ensemble de registres de famille et livres de raison que possèdent la Marche et le Limousin depuis le XIII^e siècle, six seulement rentrent dans notre cadre. Les autres sont en latin ou, le plus souvent, en français.

Ces six registres proviennent de familles bourgeoises; un septième, rédigé par un seigneur du Bas-Limousin, figure pour cette raison dans la section suivante.

Livre de raison d'Etienne Benoist, bourgeois de Limoges. — 1426-1454, avec mentions regressives depuis 1308.

Publ. par L. Guibert, *Bull. de la Soc. arch. du Limousin*, XXIX (1881), p. 225-318.

Registre de comptes des sieurs Massiot, bourgeois de St. Léonard. — 1431-1490.

Publ. par L. Guibert, *Livres de raison limousins et marchois* (1888), p. 109.

Une partie seulement des actes de ce registre sont en patois (1437-85); le reste est en latin ou en français.

Registre domestique de Guillaume et Hugues de Quinhard, bourgeois de Brive. — 1455-1509.

Publ. par L. Guibert, *Nouv. recueil de reg. domestiques limousins et marchois*, I, (1895), p. 101-108.

Ce registre avait été commencé en latin; le patois n'apparaît qu'en 1489.

Mémorial des sieurs Roquet, de Beaulieu-sur-Ménoire. — 1478 à 1525.

Publ. par L. Guibert, *Nouv. recueil* . . . I, p. 118-153.

Une partie des actes de ce mémorial est en latin.

Cahier-memento de Psamet Péconnet, notaire à Limoges. — De 1487 à 1502.

Publ. par A. Guibert, *Livres de raison* . . . p. 175-186.

Noblesse.

Les fonds féodaux de nos archives locales sont en général si rares et si pauvres, qu'il est malaisé d'obtenir par eux réponse à cette question: En quelle mesure les familles nobles, peu familières avec le latin, ont-elles recouru à l'idiome populaire pour la rédaction de leurs contrats? — Provisoirement, en égard au petit nombre d'actes limousins que nous avons recueillis, nous devons conclure que ce recours était fort rare.

Donation faite par Renaud, vicomte de Gimel, à Raimond II, vicomte de Turenne, de la seigneurie de Gimel pour la reprendre en fief. — 1178. Orig.

Publ. par Ch. Justel, *Hist. général. de la maison de Turenne*. Paris (1645), in f°, p. 35-36 des preuves.

Accord passé entre Aymeric, vicomte de Rochechouart, Jeanne sa femme, d'une part, et le vicomte de Thouars, d'autre part, relativement à l'héritage de Savary de Mauléon — Oct. 1254.

Publ. par le général-comte de Rochechouart, *Hist. de la maison de Rochechouart*. Paris (1859), in 4°, II, p. 274.

L'éditeur n'a reproduit que le préambule et la date de l'acte. Est-ce bien d'ailleurs l'idiome limousin?

Lettres de sauvegarde accordées par le roi d'Angleterre à la ville de Beaulieu-sur-Ménoire. — Beaulieu, juin 1374.

Publ. par M. Lhermitte dans *Rapport sur les archives de la Corrèze*, 1898.

Testament de Raymond Roger, comte de Beaufort et vicomte de Turenne. — Bouzols¹⁾, 1399. Copie moderne.

Publ. partielle par Ch. Justel, *Hist. géneal. de la maison de Turenne*. Paris (1645), in f°, p. 134, — et intégrale, par A. Vayssière, *Bull. de la Soc. arch. de Brive*, VII (1885), p. 360-377.

Décharge de tailles accordée par Raymond, vicomte de Turenne, à Giraud del Mas de Comers. — 1404.

Publ. par Ch. Justel, *Hist. géneal.* . . . p. 136.

Contrat de mariage entre membres de familles nobles du Bas-Limousin. — 1417.

Inédit. Arch. particulières de M. de Vandières de Vitrac, à Limoges.

Quittance délivrée aux consuls d'Ussel par Isabelle, comtesse de Ventadour, des frais de perception du droit de souquet. — Ventadour, 1412. Sc. perdu.

Publ. par P. Huot, *Arch. municip. de la ville d'Ussel* [1856], in 4°, p. 55.

Quittance d'argent donnée par le seigneur de St. Amand au seigneur de Noailles en Bas-Limousin. — Février 1437 (n. st. 1438).

Publ. par M. J. E. Bombal, *Bull. de la Soc. des lettres de Tulle*, XII (1890), p. 95.

Nomination faite par Pierre, vicomte de Turenne, d'un lieutenant en la partie quercinoise de sa vicomté, — St. Céré, février 1443 (n. st. 1444). Orig. Sc.

Publ. par Ch. Justel, *Hist. généalog.* . . . p. 149. — St. Céré est en Quercy, tandis que Turenne est en Limousin. Il y aurait à tenir compte de ce double fait dans l'étude philologique de ce document.

Lettre de Louis de Lévis, comte de Ventadour, aux consuls de Meymac touchant leurs privilèges. — La Voulte, 19 mars [1473?].

Publ. par P. Huot, *Arch. municip. de la ville d'Ussel*, [1856], in 4°, p. 57.

Testament de Jean Faulcon, chevalier, seigneur de Thouron et de St. Pardoux en Basse-Marche — 1475. Copie du XVII^e s.

Publ. par Maurice Ardant (?), *Bull. de la Soc. arch. du Limousin*, I (1846), p. 58-60 — et de nouveau par M. l'abbé Lecler, *ibid.*, XL (1892), p. 509-514, avec traduction.

*

*

*

Cartulaire de la seigneurie de Boussac en Bas-Limousin²⁾, rédigé vers le milieu du XV^e siècle et contenant des chartes du XIII^e.

1) *In castro Bonsolii*.

2) Petite seigneurie sise auj. dans la comm. de Ste. Fortunade, cant. de Tulle (Corrèze).

Fait auj. partie des archives du château de Bach à M. Clément-Simon. C'est un gr. in 4° de 130 feuillets, d'une „bonne écriture, texte correct, orthographe uniforme, vocabulaire assez riche“, nous écrit l'auteur.

Extraits publ. par J. B. Champeval, *Bull. de la Soc. arch. de Brive*, XI (1889), p. 143, sous le nom de cartulaire d'Hublange; — par M. Clément-Simon dans *Recherches de l'hist. de Tulle* (1904), I, p. 111, 119, 142 et ss., notes, et dans *Arch. hist. de la Corrèze*, I (1903), p. 167, et II (1905), p. 128-144, où l'on a imprimé par erreur Bounac au lieu de Boussac.

Livre-terrier du seigneur de Chanac¹⁾ — Fin du XIII^e siècle.

Publ. par M. Clément-Simon, *Arch. hist. de la Corrèze*, II (1906), p. 20-36.

Censier de Guy de Chanac. — 1342-1343²⁾.

Publ. par A. Leroux, *Rev. des langues rom.*, XXXV (1891), p. 428. Cf. C. Chabaneau, *La langue et la littér. du Limousin*, p. 56 du tirage à part.

Livre de raison de Bertran de Lur, seigneur de Fressinet en Bas-Limousin (?) — 1441-1458.

Inédit. Ms. orig. en la possession de M. Antoine Thomas (de l'Institut).

C'est le seul registre de comptes, rédigé dans l'idiome vulgaire, qui provienne d'une famille noble.

Deux registres des recettes du receveur de l'évêque de Limoges en la chatellenie de St. Léonard. — 1459 et 1461.

Mentionnés par A. Leroux, *Invent. des arch. dép. de la Haute-Vienne* (en cours), G. 166 et 169.

Documents ecclésiastiques.

Que le clergé ait, dès le XII^e siècle, recouru à l'idiome vulgaire pour la rédaction des contrats où intervenaient des laïques, il n'y a à cela rien de surprenant. Il est par contre assez inattendu de le voir se servir de ce même idiome pour la rédaction de registres d'un caractère purement ecclésiastique, tels que des obituaires et des nécrologes. Nous en avons cependant trois exemples.

Quant à l'emploi de ce même idiome dans la prédication, il était certifié depuis longtemps par des témoignages indirects. Le sermon que nous signalons pour l'année 1437 a la valeur d'une preuve directe.

1) Anj. comm. du cant. de Tulle (Corrèze).

2) Ces deux dates rectifient celles de 1343 et 1344 que donne l'éditeur.

Obituaire de l'abbaye de Solignac. — XIII^e s., mi-parti en latin et en limousin.

Signalé par Aug. Molinier, *les Obituaires français*, p. 253.

Nécrologe de l'abbaye de Meymac. — XIV^e s.

Extrait publ. par le *Gallia christ.*, II, instr., col. 724. Cf. dom J. Boyer, *Journal de voyage...* (1712), p. 250: „Il y a aussi [à Meymac] un ancien livre d'anniversaires en langue limousine. Il commence par le mois d'août et finit par celui de juillet. On trouve au commencement du livre le vers suivant: *Adsit principio sancta Maria meo.*“

Livre des anniversaires du prieuré d'Aureil près Limoges. — 1394.

Signalé par A. Leroux, *Invent. des arch. dép. de la Haute-Vienne* (1882), D. 719.

Redigé en latin, ce registre contient cependant quelques notes en limousin de l'année 1391 (?)

Analyse d'un sermon prêché à St. Léonard le 3 décembre 1437.

Publ. par L. Guibert, *Livres de raison limousins et marchois* (1888), p. 113.

Inscriptions.

Si l'on pouvait asseoir une affirmation générale sur une preuve unique, on serait fondé à dire que l'idiome vulgaire s'est introduit dans l'épigraphie de l'orfèvrerie limousine avant de s'étaler sur les dalles funéraires. C'est en effet par une inscription recueillie sur une plaque émaillée du XII^e siècle que s'ouvre notre relevé. La faible et tardive contribution que les gens de métier ont fournie ci-dessus à notre sujet se trouverait de la sorte augmentée par quelques textes des XII^e et XIII^e siècles.

XII^e siècle. — L. p. 341; R. p. 97.

Vers 1250. — L. 332.

1257. — RL. 43; L. 338¹⁾.

1263. — L. 336.

1265 — T. 185; L. 337.

1266-68 — F. 188; L. 334.

XIII^e siècle? — A. 260; T. 204; L. 341.

1340 — M. t. II, 251.

1365 — T. 239.

1378 — R. 177.

1) Cf. le *Bull. de la Soc. arch. du Limousin*, XXXI, 384 et 390; XLI, p. 629 et XLVI, p. 233 et ss.

- 1380 — T. 240.
 1420 — T. 254.
 1421 — T. 254.
 XV^e siècle — T. 273.
 XV^e siècle — L. 342.
 1522 — T. 284.
 1525 — M. t. II, 300.
 XVI^e siècle — L. 342.

Explication des abréviations:

- A = Allou, *Descript. des monumens de la Haute-Vienne*, 1821.
 L = Lecler, *Inscript. limousines en langue romane* (dans le *Bull. de la Soc. arch. du Limousin*, XXIX).
 M = Marvaud, *Hist. du Bas-Limousin*, 1842.
 R = *L'œuvre de Limoges*, 1890.
 RL = Robert de Lasteyrie, *Bull. de la Soc. arch. de Brive*, I.
 T = Texier, *Recueil des inscriptions du Limousin*, 1851.

NB. Les émaux peints, fabriqués à Limoges au XVI^e siècle, portent presque tous des légendes ou des devises dans l'idiome local.

Chroniques.

Plus encore que les statuts de confréries, les relations d'événements historiques (rédigées elles aussi par des laïques, sauf un cas ou deux), sont les documents où l'idiome populaire se rapproche de la langue littéraire. Malheureusement ces sortes de documents sont rares, bien que, entre toutes les provinces du midi de la France, le Limousin soit de beaucoup la plus riche en chroniques. Nous ne pouvons faire état ici que des suivantes:

Relation de l'institution de la fête de la Lunade à Tulle, en 1340.

Publ. par le P. Béril, *la sainte Lunade de saint Jean Baptiste* (1680), et reprod. par Max. Deloche, *Mém. de l'Acad. des inscript.*, XXXII (1891), 2^e part., p. 146.

Relation de la prise de Tulle par les Anglais, en 1348.

Publ. par Baluze, *Hist. Tutelensis* (1717), col. 717, et reprod. par Max. Deloche, *ut supra*, p. 149.

Baluze a proposé de corriger 1348 par 1346. Max. Deloche est d'avis opposé.

Petite chronique du consulat de Limoges, de 1370 à 1588.

Publ. par A. Leroux, *Bull. hist. du Ministère* (1890), p. 215-220, et reprod. par C. Chabaneau, *Cartul. du consulat* (1895), p. 223-227.

Relation du passage de Louis XI à Brive en 1463.

Publ. par Marvaud, *Hist. du Bas-Limousin*, II (1842), append. E., et reprod. dans le *Bull. de la Soc. arch. du Limousin*, XIX (1869), p. 21. Cf. le *Bull. de la Soc. arch. de Brive*, I, 679, et l'*Invent. des arch. comm. de Brive* (1891), FF. 12.

Petite chronique de St. Martial de Limoges, de 804 à 1370, traduite en limousin à la fin du XV^e siècle.

Publ. par Duplès-Agier, *Chron. de St. Martial de Limoges* (1874), p. 148-154.

Chronique des registres consulaires de Limoges, de 1504 à 1522.

Voir le t. I des dits *Registres*, publié en 1867, p. 1 à 119, passim. — Un acte de 1517, relatif à la recluse des Carmes (p. 84 et 85), avait été publié déjà par A. Leymarie, *Hist. du Limousin*, I (1844), p. 411.

Fragments d'une chronique de Tulle pour les années 1508, 1531 et 1532.

Publ. par E. Baluze à la suite de sa *Dissertatio de sanctis Claro, Laudo, Ulfardo, Baumaro* (1656), et reprod. dans le *Bull. de la Soc. des lettres de Tulle*, III (1881), p. 326.

Conclusion.

L'ensemble des documents limousins que nous avons signalés représente quasiment la totalité de ce que nous pouvons espérer connaître. Les archives locales ont été suffisamment fouillées depuis trente ans pour ne pouvoir plus réserver de nombreuses surprises à cet égard. Si l'on remarque que cet ensemble correspond à peine à la millième partie de ce que conservent du moyen-âge ces mêmes archives, on est amené à se demander si la proportion entre les documents latins et les documents limousins qui furent rédigés chez nous, se trouve ainsi approximativement exprimée. — Pour notre part, nous ne le pensons pas.

Les documents limousins ne sont vraiment abondants qu'au XIII^e siècle; mais ils ne présentent jamais une très grande variété de formes. Seuls les registres de famille et les relations historiques offrent un caractère plus personnel.

Le contenu est également peu varié et n'affecte que la langue concrète. Il ne faudrait donc pas chercher dans ces textes l'expression des sentiments, des idées, ni des doctrines du moyen-âge¹⁾. Prenons-

1) Les proverbes patois, recueillis en Bas-Limousin par MM. Clément-Simon et J.-B. Champeval, sont probablement fort anciens pour la plupart. Mais ils se présentent sous une forme moderne, dont la graphie même est sujette à contestation. Nous sommes pour cette double raison contraint de les négliger.

les donc pour ce qu'ils sont avant tout: des documents de langue, qui apportent par surcroît quelques renseignements précis à l'histoire des mœurs et des institutions.

Quand, au XI^e siècle, l'idiome populaire s'enhardit à forcer la porte des greffes, il y avait trois siècles déjà qu'il vivait d'une vie consciente dans le parler de tous les jours. C'est contre la domination exclusive du latin dans les actes publics qu'il allait prendre l'offensive.

Il lutta durant plus de quatre siècles, sans avoir jamais cause gagnée. Vers 1450—1460 un nouvel adversaire se présente: le roman du Nord qui, en moins d'un siècle, aura raison et du latin et du limousin. De l'offensive à l'égard du latin, l'idiome local passe dès lors à la défensive vis-à-vis du français.

Ce conflit entre les idiomes contemporains se constate fréquemment dans les chartes du XII^e siècle¹⁾ et dans quelques registres. Le cartulaire du prieuré de Blessac en est l'exemple le plus frappant²⁾. Il y en a d'autres pour les temps qui suivent: ainsi le terrier du prieuré de St. Léonard, dressé au XV^e siècle, est tout entier en latin³⁾: cependant on y rencontre une longue mention de 1476 en patois. Le terrier de la confrérie de Ste. Catherine à l'Artige-vieille fut commencé en français au XVI^e siècle⁴⁾; mais les noms des confrères et leurs titres, qui remplissent plusieurs feuillets, sont encore dans le patois de ce temps.

Et il n'en était point autrement dans le parler de tous les jours. Nous savons qu'en 1338 un mandement du lieutenant du sénéchal de Périgord et Quercy fut proclamé à Ussel en Bas-Limousin *palam et publice, lingua latina et romana*⁵⁾.

En somme trois centres de rayonnement constatés: Limoges, Tulle

1) Voy. particulièrement dans nos *Doc. histor. . . . sur la Marche et le Limousin* (I, p. 148), la pièce n° XXX qui est de 1200 environ; — dans nos *Chartes et Chroniques*, (p. 28 et ss.), la pièce n° XXII qui est du premier quart du XII^e siècle; — dans les *Arch. hist. du Limousin* (X, 335), la liève du XII^e siècle que nous avons publiée; — et dans nos *Chartes du Limousin antérieures au XIII^e siècle* (publ. par le *Bull. de la Soc. des lettres de Tulle*, 1900), les pièces VIII (XI^e s.), XV (XII^e s.), XX (vers 1165), XXII (XII^e s.) XXVII (1191), XXXI (1196). — Cf. certaine donation faite en 1225 aux chanoines de Moutier-Roseille par P. et G. Aubert: elle est en latin avec quelques mots romans à la fin (Bibl. nat., ms. franc. 26615, f° 301, d'après M. Ant. Thomas).

2) Voy. ci-dessus.

3) Série H, n° prov. 5528, des Arch. dép. de la Haute-Vienne.

4) Série D, n° 501, des Arch. dép. de la Haute-Vienne.

5) Huot, *Arch. municip. d'Ussel*, p. 37. L'acte est daté de Brive.

et Brive, — auxquels nous pouvons, par conjecture, ajouter toutes les grosses localités qui ont possédé soit des confréries, soit des consuls.

A considérer l'importance historique de ces documents limousins, il y en a sept ou huit qui se recommandent plus particulièrement à l'attention des romanistes :

- le terrier de la seigneur de Chanac (fin du XIII^e s.);
- le cartulaire des seigneurs de Boussac (XIII^e—XV^e ss.);
- le transaction entre les habitants de Beaulieu et leur abbé (comm^e du XIV^e s.);
- la coutume des bourgeois de Limoges, avec les ordonnances et règlements consécutifs (XIII^e—XV^e ss.);
- le testament de Raymond Roger, vicomte de Turenne, 1339;
- le livre de raison d'Etienne Benoist, de Limoges, 1426;
- les statuts de la confrérie des Pastoureaux, 1490;
- et, malgré sa date tardive,
- la chronique du consulat de Limoges, 1504—22.

Un grand mérite de ces textes, c'est que presque tous sont datés. Ils aident à suivre, pendant quatre ou cinq siècles, l'évolution des formes grammaticales du langage populaire.

En outre, ils ajoutent au vocabulaire de la langue provençale un certain nombre de termes concrets que ne fournissent point les textes proprement littéraires, ou pour lesquels il n'existe point jusqu'ici d'autres exemples. Ainsi *andeir* = trépied, *engitar* = assigner, *manha* = chaudronnier, *mespesol* = mal pesé, *greba* = châsse incrustée, etc.

Il faut avouer toutefois que, même en puisant à ces deux sources (les documents d'archives et les textes de la littérature), le vocabulaire limousin resterait très court si l'on n'avait le droit de le compléter par l'apport bien autrement considérable du parler de tous les jours. C'est à cette troisième source principalement qu'a puisé Béronie pour son *Dictionnaire du patois du Bas-Limousin*, publié de 1820 à 1822.

quitte à . . . , sauf à . . .

Von

A. Tobler in Berlin.

Die ungemein häufigen und, wie mir scheint, immer häufiger werdenden Fälle, wo an einen Hauptsatz sich ein durch *quitte à* eingeführter Infinitiv anschliesst, haben alle das miteinander gemein, dass sie zweierlei Geschehn oder Sein als tatsächliche, nebeneinander bestehende in Beziehung zueinander setzen, von denen man hätte denken können, das eine würde das andere ausschliessen. Jemand verwünschen und ihn nebenher um Gefälligkeiten angehn sind Dinge, die sich nicht zu vertragen scheinen, die aber unter Umständen einander doch nicht im Wege stehen. L. Daudet sagt im Leben seines Vaters *ils maudissent la presse, quitte à lui demander des services*, 112. Das Verhältnis zwischen den beiden Dingen, die als einander nicht hindernd hingestellt werden, kann verschieden gestaltet sein: das durch den Infinitiv zum Ausdruck gebrachte kann das in zweiter Linie sich verwirklichende sein, dessen Eintreten man beim Bestehen des andern nicht erwartet haben würde, wie in dem eben angeführten Beispiele; in solchem Falle gibt im Deutschen etwa die Wendung „was nicht hindert, dass“ oder „mit dem Vorbehalte, dass“ das Verhältnis zutreffend wieder. Es kann sich aber auch umgekehrt verhalten, das durch das Verbum finitum Ausgesagte dasjenige sein, für dessen in Aussicht stehende Verwirklichung das, was im Infinitiv liegt, ein Hemmnis, eine Erschwerung scheinen konnte, in welchem Falle ein „ungehindert dadurch, dass“ dem Verhältnisse entspricht: *la véritable noblesse, elle le sentait, lui ordonnait de tout dire, d'avouer son égarement, quitte à subir, comme une punition trop méritée, l'outrage d'un abandon sans merci*, Bourget, Romans III, 468. Über die zeitliche Folge der zwei Tätigkeiten ist damit gar nichts gesagt; namentlich ist in den Fällen zweiter Art, wo also der Infinitiv das angibt, was Hindernis etwa werden oder sein

könnte, dies niemals etwas Abgetanes, Vollendetes, und man findet daher an seiner Stelle wohl niemals den Infinitiv des Hilfsverbums nebst Partizip.

Ich lasse noch eine Anzahl Beispiele folgen und stelle diejenigen voran, wo *quitte à* den Ausdruck für das nicht gehinderte bevorstehende Geschehen einführt: *elle avait accepté des fleurs, quitte à les jeter cinq minutes plus tard*, Bourget, *Recommencements* 173; *certaines professeurs conseillent . . . de jeter sur le papier toutes les idées qui arrivent, quitte à faire un choix et à garder ce qui est bon dans le deuxième jet*, Albalat, *Art d'écrire* 179; *il écrivait des pages de bonne humeur, les billets d'un homme d'action qui s'égaie à travers sa tâche, quitte à rester, une fois l'enveloppe fermée, indéfiniment le coude sur la table et la tête dans sa main, à regarder dans son propre cœur*, Bourget, *Romans III*, 379; *elle s'était préparée à recevoir cette déclaration un peu en badinant, quitte à s'indigner si Raymond s'exprimait en termes trop vifs*, eb. 408; *l'œuvre est à reprendre depuis les fondements, en faisant table rase de presque tout ce qui existe, — quitte, naturellement, à tirer partie (l. parti) des matériaux anciens, dûment pesés et contrôlés* (von der erst noch zu schreibenden Geschichte der span. Literatur), Groussac, *Une énigme littér.* IX; *les éloges hypertrophiés que la presse a coutume d'entasser sur les cercueils de gens très décorés, quitte à publier sur eux des échos désagréables dans la semaine suivante*, *Rev. bleue* 1904, I, 109b; *elle (Mme de Staël) n'avait d'éloges que pour la société anglaise, quitte à périr d'ennui à Londres*, G. Boissier, *Rede vom 14. Nov. 1904*, S. 12; *il se contenta du secrétariat* (der Académie des Sciences, zu deren Vorsitzendem man ihn hatte machen wollen), *quitte à transformer la fonction, à en faire comme une surintendance des sciences*, Laborde-Milaà, *Fontenelle* 101; *le mariage comme l'adultère, à notre époque, c'est le „plaisir des autres“, le plaisir des oisifs et des inutiles qui se mêlent de diriger les affaires passionnelles du prochain, quitte à les embrouiller*, Véber, *Amour* 311.

Diesen stellen sich gegenüber andere Beispiele, wo umgekehrt das durch *quitte à* mit dem Infinitiv Gegebene dasjenige scheint, was für das im Verbum finitum Liegende ein Hindernis hätte werden können: *nous avons, nous autres Français, le génie de rendre presque inabordables les plus beaux coins de notre beau pays, — quitte à nous extasier sur des sites étrangers qui ne valent pas les nôtres* (was vielleicht in die erste Reihe gehört, „trotzdem, dass wir angesichts ausländischer Naturschönheit in Begeisterung geraten“ oder „was nicht hindert, dass . . .?“), Bourget, *Voyageuses* 164; *Suzanne exige le divorce* (von ihrem treulosen Gatten), *quitte à mourir de chagrin*, Pellissier, *Études de litt.*

contemp. II, 94; *il se souvint du soir où l'on avait été au-devant d'eux* (des Prussiens), *quitte à se faire tuer, pour les empêcher de souiller Paris*, Margueritte, Commune 463 (ungefähr wie *dût-on se faire tuer*); *je veux, quitte à en mourir, compléter mon expérience de la valeur masculine*, Frapié, Maternelle 33; *je dirai tout . . . quitte à payer ma franchise le prix qu'on voudra*, Rev. bleue 1898, II, 24 b; *à Fribourg on est trop enclin à verser dans le détail, quitte à mal discerner l'ensemble* (etwa = *dût-on, pour cela, renoncer aux vues d'ensemble*), eb. 1903, II, 376 b.

Man bemerkt beim Betrachten aller dieser Beispiele, die übrigens weit entfernt sind, jede Art des Gebrauches des Wortes *quitte* zur Anschauung zu bringen, dass dieses darin immer in gleicher Gestalt erscheint, niemals¹⁾ etwa mit dem *s* des Plurals versehen auftritt, auch da nicht, wo man vielleicht denken möchte, es sei auf ein im Plural stehendes Substantiv oder Pronomen des Hauptsatzes zu beziehen. Und daraus wird zu schliessen sein, dass eine solche Beziehung, die in manchen Fällen ohne Zweifel denkbar sein würde, in Wirklichkeit nicht stattfindet, auch da nicht, wo der Mangel einer Flexion an die Beziehung auf ein einzelnes Seiendes zu denken nicht verwehren würde. *quitte*, das ungefähr mit „ledig, frei“, insbesondere „unangefochten, unbeeinträchtigt, unberührt“ oder ähnlichem wiederzugeben sein würde, muss sich aber doch auf irgend etwas beziehen, und da dies nicht etwas Nachfolgendes sein kann, wie dies bei den aus diesem Grunde unveränderlichen *ci-joint, excepté, plein* u. s. w. der Fall ist, wovon alle Grammatiken zur Genüge handeln, es also Vorhergehendes sein muss, so scheint mir keine andere Beziehung denkbar, als die auf den im voranstehenden Satze seinen Ausdruck findenden gesamten Sachverhalt. Dieser also ist das, was als „unbeeinträchtigt, ungehemmt, unbeschadet“ hingestellt wird, und *quitte* darf somit als neutrales Adjektiv in Anspruch genommen werden. Bei der Verbindung von *à* mit dem Infinitiv, die sich hier dem *quitte* regelmässig anschliesst, tut nicht not, länger zu verweilen; sie dient hier, wie auch sonst ganz gewöhnlich, zum Ausdruck eines neben einem andern bestehenden Sachverhaltes (*à regarder de plus près, on décourve . . . ; À vaincre sans péril, on triomphe sans gloire*, Corneille), mit der Besonderheit, dass hier — und das kommt durch *quitte* zum Ausdruck — ein Tun oder Sein als ein solches hin-

1) Mit „niemals“ ist vielleicht zu viel gesagt; aber sehr selten dürften doch Beispiele der Kongruenz sein wie das folgende: . . . *l'occasion de colères sauvages sous lesquelles les deux hommes courbaient le dos comme sous un orage des tropiques, quittes à maudire ensemble leur despote en jupon vert*, Daudet, Numa 267.

gestellt wird, durch das ein vorher angegebenes Tun oder Sein des nämlichen Subjektes in seinem Bestande nicht gestört wird. In einzelnen Fällen scheint nahe zu liegen, dass man in dem mit *à* eingeführten Infinitiv eher das Ziel sehe, dem zuzustreben, das zu erreichen Freiheit, Möglichkeit gewährt sei; *quitte* hätte alsdann etwa den Sinn von *gardant toute liberté, possibilité*. Aber es scheint mir, *quitte à* in solchem Sinne sei französischem Sprachgebrauche nicht gemäss, der eher *pour* verlangen würde; es wäre dann ferner Kongruenz von *quitte* mit dem Subjekte zu erwarten, und solche Auffassung würde auch kaum anders als in den Fällen zulässig sein, wo das durch den Infinitiv bezeichnete Tun nicht bereits verwirklicht wäre, sondern im Bereiche der Zukunft läge. Eine kleine Änderung des Sinnes ergibt sich, wenn in der Redensart, die uns beschäftigt, *pour* an die Stelle von *à* tritt, wovon Littré unter *quitte* zwei Beispiele anführt. Das durch den Infinitiv bezeichnete Tun oder Sein erscheint alsdann gewissermassen als der Preis, um welchen das Recht zu dem im Hauptsatz angegebenen, die Freiheit von aller Verantwortlichkeit für dieses erkaufte wird. Bei dieser Art des Ausdrucks noch mehr als bei der hier behandelten möchte man zunächst an eine Beziehung des Adjektivs auf das Subjekt des Verbum finitum denken; und es wäre wünschenswert zu wissen, ob es Fälle gibt, wo solche Beziehung durch die Flexion erkennbar wird.

Die Verwendung von *quite* im Altfranzösischen fällt mit der heutigen so ziemlich zusammen: eine Person nennt man altfranzösisch so, wenn sie von Verpflichtung, von Verantwortlichkeit befreit ist, eine Sache, wenn mit ihrem Besitz oder Gebrauch keine Gegenleistung verknüpft, ein Handel, wenn er abgetan, erledigt ist. Wo man heute *quite à quite* sagt, ist in früherer Zeit *quite et quite* oder *quite quite* üblicher, wofür es ältere Belege als die bei Littré beigebrachten gibt. Aber dem Gebrauche von *quite à* mit dem Infinitiv im Altfranzösischen begegnet zu sein, erinnere ich mich nicht.

Von *quite à* unterscheidet sich dem Sinne nach *sauf à* mit dem Infinitiv kaum, und in sehr vielen Fällen kann unbedenklich das eine mit dem andern vertauscht werden: *celles qui ressemblent à Fernande se laissent prendre sans savoir pourquoi, sauf à en être au désespoir le lendemain*, G. Sand, Jacques 151 (was nicht hindert, dass . . .); *Rod roulait appeler Goncourt un „sensationniste“, sauf à créer le mot pour lui* (ungehindert dadurch, dass er die Bezeichnung erst erfinden musste), Brunot in Petit de Julleville VIII, 778; *elle le (d. h. le rapprochement) discute longuement, sauf à conclure* (was sie nicht hindert zu dem Schluss zu kommen) *qu'on n'en saurait rien conclure avec certitude*, Jeanroy in der Romania XXXIV, 117; *le ministre . . . tombe au niveau*

d'un administrateur . . . capable de recourir à des moyens violents et illégaux, sauf à abandonner cette ligne de conduite aussitôt après (was ihn nicht hindert von dem eingeschlagenen Wege alsbald wieder abzugehen), *Rev. bleue* 1905, II, 841a; vgl. *alle signore arride e arriderà sempre la missione di consolatrici, salvo poi a tormentare*, Carducci zitiert in *Canti di G. Leopardi illustrati da M. Scherillo*, 1900, S. 295. Und wenn es bisweilen scheinen mag, als werde mit dem durch *sauf à* eingeführten Infinitiv ein Vorbehalt ausgesprochen, der das im Hauptsatze Ausgesprochene nicht unwesentlich einschränke, so ändert das doch kaum etwas an dem Verhältnis der beiden Bestandteile der gesamten Aussage und wird auch nicht hindern dürfen, die Gleichartigkeit der Beziehung des (ebenfalls unflektierten) *sauf* mit der von *quitte* und die Gleichheit der Bedeutung des den Infinitiv begleitenden *à* anzuerkennen: *s'il vous paraît suffisant de ne faire paraître d'abord qu'une partie de la correspondance, sauf à la publier tout entière plus tard, vous serez libre de le faire*, Sand in der *Correspondance de G. Sand et d'A. de Musset*, S. V; *aussi retient-il de leurs procédés tout ce qui peut lui servir à cet effet, sauf à en user avec plus de discrétion*, Brunot in *Petit de Julleville VIII*, 780. Auch diese Wendung ist, soweit meine Kenntnis reicht, dem Altfranzösischen noch fremd.

La patria e la data della Santa Fede di Agen.

Per

Pio Rajna in Firenze.

Intorno alla Santa Fede di Agen¹⁾, così insperatamente venutasi a mettere nel 1901 al posto di un enigmatico frammento, molto rimane da snebbiare. Vediamo se ci riesce di schiarire un poco qualche punto.

Nelle dotte e sagaci sue osservazioni del *Journal des Savants*²⁾, il Thomas pone che parrebbe naturale il pensare che l'autore fosse di Agen, o dei dintorni³⁾. — Naturale potrebbe parere soltanto prima di conoscere il documento e le vicende del culto della Santa. Non insisto sul modo come si parla della città, tale da convenire piuttosto a chi ne discorra più o men di lontano, anzichè dal luogo stesso, o dalle vicinanze immediate⁴⁾; immaginando che s'avesse la mente anche ad ascoltatori lontani, questa ragione perderebbe assai di forza. Ma va considerato che il corpo della martire, o ciò che fu creduto esser tale, non era già in patria nel periodo che importa per noi. Trasferito dal vescovo S. Dulcidio, forse al principio del secolo quinto, in una chiesa da lui appositamente edificata⁵⁾, verso la fine, pare, del secolo nono fu rubato e portato a Conques, nelle parti settentrionali del Rouergue. Evidente che se il rimatore fosse agense, inveirebbe acerbissimamente contro il furto. Invece lo esalta. Detto di un sepolcro marmoreo dovuto a Dulcidio, soggiunge (v. 432—36):

1) Romania, XXXI, 177—200.

2) Nuova Serie, I (1903), 337—345: „La chanson de Sainte Foi.“

3) p. 338.

4) V. 84—87: „Totz temps avez audid asaz Q'Agent fo molt rica ciutaz, Clausa ab murs et ab vallaz; Garonnal corr per cell un latz.“ Cfr. nella *Translatio altera S. Fidis* ecc., Bollandisti, Ott., III, 295: *Sita est ergo supradicta urbs in Gallia Inferiori, quam praeterluit fluvius, videlicet Garonna.*

5) Boll., t. cit., 270—73, 289—90, 295.

Poiss, per una noit molt escura,
 Feiron i dui monge obertura;
 Traisson lo corps per gran gentura;
 A Conchas l'aun saneta e pura,
 E lijun o en escriptura.

Questi due ultimi versi cominciano a mettere in vista non troppo favorevole anche l'ovvia sostituzione di Conques ad Agen. Essi tuttavia e quelli che li precedono converrebbero assai bene ad altre località della regione, tutta certo superba di possedere un tesoro così inestimabile. Che il nostro poemetto sia legato col culto della Santa e non abbia semplicemente uno scopo generico di edificazione religiosa, può argomentarsi con grande probabilità dai rapporti colla fonte donde derivò le sue acque. Ed ecco in qual modo.

Le narrazioni latine che possediamo del martirio di Santa Fede si distinguono in due tipi fondamentali. L'uno ci mette innanzi Santa Fede soltanto¹⁾; l'altro fa intervenire Caprasio, rappresentato quale compagno a lei nella morte²⁾. Ora, l'esemplare su cui fu condotta la composizione nostra spettava al secondo tipo. Sennonchè il rimatore, dopo aver detto (v. 353—72), conformemente al modello, che Caprasio, dall'alto di una roccia dove se ne stava appiattato, vide come la fanciulla, messa sul fuoco, fosse miracolosamente protetta da un messaggero celeste³⁾, tace affatto del martirio, da lui, per quella vista, e inoltre da Primo e da Feliciano, venutisi ad aggregare, affrontato e subito. Che si siano qui materialmente perdute delle lasse, vieta di credere il modo come l'esposizione procede⁴⁾. Eppure Caprasio non era un santo da strapazzo. Ad Agen gli era dedicata già nel secolo sesto, e, attraverso a ricostruzioni, ha continuato ad essergli dedicata, una cospicua basilica⁵⁾, che ora adempie, e forse adempi già in antico, spodestata dipoi, l'ufficio di cattedrale. Il metterlo in disparte indica dunque il proposito deliberato di non distrarre l'attenzione da Santa Fede, che avremo da rappresentarci venerata e voluta far venerare in modo speciale dall'autore, e alla quale sarà stata intitolata una chiesa, o un altare perlomeno, con cui egli avesse familiarità.

1) Boll., Ott., III (giorno 6), p. 288—89.

2) Boll., VIII (giorno 20), 822—25, 826—28; *Analecta Bollandiana*, I, 496, 623—25.

3) Nel latino (p. 824) del messaggero si parla come di una colomba; nel volgare esso è un angelo pennuto, „Blancs qon colums q'eiss l'an foss naz“ (v. 360).

4) I versi 373—74 non possono esser lontani dal verso 362.

5) Gregorio di Tours, *Hist. Franc.*, I, VI, c. 12; Boll., Ott., III, 271, VIII, 821—22.

Se questo è, non è tuttavia nel Rouergue che dobbiam trattenerci. Nè ciò per seguire il Thomas, che da indizi dialettologici si sente attratto alle rive del Rodano¹⁾. Verso ponente ci attirano, allontanandoci nel tempo stesso dalla troppo settentrionale Rodez e dalla regione sua, i versi proemiali 23—26:

Tota Basconn' et Aragons,
E l'encontrada delz Gascons,
Sabon quals es aqist cançons,
E s'es ben vera 'sta razons.

O si pretenderà mai che la terza lassa del prologo, e con essa la seconda, nulla provino per il resto dell'opera, perchè rappresentano la canzone nostra stessa come cosa già nota e che chi parla ha potuto sentire egli medesimo? — Non credo che lo scrupolo abbia vera consistenza. Il rimatore si mette nei panni del recitatore, ufficio che d'altronde può essere stato adempiuto anche da lui: si confronti il v. 454,

Dizer vos voill, enant qem paus.

E quegli che, v. 27—28, udi

. legir a clerczons
Et a gramadis, a molt bons,

la canzone o il contenuto suo, è ben tutt' uno con colui che dice principiando,

Legir audi sotz eiss un pin
Del vell temps un libre latin.

Insomma, pur essendo da deplorare la scabrosità, è lecito fondarsi con fiducia molta, se non con piena sicurezza, sui versi allegati. Che si converta in sicurezza la fiducia, o che all'incontro la fiducia stessa sia scossa, dipenderà dalla convenienza o sconvenienza con altri indizi che vengano a manifestarsi. Orbene: chi si esprime a quel modo, o si trova nei territori indicati, o almeno almeno è loro prossimo. Siamo pertanto condotti alla regione pirenaica.

Ciò è poco pur sempre. Quelle designazioni mantengono perfino in bilico la bilancia fra l'al di qua e l'al di là dei Pirenei, additando l'Aragona, posta al di là, la Guascogna, al di qua, e la *Basconna*, il paese Basco, a cavaliere della catena. Il bilico è tanto perfetto, che precisamente il paese gallo-iberico è nominato in primo luogo. Ci si domanda, se sia davvero pensabile che la Santa Fede possa essere stata composta anche fuori di Francia. — Pensabile sarebbe, non foss'

1) P. 338—9: „certains traits, notamment la conservation de l'n caduque, sentent les bords du Rhône plutôt que ceux de la Garonne.“

altro col riflettere che gli uomini non sono già incatenati al luogo natio, e che tra la Francia del sud e la Spagna del nord i rapporti erano continui e strettissimi. E il Fauchet, dando notizia del documento, ne reputò addirittura il linguaggio „vieil Espagnol, pour le moins Cathalan“¹⁾, per motivo dell'esservi detto (v. 15) che la canzone „fo de razo espanesca“. Cosa valga qui precisamente *razo*, a me non riesce ben chiaro; dubito tuttavia assai che eccedano quei moderni che interpretano risolutamente *soggetto*²⁾. Ma se c'è una discreta probabilità che il vocabolo voglia essere riferito anche alla forma, sicchè sia un seguire il discorso, anzichè procedere a cosa nettamente distinta, il soggiungere,

Non fo de paraulla grezesca,
Ne de lengua serrazinesca,

non per questo ne risulta quanto dal Fauchet si vorrebbe. Specificamente catalana — per limitarmi a ciò che solo può esser preso in considerazione — questa lingua non è. Ne dà subito valida prova la regolare osservanza della distinzione morfologica tra il nominativo e i casi obliqui. Però bisogna che l'epiteto *espanesca*, in quanto possa toccar la favella, venga ad abbracciare così il mezzogiorno della Francia come le terre iberiche affini: valore nel quale soltanto può d'altronde trovar rifugio chi in *razo* veda designato il contenuto e null'altro. Nè a cotal uso, che l'etnografia e le vicende storiche giustificano a gara e che viene a presentarcisi come una delle svariate manifestazioni suscitate o favorite dalla mancanza di una denominazione stabile per il mezzogiorno della Francia³⁾, mancano riscontri. Menzionata di passaggio l'*Ispanogolia* di Fredegario, l, 5, a cui dà valore l'*Hispania maior* che le sta accanto, segnalerò *totam Citeriorem Hispaniam* nel Monaco di Silos⁴⁾: cronista spagnuolo

1) Recueil de l'origine de la langue et poesie Françoisse, ryme et romans, a carte 549^b nell'edizione delle „Oeuvres“ del 1610.

2) „Asunto“ dice il Milá, Trovad. en Esp., p. 62, n. 14; „sujet“ il Thomas, p. 339.

3) V. Diez, Die Poesie der Troubadours, p. 5—12; Meyer, La langue romane du midi de la France et ses différents noms, in Annales du Midi, I, 1—15; Chabaneau, Sur la langue romane du midi de la France ou le Provençal, nel t. X della nuova edizione dell'Histoire générale de Languedoc, p. 168—177.

4) Narra costui di re Ordoño I (España Sagrada, XVII, 291), che *duos Caroli Regis magnos Duces, Sanctium videlicet ed Adblum, ferro vinctos in carcerem trudit. Quem, nisi Carolus, qui iam senio conficiebatur, et postea Ludovicus eius filius, necnon et Luctarius eius nepos, postulata eius et munera*

che si ritiene scrivesse al principio del secolo XII. E poichè ciò che vale per noi è il concetto informatore, non il vocabolo, sarà opportunamente rammentato il luogo notissimo dove Alberto da Sistero chiama Catalani, per contrapposto ai Francesi — insieme coi Provenzali, di cui la ragion politica ci toglierebbe di meravigliarci — gli abitatori del Viennese, dell'Alvernia, del Limosino, della Guascogna, e non questi soli di certo¹). Ma proprio *Yspani* saranno detti da Dante nel *De vulgari Eloquentia*²) tutti coloro che parlano la lingua d'oc. Ed io ho un forte sospetto che nel poemetto nostro abbia una comprensività rispondente a quella dell'aggettivo *espanesca* il sostantivo *Hespainna* del v. 115; giacchè non so vedere che motivo lì ci sarebbe senza di ciò per dire che Diocleziano ne fu signore.

Alla lingua, anche senza entrare in un esame particolareggiato, si può chiedere qualcosa più di ciò che s'è domandato poco addietro. Nulla per questo rispetto ferma tanto l'attenzione, quanto una forma insolita dell'articolo che occorre in pochi luoghi in mezzo alle forme usuali. Nel verso 41 abbiamo *qetz mel[z] membraz = qels*; v. 51 *az can = al*; v. 86 *detz brac* e 332 *detz cab = del*; ed anche v. 273 parrebbe che *enz broil* equivalga ad *enl, el broil*. Ora, forme identiche s'incontrano, e sono state opportunamente richiamate dal Thomas, in antichi testi spettanti alla Guascogna largamente intesa³); il che collima colle conclusioni a cui già s'era istradati. E alle voci che ci giungono isolate e rare attraverso ai tempi, rispondono in coro le parlate odierne. Com'è ben noto, nella zona pirenaica francese, dal Bearn a quella che fu la Contea di Foix, di fronte al femminile *era, eras*, l'articolo maschile suona *et* al singolare, *ets* al plurale⁴). Un legame intimo non credo sia qui dubitabile, per quanto si possa questionare e sulle origini⁵),

blandiri festinarent, totam Citeriorem Hispaniam ad usque Rodanum flumen ferro et igne devastare intendebat.

1) Si capisce troppo bene come, viceversa, i Catalani possano esser chiamati Franchi (Cid, v. 1002) e Francesi (Cronica general, V. Dozy, Rech. sur l'hist. ecc., II³, 22, n. 1) dai Castigliani.

2) I, VIII, 5, II, XII, 3: passi frantesi dai più.

3) p. 341. Che qualche analogia offrano anche carte appartenenti alla Provenza, si può qui mettere tranquillamente in disparte.

4) V. sotto Et, Lespy e Raymond, Dictionnaire Béarnais, e ciò che ivi si cita; e soprattutto J. Passy, L'origine des Ossalois, fasc. 152 della Bibliothèque de l'École des Hautes Études, p. 35 sgg.

5) Stanno a contendersi il campo niertemeno che tre etimi: *ipse, ille, iste*. Rispetto a quest'ultimo sarà da tener conto anche del suffragio che alla possibilità fonetica della metamorfosi di *st* in *ts*, viene, per quanto in modo contestato (V. Baist, in Zeitschr. f. roman. Philol., IX, 146), dalla Spagna.

e sull'estensione primitiva (i riscontri maiorchini¹⁾ daranno mai indizio che il fenomeno fosse comune anche al versante catalano?), e sul modo di spiegare le determinazioni specifiche. Insomma, ci si vede sempre spinti ai Pirenei.

Rimaniam nondimeno troppo nel vago, e si vorrebbe uscirne. A un paio di esempi, incerti affatto, di mutamento di *v* in *b*, che il ritrovatore e pubblicatore del testo credette di scorgere²⁾ e che tenterebbero di allettarci verso ponente, non è da attribuire alcun peso. Pesa bensì in senso opposto il v. 115, menzionato da poco ad altro proposito. Diocleziano

Hespainna teg els montz Cerdans.

Pur dovendosi aver in conto di verosimile che *montz Cerdans* abbia qui ad esser detto in un senso esteso e forse equivalga in digrosso a Pirenei (o perchè si menzionerebbero altrimenti a quel modo?), è chiaro che la Cerdagna vera e propria non può da chi parla così esser molto lontana. Una volta poi che ci siam già condotti a questo punto, agisce con forza viepiù intensa un dato, che è, se non erro, il più significativo che la Santa Fede si trovi contenere. L'ufficio di tormentatori dell'eroica giovinetta è assegnato, senza che i testi latini vi diano alcun appiglio, ai Baschi del Paese d'Aran, i quali lo esercitano con feroce accanimento (v. 384—85):

Cisclannl Bascon qe son d'Aran;

Dizon: Per ren viva non n'an!

Rozzi assai di sicuro erano quei montanari, abitatori della valle recondita dove la Garonna ha le sue duplici sorgenti; valle circondata da alte montagne, chiusa da una gola allo stesso suo sbocco. Naturale dunque che fossero in mala vista³⁾, e però esposti a vedersi addossate delle parti odiose. La cosa tuttavia non poteva seguire altro che nei paraggi che li avevan vicini e dove loro accadeva di mostrarsi. Così noi siam tratti alle sponde stesse dell'Alta Garonna e de'suoi affluenti. Cercando ivi qualche località in cui vi fossero ragioni speciali di devozione per Santa Fede, l'occhio cadrà sul borgo che ne prende il nome, a 26 chilometri da Tolosa, nella direzione di sud-est. Ma ci sarà di meglio, io penso. Al Paese d'Aran si vorrebbe tenersi

1) Morel-Fatio, in *Grundr. d. roman. Philol.*, I, 1^a ed., p. 682, 2^a ed., p. 869; Schädel, *Mundartliches aus Mallorca*, Halle, 1905, p. 36 e 42.

2) Verso 146 e 279. Dei due esempi uno è dubbio per il *Leite de Vascancellos medesimo*; rispetto all'altro, *manbes*, cfr. Levy, *Prov. Suppl.-W.*, V, 84.

3) „Les Aranais“, dice tuttora il Vivien de Saint-Martin, *Nouv. Dictionn. de Géogr.*, I, 185, „... sont pauvres, ignorants, superstitieux“.

più stretti: rimanere nella Contea stessa di Comminges, di cui faceva parte¹⁾, o discostarsene di poco. Ciò gioverebbe a chiarire come mai al v. 23, col menzionare l'Aragona, si guardi anche al di là dei monti, attraverso ai quali conducon più passi. E allora soltanto riuscirebbe spiegato pienamente che ivi stesso, in apparente contraddizione con quanto si direbbe risultare dal v. 384, fra le regioni che

Sabon quals es aqist canezons,

la *Basconna* occupi il primo posto. O non sono il Comminges e ciò che gli è contiguo, *Basconna* essi stessi? Soggiungerò poi che la cosa sarebbe desiderabile altresì sotto il rispetto linguistico; dacchè, per rare che siano nel testo nostro, le forme insolite dell'articolo accusano un ambiente nel quale l'uso popolare, contro il quale reagiva l'uso colto, le aveva abituali. Dico solo desiderabile, e per lasciar luogo alla possibilità che vengano da un trascrittore, e perchè non è da dubitare che la zona dell'*ets* si sia venuta restringendo. La favella del piano deve bene aver guadagnato terreno su quella dei monti.

Geograficamente c'è da tenersi soddisfatti della determinatezza conseguita. Resta la questione cronologica. Come rileva il Thomas²⁾ e s'era visto anche dal Leite de Vasconcellos, un termine è segnato dall'allusione al miracolo di Ghiberto nei versi 441—44. L'autore conosce i Miracoli di Santa Fede raccolti da Bernardo d'Angers, o perlomeno il primo libro, che s'apre appunto col miracolo di Ghiberto, scritto da Bernardo, secondo egli afferma, sotto la dettatura del protagonista medesimo, nel suo primo pellegrinaggio a Conques, da mettersi intorno al 1010³⁾. Dal lato opposto il limite è segnato in modo assai meno netto e sicuro dalla paleografia. Il giudizio del Fauchet, o forse piuttosto del Pithou, proprietario del codice, che esso fosse stato scritto „il n'y a guieres moins de cinq cens ans“⁴⁾, risponde ben più che non fosse sperabile a quello che oggi stesso s'è portati a pronunciare; ma non ha che un valore approssimativo; e semplicemente approssimativo doveva averlo per chi allora lo esprimeva, come indica la rotondità del mezzo millennio. E invero, se la scrittura può appartenere al declinare del secolo XI, nulla vieta di farla discen-

1) Fino al 1192. Lo afferma, certo dietro buona scorta, il Dictionn. de Géogr. citato dianzi.

2) p. 338.

3) Seguiranno poi due altre andate, di cui l'ultima del 1020; e ciascuna occasionerà l'aggiunta di un libro.

4) Recueil ecc., l. cit.

dere al cominciamento del XII¹). Nè sopra altro dato che un' interpretazione irriflessivamente rigida delle parole del Fauchet si fondò certo nel secolo XVIII il Falconet, registrando fra i suoi appunti una „Vie de sainte Fides d'Agen, en vers rimés en langue provençale, semblable à la catalane, écrite en 1080“²), da identificarsi colla nostra. Il 1080 è bene il risultato della sottrazione materiale dei cinquecent'anni dalla prima pubblicazione del *Recueil de la langue et poesie Francoise*³); e sarà, al più, mera imprecisione l'essersi espressa la cosa in modo, che paia intendersi della composizione dell'opera, ciò che il Fauchet diceva della trascrizione⁴). Ed anche le parole relative al linguaggio vorranno correggere quelle che il *de razo espanesca* aveva suggerito all'erudito cinquecentista⁵).

Ma dal contenuto non ci sarà proprio da ricavar nulla, oltre a ciò che s'è detto? — La cronologia, e non la geografia soltanto, deve fermar gli occhi sull'asserzione che di Santa Fede, colla Guascogna e col Paese Basco, sa l'Aragona. Sta il fatto che nel 1101 il re d'Aragona e Navarra Pietro Sanchez, trovandosi ad assediare Barbastro, ad impetrare l'acquisto, offerse *sancto Salvatori et sanctae Fidei de Conchis, atque Begoni, venerabili abbati, eiusdemque loci monachis, unam mechitam, meliorem scilicet quae esset in Barbastro, excepto de sede episcopali, ad construendum ibi monasterium*⁶). Ottenuta la città, il re dette esecuzione al voto e dotò il monastero, dichiarando inoltre che se a lui o ai successori fosse stato concesso di impadronirsi di Lerida e di Saragozza, Santa Fede avrebbe ivi avuto tutti i beni *unius Mauri de melioribus*, e dicendo di far ciò *ut ipse Deus, per meritum ipsius, urbes ipsas sanctae restituat christianitati*⁷). Questi voti del re Aragonese non s'intenderebbero, se la reputazione della martire d'Agen non fosse già penetrata

1) Thomas, p. 338: „Le fac-similé montre que Fauchet a assez bien jugé: il est, en effet, très vraisemblable que l'écriture n'est pas postérieure aux premières années du XII^e siècle.“

2) L'indicazione è riportata nella Bibliothèque historique de la France, I, 286, n. 4412; ma io mi devo contentare di prenderla dal Raynouard, Choix, II, CXLVI, in nota.

3) Con un piccolo e ben comprensibile arrotondamento; dacchè la prima edizione del „Recueil“ è del 1581; e anche la dedica al re ha la data del 24 giugno di quell'anno.

4) Forse l'equivoco non sussiste, se la notizia si considera nel luogo suo. Del resto l'*écrite* ha rispondenza nel Recueil: „un livre escrit à la main; il n'y a guieres“ ecc.

5) V. qui addietro, p. 472.

6) Gallia Christiana, I, Instrum., p. 54; Boll., Ott., III, 283.

7) Ibid.

in quelle parti¹⁾; ma chi rifletta che dalla presa di Barbastro essa v'ebbe di sicuro un grande incremento, e noti che Barbastro si trova appunto sulla strada di coloro che valichino i passi pirenaici della regione a cui la Santa Fede è sembrata da assegnare²⁾ (ed ecco di rimbalzo un accrescimento di verosimiglianza all'assegnazione), propenderà a supporre che al dato che di qui tenta di scaturire sia da lasciar libera la via.

La Santa Fede sarebbe così posteriore al 1101. Ma posteriore può essere di poco³⁾. Se la ricercatezza della rima in *-esca* era in diritto di suscitare qualche scrupolo finchè non si conoscevan che due lasse⁴⁾, ora che s'ha davanti l'opera intera, gli scrupoli sarebbero irragionevoli. Le rime, considerate nell'insieme, non hanno nulla che disconvenga all'età arcaica di cui la ragion paleografica è valida sostenitrice. E ciò che le rime non vietano, il ritmo propugna. Il poemetto non ha comuni le lasse di versi ottosillabici che con due altri documenti gallici: il Gormond et Isembart, e l'Alessandro di Alberico di Besançon, molto arcaici entrambi. E messa a confronto con essi, la Santa Fede se ne distingue spiccatamente per una peculiarità non appariscente, ma assai ragguardevole. Tutte le cinquantacinque lasse di cui il poemetto è costituito, contano un numero dispari di versi, da 7 a 17⁵⁾. Da ciò deve argomentarsi senza titu-

1) Quanto ad un preteso trasporto delle reliquie ad un monastero catalano nel secolo VIII, V. Boll., t. cit., 280.

2) Barbastro è sul fiume Esera; e risalendo l'Esera ci si conduce, lasciando il resto, al Puerto de Venasque.

3) Noto una circostanza atta ad aggiungere alla determinazione geografica un altro rincalzo, per quanto tenue. La composizione viene ad ogni modo a cadere nel periodo di un vescovado (1083?—1125?) molto memorabile per il Comminges: quello del Bertrando, che conseguì poi presto l'onore degli altari e che dette nome alla rinnovata capitale. Si vedano i Bollandisti, Ottobre, VII, 1140—1184. Mi spiace di non potermi togliere la curiosità di sapere, a che santo, prima che a Bertrando, fosse ivi dedicata la cattedrale, sia che Bertrando stesso la fondasse, sia che la restaurasse soltanto. V. ib., p. 1158 e 1156.

4) Curioso l'incontro con uno dei documenti più antichi della letteratura italiana, cioè colla cosiddetta Cantilena di un giullare toscano, v. 25—40 (Monaci, Crestom. it. dei primi sec., p. 9—10).

5) Hanno 7 versi sette lasse; 9 versi quindici; 11 diciassette; 13 dieci; 15 cinque; una sola, le quarantesimaterza, ne novera 17. — Nella cantilena nostra ricordata or ora, cui non scema l'opportunità di un richiamo l'essere i versi generalmente ottonari alla maniera italiana (cfr. Zeit. f. roman. Philol., V, 10—11), gli elementi delle tre lasse sono in numero pari: 10, 14, 16.

banza alcuna che ritmicamente e melodicamente le lasse venivano a scomporsi in tre, quattro, cinque, sei, sette ed otto coppie, nelle quali un verso era tesi, l'altro antitesi, seguite da un verso isolato, che adempiva l'ufficio di compiere e chiudere. Ci troviamo così ad avere qualche cosa di analogo alle ben note lasse di decasillabi, terminate da un senario. Ma se c'è analogia, c'è anche differenza assai grande, sicchè la Santa Fede rimane un documento unico. Eppure tutt'altro che unica parrebbe volerla rappresentare l'autore, parlandoci di una *lei francesca* (v. 20), giusta la quale essa va recitata. Ciò sembra indizio che nella letteratura che noi diciamo d'oïl devano esserci state altre composizioni foggiate a questa maniera, tutte inghiottite dal tempo. Chè non inclino troppo a credere che sia da riferire anche alla struttura ritmica quanto si pone poco dopo (v. 31—33) in bocca al recitatore:

E si vos plaz est nostre sons,
Aisi conl guidal primers tons,
Eu la vos cantarei en dons.

Nel son propendo a veder solo la melodia, verosimilmente trovata apposta per la Santa Fede.

Dalla considerazione particolare di questa ritornando poi a quella della triade a cui essa appartiene, non mi ratterrò dal manifestare un vago sospetto. Le lasse, non le coppie, ebbero forse ad essere un tempo il sistema più comune nell'uso lungamente continuato del verso di otto sillabe. Le coppie ci rappresenterebbero il nuovo che sostituisce l'antico. La successione di cui siam poi testimonii nel dominio del verso di dodici sillabe, avrebbe qui un riscontro anteriore di secoli. Se così fosse, ciò che si pensa e si dice dell'arcaicità delle lasse ottosillabiche, acquisterebbe una concretezza assai maggiore.

Bloi und Poi.

Von

H. O. Östberg in Upsala.

Als Ausgangspunkt für das altfranzösische *bloi* hat man ziemlich lange nach Diez und Mackel¹⁾ das germanische *blaud* oder ein **blaudj* (ein ja-Stamm) angeführt, und man hat damit sich begnügen müssen, obwohl die Entwicklung von *blaud* oder *blaudj* zu *bloi* wohl niemals jemandem besonders klar vorgekommen ist: *blaud* erklärt nicht das *j* in *bloi*, *blaudj* wohl auch kaum, da germanisches *đj* in *ǵ* zu resultieren pflegt. 1894 schlägt H. Schuchardt²⁾ mit aller Reserve als Ursprung für *bloi* ein **blavius*, **blaujus* aus irisch. *blá* (urkelt. *blavo* -s) vor. Dieser von Schuchardt vorgeschlagene Ausgangspunkt für *bloi* wird von André G. Ott³⁾ akzeptiert. Die meisten, die sich mit dem Altfranzösischen beschäftigt haben, dürften indessen auf Grund der Bedeutungsgleichheit die Form *bloi* mit *blou*, *blo*; *blau*, *bleu*; *blef* zusammengestellt und nicht haben umhin können, an einen gemeinsamen Ursprung für *bloi* und diese Formen zu denken. Für Em. Walberg⁴⁾ ist diese Bedeutungsrücksicht entscheidend: **blavium* als Ursprung für *bloi* wird verworfen und mit Recht, da es in phonetischer Hinsicht nicht zufriedenstellt; *bloi* wird als eine dialektische Form zu *blou* aus germanischem *blaw* hingestellt, und als stützende Parallelerscheinungen werden die bekannten *pou*, *poi*; *oe*, *oie*; *groe*, *groie* und einige andere angeführt. Em. Walberg gesteht selbst zu, dass die Stütze schwach ist, lässt aber die Frage bis auf weiteres dahingestellt sein. In der

1) Die germanischen Elemente etc., S. 118.

2) ZRPh., S. 433.

3) Etude sur les couleurs en vieux français, S. 76f.

4) Sur Blou, Bloi en ancien français, Uppsatser i romansk filologi tillagade Prof. P. A. Geijer, S. 86f.

Besprechung, die Gaston Paris in der *Romania*¹⁾ diesem Aufsatz gewidmet hat, wird auch darauf hingewiesen, wie die Alternanz, die in *pou, poi; oe, oie* etc. vorhanden ist, nicht als beweisende Parallele für *blou — bloi* angeführt werden kann; einige der als Stütze angeführten Wörter werden ferner als unzuverlässig und von zweifelhafter Existenz bezeichnet; auch der dialektische Charakter von *bloi* wird angezweifelt, besonders weil *blou* und *bloi* in denselben Gegenden, ja, bisweilen in denselben Texten vorkommen. Alles dies macht es schwer, die Gleichung *blou—bloi* aus germanischem *blaw* zu akzeptieren.

Em. Walberg ist es nicht gelungen, die phonetischen Schwierigkeiten, die die Form *bloi* bietet, zu überwinden, was er übrigens, wie schon angedeutet, selbst zugibt. Wenn aber die Phonetik es schwer macht, einen gemeinsamen Ursprung für *blou* und *bloi* anzuerkennen, so macht die Bedeutungsgleichheit, die diesen beiden Formen zukommt, und die Em. Walberg so überzeugend nachgewiesen hat, es fast noch schwerer, für die fraglichen Formen einen verschiedenen Ursprung anzunehmen. Dies gibt mir Veranlassung, hier darzulegen, wie ich bei meinem Unterricht die Frage zu behandeln pflege.

Im spätlateinischen *blavu* (< germanischem *blaw*) muss *v*, wie in ähnlichen allbekannten Fällen, frühzeitig und zwar vor der Zeit des Auslautgesetzes geschwunden sein und *blau* ist unter dem Einfluss des folgenden Labials zu *blou* geworden. Wir haben so in Nom. Sing. *blous*, im Akk. Sing. *blou*, im Akk. Plur. *bloos*. Unter dem Zwange des Deklinationssystems bildete sich vor der Zeit des Auslautgesetzes zu diesen Formen leicht ein Nom. Plur. *bloi* auf dieselbe Weise, wie man einst zu *duos* ein *dui*, zu *ambos* ein *ambi* bildete oder so vielen anderen Wörtern fremden Ursprungs lateinische Kasuszeichen anfügte. Bei Eintritt des Auslautgesetzes verlor dieses *bloi*, das sein *i* beibehalten musste, den Zusammenhang mit den übrigen Formen von *blavu*; es lebte jedoch, wie das oft in ähnlichen Fällen geschieht, noch lange als eine nicht selten antreffbare Nebenform fort, und zu ihm wurde *blois, bloie* etc. gebildet.

Auch für *poi* sind wir geneigt, zu derselben Erklärung zu greifen, d. h. auch in *poi* einen unter ungefähr gleichen Verhältnissen wie *bloi* zustande gekommenen Nom. Plur. zu sehen. Wir glauben nämlich nicht, dass *poi* sich auf andere Weise einigermaßen befriedigend erklären lässt; wenigstens sind die Erklärungsversuche, die bisher vorgebracht worden sind, wenig überzeugend.

Von diesen Erklärungsversuchen erwähnen wir hier nur einige,

1) XXXI, S. 444f.

nämlich diejenigen, die verhältnismässig am meisten Anspruch auf Anerkennung machen können, oder die gewöhnlich angeführt zu werden pflegen. Meyer-Lübke erklärt, und das mit Recht, eine andere Entwicklung für *c* in *paucu* als die für *c* in der bekannten Gruppe *locu*, *focu*, *jocu*, *traucu* etc. nicht annehmen zu können, und er setzt als Ausgangspunkt für *poi paucō* an, indem er meint, dass *c*, wenn velarer Vokal vorherging und *o* folgte, ein anderes Resultat ergeben hätte, als wenn ihm *u* in derselben Stellung gefolgt wäre: *paucu* ergab *pou*, *paucō* dagegen hätte **poio*¹⁾ oder, wie er ein paar Jahre später mit einem gewissen Zögern annimmt, **poxo*²⁾ ergeben, welche Formen später bei Eintritt des Auslautgesetzes in *poi* resultiert hätten. Es ist indessen leicht einzusehen, dass **poio* nicht auf französischen Boden hat entstehen können: *o*, wie *u*, ist velar, und *c* und die daraus entstandenen Reflexe mussten mit Notwendigkeit velar sein und spurlos verschwinden; ebenso wie z. B. *Saucona Saône* ergeben hat, hätte *paucu pou* ergeben müssen; die vortonige Stellung des *c* in dem einen Falle und die nachtonige in dem anderen ist von keiner Bedeutung; alles hängt von der Artikulationsstelle ab, die in den beiden Fällen dieselbe gewesen sein muss. Noch grössere Schwierigkeiten als **poio* bereitet **poxo*: vor *o* wäre *c* bei Eintritt des Auslautgesetzes noch Verschlusslaut gewesen und zwar wohl stimmloser Verschlusslaut, da mit dem *x*, das aus demselben resultiert hätte, wohl ein stimmloser velarer Engenlaut gemeint ist; *paucu* hätte im Osten *pauc* ergeben, im Westen hätte man zurzeit des Auslautgesetzes vielleicht *poxo* gehabt, das dann schnell zu *poi* sich entwickelt hätte. Was dem *o* eine solche Kraft gegenüber dem *u* verliehen hätte, einen intervokalischen Verschlusslaut vor dem Stimmhaftwerden zu bewahren, ist unbegreiflich, und unbegreiflich ist ferner, wie dieser stimmlose Verschlusslaut, vorausgesetzt nun, dass er möglich gewesen, Engenlaut hätte werden können, da ja die stimmlosen intervokalischen Verschlusslaute in volkstümlichen Wörtern stimmhaft werden, bevor sie in Engenlaute übergehen. Später scheint Meyer-Lübke seine Ansicht in dieser Frage wieder etwas modifiziert zu haben: bei der Erörterung der Behandlung intervokalischer Verschlusslaute in nachtoniger Stellung in Paroxytona sagt er in der Gramm. der Rom. Sprachen³⁾, dass in sekundärem *-go* *g* in *i* resultiert. Aber aus diesem *-go* erwartet man, sofern velarer Vokal vorherging, entweder einen velaren Engenlaut, der zurzeit des Aus-

1) ZRPh. IX, S. 144.

2) ZRPh. XI, S. 541.

3) I, § 438.

lautgesetzes verschwunden wäre, oder auch hätte *g*, wie wir das so oft im Westen sehen, als Verschlusslaut erhalten bleiben und nach Eintritt des Auslautgesetzes zu *c* im Auslaut werden müssen: also aus *pogo* entweder *pou* oder *poc*. Kurz, *paucō* lässt sich ebensowenig wie *paucu* von der Gruppe *focu*, *locu*, *traucu* etc. losreissen, und von ihm ausgehend kann man nicht zu *poi* gelangen. Im übrigen versteht man nicht recht, weshalb die Form *paucō* begünstigt worden wäre; *paucus* war in ältester Zeit wie im Lateinischen ein Adjektiv und kommt recht lange in dieser Funktion vor; für ein Quantitätsadverb wie *poi* wäre ein Ablativ ein überraschender Ausgangspunkt.

Eine andere Erklärung von *poi* ist von Suchier¹⁾ versucht worden. Da in denselben Texten oft *ça*, *la* neben *çai enz*, *lai enz* angetroffen werden, so könnte *çai*, *lai* antevokalische *ça*, *la* dagegen antekonsonantische Formen sein; auf die gleiche Weise könnte *poi* (aus *poui*) ursprünglich antevokalisches, *pou* antekonsonantisches gewesen sein.

Klar ist, dass **poui* die Form ist, die zunächst einer Erklärung bedarf, und eine solche dürfte, nach dem Vorhergehenden zu schliessen, schwer zu geben sein.

Wenn man also von *paucu* oder *paucō* zu keinen anderen Formen als den bekannten *pou*, *po*, *pau*, *peu*, *poc* gelangen kann, so könnte man ja *poi* als nach der Femininform *poie* gebildet ansehen. Die Frage ist dann die, ob diese letztere Form lautgesetzlich oder ob nicht umgekehrt *poie* von *poi* gebildet ist. E. Waldner sagt²⁾, nach seinem Lehrer Fritz Neumann, dass *c* (oder *g*), dem velarer Vokal vorhergeht und *a* folgt, in *i* resultiert, und Neumann hat später selbst sich in derselben Richtung ausgesprochen³⁾. Die meisten Romanisten dürften indessen der Ansicht sein, dass *c*, *g* in den Phonemen *auca*, *auga*, *oca*, *oca*, *ūca*, *ūga* eine velare Artikulation hatten und spurlos geschwunden sind. Was die Frage erschwert, ist, dass das dahingehörige Material nicht sonderlich gross ist. Die Knappheit dieses Materials ist um so fühlbarer, als *a* als solches nicht mit Notwendigkeit ein vorhergehendes *c*, *g* nach dem Velum hin verlegt. Eine Vermehrung des Materials, das in diesem Fall Gegenstand der Beobachtung gewesen, dürfte daher nicht unwillkommen sein. Es setzt uns besser in den Stand, die Beschaffenheit der Artikulation zu beurteilen und zu entscheiden, was in den fraglichen Phonemen lautgesetzlich ist und was nicht. Wir führen nur ein Beispiel an.

1) Altfranz. Gramm. I, S. 76.

2) Quellen des parasitischen *i* im Altfranz., S. 8.

3) Lat. *anca* > altfranz. *oie*, *oue* und Verwandtes. Festgabe für Wendelin Förster, S. 247 f.

Eine gewöhnliche Ortsbezeichnung und als solche frühen Datums ist in Frankreich *Nucaretum* (jetzt *Norroy*, *Nauroy*, *Norrey* etc. im nördlichen Frankreich, in der Provence gewöhnlich *Nogaret*). Für *Norroy-le-Sec* (Moselle) finden wir 679 die Schreibung *Nugaretum*, 692 *Nugaredum*, 1137 *Noeroy*, 1250 *Noweroit*, 1269 *Nouorroy*, 1429 *Nouroy*; für *Norroy-le-Veneur* (im gleichen Departement) findet man 1138 *Noeret*, 1231 *Nooroie*¹⁾ etc.; für *Nauroy* (Marne) ungefähr 850 *Nueridum*, 1197 *Nueroi*, 1200 *Noeroi*, 1382 *Noroy* etc.²⁾; für *Noroy-sur-Ourcq* (Aisne) 1195 *Nueroi*³⁾. Ältere Formen und die modernen Resultate setzen den Schwund des *c* ausser Zweifel. Ebensowenig dürfte Zweifel zu hegen sein betreffs der Behandlung des *c* in Ortsnamen wie *Dreux*, *Bayeux* (im 12. Jahrhundert *Drewes*, *Baiwes*)⁴⁾. Die Ausgangspunkte *Durocas*, *Bajocas* sind durch frühe mittelalterliche Belege gesichert: *Baiocas* um 400, *Baiogas*, *Durocas* auf merovingischen Münzen⁵⁾; auch die Ableitungen sprechen für diese Formen: *Durocassinus*, *Bajocassinus*. Die modernen Formen der Namen und die mittelalterlichen Belege zeigen, dass das *c* geschwunden ist.

Obwohl die Ortsnamen uns noch mehr Fingerzeige hinsichtlich der Behandlung des *c* im vorliegenden Falle geben, verlassen wir sie doch, um uns eine schnelle Übersicht über das Material zu verschaffen, das die Sprache im übrigen zu bieten hat. Klar ist, dass wir hier nicht Fälle wie *foyer* < *focarium*, *loyer* < *locarium* heranzuziehen haben; fragt man nach der Quelle für *i* in diesen Wörtern, so kann man ebensogut auch nach der Quelle für *i* z. B. in *écuyer* < *scutarium* fragen. Wir ziehen auch nicht *noiel* < *nucalem*, *voiel* < *vocalem* heran, nicht wegen der nahe zur Hand liegenden Analogie von *noix* und *voix*, sondern weil in die ursprünglichen *noel* und *voel* *i* von *noieus*, *voieus* her eingedrungen sein kann, gleichwie man z. B. *tiel* (< *talem*) nach *lieus* antrifft⁶⁾. Die Beobachtungen, die hier mitgeteilt werden, beziehen sich zunächst auf das mittelalterliche Französisch.

Von *auca* ist *oe* gewöhnlich, *oie* wohl nur einmal belegt⁷⁾; von

1) Zitiert aus Dictionnaire topographique de l'ancien département de la Moselle.

2) Zitiert aus Dictionnaire topographique du département de la Marne.

3) Dictionnaire topographique du département de l'Aisne.

4) Vgl. jedoch Neumann, a. a. O., S. 252.

5) Holder, Altkeltischer Sprachschatz; D'Arbois de Jubainville, Revue Celtique I, S. 323; Lindström, De obetonade vokalernas bortfall, S. 146.

6) Vgl. Meyer-Lübke, ZRPh. XI, S. 598; Suchier, Altfranz. Gramm., § 61.

7) Bei Brunetto Latini; vgl. Suchier, a. a. O., § 26.

rauca roe gewöhnlich, *roie* nur einmal belegt¹⁾; von *inraucare* findet sich nur *enroer* belegt; von **caucare choer* (*chuer*) gewöhnlich, *choyer* wohl nicht während des Mittelalters belegt; von **extraugare* nur *estroer* belegt; von **detraugare detroer* gewöhnlich, *detroier* verhältnismässig spät und selten. Von *locare loer* gewöhnlich, *loier* selten; von *jocare* wohl nur *joer* mit Sicherheit belegt; von *focare foer* gewöhnlich, *fouyer* spät und selten; von *focata foe* gewöhnlich, *foiee* spät und wohl nur ein paarmal belegt; zu *foace*, *foage*, *foaille* fehlen Nebenformen mit *i*; von *vocare voer* gewöhnlich, *voier* 1499; von *advocatus* nur *avoez* belegt; von *vocantem voiant* Passion 406 neben *voant*. Die Wörter auf *-uca* entbehren durchgehends des *i*: *laitue*, *verrue* etc.; *ruga* < *rue*; *sanguisuga* < *sangsue*; *fuga* < *fue* neben *fuie*; *nugalius* < *nualz*; von *carrucare charruer* gewöhnlich, *charruier* selten; von *exsucare essuer* und *essuier*; von *extucare estuer*, *estuier* selten; von *-festucare* nur *effestuer* belegt.

Was einen nicht anders als überraschen kann, falls man Neumanns und Waldners Standpunkt einnimmt, ist, dass im grossen und ganzen die älteren und gewöhnlicheren, ja oft die einzig vorhandenen Formen auf analogischem Wege entstanden sein sollten. In dieser Gruppe hätten stammverwandte Wörter einen weit grösseren Einfluss ausgeübt, als wir sonst gewohnt sind zu beobachten. Schon dies ist geeignet, Zweifel an der Richtigkeit des erwähnten Standpunktes zu erwecken.

Verschiedene der Beispiele und auch die Art, wie sie beurteilt worden sind, bedürfen einer Prüfung. Dass, wie Neumann angibt²⁾, *oe* zu einem maskulinen **ou* (< **aucu*) gebildet wäre, ist wenig wahrscheinlich: auch wenn man annimmt, dass ein **ou* einmal im Nordfranzösischen existiert hätte, was ja nicht ganz unmöglich ist, lässt sich doch äusserst schwer dieser Form ein Übergewicht über die Femininform zuerkennen. In einem Aufsatz über Landwirtschaft aus dem 13. Jahrhundert heisst es: *et convient que V owes eyent un garce*³⁾; das grosse Übergewicht, das bei dieser Art von Haustieren die weiblichen Tiere durch eine verständige Wirtschaft erhalten, und die in dem Zitat angedeutet wird, macht es mehr als unwahrscheinlich, dass ihre Benennung von der erwähnten Seite her hat beeinflusst werden können; auch sieht man im allgemeinen in den Sprachen, dass bezüglich dieser Tiere die Femininbezeichnung es ist, welche herrschend geworden, und dass die Maskulinbezeichnung entweder eine ältere oder jüngere Bildung zu dieser oder auch anderswoher entlehnt ist. Weit einfacher erscheint

1) Cotton-Handschr. von Brandan, V. 1264, Rom. St. I, S. 581; nicht in der Arsenalhandschr. V. 1216, ZRPh. II, S. 452.

2) a. a. O., S. 250.

3) Godefroy, Dict., X, S. 39.

es, dass ein lautgesetzliches *oe* durch Einfluss von *oiseau* zu *oie* geworden, besonders da man ja doch zu diesem Wort greifen muss, um *oison* anstatt *osson* < *aucione* zu erklären. Der Gedanke bei diesen Assoziationen ist ja im übrigen kein anderer als der, welcher einmal *auca* an die Stelle von *anser* treten liess; als *oe* von seiner eigentlichen Sphäre sich losgelöst hatte, lag Anschluss an *oiseau* nicht so nahe zur Hand; man findet daher: *Pidou*, Familienname, < *pectus de auca*; *Rue aux Ours*, Strassenname in Paris, früher *rue as Oues*; *Podos* (Eure-et-Loire), 1430 *Pasdoe*, 1769 *Padoue*. *Roie* steht nicht im Reim und ist, wie erwähnt, nur ein einzigesmal belegt; aus einem solchen Fall kann man nichts schliessen; *i* kann analogisch oder am wahrscheinlichsten wohl auf Rechnung des Kopisten zu setzen sein. Wenn *choyer* aus einem **caucare* lautgesetzlich wäre, wie will man dann erklären, dass das Verbum während des ganzen Mittelalters *choer* heisst? Hier gibt es kein Substantiv, durch das man die Abwesenheit des *i* erklären könnte. Im übrigen ist es wenig wahrscheinlich, dass **caucare* der Ausgangspunkt ist: es war nicht ebenso leicht zu *cavere* ein **cavicare* zu bilden, wie ein **pendicare* zu *pendere*, zu dessen Stamm man Nominalbildungen mittelst *-ic-* hatte; ferner geht es nicht an, das französische *choer* und *choyer* von dem rumänischen *căuta*, dem vegliotischen *cauta* und dem milanischen *cautá* < *cautare* loszureissen¹⁾. *Loier* = *locare* könnte leicht von *loier* < *locarium* beeinflusst sein, ebenso *fouyer* = *focare* und *foiee* von *foier* < *focarium*; auf *voiant* könnte wohl *vaient* < *vacantum* von Einfluss gewesen sein²⁾; übrigens muss *voier* (= *vider*) mit *voidier* < *vocitare* zusammengehalten werden, gleichwie *cuier* mit *cuidier* < *cogitare*; diese beiden Verben zusammen mit *doie* < *digita* *maie* < *magida* bilden ein Problem für sich³⁾. Dass, wie Neumann und Waldner annehmen, *joer*, *loer*, *troer*, *foer*, *foee*, *foage*, *foaille*, *foace*, *enroer* durch die entsprechenden Nomina *jou*, *lou*, *trou*, *fou*, *rou* hervorgerufen wären, könnte ja möglich sein, ist aber kaum wahrscheinlich; besonders macht *foace* Schwierigkeit, weil es in seiner Bedeutung allzu sehr sich von seinem Stammwort entfernt hat⁴⁾. *Avoez* und andere hierher gehörige Wörter mit verschwundenem *c*, für die man eine einigermaßen gültige Analogie nicht hat finden können, sind als gelehrten Ursprungs oder als Fremdwörter erklärt worden; es ist dies offenbar ein Verfahren, das weder auf die Zeit noch auf die Natur

1) Vgl. Meyer-Lübke, Einführung in das Studium der romanischen Sprachwissenschaft, S. 119; Candréa-Hecht, Romania XXXI, S. 305.

2) Vgl. G. Paris, Romania XXXI, S. 617.

3) Vgl. Meyer-Lübke, Gramm. der rom. Sprachen I, § 531.

4) Vgl. Meyer-Lübke, ZRPh. XI, S. 538.

der Schicksale, denen intervokalisches *c* vor *a* ausgesetzt gewesen, Rücksicht nimmt: in einem Worte, aufgenommen nach der Zeit, wo *c* vor *a* in *ch* überging, ist *c* geblieben (*-vocare* > *-voquer*); zur Zeit dieses Überganges ist es *ch* geworden (*vocati* < *vochiet*)¹⁾; in einem Worte früheren Datums muss *c* vor derselben Zeit in Engenlaut übergegangen sein: aus *advocatu* kann nichts anderes als *avoet* bei velarer Lage oder *avoiet* bei postpalataler Lage werden, aber dies ist die Behandlung des *c* in volkstümlichen Wörtern, und dass wir *avoet* und nicht *avoiet* erhalten haben, zeigt, dass die Artikulation des *c* velar gewesen. *Avoez*, *avoeor*, *voer*, *encroer* u. dgl. deshalb für gelehrte Wörter zu erklären, weil das *c* geschwunden, ist und bleibt unmöglich.

Nach Neumann und Waldner hätte sich in *charrue* < *carruca*, *rue* < *ruga* u. dgl. ein *i* einmal aus *c* entwickelt und wäre dann wegen der Homorganität mit *ū* geschwunden. Dies ist nicht anzunehmen: wenn *ū* zu der Zeit, um die es sich hier handelt, homorgan mit *i* gewesen wäre, d. h. dieselbe Zungenstellung wie *i* gehabt und nur durch die Lippenrundung sich von ihm unterschieden hätte, so wäre sowohl die Entstehung eines *i* aus *c*, *g* als auch sein Verschwinden natürlich gewesen; aber ebenso natürlich wäre es auch gewesen, dass *c* vor einem solchen *ū* dieselbe Behandlung wie vor *i* erfahren hätte. Dieses letztere ist nun nicht geschehen; zurzeit der Assibilierung des *c* vor *i*, *e* lag offenbar keine Homorganität vor: *culu* < *cul*, und zurzeit der Palatalisierung des *c* vor *a* auch nicht: in germanischen Wörtern, die nach der Assibilierung des *c* vor *i*, *e* aufgenommen worden, wird *c* vor *i*, *e* in gleicher Weise wie *c* vor *a* behandelt: *skina* < *eschine*, *scip* < *eschieu*, aber *c* vor *u* bleibt andauernd unverändert. Bis hinein in die Zeit der Palatalisierung des *c* vor *a*, d. h. während der Zeit, wo intervokalisches *c* in Erbwörtern das Engenlautstadium erreicht haben muss, kann man also nicht von einer Homorganität des *ū* und *i* sprechen: die Artikulation des *ū* ist offenbar velar gewesen, und die Entstehung eines *i* aus *c* ist nicht wahrscheinlich. Alles Übrige, das wir bezüglich der älteren Reflexe des *ū* im Französischen erschliessen können²⁾, gibt auch an die Hand, dass die Homorganität, zu der man seine Zuflucht genommen, nicht existierte oder wenigstens nicht hinreichend gross war, um einen Einfluss auf ein *i* ausüben zu können. Unvereinbar mit dieser supponierten Homorganität ist auch die Erhaltung von *ui* aus *ū + i* und *o + i*. Wohl um einigermaßen eine Kollision mit diesen zu vermeiden, fügt Neumann hinzu, dass die fragliche Kontraktion stattfindet, „wenn

1) Natürlich denken wir hier nur an die gemeinfranzösischen Verhältnisse.

2) Vgl. Meyer-Lübke, Gramm. der rom. Sprachen I, § 48 f.; Einführung u. s. w. S. 172 f.; Nyrop, Gramm. historique de la langue française, § 187.

noch ein weiterer Vokal folgt“. Man sieht aber nicht ein, weshalb ein folgender Konsonant die Homorganität verringern sollte; eher hätte man zu erwarten, dass in gedeckter Silbe die Kontraktion leichter geschehen würde als in offener Silbe; das ist wenigstens der Fall bei der Kontraktion von *ai* — *ei* zu *e*; und es ist auch der Fall gewesen bei der Behandlung, die *o + i* im Wallonischen zeigt¹⁾. Ebenso unwahrscheinlich wie es ist, dass *c* in den hier in Betracht kommenden Wörtern in *i* resultierte, ebenso unwahrscheinlich ist es auch, dass, wenn ein *i* entstanden, dieses verschwunden wäre. *Fuie* ist analog nach *fuite* gebildet; dass in *essuier*, *charuier* etc. *i* nicht auf Konto des *c* zu setzen ist, dürfte aus dem Obigen hervorgehen.

Wenn sich nun offenbar kein Lautgesetz aufstellen lässt, nach welchem *c* in den Phonemen, die hier in Betracht kommen, in *i* resultiert hätte, wie soll man dann die Fälle erklären, in denen *i* auftritt? Wie wir oben bereits angedeutet, ist in gewissen Fällen ein Einfluss von stammverwandten und bedeutungsverwandten Wörtern höchst wahrscheinlich, ja, ganz sicher, in anderen recht gut denkbar; verschiedene Fälle lassen sich indessen nicht gut als auf analogischem Wege entstanden erklären. Behrens ist zwar geneigt, für *essuier* Ausgleichung nach anderen Formen des Verbs anzunehmen²⁾, aber die Sache scheint uns bedenklich: die einzigen Formen, die in Frage kommen könnten, sind nämlich die des Präsens Konjunktivi; diese sind indessen selbst frühzeitig analogisiert worden, und einen analogischen Einfluss von ihnen her anzunehmen, hiesse vielleicht eine grössere Kraft ihnen beimessen als sie jemals besessen haben. Das späte Auftreten und der sporadische Charakter des *i* in diesem Worte, wie in den andern ähnlichen, deutet auf eine andere Erklärung hin, und wir glauben, dass man sich nicht täuscht, wenn man in *essuyer*, *charruier*, *detroier*, *loier*, *fouyer*, *foice* etc., das *i* als einen Gleitlaut betrachtet, der auf phonetischem Wege zwischen den beiden silbischen Vokalen entstanden ist. Zahlreiche Parallelen in dem älteren französisch sprechen für diese Ansicht: *loer*, *loier* (< *laudare*); *noer*, *noier* (= ital. *notare*); *doer*, *doier* (< *dotare*); *avoer*, *avoier* (< **advotare*); *aloete*, *aloiete*; *roele*, *roiele*; *roete*, *royete*; *broete*, *bruyete*; *truelle*, *truyelle*; *chaer*, *chaier*, *choer*, *choier*; *paele*, *paiele*; wohl auch altfr. *baer*, neufr. *bayer* und altfr. *deblaer*, neufr. *deblayer*³⁾; und andere solche Fälle mehr. In diesen Beispielen, wie auch in den oben mehrerwähnten Fällen, tritt das *i* verhältnismässig spät und

1) Vgl. Horning, Zur Wallonischen Lautlehre. ZRPh. XII, S. 255 f.

2) Eduard Schwan, Gramm. des Altfr., 3. Aufl., S. 75.

3) Nyrop., Gramm. historique de la langue française, §§ 279 und 500; vgl. jedoch Körting, Lat.-Rom. Wörterbuch 1150 und J. Ulrich, ZRPh. XXIX, S. 228.

sporadisch auf, wclch letzteres zu einem Teil wohl darauf beruht, dass ein Gleitlaut dieser Art nur selten in der Schrift bezeichnet wird. Die sprachliche Erscheinung, mit der wir es hier sicher zu tun haben, ist, was das ältere Französisch betrifft, nur wenig studiert. Es versteht sich von selbst, dass der neu entstandene Laut vollkommen unabhängig davon ist, welcher Konsonant einmal den Platz zwischen den beiden Vokalen innegehabt hat, oder ob dort jemals ein Konsonant vorhanden gewesen; dagegen ist dieser Laut in höchstem Grade abhängig von der Natur der umgebenden Vokale, da er ja bei dem Schritt von dem einen zum anderen entstanden ist und den Übergang zwischen ihnen vermittelt. Für die Phoneme, die uns hier zunächst angehen, wird im Wallonischen und Lothringischen oft *w* (*muwer, rouwelle*)¹⁾, sonst gewöhnlich *i* angetroffen. Soweit man aus älteren Belegen schliessen kann, sind es die Lautfolgen *oë, uë*, in denen *i* sich zuerst eingestellt hat, um dann bisweilen auch auf Beugungsformen mit anderem Vokal an zweiter Stelle übertragen zu werden; es zeigt dies, welche Selbständigkeit der Laut erlangen konnte, nachdem er einmal zustande gekommen. Nur selten findet sich dieses *i* in moderner Schreibung wieder (*essuyer, choyer*).

Kehren wir aber nach dieser Übersicht über die Phoneme, die uns hier interessieren, zu *pauca* zurück. Es ist klar, dass wie man aus *auca* nur *oe*, so aus *pauca* nur *poe* erhalten kann; *poie* muss auf analogischen Wege gebildet sein. Die Femininform kann also nicht der Ausgangspunkt für *poi* gewesen sein, und da man, wie wir bereits gesehen, diese Form nicht aus *pauca* oder *pauco* erhalten kann, wird man zu dem Glauben leicht hingeführt, dass man es hier mit einem Nom. Plur. Mask. zu tun hat: zu den adjektivischen Maskulinformen *pous* im Nom. Sing., *pou* im Akk. Sing., *poos* im Akk. Plur. bildete sich vor der Zeit des Auslautgesetzes ein *poi*, das an Stelle des Reflexes von *pauci* trat, da dieser infolge der Behandlung des *c* vor *i* den anderen Formen des Paradigmas gegenüber zu heterogen wurde. Nach den Wirkungen des Auslautgesetzes wurde wiederum dieses *poi* durch Beibehaltung seines *i* von den übrigen Formen von *paucus* isoliert, lebte aber lange als Nebenform fort, und zu ihm wurde dann *poie* etc. geschaffen. Ein Plural als Ausgangspunkt von *poi* verträgt sich gut mit der Bedeutung und der Verwendung, die es im Altfranzösischen oft hat. Infolge von Wendungen, wie *poi de Franceis*, ist es, wie *pou*, allmählich Adverbium geworden²⁾.

1) Vgl. Meyer-Lübke, Gramm. der rom. Sprachen I, § 381.

2) Vgl. Ed. Schwan, ZRPh. XII, S. 212.

Ein Lied des Trobadors Guilhem de Cabestanh.

Von
Adolf Kolsen in Aachen.

Während Diez, L. u. W.² 76 meint, wir besäßen an Gedichten des Trobadors Guilhem de Cabestanh „nicht mehr als sieben“, verzeichnet Bartsch in seinem Grundriss unter Nr. 213,8 noch ein achttes¹⁾, das sich nur in einer Handschrift findet. Da dasselbe meines Wissens bis jetzt im Gegensatze zu den übrigen noch nicht bearbeitet worden ist, so glaube ich, indem ich hier das Versäumte nachhole, zu der durch diesen Festband beabsichtigten Ehrung unseres *Sobre-Totz*²⁾ meinerseits ein ganz klein wenig beitragen zu können.

B. Gr. 213, 8.

Hs. V (*Arch.* 36, 439). — Das Lied ist eine aus fünf elfzeiligen *coblas unisonans* bestehende Kanzone. Sein Schema 5a 5b 5a 5b 5a 5b 5c — 5d 5e 5f 5e, wobei a—is, b—ier, c—enza, d—e, e—ors, f—ais bedeutet, ist bei Maus hinter Nr. 269 einzuschieben.

I. Ogan res qu'ieu vis		Qu'e mala merce	
No'm det alegrier		M'a tengut Amors,	9
Ni'm plac flors de lis	3	Don mi ven l'esmais	
Ni fruits d'aiglentier.		E la greus dolors.	
Ans vau mieg- ausis			
De mieg desirier	6	II. Be m'a tot conquis	12
E de benvolenza;		Per son domengier	

1) Über noch ein anderes aller Wahrscheinlichkeit nach von G. de Cabestanh herrührendes Gedicht s. den Anhang.

2) „en luy a tans de bes, Per qu'om lo deu *Sobre-Totz* apellar“ (P. R. de Toloza, MW I 137).

I 1 Egan 3 flor 4 fruit 11 greu.

Amors, qui'll so fis,		Per talan leugier	
Et aman sobrier	15	Qu'ieu de leis auzis	36
Et estau aclis		Blasm'o reproier;	
Al peyor guerrier;		Mas cil del pais	
Qu'ieu ai gran faillenza	18	Son gen vertadier	39
Fait, car no'l sove		De sa captenenza	
Dels amors plors,		Que so qu'il fa, be	
Qu'era m'es esglais	21	L'es grazit e sors	42
Zo que m fon douzors.		E voil esre frais	
		C'a leis si'onors.	
III. S'els huils abelis		V. D'aitan m'obezis,	45
Amors de primier,	24	Si mais non sofier:	
Mas li plor el vis		Volgues que'l servis	
E'l douz cossirier		E, si trop li quier	48
Son al cor assis,	27	Lo seu gent cors lis	
D'enveios mestier		D'un joi plasentier	
No'm par malsabenssa;		Umil, sa valenza	51
Qu'ieu am mais de re	30	L'adouzis vas me	
Leis don fatz clamors		L'orguill; que sabors	
E, can non pusc mais,		M'es que tot joi lais	54
Dic ne deslausors.	33	Ans que'm vir aillors.	
IV. Tant jorn ai enquis			

Übersetzung.

I. Nichts, das ich gesehen hätte, verschaffte mir heuer Fröhlichkeit noch gefiel mir die Lilienblume oder der Ertrag des wilden Rosenstockes. Vielmehr gehe ich einher halb vernichtet von unerwiderter Sehnsucht und Liebe; denn Minne hat mich erbarmungslos behandelt, woher mir die Unruhe erwächst und der arge Schmerz.

II. Wohl hat Minne mich, der ich ihr treu bin, ganz als ihren Vasallen gewonnen und als ausserordentlichen Liebhaber, und ich bin dem schlimmsten Widersacher ergeben; habe ich doch grosse Enttäuschung erfahren, da er sich der Liebestränen nicht mehr erinnert, so dass mir jetzt zum Schrecken gereicht, was mir Wonne war.

III. Wenn in den Augen zunächst Liebe leuchtet, so scheint mir, sobald die Tränen im Antlitz und die Liebesorgen (die holden Sorgen) im Herzen sitzen, Klage nicht Sache feindseligen Tuns; denn mehr als

II 14 qui elso 19 Fajcar. III 24 Amor 25 elris 26 cossiriers 27 Maon.
IV 43 uoles refrains. V 53 ques.

sonst etwas liebe ich die, über die ich mich beschwere; aber wenn ich nicht anders kann, tadle ich sie.

IV. So manchmal wünschte ich mit leichtfertigem Sinn über sie einen Tadel oder Vorwurf zu hören, aber ihre Landsleute sind hinsichtlich ihres Verhaltens recht wahrhaft, so dass, was sie tut, (ihr) gutgeheissen und gepriesen wird, und ich will ergeben sein, so dass es ihr zur Ehre gereichen soll.

V. Käme sie mir doch, wenn sie nicht mehr duldet, (wenigstens) insofern entgegen: Möchte sie gestatten, dass ich ihr diene, und wenn ich (ihr) ihre hübsche, sanfte, anmutige und gütige Person zu oft einer Freude wegen aufsuche, so möge ihre Trefflichkeit ihren Hochmut mir gegenüber mildern; denn lieber will ich alle Freude aufgeben als mich einer andern zuwenden.

Anmerkungen.

6. *mieg* ist „halb, einseitig, unerwidert“ wie bei Levy, Swb. II 76 *demeg* „halb, unvollkommen (fig.)“. Für diese Bedeutung von *mieg* sprechen auch zwei Stellen aus Gedichten des Giraut de Bornelh, nämlich 242, 51 V *Que sai n'es facha la meitatz; Mas de leis no n'ai gatge* und 58 II *Mas a greu er vera fin' amistatz, Desqu'en sofranh tota l'una meitatz*.

7. Dass die nämliche Adjektivform *mieg* des v. 6 auf beide hier synonym gebrauchte Substantiva verschiedenen Geschlechts, *desirier* und *benvolenza*, bezogen werden kann, darüber s. Diez, Gramm. III 95.

18. *faire faillenza* „Enttäuschung erfahren“; vgl. Swb. III 402, 9 *falhir* „in seinen Erwartungen getäuscht werden“.

23. *abelhir* „briller“ belegt Rayn., Lex. II 207, 7.

25. *mas* „seitdem, nachdem, sobald als“ Swb. V 29, 6. — *el ris*, das zu *li plor* im Gegensatz stände, gibt keinen Sinn; mit Rücksicht auf *els huils* und *al cor* muss wohl in *el vis* gebessert werden.

26. *douz* sind dem Dichter die *cossirier*; ebenso behauptet er in Gr. 213, 6 *E ges maltrait no mi fan espaven, . . . Tug li maltrag mi son joy e plazer* (MW. I 109).

29. *malsabensa* hat hier die von Levy, Swb. V 72 als fraglich vermerkte Bedeutung von *malsaber* 3) „Äusserung des Missvergnügens, Klage“.

33. *deslausor* „Tadel“ fehlt noch in den Wörterbüchern.

34. *tant* „so mancher“, s. Appel, Chr. 1, 52; 2, 14, 16.

42. Für *sors* „élevé, relevé, exalté“ weiss Coulet, Montanhagol S. 66, Anm. 11 nur ein sicheres Beispiel anzuführen. Hinzufügen liessen

sich ausser unserer Stelle noch einige Belege, in denen sich *sors* von G. de Bornelh ebenfalls als Reimwort verwendet findet: 242, 29 IV *Mas l'orgolh, S'ewlh sobredeman, Abais l'avinens cors gentils Ab merce, c'aissi m'aura sors*, 32 IV. *Tan es lo meschaps sors* und 62 VII *Que cel que pogr'enans Far a l'autre socors, Se tenia per sors*.

43. *frais* steht im Reime statt *frait*, wie auch *trais* nach Erdmannsdörffer, Reimwörterbuch S. 82 statt *trait* vorkommt. — Zu der Bedeutung des Wortes *frais* „ergeben, gefügig, sanft“ vgl. Swb. III 588 *franher* 1) „jms. Sinn brechen, sich gefügig machen“ und im Lex. rom. III 388, 1, 20 *refranher* „tempérer, adoucir“; in demselben Sinne begegnet *frach* G. de Bornelh 58 II *Meus es lo dans Quit fora frachs e francs e fis, Si'm consentis Que l'esperans' e'l bels semblans Me fos durans*.

45. *obezir* „nachgeben, entgegenkommen“; auch nfr. *obéir* hat noch die Bedeutung „nachgeben“.

49. *querre alc. de* „jd. wegen etw. aufsuchen“, wie bei Levy, Swb. III 19, 4 *enquerre alc. de* „jd. um etw. bitten“.

50. Auch Bertran de Born (ed. Stimming¹ Nr. 15, 5) spricht von dem *cors . . . humil . . . e plazentier* der Geliebten. Die attributiven Adjektiva *plazentier* und *umil* werden hier durch *d'un joi* von ihrem Beziehungsworte getrennt; ähnliche Erscheinungen bespricht Stimming, B. Born¹ zu 42, 18 und Schultz-Gora, Altprov. Elementarbeh. § 212.

53. Der Dichter will sagen, andern gegenüber lege seine Dame stets Sanftmut, Leutseligkeit und Trefflichkeit an den Tag, während sie sich ihm gegenüber hochmütig benehme; nennt er sie doch deshalb im v. 17 schon seinen *pejor guerrier*. Man vergleiche dazu den Vorwurf, den die Comtesse de Die ihrem *amic* macht, B. Chr.⁸ 75, 13: *Mi faitz orgoil en digz et en parvensa E si etz francs vas totas autras gens*.

Anhang.

In einer Fussnote zu Diez, L. und W.² 76 weist Bartsch nicht nur auf das hier nunmehr edierte achte Lied des Guilhem de Cabestanh hin, sondern ausserdem noch auf „vier Lieder, bei denen die Autorschaft ganz unsicher ist.“ Zu diesen im Grundriss hinter Nr. 213 verzeichneten Gedichten gehört auch Gr. 242, 7 *Al plus leu qu'eu sai far chansos*. Ist nun dieses Lied mit den Hss. *CMRS* Va Giraut de Bornelh oder mit *ADIK* Guilhem de Cabestanh zuzusprechen?

Die Attribution von *ADIK* ist nach Groebers Ansicht (Rom. Stud. II, 663) „falsch“; er entscheidet sich also für G. de Bornelh als den Verfasser des Gedichtes, indem er allerdings S. 412 voraussetzt,

dass die Hs. *H*, in welcher das Lied anonym steht (s. Arch. 34, 389 und Studj 5, 481), es gleichfalls Girant zuschreibe. Auch in der nur den Anfangsvers enthaltenden Hs. *N*² steht es unter Girauts Namen; dass indes dieser Attribution nur ein geringer Wert zukomme, scheint mir aus Pillets Ausführungen, Arch. 101, 133 hervorzugehen.

Zur Behebung der seinen Ursprung betreffenden Zweifel gibt uns das Gedicht selbst, nach Form und Inhalt betrachtet, mehrere Gründe an die Hand, welche meines Erachtens für Guilhem de Cabestanh als Verfasser ausschlaggebend sind:

1. Das Schema des Gedichtes ist 8a 7b — 8a 7b — 8c 8d 8c 8c 8d. — Die Reime d sind *fezes aprezes, pres volgues, estes mirez, prezes, tarzes, des colgues, plagues preies, pres irlandes, nasques*; mithin reimen hier offenes und geschlossenes *e* mit einander. Kann aber ein Gedicht, in welchem das der Fall ist, von einem Giraut de Bornelh herrühren, der in einem und demselben Liede, in 4 und ebenso in 16, gleichzeitig *es*- und *es*-Reihen und in 74 *er*-, *ers*- und *er*-Reihen in untadeliger Weise durchführt¹⁾? Als Limousiner würde er auch die Reimregeln nicht so arg vernachlässigt haben. Bertolome Zorzi, der, wie Levy in seiner Ausgabe des Dichters S. 33 zeigt, Reimsilben mit *e* und *e* unterschiedslos verwendet, war ein Venetianer, und der Dichter des *Senher n'enfantz* (BGr. 461, 219), der *veil* mit *cabeil, pareil* reimt, wird nach Tobler, Sitzungsberichte der Berliner Akademie von 1900, XVII, 1 ein „Katalane gewesen sein“. Nach der provenzalischen Lebensnachricht war nun Guilhem *uns gentils castelas del comtat de Rossilhon qu'es del rei d'Aragon e que confinava con Cataloingna e con Narbones*, und so wird er auch seiner Herkunft gemäss eher für jene ungenauen Reime verantwortlich zu machen sein²⁾ als der Reimkünstler aus Limousin.

2. Wie Guilhem seine Gedichte Gr. 213, 3 und 5 Raimon von Rousillon gewidmet hat, dem besten seiner Freunde, der *en val mais* (MW I, 112), so ist auch Gr. 242, 7 in fünf von neun Handschriften³⁾ an Herrn Raimon gerichtet, *que m'es del cor plus pres*. Von den zahlreichen Gedichten Girauts ist keins einem Raimon zugeeignet.

3. In der Tornada entbietet der Dichter dem Gönner seinen Gruss

1) Ein Reimfehler wie derjenige in 242, 76 I *Mas si'm rendes Segon mo servir merces* ist sicherlich nicht ursprünglich und durch Einführung von *fezes* für *rendes* leicht zu korrigieren.

2) Allerdings ist *Al plus leu* wohl eins der ersten Lieder Guilhems, der dann, vielleicht von Kunstgenossen aufmerksam gemacht, in späteren Gedichten Fehler, wie sie hier vorkamen, geflissentlich vermieden haben mag.

3) dir an Raimon C, a Raimon I, a Raimon K, an R. Ma (dir an S^e, diras li AR, diras li D).

und meldet ihm: *eu cut Malleon domesgar Plus leu d'un falcon irlandes* (Malleon *ACDIK*, malleo *S^e*, maleon *M*, al deon *R*, a leis *a*). Wie nun in dem Geleite *En Raimon, la beleza E'l bes qu'en mi dons es Ma sai lassat e pres* BChr.⁶ 82 dem Freunde gegenüber die Geliebte erwähnt wird, so soll auch hier gewiss nicht von dem Bezwingen eines Gönners *Malleo* oder von der Unterwerfung einer der Ortschaften dieses Namens seitens des Trobadors die Rede sein, sondern von dem Bändigen der spröden Angebeteten. Vielleicht weist *R* das Richtige auf, und es ist statt des den Schreibern näher liegenden *Malleon*, das sich auch seinem Ursprunge (*malum leonem*) nach für den hier angewendeten Vergleich oder ein Wortspiel gut zu eignen schien, *n'Aldeon* zu lesen. Den Namen seiner Geliebten empfahl Guilhem den Neugierigen auf einem Taubenfittig zu suchen, wo sie ihn ohne Fehl geschrieben finden sollten¹⁾. Dieses Rätsels Lösung erwartete Diez, L. u. W.² 78 von den Naturkennern; vielleicht liegt sie nun viel näher als er dachte, und es ist nur von den *Alas de colon*²⁾ der betreffende Name *Aldeon* einfach abzulesen³⁾. Gesetzt aber, es käme doch *Malleo* als wirklicher Name

- 1) E si voletz qu'eu vos diga son nom,
Ja non trobarez alas de colom
On no'l trovetz escrig senes falhenza,
Mals an leier e mōster cognoscenza.

(Hüffer, Der Trobador G. de Cabestanh, S. 48.)

Der letzte dem Herausgeber „unverständliche“ Vers ist vielleicht zu lesen *Mas am (ab) lezer en monstre conoissenza*, aber mit Erlaubnis (oder bei Gelegenheit) gebe ich davon Kenntnis, was er dann hier durch Nennung des Namens getan hätte. Wenn übrigens Hüffer S. 58 die das Rätsel enthaltende Strophe wegen der von den Reimen der vorhergehenden 4 *coblas unisonans* abweichenden Versendungen für unecht erklärt, was auch Bartsch in seiner Anmerkung zu Diez, L. u. W.² 78 wiederholt, so sei daran erinnert, dass Guilhem sich ähnliche Verstösse auch sonst hat zu Schulden kommen lassen: die beiden Geleite MW I, 115 lehnen sich an die vorletzte Strophe an und nicht an die letzte, und dasselbe tut das erste Geleit MW I, 112 in den Reimen auf *-ics*. Einen neuen triftigen Grund für die Echtheit jener Strophe würde nun aber die Lösung des darin aufgegebenen Rätsels durch die Erwähnung des zu erratenden Namens in einem anderen Gedichte Guilhems beizubringen geeignet sein.

2) Neben *colomp* und *colom* begegnet auch die Form *colon*; s. B. Born, ed. Stimming¹, S. 313, Zeile 1. Über das afz. *colon* s. Godefroy.

3) Da das Gedicht *Al plus leu* bei Lebzeiten des Raimon von Roussillon, also vor 1210 entstanden sein mußte und das auf die Taubenflügel hinweisende noch vor jenem, so wäre der Brauch, den Namen der geliebten Dame indirekt in Rätseln zu nennen, viel früher aufgekommen, als Hoepffner, Zeitschrift f. rom. Phil. 30, S. 410 annimmt.

oder als *senhal* der Geliebten in Betracht, so könnte man sich auch die dieses Wort bildenden Buchstaben auf den *alas de colom* zusammensuchen. — Ist aber das Rätsel echt (s. d. Anm. 1) und seine Lösung richtig, so wäre auch das ein Beweis dafür, dass Guilhem das die Lösung enthaltende Gedicht verfasst hat.

4. Schon Hüffer weist S. 56 seiner Ausgabe des Trobadors darauf hin, dass, wie in Guilhems Gedicht IV (MW I, 112) auch in dem Liede *Al plus leu* ein Wechsel zwischen achtsilbigen Zeilen mit männlichem und sechssilbigen (soll heissen: siebensilbigen) mit weiblichem Schluss stattfindet.

5. Die Veranlassung, Gr. 242, 7 Giraut de Bornelh zuzuschreiben, lag wohl in der grossen Ähnlichkeit der Anfangsstrophe des Liedes mit den Eingangsversen von Girauts Gedicht 11. Hier und da wird nämlich die Absicht geäussert, ein leichtes Lied zu verfertigen, und die Befürchtung ausgesprochen, es etwa nicht zustande bringen zu können wegen der Schwierigkeit etwas zu dichten, was alle ohne weiteres verstehen und lernen könnten.

Von diesen Gründen dürften schon einige genügen, betreffs der Urheberschaft des Liedes Gr. 242, 7 die bisher vorhanden gewesene Unsicherheit zu beseitigen und den Hss. *ADIK* den Vorrang den übrigen gegenüber einzuräumen. Auch Hüffer hätte das Gedicht, wie aus seiner Bemerkung S. 30 hervorgeht, sicherlich schon allein um des zweiten Argumentes willen, wenn es sich ihm dargeboten hätte, für seinen Dichter Guilhem in Anspruch genommen.

Jedenfalls wird nun das Lied *Al plus leu* in meiner Ausgabe der Werke Girauts keinen Platz finden; vielmehr soll es von mir als Gedicht des Guilhem de Cabestanh an anderer Stelle besonders herausgegeben werden.

Einige unedierte Jeux-partis.

Von

O. Schultz-Gora in Königsberg i. P.

Nachdem ich im vorigen Jahre in „Bausteine zur romanischen Philologie“ (Mussafiaband) vier Jeux-partis aus den vatikanischen Handschriften fund. reg. Christinae n° 1490 und 1522 (R¹, R²) veröffentlicht habe, möchte ich hier sieben weitere, m. W. bis jetzt noch nicht edierte Partures aus denselben Handschriften vorlegen. Fünf von ihnen sind Unica, nämlich I, III, IV, V, VI, und zwar sind I, III, IV, V nur in R² erhalten, wo sie fol. 167a—b, 164d—165a, 168c—169a, 162b—c stehen, während VI uns nur in R¹ fol. 156c—157a überliefert ist¹). Die Parture II wird ausser von R¹ fol. 140b—d noch von der Arraser Handschrift gebracht, deren Lesarten mir nicht zur Verfügung stehen. Die Parture VII findet sich sowohl in R¹ fol. 151d—152b als auch in R² fol. 166a—b; gemäss dem im Mussafiabande über beide Handschriften Bemerkten habe ich R² zugrunde gelegt und von R¹ die Sinnes- und Dialektvarianten verzeichnet. Sämtliche sieben Jeux-partis sind bei Raynaud, Bibliog. d. chans. franç. unter n° 1122, 1744, 1518, 101, 1230, 958, 1825 richtig aufgeführt. — Von dem Jeu-parti I ist in der Histoire littéraire XXIII, 756 die Rede; auch wird es von Gröber im Grundriss II, 1, S. 963 erwähnt. Das Thema der Parture III wird von Louis Passy in der Bibl. de l'éc. de ch. XX, 330 kurz angegeben, ferner werden ebenda S. 23, 26 von V die ersten vier Verse und V. 19—24 unter Angabe des Themas mitgeteilt, weiterhin von IV die Fragestellung, V. 31—6 und 60—4 (ib. S. 27—8), von VI die beiden Verse 9—10 (ib. S. 29) und von VII die Fragestellung und V. 29—30 (ib. S. 33). Schliesslich sei noch bemerkt, dass die Oxfordener Handschrift auch den Wortlaut des Themas von VII (in recht übler Gestalt) verzeichnet (Archiv 98, 370). — Der Umstand, dass die Parture I ungleiche Strophen-

1) Ich bemerke nachträglich, dass VI auch noch in der späten Hs. Bern² steht (s. Schwan im Ltrbl. VI, 66).

zahl aufweist, lässt noch nicht den Schluss zu, dass sie etwa nicht vollständig überliefert sei, denn auch sonst begegnen zuweilen Jeux-partis, in denen die Streitenden nicht gleichmässig zu Worte kommen, z. B. Mätzner, Altfrz. Lieder n° XLII, XLIV, Scheler, Trouvères belges II, 125, 153, R² fol. 152a¹), vgl. für das Provenzalische Selbach, Das Streitgedicht in der altprov. Lyrik S. 97; falls mich meine Beobachtung nicht täuscht, scheint dies am ehesten einzutreten, wenn der erste Interlokutor weniger eine dilemmatische Frage stellt, als vielmehr um einen *conseil* bittet und fragt, was von zwei Dingen er unter bestimmten Verhältnissen tun solle. Es ist das auch verständlich, indem eben derjenige, welcher gefragt hat, in einer letzten Strophe erklärt, wie er sich dem empfangenen *conseil* gegenüberstellt und was er zu tun entschlossen ist. So verhält sich die Sache auch in unserer Parture I.

Die beiden ersten Jeux-partis, von denen n° I etwas an den provenzalischen Strophenwechsel von Alaisina Iselda und Carenza erinnert (Prov. Dichter. S. 28), können deshalb ein besonderes Interesse beanspruchen, weil hier je zwei Damen miteinander streiten. Nach Raynaud, Bibliogr. zu urteilen, gäbe es nur eine nordfranzösische Dame, die an einer Parture beteiligt wäre, nämlich die *damoisele Sainte des Prez*, welche allein im Autorenregister bei Raynaud aufgeführt ist; es kommen nun aber ausser der *dame de la Chaucie* noch *dame Maroie* (*Marote*) und *dame Margot* hinzu. Über diese Verfasserinnen weiss ich wenig genug zu sagen. Sainte des Prez und die Dame de la Chaucie werden von der Hist. littér. XXIII, 756 und von Gröber, Grundr. II, 1, S. 963 der Picardie zugewiesen. Die Maroie ist wahrscheinlich mit der Maroie de Dregnau de Lille identisch, von welcher nach Raynaud, der irrtümlich *Dregnau* schreibt (II, 241), eine Strophe in Pb³ und Pb¹¹ erhalten ist s. n° 1451, und welche von Andrieu Contredit d'Arras in einem Liede gefeiert wird, siehe Reinhold Schmidt, Die Lieder des Andrieu Contredit d'Arras S. 49¹); *Dregnau*, oder, wie es bei Contredit heisst, *Dergan* entspricht nach Gröber l. c. 954 und Schmidt S. 6f. dem vlämischen Dringham, einer Burg, die, wie letzterer bemerkt, „vor den Mauern der Stadt Lille liegt“. In der Margot haben wir wohl dieselbe Margot zu erkennen, welche nach Gröber l. c. S. 957 in n° 8 (Bretel-Cuvelier)

1) Die Parture Perrin d'Angecourt — Graf von Anjou, welche auch nur fünf Strophen aufweist (Jeanroy, Mél. d'anc. poés. lyr. p. 48; Steffens, Die Lieder von Perrin d'Angicourt S. 301), kann nicht ohne weiteres hierher gezogen werden, da Perrin in der fünften Strophe sich für besiegt erklärt.

2) Sie wird im Geleit *Marote* genannt, was zu dem *Marote* in V. 30 und 57 unserer Parture II stimmt, während der erste Vers derselben *Maroie* im Reime aufweist.

und n° 916 (Bretel-mestre Jehan) als Schiedsrichterin angerufen wird. Die erwähnten Namen bürgen uns einigermaßen dafür, dass wir es nicht mit fingierten, von einem Manne verfassten Partures zu tun haben. Auch in einem weiteren zwischen zwei Damen gewechselten Jeu-parti aus der Oxforder Handschrift (Rayn. n° 1962; Archiv 98, 301) wird eine derselben mit Namen genannt: *Lorete*, während in zwei Partures derselben Handschrift zwischen Rolant und einer Dame (Rayn. n° 1074, 1054; Archiv 98, S. 353, 379), sowie in einer weiteren zwischen Pierrot und einer Dame (Rayn. n° 878; Archiv 98, 378) kein Name erscheint und daher zweifelhaft bleibt, ob die Beteiligung nicht eine supponierte sei, und schliesslich das Jeu parti zwischen einer Dame und einem *ami* (Rayn. n° 365; Archiv 41, 347; 98, 378) wohl sicher fingiert ist¹⁾.

An den Partures III—VII sind Jehan Bretel, Grieviler (eigentlich Jehan de Grieviler) und Pierrot de Neele beteiligt²⁾ und zwar Bretel, der Prince du Puy, an allen, mithin sind dieselben vor dem August oder September 1272, wo Bretel starb, verfasst worden. Für Grieviler und Pierrot von Neele, die bekanntlich ebenfalls dem arrasischen Dichterkreise angehören, sei auf Gröber, Grundr. II, 1, S. 958 und auf das von mir im Mussafiabande Gesagte hingewiesen. — In der Parture IV werden als Schiedsrichter Sire Audefroï und Dragon angerufen. Über den letzteren habe ich gleichfalls am angeführten Orte gesprochen. Was Audefroï betrifft, so ist derselbe wahrscheinlich identisch mit demjenigen Audefroï, welcher in R¹, R² mit Bretel zwei Spiele teilt, n° 664 und 1850 bei Raynaud, der diese Nummern im Autorenregister unter Audefroï nicht angibt; ferner sendet Bretel ein Lied an ihn, n° 1355 (nicht aber auch n° 1091, vgl. Gröber l. c. S. 958), und desgleichen Mahieu de Gant eines (n° 1810; Scheler, Trouvères belges I, 134); weiterhin wird er zusammen mit Dragon nicht nur in dem Jeu-parti Bretel-Grieviler n° 668 (Gröber, l. c. S. 957), sondern auch in drei anderen unedierten Partures Bretel-Grieviler aus R¹, R², nämlich n° 862, 1034, 1825, zum Schiedsrichter ernannt und erscheint ausserdem noch als Schiedsrichter in der Parture Grieviler-Bretel (n° 899), in einer weiteren Pierrot-Bretel (n° 297) in der Handschrift von Siena, und schliesslich in der unedierten Parture Bretel-Jehan de Vergelai (n° 669).

1) Es ist gerechtfertigt, wenn Raynaud in diesem Falle keinerlei Andeutung von der Verfasserschaft einer Dame macht, nicht aber in den übrigen Fällen, um so weniger, als er doch bei einem lyrischen Gedichte, in welchem eine Dame spricht (n° 517) ein D. (= *dame*) hinzufügt und auch *Dame (une)* im Autorenregister aufführt.

2) Wenn Passy l. c. 33 die Parture VII als *anonyme à Grieviler* bezeichnet, so hat er die Überschrift in P² *Bretiax a Grieviler* nicht berücksichtigt.

Die hier dargebotenen Jeux-partis dürfen wohl zu den interessanteren gerechnet werden; die Themata sind freilich in einigen derselben wunderlich genug, allein auch dabei bekundet sich die Gewandtheit der arrasischen Dichter auf ergötzliche Weise.

I.

Sainte des Prez a la dame de la Chaucie.

Que ferai je, dame de la Chaucie,
 S'il est ensi c'on me requiert m'amour?
 Conseilliez moi par vostre courtoisie
 el quel des .II. j'avrai plus grant honnour:
 5 ou ce que je lesse a celui tout dire
 sa volente, ou ancois l'escondire.
 Par fine amour loez m'ent le meillour.

Damoisele, de la moie partie
 vous loe bien et pour vostre valour
 10 que vous vueilliez souffrir que cil vous die
 sa volente sans lui metre en erreur,
 qu'en lui oiant porrez vous bien eslire
 se il vous plaist l'otroi ou le desdire,
 et si savrez s'il dist sens ou folour.

15 Dame, c'est voirs, mes fame ne doit mie
 D home escouter, ains doit avoir paour
 qu'ele ne soit a l'oïr engignie,
 quar home sont trop grant losengeour
 et leur raisons sevent tant bel descrire
 20 qu'en eulz oiant puet a cele souffire
 chose, dont tost cherroit en deshonor.

Damoisele, poi est de sens garnie
 fame qui chiet pour parole en freour
 d'omme, s'il n'est cheuz en frenesie.
 25 Bien escouter donne sens et vigour
 de bel parler; ci a bele mestrie.
 Ja pour oïr homme n'iert fame pire,
 s'el ne se veult obeir a folour.

30 Dame, bien voi tost seriez otroie
 a home oïr, se veniez a ce tour,
 mes, se Dieu plect, je n'iere ja moquie

d'omme vivant ne de nuit ne de jour,
 quar de bien fait sevent il tost mesdire.
 Pour ce les vueil au premier desconfire
 35 si que nulz n'ost a moi fere retour.

II.

Je vous proi, dame Maroie,
 que respondes contre moi.
 Une dame simple *et* coie
 est bien amee de foi
 5 et ele aime bien ausi,
 che sachiez vous tout de fi,
 mais chil est de tel maniere
 qui l'aime que sa proiere
 n'ose pas gehir
 10 et si ne puet avenir
 ke ja li fache savoir;
 s'or me volies dire voir:
 s'en doit ele descouvrir,
 u ele s'en doit taisir?
 15 **D**ame Margot, bien vauroie
 droit jugier, sans estreloi.
 Puis q'amours si les maistroie
 qu'il aiment bien ambedoi
 de cuer loiaument, je di:
 20 se chil n'a le cuer hardi
 de dire que il l'ait chiere,
 pas ne doit chele estre fiere,
 ains doit obeir
 son cuer et sa bouche ouvrir,
 25 pour l'amour faire aparoir;
 puis que chil n'en a pooir,
 ele le doit parfurnir,
 se de l'amour vent joir.
 30 **V**ous n'ales pas droite voie,
 dame Marote, je croi.
 Trop mesprent dame qui proie
 son ami avant; por koi

3. et fehlt. 4. 7 an Stelle von est. 17. maistroi 7 28. de la mort.

s'aveilleroit ele si ?
 Se chil a le cuer failli,
 35 ne di jou pas k'il ariere
 por che qu'ele le requiere,
 ains s'en doit couvrir
 et les fais d'amours souffrir
 sans ja faire perchevoir;
 40 car feme doit tant valoir
 que n'en doit parole issir
 qui son pris puist amenrir.

Dame Margot, bien cuidois
 45 miex entendisies un poi
 en amour; je vous avois
 le droit juge, mais bien voi
 que vous estes contre mi
 a vo tort; je vous aï:
 bone amour n'est ja entiere
 50 q'aucune folours n'i fiere;
 nus n'en puet partir
 sans folour; dont fache oïr
 chele a chelui son voloir.
 Folie covient avoir
 55 a bone amour maintenir
 qui en veut les biens sentir.

Dame Marote, i folois
 qui veut, mais mie n'otroi
 que d'amours puist avoir joie
 60 fol ne fole, qui n'ont loi.
 Ne soustenes mais ensi
 que dame prit son ami;
 que s'ele en est coustumiere,
 ele se met tant ariere
 65 c'on l'en doit hair.
 Autrement s'en doit kevir:
 querre doit par son savoir
 que le puist souvent veoir,
 parler et les lui seïr;
 70 bien s'en doit a tant tenir.

35. jous. 45. avois. 57—58. folie q'neut. 59. puis 66. couuie (auf Rasur).

D'amours ne savez .I. troie,
 dame Margot, tres bien l'oi.
 Chele est fole qi monoie
 prent pour faire a li dannoi,
 75 car point n'a d'amour en li;
 mais qant doi cuer sont saisi
 d'amours qi n'est losengiere,
 bien est cose droituriere
 dire son plaisir
 80 a son ami par desir,
 ains c'on kieche en desespoir.
 Miex vient en joie manoir
 par proier q'ades langir
 par trop taire et puis morir.

III.

Bretel a Perrot.

Pierrot de Neele, amis,
 or me dites verite:
 se vous aviez vo cuer mis
 en dame de grant biaute
 5 qui un autre amer vausist
 et elle vous requesist
 que souffrissiez qu'ele un seul an l'amast
 et vous feist feute et jurast
 qu'aprez cel an de lui amez seriez,
 10 je vous demant se vous l'otrieriez.

Sire Jehan, mon avis
 vous dirai : a grant griete
 me torne moult li respis,
 mes se j'avoie vee
 15 riens qu'a ma dame plesist,
 je criem qu'ele ne tenist
 a grant despit et qu'ele ne cuidast
 que ne l'amast tant mon cuer ne prisast
 qu'a son voloir deignast estre aploiez.
 20 Pour ce me sui au respit apoiez.

Pierrot, trop mal avez pris.
 se vous aviez ce gree
 que de lui fussiez guerpis,

trop vous tenroit en vilte.
 25 Cil fait miex qui l'escondist,
 quar ja tant qu'ele v'esquist
 ne seroit jour qu'ele ne s'en moquast,
 et si seriez un an tout plain a gast
 pour autrui preu, dont trop honteuz seriez,
 30 et ne savez se l'an passe verriez.

Biaux sire, li escondis
 m'i nuisist, quar tout son gre
 perdisse, de ce sui fis;
 et s'ele eust volente
 35 d'autrui amer, n'en feist
 riens c'on li contredeist,
 ains cuit tres bien que ele plus l'amast
 ne ja de ce mon cuer ne s'apesast.
 Le bien d'amours n'iert ja si atargiez,
 40 quant fin cuer l'a, qu'il ne soit bien paieiz.

Pierrot, cil est molt sougis
 au jeu qui donne le de,
 et cil qui premiers a pris
 ne se repent, c'est prouve.
 45 Qui a son mal s'obeist
 faulz est, trop miex li venist
 que sans son gre domagier se lessast,
 pour eschiver c'on ne li reprouvast;
 et d'autre part valent miex, ce sachiez,
 50 uns nues sollers que .II. paire de viez.

Sire, s'uns homs entrepris
 S de dete n'avoit trove
 ne arree ne porquis
 paiement a jour nomme,
 55 miex venroit c'on li souffrist
 jusque a un jour c'on meist
 que li quoitier si qu'il se destornast
 quar s'uns prodom savoit c'on li paiast
 au chief d'un an, s'en seroit il touz liez.
 60 Viez dette est bonne et nouviax malans griez.

IV.

Bretiax a Grieviller.

- Jehan de Grieviler, .II. dames sai
 qui font samblant d'amer a leur amans.
 Li uns des .II. veult aler sans delai
 jouter a Gant, moult en est desirans,
 5 mes sa *dame* li devee et desfent;
 et li autre fet le commandement
 au sien ami, qui point n'i veult aler,
 qu'il ne laist mie que il n'i voist jouter;
 la quele aime le sien plus corieument?
- 10 Sire Jehan, le voir vous en dirai
 S mien ensient, ja n'en serai mentans.
 Cele a assez le cuer plus fin et vrai
 qui son ami retient par ses commans,
 quar en jouter a moult d'encombrement.
- 15 Cele fait bien qui pas ne li consent;
 elle doit bien son ami destourner
 d'un grant peril, s'ele l'i voit entrer.
 Je di que cele aime plus vraiment.
- Jehan, ja ce ne vous otrierai.
- 20 Cele qui veult qu'il soit preus et joustans
 li fait assez plus seignori essai;
 pour ce di je que s'amour est plus grans,
 et elle l'aime pour son avancement.
 C'est droite amour; cele aime povrement
- 25 qui le retient, quar on ne doit amer
 fors pour vaillance en son ami prouver.
 Jolivete tient amours en jouvent.
- Sire, sachiez que ja ce ne crerai.
- S Cele qui est son ami retenans
- 30 aime assez miex, si le vous monsterrai:
 cuer amoureux est tous jours desirans
 d'estre avec ce qu'il aime loiaument.
 Tele amour est sans soupeconnement;
 mes on puet bien en l'autre mal noter:
- 35 l'en puet cuidier qu'aillours soit son penser,
 ou elle veult faire tout son talent.

5. *dame fehlt.* 33. *soupecounement.*

Jehan, bien set cele plaquier sans brai
qui le retient; c'est pour avoir son temps
et son deduit; ja el n'i noterai.

- 40 Si faite amour n'est mie souffisans;
mes cele qui a valoir li aprent
le bee a desirer plus asprement
au revenir et s'en veult consirrer
de lui pour ce qu'ele doit savourer,
45 quant il iert preus, qu'ele l'aint doublement.

- Sire Jehan, ja ne m'assentirai
S a vostre dit, bien en soiez creans.
La dame a trop le cuer en folour gai
qui de s'amour veult si estre esloignans;
50 perdre puet ce qu'ele tient sainement.
Li autre dame aime plus sagement,
quar elle velt et joir et sauver
l'amour et lui; pour longuement durer
doit on garder son ami sauvement.

- 55 Sire Audefroï, cil n'aime son parent
S qui prez de lui le veult avoir souvent,
et cil qui plus l'envoie aventurer
pour son pren faire et pour son pris doubler —
c'est droite amour, dont li amis se sent.

- 60 Dragon, jugiez; tout ce ne vault noient.
D Je di que cele aime plus foiblement
qui son ami veult a perill mener,
ou l'en le puet ocirre ou afoler.
Amours ne veult fors que dosnoïement.

V.

Bretel a Grieviler.

- Grieviler, ja en ma vie
G reposer ne vous lerai,
tant que trouver vous porrai,
que ne vous face envaie.
5 Le quel fet plus a blasmer,
ou cil que on ot vanter

41. ualour. 55. aime.

de ce qu'il a de sa dame joi,
ou li vantans qui a joie a failli?

- 10 Sire, puis que de m'amie
 mon voloir acomplirai
 et puis si m'en vanterai,
 laidement l'aurai traie
 sans ja s'onnor recouvrer.
 Cil vault pis au droit conter
15 qui d'amors got et puis s'en vante ausi
 que li vantans qui sans joie a servi.

- Grieviler, a ceste fie
 G pou sachant veu vous ai.
 Joie d'amours fait tant gai
20 le cuer que c'est faerie
 que nulz qui got set celer;
 mes cil qui ne set trouver
 de quoi se vant et dont le fait, je di
 qu'il mesfait plus, quar en vantant menti.

- 25 Sire, c'est droite folie
 de bourder a loi de gai,
 mes plus doit avoir cuer vrai
 et celant qui cortoisie
 prent d'amors, bien l'os prouver.
30 Menconge ne puet durer,
 mes cil a bien sa dame et lui trai
 qui met en mal le bien qu'il a senti.

- Grieviler, mieulz se cunchie
 G cil qui ment, tres bien le sai,
35 que cil qui a fet l'essai,
 qui vantance senefie.
 Cil s'a bien de quoi loer;
 l'autre doit on miex fiever,
 quar en tous lieux sont faulz tesmoing hay
40 plus que li vrai, ja tant n'aront nuisi.

 Sire, sachiez, quoi c'on die
 ja a ce ne me tenrai.
 Par raison vous prouverai
 que cil fet pis la moitie

45 qui s'amour fait diffamer;
 il rent contre douz amer,
 quant son deduit fait avoir vilain cri,
 quar li voir gas sont li plus anemi.

VI.

 Grieviler, del quel doit estre
 G li maris plus angoisseus:
 u qant se feme a le prestre
 mis jours -III- u -III- u -II-
 5 d'a li parler par nuit priveement,
 mais il set bien k'encor del tout li ment,
 u qant il set c'une fois l'a baisie
 sans plus n'aine plus ne fu de lui proie?

10 Foi que doi Saint Silvestre,
 F sire, tel ju sont honteus
 a mari, mais trop peestre
 est feme qui son espens
 fait si grant tort que le baisier consent;
 plus li mesfait en cel atouquement
 15 que s'ajorne avoit toute sa vie
 le prestre et puis menti cascade fie.

 Grieviler, hom qui set estre
 G et counoist ju perilleus
 cuide avoir kauche senestre
 20 de sa feme, s'ele est teus
 K'ele ait mis jour, kar s'ele le fait lent,
 se pense il que recevra couvent.
 El baisier n'a fors œuvre coumenchie,
 mais au jour metre est presque parfurnie.

25 Bretel, par le roi chelestre
 B li baisiers est plus douteus.
 Cil est el chemin a destre
 de faire le ju hideus,
 qui puet baisier et on ne li desfent;
 30 il doit cuidier k'il fera son talent.
 Mais qui met jour et tout ades fausnie,
 bien doit sambler que che soit mokerie.

46. rent cont contre. VI. 12. 7 fūr est. 14. on. 22. qen la fin reura e.
 31. fausuie.

Jehan, quant huis u fenestre
 treuve ouvers li amoureux,
 35 il est lues entres en l'estre
 celi dont il est sougneus
 pour sa promesse, et, quant puet, il le prent.
 Tant va li pos a l'eve qu'il pourfent.
 Li maris doit avoir plus de haskie
 40 de tel peril que de le baiserie.

Sire, parole campestre
 dites; asses plus greveus
 est li baisiers, ne puet estre
 cheles en point; c'est li deus
 45 ki le mari donne le mautalent:
 d'estre wihos a ja coumenchement.
 Mais el jor pris n'a c'un pau de folie;
 bien s'en puet on partir sans vilonie.

VII.

Bretiax a Grieviler.

Grieviler, dites moi voir;
 G le quel cuidiez vous sans faille
 qui miex vaille
 pour ami faire valoir
 5 et vivre a mains de bataille:
 ou qu'il faille
 a sa joie recevoir
 pour paour de percevoir,
 ou qu'il goe en percevance,
 10 dont sa dame ait mesestance?

Sire, quant de ce savoir
 S m'avez enquis, ja frapaille
 ne merdaille
 ne saront de mon voloir
 15 riens fors par adevinaille;
 ne vous chaille
 aussi d'eus metre en espoir,

41. Das S ist vom Miniaturmaler vergessen worden. 43. 7 für est. 44. en son point. VII. 1. me R¹. 2. li qieus R¹. 6. q¹ R¹. 7. recevoir R¹. 8. perche-
 noir R¹. 9. goie en perchenanche R¹. 10. me sestanche R¹. 11. chou R¹.
 14. saura R¹. 16—17. caille ausi R¹. 17. mentir espoir R¹.

- dont cele se puist doloir
 que vous amez d'amour franche.
 20 L'amour c'est droite vaillance.
 Grieviler, qui puet avoir
 G ce pour quoi il se travaille,
 prendre l'aille.
 Qui le grain voit aparoir
 25 et dont n'en prent fors la paille,
 sa vitaille
 pert par son povre savoir.
 On puet au jour d'ui veoir
 qu'avoir mal aquis avance
 30 plus que ne fait astinance.
 Sire, or voi en vous manoir
 S faussete, qui bien retaille;
 ribaudaille
 se doit a ce esmouvoir,
 35 mes il n'est nulz de grant vaille
 qui assaille
 sa dame en liu ou paroir
 puist. Cil taut bien son pooir
 amour qui a tele usance
 40 en got, et c'est grant viltance.
 Grieviler, qui grant avoir
 G ne veut, set poi d'aubunaille;
 ja maaille
 n'en puist a lui eschaoir.
 45 Le bien d'amours, quan qu'il saille,
 sans sieunaille
 doivent prendre blanc et noir.
 Qui le met en non chaloir
 pour p pour, il fait enfance,
 50 quar bon fait prendre pitance.
 Sire, je sai tres ersoir
 S c'on plante en tel cortil s'aille

18. chele R¹. 19. q¹ R¹. 20. lames R¹. 22. cou R¹. 25. le R¹. 26. se R¹.
 29. kavoirs — auanche R¹. 30. astenanche R¹. 32. fausetes R¹. 34. chou R¹.
 35. nus R¹. 39. amours R¹. — en tel u. R¹. 40. sest g. nieutance R¹. 42. pau
 danbinaille R¹. 44. esqaoir R¹. 45. damour R¹. 46—52. *fehlen* in R¹.

c'autre erbaille
 i vient par mauves terroir.
 55 Amours pert bien sa semaille
 en l'entraille
 dont le cuer veut decevoir.
 On devroit celui ardoir
 qui met a deshonnorance
 60 ce qu'il aime par samblance.

Anmerkungen.

I, 5—6. Sainte des Prez fährt so fort, als ob sie vorher gesagt hätte: „welches von beiden soll ich vorziehen?“

9. *loe.* Auch auf fol. 159a begegnet in R¹ eine erste Person Sing. Präs. mit analogischem *e*: *prie* (*Sire Jehan Bretel, conseil vous prie*), wenigstens möchte ich hier *prie* nicht als *pri je* auffassen.

14. *dist* sehe ich als 3. Sing. des Präsens an, welche Zeit durch den Zusammenhang verlangt wird. Da *s vor t* wahrscheinlich schon verstummt war, so beruht das *s* hier wie in *escondist* (III, 25) wohl auf umgekehrter Schreibung, hervorgerufen durch die Perfektform *dist*, wie ja denn auch im Part. Perf. die Schreibung *dist* begegnet, s. Zwei altfranz. Dichtungen S. 117 V. 162.

20. Godefroy gibt im Compl. unter *soufire* nicht die Bedeutung „gefallen“ an, welche hier erfordert wird, obgleich schon Burguy sie verzeichnet und Scheler im Glossar zu Froissart oft belegt hatte.

26. *mestrie*. Der Reim verlangt einen Ausgang *-ire*, doch ist *mestire* männlich.

28. *se* halte ich hier wie in III, 45 für einen ethischen Dativ.

34. *au premier* „gleich am Anfang“, „von vornherein“. Godefroy gibt nur zwei Belege aus dem 15. und 16. Jahrhundert.

II, 12. „sagt mir“, „urteilt“ oder „frage ich“, das sich leicht aus dem Zusammenhange ergibt, ist nicht besonders zum Ausdruck gekommen.

14. Über die Erscheinung, dass bei dilemmatischen Fragen das zweite Glied in der Form eines Behauptungssatzes auftritt, haben Tobler VB. I¹, 25, Alfred Schulze, Fragesatz § 163 und Ebeling in den Tobler-Abhandlungen S. 345 gehandelt.

32—3. „warum sollte sie sich so erniedrigen“? Godefroy belegt die Form *aveillier* neben *aviler* und *avilier*, doch wird das Ursprüngliche in der zweiten Silbe ein *ie* sein, das auch im Chevalier as -II- *espees* begegnet (s. Ausgabe von Foerster S. XLIV).

38. Auch übertragenes *fais* begegnet im Plural. — Es lässt sich schwer entscheiden, ob bei dem häufigen *amours* ein Nominativ-*s* in den Obliquus eingedrungen sei, oder ob nicht, wie schon Diez Gr. III, 6. Anm. meinte, der Plural sich in den Singular eingemengt habe; jedenfalls überrascht es, wenn Leo Wiese in seiner Ausgabe der Lieder des Blondel de Nesle S. 101 Anm. 1

54. *croist* R¹. 57. *li cuers* v. *dechevoir* R¹. 58. *chelui* R¹. 59. *ades houneranche* R¹. 60. *con q. a. p. samblanche* R¹.

sagt, dass das Wort ein *s* im Obliquus haben könne, falls es den Gott der Liebe bezeichne.

57—8. *i foloie qui veuf*. Dass hier ein Aussagesatz vorliegt, welcher mit tonlosem *i* beginnt, ist wohl sicher, denn das *j* der Hs. kann nur = *i* sein; auch sonst findet sich in R¹ für alleinstehendes *i* ein *j* geschrieben, so auf fol. 139a und 139d, während fol. 141d und 142c ein einfaches *i* steht. Der Konjunktiv wäre das Natürlichere, aber auch der Indikativ lässt sich rechtfertigen: „Töricht ist da, wer (töricht sein) will“.

66. An Stelle des mir unverständlichen und den Reim zerstörenden, auf Rasur stehenden *couuie* war es wohl nicht zu kühn, *kevir* (= *chevir*) in den Text zu setzen: „Auf andere Art muss er mit der Sache fertig zu werden suchen“.

69. *seir* ist wie das häufige *reir* und wie *keir* (Chev. as -II- esp. 7678) als pikardische Form bekannt.

71. *troie* „die drei auf dem Würfel“ das ich bei Godefroy nicht verzeichnet finde, begegnet oft genug, doch kann ich keine Parallelstelle zu der hier vorliegenden übertragenen Bedeutung beibringen.

73—5. In diesen Versen weicht Marote einigermaßen vom Thema ab. — *dannoi* in V. 74 habe ich nicht in *donnoi* geändert, da Godefroy die Form *dasnoi* belegt.

81. Die Form *kieche* (*kiece*), welche schon Burguy II, 21 verzeichnet, ist wie *sieche*, *meche* (vgl. Förster zum Chevalier as -II- esp. S. LVII) pikardisch und scheint durch die dialektischen Konjunktive *fache*, *plache* sowie auch durch *sache* hervorgerufen zu sein.

82. *venir miex* wird von Godefroy mehrfach belegt, allerdings steht in den dortigen Beispielen immer ein Pronomen dabei, wie das denn auch III, 46 der Fall ist; aber auch ohne Pronomen mit folgendem *que*-Satz begegnet die Wendung in R¹, so III, 55 und fol. 170b, und auch, wie an der vorliegenden Stelle, mit bloßem Infinitiv, also gleichbedeutend mit *valoir miex*: 7 *si vient miex auoir poure* (sc. *dame*) *pourpris que couuoitier tous dis grant heritage* (fol. 169d).

III, 16. Ein Objekt *le „es“*, das sich leicht aus dem Zusammenhang ergibt, ist unterdrückt worden; ähnlich ist V. 43 ein *le*, das sich auf ein vorangegangenes Substantiv beziehen würde, nicht zum Ausdruck gekommen. Einige Beispiele hierfür im Provenzalischen hat Appel, Provenz. Ined. S. XXIX—XXX zusammengestellt; auch aus dem Nordfranzösischen lassen sich weitere derartige Fälle anführen, doch fehlt hier der Raum dazu.

25. Wegen *escondist* s. Anm. zu I, 14.

28. „und Ihr würdet ein ganzes volles Jahr geschädigt sein“; die Verbindung *estre a gast* ist in den von Godefroy gegebenen Belegstellen für das Substantiv *gast* nicht anzutreffen.

30. *se l'an passe verriez* „ob Ihr das Jahr vorbeigegangen sehen würdet“, d. h. ob Ihr auch den Schluss des Jahres erleben werdet.

35—6. *n'en feist riens c'on li contredeist*. Ich fasse hier *faire* = „schätzen“ (s. Förster zu Aiol 9852) und verstehe: so würde sie es als nichts schätzen, dass man es ihr abschläge; das *en* ist proleptisch, vgl. Förster zu Ille und Galeron 1046.

38. *s'apesast* = *s'apaisast*.

41—2. Wenn ich recht verstehe, heissen diese Verse: „derjenige ist dem Spiel sehr unterworfen (d. h. hat weniger Chancen), welcher den Würfel hergibt“ d. h. welcher den anderen anfangen lässt; vielleicht bestimmte der Anfangende die Art des Spiels, wenigstens wäre dabei ein gewisser Nachteil für den zweiten Spieler denkbar. Jedenfalls verbietet es der Zusammenhang, dem *estre sougis au jeu* den Sinn „dem Spiel ergeben sein“ zuzusprechen, den es unzweifelhaft in einem anderen Jeu-parti in R¹ fol. 170a (unediert) hat: *Ferri, li gius de hazart a qui vous estes sougis vous a fait si droit musart . . .*

43. S. Anm. zu V. 16.

45. S. Anm. zu I, 28.

57. *li* für *lui* begegnet zuweilen in R¹, z. B. fol. 169d. — *si qu'il se destornast* „so dass er sich abwenden würde“, d. h. überhaupt nicht zahlen würde.

60. Vgl. *viez dete aide* in den Proverbes *au vilain* ed. Tobler n° 29 V. 7. IV, 1. Der Vers hat die Cäsar nach der sechsten Silbe, ebenso V. 42.

6. *li* bekannter pikardischer Nominativ, der auch V. 51 wiederkehrt.

8. Der epischen Cäsar kann man dadurch aus dem Wege gehen, dass man *pas* für *mie* einsetzt.

9. *corieument*. Wegen des *ieu* ist zu vergleichen Foerster zum Chev. as -II-esp. S. XL und Suchier, Altfrz. Gr. § 61.

29. *cele qui est son ami retenans* gehört zu den seltenen Beispielen der alten Sprache, die das Part. Präs. mit verbaler Kraft zeigen, s. Diez, Gr. III, 257.

37. Das Dictionnaire général und danach auch Godefroy im Complément führen diese Stelle als ältesten Beleg für *plaquier* „heften“, „festmachen“ an.

59. Es liegt ein Anakoluth vor. — *soi sentir (de)* belegt Godefroy im Complément erst aus späterer Zeit.

V, 23. *et dont le fait* „und es dann tut“ (vgl. VII, 25), d. h. sich rühmt; man würde hier eher ein *et si* „und doch“ erwarten. — *je di qu'il mesfait . . .*; es liegt leichtes Anakoluth vor.

25ff. Sinn: Ich gebe zu, dass es töricht ist zu schwindeln wie ein Häher, und insofern habt Ihr Recht, wenn Ihr denjenigen tadelt, welcher sich einer Gunst rühmt, die er nicht genossen hat, allein es ist zu erwägen, dass Lügen kurze Beine haben, während derjenige, welcher usw. — Das tertium comparationis in dem Vergleich mit dem Häher ist nicht ganz durchsichtig; es scheint als wenn das grundlose Gerede des Prahlernden mit dem lauten Schrei jenes Vogels, der etwas an die menschliche Stimme erinnert, in Parallele gesetzt werden soll.

35—6. Wie mir scheint, hat man es hier mit derjenigen Parataxe von Relativsätzen (das Relativ steht beidemale im Nominativ) zu tun, von der Mussafia in den Sitzungsberichten der Wiener Akademie Bd. 145 S. 41 gelegentlich von Flamenca 418ff. gesprochen hat; *senefer* muss dann die Bedeutung „äussern“, „kundtun“ haben, für die mir freilich sonstige Belege aus der alten Sprache nicht zur Hand sind, welche aber doch neufranzösisches *signifier* haben kann.

38. *fiever* im übertragenen Sinne hat schon Mätzner, Altfrz. Lieder zu XLVI, 32 (*honte de blasma fievez*) berührt; es begegnet so auch in R¹ fol. 164c: *se d'amours ere fieues, de blasma ne de mesdis ne donroie mie ·I· pois* (ein weiteres

Beispiel, das Littré aus Lacurne anführt, kann ich nicht kontrollieren). Während es aber dort eine nähere Bestimmung bei sich hat und sich so die Übertragung gut erklärt, müsste es an der vorliegenden Stelle „belasten“ im Sinne von „anklagen“, „tadeln“ heissen, wofür ich keine Parallelstelle kenne. Oder soll man daran denken, für *fiever* zu schreiben *siener*, das für *sieuner* (s. Anm. zu VII, 46) stünde und dessen Bedeutung hier ganz passen würde?

40. *ja tant n'aront nuisi* „so sehr haben sie (sc. die *vrai tesmoing*) nimmer geschadet“. Es liegt hier ein weiteres Beispiel für die Verwendung des Futurum exactum an Stelle des Perfectum praesens vor, von der zuerst Tobler, VB. I², 253 gehandelt hat, s. auch Meyer-Lübke, Gr. III § 320 und die Anmerkung V. 39 des dritten von mir im Mussafiaabande herausgegebenen Jeu-parti. Ich benutze die Gelegenheit, um zu bemerken, dass die Stelle selbst, aus deren Anlass ich einige fernere Beispiele für die Erscheinung beigebracht habe, nicht dahin gehört, sondern dass sich hier das Fut. ex. anders erklärt, wie mich Tobler mündlich belehrt hat. — Des Partizips *nuisi*, das offenbar zu dem Infinitiv *nuisir* gehört, wird von Nyrop, Gram. hist. II § 107, 5 gedacht.

46. „er vergilt Süßes mit Bitterem.“

48. „denn die auf Wahres sich gründenden Prahlerereien sind die widerwärtigsten“.

VI, 10 ff. Grieviler will sagen: Solches Treiben bedeutet auf alle Fälle einen Schimpf für den Ehemann, aber die Frau macht sich doch schuldiger, wenn sie sich von einem Priester küssen lässt, als . . .

11. *peestre*, das hier offenbar schon den Sinn des nfrz. *piêtre* hat, wird in dieser Bedeutung von Godefroy im Compl. erst aus dem 16. Jahrhundert belegt.

15. *ajorner auc.* ist eigentlich Rechtsausdruck: „Jemanden einen Termin ansagen“; als solchen verzeichnet ihn Godefroy im Compl. nebst *ajournement*, wozu sich noch ein *ajourneres* aus den Contumes du Beauvaisis ed. Salmon § 297 gesellt.

17 ff. Ich verstehe: „ein Mann, der das Wesen (der Menschen) kennt und das gefährliche Spiel“, d. h. Liebesspiel (vgl. *ju hideus* V. 28). Beachtenswert scheint mir nicht nur der Umstand zu sein, dass beidemale kein Artikel zum Ausdruck gekommen ist, sondern auch dass *estre* in absoluter Weise ohne nähere Bestimmung auftritt.

19—20. *cuide avoir kauche senestre de sa feme* soll doch wohl bedeuten: er glaubt bei der Niederkunft seiner Frau, dass das Kind nicht von ihm herührt. Godefroy verzeichnet im Compl. unter *colche* nur einen Beleg aus späterer Zeit für *alitement de la femme pendant l'enfantement*.

21. „denn wenn sie ihn (sc. den gewissen Tag) langsam macht (d. h. nicht so bald herankommen lässt), so denkt er (sc. der Priester) doch, dass . . .“

27. *el chemin a destre*. Obgleich Baudoin de Conde von einer *vertu noble et adestre* spricht (s. Godefroy unter *adestre*), so habe ich doch *a destre* nicht zusammengeschrieben, da auch sonst *voie a destre* „Weg zur Rechten“ (Aiol ed. Förster 1187) begegnet; dass es von da aus zu dem hier vorliegenden Sinne „richtig“, „gerade“ kommen konnte, ist leicht verständlich.

31. *fausnie*. Über dieses Verb handelt Foerster in einer längeren Anmerkung zu Aiol 6751.

37. Die Beziehung von *le* ergibt sich aus *sa promesse*: das was sie ihm versprochen hat.

38. *tant va li pos a l'eve qu'il pourfent*. Zu den zahlreichen Belegen, welche Tobler, Prov. au vilain 216, 7 für dieses Sprichwort gibt, und welche E. Fehse mit einigen aus dem späteren Mittelalter vermehrt hat (Roman. Forschungen ed. Vollmöller XIX, S. 571 n° 181), gesellt sich noch dieser hier, welcher im Folgesatz das Verb *pourfendre* aufweist, das in den sonstigen Fassungen nicht zu begegnen scheint.

41. Einen übertragenen Sinn von *campestre*, wie er hier vorliegt, „geringwertig“, kennt Godefroy nicht; man vergleiche die Worte von Pierrot de Neele, die auch keine Hochachtung für den Landbewohner bezeugen: *Sire Jehan, vous parlez A guise de paisant* (Jeu-parti II, 21—2 im Mussafiabande).

43—4. *ne puet estre cheles en point*. Ich verstehe: kann nicht in einem Punkte (d. h. nicht im geringsten) verdeckt, „bemäntelt werden“, d. h. es ist eine (weitgehende) Tatsache, während eine nächtliche Verabredung, der weiter keine Folge gegeben wird, sich immer als Scherz hinstellen lässt.

VII, 17. Mit der Lesart von R² *mentir espoir* vermag ich nichts anzufangen und habe daher diejenige von R¹ aufgenommen. *Espoir* bedeutet „Vermutung“, „Verdacht“ und besagt hier erheblich mehr als *adevinaille* (V. 15).

27. *savoir* begegnete schon V. 11 als Reimwort, doch heisst es dort Wissen mit Bezug auf einen bestimmten Fall, während hier mehr Wissen, Einsicht im allgemeinen.

82. *qui bien retaille*. *Bien* steht hier artikellos wie im afrz. *avoir bien* vgl. H. Fredenhagen, Über den Gebrauch des Artikels in der franz. Prosa des 13. Jahrhunderts S. 40.

34. „Es liegt in der Art von Gesindel, sich dazu zu versteigen“. *Devoir* hat die hinlänglich bekannte Bedeutung, mit der Schattierung freilich, dass hier nicht ausdrücklich ein gewohnheitsmässiges Geschehen bezeichnet werden soll. *Soi esmouvoir a* begegnet in demselben Sinne, den es hier hat und den Godefroy nicht aufführt, in einem anderen 'Jeu-parti in R² fol. 170b: . . . *que ja ma fame s'esmeust a ce que nuls homs en eust part ne compaignie*.

42. Die genaue Bedeutung von *aubunaille* scheint mir nicht ganz erkennbar zu sein, wiewohl es zweifellos eine Weiterbildung von *aubain* > **alibanum* ist. Godefroy führt unter *aubenaille* unsere Stelle als Beleg für eine Bedeutung *talent d'acquérir* an, während er zu der zweiten Stelle, welche er für dieses Wort (aus Adam de la Hale) beibringt, sagt, dass es „Beute“ zu heissen scheine. Mit letzterem Sinne kann man zur Not auch hier auskommen: wer nicht grosse Habe begehrt, versteht nicht viel von Beute oder etwa von Beutemachen. Das *u* ist natürlich nicht ursprünglich; wegen *aubinaille* in R¹ ist die Schreibung *albin* zu vergleichen, die Godefroy im Compl. unter *aubain* verzeichnet.

46. *sieunaille*. Dieses Wort ist mir anderswoher nicht bekannt. Leider fehlen die Verse 46—52 in R¹, weil das Auge des Kopisten in die folgende Strophe abgeirrt ist, dennoch ist an der vorliegenden Wortgestalt nicht zu zweifeln, da in dem Jeu-parti zwischen Robert del Caisnoi und Ferri in R¹ (Unicum) auf fol. 164c ein Verb *sieuner* begegnet: *Ferri, com plus uit caitis, plus est despis 7 sieunes autant 9matus* (schreibe *com merlus?*) *sales*; danach

bedeutet es „geringschätzen“, „verschmähen“, also dasselbe wie prov. *soanar* mit dem es doch, so weit ich sehe, nichts zu tun haben kann.

51. *tres ersoir* „über gestern abend hinaus“ d. h. seit langer Zeit.

52. *s'aille*. Godefroy hat für *aille* neben gewöhnlichen *aïl* nur einen Beleg aus späterer Zeit.

53. *que* fasse ich als modales *que*: „man säet in manchem Garten seinen Knoblauch (indem keine Wirkung erfolgt und), indem anderes Krant dafür wächst“.

56—7. Der Reimzwang scheint hier auf den Ausdruck eingewirkt zu haben, der mir eigentümlich genug vorkommt, denn das Gesagte kann doch füglich nur bedeuten: „in dem Innern, dessen Herz (Nomin.) trügen will“. Oder heisst hier *dont* „wo“?, s. Tobler, VB. III, 44. Für *entraille* in bildlichem Sinne kann ich nur auf das nfrz. *entrailles* verweisen.

La métatèse à Pléchâtel (Aute-Bretagne)¹⁾.

Par

M. Grammont à Montpellier.

A Pléchâtel le tipe *pêrsê* „prochain“ est absolument régulier. Selon M. Dottin l'interversion qu'il présente n'est qu'apparente (§ 161). Il formule la règle de la manière suivante (§ 123): „Certains groupes de consonnes, dont le second élément est *l, r, w*, sont disjoints par l'intercalation d'un *é*; la voyelle qui suit *l, r, w* se consonantifie devant une voyelle si elle est *i, ù, u*; elle tombe si elle est *a, e, o* ou si elle n'est pas suivie d'une voyelle“. Cela revient à dire que **prošê* serait devenu **pérošê*, puis, par chute de l'*o*, *pêrsê*; une voyelle se serait développée devant l'*r*, & celle qui suivait la liquide serait tombée; il n'i aurait donc pas eu de métatèse.

La question demande à être examinée de près.

Nous ferons remarquer tout d'abord que le groupe *cons. + liquide* (le seul qui doive être considéré ici) reste absolument intact lorsqu'il tombe sur une voyelle ferme, c'est-à-dire autre que *i, ù, u* en iatus ou *é* caduc; c'est en contradiction avec la formule de M. Dottin:

abrivé — lancer

apré — après

atrapé — attraper

bridé — brider

fra — froid

acropi — accroupir

apropri — rendre propre

brûté — brouter

frāz — fraise

frāzyé — fraisier

fraōbwèz — framboise

frésš — friche

frilū — frileux

grā — gras

1) Notre documentation repose sur Dottin & Langouët: Glossaire du parler de Pléchâtel, Paris, 1901.

gra^o — grand
agra^odi — agrandir
grat^e — gratter
grö — gros
grés — graisse
gr^ñpé — grimper
gribuyé — griffonner
grizayé — grisonner
crā — craie
crašé — cracher
crapaw — crapaud
crayr — croire
crèp — crête
crèt — croître
cr^ñt — crainte
cròp — croupe
cropy^o — croupion
crū — cru
prā — charogne
pr^ñn — prune
prè — près
prufi — profit
trāblé — trembler
trāpé — tremper
tr^ññé — traîner
trōsi — transi
tripyé — trépied
clòšèt — clochette
plé — pluie
fra^o — franc
frèšu — fraîcheur
fricasé — friture

brāyé — brailler
frū — fruit
grabüş — grabuge
gra^odu — grandeur
grasi^ñé — égratigner
gr^ñ — grain
grösu — grosseur
grésé — graisser
gr^ñsé — grincer
grifé — griffer
gròl — corbeau
crāzūnu — barbouillé de craie
cra^opū^ñé — cramponner
cras — crasse
crö — creux
crèsa^o — croissant
rcrèt¹⁾ — augmenter
crò — croc
s crošé — s'accroupir
crust^o — croûton
pèltré — pelletée
prād — prendre
prét — prêtre
pr^ñsé — priser
trasé — tracer
trās — tranche
tr^ñncé — trinquer
trišar — tricheur
tròtó — trotteur
gliswér — glissoire
clūtyé — cloutier
sèrcló — sarcleur

Dans ces conditions non seulement il ne se développe pas d'*é* entre la consonne & la liquide, mais s'il i en a un originairement à cette place, il tombe:

¹⁾ *rkèt* du Glossaire est une faute d'impression.

cri — quérir

piñriy — pignerie

vlū — voulu

blòs — beloce

pilriy — pilerie

žlif — gélif

L'*é*, lorsqu'il est tonique (ou l'était à l'époque où se sont accomplis les phénomènes dont nous allons nous occuper), est une voyelle ferme comme les autres:

pré — pré

tréf — trèfle

payvré — poivrer

prév — preuve

adré — adroit

sèrclé — sarcler

Quand le groupe *cons. + liq.* est suivi d'une des sonantes *i, ũ, u* devant voyelle, il apparaît en effet un *é* entre la consonne & la liquide. C'est qu'on est alors en présence du tipe v. fr. *sanglyer*, *ouvryer*, qui ne subsiste pas, parce qu'à une certaine époque il devient imprononçable. Il y a deux manières d'éliminer ce groupe difficile: ou bien on consonantifie la sonante, ou bien on vocalise la liquide. Ce qui détermine l'emploi de l'un ou l'autre procédé, c'est la manière de couper les sillabes, ou, si l'on veut, la loi des trois consonnes (cf. MSL, VIII, p. 53 sqq.). Dans une langue où *tête de pipe* se dit *têt(e) dè pipe*, *sanglyer* devient *sanglier*, *ouvryer* devient *ouvrier* et ils rejoignent le tipe *prier*, *crier*, pour se confondre avec lui; c'est le cas du français. Dans une langue où la même locution se dit *tête d(e) pipe* ou aura *sanguélyer*, *ouvéryer*, & il y a chance que dans cette langue *prier*, *crier* subissent le même traitement; *sanguélyer*, *ouvéryer* sortent immédiatement des formes à liquides sonantes: **sanglyer*, **ouvryer*. Comme *l* & *r* sonants ne peuvent pas avoir sur domaine français d'autre timbre que le timbre *é*, lorsqu'ils dégagent leur voyelle cette voyelle est forcément *é* & c'est la loi des trois consonnes qui détermine la place de cet *é*. Or à Pléchâtel, M. Dottin l'a noté lui-même (§ 124), quand il y a trois consonnes ou davantage, comprises entre deux voyelles fermes, c'est entre les deux premières qu'un *é* est maintenu (ou surgit). Voilà pourquoi on dit à Pléchâtel:

abéryā — abri

bérwé — brouée

béryér — bruyère

ébélwi — éblouir

étéryō — étriers

féryaō — friand

gérwè — gruan

céryé — crier

péryér — prière

térwèl — truelle

abéryé — abriter

bélwèt — bluette

béryòš — brioche

écérwèl — écrouelles

févéryé — février

gérwé — grouer

gérwè — groin

péryé — prier

terwé — trouver (trouer)

téryé — trier

Ajoutons *payvéryér* „poivrière“ qui est nettement démonstratif à côté de *payvré* „poivrer“ & aussi *sèrcélwér* „sarcleuse“ qui ne l'est pas moins à côté de *sèrcló* „sarcleur“, *sèrclé* „sarcler“.

D'après ce qui vient d'être dit, on ne doit pas être surpris de trouver dans le dictionnaire *abriyé* à côté de *abéryé*, *priyé* à côté de *péryé*, puisque dans les formes de ces verbes qui avaient l'accent sur l'*i* aucun *e* ne pouvait se développer devant l'*r*. *Priyé* paraît d'ailleurs n'être que le mot français emprunté récemment, étant donné sa signification: „inviter“. De même *étriyé* „étriers“ à côté de la forme indigène *étéryö* = v. fr. *estrieus*; *crwèzé* „croisée“ à côté de *cérwé* „croix“, *sèrclyé* „cerclier“, *trwè* „trois“ sont aussi formes françaises; je doute d'ailleurs qu'on n'entende jamais **térwè*.

Ces préliminaires étaient indispensables pour comprendre le cas de *pèrsè*. Ce n'est pas de **prošè* que sort cette forme, puisque **prošè* ne pouvait que rester intact. Mais **prošè* est devenu régulièrement **prèšè*; dans cette forme l'*e* est atone, & par là tellement faible qu'il se fond en quelque sorte avec l'*r*, si bien que ce dernier devient une espèce d'*r* voyelle ayant le timbre *e* & remplissant toute la partie vocalique de la syllabe. C'est un fonème de même nature que celui que nous avons rencontré à Bagnères-de-Luchon en syllabe prétonique (MSL, XIII, p. 84). Comme un *r* n'est pas stable en domaine français, à cette fase succède immédiatement celle où l'*r* & sa résonance vocalique se dissocient. La loi de la coupe des syllabes détermine la place définitive de cette résonance vocalique, à Pléchâtel comme en grec (cf. notre étude intitulée *De liquidis sonantibus indagationes aliquot*, Dijon, 1895). Il y a bien réellement eu métatèse dans ce cas à Pléchâtel puisque l'*e* de **prèšè* n'est pas tombé & que celui de *pèrsè* n'est pas un nouvel *e* qui se serait développé entre le *p* et l'*r*, mais que c'est l'*e* de **prèšè* qui a passé à travers l'*r* pour se placer devant. Ce qui distingue ce genre de métatèse d'autres, tels que celui de **pyetne* devenant *pyente* à Bagnères-de-Luchon (MSL, XIII, p. 89), c'est que l'*e* a passé à travers l'*r*, tandis que l'*n* a passé par dessus le *t* pour se placer devant. Voici les principaux exemples de ce type de métatèse à Pléchâtel:

abéržé — abréger
abèrvicé — abreuvoir
apèrsé — approcher
àtèrbayé — entrebâiller
bèrduy — bredouille
bèrnu — breneux

bértö — breton
pèrnó — preneur
fèrdi — froidir
fèrlüş — freluches
fèrziyé — frétiler
gèrlé — grêler

abérvé — abreuver
adérsé — adresser
āgérné — engrener
bérsû — ébréché
bérlòc — breloque
bértèl — bretelle
gérnuy — grenouille
érbursé — rebrousser
férdūné — fredonner
fértē — fretin
gérde — gredin
gérlo — grelot
gérloṭé — grelotter

gérziy — grésil
cérvās — crevasse
mécérđi — mercredi
pérsiwé — pressoir
pérsidā — président
térpiṇé — trépigner
gérnyé — grenier
cérsō — cresson
cérvé — crever
pérbitér — presbitère
pérnèl — prunele
póvèrté — pauvreté
térsawé — tressauter

Les impératifs *uvér* „ouvre“, *āter* „entre“ rentrent dans le même tipe, puisqu'ils sortent de **uvré*, **ātré* avec *é* atone.

Qu'on ne s'étonne pas de *adérs* „adresse“, *étérn* „étrenne“, qui sont réguliers puisqu'ils ont l'accent sur l'initiale; le premier est d'ailleurs dans une certaine mesure sous la dépendance de *adérsé* „adresser“, & le second sans doute sous celle de **étérné* „étrenner“; ce dernier ne figure pas dans le Glossaire, mais il serait bien imprudent d'en conclure qu'il n'existe pas; car ce glossaire est très incomplet: rien que dans les cinq pages de textes qui i sont jointes on trouverait plus de quinze mots qu'il ne contient pas. Quant à *bérs* „brêche“, il est analogique d'après *bérsû* „ébréché“, *ébérsé* „ébrécher“.

Une autre preuve que l'*é* de *pérsē* n'est pas un *é* nouveau développé entre le *p* & l'*r*, mais l'*é* de **prēsē* transposé, c'est que dans les mots où l'*r* se trouvait originairement en contact avec un fonème qui le repousse, la voyelle qui le précédait a passé après lui, où elle s'est maintenue, & il ne s'est développé aucun *é* devant lui. Le seul fonème qui repousse le contact de l'*r* à Pléchâtel est l'*m*¹⁾; *firmare* „fermer“ i devient **frémer*, puis **frémer*, puis l'*é* se teinte en *u* devant l'*m* & l'on a en définitive *frumé*. Autres exemples:

1) J'ai émis l'ipotèse, dans mon étude sur Le parler de Bagnères-de-Luchon (MSL, XIII, p. 88), que la propriété pour un fonème de repousser le contact de l'*r* devait être due non seulement à son mode d'articulation (spirante) mais en même temps à son point d'articulation. Le patois de Pléchâtel, où la spirante labio-nasale *m* est la seule qui repousse le contact de l'*r*, confirme d'une manière éclatante cette supposition que j'avais indiquée sans pouvoir l'appuyer sur un seul exemple vraiment démonstratif.

<i>frumayž</i> — fromage	<i>frum^ā</i> — froment
<i>frumi</i> — fourmi	<i>frumyér</i> — fourmilière

Ces mots, appartenant au vieux fonds populaire de Pléchâtel, ont pris cette forme en leur temps & l'ont gardée intacte. D'autres, mots d'école ou mi-savants, ont toujours été plus ou moins soumis à l'influence du français; d'autres enfin ne sont entrés dans la langue qu'à une époque relativement récente, soit qu'ils aient été importés directement du français soit plus souvent des patois voisins, Bas-Maine et quelquefois Normandie. Ces mots gardent autant qu'ils le peuvent la forme qu'ils avaient dans la langue d'où ils viennent; mais d'autre part ils sont obligés de se conformer suffisamment à l'aspect fonétique général de leur famille adoptive pour n'i pas être choquants. Ils trouvent deux modèles à Pléchâtel: le tipe *frumé* & le tipe *pérseⁿ*. Le premier seul est légitime, mais c'est précisément à celui-là que le sentiment populaire ne s'adresse pas, à cause de son *u* qui ne peut plus naître aujourd'hui & qui déroute; *pérseⁿ* seul sert de guide. Seulement l'*m* a gardé à Pléchâtel, quoiqu'avec moins d'intensité qu'antérieurement, son aversion pour le contact d'un *r*; il i a donc deux forces qui entrent en lutte: le tipe *pérseⁿ* qui tend à mettre l'*r* en contact avec l'*m*, & la nature de l'*m* qui tend à repousser la liquide. C'est tantôt l'une, tantôt l'autre qui trionfe, si bien qu'on peut avoir deux formes pour le même mot. Il n'i a pas trace d'une pareille ésitation pour les mots qui appartiennent réellement au tipe *pérseⁿ*. Voici les principaux exemples:

prémyé „premier“, mot d'école, & *pérmyé*;

frémi „frémir“, mot français, & *férmi*; cette dernière forme est d'ailleurs celle du Bas-Maine;

écérmi „agacer, exciter (écremir)“ tombait sous l'influence immédiate de *écérbiñé* „agacer, exciter“;

gérmiy „miette (gremille)“ est la forme du Bas-Maine;

écrémé „écrémer“ est le mot français;

vérmén „vermine“ est le mot français; il a la même forme dans le Bas-Maine, & commence d'ailleurs par un *v*.

Il va sans dire qu'il n'i a pas à tenir compte ici des mots empruntés dans lesquels la voyelle en contact avec l'*r* n'est pas devenue *é*, comme

<i>gurmaō</i> — gourmand	<i>prumné</i> — promener
<i>dòrmi</i> — dormir	<i>frimé</i> — frimer
<i>tramāywér</i> — crémaillère	<i>turmātēn</i> — térébentine
<i>furmiywér</i> — fourmilière	<i>cormyé</i> — cormier

Ce n'est pas seulement l'absence de métatèse qui montre que ces mots ont été empruntés tardivement au français ou influencés par lui; c'est en même temps l'état de leurs consonnes ou de leurs voyelles. Ainsi l'*ò* de *dòrmi* (qui ne figure pas dans le lexique) est un indice suffisant de l'influence française, comme le note déjà M. Dottin (§ 143); *còrmyé* „cormier“ est dans des conditions analogues, & d'ailleurs soumis à l'influence de *còrm* „corne“; pour „fourmilière“ on a vu plus aut la forme indigène; etc.

Enfin *grũm* „gourme (du cheval)“ est un mot français patoisé maladroitement, par le sentiment qu'à *cons. + urm* français correspond. *cons. + rum* patois; ce sentiment est né du rapport fr. *fourmi*: pat. *frumi*, mais il est appliqué à faux puisqu'il confond un traitement prétonique avec un traitement tonique. Le même modèle a fait naître un sentiment encore plus malavisé, à savoir qu'à *cons. + ur* du français correspondrait *cons. + ru* en patois; c'est ainsi que *furbi* „fourbis, fourbir“ et *bursèt* „mâche (boursette)“, empruntés sans doute au Bas-Maine, sont devenus *frubi* & *brusèt*; la condition du traitement, à savoir la présence de l'*m*, n'a donc pas été sentie dans ces deux cas; *furbi* est d'ailleurs plus employé & a seul des dérivés.

Cette étude nous amène aux mêmes conclusions que notre article sur la Métatèse à Bagnères-de-Luchon (MSL, XIII, p. 90): „La métatèse s'accomplit d'une façon absolument régulière. Elle obéit à des formules qui se complètent les unes les autres & se rattachent à des principes généraux. Chaque formule qui apparaît dans une langue est une loi inévitable pour tout le vocabulaire de cette langue“.

Il dialetto provenzaleggiante di Roaschia (Cuneo)¹.

Di

C. Salvioni (Milano.)

In una recentissima nota del von Ettmayer sul dialetto provenzaleggiante di Vinadio (Bausteine zur rom. Phil. Festgabe für Adolf Mussafia, pp. 211 sgg.)², il chiaro autore, che del dialetto della valle del Gesso non ha potuto avere una diretta notizia, raccoglie però la voce generale secondo cui quel dialetto sarebbe del puro *piamontais*. Veramente la versione della Parabola che per Valdieri accoglie il Biondelli (p. 514) poteva sufficientemente istruire il von Ettmayer intorno alle condizioni reali di quella parlata a metà circa il secolo decimonono. Le condizioni possono essersi in séguito mutate nel borgo stesso di Valdieri. Ma che nella campagna persista una larga vena provenzale, lo prova la descrizione che qui segue. In essa, vorrà il lettore soprattutto rilevare ciò che s'espone ai num. 26 (*ka* in *ca*), 25 (plur. fem. della 1^a in *-es*) e 52 (participi passati del tipo *agû* avuto)³. E le risultanze a cui si giunge coll'esame de' suoni e delle forme hanno bella conferma dalla materia lessicale. Infatti e pur prescindendo da quanto il lessico piemontese già ha in comune col provenzale, trovo, nel giro de' pochi vocaboli ch'io ho potuto raccogliere, le seguenti consonanze importanti

1) Valle del Gesso, mandamento di Roccavione. Roaschia giace sull'omonimo torrente che s'immette nel Gesso da sinistra. Le mie note derivano da un interrogatorio di due o tre ore cui si sono assoggettati due giovani contadini, marito (Pietro Aime) e moglie: illetterato quello, un poco più letterata questa. La moglie è stata qualche anno a Nizza e ora insieme al marito passa l'inverno a Milano, donde riedono in primavera alla loro terra.

2) Citerò questo lavoro colla sigla "Ettm.". La citazione per „Morosi“, rimanda al costui lavoro sul dial. valdese (Arch. glott. it. XI). La sigla „vd.“ vuol dire „Valdieri“.

3) Nella Parab. di Valdieri, si notano ancora *pau* poco, e esempi di *-p-* in *b*; v. il num. 35, e La Lettura I, 716.

a vario titolo: *cat*, *camba*, *artëy* dito del piede, *carûa* aratro (piem. *slôyra*), *labrëna* salamandra Ettmayer 218, *gyas* aquila (v. il Mistral s. ,eiglas'), *üvérn* (piem. *inv-*), *dyamengá* num. 34, *fiyól* figlioccio num. 5, *cürí* capretto, *lë búces* labbra, num. 26, *lōa* num. 45, *sulëy* sole, *gëtnáyes* num. 42, *dviya* num. 15, *prim* sottile Ettm. 217. Ricordo ancora le forme di pronomi dei num. 47 (*k-iy*, *y*, = *ilh*), 48, e l'impersonale *la* num. 47.

I. Annotazioni fonetiche.

A. Vocali toniche.

1. *ġen*, masc., ghianda. — *tënti* e *kënti* (vd. *tanti canti*) plur. di *tant* e *kant*.

áy: *e* ho, *së* so, *vë* vado, *fë* fa, *pyë* piace, *lë* là, *më* più, *magis*, *më* maggio, *fët* fatto, *lët* latte, *ġëra* ghiaccia (piem. *gáyra*), *tumëra* (piem. *tomáyra*) tomaja, *cuojo*, *ġëri* poco ,guari' (piem. *váyre*), *bëza* bacia, *brës* brache, *ëyti* altri, *ëyga* acqua. (vd. *è* ho, *fët*, *père*, *frère*.)

-ariu -a < *ey* -era: *ġenëy* *fërvëy*, *küyëy* cucchiaino, *ëra aja'*), *güvëra* neve, *müsunëra* mietitrice, *lucchiola*²).

ġo già, tanto proclitico che enfatico (v. Morosi 340).

2. *e*. *tëla*, *candëla*, *stëla*, *sëra*, *mës* mese, *savër* sapere ecc., *sfëli* felce, *dë* dito, *së* sete, *bulë* fungo, *rëy* rete, *trëy* tre, *sulëy* solo, *artëy* dito del piede, *nëy* nero (fem. *nëra*), *cavëy* capelli, *freyt* -da freddo -a, *ġëyza* chiesa, *garët* calcagno, *farkët* falco, *pës* pesce, *sëk* secco, *sërki* cerchio, *vërt* verde, *sërnes* cenere.

fëa pecora, *vëu* vedo, *bëvu* bevo, *nëva* nevica, *insëm* insieme, *strëni* stringere, *tëni* tingere, *sel* segale, *vëru* vetro, *sëya* secchio, *urëya*, *avëya* (piem. *sla* ecc.), *pëvri* pepe, *ġenëvri*.

palëta, *basëta* lucciola³), *sëka* secca, *grëpya* greppia, *trësa* treccia, *sësta* cesta, *lënga* lingua, *fëmna*, *fëŋ* fieno, *sërgëŋ*, *pyëŋ* (fem. *pyëna*), -ëŋ desinenza di 1^a plur. L'ë significa il suono torbido dell'*e* muto francese.

kist-isi questi, *akiy-iki* quelli; — *izi* aceto, *sina* cena, *cizi* cece -i, *païs*; — *byuri* = **biuri* bere, *ġivúles* = **ġiu-* acetosella *acídula*.

3. *ë*. *ëra* erat, *mëdi* medico, *ġëni* genero, *tëni* -a tenero -a, *vënes*

1) Non so con qual ragione l'Ettm., 215, possa vedere nel nl. *Aius* un riflesso di *areas*.

2) Così chiamata, secondo il mio informatore, perchè esce quando è maturo il grano. Vedi il mio scritto su la *Lampyrus Italica*, p. 16, e *Krit. Jahresb.* IV, p. I, pag. 171.

3) Così adoperano nella famiglia della informatrice; v. *Lampyrus It.* pag. 17.

venerdi, *ey jeri*, *entéy* intiero (fem. *entéra*), *méyri* mietero, *caréyzes* ciliege, *seys* sei (e quindi *deys* dieci), *téysi* tessere, *añél* agnello, *miséla* mascella, *mérku* mercoledì, *térmi* termine, *ési* essere *es* est, *fnéstra*, *més -za* mezzo -a, *péri* prendere.

pe piede -i, *péra* pietra, *frev* febbre, *prévi* prete, *karéya* sedia, *lézi* leggere, *ber* bene (di fronte a *pygē plēnu*, ecc.; v. num. 2, e cfr. analogamente *bon* ma *butún* num. 5), *ténu* tengo, *vénu* vengo, *dent*, *véntri*, *vent*.

stémbri nuvémbrì dzémbri.

lyúri *liuri lepre.

4. *ó. úra* ora, *gúla*, *crus* croce, *nus rus nos vos*, *luw*, *kurína*, *muq*, mattone, *butún*, *génúy*, *pyúy* pidocchio, *púñi* pungere, *munt* mondo, ecc. ecc.

*ói*¹⁾. *tezicéres* forbici, e *masicéra*, *messōria*, s' inferisce dal derivato *masioerót* falce a mano; *vuçent* unto, *picénta* punta, *agícént* giunto. Di *nuçéza* (ch' è poi l' a. fr. *nois*) e di *gioçetri*, al num. 36.

ankór ancora.

tüyt tutti (*tútes* tutte), *dūy*, masc., due (fem. *dua*).

5. *ó* di sillaba aperta: *fōk*, *gōk*, *lōa* luogo, *ōv*, *gōves* giovedì, *pyōva* pioggia, *bō* bue, *kōr* cuore, *skiriyōl* scojattolo, *fizōl* fagiuolo, due eccezioni, di cui la seconda ritorna pur tra' valdesi (Morosi 336).

nqv -va, *sōri* sorella, *rōwa* ruota, *skōla*, *pirōl* pajuolo, *fiyōl -la* figlioccio -a (Tappolet, Dic rom. Verwandtschaftsn. 141—2), *ninsōles* nocciuole, *minōles* num. 38, *kōleri* avellana (num. 41).

Nel verbo: *pyōvi* piovere, *trōva*.

Dav. a nasale, *o*: *bon -na*, *tron* tuono, *fulmine*, *stōmi*, *ōmi* uomo, [ma *múnya* monaca].

6. *ó* complicato con *y* mediatamente o immediatamente successivo: *vōy* voglio, *mōy* macero, *ōy* occhio, *kōyi* cogliere, *fōya*, *mōru* morior, *drōmu* dormio; *ōli* olio, *ōrdi* orzo, dei quali fornisce ora una nuova dichiarazione l' Herzog, Streitfragen d. rom. Phil. I, 104.

nkicé oggi, *vuçet -da* vuoto -a, *kicéri* cuocere, *kicé* cuoce, *kicésa* coscia, *nuçet* notte, *kuçet* cotto, *wet* otto.

Davanti a nasale, in sillaba chiusa, si ha *o*: *pont*, *front*, dirimpetto a *munt* mondo, *lonk -ga*, *madóna* suocera.

7. *ū. stiva* stufa (così anche a Pavia)²⁾, *tartifules* patate, coll' *i*

1) Di fronte all' aprov. *sqi*, abbiamo *sōy sum* (vd. *sai*; cfr. *vai* voglio). Sovvengono esempi piemontesi come *bōyi* bollire, ecc.

2) Casi analoghi a quello di *stiva* e *tartifules* (v. Meyer-Lübke, It. Gramm. § 78) sono i piem. *ivola*, *ngola*, e *siva* ciente (Camisola) = *süva* (cfr. piem. *süa* Nuove Post. s. *cicūta*).

che si riode in molta parte delle Alpi lombarde; *brĩña* prugna, come in Piemonte.

8. Dittonghi. *ćql* cavoli, *kõza¹*. Di *au* secondario, v. il num. 10, e cfr. inoltre *faw* faggio. Di altri dittonghi secondari, v. i num 1, 4, 6, 10.

B. Vocali atone.

9. L' iniziale *in-*, ecc., tra consonanti compare come *gn* ecc. o anche come *n*, cioè come nasal sonante: *gntěy* intiero, *nkwě* oggi; e cfr. ancora *gnvėra* neve (ma *la nvėra*), *gmsėy* ,messere' suocero (ma *lu msėy*). L'articolo indeterminato spetta pure qui, poichè si riduce a *in* (cfr. *ina*: *ina vira* una volta, ecc.) quindi a *n gn*: *gn sĩmi* o *n sĩmi*, ecc.²).

Suona *g* la vocale che si sviluppa davanti a *s* impuro preceduto da consonante: *z gstėles* le stelle (ma *la stėla*), *z gstnáyės* le tenaglie, *nos gznũr* ,nostro Signore'.

È caduto *a-* in *māña* zia (piem. id.), se ho io ragione di vedervi *ami[t]ana* **myána* **manya*³), e in *gĩvũles* num. 33.

10. Si ha *i* da anteriore *ay* (e anche da *ey*), e analogamente *u* da *au*: *bizār* baciare, *fizòl* fagiuolo, *misėles* mascelle, *piròl* pajuolo, *pirĩq* padrino, *mirtna* madrina, che fanno fede per anteriori *páyri* e *máyri* che vivessero (cfr. *pairi* a Limone, *pàire* a Vinadio, *père*, *frère*, a Valdieri) prima degli attuali *pári*, *mári*; *pía* = **pyeyia* piaceva, *minòles* num. 38; *misũq* messe, *tisũ* da *tėysi* tessere; — *utũn* autunno, *usėl* uccello, *supũ* saputo, *urĩl* aprile, *fudĩl* grembiule, *ćusėy* scarpe, *ćurĩ* (vin. *ciabri*) capretto.

Altri *i* da *a* protonico in *aĩlār* far l'agnello, e in *izĩ* aceto, quello per assimilazione al *ĩ*, questo per assimilazione alla tonica.

11. Assimilazioni da vocale a vocale: *izĩ* aceto, già ricordato, *skiriyòl* scojattolo, *sigĩlĩn* ,secchiellino' num. 19 n, *panasėta* spazzola (da ,penna'; cfr. piem. *pnass* spazzatojo, fruciandolo, *pnassė* spazzare, pulire, ecc.), *bugũ* bevuto, *pyũgũ* piovuto, *furculĩna* forchetta ,forcellina', *mũsunėra* mietitrice da **mu-*. E qui ancora *mũrĩr* *drũmĩr*, *kũyĩ* colto, e forse *bũvĩa* ,beveva'.

12. Assimilazione della vocal primitiva all'attigua consonante, si nota in *ũvėrn* (cfr. prov. *uv-*), *vungũ* venuto (ma *tengũ* tenuto), *bũvĩa* beveva (?), *ũvār* less., *kũvėrt* tetto ,coperto', *kũñá* cognato, *aĩlār* num. 10.

1) Così anche a Valdieri. Qui poi a *ćql* s'accompagna *giãe* = piem. *goy* ,gaudin'.

2) *g* ancora in *reskwėta* less., *fervėy*, *es* num. 44.

3) Si potrebbe anche pensare ad **ami[t]anea* (cfr. *barbaneus* zio, in carte dell'Italia meridionale).

13. *sarás* siero (gen. *sāsu*, piem. *seyrás*) *caréyzes*; *tramulár*, *maswerót* num. 4; *māntún* mento.

pripardár, e gli es. di iato onde al num. 39.

14. *ina* num. 9, *midándes* mutande¹⁾, *ninsóles* nocciuole. — In *dyaménja* avrem forse* *dia-dom-*, cioè il fem *dia* = *dì* (cfr. *la dia* in Bescapè).

15. Esempi per l'espunzione di vocale protonica sono: *mnēsta* minestra, *fnēstra*, *fnéra* fenile, *zmána* settim-, *pláya* scorza pell-, *dviya* scopa (v. Miscellanea Ascoli 85, e cfr. *develho*² dato dal Mistral come proprio delle Alpi Marittime), *dzēmbri*, *stēmbri*, *stnáyēs* num. 42, *zñur* signore, *gnvéra* neve, *gnvár* nevicare, *gmséy*, 'messere', suocero, *tcùri* *tcut* 'di sopra' 'di sotto', *dlonk* subito, *dlu dla* dello della, *tlu* 'te lo', *z matín* stamane; *kartún* bara 'carrettone', *parséy* = *pare-séy* 'padresere' nonno (Morosi 376, Tappolet, o. c., 79—80). — Attraverso *pcót* (questa forma si riscontra nel piem.) si giunge poi a *cót* (allato a *picót*) piccolo³.

16. Postonica interna. *fēmna*, *gúvna*, *dyaménja* domenica, *gérni* genero, *térni*, *vérnes*, *sérnes*, *pévri*, *genévri*, *lyúri* lepre, *rúri* rovere, *kóleri* num. 41, *byúri* bere, *péri* prendere, *méyri* mietere.

17. La desinenza -as⁴⁾ si riduce a -es: *ures* ore, *váces*, *cántes*, *cantáves*, ecc. Deve trattarsi di un *e* relativamente fresco secondo quanto risulta dal num. 25.

Quando -es venga ad esser preceduto da vocale tonica, l'*e* scompare e la tonica s'allunga: *setás* = **setá-es* sedute, *brēs* brache, *fēs* pecore, *vēs vides*, *lōs* luoghi (num. 45), *tūs sūs* tue sue, *mīs* mie, *urtís* ortiche,

1) S'appalesa voce non indigena per il -d-, e chissà del resto che l'*i* non testimoni per **mianda*. Cfr. il vald. *miándā* (vinad. *müando* Ettm. 216), Morosi 341, dove l'Ettm. ha torto di non riconoscere la nostra base. Il significato non fa dubbio, e cfr. ancora l'arbed. *mūdāda* piccolo alpe dipendente da altro alpe.

2) L'é di questa forma, e insieme quello del chianaj. *vèglia* granata (Billi), guarentiscono la base con *i*.

3) Cfr. ancora piem. *péit* e *cit*, come *pée* e *ce* (Rendic. Ist. lomb., S. II, vol. XXX, 1512). Questo così evidente ragguaglio è rievocato in dubbio dall'Ettm. 213, almeno ne' rapporti di *céta* e *cíta* ragazza (cf. *cit* e *péit* ragazzo), che sarebbe diverso da *péta* suo sinonimo. Non conosco *céta* nè l'Ettm. ci dice donde l'abbia. Ma quanto a *cíta*, esso proprio è inscindibile da *péta* almeno per chi non voglia rendersi schiavo d'un preconcetto. E il preconcetto dell'Ettm. è che *cíta* sia da mandare col prov. *chato* e rappresenti come il riflesso franco-prov. di questo; e il *cíta* così spiegato e altri analoghi esempi (l'Ettm. non s'è avvisto della nota dell'Ascoli in Arch. glott. II, 128 n.) proverebbero un'antica condizione franco-provenzale del dialetto piemontese.

4) E così -is: *vérnes*, *göves*; *skrives*, *vēs* = **vé-es*.

strīs streghe (sing. *strīa*), *skrivīs* scrivevi, *pīs* piacevi, *cantarīs* = **cantarīs* canteresti. *fies*, figlie, fa prova del recentissimo *fiyes*.

18. In quanto una vocal finale, primaria o secondaria, rimanga, e non sia -a o l' -u della 1ª sing. nel verbo, essa ci si offre come -i¹). Deve però trattarsi di una condizion di cose secondaria, di un -i cioè che dipenda da -e immediatamente anteriore (è infatti -e a Valdieri e a Vinadio, ma -i anche a Limone). Solo così supponendo, non entriamo in conflitto colla legge del Flechia (Arch. glott. XIV, 111) circa alle ripartizione tra -e e -i nelle regioni dell' alto e del basso Piemonte. Tra i casi in cui la vocal finale permane son da ricordare: a) quello in cui alla vocal finale precede, o precedeva, un nesso consonantico il cui secondo elemento sia un r: *fēri* ferro, *cāri* carro (prov. *ferre* -i, *carre* -i); *vētri*, *pēvri*, *génēvri*, *rūri* rovere, *tcūri* (num. 15; = **sorri* = super, cfr. *soure* nell' ant. pavese), *utúbri*, *stēmbri*, *nuvēmbri*, *dzēmbri*, *pāri*, *māri*, *frāri* (onde poi *sōri*; cfr. prov. *sorre*, piem. *sōri* -e), *lyūri* lepre, *gēri* guarì (piem. *váyre*), *kātri* quattro, *byūri* bere, *mēyri* mietere; *kōleri* num. 41; b) quello di -rn-: *tēni* tenero, *gēni* genero; c) quello di -i di plurale in alcuni pronomi e aggettivi pronomitali: *ēyti*, *akisti*, *akīyi*; d) quello degli infiniti forti, dopo caduta la sillaba -re: *lēzi*, *vīvi*, ecc.; e) quello degli sdruccioli ridotti come in *lūmi*, *tēmi*, *ōmi*, *gūvi*, *pēnci* pettine, *āzi* asino; *pūri* pulce, *sīmi* cimice, *sfēli* felce, num. 25; f) quello de' pronomi enclitici: *setārmi* sedermi, *pyērli* piacergli.

C. Consonanti.

19. *j*. *gūni* aggiungere, *gq* già, *gas* letto delle bestie, pascolo alpino, ecc.

sy: *bizar* *bēza* num. 1, 10, *carēyza*, *gēyza*, *fizōl*, *kamīza*.

ssy: *misūn* = *meys*.

ly: *fōya*, ecc. -lī -llī: *akīyi*, *kavāy*, *añēy*, *bey* (ma *mūl*, *cōl*, sing. e plur.)²).

1) L' -u mi è dato solo per *vēru* vetro, e *līru* ghiro. Quest' ultimo esempio è particolarmente notevole. L' -u ci dice con piena evidenza che doveva precedere un nesso consonantico, il quale nel caso nostro poteva solo essere *gr*. Siam quindi ricondotti a **līgru*, forma metaplastica per **ligre*, nella quale il *g*-di *glire* appare trasposto dalla prima alla seconda sillaba. E si chiede se una uguale dichiarazione non debba valere per il franc. *loir* (cfr. *noir* *nīgru*).

2) Un esempio di *y* secondario in *g* par essere *sigiltē* 'secchiellino' (cfr. *sēya* secchio). È forse voce accattata dai vicini dialetti (cfr. *fić* figlio, a Limone, e *podza*, *travōts*, ecc., a Vinadio, Etm. 222).

dy ty cy: mánza manza, *ŋkwey* oggi; *pulénsa* polenta, dove è forse una sostituzione di suffisso; *cáwoses*, ecc.

-*nnī*: *añ* anni.

20. *l.* Qualche caso di *-l-* in *r*: *kūr* culo, *pūri* pulce, *siriōña* sp. d'enforbia, celidonia, che sarà voce piemontese o ligure (v. le mie Postille e Nuove Post. s. 'chelidōnia').

Dav. a consonante e quando non venga a *io* (*awt*, *áwtra*, *cawt*, *sáwt*, *cáwoses*; *vawt* soffitto, 'vólto')¹, s' ha *r*: *urp*, *purs* polso, tempia, *farkét*, *parpéres*, *vurgü*, *ar cánta* 'ei canta', *ur ventri* al v-, *dar país* dal p-.

Finale: *kaná* canale, che però sarà voce importata. -*ūlu*: *tów* tavolo, *dyaw* diavolo; *mérku* mercoledì.

21. La risoluzione di *pl* ecc. è alla pedemontana. Si tratterà però, almeno quanto a *cl* e *gl*, di semplice importazione del vezzo cisalpino. Poichè qualche esempio superstite prova per un diverso trattamento, e in fondo per una più tarda alterazione de' nessi. Allato a *car*, a *gēn* ghianda, *ínģes*, ecc., s' hanno dunque *agyás* aquila e *gēyza* chiesa (v. il num. 39), e così occorrono *cérki* cerchio, e *máski* maschio²).

22. Il *r* è, come tra i valdesi (v. Morosi 345), di pronuncia faucale.

Finale nel nesso **éyr*, cade: *ney* nero, *intéy* intiero, *ģenéy* ecc. — C' è anche *ey jeri*, ch' io m' immagino tirato su **ankóy* oggi (*ŋkwé*). *mnésta* minestra.

23. *n.* Come nel piemontese, è faucale la pronuncia di *-n* preceduto dalla tonica e quella d' ogni nasale che preceda a consonante (*cānp* campo, *mānza*, ecc.); si conserva invece dentale il *n* della formola *-n + voc.* (*lána* = piem. *lāna*).

Per il trattamento *du -nu -ne*, negli sdruccioli, v. il num. 18. Ma la 3ª plur. nel verbo conserva il *-n*: *cánten* cantant.

24. *v.* *öv*, *noy*, *pyon*; *luv.*, ecc.

Fognato in *rúri* rovere, *téuri* num. 18. — Vocalizzato, attraverso *w*, in *byúri* = **béwri* **bévri* (cfr. *cáwra* capra), *lyúri* lepre, e forse in *üvár* less. Anche *ģivúles*, num. 33, rappresenta un immediato **ģiwl-* **ģivl-*.

25. *s.* Persiste il *-s* nel numerale *seys*; ne' pronomi *nus* e *vūs*; nei nomi dei giorni *mártes* *ģôves*, *vérnes*, (onde poi anche *lūnes*); nella 2ª sing. del verbo (*vēs* = **vé-es*, *cántes*, *cántáves*, *cántarís*, *vōs* vuoi, *ēs*,

1) Plur. *éyti* 'altri', come in Piemonte.

2) Questo stadio dell'evoluzione è in altre vallate provenzali e franco-provenzali del Piemonte; v. Ettm. 220 (*aigio*), Morosi 374, Nigra Arch. glott. III, 30. Lo stesso Vocab. piem. ha *ághia*, e vi sarà forse voce alpina.

ecc.); nel plur. de' nomi della 1ª declinazione (*úres*, *váces*, ecc., *z uréjes* le orecchie, *ls fémnes* le donne, ecc.)¹. Tuttavia insieme a numerali (ho in realtà degli es. solo per ,due') o a aggettivi di quantità (ho esempi solo per ,tanto'), il -s può tacere, venendosi così, salvo la lunghezza dell' -a (v. Morosi 347), alle condizioni del valdese: *dua váca* due vacche, *tanta váca* tante vacche². — Davanti a voce cominciante per r-, può però tacere il -s dell' articolo: *l ráves*, *l ránes* (ma anche *lz ranes*³).

Per il -s secondario, è da ricondare la sorte degli sdruccioli in *-ze (= -ce, num 18). Si può tuttavia chiedere se *pūri* e i suoi compagni derivino direttamente da anteriore **pūris* ecc., come par essere il caso nel valdese (Morosi 352), o non piuttosto dipendano da una generale avversione verso la terza sillaba d'uno sdrucchiolo primitivo e non uscente per -a, o anche e al postutto se non vi si tratti di **pūlicu* ecc.

26. k. Curioso e per me inesplicato *destáña -ñéy* castagna, castano.

La palatalizzazione della formola *ka*⁴) ha qui luogo nella forma di *ca*⁵): *éan* (ma *káña*⁶), *éamp* (ma *kampáña*, per cui v. la nota relativa a *káña*), *éári* carro, *éáena* canape, *éat* gatto, *éámbe* gamba, *éáwra*, *éáwses*, *éól* cavolo⁷), *éavéy* capelli, *éámús*, *éandéla*, *éarüa* aratro, *éurí* capretto, *éuséy*, [*ka* casa, *kavál*, *karéya*, e altri].

múscá, *Ruáscá*⁸), *váca*, *lz búces* le labbra (v. Zauner, *Namen d. Körperteile*, num. 19, III), *fúrcá*, [ma *bánka*, *byank -ka*, *sék séka*].

1) Per la storia di -as nelle vallate provenzali d'Italia, val la pena di ricordare *bonai* buone, *li bruttai vessai d'frammai* ,le brutte cagne di donne', a Limone (Biondelli 515).

2) Tali esempi ci guarentiscono che debba essere relativamente recente la riduzione di -as in -es; certamente posteriore all'ammutilire del -s.

3) A Valdieri: *al bones*, 'l *bagandres*.

4) C'è un esempio anche di *kū* in *cū*, nello *scòla* onde al num. 37. Gli si paragona il vald. *eyéiröl*, scojattolo, Morosi 350 n.

5) Ma in una frazione del paese che chiamano *ai Barlöt*, direbbero, secondo i miei informatori, *tsaŋ*, *tsat*, *vátša*, e così *dzalína*. Per le circonvicine valli, v. La Lettura I, 716.

6) Questo *káña* ritorna a Vinadio, e l'Ettm., 215, vi vedrebbe una voce importata. Sennonchè l'eccezione si ripete altrove, e non solo di quà dall'Alpi (p. es. nella valle di Chiavenna), ma anche di là, così a Tavetsch (Huonder, *Vok.* v. Dissentis, p. 28 dell'estratto) dove a *t'eun* stà allato *kóna* (nell'Engadina invece: *chan* e *chagna*). Onde sarà meglio vedere nella mancata palatalizzazione un procedimento dissimilativo promosso dal ñ.

7) Ma *kóza* (cfr. tuttavia *cóza* nel vicino villaggio d'Entracque).

8) Il letterario *Roaschia* ricostruisce male questa forma indigena, che riverrà certo a **Rovaska*.

27. *g. gáline* [ma *gal*; e così *garét* calcagno]. — *dyaménja* domenica [ma *lonk -ga, zlargár*].

28. Il trattamento di *-g-* primario o secondario è alla pedemontana. Si notino però *fōk, gōk* (e *gūgd*), *sambūk*. Del resto: *urtla, syár, brēs* = **brayes* brache, *médi, stómi*. Noto a parte: *lōa* luogo, *carūa* aratro, *nūcy nūcariu*; *sel* segale (piem. *seyl*); *ust* agosto; *fau* faggio¹).

29. *x* (e *sce sci*): *kučsa* coscia, *těysi* tessere, *seys* sei (onde poi *děys* dieci), *buys* bosso, *misėles* num. 10; *pəs* pesce.

30. *ct. lēt fēt, lēyt, tēyt* 'tetto' capanna sull'alpe, stalla, *spėytu* 'aspetto', *wēt* otto, *nūcēt, kucēt*, [ma è un gallicismo *trūyta*]; *picēnta, vūcēt, aģwēnt*. — *pēnci* pettine (v. Morosi 351).

frēyt -da.

31. *kio qu. kátri, akīyi, akisti, kēnti, kac* = piem. *quac* cheto, tranquillo, *kitár* tacere, ch'è forse il franc. *quitter* senza più; *gėri* 'guari', *ėyga* acqua, *lėnga* lingua.

32. *-gr-*. *nėy* nera, *ėntėy -tėra, llru*, di cui al num. 18 n²).

33. *ć ġ*. Condizioni intieramente piemontesi all'iniziale³): *carėyzes, cizi*; *sivūla, sėsta, sėrki*, ecc.⁴); — *ģėrni* genero.

Per *ć* intervocalico: *lizárda* lucertola, *rus, crus*, ecc. In *usėl* si tratta di *auc-*. — *pyėri* piacere, *pyė* piace, *pīa* piaceva, *kwėri* cuocere, *kwe* cuoce, *kwla* cuceva.

ng: *pūñi, tēñi, strėñi*.

34. *d* primario e secondario. Condizioni piemontesi: *pyúy* pidocchio, *trent* tridente, *rėys* radice, *vėw* vedo, *dyaménja* domenica (*di-do-*, v.

1) Un esemplare che parrebbe di spettanza di questo numero e che del resto il nostro dialetto condivide col piemontese, è *dagn* frullana. Se è da paragonarsi, come pare, col trent. *sdagágn* pennato, segolo, vi avremo **daañ* **dajāñ*. Ma potrebbe anche trattarsi dell'incontro di questo **dajāñ* con *daj* (piem., prov.). Circa a *sdagágn* e all'intiera famiglia, cfr. poi anche lo sp. *guadaña* e v. Schuchardt, Globus, ann. LXXX, 208—9.

2) La più esatta corrispondenza di *liru* non va cercata in *nėy* ma in *nėra*; *nėy, intėy* sono stati tirati sul femminile in base alla norma di masc. *ėy* fem. *-tėra* ne' riflessi di *-ariu -a*.

3) *ģivúles, acīdūla*, e da porsi sullo stesso piede del piem. *ģerb -bid -bola* terreno sodo, sodaglia, landa da **a]gerbu ac-*. Il piemontese ha *zėvora, asėvola* (*az-*), *arśi-* (*arz-*), v. Toppino, Arch. glott. XVI 520, Camisola Flora astese; il ligure, *axėvora* (*až-*), Penzig, Flora pop. ligure. Vedi le mie Nuove Post. s. 'acīdula', e ora anche Rendic. Ist. lomb. s. II, vol. XXXIX, 512, dove si chiede se alla stessa base (**acīd'la*) non ritorni anche il franc. *oseille*.

4) A Valdieri, *scernė, scėglietė* e il *ģ* pare avere conferma da *asciò* ciò; v. Rendic. Ist. lomb. s. II, vol. XXXVII, 1050.

Devaux, Essai sur la l. vulg. du Dauph. sept. 304, Ettm. 217), *bydl* -*léra* canale irrigatorio (Nigra, Arch. glott. XIV, 358), *rôwa* ruota, *pwarîn* falchetto ,potatojo', *mun* mattone (lomb. *medôn* ecc.; v. Gloss. d'Arbedo s. ,medon', e in una nota ch'è andata a perdersi s. ,jôra'; Arch. glott. it. XVI 455; e notisi, circa a ,matone' = ,maltone' + ,preta', che *preda* s'adopera per ,mattone' pure nell'ant. e mod. bolognese; v. il Gloss. del Frati agli Statuti bolognesi s. ,preda'), *scôla* scodella num. 37 *céyna* catena, *véyl* badile, num. 36, *sába* = **sába-a* (cioè la forma di femminile: **sábata*; cfr. *sábya* a Realdo, in Garnier, Grammaires et Vocab. méthodiques des idiomes de Bordighera et Realdo, 88, e *sabada* pur nell'ant. venez.), *ánya* anitra, -*á* = -*atu* -*i* -*a*, -*ās* = -*atas*, *spartiya* scriminatura, ecc.¹⁾; — *bulé* fungo *bolētu*, *dē* dito, *sē* sete; *reŷ* rete; *izi* aceto.

-*dr*-: *vêru*, *péra*, *pári*, *mári*, *frári*, (e *payr*- ecc., num. 10), *méryi* mietere.

Tace il -*d* in *ğen* ghianda²⁾.

35. Il -*p*- viene costantemente a *v*: *avéya*, *savêr*, *rivâr*, *truvâr*, *luc*, *lyúri*, *sivúla*; — -*pr*-: *cáwra*, *cúri*, *uríl* aprile. A Valdieri: *arribá*, *ciabri*, ma *truvà*.

D. Accidenti generali.

36. Accento. *byúri* bere, *lyúri* lepre, *ğivúles* num. 33 n; *nicéza* (num. 4, e vald. *nuyzo* Morosi 359), *kwénta* racconta (monf. *mi a quíntu* io conto, e v. Arch. glott. it. XII, 425), *gwétri* gozzo (franc. *goitre*); *céyna* catena, *véyl* badile, *reŷ* radice, *kwéys* ,covaticcio', dei quali v. Rendic. Ist. lomb. s. II, vol. XXXII, 522 sgg.

37. Iato. Lo si estirpa coi procedimenti di cui nel precedente numero, e inoltre: a) col consonantizzare la prima vocale (*lyam* letame, *syar* segare, *byúla* betulla, *fwîn* faina, *pwarîn* ,potatojo', ecc.); b) colla introduzione di un suono che faciliti il trapasso di una vocale all'altra (*rôwa* ruota, *ğivúles* num. 36); c) coll'apostrofe (*mün* num. 34, *pur* paura, *ust* agosto, *mür* maturo, *andūra* andatura, *tajūra* piaga, *ventulúr* mestolo della polenta, dove -*úr* è -*atore*, *trent* tridente, e forse *dañ* num. 28 n). La contrazione di *ü-é* in *ö* (cfr. il gen. *asöfu* Parodi, Arch. glott. XVI 127) è in *scôla* = **skü-êla* scodella, così come *wé* par dare *ö* in *argöy* orbettino, quale pur si sia l'origine della voce (v. Gröber's

1) *Vináy* Vinadio; e quindi il cognome piem. *Vinai*.

2) V. il Mistral s. ,aglan', e la forma in -*n* è pure piemontese. V. i voc. s. ,agian' e le versioni della Parabola di Cuneo, Lanzo, Giaglione, Usseglio, Ivrea, Rueglio. Per altre parti d'Italia, v. Arch. glott. it. XVI 285.

Zeitsch. XXIII, 519—20). Un caso singolare è quello di *ūra* adesso *hāc-hōrā* (v. Rendic. Ist. lomb. s. II, vol. XXXVII, 532—3). La sola spiegazione secondo me possibile, gli è che s'abbia nella voce una doppia rimozion d'accento; la prima conduceva a **ō-ūra* o **ō-ūra* o **é-ūra* (cfr. *ōūra* *ōura* *aura* tra i valdesi, Morosi 374, 376, 378, *euira* da **ōūra* a Pramolle, Papanti, e così *pōjr* a Palazzo, ib.), e si veniva successivamente a **o-ūra* ecc., onde poi, mediante l'apostrofe, il semplice *ūra*.

38. Assimilazione. Notevole *mw-* in *mw* negli esempi *mwét* notte, *mwéza* noce, *mwéy* noce (albero). Occorron però anche le forme non assimilate. *téuri* *téut* num. 15,

Un caso di *m-y* in *m-ñ* (v. Arch. glott. it. XVI, 478 n) ci è forse offerto in *miñóles* fragole (num. 10, e cfr. il piem. *mieng* ,maggengo'), che difficilmente si staccherà dal bresc. *maòle* (v. Merlo, I nomi rom. d. mesi e d. stagioni 232)¹.

39. Dissimilazione: *linsóles*; *bédula* ,bellula' donnola; *gélyza* per **gyélyza*, chiesa, e forse *üvár* di cui nel less. E vedi quanto di *káña* e *kampáña* si dice al num. 26 n.

40. Metatesi. *nr* in *rn* come nello spagnuolo: *vérnes* venerdì, *sérnes* cenere, *gérni* genere, *térni* -a tenero -a. — *fervéy* febbrajo; *trapún* talpa²); *cáuna* = **kanva* canape; *maña* num. 9; *liru* num. 18 n, 32 n.

41. Epentesi di consonante. V. il num. 37. Allato a *küvért* tetto, c'è *křvért*, così come in qualche lessico piemontese (Zalli) si accoglie *druvert*, aperto, insieme a *duvert*. Il *r* (*r*) si ripete dalla coesistenza di *dörve* e *dröve* (*körve* e *kröve*), apparendo *druvert* come un raccostamento di *duvert* a *dröve*. Il *n* iniziale richiama il sillabico finale di *ninsóles* (anche piem. *ninsóla* all a *lins-*), e v. a tal proposito anche la nota al num. 39. Il *r* di *ántres* imposte antae (cfr. il lomb.

1) Ove non s'ammetta la dissimilazione e pur non si voglia staccare la voce da ,maggio', gioverà vedere in *miñóles* un **minyóles* ottenuto nel modo che ci indicherebbero analoghi esempi allegati in Arch. glott. XVI, 243.

1) Piem. *tar-* e *trapún*. — Non diversa cosa (vi si tratta cioè d'una assimilazione del genere di quelle onde si ragiona in Arch. glott. XVI, 322 n.) è il piem., prov. e franco-prov. *der-* *darbún*, come ben ritengono e il Morosi 353, e il Devaux, o. c., 295. Ne tocca invece molto infelicemente, a veder mio, l'Ettm. 218. Il mil. *dárben*, su cui egli s'appoggia, è un errore della 3ª ediz. del Banfi, che ha giustamente *dárden* nella 1ª e 2ª, e così il Cherubini. Contribuiva poi a trarre in inganno l'Ettm. la versione per ,topino', ch'è uno de' nomi italiani della *hirundo riparia*, e ci riporta non alla tardigrada ,talpa' ma al velocissimo ,topo'. E balestruccio, sinonimo di *topino* e di *dárden*, ci avverte senz'altro che quest'ultima voce sia ,dardo' (cfr. il valtell. *dard* balestruccio). [Di *darbún*, v. ora Thomas, Romania XXXV, 172—3; di *dárden* ib. 179 e Pieri, St. rom. I, 40.]

ánta) si ripete dal nesso che precede (cfr. anche il monf.-aless. *gándra* ghianda); e qualche voce s'è immessa nel franc. *crayon* riducendolo a *kravyún*. — L'epentesi di vocale è in *kóleri*, avellana, dove l'*e* rompe l'incomodo nesso *lr*, così come il secondo *i* di *skiriyòl*, scojattolo, rompe un precedente nesso *skry-* (cfr. il piem. *skeryòl* ecc., Nigra, Arch. glott. XIV, 296).

42. Prostesi. Si capisce facilmente la ragione del *s-* in *stnáyes* tenaglie (prov. *esten-*, vinad. *ištelaiuš*, Ettm. 222, dove si tratterà della assimilazione di *n-t* in *l-t*); meno chiara è quella di *sféli* felce. La voce è ora mascolina ed è di quelle che s'adoperano prevalentemente nel plurale. Onde penso che il *s* provenga dall'antico plurale femminile e rappresenti l'antico articolo (**s fél-*). — In *vúñi*, ungere, il *v-* è anche provenzale e lombardo.

42. Caduta d'intiera sillaba. *còt* di cui al num. 15. — *kò* = *kò[za]*, pronome neutro interrogativo.

II. Note morfologiche.

44. Articolo. *lu cat*, *i cat*; *l' ázi*, *y' azi*; *la fémna*, *l' uréya*. Nel fem. plur. il fondamentale **las* assume vari atteggiamenti, e così ho *s fēs* e *gs fēs* e *ls fēs*; *lz ámpes*, i lamponi, e *z ámpes*, ecc.: *ā vist gs cáiores* ho visto le capre, *pòrta lz muézes* porta le noci, ecc. V. ancora il num. 25.

Casi obliqui: *ar ventri*, *dar país*.

45. Nome. Ciò che vi ha di più importante da notare risulta dai num. 18, 19, 25. — Circa al genere, son mascolini *rúri* (così pure nel piem. e prov.), *sféli* felce, num. 42, *sel* segale (anche nel prov.). — Un femminile singolare in *-a* da neutro plurale, è poi *lōa* luogo, sito (v. Morosi 359, e il Mistral s. 'liogo').

46. Le tracce di *-i* s'avvertono nel nome in plur. come *kaváy*, *bey*, *añéy*, *cavéy*, *añ*. Inoltre nel numerale *düy* (fem. *dua*), e negli aggettivi pronominali e pronomi: *ténti*, *kénti*, *éyti*, *tüyt*, *akísti*, *akiyi*.

47. Pronomi personali. *mí*, *tí*, *kyel* fem. *kiy*, *nuzéyti*, *vus*, *luréyti*.

Atoni: *u sa nent* non sa, *ar vè va*; *la vistimenta y es nóva*, la veste la è nuova'.

Il pronome impersonale è *la*: *la néva* nevica, *la pyòv*, *la slūsya* lampeggia (*slūs* lampo); v. Arch. glott. it. XI 299, 360.

48. Dimostrativi: *kést-isí* plur *kist' isí*, fem. *kést-a-ysí*, *késtez-isí*, questi -a -e; *akèl-ikí* *akiy' ikí*, fem. *akèla-ykí*, *akèlez-ikí*, queglii -lli -lla -e. — *asq-isí* 'ciò', *akó* (= piem. *lòq* tirato su *sòq* 'ciò') quello, franc. *cela*.

kes fies queste ragazze, *sty omi* questi nomini, *z matín* stamane.

49. Possessivi. *mè tè sè*, *mèy tèy sèy*; fem. *mía tua súa*, *mīs tūs sūs*.

50. Come in Provenza (v. Koschwitz, Gramm. hist. de la langue des Félibres, 83) può occorrere *nen* nelle funzioni di inde (cfr. vd. *d'gün i n'en donava* nessuno gliene dava; e vedi il corrispondente passo nelle altre versioni pedemonto-provenzali del Biondelli).

Conjugazione. 51. L'infinito è in *-ár -ér, -ir*. Nè verbi forti occorrono il tipo col *-re* conservato (*pyéri* piacere, *kwéri* cuocere *péri* prendere¹, *méyri* mietere, *byúri* bere) e quello col *-re* caduto (*ési* essere, *téni* tingere, ecc.).

52. Il participio dal tema in gutturale ha parecchi esempi: *agü*, *vurgü*, *purgü* potuto, *bügü* bevuto, *pyagü* piaciuto, *vungü*, *tengü*, *kurugü* corso.

supü saputo.

53. La 1^a persona è alla piemontese in *-u*: *vénu* vengo, *cántavu*; *vew* vedo, *bew* bevo, *kwéw* cuocio. — La 2^a in *-s*: *cantes -táves*, *skrives* scrivi, *éres* eri. — La 1^a plur. in *-η*: *sgη* siamo, *avéη*, *seyánη* eravamo. — 3^a plur. *mángen*, *éren*.

54. Singoli verbi. ,essere': *söy ses es sgn se suη*; *éru -es -a seyánη* *seyá éren*; *ési* essere. — ,avere': *e²) as a avéη avé aη*; *agü*. — ,sapere': *sé sas sa*; *savér*; *supü*. — ,andare': *vónu vas vε andéη*; cong. *vóni -ñes*. — ,volere': *vöy vös*; *vulér*; *vurgü*. — ,potere' si modella interamente su ,volere': *pöy pös*; *pulia*; *pulér*; *purgü*. — ,vedere': *vew vēs ve*; *vist*. — ,prendere': imperat. *prerη*, *prené*; *péri*; *pres -za³*). — ,piacere': *pyew* *pyēs pyε pyeη*; *pīs* piacevi, *pía*, *pyeyánη* piacevamo; fut *pyaré*, condiz. *pyaría*; *pyéri*; *pyagü*. — ,cuocere': *kwéw* 3^a *kwε*; *kwía*; *kwéri*; *kwet*.

III. Appunti lessicali.

Pongo qui un certo numero di vocaboli che non hanno avuto occasione di essere ricordati nelle precedenti pagine.

alé lì.

ápya scure. V. Nigra, Arch. glott. XIV, 296; Krit. Jahresber. V, p. I, 133.

árbi abbeveratojo. Körting num. 565.

artey grós pollice del piede.

artizírη n. d' un arbusto (*büsúnη*) che la mia fonte non sa meglio precisare.

1) *pere* (*pérлу* prenderlo, *pérje* prendergli) anche a Valdieri. Mi pare si possa spiegar la forma attraverso **prenre* < **penre* < *pere*.

2) Nella proclisi anche *ä*, e quasi *a*.

3) Si vorrebbe *prēs* (cfr. *mēs* mose).

bacás truogolo scavato nel tronco d'un albero. È voce provenzolo-piemontese, e dal Piemonte è poi passata alla Lombardia. Piem. *bacás* truogolo, guazzatojo, pantano, stagno, prov. *bachasso pétrin*, huche, auge pour les bestiaux, mil *bacáca* e -sa vaso in cui si rigovernano le stoviglie, grassume. V. il Dict. gén. s. ,bac' e ,bâche'.

bek punta di montagna. Cfr. il prov. *bec* punta di forchetta, dente di pettine, sav. *běcǎ* punta di montagna; e si sa che *Becco Becca* è nome frequente di punte di montagna nelle Alpi Graje e Pennine.

bibôt colchico autunnale.

blüvēta mirtillo dalle bacche rosse.

brúnka legna secca che ,salta come il vetro'; v. forse il Mistral s. ,brounchēu'.

brúsa la ricotta non ancora riposta nel sacchetto (*taskét*). Mistral: ,*broussu*' = ,massa di latte coagulato'; piem. *bross* cacio forte (impastato con varie droghe)?

cabôta cascina montana edificata in via provvisoria. Prov. *cha-* e *cabato*, piem. *cabôt*.

dlonk subito.

fök s'adopera anche per ,focolare'.

frikasá fegato, in tutte le accezioni. L'ho udito anche in Val Soana, e si ritrova al di là dell'Alpi (v. Zauner, die rom. Namen d. Körperteile num. 72, III, C. 4 c.). È il termine di cucina francese *fricassée*.

fyur alpines Edelweiss. Altrove (Mesolcina, Bergamo), *stel' alpina* ,stella alpina'.

gas cascina sull'alpe, pascolo alpino. Distinguono a seconda delle stagioni, *gas sután*, *gas del mēs* e *gas surán*.

gása ghiaccio.

grinár ridere.

kaválya coreggiato. Piem., ecc.; e v. Zeitschrift für roman. Phil. XXIII, 527.

kriŋ porco. Piem. V. Krit. Jahresb. VII, I, 135.

kúnka truogolo costruito con assi.

kurnayás corvo. Piem.

kutín sottana. Piem. *kotín* gonna. Körting 5309.

lavyô ramarro. V. Nigra, Arch. glott. XIV, 369, e quanto della proposta del Nigra è detto in Krit. Jahresber. V, I, 135.

marí brutto, cattivo. Piem., prov. Körting 5974.

mérzi larice. Etm. 214.

môles le molli. Piem. *môle*.

muryún mirtilli. Certo connesso con *múres* more.

musca kañina tafano.

picót dito mignolo.

príma primavera. V. Merlo, o. c., 46.

rápa grappolo. Piem.

reskicéta l'acqua che esce dalla *brúsa* e viene data in cibo alle bestie; q. ,riscotta'.

ruzéy rosajo, rosa.

sangjován giugno (San Giovanni), Merlo, o. c., 135.

santána luglio (Sant' Anna).

saict^u dl' éyga cascata.

slüsi lampo. Piem. È deverbale da *slüsyár* (piem. *slüsyê*), il quale poi non sarà altro che ,sluccicare'.

stábi stalla.

tron tuono, fulmine.

túma formaggio grasso giovine. Nigra, Arch. glott. it. XIV, 289.

tumbár cadere.

tundín piatto.

üvár accendere. Sarà certo **vüvár*, num. 12, 24, 49, quasi ,avvivare', da *vīvu*. Cfr. il piem. *viské* accendere, engad. *invidar*, *vüdar*, id., da *vīta*¹⁾. L' *ü* e poi passato alle arizotoniche (*üva*).

vésta gonnella.

vout dla gúla palato. Cfr. *volto della bocca* nell' a. pavano (Maggagnò, p. 2*, pag. 30 v).

vrus spezie di alno selvatico.

zlargár spandere il fieno. Piem. *slarghé* distendere, sciorinare, spiegare

1) Anche per il nostro *üvar* potrebbe valere la base *vīta*. Avremmo allora **vü[t]ár*, **vüvár*, *üvár*. Così potrebbe essere e dall' una e dall' altra base l' *avyé* di qualche varietà franco-provenzale cisalpina.

Ysoré im Moniage Guillaume und im Ogier.

Von
W. Cloetta in Jena.

Für die der Ysoréepisode des Mon. Guill. zugrunde liegende Belagerung von Paris sind schon verschiedentlich teils geschichtliche, teils sagenhafte Parallelen oder Anklänge beigebracht worden. Auch da sieht man wieder ganz vage geschichtliche Erinnerungen mit Sagen und freien Erfindungen des Dichters gemischt, die natürlich an bestehende epische Traditionen angelehnt werden.

Was nun den Anführer des Belagerungsheeres betrifft, so stimmt sein Name mit der geschichtlichen oder sagenhaften Überlieferung ebensowenig wie der Name desjenigen, der diesen feindlichen Anführer im Zweikampf erschlägt. Dass jedoch in einem Gedichte über Wilhelm die Heldentat diesem zugeschrieben wird, ist selbstverständlich; die vorher von der Sage einer anderen Person beigelegte Besiegung des Feindes wird von dem Dichter auf den Helden seines Gesanges übertragen. Aber auch der Name des feindlichen Anführers oder Kämpfers ist ein neuer; er ist nicht Otto II., nicht ein *Germanus quidam*¹⁾, oder *unus ex Saxonibus*²⁾, oder ein *nepos ipsius Ottonis*³⁾, nicht ein Däne oder Nordmanne Huasten, Haustuin oder Hethelwulf⁴⁾, sondern ein halb sarazenischer, halb sächsischer König namens Ysoré, oder ein Sarazenenkönig Madul.

Der letztere Name findet sich in demjenigen Moniage Guillaume, das den IX. Teil der Karlamagnússaga bildet. Dasselbst ist dieser Madul ein Bruder des Königs Marsilie, der in Roncevaux besiegt worden

1) Richer, Hist. III, 76.

2) Chronicon Namnetense [Chronique de Nantes p. p. René Merlet, Paris 1896], cap. XXXIII (s. Romania XXVI, S. 482).

3) Historia Francorum Senonensis, s. Romania XIX, 386, Anm. 2.

4) Romania XIX, 377 ff.

war, und von Süden her fällt er in Frankreich ein (§ 3). Dies ist jedoch angesichts der wenigstens teilweisen Übereinstimmung der beiden französischen Gedichte, die Wilhelm als Mönch besingen, nicht als ursprünglich anzusehen, denn es liegt auf der Hand, dass die Karlamagnússaga bei Aufnahme des *Moniage Guillaume* dieses zum Rolandsliede, das sie als VIII. Teil unmittelbar vorhergehen lässt, in Beziehung setzen wollte und daher selbständige Änderungen vornahm. Zu diesen gehört offenbar auch die Vertauschung Ludwigs mit Karl dem Grossen und der Umstand, dass die betreffenden Kämpfe in der Karlamagnússaga nicht gelegentlich einer Belagerung von Paris, sondern in offener Feldschlacht in nicht näher bestimmter Gegend stattfinden.

Wir halten uns also an die beiden altfranzösischen Epen, in denen der Name des feindlichen Anführers Ysoré lautet; diesen Namen gibt auch der französische Prosaroman, und in Ulrichs von Türheim Mönch Wilhelm ist der Name in der Form Ysarê ebenfalls bewahrt¹⁾.

Es wirft sich nun die Frage auf, ob dieser Ysoré etwa identisch ist mit einem der zahlreichen Ysoré, die sich in anderen Epen finden. Aus den gedruckten Epen führt Langlois²⁾ 24 verschiedene Personen namens Ysoré an — einschliesslich des „Ysorié“ der *Prise de Pampelune*, was ja für die Sprache, in der dieses Gedicht überliefert ist, derselbe Name ist. Aus noch nicht gedruckten Epen liesse sich die Liste noch erheblich vermehren. In der *Entree de Spagne* handelt es sich zwar um denselben Träger des betreffenden Namens wie in der *Prise de Pampelune*. Aber in den franco-italischen *Enfances Ogier* der Handschrift XIII der Markusbibliothek heisst der Sultan: „Ysoré“ (statt *Corsuble*³⁾), und im *Moniage Rainoart* finden sich ein oder zwei Bürgermeister, die Ysoré genannt sind⁴⁾.

Dazu käme dann noch, ausser dem Ysoré des *Moniage Guillaume*, noch ein Ysoré, der allerdings bei Langlois⁵⁾ als *Insoré* verzeichnet ist, weil die Handschrift von Tours, nach der Barrois den *Ogier* veröffentlicht hat, dem Namen diese Form gibt. Das Handschriftenverhältnis zeigt aber mit aller Bestimmtheit, wie mir Carl Voretzsch freundlichst mitteilt, dass der gegen Ende der *Chevalerie Ogier*⁶⁾ auftretende Sohn des Sachsen-

1) Die *Nerbonesi* enthalten die Ysoréepisode nicht.

2) Ernest Langlois, *Table des noms propres de toute nature compris dans les chansons de geste imprimées*, Paris 1904, S. 363 f.

3) Vgl. Herrigs *Archiv* XCIII, S. 426.

4) s. *Zts. f. fr. Spr.* XXVII, 39. Auf einem Gedächtnisfehler beruht es, wenn G. Paris, *Orson de Beauvais* S. LXXIII, Anm. 2, von einem König Ysoré de Monbranc im *Huon de Bordeaux* spricht, denn der betr. König heisst Yvorin.

5) a. a. O. S. 360.

6) Vers 12615, 12917 ff.

königs Brehier in dem betreffenden Gedichte Ysoré (oder Isoré) hiess, und Insoré eine bloss der Handschrift von Tours eigene Entstellung ist.

Wenn wir nun das Moniage Guillaume vergleichen, so sehen wir, dass in der ältesten Redaktion dieses Gedichtes, dem Mon. I, Ysoré ein Sachse und Sohn des Königs Brehier ist, und dass er Paris belagern kommt um seinen von Ogier „*en l'angarde*“ getöteten Vater zu rächen¹⁾. Die Stelle, obwohl sie in der Handschrift verstümmelt ist, lässt keinen Zweifel; ihre Ergänzung ergibt sich mit Sicherheit aus den Buchstaben *hier* in Verbindung mit *Sasoigne* desselben Verses 905, *Ysoré* im vorhergehenden Verse (der Name kehrt dann in Vers 929 unverstümmelt wieder), *pere* 907 und *en l'angarde* 908.

Im Mon. II dagegen ist Ysoré König von Coninbre (4630, 4734), und er kommt um Synagon, den Bruder seiner Mutter, zurächen (4637 ff.). Der Gedanke liegt nahe, dass wir es hier mit einer Änderung zu tun haben, die durch die Einschiegung der Synagonepisode veranlasst ist. Deswegen wird man geneigt sein, der Überlieferung im Mon. I den Vorzug zu geben. Um so mehr als Erinnerungen an den ursprünglichen Sachverhalt sich auch an verschiedenen Stellen der Ysoréepisode des Mon. II erhalten haben. Die Richtung, woher das Belagerungsheer kommt, ist zwar hier ebensowenig angegeben wie im Mon. I, aber es muss doch wohl von Osten oder Norden gekommen sein, da es sein Lager auf dem nördlichen Seineufer, zwischen Paris und dem Montmartre aufschlägt. Ferner besteht gerade die Elite der Armee aus 2000 besonders fürchterlichen Sachsen (4662 ff., 5401 ff.), die auch Ysorés Leibgarde bilden, da sie mit ihm auf dem Montmartre ihr Lager beziehen, während der Rest des Heeres in der Ebene vor Paris bleibt (4745 ff., 4774 ff., 4786, 5401). Natürlich findet auch der Zweikampf zwischen Ysoré und Wilhelm auf dem Wege vom Montmartre nach Paris statt; bei diesem Wege liegt auch Bernarts Wohnung, in der Wilhelm übernachtet²⁾.

- 1) Vers 904 ff.: Assegié l'ot uns paiens Ysor[és];
 [Fils fu Bre]hier, de Sasoigne fu nés.
 [En France vint o] Sarrasins armés,
 [La mort son] pere veut au roi demander,
 (908) [Que Ogiers ot] en l'angarde tüé.

Vgl. noch Herrigs Archiv XCVIII, 57.

2) Ein Zweifel kann darüber nicht obwalten, und wenn F. Lot das Gegenteil behauptet und von Becker sagt: „il est difficile d'avoir la main plus malheureuse“ (Romania XXVI, 486 Anm. 1), so liegt das daran, dass er das Mon. II nicht kennt, zu dem die späteren Pariser Lokaltraditionen in Widerspruch stehen. Dagegen stimmen diese zum Prosaroman, und das ist eine andere Sache. F. Lot hätte durch die Bemerkungen Schlägers (Herrigs Archiv XCVIII, 38 ff.) darauf aufmerksam werden müssen.

Freilich kommt Wilhelm vom Süden her (über Etampes, 5480) nach Paris, und musste er, um an das nördliche Ufer der Seine zu gelangen, notwendig über diesen Fluss setzen; aber der Dichter hält es nicht für nötig, diesen Umstand besonders zu erwähnen.

Die Tatsachen genügen wohl um darzutun, dass höchstwahrscheinlich auch für das Mon. II Ysoré ursprünglich ein Sachsenkönig war. Dass sowohl im Mon. I wie im Mon. II auch Sarazenen im Heere erscheinen, dass diese sogar weitaus die grösste Zahl bilden und im Mon. I, so weit es uns erhalten ist, „Sarrasin“ und „Escler“ (906, 913) überhaupt als die einzigen Völkerschaften genannt sind, die das Heer Ysorés ausmachen, dass dieser Sachsenkönig selber Muhamedaner ist, bei Muhamet schwört (Mon. I 918; Mon. II 4645 u.s.w.), ist ja ebensowenig auffällig, wie dass Brehier selbst in der Chevalerie Ogier (9798ff.) ein Muhamedaner und zugleich König von Sachsen, von ganz Afrika, Babylonien und Damaskus ist, und dass sein Heer aus Sarazenen besteht.

Auffällig ist das Verhalten des französischen Prosaromans, das von Schläger¹⁾ genügend gekennzeichnet ist und hier daher nur kurz berührt werden soll. Während der Prosaroman im allgemeinen das Mon. II (in einer der Londoner- und der Lavallière-Hs. am nächsten kommenden Redaktion) wiedergibt und dementsprechend Ysoré daselbst ebenfalls aus „Coymbres“ (§ 55, Z. 4) oder aus „Aufrique et Conimbres“ (§ 65, Z. 22) ist und seinen Vetter Sinagon zu rächen kommt, so gilt er daneben stets als der Sohn Brohiers, den Karl der Grosse vor Laon durch Ogier töten liess, und findet sich auch dreimal die Angabe, dass Ysoré gekommen sei, um diesen seinen von Ogier im Dienste Karls des Grossen vor Laon getöteten Vater zu rächen (§ 53, Z. 20ff.; § 65, Z. 22ff.; § 80, Z. 7ff.). Schon in der in den Prosaroman über das Moniage Guillaume eingeschobenen Mailleferepisode tritt Ysoré als Sohn Brohiers auf, ist aber daselbst nicht aus „Coymbres“, sondern aus „Yvorie“. Ogier ist im Prosaroman überhaupt oft genannt; der König Ludwig betrauert ihn mit am meisten (§ 51, Z. 15ff.), und die langen Kämpfe, die Ogier gegen Karl den Grossen zu bestehen hatte und während deren Brohier Laon belagerte (§ 50, Z. 17ff.), sind dem Prosaisten wohl bekannt.

Das merkwürdigste ist aber folgendes. Im Gegensatz zu den beiden Epen schlägt Ysoré im Prosaroman sein Lager südlich von Paris auf; daselbst ist auch Bernarts Wohnung und findet der berühmte Zweikampf statt. Im vollen Widerspruch dazu steht nun der weitere Umstand, dass der Prosaroman Ysoré mit seinem Heere in Deutschland

1) Herrigs Archiv XCVIII, 22 ff.

landen und von Nordosten her auf Paris heranrücken lässt, während ja im Mon. I wie im Mon. II darüber nichts verlautet¹⁾. Man wird billigerweise annehmen können, wie das Schläger²⁾ tut, dass dieser Zug von Nordosten her nicht von derselben Person hinzugefügt ist, die das Lager Ysorés in die südliche Umgebung von Paris verlegt hat, und Schlägers Vermutung liegt allerdings am nächsten, dass der Zug von Nordosten bereits in die (uns verloren gegangene) epische Vorlage des Prosaromans eingefügt war und erst der Prosaist die Verlegung der Belagerung auf das linke Seineufer vornahm. Wie dem auch sei, der Zug Ysorés nach Frankreich, wie er im Prosaroman (§ 49f.) beschrieben ist, erinnert lebhaft an den Zug Brehiers im Ogier (9825 ff.). Auch Ysoré kommt mit einer grossen Flotte über Meer und landet in Deutschland, das er durchzieht und verwüstet. Sodann gelangt er, was allerdings nicht mehr ganz zum Ogier stimmt, über Brabant, Hennegau und Picardie vor Paris, an dessen Südseite er sein Lager aufschlägt.

So weist also der Prosaroman viel mehr und genauere Reminiscenzen aus der Chevalerie Ogier auf, als sie ihm das Moniage I hätte bieten können, von dessen Benutzung übrigens sonst auch nicht die geringste Spur im Prosaroman zu finden ist. Wir müssen wohl annehmen, dass diese Erinnerungen vom Prosaroman oder dessen Vorlage direkt aus der Chev. Ogier geschöpft sind. Wahrscheinlich hatte sich die ursprüngliche Überlieferung des Moniage Guillaume, dass der von Wilhelm vor Paris besiegte Ysoré der Sohn Brehiers war, dass also Wilhelm gewissermassen das Werk Ogiers vollendete, in der epischen Tradition erhalten, trotzdem das Mon. II die Dinge wieder verwischt hatte. Freilich ist bereits im Original der uns überlieferten Chevalerie Ogier, wie mich Voretzsch wissen lässt, Brehiers Sohn Ysoré auch noch von Ogier erschlagen worden (12935f.), aber die andere Tradition bestand doch daneben, wie das Mon. I zeigt, und dass sie noch im 14. Jahrhundert lebte, beweist ein Umstand, dessen Mitteilung ich ebenfalls Voretzsch verdanke. Die Hs. von Montpellier (Fac. de méd. 247), die sonst ziemlich genau zu der von Barrois veröffentlichten Handschrift von Tours stimmt, hat nämlich den Schluss von Vers 12936 ab stark geändert. Ysoré wird nicht auch von Ogier erschlagen, sondern es gelingt ihm zu entfliehen, worauf erwähnt wird, dass er späterhin nach Frankreich zurückkehrte und dem König Ludwig das

1) Im Mon. II, 4676 ff., findet sich wohl die kurze Angabe, dass Ysoré mit seinem Heere auf dem Wege nach Paris das Land verwüstet, aber es ist nicht gesagt, um welches Land es sich handelt, und von einer Seefahrt ist gar keine Rede.

2) Herrigs Archiv XCVIII, 25.

Land entrissen hätte, wenn nicht Wilhelm mit der kurzen Nase gewesen wäre, eine Anspielung, die deutlich zeigt, dass die Änderung mit Rücksicht auf die vom Moniage Guillaume ausgegangene Tradition erfolgt ist. Die den Versen 12933 ff. des Barrois'schen Textes entsprechende Stelle lautet auf fol. 140^r der Hs. von Montpellier wie folgt:

- (12933) Quant Ysoré a le Danois vëu,
 Für s'en cuide, mès poi li a valu¹⁾.
 Le duc le fiert sus l'elme a or batu,
 (12936) Que flours et pierrez en a jus abatu.
 Le glout s'en tourne fuiant tout esperdu.
 Es vous Franchois, si ont levé le hu,
 Dessus paiens ont fierement feru,
 (12940) L'estandart ont contre terre abatu.
 Paien s'en fuient dolent et irascu
 (12951) Que vous diroie? Mort sunt et confondus,
 N'en escapa ne cauf ne quevelus,
 Fors Ysoré et .ij^e. mescrëus.
 Puis vint en Franche, le glouton mescrëus:
 Ne fust Guillaume au court nés, le membrus,
 Au roi Löis eust son päis tolus.

1) Schon dieser Vers, der bei Barrois ebenso lautet, zeigt, dass das Gelingen von Ysorés Flucht erst eine spätere Änderung ist.

Wortgeschichtliches.

Von

D. Behrens in Gießen.

pic. clipant.

Das Wort begegnet in der Bedeutung „Mühle“. Nach Jouancoux *Études pour servir à un glossaire étymol. du pat. picard* I, p. 119 bezeichnet man im besonderen so eine Mühle in Amiens. Da an der Stelle derselben früher eine Waffenfabrik sich befand, war man auf den Gedanken gekommen *clipant* von lat. *clypeus* abzuleiten. Es wird Jouancoux nicht schwer eine derartige Annahme als unhaltbar zurückzuweisen. Er selbst macht darauf aufmerksam, dass in demselben Stadtteil von Amiens im 15. Jahrhundert eine Mühle stand mit Namen *clenkain*, *cliquant*; c'est à dire qui *clique*, qui fait du bruit, qui *résonne*, mot venu du néerlandais *klinken*, *résonner* . . .“ *Clipant* sei aus *cliquant* entstanden mit Übergang von *qu* in *p*, wie in pic. *colipe* (st. *colique*), *rue des Parpigniers* (neben *rue des Parquigniers*) und *spirou* schriftfranz. *écureuil*, **scuriolum*). „Il est possible“, meint Jouancoux, „que, par suite d'une corruption identique, le moulin Taillefer se soit appelé *ch'clipant*, celui qui clique, celui qui fait du bruit par son tic-tac ou par la nature des divers travaux que nécessitait la fabrication des armes quand il y en avait là une manufacture ou une fourbisserie. Je donne, on le voit, cette étymologie non comme une affirmation positive, bien qu'elle soit fort probable . . .“ Wird man auch die Herleitung von *clipant* aus *cliquant* nicht für „sehr wahrscheinlich“ halten, so darf man doch einräumen, dass Jouancoux' Erklärung des Wortes zum Richtigen hinleitet. Dass Mühlen nach dem Geräusch benannt werden, welches sie verursachen, begegnet auch sonst. Vgl. Grimm s. *Klappermühle*: „klappernde mühle, nach Adelung eine mahlmühle, sofern sie sich durch ihr klapperndes geräusch von andern mühlen unterscheidet, bei Steinbach, Frisch *mola crepax*, bei

Stieler noch kürzer *crepitaculum* . . .“ S. ib. unter *Klatschmühle*. Es gibt ein vom Schallstamm *klip* gebildetes mit *klappen* begrifflich zusammenfallendes mnd, nd. Verbum *klippen* (s. u. a. Doornkaat Koolman *Ostfries. Wtb.* II, S. 268), das die Grundlage des zur Diskussion stehenden pikardischen Wortes sein kann. Zur Gewissheit erhoben wird m. E. eine derartige Annahme durch die Tatsache, dass im Deutschen als Eigenname von Mühlen neben *Klatschmühle*, *Klitschmühle*, *Klappermühle* die Bezeichnung *Klipmühle* vorkommt: zwei schlösser oder bürge haben zu Tennstedt gestanden am Himmelreich bei der *Klipmühle* (J. Chr. Olearius *thür. historien* 1,337). S. Grimm *Wtb.* s. *Klipmühle* und *Klatschmühle*.

Was die ältere, von Jouancoux erwähnte pikardische Mühlenbezeichnung *clenkain*, *clinqant* angeht, so fehlt es auch dazu auf deutschem Sprachgebiet nicht an Parallelen. Ich verweise auf Schiller und Lübben *Mittelniederd. Wtb.* und Grimm *Wtb.* s. *Klinke* V, wo es aber als fraglich hingestellt wird, ob nicht der Name *Klingkenmühle* mit *Klinker*, Ziegelstein, zusammenhängt, d. h. eine aus *Klinkern* gebaute Mühle bezeichnet.

gien.

Godefroy verzeichnet *gien* aus J. Lefebvre *Respit de la mort* und fragt, ob es „cep“ bedeute. Die betreffende Stelle bei Lefebvre lautet:

Quant on veult fouir une vigne
On ne va mie tout a ligne,
Il faut fouir de *gien* en *gien*.

Godefroy's Vermutung trifft nicht das Richtige. *Gien* bedeutet an der angeführten Stelle nicht den Rebstock, sondern einen Streifen Rebland, vielleicht auch einen Fussweg im Rebgarten. Identisch damit ist neuwall. *gin*, das Grandgagnage *Dict.* I, S. 254f. folgendermassen definiert: „t. de jardiniers (planche, carreau), R. id. (ligne formée par des sarceuses, terrain que cette ligne embrasse“. Er fügt hinzu „= afr. *gin* (»dans certaines provinces le *gin* est un sillon, un espace de terrain que chacun suit pour compter les baliveaux dans les bois«). On voit par le sens du R. et de l'afr. que le N[amurois] signifie: planche, en tant qu'une planche est un alignement. L'expression liégeoise à *gin* (voy à la lettrine) signifie aussi verb.: en ligne“. Vgl. noch Grandgagnage *Dict.* II, S. XXVII. Das Wort begegnet heute ausser im Wallonischen im Pikardischen und im Lothringischen, was auf deutschen Ursprung weist. S. Hécart *Dict. rouchi franc.*³ p. 229: *gen* „espace indéterminé de terrain dans un champ, et dont l'étendu est en raison du nombre de sarceuses occupées à purger ce champ des herbes

étrangères à la culture à la quelle il est destiné. *Gin* est la ligne qu'elles forment⁴. Jouancoux et Devauchelle *Etudes p. servir à un gloss. étymol. du pat. pic.* II, 21 bemerken unter *gin*: „Ligne de récoltes abattue par la faux; bande de terrain sarclée ou binée: chaque ligne ou bande s'appelle *gin*. Au second sens, le *gin* est plus ou moins large, selon qu'il y a un ou plusieurs ouvriers“. Vgl. ferner Ledieu *Pet. gloss. du pat. de Démuin* s. v., für das Lothringische u. a. J. Graf *die germanischen Bestandteile des patois messin*, wo *gin* p. 12f. unter diejenigen im *patois messin* begegnenden Wörter germanischen Ursprungs eingereiht wird, welche weder im Altfranzösischen noch im Neufranzösischen vorkommen. Was die Etymologie angeht, so braucht auf eine Vermutung Jouancoux und Devauchelle's, wonach das französische Wort mit germ. *ginna*, *gin* in schwedisch *beginna*, niederl. *begin* etc. zusammenhängt, nicht eingegangen zu werden. Auf der zweifellos richtigen Fährte ist Graf, der l. c. luxemb. *jon*, der Strich Arbeit im Kornschnitt, hess. *jâne*, schmalkald. *jûn*, die Reihe, Linie, der Strich Arbeit, z. B. im Kornschnitt, sowie mhd. *jân* heranzieht. Man vergleiche zu dem in deutschen Mundarten weitverbreiteten und zweifellos germanischen Worte noch u. a. Grimm *Wtb.* *jahn*, Kluge *Etymol. Wtb.* *Jahn*. Besonders beachtenswert aber ist, dass das *Schweizerische Idiotikon* III, 43f. eine Form mit *i* (*jin*) kennt, die den französischen lautlich noch mehr entspricht und, was noch wichtiger ist, dass nach der gleichen Quelle das germanische Wort auch mit Beziehung auf Reb-
gelände im Gebrauch ist: „in Weinbergen auch eine feststehende Abteilung, von bestimmtem Masse, ungefähr ein Vierling, durch Graben oder Fusswege abgesondert . . . Fussweg im Rebgarten. . .“ Auffallenderweise fehlt es bei L. Gignoux *La terminologie du vigneron dans les patois de la Suisse romande* (*Zs. f. rom. Phil.* XXVI), scheint somit in der romanischen Schweiz heute nicht vorzukommen.

moquette,

die Losung des Rehs, wird im *Dict. général* aus dem achtzehnten Jahrhundert zuerst belegt. Die Herkunft wird als nicht bekannt bezeichnet. Littré und Sachs kennen das Wort ausschliesslich im Plural und bemerken über die Etymologie nichts. Bei Diez, Scheler und Körting fehlt es. Ich vermute darin mit dem Verkleinerungssuffix-*ette* gebildetes *moque*, das im Norden des Sprachgebietes wiederholt nachgewiesen ist und eine Art Lebkuchen bedeutet. S. Grandgagnage *Dict.* II, 130 *moke* „H. espèce de macaron qui résiste un peu sous la dent“. Sigart *Gloss.*² p. 256 bemerkt s. v. *moke* „pain d'épice très dur coupé en forme de macaron. Les moques nous viennent surtout de

Gand; mais le mot n'appartient qu'au patois flamand; on ne le trouve pas dans les dictionnaires." Vgl. noch Semertier, *Voc. des boulangers, patissiers, confiseurs* p. 276 und Vermesse, *Dict. du patois de la Flandre française* s. v. *moques*. Was die Herkunft von *moke* angeht, so ist Sigart nicht im Recht, wenn er es für in französisch Flandern heimatberechtigt hält. Das Wort ist mit der Sache, die es bezeichnet, aus dem niederd. flämischen Gebiet eingedrungen. Vgl. Ch. Doutrepont *Zs. f. rom. Phil.* XXI, 233 und das von Doutrepont zitierte *Westvlaamsch Idioticon* p. 618: „*mok, mokke makaronvorming koekje van peperkoek-deeg gebakken . . .*“ Im Ostfriesischen begegnet dafür *mukke* „ein kleines rundes Syrupsg Gebäck, ähnlich wie eine dicke Pfeffernuss, aber etwas flacher“. Bei der Übertragung des französischen Diminutivums auf die Losung des Rehs konnten Form und Farbe das *tertium comparationis* abgeben. Im Deutschen nennt man nach Grimm *Wtb.* II, 226 die harte, runde und zerbröckelte Entleerung der Ziegen und anderer Tiere von der Ähnlichkeit der Gestalt *Bohne*, bei Schmeller *bönlein*. Aus dem Französischen sei *macarons* erwähnt, womit man nach Guillemaut im Patois von Bresse *louhannaise* den Pferdemit (vgl. unser *Rossäpfel*) bezeichnet.

Godefroy verzeichnet afrz. *moquet*, *motte* (un *moquet de terre*) und dazu in gleicher Bedeutung das Simplex *moque*, *mocque*. Zugrunde liegt hier deutsches *Mocke* Klumpen, alemannisch *moke* Stück etc. S. Grimm *Wtb.* VI, 2434, Franck *Etymol. Woordenboek* s. v. *mokkel* und vergleiche aus dem Neulothringischen *mocoy* (Bodensatz, Klümpchen), *macailles*, *maquion* (Klümpchen) bei Graf *die germanischen Bestandteile des patois messin* p. 17. Ob das hier in Frage stehende deutsche *Mocke* mit den vorhin behandelten identisch ist, bleibt den Germanisten überlassen zu entscheiden.

ostfr. *mouillau*.

In Florent bedeutet (*laid*) *mouillau* nach Janel (*Essai sur le patois de Florent* p. 267) *mauvais sujet*. Unmittelbar vorher verzeichnet Janel ein Wort *mouille*, das *tas*, *amas* bedeutet. Es ist vielleicht nicht überflüssig, darauf hinzuweisen, dass das in der Bedeutung scheinbar weit abliegende *mouillau* eine Ableitung von *mouille* darstellt. Die Übertragung ursprünglicher Sachbezeichnungen auf Personen, wie sie hier anzunehmen ist, begegnet öfters auch sonst. Ich erwähne:

pikard. *moie*, das nach Jouancoux und Devauchelle *Etude* II, 197 ausser *meule de gerbes*, *de fagots* etc. eine „*femme courte de taille et très grosse*“ bedeutet. S. auch Albin Body *Vocabulaire des poissardes du pays wallon* p. 227: *môie*, litt. *meule de foin, de bled, etc.*, *femme*

grosse et pleine d'embonpoint; celle dont la rotondité lui permet à peine de se mouvoir.

prov. *garbo de civado*, eine fille, en style familier. S. Mistral *Tresor* s. *garbo*.

franz. *trognon* Apfelgehäuse, Kohlstrunk, nahm in familiärer Sprechweise die Bedeutung Mädchen, Püppchen an in Verbindungen wie *joli petit trognon*, *mon petit trognon*.

paquet nennt man nach Sachs einen langweiligen, lästigen Menschen und auch (s. *Supplement*) ein geschmacklos gekleidetes Frauenzimmer. Vgl. auch Mistral s. v. *paquet* (*femme mal accoutrée*).

nd. *bült*, Höcker, Hügel, Haufe, dann auch ein kleines unbeholfenes Kind, Knirps, Zwerg.

nd. *täute* bezeichnet ein Mass von 15 Kannen, dann auch ein grosses Frauenzimmer.

In diesem Zusammenhang lassen sich auch nennen: norm. *bousette*, *petite fille*, *adolescente* (expression un peu péjorative), das Fleury *Essai s. le pat. norm de la Hague* mit bret. *beuzik* vergleicht. Es gehört sicher zu *bouse*, hag. *bousée* (*fiente de vache*), *bouset* (*petit tas d'excréments humains*). Vgl. u. a. prov. *bouset* (nach Mistral *crottin de chèvre ou d'âne*, *excrément* und *petit bonhomme*), lyon. *bouza* (nach N. de Puitspelu *bouse* und *filie indolente*), Petit-Noir *bouz'*, *femme replète et sans grâce* nach F. Richenet); wall. *flatte* nach A. Body *Voc. des Poissardes* p. 211 litt. *bouse de vache*, dann: *femme qui n'a ni vigueur ni courage*; franz. *merde* *haltungloser Mensch*, *Waschlappen*; prov. *fais de merdo*, *grosse femme ventrue* (s. Mistral s. *fais*). Vgl. deutsch *Drecklein* (Grimm *Wtb.*), *Drecksack*. Wegen *gègèl* im Patois bournois s. Zs. f. rom. Phil. XXVI, S. 112. Weiter ab liegt pic. *hardeau*, *hardelle*, *jeune garçon*, *jeune fille* (s. Jouancoux und Devauchelle *Etude s. v.*), wall. *coide*, *corde*, dann *gibier de potence* (Body l. c.), dem deutsches *Strick* entspricht. Manches liesse sich dem hier angeführten hinzufügen. Weit häufiger ist der umgekehrte Vorgang, die Übertragung von Personenbenennungen auf Sachen. Sie liegt beispielsweise vor, wenn im Patois von Bessin (s. Joret p. 98. 131) *fiyéte* (*fillette*) neben *mouéyéte* einen Garbenhaufen bedeutet, wenn im Provenzalischen eine kleine Stecknadel *damiselo* oder im Wallonischen (s. Semertier *Voc. des boulangers, patissiers, confiseurs etc.*) eine grosse Milchkanne *Belle Jihenue* genannt wird. Vgl. noch Zs. f. franz. Spr. XXVIII¹, S. 145 zu *gégneux*, S. 308 zu *nounette*, ib. XXIX¹, S. 146 zu *moine* und weitere Belege bei J. Reinius *On transferred appellations of human beings* (Göteborg 1903. Dissert. von Upsala) passim.

Dass *mouille* bei Janel nur eine andere Schreibung für *moie* (älter *moie*) ist, bedarf kaum der Erwähnung. Dieselbe unhistorische Orthographie findet sich bei A. Ledieu *Petit glossaire du patois de Démuin* p. 164: *mouillette* (tas de gerbes de récoltes établis dans les champs) und Martellière *Glossaire du Vendômois* p. 213: *mouillette* (moyette, petite meule de grain et de fromage). Nicht unerwähnt bleibe hier poitev. *moujasse*, das von Beauchet-Filleau (*Essai sur le pat. poitevin* p. 176) mit „petit fille qui fait des airs de grande dame, tâtillon, touche à tout“ erklärt wird. Man ist nach dem eben Angeführten versucht, das Wort zu *moie* (meta) zu stellen. Vielleicht trifft eine solche Annahme das Richtige, wenngleich nicht zu übersehen ist, dass daneben für Getreidehaufen *moessa*, *moessia* (s. Beauchet-Filleau l. c., Lalanne *Glossaire* p. 188) im Gebrauch ist.

wall. *mûne*

begegnet in den von Grandgagnage herausgegebenen *Extraits d'un dict. wall. franc.* composé en 1793 p. M. Augustin-François Villers de Malmédy, p. 73, in der Verbindung *one vîtu mûne*: une vieille décrépite. Nach Villers verzeichnet es A. Body *Vocabulaire des pois-sardes du pays wallon*. Auf die Etymologie geht keiner der genannten Autoren ein. Es ist deutsches *Muhme*. Das *n* ist alt: got. **môna*, mnd. *mune* und *mone* neben *mome*, mittellengl. *mône*. Vgl. u. a. Kluge *Wtb.* **Muhme*. Das wallonische Wort stammt selbstverständlich aus dem Niederdeutschen, wo die Form mit *n* heute in Cöln, und wohl noch in weiterer Verbreitung, sich erhalten hat. S. Hönig *Wtb. d. Kölner Mundart* p. 121 *Möhn* „Muhme, Tante, auch eine ältere Frau, die ein zum Dreieck gefaltetes Tuch um den Kopf trägt; iron.: ein läppischer, willensloser Mensch“.

norm. *racouée*

wird von Joret *Patois du Bessin* p. 152 mit „touffes d'herbe qui montent en tige dans les herbages et ne sont pas mangées par les bestiaux“ umschrieben und auf nord. *raka*, engl. *to rake* (râteler) zurückgeführt. Unerklärt bleibt bei dieser Annahme der Ausgang *-ouée* des normannischen Wortes. Auch dürfte der angenommene Bedeutungswandel sich schwer erklären lassen. Mir scheint es nicht zweifelhaft, dass *racouée*, das besser *racoués* geschrieben und von Joret selbst als Masculinum Pluralis bezeichnet wird, der Plural zu *racouet* ist. *Racouet* ist ein aus normannischen Mundarten oft nachgewiesenes Wort, das u. a. eine Graspflanze bezeichnet, die wegen der Bildung ihrer Ähre den botanischen Namen *alopecurus*, deutsch Fuchsschwanz, führt. Vgl. Moisy *Dict. de pat. norm.* p. 539 *racouet*, espèce de plante graminée

dont l'épi est tenu et très allongé, poussant dans les foin, les blés, etc. . ., on l'appelle aussi vulpin. S. ferner Joret *Flore populaire de Normandie* p. 209 s. alopecurus agrestis und Littré *racouet*. Auch Sachs verzeichnet das Wort. In Robin's *Etude sur le patois norm. en usage dans l'arrondissement de Pont-Audemer* liest man p. 334f.: „*racoué racouet*, flouve odorant. — Cette herbe qui contribue plus que toute autre, selon les botanistes, à donner au foin sa bonne odeur, est peu estimée des paysans normands qui lui rapportent (avec raison, ce me semble) de mûrir trop tôt et d'être déjà desséchée quand les autres graminées fleurissent. — On appelle quelquefois de même d'autres herbes à épi simple qui poussent au milieu des blés (au vulpin des champs par exemple). Il y a des gens qui s'imaginent que le blé quand il n'épie pas bien, peut *tourner en racoué*. Ce nom de *racoué* (qui rappelle un peu le mot français *racaille*) semble avoir toujours un sens méprisant.“ In Südfrankreich begegnet nach Mistral für alopecurus die Bezeichnungen *coue-de-rat*, *couo-rat* etc. S. *Tresor*, I, S. 575. Auch Dottin gibt *Glossaire du Bas-Maine* p. 428 *rakwè* der Mundart mit schriftfranz. *queue de rat* wieder. Haillant gibt *Flore populaire des Vosges* p. 184 die Benennung *quoue d'louo* d. i. *queue de loir* und im Ostfriesischen ist nach Pritzel und Jessen *Die deutschen Volksnamen der Pflanzen* (Hannover 1882) *Röttesteert*, d. i. Rattenschwanz, gebräuchlich. Hiernach ist es nicht mehr zweifelhaft, dass *racouet* = *rat* + *coue* + *et* ist, eine Bildung, die u. a. in norm. *cacoue* = *ca* + *coue* Katzenschwanz (nd. *Katsteert*) ein Analogon hat. Weiterbildungen von *racouet* sind Bessin (Joret) *racté* (< *racoueté*) *faucher les racouée* (l. *racouets*) d'un herbage und ib. *racteur*, *foin provenant des racouée* (l. *racouets*). Wie „Fuchschwanz“, so erklärt sich die Benennung „Rattenschwanz“ aus der Form der Ähren der in Frage stehenden Pflanze und kann als Beweis dafür dienen, wie frei das Volk bei der Namengebung verfährt. Dass die gleiche Bezeichnung noch für andere Pflanzen begegnet, ergibt sich aus den oben wiedergegebenen Ausführungen Robin's. Vgl. auch Mistral l. c., Littré s. v. *queue de rat*, Joret *Flore* s. *Equisetum arvense*, *Equisetum palustre*, *Myosurus minimus*, *Phleum pratense*, *Sedum album*, Haillant *Flore pop. des Vosges* s. *Vulpia pseudo-myuros* (p. 189: *Vulpie fausse queue de rat*. *Vosg. vulg. fausse queue de rat*), *Hordeum murinum* (p. 191: *orge queue de rat*) etc.

In ganz anderer Bedeutung kennt Fleury *Essai sur le pat. norm. de la Hague* p. 288 normannisches *racouet*: *têtard*; être petit et sans valeur. Zur Herkunft bemerkt er: „*R. couet* indique ici la petite queue du *têtard*. Littré donne ce mot, mais avec un autre sens“. Das vorgesetzte *ca* bleibt unerklärt. Es ist klar, dass die von Fleury ver-

zeichnete Benennung von den vorhin behandelten etymologisch nicht zu trennen ist und in seiner an erster Stelle genannten Verwendung auf der Ähnlichkeit beruht, die das Volk zwischen einer Kaulquappe und einem Rattenschwänzchen konstruierte. Auch die allgemeinere Bedeutung „être petit et sans valeur“ lässt sich bedeutungsgeschichtlich wohl verstehen. Ebenso, wenn in der Pariser Vulgärsprache (s. Delvau, Villatte) ein aufgerollter Wachsstock *queue de rat* genannt wird, während mir die gleiche Bezeichnung für eine Schnupftabaksdose aus Baumrinde, die mit einem schmalen Lederriemen geöffnet wird, wohl wegen mangelnder Anschauung von diesem Gegenstande, unverständlich bleibt. Dass im Deutschen in weiterer Verwendung „Rattenschwanz“ bildlich für „einem Rattenschwanz ähnliche“ Dinge gebraucht wird, lässt sich aus Grimm *Wtb.* VIII, S. 207 ersehen. In Cöln bezeichnet man nach Hænic *Wtb. d. Kölner Mundart* p. 148 eine kleine, runde Feile mit *Rattestätz* (Rattenschwanz).

norm. ravenet

bezeichnet ein Netz zum Vogelfang. Es wird verzeichnet von Le Joly-Sénoville *Le patois dans le presqu'île de Cotentin* (Valognes 1882) und danach von Fleury *Essai sur le patois normand de la Hague* p. 323. Ich finde es ausserdem bei Joret *Pat. du Bessin* p. 154 (*rav'né*) und bei Edelestand et Alfred Duméril *Dict. du patois normand* p. 188. Hier mit der Bemerkung „(arr. de Valognes) Espèce de filet avec lequel on prend les oiseaux quand il fait nuit; du latin *rapere*: on dit dans le Calvados *havenet* dont l'idée première est la même; de l'islandais *Hafan*, Saisir“. Dass lat. *rapere* nicht die unmittelbare Vorlage von *ravenet* gewesen sein kann, liegt auf der Hand. Joret führt dasselbe l. c. auf *rava* (gaule avec laquelle on agite l'eau) zurück. *Rava* wird mit *ravôdé* (remuer quelque chose en cherchant, fureter) verglichen, und dieses aus lat. *re* + **advalidare* hergeleitet. Über den zweiten Bestandteil des zur Behandlung stehenden Wortes äussert sich keiner der genannten Autoren. Ich sehe in *ravenet* eine unter lautlichem Einfluss von *ravir* oder auch von *havenet* stehende Entlehnung von englischem *raffle-net* „a kind of net used in fowling and fishing.“ Engl. *raffle* scheint selbst aus dem Französischen zu stammen und von hier auch in das Deutsche (s. Grimm *Wtb.* *Raffel*) gedrungen zu sein. Seine weitere Herkunft ist dunkel. *Net* ist die englische und niederdeutsche Entsprechung von hochdeutschem *Netz*, die in anderen Lehnwörtern des Französischen wiederkehrt. So in *havenet* („filet tendu sur deux perches croisées) neben *haveneau*, nach dem *Dict. général* „mot d'origine scandinave . . . norois *hafr*, norvég. *haav*, etc. sorte de filet“. Trifft

meine Annahme, wonach *net* in *havenet* germanisches *net* ist, das Richtige, so wäre *haveneau* eine auf Suffixverkennung und Angleichung beruhende jüngere Bildung. Mit voller Sicherheit lässt sich engl. *net* wieder erkennen in norm. *drenet* und *drané* „filet qu'on traîne à la marée basse“, das schon Métivier *Dictionnaire* p. 183 und nach ihm Joret *l. c.* pag. 85 und Moisy *Dict.* p. 213 zu engl. *dragnet* gestellt haben. Erwähnt seien noch *codnet* und *peteresnet*, die Godefroy aus dem Liber Custumarum nachweist. S. ebenda *pridnet*: Il i a un autre manere de reies, qe l'en apele *pridnet*, qe comencera. VIII. jours devant la feste Saint Michel, et irra desques a la feste Seint Martin. Das Wort bedeutet sicher nicht „Lamprete“, wie Godefroy angibt, wohl aber vermutlich „Lampretenetz“ (ne. *pride*, die Lamprete), wie unter *codnet* ein Kabeljau Netz (engl. *cod*, Kabeljau, Dorsch) zu verstehen sein dürfte.

Remarques sur la réaction populaire contre l'invasion du droit romain en France aux XII^e et XIII^e siècles.

Par

Ed. Meynial professeur à l'Université de Montpellier.

J'ai déjà signalé ailleurs¹⁾ comment l'introduction en France du droit de Justinien aux XII^e et XIII^e s. au lieu d'être seulement un adoucissement aux brutalités, aux grossièretés techniques et à la justice trop sommaire et trop simpliste du droit barbare, avait permis en même temps, grâce à certaines pratiques détournées dont les plus graves ont été les renonciations, une oppression plus imprévue, plus savante et plus implacable des pauvres gens. C'est contre cette triste exploitation, due à la subtilité et à la rouerie des praticiens que se produit, dans la doctrine de l'Ecole française, aux XIII^e, XIV^e et XV^e siècles un grand mouvement de réaction. Son résultat fut parfois d'écarter l'application du droit romain au profit des Coutumes, d'autres fois au contraire de restaurer ce droit romain dans son état ancien d'harmonie, de l'affranchir, en les déclarant nulles, de toutes ces renonciations et cautèles qui en avaient altéré les tendances naturelles, de restituer ainsi à tous et plus spécialement aux plus inexpérimentés ou aux plus faibles les précieuses protections que le droit romain avait imaginées au profit de l'ignorance et dont la subtilité ou la déloyauté de la pratique avait auparavant obtenu trop facilement l'abandon.

Je n'ai fourni de tout cela que des preuves puisées dans l'histoire de l'interprétation juridique et dans la direction particulière qu'a su lui donner l'Ecole française. Voici quelques documents littéraires qu'on n'a pas encore groupés dans cette vue et qui peuvent conduire aux mêmes conclusions. Ils sont tirés des oeuvres littéraires des XII^e et XIII^e s.

1) Voir Nouvelle revue historique de droit français et étranger. 1904, p. 744 et suiv. Les Renonciations au moyen âge et dans notre ancien droit (fin).

On y aperçoit clairement la méfiance, la réprobation générale que les praticiens du droit savant ont soulevées contre eux. Ce n'est pas qu'on s'y élève contre le droit romain lui-même : la satire ne s'adresse qu'à ceux qui l'appliquent. Ce n'est pas non plus qu'elle vise tous les avocats, car elle ne mériterait pas d'être distinguée des diatribes qui ont été écrites dans tous les temps : elle n'a en vue que les avocats savants, ceux qui sont issus du mouvement bolonais.

Je tiens d'ailleurs à avertir de suite le lecteur que ces preuves ne sont ni bien abondantes ni bien juridiquement précises. On se l'explique aisément. En effet le seul fait que la poésie satirique puisse nous révéler, c'est un sentiment général et vague de réprobation, une plainte indéterminée contre les roueries et la cupidité des hommes d'affaires élevés à Bologne ou dans les écoles italiennes, et non pas des détails techniques sur les diverses finesses ou habiletés qu'on peut leur reprocher : qui donc dans le peuple ou chez les gens de lettres connaît le fin mot des procès ? Et d'autre part cette plainte n'a pu s'exhaler que pendant un temps relativement assez court. Après le XIII^e s. elle n'aurait plus au même degré sa raison d'être. D'une part en effet le XIII^e s., par suite du grand épanouissement du droit savant, a donné naissance à une prodigieuse littérature de vulgarisation (Traductions du Corpus juris, de la Grande Glose, du Décret, d'Azo, de Tancrède ; Beaumanoir ; Desfontaines, Etablissements de St. Louis, Livre de justice et de plaids, etc.) dont chacun a souvent pu faire son profit pour s'éviter de fâcheuses surprises. De l'autre, les doctrines de l'Ecole française qui fleurit aux XIII^e et XIV^e s., ont considérablement assaini et réparé le droit savant et l'ont mis en harmonie avec les tendances de bonté et de pitié de la conscience nationale. Ajoutez que le XIV^e s. a trop fortement secoué l'imagination populaire, durant la crise de la guerre de Cent ans, pour que les conceptions juridiques aient pesé d'un grand poids dans les préoccupations du jour, et même pour qu'on ait longtemps gardé le souvenir de cette cause spéciale d'oppression dans le passé. C'est donc seulement pendant à peu près un siècle, de la fin du XII^e s. au commencement du XIV^e que la littérature satirique s'est occupée, non pas des hommes d'affaire en général, car contre ceux-là les récriminations sont éternelles, mais des romanistes, légistes ou Bolonais, tous gens de pratique savants et malfaisants.

Je grouperai toutes ces remarques autour de trois textes, dont le premier nous mènera dans le monde des hommes d'affaires, le second dans le milieu des clercs, le troisième parmi les querelles des Universités¹⁾.

1) On trouverait peut-être bien d'autres documents du même genre parmi tous nos anciens textes qui restent encore inédits. Je n'emprunte rien ici à la

I.

Le premier texte, le plus intéressant de tous, est extrait de la Bible de Guiot de Provins¹⁾. Quand l'auteur en arrive aux légistes, il avoue de suite que ce sera son chapitre le plus curieux:

„Le plus certain de mes chapitres
Covient torner sor les légistes
Qui devienent fax plaideor
Et de bone huevre tricheor
Et les faux poinz traient des bons.“

Le voilà en verve et qui daube à plaisir sur nos hommes durant plus de cent vingt vers. Il les connaît fort bien, car il nous renseigne très finement sur eux.

Et d'abord c'est bien des romanistes qu'il s'agit et non pas de juristes quelconques: il n'y a pas à s'y tromper. Durant tout le cours de la satire il est question des „lois et des décrez“.

„Je sai bien se uns roi ou cons
Savoi des lois et des décrez . . .“

ou encore

„Et des hanz livres enorez
Qu'on apelle lois et decrez . . .“

Les lois, ce sont les anciennes leges, les constitutions des empereurs romains; les „décrez“ ce sont les décrétales des papes ou même le Décret de Gratien, en un mot le droit canonique, qui marche alors de pair avec le droit romain. Un peu plus loin, on fait même une allusion expresse à la glose:

„Cist chapitres fu faiz sans glose.“

Les gloses datent, au moins comme source du droit digne d'être mentionnée, de l'Ecole de Bologne. L'auteur veut si bien s'en prendre exclusivement aux fruits qu'a produits la discipline bolonaise, qu'il nous montre les juristes revenant de Bologne. En outre la maladie qu'il veut signaler est encore si récente et elle est si bien connue à ce moment que certains écrivains de la même époque opposent à la nouvelle pratique, c'est à dire celle qui vient de Bologne, la pratique

littérature du midi de la France. Cf. Gebhart. Les origines de la Renaissance en Italie. Hachette 1879, p. 13. Le plus grand nombre des textes cités dans cette étude m'ont été fournis par mon jeune et savant ami, Mr Acher, que je tiens à remercier ici.

1) Chrestomathie de l'ancien français de Karl Bartsch, p. 247 3^e éd. — Fabliaux ou contes des poètes français du XI^e au XV^e s. publiés par Barbazan, éd. Méon. Paris 1808, II, 384—393. Bartsch date la Bible de Guiot du XIII^e s. Gaston Paris l'attribue au début du même siècle. La Bible de Guiot est une revue satirique de toute la société contemporaine.

d'autrefois. Tel ce clerc juriste qu'est Pierre de Blois „illudque quondam venerabile nomen et gloriosa professio advocati notabili venalitate vilesceit“¹⁾. Pierre de Blois parle en connaissance de cause des hommes de loi; il est lui-même un juriste fort avisé²⁾. Il a fui Bologne, ou peut être plutôt les sciences bolonaises qu'il aimait pourtant avec passion. Bologne attire donc en foule tous ceux qui sont appelés à rendre la justice ou à y participer. A en juger par la Bible de Guiot, on croirait même que ce ne sont pas les seuls roturiers qui y vont étudier. Les seigneurs eux-mêmes ont dû tenter de s'initier eux aussi à la science nouvelle. Et c'est peut être seulement après le premier enthousiasme disparu, quand est venu le dur labeur, qu'ils se sont découragés. Le poète nous les montre en effet allant à Bologne pour savoir juger dans leurs cours, et en revenant d'ailleurs aussi „tricheors“ que les autres:

„Cil seignor vont il a Boloingne“
 As lois, por les corz maintenir,
 Plus les en voi jenglos venir,
 Que n'est estorniax en jaiole,
 Tot lor guile et lor parole
 Vers tricherie se retrait.“

En second lieu, il importe de remarquer que ce n'est pas la loi romaine elle-même que la satire attaque. Bien au contraire. La loi romaine „est une fontaine de sapience“; elle est „aigue douce“ qui „torne a amer“. Rien ne serait meilleur aux rois que de „savoir li lois et décrez“, car:

„La sont li poinz, la sont li dit
 Et li biau mot et li escrit,
 Dont on doit pueple gouverner
 Et droiture et raison garder.“

Le même Pierre de Blois, malgré la mauvaise opinion qu'il a de la pratique, déclare que rien n'est meilleur que de connaître la loi „non inficior neque denego: bonum est scire leges“³⁾. C'est seulement plus tard que parfois la rancune s'étendra des hommes de loi jusqu'à la loi elle-même. La pente est d'ailleurs glissante. Et dans le même Pierre de Blois on en juge aisément. La première lettre d'où j'ai extrait ce passage a probablement été écrite à une époque où,

1) Petrus Blesensis. Patr. Migne CCVII. Epist. XXVI, col. 92.

2) Patr. Migne cod. loc. Epist. LXXI, col. 219 et 220. Sa discussion sur la tradition vraie et la tradition feinte avec constitut possessoire est un document précieux pour le droit de cette époque.

3) Petr. Bles. op. cit. Ep. XXVI, col. 92.

encore jeune, encore imprégné du souffle de Bologne, il a conservé ses élans premiers. Dans une autre, plus tardive sans doute, il va jusqu'à détourner de l'étude de la loi pour échapper aux dangers qu'engendre sa pratique¹⁾. Mais quoiqu'il en soit, chez Guiot de Provins, c'est encore exclusivement contre les praticiens romanistes et non contre la loi romaine que la satire est dirigée.

Car si bonne que soit la loi, „li malvais vaissel tot empirent.“ Les légistes sont le mauvais vase qui altère et aigrit le breuvage. Ou bien, retournant en quelque sorte l'image, le poète montre que c'est de la même mine que les uns extraient l'or et l'argent dont on fait des vases précieux, tandis que les autres n'y savent trouver qu'impuretés. La science, la „clergie“, comme la loi, est bonne; ce sont les hommes de loi qui la corrompent:

„Mont feroient il a proisier
Es bones lois et es décrez
Se lor sens estoit atornez
Vers clergie loial et fine“
et plus loin
„Or sachiez que bone clergie
Est en tiez gens morte et perie.“

Quels reproches leur adresse-t-on? Ils sont d'abord trop subtils:

„Trop sont il soutil et agu.“

Ils ne distinguent plus le droit du faux „autant aiment tort comme droit“ — „lor bon sens ont il perdu“ et „les faux poinz traient des bons“. Il ne faut pas leur laisser le temps de la chicane:

„de ce dont hom doit estre sauz,
Se perdent tot apertement
Cil respitent lor jugement“,

sinon la science et l'habileté les perdent. Des lois ils ne tirent, que machinations et tromperies. — La souplesse de leur argumentation leur permet de soutenir à leur gré une thèse ou sa proposition contraire „ils prennent de deus parz le plait“. Leur science leur enlève tout discernement:

„de ce font il plus lor domaige,
Dont il cuide estre plus saige . . .
Lor bon sens ont il perdu.“

Rien de plus dangereux qu'un pareil talent. Il affranchit l'homme de tout frein moral; il le soustrait à toute règle et à tout contrôle. Cela est d'autant plus vrai que le nombre de ceux qui pourraient démasquer la fourberie n'est pas bien considérable. Il faut avoir trop étudié

1) Petr. Bles. op. cit. Ep. CXL, col. 416 et suiv.
Romanische Forschungen XXIII. 2.

pour cela. Dans un petit fabliau du même siècle „Des estats du siècle“¹⁾ on souligne fort bien la témérité qu'il y a pour un simple honnête homme à engager une lutte judiciaire contre l'avocat légiste et comme il est facile à celui-ci d'écarter les fâcheux. L'auteur met en scène un jeune-homme qui embrasse successivement tous les états et finit par vouloir se faire avocat:

Quant vint après, en un fort plait,
Ses aversaires avant trait
Tant de coustumes, tant de droës,
Tant de canons et tant de loes,
Et tant de desmandes luy baillye
Que il ne seet quel par qu'il alye.“

Ayant ainsi libre choix de la solution qu'ils feront triompher, ces hommes inclinent naturellement à préférer l'opinion qui est la plus conforme à leurs intérêts. De là contre les praticiens cette seconde accusation bien plus grave que la première, de déloyauté et de convoitise.

La déloyauté est si répandue parmi eux que

„s'uns loiax en estoit trovez,
on devroit faire de lui feste.“

Leur science ne sert jamais qu'en vue de la „tricherie“

„Por les poinz et por les biax diz,
Que il quenoissent es escriz
Baratent le siecle et engignent.“

Quant à leur convoitise elle est encore plus durement et plus longuement soulignée. C'est la partie la plus développée de la satire. On reste parfois un peu surpris d'abord devant l'analyse des faits que recouvre ce terme de convoitise. Le reproche premier, le plus sensible à l'opinion c'est que les praticiens se font payer

„Toz jors vuellent vivre de tort . . .
Por morz tiens ge et por periz
Les fax plaideors loeïz . . .“

Faux plaideurs, cela veut dire qui plaident même le faux: c'est l'injure. Mais le mot important c'est „loeïz“, qui donnent leur parole contre de l'argent. Aujourd'hui la chose nous paraît bien naturelle. Mais aux XII^e et XIII^e s. il en est autrement; l'opinion publique considère encore comme fantastique qu'un avocat puisse se faire donner un salaire. Pierre de Blois dit d'eux à cause de cela „miser et perditus,

1) Montaiglon et Raynaud. Recueil gén. des fabliaux, II, p. 266—267.

linguam vendit hodie soli avaritia militans patroni causarum“¹⁾ Jusqu'à la fin du XIII^e s. on discute pour savoir si, en conscience et même en droit, les honoraires sont légitimes. Les glossateurs se croient tenus d'en donner des justifications empruntées au texte des lois romaines. On en trouve un bon résumé dans le chapitre du *Speculum juris* de Guil. Durand „de salariis“²⁾. Le jurisconsulte rapporte d'ailleurs l'opinion d'un certain Gandulphus qui soutenait encore que l'avocat devait plaider pour rien. L'utilité de ces justifications et l'opinion générale au sujet des honoraires ne se comprennent bien qu'en supposant que l'usage des honoraires est de date récente. J'incline en effet à penser que cet usage ne remonte pas plus haut que de la renaissance du droit romain. On sait que durant la période franque on avait bien admis chez nous qu'un „avant-parlier“ vint aider le plaideur dans le choix et la prononciation de sa formule. Mais son rôle était assez restreint; c'était à proprement parler plutôt un service qu'on rendait à un ami ou à un client; on n'en faisait pas encore profession. Au XI^e s. seulement en Lombardie, on peut constater un premier changement: les „avant-parliers“ s'organisent en corporation. Au XII^e s. on les qualifie communément de „legis doctores, legis, juris periti“ et on a recours à eux surtout pour juger³⁾. L'institution, sous sa forme corporative et professionnelle, dut venir chez nous avec les Bolonais, dans le cours du XII^e s. Et d'ailleurs, depuis l'application du droit romain, il n'y a plus que des hommes spéciaux qui puissent conseiller les plaideurs: les études antérieures qu'ils ont dû faire expliquent pleinement qu'ils aient réclamé un salaire. Malgré cela, l'opinion publique y reste manifestement hostile. Lisez même les développements que Pierre Desfontaines, un juriste pourtant, consacre aux avant-parliers⁴⁾. „Et sachent bien li emparliers que trop est grant desloiautez de vendre sa langue por autrui désiriter ne por fair li damache“⁴⁾.

Et à y réfléchir c'est peut être bien l'opinion publique qui avait raison. En effet la pente était bien glissante et les hommes bien brutaux, bien grossiers, d'appétits bien violents pour garder une juste mesure. Guil. Durand, dans son même chapitre déclare bien, „quod

1) Petr. Bles. op. cit. ep. XXVI, adde ep. CXL, p. 417 „Legum vero scientia impudica est, quia meretricio more quoestuarium est et mercalis . . . et quidquid studendo congregavit, ad nundinas vanitatis, vili contractu venaliter et impudenter exponit.

2) Spec. jur. I, partie III. De salario advocatorum.

3) Brunner, Deutsch. Rechtsg. II, p. 351, 353. Kaufmann, Die Geschichte der Deutsch. Univ. Stuttg. 1888, I, p. 133.

4) Conseil à un ami, éd. Marnier XI, 6, p. 63.

teneatur gratis subvenire, maxime pauperibus," ou encore que les honoraires ne doivent pas dépasser vingt livres tournois, qu'on ne doit pas les stipuler durant le cours du procès, qu'il ne faut jamais faire le pacte „de quota litis parte" etc. Toutes ces mesures de précaution furent vraisemblablement vaines. Très vite les hommes d'affaires en vinrent à se faire payer fort cher; la profession d'avocat est celle où l'on gagne le plus. Lisez le petit fabliau¹⁾ des estats du siècle.

„Si se trouva estre avocas
Et vist estre tous les estas
C'est celli par qui mieux luy samble
Que l'en met plus d'argent ensamble¹⁾."

Les avocats sont placés à côté des médecins: „dat Galenus opes et Justinianus honores" dit un vieux dicton qui se justifiera complètement au cours du XIV^e s. Et Guiot de Provins déclare que:

„Li loiers et la symonie
Les a liiez et aviiglez."

Dans une cause

„mont vueillent bien savoir le nombre
Qu'on lor donra soit torz ou droiz."

C'est un beau spectacle

„D'aus oïr quand ils sont en leu
ou il euident faire lor preu."

C'est „un tormenz", „une tempeste". Pour savoir qui gagnera le plus, ils se jalourent l'un l'autre: „Li uns sor l'autre a grant envie". Et d'ailleurs plus ils avancent en âge et plus ils sont rapaces

„Et com il sont plus ancien,
Lors ardent il de covoitise."

La conséquence fatale d'un pareil état de choses, c'est qu'ils sont au service de ceux qui les paient bien:

„Qui ait avoir trop bien s'en aide,
Mais l'uevre est mont cruax et laide
Quant li avoïrs le droit encombre."

La justice de la cause leur est indifférente:

„Dex, com il sont estroit et mat
En ce dont il n'exploitent rien."

Pas d'argent, pas de justice. Pierre de Blois les montre se livrant aux

1) Op. cit. — On trouverait des observations semblables même dans les ordonnances des rois de France, V, mandement de Charles IV, 1325 où on parle des cavillations, dilations malitias, pauperum oppressiones etc. qu'on peut reprocher aux praticiens.

pires trafics „lites emit, matrimonia legitima dissolvit, amicitias rumpit, sopitarum litium cineres resuscitat, pactiones violat, detrectat transactiones, privilegia frangit etc.“ et c'est avec une admirable naïveté qu'il leur déclare ensuite qu'ils retireraient plus de fruit d'un salaire modique et que le ciel les récompenserait de leurs bons sentiments¹⁾.

Ce que devint la profession de praticien juriste à ce régime, on peut facilement le soupçonner. Le mot qui revient constamment pour la qualifier, c'est celui de „simonie“. Toute retenue et toute règle morale y a disparu. Aucun d'eux ne se soucie de la bonne renommée corporative:

„ils ne compassent pas ne lignent
Lor huevre si comme il devroient . . .
Mont devroient bon fruit porter
Et lor huevre si esmerer
Qu'elle fust chière et honorée.“

Tout leur est égal

„mais que il facent lor exploit,
ne lor chant de quel part ils pendent.“

Le mal semble même s'être étendu des avocats aux magistrats, au moins à ceux qui occupent les degrés inférieurs de la hiérarchie judiciaire et qu'on choisit souvent parmi les avocats. On le croirait à en juger par un petit poème en alexandrins: Le dit des mais²⁾.

Justicier

„Le droit garder tous jors leur devoit souvenir,
Mais l'en voit de plusieurs, que, pour les dons tenir,
Font cause esloignier et a tort defenir.
Baillif, prévost, vicomte, official, vicaire,
Ont moult a esconter et a faindre et a taire:
Mais si s'en scevent bel et de legier rehaire,
Quant il voient les dons saillir en leur aumaire . . .“

La profession d'homme de loi, sous toutes ses formes diverses, a été peu à peu envahie par un ramassis d'intrigants et d'arrivistes que leur science encore peu répandue et presque mystérieuse soustrait à tout contrôle et à tout risque.

Combien de temps devait durer cette crise professionnelle? Il est difficile de le dire avec précision. Au XIV^e s. la réprobation populaire

1) Petr. Bles. op. cit. Ep. XXVI. Fructuosius esset ei salarium modicum et honestum quam sinum inexplebilis avaritiae per fas et nefas extendere in immensum . . .

2) Jubinal I, 181—194.

dure encore, témoin le „dit des patenôtres“ de Godefroy de Paris¹⁾ ou encore le „dit du roy“). Pourtant il est peut être permis d'apercevoir un changement intéressant dans quelques vers des „mariages des filles du Diable“²⁾. On dirait que les rôles y sont renversés. L'auteur

1) Jubinal I, 238 à 249.

Godefroi de Paris, Dit des patenostres: 1320 (pièce datée).

p. 238. Pour tous officiaus, pour gens d'avocatie,
 Pour tous procureurs, pour clers de notairie
 (suivent 3 vers sur les prêtres)
 Dites vos patenostres que Diex pardon li face
 Pour clers estudians, pour tous ceulz des enquestes,
 Por les mestres aussi qui siéent aus requestes,
 Por advocas et juges qui debatent leurs testes
 Et tousjors leurs mains ont por prendre l'argent prestes,
 Se en deffaut les gens chiéent por eulz en coustumace,
 Dites vos patenostres, que Diex merci leur face.

2) Le dit du Roy Jub. I, p. 342—351 „Le roi auquel l'auteur de cette pièce adresse des conseils est Philippe de Valois, qui monta sur le trône en 1328, bien qu'il parût en être plus éloigné (vers 10: Bien vous a de loing pourveu) qu'Edouard III. [Note de Jubinal.]

p. 344. Roys, cil anemi sont bediaus,
 Et prevos, serjans et baillis
 Dont vo pueples est malbaillis.
 Tel gens sont du monde escilleur;
 Advocat et faus conseiller
 Chascuns i grape et arapine.

3) Mariages des filles au Diable. Jubinal I, p. 283—292. Par la langue, cette pièce pourrait être du milieu du XIV^e s.

p. 283. On voit corrompre les estas,
 En clerks, en prestres, en prelas
 La maint volentiers symonie;
 Desloiautez en avocas.

p. 284 Avocat portent grant damage
 Pourquoi metent lor ame en gage
 Lor Langue est pleine de venin:
 Par aus sont perdu heritage
 Et deffait maint bon mariage
 Et mal fait pour I pot-de-vin
 C'est la mesnie Hellekin*).

*) La mesnie Hellequin était une troupe de génies fantastiques qui apparaissait, d'après la tradition, au milieu des orages ou dans les cimetières, avec

fait deux portraits d'avocat; l'un, celui du mauvais avocat, l'avocat de nos textes du XIII^e s. ne s'applique plus au savant qui vient de Bologne et suit la loi romaine. Au contraire, c'est celui qui cherche ses chicanes dans la Coutume qui est maltraité à son tour. La chose est d'autant plus frappante que l'autre portrait, celui du bon avocat, dont on croirait la race à jamais perdue, s'applique à l'homme savant qui „suit les Decrétales et droiz“. Ne serait-ce pas que par un retour des choses, le droit romain et le droit canonique sont devenus la ressource des pauvres gens et la loi de l'honnêteté et de la justice? Il n'y a là rien d'impossible, si l'on veut bien réfléchir que c'est à ce moment que l'Ecole romaniste française a conquis l'enseignement et aussi que les canonistes ont organisé leurs théories charitables sur le juste prix et la lésion. Ne serait-ce pas là un beau titre de gloire pour ces écoles?

Cela suffit à faire sentir la perturbation sociale que produisit dans le cours du XIII^e s. le développement de cette pratique savante, rouée, âpre au gain et sans pitié et que, pourtant, cette perturbation ne fut pas éternelle.

II.

Quel est donc le milieu auquel appartient ce personnel judiciaire dont on incrimine tant la cupidité et la convoitise? Il est bien à croire que les avocats sont venus un peu de partout. Ainsi, au début au moins, on y trouva même des seigneurs. Je le signalais un peu plus haut: Guiot nous les montre se rendant à Bologne

-
- p. 285. Il s'entrepoilent com mastin
Pour verite tienent usage;
 Quand viennent à lor pute fin.
 Ne sevent romans ne latins,
 Car il vendirent lor langage.
- p. 289. Bons avocas pour Dieu travaille;
 Onques ne commence bataille
 Qu'il ne l'ait remirée ainçois:
 S'il voit que la querelle vaille,
 Dont se desfent, qui que l'assaille;
 Mult est as povres gens courtois;
 Il n'a mie engluez les dois
 A prendre à II pars ou a trois;
 Il ne prend mie fière ou faille.
 Ne quiert apiaus ne fausses lois,
 Ains suit decretales et drois
 Aussi com parmi le me taille.
-

de grands cris et de grand bruit [note de Jubinal] v. G. Raynaud., *La mesnie, Hennequin. Etudes dédiées à Gaston Paris*, 1891, p. 51.

„Cil seignor vont il à Boloingne
As lois, por les corz maintenir“

Beaucoup parmi nos plus anciens juristes étaient propriétaires de terres nobles, comme le sire de Beaumanoir. Pourtant de bonne heure chez nous les nobles se désintéressèrent des lois, désertèrent les cours de justice et s'y virent remplacés par des hommes de condition moyenne dont ce fut la fortune, juges de profession et serviteurs du roi.

Parmi ces derniers, on rencontra toujours chez nous beaucoup de gens d'Eglise, de clercs au sens étroit du mot. La Bible de Guiot de Provins confond déjà ceux qui étudiaient les lois de Justinien et ceux qui appliquent les Décrétales. On croirait bien que ce sont les mêmes, et que suivant les circonstances ils inclinent vers l'Eglise ou vers le siècle. C'est la même impression qu'on ressent à parcourir la liste de nos grands romanistes du XIII^e et du XIV^e siècle. C'est Jacques de Ruvigny qui, peut-être bénédictin, professeur de droit civil, puis auditeur de Rote, meurt évêque de Verdun, — c'est Odo, qui enseigne à Paris probablement le Décret ou les Décrétales et y exerce la profession séculière d'avocat, — Guillaume du Cuing, professeur civiliste qui lui aussi meurt revêtu d'une dignité épiscopale; c'est encore ce curieux Pierre de Belleperche, homme de naissance obscure, qui parvient à la fois aux plus hautes charges ecclésiastiques et séculières, doyen du chapitre de Paris, évêque d'Auxerre et en même temps garde des sceaux, puis chancelier de France²). La littérature satirique manifeste bien, elle aussi, ce caractère fréquemment ecclésiastique de la pratique judiciaire. Voici notamment deux textes extraits de l'œuvre de Gautier de Coinci¹) qui en témoignent abondamment. Le premier est pris dans la „Vie de S^{te} Léocadie³) et nous montre les gens d'Eglise s'en allant

1) Gautier de Coinci (1178—1236), moine à St Médard de Soissons, puis prieur de Vic-sur-Aisne, mort à 59 ans (Gaston Paris. La littér^e franç. au Moyen-âge, 3^e éd. p. 226).

2) M^r Acher veut bien me communiquer quelques noms de juristes du commencement du XIV^e s. de profession ecclésiastique, extraits du ms. B. N. fonds latin n^o 4488 qu'il a étudié: dominus Andreas Porcher, chanoine d'Arras (1304) — magister Guido de Caritate, év. de Soissons (1297—1313) — dominus P. de Capella, év. de Carcassonne, de Toulouse, card. év. de Palestrina (1291—1312), maître à Orléans de St Yves d'Hélory — P. de Mornayo, év. d'Orléans et d'Auxerre (1288—1306) — dominus Guilelmus de Ferrariis, card. doctor Tolose. Ajoutez encore Jean de Blanot, official à Lyon chanoine à Macon — Guillaume Durand — Hostiensis, qui ont certainement étudié le droit civil — Bertrand de Monfavet, cardinal, dont on connaît la célèbre dispute avec Guillaume du Cuing etc.

3) Vie de S^{te} Léocadie de G. de Coinci, éd. Barbazan. Méon I, p. 306, 307.

à Bologne, d'où ils reviennent aussi trompeurs, aussi chicaneurs que les autres

„Poi voi Prelat qui a droit doigne
 Por ce vont li clerc a Boloigne:
 La devienent fort boleur,
 Fort avocat, fort plaideor;
 Lués qu'à bouche ont decré et loi,
 Tot le mont meinent a belloï.“

Eux aussi se font payer, ils sont „lués“, pleins de convoitise; „tort sostienent contre droit-au juste font sovent injure“. — Ils se parjurent violant le serment de loyauté et de droiture que la loi romaine leur impose¹⁾)

„Se li maires et li juré
 Sor sainz l'avoient tuit juré
 Si sai-ge bien qu'il se parjurent
 Des soiremenz qu'ils font et jurent . . .“

Ils sont d'ailleurs fort recherchés dans le monde ecclésiastique; les prélats les tiennent en haute faveur; ils leur fournissent des ressources; c'est à eux qu'ils donnent les prébendes au détriment des pauvres prêcheurs

„Notre Prelat por ax aidier
 Por espendre et por essaidier,
 Des povres gens les granz amendes,
 Plus tost donent les granz provendes
 As avocaz, as pledeors
 Qu'il ne font as bons preescheors.“

Ce que ces clercs d'Eglise vont étudier à Bologne, c'est sans doute le droit canon, mais c'est aussi et tout autant le droit séculier. Le même Gautier de Coinci nous raconte la légende d'un de ces clercs qui avait ainsi complètement versé du côté profane. Lisez le petit poème qui a pour titre „le clerc de Chartres“²⁾) c'est une légende des plus répandues au Moyen-âge. Un clerc, homme vicieux et de mœurs dissolues meurt assassiné par ses ennemis. L'hostilité est telle contre lui qu'on lui refuse même la sépulture chrétienne. Par bonheur pour lui, il avait coutume durant sa vie de prier chaque jour la Vierge Marie. C'est cette dévotion qui le sauva. Trente jours après l'enterrement, la Vierge apparait à un des clercs de la cité et lui ordonne de faire transporter

1) Conseil à un ami. éd. Marnier, p. 62. XI, V.

2) Le clerc de Chartres. Version d'Everard de Gateley, moine de Bury St Edmond (Gateley est dans la comté de Norfolk d'après P. Meyer) publiée par P. Meyer. Romania tome 29 (année 1900) p. 45—47. P. Meyer place l'ouvrage dans la seconde moitié du XIII^e s. (p. 27).

en terre consacrée celui qui a été son fidèle serviteur. Sur les instances du clerc, on exhume le cadavre et on trouve le corps embaumé par le parfum d'une belle fleur qui sort de sa bouche. Le texte primitif latin du miracle mentionne seulement l'assassinat. C'est pour l'expliquer que la version française, vraisemblablement de la seconde moitié du XIII^e s., nous dépeint la vie d'un clerc à cette époque. L'original latin le qualifiait simplement d'homme „*seculi curis deditus*“; le poète en fait un avocat et un homme savant . . .

„En Chartres, la belle cité,
Un riche clerk jadis avoit
Que sage del secle estoit
Et molt savoit de clergie.“

La sagesse, c'est la connaissance des lois et c'est des lois séculières qu'il s'agit.

Mes il sun sen n'usa mye
En Dieux servise come il dust . . .
Eyntz tot temps come il plust,
Ententyfs mist son cheitif corps
As negoces seculers.

Ce négoce séculier dont il s'agit c'est la profession d'avocat, à laquelle sa grande science le rendait apte plus qu'à toute autre.

Pledour estoit et torcenous
Moltz fut tot temps curious
De honur et de avoir conquere,
Et quant son prou en pooit fare,
De chose qu'il aver pooit,
Fut a tort, fut a droit,
Ja pur la religioun
Ne lerreit un botoun.
Moltz se fist en son pais
Par son pleder enemys.

Je traduis „pledour“ par avocat, car c'est l'avocat surtout qui se fait des ennemis „par son pleder“. Si l'on voulait l'interpréter au sens d'homme qui aime à avoir des procès avec le voisin, on ne comprendrait pas bien pourquoi le poète insiste sur sa science et sa clergie. Le même Coinci emploie le mot ailleurs en ce sens précis (Miracles mss. Soissons f^o 48^d Godefroy. Dict. v^o Plaidere).

C'est enfin d'un avocat savant qu'il s'agit, c'est à dire, selon la langue de cette époque, d'un romaniste.

Avec tout ce que nous savons déjà, le tableau est facile à reconstituer; c'est un de ceux que le rêve du savoir a poussés vers l'Eglise. Il y a appris à écrire; il a su lire dans les vieux livres; il est peut

être allé lui aussi à Bologne, mené par le grand flot qui entraîne là ses pareils, comme d'autres aux lieux saints. Puis il y a pris les mauvaises habitudes de tous les autres. De retour dans sa ville de Chartres, il s'est mis à plaider lui aussi „à tort“ comme „à droit“; il s'est enrichi; il est devenu un homme important; il s'est attiré beaucoup d'inimitiés, autant de jalousies et il a fini par mourir assassiné. Sa moralité a été celle que le même Gautier de Coinci nous décrivait dans la première pièce.

Le miracle du clerc de Chartres est singulièrement suggestif. Il dut y avoir beaucoup de pauvres gens dans son cas et dont nous avons là l'histoire. L'Eglise, à cette époque, est encore le refuge des âmes simples, curieuses et naïves; c'est elle qui instruit les enfants appliqués et bien doués, avant de leur faire copier ses manuscrits; elle continue souvent son aumône en les envoyant étudier au loin. Elle a partout des fondations pieuses auprès des Universités¹⁾. Le clerc, quand on l'y a installé, est attiré par l'éclat de ces sciences nouvelles et voisines, telles que le droit, qui détournent de la théologie; elles le prennent tout entier sous l'apparence du droit canon d'abord, puis du droit civil. Il ne reste pas non plus insensible aux profits que la science nouvelle permet de tirer de ses connaissances. Aux siècles précédents la simonie rendait la condition de clerc plus fructueuse; aujourd'hui on poursuit la simonie. Pour les âmes un peu sordides, aucun avenir de ce côté. Elles changent de direction. Toute la faveur va aux légistes. Le clerc fait de la „clergie“, non plus pour le cloître, mais au service du grand public. Il rentre dans son pays; il y tient état de savant et d'habile homme; il y devient puissant; il se réconcilie avec l'Eglise par de bonnes œuvres ou par une ardente dévotion; il accepte même souvent quelque prébende pour de bons services rendus à un dignitaire ecclésiastique. L'Eglise aime d'ailleurs à faire rentrer dans son sein les notoriétés locales. Dans l'exercice de sa profession, il n'est ni meilleur ni pire que les autres; il a cette rouerie subtile du paysan qui fait la joie de son esprit un peu enfant et la fortune de sa maison. Si les pauvres gens qu'il a dépouillés font entendre leur plainte, l'Eglise la calme par un gracieux miracle²⁾.

L'exemple était d'ailleurs fort dangereux pour l'Eglise. Il risquait de nuire à son recrutement en lui enlevant une bonne partie de sa

1) V. Kaufmann, p. 291 et suiv. Cf. 207.

2) Ce caractère ecclésiastique de la doctrine et de la pratique romanistes en France n'expliquerait-il pas pourquoi le légiste a été, chez nous, le meilleur auxiliaire de la royauté dans sa lutte contre l'Eglise et le véritable artisan du gallicanisme? Le bon clerc lui-même est imprégné des doctrines absolutistes de la loi romaine. Et que dire du mauvais, de celui qui vit dans le siècle, sinon qu'il n'y avait peut-être pas déjà de plus ardent anti-clérical?

clientèle ordinaire. En outre il faisait parfois servir les deniers ou les fondations charitables de l'Eglise à une œuvre à laquelle on ne les avait pas destinés. L'Eglise se trouvait, par ses clercs, être comme le bailleur de fonds de toutes les petites gens de rien qui cherchaient à se faire leur place dans le monde et dans le siècle. Elle se lassa de ce rôle et protesta contre le droit séculier qui lui enlevait ses plus précieuses recrues. C'est cette protestation que me semble refléter l'histoire des Universités au XIII^e siècle chez nous; c'est sur ce point que je veux en terminant appeler l'attention du lecteur.

III.

On a déjà signalé souvent le mouvement général et presque irrésistible qui, vers la fin du XII^e et le commencement du XIII^e s. entraîne chez nous la jeunesse studieuse vers les sciences juridiques en délaissant les sciences religieuses et particulièrement la théologie. A ce mouvement, la littérature populaire et satirique, dont je viens de donner quelques exemples, paraît assigner surtout une cause, c'est qu'on s'enrichit par la pratique du droit. La raison dut être en effet pour beaucoup dans l'engouement des jeunes générations. Le milieu des clercs de condition habituellement très modeste, de sentiments souvent fort vulgaires avait parfois été irrité par l'âpre poursuite qu'on avait exercée contre toutes les formes de la simonie et la pratique du droit lui fournissait l'occasion d'une précieuse revanche. Guiot de Provins, entraîné par la similitude des situations, qualifie même de simonie l'acte de l'avocat qui demande son salaire

„Li loiers et la symonie
Les a liez et avuglez.“

Pourtant il serait étroit et injuste de prendre la satire au pied de la lettre et de ne pas apercevoir à ce mouvement d'autres causes et il est indispensable d'en rappeler quelques unes pour tracer de cette époque une physionomie exacte.

La théologie apparaissait encore à tous, un siècle auparavant, comme le couronnement de toutes les connaissances humaines. Personne n'en contestait la suprématie. Et l'Eglise, maîtresse jusque là de l'enseignement, avait su maintenir cette conception. Mais le XII^e s. était venu et avait ébranlé toute l'ancienne dogmatique religieuse. La controverse des nominalistes et des réalistes, les brillantes hardiesses d'Abélard avaient fait passer dans toutes les branches du savoir un souffle de renouveau et d'émancipation. La scolastique, qui nous paraît aujourd'hui parfois si subtile et si verbale, avait pourtant consacré l'intervention de la raison humaine et du libre examen dans la recherche de la vérité.

La théologie s'en était trouvée toute seconée. Abélard disparu, ses élèves comme Pierre Lombard ou même Alain de Lille morts ou silencieux, une grande réaction se produisit ¹⁾. Sous l'inspiration de la papauté, que hantait la crainte de l'hérésie, et sous celle de l'âpre S^t Bernard, une discipline sèche et rigoureuse, une interprétation strictement traditionaliste furent imposées à la théologie et détournèrent d'elle la jeunesse aventureuse. Les Ecoles de droit qui s'étaient fondées librement, où l'on discutait au grand jour et pendant tout le cours du jour, se trouvèrent fort bien placées pour recueillir le patrimoine que la théologie semblait ainsi délaisser. Assez voisines de la théologie par l'usage constant de l'interprétation exégétique, par l'autorité suprême qu'elle reconnaissait aux textes impériaux; assez séparée d'elle par la liberté d'allure de ses discussions, par la lutte de ses diverses écoles et l'éclat actuel de leurs controverses; assez attrayante par la renommée de ses grands hommes et l'autorité publique dont on les avait souvent investis, la science du droit était comme le lieu de rencontre, comme le terrain de conciliation du passé et de l'avenir. Ce fut elle qui profita, grâce à sa plus grande souplesse, de tout ce que ce dernier siècle avait apporté à l'esprit humain de science, de finesse, de jugement et d'initiative.

C'est vraisemblablement le droit canonique qui servit de point de contact entre les deux sciences rivales; c'est à leur part respective d'influence sur le droit canonique que peut se mesurer le triomphe ou la défaite de chacune d'elles. Le droit canonique était originairement une annexe de la théologie, comme le droit séculier en était une de la grammaire. On ne l'en distinguait pas encore. D'ailleurs il était à peine une science. Réduit à une poussière de règles locales, variées et éparses, soumis à l'empire de la coutume bien plus que de la loi, il offrait encore peu de prises à une systématisation fructueuse. L'initiative de la papauté dans la réforme de l'Eglise y amène bien d'abord déjà quelque unification. Les Coutumes doivent être examinées avec critique: elles ne sont plus ni infaillibles ni toutes-puissantes; il y en a de mauvaises. Au dessus d'elles, on applique quelques principes supérieurs et uniformes, contenus dans les Ecritures, dans les canons ou les Décrétales qu'on juge partout supérieurs à l'autorité et à la tradition locales. Mais ce n'est qu'au début du XII^e s. avec Yves de Chartres et plus tard Pierre Lombard que le droit canonique s'organise et se constitue vraiment. Le même mouvement qui a suscité la rénovation de la théologie provoque chez nous, parfois grâce aux mêmes hommes,

1) Voir sur tous ces points. E. Lavisse, Hist. de France. Tome III, I, p. 327 et suiv. Luchaire.

l'affranchissement du droit canonique. Les progrès concurrents du droit canonique et de la théologie montrent bien qu'ils sont enchaînés l'un à l'autre. Mais par contre le droit canonique, dont les destinées restent liées à celles de la théologie, en subit aussi les défaillances. L'œuvre de Pierre Lombard tombe en défaveur. en même temps que s'évanouit son influence théologique novatrice. L'autorité juridique des *Sententiae* décline. C'est une œuvre purement bolonaise, le Décret de Gratien, qui vient enfin donner définitivement au droit canonique l'unité et la concordance nécessaires à sa bonne constitution. L'évènement était important, car il faisait sortir en même temps le droit canonique de la théologie. Il lui donna une discipline empruntée aux commentateurs de Justinien; en faisant appel au sens critique, au mécanisme du raisonnement à la manière des glossateurs, il rattacha le droit canonique au droit séculier. Quand les clercs, par l'étude du décret et des décrétales eurent été assouplis à cette méthode, ils se trouvèrent insensiblement entraînés à en poursuivre l'application hors du droit canon dans le droit séculier. J'incline à penser que ce fut là le progrès naturel de beaucoup d'esprits parmi nos romanistes français. A la différence des romanistes italiens, où l'élément de bourgeoisie locale et urbaine tient une si grande place, tous ou presque tous les post-glossateurs ont appartenu à l'Eglise et été formés dans son sein. Peut-être est-ce à cause de cette origine qu'ils ont, plus souvent que d'autres, adouci, humanisé, pénétré de charité la doctrine romaine qu'ils ont élaborée.

Je ne méconnaiss donc nullement les causes multiples et très générales de l'exode des clercs de la théologie vers le droit. Mais ce n'est pas tout à fait sur elles que je suis conduit à insister. Je préfère revenir au point de vue plus particulier auquel je me suis placé dans cette étude. L'attrait pécuniaire de mauvais aloi des professions de juriste praticien est mentionné dans bien des documents qui intéressent l'histoire des Universités au XIII^e s. et qui ainsi confirment ce que j'ai dit dans les paragraphes précédents.

C'est de Paris surtout qu'il faut parler. J'ai rappelé déjà quel éclat avait eu au XII^e s. l'école de théologie parisienne qui se tenait sur la Montagne S^{te} Geneviève et qui fut successivement aux mains du monastère de S^{te} Geneviève, puis de celui de St. Victor. Cette prospérité paraît avoir été gravement atteinte à la fin du XII^e et au commencement du XIII^e s. comme en témoignent notamment quelques passages du même Gautier de Coinci dans la vie de St. Léocadie¹⁾. Après avoir exhalé toutes ses plaintes contre les avocats, les clercs qui embrassent cette profession et les prélats qui les soutiennent ou les honorent, il

1) V. texte et note 2 p. 12.

déplore la rivalité qui s'est établie à cause de cela entre Paris et Bologne et la défaite de Paris:

„A Bologne vont tuit menoir.
Bologne aprent boule a boleur
Et tot tribol a tribouleur;
Ainsi croist, mais baraz et boule,
Ainsi Bologne Paris boule
Ainsi Paris port molt de craisse
Et Bologne la crasse encraisse;
Ainsi Paris molt amenuise,
Ainsi le luz vaint la menuise:
Ce fait Paris amenuisier
Que li Prelat le menuisier
Traient avant por lor avoir.
Et cil ne pueent riens avoir
Qui a Paris ont tant musé
Que tot lor tenz i ont usé.“

Ce sont bien toujours les mêmes récriminations: Bologne attire parce-qu'on y devient astucieux et habile à tromper; à Paris on use tout son temps et on ne peut rien obtenir. Je néglige l'allusion à la vie trop facile et trop joyeuse que les étudiants mènent alors à Paris (voir sur ce point les lettres d'Etienne de Tournai).

Paris essaya de lutter. L'école de théologie, de doctrines trop arrêtées, y était bien impuissante. Mais il est à croire que dans la ville même, en pleine île de la cité, se fonda une école séculière, d'enseignement plus varié et plus renouvelé. Bien des documents du dernier quart du XII^e s. signalent l'opposition qui s'établit vite entre les deux écoles. Lisez notamment une lettre d'Etienne de Tournai, abbé de S^{te} Geneviève, à l'archiepiscopus Lundensis, Absalon¹). Celui-ci avait envoyé son neveu, Pierre, chanoine, à Paris et il avait probablement suggéré à Etienne de Tournai que son neveu pourrait suivre les cours de l'Ecole séculière. Leur renommée était sans doute venue jusqu'en Danemark. Etienne de Tournai consulté s'y refuse et conseille à l'archevêque d'envoyer plutôt son neveu dans une autre ville, tant le fait serait pénible pour tous. Dans cette école séculière, on enseigne le droit canon (decreta) et le droit civil (leges). Un contemporain d'Etienne

1) Etienne de Tournai, abbé de S^{te} Geneviève (1178—1192) quod nobis per litteras vestras intimastis vel in monte, vel ad Parisienses secularium scholas et venditores verborum mittendo, salva gratia vestra non admittimus, quoniam institutioni nostre repugnat et consuetudini . . . Quod si forte consilium vestrum in hoc declinaverit ut de regulari seculari facere credatis aliam quam Parisius civitatem in qua studeat, eligit . . . Chartul. Univ. Paris. Introd. XVII, n° 42, 43. Ne in oculis nostris pro matutino et vespertino sacrificio etc. . . .

de Tournai, Guido de Bazoches¹⁾ nous l'apprend: on peut même soupçonner par ses expressions que l'enseignement n'était pas sans éclat „intonante nobilioris eloquentiae thuba“. Le droit canon avait probablement été renouvelé par l'importation italienne. Etienne de Tournai se plaint en effet à la même époque qu'on vend à Paris des recueils de Décrétales attribuées à Alexandre III, véritable forêt de décisions qui étouffe les anciens canons²⁾. On en fait des *lecturæ*, on les expose dans ces écoles payantes (c'est encore une innovation bolonaise) à la grande joie des notaires dont elles abrègent le travail en augmentant le profit. Ce sont de tout jeunes gens qui donnent cet enseignement (*in cathedra seniorum imberbes*.)³⁾ Et quant au droit civil, il devait y être bien florissant si on en juge par les lettres de Pierre de Blois. Il déclare n'être pas digne de donner un conseil dans une question de mariage, alors qu'à Paris on rencontre des hommes capables de trancher toutes les difficultés⁴⁾. Et pourtant Pierre de Blois est un jurisconsulte fort avisé: on n'a qu'à lire sa lettre sur la tradition feinte et le constitut possessoire pour s'en rendre compte⁴⁾. Le cycle des études est de deux années, dont probablement une est consacrée au droit civil et l'autre au droit canon. Parfois on devait soustraire, comme Pierre de Blois, quelque chose de son temps à l'un pour cultiver l'autre. Tout

1) Guido de Bazoches (1175—1190). *In hac insula regale sibi solium ab antico philosophia collocavit, que sola comite contenta studio perhemnem lucis et immortalitatis possidens arcem, victorioso pede calcavit, mundi jampridem senescentis aridum florem. In hac insula perpetuam sibi mansionem septem pepigere sorores, artes videlicet liberales et intonante nobilioris eloquentiae thuba decreta leguntur et leges.* Chartul. n° 54 p. 56.

2) (1192—1203) . . . *Rursus si ventum fuit ad judicia que jure canonico sint tractanda, vel a vobis commissa vel ab ordinariis iudicibus cognoscenda, profertur a venditoribus inextricabilis silva Decretalium epistolarum, quasi sub nomine sancte recordationis Alexandri papae . . . Hoc involucro prolato in medium, ea qua in conciliis sanctorum Patrum salubriter instituta sunt nec formam concilii nec finem negotiis imponunt, prevalentibus epistolis quas forsitan advocati conductim sub nomine Romanorum pontificum in apothecis sive cubiculis suis confingunt et conscribunt . . . Novum volumen ex eis compactum et in scholis solempniter legitur, et in foro venaliter exponitur, applaudente cetu notariorum qui in conscribendis suspectis opusculis, et laborem suum gaudent imminui et mercedem augeri . . . in cathedra seniorum imberbes . . .* Chartul. n° 49 p. 48.

3) P. Bles. Patr. lat. CCVII, ep. XIX, p. 69. *Eas mihi proponis . . . verumtamen cum sis in scholis, ego autem in castris; et cum jam biennium in legibus et decretis expenderis, vereor ne tentative hoc facias, ut sic me in simplicitate mea callide comprehendas . . . Qui interrogant, interrogant Parisiis ubi difficultum questionum nodi intricatissimi resolvuntur . . .*

4) Id. ep. LXXI, p. 219.

en faisant du droit canon, on croirait qu'il suit une *lectura* sur l'usufruit¹⁾.

Paris, centre de la théologie s'était efforcé ainsi de lutter contre Bologne, centre juridique, et de ramener la prospérité dans ses écoles, Y avait-il réussi? Cela n'est pas invraisemblable, à en juger par l'enthousiasme de Pierre de Blois, d'Etienne de Tournai et de leurs contemporains. La papauté, avertie sans doute par le monastère de St Victor en conçut de grandes craintes. Elle avait, durant tout le cours du XII^e s., lutté péniblement contre la force latente qui attirait les clercs vers les deux professions lucratives, la pratique du droit et l'exercice de la médecine. En 1131, le concile de Reims, sous l'inspiration de St Bernard, avait interdit en France aux moines et aux chanoines réguliers l'étude du droit et celle de la médecine „*lucri causa*“. En 1139, le 2^e concile de Latran avait étendu la prohibition à toute l'Eglise²⁾. Enfin une décrétale d'Alexandre III la confirme³⁾. On sait à quelles interprétations variées ce texte a donné lieu. J'aurais quelque peine à admettre que la mesure ait été prise par pure hostilité contre le droit romain. Alexandre III était un grand jurisconsulte (magister Rolandus) élevé à l'école romaine; le droit romain est encore considéré par l'Eglise comme supplétoire au cas de silence du droit canonique; Honorius III dans sa célèbre bulle „*per specula*“⁴⁾ dont je vais parler, proteste, au début, de son absence d'animosité contre le droit romain „*licet sancta ecclesia legum secularium non respuat*

1) Id. op. XXVI, p. 91 . . . *Vester vobisque devotissimus operam theologiæ Parisiis indulgeo, Bononiensis castra militiæ crebro aspirans, quæ vehementer amata citius et præmature deserui. Legimus tamen de usu et usufructu legato quod fructuario . . . Adhuc tamen, quia nondum dilatavi gressus meos in lege Domini, lectioni Codicis et Digestorum plerumque ad solatium non ad usum, tempus vacationis impendo . . .*

2) Cf. Beaune, L'enseignement du droit romain et la papauté. Mélanges, p. 70.

3) X, 3, 50, c. 3. *Non magnopere . . . regulares quosdam ad legendas leges et confectiones physicales ponderandas de claustris suis educit. Unde ne sub occasione scientiæ spirituales viri mundanis rursus actionibus involvantur . . . statuimus ut nulli omnino post votum religionis et post factam in aliquo loco religioso professionem ad physicam legesve mundanas legendas permittantur exire. Si vero exierint . . . excommunicati ab omnibus evitentur et in nulla causa, si patrocinium præstare voluerint, audiantur . . .*

4) On sait que la bulle *Super specula* a été dans les Décrétales de Grégoire IX coupée en 3 parties. 1^o, 3, 50, c. 10 — 2^o, 5, 5, c. 5 — 3^o, 5, 33, c. 28. C'est en tête de cette dernière partie que se trouve la phrase „*sane, licet sancta ecclesia legum secularium non respuat famulatum, quæ satis æquitatis et justitiæ vestigia imitantur . . .*“

famulatum, quæ satis æquitatis et justitiæ vestigia imitantur . . .“; et enfin l'Eglise a autorisé et confirmé la fondation de bien des Universités de droit. La papauté veut seulement détourner ses clercs du siècle; c'est „lucris causa“ qu'ils y sont attirés et, comme le dit une autre décrétale, „turpe lucrum est“¹⁾. Il est déplacé pour un clerc „contentiones vel lites, vel rixas amare; in placitis secularibus disputare, excepta defensione orphanorum aut viduarum; conductores secularium rerum aut procuratores esse . . .“ Or c'est précisément tout ce qu'ils préfèrent. Et c'est ce que la papauté voudrait empêcher. De là la prohibition adressée à tous les clercs: ce n'est pas encore à proprement parler à l'étude du droit qu'elle s'adresse, mais à l'usage qu'on en fait. C'est pour refréner cet usage dangereux qu'on prohibe aux clercs d'apprendre les lois: „ne . . . ad physicam, legesve mundanas legendas permittantur exire.“ Quelle est la sanction de cette défense? C'est l'excommunication d'abord, mais aussi l'incapacité de plaider: „in nulla causa, si patrocinium præstare voluerint, audiantur.“ La peine est tout à fait adaptée à la faute. C'est en vue de s'enrichir en plaidant qu'ils font du droit; on leur enlève tout espoir de pouvoir le faire jamais. Il faut choisir: être clerc ou avocat; on ne peut être les deux. Si l'on est clerc, c'est de la théologie qu'il faut faire et non du droit.

La sanction aurait dû être efficace, et mettre un terme à ce dangereux engouement des clercs pour le droit, mais les choses sont souvent plus fortes que les hommes. En théorie les clercs juristes sont incapables de plaider. En fait, leurs études finies, ils quittent le monastère et s'en vont exercer ailleurs la profession dont on veut les écarter. Souvent ils bénéficient ou de l'ignorance ou bien même de la complicité des grands dignitaires de l'Eglise. C'est ce que nous révèle la première partie de la bulle „super specula“²⁾ „nonnulli ex talibus propter quorundam opiniones diversas excusationis aliquid assumebant . . . mandamus quatenus tam a diocesanis et capitulis ipsorum quam etiam a ceteris episcopis . . . tales excommunicati nuncientur.“ Et alors la bulle d'Alexandre III se trouve à peu près dépourvue d'effet pratique. Aussi Honorius en vient-il à un autre système. Les clercs sont souvent de pauvres gens. C'est l'honneur de l'Eglise que d'avoir ainsi répandu l'instruction gratuite et d'avoir lutté contre les nouvelles mœurs qui

1) X, 3, 50, c. 1 . . . Quicquid plus justo appetit homo, turpe lucrum est . . . contentiones, vel lites, vel rixas amare . . . in placitis secularibus disputare, excepta defensione orphanorum aut viduarum, conductores secularium rerum aut procuratores esse . . . V. encore c. 2, eod.

2) X, 3, 50, c. 10.

permettent de se faire payer les leçons comme les plaidoeries: c'est une „prava et enormis consuetudo“ contre laquelle l'Eglise s'insurge. Innocent III veut qu'il y ait auprès de chaque cathédrale un maître qui „clericos aliosque pauperes scholares gratis instruat“. C'est là que commence l'instruction du clerc: elle se poursuit dans les écoles de théologie et généralement chez nous dans la plus célèbre de toutes, celle de Paris¹⁾. On y envoie des élèves de tous les monastères; ils vivent de rien ou au cloître ou dans une de ces fondations charitables qui accompagnent généralement les grands centres scolaires. Et alors le meilleur moyen de soustraire le clerc aux tentations du droit séculier et de sa pratique, c'est de ne pas laisser à leur portée un enseignement profane: ils n'iront pas le chercher ailleurs, car il n'y qu'à Paris qu'ils puissent vivre et étudier gratuitement. C'est ainsi que la bulle d'Honorius III, après son exposé de motifs, est conduite à prohiber l'enseignement du droit romain à Paris²⁾. C'était aussi vraiment bien tentant quand on était clerc, de n'avoir qu'à traverser un bras de la Seine pour aller entendre cette „thuba nobilioris eloquentiæ“ que savaient alors emboucher les juristes. Le remède aussi était vraiment tout indiqué. Il fallait détruire l'Ecole de droit. Mais comme l'Ecole à supprimer était dans l'insula et hors de la juridiction ecclésiastique, il fallut l'intervention du pouvoir séculier. Les négociations engagées aboutirent sans doute à un accord avec Philippe Auguste, dont le roi Philippe le Bel nous a conservé la mention dans sa célèbre ordonnance de juillet 1312³⁾. Le roi n'y voyait guère d'inconvénient puisqu'on ne pratiquait pas la loi romaine à Paris. Peut être aussi quelques petites rancunes locales y trouvèrent elles leur satisfaction.

Il n'y a pas encore vraiment là d'hostilité bien marquée contre le droit romain, pas plus que nous n'en avons rencontré dans les satires dirigées contre la pratique déloyale de la loi. La preuve en est d'ailleurs que les maîtres juristes, expulsés de Paris, trouvèrent sans doute refuge à Orléans. Orléans était assez éloigné de Paris pour qu'on ne put résider à Paris en suivant des cours à Orléans. Cela suffisait au but

1) X, 5, 5, c. 3; c. 4; c. 1.

2) X, 5, 33, c. 28, „quia tamen in Francia et nonnullis provinciis laici Romanorum imperatorum legibus non utuntur et occurrunt raro ecclesiastiæ causæ tales quæ non possint statutis canonicis expediri . . . firmiter interdicimus et districtus inhibemus ne Parisius vel in civitatibus seu aliis locis vicinis, quisque docere vel audire jus civile præsumat. Et qui contra fecerit non solum a causarum patrocinio interim excludatur, verum etiam per episcopum loci excommunicationis vinculo innodetur.

3) Isambert III, p. 20.

poursuivi. Aussi le P. Denifle a-t-il retrouvé deux lettres du pape Grégoire IX à l'év. d'Orléans, dont la première répond que la prohibition ne s'applique qu'à Paris seul. Beaucoup de légistes se trouvent en ce moment à Orléans et y enseignent le droit romain (1235)¹).

Mais les choses n'en devaient pas rester là. La lutte continua entre Paris et Orléans, entre la dialectique et le droit. On en trouve une curieuse mention pour le premier tiers du XIII^e s. dans un passage de la Bataille des Sept arts de d'Andeli, où nous allons voir les deux adversaires face à face:

„La Loi chevaucha richement,
Le Décret orgueilleusement
Sor trestoutes les autres ars;
Moult i ot chevaliers lombars,
Que Rectorique ot amenez.

Li Lombart dame Rectorique
Poinstrent après Dialectique.
Ja soit ce que pas ne l'amolent
Quar de petit la connoissoient,
Mais maint preudhomme i mehaignorent
Por l'avoir qu'il i gaaignierent.

Rectorique li vait aidant
Qui a les deniers en plaidant
Autentique, Qode, Digeste,
Li fet les chaudiaus por sa teste;
Quar ele a tant d'avocatiaus
Qui de lor langue font batiaus
Por avoir l'avoir aux vilains
Que toz li paës en est plains²).

Les chevaliers lombards sont les juristes orléanais. Le nom leur est venu du fondateur du studium Aurelianense: dominus Guido de Guinis Lombardus³), qui avait avec lui Petrus de Ausona, Bourguignon, docteur

1) Denifle. *Die Universitäten des Mittelalters*, p. 253, note 137. Aurelianensi episcopo. Nobis tua fraternitas postulavit, ut cum prohibitum sit ne leges legantur Parisius, et in Aurelianensi civitate plures legum doctores et scolares etiam commorentur, utrum id tolerare valeas . . . nos igitur . . . personis ecclesiasticis exceptis, libere leges ibidem audire ac docere permittas.

2) H. d'Andeli. 1207 chanoine à Rouen. 1237, compose le dit du chancelier Philippe (Philippe de Grève très connu pour la part qu'il a prise à la lutte entre l'Eglise de Paris et l'Université. (P. Meyer, *Romania* I, p. 190—215). Bataille des Sept. arts. Jubinal en appendice à l'édition de Rutebœuf. Paris, Daffis 1875, III, p. 325, suiv.

3) Sur Guido de Guinis, Lombardus, v. M. Fournier. *Statuts*, I, n° 24, p. 24, col. 2, in f. Lettre de Pierre, év. de Palestrina à Raoul Grosparmi, év. d'Orléans,

de Bologne et Symon de Paris, qui lui aussi avait étudié à Bologne. Les Orléanais combattent la Dialectique, dont l'enseignement se donne à Paris. On voit d'ailleurs que les reproches adressés aux juristes sont toujours les mêmes: ils gagnent de l'argent en faisant beaucoup de bruit avec leur langue, et en subtilisant „l'avoir aux vilains“. Le poète a même dû avoir, en usant de cette appellation de Lombard, l'intention de faire un bon mot, car les Lombards sont des banquiers et, dans la langue vulgaire, le mot signifie homme cupide, malhonnête, usurier. — Enfin on retiendra cet accouplement de la rhétorique et du droit, dont je ne sais pas s'il est une survivance doctrinale de l'époque antérieure ou s'il est la marque d'une confusion qui aurait duré ici plus longtemps qu'ailleurs¹⁾.

La lutte d'influence entre les deux villes et entre les deux sciences rivales, dura pendant tout le XIII^e s. et on pourrait même la signaler au XIV^e. Et de plus en plus Paris et la théologie furent délaissés. Certains supposent pourtant que l'enseignement du droit civil fut occultement réorganisé à Paris sous la pression des tendances unanimes de la jeunesse et pour tenter d'enrayer la décadence de l'Université²⁾. En tous cas la papauté continuant à redouter l'abandon de la théologie, en vint peut-être à une dernière mesure, prise en 1254 par Innocent IV, dans une bulle célèbre qui nous est rapportée par l'historien Mathieu Paris³⁾. La bulle est fort intéressante dans sa longue teneur. Le pape se plaint que „tota clericorum multitudo ad audiendas seculares leges concurrat.“

début du XIV^e s. . . . „et per advenas et peregrinas fuit fundatum primum studium Aurelianense, sicut per dominum Guidonem de Guinis, Lombardum, per dominum Petrum de Auzona, Burgondum, doctoratum Bononie, per dominum Symonem Parisiensem, doctoratum Bononie et plures alios qui fuerunt arietes qui genuerunt hos filios arietum qui postmodum successerunt. Cf. Nepos de Montealbano. Except^a et cautelae contra diffinitivas sententias n^o 27. Tractatus cautelarum, Lyon 1577, p. 409, col. 1, „dominus Guido, doctor egregius, qui totum aurelianense studium illustravit.“

1) Sur l'Ecole d'Orléans, v. Léopold Delisle, *Annuaire de la Société de l'histoire de France*, 1869, VII, p. 139.

2) Beaune op. cit. p. 96.

3) Mathieu Paris. *Chronica majora-additamenta*. *Rerum Britannicarum mediævi scriptores*, tome 57, opera VI, p. 193, n^o 146. Cf. sur l'authenticité de la bulle „Dolentes“ Denifle. *Chartul. Univ. Paris*, I, p. 262 — Digard. La papauté et l'étude du droit romain au XIII^e s. à propos de la fausse bulle d'Innocent IV „Dolentes“. *Bibl. Ec. Chartes* 1890, p. 381—419. Contra Marcel Fournier, *N. R. H.* 1880, p. 98 et 109. Tout en inclinant vers l'opinion de M^r Digard, je préfère ne pas prendre parti dans la question de l'authenticité de la bulle.

Cela n'est pas étonnant, car de l'aven du pape dans la plupart des pays, on n'élève aux dignités ecclésiastiques, honneurs ou prébendes que ceux qui sont avocats ou professeurs de science séculière. Et alors tandis que les avocats vivent dans le luxe, les nourrissons de la philosophie en sont réduits à fuir la société des hommes. Pour parer à cette situation dangereuse, le pape ordonne deux choses: la première que les avocats ou professeurs de droit séculier n'aient désormais aucun privilège pour obtenir les prébendes, à moins qu'il ne s'agisse d'hommes en même temps savants dans les autres arts libéraux et qui se recommandent par la dignité de leur vie. La seconde, c'est qu'en France, Angleterre Ecosse, pays de Galles, Espagne et Hongrie on n'enseigne plus le droit romain puisque les procès laïques ne sont pas jugés d'après cette loi. La première mesure n'est vraiment pas bien sévère: qu'on exige des aspirants aux fonctions ecclésiastiques et aux bénéfices qu'ils soient de bonne vie et mœurs et instruits aussi des sciences anciennes, cela n'a rien que de bien naturel. On est seulement surpris que le pape ait besoin de le prescrire: c'est un symptôme singulièrement significatif de l'influence des juristes dans l'Eglise. Mais avec la seconde prescription apparaît bien vraiment et sans qu'on puisse le nier, l'hostilité contre le droit romain. D'ailleurs je ne sais pas bien en vérité pourquoi on s'en étonnerait. Voilà 150 ans que l'Eglise essaie de s'opposer au fâcheux engouement des clercs pour la loi séculière. A force de se sentir impuissante contre le courant et à bout d'expédients, la papauté se fâche et dans un geste d'impatience voudrait supprimer cette science romaine qui se trouve aux mains de gens „se non Crucifixi vicarios sed heredes Luciferi pretendentes“. Comment pourrait-on lui en vouloir après qu'elle a fait preuve d'une si longue patience?

Aussi bien, ce n'est pas tout à fait sur ce point que je voudrais appeler l'attention du lecteur. En revenant encore à l'objet direct de cette étude, dont je me laisse trop souvent détourner, je veux plutôt faire remarquer que, dans la bulle d'Innocent IV, les griefs qu'on fait aux praticiens ont un peu changé d'objet. On n'insiste plus autant sur leur rapacité; on les traite moins d'usuriers ou de simoniaques, vivant du bien des pauvres. Ce sont plutôt des ambitieux adroits; on ne peut pas se passer de leur science et ils savent en profiter; ils se glissent partout et obtiennent toutes les places. Aussi tous les clercs sont ils entraînés de ce côté. Au fond, la faute en est même surtout au haut personnel ecclésiastique. Pierre Dubois, au XIV^e s. donne, à ce point de vue, comme un commentaire de la bulle¹). Les prélats ne s'occupent que

1) Pierre Dubois. De recuperatione Terræ Sanctæ, éd. Ch. V. Langlois. Picard 1891, n° 29, p. 22, 23. „In regionibus in quibus non pugnans hi prelati,

des disputes temporelles; ils y gaspillent le bien des pauvres; il leur faut des gens experts pour les guider et ils les récompensent richement. Eglises et monastères regorgent de biens: leur gestion est chose fort complexe; le droit romain offre même souvent de bons moyens pour récupérer les biens que la brutalité féodale a souvent usurpés. C'est à cette œuvre temporelle que s'attache la génération actuelle dans l'Eglise. Et alors la sanction qu'avait trouvée Alexandre III à ses prohibitions était complètement vaine et inefficace: il fallait en venir à la mesure d'Innocent IV.

Mais en même temps que la dignité et même la considération sociale de ces juristes s'est accrue, peut être aussi leur moralité professionnelle s'est elle élevée. La direction même de la bulle est sur ce point d'accord avec la satire. J'ai déjà dit que celle-ci ne nous fournit plus guère au XIV^e s. de documents intéressants sur les praticiens du droit savant. La loi romaine est entrée dans les mœurs et le trouble qu'avait apporté sa réception s'est peu à peu calmé. Si bien qu'on pourrait à peu près résumer de la manière suivante toute la crise que j'ai voulu étudier:

La Renaissance du droit romain en France, une fois écoulé le premier flot d'hommes attirés par la soif de savoir, par la joie d'une culture plus haute, d'une justice plus fine et plus désintéressée, la Renaissance a de bonne heure été exploitée par une jeunesse ardente à la lutte, âpre au gain et qui revenait de Bologne après avoir perdu dans la subtilité des discussions de texte toutes ses généreuses naïvetés ou tous ses préjugés. La loi romaine a grisé ensuite toute une population sortie de la petite bourgeoisie ou même de condition plus infime, clientèle ordinaire des cloîtres ou des écoles capitulaires. Elle a mis entre ses mains un instrument perfide de domination dont celle-ci s'est servi de suite pour s'enrichir des dépouilles du faible et pour substituer à la simonie que l'Eglise punit une exploitation plus fructueuse encore de la justice. L'Eglise a contribué inconsciemment à la fortune de cette profession, quand elle a été prise, elle aussi, de la fièvre des procès, quand elle a eu recours à ces praticiens et les a richement dotés de ses bénéfices. De même que les pauvres gens ont payé de plus d'un siècle d'oppression pécuniaire, de despotisme pseudo-légal, l'avènement

ut in regnis Angliæ et Franciæ, videat qualiter controversiis rerum temporalium vacant . . . qualiter . . . ecclesiarum bona que sunt pauperum Jhesu Christi consument in hiis litibus . . . qualiter plus remunerant legis humane quam divine patronos . . . qualiter scholares juvenes, ritus et gesta prelatorum videntes, desertis ob hoc philosophiæ legisque divinæ studiis, confluunt quasi omnes ad studia legum civilium, in eis et per eas querentes non solum pingua beneficia, sed etiam prelaciones majores . . .

d'une justice plus affinée, plus équitable, plus douce et moins brutale; de même l'Eglise a payé d'une crise grave qui a atteint son recrutement pendant plus d'un siècle les complaisances qu'elle avait eues pour ces vraies bandes de détrousseurs judiciaires qu'étaient les premiers praticiens. C'est sans doute contre toutes ces iniquités que s'est produit d'une part le mouvement scientifique de l'Ecole juridique française dont on n'a pas assez étudié et apprécié l'originalité et peut être de l'autre le mouvement canoniste dont les doctrines sur le juste prix sont un des produits les plus célèbres et les plus heureux.

I „nove passi“ di Beatrice.

Da

E. Gorra in Pavia.

Ricordiamo brevemente la scena. Sulla vetta della sacra montagna del Purgatorio, nella divina foresta dell' Eden, Dante ha contemplato la processione mistica simboleggiante il trionfo della Chiesa; ha rivisto Beatrice; ne ha udito i rimproveri; ha assistito alla mostruosa trasformazione del sacro carro, che da un gigante è trascinato per la selva fuori del suo sguardo. Beatrice, che è rimasta colle sette ancelle, sospirosa per pietà della Chiesa straziata, dopo che le vergini sue compagne hanno cantato il salmo „Deus venerunt gentes“, si leva dritta in piè, e risponde loro, „colorata come foco“:

Modicum, et non videbitis me,
et iterum, sorelle mie dilette,
modicum, et vos videbitis me.

Sono queste le parole con le quali Cristo annunziò ai suoi discepoli la sua morte e resurrezione, e qui esse s'intendono alludere a una sciagura che deve cogliere la Chiesa, e a un prossimo rimedio. Dopo quelle parole Beatrice si allontana dall' albero (al quale il Grifone aveva legato il carro) facendosi precedere dalle sette ninfe, e seguire da Matelda, Dante e Stazio, in modo da nascondere a tutti il volto, finché dopo alcuni passi essa si volge a Dante e lo invita ad accostarsi a lei, perché meglio oda la grande profezia:

Poi le si mise innanzi tutte e sette,
e dopo sé, solo accennando, mosse
me e la donna e il savio che ristette.
Così sen giva, e non credo che fosse
lo decimo suo passo in terra posto,
quando con gli occhi gli occhi mi percosse;

e con tranquillo aspetto: „Vien più tosto,
mi disse, tanto che s'io parlo teco,
ad ascoltarmi tu sie ben disposto“¹⁾.

I commentatori italiani di Dante o non si indugiano a spiegare i nove o dieci passi di Beatrice, o si contentano di affermare che essi sono misteriosi. Fra gli antichi ha tuttavia tentato una spiegazione il Da Buti, la quale sarà non inutile riferire qui, sebbene il lettore possa leggerla, almeno in parte, nel commento lipsiese dello Scartazzini: „Secondo l'allegoria (dice Dante) che non avea anco passato diece orazioni di quella parte del libro de l'Apocalissi di santo Joanni, lo quale elli studiava quando componeva questa parte di queste figurazioni, e di quindi le cavava; bench'elli le trasmutasse et arrecassele a sua intenzione, che la ragione e lo intelletto suo fu percosso da lo intelletto che ebbe santo Joanni in quella parte, quando disse: Bestia, quam vidisti, fuit et non est; si che li venne voglia di metterla qui appresso, e però fa questa figurazione. Chi guarderà nel ditto libro lo capitolo XVII che incomincia: „Et venit unus de septem angelis, elli vedrà che da questo principio dov'è la figurazione de la meretrice che fornicia coi re della terra a quella sentenza che detta è, cioè Bestia, quam vidisti ecc. non v'ha diece passi d'orazione, contenenti per sé perfette sentenzie.“ Questa strana chiosa del Buti sembra sia stata accolta e riassunta dal Landino: „Questo significa che non sono dieci clausole, dove Giovanni nell'Apocalisse pone la meretrice che fa fornizioni coi re della terra, a quel dove dice: Bestia“ ecc.

Fra i moderni il Tommaseo annota: „Alla severità teologica e alla soprabbondanza dell'affetto congiungesi in modo singolare l'esattezza aritmetica e matematica: onde (Dante) conta i dieci passi che fece lungo il fiume Beatrice.“ Secondo il Barelli²⁾ „nei dieci passi di Beatrice, accidente collegato col lamento di quella e delle sette donne sulla trasfigurazione del carro, Dante, che non dice mai parola oziosa, nasconde un senso; e figurano se non erro i dieci secoli dalla donazione di Costantino al 1300.“ E un senso misterioso al numero dei passi di Beatrice attribuisce anche lo Scartazzini, il quale obietta al Tommaseo di non credere che „il poeta menzioni qui dieci passi pel solo amore della esattezza aritmetica e matematica“; e preferisce supporre „che anche in questo numero e' ci abbia nascosta una qualche allegoria che non sappiamo però indovinare. I dieci passi di Beatrice rammentano i dieci passi di distanza degli ostendali (Purg. XXIX, 79)“. E lo

1) Divina Commedia; Purgatorio, Canto XXXIII, v. 1 sgg.

2) V. Barelli, L'allegoria della Divina Commedia, Firenze, 1864, p. 280.

Scartazzini rimanda il lettore a quanto a proposito di questo altro luogo del poema egli ha scritto sull'allegoria del numero dieci, e soggiunge: „procuri poi il lettore di indovinare da sé quale sia il significato allegorico di questi dieci passi di Beatrice.“ Di opinione affatto contraria è invece il Poletto, il quale gravemente sentenzia: „Io non credo che Dante abbia voluto qui nascondere una qualche allegoria che non sappiamo indovinare. Io dico che volere sempre e dappertutto veder allegorie si rischia di fare un logogrifo la Divina Commedia.“ Se non che un ammonimento di questa natura non poteva essere dato in luogo più inopportuno. Al Poletto è troppo facile obiettare che gli ultimi canti del Purgatorio sono appunto i canti delle allegorie, degli enigmi e dei logogrifi. E proprio Dante ci mette sull'avviso, e la sua parola, anche questa volta, merita più fede di quella dei commentatori. Si aggiunga che il canto ultimo della seconda cantica, ove sta il passo in questione, è appunto quello che contiene forse il più oscuro „enigma“ che sia mai stato escogitato da poeta, e che è tanta la solennità della rappresentazione di cui è protagonista nientemeno che Beatrice, che noi abbiamo il dovere di sospettare e ricercare un senso riposto in tutte le parole e in tutti gli atti di lei.

Con maggiore interesse che non gli italiani, hanno discorso della nostra questione gli interpreti stranieri, fra cui il Plumptre¹⁾. Essi si accordano nell'interpretare il numero dei passi di Beatrice come il numero di anni che durerà l'assenza di lei; e starebbero a simboleggiare l'offuscamento della fede prodotto dal trasporto della sede in Avignone nel 1305. Aggiungendo a questo numero, nove o dieci, si ottiene l'anno 1314 o 1315, come termine sperato e vaticinato dal poeta alla schiavitù pontificia, e come tempo del ritorno del papa in Roma. Questa opinione è soprattutto caldeggiata da coloro i quali vedono nel DXV, messo di Dio, raffigurato l'imperatore Arrigo VII o Lodovico il Bavaro. Quando verso il 1313 o 14, pensano essi, Dante scriveva gli ultimi canti del Purgatorio, egli si augurava prossimo il trionfo delle armi imperiali e il ristabilimento delle due potestà supreme nella città eterna. Ma anche un altro computo fu fatto. Se invece che dal 1305 si incomincia a contare dall'anno della visione, dal 1300, si arriva al 1310 come inizio del compimento della profezia di Beatrice.

Incerto fra il 1310 e il 1314 è il Moore, il quale a questo proposito scrive²⁾: If the ten paces of 33°, 16—17 (Purg.) represent, as is gene-

1) Cf. E. G. Parodi, *La data della composizione e le teorie politiche dell'Inferno e del Purgatorio di Dante*. Perugia, 1906, p. 16.

2) E. Moore, *Studies in Dante*, III S., Oxford, 1903, p. 263.

rally supposed, ten years, 'the terminus a quo' is most likely to date from 1300, the assumed date of the Vision and of the utterance of this prophecy by Beatrice, and that again would bring us to the date of 1310. Others who think 1314 to be the period referred to, reckon the ten years from the date of the Avignon captivity, 1305. Everything, therefore, in the way of general considerations of probability seems to me to point very strongly to Henry VII being the Saviour whose coming is here foretold."

Che Arrigo VII sia il vaticinato DXV fu sostenuto recentemente anche da due studiosi italiani, E. G. Parodi¹⁾ ed E. Proto²⁾. Di essi il Parodi è d'avviso che i „passi“ di Beatrice stiano ad indicare „anni“, ma egli giustamente insiste nel rilevare che quei passi non sono precisamente dieci. Infatti Dante dice: „non credo che Beatrice avesse posto in terra il decimo suo passo, quando con gli occhi gli occhi mi percosse. „Dunque i passi di Beatrice furono, osserva il Parodi, „nove o al più dieci“, e perciò devono simboleggiare „nove o al più dieci anni“; e questa „incertezza de' nove o de' dieci passi, sembra farci pensare a un'incertezza del poeta fra i due anni vicini 1314 e 1315“; e poiché i passi „furono piuttosto nove che dieci, essi stanno in favore del 1314“. Inoltre è d'avviso il Parodi che il computo dei nove o dieci anni debba incominciare dal 1305 e non dal 1300, poiché col 1300 „si giungerebbe soltanto al 1309 o al 1310“, e „anche a tacere che questa data non porterebbe a nulla, perchè l'elezione di Arrigo e i preparativi della sua discesa in Italia furono semplici indizi e promesse e qui si profetizzano fatti compiuti e definitivi, anche a tacere di questo, è evidente che così non si spiega il primo importantissimo modicum, che non può indicare un lasso di tempo troppo minore del secondo, e inoltre non si continua la rappresentazione.“ La quale rappresentazione prova che „il tratto di cammino che Beatrice percorre non interrotto deve simboleggiare il periodo continuato della sua assenza. A un tratto ella si ferma, si volge e i suoi occhi percuotono di nuovo gli occhi di Dante: Beatrice è di nuovo visibile nel suo splendore, e il suo volto, già colorato come foco, ha ripreso la primitiva serenità. La rappresentazione è finita, e Beatrice ora può cominciarne subito l'interpretazione con la profezia del DXV.“ Fin qui il Parodi. Dal canto suo il Proto, altro ardente sostenitore della candidatura di Arrigo, è d'avviso che i dieci passi di Beatrice dinotino i dieci comandamenti del decalogo; e perciò egli attri-

1) E. G. Parodi, op. cit., p. 13 sgg.; e p. 15—21.

2) E. Proto, *L'apocalissi nella Divina Commedia* Napoli, 1905, p. 72, e p. 308—309.

buisce a questi presunti dieci passi il senso allegorico che i commentatori sogliono scorgere nei veri e propri „dieci“ passi del verso 80° del canto XXIX del Purgatorio.

Ed ora, dopo questa storia della questione, vengo ad esporre alcune considerazioni critiche che prepareranno la mia interpretazione, che è diversa da tutte quelle che io conosco. E anzitutto bisogna stabilire bene un fatto che mi pare innegabile. I passi di Beatrice sono nove e non dieci. Dice espressamente il testo che essa non aveva ancora posto a terra il decimo passo quando si volse a fissare gli occhi di Dante; („non credo che fosse lo decimo suo passo in terra posto“); essa aveva dunque fatto il nono passo. E questa interpretazione riesce tanto più certa quando si confrontino i nostri versi con quelli del c. 29° (79—81), dove il poeta dice degli ostendali che „dieci passi“ distavano, a suo avviso, quei di fuori. Si confrontino anche le altre determinazioni numeriche di questi ultimi canti del Purgatorio e si vedrà quanto il poeta miri all'esattezza e alla precisione aritmetica e matematica.

Dunque i passi di Beatrice sono precisamente nove e non dieci; e l'apparente incertezza fra nove e dieci può avere la sua spiegazione. E qui occorre aggiungere un'altra considerazione. Dai versi di Dante non risulta che Beatrice, fatti i nove (o dieci) passi, si fermi per invitare il poeta ad avvicinarsi. Una sosta di Beatrice avrebbe fatto fermare tutta la comitiva, e, ad ogni modo, Dante non l'avrebbe taciuta. Se i passi di Beatrice avessero realmente a significare il termine dello scandaloso connubio del Papato e della Casa di Francia, noi ci aspetteremmo appunto quello che i critici immaginano di leggere nel testo, cioè una sosta esplicitamente dichiarata, come si fa più oltre, al v. 106, dove le donne ad un tratto „s' affisser, sì come s' affigge Chi va dinanzi a gente per iscorta ecc.; o come accade nel canto XXIX (v. 152—154). Nel nostro caso Beatrice si comporta a un di presso come Matelda, quando senza sostare, ma solo volgendosi a Dante, lo esorta a guardare il nuovo prodigio¹⁾. Perciò mentre il volgere che fa Beatrice lo sguardo a Dante, dopo il nono passo e prima del decimo, significherà che un avvenimento notevole si compirà dopo nove anni e prima dei dieci, questo avvenimento non sarà d'altro canto di sì decisiva importanza, come sarebbe l'avvento del profetato DXV, e il compimento totale della profezia. Beatrice e la comitiva continuano

1) Purgatorio, XXIX, v. 13—15:

Né ancor fu così nostra via molta,
quando la donna tutta a me si torse,
Dicendo: „Frate mio, guarda ed ascolta!“

nel loro cammino, senza mai sostare, fino a che il poeta non ce ne avverte; ma, compiuti nove passi, Beatrice volge il volto verso Dante, lo invita presso di sé, rasserenata in volto, con tranquillo aspetto. Un avvenimento propizio si era dunque compiuto, ma non il più grandioso degli eventi che il poeta allora si attendeva. E a quale avvenimento vuol alludere Dante?

V'è da stupire come a nessuno sia venuto in mente che il numero dei passi di Beatrice corrisponde, a non contare i giorni, al numero degli anni di pontificato di Clemente V. Questi, eletto papa nel 1305, morì, dopo nove anni, nel 1314. Se negli anni di pontificato si computa anche il 1305, allora si ottiene il numero dieci, donde l'apparente incertezza dell'espressione dantesca. Ma l'incertezza è soltanto „apparente“; in realtà Dante, pur salvando le ragioni dell'arte, non poteva più esattamente significare gli anni della massima depravazione del Papato, poiché egli non poteva allora fare pronostici sull'opera del successore del vituperato papa guascone. Si badi inoltre che certe date offrivano al poeta, che se ne compiaceva, delle curiose coincidenze. Clemente fu eletto papa in un anno che era „un nove“ ($1305: 1 + 3 + 0 + 5 = 9$); pontificò „nove“ anni, e morì in un anno „nove“ ($1314: 1 + 3 + 1 + 4 = 9$). Alla fine del medesimo anno 1314 morì anche Filippo il Bello, l'odiato complice di Clemente. Perciò Beatrice poteva veramente, dopo il nono passo, rasserenarsi in volto: gli „intoppi“ e gli „sbarri“ (e i più potenti) cominciavano a sparire dalla scena del mondo, e quasi prodigiosamente, nello stesso anno, e nove anni dopo il turpe connubio. Scompaiono i due più grandi malfattori del tempo, e perciò Beatrice può invitare accanto a sé il suo amico per proseguire la via intrapresa, più liberamente e più tostamente („vien più tosto“): il cielo provvede a togliere di mezzo gli intoppi e gli sbarri che fecero fallire l'impresa di Arrigo VII; un'altra impresa consimile, quando il mondo sarà meglio disposto, avrà esito fortunato. E così il poeta fra le delusioni del presente e fra le tenebre dell'avvenire vede risplendere sempre la fiaccola della sua incrollabile fede e della sua speranza sempre fiorente.

Frattanto, se questa mia congettura coglie nel segno, noi vediamo derivare da essa due conclusioni della più grande importanza. Tutta la rappresentazione simbolica del Paradiso Terrestre, e perciò gli ultimi canti del Purgatorio, sarebbero stati scritti dopo il 1314. Dunque dopo la morte di Arrigo, il quale non potrebbe quindi essere il vaticinato DXV, come non pochi moderni sostengono. Io credo che altri indizii a conferma della mia congettura si celino nei canti più oscuri e più simbolici del divino e sibillino poema: occorre dunque spogliarsi dei preconetti e aguzzare lo sguardo per rintracciarli.

Confluentes.

Von

W. Meyer-Lübke in Wien.

Nach der Realenzyklopädie der klassischen Altertumswissenschaft von Pauly-Wissowa VII 871 kennt die Überlieferung sieben Orte in römischer Zeit, die den Namen *Confluentes* tragen: 1. am Zusammenfluss von Mosel und Rhein, das heutige Koblenz; 2. in Raetien nach Bergk an der Mündung des Rheines in den Bodensee, nach Hübner Koblenz am Zusammenfluss von Aare und Rhein, letztere Deutung entschieden vorzuziehen, nicht nur weil der heutige Name eine Gründung in römischer Zeit voraussetzt, sondern vor allem, weil sämtliche andern sehr zahlreichen *Confluentes*-Orte eben, wie der Name sagt, zwischen zwei Flüssen liegen, keines an der Mündung eines Flusses in einen See oder in das Meer; 3. am Zusammenfluss von Arar und Rhodanus; 4. an der Via Aemilia, zwischen Cäsena und Ariminum; 5. eine der Städte der Arevaker in Hispania citerior in der Gegend von Clunia; 6. an der Einmündung der Save in die Donau, gegenüber Singidunum; 7. in Armenien, vermutlich das heutige Köprü-köi, wo sich der Qal'a-şû mit der zweiten und längeren Araxesquelle Pasin-şû vereinigt.

Alle diese Orte heissen (*ad*) *Confluentes*, 5. *Κομφλόεντα*; die mittelalterliche Form *Confluentia Helvetiorum* ist also offenbar eine Latinisierung des deutschen Koblenz, dessen *z* in Folge der zweiten Lautverschiebung aus *t* entstanden ist, vgl. *Zabern* aus *Taverna*. Demnach wird man nicht mit Hübner das *Κομφλόεντα* mit *ad Confluentes* oder *ad Confluentiam* sondern nur mit dem ersteren latinisieren.

Mit *Confluentes* deckt sich begrifflich gall. *Condate*, wie schon Zeuss in der ersten Auflage der *Grammatica celtica* 994, 16 lehrt, heute *Condé*, *Condat*, *Condes*. Holder zählt deren im altceltischen Sprachschatz I 1092 nicht weniger als 27 in Frankreich, zwei in Deutschland, eines in Britannien auf. Wenn nun auch *Conti* zu streichen ist

(Betonung im Gallischen S. 52), so bleibt doch eine sehr stattliche Zahl übrig, von denen etwa zwei Drittel dem nordfranzösischen Sprachgebiete angehören.

Rechnet man die überlieferten *Confluentes* und die *Condate* zusammen, so ergibt sich schon eine ausgesprochene Vorliebe der Gallier für Siedelungen an Flussmündungen; diese Vorliebe erscheint nun aber noch viel grösser, wenn wir die heutige Toponomastik heranziehen. Im Dictionnaire des Postes finden sich folgende, ganz deutlich auf *confluentes* beruhende Ortsnamen: *Conflans* (Ain, Drôme, Loiret, Marne, Sarthe, Haute-Savoie), *Les Conflans* (Seine-et-Marne), *Conflans-en-Jarnisy* (Moselle), *Conflans l'Archêvêque* (Seine), *Conflans Sainte-Honorine* (Seine-et-Oise), *Conflans-sur-Lanterne* (Haute-Saône), *Confluent* (Indre-et-Loire) — *Confolens* (Charente, Isère, Haute-Vienne), *Confolent* (Cantal, Corrèze zweimal, Haute-Loire, Puy-de-Dôme), *Confoulens* (Drôme), *Couffoulens* (Aude), *Couflens* (Ariège), *Coufoulande* (Charente). Vielleicht geht die Annahme, alle diese Orte seien schon römische, z. T. sogar ins Lateinische übersetzte gallische Gründungen, zu weit, aber da *Confluentes* jedenfalls kein französisches Appellativum mehr ist, so muss zum mindesten eine grössere Anzahl solcher *Confluentes*-Orte bestanden haben, damit man nach Aussterben des Appellativums noch weitere Gründungen an Flussmündungen ebenso benennen konnte.

Nun kommt aber noch eine neue Klasse von Namen hinzu, die auf dasselbe Siedlungsprinzip zurückweisen, die *inter aquas*, *inter ambas aquas*, gallisch *intrambes*. Ist es an sich denkbar und kommt es auch tatsächlich vor, dass als „Zwischen Wasser“ eine Siedelung bezeichnet wird, die sich zwischen zwei parallelen Flüssen befindet, so ist doch als das gewöhnliche anzunehmen, dass der Ort da liegt, wo zwei Flüsse zusammenlaufen, und ein Blick auf die Karte bestätigt diese Voraussetzung sofort. In gallischer Zeit scheinen solche Namen übrigens selten zu sein: überliefert ist der *Intrambensis vicus*, der später und heute als *Entraigues* erscheint. Dann kommt als zweites vielleicht *Entrammes* (Mayenne) in Betracht, worin urkeltisch *mb* schon im Gallischen zu *mm* assimiliert erschiene, wie ja *arepennis* und *arependis* nebeneinander stehen, vgl. Thurneysen, Keltoromanisches S. 32. Natürlich kann man aber auch ebenso gut ein *intrammes* darin sehen. Um so viel häufiger sind lateinische Bildungen, vgl. *Antraigues* (Cantal zweimal, Creuse), *Entraigues* (Indre, Isère, Puy-de-Dôme), *Antraigues-sur-Volane* (Ardèche), *Entraigues-sur-la-Sorgue* (Vaucluse), *Entraygues-sur-Truyères* (Aveyron), *Saint-Martial-Entraygues* (Corrèze), *Tralaigues* (Puy-de-Dôme), *Tramesaigues* (Haute-Garonne), *Tramesaigues* (Hautes-Pyrénées), vgl. speziell für Gascogne noch *Annales du midi*

XVII 77, *Revue de Gascogne* 1905, 84. Bemerkenswerter Weise bleiben wir stets in Südfrankreich, doch ein *Entre-Deux Eaux* (Vosges). Es ist möglich, dass genauere Untersuchung die Zahl noch vermehren lässt; dass in Nordfrankreich *interaquas* sich unter irgend einer nicht durchsichtigen Schreibung verbirgt, wie ja z. B. auch in *Longeaux* (Meuse) mit Sicherheit *longaqua* zu erkennen kaum möglich wäre, besäßen wir nicht die ältere Form in *longe Eawe* einer Urkunde Not.-Extr. XXVIII. 32 und würde man noch weniger leicht in *Sommedieue* ein *aqua* vermuten, hätten wir nicht in derselben Urkunde dafür *Somme d' Iewe*. Immerhin aber wird an dem Hauptergebnis, dass die *Inter-aquas*-Namen vorwiegend dem Süden angehören, nicht gerüttelt werden können. Über das Alter lässt sich vom sprachlichen Standpunkte kaum etwas aussagen; auch der Mangel des Artikels spricht keineswegs dafür, dass sie alle vorromanisch sind. Auf politisch italienischem, sprachlich französischem Boden kommen noch zwei *Entreves* und ein *Trambèsave* in der Provinz Turin hinzu.

Gehen wir auf die Apenninen-Halbinsel hinüber, die uns aus alter Zeit kein *Confluentes* aufweist, so ist zunächst beachtenswert, dass auch *Condate* in der Gallia cisalpina ganz fehlt. Das kann nicht überraschen. Sehen wir nämlich ab von *Mediolanum* und von den *-iacu*-Namen, so fehlen alle die charakteristischen gallischen Bildungen, die *-dunum*, *-durum*¹⁾, *-ritus*, *briva*-Orte, die *cassan*-Eiche²⁾ und so viele andere hier völlig oder fast völlig, und auch in den *iacu*-Namen zeigt sich die wichtige Verschiedenheit, dass, wie W. Schulze zur Geschichte der lateinischen Eigennamen S. 19 bemerkt, hier überhaupt Gentilicia auf *-iacu* gebildet werden, was dort nicht der Fall ist, und dadurch rücken die Ortsnamen in ein anderes Licht. Also die gallische Toponomastik der Cisalpina ist von der Transalpina ganz wesentlich verschieden und so braucht man auch *Condate* gar nicht zu erwarten. Aber *Con-*

¹⁾ Über die Quantität s. Betonung im Gallischen S. 36, Windisch im Grundr. f. rom. Philol. 2. Aufl. S. 397. Wenn in der *Revue Celtique* XXVI 187 wiederum *dūrum* angesetzt wird, so beruht das auf einem Zirkelschluss. Man nimmt an, dass *durum* dem lat. *durum* entspreche und daher langes *ū* habe, und weil es langes *ū* hat, nimmt man an, dass es *durum* entspreche. Die Überlieferung weist auf *┐durum*. Die Annahme, dass das *u* kurz sei, ist wahrscheinlich, weil man sonst nicht einsieht, weshalb bei *ū* nicht auch *dūrum* betont wurde, wie *dūnum* betont worden ist. Gibt man das nicht zu, so darf man nur sagen, die Quantität des *u* sei nicht bekannt; die Etymologie überschreitet aber ihre Kompetenz, wenn sie meint *ū* fordern zu dürfen.

²⁾ Dass *cassan*- nicht aus den O.N. *Casnigo*, *Casnate*, *Casnedo* für Norditalien zu erschliessen ist, diese vielmehr auf *castanus* beruhen, hat Salvioni gezeigt, *Zeitschr. f. rom. Phil.* XXX. 79.

fluentes ist über die ganze Halbinsel verbreitet, vgl. *Confiente* (Pavia), *Chifenti* im Serchiatal, *Confienti* oder *Gonfienti* im Bisenziotal und zwei im Senesischen (vgl. zu diesen vier Arch. glott. ital. IX. 387), ein *Gonfienta* (Garfagnana, Arch. glott. ital. Suppl. V 144), ein *Gufiente* in Kalabrien; hier nun auch ein *Confienza* (Pavia). Dazu nun die alten *Interamna*, heute *Teramo*, *Terni* (vgl. Arch. Glott. Ital. X 428), die *Rovine di Teramo* an Stelle von *Interamna Lirenas*, ein *Intramis* am Zusammenfluss von Degana und Gorzia (Udine), ein anderes *Entramp* ebenfalls aus Udine führt Olivieri an (Studi glottologici italiani III 156) nach Arch. glott. ital. I 500, wo auf frz. *Entrammes* hingewiesen wird. War beidiesem auch mitgallischer Herkunft zu rechnen (S. 2), so wird dieselbe Frage bei *Entramp* wieder aufzuwerfen sein. Eine Entscheidung ist auch hier nicht möglich, vgl. wegen des *p omp* aus *homo*, *in somp* aus *in summo* (Arch. glott. ital. I 533) auffällig ist der Schwund des *s*, doch lässt sich damit nichts beweisen, da auch ein gallischer Akkusativ des Plurals auf *-s* auslauten würde, auf einen Akkusativ des Duals rekurren man aber vernünftigerweise nicht wollen wird. Endlich *Inter(ambas)aquas* ist vertreten durch *Antraccoli* (Toskana), *Introdacqua* (Abruz. Ult. II), *Trambacche* (Padua), *Trambacca* (Vicenza, s. Stud. glott. ital. III 157), zwei *Trembacue* in Friaul (Arch. glott. ital. I 321), letztere beiden wie Ascoli bemerkt auffällig wegen des Fehlen des *s* von *ambo*, namentlich wenn man die französischen (S. 2) und spanischen Entsprechungen vergleicht, aber doch wieder erklärlich daraus, dass *ambo* hier nicht so lebenskräftig ist wie anderswo, sodass man wohl mit einem früh erstarrten *ambo* rechnen darf. Schliesslich mag noch das *Tanterävas* bei Taufers im Vintschgau erwähnt werden, das Schneller Beiträge zur Ortsnamenkunde Tirols II 19 beibringt.

Endlich die iberische Halbinsel. Dem alten *Κομφλόεντα* vermag sich nur ein *Cofrentes* Valencia und zwei *Entrambasaguas*, eines bei Santander, eines bei Burguillos (Provinz Badajoz) zur Seite stellen. Dass jenes nichts mit span. *frente* zu tun hat, geht lautlich daraus hervor, dass es sich auf katalanischem Gebiete befindet, wo *o* nicht zu *e* wird, sachlich daraus, dass es am Zusammenfluss von Jucar und Cabriel liegt. Wenn ich nun nicht zweifle, dass man mit besseren Hilfsmitteln für spanisch-portugiesische Geographie, als sie mir im Augenblicke zur Verfügung stehen, die Liste etwas wird vergrössern können, so bleibt doch auf alle Fälle ein sehr grosser Unterschied zwischen dem Westen des romanischen Sprachgebiets einerseits, dem Norden und Osten andererseits. Wie ist er zu erklären?

Siedelungen am Zusammenfluss zweier Flüsse setzen voraus, dass die Wasseradern als Verkehrsmittel benutzt werden. Ist ein ausge-

breitetes Strassennetz vorhanden, so dürfte das doch kaum ein Grund sein um auf jenes natürliche Verkehrsmittel zu verzichten, dagegen kann man allerdings sagen, dass namentlich in dicht bewaldeten Gegenden naturgemäss die Wasserstrassen älter sind als die Landstrassen. Man könnte also, um ein konkretes Beispiel zu geben, *Confluent* einer ersten Siedlungsperiode zuteilen, *Carouge* (*Quadrivium*) einer zweiten. Natürlich gilt dies nicht im vorliegenden Falle von den Namen lateinischen Ursprungs, es soll vielmehr damit nur das theoretisch mögliche dargestellt werden. Dafür dass allerdings noch zur Römerzeit Gallien stark bewaldet war, spricht beiläufig bemerkt, *route*. Da *rumpere* zunächst oder vielmehr im Lateinischen ausschliesslich „zerreissen“ heisst, d. i. ein Zerteilen eines Ganzen in horizontaler Richtung, nicht brechen, d. i. ein Zerteilen in vertikaler, so kann *route* nur ein durch Auseinanderreissen von Gestrüpp und niederem Holz entstandener Weg sein.

Eine andere zu erwägende Möglichkeit ist die nach ethnographischer Verschiedenheit. Man könnte annehmen, dass etwa eine Bevölkerung, die auf dem Seeweg neue Länder bezieht, auch die Flussläufe als Wege benutzt, wogegen eine auf dem Lande vorwärtsdringende den grossen Nutzen der fliessenden Gewässer als Verkehrsmittel nicht versteht. Das ist wenig wahrscheinlich. Man darf sich nicht etwa auf die Schwierigkeiten berufen, die heute mehrfach den von verschiedenen Regierungen geplanten Kanalbauten entgegenstehen, denn diese Schwierigkeiten entspringen nicht einem Mangel an Verständnis, sondern beruhen auf dem Interessenschutz derer, die in den Kanälen in verschiedener Weise gefährliche Konkurrenten sehen, die eine Erleichterung des Verkehrs für verhängnisvoll halten u. dgl. Im ganzen muss man doch sagen, dass Lebensgewohnheiten, also in unserem Falle Bevorzugung oder Ablehnung der Flussschiffahrt durch die Verhältnisse bedingt werden. Die Völker passen sich den physikalischen Verhältnissen des Landes, das sie bewohnen, an; auch ein Steppenvolk wird, wenn es in eine flussreiche Gegend verschlagen wird, schon aus der blossen Beobachtung, dass die Flüsse z. B. Bäume mitreissen und weiter tragen, zur Einsicht kommen, ein wie nützliches und bequemes Verkehrsmittel die Natur an die Hand gibt.

Gegen die Annahme, dass die Gallier schon wegen des regen Verkehrs mit ihren Stammesbrüdern in Britannien ein seefahrendes Volk gewesen seien und darum auch die Flüsse so stark ausgenützt haben, spricht die einfache Tatsache, dass die *Confluentes* Namen, worunter der Kürze wegen auch die *Interamnes* und *Interaquas* verstanden sein sollen, auf der italienischen Halbinsel nicht seltener sind als in Gallien, wenn man nur

in Berücksichtigung zieht, dass die hydrographischen Verhältnisse naturgemäss dort eine absolut geringere Zahl derartiger Siedelungen bedingen. Ein Gegensatz besteht nur zur iberischen Halbinsel, die ihrerseits ja nun wieder stärker von Kelten durchsetzt gewesen ist als das transapenninische Italien, sodass, wollte man sich auf die Kelten berufen, wozu man ja freilich bei blosser Berücksichtigung der altüberlieferten *Confluentes* ein ziemlich grosses Recht hätte, man doch wieder in Verlegenheit käme. Man müsste erklären, warum die Kelten nach Überschreiten der Pyrenäen nun plötzlich ihre Gepflogenheiten geändert hätten.

Kommt man also mit der Ethnographie nicht aus, und geben auch die Kulturverhältnisse keine Aufklärung, so bleibt nur das, was bei allen Siedelungsfragen an die erste Stelle zu treten hat, die Bodenverhältnisse. Die iberische Halbinsel ist nicht ärmer an Flussläufen als Gallien, sie ist wesentlich reicher als Italien, aber das Charakteristische ist, einmal, dass diese Flüsse zumeist tief eingeschnitten sind, also hohe Böschungen und somit sehr schwierige Landungsverhältnisse haben, und zweitens, dass sie während eines Teils des Jahres fast ausgetrocknet, während eines andern sehr reissend sind, nicht einen relativ gleichmässigen Wasserstand und Wasserlauf zeigen, wie er für Verkehrszwecke erforderlich ist.

Ich habe mich auf das romanische Sprachgebiet beschränkt, obwohl, wenn meine Schlussfolgerung richtig ist, die hier behandelte Frage eine solche Beschränkung nicht verträgt. Es würde sich lohnen, wenn ein physikalisch und siedelungsgeschichtlich geschulter Geograph, dem die verschiedenen Sprachforscher das Material an die Hand geben, die Frage für die ganze Erde untersuchen würde. Dass neben den in erster Linie in Betracht kommenden physikalischen Gesichtspunkten auch andere eine Nebenrolle spielen, ist denkbar, da hier wie in so vielen andern Dingen unsers so ungemein komplizierten geistigen und physischen Lebens ein Faktor nicht allein massgebend ist, aber der einzige Ausgangspunkt für die ganze Untersuchung wird doch der hier gegebene bleiben.

Zur provenzalischen Verslegende von der hl. Fides von Agen.

Von

G. Gröber in Strassburg.

Das lange Zeit nur durch die beiden bei Raynouard mitgeteilten Strophen bekannte Gedicht ist endlich 1902 vollständig zum Abdruck gelangt, dank den Bemühungen von J. Leite de Vasconcellos, der es in der Leidener Bibliothek wiederfand und in der Romania, Bd. XXXI, mit wertvollen Erläuterungen und dem Faksimile zweier Seiten versehen, bekannt gab. Seine Absicht, sich ausführlicher über die Dichtung zu verbreiten, blieb bis heute unerfüllt. Mir war Anlass gegeben, mich mit ihr etwas eingehender zu beschäftigen, durch das Interesse, das die hl. Fides für die elsässische Kunst und Literatur dadurch seit lange in Anspruch genommen hat, dass ihr im 11. Jahrh. im alten Schlettstadt eine der ältesten, noch wesentlich romanischen Kirchen des Landes gestiftet wurde¹⁾, deren Errichtung auf die Stammutter der Hohenstaufen zurückzuführen ist, und dadurch, dass die Schlettstädter Bibliothek die wertvollste, eine mit illustrierten Initialen geschmückte Hs. des Lebens und der Wunder der hl. Fides, die allerlei Einblicke in damalige Kulturverhältnisse gewährt, aus dem 11. bis 12. Jahrh. besitzt (herausg. von Bouillet, *Liber miraculorum S. Fidis* in Coll. de Textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire, Paris 1897), die in Conques (Rourogue), dem Hauptort des Kultus der hl. Fides in jener Zeit entstand, wenn nicht in Schlettstadt selbst, dessen

1) Gute Abbildungen vom Äusseren und Inneren der Kirche bieten Bouillet et Servières in ihrem Buche *Sainte Foy* (Rodez 1904) S. 93 u. 123, 146 (S. 151 auch ein Fenster des Münsters von Strassburg mit dem Bild der h. Fides aus dem 14. Jahrh.) und in ihrem grösseren gleichbetitelten Werke, vom Jahre 1900, S. 43, 336, 339, 344 f., 500.

Fideskloster von Conques aus gegründet wurde. Meine Erhebungen aber vor den von Leite de Vasconcellos angekündigten hier mitzuteilen, legte der 75. Gedenktag des um die altprovenzalischen Studien in Frankreich so verdienten romanistischen Forschers nahe, der in der Nachbarprovinz des Agenais, der Dordogne, das Licht der Welt erblickte, die selbst als Entstehungsgebiet eines der ältesten literarischen Werke in provenzalischer Sprache in Betracht zu ziehen ist, da dort der Fideskultus seit dem 11. Jahrh. ebenfalls verbreitet war, wie die Dordogne die Heimat alter, z. B. berühmter Troubadours, wie Sail d'Escola, Arnaut von Marneilh, Arnaut Daniel, Guiraut von Borneil, Bertran de Born, Peire de Bussignac, Gausbert von Puyssibot u. a. heisst.

Die Ermittlungen haben diese Vermutung allerdings nicht bestätigt. Trotzdem durften sie dem zweitältesten oder ältesten prov. Sprachdenkmal, wie sich ergeben wird, geltend, dem Jubilar bei dieser Gelegenheit zur Prüfung vorgelegt werden.

Es wird zum Verständnis des Textes dienen, wenn die vom Herausgeber, wie in der Hs., mit dem tontragenden Worte, unter dessen Akzent sie treten, zusammengeschriebenen Enklitika (Artikel-, Pronominalformen und *s* = *est*) von demselben, in der Weise der deutschen Ausgaben provenz. Schriftwerke, der sich jüngst, erfreulicherweise, Jeanroy in seiner Ausgabe der Lieder Wilhelms v. Poitou angeschlossen hat, durch Punkt getrennt werden, was sich nicht nur wegen der stellenweisen Dunkelheit des Textes empfiehlt, sondern auch im Interesse der Feststellung der richtigen Sprachform erforderlich ist, da z. B. V. 431 nur durch die Schreibung *fa'i* für hs.liches *fai* klar wird, dass der Text die Form *fai* (*facit*) nicht, sondern nur *fa* kennt, vgl. V. 222, 285, 439; 8 etc., und dort die Ortspartikel *i* mit *fa* verbunden ist. Wenn der Apostroph zur Trennung des Proklitikon vom tontragenden Wort, wie auch in der Ausgabe des Gedichts von der hl. Fides, z. B. bei *l'esoltei* V. 3, *q'el* V. 4 etc. angewendet, oder hs.liches *esses* in *E s'es* V. 26, *troa* in *tro a* V. 3 zerlegt wird, so ist es sogar als inkonsequent zu bezeichnen, wenn das Enklitikon im Druck nicht durch ein Hilfszeichen charakterisiert wird, das der Herausgeber übrigens sogar einige Male selbst zu setzen für nötig gehalten hat, z. B. V. 386 *l'an*, 389 *testa'n*, 537 *Alta's* etc., aber nicht richtig bei *czo'm* 531 (*Czom'*) anwendet. Wenn die Fälle in den folgenden Zeilen zusammengestellt werden, so geschieht es hauptsächlich, um in der grammatischen Darlegung das eine oder andere Zitat sofort verständlich zu machen.

V. 4 *non'l*, 7 *meirols*, 8 *fa'l*; *venaire's*, 9 *clusa's*, 11 *e's*, 12 *No's*, 29 *monstra'l*, 32 *con'l guida'l*, 37 *Garonna'l*, 40 *Non's*, 41 *me'l*, 45 *fo'il*, 46 *so'll*, 47 *cuvergrol*, 51 *q'il*, 53 *non's*, 55 *e'l*, 56 *e'l*, 58 *e'l*, 67 *parti'ss*,

71 *Filla'l*, 79 *El*, 88 *El*, 96 *D'ago'ss*, 97 *Qe'ill*, *facza'l*, 98 *e'ls*, 99 *Pau-pra's*, 105 *no'us*, 108 *con's*, 109 *czo's* (est), 111 *menero'ls*, 115 *e'ls*, 119 *li'l[s]*, 128 *Czo's* (est), 129 l. *regn* (cfr. 504 *rein*, 163 *linz* = *lignum* Stamm), 130 *E'ls*, 131 *E'ls*, 132 *Ve.ll*, 138 *e'ls*, 143 *sobre'ls*, 144 *E'ls e'lz*, 148 *qe'us*, 149 s. 129, 152 *donzella'nz*, 155 *Apella'l*, 160 *No'us*, 161 *donzella'nz*, 162 *Qenz*, 164 *anz*, 166 *Si'l*, 168 *destorba'l*, 170 *no'll*, 173 *no'll*, 174 *la'm*, *per'l*, 176 *Ell* 181 *Non'l*, 183 *ella's*, *quell*, *non'l*, 190 *preza'llz*, 192 *e'll*, 197 *qi'm*, 198 *ara'm*, 200 *sempre'm*, 203 *czo'm*, *l'anma'n*, 204 *la'l*, 205 *la'ilh*, (206 lies *Ell* = *ille*), 208 *Va'i*, *per'l*, 211 *e'l*, 217 *Co'll*, 220 *la'intz*, *la'n*, 225 *qi'l*, 238 *Tota'us*, 246 *qi'm*, 247 *po'n* (= *pod'n?*), 249 *Si'll*, 251 *Ell*, 253 *faire'l*, 255 *purpra'l*, 258 *Ella'l*, 263 *si'm* (bis), 265 *nu'm*, *ni'm*, 277 *Czo's*, 279 *la'us*, 280 *Si'l*, 281 *El*, 282 *czo's*, 286 *Trastorna'ls*, 289 *O'us*, 291 *non'n*, 294 *nu'm*, 296 *e'll*, 305 *Gueri'lz*, *e'ls*, 307 *fo'l*, 317 *non'n*, 319 *No'n*, 324 *l'anma'l*, 325 *Aissi'm*, *facza' mi?* 328 lies *Consi'll*, *e'l*, 329 *per'ls*, 334 *gratigla'll*, 335 *sobre'l*, 337 *Fa'ill*, 339 lies *Czo'lle* (= *illa*), vgl. 164, 342 *Plora's*, 351 *tota'l*, 352 *Fujun'l*, 357 *O'll*, 358 *e'l*, 361 *sobre'l*, 363 *no'm*, 367 *Fa'l*, 368 *li'l*, 373 *vi'l*, 374 *Ell* 380 *Surpira'l*, 381 *Qe'll*, 382 *Nonca'l*, 384 *Cisclaun'l*, 388 *e'l*, 392 *con'l*, 396 *El*, 405 *Qe'l*, 406 *terra'l*, 411 *qe'l*, 416 *No'i*, 417 *en'l*, 421 *Recobra'l*, 423 *El*, 431 *Fa'i*, 452 *Sempre'l*, 453 *Ara't*, 454 *qe'm*, 462 *manderun'lz*, 467 *El*, (471 steht *maiors* gegen *pejor* 459 etc.), 472 *El'z*, 475 *si'll*, 477 *Cist* statt *Cizt?* 493 *nun's regnevan'l*, 496 *non's*, 498 *que'l*, 504 *Consi'l*, 508 *Guarni'ss*, 510 *e'll*, 517 *e'ls*, 525 *Traciun'n*, 529 *O'i*, 530 *o'll*, 531 *Czo'm*, 540 *Constantin'l*, 542 *mescl'i*, 547 *filla'l*, 559 *no'll*, 562 *que'us*, 567 *li'l*, 569 *Ve'lz*, 572 *dia'lz*, 585 *Qi'i*, 587 *Ve'us*, 591 *si's*, 592 lies *no co*, 593 *ja'm*.

Hinzuzufügen sind einige Stellen, wo die Lesart einer Erklärung oder Änderung zu bedürfen scheint. So V. 4 „Nirgends war eine Stelle (im Buch), ohne dass es sie (die alte Zeit) besprochen hätte“. — V. 33 steht *la* ohne Beziehung und in Widerspruch mit *en dons*, „ich werde sie euch zu Geschenken (als Geschenke) singen. Die Objekte zu *cantarei* können nur der voranstehende Singular *sons* (V. 31) und *tons* (V. 32) sein, so dass *los* an Stelle von *la* treten muss; dem Schreiber schwebte der Begriff *canczon* (V. 25) vor. — V. 40 „Keiner enthält sich (*s pars*) der Todstunden“; bei Rayn. ist nur das Verbal substantiv *parrsa* (von **parzer*), Enthaltung, Ersparnis belegt, das Verbum nicht, das jedoch noch fortlebt (s. Mistral s. v. *parci*). — V. 41 Sinn? — V. 51 *az can*, schreibe *a canz*; *ad* ist die Form für *ad* vor Vokalen, *a* vor Konsonanten und zwischenvokalisches -d- wird im Texte niemals -z-; den Plural aber fordert der Sinn; *s* hat der Schreiber auch bei *sen[s]* V. 77 und bei N. Sgl. *can[s]* V. 118 vergessen, wo es der Reim und

die Deklinationsregel erfordern, während es hier den reinen Reim stört. — V. 53 *E* verbunden mit *quar* ist nur im Fragesatz verständlich („und warum sind sie nicht Christen“); die Antwort erteilt die folgende Strophe. — V. 89 Die Zerlegung des hs.lichen *madag* scheitert daran, dass *habet* nirgend prov. *ad* ergibt; auch wechseln in der Hs. *-t* und *-g* niemals und endlich ist der Sinn von *aver at* (Bedürfnis haben) nicht mit dem Zusammenhang verträglich, in dem *madag* auftritt. Der auszudrückende Gedanke ist „dies ist meine Meinung“ oder ein ähnlicher, der aus einem lautlich indizierten *adaquare*, nprov. *adaigá* rouerg. *asagá*, (s. Mistral) allerdings nicht zu gewinnen ist. — V. 121 *espans*, ein Nominativ Sgl., wie V. 120 *sosteirans*, kann mit *panare* bei du Cange und prov. *espanar*, worauf P. Meyer den Herausgeber aufmerksam machte, nichts zu tun haben, da der Nom. Sgl. des Pt. Praes. von *espanar*, *espanans* heissen müsste. Zudem passt der Sinn von *spanare* = ital. *spannare* nicht zur Stelle; *cab expans* kann nur bedeuten, „das Haupt gesenkt“; aber weder von lat. *pandus* gekrümmt, noch von *expansus* ist zur prov. Wortform zu gelangen. — V. 223 Das Komma nach *dormir* ist zu tilgen: „er konnte nicht mehr schlafen als einer, der auf dem Sprunge ist zu fliehen!“ V. 244 *vos?* — V. 311 wird in der Tat zu lesen sein: *Agel volri'aver espos* = Jenen wünschte ich zum Gatten zu haben. — V. 363 Da die Hs. *non* und *nun* schreibt, z. B. 370, ist *uos* auch als *uus* in ihr nicht ausgeschlossen; daher ist für *uns* besser *vus* zu setzen. — V. 519 Wohl *man/d]ed*.

Auf den stellenweise eigentümlichen Wortschatz, der z. T. noch der Erläuterung bedarf, auf die Feststellung der Quellen, denen der Verfasser z. T. eigenartig geformte Eigennamen römischer Zeit entnahm, ist hier nicht der Ort einzugehen, auch stünde der Raum dafür nicht zur Verfügung. Der Herausgeber des Textes wird nicht versäumen, in seinen in Aussicht gestellten Erläuterungen auch über diese Seiten des Textes Aufschluss zu geben.

I.

A. Schreibung und Laute.

Die Silbenzahl der Verse (8 Silbner) ist durchaus korrekt, der Reim, ausser in Strophe 2, 11, 28, 41, 42, 54, männlich und nicht nur graphisch, sondern abgesehen von dem erwähnten Fall, lautlich rein, die Verse werden aus Sätzen und Satzgliedern gebildet, die vierte Silbe trägt in der Mehrzahl der Fälle einen starken Akzent. Indem der Dichter gelegentlich in zwei aufeinanderfolgenden Strophen denselben Reim beibehält (z. B. Str. 23 und 24, 26 und 27, 41 und 42, 47 und 48, 50

und 51, 52 und 53) will er augenscheinlich, da er Sprachkunst (vgl. V. 20, 31 etc.) zu schätzen weiss, sein Ausdrucksvermögen zeigen, obgleich dasselbe nicht zureicht, den treffenden Ausdruck immer zu finden und zu der wünschenswerten Klarheit durchzudringen. Die nachstehende Bekanntgabe seiner Sprachform beschränkt sich auf das Charakteristische, das Ort und Zeit der Abfassung zu bestimmen dienen kann, im Vokalismus und Konsonantismus.

1. Vokalismus.

1. Bet. *a*, in *-arius* wird *e*, mit *ě* reimend (z. B. Str. 33) *averser*, *primer*, *quarter*; *cavaller*, *acer* reimt mit *profer* (*profero*), *reprober* (*reprob-ĕrium*), *entĕr* (*integrum*) Str. 33 u. s. w.; dagegen ergibt *aria* den Diphthong *ei*, reimend mit *ĕi* aus *ĕ + i*, z. B. ist in Str. 11: *camareira* = *camararia*, *dreitureira* = *directura + aria* mit *profeira* = **proferiat*, *meira* = *mereat*, *queira* = **quaereat*, *teira* = germ. *terĭ fem.* etc. gebunden. Auch sonstiges *á + i* ergibt *ei*: *ei* = *habeo* 110, 234, *sei* = *sapio* 252; Futur. 1. Sgl. *farei* 254, *tenrei* 264; 176 *prometrai* etc. — V. 219 steht *obrir* für *aperire* wie sonst prov., franz. etc. — Das nachtonige *a* in dem Proparoxytonon *Ródens* = *Rhódanus* 536 mit *e* für *a* versteht sich nach *homen* 251 aus *hominem*, oder nach dem anderwärts vorkommenden *orden*: *ordinem*. Vortonig erscheint *e* für *a* in *serrazinesca* von *saracenus + esca*.

2. Bet. *e* bleibt unverändert z. B. *cel* (*caelum*); *avez* (*habetis*) 34, *cręsca* (*cręscat*) 21. Über *ě + i* zu *ĕi* s. 1; vgl. noch *queir* (*quaero*) 245; *paupeira* für *pauperies* 102. Auch vortonig ergibt *ĕ + i*: *ei* in *sobeiran* 215 und *soteiran* 120 von *super* und *subter*, nach dem Vorbild **anteanus* aus *antea* (*ancians*) geformt. Bei *vas* aus *versus* machte sich die Aussprache des *r* geltend; *i* für vort. *e* in *diner* (*denarius*) 339 ist weitverbreitet.

3. Bet. *i* wird *ĕ*: *vedon* (*vident*) 381; *męsca* (*miscat*) 19, *franęesca* (*francisca*); ebenso vortonig in abgeleiteten Wörtern: *meselz* von *miser* 98, *Selvan* nach *silva* 210, *enfern* 309, *ęvirun* 57 nach *en* aus in 153, *deinted* (*dignitatem*) 365 nach *denh* (*dignus*). Gelehrt ist vermutlich das im Prov. vorherrschende *fidels* 107. Bei den Ableitungen aus *in* schwankt auch unser Text zwischen *e* und *i*, wie bei *in* selbst (*in* 57), *enz* 273, *intz* 580 etc., *dinz* 77, *intra* 141.

4. Bet. *ō* bleibt undiphthongiert z. B. *cor* (*cor*) 46 etc.; s. die reimende Str. 27. Vor Nasal mischt sich *ō* und *ō* im Reime, s. z. B. Str. 53 (*son*: *sōnun*, *polmun*: *pulmōnem*). Unbetont erscheint *o* als *e* in *obscura*: *escura* 432.

5. Bet. *ō* und *ū* sind *o*, vor Nasal ist häufig dafür *u* gesetzt: *vos* (*vos*) 169, *croz* (*crucem*) 43, *molt* (*multum*) 346; aber neben den einheitlich in *-ons* geschriebenen Reimen in Str. 3, *lairon*, *baron*, etc. *dragun*, *fellun* etc. in den Reimen der Strophe 53 und sonst: *forun* 60, *prendun* 204 etc.; ferner: *non nun* 475, 493; *lur* 424; *molt mult* 55, 349; *umbra* 62, *dunc* 195, oder *rumped* 567; *suspir* 221, *culvert* 373, auch *Diuclicians* 483 neben *Dioclicians* 152.

6. Langes *u* ist stets durch *u* wiedergegeben: *muz* (*mutus*) 445, *luz* (*lucem*) 444, *cura* (*cura*) 426 und reimt für sich (also = *u*); s. die Strophen 41—43.

7. Der Diphthong *au* bleibt unverändert, s. die Strophe 44 mit den Reimwörtern *laus* (*gaujz* 457), *fraus*, *aus* (*audis*); ferner *aunta* 538 etc.; auch vortonig z. B. *cauzir* (*kausjan*) 232, *auzel* etc.; aber *aut* wird *o* 450.

2. Konsonantismus.

8. *L* wird niemals *u*. Im Inlaut wie im Auslaut wird auch *ll* überwiegend festgehalten; doch erscheint neben *bella* 45, *Ella* 258 u. dgl. auch einmal *vilas* 92, und neben häufigerem *foll* 253, *fell* 293 u. dgl. sowohl *gel* wie *aqell* 67, 364. Das Flexions *-s* hinter *ll* ist *z* geworden, und lässt deshalb nur *l* zu: *nulz* 19, *belz* 76, *folz* 190; doch steht *llz* bei inklinierendem *illos*: *preza'llz* (*pretiat illos*) 190, neben *guer'ilz* (heilte die) 305 und selbst *clusa'ls* (*illos*). Verdoppelt ist *l* in *paraulla* 16, unterdrückt in *atretant* 86, *atretal* 542. Mouill. *l* wird niemals *lh*, zwischen Vokalen vielmehr *ll*, *ill* und im Auslaut *ill*, selten *il*, vor Flexions *-s* *il(z)* geschrieben, s. Str. 54, 55: *valla* (*valeat*), *malla* (*macula*), *batailla* (*battualia*); 499 *Mansella* (*Massilia*); Str. 27: *doill* (*doleo*), *oill* (*oculum*), *voil* (**voleo*) und *voill* 202; *soil* 264; *fill* 506 (vgl. *filla* 71); *filz* (*filius*), *oilz* (*oculos*) 286, *veilz* (*vetulus*) 118, *meilz* 232 (*melz* 151) etc. — Der Lautwert von *ll* ist daher teils *l* teils *ʎ*, und nur etymologisch erkennbar. Ein Schreibversehen scheint bei 378 *donzeill* (*dominicelli*) neben 228 *donzella* vorzuliegen. Mit *r* verbindet sich *l* ohne Vermittelung: *vol-ria* (Cond. von *voler*) 311 etc.

9. Ebenso steht selbst im Auslaut öfters geminiertes *r* (z. B. *ferr* = *ferrum* 358); doch wird *rr* inlautend auch vereinfacht (*marritz* 162 und *marid* 342); in *Mansella* 499 ist es vermutlich für *r* (*Marselha*) eingetreten; Mistral verzeichnet eine mittellat. Form *Mansella*, der ein mittellat. *mansella* aus *mansus* zur Seite steht.

10. Im Auslaut ist *m* fest, vgl. *om* (*homo*) 19, *enferm* 46, *nom* 72, ausser bei *rem* (235 *ren*) und *quomodo*, wofür *con* 8, *quon* 29 und *qo'll* 69, neben *cumma* 560, auftritt. Vor *s*, wie vor Konsonant im Inlaut

wird es auch durch *n* ersetzt; neben *fums* (fumus) 468, *elms* (Helm) erscheint 584 auch *estorns* (Sturm) 582; *cenbell* (*cymbellum) 543. Vor *n* wird es assimiliert: *Garonna* (Garumna) 37, *donna* (dom'na) 454.

11. Im Auslaut und ebenso vor flexivischem *s* ist *n* fest, s. die Reime in Strophe 1: *pin, fin, matin, vizin*: *Licin, Maximun* etc.; Strophe 5: *san, pagan, man, pan* etc.; Str. 6: *sazon, tron, canczon, bon*: *Salamon* etc.; Str. 3: *Aragons, Gascons, canczons, bons, sons* etc.; Str. 12: *pugans, mans, christians*: *Adrians, Dioclicians, Maximinians*. Vereinzelte Fälle, wo *n* in der Tonsilbe nicht geschrieben steht, sind *razo* 15, wo vielleicht nur der Abkürzungsstrich verblieben oder vergessen ist, und *res* 555 neben *ren* 235. Dagegen ist in tonloser Silbe *n* nicht fest, wie *eviron* 57 *e* neben *en* (= in) vor Konsonant 205, 344; 232, und die Elisionsfähigkeit des in den Auslaut getretenen *n* vor inklinierenden *ille*-Formen zeigen, z. B.: *cubergro'l* 48, *so'll* 46 (sunt), oder vor anderen Pronomina, vgl. *no'us* 160 (non + vos), *no'll* (non + li) 173 etc. Der Deutlichkeit halber wohl nur hält der Schreiber an *n* im Falle der Inklinatation eines *l* fest, z. B. bei *en'l* 417, *con'l* 392, *non'l* 183, oder des *n* (inde) in *Traciun'n* 525. — Dass geminiertes *n* im Auslaut vereinfacht war, zeigen der Reim von *ann* (annum) mit *gran* (grandem) 383 und Schreibungen wie *affan, engan, tiran* Str. 38 etc. an. Doch bewirkt das geminierte *n*, wie kompliziertes *n*, z. B. *enfernz* (infernum + s) 464, die Umwandlung des flexivischen *s* in *z*: z. B. in *senz* (Sinn) 79 neben *sen*, im Reim Str. 14 mit *Agen* (Aginnum) sowohl wie mit *ven* (vendit) etc., *enganz* 458 etc. Assimilationsprodukt ist *nn* inlautend in *annun* (von *anar*) 3. Pl. Pers. 516. Bei einem durch Vokalausfall zu *n* tretenden *m* und *r* finden Veränderungen nicht statt: vgl. 69 *honrad* 69, *anna* 393. Die Mouillierung des *n* wird, wie bei *l* (s. 8), durch Verdoppelung oder durch *inn*, im Auslaut durch *in*, nicht durch *nh* angezeigt: *ginnas* 304 (ingeniosus), *linnadg'* 6 (von lignum; aber 337 *legna* = ligna), *compannon* 561, *grennun* 566, *Basconn* 23; *Hespainna* 115, *seinner* (senior) 65; *soin* (frz. *soin*) 213.

12. Labiale *p, b, v, w*. Die Entwicklung ist die allgemeinprovenzalische. Für *-p- = b* vgl. *sebelliron* 12, *reprober* 331, *obra* 52; *cab* (caput) 121, *ab* (apud) 36; vor *s, t* wird *p* zu *i* in *ipse*: *eiss* 350, *neiss* 180, *caitiu* 410, fällt vor *t* bei Dreikonsonanz *setmana* 278, bleibt aber in *acaptad* 149; *corps* 307, *temps* 163; bei *paupres* 99 etc. schreiben *p* (neben *b*) auch andere Texte, ebenso umgekehrt *b* für *p* in *cambon* 556, das zu *campus* gehört; *sopin* 10 ist gelehrt. — Zu *b* ist nur anzumerken, dass es in *cambjar* (Text *cambiar*) 245, *cambjä* 284 laut, in *sotz* 121, *soteirans* 120 wie in *colums* (columbus) 360 gefallen und als *v* in *subinde*: *soen* 140 hinter *o* geschwunden ist; neben *adobbar*

steht *adobar* 505. — Eine altertümliche Schreibung bedeutet die Erhaltung von *v* vor flexivischem *s* in *cervs* (*cervos*) 8, und eine eigentümliche Darstellung von sekundärem *vu-*, statt *gu* in *agues* (*habuisset*), ist die Schreibung *gg*, z. B. *agges* 273 etc. — Das deutsche *w* ist dagegen stets *gu*: *guarded* 556, *guerra* 448, *aguait'* 137, *Guidbert* 442 etc.

13. Dentale *t*, *d*, *s*. Intervokales *t* ist regelmässig *d*: *podez* 327, *amplEDAD* 66 (gelehrt: *virginitad* 74 etc.), und bleibt *d*, auch wenn es in den Auslaut rückt: *pod* (*potest*) 50, *vengud* 132, *ciudad* 65 etc.; -*tr* ist noch -*dr*- in *pedrun* 550, sonst aber -*ir*-, z. B. in *lairon* 578, *renaire* 8, *pair'* 4, *nuiriz*, *preire* (*praebitor*, *Priester*) 441, etc. Im Auslaut hinter *n* stehend, ist es aufgegeben z. B. in *fosson* (*fuissent*) 45, *fujun* (*fugiunt*) 352, *son* (*sunt*) 46, *foron* (*fuerunt*) 53, auch *fan* (*faciunt*) 298, jedoch *fant* 52, beide Formen auch vor Vokalanlaut üblich. Das in den Auslaut gerückte *t* hinter *n* wird nur selten nicht gesetzt, vgl. die in -*ent* reimenden Strophen 26, 50, und *sent* (*sent-it*) 480, woneben zwar *pren* (*prehendit*) 480 etc. besteht, das aber seine Erklärung unter *d* findet. Doch bietet der sorgfältige Schreiber neben *tant* 235 *tan* 71, neben *quant* 317 *quan* 70. Et setzt er vor vokalischem Anlaut regelmässig 94 etc., *e* vor Anlautkonsonant 93 etc. Doppel -*t* ist vereinfacht: *batre* 218; *matin* 8. Für in den Auslaut getretenes *ti* setzt er *z*, z. B. *oz* (*otium*) 39, *neoz* (*negotium*) 191, *poz* (*putens*); ebenso im Inlaut: *sazon* 59, *razons* 26, *prezet* 86, *servizis* 88, oder, weil auch *c* vor *e i* (z. B. *cent* 256, *gencer* 77; *aucio* 392 etc.) bei ihm als Sibilant funktioniert, so kombiniert er *c* und *z*, um vor *a, o* den Zischlaut auszudrücken, zu *cz*, eine Verbindung, die anderen prov. Texten nicht geläufig ist, z. B. *canczon* (*cantionem*) 14, *planczon* 62, *leiczons* (*lectiones*) 30; *pecza* (*pièce*) 50 etc. In demselben Sinne gebraucht der Schreiber für -*ticum*, -*tica*: *dg* z. B. in *linnadg'* (**lignaticum*) 6 und *salvadgas* (*silvaticas*) 93. — Das intervokale -*d* bleibt *d* und wird nirgends *z*, z. B. *gaudir* 236, *veder* 294, *audid* 345, *audi* (1. Perf.) 1 etc.; auch vor *r* besteht es noch in *ridre* (*ridere*) 236, *considrar* 503, und *considro* 325, und neben *veirez* (2. Plur. fut. von *veder*) 200 steht *veidrez* 590. Im Auslaut oder in den Auslaut getreten, wird es gleichfalls geschrieben, vgl. *nud* 336, *ad* (vor Vokal) 217, (*a* vor Konsonant 3); daher muss *az can* 51 Schreibfehler sein, u. s. w. Im Reim mit *iu* steht *niu* (*nidum*), das Daude de Pradas in *iu*, wie in *i* reimen lassen kann. Hinter *n* stehend, in den Auslaut gerückt, wird *d* regellos gesetzt, vgl. *grand* 375, 379 und *gran* 383, *quand* 367 und *quan* (*quando*) 269, 324, und der Reim in Str. 38 zeigt es als verstummt, da dort *gran* (*grandem*), *taillan* (Gerund. von *taillar*), *flamejan* (Gerund. von *flamejar*) mit *affan*, *ann*, *tiran* gebunden werden;

ebenso *bran* Schwert, dessen Etymon daher *brand* lautet. Von *prendre* ergibt sich hiernach die 3. Sgl. Praes. *pren* 137 neben *prendun* 204, von *vendre*: *ven* 136 (im Reim), von *offendre*: *offen* 136; ferner *respon* 243, *en* (inde) 310 etc. — Das tonlose *s* wird, offenbar, um es von tönendem *s* (z. B. in *preison* 447 u. dgl.) zu unterscheiden durch doppeltes *s* ausgedrückt, sei es, dass es so schon im Latein. gegeben war (z. B. *passions* 446) oder auf Assimilation beruht (*assaz* = *adsatis* 80, *deissended* = *descendit*, Pf., 303). Auch im Auslaut wird es so bezeichnet, z. B.: *poiss* (1. Pers. von *poder*) 234, *poiss* (post) 432, 539 neben *pois* 443 und *pos* (nachdem) 443, *arss* (*arsus*) 589, *diss* (3. Perf.) 54, *naiss* (**nascit*) 55, *traiss* (*traxit*) 310, *neiss* (*ne ipse*) 181, *laiss* (*laxet*) 294; neben *pogguess* (*potuisset*) 498 auch *pogges* 504, neben *foss* 529 *fos* 574 etc. Verdoppelt wird auch anlaut. *s* im Falle der Proklise und Enklise z. B.: *de ssa mort* 90, *Czo-ss* (*ecce hoc + se*) 91. Im Inlaut ergibt *s + r*: *ir* z. B. in *trameiron* (*miserunt*) 129, *preiron* (**prenserunt*) 127. — Aus *s* wird *z* hinter Dentalen in denselben Fällen, in denen das flexivische *s* zu *z* übergeht, s. darüber u. Substantiv. Daher erscheint *z* oder *tz* in *sotz* (*subtus*) 1, *antz* (*ante + s*) 150, *dintz* (*de intus*) 396, *asaz* (*ad satis*) 54; *laz* (*latus*) 352 im Reim auf *z* etc., geschrieben *latz* 37 unter Reimen auf *z* Str. 4. Dass neben *granz* V. 21 etc. *aus* (*audis*) 459 im Reim auf *aus* besteht, erklärt sich daraus dass an *s* als Endung der 2. Sgl. Praes. Ind. festgehalten wurde. Für *sts* ist regelmässige Schreibung *stz*: *estz* (*istos*) 169, *fezestz* (*fecistis*) 170 etc. In *senz* (*sine*) 4, das auch andere Texte kennen, ist *z* lautlich nicht begründet.

14. Velare *c*, *qu*, *g*, *h*. Vor *a* verbleibt *c* velar und wird nicht palatalisiert, vgl. *can* (*canem*) 51, *castitad* 73. Die Schreibung *ch* für *c* vor *a* besteht nur in einigen Fällen, die die Palatalisierung nicht beweisen, in gelehrten Eigennamen, deren Orthographie beibehalten wird, wie *Machabeus* 467, *Isachar* 511 (vgl. *Archelaus* 467), in den Appellativen *rocha* (Fels) 354 und *clocher* (*clocca + avius*) 329, im Ortsnamen *Conchas* 435. Doch heisst heute das *Concas* in Rouergue *Conques* und mit etymologischem *qui que* vertauscht der Schreiber gewöhnlich *gi* und *qe*, *chi*, *che*, (s. folg. Seite 606), wonach für ihn *ch* gleichfalls *k* bedeutet. Zwischen Vokalen, ausser hinter *i*, wird *-c-* zu *g*, das auch im Auslaut und vor *s* beibehalten wird, vgl. *colged* (*collocavit*) 223, *noger* (*nocarius*) 337, *foger* (*focarium*) 335, *pregged* (*precavit*) 196; daher *fog* (*focum*) 337, sowie *jog-s* 440, *ceg-s* (*caecus*) 445, Schreibungen, die lehren, das *cs* z. B. in *seis* (*sex*) 445, u. dgl. früher zu *is* geworden ist, als der Vokal in der Nachtonsilbe ausfiel (*jocus jogus seis jogs* folgten aufeinander). In *mica*: *mija* 378, *peziar* (**petia +*

idjare, afrz. *peceier*) wurde -c-: j und ging in i auf. Auch *et* entwickelt keinen Zischlaut, sondern verbleibt bei *it*, z. B. *fait* 347, *faitz* 95, *coita* (Kampf) 186, *fraitura* 568, *aital* 300 (daneben *atal* 406), *noit* 432, *tuit* 513, *leit* 223, *jointura* 468; c im Auslaut wird i in *ni* (*nec*) 265 (oder fällt *ne* 213), *lai* (*illac*) 268, *czai* (*ecce hac*) 303, i (*hic*) 359. — Weder vor a, o noch vor e, i ist qu mehr als velare Tenuis, denn neben *quan* 70 steht *gant* 67, neben *quon* (*quomodo*) 29 *con* 141, *cuma* 99, neben *que* 18 *qe* 19 und *qi* 50 oder *q'* 153, 360 und für *aqist* 25 kann *achist* 414, für *aquesta* 65: *aqesta* 186, neben *aqel* 67: *uchell* 457, *achella* 413, *achil* 179 geschrieben werden. Auch die umgekehrte Schreibung *quors* (*cor*) 87 bezeugt den Lautwert von k bei qu. — Der aus c vor e, i erwachsene Sibilant erfährt die mehrfache Bezeichnung, die bei *tj* anzumerken war: *vizin* 12, *jazun* (*jaciunt*) 465, und so auslautend: *jaz* (*jacet*), *plaz* (*placet*), *faz* (*faciem*), die in Str. 7 mit *estaz* (*status*) u. s. w. reimen (vgl. noch Str. 35), dessen tonloser Klang auch *cz*, inlautend für *ci*, vor a o und ebenso anlautend geschrieben wird, vgl. *laczaz* (*laqueatus*) 584, *menaczan* (**minaciant*) 182, *placza* (*placeat*) 259, *facza* (*faciat*) 276, *menczonga* 397, *cuczon* (*cocio* = frz. *coquin*, cat. *cusson*, Rayn. *cossó*) 574; *czai* (*ecce hac*); *dolz* wird auch *dolcz* 18, 479 geschrieben. — Wo g erhalten bleibt, zeigen Fälle wie *pagan* 46, *alsberg* 583. Dass es im Auslaut c gleichwertig sei, wird durch Strophe 9 nicht erwiesen, wo *esmag* (von *smagan*) mit *brac* reimt, da βραγός das Etymon sein soll. In *signed* 196 ist die lat. Schreibung massgebend gewesen, da -gn- sonst als *nn* dargestellt wird in *linnadg'* (**lignaticum*) 6 oder durch *in*, *inn* in *lin-z* (*lignum*) 577, *reinn* (*regnum*) 513 oder *rein* 504. In anderen Fällen wird -g- zu i: *rei* (*regem*) 5 aber *fugir* 224; hinter i ist -g- geschwunden *castied* (*castigavit*) 173. Vor e, i hält die Schrift an etymologischem g fest, wie sie meist auch j beibehält, vgl. *gentz* 380; *jogs* 504, *judgadors* 473; *jetar* 504, aber *geted* 546. — Häufig ist noch die Setzung von lat. h: *hom* 265, *homen* 251, aber *om* 220; *honors* 85, *honrad* 69 aber selbst hinter Vokal *onrad* 75; stets *ag* (*habuit*) 43 und *a* (*habet*) 70, etymologisch unbegründet steht h in *hanc* 416 neben *ancs* 372.

15. Über das Schwanken in der Geminatio der Konsonanten und den Sinn von doppelter Konsonanz ist das Nötige bei den einzelnen Lauten mitgeteilt worden. Die Anpassung von Auslautkonsonanten tonloser Wörter an den Anlaut des folgenden Wortes z. B. *em preison* 447) ist nicht durchgeführt, bei *per* (vgl. *perl* 208 *perls* 33⁹⁾) unterlassen. — Aphärese bei Hiat ist selten, vgl. *tro* = *entro* 3, aber *la entro* 209, *profeira ncens* (*incensum*), *lan pes* 386 (*in pedes*), bei

s imp. üblich, vgl. *la spina* 56, *umbra streins* 62. Hiat bei vokalischem Auslaut und Anlaut ist zwar öfter getilgt, z. B. *pair' al* 5, *linnadg' al* 6, *doz' anz* 80; aber neben *segl' onrad* 75 besteht *segle a* 85, *le o* 376, *sa ost* 507, *sa obreira* 106, *aqo un* 212, *la entro al* 209, *la ant* 227 etc. Über weitere Fälle von Ab- und Ausstossung von Vokalen in tonlosen Silben s. unter „Flexivische Formen: Artikel, Pronomen und Verbum“. — Von besonderem Interesse ist die Schreibung bei vier synkopierten Wörtern, die nicht anderwärts noch belegte Lautstufen darstellen, d. s. episcopatum: *biscbad* 427 (prov. sonst *evescat*-, Rayn. *bisbat* bei Guillem v. Berg., *bistbat* im Cod. Justin., bei Mistral *ebescat* Rouergue); judicatores: *judgadors* 473 gewöhnlich *jutjadors*; vgl. jedoch Levy *jutgador*); fugitivi: *fugdiu* 412 (sonst *fuidiu*, nur in der Bedaübersetzung auch *fugdiva*) und *Guidbert* 442 (dtsh. Widbert). Die Schreibung *biscbad* mit *c* ist älter als die des Cod. Just., wo bereits *c* verändert und assimiliert ist; sie ist Durchgangsform sowohl für altprov. *bisbat*, wie für *ebescat* in Rouergue, und zeigt, dass episcopatum auf prov. Boden der Reihe nach die Stufen *ebescobadu ebescbad'* durchlief, *scb* also eine einst im Süden sprechbare Dreikonsonanz war. Ebenso wurden in judicatores die Tenuis durch die umgebenden Vokale zunächst zu tönenden Medien (*judigadores*); dann erfolgte Ausfall des vor- und nachtonigen Vokals (*judgadors*), wonach die sonstige Schreibung *jutgador* (neben *iutgador*) nur eine Anpassung an *selvatge*, *salvatje*, *salvaga* ist; *g* vor *a* hat velare Bedeutung in allen Worten des Fidestextes, wo es auftritt. Dasselbe gilt von *g* vor Konsonant in *fugdiu* um so mehr, als diese Form noch durch die Bedaübersetzung des 13. Jahrh. bezeugt wird, neben der zurzeit *fuidiu* besteht (s. Rayn.). Sie ist ebenso halbgelehrt, wie es das altfrz. *fuitiu* und *fuitif* mit seinem *-t* (hinter ursprünglichem *g*) ist, (das man freilich aus *fuite*, vgl. *hâtif* zu *hâte* ableiten kann), wie *fugir* im Prov. selbst, das sein *g* ebenso hätte aufgeben sollen, wie *reina* (regina) etc. oder *cuided* (cogitavit) getan haben, aber es wie die anderen halbgelehrten prov. Verba *regir* (regere), *legir* (legere) fortführt. Folglich ist *g't* zu *gd* im Fidestext angeglichen worden. *Guidbert* endlich, dessen Grundwort der Schreiber selbstverständlich nicht kennen konnte, erweist sich altertümlich durch die Bewahrung des *d* vor *b*, der man, neben *t*, in Urkunden des 11. Jahrh. aus dem Süden noch oft begegnet. — Ungewöhnliche Epithese von *t* zeigt der Name *Agent* 35 (Aginnum); doch gibt der Reim in Str. 14, wo *Agen* geschrieben und mit *sen* (Sinn) und Wörtern auf *end-* gebunden wird, kund, dass hier ein Schreibversehen vorliegt. Dagegen entspricht dem vor *e* stehenden *Arabid* bei Rayn. verzeichnetes *Arabit* neben *Arabi*; der lat. Singular *Arabia* konnte auf die *t*-Form hinführen.

B. Die flexivischen Formen.

I. Der Artikel.

1. Der bestimmte Artikel.

a) in voller Form vor Konsonant:

Sgl. Msk. lo 65	del 5, 327, dell 248,	al 5	lo 214, 205	Pl. li 60	dels 40 dels 476	als 377 als 424	los 78, 195
" fem. la 56	—	—	la 3	—	—	—	las 59

b) apostrophiert vor Vok.

Sgl. Msk. l 49	—	—	l 49	l 393	—
" Fem. l 324	dela 278; della 374	l 326	—	—	—

c) inklin. hinter Vok. vor Konsonant:

Sgl. Msk. l 8	l 166	Pl. l 204	l 305; l 305; l 305, 7.
" Fem. l 29; l 45	—	l 46	—

d) inklin. hinter n, r:

Sgl. Msk. —	l 392, 174	" l 493, 352	l 3 462
" Fem. —	—	—	—

Von den im Prov. noch erscheinenden Schlusskonsonanten ist vor inklinierendem *l*, *lz* regelmässig *d* (*al* = *ad lo* 6 oder *a'll* 549) und *t* (*e'l*, *e'ls* = *et lo*, *los*) und ebenso in *o'll* (*o* = *aut* + *lo*) unterdrückt, während neben *co'll* 217 auch *con'l* 392, neben *e'll* 296, *e'lz* 144 *e'ls* 11 auch *en'l* 417 begegnet, und zwar *so'll* (*son* + *li*) 46 auftritt, bei anderen 3. Pluralis aber, offenbar der Deutlichkeit wegen, das ausl. *n* beibehalten wird, s. z. B. *Manderun'lz portz* 462 (352 etc.), wenn auch nicht immer, vgl. 7 *meiro ls saintz*. Auch an *per'l* 174, *per'ls* 329 hält die Schrift fest.

2. Der unbestimmte Artikel

erscheint im Nom. Sgl. Msk. als *uns* 153, im Kas. obl. Msk. als *un* 206 im Sgl. und als *uns* 138 im Pl.; der Nom. Sgl. Fem. lautet *una* 152, der Obl. *una* 190.

II. Das Substantiv und Adjektiv

wird vollkommen regelmässig in den Genera, Numeri und Kasus flektiert. Den Msk. ohne *s* im lat. Nominativ fehlt es auch hier noch, vgl. *bar* (Reim) 500, *seinner* 65 (und Vokativ 201); dagegen erhalten es durchweg die Nominative des Sgl. der Abstrakta 3. lat. Deklination wie *gentz* 38, *canczons* 25, *colors* 478, *olors* 479 (481 ist *s* in *vigor* zu setzen vergessen, wie der reine Reim der Strophe ergibt). Der Vokativ von *Deus* lautet *Deus* 84, von *dominus* der Nom. *Donz* 301; dagegen ist der Vokativ *Don* 148. — Das flexivische *s* wird zu *z* regelmässig hinter *t*: *totz* 163, *mortz* 169 und mit *t* auch zu *z* vereinigt: *auniz* (Pt. von *aunir*), *marriz* (von *marrir*) mit dem Lautwert *ts*, wie der Reim in der Strophe 17 zeigt, die jene Wörter mit *cerviz* (*cervicem*) *raiz* (*radi-*

cem) etc. bindet; ferner hinter *d*: *drudz* 321, *granz* 21, aber *pros* 21, wofür mithin nicht **prod* ohne weiteres als Grundlage anzusehen ist, wenn es auch V. 184 selbst erscheint. Hinter *nn* steht *z*: *anz* (annos) 80, *senz* (Sinn) 79; *mn*: *Donz*; ebenso hinter mouill. *n*: *linz* (lignum) 163 etc., aber nicht hinter einfachem *n* (vgl. *razons* 26 etc.); ferner *z* hinter *ll*: *folz* (follis) 259, *belz* (bellus) 76, auch *alz* 142 (ad illos) etc., aber neben *als* (377); hinter mouill. *l*: *oilz* 78 (oculos); hinter *j*: *gaujz* (gaudium) 142, also hinter *t*, *d* und komplizierter dentaler Liquida. Auffällig ist *z* hinter zu *i* gewordenem *c* in *reiz* (rex reges) 54, 113, 114, 587, neben *mendix* (mendicus) 283. Dem *Dacianz* 466 stehen die Reime *Dacians* (:ans) Str. 15 und *Dacian* (:an) Str. 22 entgegen.

Das *s* und *z* in gleicher Weise verwendende Adjektiv ist ohne analogisierte Femininformen bei den zwei- und eingeschlechtigen lat. Adjektiven. Analogisiert werden auch die Kasusformen nicht (vgl. 525 *lo fell Judeus* und 482 *Maximians fo fell*) und der Text schreibt das Femininum von *salvadge*: *salvadgas* 93.

III. Das Pronomen.

1. Das Personalpronomen.

a) in voller Form, betont und unbetont:

1. Pers. Sgl. Nom. <i>eu</i> 492	Obl. <i>me</i> 259, <i>mi</i> 202, 264	—	mit Präp. <i>mi</i> 325
Pl. —	<i>nos</i> 163	—	—
2. Pers. Sgl. Nom. <i>tu</i> 203	—	—	—
Pl. <i>vos</i> 169	<i>vos</i> 256	—	—
Reflex.	<i>se</i> 102	—	<i>si</i> 319, <i>se</i> 227, <i>es</i> 304
3. Pers. Sgl. Msk. Nom. <i>el</i> 439	<i>lo</i> 105, <i>lui</i> 502, <i>luí</i> <i>li</i> 87	—	<i>lui</i> 322, <i>luí</i> 348,
	[347		{ <i>luí</i> 234
Fem. <i>ella</i> 230, <i>elle</i>	<i>la</i> 174	<i>li</i> 108	<i>ella</i> 439, <i>lei</i> 162,
172, <i>eli</i> 105, <i>lle</i> 339, <i>lli</i> 212, 502			{ <i>leis</i> 444
Pl. Msk. <i>eli</i> 581	<i>los</i> 350	<i>lur</i> 270	—
Fem. —	—	—	—

b) apostrophiert vor Vok.:

1. Pers. Sgl. Msk.	Obl. <i>m'</i> vor <i>ab</i> 264	Dat. <i>m'(o)</i> 200
2. Pers. Sgl.	—	—
Reflex.	<i>s'(ab)</i> 100	<i>s'(i)</i> 375
3. Pers. Sgl. Msk.	<i>l'(en)</i> 480, <i>ll'(a)</i> 69	<i>l'(a)</i> 70
Fem.	<i>l'(audi)</i> 27	—

c) inklin. hinter Vok. vor Kons. oder Vok.

1. Pers. Sgl.	Obl. <i>(no)·m</i> 363	Dat. <i>(ara)·m</i> 198	Pl. <i>(que)·ns</i> 162
2. Pers. Sgl.	<i>(ara)·t</i> 453	—	<i>(que)·us</i> 562
Reflex.	<i>(aquo)·ss</i> 96, <i>(ella)·s</i> 183	<i>(plora)·s</i> 342	
3. Pers. Sgl. Msk.	<i>(ve)·ll</i> 132, <i>(guida)·l</i> 32	<i>(gratiglia)·ll</i> 334, <i>(ella)·l</i>	<i>(consi)·ls</i> 569,
		[258, <i>(la)·lla</i> 205	{ <i>(clusa)·ls</i> 9
Fem.	—	<i>(fa)·ll</i> 357, <i>(no)·ll</i> 173,	
		<i>(terra)·l</i> 406	

Bei Inklinatlon von *l* *ls* an *non* wechselt die Schreibung wie beim Artikel: neben *non·l* 182 besteht *no·ll* 173 und *no·ls* 12, und altes

doppeltes *l* erscheint zwischen Vokalen: *quo lla* (quomodo illam habet 69) wie hinter Vokal und vor Konsonant: *Si ll mog* (si illi movit 249 oder *Ve ll vos* (vide illum vos 132). Das konjunktive Pronomen geht der Prädikatsform voraus: 392, 174, 555 etc. im Satzinnern oder folgt ihm: 117, 218, 223, 462 etc. Inde erscheint als *en* hinter Konsonant 21, als *ne* zwischen Konsonanten 170, vor Vokal und hinter Vokal als *n*, z. B. *n'aduzed* 174, *Ararn* 120 und *non* 319, wofür auch *non'n* geschrieben wird, der Deutlichkeit wegen, 291, 317.

2. Das Possessivpronomen.

1. Pers. Einheitspron.	Obl.		Obl.		Fem.
Adj. Sgl. Nom. Mak. —	mon 268; Fem. —	Pl. Nom. —	—	Mehrh. Sgl. Mak. nostre 31	nostra 251
Subst.	—	meu 258; —	—	—	—
2. Pers.					
Adj.	—	—	—	—	vostre 621 nostra 275
Subst.	—	—	lei 250	leus 190	—
3. Pers.					
Adj.	soe 116	son 340, sa 103, sun 481; sua 90	—	soe 94	unveränderlich lor 479 lor 12 etc.
Subst.	seus 88	seun 187 sua 188	seus 310	—	—

3. Das Demonstrativpronomen.

a) Iste, ecce iste, eccum iste:

	Sgl. Mak. Nom. Obl.	Fem.	Pl. Mak. Nom. —	Obl.	Fem.
Iste:	est 31, 'st 261 est 22	esta, 'sta	—	esta 455	estas 30
Ecce iste:	—	—	cest 460, cist 477	—	—
Eccum iste:	—	aqest 62	aquesta 65, aqesta 186	aqests 469, ach- [ests 578	—

b) ecce elle, eccum ille.

Ecce ille:	cell 499, cel 7	cell 37	—	cill 511	—
Eccum illa:	aqell 364	aqell aqel 18, 67	aquella aqell' 357, 240	achil 179	aquela aqela 330, [518

c) hoc, ecce hoc, eccum hoc: o 29; czo 13; aqo 212; dazu aequē + czo: aiczo 156. Ferner eccum + hic: aqi achi 194, 38; ecce + hic aici 459. — ecce + hac: czai 175.

Auffällige weibliche Formen im Nom. Sgl. sind: *est* (nostra gentz) 159, *aquist* 25, 161; *cizt* 477 meint wohl *cist*, Nom. Pl.

4. Relativpronomen.

Die Formen im Nom. sind sowohl *que* vor Kons. oder Vokal 77, 30, wie *qi* 197 und *qe* 364 oder apostrophiert *q'* 196; *qued* vor Vokal 175 hat neutralen Sinn; *cui* ist 353 Dativ, 128. 330 Akk. auf Personen bezogen, oder mit Präpositionen verbunden 63, 264.

Qualis lautet im Nom. Sgl. Fem. *quals*, Obliq. *qual*, im Pl. *a quals* 179.

5. Von Indefiniten

genügt es anzuführen: *quegs* N. Sgl. 579, *unsquegs* 49; *queg* Obl. S. 572, *unqueg* 588, *unqeg* 278.

IV. Das Verbum.

1. Die Hilfsverba *esse* und *habere*.

- Es* 106. Ind. Präs. *son* 1, *es* (3) 14 oder *'s* 109, *estz* (2. Pl.) 169, *son* (3. Pl.) 342 *sun* 348 *sunt* (571); *so'* 46; Konj. *sias* (2) 293; *sia* (3) 450.
 „ Impf. *era* (3) 112; *eran* (3) 396; Konj. *foss* (3) 360; *fosson* (3) 45; Cond. *fora* (3) 476.
 „ Perf. *fo* (3) 4; *foron* (3) 484 *forum* 60. — Fut. *er* (3) 288.
Aver 247. „ Präs. *ei* 110, *a* (3) 70, *avez* (2. Pl.) 34, *an* (3. Pl.) 385 (im Reim) *aun* 256; Konj. *aja* (3) 165, *ajam* (1. Pl.) 345.
 „ Perf. *ag* (2) 43. — Fut. *aurez* (2. Pl.) 240. — Conj. Impf. *agges* (3) 80, *aggestz* (2) 149.

2. Erste schwache Konjugation (in *-ar*).

Inf. *mandar* 507. Ger. *taillan*. Pl. Praet. *donad*.

Ind. Praes. <i>am</i> (1) 260 <i>considero</i> 325 <i>intra</i> (3) 141	<i>pag'</i> 498 <i>cantam</i> (1 Pl.) 63 <i>cantas</i> (2) 83 <i>lecan</i> (3) 386
Impf.	<i>ploravan</i> 408
Perf. <i>amei</i> 326	<i>laissed</i> 99 <i>prosel</i> 86
Fut. <i>pregarei</i> 275	<i>lavesta</i> 269 <i>menero'</i> 111
Cond.	<i>comprares</i> 331
Conj. Präs. <i>amir</i> (1) 233 <i>ajus</i> (2) 453 <i>don</i> 538, <i>pag</i> 90	<i>cujes</i> 105
Impf.	<i>colgges</i> 429

Von *anar* sind belegt *va* (3. Sgl. Pr.) 507, *annun* (3. Pl. Pr.), *an* (3. Sgl. Conj.) 507, *va* (Imp.) 208;
 von *dar*: *ded* (3. Pf.) 578, *dess* (3. Impf. Conj.) 475;
 von *estar* 162: *esta sta* (3. Pf.) 120, 354, *esteron* (3. Pl. Pers.) 39.

Zweite schwache Konjugation (in *-re* und *-sser*).

Inf. *segre* 256. Pl. Praet. *perdud* 332 *batuz* etc. Str. 36.

Ind. Praes. *cred.* (1) 246, *perd* (3) 247, *irasc* 285, *naiss* 55, *pen* 138; *lijun* (3. Pl.) 436.

Perf. *attended* (3) 108.

Conj. Praes. *credaz* (2. Pl.) 363.

Dritte schwache Konjugation (in *-ir*. Inchoativformen fehlen).

Inf. *gaudir* 236, *legir* 27. Pl. Praet. *audid* 345, *gavis* 393 (*gavisus*) oder *gavis*?

Ind. Praes. *au* (1) 244; *aus* (2) 459, *mentz* 293; *au* (3) 244, *ment* 258, *eiss* 586; *ligez* (2. Pl.) 83; *audun* (3. Pl.) 141, *morun* 533.

Perf. *audi* (1) 326; *consenti* (3) 472; *audistz* (2. Pl.) 2; *sebelliron* (3. Pl.) 12.

Fut. *audirez* (2. Pl.) 69.

Konj. Praes. *asailla* (3) 579; *aujatz* (2) 248, *aujaz* 365.

3. Starke Konjugation.

a) In *i*: *far* 171, *faire* 253; Gerund. *fazen* 134; Ind. Praes. *faz* (1) 175, *fa* (3) 222, *faiz* (2. Pl.) 281, *fan* (3. Pl.) 298, *fant* 52; Perf. *fez* (3) 219, *fezestz* (2. Pl.) 271, *feiron* (3) 406; Fut. *farei* (1) 254; *farez* (2. Pl.) 198. — Kond. *farian* (3. Pl.) 581; Konj. Praes. *facza* (3) 276.

Veder 294; Gerund. *vedent* 545; Ind. Praes. *vedon* (3. Pl.) 381; Perf. *vi* (3) 355; Fut. *veidrez* (2. Pl.) 590, *veirez* 200; Kond. *viraz* (2. Pl.) 534; Konj. Praes. *veda* (3) 405.

b) In *si*: (Occidere) Pt. Praet. *aucis* 112, 392; Ind. Perf. *aucid* (3) 138, 468, *aucidrun* (3. Pl.) 308; Konj. Praes. *aucidan* (3. Pl.) 474. — (Claudere) Ind. Praes. *clau* (3. Spl.) 56. — *Dir* 233, *dizer* 110, 454; Ind. Praes. *dig* (1) 397, *diz* (3) 159, *dizez* (2. Pl.) 200, *dizon* (3. Pl.) 385, *dizun* 180; Perf. *dissist* (2) 199, *diss* (3) 54; Imper. *dizez* (2. Pl.) 175. — (Ducere) Ind. Praes. *duz* (3) 438, *aduz* 365; Perf. *aduiß* (3) 523; Imper. *uduced* (2. Pl.) 174. — (Offendere) Ind. Praes. *offen* (3) 257. — (Remanere) Ind. Perf. *rcmas* (3) 391. — (Mittere) Ind. Praes. *met* (3) 58; Perf. *mes* (3) 91, *trames* 172, *mesetz* (2. Pl.) 270, *trameiron* (3. Pl.) 477, *meiro* 7; Fut. *prometrei* (1) 176. — (Prehendere) Part. Praes. *prendent* 540; Ind. Praes. *pren* (3) 208, *prendun* (3. Pl.) 514; Perf. *apris* (1) 400, *mespris* 398, *pres* (3) 257; *preiron* (3. Pl.) 127; Konj. Praes. *prenda* (3) 261. — (Quaerere) Ind. Praes. *queir* (1) 245; Ind. Perf. *requis* (3) 399; Konj. Praes. *queira* (3) 104. — *ridre* Inf. 236. — (Erigere) Ind. Perf. *ers* (3) 118, *erzon* (3. Pl.) 143. — (Respondere) Ind. Praes. *respon* (3) 243. — (Sedere) Pt. Praet. *assis* 396. — (Stringere) Ind. Perf. *streins* (3) 62. — (Destringere) Konj. Praes. *destrenga* (3) 131. — (Destruere) Ind. Perf. *destruiss* (3) 309. — (Extorquere) Ind. Perf. *estort* (3) 474. — (Trahere) Ind. Praes. *trag* (1) 471; Perf. *traisson* (3. Plur.) 434.

c) In *ui*: (Colere) Ind. Perf. *colgrun* 250. — (Cooperire) Ind. Perf. *cuberg* (3) 368, *cubergro* (3. Pl.) 48. — (Crescere) Part. Praes. *creguz* 367; Ind. Praes. *creiss* (3) 481; Perf. *creg* (3) 536; Konj. Praes. *cresca* (3) 21. — (Currere) Part. Praes. *corrent* 536; Ind. Praes. *corr* (3) 37, *corron* (3. Pl.) 47. — (Debere) Ind. Praes. *deu* (3) 548, *devon* (3. Pl.) 216, Kond. *degra* (3), *degraz* (2. Pl.) 456. —

(Dolere) Ind. Praes. *doill* (1) 263. — (Proferre sufferre) Ind. Praes. *profer* (3) 330 *sofer* 423; Perf. *proferg* (3) 49; Kond. *sofergra* (3) 383; Konj. Praes. *profeira* (3) 108, 210. — (Jacere) Ind. Praes. *jaz* (3) 357, *jazun* (3. Pl.) 465 *jazon* 11; Perf. *jag* (3) 88. — (Merere) Konj. Praes. *meira* (3) 105. — (Movere) Ind. Perf. *mog* (3) 221. — (Cognoscere) Ind. Perf. *conog* (3) 310, *desconnogron* (3. Pl.) 61. — (Olere) Ind. Praes. *ol* (3) 415. — (Parere) Ind. Praes. *par* (3) 417; Konj. Praes. *paresca* (3) 22. — (Placere) Ind. Praes. *plaz* (3) 30; Perf. *plag* (3) 88; Konj. Praes. *placza* (3) 259. — (Implere) Ind. Praes. *imple* (3) 351. — (Posse) Inf. *poder* 475; Ind. Praes. *poiss* (1) 234, *pod* (3) 50, *po* 247, *podez* (2. Pl.) 327; Perf. *pog* (3) 223; Konj. Impf. *pogguess* (3) 498. — (Sapere) Ind. Praes. *sab* (3) 550, *sabem* (1. Pl.) 135, *sabon* (3. Pl.) 25; Perf. *saub* (3) 230. — (Tenere) Part. Praet. *teguz* 372; Ind. Praes. *ten* (3) 183, *tenun* (3. Pl.) 518; Perf. *teg* (3) 215; *tegrun* (3. Pl.) 488. — (Tollere) Ind. Perf. *tolg* (3) 545; Konj. Praes. *tolla* (3) 160. — (Valere) Ind. Praes. *valez* (2. Pl.) 198; Kond. *valgra* (3) 272; Konj. Praes. *valla* (3) 577. — *Venir* Inf. 333; Part. Praet. *vengud* 132, *vengutz* 364; Ind. Praes. *ven* (3) 136; Perf. *veng* (3) 359; *vengron* (3. Pl.) 512 *vengrun* 509; Fut. *venra* (3) 19. — (Velle) Ind. Praes. *voill* (1) 228 *voil* 226, *vols* (2) 229, *vol* (3) 222, *volez* (2. Pl.) 253; Perf. *volg* (3) 106, *volrun* (3. Pl.) 456; Kond. *volriu* (1) 311.

II.

Alter des Textes.

Da die Hs. ans Ende des 11. Jahrhs. gesetzt wird, oder spätestens im Anfang des 12. Jahrhs. hergestellt gilt, kommen für die Altersbestimmung lediglich die ältesten lehrhaften prov. Dichtungen und Prosaschriften in Betracht. Die Boethiusdichtung zeigt sich nur in einer Schreibung älteren Datums, in *eps*, Fides *eiss*, lat. *ipsi*, das auch die altfrz. Passion des 10. Jahrhs. ebenso wie *red* (*reddit*) noch schreibt, und älter im Wortschatz in *esmes* (*ipsimus*), *ta* (*tam*), *gaigre* (= frz. *guère*). Sonst ist aber die Sprache des Boethiusgedichtes mundartlich verschieden und in Formen, wie z. B. *tan* (*tantum*), *quan* (*quantum*), *ome* (*hominem*) etc., dem Lateinischen bereits ferner gerückt, als die Fideslegende. Von den auch in Bartschs Chrestomathie mitgeteilten alten geistlichen Gedichten haben jüngere Schreibung das „Noël“, wo *bo* für *bon*, *fiet* für *fidelis*, *laisat*, 2 Pl., begegnet. Das „Gebet an die Jungfrau Maria“ bietet *preia* für **praecat*, *creet* für prov. *credet* und zeigt die Vokalisierung des *l* (*queu* = *quel*); die „Confession“ schreibt *fes* für *fez*, *doz* für *dolz*, *fasas* für *fazas*; die „Stephanusepistel“

senhors, lesson, sant, escoutats u. s. w. Von den Prosawerken reduziert „das Johannesevangelium“ *z* auf *s* (*fills*) oder auf *t* (*seret*), vokalisiert den Dativartikel *al* zu *au*, *el* (*en lo*) zu *eu* u. s. w. Die „Limousinischen Predigten“ haben *auzir* für *audir* und geben auslaut. *n* auf (*naisso* : *naisson*). Der „Codi“, zwischen 1134 und 1149 gesetzt, bei Suchier, *Die Hss. der Castillianischen Übersetzung des Codi*, Halle 1900, Faksimile nach Hs. Paris, Bibl. de l'Université 632, Ende 12. Jahrh.) bietet für *homens* der Fideslegende schon *homes*, *sobres* st. *sobre*, gegenüber *cervs* : *sers* (*servus*), *autre* neben *altre*. Mithin stellt die Schreibung der Fideslegende mindestens den zweitältesten Text in südfranzösischer Sprache dar. Man hat sie schon lange ca. 1080 angesetzt.

III.

Die Mundart und Heimat.

Zur Bestimmung ihrer Mundart sind zunächst, neben den erwähnten Texten, einige Urkunden des 12. Jahrh. und das heutige Provenzalisch in denjenigen Gebieten des südlichen Frankreichs heranzuziehen, in denen der Fideskultus in besonderem Masse im Mittelalter entwickelt war, d. i. das Gebiet ihres Geburts- und Begräbnisortes, Agen (Agenais, Dép. Lot-et-Garonne), und das um Conques (Rourogue, Dép. Aveyron) wohin ihr Leichnam entführt wurde und ihre Wunder besonders tiefgreifende Wirkungen hervorriefen, sodass man Grund hatte, dort auch literarisch ihren Ruhm zu verherrlichen. Die erwähnten prov. literarischen Denkmäler erweisen sich sämtlich als mundartlich verschieden von der Fideslegende. Der Boethius darin, dass er auslaut. *n* fallen lässt (*preiso, fello, sermo* etc.), inlaut. *-d-* aufgibt (*creessen*) oder durch *v* ersetzt (*auvent* = *audiendo*), in der 3. Pl. des Verbums *-en* eintreten lässt (*creessen, mesdren, aurién* etc.), und *nd* : *nt* gleichsetzt (z. B. reimen *grant* : *semblant*). „Noël“ entwickelt *ca* zu *ch* (*chab, chal, chastitat*), wie die Schreibung *jan* (*cantus*) deutlich zu erkennen gibt (s. noch S. 17). Das „Mariengebet“ stimmt zur Fideslegende in der Darstellung des *et* als *it* (*fruit, tuit*), gibt aber inlaut. *-d-* (*creet*) ebenfalls auf (s. S. 613). Die „Confession“ gebraucht zwar ebenfalls noch *ret* (ohne *n*) = *reddit*, *ei* = *habeo*, *sei* = *sapio*, aber lässt für das im Inlaut gefallene *-d-* in *audire* hiattilgendes *-v-* eintreten (*hauvir*) und setzt im Reim *-nd* : *nt* gleich (*prent, soent* : *talent* etc.). In der „Stephanus-epistel“ scheint *n* (*don, fon*, aber *raso, so*) beweglich zu sein und *et* wird zu *ch* (*fachs*), *audiatis* wird *aujatz*, *audita* : *aujida*. Das „Gebet“ bei Rayn, Choix, II, 137 besteht in einer Strophe in der *razo-s* etc. mit *nos* etc. reimt. Das „Johannesevangelium“ gibt *-n* auf (*re*:

venit), setzt für *et:ch* (*facha*), für *ca:ch* (*chausas, chap*); die Mundart gilt als waldensisch. Die „Limousiner Predigten“ haben ebenso zwar *fruit, leit*, aber *charn, chap, richa* und *auzir*, und der „Codi“, als dessen Mundart die von Arles vermutet wird, schreibt zwar *causa, cavaillairia*, aber auch *autre* neben *altre* (s. o.) und *maisos* für *maisons*. In der „Passion Christi“ trifft man zwar südfrz. *carn, canten* etc. *audid* etc. an, aber auch der Fideslegende widersprechendes *dizen, eren, mesdren, ven* und *ve* u. a.

Einige Urkunden noch des 12. Jahrh. aus Agen sind gedruckt in den „Archives municipales d'Agen. Chartes“, première série 1189—1328, p. p. Magen et Tholin (Villeneuve-sur-Lot, 1876). Die in provenz. Sprache abgefassten Urkunden darunter stimmen in wesentlichen Punkten ebenfalls nicht zur Sprachform der Fideslegende, so dass auch Agen sogar als Heimat derselben ausgeschlossen wird. Die älteste prov. Urkunde aus Agen, von 1196—1197 l. c. (l. c. S. 2), bietet zwar übereinstimmend mit dem älteren literarischen Text: *causa, carta, cada* u. s. w.; *far* und *fait, dreit*, daneben aber: *dregs, altre*, daneben *autre*; *candeleira* u. dgl.; ferner ist auch der Schwund des auslaut. *n* eingetreten: *devo, tenguesso* u. s. w., Umbildung von *cz, z* zu *s* in *faso, fasa, fils*; die Schreibung von mouill. *n*: *ihn* z. B. *seihnor* (oder *seinor*) u. dgl. Dabei könnte es sich freilich z. T. um jüngere, aus der Fidesprache entwickelbare Sprachform, in einigen Punkten um Mundartmischung handeln. Ebenso liest man zwar in einer Urkunde des Bischofs von Agen von 1212 (l. c. S. 16) in Übereinstimmung mit dem Fidestext *diners, carta, tuit* u. dgl.; jedoch mit Schwund des *n*: *seu, razo*, und wie im Boethius *colen* (*volunt*) sowie *donen*; *seihnor* u. dgl. Und ebenso stellt die Sprache von Agen, wie sie der Erneuerer südfrz. Dichtung im 19. Jahrh., Jacq. Jasmin aus Agen, handhabt, nicht eine Fortsetzung der in der Fideslegende eingeschlagenen Richtung der Lautentwicklung dar, wenn noch alte Wortform bei ihm begegnet wie in *cantà* (*cantar*), *candèlo, cadena* (*catena*), *fet* (*factum*), *lièy* (*lectum*), *lèy* (*lac*), *co*, (*cor*), *nion* (*nidum*), Future wie *farey, attendrey* etc., wozu aber doch auch jüngere Erscheinungen treten, wie zu *fa:fay*, zu *bèn* (*venit*), *soun* (*suum*): *matì, camì*, oder vokalisiertes *l*: *abriou* (*aprilem*), *quaouqu'un* (*qualq'un*). Vgl. die ähnlichen Formen in den Erzählungen im Volkston aus Cambes in Agenais, mitgeteilt in der *Revue des lang. roman.* 1890, S. 565 ff. Auch die Wortgestalt, die in einem Ort des Arrondissements Agen, Layrac (südlich von Agen), Gilliérons und Edmonds „Atlas linguistique“ auf verschiedenen Blättern verzeichnet, lässt sich in Einklang mit den Formen des Fidesgedichtes unter den Gesichtspunkten der Lautentwicklung und Mundartmischung bringen; vgl. zu undiphthongiertem *ö*

die Karte Nr. 306 *cor*, *c = c* Nr. 221 *cadena*, *ct = it*, *dreit* Nr. 423, Erhaltung von ausl. *l* Nr. 252 *castel*, und *n* Nr. 772 *linum*, Nr. 796 *manum*. Allerdings kann aber von der Einheitlichkeit der Mundart, die der Fidestext vor Augen führt, auch bei diesen Zeugnissen der linguistischen Karten keine Rede sein.

Jedoch nicht nur die Sprache von Agen, sondern auch die des von Agen räumlich erheblich entfernten Conques in der Rouergue zeigt in mittelalterlichen Urkunden, wie in ihrer heutigen Gestalt, ähnliche Verwandtschaft mit der Sprache des Fidestextes. Die ältesten in lateinisch-provenzalischer Mischsprache verfassten Urkunden aus Conques reichen bis ca. 1107 zurück und sind unter lat. Urkunden von Desjardins im „Cartulaire de l'Abbaye de Conques en Rouergue“ (Documents historiques p. p. l'Ecole des Chartes, Paris 1879) mitgeteilt. Nr. 546 dieser Urkunden (nach 1107) schreibt z. B. *dreit*, *causit*, *vin*; *diner*, *quegs*, *atretant*, *volra*, *czo* und deutet als velare Konsonanten mit der Schreibung *mongue* (*monachus*) und *fromatgue* das *gg* der Fideshs. in *agges* u. dgl. sowie das *-ge* in *monge* (*monachus*) daselbst, ebenso wie Nr. 544 (zw. 1108—1144), wo auch *messatgue* (= *messatge*) belegt ist. In den, ältere prov. Schreibweisen und Wortformen unter lateinische mischenden Urkunden trifft man das *cambone* (S. 307) des Fidesgedichtes, die Namensform *Guidbert* an¹); ferner *d* für *t* im Auslaut, z. B. *faciad* (*faciat*), *capud* (*caput*); in Nr. 501 (von 1065) *aun*, *ten*, in Nr. 525 (12. Jahrh.) *nn* im Sinne von *nh* in *vinna* (= *vinea*), auch Nr. 501 bietet *vinnacolias*; Nr. 528 (12. Jahrh.) *tegro* u. s. w. Aber neben Erhaltung ist auch Abfall des auslaut. *n* schon üblich, z. B. in der zitierten Nr. 544 *audiro*, *viro*, neben *devun* und so (*suum*) in Nr. 546; ferner *dreig* in Nr. 544 u. s. w. Die von Affre in der Rev. d. lang. roman. Bd. XV (1879), S. 1 ff. abgedruckten Urkunden aus Rouergue (Rodez, Millau etc. aus dem 12. Jahrh. bis 1506) weichen dagegen schon in ihren ältesten Stücken von dem Fidestexte ab; allerdings findet sich auch hier manche auffällige Ähnlichkeit der Schreibung; z. B. in *linnatgue* (S. 6), andererseits aber auch z. B. S. 5 *dicha*, *so* (*suum*), S. 2 *capella-s*, *maisos*, *foro*, *arma*, *pels* (*perls*); S. 7 *dreih*, *raso*, *dicha*, *faih* (*factum*) u. s. w. Die von L. Constans sodann in einem „Essai sur l'histoire du sous-dialecte du Rouergue“ (Montpellier 1880) dargebotene Darstellung der Mundart von Rouergue und ihrer geschichtlichen Entwicklung (S. 138 ff.; dort auch eine Reihe von Urkunden) lässt gleichfalls mehrfache Unterschiede zwischen der Sprache des Fidestextes und der heutigen Sprache er-

1) Auch der Name Roland, als *Rotlandus*, *Rodlando*, *Rollandus* etc. tritt hier und zwar seit 959 schon auf.

kennen. Lat. *ē* bleibt zwar nach Constans *e* (*pè*) aber bet. *ō* diphthongiert zu *ouo* (*bouol* = *vol*); *e* vor *a* besteht fort (*co* = *canem*), aber -*ct*- lautet *ch* (*lièch*, *fach*), -*d*- wurde zu *z* (*béze* = *video*), anlaut. *n* fällt (s. S. 60), *niu* wird vertreten durch *niz* u. s. w. Constans' Darlegungen bestätigt der „Atlas linguistique“ auf den Karten Nr. 306, 233, 195 (*lait*), 929 (*nuit*), 796 (für -*d*- fehlt noch eine Karte). Auch in Conques steht somit die Umbildung von *ct* zum Sibilanten in Widerspruch mit dem Fidestext, da das darin durchgeführte *it* für *ct* im Laufe der Zeit so wenig dort zum Sibilanten umgebildet werden konnte, wie -*it* auf französischem Boden dazu geworden ist.

Da der Fideskultus nun aber auch südlich von Agen, in der Gascogne (Dép. Gers) und in Languedoc sich verbreitete, so ist hiernach auch noch zu fragen, ob nicht dort die Lokalisierung des Fidestextes stattfinden könnte. Der nördliche Teil von Languedoc (Dép. Lozère), wo Fideskirchen fehlen, wird allerdings auch sprachlich ausgeschlossen, da dort *ca* wie *ct*¹⁾ zum Sibilanten werden, vgl. „Atlas ling.“ Nr. 233, *chanter*, und P. Meyer in Romania 1895, S. 529 ff.; *ct* wird ferner Sibilant in Tarn-et-Garonne, in Tarn, im Norden und Osten des Dép. Hérault, s. Karte Nr. 929, und da in der Gascogne, bereits südlich von Agen im Dép. Lot-et-Garonne, von Aiguillon an, anlaut. *f* durch *h* vertreten wird (s. Karte Nr. 648), wovon der Fidestext nicht die geringste Andeutung zeigt, so ist auch von der südlichen Gascogne abzu- sehen. Als *it* besteht jedoch *ct* noch auf languedocischem Boden im Süd- westen, in Haute-Garonne, mit der Hauptstadt Toulouse, wo der Fides- kultus seit Beginn des 11. Jahrh. und auch schon Literaturpflege seit dem 12. Jahrh., bestand; 30 Kirchen der hl. Fides zählte man damals schon allein im Toulousanischen! Es kommt daher noch das toulousa- nische Gebiet für die Heimatsbestimmung ernstlich in Betracht.

Ehe wir dieser Frage, ob nicht etwa das Toulousanische die Heimat der Fideslegende sei, näher treten, empfiehlt es sich in Erwägung zu ziehen, welche Andeutungen der Verfasser etwa über den Ursprungs- ort seines Gedichtes gemacht hat. Hierbei ist die dritte Strophe in Be- tracht zu ziehen, wo von der Verbreitung eines (lat.) Gedichtes in einem Passional gesprochen wird, das der Dichter von Klerikern und Gelehrten (V. 27, 28) habe vorlesen hören, das ihn zu seiner Dichtung *a lei fran-*

1) Übrigen verdient bemerkt zu werden, dass das Verbreitungsgebiet des Sibilanten bei *ct* nach den Karten des *Atlas linguistique* Nr. 195 *lait* (Sibilant auch in Tarn-et-Garonne), Nr. 369 *coctus* (in Tarn-et-Gar. *it*), Nr. 703 *huit* sich nicht völlig zu decken scheint, und dass bei *factus* im Süden Frankreichs nur die Form *fa* oder Produkte aus *fait* Nr. 533 begegnen.

cesca (V. 20) angeregt habe, und das er in Aragon, in der spanischen Mark (V. 23 *Basconna*) und unter den Gascognern gekannt weiss. Damit konnte er nur andeuten wollen, dass und wie weit ausserhalb seiner Heimat und in ihr zunächst gelegenen Gebieten, Fides eine literarisch verherrlichte Heilige war. Hiernach kommt aber gerade Agen, das jederzeit (vgl. die Äusserung des Dichters in V. 60) zur Gascogne gehörte, als Heimat des Gedichtes nicht in Frage, und es könnte hiermit eher eine Hindeutung auf die Rouergue, die seit den Kapetingern, wie die Gascogne, eine Grafschaft unter Herrschaft der französischen Könige war und die an die Gascogne grenzt, und auf Conques als Ursprungsort der prov. Dichtung gegeben zu sein scheinen. Auch die Art und Weise, wie der Dichter von dem Geburtsort der hl. Fides, Agen, in der vierten Strophe zu seinen Lesern oder Hörern, bei denen übrigens gewisse gelehrte Kenntnisse vorausgesetzt werden, spricht: „ihr habt genug von der reichen Stadt Agen reden hören, die von Mauern und Festungsgräben umgeben ist und am Ufer der Garonne liegt und eine sorglose Bewohnerschaft hatte, die sich keineswegs von den Todstünden fern hielt“, macht den Eindruck, dass er sich selbst zu den Bewohnern von Agen nicht zu rechnen hatte (vgl. auch V. 65 *aquesta ciutat*). Allerdings fehlt ebenso jedwede Andeutung seiner Zugehörigkeit zu Conques, der man erwarten könnte zu begegnen, wo er der Überführung des Leichnams der Heiligen dahin gedenkt (V. 435), die einen Bewohner von Conques, im Hinblick auf ihre grossen Wirkungen, stolz zu machen geeignet war. Er nennt Conques aber schlechthin, ohne sich seiner Zugehörigkeit zu Conques zu rühmen, allerdings auch ohne zum Namen Conques eine Ortsbestimmung für nötig zu erachten, während er Agen, als die reiche Stadt charakterisiert. Er konnte das jedoch unterlassen, da Conques infolge der zahlreichen Pilgerzüge, nach den ersten Wundern in Conques, um 1100 bekannt genug war, um Lesern oder Hörern noch beschrieben werden zu müssen. Die Wunder, die die Heilige seit dem Ende des 10. Jahrhs. dort verrichtet hatte, hatten ja Conques zu dem besuchtesten Wallfahrtsorte im südlichen Frankreich gemacht, und diese Wallfahrten bewirkten sogar, dass die gegen Ende des 8. Jahrhs. in Conques errichtete Abtei ihr Kloster zur Aufnahme der zahlreichen Pilger zu einem Gebäude erst von 300, dann von 360 Meter Länge erweitern musste, und dass die Zahl der Mönche von Conques ungemein, angeblich bis auf 2000, sich vermehrte, unter denen Vertreter auch der gelehrten Studien, Künstler, Handwerker u. s. w., selbst Dichter sich befanden, denen man über die hl. Fides in der Schlettstädter Hs. die *Miracula* der Heiligen, die selbst ein Wunder in Hexametern erzählen (Bd. I c. 6), und sonst überlieferte geistliche Gedichte zuschreibt (s. die

zitierten Werke über die Heilige von Bouillet und Servières). Conques bedurfte daher einer Ortsbezeichnung nicht, wenn von ihm gesprochen wurde. Wenn der Verfasser des Gedichts, der sicher Mönch war und eine gewisse Kenntnis der altchristlichen Geschichte aus lat. Büchern sich erworben hatte, somit über seine Zugehörigkeit zu Conques nichts verriet, so könnte er ein Mönch von Conques immerhin gewesen sein, aber nur einer, der nicht aus Conques oder der Rouergue stammte, womit die Sprache des Gedichts nicht in Einklang zu bringen wäre; er konnte aber doch auch wohl aus anderer Gegend stammen und in seiner Mundart von Fides gedichtet haben. Gilt es hier nun eben das Gedicht nach seiner Sprache zu lokalisieren und ist diese in fast völligem Einklang nur mit den Sprachformen des Gebietes von Haute-Garonne (Hauptstadt Toulouse) zu erweisen, so wird man das zweitälteste wenn nicht vielleicht gar älteste Denkmal in prov. Sprache dort zu lokalisieren und bei dem auch dort entwickelten Fideskultus zugeben haben, dass es dort geschrieben werden konnte und der Verfasser, wo er auch Mönch war, von dorthier stammte. Einem Bewohner gerade dieses Gebiets lag es besonders nahe, von der Fidesverehrung in den angrenzenden Gebieten, der Gascogne, unter den Basken im Pyrenäengebiet und in Aragon zu sprechen, wie es in V. 23 ff. geschieht.

Die Urkunden nun aus dem Süden des Gebiets von Languedoc mit Provenzalismen (s. „Histoire de Languedoc“ 2. Aufl. V. Bd.) die bis 1020 zurückgehen, berühren sich in der Tat noch mehr als die aus Rouergue in der Schreibung mit dem Fidestext, z. B. in der Futurform auf *ei* 1. Sgl., (z. B. schon 1020, Bd. V S 373: *tenrei*, *enganarei* u. s. w.), in dem Gebrauch von *ch* = *qu*, der Festhaltung an *d* im Auslaut, das auch intervokalisch fortbesteht, in der Schreibung von *-un* für *-on* (s. Urk. von c. 1025, Bd. V, S. 381, vgl. *achela* = *aquella* — ebenso *achest* = *aquest* in Urkunde von 1137, Bd. V, S. 957 —, *deved* von *devedar*, *prod*, *vedia*, *podun* = *possunt*); in der Verdoppelung des *g* (z. B. Urk. von 1076, Bd. V, S. 422 *Uggo*); *-et* begegnet auch hier als *ei*, z. B. Bd. V, S. 526 vom Jahre 1063 in *dreit*; ferner hat *c* vor *a* den Lautwert eines Sibilanten in Urk. von 1067, Bd. V, S. 555, *faca* = *faciat*; eine Urkunde von 1112, Bd. V, S. 825 schreibt *reddria* (von *reddere*) und *diners*, eine andere vom selben Jahre, Bd. V, S. 1112, bietet neben *fait* flexivisches *z* hinter *ll*, *li* und Dentalen in *castelz*, *filz*, *Arnoldz* (cf. Fides *drudz*) u. s. w. Die Sprache des Toulousaner Poeten Pierre Goudelin sodann, der 1617 eine Ausgabe seiner Gedichte in seiner Mundart veranstaltete, stimmt zu dieser Urkundensprache, wie zu der des Fidestextes ebenfalls genau; wenn *cor* bei ihm noch *cor* darstellt,

cansou : *cantio*, *dret* : *directum*, *neit* : *noctem*, *fayt* : *factum*, *gaudiná* von *gaudere* mit -d- lautet, das Futurum 1. Sgl. *seré* heisst, *l* zwar in *autre* vokalisiert ist, aber nicht in *bel*, *anel*, *albo* u. s. w. Die Karten des „Atlas linguistique“ endlich verzeichnen ihrerseits für das Gebiet die Erhaltung von auslaut. *n* und *n* vor *s* unter *main*, *lin* u. s. w., so dass die Schreibung *sou* : *sonum*, *rasou* : *rationem* bei Goudelin sich als nicht genau erweist; sie bestätigen im übrigen die Angemessenheit von Goudelins Orthographie seiner Toulousaner Mundart gegenüber. —

Hiernach dürfte das Département Haute-Garonne und seine Hauptstadt Toulouse den gegründetsten Anspruch haben, die Heimat der Fidesdichtung zu heissen. Dort wird denn auch eine Erwähnung der „*Bascon ge son d'Aran*“, d. i. der ehemals spanischen Enklave des Val d'Aran im Ursprungsgebiet der Garonne, die A. Thomas in V. 384 gemeint erkannte, sowie der *Monts Cerdans*, womit das Nachbargebiet von Roussillon und das nördliche Katalonien gemeint ist, eigentlich wohl allein verständlich gewesen sein, und an diese Gegenden zu erinnern, musste wohl einem Bewohner von Agen oder Conques, auch einem Mönch in Conques, zu fern liegen. Beachtung verdient noch, dass der Verfasser Legendendichtung in französischer Sprache kennt (V. 20ff.), da er demjenigen Ruhm verspricht, der von der hl. Fides *a lei francesca*, V. 20, zu dichten weiss! Sollten ihm Gedichte, wie die provenzalisierte „*Passion*“ und „*Leodegar*“, bekannt und Vorbild gewesen sein?

Contribution à la syntaxe du pronom personnel dans le Poème du Cid.

Par

Erik Staaff à Upsal.

Dans le présent article, je me propose d'étudier d'une manière complète un point de la syntaxe des pronoms personnels dans le Poème du Cid — la place du pronom régime atone. Cette question a déjà été traitée par plusieurs philologues. Ainsi M. Gessner s'occupe beaucoup du Poème du Cid dans son étude bien connue, *Das spanische Personalpronomen*¹⁾ et de même M. Meyer-Lübke dans son article, *Zur Stellung der tonlosen Objektspronomina*²⁾. M. N. Flaten a consacré une étude spéciale à *The personal pronoun in the poema del Cid*³⁾ et il y parle aussi de certaines questions relatives à la place du pronom régime atone. Cependant on ne trouve nulle part le tableau complet de l'usage syntaxique représenté à cet égard par le Poème. Un pareil tableau a pourtant une certaine importance au point de vue général de la syntaxe historique de l'espagnol aussi bien qu'au point de vue des nombreuses questions difficiles que soulève le texte du Cid. Pour que ces questions puissent un jour être résolues, il est indispensable que la langue du Poème soit examinée dans ses moindres détails, afin qu'on ait pour les émendations sur chaque point l'appui de l'usage général de ce texte même. Il serait désirable que chaque détail grammatical du Cid — qu'il appartienne à la phonétique, à la morphologie ou à la syntaxe — fût l'objet d'un examen scrupuleux visant à établir les règles qu'on pourra tirer de la majorité des exemples et à enregistrer les exceptions de ces règles qui se trouvent dans le manuscrit. Si ces

1) *Zeitschrift für rom. Phil.* XVII (1893), p. 33—54.

2) *Ib.* XXI (1897), p. 313—334.

3) *Modern Language Notes* XVI (1901), col. 65—72.

exceptions sont peu nombreuses et ne trouvent pas leur explication dans des circonstances particulières, on sera fondé à les mettre sur le compte du copiste surtout dans les cas où elles s'expliquent par les règles d'une époque postérieure. On aura le droit alors de les émender d'après l'usage général du Poème. Des recherches complètes de ce genre et un texte rigoureusement émendé selon ces recherches me paraissent devoir fournir le seul point de départ solide aux investigations si difficiles sur la question métrique. Notre intention est d'apporter à ce point de vue une modeste contribution à la restitution du texte véritable du Poème du Cid et en même temps à la syntaxe du plus ancien espagnol.

* * *

A. Le pronom dépend d'un verbe à un mode personnel sans infinitif ni gérondif.

I. Le pronom suit le verbe, dans les cas suivants.

a) Si le verbe commence la phrase:

30 *Ascondense de myo Cid, ca nol osan dezir nada*

167 *Leualdas, Rachel e Vidas, poned las en uuestro saluo*

Vers 51, 69, 86, 89, 94, 134, 154, 172, 180, 185, 192, 196, 199, 203, 218, 226, 232, 246, 265, 276, 294, 298 etc. J'ai compté 253 ex. Exemples avec l'impératif: 167, 273 etc. En somme 44 ex.

S'il s'agit de la proposition principale précédée d'une proposition subordonnée (qui peut être elliptique), la règle reste la même. Il en est de même, si la proposition est introduite par une construction gérondive absolue ou par un vocatif:

32 *Asi como lego a la puerta, falola bien cerrada* 1.

181 *Si uos la aduxier dulla; si non contalda sobre las arcas*

12 *E entrando a Burgos ouieron la siniestra* 2.

389 *Abbat, dezildes que prendan el rrastro e pie[n]ssen de andar* 3.

1. Vers 348, 588, 996, 1145, 1201, 1254, 1283, 1381, 1676, 2126, 2376, 2380, 2518, 2639, 2648, 2757, 2767, 2815, 2821, 3019, 3108, 3269, 3415. Ex. avec l'impératif: 181, 823, 833.

2. Vers 920, 1518, 2889.

3. Vers 155, 1274, 2669.

b) Si le verbe est précédé de la conjonction *e*:

49 *Esto la niña dixo e tornos pora su casa* 1.

118 *E prestalde de auer lo que sea guisado* 2.

1. Vers 72, 200, 263, 695, 711, 893, 959, 1091, 1103, 1135, 1152, 1172, 1205 etc. En somme 48 ex.

2. (Impératif) 119, 496, 986, 1874, 2136, 2160, 3665.

Si un mot de la première proposition doit être sous-entendu au commencement de celle introduite par *e*, il paraît naturel que le pronom prenne place devant le verbe. Le mot sous-entendu peut être le sujet, un adverbial ou, s'il s'agit de deux propositions subordonnées, la conjonction.

221 *Vuestra uertud me uala, gloriosa, en mi exida e me aiude*

163 *Ca assil dieran la fe e gelo auien iurado*

1529 *Si Dios me legare al Çid e lo vea con el alma.* Voir encore vers 2684 et 3706.

Mais dans les autres exemples de cette catégorie, le pronom se trouve pourtant placé après le verbe.

263 *Señas dueñas las traen e aduzen las adelant*

1238 *Yal creçe la barba e vale allongando.* Voir encore vers 2034 et 2608.

Même s'il s'agit de deux propositions subordonnées dont la première est introduite par la conjonction *que*, on trouve le même ordre des mots vers 1573. Je voudrais rapprocher de ce dernier exemple le vers 1254, que je comprends de la façon suivante:

1251 *Esto mando myo Çid, Minaya lo ouo consseiado:*

Que (ningun) [todo] oñe de los sos [vassalos] Cf. Lidforss
ques le non spidies o nol besas la mano,

Sil pudiessen prender o fuesse alcançado

Tomassen le el auer e pusiessen le en vn palo.

Je change le *ningun* du manuscrit en *todo* conformément à la Cr. Gen.: *ca todo a quel que fuese sin su grado*. De cette façon, on n'est plus en présence de la forte anacoluthie que suppose *ningun*. Il reste toujours une anacoluthie, mais elle ne consiste qu'en l'absence de la prép. *a* devant *todo* et en la construction *tomassen le* au lieu de *le tomassen*, qui s'explique par le fait que *que* est séparé du verbe par deux propositions subordonnées.

M. Meyer-Lübke regarde les conjonctions *et* et *magis*¹⁾ comme équivalentes au point de vue de leur influence sur l'ordre des mots: aucune n'attire d'après lui le pronom. Le seul exemple avec *mas* que j'aie trouvé dans le Cid, confirme cette opinion.

129 *Mas dezid nos del Çid de que sera pagado*

Vers 2348, *Mas se marauillau entre Diego e Fernando*, je comprends *mas* comme adverbe (= le plus) et dans ce cas l'ordre des mots est régulier.

c) Si la phrase commence par un complément nominal répété ensuite par le pronom.

1) Gram. III, § 716; Z. XXI (1897), p. 315 ss.

66 *A myo Çid e a los suyos abastales de pan e de uino.* Voir encore vers 127, 153, 159, 254, 312, 368, 400, 534, 744, 752, 758, 766, 887, 1292, 1644, 1718, 1766, 2373, 2408, 2531, 2692, 2703, 2822, 2888, 2959, 3238, 3341, 3418.

M. Gessner¹⁾ dit avec raison que le complément mis à la tête de la phrase se détache pour ainsi dire de la vraie proposition, qui ne commence réellement que par le verbe. Dans ces circonstances, la place du pronom est tout à fait régulière. Et il est par conséquent naturel que, comme le fait remarquer M. Gessner, *todo* dans cette position anticipée attire toujours le pronom, puisque ce mot ne représente pas à lui seul une idée à laquelle renvoie le pronom mais que *todo* et le pronom se rapportent nécessairement l'un et l'autre à quelque chose qui précède.

187 *Çinco escuderos tiene don Martino a todos los cargaua.* Voir encore vers 913, 922, 1020, 1333, 1363, 2164, 2250, 3500, 3652, 3654.

II. Le pronom précède le verbe.

Le pronom se trouve toujours placé avant le verbe, lorsque le verbe est précédé d'un mot auquel le pronom peut se joindre par enclise. Dans ce cas le pronom occupe en règle générale la place immédiatement avant le verbe. Il est pourtant séparé du verbe par un autre mot dans un petit nombre d'exemples.

- 151 *Que gelo non ventassen de Burgos om̃e nado*
- 179 *Cid, beso uuestra mano en don que la yo aya*
- 1252 *Quesle non spidies onol besas la mano*
- 1607 *En esta heredat que uos yo he ganada*
- 3196 *Por esso uos la do que la bien curiedes uos*
- 3368 *Fijas del Çid porque las vos dexastes*
- 1105 *Si nos cercar vienen, con derecho lo fazen*
- 2993 *Qui lo fer non quisiessse o no yr a mi cort*
- 3520 *Quien vos lo toller quisiere nol vala el Criador.*
- 825 *Si les yo visquier seran duenas rricas*
- 3263 *Quando las non queriedes, ya canes traydores*

L'ordre des mots représenté par ces exemples constitue à l'avis de M. Meyer-Lübke la trace d'un état primitif où le pronom régime atone tendait à se placer autant que possible au commencement de la phrase. Cet usage a disparu dans toutes les langues romanes excepté l'espagnol et le portugais, avant le commencement de la période littéraire. En espagnol, on trouve cet ordre des mots relativement souvent dans les textes du XIII^e et du XIV^e siècle. La fréquence extraordinaire des exemples dans certains textes (Alexandre) comparée à leur absence

1) L. c. p. 38.

presque totale dans d'autres de la même époque (Berceo) prouve que le développement a été sous ce rapport différent dans différentes régions. — Dans les six premiers parmi les exemples précités, le pronom est précédé de *que*. La combinaison de ce mot avec un pronom atone était extrêmement courante, et il n'est pas étonnant qu'elle ait pu sporadiquement se maintenir à l'encontre de l'usage syntaxique qui tendait à séparer les deux mots pour rapprocher le pronom du verbe. C'est là un fait particulièrement naturel dans le cas où le mot qui sépare le pronom du verbe n'est pas de nature à former avec le pronom une combinaison très courante. Le nominatif des pronoms personnels ne servait en effet qu'assez rarement d'appui à un régime enclitique et c'est ce nominatif que nous retrouvons dans les six vers en question. On pourra rapprocher de cette persistance de *que* + *pronom atone* le fait qu'en portugais cette combinaison (avec quelques autres) résiste encore de nos jours aux tendances qui dans ces conditions la firent disparaître dès le XV^e siècle en espagnol. — Les trois exemples suivants ont ceci de commun qu'un infinitif sépare le pronom du verbe. Comme l'infinitif est presque toujours précédé de son régime lorsqu'il y a un mot d'appui à ce régime, cette tendance a prévalu aussi dans ces exemples où l'infinitif occupe d'ailleurs une place peu habituelle. Les deux derniers exemples sont introduits par *si* et *quando*, mots qui se trouvaient aussi très souvent combinés avec le pronom personnel atone¹⁾.

Nous allons passer en revue les différents cas où le pronom se place avant le verbe et nous aurons l'occasion de constater ainsi la grande fréquence de certaines combinaisons.

a) Le mot qui précède le verbe est *non*.

25 *Que a myo Cid Ruy Diaz que nadi nol diessen posada*. Voir encore vers 30, 34, 36, 39, 44, 59, 64, 67, 77, 93, 96, 105, 107, 116, 121, 146 etc. En somme 175 ex.

b) Le mot qui précède le verbe est *que*, pronom ou conjonction.

138 *Huebos auemos que nos dedes los marchos*. Voir encore vers 26, 151, 157, 234, 250, 296, 363, 370, 382, 494, 504, 509, 585, 640 etc. En somme 139, exemples.

c) Le mot qui précède le verbe n'est ni *non* ni *que*. Ce peut être un adverbe, une conjonction, un pronom, un substantif, un adjectif ou un participe.

33 *Por miedo del rrey Alfonsso, que assi lo auien parado*
295 *Quando lo sopo myo Cid el de Biuar*
9 *Esto me an buuelto myos enemigos malos*

1) Voir sur toute cette question Meyer Lübke, Gram. III, § 715 et Z. XXI, p. 315.

1539 *El rrey lo pago todo e quito se ua Minaya*

62 *Vedada lan compra dentro en Burgos la casa*

106 *Rachel e Vidas amos me dat las manos.* Voir encore vers 33, 37, 38, 40, 42, 48, 50, 67, 68, 90, 93 etc. J'ai compté en somme 798 exemples. Exemples avec l'impératif: vers 259, 986, 2861, 3576.

Il faut pourtant noter ici un certain nombre de vers où le pronom est placé après le verbe, bien que le verbe soit précédé d'un mot sur lequel le pronom aurait pu s'appuyer.

122 *Rachel e Vidas seyense conseiando*

478 *E desi arriba tornanse con la ganancia*

681 *El dia e la noche pienssan se de adobar*

1067 *Fata cabo del albergada escurriolos el Castelano.* Voir encore vers 89, 253, 442, 484, 666, 776, 852, 1130, 1144, 1357, 1382, 1426, 1469, 1518, 1556, 1561, 1719, 1781, 1825, 1840, 1851, 2225, 2238, 2239, 2290, 2532, 2736, 2776, 2878, 2969, 3280, 3321, 3324, 3646, 3660, 3676, 3679.

Je regarde ces exemples comme une preuve de l'existence d'une césure intentionnelle dans le vers du Cid¹⁾. Vers 122, par exemple, la césure tombe après *Vidas*. On ne pouvait pas faire appuyer le pronom atone sur *Vidas*, car il ne pouvait pas y avoir entre le pronom et le verbe une pause telle que la comporte la césure. D'autre part le pronom était de nature éminemment enclitique et ne pouvait par conséquent prendre place avant le verbe sans mot d'appui. Dans le second hémistiche, la césure a donc amené le même ordre des mots qui est de règle dans une phrase introduite par le verbe personnel.

Dans quelques vers le pronom suit irrégulièrement le verbe, sans qu'on puisse recourir à l'explication que nous venons de donner.

550 *Otro dia mouios myo Çid el de Biuar*

853 *Vaste myo Çid; nuestras oraçiones vayante delante*

964 *Agora correm las tierras que en mi enpara estan*

1264 *Quando los fallo, por cuenta fizo los nombrar*

1275 *Desi por mi besalde la mano e firme gelo rrogad*

2571 *Hyo quiero les dar axuuar ·III· mill marcos de plata*

2640 *Desi escurralas fasta Medina por la mi amor*

2904 *Por mi besa le la mano dalma e de coraçon*

3072 *Con estos cumplansse çiento de los buenos que y son*

3413 *Ca creçe uos y ondra e tierra e onor*

3593 *El rey dioles fieles por dezir el derecho e al non*

Je comprends 1275 et 2904 comme des formules impératives toutes

1) Voir sur cette question E. Staaff, *Étude sur les pronoms abrégés en espagnol*, Upsal 1906, p. 40—43.

faites. Vers 2571, je propose de lire *Hyo les quiero*. Le vers porte encore une trace de la distraction du copiste, car l'assonance exige le changement de *plata* en *oro* (cf. Lidforss). Vers 2640, je crois décidément plus conforme à la langue du Poème de lire *Desi fasta Medina e. p. l. m. a.* Dans ce cas le vers appartient au groupe traité ci-dessus et où l'ordre des mots paraît amené par la césure. Vers 3413, je me réclame des vers 1472 et 2940 pour changer *Ca creçe uos* en *Ca uos creçe*. Mais même en admettant ces explications et émendations, il reste cinq vers dans lesquels la place du pronom est irrégulière. Bien que ce nombre soit insignifiant comparé à l'immense majorité des exemples réguliers, je n'ose pas proposer de les émender, car on trouve en effet aussi dans des textes postérieurs des exemples isolés de cette construction.

Il y a aussi un petit nombre de vers qui montrent la construction régulière au point de vue syntaxique mais qui ne se conforment pas à l'usage métrique, dont nous venons de parler.

1023 *Pues que tales mal calçados me vençieron de batalla*. Voir encore 336, 338, 1886, 2937.

Pour ces vers, il faut ou bien admettre certaines corrections¹⁾ ou bien les regarder comme dépourvus de césure, ce qui n'est pas impossible pour celui qui voit dans le Cid le produit d'une versification primitive qui n'avait pas encore de règles fixes, bien qu'on y aperçoive nettement certaines tendances rythmiques. — Je ne m'occuperai ici que d'un des vers en question:

336 *Tres rreyes de Arabia te vinieron adorar*
Melchior e Gaspar e Baltasar oro e tus e mirra
Te offrefieron como fue tu voluntad

Dans le premier de ces vers, on serait tenté de lire *vinieron te adorar*. Mais comme nous venons de le dire, le vers peut-être correct et manquer de césure. Il en est autrement pour les deux vers suivants qui ne peuvent pas représenter la version de l'original. Milá y Fontanals a proposé la prononciation *mirrá*, mais il n'y a pour cette conjecture aucune probabilité. M. Restori²⁾ propose cette émendation:

Te offrefieron Melchior, Gaspar e Baltasar
Oro e tus e mirra como fue tu voluntad

Mais cette émendation ne frappe que la fausse assonance, il reste encore une irrégularité qui me paraît inadmissible à savoir le *te* proclitique. Dans tout le Poème on ne trouve pas un seul vers commençant par un pronom régime atone. Je propose la version suivante:

1) Voir E. Staaff l. c., p. 43.

2) Osservazioni p. 100.

*Tus e mirra te offrefieron Melchior e Gaspar
E Baltasar oro como fue tu voluntad.*

La transformation de ces vers en ceux du manuscrit ne paraît pas trop surprenante pour qui considère la distraction naturelle du copiste et les reprises continuelles de celui qui dictait. Je regarde donc ces vers comme une nouvelle présomption en faveur de l'hypothèse que M. Lidforss a soutenue d'une manière si convaincante¹⁾ et selon laquelle l'une des copies du Cid aurait été faite à la dictée.

B. Le pronom dépend d'un infinitif ou d'un verbe combiné avec un infinitif.

I. Le futur et le conditionnel.

En ancien espagnol, le pronom régime atone pouvait, comme on le sait, prendre place entre l'infinitif et la terminaison du futur ou du conditionnel. Ces deux temps n'étaient pas arrivés jusqu'à la soudure complète qui en avaient déjà fait dans la plupart des autres langues romanes des formes simples. C'est ce qui ressort aussi bien du fait en question que des témoignages paléographiques des manuscrits. — Pour le Cid on peut poser les deux règles suivantes, qui souffrent pourtant toutes deux quelques exceptions. 1. Si le futur (ou le conditionnel) commence la phrase²⁾, ce temps est regardé comme composé et le pronom se place entre les deux membres s'appuyant par enclise à l'infinitif. 2. Si le futur (ou le conditionnel) est précédé d'un autre mot, le temps est regardé comme simple et le pronom se place avant le verbe s'appuyant par enclise au mot qui précède.

a) Le futur (ou le conditionnel) commence la phrase.

21 *Conbidar le yen de grado, mas ninguno non osaua*

80 *Si yo biuo, doblar uos he la soldada.* Voir encore vers 84, 92, 133, 197, 198, 229, 251, 495, 586, 667 etc. En somme 58 exemples.

Vers 1250 montre cet ordre des mots dans une proposition subordonnée où la conjonction (que) est séparée du verbe par une autre proposition subordonnée.

Exceptions:

1310 *Dexare uos las posadas, non las quiero contar*

1453 *Direuos de los caualleros que leuaron el menssaie*

3309 *Dire uos, Cid, costu[m]bres auedes tales*

3671 *Los dos han arrancado: dire uos de Munio Gustioz*

1) *Cantares de myo Cid*, p. 98.

2) Y compris naturellement les cas où une proposition subordonnée, un gérondif absolu, un vocatif, *e*, *mas* ou un complément nominal répété ensuite par le pronom, précédaient le verbe cf. p. 2—4.

Je crois qu'il faut changer *dexare uos* v. 1310 en *dexar uos he*. Quant aux autres vers, qui contiennent tous la forme *dire uos*, il me paraît probable qu'ils doivent rester tels qu'ils sont. Il est en effet naturel qu'un futur tel que *dire* ait atteint un degré de solidité plus haut que les verbes où le futur, même sans être décomposé, présente l'infinitif pur ou du moins le thème de l'infinitif. On avait perdu le sentiment net de la relation qu'il y avait entre *dire* et *dezir* et c'est pourquoi le futur simple prend pour ce verbe un emploi plus étendu que pour les autres, ce qui n'empêche naturellement pas qu'on trouve aussi *dezir uos he*, cf. vers 947, 1423, 1688. On pourrait objecter que le futur *fare* se trouve dans les mêmes conditions vis à vis de l'inf. *façer*, mais il faut se rappeler que dans le Cid l'infinitif de *facere* est *far* ou *fer*, le futur *fare* ou *fere*.

b) Le futur (ou le conditionnel) est précédé d'un autre mot.

44 *Non vos osariemos abrir nin coger por nada*

640 *Con los de la frontera que uos ayudaran*

108 *Por siempre uos fare rricos, que non seades menguados*. Voir encore vers 64, 130, 143, 382, 409, 509, 622 etc. En somme 77 exemples.

La règle souffre un certain nombre d'exceptions dans lesquelles le pronom est placé entre l'infinitif et la terminaison verbale, bien que le futur (ou le conditionnel) soit précédé d'un autre mot. La plupart de ces exceptions s'expliquent de la même manière que les exemples cités p. 6, c'est à dire par l'intention de marquer la césure.

76 *Aun cerca o tarde el rrey querer me ha por amigo*

161 *Que sobre aquellas archas dar le yen VI çientos marcos*

272 *E nos de uos partir nos hemos en vida*

Voir encore vers 117, 987, 1423 1641, 1768, 1808.

Il ressort pourtant des trois exemples suivants que même sans césure précédente le thème et la terminaison future pouvaient dans ce cas être séparés par le pronom.

280 *Ya lo vedes que partir nos emos en vida*

678 *Ondrastes uos, Minaya, ca auer uos lo yedes de far*

1029 *Que yo dexar me morir que non quiero comer*.

Le vers 1533 sera régulier au point de vue de la césure et de la syntaxe en ajoutant devant *uos*, qu'il faut regarder comme tonique, la préposition *a*:

1533 *Antes deste terçer dia [a] uos la dare doblada*.

II. Un verbe à un mode personnel combiné avec un infinitif.

D'une façon générale, on peut dire que le pronom, qu'il appartienne logiquement à l'infinitif (1) ou au verbe (2), suit toujours la même règle, c'est à dire qu'il se place auprès du verbe. L'infinitif précédé des

prépositions *a* ou *de* se trouve sous ce rapport dans les mêmes conditions que l'infinitif sans préposition. Les verbes réfléchis (3) n'échappent pas à cette règle. Si le verbe et l'infinitif ont chacun leur régime, les deux pronoms se placent auprès du verbe (4) et il en est de même si les deux régimes appartiennent à l'infinitif (5). S'il s'agit d'un infinitif réfléchi dont le régime est le même que celui du verbe, le pronom ne s'exprime qu'une fois (6). — La place du pronom par rapport au verbe dépend des règles données ci-dessus.

a) Le verbe commence la phrase¹⁾

- 16 *Exien lo uer mugieres e uarones* 1.
 371 *E el a las niñas torno los a catar*
 1083 *Juntos con sus mesnadas, conpeçolas de legar*
 978 *De lo so non lieuo nada dexem yr en paz* 2.
 1283 *Pues esto an fablado, pienssan se de adobar* 3.
 2364 *Mandad nolos ferir de qual part uos semeiar* 4.
 1210 *Quando vino el dezeno ouieron gela a dur* 5.
 1455 *Plogol de coraçon e tornos a alegrar* 6.

1. Voir encore vers 265, 335, 368, 369, 400, 487, 534, 718 etc. En somme 46 ex.

2. Vers 897, 1205, 1263, 1641, 1871, 2413, 2766, 2772, 3513.

3. Vers 681, 852, 1135, 1145, 1152, 1201, 1283, 1825, 2644, 2690, 2873, 2878, 3324, 3365.

4. Vers 3339.

5. Vers 966, 1274.

6. Vers 298, 695, 1102, 1266, 1514, 2889.

Si le verbe est un futur, le pronom est placé, d'après ce que nous avons déjà dit, entre l'infinitif et la terminaison: 1438 (*yr lo hemos buscar*), 1690, 2627, 3451. Il y a un exemple où le verbe, au futur, a un régime et l'infinitif un autre. Le régime du verbe sépare les deux membres du futur, celui de l'inf. se trouve placé devant celui-ci.

3389 *Façon te lo dezir que tal eres qual digo yo*

On s'attendrait à trouver *Façon te lo he dezir*. Cf. 966.

Il arrive que d'autres mots séparent le pronom de l'infinitif: 312 (*mandolos todos juntar*) 1871 (*mando uos los cuerpos ondrada mientre servir e vestir*). Mais généralement le régime nominal ainsi que les autres compléments se trouvent placés après l'infinitif.

Dans deux cas le pronom est placé après l'infinitif, à savoir si l'infinitif est réfléchi et que son sujet ne soit pas celui du verbe ou s'il est séparé du verbe par une autre construction infinitive à laquelle il est souvent lié par la conjonction *e*:

1) Voir la note 2 p. 628.

697 *Veriedes armarse moros, apriesa entrar en az.*

1871 *Mando uos los cuerpos ondrada mientre servir e vestir* 2.

1872 *E guarnir uos de todas armas como uos dixieredes a qui*

1. Voir encore vers 3207.

2. Vers 1300, 2159, 2400, 2041.

b) Le verbe est précédé d'un autre mot.

Il y a lieu de distinguer deux cas :

1. Le mot qui précède le verbe est l'infinitif même.

194 *Vos lo mereçedes, daruqs queremos buen dado*

1137 *Con los aluores myo Çid ferir los ua.* Voir encore 314, 424, 532, 813, 890, 1013, 1071, 1271, 1274, 1298 etc. En somme 32 exemples, appartenant à toutes les catégories excepté n° 6.

Cette construction ne paraît pas être liée à certaines conditions. Comme il ressort des deux vers précités, on la trouve aussi bien avec que sans un mot précédant l'infinitif. Vers 2542, l'inf. est séparé du pronom par *no*.

2. Le verbe est précédé d'un autre mot et l'infinitif est placé après.

30 *Asconden se de myo Çid ca nol osan dezir nada* 1.

322 *Cuomo lo mando myo Çid, assi lo an todos ha far*

363 *E rruego a san Peydro que me ayude a rrogar* 2.

347 *A los iudios te dexeste prender do dizen Monte Caluarie* 3.

972 *Asi viene esforçado que el conde a manos sele cuydo tomar* 4.

230 *Si el rrey melo quisiere tomar ami non minchal* 5.

2894 *De myos yernos de Carrion Dios me faga vengar* 6.

1. Voir encore vers 36, 44, 64, 116, 171, 298, 302, 309, 315, 336, 423, 431 etc. En somme 72 exemples.

2. Vers 670, 1393, 1653, 3107, 3381.

3. Vers 354, 567, 668, 694, 773, 1151, 1177, 1180, 1203, 1250, 1256, 1516, 2058, 2569, 2617, 3112, 3320.

4. 1277.

5. 768, 1214, 1524, 3183, 3254, 3276, 3315, 3363, 3520.

6. 365.

Vers 3381 (*Quil darie con los de Carrion a casar*), l'inf. est séparé du pronom par un complément. Les vers 1105, 2993 et 3520 montrent l'infinitif placé entre le pronom et le verbe. Voir p. 624.

S'il s'agit d'un infinitif lié par une conjonction à un inf. précédent et que cet inf. soit précédé d'un complément, le pronom prend place entre le complément et l'inf.

1171 *Non osan fueras exir nin con el se aiuntar.* Voir encore vers 1263.

Quelques vers montrent le pronom joint à l'infinitif. Ce sont d'abord deux exemples où le verbe et l'infinitif ont chacun leur régime :

1700 *Nos detardan de adobasse essas yentes christianas*

3495 *Nos fartan de catarle quantos ha en la cort.*

Ces exemples vont à l'encontre de ceux énumérés ci-dessus sous les numéros 4 et 6. On s'attendrait à *Nos d. d. adobar* et à *Nos le f. d. catar*.

Il en est autrement pour les vers suivants:

1070 *Si uos viniere en miente que quisieredes vengalo*

1778 *Que andan arriados e non ha qui tomalos*

2967 *E que non aya rrencura podiendo yo vedallo.*

Parmi ces vers, 1070 est construit d'une façon qui jure contre l'usage du Poème tel qu'il ressort des nombreux ex. ci-dessus de la catégorie 1. Quant aux deux autres, ils ont ceci de particulier que l'infinitif ne dépend pas d'un verbe à un mode personnel. Mais à en juger par les vers 1155 et 1174 (*non saben que se far*), on devrait pourtant s'attendre à *qui los tomar* et à *podendolo yo vedar*, comme on s'attendrait à *que lo q. v.* dans 1070. Mais il faut observer que les trois vers se trouvent dans des tirades à l'assonance *a—o*. Il paraît donc probable que c'est grâce à l'assonance que le pronom occupe dans ces vers une place irrégulière.

III. L'infinitif ne dépend pas d'un verbe à un mode personnel.

L'infinitif peut être le sujet de la proposition, il peut, précédé d'une préposition ou non, remplir la fonction d'un complément quelconque ou il peut faire partie d'une proposition elliptique. La règle est que, si l'infinitif n'est pas précédé d'un complément, le pronom se place après l'infinitif, dans le cas contraire il se place après le complément.

a) 1179 *Fijos e mugieres verlo[s] murir de fanbre* 1. Inf. sans prép.

763 *Boluio la rrienda por yr se le del campo* 2. Inf. avec prép.

1. Vers 1155, 1174, 1864, 1872.

2. Vers 144, 883, 999, 1076, 1284, 1401, 1445, 1952, 3659.

b) 701 *Pora myo Çid e a los sos a manos los tomar*. Voir encore 1191 et 3449. Pour le vers 2967 voir ci-dessus.

C. Le pronom dépend du gérondif.

I. Le gérondif dépend d'un verbe à un mode personnel.

Les règles sont celles de l'infinitif.

a) Le verbe commence la phrase.

2 *Tornaua la cabeça e estaua los catando*. Voir encore vers 122, 154, 403, 1238, 1292, 1840, 2239, 2301, 2532, 2757, 2783, 3553.

b) Le verbe est précédé d'un autre mot.

1. Le mot qui précède le verbe, est le gérondif même.

396 *Yxiendos ua de tierra el Campeador leal*. Voir encore vers 568, 943, 2059, 2419, 2763, 2824, 2871.

2. Le verbe est précédé d'un autre mot et le gérondif est placé après le verbe.

786 *Ca en alcaz sin dubda les fueron dando*. Voir encore vers 791, 936, 937, 967, 1006, 1036, 1046, 1058, 1096, 1247, 1287, 1712, 1746, 2220, 2262, 2276, 2305, 2429, 2762, 2983, 2985, 3163, 3187, 3568, 3603.

Exemple irrégulier: 607 *Dexando uan los delant, por el castiello se torna uan*

Il n'y a pas d'autre exemple de cet ordre des mots. Je propose de changer le vers en *D. los uan d.*

II. Le gérondif ne dépend pas d'un verbe à un mode personnel.

Les règles sont celles de l'infinitif dans les mêmes conditions.

a) 928 *Diziendo les saludes de primos e de hermanos*. Voir encore vers 1078, 1518, 2263, 2612, 2746, 2872, 2889, 3666.

b) 2344 *Esto van diziendo e las yentes se alegando*

Il n'y a encore qu'un exemple et il montre le pronom placé après le gérondif:

2676 *Hyo sirviendo uos sin art e uos consseiestes por mi muert*

M. Gessner ne donne que trois exemples analogues à ce dernier. Ils datent de différentes époques, mais sont tous introduits par *yo*.

* * *

Quant aux combinaisons de deux pronoms, je puis me borner, après avoir examiné tous les exemples qu'en offre le Poème, à renvoyer à ce qu'en dit M. Gessner dans son article précité p. 33.

Le pronom régime atone se joint toujours par enclise à la particule exclamative *fe*, *afe*.

152 *Afeuos los a la tienda del Campeador contado*. Voir encore vers 262, 269, 476, 485, 505 etc. En somme 23 ex.

M. Meyer-Lübke¹⁾ fait remarquer qu'en ancien espagnol les adverbes *ende* et *i* suivent toujours le verbe et se trouvent parfois placés à la fin même de la phrase. Ex. L. Ca. 25, 10 *en guisa que la non pierda y*. J'ai examiné à ce point de vue l'emploi de *y* dans le Cid et j'ai constaté que dans la plupart des cas *y* suit les règles des pronoms atones. Cet adverbe se trouve donc généralement placé devant le verbe, lorsque le verbe est précédé d'un autre mot.

1) Gram. III, § 720.

525 *Que en el castiello non y aurie morada* 1.

742 *Desi adelante quantos que y son* 2.

1436 *Por lo que auedes fecho buen cosiment y aura* 3.

1. *Y* attiré par *non* : 526, 1131, 1204, 2709, 3289.

2. *Y* attiré par *que* : 1998, 2060, 2064, 2119, 2302, 2981, 2987, 3018, 3037, 3058, 3072, 3100, 3162, 3694.

3. *Y* attiré par un autre mot : 512, 1141, 1912, 2635, 2910, 2965, 2991, 3009, 3501, 3548.

Dans les vers imprimés en italiques, *y* ouvre le dernier hémistiche et ne doit probablement pas être regardé comme atone.

Conformément aux règles des pronoms atones *y* se trouve placé après le verbe :

1905 *Abra y ondra e creçra en onor*. Voir encore vers 120 (où la place peut dépendre de la césure), 3005.

Y est placé après le verbe contre les règles des pronoms atones :

220 *Non se si entrare y mas en todos los myos dias*. Voir encore vers 225, 1150, 1929, 2329, 2534, 3413.

Y est placé avant le verbe contre les règles des pronoms atones :

239 *Y estaua doña Ximena con çinco dueñas de pro*. Voir encore vers 938, 1010, 1228, 1580, 2702.

Il ressort de ce tableau que *y*, tout en pouvant garder sa valeur tonique (cf. 3607 *por y*), prenait pourtant le plus souvent la place d'un mot atone dans la phrase.

*

*

*

Les pronoms atones suivent à l'égard de la place qu'ils occupent dans la phrase trois tendances principales : ils tendent à se placer autant que possible au commencement de la phrase, à s'appuyer par enclise à un mot précédent et à se rapprocher du verbe. Par ces tendances s'expliquent toutes les règles que nous avons cru pouvoir poser pour l'usage du Cid. Ces règles ne souffrent en somme, comme nous l'avons vu, que fort peu d'exceptions. Ces exceptions s'expliquent pour la plupart par des circonstances particulières. Dans quelques cas, je me suis cru autorisé à introduire des corrections dans le texte du manuscrit, corrections qui toutes visent à ramener les passages en question à l'usage général du Poème. Mais il ne peut guère être permis de faire, en faveur d'une théorie métrique, des changements qui ne sont pas en accord avec cet usage, même dans les cas où ces changements pourraient se réclamer du témoignage de certains vers isolés. Car les émendations doivent suivre les règles, non les exceptions, qui sont peut-être elles-mêmes susceptibles de correction. A ce point de vue, je crois difficile d'admettre quelques-unes des corrections proposées par M. Cornu¹⁾.

1) Zeitschrift für rom. Phil. XXI, p. 470—528.

Je terminerai cet article en les énumérant avec indication pour chaque correction de la page de cette étude où se trouve la règle qui à mon avis la rend inadmissible: 84 Manuscrit: *Fer lo he amidos*. Cornu: *A amidos fer lo he*. P. 629 — 199 M: *e reçibio los marchos*. C.: *e les rreçibio los marchos* M. C. renvoie au vers 2108 qui légitime le pronom, mais il faut ici le placer après le verbe P. 622 — 958 M.: *Que myo Çid Ruy Diaz quel corrie la tierra toda*. M. C. enlève *que* au second hémistiche qu'il fait ainsi commencer par un pronom atone. Comme nous l'avons vu p. 627, cette construction était extrêmement rare dans le Cid, peut-être même sans exemple? Pourquoi ne pas supprimer plutôt le *que* du premier hémistiche. Je crois que le vers ne changerait pas pour cela de mètre, car *Diaz* < *Didgez* doit avoir eu originairement la valeur d'un mot oxyton. Le déplacement de l'accent peut dépendre de l'influence de la forme *Dia*. — 966 M: *yr gelo he yo demandar*. M. C. supprime *yr* P. 630 — 982 M: *Tornos el mandadero*. C: *El mandadero tornos* P. 625 — 1820 M: *E servir lo he siempre* C: *E siempre servir lo ye* P. 629 — 1945 M: *Querer uos ye ver* C: *Ca querer uos ye veer* P. 629 — 2051 M: *Beso le la mano* C: *El Çid beso le la mano* P. 625 — 2545 M: *Enseñar las hemos* C: *E que enseñar las hemos* P. 629 — 2804 M: *Valas conortando* C: *Tanto va las conortando* P. 633 — 2953 M: *El Rey ona grand ora callo e comidio* C: *E. rr. v. g. o. secallo e comidio* P. 627 — 3289 C: *E yo que aqui esto te messe grant pulgarada* P. 622 et p. 627.

Ancienne traduction italienne du *Confessionale* de St. Antonin de Florence (1389—1459).

Par

Leo Jordan (Munich).

C'était en 1901. Je passais quelques mois à Venise à jouir de cette ville enchantée et à fureter parmi les manuscrits de la bibliothèque de Saint-Marc. Travail charmant pour l'amateur des temps reculés qui se faisait dans une petite salle du palais des doges aujourd'hui évacuée. Tout était là pour éveiller l'imagination. On se retrouvait au quatorzième siècle, Venise redevenait la reine de la Méditerranée: on était entouré de merveilles. — Toute sorte de manuscrits vous passent par les mains: traités religieux, traductions des anciens classiques, des *Testi di lingua*. Toujours un peu en fièvre quand l'employé vous apporte une nouvelle série, curieux de voir, imaginant des découvertes inattendues, car les catalogues, eux-mêmes manuscrits, sont assez souvent bien mal informés des trésors de la bibliothèque.

Cherchant ainsi pendant des semaines, un jour on trouvait quelque poème original, ou bien quelque traité intéressant; une fois même m'arriva entre les mains un petit journal poétique de certain seigneur lombard du quinzième siècle qui y avait fait retentir ses joies et sa détresse, journal d'un réalisme émouvant qui vous transporte dans les temps orageux de Francesco Sforza, de ses *condottieri* et *lanzikinetti*. On le trouvera dans le septième volume de la *Gesellschaft für Romanische Literatur*.

Ah, on était bien à son aise dans cette petite salle des manuscrits du *Palazzo Dogale*! Une fois les yeux fatigués on faisait une petite promenade par le palais ou bien on regardait les bateaux courir sur la lagune. Il n'y avait que le coup de canon annonçant midi qui vous remettait en plein XX^{ème} siècle . . .

*

*

*

Un jour je trouvai ainsi un traité de confession en italien, d'intérêt assez singulier à ce qu'il me sembla. J'en pris des extraits, le copiai en partie avec l'intention de revenir un jour pour en préparer une édition inutile aujourd'hui, comme on va voir après avoir étudié le sujet.

Monsieur Gietl, professeur de droit canonique à l'Université de Munich à qui j'avais confié ma copie, en découvrit la source: c'était le célèbre *Confessionale* de *St Antonin de Florence*, ou plutôt un chapitre de ce traité, celui-là même où sont données les règles comment doivent être confessés les différents états du siècle, comme on disait jadis, les princes et barons, les gens mariés et non mariés, les avocats, notaires et procureurs, les médecins, les épiciers, les marchands, etc. etc.

Voilà justement ce qui m'avait tenté et en quoi consistait l'éminent intérêt de mon traité.

Les éditions latines du *Confessionale* sont nombreuses. Par contre les éditions italiennes, dont le *Kirchenlexikon* de *Wetzer et Welte* ne connaît que six, sont bien rares, de façon que notre manuscrit n'est point sans valeur. Je profite donc de l'excellente occasion fournie par l'anniversaire de notre vénéré jubilaire pour en faire connaître quelques lignes, celles qui sont consacrées aux *professeurs et étudiants d'université*.

Notre traité se trouve dans le manuscrit Cl. I. Cod. XXXVII de la bibliothèque de Saint Marc. Ce manuscrit est formé de plusieurs cahiers dont le traité occupe le troisième à partir de la première feuille jusqu'au verso de la dix-septième.

C'est donc une traduction littérale d'un chapitre du *Confessionale* de *St. Antonin* intitulé:

Incipit ter = cia et vltima pars in qua tractatur de modo interrogandi secundum status diversos personarum et primo ad coniugatos¹⁾.

La traduction a d'abord été faite en quelque dialecte toscan assez pur, puis a été copiée par un scribe provenant du nord de l'Italie, probablement vénitien. Du reste les traces laissées par ce dernier ne sont pas trop fréquentes:

9. r. *puol*; 10. r. *onfeso*, *onfendente* au lieu d'*offeso*, *offendente*; 12. v. *pliu*, *consegio*, *caxione*; 13. r. *coe* (= *cio è*) à côté de *soçe* (*sozze*), *sença*; 14. r. *plui*; 15. r. *boxie*, *buosie* (*buggie*); 16. r. *façando* (*faciendo*), *casione* (*caggione*), 16. v. *oretexi* (*orefici*); 17. r. *gliesie*, etc.

1) J'ai en main une édition incunable: *Confessionale dñi Antonini archiepiscopi Florentini*, sans lieu ni date (1496) que possède la bibliothèque de l'université de Munich. Je n'ai pas pu me procurer une édition italienne.

La troisième personne du pluriel se rencontre sous la forme du singulier, ce qui est bien vénitien: *Sel ha dato bevère . . . a quelli i quali el sa che se inebria.*

La traduction doit avoir été faite avant la prise de Constantinople, parce que sans cela on aurait été porté à modifier le passage suivant qui fait résider le Sultan à Alexandrie:

Sel ha mandato non solamente arme e ligname ma etiamdio tute altre merchadantie in alexandria e altre parte de egipto e terre subiecte al soldano, perche l e excomunicato de excomunicatione papale sel non ha hauuto licentia dal papa. Unde i venetiani generalmente hanno questa licentia dal papa.

Le traité commence par les mêmes mots que le chapitre III du *Confessionale*, les rubriques sont les mêmes de part et d'autre:

I. *Qual se debeno fare [le domande] secundo el stato de le persone, e prima ai maritati.* II. *Del acto coniugale. çoe del matrimonio.* III. *Circha le cosse predçe (= prediete) como se puono formar le domande.* Questions délicates et bien indiscreètes quelquefois.

Puis viennent les „états du siècle“ comme disent nos vieux moralistes français, dans l'ordre suivant:

- IV. *Ai principi e baroni seculari.* (f° 5. r.)
- V. *Ad iudici e a tuti altri i quali hanno auctorita ordinaria o delegata.* (8. v.)
- VI. *Ad advocati, notari e procuratori.* (10. r.)
- VII. *Ai doctori e scolari.* (12. r.)
- VIII. *Ai medici.* (13. r.)
- IX. *Ai spiciari.* (13. v.)
- X. *Ai merchadanti¹⁾.*
- XI. *Ali artificii merchadanti.* (15. v.)
- XII. *Ai lanifici.*
- XIII. *Ai sitaroli (= setajuoli) çoe textori.*
- XIV. *Ai tavernari e hostieri.* (16. r.)
- XV. *Ai Bechari.*
- XVI. *Ai Pistori.*
- XVII. *Ai sartori.* (16. v.)
- XVIII. *Ai orevexi.*
- XIX. *Ai caligari (calzolari).*
- XX. *Ai fauri.*
- XXI. *Ai locatori de cauali.*

1) C'est ici que nous avons pris les quelques lignes concernant les affaires avec les Turcs.

XXII. *Ad ystrioni e musici.* (Séparés chez St. Antonin).

XXIII. *Ai servitori.* (17. r.)

XXIV. *A rustici e lauoratori.*

XXV. *Ai garçoni e garçone.*

Il y a là bien des pages d'un intérêt particulier. On demande aux *barons et princes* s'ils n'ont pas pris part aux tournois, *se tornamenti ouer combatere in stangata uno cum l'altro a facto*, s'ils n'ont point mis de juifs dans des fonctions d'État, on demande aux *médecins* s'ils ont avant tout encouragé leurs malades à se confesser, on demande aux *marchands* s'ils n'ont pas augmenté les prix d'une façon injuste, s'ils n'ont pas manqué de payer leur dû à l'État. Certaines manipulations de bourse étaient déjà en usage, *tuole le monete per quanto le uale in quel luogo oue le receue e manda quelle ad altro loco oue plui ualeno e per plui se spendeno*, — les mensonges étaient en vogue et se faisaient journellement „comme manger et boire“.

On demandait aux *marchands de vin* s'ils n'avaient point vendu de mauvais vin, s'ils n'y avaient point mis d'eau, s'ils avaient bien rempli les mesures. Au XIII^{ème} siècle en France on ne donnait l'absolution aux jongleurs que sous condition d'abjurer leur état ignoble: *Cum igitur . . . histriones veniunt ad confessionem, non est danda eis penitentia, nisi ex toto talia officia relinquunt quare aliter saluari non possunt*¹⁾.

On est moins cruel en Italie: on demande au jongleur s'il n'a pas fait ses drôleries pendant l'office divin ou bien dans l'église, au musicien s'il n'a pas joué de danses sur l'orgue appartenant à l'église: *Ouer se in gliesia ha sonato in organi ballate. per che penso questo essere peccato mortale, sì in colui che sona, como in quello o quelli che fa sonare.*

III.

La partie concernant l'université commence par les professeurs: on excommunie toute personne ayant admis un religieux ou prêtre à un cours public de jurisprudence ou de sciences naturelles. Item sont excommuniés les professeurs ou étudiants ayant voulu louer une chambre ou un appartement, sans avertir les locataires (!). Mais ceci ne se fait qu'à Bologne.

Viennent ensuite les questions de salaire: du moment qu'on est suffisamment payé par l'État, on commet „simonie“ en se faisant payer par ses auditeurs, notamment si ceux-ci se composent de religieux et

1) Cf. *Huon de Bordeaux* ed. Guessard et Grandmaison, p. VI.

de pauvres. Du moment que sa paye ne lui suffit pas, il a le droit de recevoir ce qu'on lui offre de bonne volonté.

Péché mortel s'il accepte une chaire sans avoir les connaissances nécessaires; péché mortel s'il l'a acceptée par avarice ou bien par ambition; autre péché mortel s'il continue d'enseigner avec une telle tache. Item s'il enseigne des matières défendues, nécromancie, etc., ou s'il a proféré des erreurs. Item s'il s'est vanté de sa science ou s'il a dit du mal des autres professeurs, ou s'il leur a rendu hostiles leurs élèves. Omission de quelques questions bien intéressantes qui se trouvent dans le *Confessionale*: Na-t-il pas trop allongé les vacances? — A-t-il enseigné des curiosités inutiles?

Tout cela n'est point sans exemples. Les professeurs étaient bien mal payés pour la plupart. Ils étaient forcés de vendre jusqu'aux livres aux étudiants. Un des faits les plus curieux de ces jours, est la plainte que porta l'université de Pavie contre celle de Padoue pour avoir attiré à elle nombre d'étudiants par ses prix modérés. Pour et contre des discours se firent à Milan, Padoue put se justifier et montrer que l'avarice des professeurs de Pavie était la seule cause de cette émigration.

Viennent ensuite les étudiants: Ce sont des fautes bien anciennes et bien connues encore aujourd'hui: disputes, dépenses trop larges, paresse, désobéissance aux maîtres et aux prescriptions de la religion. Puis, à la fin, une question qu'on ne poserait plus aujourd'hui: on demande si l'étudiant n'a pas trop étudié dans les livres des anciens, en négligeant la Sainte Écriture. Et de même s'il n'a pas trop fait attention aux livres poétiques et aux matières lubriques, ceci étant péché mortel.

* *

Nous faisons suivre ci-dessous notre chapitre. L's long (/) a été remplacé par s, les abréviations assez rares du reste ont été transcrites en italiques. Des traits marquant la fin de la phrase (f) ont été remplacés par des virgules. Nous essayerons d'expliquer le reste par des notes qui en général ont été fournies par Monsieur Gietl. Je lui suis bien obligé de ses précieuses indications.

VII. *At doctori e scolari.*

Circha i doctori e scolari prima e da inquirire. Se legendo pubblicamente in lege ouer in phisica ha receuto scientemente ala lectione sua religiosi ouer sacerdoti secolari. ouer altri clerici non sacerdoti ma si in dignita constituti. Perche l'e¹) excomunicato çaschuno che receue

tal persone scientemente insieme cun loro como se nota nel extrauagante di clerici nel monaci. *Super specula*³⁾). Item quello che legge in theologia ouer in ciaschuna altra scientia sel receue ale sue lectione religioso uscito del suo monasterio cun l abito sença licentia del suo prelato scientemente e excomunicato cun lui, como participante cun lui nel peccato. Item se cun licentia del suo prelato ha receuto sença habito monacho ouer religioso ouer layco⁴⁾). Item sel maystro ouer scolaro siando a bologna tracto⁵⁾ cun alcuno citadino bolognese de conducere ad afficto case e habitatione, non siando requiriti i habitanti de quelle, saluo sel tempo de la loro afflictatione fusse passato e excomunicato. Como se nota nel extrauagante de *locatis et rescriptis*⁶⁾). Et questo non ha loco sono⁷⁾ in bologna.

Item se alcuno e receuto in canonico cun pacto chel rega la schuola e simoniaco e pecca mortalmente . . .⁸⁾). Et questo appare per la pena posta sopra questo. Perche quel che e stà scosso⁹⁾ fi restituito. Et quelli che schuodeno debono essere priuati de ofitij e benefitij. Como se nota in quella medesima extrauagante. C. primo raymondo¹⁰⁾). Item sel maistro ha benefitio ouer salario sufficiente per insegnare, sel schuode dai scolari conmette simonia. Et specialmente se receue da clerici e poueri. Per chel uende la doctrina a lui data da idio et e tenuto ad restitutione como dice hostiense et raymondo. Sel salario ueramente non glie basta el puol receuere quello che spontaneamente gli e offerto. Et molto pliu sel non ha salario el puol mettere collecta per la sua fatica¹¹⁾). Sel receue el magisterio siando a questo desconço e ignorante pecca mortalmente per el periculo che ne seguita. Perchel gli e dato fede per ragione del magisterio dal quale seguita nocimento al proximo per lo mal consegio. Et specialmente in theologia.

Et quelli i quali scientemente receuono tali maestri al magisterio peccano mortalmente.

Sel cercha grado ouer magisterio non al honor de idio e utilita de le anime ma ad sua substentatione e honore proprio e ambitione tal uolta peccano mortalmente e tal uolta uenialmente. Ma sel cercha exemptione richeçe e liberta tuto e dampnabile e maximamente ai religiosi. Sel ha insegnato publicamente in theologia siando in peccato mortale notorio ha peccato mortalmente como dice petro¹²⁾). Sel ha imparato ouer lecto scientie prohibite, como e nigromantia e l arte notoria e altre simile conmette peccato mortale¹³⁾). O veramente se siando ignorante se ha posto ad insegnare e insigna errori notabeli conmette peccato mortale. Sel non adimplisse fidelmente i çuramenti dela uniuersita conmette peccato mortale. Sel se ha auantato de scientia ouer ha biasemado altri preferandose a loro, ouer ha hauuto invidia ad altri. Ouer ha

facto secte fra i scolari. ouer se ha ad se retracto i scolari de altri doctori, ouer sel se ha uestito pomposamente. de queste e altre simile cosse, guarda de sopra, oue si tracta de queste grauita.

Se i scolari non sono stati obediendi ai suo doctori in le cosse a-le quale sono tenuti. se hanno facto intra se rixe. Se hanno ellecto maistro non apto ad legere per iniusta caxione. Se hanno lassato li degiuni de la gliesia potendo degiunare: ouer l'audire de le misse le feste. ouer i sacramenti. Se contendono in le disputatione contra la uerita açoche non parano perdere la questione. Se superbiscono per la sua scientia. ouer se togliono guadagni iniusti. ouer se obseruano curiosita, ambitione e altre simile cosse. Se sono negligenti nel studiare. Se sono prodigi nel spendere. Et de le altre cosse dimanda come te parera de bisogno secundo le dicte in la prima e seconda parte. se tropo ardentemente ha studiato in libri de gentili ço e pagani in per lo suo ornato parlare, non attendando al studio piu utile ouer necessario, ouer ala sacra scriptura. Et specialmente questo non apartiene ad religiosi. Ouer se ha acteso a libri poetici e ale soçe materie qual se contengono in quelle perche e peccato mortale. como se nota. distinctione. XXVII. Ideo prohibetur¹⁾).

1) Hs. *le* = *l'e*.

2) En latin: *C. super Spe. extra. ne clerici vel monachi*. Il s'agit, comme a bien voulu me l'indiquer M. Gietl, de la célèbre Décrétale *Super Specula* du pape Honoré III (c. 10 X 3,50).

3) La source ajoute: *secundum Lapum*.

4) = *trattò*.

5) *extra de loca c. ex rescripto*. Il y a donc erreur, comme l'a remarqué M. Gietl. Le titre est: *de locato et conducto*. Les premiers mots: *Ex rescripto...*

6) = *se no*.

7) Quelques lignes ont été omises. M. Gietl en a trouvé la cause: le mot *mortale* étant répété deux fois, le scribe a passé du premier au second par erreur. Terme technique: Bourdon. Les citations de Hostiensis sont prises dans sa *Summa* (livre 5, titre 5: *De Magistris et ne aliquid exigatur pro licentia docendi*). Note de M. Gietl.

8) latin: *exactum*.

9) D'après M. Gietl il s'agit du chap. 1. X. 5,5. *raymondo*: Allusion à la *Somme* de Raymundus de Peñafort, Lit. I, Tit. 3. *De Magistris*.

10) Les lignes suivantes sont omises: *Si magister festum colendum de iure vel de consuetudine non vult concedere nisi pro pecunia. Vel e contra non colendum concedit, colendum pro peccunia, symoniam committit. Ray-[mundus]*.

11) M. Gietl suppose qu'il est question de Petrus de Ancharano († 1410) qui a écrit un commentaire des Décrétales.

12) Omission de quelques lignes, peut-être encore par suite de *bourdon*:
... *mortale est. Si non adhibuit diligentiam ad profectum scholarium in
scientia et moribus quam debuit faciens nimias vacationes. vel non utilia sed
curiosa docens. Vel de moribus eorum non curans nec conpescens in quo potuit
in huiusmodi negligentia notabiliter committens mortale est.*

13) Chap. 15. D. XXXVII et non pas XXVII, comme l'a remarqué M.
Gietl.

Une rédaction provençale du Statut maritime de Marseille.

Par

Léopold Constans à Aix-en-Provence.

Le recueil que nous faisons connaître aujourd'hui aux amis des études provençales, est intéressant et par la date à laquelle il a été composé, et par les questions qu'il soulève sur les causes de sa rédaction et le choix des éléments qui y ont été admis. Il contient les deux traités de paix conclus en 1257 et 1262 entre Charles 1^{er} d'Anjou, comte de Provence et la ville de Marseille, dont nous nous proposons de nous occuper bientôt, et un certain nombre de chapitres d'un *Statut maritime* qui fait l'objet principal de ce mémoire.

Notre recueil est contenu dans un manuscrit en parchemin de 0,242 m. sur 171, contenant en sept cahiers 56 folios de 27 ou 28 lignes à la page, sauf au r^o du f^o 1, qui n'a que 24 lignes, et au r^o du f^o 56, qui n'en a que 4, le reste du r^o et le v^o étant restés en blanc. L'écriture, une grosse gothique assez soignée, ne remonte pas plus loin que la fin du XIV^e siècle¹). La ponctuation, réduite au point, est assez rare, et souvent employée à contre sens; les i sont ordinairement accentués. En tête, une main postérieure (fin du XVI^e siècle) a noté cette double indication: 1257 et *I paix*. Au f^o 2 v^o, dans la marge de gauche, une autre main, vers la même époque, a écrit ceci, en face de la description du sceau de Marseille: *La tenour dal sagel que tenie Marsselle*. Enfin les chiffres romains, de I à LVI, qui accompagnent en marge les articles de la première paix²), et le chiffre LVII, qui

1) Nous avons d'abord pensé qu'elle datait du milieu du XIV^e siècle; mais M. Paul Meyer, qui a bien voulu examiner le manuscrit, nous a détrompé. C'est à lui que nous devons également les renseignements sur les dates qui suivent.

2) Ces chiffres ne correspondent pas à ceux de M. Sternfeld (voy. plus loin), qui a suivi ceux de la traduction française d'Anibert.

marque le commencement de la seconde, semblent être du XVI^e siècle¹).

Ce précieux manuscrit fait partie du riche cabinet de M. Paul Arbaud, le bibliophile Aixois bien connu, qui a bien voulu nous autoriser à le faire connaître au public: qu'il reçoive ici l'expression de notre vive reconnaissance. M. Arbaud l'acheta en 1882, avec un lot de manuscrits et de livres intéressant la Provence, à la succession du bibliophile Marseillais Laurent du Crozet, mort en 1881, qui avait notablement accru la collection commencée par son père.

Un feuillet de garde double en parchemin, dont la seconde partie est collée à la moitié de la couverture qui subsiste²), contient d'intéressants renseignements sur une famille de la haute bourgeoisie Marseillaise, à la fin du XVI^e siècle et au commencement du XVII^e, renseignements qui occupent tout le recto et les trois quarts du verso et sont écrits de diverses mains en écriture cursive du temps, sauf les sept dernières lignes du recto qui sont en bâtarde grosse pour les cinq premières, en bâtarde fine (faute de place) pour les deux dernières.

Nous avons là un véritable livret de famille, relatant les naissances, les baptêmes et les morts de 1587 à 1605, et quelques détails complémentaires qui ne manquent pas d'intérêt. Voici les deux premières notes qui y figurent:

1587 et le premier avril³), jour de mercredi, premier après Pasques, sur les dix heures du soyr est née Jehane Serene, fille de Gaspar Serene et Catherine Napolone⁴), estans en la bastide de Jehan Raynaude, au cartier de S^{te} Marthe, terroyr de Marseille, a cause de la contagion. Ayant esté baptisée entre mains son parrin patron Barthelmy Deydier, ayant seulement presté les mains pour S^r Symon Chabaud; sa marrine Jehanne de Ladefore, femme de Jehan Pyran.

En marge à gauche, d'une autre écriture moins soignée et postérieure: mariée a Jean Pierre Meirani.

1589 et le premier decembre, jour de vendredy, a quatre heures après midy ou environ, est né Simon Serene, filz du dit Gaspar et de

1) La même main qui a folioté le manuscrit en chiffres arabes, vers la fin du XVI^e siècle (?), a essayé de continuer la numérotation, mais n'a pas dépassé le chiffre 60.

2) C'est une plaque de bois recouverte en cuir usé, qui a conservé, au milieu, une plaque de cuivre attachée par trois clous étoilés, provenant d'un fermoir.

3) Nous ajoutons la ponctuation, et les accents qui manquent complètement.

4) Cf. *Nappollonne* dans la seconde note, qui, il est vrai, est d'une autre main.

Catherine Nappollonne. A esté baptisé a l'église majeure la troiziesme dudit moys: son parrin Simon Chabaud et sa marrine damoyse Anne Gantelme, fanme de M^r Francoys Ferrier, notaire¹).

A vescu seulement cinq jours, et après Dieu l'a volleu pour soy; ayant esté enterré a l'esglise saint Jehan, le jedy septiesme dudit moys de decembre 1589.

Viennent ensuite: Ysabeau (13 mars 1591), morte le 28 juillet 1594; Sébastien (5 janvier 1594), qui ne vécut que six jours; Ysabeau (8 mars 1595), morte le 28 avril 1598²); Magdeleine (9 décembre 1597); Anne (24 mars 1600); Gaspar (12 février 1603), et Claire (2 avril 1605): en tout neuf enfants, dont six filles et trois garçons.

Une note attristée a été insérée immédiatement au dessous de la mention de Gaspard, le seul fils qui ne soit pas mort peu de jours après sa naissance:

„Le 21 janvier 1622, vendredi, avant le jour, s'en est allé de la mayson commune, sans sçavoir a quelle part, si c'est par mer ou par terre, sans en avoir aucunes nouvelles: Dieu les donne bonnes!“

Et dans une autre note avec renvoi qui termine la série: „Le 20 novembre 1624, Gaspar s'en est retourné hors de la mayson en Espagne.“

Parmi les noms des parrains et marraines, toujours indiqués, nous relèverons les suivants (outre ceux mentionnés plus haut): Andriene de La Deffore (probablement sœur de Jehanne de Ladefore, citée ci-dessus), Blanche et Diane de Forbin, Jehanne d'Anthoine, Marguerite de Lopis, Marie de Bédarrides, et d'autre part, André de Boyer, écuyer de Marseille, viguier pour le roi de cette ville, Marc Antoine d'Agostini, le capitaine Jacques Moustier, et Jehan Dilhe, notaire royal. Par où l'on voit déjà que la famille Serène tenait un rang distingué dans la bourgeoisie Marseillaise³).

1) En abrégé: *not'*. Pour un autre notaire, parrain de Gaspard, voy. plus loin.

2) „Dieu la nous a levée (provençalisme) pour nos péchés.“

3) L'Armorial de la ville de Marseille, publié par le C^{te} G. de Montgrand d'après l'état dressé à Marseille de 1699 à 1702, mentionne un *J. Jacques Seren*, bourgeois de Marseille, qui porte d'argent à un cheval gai d'azur, coupé de gueules à un pal d'or; et un *J. Baptiste Seren*, ancien échevin, qui porte d'azur à une sirène au naturel sur une mer d'argent, tenant de sa main dextre un miroir rond d'argent bordé d'or, et de sa senestre un peigne d'or avec lequel elle peigne ses cheveux qui sont aussi d'or; au chef cousu de gueules, chargé de trois étoiles d'or. — Ces dernières armoiries montrent l'identité des deux noms *Serene* et *Seren*, et c'est sans doute à la branche de Jean Baptiste que se rattache notre *Gaspard Serene*.

Le feuillet resté collé sur la planche laisse voir en haut quelques lignes à peu près effacées de français, dont nous ne saisissons que quelques mots isolés, et dans le bas une quinzaine de lignes, également en français, soulignées et disposées en triangle, encore moins lisibles: la pointe du triangle donne en deux lignes le mot *Mar | seille*.

Le manuscrit commence tout à fait à la première ligne de la première page¹⁾ par la rubrique suivante:

Aysso es la pas primera de nostre senhor lo comte.

Suit (ligne 2) une initiale rouge de la hauteur de trois lignes: E.

En nom de nostre senhor ih'u xrist. amen.

En lan de la siena encarnation .m. .cc. .lvii. en la endition .xv. lo segon iorn a lintrar de Junh. Coneguda causa sia, etc.

. . . (f° 30 r° l. 15, sans alinéa) Rubr.: *Aysso es la secunda pas*²⁾.

E (initiale de la hauteur de deux lignes) N nom de nostre senhor ih'u xrist. amen. en lan de la encarnation de lui mezeisme .M. .CC. .lxii. en la endiction viena lo diluns seguentre la vtava de sant martin emiu (*sic*)³⁾. Coneguda causa sia, etc.

. . . (f° 39 v° l. dernière) Rubr.: *Dels consols establitz foras de Marsseilha*.

(f° 39 r°) E (initiale de la hauteur de deux lignes) stablem que daissi enant totas horas que alguns consols, etc.

La famille *Napolone* n'a pas eu moins d'importance aux XVII^e et XVIII^e siècles. En 1628, *Samson Napollon*, membre de la Municipalité de Marseille, est envoyé à Constantinople pour se plaindre des exactions et des violences du pacha de Tripoli à l'égard des commerçants Marseillais. Peu après, il obtient du dey d'Alger la liberté des captifs Français et la promesse de ne plus soumettre à la castration ceux qu'il fera désormais. — *Louis Napollon* est chargé en 1660 d'une mission auprès du Roi, qui le nomme, le 6 Novembre, conseiller de Marseille. Il est également nommé conseiller en 1670. — *Balthazard Napollon* premier échevin en 1787, meurt en fonctions le 21 septembre et on lui fait de magnifiques funérailles, dont on peut lire le curieux procès-verbal dans l'*Histoire de la Commune de Marseille* de Louis Méry et F. Guindon (voy. à la p. suiv. n. 5). Une *Napollon* avait épousé le comte Milanais Visconti, grand chambellan de l'empereur d'Autriche; devenue veuve, elle vivait encore à Milan en 1847 avec son père (Méry et Guindon). Notons d'ailleurs qu'un quartier de la ville d'Aubagne, près Marseille, porte encore le nom de *Napollon*.

1) La pagination est en chiffres arabes et semble de la fin du XVI^e siècle.

2) En marge, en chiffres romains, *lvij*. Cette numérotation ne coïncide pas avec celle de l'édition du texte latin par M. Sternfeld (voy. p. suiv., n. 2). Les paragraphes 58, 59, 60 sont en chiffres arabes (fin du 16^e siècle?). Puis la numérotation cesse.

3) Lisez: *diuern*. Dans le latin: *S. Martini Hyemalis*, saint Martin d'hiver, fêté le 11 novembre.

. . . (f° 56 r° l. 3) en personas o en cauzas.

Finito libro sit laus [et] gloria xpisto. Amen.

Le texte latin des traités de 1257 et de 1262 était connu depuis quelques années, par la publication qu'en a faite, d'après les originaux conservés aux Archives départementales des Bouches-du-Rhône, M. Richard Sternfeld, qui l'a compris (comme aussi le traité de 1252)¹⁾ parmi les pièces justificatives de sa savante histoire de Charles d'Anjou considéré comme comte de Provence²⁾. Mais on n'en avait pas encore signalé de traduction provençale. Ajoutons que François d'Aix avait fait connaître, à la suite des Coutumes de Marseille³⁾, la table des *Chapitres de paix*⁴⁾ d'après le traité de 1257, table réimprimée en 1845 par Louis Méry et F. Guindon dans leur *Histoire de la Commune de Marseille*⁵⁾.

Cette table est empruntée au *Livre Rouge* des Archives municipales de Marseille, qui la donne à la suite du livre cinquième des *Statuts* de cette ville, le dernier qu'il renferme. François d'Aix semble d'ailleurs avoir eu sous les yeux le texte même des traités⁶⁾; mais Méry et Guindon n'en ont connu l'existence que bien tard, d'après des renseignements provoqués par leur déclaration (t. IV, p. 246) que le texte latin avait disparu, ce qui les obligeait à ne publier qu'une traduction française (moderne) trouvée dans la bibliothèque, essentiellement provençale de M. Michel de Léon.

A la suite des traités de paix, on a inséré dans le manuscrit Arbaud, sans blanc ni titre autre que la rubrique du premier chapitre (*Dels consols establitz foras de Masseilha*), un certain nombre de chapitres des Statuts de Marseille choisis parmi ceux qui intéressent le commerce

1) Ce qui fait qu'il donne aux traités de 1257 et de 1262 les numéros 2 et 3.

2) *Karl von Anjou als Graf der Provence* (1245—1265), vol. in 8°, Berlin, 1888.

3) *Les statuts municipaux et Coustumes anciennes de la ville de Marseille divises en six livres, et enrichis de curieuses recherches, etc.*, par Noble François d'Aix, avocat en Parlement et Jurisconsulte de Marseille. — A Marseille, chez Claude Garcin, imprimeur du Roy et de la Ville, 1656.

4) *Index capitulorum pacis Domini Comititis* (p. 611—615).

5) *Histoire analytique et chronologique des actes et des délibérations du corps et du conseil de la municipalité de Marseille, depuis le X^e siècle jusqu'à nos jours*, 8 vol. in 8°, Marseille, 1841—1848 (t. 7 et 8 à Aix, 1873), t. IV, p. 285—290.

6) François d'Aix, *loc. cit.*, notes au ch. 8 du livre I (*De Consiliariis et aliis, de quibus hoc statutum loquitur, eligendis et juramento ipsorum*): „Cette constitution est presque du tout abrogée par les Chapitres de paix entre Charles d'Anjou et la Communauté, ne demeurant plus en observance que le temps et le serment des officiers, etc.“.

maritime. Ces chapitres, au nombre de 27¹⁾, ont leurs correspondants dans le texte latin, sauf les deux derniers, dont nous n'avons pu découvrir l'équivalent; sur les 25 autres, 24 (dont 4, les numéros 2, 4, 5 et 6, sont répétées à la fin du recueil) figurent parmi les 39 chapitres admis par Pardessus dans le t. IV de sa *Collection de lois maritimes*²⁾; enfin le n° 9 n'a pas été imprimé par Pardessus, sans doute parce que ses prescriptions ne sont pas particulières au commerce maritime, mais se trouve dans l'édition de François d'Aix et dans celle de L. Méry et Guindon (lib. III, cap. 4).

Ajoutons que la fin du texte latin des chapitres 17, 20 et 26 du livre IV ne se retrouve pas dans le provençal; mais comme ces passages offrent le caractère d'additions postérieures (voy. la note à la p. 21), leur absence est simplement une preuve d'ancienneté pour le provençal. Il faut noter, en effet, que les Statuts de Marseille, comme la plupart des Statuts communaux, ont subi, dans le cours des âges, divers changements et qu'on y a fait de nombreuses additions successives. Le texte latin du *Livre Rouge* et celui qu'a édité Pardessus renferment plusieurs allusions à des Statuts plus anciens, en particulier à la fin de nos chapitres n° 6, 19 et 20³⁾; et ce sont précisément les passages où figurent ces allusions, qui manquent au texte provençal, de sorte que ces paragraphes du texte latin ont tout à fait l'apparence d'additions postérieures; et d'ailleurs les *Chapitres de paix* de 1257 stipulent expressément l'élection, toutes les années, d'officiers publics chargés de modifier, d'augmenter ou de diminuer les Statuts⁴⁾.

1) Nous leur avons donné un numéro d'ordre, pour faciliter les renvois. Voy. plus loin, p. 11.

2) *Collection de lois maritimes antérieures au XVIII^e siècle*, par J. M. Pardessus, 6 vol. in-4°. Paris, Imprimerie royale, 1831—45. Les textes qui nous intéressent, ont été publiés d'après les manuscrits de la Bibliothèque nationale, f° lat. 4660^b et 4661, principalement d'après ce dernier. Cette rédaction est datée, le 1^{er} livre de 1253, le 5^e de 1255 (voy. Pardessus, t. IV, p. 237 ss.). Le 6^e livre (qu'ont publié Fr. d'Aix et Méry et Guindon) manque, comme dans le *Livre Rouge*.

3) Voy. le chapitre 6, dans les textes publiés plus loin. Au ch. 19 (= lat. lib. IV, cap. 26), on lit: *ut in statuto veteri continetur*, et un peu plus loin: *cum sciamus olim fuisse statutum, id quod nobis videtur utile et hujus modi* (Fr. d'Aix, hic Pardessus) *repetimus renovando*, etc. De même, au ch. 20: *Statuentes propterea quod*, etc.

4) Voy. R. Sternfeld, loc. cit., 40: „Item annis singulis inter alios officiales eliguntur aliqui probi viri usque ad sex, inter quos sit aliquis Jurisperitus et unus Notarius, qui omnes sint de civitate vicec. Mass. ad componendum statuta, sicut moris est in civ. Mass., faciundo de novo statuta, vel alia quæ facta essent mutando vel emendando vel augendo vel minuendo vel in totum tollendo, salvo

Ces Statuts ont été certainement d'abord rédigés en latin¹⁾, tout comme les deux traités de paix de 1257 et 1262, bien qu'à première vue on soit tenté d'affirmer le contraire. Ainsi, f° 20 v° l. 9, on lit dans le texte latin: § 53, *Item, quod homines singulares Mass., qui vel quorum antecessores olim consueverunt habere casses in insulis Mass. et les aigres des falcons, ea habeant*, etc., et dans le texte provençal: . . . *han acostumat(2) aver cassas en las illas de Mass. e los aigres dels falcons, ajan aquellas cauzas*. Pour *casses*, il faut croire non à la francisation de *cassas*, qui d'ailleurs aurait donné *chasses*, mais à l'authenticité de *casses*, „filets“: *cassas* serait dû soit à une mauvaise lecture, soit à l'intelligence de *casses*. Mais pour *les aigres des falcons*, on reste perplexe. Cependant, si l'on réfléchit que, sur beaucoup de points, les trois traités de paix, surtout les deux dont nous signalons un texte provençal, ne sont que la confirmation des privilèges et libertés de Marseille, on n'hésitera pas à conclure que le notaire rédacteur du traité de 1257 avait sous les yeux à la fois un texte latin et un texte provençal des Statuts, et, par conséquent, que ces Statuts, dont, en 1228, il avait été fait une compilation que promulgua le prodestat Guy Manatius²⁾, avaient peu après été traduits en langue vulgaire.

Nous avons d'ailleurs une preuve incontestable que l'usage de traduire en provençal les textes dont la connaissance importait à la Communauté date de loin. Dans la *Rubrica dels Privileges de la Cieutat de Marseilla* publiée par François D'Aix (*loc. cit.*, p. 616 ss.), les rubriques provençales (et par conséquent les pièces qu'elles annoncent) sont mêlées de rubriques latines, mais celles-ci sont bien moins nombreuses³⁾. Il est vrai que la langue employée accuse la fin du XV^e siècle ou le commencement du XVI^e, et que le titre le plus récent en provençal est un acte du 20 janvier 1481 contenant un engagement pris envers le roi de France par Jérôme de Monténégro, capitaine de galères Génois. Mais on n'avait certainement pas attendu le jour de la confection du registre pour traduire en provençal les pièces qui l'ont été, car alors

tamen eo quod per illa statuta non minuatur dominium, honor vel signoria d. c. nec ejus redditus.” Cf. texte prov., XXXIII (f° 18 r° l. 10).

1) Il serait trop long d'entrer dans le détail des preuves. Indiquons seulement, pour la 3^e partie du manuscrit (Statut maritime) le maintien du mot *tunc* (f° 55 r° l. 7 du bas).

2) Cette rédaction est probablement l'oeuvre de Bertran Bonafoussous. Voy. Pardessus, IV, 236.

3) Au f° 134, la Table mentionne à tort Charles IV: *Sequitur tenor capitulorum trium statuum concessorum per Sereniss. Dominum nostrum Regem Carolum IV*. Cf. Méry et Guindon, *loc. cit.*, IV, p. 356.

on se demande pourquoi elles n'auraient pas été traduites toutes sans exception, étant donné d'ailleurs que plusieurs de celles qui sont transcrites en latin, par exemple les *Litteræ concessionis nundinarum*, ou *Super pedagio de Torreues* (lis.: *Torres*) *ordinatio regia in favorem civitatis*, offrent un caractère d'intérêt général au moins aussi évident que d'autres qui sont transcrites en provençal¹⁾.

Le choix qui a été fait, dans les Statuts de Marseille, de certains chapitres, à l'exclusion des autres, parmi ceux qui concernent le commerce maritime ne peut pas s'expliquer pour tous d'une façon certaine. Cependant il est facile de se rendre compte de l'exclusion de quelques-uns, dont les prescriptions étaient tombées en désuétude à la fin du XIV^e siècle, par exemple de ceux qui concernent les pèlerins transportés en Terre Sainte. Par contre, la même préoccupation d'intérêt pratique explique la répétition, sous une forme un peu différente, des chapitres concernant les droits et les devoirs respectifs des marins et de leurs employeurs, comme aussi de celui où il est question des marchandises jetées par-dessus bord.

Faute de place, nous ne pouvons publier, comme nous l'aurions voulu, toute la partie du manuscrit qui a rapport au commerce maritime. Nous en donnons seulement les chapitres qui n'ont pas d'équivalent dans le texte latin des Statuts de Marseille, et de plus, comme offrant un intérêt particulier, ceux qui concernent les consulats maritimes et les marins. Nous ferons suivre le texte d'un *Vocabulaire* portant sur l'ensemble du manuscrit.

Voici d'abord quelques renseignements sur la graphie du manuscrit Arband et sur la langue de l'auteur de la traduction, autant du moins que les modifications qu'elle a subies de la part du scribe permet de le conjecturer.

La graphie générale étant la graphie traditionnelle, il y a lieu d'attribuer au copiste quelques particularités bizarres. Voici les plus intéressantes à signaler:

1^o Les manières diverses dont est écrit le nom de la ville de Marseille (ordinairement écrit en abrégé *Mass'*): *Massela* (f^o 6 r^o l. 18 et 13 v^o l. 15), *Masseihla* (f^o 6 r^o l. 2 du bas), *Masselhas* (f^o 7 v^o l. 13),

1) Le *Livre Noir* des Archives municipales de Marseille, qui doit, comme le *Livre Rouge*, son nom à la couleur de sa reliure, renferme une longue série de titres (207) qui vont de l'an 1216 à l'an 1624, en particulier les 119 qui sont compris dans la *Rubrica*. Les rubriques en ont été publiées en français et dans l'ordre chronologique (qui n'est pas tout à fait celui du manuscrit) par L. Méry et Guindon, *loc. cit.*, IV, 333 an.

enfin *Masseihlha*, et des Marseillais: *Massehles* (f° 10 r° l. 12), *Masseilles* (f° 11 r° l. 8, 13 r° l. 14 et 15 r° l. 3), *Marseilles* (10 v° l. 6 du bas, 11 r° l. 10, etc.), *Marseihles* (f° 9 r° l. 19, et v° l. 18), *Marsseilhes* (f° 11 r° l. 6), *Marsseilles* (f° 10 v° l. 5 du bas et 15 v° l. 13).

2° Les façons de représenter *lh*: *consseilh* (f° 39 v° l. 11), *conseill* (f° 39 v° l. 14), etc.; *conseihlies* (f° 7 r° l. 7), *conselliers* (f° 6 v° l. 5), etc.; *fihla* (f° 3 v° l. 5); *mohler* (f° 1 v° l. 9, 2 r° l. 19, 3 v° l. 3, etc.), *mohlier* (f° 1 v° l. 1), *mollers* (f° 25 r° l. 3 du bas); *batahla* (f° 9 v° l. 5), *bataihla* (f° 9 v° l. 8), *batailha* (f° 12 v° l. 6 du bas et 13 r° l. 1); *vaihlan* (f° 45 v° l. 2 et 4), etc.; — et *nh*: *complanhia* (f° 10 r° l. 4), *complainnent* (f° 10 r° l. 7), *complainnentz* (f° 10 r° l. 11), *pong* (f° 12 r° l. 1), etc.; *guazagin* pour *guazanh* (f° 49 v° l. 10 et l. 14, 2 fois), *guazaginnat* (f° 49 v° l. 9), etc. On rencontre fréquemment *mentz* = *minus*, *nonmar* pour *nomnar*, etc. *Ga* est presque toujours écrit *gua* (*vengua*, *enguan*, etc.) et *annar* représente le plus souvent *anar*.

Signalons encore *Frejurs* pour *Frejus* (f° 24 v° l. 11, 26 r° l. 4 et 30 v° l. 4), et quelques fautes de pure négligence: *maria* pour *maniera* (f° 10 r° l. 13), *calatitat* pour *calitat* (f° 10 v° l. 2), *banniatz* pour *bannitz* (f° 12 r° l. 4), *pension* pour *peticion* (f° 14 r° l. 7), *lenhers* pour *le senhers* (f° 37 r° l. 21) (*le senheres* (f° 12 v° l. 13) est peut-être une particularité destinée à noter que l'*r* n'est pas encore muette), *vim* pour *vin* (f° 15 r° l. 15), *trayslat* pour *translat*, *penatz* pour *penas* (f° 1 v° l. 6 du bas), *menevan* pour *menavan* (f° 1 r° l. 15), *mom* pour *nom* (f° 1 r° l. 19), *ouia* pour *o avia* (f° 1 r° l. 2 du bas), *pendre* pour *perdre* (f° 1 v° l. 11), *plaedeiant* pour *placdeiantz* (f° 45 r° l. 3), *plaedeiant* pour *placdeiant* (f° 45 r° l. 1, 2 et 3 du bas), *tamezes* pour *tramezes* (f° 2 v° l. 4), *a requirent de las patz* pour *al requirement de las partz* (f° 24 v° l. 22), *verssieras* (f° 13 v° l. dern.) pour *uissieras* (texte lat. *huiserias*), *certa* pour *Ceuta* (f° 42 v° l. 8), *antecessors* pour *antecessors* (f° 20 r° l. dern.), *proenssa* pour *preenza*, *prezensa* (f° 26 r° l. 3 du bas et 29 r° l. 9), *resegne* pour *resegue* (f° 47 r° l. 12), etc.

Enfin on trouve toujours *Acoas* pour *Acolas* (f° 26 r° l. 4 du bas et f° 29 r° l. 9, *en lo cimenteri de nostra dona (de madona) sancta Maria de las Acoas*), où le texte latin porte de *Acoulis* (cf. R. Sternfeld, *loc. cit.*, p. 133, n. 1). Il semble difficile que le scribe se soit trompé avec récidive sur le nom du lieu où se tenaient les assemblées de la Communauté de Marseille: il s'agit sans doute d'une prononciation populaire. Cf. (?) le moderne *cauva* = *caua* = *cauza*, et *proenssa* (pour *preenza*), relevé ci-dessus.

La déclinaison à deux cas a laissé des traces très nombreuses. Pour l'article en particulier, elle est assez bien conservée, alors même que le

nom auquel il se rapporte prend la forme moderne (cf. I, 18, 79, etc.)¹⁾. Les formes ordinaires en sont: pour le masculin sing.: *le* suj.²⁾, *lo* rég.; pour le masc. plur. *li* suj., *los* rég.; pour le féminin, *la*, *las*. Voici les exemples qu'on trouve au chapitre I du Statut maritime que nous communiquons ci-après: *aquill* (suj. plur.) 9, 12 et 101 (cf. *aquil*, 19 et 145), *ill*, 34, *li dig consols*³⁾ 27 (s. plur.) (cf. *le dig consol* 56), *le vins* 37 et 40, *si le consols sera presenz* 77, *li regires* 71, *le dig regires* 81, *li qual* (s. pl.) 105, *li autre consol* (s. pl.) 107 (mais *li autres consols establitz* 110), *aquel que seria elegutz consols* 114, *sia punitz* 117, *neguns Marseilles o autres* 124, *esser fatz o establitz consols* 130, *neguns fondeguars o nabetins o alcuns* 139, *esser fatz o establitz en aquel luoc consol, ni alcuns* 141, *alcuns fondeguars* 151. — Ajoutons seulement: *la sala vert* (f° 3 r° l. 13), et, également comme preuve d'antiquité, l'enclise de l'article et du pronom de la 3^e pers: *el* = *e lo*, *e le*; *els* = *e los*; *ol* = *o lo*, *o le*; *ols* = *o los* (passim); *nils* = *ni los* (f° 16 r° l. 6); *nols* = *no los* (f° 16 r° l. 7), etc.

Pour la syntaxe, nous ne signalerons qu'un cas de suppression du suffixe de l'adverbe de qualité *ment* (*men*) dans le cas où deux adverbes de ce genre sont joints par une copule: *non degudamen e non justa* (f° 2 r° l. dern.).

Pour le vocabulaire (voy. à la fin de l'article), il convient de noter: 1^o l'emploi assez fréquent des adjectifs verbaux en *-dor*, fém. *-doira*, pour traduire les gérondifs-adjectifs latins en *-dus*, *-da*, *-dum*, au sens passif: *gardador* (f° 55 v° l. 8), *cauzas portadoiras o menadoiras* (f° 14 v° l. 12), *cauzas aportadoyras* (f° 46 v° l. 1), *c. fazadoiras* (f° 51 v° l. 8), etc., ou même le part. futur actif (cf. V, 27 et f° 43 r° l. 11). Dans

1) Très fréquent au pluriel sujet: *li murs* (f° 14 r° l. 5 du bas), *li lurs successors* (f° 17 v° l. 18), *li homes tutz* (f° 20 r° l. 14), *tutz li mareniers*, *li quals covengon* (f° 54 v° l. 2), etc.

2) Exceptionnellement: *li*, suj. sing. I, 71.

3) L'ignorance des règles de la déclinaison chez le scribe se montre bien dans des constructions comme celle-ci: *o non sia consol o consol establitz* (lat.: *ubi non sint consul vel consules statuti*), I, 95, *esser fatz o establitz en aquel luoc consol, ni alcuns*, etc., I, 130, et autres semblables.

4) *Dig*, dans *li dig consols* I, 27 (suj. plur.) comparé à *le dig fugents mareniers* (suj. sing.) XXII (fin), à *le dig regires* I, 81, à *dels autres homes davant dig* (f° 51 r° l. 14), et à d'autres exemples semblables, semble montrer que le scribe au moins ne prononçait pas autrement le mot au pluriel qu'au singulier, et que le *g* avait un son chuintant. Cf. dans certains dialectes modernes, en particulier dans le rouergat pur, les pluriels *louch* (pron. *loutch*), *cruoch* (pron. *crouotch*), *cach* (pron. *catch*), de *loup*, *cruoc*, *cat* (de même pour tous les mots dont le singulier se termine par une forte). Même observation à faire pour *tug*: ce qui confirme.

o promeseron ad alcun o ad alcuns se alcuna vegada anador . . . sian tengut que (f° 43 r° l. 11), on pourrait être tenté de voir une proposition infinitive et de corriger *anador* en *anar* (cf. la seconde rédaction de ce chapitre: *o promezeron . . . sian tengutz annar en alcuna nau en alcun viage, que*, où *sian tengutz* a été déplacé par le scribe et doit être rétabli avant *que*, et le texte latin: *vel promiserint . . . alicui vel aliquibus quodocunque se ituros*); mais cf. V. 27; — 2° les formes *esteols* (f° 32 v° l. 21), „stables“, et *moveols* (f° 34 v° l. 18 et 19), „meubles“¹⁾.

Voici les rubriques de tous les chapitres du *Statut maritime*. Nous y joignons la correspondance avec le texte latin.

1.²⁾ (f° 38 r° l. dern.) *Dels consols establitz foras de Masseilha* (= Lat. lib. I, cap. 17)³⁾.

2. (f° 40 v° mil.) *De gitament de mercadarias en mar per mal tems o per altra causa* (= Lat. lib. IV, cap. 30).

3. (f° 41 r° mil.) *De gardar los conservages* (= Lat. l. IV, cap. 23).

4. (f° 41 v° mil.) *Dels mariniers* (= Lat. l. IV, cap. 15).

5. (f° 42 v° l. 6) *D'aquo mezeis* (= Lat. l. IV, cap. 16).

6. (f° 43 r° mil.) *D'aquo mezeis* (= Lat. l. IV, cap. 17, 1^{er} alinéa et cap. 18).

7. (f° 44 r° mil.) *De aver ferm las causas accitadas davant los consols establitz foras de Mass'* (cf. Lat. lib. I, cap. 8).

8. (f° 45 v° mil.) *D'aquels que moron*⁴⁾ *foras de Masseihlla* (= Lat. lib. II, cap. 50).

9. (f° 46 v° mil.) *En qual maniera deu esser venduda cauza mobla obliguada per peïnora* (= Lat. lib. III, cap. 4).

10. (f° 47 r° l. 9) *De pignora donada en las naus per alcuna peccunia* (= Lat. lib. III, cap. 5).

11. (f° 48 r° l. 1) *De compainhia e de comandas* (= Lat. lib. III, cap. 19).

12. (f° 48 r° l. 19) *D'aquo mezeis* (= Lat. lib. III, cap. 20).

13. (f° 49 r° l. 2) *D'aquo mezeis* (= Lat. lib. III, cap. 21).

14. (f° 49 r° l. 2 du bas) *D'aquo mezeis* (= Lat. lib. III, cap. 22).

1) *Moveols* représente sans doute *moveuls* = *movibilis; quant à *esteols*, on attendrait *estaols* pour *estauls* = stabilis. Cf. fr. dialectal *estavle*.

2) Nous mettons un numéro aux chapitres pour faciliter les renvois.

3) Chiffres de l'éd. Pardessus: pour l'éd. Fr. d'Aix et l'éd. Méry et Guindon les chiffres des chapitres doivent être augmentés d'une unité en ce qui concerne le livre I^{er}. Le latin correspondant au n° 9, qui manque dans Pardessus, sans doute parce qu'il n'est pas particulier au commerce maritime, se trouve dans François d'Aix et dans Méry et Guindon.

4) Ms. *meron*; mais le texte a *moron*.

15. (f° 49 v° mil.) *Remembransa d'aquo mezeis que es dig de sus* (= Lat. lib. III, cap. 23).
16. (f° 50 r° l. 2) *De naus loguadas a nouli* (= Lat. lib. IV, cap. 7).
17. (f° 50 r° l. 20) *D'aquo mezeis* (= Lat. lib. IV, cap. 8).
18. (f° 50 v° mil.) *D'aquels que deslian los avers d'autrui* (= Lat. lib. IV, cap. 21).
19. (f° 51 r° l. 3) *Dels escrivans de las naus* (= Lat. lib. IV, cap. 26).
20. (f° 51 v° mil.) *De non portar aver sobre cuberta* (= Lat. lib. IV, cap. 20).
21. (f° 52 v° mil.) *De portar garnions en nau* (= Lat. lib. IV, cap. 19).
22. (f° 53 r° l. 2) *Dels mariniers* (cf. n° 4).
23. (f° 53 v° l. 5 du bas) *D'aquo mezeis que es dig de sus* (cf. n° 5).
24. (f° 54 v° l. 1) *D'aquo mezeis* (cf. n° 6)¹⁾.
25. (f° 54 v° l. 7 du bas) *De gietz de mercadarius en mar* (cf. n° 2)²⁾.
26. (f° 55 r° mil.) *De las sortz de las naus*.
27. (f° 55 v° l. 5) *D'espazi de .xx. jorns donadors als mercadiers, li quals seran en Mass' en lo tems de la guerra*.

1) Ce chapitre et les deux précédents reproduisent, avec de légères variantes d'expression, les chapitres 4, 5 et 6: par ex, ch. 22, l. 3, *licita* pour *leguda*; l. 6, *encobolament* pour *empediment*; ch. 23, l. 14, *o per cambi la guazainnaria* pour *o ad autre maniera l'aquistava* et l. 18, *o cambiada* pour *o d'autra maniera aquistada*. Une double erreur, différente dans les deux rédactions, montre qu'elles ne dérivent pas de la même source (provençale): ch. 23, l. 3, *enaissi con es acceptat o a bogia* (2^e réd.), *aissi con a certa* (= *Septa* du latin) *o a b.* (1^e réd.); l. 7, *accepta* (2^e réd.), *ves cepta* (1^e réd.). Cette seconde copie est d'ailleurs assez négligée (mots omis, etc.).

2) Reproduction du ch. 2 avec des variantes légères, mais assez nombreuses. Voy. n. 1.

LIBER PRIMUS, cap. XVII [18]¹⁾.
De consulibus extra Massiliam constituendis.

Constituimus ut a modo, quancumque aliqui consules fient vel

1) Le numéro du chapitre en chiffres romains est celui de l'éd. Par-dessus; le numéro en chiffres arabes est celui de l'éd. François d'Aix et de l'éd. Méry et Guindon.

(1) (f° 38 v°) *Dels consols establitz foras de Masseilha.*

(f° 39 r°) Establem que d'aissi enant, totas horas que alcuns consols seran fatz o establitz en los 5 viages de Suria o d'Aleissandria o de Cepta¹⁾ o de Bogia²⁾, o en

1) Ceuta, au N.-O. du Maroc = arabe *Sebda*.

2) Bougie (Algérie).

constituentur in viaggiis Surie, aut Alexandrie, vel Cepte²⁾, vel Bogie, vel alicubi alibi extra Massiliam, quod illi eligantur a rectore communis Massilie, et creentur et constituentur similiter semper tales quod illi consules sint de melioribus facundia et discretione et probitate et honestate, ad honorem et utilitatem communis Massilie, ex illis qui tunc temporis ad dictas partes transfretarent³⁾; et quod illi fiant, et constituentur cum fient, a rectore Massilie qui pro tempore fuerit, cum consilio et assensu syndicorum et clavariorum communis Massilie et septimanariorum capitum misteriorum⁴⁾ Massilie, vel majoris partis eorum; et eodem modo dentur et constituentur eis consiliarii. Et dicti consules omnes qui ad partes predictas ire debent vel sunt ituri jurent ad sancta Dei evangelia quod nullatenus meretrices mittant vel mitti paciantur ab aliquo in fundico illius terre cui preerunt, stagiam ibi a dictis meretricibus faciendo. Et quod vinum aliquorum non Massiliencium non facient vel permittent vendi vel mitti in dictis fondicis, quandiu erit ibi vinum Massiliencium ad vendendum. Et quod non conducent vel conduci permittent aut alias qualitercumque haberi sustinebunt botigas aliquas extraneis, scilicet non Massiliencibus aliquibus, sine

2) Cf. *Septa*, l. IV, ch. 16.

3) Ed. *traficarent*.

4) Ed. Fr. d'Aix et éd. Méry et Guindon, *ministeriorum*.

Romanische Forschungen XXIII. 3.

alcun autre luoc foras de Mass', que aquill sian elegitz o creatz per lo regidor de Mass'; e sem-10 blantmentz sian establitz tals totas horas que aquill consols sian dels meillors per discrecion e per gent parlar, per proesa e per honestat e per dilection ad honor et utilitat 15 del comun de Mass', d'aquels qu'adoncas en aquel tems ad aquellas dichas partidas annaran; e que aquil consols sian fag et establitz ab conseil et ab consen-20 tement dels sendegues e dels clavaris del comun de Mass', e dels semaniers dels caps de mestier, o de la major partida d'aquels; et en aquella mezeissa manera 25 sian donatz et establitz ad aquells consols conseilliers. E li dig consols tug que ad aquellas partidas dichas deuran anar juron als santz evangelis de Dieu qu'e nenguna 30 manera non metan, o sufran que sian messas per alcun, putans en lo fondegue d'aquella terra en la qual ill sobrestaran consols, ni sostenran que aquellas putans 35 fassan aqui stage. E non faran o non sufriran que le vins d'alcuns homes non Marseilles si venda o si meta el dig fondegue, aitant longuament con aqui sera le vins 40 d'alcuns Marseilles a vendre. E non loguaran ni sufriran que sian loguadas, en alcuna outra manera, algunas botiguas ad estranjas personas, so es assaber ad alguns 45 non Marseilles, sens voluntat e licencia espressa aguda del (v°) fondeguar del sobre dig fondegue.

voluntate expressa et licentia habita dicti fundegarii fundici supradicti. Et quod dicto fundegario non impedient vel imbrigabunt vel fieri facient aliquid vel aliqua que contraria sint hiis que dicto fundegario a rectore Massilie sunt vel erunt concessa vel conventa. Et similiter quod non compellent dictum fundegarium a se vel aliis quibuscumque emere vinum aut res alias aliquas majori precio quam valerent in ea terra vinum aut res ille aut res similes.

Item et quod bannum alicui non imponent nec aliquem condempnabunt illi consules sine consilio et assensu consiliatorium.

Si vero imposuerint bannum vel penam, vel condempnaverint aliquem cum consilio consiliatorium suorum vel majoris partis eorum, statuimus quod ratum habeatur et firmum, eo salvo quod rector qui pro tempore fuerit in Massilia, infra mensem unum post adventum illius vel illorum cui vel quibus bannum aliquod vel pena aliqua imposita esset vel condempnatus fuerit, ut supra dicitur, si consul presens fuerit, et ille cui bannum impositum est vel condempnatus est conquestus fuerit, inde possit de dicto banno vel condempnatione cognoscere et dictum bannum vel condempnationem revocare, si rectori videbitur inique fuisse processum.

Consul vero ex quo bannum imposuerit nichil penitus relaxare vel immutare presumat sine consensu consiliariorum suorum vel

E que al dig fondegat non encobolaran o non enbregaran o non 50 faran alcuna cauza o algunas que sian contrarias ad aquellas causas que seran autreiadas o convenidas per lo regidor de Mass' al dig fondeguar. E sembla[nt]ment 55 non constreinneran le dig consol lo fondeguar a comprar d'els ni d'alcuns autres vins o algunas outras causas per major pres que non valrian en aquella terra. 60

Item e que non pausaran ban ad alcun o non condempnaran alcun sens consseilh e assentiment dels conseilliers que lur seran donatz, o de la major partida della 65 ditz conseilliers¹⁾. Pero, si auran pausat ban o pena o auran condempnat alcun ab conseil de lurs conseilliers o de la major partida d'aquells, establen que aquo sia 70 ferm tengut, aisso salvv que li regires que per lo tema sera(n) en Mass', denfra un mes après la venguda d'aquells o d'aquell a cui o las quals alcuntz bantz o 75 alguna pena es o seria condempnatz, aissi com es dig de sus, si le consols sera prezentz et aquel a cui le bantz es pausat o es condempnatz si complanhera d'aquo, 80 le dig regires puesca del dig ban o condempnation conoisser, el dig [ban] o condempnation revocar²⁾, si sera vist al rector que en aquel fag sia hom annat eniquamentz³⁾. 85

1) Pas de signe de ponctuation, et minuscule à pero.

2) Ms. *revocar*.

3) Pas de signe marquant l'alinéa.

majoris partis eorum, latam vero sententiam nullatenus valeat revocare. Et si forte contigerit quod alicubi sint .x. vel .xx. homines de Massilia vel plures ubi non sint consul vel consules statuti, ut supra dicitur, tunc, auctoritate hujus capituli, liceat eis et possint concorder, omnes vel major pars eorum aut illi qui ab eis vel majori parte eorum ad eligendos consules vel consulem electi fuerint, per se consules Massilie eligere, qui super eis et aliis Massiliencibus ibi advenientibus habeant eandem potestatem quam haberent alii consules, ut supra dicitur, a rectore Massilie constituti, donec alii consules in Massilia constituti, secundum quod predictum est, ibi venerint, et non ultra.

Verum, si ipse qui electus fuerit consul a majori parte hominum Massilie recusaret vel nollet recipere consulatum, puniatur in .x. libris reg. coron., nisi justo impedimento recusaretur¹⁾.

1) Suivent les lignes ci-dessous, qui n'ont pas leur équivalent en provençal, mais se retrouvent dans François d'Aix et dans Méry et Guindon: *Verumtamen prope dicti consules, qui in eo officio eligentur, ut dictum est, extra Massiliam a Massiliensibus, eligantur meliores facundia et discretione et honestate et dilectione et probitate erga commune Massilie de illis qui ibi de Massilia invenirentur. Et illi qui sic electi erunt jurent coram aliis tunc ibi presentibus quod bona fide et sine dolo et fraude, remotis inde odio et amore et timore, prece et precio, pre-*

Pero, pos le consols aura pausat lo ban, non pueca nulla causa apostot relaxar o cambiar sens consentiment de sos consseilliers o de la major partida d'aquells, 90 mas sentencia donada non pueca en alcuna maniera revocar¹⁾. E si per aventura s'esdevenra que en alcun luoc sian (*f^o 40 r^o*) .xx. homes de Mass' o plus, o non sia[n] 95 consol[s] o consol establitz²⁾, segon que es dig de sus, adonc, per autoritat d'aquest capitol, sia leguda cauza ad aquels homes e puecan acorda[da]mentz tutz o li magers 100 partida d'aquels, o aquill que per ells o per la major partida d'ells serian elegitz ad elegir consols o consol, per se elegir consols de Mass', li qual sobre ells [els] autres 105 Marseilles venentz aqui ajan aquel mezeis poder, lo qual aurian li autre consol, segon que es dig de sus, elegut per lo rector de Mass', entro que li autres consols esta- 110 blitz (establitz) en Mass', segon que es dig aqui, seran vengutz, e non ontra.

Pero, si aquel que seria elegutz consols per la major partida 115 dels homes de Mass' refuiava o non volia recebre lo consolat, sia punitz³⁾ en .xxx.⁴⁾ lb' de rials coro-

1) Ms. *renocar*.

2) Nous corrigeons d'après le latin et les règles de la déclinaison, bien que ces règles ne soient qu'imparfaitement observées dans notre texte.

3) Ms. *punia*.

4) Est-ce le provençal ou le latin qui a le véritable chiffre de l'amende?

Statuentes similiter observandum inviolabiliter a modo quod nemo Massiliencium vel alius, undecunque sit vel fuerit, qui majori libertate vel franquisia gaudeat vel utatur in Suria vel alicubi alibi quam ceteri homines de Massilia communiter, nullatenus possit vel debeat (n)unquam fieri vel constitui consul in Suria vel alibi ubi predicta libertate uteretur, si tamen alius vel alii boni vel ydonei illuc euntes tunc invenientur vel ibi essent vel qui videantur tolerandi ad peragendum officium dicti consulatus¹⁾. Similiter statuimus ne aliquis fundegarius vel nabetinus, vel qui suum vinum vendit vel vendi facit ad minutum, nec aliquis qui preter mercadariam ministerium suum vel corratoriam exerceat in

dictum regant et teneant consulatum, omnibus coram eis conquerentibus pro posse suo justiciam exhibentes.

Si qui autem consulum supradictorum omnium aut aliquis ex eis, quod absit, contra hoc vel aliquid horum temerario ausi fuerint vel venire presumpserint, fidem suam circa hæc quam promiserint negligentes, puniantur inde singuli eorum delinquent[i]um a rectore Massilie in .xxv. libr. reg. coron.

1) Puis viennent les lignes suivantes, qui n'ont point leur équivalent en provençal: *Sed nec magister qui vulgariter naucherius appellatur, vel aliquis dominus vel domini, major vel majores, alicujus navis possint esse consul vel consules extra civitatem Massilie in illo viaggio quo ibit, nec possit vel debeat unquam fieri nec constitui in Suria, si tamen alii invenientur in dicto officio tolerandi.*

natz, si per just enpediment non lo refuiava. 12

Semblant(z)mentz establem que d' aissi enant sia gardat¹⁾ fermament e sens corrupement que neguns Marseilles o autres, don que sia o sera, que uze de major¹² libertat o franqueza, en Suria o en alcun autre luoc, que li autres homes de Mass' comunament, en neguna outra maniera non pueca ni deja en alcun tems esser fatz¹³ o establitz consols en Suria o en autre luoc o usaria d' aquella libertat, si empero autres o autre bon et aondos adonquas en aquellas partidas anant s'atrobaran o aqui¹³ seran que fassan a sostener [e] a perfar l'ufize del dig consolat.

Semblantmentz establem que neguns fondeguaers o nabetins, (e^o) o alcuns que son vin venda o fassa¹⁴ vendre a menut, non pueca esser fatz o establitz en aquel luoc consol, ni alcuns que son mestier o¹⁾ corrataria faria en [aquella] terra.

Et ancaras ajostam¹⁾ que aquil¹⁴ que son consols un an en l'autre non sian consols, si non [en] aquel cas en lo qual non si trobaria sufficient⁴⁾.

Le chiffre donné plus loin par le latin (voy. la note) pour le cas de prévarication ferait pencher pour dix livres: il est regrettable que la partie provençale correspondant à ce dernier passage manque.

1) Ms. gardar.

2) Ms. a.

3) Ms. ajostant.

4) Les mots et encaras... sufficient se trouvent placés dans le pro-

terra illa, possit fieri vel constitui illic consul.

Sed et illud adjungimus quod qui consules sunt uno anno in alio non sint consules, nisi in illo casu in quo alius non inveniretur sufficiens.

Adjicientes preterea observandum quod, si aliquis fundegarius vel nabetinus vel aliqui quando-cumque facient contra sacramentum quod fecerint vel facient rectori Massilie in redemptione¹⁾ dicti fundici, perdant in continenti omne jus quod tunc habent in dicto fundico, et ab inde non sint fundegarii fundici supradicti²⁾.

LIBER QUARTUS, cap. XV.

De marinariis.

Si quis conduxerit marinarios vel alios operarios aliasve personas qui ei pro pretio seu loquerio constituto aliquid licitum se facturos convenerint, statuimus ut illi id quod convenerint complere teneantur, nisi justo impedimento et evidente remanerent, dum tamen et ille persone, marinarii scilicet vel

1) [Le mot *redemptione* doit signifier l'administration ou la perception des droits du fondique; mais il n'est point indiqué dans ce sens par les glossaires. *Pardessus*]. Ce mot ne peut signifier ici que la concession du comptoir (*fondegue*), qu'elle soit donnée par le recteur directement, ou qu'elle résulte d'une adjudication publique, ce qui est plus probable, car c'est le sens classique de *redemptio*.

2) Les mots espacés manquent au provençal.

Estier aquestas causas, que 150 si deja gardar que, si alcuns fondeguaers o [nabetins o] alcun[s] en alcun tems faran contra lo sacrament lo qual auran fag o fara[n] al regidor de Mass' en resemson¹⁾ 155 del dig fondegue, perdant aqui mezeis tot lo dreg, lo qual [an] adonx en lo dig fondegue.

(4) *Dels mariniers.*

Si alcuns aura logat mareniers o autres obriers o autras personas, li²⁾ qual ad ell per près o per loguier stablit alcuna cauza leguda aura [n] 5 covengut de far o esser fazedor, stablem que aquill aquella cauza que auran covengut sian tengut de complir, si per just empediment e manifest non remania; domentz 10 empero [que] aquellas personas, so es assaber marenier [o] obrier, vençal après le paragraphe suivant, auquel ils se relient mal pour le sens. La forme du participe (ajostant), qui ne répond pas au latin, est choquante dans les deux positions. Il faut peut-être écrire *alcus sufficiens*.

1) Voy. la note à *redemptione*, ci-contre.

2) Traduction inexacte. Cf. la 2^e rédaction (ch. 22): *que ses tot impediment si puecan ad aquo obliguar*.

operarii, tales sint qui aliis ad ea se valeant obligare; et si forte contingeret quod arbor navis in qua predicti irent vel themo vel themonaria vel antennae vel aliud simile rumperetur, vel si navis illa aquam nimiam faceret, illis aptatis, nichilominus predicti conducti id quod convenerint pro eodem precio, ut supra dictum est, complere teneantur. Quod si complere nolent, quantum plus precii sive loquerii conventi illis vel dati vel aliis propter ea sine fraude datum esset, restituere compellantur; et si plus precio vel loquerio primo convento eis datum vel promissum fuerit, ideoque quod promiserant complere volebant, si plus acceperint, illud reddere compellantur; et si plus eis proinde promissum vel conventum fuerit, is qui promiserat illud vel convenit eis dare non tenetur. Et si forte marinarius aliquis infra viagium quod inceperat aufugeret vel navem desamperaret, nisi justo impedimento hoc faceret, statuimus ut totum loquerium quod inde habuerit domino navis vel ductori reddere teneatur, et similiter nichilominus totum loquerium, quod alii pro eo deficiente dominus dicte navis vel ductor dederit, domino navis restituat vel ductori; et insuper tantundem nomine pene communi Massilie tribuat.

Decernentes similiter quod prope dictum fugitivum liceat auctoritate hujus capituli domino vel ductori dicte navis, in fuga

sian tals que en altra manera si puecan obligar¹). E si per aventura s'esdevenia que l'albres de 15 la nau en la qual li davant ditz anarian, o timon, o timonairas, o antenas, o semblant cauza si rompia, o si aquill naus fazia trop d'aiga, adobadas aquellas causas,²⁰ li sobre ditz loguatz, aissi con de sobre dig'es, non sian mentz tengutz de complir per aquel mezesme près so que auran covengut. La qual cauza si complir non poi-²⁵ (f^o 42 r^o) rian, quant que plus de près o de loguier ad aquels covengut o donat ad autre o ad autres per aquella cauza seria donat sens frauds, sian constreg de³⁰ restituir; e si plus del près o de[l] loguier premieramentz covengutz ad ells sera donat o promes empero d'aisso car non volian complir cello que avian promes, si³⁵ plus n'auran près, sian constreg de[l] rendre. E si plus per aquo ad ells sera promes o covengut, aquel que avia promes o covengut ad ells non sia tengut de donar.⁴⁰ E si [per] aventura alguns mariners denfra lo viage lo qual auria comenssat fugia o la nau desamperava, si per just empediment non o fazia, stablem que tot lo⁴⁵ loguier, lo qual d'aqui auria agut, al senhor de la nau sia tengut de rendre; e semblantment al senhor de la nau non mentz restituisca tot lo loguier, lo qual ad autre⁵⁰ per aquel defailhement le senhors o le guaires de la dicha nau aura donat; e sobre que tot done en

dicta vel postea ubicunque eum inveniet, capere vel detinere pro voluntate sua, et eundem vi[n]ctum et bene custoditum vel aliter ad rectorem vel consules Massilie adducere auctoritate sua, scilicet ipsius domini vel ductoris navis, taliter tamen quod propterea dictum fugitivum non verberet vel vulneret, aut membra aliqua ei frangat sive ledat. Si vero contingeret quod dominus vel ductor navis relinqueret alicubi aliquem marinarium, non culpa tamen dicti marinarii, teneatur dominus vel ductor navis reddere et restituere dicto marinario totum loquerium sibi conventum, et ultra omnes expensas quas dictus marinarius faceret pro redeundo in Massiliam.

Cap. XVI.

De eodem¹⁾.

Si quis marinarios aliquos conduxerit vel conducet ad certum loquerium et ad certum viagium velut apud Septam vel Bogiam vel ad alium locum, et convenerit inter eos de redeundo Massiliam pro eodem loquerio, statuimus ut si dominus vel ductor navis vel ligni apud Septam vel locum quo

nom de pena atretant al comun de Mass'.

55

Establem quel davant dig fugedis leza, per l'auctoritat d'aquest capitol, al senhor o al logador d'aquella nau, en la dicha fuia o pueissas en qualque luoc que l'atrobara, penre e detener et aquel liat e ben gardat¹⁾ o d'autra manera a la poestat o als consols de Mass' adurre per sa auctoritat, so es assaber d'aquel senhor o loguador d'aquella dicha nau, pero en tal manera que per aquellas cauzas aquel fugedis non naffre ni bata, o negun membre non li frainha. Si pero s'esdevenia quel senhers (logaires) ol logaires de (*vº*) la nau laissaria alcun marenier, non per colpa d'aquel marenier, sia tengut le senhers ol logaires d'aquella nau rendre e restituir al davant dig marenier tot lo loguier a se covengut, et outra totas las despensarias las quals le mareniers faria per retornar a Mass'.

80

(5) *D' aquo mezeis.*

Si alguns mareniers alcun[s] aura loguat a cert loguier et a cert viage, aissi con a Cepta²⁾ o a Bogia o ad autre luoc, et auran covengut entr' ells de retornar a Mass' per aquel mezesme loguier, stablem que si le senhers o le loguaires de la nau o del lein, ves Cepta o autre luoc [on] sera annatz o an-

10

1) Le ms. B. N. lat. 4661 joint ce chapitre au précédent.

1) Ms. *gardar*.

2) Ms. *certa*.

ierit vel ibit navem illam totam vel aliud lignum venderet, quod totum loquerium dominus navis vel ductor et expensas revertendi Massiliam ipsis marinariis dare ibi vel solvere teneantur, nisi de voluntate illorum marinariorum remaneret. Si vero dictus dominus vel ductor ibidem aliam navem vel lignum emeret vel aliter acquireret, dicti marinarii pro eodem loquerio sibi, ut dictum est, convento teneantur complere inceptum illud viagium in dicto ligno vel nave empta vel aliter acquisita, sicut convenerint se facturos in alia nave predicta, nisi hoc de voluntate dicti domini navis vel ligni vel ductoris remaneret.

Et si dicta navis a Massiliencibus vendita, aut lignum, fuerit aliis Massiliencibus qui emptores illius navis vel ligni idem viagium facere debeant cum ipsa nave vel ligno dicto quod primi domini vel ductores venditores facere proposuerant, statuimus ut dicti marinarii teneantur tunc sequi dictos emptores illius navis vel ligni in ipso navigio pro loquerio eis convento a primo domino vel a primis dominis navis predictae vel ligni predicti.

Cap. XVII.

De eodem.

Statuimus ut omnes marinarii, qui convenerint vel convenient vel

nara, aquella nau tota o antre lein vendia, que le senhers de la nau o le logaires tot lo loguier e las despensas de retornar a Mass' ad aquels mareniers sia tengutz 15 de donar e de pagar, si per voluntat dels mareniers non remania. Si empero le davant dig senhers o logaires comprava aqui aquel lein o aquella nau, o ad altra ma- 20 niera l'aquistava, le davant dig marenier per aquel loguier covengut ad ella, aissi con de sobre dig es, sian tengut de complir aquel viage comensat en lo davant dig 25 lein o nau comprada o d' altra manera aquistada, aissi con auran covengut se fazedor en aquella nau sobre dicha, si de voluntat del dig senhor de la dicha nau o 30 loguador del dig lein non remania.

E si li dicha nans per los ditz Marseilles sera venduda, o le leins, ad autres Marseilles, li qual com- (f° 43 r°) prador d'aquella nau o 35 d'aquel lein aquel viatge dejan far ab aquella nau o ab aquel lin dig, lo qual li premier senhor o loguador vendedor auran perpausat de far, stablem que le dig marenier 40 sia[n] tengut adonquas seguir los ditz compradors d'aquella nau o lein en aquel viage per lo loguier covengut ad ella del premier senhor o dels premier senhors de la 45 davant dicha nau o del lein sobre dig.

(6) *D'aquo mezeis.*

Stablem que tutz li mareniers que si seran acordatz o si acor-

promiserint mercede conventa vel loquerio alicui vel aliquibus quandoque se ituros in aliqua nave in aliquod viagium, teneantur speciali sacramento quod nullo modo, ex quo navis, causa eundi in dictum viagium, erit extra buccam portus Massilie, jaceant de nocte extra navem illam sine licentia vel voluntate naucherii dicte navis; qui naucherius debeat vel possit nullatenus dare licentiam alicui marinariorum predictorum quin ad minus tercia vel quarta pars marinariorum dicte navis jaceat qualibet nocte in dicta nave; et quod predicti marinarii ibi et alibi dicte navis servitia debita faciant bona fide nisi justo et evidenti impedimento remanerent. Alioquin, si contra fecerint, puniantur inde de ea transgressione prout superius dictum est in alio capitulo facto de marinariis quod incipit: *Si quis conduxerit marinarios vel alios, etc.*¹⁾.

daran o promeseron ad alcun o ad alguns se alcuna vegada anador per merce o per alcun lo- 5 guier ad ells covengutz en alcuna nau en alcun viage, sian tengut que en nenguna manera, deus que la naus per cauza d'anar en lo dig viage sera foras de la boca 10 del port de Mass', non jassa[n] de nueg foras d'aquella nau sens licencia o voluntat del nauchier de la dicha nau, le quals nauchiers non deja o non pueca en alcuna 15 manera donar licencia ad alguns dels mareniers sobre ditz, que al mentz li terssa partz o li quarta dels mareniers sobre ditz de la dicha nau [non jassa cascuna nuech 20 dins la nau]. E que le dig marenier aqui et en autre luoc fasson a bona fe los servizes que pertenen a la dicha nau, si per just e manifest empediment non remania. Si en 25 autre manera encontra faran, sian punitz d'aqui d'aquel transpassament, segon que de sobre dig es en l'autre capitol fag dels mareniers, que comensa: *Si alguns aura 30 loguat mareniers o autres, etc.*¹⁾.

1) Voy. le chap. précédent. Le reste de chapitre n'a rien d'équivalent dans le texte provençal.

1) Voy. le chapitre précédent (l. I, ch. XV). La fin du chapitre, que nous donnons ici, ne se trouve pas dans le provençal. Elle ne se trouve pas non plus dans la réplique de ces trois chapitres sur les marins qui figure vers la fin du recueil, fol. 53 et 54: *Hoc statutum approbantes et nichil de precedentibus tollentes, addimus quod infra sequitur**) : videlicet quod ad minus tercia pars

*) Ces mots montrent que nous avons ici une addition postérieure, ce qui explique la lacune du provençal.

Cap. XVIII.

De cibariis marinariorum prestandis et ex quo tempore prestari debeant.

Constituimus ut naves de ultramari¹⁾ venientes, stantesque in dicto viagio alicubi, teneantur tunc dare victualia marinariis suis a festo nativitatis Domini in antea, vel .xv. sol. reg. pro victualibus proinde cuilibet marinario singulis mensibus a dominis vel ductoribus navium dentur: qui marinarii si navem desererent, hoc eis observato puniantur inde in personis et rebus arbitrio rectoris vel consulum Massilie; et quod dictum est de victualibus locum habeat, nisi in contrarium forte inter dominos vel

1) Ed. Pardessus: *ultra mari*.

ipsorum marinariorum stet et jaceat qualibet nocte in eadem nave extra buccam portus Massilie et medietas apud insulas Massilie, ita tamen quod domini vel ductores illarum navium teneantur providere illis marinariis in cibo et potu, quandiu jacuerint et moram fecerint pro sua vezenda**) in illis navibus tam extra buccam portus Massilie quam ad insulas***).

Si vero aliqui ex predictis marinariis negligentes fuerint in hoc facto, contra hec temere veniendo, pro singulis vicibus quibus contra fecerint extra buccam portus Massilie in .x. sol., et pro singulis vicibus quibus contra fuerint dicta nave existente ad insulas Massilie in .xx. sol. curie applicandis puniantur.

Decernentes quod scriptores dictarum navium speciali sacramento teneantur accusare et manifestare curie Massilie et syndico portus Massilie omnes illos marinarios qui in hoc facto fuerint transgressores et qui vezandam**) sibi injunctam non fecerint, ut superius est expressum****). Si vero aliquis vel aliqui dominorum dictarum navium noluerint dictis marinariis predicta servitia facientibus in victualibus, ut dictum est, providere, pro singulis vicibus quibus contra venerint in singulis dictis locis, simili pena dictis marinariis inposita puniantur. Et quod aliqui marinarii non exeant de navibus que venerint de viagiis in Massiliam quousque ipse naves bene fuerint ormejate; alioquin quilibet eorum in .xx. sol' puniatur. Predictae autem pene, si commisse fuerint, communi Massilie applicentur.

**) *Vezenda* et plus loin *vezandam*. Voy. au Vocabulaire.

***). *Insulas*. Les îles Pomègue et Ratonneau, qui ferment la rade de Marseille.

****) Pardessus met ici un alinéa, et un point-virgule, au lieu d'un point, 3 lignes plus bas, après les mots *inposita puniantur*.

(*Pas de rubrique.*)

(v°) Establem que las naus d'outra mar venent et stant en lo dig viage en alcun luoc sian tengut donar adones viandas als mare-35 niers lurs de festa de la Nativitat de Nostre Senhor adenant, enaissi que .xv. s' de rials donon li senhors de las naus ad un quascun marenier per aquo per quascun 40 mes; li qual marenier si desempararian la nau, que guardat aisso ad ells sian punit en personas et en cauzas ad albire del regidor o dels caps de mestiers¹⁾ 45

1) Le latin dit: *le recteur ou les consuls*.

ductores navis dicte et dictos marinarios convenerit de hiis concorditer.

Statuentes similiter quod quilibet navis que honerabit peregrinos in Massilia vel domini eorum satisfaciant marinariis de suo loquerio in hac terra antequam collet de insulis Massilie; et quod nullus a modo dominus navis vel ductor quilibet portet vel ducat aut habeat in nave aliqua faciente viagium a Massilia ultra quatuor marinarios ultramontanos¹⁾, nisi essent cives Massilie facientes ibi stagiam suam. Et si quis dominus vel ductor contra hec venire presumeret quandocunque, puniatur inde a rectore vel consulibus Massilie pro singulis marinariis in .c. sol., quotquot essent.

Decernentes similiter quod omnes marinarii quicunque ibunt in navibus Massilie teneantur et debeant esse, et etiam jurent ad sancta Dei evvangelia esse obediens consulibus statutis Massilie et in terris illis ad quas navigabunt in navibus²⁾ Massilie. Et si quis marinarius non Massiliensis contra hec venire presumeret non obediendo (ut) suo consuli dictisve consulibus, abinde nullatenus naviget ille marinarius usque ad tres annos tunc proximos in aliqua nave

de Mass'.; e so que dig es de las viandas aja luoc, si non [que] per aventura entre los senhors o logadors de la dieha nau e los ditz mareniers s'acordarian d'aquestas causas acordadament.

Establem atressi que cascuna naus que cargara pelegrins en Mass' o li senhors d'aquellas satisfassan als mareniers de lur loguier en aquesta terra, enantz que colle de las illas de Mass'; e que neguns senhors de nau o logaires de nau d'aissi enant uns quascuns non porte o non mene o non aja outra .iiii. mareniers outramontans en alcuna nau fazent viage de Mass', si non eran ciutadan de Mass', fazent lur estage aqui. E si alcuna vegada alguns senhors o logaires de nau encontra fara o venra, sia punitz per lo rector o per los caps de mestiers de Mass' per casqun dels mareniers. en .c. l', quantz que serian.

Stablem sembla[nt]mentz que tug li mareniers, qua[ls] que (quals) ananran en las naus de Mass', sian o dejan (f^o 44r^o) esser ejuron als santz evangelis de Dieu esser obedientz als consols establitz de Mass' en las quals terras navegularan en las naus de Mass'. E si alguns mareniers non Marseillés assajara venir encontra non obesent a son consol o als davant ditz consols, d'aqui enant non navegue aquel mareniers tro a .iii. ans adonex probedans en alcuna nau de Mass'. Et outra aisso, si era trobatz en Mass'. per aquo que non sia mentz punitz

1) On voit que ce n'est pas seulement de nos jours qu'on se préoccupe de protéger le travail national.

2) Le ms. B. N. lat. 4660^b donne *manibus*, qui convient moins et est contredit par le texte provençal.

Massilie. Et ultra hec, si inveni-
retur in Massilia nichilominus, pu-
niatur inde in .lx.¹⁾ sol. a rectore
vel communi Massilie.

e[n] .lx. l' del regidor del comun
de Mass'.

1) L'éd. Fr. d'Aix donne ce chiffre,
confirmé par le provençal. Pardessus
donne .xl., d'après ses deux mss., B.N.
lat. 4660^b et 4661.

7. R'. *De aver ferm las cauzas accitadas davant los consols establitz
foras de Mass'.*

Ordenam per la prezent constitution que(r) la[s] petitions, positions, con-
fessions, responents, attestations e productions e composicions e transactions,
sentencias, mandamentz e totz los fatz los quals li consols en Mass'. stablit
de la poestat o dels consols de Mass' ad anar en Suria o en autre luoc,
enaissi con dig es en lo pro[p]dan capitol de sus, o li autres consols
foras Mass' stablitz, dels quals es facha mentions en aquel mezeis
capitol, diran o dire faran o proferran o far faran o dire, o las quals
davant ells fachas seran, aquella mezesma fermetat ajan e foras que
aurian, si en la cort de Mass' en aquella mezesma manera dichas
o fachas serian. E que le dig consol per justizia de la cort sian tengut
recebre e prenan de cadatn plag le quals sera denant els o sera
ventilat, de .x. bezantz o de (v^o) la extimation de .x. bez., e d'aqui
en sus, lo .x^e.; e d'aquells platz que seran denfra .x. bez. o la exti-
mation de .x. bz. lo ters, so es assaber d'aquel o d'aquells li qual seran
venent: la qual justizia le dig consol ad alcun o ad alguns en deguna
maniera non puecan perdonar ni laissar, e la mittat de la davant dicha
justizia sia dels ditz consols, e l'autra mittat sia del dig comun de
Mass', al qual comun le dig consol la dicha justizia sia tengutz donar
o rendre. Li poestat o li consols de Mass', li quals per tems seran, ajan
gran cura, o li dig consols, li quals devon esser trames de foras de
Mass', sempre sian tals e sian stablitz, li quals discretz e lials et aondos
en quadatn luoc als davant dig consolatx drechurieramentz tenedors e
regidors et outra aquestas cauzas sian tals atressi quals sobre en lo
propdan capitol es denotat.

En après establen sobr'aisso que tug li davant dig fag dels platz
mesclatz [e las cauzas que davant] els seran fachas o dichas o ventiladas
sian escrichas de notari public, si aquel adoncx li ditz consols aver poiran,
e majorment per notari¹⁾ public stablit de la poestat o dels consols o de la

1) Ms. *notari*.

cort de Mass'. E si notari aver non poiran ad aisso a far, adonx sia escrig fièlment per l'escrivan de la nau, o per autre, lo qual meillor e plus covenant aquill trobaran ad escriure, le quals, enantz que alcuna cauza escriva, d'aquo jure¹⁾ sobre los sans evvangelis de Dieu (f^o 45 r^o) si am bona fe et enaissi com miells sabra e poira escriure totas aquellas causas, las quals ausiran o seran dichas fazent als platz dells plasdejant[z] davant los consols sobre ditz, un o plus. E totas aquellas causas escrichas fièlmentz li ditz consols gardon e servon et ab se en lo cartolari sieu d'aquo fag aporton en Mass'; en lo qual luoc cant ill seran vengutz, lo dig cartolari monstren e rendan a la cort de Mass', per so que aquel cartolari d'aqui enant sia gardatz del comun de Mass', enaissi con li autre fag de la cort.

Establem atressi que li consols davant dig, li quals son o seran [d'] aqui en un an, non sian aqui ni remanguan aqui consols en l'autre an propdan en aquel luoc et en aquell offize, mas autres consols aqui sian fag et establitz, aissi con sobre dig es en lo davant capitol dig; e que li consols sobre ditz puecan e dejan autres consols far et establir, o qual[s] que autres en lo sien luoc laisser, ab conseil pero et assentiment dels sieus conseilliers o de la major part d'aquels, en alcuna terra de Sarrazins on aquill seran consols, quant si partiran d'aquella terra. Mais so qu'es dig dells davant ditz mandamentz en tal manera aja luoc, so es assaber que aquil consols non puecan donar mandament o mandamentz entre autres placdejantz²⁾ davant ells, ni autres davant se placdejant²⁾ forsar a penre mandamentz.

Si aissil mezeis placdejant non si metian al mandament (v^o) d'els, mais si per aventura d'autramentz o fazian, aissellas causas que fazian non vaihlan ren ni tenguan enantz non contrastanz (?) las davant dichas causas non vaihlan ren apostot.

E tutz li davant ditz consols totas las causas que davant ill seran ventilladas enquieran en tal guiza e defeniscan que tostem en aquestas causas, las quals sobre aquo conoissent o guarentias auzent o defeniënt faran, prenan ab se o ajan dos prohomes e discretz meillors e plus covenant los quals trobar o aver poiran, o almentz .j. estier lo notari public o . . . (?) autre davant dichas totas causas e quadatina o las quals il mezeis li consols faran, sian menudas e tractadas.

[Voici le texte latin qui correspond à ce chapitre dans les trois éditions: Il est conforme au provençal pour le sens général, mais présenté dans un ordre différent, moins développé et moins complet (texte de Pardessus):

1) Ms. *escriua*.

2) Ms. *placdeiantz, placdeiant*.

LIBER PRIMUS, Cap. XVIII [19].

De eodem.

Ordinamus presenti capitulo ut consules extra Massiliam constituti secundum formam capituli, quod est supra de consulibus hujusmodi constituendis, in causis audiendis et examinandis hanc habeant diligenciam ut secum assumant et habeant in earum examinatione et decisione duos de consiliaribus suis melioribus et discretioribus, vel unum ad minus, quorum consilio peragant universa, sed et quemdam notarium publicum secum habeant ad acta omnia conscribenda, et precipue notarium Massilie, si eum habere poterunt. Si vero nullum habere poterunt, habeant secum scriptorem navis, qui speciale subeat sacramentum de hiis que audiet cum fide et diligencia conscribendis. Et habebunt¹⁾ consules cartularium, in quo acta universa, scilicet petitiones, posiciones, responsiones²⁾ et testium et instrumentorum productiones, sentencie et mandamenta scribantur, et alia omnia que pertinebunt ad causam, sic tamen ut nullum mandamentum proferant inter nolentes, sed inter eos duntaxat qui gratis eorum se subjecerint mandamento; inter alios vero jus dicant secundum quod eis videbitur cum suo consilio faciendum. — Sane que acta fuerint coram hujusmodi consulibus rata perpetuo esse volumus [pariter] ac si in curia Massilie facta essent, salvo tamen adhuc beneficio mensis de quo fit mencio in proxime precedenti statuto. — Verum, ne occasione justicie litigantes³⁾ a consulibus pergraventur, statuimus quod de omni questione que coram eis ventilabitur, si sit .x. bisanciorum vel supra, nomine justicie ab eo qui succubuerit decimam partem tantum accipiant; si vero infra .x. bizancios fuerit, tertiam habeant justicie nomine ab eo qui succumbet, et hujus justicie medietas sit consulum et altera sit communis Massilie, nec liceat eis aliquid inde remittere. Et post reditum⁴⁾ suum infra dies octo restituere teneantur communi Massilie medietatem ad dictam communem pertinentem, et cartularium de actis causarum confectum, ut dictum cartularium cum aliis actis curie servetur.]

26. R'.: *De las sortz de las naus*⁵⁾).

Per lo prezent capitol establen fermamentz gardar que la poestatz o li consol de Mass' o le viguiers, trastutz li qual seron per tems sobre

1) Fr. d'Aix et Méry et Guindon: *habeant*.

2) Pardessus, avec le ms. Bibl. nat. lat. 4661: *reposiciones*, ce qui signifierait, d'après Du Cange, „délais accordés aux parties assignées“.

3) Pardessus: *littigantes*.

4) Pardessus: *redditum*.

5) Rien ne correspond à ce chapitre dans le latin.

estantz al regiment de la dicha ciutat, sian tengutz e dejan sempre esser tengutz per sagrament *tunc* (*sic*) en tal maniera, que en alcuna maniera d'aquestas cauzas que si contenon en aquest capitol licencia de contravenir ad ells non sia donada; e gardan fermament o fassan gardar e tenir per totz aquels que son supleiat a Mass' las sortz de las naus e de totas las coquas et isnequas fachas sa en reire, en lo tems de la poestaria del senhor Karlevar (1^o) de Cazena, adoncx poestat de Mass', de las quals naus et esnequas¹⁾ e coquas es facha mencions en lo cartolari de Mass', en lo qual esrichas son aquellas que son e quals son e quantas son.

27. R.: *D'espazi de .xx. jorns donadors als mercadiers, li quals seran en Mass' en lo tems de la guerra.*

Establem d'aissi enant gardador que, si en lo tems de l'acomensamen de la guerra, li qual auria le commons de Mass' ab alcuna ciutat o luec o ab senhor d'alcuna terra, alcun o alguns mercadiers seran en la ciutat de Mass' d'alcun viage, que d'aquel tems del qual seria ad aquels mercadiers prezentz en aquesta terra coneguda e manifesta la guerra davant dicha, que li davant ditz mercadiers ajan espazi de .xx. jorns tant solamentz de despezeguar si e lurs mers d'aquesta ciutat, denfra los quals .xx. jorns li davant ditz mercadiers puecan lur mers vendre o depauzar, o en outra maniera, aissi con mais si volran, alienar o obliguar, e que d'aqui enant, so es assaber otra los davant ditz jorns .xx., li davant ditz mercadiers, o l'un o l'autre d'aquels, non puecan estar en aquesta terra durant la davant dicha guerra, si non remania de voluntat del regidor o del conseil [o de la] major part d'aquells (f^o 56 r^o). Et aisso aja luoc, si li davant ditz mercadiers non avian offendut a ciuta[da]n o a ciutadans de Mass' en persona o en cauzas.

Finito libro sit laus [et] gloria Christo. Amen!

Vocabulaire³⁾.

accitadas (*cauzas*) *davant los consols* (f^o 44 v^o l. 11), appelés (procès) devant les consuls.

adeguadas (*cauzas*) (f^o 41 r^o l. 4), égalisées (groupées de façon à former des parts d'égale valeur).

1) Ms. *xnequas* (le premier *e* refait en *x*).

2) Cet *explicit* est peut-être postérieur au texte: du moins les hastes du *b*, de l'*l* et de l'*s* longue sont très allongées. L'*f* initial se prolonge en bas en un profil d'homme à l'air sérieux, ou plutôt morose.

3) Nous ne relevons pas les variantes graphiques, mais seulement les mots qui manquent au Lexique roman de Raynouard, ou qui n'y figurent pas

aigres (*los*) *dels falcons* (fo 20 v° l. 14), les aires des faucons. Le texte latin reproduit ces mots en les francisant(?): *les aigres des falcons*. Cf. *agre* dans Raynouard, qui traduit à tort par „essor“ les deux exemples où il s'agit de nids d'oiseaux, et les locutions du rouergat, *segre l'agre*, flairer l'air natal; *counouisse còucun o l'agre*, reconnaître quelqu'un à un air de famille. M. Chabaneau (*Rev. des l. rom.* XVI, 180) tire *agre* d'ager, ce qu'avait déjà proposé Diez. Notre *aigre* marque la transition entre *agre* et le fr. *aire*.

alegrar se de (fo 20 v° l. 26 et 21 r° l. 18), jouir de (droits, privilèges, etc.).

amaistradors (fo 52 r° l. 15), administrateurs, ceux qui ont autorité dans un navire. Cf. *amaestraire* (Biogr. de Garin le Brun) et voy. *Rev. des l. rom.* XXXIII, 405.

annar, forme à peu près constante pour *anar*.

antiguamentz (fo 21 r° l. 9), anciennement.

aportadoyras (*cauzas*) (fo 46 v° l. 1), choses qui doivent être apportées.

apostot (fo 21 r° l. 10 et 22 r° l. 16), (probablement de *ad-post-totum*), entièrement; avec négation (fo 21 r° l. 6, 39 v° l. 5 du bas et 45 v° l. 4), absolument).

arca (fo 21 r° l. 11), caisse, coffre-fort.

assenssadas (*taulas*) (fo 20 v° l. 1 et 3), comptoirs taxés (comme prix de location).

aubergot (fo 52 v° l. 17), haubergeon.

autrament (*d'*) (45 v° l. 8 du bas), *autramentz* (*d'*) (fo 45 v° l. 1), autrement, sans cela.

avers (fo 50 v° l. 16 et 17, etc.), marchandises.

banitz (fo 20 v° l. 1 et 3), plur., redevances.

bannejar (fo 20 r° l. 4 du bas et v° l. 1 et 3) (texte lat. *bannigare*). Les mots *e requerre banitz*, qui y sont joints (lat. *et banna exigere*), montrent qu'il faut traduire par „imposer des redevances, des impôts“. La traduction française publiée par Méry et Guindon (IV, 324), donne: „ceux qui ont le droit de *ban*“, ce qui n'est pas compromettant.

becunas (fo 50 v° l. 18), *basanes*. Voy. Duc., s. v. *becuna*.

caussenes (*forns*) (fo 18 r° l. 3 du bas), fours à chaux.

collida (*cominal*) (fo 41 r° l. 5 et probabl. fo 55 r° l. 10), contribution mise en commun avant le partage.

cello que (fo 42 r° l. 7), pron. neutre, ce que.

confinias (fo 33 r° l. 5, 6, 8 et 10) (plur.) semble indiquer des fortifications ajoutées aux murailles au moment de la guerre. A la l. 5, il a peut-être le sens propre de „voisinage“ (des murs): *et esplanar las fossas fachas en las confinias, et aquellas mezesmas confinias els fossatz d'aquel[a]s esplanar enaissi*.

conservage (fo 41 r° l. 10, 11, etc.), association pour une entreprise de commerce maritime.

convenellment (fo 46 r° l. 6), convenablement.

covenant (fo 53 v° l. dern.), convention.

conveneull (fo 48 v° l. 10), *-euls* (fo 46 v° l. 9, 49 r° l. 9 du bas), *-ell* (fo 46 r° l. 6), *el* (l. 5) et

avec l'acception qu'ils ont ici. Faute de temps, nous n'avons pas fait un dépouillement minutieux, surtout pour les deux Paix, qui intéressaient moins le présent mémoire. Cette liste est donc provisoirement incomplète et ne pourra être complétée qu'au moment (prochain) de la publication du manuscrit tout entier.

roveneull (fo 48 v^o l. 10), *-euls* (fo 46 r^o l. 12), *-ells* (fo 46 r^o l. 5), *convenable*.

ruberta (fo 51 v^o l. 13, etc.), pont de navire.

despensarias (fo 42 v^o l. 5), pour *despensas*, dépenses.

deus que (fo 43 r^o l. 14), à partir du moment où.

despezeguamen (fo 38 v^o mil.), action de dégager *aquella absolution e d. de las carguas e de las personas far curar*.

despezeguar (fo 55 v^o l. 17), démarrer: *d. si e lurs naus de*.

domine (fo 5 r^o l. 5), domination, seigneurie.

domentz (s.-e. *que*) avec le subjonctif (fo 41 v^o l. 20), pourvu que.

el (fo 1 r^o l. 12, 5 r^o l. 4 du bas, etc.), = *e lo*, *e le* (subj.); **els** (fo 1 r^o l. 12, etc.) = *e los*.

eleg (fo 26 r^o l. 5), sujet **eletz** (fo 24 v^o l. 12), part. passé. Cf. *elegutz*.

elegutz (fo 5 v^o l. 7 et 21, 8 r^o l. 17, etc.), pl. part. passé de *elegir*. Cf. *leguda*.

els, voy. **el**.

enquetacion (fo 19 v^o l. 18), action d'inquiéter.

esear (*loguat ad*) (fo 50 r^o l. 9 du bas), loué avec nourriture comprise (?), ou bien: loué à quai (?) (voy. Duc. s. v. *scar*). Texte latin *ad scarum*, que Pardessus traduit par „à prix fait“. **esteols** (fo 32 v^o l. 21), au cas sujet fem., stable: *li davant dicha pas sia ferma et e*.

fazedolras (*cauzas*) (fo 51 v^o l. 8), à faire, devant être faites.

fermar (fo 1 v^o l. 7 du bas), assurer, promettre en justice.

fondeguar (fo 39 v^o, etc.), préposé au *fondegue*.

fondegue (fo 39 et 40, *passim*), de l'arabe *fondouk* (cf. ital. *fondaco*,

Romanische Forschungen XXIII. 3.

bas. lat. *fundicum*), comptoir européen dans les états musulmans, entrepôt de marchandises comprenant des logements pour le consul et les marchands de la colonie, ordinairement clos et isolé de la ville. Voy. W. Heyd, *Hist. du commerce du Levant au moyen âge*, tr. Furey; Raynaud, II, 430 ss. et cf. Mistral, *Trésor*, s. v. *foundegue*, *foundigo*.

fugedis (masc. invar.) (fo 42 r^o l. 20 et l. 3 du bas), subst., fugitif, déserteur.

garnion (fo 52 v^o l. 9 et 16) et **garnizon** (fo 52 v^o l. 14), équipement, armure complète.

guizaran (fo 15 v^o), (fut.), **guize** (subj.), etc., prendre sous sa protection. Cf. Bertran de Born, *Quan vey pels*, dans Raynouard (s. v. *guida*), qui traduit par „diriger“.

gardador (fo 55 v^o l. 8) (neutre passif), à garder, devant être gardé.

guaiament (fo 13 r^o l. 14, *far marchamentz o guaiamentz*), prise de gage, saisie. Cf. *marchament*.

isnequas (fo 55 r^o l. 2 du bas), et **xsnequas** (que j'ai corrigé en *esnequas*) (fo 55 v^o l. 2), chalands, bateaux destinés au chargement et déchargement des navires (joint à *coquas* dans les deux exemples). Cf. fr. *esneche*, pic. *esneke*, et voy. Diez, *Etymol. Wörterb.* s. v. *esneque*, Ducange, s. v. *naca*.

latz (*del fag dels*) *de las naus* (fo 20 v^o l. 17, 20 et 23). Il s'agit probablement d'un droit payé par les navires d'après leur tonnage.

laudisme (fo 16 v^o l. 6), lods (droit perçu par le seigneur sur les ventes).

leguda (fo 8 v^o l. 8 et 15 et fo 14 v^o l. 2), part. passé f. sg. de *lezer*, „permise“.

lein (fo 40 v^o bas, 41 r^o l. 1 et 3, 42 v^o l. 12, 43 r^o l. 1, 6 et 8, etc.), suj. **leintz** (fo 15 v^o l. 4 et 5, 41 r^o l. 9,

- 47 v^o l. 9, 50 r^o l. 12, etc.) et *leins* (47 v^o l. 21) (*lignum* dans le texte latin), bateau (à rames?) moins important que la *nau*. Cf. *lin*.
- lin** (f^o 43 r^o l. 2), suj. *lintz* (f^o 2 r^o l. et f^o 5 r^o l. dern.). Exceptionnellement pour *lein*; voy. ce mot.
- marchament** (f^o 13 r^o l. 14), envahissement d'un territoire pour obtenir satisfaction. Carpentier, s. v. *marchamentum*, identifie avec raison ce mot avec „marche“ dans notre passage et dans une charte de 1430, rectifiant Ducange, qui croyait à un impôt d'entrée. Le mot *facere* du latin (*far* du prov.) montre qu'il ne s'agit pas ici d'un droit, comme le dit Carpentier, mais de l'exercice de ce droit. Cf. *guaiament*.
- menadoiras** (*causas*) (f^o 14 r^o l. 12), choses devant être amenées.
- millars** (f^o 50 r^o l. 13), probablement faute du scribe pour *millarés* (cf. f^o 10 r^o l. 13 et v^o l. 5), monnaie marseillaise usitée dans les ports de Barbarie.
- molner** (f^o 51 v^o l. 9) (v. actif), avertir de, rappeler.
- moveols** (f^o 34 v^o l. 18 et 19), meubles (adj.): *las causas m. o non m.*
- nescalre et nesqualre** (f^o 29 v^o l. 8) (le plus souvent précédé de *e*). Le sens ordinaire est: „absolument, en général; cf. f^o 47 v^o l. 6 du bas: *Adonc perduda nescalre aquella nau*; f^o 24 v^o l. 15: *ad utilitat [d]e quascuna de las partz e nescalre de tota la region oproenssa* (lis. (?): *de Proenssa*); f^o 32 r^o l. 5 du bas: *e nescalre de totas las enjurias e damnajes donatz per los homes de Mass'*; — dans une proposition négative, f^o 15 r^o l. 5 du bas. — avec *en tal manera que*, f^o 18 r^o l. 8 et 22 v^o l. dern., il semble signifier „précisément“; f^o 29 v^o l. 8 (*a tots et a quascun de la dicha ciutat e nesqualre als estrangers aqui venents o estans*¹⁾), „aussi, en outre (de même f^o 35 r^o l. 17 et 37 v^o l. 9); enfin, f^o 22 r^o l. 6 du bas (*sian tengutz far sagrament e nescalre lo fassan*), „réellements“. D'après l'ensemble des exemples, l'étymologie (*nes* = *ne se*) *cal re*, „il n'y a souci (manque) de rien“, nous semble s'imposer.
- nabetins** (f^o 40 r^o l. dern., à suppléer d'après le latin au v^o, l. 3) (cas sujet), aide du *fondegvar*. Il est toujours joint à *fondegvar* à l'aide de *o* („ou“), comme, dans le latin correspondant, à *fundicarius* à l'aide de *vel*. Sans doute de la même famille que le fr. *nabot* avec changement du suffixe *ot* en *et* et addition d'un second suffixe. Cf. l'allemand *knappe*, garçon.
- nils** (f^o 16 r^o l. 6) = ni los.
- nols** (f^o 16 r^o l. 7) = no los.
- nouli** (f^o 50 r^o l. et v^o, *passim*), prix du loyer d'un vaisseau *loguar a nouli*, nolisier.
- ol** (f^o 9 r^o l. 12, 47 r^o l. 12), etc. = o lo, o le (suj.), *ols* (f^o 18 r^o l. 18, etc.) = o los. Cf. *els*.
- peleus** (*per*) (f^o 52 v^o l. 15), par mer. Cf. le texte latin: *per pelagus* et voy. Rayn. s. v. *peleg*.
- pena** (*passim*), amende.
- perteguas** (plur.) (f^o 17 r^o l. 3), hangar (où étaient remises les arbalètes).
- port** (*far*) (f^o 41 r^o l. 10, 47 r^o l. 8, etc.), aborder.
- portadoiras** (*causas*) (f^o 14 v^o l. 12), choses qui doivent être apportées.
- probedans** (f^o 44 r^o l. 8), plur., prochain. Cf. *prodan*.
- prodan** (f^o 44 r^o l. 19) (que nous avons

1) Cf. f^o 26 v^o l. 4 du bas, où, dans un passage dont celui-ci n'est que la répétition, on lit: *et encaras als estrains*, etc.

corrigé en *propdan*; cf. 44 v° mil.), prochain, voisin: dans les deux exemples, le mot est rapporté à ce qui précède, à l'aide des mots *de sus* ou *sobre*. *quel* (f° 12 r° l. 15, etc.) = que le (suj.). *quoras* (f° 48 v° l. 22), lorsque. *raïms* (f° 15 r° l. 12 et 15), raisins. *reduysseron* (f° 2 r° l. 7), 3^e pers. pl. parf. de *reduire*, ramenèrent. *refulava* (f° 40 r° mil., 2 fois, etc.), refusait. *resemson* (f° 40 v° l. 7), concession (d'un comptoir). Voy. p. 17, note 1. *supleiat* (ms. *supleiet*) (f° 55 r° l. 3 du bas), suj. plur., soumis, subordonnés. *salvv*, pour *salv* (f° 19 v° l. 2 du bas, 22 r° l. 9, etc.), préposition, excepté. Ecrit par erreur *salun*, f° 38 r° l. 22. Cf. *saluns*, pour *saluus*, *salvs*, pris comme adjectif, f° 47 v° l. 23: *le dig deute sia saluns al dig crezedor*. Au fém., il est toujours adjectif; cf. f° 2 v° l. 8, *salva l'onor*, etc. *sès* (*de la gleia de la*) *de Mass'* (f° 15 r° l. 4 du bas), correspond à *ecclesie sedis Massilie* du texte latin: siège épiscopal. Cf., à Aix-en-Provence, *Notre-Dame de la Seds*, que l'on croit remonter à la fondation du siège épiscopal d'Aix.

sendeguat (f° 2 v° l. 18 etc.), *sindeguat* (f° 3 r° l. 19), etc., syndicat, — pouvoir de syndic (f° 2 v° l. 18). *sendegue* (passim), plus souvent *syndegue* (f° 3 r° l. 9 du bas), syndic. *sout* (f° 41 r° l. 3 et 55 r° l. 9) (cas rég. refait sur le cas sujet *soutz*), sou. *sovenieramen* (f° 16 r° l. 3 du bas, 23 r° l. 2 et 4 du bas, 24 r° l. 6, etc.), souvent. *taula* (f° 20 v° l. 13 et 16), table, comptoir du banquier. *taula de la mar* (f° 21 r° l. 6 et 8), caisse des droits maritimes. *tregen* (f° 16 v° l. 6), droit du treizième. *ubertas* (*letras*) (f° 37 r° l. 9 et 20), lettres patentes. *vaugua* (f° 48 r° l. 8 du bas), faute du scribe pour *vagua*, subj. prés. 3^e pers. sg. du *anar*. *traylat* (f° 3 r° l. 3), faute pour *translat*, translation, transfert. *ventilar un plag* (f° 44 r° l. dern. et v° l. 5) (litt.: agiter un procès), plaider un procès devant un juge. *verssieras* (f° 13 v° l. dern.), faute pour *uissieras*, portes cochères (?). *vice domine* (f° 26 r° l. 5), cas sujet *vice dominus* (f° 24 r° l. 11). *xsnequas*, voy. *isnequas*.

La langue du Palais et la formation du „bel usage“.

Par

Ferd. Brunot à Paris.

Une des conséquences de l'ordonnance de Villers-Cotterets, qui prescrivait l'usage exclusif du français dans tous les actes de procédure et d'administration, fut que la langue technique de la justice dut se compléter immédiatement de tous les mots et formules nécessaires à la pratique, de façon à se suffire à elle-même, sans le secours du latin. Elle était seule, autour de 1530, parmi les langues techniques des sciences, qui se trouvât dans une si avantageuse nécessité. D'autre part, les gens de robe qui recevaient l'ordre de se servir de la langue commune dans l'exercice de leurs diverses professions, constituaient l'élite intellectuelle du royaume, presque seuls ils écrivaient et lisaient. Tôt ou tard, quelles que fussent leurs répugnances, ils devaient s'accommoder à écrire et à lire en français. Dès lors la langue littéraire n'allait-elle pas être la leur, c'est-à-dire l'idiome commun pénétré de leur idiome professionnel, marqué par eux d'une forte empreinte parlementaire et judiciaire?

Je ne puis pas, dans un si court article, examiner cette question dans son ensemble, ni marquer toutes les causes qui empêchèrent ce résultat.

Une des premières me semble être que, pour grand que fût le nombre des gens de lettres parmi les hommes de judicature, le souci d'avoir un style et d'écrire avec élégance était plutôt mal reçu parmi eux. Pasquier l'avoue tout franc: Je ne dy pas que le bien dire ne soit une propriété et vertu qui deust estre annexée à nostre estat; mais je ne sçay comme le malheur vent que la pluspart de nous non seulement ne s'estudie d'user de paroles de chois, mais, qui pis est, le faisant, il y a je ne sçay quelle jalousie qui court entre les Advocats mesmes, d'imputer non à louange, ains à une affectation, l'estude que l'on y veut apporter." (Pasquier, Let., l. II, 12, II, 45 ç.)

En outre, au XVI^e siècle, la langue judiciaire était déjà non seulement figée, mais figée dans un état archaïque.

Le berger de Pathelin, le roué Thibaut l'Agnelet peut déjà faire semblant de ne point comprendre le jargon des gens de loi:

(Un) ne scay quel vestu de roié,
Mon bon seigneur, tout desvoié,
Qui tenoit ung fouet sans corde
. . . M'a parlé de vous, mon maistre
Et ne scay quelle adjournerie
Quant à moy, par saincte Marie!
Je n'y entens ne gros ne gresle.

Et *Marot*, qui n'est point comme lui illettré, un jour qu'il avait été „fait confrère au diocèse de St. Marry, en l'église Sainct Pris“, a affecté pour amuser le roi, la même ignorance ingénue (Ep., XXVII, éd. Jannet, I, 191).

De vray, vers 1550, un homme même instruit s'embrouillait déjà dans le grimoire du Palais, et c'est très sincèrement que *Montaigne* se demandait: „Pourquoy est-ce que notre langage commun, si aysé à tout autre usage, devient obscur et non intelligible en contract et testament (Ess., III, 13)?“

Les poètes ne furent point favorables au langage des gens du Palais. Quand Pasquier veut qu'on „les haleine pour la pratique“, il ajoute ceci de son cru, ce n'était point la doctrine de l'école. Ronsard, si friand des langages des diverses professions, a infiniment plus pris aux autres qu'à celle-là. De ci de là tout juste une métaphore, à peine de quoi montrer que rien ne doit être étranger au véritable écrivain:

Vous estes defendeur et je suis demandeur (III, 268, M. L.)
Les mortels ont ça bas pour usufruit la vie (VI, 355, ib.).

Et Jodelle est franchement hostile. Il parle de la maison à peu près aussi méchamment que Rabelais (II, 375); pis que cela, il traite avec impertinence les gens de justice qui se mêlent d'écrire l'histoire, et dans quel style:

Quelque esprit aux Muses contraire,
Entreprendra bien tel affaire
Qui, nourri seulement aux plaids,
Apporte du creu de sa terre
Et souvent parlant de la guerre
Du pur jargon de son palais (II, 200).

On recueille bien de temps en temps une opinion moins sévère, mais dès 1550 les préférences sont nettement accusées en faveur de l'usage de la Cour. Il n'y a guère que dans la maison des Estienne où on soit obstinément attaché à l'usage du Palais. Encore lorsque Robert Estienne prétend s'appuyer sur des gens qui ont tout le temps de leur vie „hanté ès cours de France“ cela signifie aussi bien la Cour

du roi que son parlement, sa chancellerie et sa chambre des comptes. Préface de la Grammaire. Il ne sépare point ces deux sources de „parler exquis“.

Il est vrai que son fils Henri a professé des opinions plus exclusives. S'en fier à la cour était à ses yeux bon autrefois, plus de son temps (Hyp., 18, 127). Il l'a dit, répété et cru le démontrer d'un bout à l'autre des Dialogues du françois italianisé. Mais les haines politiques et religieuses ont tant influencé son jugement, que quand on écoute parler en lui le philologue, on n'est jamais sûr de ne pas entendre le protestant.

Je n'en donnerai qu'une preuve, c'est qu'il se dément — au moins en partie — ailleurs: „J'ay toujours eu ceste opinion que la cour estoit la forge des mots nouveaux, et puis le palais de Paris leur donnoit la trempe (Conform., 14).“

Sur ces questions, ce qu'on doit retenir des textes de ce passionné, ce sont moins ses jugements à lui que les témoignages qu'il apporte. Et plusieurs de ceux-ci sont très significatifs. Nous y apprenons que les courtisans étaient aux écoutes, et raillaient dès lors les expressions de praticien. Quelques uns parlaient-il avec un peu de soin et de raison, risquaient-il un „Soubs correction“ on les traitait de clercs ou de secrétaires, ou encore de pedants, de scholarés (Dial., I, 58).

Cette opposition s'accroît de plus en plus, et dès la fin du XVI^e siècle on voit très clairement que l'usage qui va devenir dominant n'est pas celui des hommes de loi. L'avantage que leur donnaient les conditions dont j'ai parlé plus haut n'avaient pas suffi.

Ce n'est pas à dire qu'au commencement du XVII^e siècle l'usage du parlement fût uniformément sacrifié par tous à l'usage de la cour. Deimier recommande aux poètes de chercher la perfection du langage aux harangues des avocats célèbres¹⁾, comme Palliot leur conseille d'y chercher l'orthographe²⁾. Et Maupas s'empporte à diverses reprises contre les courtisans „singes de nouveautés“. Mais là n'étaient pas les maîtres du langage.

Malherbe était bon procureur normand. Des pièces de procédure rédigées par lui le font voir. Mais, dans les lettres comme dans le monde, il se piquait d'être un Malherbe St. Aignan, homme d'épée et de cour. Et il poursuit dans les vers de Desportes tout ce qui sent la chicane. J'ai donné ailleurs ses arrêts contre *nonobstant*, *vu*, à cet égard, *donner sentence*, *notoire*, *joint que*, *ce disant*, etc.

Après lui quiconque traite du bel usage se croit obligé de reprendre et d'aggraver ces condamnations. „Celui qui escrira d'un

1) Acad., p. 432.

2) Le vray orth. fr., 1608, p. 4.

affaire de chicane, ne sera pas blasmable pour se servir des mots du Palais: mais qui doute que l'on ne passast pour impertinent, si on en vouloit user en d'autres matières où ils ne sont point recens par la coustume." (Tabl. de l'Eloq. franç. par le R. P. Ch. de St. Paul, 1632, p. 29). Comparez: „Un jeune Chirurgien de Paris que je reconnu qui avoit un peu estudié, et qui m'avoit prié de voir de ses vers un matin qu'il m'éstoit venu friser les cheveux (car ces Messieurs donnent maintenant à la poésie les heures de divertissement qu'ils donnoient autrefois au cistre et à la mandore) l'ollit, s'approcha de luy et luy dit: Allez Ciceron, allez vous en à la Grande Chambre plaider une cause et disputer de l'Eloquence avecque Jobert et Gautier; vous aurez beau présenter des requestes à Apollon, il ne les recevra jamais: A quoy faire avez vous passé tant d'années au pied de cette montagne; on ne vous laissera jamais monter jusques au haut; on n'a que faire d'Advocats sur le Parnasse; quand les Poètes ont quelque différend, ils plaident eux mêmes leurs causes et ne treuvent que trop de juges qui ne demandent point d'épices . . .

En effet (dis je à mon guide), ce sont deux métiers qui n'ont guères de liaison et qui ne s'accordent pas beaucoup, que de plaider et de faire des vers; le langage ordinaire de la chicane est bien esloigné de celui qu'on parle dans les Cabinets des Grands, ou dans l'Académie des polis; le style de l'hostel de Bourgogne n'a guère de rapport avecque celui du Barreau; Homère et Virgile avoient bien d'autres génies que Cuajas et Barthole; et tel trouve des beautés particulières dans l'article d'une coustume ou dans le paragraphe d'une loy, qui ne voit que des syllabes et des mots dans une Ode ou dans un Sonnet de Malherbe. (Le Parnasse ou Critique des Poètes par de la Pinelière, Angevin, 1635, p. 45—47.)

Mademoiselle de Gournay prit, à son ordinaire, sur le mode lyrico-élégiaque, la défense des persécutés: *item, ledit, debouter, licite, sauf, il appert*¹⁾. La Comédie des Académistes lui répondit nommément:

Comment, vieille Gourné, vous aimez la *vindicté*?

Qui vous fait *detracter* eneor, ou pensez-vous? (Acte III, sc. dern.)

Toute cette scène grossière est à dessein farcie de mots vieux, encore en usage au Palais.

Lamothe le Vayer reprit la thèse, et traita les courtisans de haut: „Parmi eux, écrit-il, c'est estre vieux Gaulois de dire, *lequel, duquel, eu égard, aspreté*, avec une infinité d'autres paroles qui sont dans l'usage ordinaire, et si vous vous servez d'une diction qui entre dans le style

1) Camus, dans l'*Issue Aux Censeurs* (1625) n'est guère moins violent. Je reviendrai ailleurs sur ce pamphlet inconnu et très curieux.

d'un Notaire: il n'en faut point davantage pour vous convaincre que vous n'estes pas dans la pureté du beau langage. Je n'oserois m'expliquer en François de ce que je pense de tant de belles maximes, les termes de Cicéron serviront pour m'excuser de m'y estre tant arrêté, ne l'ayant fait, sinon, ut hujus infantiae garrulam disciplinam contemneremus¹). (Lamothe le Vayer, De l'éloquence Française, dans les Œvr., 1662, I, p. 442.)

Vaugelas décida comme on sait: „Les termes de l'art sont bons dans l'exercice de la profession, ils ne doivent point en sortir.“ Ils (c'est de La Mothe qu'il s'agit, comme on vient de le voir) finissent leurs plaintes par ces mots, qu'il n'en faut pas davantage pour vous convaincre que vous n'estes pas dans la pureté du beau langage, que de vous servir d'une diction qui entre dans le stile d'un Notaire. Les termes de l'art sont toujours fort bons et fort bien receus dans l'estenduë de leur jurisdiction, où les autres ne vaudroient rien, et le plus habile Notaire de Paris se rendroit ridicule, et perdrait toute sa pratique, s'il se mettoit dans l'esprit de changer son stile et ses phrases pour prendre celles de nos meilleurs Escrivains: Mais aussi que diroit-on d'eux s'ils escrivoient *iceluy, iaçoit que, ores que, pour et à icelle fin*, et cent autres semblables que les Notaires emploient? Ce n'est pas pourtant une consequence comme ces Messieurs nous la veulent faire faire, que toutes les dictions qui entrent dans le stile d'un Notaire, soient mauvaises: au contraire la plupart sont bonnes, mais on peut dire sans blesser une profession si necessaire dans le monde, que beaucoup de gens usent de certains termes qui sentent le stile de Notaire, et qui dans les actes publics sont très-bons, mais qui valent rien ailleurs. (Vaugelas, *Rem.*, I, p. 35—36).⁴

On ne pouvait guère s'attendre à un autre arrêt. Les événements politiques qui suivirent et qui amenèrent l'abaissement du Parlement devant le pouvoir royal rendirent la prééminence de la Cour définitive.

* * *

Les gens de loi allaient-ils au moins, suivant le premier article de cette sentence, recouvrer la liberté incontestée d'user entre eux de leur dialecte? Il n'y paraît guère. Et l'exigence de Philaminte et de Bélise (Fem. sav. a. III, sc. 2) n'est point une invention burlesque de Molière. En demandant aux notaires de changer leur style sauvage, les deux femmes savantes, qui sont encore des Précieuses, ne faisaient

1) Sorel soutenait encore la même doctrine dans son Discours sur l'Académie (1654). Il estimait que le bon usage pouvait se trouver dans les assemblées des parlements et autres juridictions, où il se fait tant de harangues et de remontrances (voir l'Hist. de l'Académie, éd. Livet, I, 470).

que reprendre une idée familière depuis trente ou quarante ans aux gens du monde et acceptée par quelques techniciens, que tous les arts et sciences devaient parler devant des femmes le langage des salons.

Sur la guerre faite spécialement aux termes de droit, Sorel, inépuisable en anecdotes, nous en a rapporté une : Ces gens là, dit-il (les Precieux, les delicats) sont aussi dans la pensée que tous les Termes de Droit ou de Pratique, ceux du Conseil et des Finances, sont Termes Barbares, ce qui peut nuire à leur fortune; et on fait le Conte d'un homme de cette humeur qui estoit des plus zélés pour la Nouvelle Caballe des Critiques, lequel avoit esté dans le chemin de s'avancer chez un Secrétaire d'Etat, ou chez un Tresorier de l'Epargne; mais après y avoir été commis quelques Mois, il abandonna tout par chagrin et par dépit, ne pouvant plus lire ny écrire de mots qui luy sembloient estre contre la pureté de la langue française. Voyez si ce galant Personnage n'estoit pas de ceux qui critiquent jusqu'aux Lettres Patentes et qui croient que les Privileges du Roy insérez dans les livres en sont la partie grossière et qu'ils sont tous remplis de solécismes.

Ces delicats ont donc une terrible opinion des Termes du Palais et de la Chicane, et ils ont étrangement à souffrir quand ils sont obligés de les entendre en poursuivant le jugement de quelque proces. (Discours sur la nouvelle Allégorique et sur la Relation faite ensuite par Sorel, 1659, p. 153—154. Imprimé à la suite de la Relation Veritable de ce qui s'est passé au Royaume de Sophie.)

Cotin, s'il faut en croire une anecdote de Perrault, ne s'en consolait point. Il luy echeut tout à coup deux ou trois successions qui le rendirent riche. Les affaires et les proces qui luy vinrent avec les richesses, l'obligerent à plaider contre des fermiers et contre des locataires qui ne payoient pas, il fallut faire des baux, faire des reparations, et enfin donner et recevoir des exploits à tous moments. Le langage et le stile du Chastelet où il ne connoissoit rien le desoloient. Il estoit au desespoir de ne pouvoir lire le moindre exploit, luy qui lisoit sans peine l'Hebreu, le Siriaque, et toutes les langues Orientales. (Parallèle des anciens et des modernes en ce qui regarde la poésie, par Perrault, de l'Académie française, 1692, t. 3, p. 257.)

Ici les „aigrettes de la cour“ perdaient leur temps. Le style de la procédure n'avait pas besoin d'être défendu par Molière, il a, comme la procédure elle-même, une force de survie qui lui a permis de traverser immuable toutes les révolutions. La grande ordonnance de 1667 sur la réforme de la justice, et l'ordonnance criminelle de 1670 maintinrent tous les mots abhorrés : *icelle*, *nonobstant*, *ès qualités*, et leur séquelle.

En revanche le parler bourgeois, entendez cette nuance du parler commun qui était celle des gens de robe, où filtraient quelques mots du

métier, trouva un satiriste inlassable dans la personne de Furetière, esprit caustique et procureur informé.

Le jeu de boules des procureurs qui forme la 5^e Satire des Poésies diverses (Paris, Guil. de Luynes, 1655, p. 40) n'est guère qu'une parodie du langage de la corporation. Qu'un des joueurs place sa boule, ou la lâche, qu'il touche au „noyon“, qu'un autre le veuille chasser, tous les mots des partenaires sont transposés en mots du palais. Et l'auteur, comme s'il craignait qu'on ne l'eût pas remarqué, croit bon de signaler le procédé.

Le plus diuertissant, c'est que chacun se pique
De bien dire en parlant sa langue de pratique:
Quand vne boule pousse vne autre en son chemin,
Elle a *lettres*, dit-on, pour la *confortemain*;
C'est *subrogation*, quand elle entre en sa place,
Distraction se fait, alors qu'elle la chasse,
Et c'est *réintégrande*, alors qu'elle reuient,
Ayant vn peu gauchi, du chemin qu'elle tient:
Quand elle tourne ailleurs, c'est vn *déclinatoire*,
Va-t-elle vn peu trop doux, c'est lors le *pétitoire*:
Si quelqu'un met au but, soudain il s'aplaudit,
Disant qu'il a fourni *pièce sans contredit*,
Et si l'un des perdans ioue à l'acquit son homme,
Qu'il luy gagne ou pareille, ou plus *notable* somme,
Ils disent au vaincu pour consolation
Qui *gagne au principal*, *perd en sommation*.
Enfin si ie voulois acheuer ce qui reste,
L'aurois plutôt decry le Code et le Digeste.
Tous les mots du Palais soit à droit, soit à tort,
Trouuent avec ce jeu, chez eux quelque rapport.
Ils se querellent mesme en semblables paroles,
Qui joue à contre-temps, n'est point au *tour des rôles*;
Qui donne vn démenti, dit qu'il *s'inscrit en faux*,
C'est *dol*, quand la partie est faite entre inégaux;
Qui vend ses compagnons, est *stellionataire*;
Qui conteste souuent, vn *plaideur téméraire*;
Et si quelqu'un soutient vn mot qui fait affront,
Il dit qu'il va subir le *récol* et *confront*.

(Furetière, Jeu de Boule des Procureurs 1655, p. 50—51)¹⁾.

Toute la deuxième partie du Roman bourgeois (1666) est encore la caricature de ce monde des chicanoux. Collantine, plaideuse née, qui a appris à lire non dans les sept psaumes moulés, mais dans des contrats bien griffonnés (p. 13), préfère à un sonnet d'amour un „exploit en retrait lignager“ bien dressé, et ne sait donner aux mots que leur sens

1) Comp. le *Voyage de Mercure*, p. 62.

judiciaire. Une déclaration, elle n'en a que faire, elle en a une de bien rédigée en trois cents articles, si belle qu'il n'y a dans tout le tente, ni une raie, ni une croix. Une lettre, elle en possède en forme de requestes civiles, obtenues contre treize arrêts, tous contradictoires.

Le juge Belastre ne sait pas le droit, il est obligé de prendre un „sifleur“. Mais au bout de cinq ans, dès „qu'il scent une douzaine de termes, il crut en scavoir tout le secret et toutes les ruses“ (II, 57), si bien qu'une fois tombé amoureux de Collantine, il saisit d'un coup le moyen de lui plaire, qui était de plaider contre elle: „Je vous veux intenter un procès criminel contre vos yeux qui m'ont assassiné et qui ont fait un rapt cruel de mon cœur.“ Et comme cette manière enthousiasme la defenderesse, il voit qu'il a trouvé le secret, et le „Praticien françois“ à la main, comme un enfant qui compose, à l'aide des Epithetes de Textor et des Elegances poétiques, son sifleur derrière lui, il produit la célèbre déclaration:

Lettre de Belastre à Collantine.

Mademoiselle, si je forme complainte contre vos rigueurs, ce n'est pas de m'avoir emprisonné tout entier dans la Conciergerie, mais c'est parce qu'au mépris des arrests qui m'ont eslargy, vos seuls appas ont d'abondant decreté contre mon cœur, dont ayant eu advis, il s'est volontairement rendu et constitué prisonnier en la geolle de vostre merite. Il ne se veut point pourvoir contre ledit decret, ny obtenir des defenses de passer outre; ains, au contraire, il offre de prester son interrogatoire et de subir toutes les condamnations qu'il vous plaira, si mieux vous n'aimez, me recevant en mes faits justificatifs, me sceller des lettres de grace et de remission de ma temerite, attendu que le cas est fort remissible, et que si je vous ai offensée ce n'a esté qu'à mon cœur deffendant; faisant à cet effet toutes les protestations qui sont à faire et particulièrement celle d'estre toute ma vie.

Votre très humble et très patient serviteur.

Belastre.

(Le Roman bourgeois, d'Ant. Furetière, ed. Jannet t. II, p. 63—64.)

Il est possible que Furetière ait collaboré directement dans le cabaret de la place du Cimetière St. Jean à la composition des Plaideurs. En tous cas Racine, qui avait plus de goût que lui, mit plus de discrétion dans l'emploi des mêmes moyens.

Ils auroient tort, dit-il dans la Préface des Plaideurs (1668), s'ils me reprochaient d'avoir fatigué leurs oreilles de trop de chicane. C'est une langue qui m'est plus étrangère qu'à personne, et je n'en ai employé que quelques mots barbares que je puis avoir appris dans le cours d'un procès que ni mes juges ni moi n'avons jamais bien entendu.

Il ne faut pas prendre ces phrases à la lettre. Quand on veut bien chercher dans les Plaideurs, on trouve la parodie du style judiciaire partout. Elle est visible particulièrement dans trois sortes de passages:

1. des extraits de procédure.

Sixième janvier

Pour avoir faussement dit qu'il falloit lier,
Etant à ce porté par esprit de chicane,
Haute et puissante dame Yolande Cudasne,
Comtesse de Pimbesche, Orbesche et cætera,
Il soit dit que sur l'heure il se transportera
Au logis de la dame; et là d'une voix claire,
Devant quatre témoins assistés d'un notaire,
Zeste — le dit Hierosme avoûra hautement
Qu'il la tient pour sensée et de bon jugement. (397 et suiv.)
Lequel Hierosme, apres plusieurs rébellions,
Auroit atteint, frappé, moi sergent à la joue . . . (418—419).

Et de ce non content

Auroit avec le pied réitéré. Courage!
Outre plus, le susdit seroit venu, de rage,
Pour lacérer le dit présent procès verbal . . . (422—425).

2. Des morceaux d'éloquence où les termes usuels au barreau sont conservés. Ainsi dans les bouffonneries de l'Intimé:

Mais quelque défiance

Que nous doive donner la *susdite* éloquence,
Et le *susdit* crédit, *ce néanmoins*, Messieurs. (735 et suiv.)
Voici le fait. Un chien vient dans une cuisine;
Il y trouve un chapon, *lequel* a bonne mine,
Or celui *pour lequel* je parle est affamé;
Celui *contre lequel* je parle *autem* plumé;
Et celui *pour lequel* je suis prend en cachette
Celui *contre lequel* je parle. L'on *décète*.
On le prend. Avocat *pour et contre appelé*;
Jour pris, je dois parler, je parle, j'ai parlé. (v. 755 et suiv.)

3. Des passages où Chicanneau par exemple, raconte son procès.

Voici le fait. Depuis quinze ou vingt ans *en ça*,
Au travers d'un *mien pré* certain ânon passa,
S'y vautra, non sans faire un *notable* dommage
Dont je *formai* ma *plainte* au juge du village,
Je fais saisir l'ânon. Un expert est nommé,
A deux bottes de foin le *dégât estimé*.
Enfin, au bout d'un an, *sentence par laquelle*
Nous sommes renvoyés *hors de cour*. *J'en appelle*,
Pendant qu'à l'audience on *poursuit un arrêt*,
Notre ami Drôlichon, qui n'est pas une bête,
Obtient pour quelque argent un *arrêt sur requête*

Et je gagne ma cause. A cela que fait-on?
 Mon chicaneur s'oppose à l'exécution.
 Autre incident: tandis qu'au procès on travaille,
 Ma partie en mon pré laisse aller sa volaille.
 Ordonné qu'il sera fait rapport à la cour
 Du foin que peut manger une poule en un jour:
 Le tout joint au procès, enfin, et toute chose
 Demeurant en état, on appointe la cause
 Le cinquième ou sixième avril cinquante six.
 J'écris sur nouveaux frais. Je produis. Je fournis
 De dits, de contredits, enquêtes, compulsoires,
 Rapports d'experts, transports, trois interlocutoires,
 Grieffs et faits nouveaux, baux et procès-verbaux,
 J'obtiens lettres royaux et je m'inscris en faux.
 Quatorze appointements, trente exploits, six instances,
 Six-vingts productions, vingt arrêts de défenses
 Arrêt enfin. Je perds ma cause avec dépens
 Estimés environ cinq à six mille francs.
 Est-ce là faire droit? Est-ce là comme on juge?
 Après quinze ou vingt ans. Il me reste un refuge:
 La requête civile est ouverte pour moi,
 Je ne suis pas rendu. (v. 201 et suiv.)

Dandin a si bien fait sien ce langage qu'il en use hors du palais:

Si je leur donne temps, ils pourront comparestre
 Ça, pour nous élargir, sautons par la fenestre.
 Hors de cour! (v. 63 et suiv.)

Quoi? l'on me menera coucher sans autre forme?

Obtenez un arrêt comme il faut que je dorme. (v. 115—116).

Léandre lui-même répond dans des termes analogues, même avant d'arranger le procès de Citron:

Hé! par provision, mon père, couchez-vous (v. 117).

De même,

Vous serez, au contraire, un juge sans appel,
 Leurs gages vous tiendront lieu de nantissement. (v. 609—610.)

Isabelle y vient à son tour, dans la dernière et gracieuse scène où on la marie. Son père l'interroge:

Es-tu muette? Allons, c'est à toi de parler
 Parle.

Je n'ose pas, mon père, en appeler.

Mais j'en appelle, moi!

(v. 866—868.)

Il faut convenir que M. de Brilhac ou M. de Lamoignon étaient de bons maîtres de langue¹⁾.

1) Malgré le mauvais succès des Plaideurs, le genre fut quelque temps à la mode. Dans l'Avocat sans pratique (Scène XVI) de Rosimond (1670),

Les résultats furent de deux ordres: littéraires et grammaticaux.
Littéraires d'abord. Le XVII^e siècle vit disparaître à peu près com-

l'avocat Clitandre éblouit de son savoir et exaspère le savetier Carille déguisé en avocat:

Clitandre

„Que nostre employ, monsieur, veut une grande atache!
Pour moy, je suis surpris de ce qu'il faut qu'on sache
Pour passer pour habille en voulant l'exercer!
Que de livres à lire, à qui vent l'embrasser!

.
Car sans les Loix, Codes, Digestes, Titres,
Décretales, Versets, Canons, Gloses, Chapiastres,
Combien pour les comprendre est-il besoin d'Auteurs,
Et combien nous faut-il lire de glossateurs!

.
De plus les termes du Palais,
Comme Enquestes, Arrest, Productions, Extraits,
Contredits, Inventaire . . .

Carille

Oh! jase, je te quitte!

Clitandre

Eh! Monsieur, s'il vous plaist, écoutez-en la suite:
Promesses, Testamens, Contracts, Procès-Verbaux,
Moyens de nullité, Grieffs, Lettres Royaux,
Forclusions, Répy, Récision, Requête,
Sentence, Apointemens.

Carille

Que tu me romps la teste!

La peste soit du sot Avocat de bibus.

Clitandre

C'est toi qui n'est qu'un sot, et per omnes casus.“

Dans „le Batteau de Bouille“ dont la date incertaine doit être fixée vers 1693, l'auteur Jobé met en scène un M. Processif qui fait un procès à son voisin Rustaut, au sujet d'un nid de geais dont ils se disputent la possession. Il raconte longuement le délit et les détails de l'affaire:

„J'apelle au Parlement: on appointe l'affaire;
Notre affaire appointée, on nomme un Commissaire.
Le Rapporteur nommé, j'eus le vent que bientôt
Mon procez, bon au fond, alloit faire le saut.
Je l'évoque au Conseil. Après beaucoup de peines,
Le conseil nous renvoye au Parlement de Rennes.
Là les Juges honteux d'estre Juges de Geays,
A notre Parlement nous fumes renvoyez.
Pour la dernière fois ma cause est donc instruite.
Je ne négligeay pas une seule poursuite;
Je fais tout faire: enquête, appel, production,
Grieffs, contrôle, exploits, signification,

plètement le vieux genre des Debats, Procès, et aussi celui des Arrêts, dont le XVI^e siècle offrait encore de nombreux et heureux specimens, tels que le Debat de Folie et d'Amour de Louise Labé. A peine de temps en temps quelques pièces surtout burlesques; le Rôle des présentations aux grands jours de l'éloquence française est du nombre. En cela comme en tant de choses, La Fontaine tranche sur ses contemporains. Il n'a pas craint de donner à ses récits la forme du procès. On connaît le joli badinage qui commence :

Les gens tenant le parlement d'Amours
Informoient, pendant les grands jours
D'aucuns abus commis en l'île de Cythère (VIII, 423).

Là le tour seul est juridique. Mais la fable „Les Frelons et les Mouches à Miel“ narre, sans épargner les mots de métier, quand il est besoin, une véritable demande au possessoire, qui se règle par une expertise. (Cf. dans les Contes V, 333—334.)

C'est là une de ces hardiesses par lesquelles ce libre génie se plaisait à contrarier les modes et les préjugés du temps.

Pour la langue, le résultat pris en gros fut de confiner au Palais les expressions qui lui étaient propres.

Comme bien on pense, semblable démarcation ne peut être absolue. La première raison en est que beaucoup de termes de droit appartiennent aussi à la langue commune, tels que *attentat*, *arrêt*, *bannir*, *priser*, *requête*, *enquête*, *tour de rôle*, une foule d'autres.

Et pour ceux, qui semblent tout-à-fait propres et particuliers à la langue technique comme *petitoire*, *quasi contrat*, *tacite reconduction* etc., nul ne peut dire qu'une circonstance imprévue ne va point les répandre dans le public. Une affaire récente a rendu familier à tous *bordereau* et *collusion*.

Sans cet à — coup, tous les jours, la pratique du droit se mêle à la vie quotidienne, et nous apprenons — souvent à nos dépens (encore un mot juridique) — ce que c'est que *bail*, *contrat*, *dédite*, *testament*, *commandite*, *faillite*, *banqueroute*, *responsabilité civile*, *inventaire*, *saisie*, *arbitrage*, *remploi*, *régime dotal*, *communauté*, *dommage et intérêts*, *amende*, *tutelle*, *demandeur*, *défendeur*, etc.

Mon arrest du Conseil, le sceau, l'exécutoire,
Sentence en conséquence, acte interlocutoire.
J'avois payé Greffier, Clerc, Avocat, Sergeant,
Par tout la bourse ouverte, et par tout de l'argent,
Et puis au bout du compte enfin, pour tout potage,
Je perds avec dépens ma cause, dont j'enrage.
Par notre arrest, Madame, à la fin il est dit
Qu'il aura les oyseaux, et que j'auray le nid,
Se peut-il jamais voir injustice plus grande?"

Toute doctrine qui prescrit de se priver de ces mots préjuge à tort qu'ils ne sont point susceptibles d'un large et fécond développement. L'histoire prouve tout le contraire. *Apanage, gage, garantie, main mise, contredit* fond très bonne figure dans les vers où ils sont entrés.

Combien avons-nous vu de ces mots pénétrer depuis cent ans dans la langue des lettres: *testament littéraire, faillite de la science, verdict de l'opinion* sont d'hier. Et derrière eux, attendent encore dans les limbes journalistiques des locutions toutes nouvelles telles que *les grandes assises du prolétariat*, etc.

La Fontaine, à cet égard, est encore un modèle, il emploie figurément non seulement des mots usuels: *gain de cause*; mais des vocables réputés hideux: *assignation*:

Une assignation pleine d'impatience
Fut un jour par les sœurs donnée à cet amant (V, 585).

L'Isabeau du Psautier n'ayant voulu lâcher le morceau à personne,
Par préciput à notre belle on laisse
Le jeune fils, le pasteur à l'abbesse (V, 422).

Le païen de l'Oracle ne croit en Dieu que „par bénéfice d'inventaire“, et ainsi de suite. On trouverait de même au milieu des morceaux les plus poétiques: *expédier en forme, appointé contraire*. Dans la paraphrase du „Dies irae“ (VIII, 414) il y a bien d'autres audaces. L'ange rassemblera les débris de nos corps:

Il les ira citer au fond de leur asile.

Et dans le psaume XVII (VIII, 395)

Ma prière parvint aux temples étoilés,
Parut devant sa face, et fut enterinée!

Mais les heureuses fantaisies de cet indépendant n'ouvrirent les yeux de personne, et sauf quelques phrases reçues: *s'inscrire en faux, caution bourgeoise, compromis*, la proscription fut générale.

1° On confina dans la langue judiciaire quelques mots qui avaient en même temps le défaut d'être vieux: *attendu que, huy, iceluy, icelle, jaçoit que, jaçoit, pardevant, arguer, amiable, clandestinité, enquester*.

2° On y confina ensuite des mots qui y étaient, qui y sont restés et y sont morts: *d'abondant, adirer, ajournement, ambulatoire, blanc signé, blanc sellé, brief, considéré que, contredits, decreter, insinuation, interrogat, iteratif, obreption, préfix, préfixion de délai, turbe, vendiquer*.

3° On y confina aussi des mots qui y vivent encore, mais n'en sont plus guère sortis: *abroger, abrogation, acceptant, acquit, patent, adjudicataire, amodier, amodiateur, ameubler, appointer, arbitrage, cassation, cens, collatéral, colluder, compulsoire, contractuel, contumace, décisoire, délinquer, debouter, enteriner, enterinement, impetrant, indivis, indult, indultoire, interdit, interjeter, interlocutoire, licitation, subreptice, sub-*

reption, subroger, subrogation, us, vacations, main levée, main mise, prescription, possessoire.

4° Enfin on y relégua des mots encore usuels alors dans la langue courante, qui n'y ont plus reparu: *acquêt, comparoir, hoir, observance, pléger, submission.*

Quelquefois les sentences des puristes n'ont pas été ratifiées: *ad-joint, allouer, appel, annuler, anticipation, aubaine, conflit, consort, clause, compétent, compulser, comminatoire, controuver, définitif, en définitive, délai, départir, détenteur, domicile, domicilié, encan, exploiter, factum, futur, évincer, grief, incompetent, instance, intenter, intrus, legs, léguer, local, mainforte, mutation, notamment, notoire, notoriété, précaire, préconiser, préconisation, au préalable, préalablement, rapporter, référer, sommer, sommation, sequestre, sequestrer, total, transaction, tabellion, vexer, ont survécu. Mais un certain nombre de ces mots, tout en survivant, ont perdu à ces condamnations quelque chose de leur dignité ou de leur extension: à son corps défendant, au demeurant, deguerpir, deguerpissement, endosser, foncer, mercuriale, molester.*

C'était donc une perte, moindre que certaines autres, mais sensible tout de même, pour un vocabulaire dont on émondait déjà tant d'autres branches.

„Li Livres Bakot“, manuscrit contenant des parties d'échecs, de tables et de mérelles.

Par

Ferdinand Castets à Montpellier.

Le manuscrit H. 279 de la Bibliothèque de la Faculté de Médecine de Montpellier est un petit volume écrit sur parchemin, d'une hauteur de 17 cent. 3, d'une largeur de 12 cent. 2, comprenant 130 feuillets. L'écriture paraît du commencement du XIV^e siècle. Ce manuscrit provient de la bibliothèque du président Bouhier, ainsi qu'en témoigne le titre moderne et incorrect au feuillet 1 recto :

„Livre du jeu d'escheis, [de] tables et des merelles et s'apelle le diet livre Bacot, inventé par Nembrot qui fonda la tour de Babilone.

Ms. E 93

de la Bibliothèque de Ms. le President Bouhier
MDCCXXI.“

Le verso de ce feuillet 1 qui date de la reliure, est en blanc, de même le recto du feuillet 2, mais au verso de celui-ci l'on a le titre primitif que Bouhier avait assez gauchement résumé.

Sur un piédestal d'un appareil régulier, terminé à droite et à gauche par six degrés, s'élève, en forme de croix, le titre, véritable histoire de Bakot¹⁾.

Chi commenche
li livres de par-
tures des esches et de
tables et de merelles,
et se clame cis livres
Bakot, et le trouva

Nebron le joiant qui fist premiers en Babylone
la tour c'on clame Babel, ou li langage furent

1) Le dialecte est picard. Un romanisant ne trouve d'ailleurs rien de nouveau dans ce texte que les termes techniques.

mué par la volenté Nostre Segneur, qui vit lor
 outrecuidanche. Et de la fu Bakot aportés a
 Troie la grant, et de Troie en Gresse. Apres
 la destruction de
 Troie et de Gresse,
 vint en Franche,
 et encore i est.

Au-dessous de la dernière ligne, l'on a, d'une écriture moderne et très petite: „et loué soit Dieu!“

L'auteur partageait l'opinion commune qui imputait à Nemrod la responsabilité de la tentative orgueilleuse qui aboutit à la confusion des langues. Dante y revient à trois fois: *Inferno*, XXXI, 77 sq.; *Purgatorio*, XII, 34 sq.; *Paradiso*, XXVI, 144 sq. Dans ce dernier passage, Adam, contrairement à ce que Dante avait dit ailleurs (*De Vulgari Eloquentia*, I, 6), affirme que le langage qu'il parlait, était complètement éteint avant que le peuple de Nemrod eût entrepris son œuvre irréalisable:

La lingua ch'io parlai, fu tutta spenta
 Innanzi che all' ovra inconsumabile
 Fosse la gente di Nembrotte attenta.

Les termes de la Genèse (X, 8—10,) ne sont pas très précis, mais la tradition les interprétait ainsi, et saint Augustin s'en explique très clairement, en qualifiant en outre Nemrod de géant (*De Civitate Dei*, XVI, 4). Dès lors Dante était autorisé à faire du robuste chasseur le terrible géant dont le cor ébranle les profondeurs de l'Enfer.

Mais pourquoi notre auteur suppose-t-il que Nemrod trouva, c'est-à-dire inventa le livre mystérieux, ce Bakot dont le nom paraît aussi peu intelligible que les paroles célèbres que le géant, dans sa fureur, adresse à Virgile et à son disciple? Sans doute pour ajouter à la dignité du volume lui-même, car on ne pouvait lui souhaiter une plus antique origine, et sûrement dans la pensée que les jeux, divertissement des nobles chevaliers, étaient venus des pays illustres de l'Orient dont l'épopée conservait pieusement les noms. Il finit d'ailleurs par le dire, puisque c'est de Troie et de Grèce que, d'après lui, Bakot est venu en France.

L'auteur dit „partures“ ou „parteures“. Nous disons aujourd'hui „parties“, tandis que ce mot dans le texte de Bakot désigne, sans exception, les joueurs aux prises, ou le jeu de chacun: une „partie trait“ les noirs, l'autre „partie trait“ les blancs.

Comme le titre l'indique, le manuscrit contient des parties d'échecs, de tables et de méréelles, respectivement au nombre de 206, 48, 28¹⁾.

1) Les parties sont numérotées en chiffres romains. Pour celles d'échecs, de 80 à 200, l'on compte par vingtaines.

I.

Parties d'Echecs.

Elles sont au nombre de 206, allant du feuillet 3 recto au feuillet 89 verso, où, après l'explication de la dernière partie, l'on a la formule „Explicit des partures des eschies“.

Au haut de chaque page est tracé le „tablier“, ou échiquier, comprenant les 64 cases. Sur ce tablier, les pièces qui ont un intérêt pour la partie sont indiquées par leur nom: Roi, Fierge, Aulin (ou Afin), Chevalier, Roc, Paon (ou Paonnet). Les noms modernes sont: Roi, Reine, Fou, Cavalier, Tour, Pion. Des lettres, des points, une croix, inscrits sur les cases, servent de signes de renvoi et permettent de déplacer les pièces conformément aux indications données dans le texte ou „glose“ écrit au-dessous du tablier. Certaines „gloses“ sont très-courtes, et l'on a ainsi parfois deux parties sur une seule page. Tout serait pour le mieux et l'on lirait couramment les parties d'échecs et Bakot, si le tablier contenait de façon exacte et complète les signes de renvoi nécessaires, mais à cet égard le désaccord entre le tablier et la glose est fréquent.

En feuilletant ce joli volume qui mériterait d'être reproduit avec luxe, on songe à ces parties fameuses où Charlemagne joue la couronne de France contre la tête de Garin de Montglane (*Histoire littéraire*, XXII, p. 442—445), où Bertolais est tué par Renaud de Montauban, où Charlot, le fils du roi, tue Baudouin, le fils d'Ogier, car de ces événements tragiques découlent de longues et douloureuses conséquences. Puis l'on se reporte aux vers du *Roland* où l'on voit les barons de France se divertir:

Sus palies blancs sident cil cevalier.

As tables juent pur els esbaneier,

E as eschecs li plus saive et li vieill.

Ces jeux passionnaient les robustes guerriers. Comment jouaient-ils? La marche des pièces n'offre tout d'abord rien de particulier. La querelle de Charlot et de Baudouin, dans la version d'*Ogier* en vers de douze syllabes, est intéressante à plusieurs points de vue. L'on y a toute une suite de coups, et les plaisanteries que se permet Baudouin, la théorie qu'il professe, montrent comment naissaient les querelles.

Le fils du roi était revenu de la chasse; Baudouin va lui prendre l'oiseau, l'aide à faire sa toilette, puis accepte de jouer aux échecs avec lui. On apporte l'échiquier „ouvré d'or et d'argent, li eschet furent chier“. Les voilà en face l'un de l'autre. Charlot joue premier et „trait un paonnet qui d'or estoit macis“. Baudouin joue à son tour et en quatre „trais“ il a pris un chevalier. Il donne échec du roc et en riant avertit Charlot que son roi est en péril. Charlot se couvre d'un

aufin, mais Baudouin fait avancer son chevalier près du roi de son adversaire. Charlot „trait un rok“. Baudouin l'avertit alors qu'avec une de ses plus petites pièces il lui prendra ce roc. Baudouin parle trop et Charlot se fâche. Baudouin maintient qu'au jeu de l'échiquier on doit „parer son jeu“ de „gabes et de mos“. Certains ne savent mater qu'en jouant du chevalier ou du roc: il convient de louer celui qui sait „aengler“ le roi et dire échec et mat d'un „paonnet“. Cela dit, il fait échec au roi. Charlot se couvre d'une fierge. La partie se prolonge. Enfin Baudouin fait une fierge, mène le roi de Charlot à „l'anglet“, dit échec du roc et mat d'un paonnet.

Là-dessus éclate la colère de Charlot: d'un coup d'échiquier il tue l'enfant.

D'après la théorie de Baudouin, le beau du jeu est de mettre le roi de l'adversaire dans un des angles et finalement de lui donner le mat avec un simple pion. L'on a remarqué que dans le cours de la partie Baudouin a fait une reine.

Dans la partie entre Charlot et Baudouin, comme dans toutes celles que j'ai rencontrées dans nos poèmes, les premiers coups n'ont pas grande importance. On bataille, on se prend des pièces, sans qu'aucune stratégie se dessine, puis on s'occupe de l'échec et du mat. L'on ne discerne pas de combinaison savante ayant le caractère d'une préparation, mais il est très possible que cette simplicité enfantine du jeu prouve seulement que les trouvères n'étaient pas, même pour leur temps, de première force aux échecs, ou bien qu'ils évitaient des difficultés dont l'expression les eût gênés.

L'on éprouve une impression meilleure en lisant les 206 parties de Bakot: ce sont des fins de partie, des problèmes; faire échec et mat en tant de coups et avec telle pièce, ou bien prouver qu'on ne peut le faire en tant de coups, tels sont les sujets où s'exerce l'ingéniosité de l'auteur.

Parfois l'on rencontre des conventions particulières: telle pièce „a trives“, telle autre est „affée“. A la partie 205, l'on mentionne le cas où „il est excepté qu'il (le roi) ne sera mie mat à aucun lés de l'eschekier“. Partie 82: „Li blanc traient premier et le paon noir a trives et materont les noirs de la roine qui sera faite du paonnet.“

La partie 112 est un simple exercice. Les noirs ont seulement le roi à l'angle droit supérieur de l'échiquier. Sur la même ligne, à sa gauche, sont rangées quatre ferges blanches. Il s'agit de faire le roi mat en sept coups, „et sunt toutes nouveles roines et puent faire ·I· trait ou ·I· saut de ·II· trais, comme il lor plaist“. La marche des reines faites en cours de partie diffère donc de celle de la fierge.

Dans la partie 105, il s'agit de forcer l'adversaire à gagner la partie dans un nombre de coups déterminé: „Li blanc traient premier

et dient qu'il se feront mater des noirs a ·XV· trais maugré les noirs“. Dans cette partie les noirs ont seulement le roi et un paon, tandis que les blancs ont roi, fierge, les deux rocs, un chevalier. Le jeu est mené de telle sorte que les noirs „materont le blanc roi, veullent on non veullent“.

L'auteur est convaincu qu'il donne d'excellents et subtils conseils. À la fin de la partie 172, il remarque: „En ceste parture sunt mout de desfenses dont li jus est moult soutiex“; et, au milieu de la partie 77, il s'interrompt pour s'écrier: „Ceste parture doit estre escrite de lettres d'or!“

Pour comprendre les quelques parties dont je vais donner la „glose“, il conviendra d'avoir sous les yeux un échiquier dont on numérottera les cases de la façon suivante:

1	2	3	4	5	6	7	8
9	10	11	12	13	14	15	16
17	18	19	20	21	22	23	24
25	26	27	28	29	30	31	32
33	34	35	36	37	38	39	40
41	42	43	44	45	46	47	48
49	50	51	52	53	54	55	56
57	58	59	60	61	62	63	64

Partie I.

Position des pièces : noirs : roi (8), roc (9), roc (11), paon (12); — blancs : roi (38), roc (55), roc (48), paon (36), aulin (29), chevalier (32), aulin (21), paon (22), paon (23).

Signes de renvoi : croix (25), point (43), A (51).

L'on a ainsi la reproduction exacte du „tablier“.

„Premierement li blanc traient et dient qu'il materont les noirs au secunt trait ne plus ne mains. Tu prens les noirs a eus desfendre, car il ne puet estre fait. Il traira son roc en 'a', et tu trais ton roc noir en u point., et bien est desfendus, ou par aventure il prendra ton roc a son aulin. Adonc trai l'autre roc noir u point a la crois et tu desfenderas qu'il ne soit fait au secunt trait et tu as ades desfense, ja soit ce cose qu'il samble qu'il puist estre fait.“

Partie IV.

Position des pièces : noirs : le roi (1), roc (33); blancs : roi (24), roc (57), aulin (27), aulin (28), paon (18), paon (19).

Signes de renvoi : A (17), • (11).

„Li blanc traient premier et li rocs noirs est affiés, et dient li blanc qu'i materont les noirs a ·II· trais. Desfen toi, car il n'est pas fais. Il traira son paonnet u point, et tu trairas ton roc en 'a', et il ne se porra descouvrir a dire scat mat de l'autre paonnet“.

La position du roc noir dans cette partie est un des exemples qui peuvent servir à éclaircir le sens du mot „affié“. Le mot „afiance“ est employé dans la partie ·III· qui est un peu plus compliquée.

Partie III.

Position des pièces : noirs : roi (2), roc (15), roc (16); — blancs : roc (17), roc (42), chevalier (18), afin (21), afin (30), paon (19), paon (20). Signes de renvoi : A (47), B (48), • (31), deux petits traits marquant que les paons vont aux cases 11,12.

„Li blanc traient premier et li chevaliers a afiance et li ros qui est encoste le chevalier n'est point mellis et li paonnet vont ossi comme il est segnié ou ausi comme la roine qui autant vaut. Et veulent li blanc mater les noirs a ·II· trais. Et puet estre fait en traiant le roc en 'a'. Se li blanc faisoient autre cose, il ne materoient mie les noirs a ·II· trais. Car s'il prenent le roc de l'aufin, il traitroit l'autre roc u point. Item, s'il trait l'aufin devant le paonnet, li noir traitront lor roc en 'b', et ensi se puent desfendre se li premiers trais n'est fais du roc en 'a'.“

On voit que le chevalier qui „a afiance“ ne prend point de part au jeu et que le roc voisin reste immobile. La glose est d'ailleurs incomplète, car c'est aux paonnets que revient l'honneur de terminer la partie.

La partie VII, très courte, et dont le „tablier“ semble inexact, offre un exemple où toutes les pièces de l'un des deux côtés sont „affiées“.

Position des pièces : noirs : roi (7); — blancs : roi (22), chevalier (14), paon (23); un trait entre les cases 23—15 marque la marche du paon.

„Tout li blanc sunt affié et si traient premier et douvent mater le roi noir a ·II· trais, et est fait en tel maniere. Trai le paonnet ensi comme il est segnié, et de rekief le paonnet si qu'il soit fait fierge, et puis est dounés scat mat.“

Partie ^C·II· et V. (205).

Position des pièces : noirs : le roi (44); — blancs : le roi (60), roc (59), roc (61).

Signes de renvoi : A (62), B (30), C (27), D (25), • (21).

„S'aucuns te fait ceste parture et die que li blanc traient premier et qu'il materont le roi noir a ·VI· trais ou a mains, desfen toi, car ce ne puet estre fait. Il traitra son roc en 'a', et tu dois monter contremont. Il le metera en 'b'; va a li et il metera l'autre en 'c', et, tu, retourne a ton premier liu. Lors ne puet mix que aler en 'd'. Apres, en quelconques liu tu vas en montant, il te siurra droitement et te porra mater a ·VII· trais. Et se tu ne montes, ausi te porroit il mater au ·VII^{me}· trait et non pas a ·VI·. Et se au commencement tu fais ·III· trais, ai

comme je ai dit et maistrise est, [il ne porra] mater le roi noir au ·VII^{me} trait s'il est bien desfendant, toutes voies s'il est excepté qu'il ne sera mie mat a aucun lés de l'eschekier, car ce seroit tost fait en traiant ·I· roc un poi plus haut, et puis apres en sivant iceli droitement du roi et au ·VI^{me} en mettant le roi u point et au ·VII^{me} en donnant escat mat au lés de l'eschequier“.

Je citerai enfin la partie V, mais uniquement comme texte, parce que le „tablier“ est par trop inexact.

„Cheste [parture] est de ·II· ou ·III· trais. Mais le mat n'est fais au secont trait ni au tierch. Li blanc traient premier et dient qu'il veulent mater les noirs au secont trait; tu, desfen toi. Il traira son chevalier u point en donnant scat de la descouverte. Tu te dois couvrir de l'afin en donnant scat du roi blanc, et ensi est desfendus. Item se li blanc dient que il veulent mater les noirs a ·III· trais et adont sit li blans rois plus pres du roc blanc, tu, desfen toi. Il traira par aventure son chevalier u point en donnant scat descouvert, et tu trais ton afin en la crois et apres tu verras la desfense. S'il trait son chevalier entre son roi et l'afin noir, cuevre toi du roc, et c'est ades la desfense, se en cele parture de ·III· trais soit ensi li ros noirs affiés et li rois blans soit plus pres de son roc blanc.“

Ce serait seulement par l'étude comparée de toutes les parties d'échecs du manuscrit que l'on pourrait arriver à se faire une idée quelque peu précise des règles que suit l'auteur et par conséquent du mérite de sa collection. Ce travail qui réclame une compétence spéciale, est rendu difficile par le fréquent désaccord de la „glose“ et du „tablier“. Mais si l'on n'est pas toujours sûr de bien comprendre, on ne saurait méconnaître la variété des combinaisons et surtout la vivacité et l'autorité du ton. On s'imagine entendre un vieux maître en l'art des échecs instruisant les jeunes chevaliers. C'est l'image d'un tournoi où après le défi, quand l'on a réglé les conditions particulières de chaque joute, on attaque, on pare, on riposte. A se prendre des pièces, à se poursuivre, à préparer un piège ou à tomber dans celui de l'adversaire, l'amour-propre s'exalte et s'irrite. Tout à coup éclate le terrible „Scat Mat“, et au jeu où se plaisent „li plus saive“, succède parfois le duel sanglant.

II.

Parties de Tables.

Les parties de tables sont au nombre de quarante-huit et comprennent, du feuillet 90 recto au feuillet 114 verso où l'on a l'„Explicit des partures de tables“. La partie XXXIII répète et corrige la première.

Le jeu des tables est sans doute la forme ancienne du jeu de tric-trac, mais alors même que les règles différeraient peu pour le fond de

celles que l'on suit aujourd'hui, les termes employés dans Bakot mériteraient d'être notés, car ils sont tombés en désuétude. Le mot de „tables“ désigne les pièces mêmes du jeu.

Au-dessus de la „glose“ de chaque „parture“, sont dessinés deux tabliers, contenant chacun six colonnes verticales, avec une barre de séparation horizontale formée par deux lignes très rapprochées; cette barre coupe les colonnes à mi-hauteur¹⁾. Des lettres, des points, la croix sont les signes employés pour marquer, quand il est nécessaire, la correspondance du jeu sur les tabliers et des indications de la glose, mais parfois des signes ont été omis aux tabliers. Le nombre des tables est de quinze pour chaque couleur, en tout trente.

L'auteur, dans la première partie, distingue seulement les parties qui sont faites par souhait de la langue et celles qui sont faites par dés, mais l'on rencontre aussi des parties de „minoret“, des parties de „barill“ et des parties de genre mixte. Il est souvent fait mention de conventions particulières, et à la fin de la partie XXXVIII, l'auteur, après avoir dit que celui qui sait le jeu reconnaîtra la justesse de son conseil, avoue que „peu en sont ne on ne puet mie plainement le jeu enseigner par escrit, mais par antisce, car il est tres soutil“.

Partie I.

Position des pièces: au tablier de gauche sont marquées sept tables blanches, de forme ronde, dont six garnissent le bas des colonnes et dont la septième est à l'angle droit supérieur du tablier. Au tablier de droite l'on voit seulement une table noire au bas de la seconde colonne. Les tables sont donc superposées.

„Ichi sunt les partures des tables, et por ce qu'elles sont faites en deuz manieres, s'il est assavoir par souhait de la langue et en getant les dés, nous dirons premiers de celes qui sont faites par souhait, c'est a dire de celes qui sont faites par souhait ou par petition de la bouche, et ceste prime parture est tele. Chil qui a la blanche table, dist: Ceste table doit estre levée es poins [rouges]²⁾, car c'est sa maison, et la noire [fait]³⁾ le contraire, s'il est assavoir ou la blanche est; et si jeneon en ceste parture de II dés [sans plus]. Demande premiers ou je demanderai. Et [si] dois savoir que cele qui est defors, s'il est assavoir la noire, pert [le jeu], traie premier ou non. Car s'ele trait premier, ele fiert la blanche par sinne, et la blanche le fiert ausi en faisant sinne et vaint, si com tu pues tantost veoir. Se la blanche trait premiers, ele fiert la noire par sinne et la noire li, car ele ne puet mix

1) Dans le tric-trac moderne et dans le jacquet, les colonnes des tabliers anciens sont remplacées par des flèches, et la barre transversale est devenue inutile.

2) Partie 33. Mais les tabliers ne donnent pas ces points rouges.

3) Partie 33, et de même pour les autres mots ajoutés.

[faire. Lors fera la blanche quatre et as] et vaintera [la noire], si com tu [porras veoir en faisant la prueve]¹⁾.⁴

Partie XIV.

Au tablier de gauche en bas, 1^{re} col. trois ronds blancs, 2^e col. deux ronds blancs, 3^e col. trois ronds blancs, 4^e col. trois ronds noirs, 5^e col. deux ronds noirs, 6^e col. trois ronds noirs. Au haut de chacune de ces colonnes est marqué un point noir. Au tablier de droite, il n'y a rien. La partie est de „barill“.

„Toutes sont en lor maisons por lever et les blanches traient premiers, et fait cascune partie buf de as en ·III· dés, et est le ju de barill en tel maniere que quant li uns est pris, il entre es poins et avironne le tablier. Et vaintent les blanches, car eles lievent une des daesraines en faisant buf de as. Lors font les noires buf de as et les blanches buf de as d'une seule daesraine, car c'est lors bons jus se les noires prennent cele qui est. Et se eles prennent ou non, tu as blanches, en fera[s] une nue autre, et feras prendre ·II· des tines et retrairas et enquerras de ces ·II· et feras que toutes les suies vieignent en la seconde table. Lors retrairas de ces ·II· la maison et les leveras en tel maniere que la tierce demora nue en la bataille devant les noires, et la touceront et tu ne prenderas fors la daesraine et tu vainteras.“

Partie XXI.

Elle est de „minoret et de souhait“. Tablier de droite: au bas: col. 5, un rond blanc; col. 6, quatorze ronds blancs. Col. 6 en haut, un rond noir. Signes: tablier gauche: angle supérieur à droite une croix; angle inférieur même colonne A; tablier de droite, angle supérieur à gauche B.

„Ceste parture est de minoret et est de souhait, et fera la noire ce que feront les blanches, et s'elle puet issir en la crois, les blanches le perdent par le trait meisme que les blanches sont levées. Tu, jue des blanches et fai ambe troie dusques en 'a', la noire autel. Tu feras buf de sinne en faisant table en 'b'. Il se tenra fermes, car ja por ce ne perdra nus, et ensi par buf de sinnes prendras la sine et leveras toutes les blanches en ce liu que mains que cinc des queles tu feras adès buf de as; car se ele puet issir dusques en la crois et par ce meisme trait que les blanches seront levées daesrainement, ele vaintera; mais les blanches feront ensi que dit est et eles le gaaigneront.“

Partie XXIII.

Elle est simplement de „souhait de teste“. Position des pièces: tablier gauche: 1^e col. 2 tables noires au haut, 2 tables blanches au

1) Sic Partie 33. Le texte de la partie 1 à partir de „mix“ est: „et vaintera, si com tu le verras“.

bas; 6^e col. 8 tables blanches au haut, 13 tables noires au bas. — Signes de renvoi: tablier de droite, B au bas de la 2^e colonne, C au bas de la sixième. A a été oublié.

„Ceste parture est de souhait de teste et traient premiers les blanches, et qui faut, il le pert; et font adès les blanches quaterne et troie, et les noires adès buf de sinne et le tierc. Dont je di que les blanches vainteront, car eles font quaterne en 'a' et troie en b; les noires buf de sinne veulent d'une ou de deuz; les blanches troie en 'b' et quaterne en 'c' et vaintent, car les noires le perdent par falir.“

Partie XXXVIII.

Tablier de gauche: en haut douze tables noires (deux par colonne), en bas douze tables blanches (même ordre); tablier de droite: 1^{re} colonne: en haut deux tables blanches, en bas deux tables noires. La lettre A a été oubliée.

„Ceste parture est de teste et de ·III· dés, faite par souhait, et jue li uns et li autre de ·XIII· tables, et si sunt toutes en lor maisons, mais que ·II· de cascade part qui douent estre ramenées et apres levées avec les autres; et quiconques faut, il le pert, et qui premiers trait il vaint en faisant ·V·III· et as en 'a' et les autres font lor ju en lor maisons par buf de as, une demourant en teste, et n'en desloje ce pas deuz, et les autres faicent ensi. Et convent a cascade partie faice 'I' deuz, ainsi qu'il convient. Et convient que cascade partie faice bien son ju. La partie qui premiers trait a le melleur du ju en la maison en tel maniere que li secons trais juera en la parfin des deuz de dehors et le perdera. Mais s'il est mis en convenence que au premerain trait ne soit pas faite table en 'a', lors le pert qui premiers trait, car il fera ambezas et le tiert de celes de dehors en la maison, et l'autre partie ausi. Et lors chascune partie juera par buf de as. Mais chis qui trait secons, ara plus de ju et le melleur, telement que en la fin li premiers traient juera des siues qui sunt dehors, et le perdera, si comme chil qui set le ju le puet savoir et veoir. Mais peu en sont, ne on ne puet mie plainement le ju enseigner par escrit, mais par antissee, car il est tres soutil.“

Partie XLII.

Les quinze tables noires sont rangées sur deux lignes au haut de la première colonne (gauche) du tablier de gauche; les tables blanches sont quatorze au haut de la seconde colonne du même tablier et une au haut de la troisième colonne.

„Ceste parture est de barill en ·II· dés et sis i est por le tiers, et est en partie de soubait, car les blanches traient primes et sunt toutes affiées; et getent les dés les noires ne ne sunt mie affiées, mais elles demandent ce qu'elles veulent en ·II· dés, et aucune fois demandent, ce

que faire ne puent, sis et ce qu'eles puent. Cil as blances les espart quanques il puet, et s'il ne clot au premerain trait le sinne point des noires, les noires vainteront, car eles demanderont tous jours sinnes et se recuelleront primes et reteroient legierement et vainteroient. Mais se les blances en getent ·VII· ou ·VIII· et les encloent, elles ont ausi le meilleur du ju.“

Dans cette partie les blanches sont „affiées“; dans la partie précédente (XXXVIII) il est question d'une „convenence“ ou convention qui modifie les conditions du jeu. Dans la partie que l'on va lire, on voit qu'il y avait des manières de jouer qui pouvaient être interdites, et que le joueur qui, par „malice“ ne respectait point la convention, payait une amende.

Partie XLIV.

Position des tables: rien au tablier de gauche; tablier de droite, col. 1, au haut, sept tables noires en une ligne; col. 3, au haut, 5 tables noires en une ligne; col. 5, au haut, 3 tables noires en une ligne; col. 6, au haut, une table blanche.

„Ceste parture est de teste en ·III· dés et la blance giete les dés et les noires souhaitent, et keurent toutes coses desfendues, et cascuns juera tout sans malice, ou cil qui a la blance table ne se levera du ju, dusques adont que une des noires soit gaaignie ou perdue, par certaine pecune. Et nule cose desfendue ne puet estre fausée, et la blance table ne pert pas par falir. Tu, pren les noires, car quant la blance ist, ele le gaagne, et quant ele n'ist, tu en dois faire trois nues par buf de as et en ferant la blance, et ele ferra des tines; tu entreras en l'opposite du tablier et le prendras et feras les tines prendre et renterras les tines. La quel cose a la parfin ele ne porra passer et tenras le ju si longuement que tu vaurras, dusques adont que la blance ara tout perdu, car ele en la fin ne porroit gaagnier.“

Ces exemples me paraissent suffire. Les termes qui désignent les parties et certains coups: buf, troie, sinnes, sont à noter. La partie de barill est définie à la partie XIV.

III.

Parties de Mérelles.

Elles sont au nombre de vingt-huit et comprennent du feuillet 115 recto au feuillet 129 recto.

Des trois sortes de jeux que contient Bakot, le troisième semblerait, à première vue, le plus voisin de nos usages. Le tablier donne exactement la figure ainsi décrite par Littré au paragraphe 2 de l'article MARELLE: „Nom d'un jeu qui se joue avec les pions et aussi avec des cailloux de diverses couleurs. Il consiste en une figure formée d'un

grand carré, plus un carré plus petit enfermé dans le précédent, plus un petit carré qui occupe le centre de ce dernier; une ligne partant du milieu de chacun des côtés du grand carré vient se terminer aux côtés du troisième petit carré . . . le jeu de la marelle consiste à aligner sur une seule ligne les trois pions."

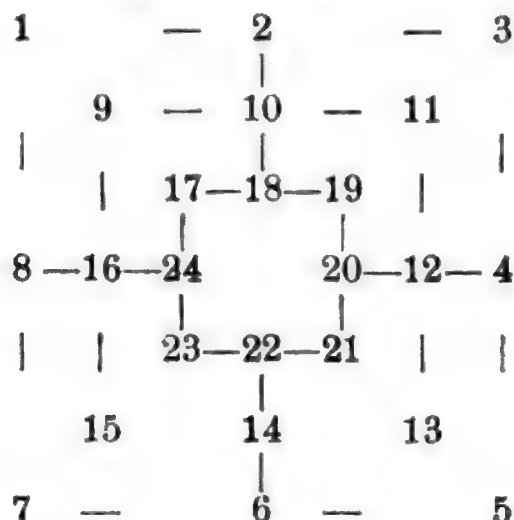
En examinant les figures données dans le manuscrit, on constate d'abord que chacun des points d'intersection ou de rencontre des lignes est employé pour la pose des pièces ou mères, et l'on remarque ensuite que ces mères ne sont pas les simples jetons mentionnés dans les dictionnaires au mot „mèreau" ou „merel". Ces pièces ont un dessin et un nom particuliers: l'on a ainsi l'étoile, la lune ou croissant, la croix, l'écu, le carré et les ronds. L'on a une partie rouge et une partie noire, mais les mères ne se répètent pas exactement dans les deux parties.

- | | |
|---------------|--|
| Partie I | : rouges: étoile, carré, quatre ronds.
noirs : étoile, croix, lune, carré, un rond. |
| Partie II | : rouges: étoile, carré, deux ronds.
noirs : lune, croix, écu, carré, deux ronds. |
| Partie III | : rouges: étoile, carré.
noirs : lune, écu, carré, deux ronds. |
| Partie XII | : rouges: quatre ronds.
noirs : quatre ronds. |
| Partie XXVII: | rouges: carré, deux ronds.
noirs : étoile, croix, croissant, deux ronds, etc. |

Il semble difficile que les mères eussent une valeur égale. On voit d'autre part qu'à la partie III les rouges n'ont que deux pièces, ce qui est en désaccord avec la règle de Littré qu'il s'agit d'aligner trois pions. A la dernière partie (XXVIII) où malheureusement le tablier ne donne que huit ronds rouges, dont quatre aux angles du grand carré et quatre aux points d'intersection du second carré et des lignes transversales, il semble bien que le jeu consiste à prendre toutes les mères de l'adversaire. Dans la partie XV, la Lune franchit de l'angle inférieur gauche du petit carré à l'angle supérieur droit du second carré, sans passer par les positions intermédiaires et bien que ce jeu ne comporte pas de diagonales. Ainsi l'on sent que pour la valeur relative et la marche des pièces, il y aurait une étude à faire; mais encore ici les tabliers n'offrent point une garantie suffisante d'exactitude.

Pour marquer que la partie n'aboutira pas, l'on rencontre l'expression de „bataille" (P. XVII, XXII): elle est restée dans l'usage. Mais la partie la plus digne d'attention au point de vue psychologique est celle où l'auteur, expliquant que celui qui joue premier dans la „parture" qu'il commente, est destiné à perdre, dicte le langage artificieux que doit tenir son élève pour amener son adversaire à jouer le premier.

Cette partie XII mérite d'être lue avant toutes; mais pour ceux qui voudraient l'étudier de près ainsi que celles qui suivront, il conviendrait de tracer le tableau tel que Littré l'indique, en posant les chiffres de 1 à 24 sur les angles et les points d'intersection en commençant par l'angle gauche supérieur du grand carré et en faisant le tour du carré (1—8), de même au second carré (9—16) et au plus petit carré (17—24). Les chiffres présenteront l'aspect suivant:



En traçant les lignes 1—3, 3—5, 5—7, 7—1, l'on a le grand carré. Les lignes 9—11, 11—13, 13—15, 15—9, donnent le second carré; les lignes 17—19, 19—21, 21—23, 23—17 forment le petit carré intérieur et en traçant 8—24, 2—18, 4—20, 6—22, l'on a les lignes qui joignent le milieu des côtés du carré extérieur au milieu des côtés des carrés intérieurs. Les 24 points marqués par les chiffres sont les seuls où des mérelles soient posées dans les „partures“ reproduites sur les „tabliers“ du manuscrit.

Partie XII.

Les quatre ronds noirs sont placés aux points 2, 9, 10, 11; les quatre ronds rouges sont placés aux points 6, 19, 14, 22. Il n'y a pas de signes de renvoi.

„Ceste parture, sachies que chil qui premiers trait, le pert. Donques, quant il te plaira a faire ceste parture, tu diras ces paroles a ton jueur: Pren les queles que veus, et toutes se puent bien mouvoir de l'une partie et de l'autre. Donques pren les quels que tu veus, et trai premiers ou tu me doignes license de prendre et je traitra[i] premiers ja soit che cose que tu nel veulles pas. Ensi diras pour li plus esbahir, et il sera plus hardis de prendre et de premiers traire, et les queles que il preigne il perdera le ju, si com tu pues veir par toi.“

La partie XIII diffère de la partie XII en ce qu'elle a en plus l'étoile noire, mais elle est identique pour le résultat, et l'auteur y engage également à tromper l'adversaire inexpérimenté: „Quoi que je

aie dit en la glose de la parture qui prochainement est devant, tout autel dis je en ceste et pas ces meismes paroles diras à ton adversaire“.

On regrette de le dire, mais notre auteur se comporte ici en casuiste malhonnête, car si le joueur n'est pas tenu d'éclairer son adversaire sur les conditions dans lesquelles la partie se présente, il a tort d'affecter une indifférence fausse en vue de l'ébahir et de le tromper. Mais comment résister à la tentation d'enseigner une botte secrète? D'ailleurs, dans sa naïveté feinte, le petit discours n'est pas mal tourné.

Partie I.

Position des mérelles: rouges: rond (1), rond (2), carré (7), rond (14), étoile (13), rond (22); — noires: étoile (20), lune (24), rond (18), carré (9), croix (11).

Lettres de renvoi: A (6), B (5), C (4), D (3), E (17), F (19), G (12), H (8), I (16), K (15).

„Les rouges traient primes et toutes lor rondes et lor estoile ne se puent mouvoir, lor quarré tant seulement doit traire, et se ele est prise ne enclose, les rouges le doivent perdre. Et sachies, se on joue bien, ne les unes ne les autres ne vaineront. Toutevoies porroient vaintre les noires, se n'estoit la rouge estoile, s'eles juoient bien et sagement. Les rouges traient lor 'III·¹) en 'a' et prennent la noire ronde. Li noir traient lor lune en 'e'. Li rouge ira en 'b', les noires lor estoile en 'f'. Se li rouge retourne en 'a', il le prendra, mais il ira en 'c'. Lors uns rudes²) juerres le cuideroit perdre des noires, mais les noires toutes voies le porroient gaignier, se l'estoile rouge n'estoit, en traiant la crois en 'g', car se li rouges n'aloit en 'd', le quel que il presist ne comment, il seroit enclos ou pris. S'il aloit en 'b' la crois noire le siurroit en 'c' et apres en 'b' et apres en 'a' et venroient avec les autres et vainteroient. En tel maniere seroit se l'estoile rouge n'estoit et s'ele i estoit ausi, comme cele est maintenant, li rouge ne retourneroit pas, la crois estant en 'c' et traiant en 'b'. Autrement ne vaut riens le sivre, si comme devant dit est, car s'ele retournoient, li rouge prenderoient le noir quarré et apres iroient en 'h' et en 'i' et en 'k' et vainteroient. Sachies donc que l'estoile rouge non estant u ju, li noir vainteroient, et s'ele i est, li uns et li autres jue bien, ne li uns ne li autres ne vaint, si comme dit est“.

Partie XVII.

Position des mérelles: rouges: étoile (6), écu (5), rond (7), lune (14), carré (16); — noires: étoile (4), croix (10), écu (18), rond (1).

Signes de renvoi: A (20), B (9), C (15), D (13). Le tablier donne

1) Comprenez „quarré“.

2) C'est le latin „rudis“, inexpérimenté.

la lettre B à l'angle 1, mais la place est prise par le rond noir et je crois que le scribe a confondu les deux angles voisins.

„Li noir traient premiers; se li uns et li autres jue bien, ne l'uns ne l'autre ne vaint, ne ne puet avoir mix faire que traire lor estoile en 'a'. Lors, se li rouge juent bien, il trairront lor quarré en 'b'. Se li noir retournent lor estoile, li rouge retorner doivent ausi lor quarré, et la sera bataille sans fin. Et s'aucune des parties fait autre trait, ele le perdera, si com tu pues prouver par maintes manieres. Mais apres le traire de l'estoile noire en 'a', se li rouges quarrés aloit en 'c', bien sambleroit estre bons trais et seur. Li noir tontevoies vaintent adonques en traiant l'estoile en 'd' et apres en faisant por une et en prenant soutivement. Estudie ceste parture par toi, car ele est fors et bele.“

On ne peut imaginer professeur plus convaincu de la solidité et de la beauté de son enseignement. Plus haut l'on a vu avec quel dédain il parle d'un „rude“ joueur.

Tables et mérelles, on a pu en juger par ces extraits incorrects à plusieurs égards, étaient des jeux tout aussi difficiles que celui des échecs. Les cartes leur ont succédé dans la faveur du public, mais ils ont passionné nos pères, et celui qui en possédait la „maîtrise“, pouvait en être fier sans que personne y contredit.

La description d'un manuscrit, alors même qu'il affiche la prétention de reproduire l'œuvre d'un géant légendaire, doit avoir un terme. Le lecteur sait à quoi s'en tenir sur l'intérêt que présente le contenu de Bakot. Mais je ne me séparerai pas de lui sans citer les derniers mots de la XXVIII^e et ultime partie: „Pren selon ce que tu jues“, conseil de profonde et sage politique, „car je n'en quier plus deviser“

„Explicit des Partures des Merelles.“

Notes sur l'affouagement de Maillane.

Par

J. Ronjat à Vienne (Isère).

L'affouagement de Maillane est consigné dans un beau manuscrit conservé à la mairie de Maillane depuis que Mistral, qui ne dédaigne pas d'être conseiller municipal de son village, l'a fait extraire des *angounaio* où les générations précédentes l'avaient relégué; quelque effritement aux coins est à peu près le seul dommage qu'il ait retiré de cet humiliant séjour. Il a été dressé en 1471, avec additions postérieures dont quelques-unes sont datées 1551 et 1569.

Les documents de ce genre ne sauraient présenter une grande richesse de vocabulaire ou de formes. Celui-ci est néanmoins précieux par les renseignements qu'il nous fournit — surtout si nous le comparons avec d'autres textes plus ou moins voisins dans le temps et dans le lieu¹⁾ — sur divers points de l'évolution d'un dialecte provençal à une période critique de sa culture: les actes rédigés en langage indigène, du moins ceux qui ont été publiés jusqu'à ce jour, sont notablement moins abondants en Provence qu'en Languedoc ou en Gascogne; les

1) Abréviations: A. additions postérieures au texte principal de l'affouagement de Maillane; An. inventaire fait au décès de Jean Andrieu, apothicaire à Tarascon (1529), p. p. Mourret, *Revue des langues romanes*, 1900, p. 5; Be. *Obros et rimos prouvençals de Loys de la Bellandiero*, Marseille, 1595; Bo. *Mémoires de Bertrand Boyssset* (1372—1414), p. p. Ehrle, *Archiv für Literatur- und Kirchengeschichte des Mittelalters*; Br. *Jardin deys Musos prouvençals*, Aix, 1628; Cab. Jean de Cabanes (1653—1717), *L'Histourien sincere, sus la guerro doou duc de Savoyo en 1707*, p. p. Pontier, Aix, 1830, et *Leis Poesies Prouvençals*, ms. 624 de la Bibl. Méjanes, Aix; Car. (Lo Carrateyron), *Chansons nouvelles en lengaige prouvençal*, Aix, 1574, rééd. Bordeaux, 1844, et Nice, 1873; O. Ourdounaço de pouliço de Sant-Martin-de-Crau (1526), p. p. Rimbault, *Rev. d. l. rom.*, 1891; Ri. *Comptes consulaires de la ville de Riscle* (1441—1507), p. p. Parfouru et de Carsalade du Pont, Paris, Champion, et Auch, Cocharaux, 1892 (2 vol. formant les 12^e et 13^e fascicules des *Archives historiques de la Gascogne*); Ta. *Délibération de la commune de Tarascon* (27 nov. 1422), Bartsch, *Chrestomathie*, 5^e éd. p. 397 (archives de Tarascon, copie de P. Meyer); Tr. *Palamède Tronc de Codolet* (1662—1722), *Lou trompe qui poou*, ms. 1085 de la Bibl. Méjanes, Aix.

rédacteurs et les scribes des XV^e et XVI^e siècles hésitent fréquemment entre les graphies traditionnelles des anciennes chancelleries et celles par où ils essaient, volontairement ou non, de rendre les sons et les formes du langage évolué qu'ils parlent et qu'ils entendent parler autour d'eux.

Dans l'affouagement de Maillane, les finales féminines continuant *a* latin sont écrites assez capricieusement par *a* ou par *o*, ainsi, au f^o 25: *Berbentano — las terras qz tenō de la caritat de Berbentano a noel acapte*. L'acte relatif aux consorts Ferrans présente toujours *terro*, *uno terro*. Dans les f^{es} suivants on trouve *l'autro carriera*, *Bello-Visto* et *Bellavisto*, *terro*, *saumados*, *las planos*, *las vignas vielhos*, *la carriero negro*, etc.; *e* se montre sporadiquement dans A. (on le trouve très rarement dans Bo.; il alterne fréquemment avec *a* et *o* dans An.); *o* domine partout (il est très rare dans Bo., rare dans O., mais par contre exclusivement employé à partir de Car.), et au pluriel comme au singulier, sans que rien annonce les formes de pl. f. en *-eis* (à partir de Br.) des adjectifs devant substantifs qui conduisent aux pl. modernes en *-ei(s)*, resp. *-i(s)*.

On trouve *pradaria* et *pradarya*, mais *pradario* domine. Aujourd'hui à Maillane on écrit *pradarié* et on prononce *pradaïé*. Le passage de *-ia* à *-ie* avec synérèse est fréquemment attesté dans tout le Midi à partir de la fin du XIII^e siècle (Thalamus de Montpellier, etc.). En Provence il paraît s'être souvent effectué par un intermédiaire *-io*, mais le processus est capricieux, et l'interprétation phonétique des graphies est hasardeuse en dehors des textes versifiés: Bo., imparfaits *-ie*, conditionnels *-rie*; Ta., substantifs *-ie*, imp. *-ia* et *ie*, subjonctif *sie*; Car. subst. *-io*, cond. *-rió*, imp. et cond. au pl. *-ián* et *-iôn*, *-rián* et *-riôn*; subj. *sia*, *sio* et *sío*, au pl. *sias*; Be., subst. *-ié*, parfois *-io*, imp. et cond. toujours *-iê*, *-riê*, pl. *-ièn*, *-rièn*, subj. *sien*.

On trouve partout *luoc*, qui est aujourd'hui *lio(c)* à Maillane, *lue(c)* à Aix et Marseille. *Luec* est déjà dans le Donat, alors que Bo. présente encore *fuoc*, *luoc*, *hou* contre *-ue-* presque uniquement devant les spirantes palatales, Ta. *luoc*, Car. *luoc*, *luogo*, Be. *fuoc*, *luoc*, mais *jueques* ← *jocas*; *jue(c)*, *lue(c)* sont définitivement implantés à partir de Br.

On trouve *soubran*, *court*, etc., mais les anciens *o estreit* sont le plus généralement (et toujours devant *m*, *n*) écrits *o*. La graphie *ou* ne s'implante universellement qu'au XVIII^e siècle: elle est rare dans Bo.; dans Ri. elle apparaît en 1445 et est régulièrement employée en 1507; elle n'est point rare dans O., mais An. ne l'emploie pas; Car. écrit *ou*, sauf à l'article (*lo*, *los*), aux protoniques (*comun*, etc.) et devant *m*, *n*; Be., Br. et Cab. écrivent *ou*, sauf devant *m*, *n*.

Les consonnes finales sont toujours écrites (*luoc*, *caritat*, etc.); elles ont dû être prononcées encore pendant un siècle au moins, comme

le montre l'examen des rimes de Be.; c'est seulement vers le milieu ou la fin du XVII^e siècle que leur chute est certaine (*juè, luè*, rimes *respè(t) — Nouè(l), emplega(t) — la(ch)*, Tr., *lie(ch) — candelie(r)*, Cab.).

Vielha, Malhana, etc. sont toujours écrits par *lh*; la réduction de *lh* à *y* n'apparaît que dans Tr. (*grouyié, sarrayié*). *Draya* prouverait plutôt contre l'étymologie *tragula* que pour la réduction de *lh* à *y*; on trouve encore aujourd'hui *draio* dans des dialectes (Trièves, Gévaudan, etc.) qui possèdent *l* mouillée.

L finale et devant consonne est partout vocalisée après *a*; elle tombe ou est vocalisée en général dans les composés de l'article avec la préposition *de* (v. plus loin); Car. présente encore *mal*, mais depuis Be. on ne trouve plus que *l* vocalisée après toutes voyelles (dans l'écriture, *au, eou, iou, ou, uou*).

Ier ← *ariu* alterne avec *ie*, *molher* avec *molhe* (jusqu'au début du XIX^e siècle les versificateurs marseillais semblent encore employer *r* de l'infinitif en liaison); les textes antérieurs conservent en général *r* au singulier et la laissent tomber devant *s* au pluriel.

Ille fournit à notre texte le possessif *lor*, aujourd'hui disparu de Provence, et les formes suivantes de l'article: sing. m. *lou* et *lo* (jamais *le*), f. *la*; pl. m. *los* et *lous* (jamais *les*), f. *las* (jamais *les*); composés avec la prép. *de*: m. sing. *dou*, plus fréquent que *den*; m. pl. *dous* et *deus*, fréquemment remplacés par *des* (une fois *dals* dans A.).

Les formes adoptées par notre texte ont eu des fortunes diverses. Le sing. m. *lou* (Bo. *lo*), f. *la* s'est définitivement établi, supplantant m. *le*, f. *li* très répandus en Provence au moyen âge. Les plur. m. *lous, los*, f. *las* ont cédé la place à *les* → *lei(s)* et *li(s)* m. f. après une résistance plus que séculaire (An. *los* à côté de *les sirops, les unguents, les olis; las pillules, les qualles se sont trobades a la dite botiquo*; Car. *los*, une fois *les* m.; Be. *lous* et *ley* m., *las* f. en général, mais *-ei* fréquemment dans les autres déterminatifs; Br. *lous* m., *las, leys, lei* f.; Tr. et Saboly *lei(s)* m. f., conservé à Marseille, Aix, etc., mais réduit à *li(s)* à Maillane, Arles, Avignon, Nîmes, etc.¹⁾).

Deu (Bo. *del*) ne vit plus guère que dans le Béarn oriental. *Dou*, composé double, avec *de* et *a* (*dal*, rare dans Bo.) lutte avec *del* dans An.; dans Car., Be., Br. et même Cab. il est encore écrit *dau*, mais on le prononçait sans doute déjà, comme aujourd'hui dans toute la Provence, *dou*. *Deus* partage le sort de *deu*; *dous* et l'archaïque *dals* (A.) se confondent en se réduisant à *das*, lequel fonctionne au fém. comme au masc., puis se retire devant *des* comme *lous* et *las* devant *les* (An. *das* et *des* m.; Be. et Br. *das* et *dei(s)* m. f.; Tr. et Saboly *dei(s)* m. f.).

1) Une lettre d'Aubanel de Nîmes signale *-ei* comme vieilli vers la fin du XVIII^e siècle (Donnadieu, Les Précurseurs du Félibrige, p. 174).

Un Art poétique catalan du XVI^e siècle

par

B. Schädel à Halle a/S.

On connaît l'existence de cet „art de trobar“ de Francesch de Oleza depuis 1868; à cette époque le savant bibliographe J. M. Bover le signala dans sa *Biblioteca de escritores baleares* II, 6 et sv., d'après un manuscrit que lui avait communiqué Juan Muntaner y Garcia. Par la suite M. Morel-Fatio, après avoir parcouru à Palma le texte mis à sa disposition par Geronimo Rosselló, a consacré à ce traité quelques lignes dans la *Bibl. de l'École des chartes* XLIII (1882), pg. 49 et aussi dans le *Grundriss der romanischen Philologie*² I, 874, où il en a publié quelques passages. Lors d'un séjour dans l'île en 1904, je pus, grâce à l'amabilité de mon savant ami Mossen Alcover, étudier le manuscrit de l'„art de trobar“, qui est actuellement entre les mains de M. Garau. Il appartient au XVI^e s. et consiste en 25 feuilles in-4 de 17 sur 20¹/₂ centimètres, qui portent un filigrane devenu méconnaissable par la plissure. Il existe, paraît-il, un autre manuscrit de l'„art de trobar“, appartenant à la famille Oleza à Palma. Je l'ai en vain cherché dans les archives de cette maison: je n'en ai trouvé aucune trace, ce qui n'est pas pour étonner, si l'on songe à la manière dont des manuscrits même précieux circulent de main en main au delà des Pyrénées. Je suivrai par conséquent la leçon du ms. Garau. La copie lue par M. Morel-Fatio et citée dans le *Grundriss*, est-elle identique avec le ms. Oleza, c'est ce que je ne sais. On trouvera ci-dessous le traité complet; j'ai seulement laissé de côté deux poèmes de peu d'intérêt, déjà publiés par Bover. L'un, „cant del autor de la excellentia del home, inventor de todas las cosas“, débute:

„aquel qui sap quant noble cos'es l'homa . . .“

et l'autre, „del mateix autor en llahor del art“, commence par ces vers:

„qui vol sens estudiar

haver barret de doctor . . .“

Le texte non annoté reproduit sans changement le ms. Garau. J'ai donné en note la leçon du ms. dans les passages où j'ai cru pouvoir faire quelque correction. Les variantes de M. Morel-Fatio citées dans le *Grundriss* p. 874 sont marquées *M.-F.*

* * *

Francesch de Oleza¹⁾ est le fils d'un certain Jaume de Oleza y Zanglada et d'Antonia Sant Martí y Sureda. On ignore la date de sa naissance. En 1533 il reçut de Charles-Quint le titre de noblesse. En 1538 il fut frappé chevalier en récompense de ses brillants services. Il remplit à diverses reprises à Palma les fonctions de *jurado* (1529, 1531, 1549). A partir de 1508 nous le trouvons marié à Beatriz Sant Martí, à laquelle il était apparenté du côté maternel. Ses deux fils se sont fait un nom par les talents qu'ils avaient hérités du père, l'un la valeur militaire, l'autre la veine poétique. Notre auteur est mort à Palma le 14 avril 1550.

En 1540 fut imprimé un ouvrage de F. de Oleza, „*obra del menyspreu del mon en cobles*“, dont Bover donne une analyse.

Par cet „art de trobar“ de 1538, qui lui a valu une place dans l'histoire littéraire de la Catalogne, F. de Oleza est un attardé dans la série des grammairiens et théoriciens poétiques où l'on remarque, au XIV^e siècle, Jacme March et Luis d'Aversó. Ce n'est donc pas, à proprement parler, un „art nouveau“. Pour fournir à ses compatriotes majorquins²⁾ une poétique débarrassée de vaines subtilités théoriques et qui répondit aux besoins pratiques de ces *trobadors*, il recueillit dans l'ancienne littérature ce qui pouvait être de quelque utilité. Comment il s'y prit, c'est ce que nous n'examinerons pas ici. Nous reviendrons là-dessus dans une étude d'ensemble sur l'histoire des théories grammaticales et poétiques en Catalogne, en publiant les traités encore inédits. Remarquons seulement combien il suit fidèlement la grammaire d'Antonio

1) Bover, II, 5.

2) Nous avons un piquant témoignage de l'activité de l'école majorquine au commencement du XVI^e siècle; ce sont les travaux présentés par les divers poètes au concours poétique qui eut lieu en 1502 en l'honneur de Raymond Lull en l'église St. François. Bover (o. c.) en a donné des extraits. Une intéressante copie du protocole de ce concours et de tous les ouvrages qui furent lus à cette occasion, copie exécutée par un descendant de R. Lull vers 1600, se trouve en la possession de M. Hermann Suchier, à Halle. C'est le „*proces original de les obres fetes per diversos trobadors en lehor de la vida, doctrina e mort del egregi e gran monarca Mestre Ramon Lull Doctor illuminat.*“ Le même manuscrit contient un poème inédit en l'honneur de R. Lull, de Francesch Prats, ainsi qu'un arbre généalogique allant jusqu'en 1606 et muni de notes sur l'histoire de la famille Lull jusqu'en 1636.

de Nebrija et les nombreuses règles des Leys d'Amors, et combien d'intéressantes observations il nous fournit au point de vue linguistique. Loin de s'attacher étroitement, comme beaucoup de ses prédécesseurs, aux formes parfois pétrifiées des troubadours catalans, il tient compte des transformations considérables que la langue littéraire a subie dans l'intervalle. C'est ce qui apparaît non seulement dans les formules qu'il préconise, mais encore dans la langue dont il se sert. On verra même dans quelques cas apparaître les traits particuliers de son patois — peut-être à son insu.

[4^v] . . . **Prefatio del auctor.**

Encaraque tinguan los homens natural dispositio pera dictar ab rima, si empero lo trobador no tendra art, tot lo que dictara sera ple de defectes y viciis. Com dons aquesta art que'ls antichs anomenavan gaya scientia, stigues sepultada y quasi en universal obliuio, y tant que 5 molts trobadors se tenian persuadit, que dictar ab rima era cosa entoia-dice, no cosa que [5^r] consistis en artifici, per tant axi per expellir aquesta ignorantia, com per ajudar als qui tenen facilitat en compondre y no tenan art, me a paregut fer cosa de que molts rebran conte, si desenterras y portas a llum aquella antiga art y compendi de pre-10 ceptas pera be dictar; y axi no sens algun treball pera trauru de lengua lemosina, he fet la present nova collectio de preceptas y avisos ab tot lo millor llustre, clariçia y methodo que he sabut y pogut. En tant que no pens se fara injuria a algo si se enomana art nova. Sta esta nova art en tres parts partida. En la primera se posen las diffinitions 15 de las comunes dictiones de l'art. En la segona dels viciis y excusations de aquells. En la tercera se tracta de las figuras y compassos de coblas.

Part primera, en la qual se possen las diffinitions de las dictiones comunes de l'art.

Que cosa es trobar?

20

Trobar es dictar en romans ab cert compas de [5^v] bordons. Diem dictar en romans a differentia de la poesia latina. Diem ab cer compas per differentia de la prosa, que es liberta y sens observantia de compas.

Perque fonec trobada l'art de trobar.

25

L'art de trobar fonec trobada per lo que diu Horaçi: *aut prodesse volunt, aut delectare poete*. Es doncs trobada per causa de recreatio y dalit, perque cantant los homens se alegren y aporten mes lleugerament lo treball, y juntement perque la sententia dita ab artifici es reputada

30 mes grave. Podem tambe dir que foneh trobada, perque cantant se exarcitassen las potencias exteriors e interiors a las llabos diuinas axi com apar en David y altres sancts. Totes aquestes rehons son honestas, pero lo mon, axi com totas las altrás cosas honestas ha molt corruptas, axi aquesta; pero si li tarda, no li faltara lo castich.

35

Qual es la hobra del trobador.

[6^r] La hobra del trobador es en dos maneras una propinque y altre remota. La propinque es fer una cobla constant de compas sens ninguna manera de vici. Perque com digam que dictar se fa per art y art es collectio de preceptes dirigits a cert fi, lo fi es la coble. Perque
40 tot quant açi se tracta, es y serveix per fer be una coble. La obra ramota es compondre de moltes cobles un cantar de certa materia.

Que cosa es coble?

Coble es copulatio o coniunctio de molts bordons, constants de cert y determinat compas.

45

Que cosa es bordo?

Bordo es lo mateix que vers; y per la matexa raho que's diu vers, que es a vertendo, se diu bordo. Perque bornar es anar y venir; y born es lo lloc hon se fa aquest exerciti y bordo propiament es la vara radona. Es doncs coniunctio de moltes dictiones, ab cert y deter-
50 minat compas.

Que es compas?

[6^v] Compas en aquest art es lo que en lati es metrum, y es la juntura y dispositio dels bordons en la coble y de las dictiones en lo bordo. Per la variatio del qual compas se varien las species o figures
55 de les cobles, axi com tractarem en la tercera part.

Que es rima?

Rima es la final terminatio del bordo. En que fa aduertir que la rima se senyala en diverses maneres, ço es en la vocal final del bordo o en la syllaba ultima o penultima o antepenultima del bordo. Se ha
60 de observar que l'altre vocal del bordo qui li fa consonantia, tingue lo mateix accent (en altra manera may haura concordantia), axi com *fará pagá*. Estas dos dictiones fineixen en *a* y de un mateix accent, ço es agut, y axi fan concordantia. Pero aquestos dos *pa*, *ploma* no fan concordantia ne rima, perque son diverses en accent; perque *pa* te lo

accent agut y *ploma* quant es nom te la grave. Si enpero *ploma* 65
 ara[es]verb, faria rima, perque alahora lo accent seria agut. Si enpero
 lo rim se pren en la vocal [7^r] de la ultima syllaba, apres de la qual
 se segueix consonant, o en la penultima o antepenultima syllaba[o], en
 altre vocal, quarta o quinta [antes] de la ultima, en tal cas se notara
 la syllaba ahon se fa lo accent, y en aquella vocal de dita syllaba y 70
 lletres, que apres segueixen, sera la rima. Axi com *amor dolor*. En
 estes dictions lo accent se fa en la derrera o y es agut. Doncs en
 aqueixa vocal y lletra qui's segueix, es la rima. Exemple de la penul-
 tima *potestat, maiestat*. Exemple de antepenultima *victoria, gloria*.
 Exemple de quarta antes de la ultima *nodridura, podridura*. Exemple 75
 de quinta *consonantia, concordantia*.

Que es consonantia?

Consonantia es lo que en aquesta gaya scientia fa aduertir mes
 que altre cosa. Perque aquesta es la que adelita y perso es necessari
 que'l trobador tinga bon sentit, perque primement puge notar la 80
 consonantia o diferencia de las rimas y la cantitat ygual o desigual
 de las syllabas dels bordons. Es doncs consonantia convenien[7^r]tia
 en un mateix so entre diverses syllabas. Fa advertir que en l'art son
 tres maneres de bona concordantia en rims, que son rims sonants y
 consonants y leonismas¹). Rims sonants son aquells qui acaben en una 85
 mateixa vocal de un mateix accent agut o greu, axi com *pa, mata, veure,*
pebre. Las primeres dictions tenan lo accent agut, y los derreras lo
 tenen greu. Rims consonants son aquells, los quals tenen una mateixa
 vocal de un mateix accent en la ultima o antepenultima syllaba ab les
 mateixas lletres apres de la vocal o antes, si la syllaba fineix en vocal; 90
 axi com *parada, vegada, bella, vella, vindra, sabra, mostra, nostra, fems,*
temps; y advertiran que la *p* no muda lo so, y axi no fa la rima borda.
 Y aço notaran en altres semblants dictions com *hams camps*. Leonisme
 es maior consonantia, ço es quant la consonantia es en dos o mes
 syllabas conplides, axi com *dona, perdona, redona; vida, convida;* 95
perayre, donayre; victoria, transitoria; nodridura, podridura; consonan-
tia, concordantia; y aquesta y la presedent consonantia son las que's
 diuen leyals, pero [8^r] totes estes tres son bones. Y aço diyem per
 respecta de las consonantias bordas, axi com es entra estas dos dictions
amors, forts. Advertiran que'ls antichs ab maior rigor y dificultat 100
 tractaven esta materia de consonantia, perque posauen molta manera
 de sonantia consonantia y leonismas. Pero ates que'ls trobadors poc
 ho observen e indiferentment usan de tota spetia de concordantia, nos
 ha aparegut reduir ho a la present facilitat y claritia.

91 sabia. 93 leonismas.

105

Del accent.

Lo accent es una de les mes principals coses, que en aquesta art fa advertir. Es accent detenir mes o menys la veu en la prolatio sobre la vocal, perque com lo accent sie accident de la vocal, en ninguna de les altres letres sino en vocal posam accent. Tenim en l'art tres
 110 differenties de accent, lonc, agut, greu; y advertiran que l'accent se posa en aquella vocal en la qual se judica la rima, axi com ya havem dit, ço es o en la ultima o penultima o antepenultima. Perque aquesta art en aço es molt discrepant de la poesia latina. Perque [8^v] alli se te compte en lo accent de tote las syllabas, pero en aquesta art vulgar
 115 sols adverteix lo accent de la ultima, penultima o antepenultima syllaba del bordo y en la ultima syllaba de la pausa del bordo, quant lo bordo es pausat. Doncs advertiran que tota dictio o es de una syllaba o de dos o de mes de dos y axi sera regla general que tota dictio de una syllaba te lo accent agut, axi com *fre*, *mort*, *tard*. Si enpero la dictio
 120 es de dos syllabas, si lo accent se fa en la derrera, aquell sera agut, axi com *tenor*, *matar*, *venir*; y si tindra lo accent en la primera, aquell tos temps es lonc y l'altre greu, axi com *veure*, *reyna*, *mina*. Quant empero la dictio es de mes de dos syllabas y te lo accent en la penultima o antes, aquell tostemps es lonc, y totes les altres se judican per
 125 greus, axi com *sperança*, *gloria*, *penitentia*, *flamola*. Sara doncs regla genaral, que tota dictio fineix en accent agut o greu y la segona que tot bordo fineix en accent agut o greu y la tercera que tota pausa de bordo pausat fineix en accent agut, axi com declararem en la segona part.

130 [9^r] **De la observantia que ha tenir lo trobador en las letres, syllabas y dictions.**

Lo trobador ha tenir gran advertentia en las letres, syllabas y dictions, perque de las letres se fan syllabas, de syllabas dictions, de dictions bordons y de bordons coblas. Quant a las letras primer
 135 aduertira la divisio de aquelles en vocals y consonans, y dextant apart las consonans, quant a las vocals observara la prolatio de aquelles y per aço val molt lo que scriu Antoni Nebrisense en lo tractat *de vi et potestate literarum*. Y encaraque sia el de parer que se a de proferir axi com se scriu y cert ab molta raho, pero per esser tanta y tant
 140 universal la corruptela de la prolatio cathalana, en gratia de laqual se fa la present obreta, tinc yo per be se proferesque com esta consuetut, perque de fer lo contrari es cert se seguira irrisio. Las vocals son sinc, *a*, *e*, *i*, *o*, *u*. Pero en nostra lengua son mes de sinc,

138 prasarir. 141 proseresque. 143 M.-F. chinch.

perque nosaltres donam a la *a* dos maneres de so, la hu proferint la *a* ab la boca mitg tancade y mig uberta y aço es mes vici que 145 naturalesa. Y de aço tanim [9^v] exemple en aquesta dictio: *papa*. En la *o* tenim per lo mateix dos maneres de ço, axi com apar en aquesta dictio: *moro*. En la *e* tenim tres maneres de so, com apar en aquesta oratio *deu, deu, deu*. E per quant nos faltan caractes pera assanyalar lo segon so de la *a* y al segon y tercer de la *e* y 150 al segon de la *o*, som forçats de servirnos de uns mateixos caracters, ço es de una mateixa *a*, de una mateixa *e*, y d'una mateixa *o*. Per tant advertira lo trobador de servir correspondentia de so en les vocals finals, ço es *a* del principal so ab *a* del principal so y axi de les altres vocals, perque en altra manera seria vici, axi com qui a esta dictio *pa* 155 dava per consonantia aquesta dictio *papa* o *flammola*.

De las syllabas.

En las syllabas observara lo trobador, que los bordons sien constants de suficients syllabas segons lo compas que'l trobador portara, e no [10^r] sien abundants o desminuits viciosement. Diem viciosement, 160 perque en un mateix compas en una cobla los bordons poden esser disiguals en syllabas sens vici, y aço es quant un bordo fineix en vocal aguda y altre en vocal greu; perque en tal cas lo bordo que fina en syllaba greu pot tenir mes syllabas del altre y perso no's faria lo compas, axi com ab axemples demonstraram en la tercera part. E 165 inntament se a tenir comta en las syllabas en lo accent segons los preceptas que ya havem posats.

De las dictions.

Lo trobador ha de tenir gran advertentia en las dictions; y anomenam dictions a totas las parts de la oratio universalment. Y aço 170 per dos respectes; la hu per aguardar grammatical convenientia entre substantiu y adiectiu, nom y verb, relatiu y antecedent y de articles y habituts ab ses noms y casuals, y en suma para tota cosa per la qual se pot cometre barbarisme; y per [10^v] aço remet lo trobador al tractat del barbarisme que ha fet Donat. L'altre respecte es per aguardar 175 propietat en lo parlar, perque com la paraula vocal sia pera manifestar lo concepta de la pensa, es necessari se manifesta ab propria y convenient dictio. Perque en altra manera seria vici e error intolerable; com qui per *homa* posava *angel*, per *angel* *homa*. Es veritat que quant

145 M.-F. lo. ib. M.-F. mitx. ib. M.-F. tancada. 146 M.-F. naturaleza. ib. M.-F. tenim. 147 M.-F. so. 148 u. 149 M.-F. oració. 150 M.-F. assenyalar. 151 M.-F. matexos.

180 se usa de metaphora o translatio, esta molt be posar una dictio per altra com *angel* per *simple*, *pedra* per *dur*, *Nero* per *cruel*.

Dels articles y habituts.

No's pot escusar lo trobador de usar de articles y habituts. Article se refereix al linatge y habitut als casos. Son doncs articles y
185 habituts *lo, la, los, las, a, als, dels, de, i, e, o, ab, per, en* y altres semblants; doncs acerca d'estos articles y habituts se ha de guardar convenientia grammatical, referint los articles y habituts a sos propis noms, nombres y casuais, perque en [11^r] altra manera seria vici de barbarisme com ya havem dit.

190 Segona part, ahon se tracta dels vicis del art.

Los vicis del art son en dos differentias, los uns fora sententia, los altres en sententia. Los vicis fora sententia directament son quantre l'art y aquestos consetexen en letres o en syllabas o en dictions, o en rimas, o en bordo, o en pausa.

195 Dels vicis en la letra y primer de replicatio de letra.

Vici en letra se comet per replicatio de una mateixa consonant immediadament posada en dos o mes dictions, axi com qui deya

Quant Amfos rey reynava . . .

Lò cavaller llaurava . . .

200 *Cert massa s'es cuytat . . .*

Qui ab basto t'a dat . . .

Lo vici [11^v] es en aquel *rey reynava*, y en *cavaller llaurava*, y en *masse s'es* y en *basto t'a*. Excusense de aquest vici los noms propis ab sos cognoms o sobranoms, com *Pons Pilat, Ramon Nadal, Bernat*
205 *Nadal* y mes las habituts ab sos casuais, com *lo lladra, la luna, lo lop, de deu, de dan*. Perque la habitut ab lo casual se reputa per una mateixa dictio. Mes se excusa lo vici, quant las consonans, encaraque son unas mateixas, tenen enpero la prolatio diversa, axi com apar en la *s* laqual algunes vegades sona per *zeta*. Axi com *la brasa salta,*
210 *l'aspasa s'es rompuda, cosa sancta*; y en la *c*, axi com *col, cel*, y la *g*, axi com *angel Guabriel*.

Mes se excusa lo matex vici, quant ab tot que las dos syllabas comencen per una matexa consona, enpero se interposa altre consona entre la consona y vocal. Axi com *cambre ben altu, nafrat forment,*
215 *drap de lana*.

Mes se excusa, quant en altre manera no's pot dir com *ma mare, me muller, te tia*.

Lo mateix [12^r] vici se comet, quant tots los mots de un bordo

comensan per una mateixa letra si ya no se excusa per la figura
paromia qu'es asemlant. Axi com qui deye 220

*Gran d'honor digna donau defensa
al amador que'l inimic no'l vença.*

Del altre vici en letre anomenat fre.

Fre se comet en dos maneres. La primera, quant en un mateix
bordo se posen dos dictions sens medi y la una fineix en *r* y l'altre 225
comença en *r*, com *fer raho*, *cantar rumfle*. La segona, quant apres de
dictio que acaba en *s* se segueix dictio que començe en *r*, axi com *gays*
russiyols, *ladres ribalts*. La raho de anomenarse aquest vici fre es,
perque segons Antoni estas dos letres *r*, *s*, se profereixen pegant la
lengua la part superior del paladar, per hon, quant una apres l'altre 230
se a de proferir, apar que la lengua resta enfranada y un poc detinguda.

De aquest vici te excusa aquesta prepositio *per*, davant [12^v] la
qual pora astar qualsevol dictio que comens per *r*; axi com *per regir*,
per redimir, *per raho*.

Mes se excusa lo mateix vici per habitut, axi com *rey dels reys*, 235
— *del rey*. *Dels* es habitut del genitiu y ablatiu del nombre plural.

De altre vici en letra anomenat hiat.

Hiat vol dir oberture de boca, la qual apar viciosa, sino te alguna
rehonable excusa. Cometse aquest vici, quant en diversos mots se posa
vocal ans de vocal dins un mateix bordo, axi com *home avar*. 240

Excusanse de aquest vici las habituts que finen en vocal, les quals
sens vici poden estar davant sos casuels que comensan en vocal, axi
com *l'avaritia*, (la oro) *lo homa*, *lo us*. Excusense per lo mateix los
diphthonges devant los quals pot estar dictio que fineix en vocal, y son
diphthonges *ay*, *ey*, *iy*, *oy*, *uy*, *au*, *eu*, *iu*, *ou*, *uu*. Mes se'n excusen estas 245
dictions *mi*, *qui*, *e*, *l*, *si*, y mes aquestas *ma*, *sa*. Axi com *ma irada*, *sa*
orba muller.

Acerca [13^r] de aquest vici advertiran, que aquest vici generalment
se excusa per synalepha, per laqual se opprimeix la primera vocal.
Laqual cosa quant se esdave, se deu notar ab tal nota, axi com *l'ava-* 250
ritia, *hom'ocios*; y mes per escusar lo mateix vici algunas vegadas usam
de apocope, que es remoure una letra de la fi de la dictio, axi com
hom per *home*, *am* per *ame*, *man* per *mane*.

Mes fa advertir que si concorrent vocal ans de vocal la segona
vocal fa offici de consonant, a las horas no's comet vici, axi com qui 255
deya *Antoni juga volenters*.

De altre vici en letra que es methacisme.

Methacisme es vici que causa la *m* y es, quant apres dictio que fineix en *m* se segueix vocal, o mot començant per vocal, axi com
 260 *amem a deu, digueram orations*. La raho de aquest vici es, perque la *m* mes se apunta ab la siguent vocal que ab la precedent, y axi ret mal so.

Excusa aquest vici la figura apocope en las dictions [13^v] que resten en *m*, axi com *hom, be'm, que'm* apres de les quals sens vici pot estar
 265 vocal, *be'm es fort, que'm anutge, si hom avia*.

Dels vicis en sillaba y primer del vici fals accent.

Lo fals accent deu esser molt advertit, perque cause mal sentit en lo bordo, y particularment se comet aquest vici en las cobles de pausa, quant la pausa se fa en la quarta syllaba. Perque es regla general
 270 que tota tal pausa ha finir en accent agut, en altra manera se cometra lo dit vici; axi com

*Lo sant pare dona molt gran perdo
 per fer guerra çontre los infaels
 dons no plenguan los christians faels
 275 bens y vidas per lur salvatio.*

En totes aquestes quatre pauses de aquests quatre bordons es vici de fals accent, perque totes feneixen en accent greu, per tant se ha de dir d'esta manera

*Lo pare sant dona molt gran perdo
 280 per guerra fer contra los infaels.
 No plengan [14^r] doncs los christians faels
 vidas y bens per llur salvatio.*

Mes se comet lo mateix vici, quant en dos bordons pariatls lo *hu* fineix en accent agut y l'altre en accent greu; perque es precepta
 285 general que'ls pariatls han de finir en un mateix accent o greu o agut, y altre manera se comet lo vici fals accent. Axi com

*Segons se diu, compliment de tot be
 tingue lo gran monarc'Alexandre
 perque deu dir
 290 Segons se diu, compliment de tot be
 lo gran monarc'Alexandre tingue*

y aço no solament se a de observar en los bordons pariatls, pero encare en tots los altres que entre si tenen correspondentia de rima, com ya havem dit.

De altre vici en syllaba qui's diu liament o cacophaton.

295 Liament en pots de dictions anomenaren los antichs lo que en grec se diu *cacophaton* y en nostra dura o llece pronuntiatio y cometse

274 *plengnam*. 281 *plengam et* [14^r] *planguam*. 288 *hague*. 292 *obsersar*.
 295 *cataphaton*.

aquest vici, quant de la coniunctio que te la derrera syllaba del mot [14^r] precedent ab la primera del mot seguent naix un mal o desonest sentit, axi com *ca cassador, car bona cosa, manco gana tinc de menjar que de dormir*; y per aço es be advertir en aquestas dictiones *car, ca, que, co* y altres semblants.

Dels viciis en dictio y primer del vici mot pesat.

Mot pesat se diu, quant se retorne una mateixa dictio del mateix significat dins una mateixa cobla, que almenys no'y haye entre una y altre dos bordons; axi com qui deye

*Segons lo nostre poder
y lo nostra poc valer,
Señor, puix sou nostra pare,
siau nostra bon ampare,*

310

en la qual viciosament se repeteix la dictio nostre, qui's posa en quiscun verset.

Te excusa aquest vici, quant en altre manera no's pot dir, axi com qui deye

*De jorn en jorn vayem molt cert,
qu'al qui tot ho vol, tot pert;
perço al qui de gra en gra
mania lo raim, profit li fa.*

315

Te per [15^r] lo mateix excusa, quant per cert compas y figura se fa repetitio de una mateixa dictio en una cobla segons direm en la tercera part

De altre vici en dictio anomenat collisio.

Collisio es quant en un bordo se posen moltes dictiones retardatiues sens conclusio o medi y es dictio retardatiue lo mot de una syllaba, la qual apres de la vocal te duas o mes consonans o diptonge, axi com *frens, pons, fons, serps, fort, mort, pans, blancs, leys, laus, fraud, leus, nius, nous*, les quals dictiones mes de dos o al mes tres no's deuen posar en un bordo sens algun medi.

De altre vici en dictio anomenat repetitio de mot final.

Replicar una mateixa dictio final en una mateixa cobla o dictat es gran vici y tal que no te excusa. Si empero se fa servant dret compas, axi com direm en la tercera part, no sols no es vici, ans es reputat a gentil destresa.

Advertiran que la dictio equivoca no's te per mot tornat, si la significatio se varie, axi com *sol, sol*, [15^r] qui significa *solitari* y lo

300 desonst. 303 pesant. 318 mani'alo. 327 de un. 334 nostre. mort.

340 *plenet; mort*, que pot esser nom y verb. En lo mateix compte se an de tenir las dictiones compostas, axi com *vida convida, tenir detenir, dona perdona*.

De altre vici en dictio anomenat pedas.

Pedas es ajuntament de paraules vanes y superflues que no fan
345 res a la sententia y fa's ab una o moltes paraules, y algunes vegades ab tot un bordo. Axi com

*Savi es l'hom qui sap cubrir
las suas faltas sens mentir.*

Aquest *sens mentir* es pedas, perque no fa res a la sententia.

350 *Tot bon home deu ser prudent,
veritat vos dic y no'us ment*

Aquest verset derrer tot es pedas. Tenim nosaltres un pedas molt cumu y es *va, vas, varem, vareu* axi com *va venir, vas dexar pendre*, en lloc del qual se dira millor *vingue, dexas pendre*; pero si altre
355 no's pot fer, tindra excusa.

Dels viciis en rima y primer de rim faxuch.

Rim [16^r] faxuch o pesat se diu aquell que ofen las orellas y cometse aquest vici, quant en un mateix bordo se posen moltes dictiones de una o moltes syllabas de la mateixa terminatio, que es la rima final
360 del mateix bordo. Axi com

*Molt gran dan fan los qui de nos sen van,
perque de nos ajuda no auran . . .
Langor e plor e tristor e dolor
deu demostrar to contrit peccador.*

365 Segonament se comet aquest mateix vici en diversos bordons, ço es quant se posen en un bordo dos mots acordants y en l'altre bordo qui's segueix immediament se'n posen altres dos de la mateixa rima, y aço em paritat de syllabas, axi com

370 *Gran dan es fer als soldats,
quant van esquadronats . . .*

Si empero se posen ab imparitat des sillabas, lo dit vici tindra excusa, axi com

*Molt gran dan reben los soldats
quant no estan be esquadronats.*

375 Tercerament se fa rim faxuch quant las dictiones dels comens de dos o mes bordons concorden ab los rims precedens, axi com

*Mare [16^r] de Deu tu m'ampare
ara del malvat satan.
Dan me donaria gran,
380 si tu'm dexas, Verge Mare.*

341 couidia. 354 M.-F. dexás, pendre. 370 val.

De altre vici anomenat rim tornat.

Tornar un mateix rim en un dictat es reputat vici, perquè en un dictat tostems se deuen trobar nouas rimas, si ya dons no se escusa per dret compas, axi com en los sonets y tensons o demandes, en les quals se acostume servir las mateixes rimades en tot lo dictat. Si 385 empero lo dictat era larch, sera permes apres de vint versets o bordons tornar la mateixa rima. Açò no se enten de las cançons, en las quals las darreras rimades de quade coble deuan concordar en llur principi, perquè aia consonantia en lo principi, per la tornada.

Dels vicis en bordo y pausa.

390

A gran vici es reputat en un dictat repetir un mateix bordo ab una mateixa forma de paraulas. Pero si per dret compas se fera, no sera reputat vici, axi [17^r] com fa Ausias March en lo cant de amor, en lo qual en quiscuna cobla repeteix

*Ara queus am, pus que yames ami
tornau vos lla, hon de primer estaveu*

395

Per lo mateix es vici en las cobles pausades, com son las de figura mayor, en una mateixa cobla repetir una mateixa pausa. Pero si per dret compas se fara, en ninguna manera sera reputat vici, sino suptil y industriós compas, de que direm en la tercera part en la figura 400 anaphora. Ultra de açò, perquè la pausa no sia viciosa, fa advertir, que tota pausa de quatre syllabas ha de finir en accent agut, com ya haurem dit en lo vici fals accent. Si empero la pausa sera de mes syllabas, poran indifferentment finir en accent agut o greu. En suma tot trobador qui te bon sentit prengue concell de las suas orelles, y 405 tota cosa que sentira no sona be, tingue-la per viciosa, y tant quant pora, no usa de aquella, sino li sera forçat.

Dels vicis en sententia.

Ja que avem notats los vicis fora sententia, los quals directament son contra la estructura de la cobla [17^v] y axi contraris a l'art, resta 410 notar los vicis en sententia, los quals, segons los antichs notaren, son molts. Pero per quant estos vicis son universals y de aquels se deguen guardar trobadors, poetes llatins, oradors y qualsevol altre en qualsevol modo que parla, pertant no'm ha paregut detenirme en la explicacio de aquels per exemples, perquè seria fer l'art que deu ser compendiosa, 415 desmasiadament prolixa y tediosa; perço no fare mes de anomenar aquesto vicis ab molt breu declaratio del nom de aquels.

Los vicis son 17: contradictio, separatio, vana digressio, stil mudat,

401 amphora. 414 perquant. 417 aquel.

iteratio, fore veritat, error, desonestat, maldir special, jactantia, sobre-
420 llahor, verbositat, ambiguitat, breuesa, generalitat, transpositio, vulgar.

Condradictio es afirmar una cosa y apres negarla.

Separatio es, quant lo trobador posa alguna mataphora o com-
paratio y no la aplica.

Digressio es, quant posat un thema, lo trobador se diverteix en
425 materies impertinents.

Stil mudat es, quant en lo principi la materia es alta y la forma
de parlar, y apres se abaxa.

Iteracio [18^r] es reiterar una mateixa sententia y passar avant.

Fora veritat es dir cosa que no te semblança a veritat, com qui
430 deye que primer deuem sembrar que llaurar.

Error es dir cosa contraria a la veritat y a la fe.

Desonestat es posar en sos dictats materies letges y desonestes.

Maldir es dir mal de algun anomenantlo per son nom en special.

Jactantia es vanament lloar a si mateix.

435 Sobrellahor es llahor algu per extremps.

Verbositat es posar paraulas que no son necessarias.

Ambiguitat, quant la sententia es dubia y fa diversos sentiments.

Breuesa es quant la sententia es obscure per breu parlar.

Generalitat es quant per la generalitat estam incerts de la cosa
440 que ns es dita.

Transpositio es quant per transportar las paraulas se muda la
sententia.

Vulgar es quant la obra es de molt baix stil y no mou los affectas
dels ohidors.

445 De barbarisma y solecisma.

Axi com en prosa o poesia latina se comet barba[18^r]risma y
solocisma, axi se comet en aquesta art de dictar en vulgar. De hon
naxen tots los vicis que havem notats. Commetse barbarisma en una
sola dictio y aço en escriptura y pronuntiatio y transmutatio de letre,
450 syllaba, temps o aspiratio, com *sancta* per *sanct*, y *sanct* per *sancta*,
ulla per *olla*, *quarta* per *quatra*; o per variar lo accent com *cávdaller*
per *cavallér*. Empero lo solocisma se fa en compostura de dictiones,
com qui per *home blanc* deye *homa blanca*, y per *dona blanca* digues
dona blanc. Qui mes copiosa noticia voldra de aço, vaye a Donat y
455 altres autors grammatichs. Que per quant esta art se fa per per-
sones illiterades, axi com per le literades, per los illiterats y qui no
tenen notitia de letinitat, los bastara advertir los vicis segons açi
avem notat; y axi acabe la segona part.

444 horidors. 457 notia.

**Tercera part, en la qual se tracta dels compassos e figures de
las coblas.** 460

Axi com aquel que ha fer algun edifici, primer procura [19^r] la materia, com son pedres, y apres la dispon picantla y pulintla, y apres la posa en obra, axi per la fabrica del dictar en rima primer havem tractat de la materia [de] que se han de fer las coblas, y apres la havem pulida tractant dels vicis. Resta ensenyar la compositio y estruc- 465 tura de la coble, lo que farem en aquesta tercera part.

Axi com es incert lo nombre determinat de las specias dels animals, axi es indeterminat lo nombre de las species dels dictats en rima, maiorment que aquestes se poden augmentar; y de fet tot expert troba- 470 dor [troba] novels compassos y figures de dictats. Perço no es proposit nostra voler ensenar totas las maneres de compassos en particular, perque aço seria com qui volgues anomenar totas las stellas quiscuna per son nom, maiorment que quada natio en son llenguatge te sos propiis y peculiars compassos. Direm doncs de alguns compassos, los quals en nostra natio son en us y consuetut. 475

Advertiran que la variatio dels compassos se pot pendre de diversos fonaments. Y primer com cobra vulla dir copulatio de bordons, [19^r] de la variatio dels bordons se varian las coblas. Los bordons se poden variar per pocadat o moltitut de syllabas y mes per la dispositio de las rimas; y mes los bordons poden esser pochs y poden esser molts 480 en la cobra y axi per totas estas maneres se poden variar los compassos. Podense tambien variar per part de la materia que tractan y pendra denominatio de aquella, axi com dançes, ballets, xistes, disparats, vilanescas, plants, cansons, somnis, depertiments y altres sens nombre. Y mes se poden variar per diverses figures poeticas. E perque aço sia 485 mes facil de entendre, ensenyar ho hem ab diversos exemples.

Exemple de dictat de bordons de quatre syllabas qu'es lo menor.

*Lo pensament,
dic lo dolent,
obra lo pas 490
a Satanas,
pera entrar
y ocupar
la fortalesa
de la grandesa 495
del cor huma.
Perço jerma,
tanque la porta,
que no s'enporta
lo ric thesor
q'es en ton cor. 500*

495 gradesa.

Precepta [20^r] es general tant per aquest compas com per tot altre, que quant la final del bordo es de accent greu, te una syllaba mes sens vici y axir de compas. Axi com apar en aquest exemple en 505 aquells bordons *la fortaleza, de la grandesa, y en aquells tanque la porta, que no s'enporta.*

Exemple de dictar bordons de sinc syllabas.

510 *Trist en mon jovent
vivia content,
per tots molt honrat
y benificat.
Nostra compania,
tot hom la volia,
515 mas ara que vell
tinc blanc lo cabell,
ningu veure'm vol
ans de mi an dol.*

Exemple de dictar de bordo de sis syllabas.

520 *Señor Deu Jesuchrist,
molt certament es vist,
q'al [20^r] cor qui's afligit
y verament contrit
vos no'l desemparau,
525 ans dolcement guardau,
com fereu en Sanct Pera,
exemple y carrera
a tots los peccadors
de plorar lurs errors.*

Exemple de dictar de bordons de set syllabas.

530 *Los turchs son gent bestial
grossera e ignorant,
luxuriosa, carnal,
traydora y desleyal,
535 mala, que no puc dir quant,
animals son de rapina
cruels, homeyers, tirans,
de tots vicis son sentina,
de tota virtut ruyna,
no son mes de perros, cans.*

Exemple de vuyt syllabas.

*Lo bon lustre y resplendor,
nom y fama de bon odor,*

*que [21r] de si dona la virtut
anemorar deu joventut.*

*Es la virtut en lo jovent,
com precios engastament
de pedra fin'an un anel
y com de or un ric joyel.*

545

Exemple de coblas de nou syllabas.

*Guarda, mon fill, que no t'engana
d'aquest mon la gloria vana.
Lo mon es fals y enganador,
no't fies mes d'el que d'un traydor.*

550

*Tu de tu mateix est inimic,
la carn adversari t'es antic.*

555

*Dons no sequesques son apetit,
sino restaras molt aflagit.*

*Preu doncs exemple de Salamo
del rey David y del fort Samso.*

Exemple de bordons de deu syllabas.

560

Axi com y[a] amunt havem dit, los bordons de deu syllabas o de onze finint en syllaba de accent greu son pausats, y la pausa es en la quarta syllaba y en aquella ha de tenir lo accent agut axi com

*Jesus [21v] señor, qui haveu perdonat
al lladre bo, qui'us demana perdo,
humil vos prec, me doneu semblant do,
puys me constreny senblant necessitat
y puyes pogues en creu humilitat*

565

*a vostros vots paredis conferir,
feu haia yo semblant en lo morir,
qui'us crec hom Deu, Deu per nos humanat.*

570

Exemple de bordons de onze syllabas.

Si los bordons de onze syllabas finen en accent greu, no varien lo compas, sino es lo mateix del prop passat. Axi com

*Quant deu crea la machina mundana
y entre si las ayguas separava,
las que son baix en un lloc congregava
y aquelles la gran mar occeana;
quant aço fone, segons raho demana,
tota resta descuberta la terra,
diuen alguns sens montanya ni serra,
cincta de mar, com illa tota plana.*

575

580

Exemple de bordo de doze syllabas.

Bordo de doze syllabas que fine en accent greu y de [22^r] onze que
585 fine en accent agut, es reputat un mateix, y es pausat en la quinta
syllaba si l'accent es agut o en la sexta si l'accent es greu. Axi com

*Los tres vots que voten los religiosos,
Castadat pobresa y l'obedientia,
aquest sino guarden, los son molt damnosos.
590 Pero si'ls observen, son molt profitosos,
que per ells se guanya la final sententia.
Als qui tal professen, sol dir lo prelat:
Fill meu considera lo acta q'has fet;
puys no'u fas per forsa, sino de bon grat.
595 Si tu los observes, te sera donat
del cel lo thesor, degut al perfet.*

Axi com los compassos se varien per respecte de la quantitat de
las syllabas de que consten los bordons, segons los exemples que avem
posats, axi per lo mateix se poden variar y multiplicar per la multi-
600 plicatio dels bordons, començant de dos en amunt y discorrent en cada
compas per totes las diferentias de bordons, segons havem ensenyat per
exemple, y perço non posarem altres exemplas.

Poden'se per lo mateix variar per la varia positio de la rimas,
perque lo trobador pot dispondre aquellas a voluntat; y per tant si los
605 bordons de [22^v] una coble son sens consonantia, aquels rims se dinen
strems o disoluts. Lo que se a observar en tal compas es que en tot
lo dictat se quart lo dictador de iterar lo mateix rim no sols en una
cobla, pero ni en altre de tot lo dictat; y quant mes seran los rims
tals que no's trobara consonantia per aquels, tant sera en mayor estima
610 la obra de tals rims estrems, axi com

*Ab gran raho deu l'homa la mort tembre,
puix segons raym, te molt mes cruels arpas,
que los leons, grius, parts, onsos ne tiges,
y tard o breu totas cosas arrapa,
615 tot ho enclou dintre del seu trist cercla
y ab son mall sobra la sua enclusa
sens pietat las cosas tant colpelge,
Que pols ne fa, axi las desmenuce.*

Si empero los rims seran consonants, podense dispondre en moltes
620 maneras, ço es que tots tenguen una mateixa consonantia y diuse cobla
continuada, axi com

*Tristor me causa la mort,
que ne trop qui m'aconort;
tant es son pensament fort,
625 q'en lo mon no trop conort,*

585 repretat. 610 estrama. 618 desmenucer.

Segonament [23^r] poden los bordons esser de dos rimas acordants y aquestas (y aquestes) se poden dispondre a voluntat del dictador, axi com poran col·legir dels exemples aci posats:

Pariada.

Tristor me causa la mort, 630
que no trop qui m'aconort;
tant es fort son pensament,
que'm fa viur'en gran turment.

Terciada.

Tristor me causa la mort, 635
perqu'es fort son pensament,
que no pue trobar conort,
de que visc en gran turment.

Crusada.

Tristor me causa la mort, 640
perq'es fort son pensament;
y axi visc en gran turment,
puy's no trop qui m'aconort.

Si la cobla sera de siue bordons, qu'es nombre impar, los tres bordons han tenir una consonantia y las dos altre; y poras los variar com 645 volrras. Pero lo compas comu es, que'l primer tercer y quart son [20^v] de una acordant rima, lo segon y quint de altre, axi com

Las testas y las costellas
que tu veus en lo fossar
spinades y canyelas 650
personas foren molt bellas
y tu com els has tornar.

Si la cobla sera de sis bordons o mes, a ta voluntat poras usar dels predits compassos o inventarne de nous. Lo que enpero fa advertir, es que si començas un dictat ab un compas que no'l dexas, ans perse- 655 veras ab aquel, si ya doncs lo dictat de sa naturalesa no requerie altre cosa, axi com son somnis, visions, en los quals lo dictador sol usar diversos compassos, referint una cosa ab un compas y altre cosa ab altre, segons la qualitat de la materia.

De las figuras poeticas. 660

Axi com en la poesia latina [se] excusen alguns vicis per las figuras poeticas y no sols se excusen, pero resta dita poesia adbornada per dites figures, axi per lo mateix es en la poesia vulgar, en la qual totes las figuras poeticas tenen lloc y per [14^r] ellas se excusan molts vicis. De lesquals sols referire algunas, aquellas que son mes comunes a la art. 665

662 poetia.

De la figura anadiplosis.

Anadiplosis es replicatio de dictio, quant en la mateixa dictio que fineix lo bordo precedent, comensa lo siguent, laqual cosa, si se observa per dret compas en tota la cobla o meyor part d'ella, se diu
670 aquella cobla capfinida. Axi com

*Mare de Deu, Maria clara orta,
orta com sol, y del fill de Deu ort,
ort de debits, sanct es tot lo vostr'ort,
ort no maleyt, daunos de la vostr'orta.*

675

De la figura anafora.

Anaphora es repetitio de una mateixa dictio en lo comens de molts bordons, o de moltes clausules, y diu'se cobla capdevall.

680

*Ajude'm, de Deu esposa,
ajude'm, o Verge mare,
ajude'm, odorant rosa,
ajude'm, o porta closa,
qui has placat l'atern pare.*

De la figura epanalepsis.

Epanalepsis [24^v] es repetitio de una mateixa dictio en lo principi
685 y fi del bordo, y diu se cobla recordatiua

*Vingut es del cel Deu, vingut,
remuts nos ha a tots, remuts,
amem lo redemptor, amem,
adorem lo tots, adorem.*

690

De la figura Episeusis.

Episeusis es geminatio de una mateixa dictio sens algun medi per demostrar mayor affectio e diu'se cobla affamosa.

695

*Verement, verement gran tort
pres Deu, quant fons demnat a mort;
Señor, Señor a tots guardau
d'eternal mort, si a vos plau.*

De la figura Poliptoton.

Poliptoton es, quant se tracta de una cosa o moltes ab variatio de
casos, axi com
700

*Proas ab proas los vaxels s'encontravan
y los coltells als coltells perculian,
homens ab homens cruelment se batien
y axi los uns als altres derrocaven.*

699 cosas.

Altres exemples:

Deu es principi de tot be, 705
de Deu la virtut nos soste,
a Deu [25^r] donem lahor e gloria,
a Deu preguem quens do victoria.
Deu bo, daurnos vostra virtut,
Deu ajudant haurem salut. 710

De la figura climax.

Climax es quant ab paraulas repetidas se fa progres de una cosa en altre, axi com

Del mal pensar naix lo consentiment,
del consentir prove la obra mala, 715
del mal obrar lo mal us qui fa tala,
y del mal us lo mal inclinament;
de aquest naix lo gran descarament,
de aquest l'excusar de la culpa,
del excusar la proterva desculpa, 720
de laqual ve morir pertinament.

De la figura paronomasia.

Paronomasia es quant dos o mes dictions semblants o quasi semblants se posen en un bordo o cobla de diversa significatio, perque lo hu es derivat del altre y es dessemblant en significatio, axi com 725

La cort acort per declarar prenia . . .
de cortes descortes hom naxia.

Altres [25^v] exemples:

Lo sentiment es la porta q'aporta
an al voler lo seu desitjat port. 730
Tort no li fa, si atort pren deport,
Puys no'l costreny en lo q'el se deporta.

Ultra de aquestas figuras, que açi breument avem tocat, ne son moltes altres de las quals totes podran haver mayor instructio dels auctos grammatics. Aquestes enpero son de que mes fraquentment usan 735 los poetas vulgars, y per les quals se excusan alguns vicis y tambe se varian los compassos. E perque, axi com deyem en lo principi d'esta tercera part, los compassos y figuras de las coblas son innumerables, no volem dir mes d'el que havem dit, perque de açi se pot colligir lo mes avant y perque ab la prolixitat no fassam l'art mes dificil. 740

Satisfet ha, qui fa tot son poder,
e maiorment, quant l'obre's fa de grat;
doncs lo lector tengua'm per excusat
en lo que yo defraude son voler.

Remarques.

6. *entoiadiçe, cosa e.*, chose d'inspiration. „*antoxadis, -sa*, inconstantis ingenii homo, fantastico, capriccioso; se diu de la persona que ab molta facilitat varia de antoxos“¹⁾. *e* est le cast. *antojadizo*, qui se rattache au verbe *antojar*.

22. *ab cer compas* pour *ab cert compas* est un de ces cas, si fréquents en majorquin, de simplification de groupes de consonnes finales et initiales à l'intérieur de la phrase. Voir là-dessus mon étude *Mundartliches aus Mallorca* (Halle, 1905), p. 32.

26. Horace, de arte poet. 333.

47. *bornar*, cat. mod. *bornejar*, balancer, aller et venir.

48. *born*, promenade.

92. *borda*, m. *bort*, hybride.

93. *ham*, hameçon.

96. *donayre*, grâce.

96. *perayre*, „oficial, mestre que carda'ls panyos à la perxa“.

114. *tote las syllabas* a la même valeur phonétique que *totel las syllabas*, et montre que *s* final suivi d'un mot commençant par *l* avait déjà au XVI^e s. la tendance à l'assimilation, que nous retrouvons dans le majorquin moderne.

137. Oleza invoque ici les principes phonétiques et orthographiques que ce grammairien castillan posait à différentes reprises, p. e. dans son *Ortografia castellana* de 1517. Il écrit en effet: „*assi tenemos de escrivir como hablamos i hablar como escrevimos*.“ On retrouve ces idées dans sa *Gramatica Castellana* de 1492.

149. Oleza désigne par ce *deu, deu, deu* les formes de *deus, decem, debet*. Comme la diversité de ces trois voyelles toniques est une particularité majorquine, amenée par le fait que dans l'île *e* du latin vulgaire accentué apparaît comme *g*, Oleza invoque ici le dialecte de sa région. Ce passage est le premier qui relève le son particulier de *e* du lat. vulg. en majorquin. Les trois mots avaient alors la valeur phonétique de *dēu* (*deus*), *dēu* (*decem*) et *dēu* (*debet*). Etant donnée la grande différence qui séparait *g*, dont le son se rapproche presque de *o* (cf. *bibere* > *boure*, *fecit* > *fou* dans d'anciens textes), de *e*, *e*, notre auteur, écrivant surtout pour les poètes majorquins, avait naturellement à donner des avertissements précis au sujet de la rime.

185. L'auteur ne suit pas toujours l'usage de son dialecte local. Parmi les formes de l'article il ne nous donne pas celles de *ipse*, qui sont encore si vivantes aujourd'hui en majorquin, et dont la diffusion,

1) Dicc. català-castellà-llati-francès-italià. Barcelona 1889, I, 139.

si je ne me trompe, a été judicieusement définie pour la première fois par M. Chabaneau dans sa *Grammaire limousine*, p. 188, 371.

192. *quantre*, contre.

226. *rumfle*, cast. *runfle*, série de choses semblables. *cantar r.*, répéter toujours la même ritournelle.

226. *s* ne peut se placer devant *r*. Cette dissonance, déjà condamnée dans les *Leys d'Amors*¹⁾, devait être particulièrement sensible au majorquin Oleza, dont le dialecte n'a pas toujours conservé *s* final devant un mot commençant par *r*: ep. le maj. mod. *g rrosinyol* (de *gs rrosinyol*) à Manacor et Palma. Dans le dialecte de Söller —*s rr*— donne —*r rr*—. Le passage de Nebrija, qu'Oleza invoque ici à propos de son observation phonétique, est ainsi conçu: las medias vocales todas suenan arrimando la lengua al paladar, donde ellas puedan sonar mucho: en tanto grado que algunos pusieron la *r* en el numero de las vocales. (Nebr. 1080²⁾).

231. *enfranada* (frenum), entravée.

274. *plegun*, inf. *planyer*, épargner.

295. „*Cacophaton* que otros llaman *cacephaton*³⁾ es cuando del fin de una palabra e del comienzo de otra se haze alguna fea sentencia o cuando alguna palabra puede significar cosa torpe. como en aquel cantar en que burlaron los nuestros antiguos *que hazes pedro e è* o si alguno dixesse *pixar* por *mear* e llamase *cacophaton* que es mal son.“ (Nebr. 420.)

296. La graphie *pots* pour *pochs* atteste le passage de *-ks* final à *ts*. Ce phénomène, qu'on peut relever isolément dans d'anciens textes catalans, apparaît aujourd'hui à Alghero, est assez répandu à Majorque, et s'étend, dans la Catalogne continentale, sur un domaine qui est encore à définir.

297. *llecge*, m. *lleig*, laid, mauvais.

353. *va venir*, *vas dexar pendre*. Il est curieux que le sens linguistique d'alors trouve encore vulgaire cette formation du parfait, qui existait depuis des siècles et avait pénétré dans l'usage littéraire.

356. *faxuch*, cat. mod. *fexuch*, L. d'A. *fayshuc* (fascis, cat. mod. *fex*), pénible.

364. *to contrit peccador* au lieu de *tot contrit p.* se rattache au cas déjà mentionné d'assimilation de consonnes à l'intérieur de la phrase en majorquin.

1) éd. Gatién-Arnoult I, 23.

2) N'ayant pas à Halle des éditions de Nebrija, je cite d'après les extraits donnés par Viñaza dans sa *Biblioteca hist. de la filol. castell.*, col. 374 et sv.

3) *Leys d'A.* III, 26: *cacenphaton*.

395. Il s'agit ici du *cant de amor* n° 61 de Ausias March, qui commence: „*Io'm recort be del temps tan delitós.*“

445. Cet objet est traité de façon plus étendue par Nebrija (415—417). Cp. les L. d'A. sur le solécisme et le barbarisme, III, 4—16.

456. *le literades*. Cp. *tote* 114.

544. *anemorar*, *enamorar*.

546. *engastament*, *monture*.

554. *est* au lieu de *ets* ou *es*. Le paradigme de *esse* en ancien catalan a été étudié par M. Nonell y Mas, *análisis morfológica de la llengua catalana antiga*, Manresa 1895, p. 206.

613. *griu*, *griffon*.

613. *onso*, cat. mod. *os*, ours. A côté de *ossa* le cat. mod. présente la forme féminine *onsa*.

650. *canyela*, *jambe*.

666. „*Anadiplosis* es cuando en la mesma palabra que acaba el verso precedente comienza el siguiente.“ (Nebrija 422.)

676. „*Anaphora* es cuando comenzamos muchos versos en una mesma palabra. Como Juan de Mena

*Aquel con quien jupiter tovo tal zelo,
Aquel con fortunas bien afortunado,
Aquel en quien cabe virtud e reinado . . .*

e llamase anaphora que quiere dezir repeticion de palabra“. (Nebr. 442).

683. „*Epanalepsis* es cuando en la mesma palabra que comienza algun verso en aquella acaba. Como Juan de Mena

Amores me dieron corona de amores

e llamase epanalepsis que quiere dezir tomamiento de un lugar para otro.“ (Nebr. 423.)

690. „*Epizeusis* es cuando una mesma palabra se repite sin medio alguno en un mesmo verso. Como Juan de Mena

Ven ven venida de vira

e llamase epizeusis que quiere dezir subjuncion (Nebr. 423).“

674. „*Polyptoton* es cuando muchos casos distintos por diversidad se aiuntan, como diziendo *ombre de ombres*, *amigo de amigos*, *pariente de parientes* e llamase polyptoton que quiere dezir muchedumbre de casos.“ (Nebr. 423.)

722. *Paronomasia* es cuando un nombre se haze de otro en diversa significacion como diziendo *no es orador sino arador* e llamase paronomasia que quiere dezir denominacion.“ (Nebr. 423).

Dans la longue liste de figures poétiques que lui fournissait Nebrija, Oleza choisit le peu qui lui semblait encore de quelque utilité et de quelque intérêt pour ses compatriotes. Il suit du reste ici aussi les définitions des Leys d'Amors.

Index.

- a final [144](#).
 accent [105](#).
 ambiguitat [437](#).
 anadiplosis [666](#).
 anafora [675](#). [401](#).
 apocope [252](#).
 article [184](#).
 barbarisme [445](#).
 bordo [45](#). — de [4](#) syll. [487](#). — d. [5](#) s. [507](#). — d. [6](#) s. [518](#). — d. [7](#) s. [529](#).
 — d. [8](#) syll. [540](#). — d. [9](#) syll. [549](#).
 — d. [10](#) syll. [560](#). — d. [11](#) syll. [572](#).
 — d. [12](#) syll. [583](#).
 brenesa [438](#).
 cacophaton [295](#).
 climax [711](#).
 cobla [42](#). — c. pariada [629](#). — terciada [635](#). — crusada [639](#).
 collisio [322](#).
 compas [51](#). [460](#).
 consonantia [77](#).
 contradictio [421](#).
 desonestat [432](#).
 dictiona [163](#).
 digressio [424](#).
 diphthonges [245](#).
 Donat [175](#). [454](#).
 e tonique [148](#).
 epanalepsis [683](#).
 episeusis [690](#).
 error [431](#).
 fals accent [267](#).
 figuras poeticas [660](#).
 fora veritat [429](#).
 fre [224](#).
 generalitat [439](#).
 habitut [184](#).
 hiat [237](#).
 Horaci [26](#).
 iteratio [428](#).
 jactantia [434](#).
 leonisme [93](#).
 liament [295](#).
 m + voy. [258](#).
 maldir [433](#).
 methacisme [257](#).
 mot pesat [303](#).
 Nebrisensis [137](#).
 o final [148](#).
 parfait [353](#).
 paromia [220](#).
 paronomasia [722](#).
 pedas [343](#).
 poliptoton [697](#).
 r + r [225](#).
 repetitio de mot final [329](#).
 replicatio de letra [195](#).
 rima [56](#).
 rim consonant [88](#). — faxuch [356](#). —
 sonant [85](#). — strem (disolut) [606](#). —
 tornat [381](#).
 s + r [226](#).
 separatio [422](#).
 sobrellahor [435](#).
 solecisme [445](#).
 stil mudat [426](#).
 syllabas [157](#).
 synalepha [249](#).
 transpositio [441](#).
 trobar [20](#).
 verbositat [436](#).
 vocals [142](#).
 vulgar [444](#).

Les Troubadours à Narbonne.

Par

J. Anglade à Nancy.

Au début de notre étude sur Guiraut Riquier nous avons rappelé qu'il existait au milieu du XIII^e siècle des traditions poétiques à Narbonne: nous revenons sur ce point pour apporter de nouveaux exemples et pour préciser certains détails. Nous citerons dans les lignes qui suivent non seulement les troubadours qui paraissent avoir séjourné à Narbonne, mais aussi ceux qui ont adressé leurs poésies aux seigneurs de cette importante vicomté. Plusieurs de ces troubadours sont parmi les plus grands; si les meilleurs paraissent groupés autour de la célèbre vicomtesse Ermengarde, ils ne sont pas les seuls qui aient honoré les seigneurs de Narbonne: la tradition, commencée avant eux, leur a survécu.

Le début de cette tradition paraît remonter au premier en date des troubadours, au comte de Poitiers. Voici en effet les deux envois d'un de ses „vers“:

A *Narbona*, mas ieu no i van,
Sia'l prezens
Mos vers, e vuelh que d'aquel lau-
m sia guirens
Mon Esteve, mas ieu no i vau,
Sia'l prezens
Mos vers e vuelh que d'aquest lau
Sia guirens.

Ainsi avant 1127 (date de la mort du comte de Poitiers) le nom de Narbonne apparaît dans la poésie des troubadours. Il est vrai que nous ne sommes pas absolument sûrs du texte. Des deux manuscrits *C* et *E* le second seul donne les deux envois, le premier envoi avec *Narbona*, le deuxième avec *Esteve*. Or ce même manuscrit paraît suspect au dernier éditeur, M. A. Jeanroy, au moins pour la pièce IV:

le manuscrit *E* donne en effet pour que *C*, et il faut avouer que cette Jeanroy, peut être supprimée sans que même. En ce qui concerne notre envoi suspecter le manuscrit *E*, car on ne voit un copiste d'intercaler cet envoi, qui n'est pas sonne¹⁾. Esteve doit être le messager Poitiers²⁾.

Il faut attendre, pour retrouver de gens de Narbonne, le long règne de qui administra la vicomté pendant plus de bas âge à la mort de son père, Aimeric première fois en 1142 et administra la contracta peu après un second mariage mariée avec Bernard d'Anduze³⁾. Elle a même du vivant de ses deux maris⁴⁾. 1168 Aimeric de Lara, son neveu, fils (adopté⁷⁾). Cet Aimeric de Lara mourut ne datait que de 1152 environ⁸⁾ et Ermengarde appela auprès d'elle le cousin neveu, frère puîné d'Aimeric: c'est en démit, en 1192, de la vicomté de Narbonne.

Ermengarde joua un rôle important politiques dont le Midi de la France la moitié du XII^e siècle. Le roi Louis le avaient pour elle une estime particulière brillantes de la Province", disent les "on prétend même qu'elle tenait cour

1) Le comte de Poitiers adresse une lettre aux comtes d'Anjou. Il y est dit que la pièce sera présentée de sa part.

2) A moins que ce nom ne soit un surnom de Narbonne, mais qui?

3) H. G. L. VI, 151.

4) H. G. L. III, 690.

5) H. G. L. III, 777.

6) H. G. L. III, 786.

7) H. G. L. VI, 70.

8) H. G. L. III, 691.

9) H. G. L. VI, 70.

10) H. G. L. VI, 151.

11) H. G. L. III, 853.

12) H. G. L. III, 886.

13) H. G. L. VI, 152; renvoie à Cazeneuve, *Jeux Flora*.

zimen

lus de cen. Gr. 242, 42¹).

le Giraut de Bornelh, fixé par Diez
s haut, d'après M. M. Suchier et
au-delà de 1160³), limite extrême ;
chose de cette chanson de Giraut
pure à cette date.

dater d'une manière même approxi-
de Ventadorn adresse lui aussi à
la tornade:

Corona,
Narbona,
son entier,
le vilanatge⁴).

longtemps à la cour de Guillem V,
; si nous savions avec quelque vrai-
occupe a été écrite à la cour de ce
es pour lui fixer une date approxi-
e contre lui en 1158, avec le comte
terre⁵). Mais en 1167 elle signait un
veu Aimeric, par lequel elle se rangeait
louse contre le nouveau vicomte de

et il d'autres poésies en l'honneur de
saurait l'affirmer. D'une part Bernard
n extrême et les surnoms qu'il donne
ent rien transparaître qui puisse les
ché cette pièce d'un groupe de deux
des plaintes analogues au sujet des
sont fréquentes chez les troubadours.
a pièce de B. de Ventadorn ne fut
la faveur d'Ermengarde, mais que,
mues, cette tentative n'eut pas de
tion se pose de savoir si c'est bien
a en vue⁷); comme pour Giraut
des plus vraisemblables.

le manuscrit *E* donne en effet pour cette pièce une strophe de plus que *C*, et il faut avouer que cette strophe, rejetée du texte par M. Jeanroy, peut être supprimée sans que le sens en souffre: il y gagne même. En ce qui concerne notre envoi, il ne me paraît pas qu'on doive suspecter le manuscrit *E*, car on ne voit pas quelle raison aurait eue un copiste d'intercaler cet envoi, qui ne contient pas de nom de personne¹⁾. Esteve doit être le messager ou un représentant du comte de Poitiers²⁾.

Il faut attendre, pour retrouver des allusions aux choses ou aux gens de Narbonne, le long règne de la vicomtesse Ermengarde, qui administra la vicomté pendant plus de cinquante ans³⁾. Elle était en bas âge à la mort de son père, Aimeric II⁴⁾ (1134). Elle se maria une première fois en 1142 et administra la ville à partir de 1143. Elle contracta peu après un second mariage, car en 1145 on la retrouve mariée avec Bernard d'Anduze⁵⁾. Elle administra elle-même son domaine, même du vivant de ses deux maris⁶⁾. Elle avait appelé à sa cour dès 1168 Aimeric de Lara, son neveu, fils de sa sœur Ermessinde et l'avait adopté⁷⁾. Cet Aimeric de Lara mourut jeune, car le mariage de sa mère ne datait que de 1152 environ⁸⁾ et il mourut en 1177⁹⁾. En 1179 Ermengarde appela auprès d'elle le comte Pierre de Lara, son autre neveu, frère puîné d'Aimeric: c'est en faveur de ce neveu qu'elle se démit, en 1192, de la vicomté de Narbonne¹⁰⁾.

Ermengarde joua un rôle important dans tous les événements politiques dont le Midi de la France fut le théâtre pendant la deuxième moitié du XII^e siècle. Le roi Louis le Jeune¹¹⁾ et le pape Alexandre III¹²⁾ avaient pour elle une estime particulière. „Sa cour fut une des plus brillantes de la Province“, disent les auteurs de l'*Histoire de Languedoc*: „on prétend même qu'elle tenait cour d'Amour dans son palais“¹³⁾. Sans

1) Le comte de Poitiers adresse une autre de ses poésies en Anjou, *lay ves Anjou*. Il y est dit que la pièce sera transmise à un personnage qui la présentera de sa part.

2) A moins que ce nom ne soit un *senhal*; il représenterait une dame de Narbonne, mais qui?

3) H. G. L. VI, 151.

4) H. G. L. III, 690.

5) H. G. L. III, 777.

6) H. G. L. III, 786.

7) H. G. L. VI, 70.

8) H. G. L. III, 691.

9) H. G. L. VI, 70.

10) H. G. L. VI, 151.

11) H. G. L. III, 853.

12) H. G. L. III, 886.

13) H. G. L. VI, 152; renvoie à Cazeneuve, *Jeux Floraux*, p. 43.

tenir compte de la légende des cours d'amour¹⁾, il faut rappeler que la deuxième moitié du XII^e siècle est aussi l'époque où les cours voisines de Montpellier et de Béziers sont les plus brillantes²⁾.

Les troubadours provençaux qui paraissent avoir fréquenté la cour de la vicomtesse Ermengarde sont les suivants: Bernart de Ventadorn, Giraut de Bornelh, Peire Rogier, Peire d'Alvergne, Pons d'Ortafa (?), Saill de Scola et la poétesse Azalais de Porcairagues.

C'est entre 1143 et 1192 que ces troubadours lui ont adressé leurs hommages, selon toute vraisemblance à une époque intermédiaire entre ces deux dates extrêmes. Examinons d'abord quelles sont les poésies qui peuvent être datées d'une manière plus ou moins approximative. Peire Rogier est, parmi les admirateurs d'Ermengarde, celui qui paraît avoir composé le plus de chansons en son honneur. Son éditeur, M. C. Appel, a pu fixer, après Diez, à quelques années près, la date d'une seule de ses poésies³⁾ (parmi celles qui sont adressées à Ermengarde). Les trois autres qui sont adressées à *Tort N'avetz* (*senhal* d'Ermengarde) ne peuvent pas être datées⁴⁾. Une cinquième chanson⁵⁾ est aussi, selon toute vraisemblance, composée en l'honneur de la vicomtesse; mais il n'est pas non plus possible de lui assigner une date.

Il est bon de remarquer que quelques-unes de ces chansons sont composées loin de la cour d'Ermengarde, comme le prouve la tornade suivante:

Mon Tort N'avetz, en *Narbones*,
Man salutz, sitot luenh s'estay,

1) Cf. Raynouard, *Des Troubadours et des Cours d'Amour*, p. LXXXVIII et CVIII.

2) Cf. H. G. L. X, 220, Biographie d'Arnaut de Mareuil.

3) Entre 1168, époque où le jeune Aimeric (*Aimeric lo tos*) est appelé à Narbonne par Ermengarde et 1177, date de sa mort. Gr. 356, 6; Appel, 3. Selon Milà y Fontanals (*Prov. en Esp.*² p. 88) cet Aimeric, fils d'Ermessinde et d'Amalric de Lara, Comte de Molina, en Espagne, serait le même que l'*Aimeric* qui est cité dans la strophe suivante de Rambaut de Vaqueiras:

A mo Joan auzi dir
Que fai *N'Aimeric* jurar
E a N Bertran a venir
Per lo comte guerrejar . . . (M. W. I, 361).

Bertran serait, toujours d'après Milà, Bertran Pelet. La pièce serait d'avant 1177, date de la mort d'Aimeric de Lara.

4) Appel 4, 5 et 6; Gr. 356, 5, 9, 4.

5) Appel 7, Gr. 356, 3; cf. surtout le vers 11. Ainsi cinq chansons, sur les huit ou neuf qui nous restent de Peire Rogier, paraissent adressées à Ermengarde.

E sapcha qu'em breu la veiray,
Si trop grans afars no'm rete¹⁾.

De Peire d'Alvergne nous n'avons qu'une pièce²⁾ qui soit adressée, selon toute vraisemblance, à Ermengarde; en voici la tornade:

Als comtes mand en Proensa
lo vers e sai a Narbona,
lai on pres joï mantenensa
segond aquelz per eni renha;

Et ieu trob sai qui'm retenha,
tal dompna don sui amaire,
non ges a la lei gascona,
mas segon que nos amam³⁾.

M. Zenker a pu dater cette chanson d'avant 1162, en observant que des deux comtes auxquels paraît adressé le premier envoi, le comte de Barcelone et Raimond Roger III de Provence, ce dernier était mort en 1162. Seulement c'est une question de savoir si c'est bien à Ermen-garde qu'elle est adressée⁴⁾. On ne niera pas cependant que cette hypothèse est très vraisemblable.

La même question se pose d'ailleurs à propos d'une allusion à une „dame de Narbonne“ qui se trouve dans une chanson de Giraut de Bornelh. Le troubadour lui demande de confirmer sa conception de l'amour:

Eras demandatz
Midonz de Narbona
De drut que randona
Ni's fai trop cochatz
Qand l'ave
O'una vetz rete

1) Appel 5; cf. encore l'opposition entre *sai* et *lai* dans la pièce *Per far esbaudir*, Appel 3, aux vers 8-9, 29, 62. Le *dots Sants* qui se trouve dans le deuxième envoi de la chanson n° 4 (Appel) ne serait-il pas don Sanche III de Castille, qui régna peu de temps (1157-1158) mais qui se fit remarquer par ses largesses? Cf. à propos d'une poésie de Peire d'Alvergne l'édition Zenker p. 24-26.

2) Ed. Zenker IV.

3) Zenker: *segon las nostras amam*. Une autre pièce plus célèbre de Peire d'Alvergne (Zenker n° XII) fut composée avant 1173, et dans une contrée qui n'est pas trop éloignée de Narbonne, puis qu'elle est comprise aujourd'hui dans le même département: c'est le château de Puivert, dont les ruines grandioses rappellent encore aujourd'hui l'ancienne importance. Si *Sai a Narbona* de la pièce que nous citons plus haut n'est pas une simple formule, on pourrait admettre que cette pièce aussi a été composée à *Puoch Vert*.

4) M. A. Jeanroy a des doutes là-dessus, cf. *Annales du Midi*, 1906, p. 258.

D'amor calque jauzimen

S'il non en pert plus de cen. Gr. 242, 42¹⁾.

Le début de l'activité poétique de Giraut de Bornelh, fixé par Diez à 1175, doit remonter un peu plus haut, d'après M. M. Suchier et Zenker²⁾; mais on ne peut le reculer au-delà de 1160³⁾, limite extrême; nous ne pouvons donc dire qu'une chose de cette chanson de Giraut de Bornelh, c'est qu'elle est postérieure à cette date.

Nous ne pouvons pas non plus dater d'une manière même approximative le joli „vers“ que Bernard de Ventadorn adresse lui aussi à une „dame de Narbonne“. En voici la tornade:

Lo vers mi porta, Corona,
Lai a midons de Narbona,
Que tug sei fag son entier,
Qu'om non pot dir vilanatge⁴⁾.

Bernard de Ventadorn séjourna longtemps à la cour de Guillem V, comte de Toulouse (mort en 1194); si nous savions avec quelque vraisemblance que la poésie qui nous occupe a été écrite à la cour de ce prince, nous aurions quelques indices pour lui fixer une date approximative. Ermengarde s'était liguée contre lui en 1158, avec le comte de Barcelone et Henri II d'Angleterre⁵⁾. Mais en 1167 elle signait un traité, en même temps que son neveu Aimeric, par lequel elle se rangeait dans le parti du comte de Toulouse contre le nouveau vicomte de Béziers⁶⁾.

Bernard de Ventadorn écrivit-il d'autres poésies en l'honneur de sa „dame de Narbonne“? On ne saurait l'affirmer. D'une part Bernard de Ventadorn est d'une discrétion extrême et les surnoms qu'il donne aux dames qu'il a aimées ne laissent rien transparaître qui puisse les trahir; d'autre part Diez a rapproché cette pièce d'un groupe de deux autres où B. de Ventadorn exprime des plaintes analogues au sujet des „calomniateurs“. Mais ces plaintes sont fréquentes chez les troubadours. Nous serions disposé à croire que la pièce de B. de Ventadorn ne fut qu'un essai pour tâcher de gagner la faveur d'Ermengarde, mais que, pour des raisons qui nous sont inconnues, cette tentative n'eut pas de succès. Seulement encore ici la question se pose de savoir si c'est bien Ermengarde que Bernard de Ventadorn a en vue⁷⁾; comme pour Giraut de Bornelh cette hypothèse nous paraît des plus vraisemblables.

1) Mahn, *Ged.* 848 A.

2) *Die Lieder P. von Auvergne*, p. 32.

3) Zenker, *ibid.*

4) MW. I, 30.

5) H. G. L. III, 808.

6) H. G. L. VI, 31.

7) Cf. A. Jeanroy, *Annales du Midi*, 1906, p. 258.

Les deux troubadours qui suivent sont de moindre importance; mais nous savons d'une manière plus sûre que c'est bien à la vicomtesse Ermengarde qu'ils ont adressé leurs chants.

Pour Saill de Scola, nous sommes renseignés par la biographie provençale¹⁾: „Estet cum N'Ainermada de Narbona [lisez: *Esmengarda*]. E quant ella mori, el se rendet a Bragairac, e laisset lo trobar e'l cantar.“ Ces renseignements sont confirmés par le Moine de Montaudon:

Saill de Scola es lo dezes,
Que de joglar s'es faitz borges
A Bragairac o compr'e ven;
E quant a vendut son arnes,
El s'en va pueis en *Narbones*
Ab un fals cantars per prezen²⁾.

La courte biographie de la poétesse Azalais de Porcairagues ne nous dit rien de ses relations poétiques avec Ermengarde; elle nous apprend seulement qu'elle aima Gui Guerrejat (mort en 1175), frère de Guillem de Montpellier³⁾. L'envoi de la seule chanson qui nous reste d'Azalais est adressé à Narbonne:

Joglars, que avetz cor gai,
Ves *Narbona* portatz lai
Ma canson ab la fenida
Leis cui jois e jovens guida⁴⁾.

Si *jois* et *jovens* ne sont pas une simple formule poétique, et si la chanson est bien adressée à Ermengarde, ces deux faits, rapprochés de la date de 1175 donnée plus haut, pourraient fournir quelque indication sur la date approximative où cette chanson fut composée. Notons de plus qu'Azalais se plaint dans la deuxième strophe que le „trouble lui vient d'Orange“; il est vraisemblable qu'il y a là une allusion au troubadour Raimbaut d'Orange; donc la chanson serait d'avant 1173, date de la mort de ce dernier. Ermengarde était née vers 1120—1125; la mention de *jovens* indiquerait que la pièce est de beaucoup antérieure à 1173.

A quel personnage narbonnais enfin fait allusion un troubadour d'origine roussillonnaise, Pons d'Ortafas⁵⁾, dont il ne nous reste que deux chansons et sur lequel nous ne savons à peu près rien? Voici les deux envois qui terminent une de ses chansons:

1) H. G. L. X, 219.

2) Raynouard, *Choix*, IV, 371. La seule pièce à peu près authentique de Saill de Scola (elle est attribuée à Peire Bremon par le ms. T) ne contient aucune allusion à la vicomtesse. Cf. Rayn. V, 439, ou plutôt Millot, III, 435.

3) H. G. L. X, 270.

4) Azaïs, *Les troubadours de Béziers*², p. 149.

5) Ortafa (*Pyrénées Orientales*, c. de Perpignan).

Senher En Berenguier be'm par
 Que vos etz bos e conoissens
 E sabetz qui's fai ad honrar;
 E sabetz gentilmen servir
 Las donas e ben aculhir;
 E per aissous vuelh remembrar
 Que'ls gentilz faitz e'l long desir
 De las donas e'l(s) grans beutatz
 No vulhatz ges tan tost fugir,
 Que lo belhs temps es ja tornatz
 Que'us devetz pus fort esjauzir.

En *Narbones* es gent plantatz
 L'arbres que'm fai aman morir,
 Et a Cabestanh gent cazatz,
 En mout ric loc senes mentir¹⁾.

Barbieri, qui d'ailleurs attribue la pièce à Miquel de la Tor, donne de cet envoi un texte différent:

En *Narbones* era plantat
 L'albre quem fara murir
 Et en *Monpeslier* es cazatz
 En molt bon luec senes mentir²⁾.

On ne peut faire que des conjectures à propos de ces allusions et même à propos de l'époque de la vie de Pons d'Ortafas: Cabestang, si le texte de *c* est exact, doit représenter le village de ce nom dans les Pyrénées Orientales et le seigneur Bérenger chanté par le troubadour roussillonnais représente vraisemblablement son seigneur, le comte de Barcelone Raimon-Bérenger IV³⁾.

Plusieurs chansons de Guillem Adémar sont adressées à une dame de Narbonne; mais il ne s'agit pas ici de la vicomtesse Ermengarde⁴⁾.

Il aima dans sa jeunesse une dame d'Albi et fut obligé de la quitter à cause des médisants: il resta éloigné d'elle pendant quatre ans, comme un *faidit*, un exilé. Dans une autre chanson (Mahn, *Ged.* 342) il est dit que si sa dame ne partage pas son amour elle le fera vieillir avant l'âge:

E fara'm canuzir a flocs . . .
 E si'm fai joven canuzir
 Tot canut m'aura . . .

La chanson *Ben m'agr'ops qu'ieu saubes faire* (Mahn, *Ged.* 39) est adressée à Narbonne:

1) Mahn, *Ged.* 13, texte de *c*.

2) Cf. Chabaneau, H. G. L. X, 367 n. 1.

3) 1209—1245. Milà¹ (p. 444) ne donne aucune indication sur l'époque où aurait vécu ce troubadour.

4) Cf. Le troubadour Guiraut Riquier, p. 17 n. 2.

Messatgiera, vai de grans eslais;
 A Narbona, en l'aussor palais,
 Me portaras esta chanso
 A la mellor dompna q'anc fo,
 E puous d'aqui a Tarasco
 A mon Enveyos bel e bo.

D'après les strophes trois et quatre Guillem Adémar renonce à un amour qui n'est point partagé (*soi pauc amatz amaire*). Il est vraisemblable que c'est en se séparant de sa dame d'Albi qu'il adressa ses hommages à Narbonne, si on rapproche la pièce précédente de l'envoi de la suivante:

E s'aiso nous atalanta,
 Narbona cuy es pretz verays
 Prec que'm mantenha qu'Albi lays¹⁾.

Il n'avait pas la quarantaine quand il écrivit cette chanson:

. . . ay ma crin sayssa
 quom s'avla d'ans quaranta²⁾.

C'est également à Narbonne qu'est adressée une troisième chanson³⁾: „où que j'aille, dit-il, c'est vers Narbonne que se dirigent mes chants.“

Narbona, on qu'ieu si'anans,
 Lai volf e vir'e vai mos chans.

Enfin une quatrième chanson⁴⁾ nous fait connaître le nom de la dame à laquelle Guillem Adémar adresse ses vœux: elle s'appelle Béatrix de Narbonne:

Deu prec e sainta Maria,
 On que Na Biatritz sia
 De Narbona, que ill don jai,
 E ill cresca son pretz vrai.

Nous connaissons peu de chose de la vie de Guillem Adémar. Nous savons seulement qu'il était d'origine noble, mais que, ne pouvant tenir son rang, il se fit troubadour (*jongleur*, dit la biographie); il vécut très longtemps et se retira à l'abbaye de Grammont. Il n'y a rien dans ses chansons qui permette de fixer, même approximativement, l'époque de sa vie. Mais il se trouve au nombre des troubadours cités par le Moine de Montandon dans sa satire imitée de Peire d'Alvergne et nous

1) D'après Mahn, *Gedichte*, 906, 907. C donne *Manteigna abilais*, *I Mantegna qualbinais*; la correction est proposée par Appel, *Prov. Ined.* p. 116.

2) Mahn, *Ged.* 907, str. 3.

3) Gr. 202, 21; Appel, *Prov. Ined.* p. 118.

4) Gr. 202, 5; Raynouard, *Choix*, III, 254: Raynouard la donne sous le nom de *Saill de Scola*, auquel elle est faussement attribuée par deux manuscrits de la même famille.

savons que cette poésie a été écrite à la fin du XII^e siècle¹). Le nom de Béatrix n'apparaît pas à cette époque dans l'histoire de Narbonne; tout ce qu'il nous est permis de conjecturer, d'après l'envoi où il est question de *l'aussor palais*, c'est qu'il s'agit d'une personne de la famille du vicomte²).

Aimeric III paraît avoir joui d'une certaine faveur parmi les troubadours de son temps. L'un d'eux, N'Albusson, de Gourdon (Lot), composa, d'après Caseneuve, un poème en l'honneur de ce vicomte et de l'archevêque Arnaud, „environ l'an MCCXII.“ Caseneuve n'en cite que les six vers suivants³):

Dins la honrada ciutat de Narbona
A cui Diens don aventura bona
3 Qu'ella es mout rica e honrada
E de pros homes es poblada
Et aitant quant lo segle durara
6 De la leg romana sera⁴).

C'est peut-être au même Aimeric III qu'il est fait allusion dans un *sirventes joglaresc* de Raimon de Miraval. Ce n'est pas l'opinion de son historien, M. Andraud.

En effet l'envoi de ce *sirventes*, où se trouve le nom d'Aimeric⁵), ne nous laisse pas entendre de quel personnage de ce nom il s'agit. M. Andraud voudrait y voir Aimeric de Montréal, parce que d'après la strophe III, le *sirventes* est destiné „à passer en revue ceux des

1) Entre 1190 et 1200, d'après Diez, L. W.³ p. 273, en 1199, d'après l'éditeur du Moine de Montaudon, M. Philippaon, *ibid.* n. 2. Texte dans M. W. 2, 60.

2) M. J. Tissot, archiviste bibliothécaire de la ville de Narbonne, m'a communiqué avec son obligeance habituelle les renseignements suivants sur les femmes de Pierre de Lara et d'Aimeric III: Pierre de Lara a épousé: 1^e Sanche infante de Navarre; 2^e Margerita ou Margerina (Salazar, I, 154 et 155). Aimeric III a épousé: 1^e Guillemette de Moncade; 2^e Marguerite de Montmorency. „Aucun historien, ancien ou moderne, ajoute-t-il, ne parle de Béatrix de Narbonne.“ Il est d'ailleurs très possible qu'une des quatre femmes que nous venons de citer ait été appelée Béatrix, nom très répandu dans les grandes familles du temps, sans qu'aucun historien ait cru devoir rappeler ce détail.

3) Chabaneau, *Notes sur quelques Manuscrits provençaux perdus ou égarés*, p. 41.

4) A noter l'allusion aux *proshomes* dont la ville de Narbonne est peuplée; l'histoire municipale de Narbonne justifie cette allusion; noter aussi au dernier vers la mention de la „loi romaine“. Au point de vue métrique, le premier vers est un décasyllabe, les trois suivants peuvent être considérés comme des octosyllabes (en supprimant A au début du v. 2 et en admettant une élision au v. 3); le cinquième est un décasyllabe, le sixième un octosyllabe: l'ensemble forme-t-il une strophe? Il semble plus probable, à cause des rimes, que tous les vers doivent être ramenés à huit syllabes.

5) *A N'Aymeric vay cochos.* (Mahn, *Ged.* 540).

seigneurs de la région de Carcassonne proprement dite avec qui Miraval était assez lié pour pouvoir leur adresser son jongleur¹⁾⁴. Mais il faut observer que le même couplet se termine par le vers :

e pueys d'aquí t'avanta.

De plus Narbonne est citée deux fois dans ce sirventes; il est vrai que la seconde fois le mot est amené par la rime²⁾, mais il n'en est pas de même pour la première et M. Andraud avoue que Raimon de Miraval était sans doute connu à la cour du vicomte. Notons enfin que le nom d'Aimeric se trouve en tête de l'envoi et que, même si le sirventes est destiné aux seigneurs du Carcassès, il peut être adressé au vicomte de Narbonne³⁾. L'activité poétique de Raimon de Miraval paraît avoir cessé après 1213; c'est en 1212 que N'Albusson de Gourdon aurait composé son poème en l'honneur d'Aimeric III⁴⁾; si l'Aimeric de Raimon de Miraval pouvait être identifié avec le vicomte de Narbonne, nous aurions là un indice que ce dernier avait continué dans les premières années de son administration les traditions de son aïeule Ermengarde.

Il ne semble pas que Peire Vidal, qui fut en relations avec de nombreux seigneurs voisins du Narbonnais, ait fréquenté la cour du vicomte de Narbonne. Ce n'est pas que les allusions à Narbonne manquent tout-à-fait dans ses poésies, comme on peut le voir dans les vers suivants :

Dompna, pers vos am Narbones
E Molina e Savartes
E Castella e'l bon rei N'Anfos
De cui soi cavaliers per vos⁵⁾.

Il est évident, comme l'a vu Milà⁶⁾, qu'il s'agit ici d'une personne de la famille des seigneurs de Lara et de Molina, alliée à celle de Narbonne. C'est à la même famille qu'il est fait allusion dans un autre passage cité également par Milà :

1) Andraud, *Le troubadour R. de Miraval*, p. 61—62.

2) . . . *draps de Narbona*. C'est aussi la rime qui amène le mot dans ces vers de Guillem de Berguedan :

Que de San Jacm'a Narbona
De traicio non a par. (Milà p. 318).

3) C'était l'opinion de Millot, partagée plus récemment par M. Witthoef (*Sirv. joglaresc*, p. 49).

4) Cf. *supra*.

5) Gr. 364, 39; Mahn, *Ged.* 90.

6) *De los trovadores en España*², p. 131. Cf. aussi Appel, *Das Leben und die Lieder des Trobadors Peire Rogier*, p. 78. Ermessinde, sœur de la vicomtesse Ermengarde, s'était mariée vers 1152 avec Manrique de Lara, Comte de Molina. Elle demeura toujours au-delà des Pyrénées avec son mari. H. G. L. III, 691 et 726.

Qu'om no'm poiria ab planca
Gitar del linh de Narbona¹⁾.

Enfin si le nom d'Aimeric de Narbonne apparaît une autre fois dans ses vers il ne faut voir là qu'une allusion au légendaire compagnon de Charlemagne²⁾: „si la comtesse daigne agréer mes vœux . . . tous mes désirs seront accomplis.“

Qu'eu non voill esser Lozoïcs
Ni Manuels ni Freiderics
Ni de Narbona N'Aimerics,
Car qui a so que plus li plai
De tot lo mon a'l miels e'l mai³⁾.

On peut grouper un plus grand nombre de noms autour d'Amalric IV, vicomte de Narbonne de 1239 à 1270. Un des premiers troubadours qui ait fait son éloge paraît être Durand de Pernes; c'est à propos du soulèvement de 1242 que fut écrit son sirventes; voici le passage où il est question d'Amalric:

Tostemps serai malvolens e enics
Al rei Jacme, qar mal tenc sos afics,
Qel sacramentz q'el fes fos mois e tries.

1) Gr. 364, 15; Milà p. 130, n. „Peire Vidal se trouvait alors sans doute a la cour de don Lopez de Haro.“ Milà voudrait faire rapporter à la même personne la pièce *Bem pac* de P. Vidal; cela est peu sûr.

2) D'autres allusions à Aimeric de Narbonne se rencontrent chez les troubadours; cf. par exemple Rambaut de Vaqueiras, ap. Mahn, *Ged.* 1415, str. 6:

Anc Alixandres non fetz cors
Ni Carles ni'l reis Lozoïcs
Tan honrat; ni'l pros N'Aimerics,
Ni Rotlans ab sos poignadors
Non saubron tan gen conquerer . . .

C'est au même Aimeric que fait allusion le troubadour Raimon de Tors, dans un sirventes en l'honneur de l'infant de Castille, Henri, frère d'Alfonse X; Henri se trouvait auprès du roi de Tunis (le sirventes est par conséquent composé entre 1259, année où l'infant Henri passe en Afrique, et 1265, date de la bataille de Bénévent, à laquelle il prit part).

Ni non li pot mentir
Si gentils baronia
De linhage antic
Del valen N'Aimeric. (Mahn, *Ged.* 1058).

Cf. Milà p. 209—210. Sur la parenté des familles de Narbonne et de Castille cf. Salazar, *Historia genealogica de la Casa de Lara*.

D'autres allusions à l'„aiol N'Aimeric“ „aquel que conqueric Narbona la honrada“ se trouvent dans G. Riquier. Cf. notre étude sur le troubadour Guiraut Riquier, p. 75.

3) Gr. 364, 38; Mahn, *Ged.* 925.

Al mieu semblan lo tenc meilh N'Amalrics
De Narbona, per q'ieu sui sos amics¹⁾.

Amalric IV était marié avec Philippe d'Anduze; c'est elle que Riquier chanta sous le nom de Belh Deport; c'est peut-être elle aussi qui fut chantée par deux troubadours obscurs, Arnaut Plagues et le Trobair de Villarnaut. Pour Arnaut Plagues, il est vrai, la chose ne va pas sans difficulté. Voici les deux envois de sa chanson:

Na Felipa, s'ieu avia
Tals rictatz don ieu fos riox,
Atressius seri'amicx
De ben dir si cum solia.

Chanso en Castella ten via
Al rei qu'adoba'ls destricx,
Qu'om pren ab los avols riox,
Quant es en lor companhia²⁾.

Uc de Saint Cyr a imité cette pièce et il le déclare expressément:

Messonget, un sirventes
M'as quist, e donar lo t'ay
Al plus tost que ieu poyrai
E'l son d'En Arnaut Plagues³⁾.

L'activité d'Uc de Saint Cyr ne s'étendrait pas au-delà de 1240 d'après Diez. Mais cette date n'est rien moins que sûre. M. Zingarelli a montré récemment⁴⁾ qu'en 1240 ou 1241 Uc de Saint Cyr était en Italie où il excitait le courage des défenseurs de Faenza. Or Diez assignait à ce sirventes la date de 1217⁵⁾. Nous serions disposé, avec M. Chabaneau⁶⁾, à reculer plus qu'on ne fait la date de la mort d'Uc de Saint Cyr⁷⁾ et à admettre que *Na Felipa* d'Arnaut Plagues est Philippe d'Anduze, vicomtesse de Narbonne. Dans ce cas la conjecture de Milà (p. 197) devrait être admise et il faudrait compter notre poète parmi les troubadours qui fréquentèrent la cour d'Alfonse X de Castille.

Nous trouvons une autre mention de *Na Felipa* dans la bizarre

1) Cf. *Annales du Midi*, 1905, 315—316. Les deux manuscrits ont N'Amalrics, mais M. Jeanroy a fait justement observer qu'il y avait là un souvenir épique.

2) Texte dans Appel, *Leben und Werke des Trobadors P. Rogier*, p. 85.

3) Appel, *loc. laud.* Folquet de Romans peut avoir fourni le modèle et non avoir imité A. Plagues, comme le pense M. Appel.

4) *Intorno a due trovatori in Italia*, p. 14.

5) Zingarelli, *Op. laud.*, p. 1, n. 2.

6) H. G. M. X, p. 385.

7) Nous avons rappelé ailleurs (*Deux troubadours narbonnais*) un sirventes d'Uc de Saint Cyr qui paraît être adressé à Guillem Fabre, contemporain de Riquier.

composition du Trobair de Villarnaut, où les mots sont transformés à cause de la rime :

Na Felipa, re fermeira,
Qada jorn val lur valeira,
Ma dona cil de *Narbul*,
Diu li salve si viteira¹⁾.

Le Trobair de Villarnaut était contemporain de Guiraut Riquier, la seconde de ses poésies ayant été écrite en 1257²⁾. Le nom de Narbonne, défiguré dans le troisième vers de l'envoi, ne laisse pas de doute sur l'identité de *Na Felipa* avec la vicomtesse³⁾.

Est-ce au vicomte Amalric IV ou à son fils qu'est adressé, en 1268, un sirventes du troubadour de Béziers, Raimon Gaucelm?⁴⁾ L'hésitation est permise au premier abord et Aimeric peut représenter Amalric, comme dans le sirventes de Durand de Pernes⁵⁾; mais nous savons que le fils aîné du vicomte s'était croisé, tandis que le même renseignement nous fait défaut pour son père Amalric⁶⁾; nous continuons donc à croire qu'il s'agit du futur Aimeri V dans l'envoi de Raimon Gaucelm :

Amicz Miquels, digatz me'l sirventes
A *N'Aymeric de Narbona* en chantans,
E digatz li que non sia duptans,
Que, s'ilh passa, pus to(s)t n'er tot conques.

Nous arrêterons ici cette étude : nous avons rappelé longuement ailleurs les relations du dernier troubadour, Guiraut Riquier, avec son seigneur Amalric et nous avons également étudié l'œuvre des deux autres troubadours narbonnais, Guillem Fabre et Bernart Alanhan. Il est à remarquer que, parmi les pièces qui nous restent de ces derniers, aucune n'est dédiée au vicomte : mais ceci est l'effet du hasard, qui ne nous a conservé que trois poésies de ces deux troubadours.

L'étude qui précède n'a pas toujours abouti à des résultats absolument sûrs ; mais elle suffit à montrer que, pendant les deux siècles qu'a duré l'ancienne littérature provençale, les seigneurs de Narbonne n'ont cessé de mériter les hommages des troubadours. Il s'était formé ainsi, dans la vieille cité latine, des traditions poétiques dont les origines

1) Cf. notre étude sur Guiraut Riquier, p. 241, n. 4.

2) Appel, *Prov. Inedita*, p. 308.

3) Le mariage de Philippe d'Auduze avec Amalric IV paraît dater de 1251 ; cf. notre étude sur Guiraut Riquier, p. 54, n. 2.

4) Gr. 401, 8 ; Azais, *Troubadours de Béziers*², p. 31.

5) M. Jeanroy admet cette hésitation : M. Lewent, *Das altprov. Kreuzlied*, voit dans *Aymeric* Amalric IV mort en décembre 1270 (et non en septembre, comme le dit M. Lewent). (*Annales du Midi*, 1906, p. 259).

6) Cf. notre étude sur Guiraut Riquier, p. 80 sq.

remontaient au comte de Poitiers; c'est de ces traditions que Guiraut Riquier fut l'héritier le plus brillant¹).

1) Notons en terminant quelques mentions de Narbonne faites par les troubadours. Peire Cardenal parle avec éloges de l'archevêque de Narbonne, au début d'un de ses sirventes (Gr. 29):

L'arcivesques de Narbona
N'i reis non an tant de sen
Que de malvaïsa persona
Puescon far home valen.

Le même Peire Cardenal appelle une fois le comte de Toulouse par son titre complet: *Coms Raymon, ducx de Narbona, Marques de Proensa* (Gr. 335, 25). Les comtes de Toulouse portaient le titre de duc de Narbonne depuis Guillem IV; cf. H. G. L. III, 453. Enfin le Dauphin d'Auvergne répondant à l'évêque de Clermont lui dit:

Si fos nostre vezis lo legatz de Narbona
Mais non portera anel ni crossa ni corona (Rayn. Ch. IV, 259).

Das Osterspiel von Notre Dame aux Nonnains in Troyes.

Von

G. Baist in Freiburg i. B.

Der Codex ms. 792 der Bibliothek von Troyes enthält auf 348 Blättern mittleren Formats in französischer Sprache die „Rubriques“ d. h. das Ordinarium des Nonnenklosters von Notre Dame, das für die cantrix Isabel de Seint Fale i. J. 1287 von dem *clerc* Labbé aus Conflans [sur Seine] niedergeschrieben wurde¹⁾. Das Buch ist liturgisch wohl ein Unicum: ich vermutete und fand in ihm ein wertvolles dialektisches Denkmal, wenn auch das (an anderer Stelle mitzuteilende) Ergebnis der sprachlichen Untersuchung bei den unendlichen Wiederholungen nicht ganz dem Umfang entspricht.

Dartüber hinaus bietet nur das folgende Stück ein allgemeineres Interesse, die Anweisung zur Feier des Osteroffiziums. Das dramatische Element befindet sich noch auf jener ersten Stufe der Entwicklung die Ostertropus und Kreuzbestattung, den Sankt Galler Wechselgesang und das Responsorium *Venite et videte* verbindet²⁾. Die drei Marien mit ihrer Begleitung bewegen sich von Altar zu Altar zu dem Standort der beiden Engel, hier von Kindern dargestellt, und mit diesen zu dem Antoniusaltar bei dem das Grab aufgebaut ist. Dass das leere Leintuch vorgezeigt wird ist nicht gesagt, aber selbstverständlich. Wie überhaupt die Anweisungen Diktat der cantrix zu sein scheinen, eine ungeschulte Auswahl des Nötigen frei nach dem Gedächtnis; so auch die ungenauen Anfänge der Gesänge. Eine Erweiterung der Handlung fehlt, die Gesänge sind vermehrt, die einleitende Klage *Heu nobis* findet sich sonst bei verschiedenen Vertretern der ausführlichsten liturgischen Form (Grab-

1) fo 285—348 sind Ergänzung, aber nach Dialekt, Schrift und Vortrag so gleichartig, dass sie denselben Personen zugeschrieben werden müssen.

2) S. Lange, Die lat. Osterfeiern, S. 33; Creizenach, Gesch. d. n. Dramas I, 48.

szenen und Erscheinungsszenen), Lange, S. 136, 140, ähnlich auch in dem Spiel von Orléans *Heu pius pastor*, ib. S. 161. Die Erweiterungen am Schluss, der Hymnus *Salve rex* (Chevalier 18157), und *Gloria Sancta* finden sich nur hier.

Ich habe im Abdruck, nicht in meiner Abschrift, die gesicherten Auflösungen eingestellt und einige interpretierende Akzente und Apostrophe gesetzt, aber die Interpunktion beibehalten. Denn diese sollte, zumal bei Originalhandschriften, besser respektiert werden als zu geschehen pflegt, da sie, wenn auch noch so fragmentarisch, die musikalische Betonung wiedergibt. An einzelnen Worten ist in dem Abschnitt zu vermerken das dunkle *crevechié* oder *crevechie* von der Kopfbedeckung der Kinder hier masc., aber f° 301 *crevechies blanches; teutes u. tieutes* (passim) = *textus*, wie Foerster bemerkt hat; *li benefice* figürlich die Beneficien für die Benefiziaten, nicht etwa als *beneficié* zu fassen; das Vorkommen von *barroche*, das sonst dem Westen eignet, aber freilich auch an der Ostgrenze auftritt. Am interessantesten der *pui* als Teil des Sängerkhors, über den Ducange *Podium 2 Forma 13* und *Podium 3 a. E.* zu vergleichen ist, und von dem die Gesellschaften der Meistersänger ihren Namen haben können. Wie in Deutschland die Sangesbruderschaften ihre öffentlichen Vorträge im Kloster abhalten, wird das auch in Frankreich geschehen sein, es ist sehr denkbar, dass dafür ein Podium aufgeschlagen war und die Sänger benannt wurden.

Matines de Paques.

[f° 301, v°] . . . E doit la chantre proveo[i]r ·iiij· dames por estre les ·iiij· Maries e ·ij· enfans por estre ange. e sont les ·iiij· dames en lor habiz e li enfant si sont toutes blanches e crevechie blanc sor lor testes. e doit avoir une dame emprés les enfans por enseignie la ou elle doivent estre, e quele diront e doivent estre appareillié tuit li prevoire e tuit li clere e tuit li benefice de leglise. nomement li prestes qui doit chanter la messe. e li diacres e li sordiacres e li marreliers. e doit estre li prestre qui doit chanter la messe doit estre revestuz ausi appareilliez com por chanter la messe fors la chasuble e en leu de la chasuble une chape de cuer. e li diacres e li sordiacres revestu en damatiques e en tuniques. e doit avoir appareillié la tresoriere ·iiij· boites e ·iiij· cierges e trois tonelletes. De rechief la trasoriere doit avoir appareillié des chandeles e les doit la souprieusse baillier a chascune une chandele e a l'abbesse son tortis e doit li couvens estre en cuer. e doit estre li prestres qui doit chanter la messe devant le [f° 302] grant autel tout appareillié ausi com il est desus ordené. e li diacres e li sordiacres ausi com il est desus ordené e doit a avoir le tieute e leaubenoite e la croiz e les encensiers e les cierges. e viennent les ·iiij· Maries devant le grant autel la on a appareillié ces choses e viennent

e s'agenoillent e dient *Confiteor* e li prestes dist *misereatur*. Quant il les a essolu si done a une chascune un cierge e une tuelle e une boite. li cierge si sont alumé si a enqui nne nonain qui tient un tortis alumé e un livre por elles conduire. e li convens s'en vet ou grant moutier a tout lor chandeles alumées. e son enqui toutes tornées devers l'autel sanz neant chanter. e s'en viennent li prevoire avec le couvent ou grant motier e li diacres e li sordiacres e leaubenoite. e li encencier e la crois e li teutes. e mennent les trois Mariez. e la dame qui les conduit si vet de coste por elles alumer. e porte le livre en quelles resgardent. e s'en vont par mi cuer e vont par mi luis de la barroche e puis par devant l'autel saint Nicholas. e s'en vont par devers le puis jusques devant l'autel saint Michiel. E quant elle muevent de devant l'autel premierement si preignent a chanter *heu nobis* e le vont chantant basset E son li ange la on les a ordonez cote dou piler delez lautel de saint michiel. e enqui tot coi tant que les trois Mariez viennent e quele sont un petit arriers dans e li ange sont torné devers elles. e quant elle dient *Odeus Odeus Odeus* tot cest ver E li ange respondent cest ver e chantent *O vos christicole* e dient tot cest vers e les Maries dient en chantant *Querimus* quant elle ont cest ver chanté. e li ange dient. *Non jacet hic* e le dient tout jusques a *venite et videte*. e quant vient a *venite* si muevent e chantent *venite et videte* e les en moignent a l'autel saint tantoigne E vient la crois e leaubenoite e li teutes e li encensiers e li cierges e li prevoire e li diacre e li sordiacre e la mestre escole e si enfant e vont a lautel saint tantoigne e li covens demeure tout coi. e chantent les trois Maries *salve rex sabbaoth* e chantent tot contreval jusques a cest ver *Jam comcussa gemit* e puis si preignent *Gloria sancta tibi* E quant cil vers est diz si vet li prestes a l'autel e prent le calice ou *corpus domini* est . . .

Daran schliesst sich noch eine Art Nachspiel in der Prozession zur folgenden Messe dou jour de pasques, f° 305 v°: . . . quant elle sont ou motier si done la chantere a .iij. dames a dire cest ver *Crucifixum in carne* e reprent la chantere la reprise *nolite*. e puis apres si comence la chantere cest repont *christus resurgens* e endementres que len dit cest respont vet la croiz e li tieutes e la mestre d'escole e si enfant l'une e puis celles qui furent les .iij. Maries e une autre que la chantere i doit envoyer e envont devant saint tanteigne on li sepulchres a esté e enqui si comencent les trois Maries e celle cui la chantere i a envoié cest ver *Dicant nunc* e la chantere reprent la reprise e puis si dist li prestres cest verset *Discite in nationibus* . . .

Sul raddoppiamento di consonanti postoniche negli sdrucchioli italiani¹⁾.

Da

E. G. Parodi in Firenze.

Il Meyer-Lübke, nella prima come nella seconda edizione della Grammatica italiana, che fa parte del Grundriss del Gröber, afferma che l'italiano raddoppia nei proparossitoni la consonante che ne chiude la sillaba tonica; per esempio, in *fémmina ábbaco cáttedra búbbola cómmodo: ménomo, édima* sarebbero semidotti²⁾.

Com'è noto, fu il De Lollis che primo raccolse e studiò nel loro insieme gli esempi letterarii italiani di raddoppiamenti postonici³⁾; e benchè nel suo articolo, composto forse quasi sui banchi stessi della scuola, naturalmente molte cose si trovino che ora egli non amerebbe vederci, nondimeno è pur un vanto e un merito che le conclusioni di esso, per ciò che riguarda i vocaboli sdrucchioli, sieno sembrate così sicure da conservarsi intatte fino ad oggi. Ma, secondo me, non reggono ad un esame più accurato e metodico; cioè, non mi sembra difficile dimostrare che non esiste in italiano, o vogliamo dire nel dialetto fiorentino, una legge fonetica generale, per la quale la consonante postonica degli sdrucchioli debba raddoppiarsi.

In primo luogo è da osservare che buona parte dei vocaboli raccolti dal De Lollis come esempi di raddoppiamento, sono d'origine dotta; e in secondo luogo che sono ben pochi di fronte al gran numero di quelli che conservano intatta la consonante semplice del latino. Da ultimo, non può parere privo d'importanza il fatto, che qualche vocabolo presenta il fenomeno opposto, lo scempiamento d'una doppia originaria.

Gli esempi di raddoppiamento sarebbero suppergiù questi: *fiaccola, macchina, cuccuma, nacchera, pecchero, bucchero, piccaro; attimo, cottimo, legittimo, marittimo, cattedra; luppolo, puppola upupa; Soddoma; abbaco, bubbola upupa, gobbola; zeffiro; parroco; ellera, collera, tollero; femmina.*

Non di tutti potremo forse dare una dichiarazione perfettamente sicura e persuasiva; ma i dubbi che rimangono su qualche minuto particolare sono di poca importanza.

Teniamo ben distinte le consonanti sorde dalle sonore, e cominciamo cogli esempi di *k*. Naturalmente *fiaccola* non ha alcun valore, perchè risale a **facchia* o proprio a **fácchiola*: e, se **facchia* non sarebbe stato punto ostico alla pronuncia fiorentina, essa tollerava meno bene un **fácchiola*. Si può confrontare *cáppio* con *acchiappa* (e forse la metatesi cominciò a fissarsi nelle forme imperative, come *acchiappa-lo*. Del resto, se anche volessimo far risalire al latino la trasposizione del *l*, si sarebbe dovuto anche allora aver **flacca*, da *fac*la, come *plop-pus* da *poplus*⁴).

Per i vocaboli che seguono, *macchina*, ecc., è da far un'osservazione preliminare, che, con minore o maggior efficacia, vale per tutti: i fiorentini e, in genere, i toscani che aspirano il *k* intervocalico, volendo rendere esattamente la pronuncia d'un *k*, che giunga loro o da altri paesi o dai libri, non hanno altro mezzo che pronunciare *kk*.

Quest'osservazione dev'essere, per *macchina*, completata con un'altra, che riguarda a sua volta tutti i vocaboli i quali abbiano consonante + *h*, adunque, per noi, *ch*, *th*, e forse *ph*: se supponiamo che i grammatici, i maestri insegnassero a far sentire in qualche modo l'*h*, ne veniva fuori qualcosa che somigliava molto a un raddoppiamento, o almeno che nel volgare non si sarebbe potuto riprodurre se non col raddoppiamento. Ora, a far parere probabile che le cose andassero così, possono forse bastare i passi riferiti dal Thurot, nel suo noto libro *Notices et Extraits de divers Mss. latins pour servir a l'histoire des doctrines grammaticales au moyen âge*⁵).

Tornando proprio a *macchina*, che non si possa parlare per esso di raddoppiamento fonetico mostrano *pecora*, *Giacomo*, a tacere di *macola*, *miracolo*, *graticola*, *pericolo*, *ridicolo*, *abatucolo* e qualche altro consimile; e mostrano inoltre *fegato*, *pegola*, *segale*, *spigolo*, *pettegolo*, rappresentino o no il tipo normale. Una dichiarazione ovvia di *macchina* che basterebbe da sé, anche senza quelle considerazioni preliminari che abbiám fatto, è che fosse tratto con sé dai vocaboli, assai numerosi, con *kk* originario, cioè, anzitutto, da quelli in *-acchera*, *mazzacchera*, *pillacchera*, *zacchera*, ecc., e da quelli in *-accola*, *taccola*, *fiaccola*, ecc., senza parlare di *briccola*, *trabiccolo*, *zoccolo*, e via scorrendo. E gli si potrebbe anche attribuire qualche debito diretto verso *ammaccare*.

Quanto a *cúccuma*, potrei spieciarmene con poche parole: non è fiorentino, e a Firenze non si adopera, neppur da coloro che più vi sarebbero chiamati per le loro occupazioni o per il loro mestiere; o tutt'al più, quando il vocabolo è loro noto, lo attribuiscono ad altre parti della Toscana⁶).

Ma a Città di Castello *cuccuma* è vivo (per ,caffettiera grande, con becco'), e in genere nell'Umbria; e a Siena lo pronunciano *cúccamo*, come fu avvertito anche dal Fanfani, nel suo noto Vocabolario dell'uso toscano.

La Crusca non accolse *cuccuma*, nel significato di ,bricco', se non nella sua quinta e ultima impressione, benchè neppur qui trovasse esempio d'autore, col quale appoggiarlo. Fu ad ogni modo, credo, uno de' frutti della Proposta. Poichè la Crusca, nella sua prima edizione (1612), aveva registrato il vocabolo *cúccuma* interpretandolo ,rancore', anzi rimandando senz'altro a *rancore*; e anche nella quarta gli venne attribuito questo significato soltanto, o gli affini di ,sdegno' e ,stizza', citando un paio d'esempi dell'Allegri e del Varchi. Il Monti, Proposta I, p. 2^a, ad v., osservava che la Crusca aveva errato nell'interpretazione degli esempi, scambiando il senso figurato col proprio, e che non s'era accorta d'aver che fare col lat. *cucuma* „vaso da cucina notissimo“. Troviamo d'allora in poi *cuccuma* nei Vocabolarii, col suo significato proprio, in quelli di Bologna e di Padova, nel Manzoni, ecc.⁷).

Aveva ragione il Monti? È difficile dirlo. Gli esempi della Crusca si riducono alla frase popolare, rammentata dal Varchi: *aver cuccuma*, o *la c.*, *in corpo*, averci della bile, dell'ira (alla quale fanno, o paiono far riscontro frasi tuttora vive, *aver sulla cuccuma*, essere seccato di uno, *romper la c.*, ecc.); e ad un verso dell'Allegri, che agli Accademici parve di capir bene, ma che in verità non si può intendere com'essi hanno creduto. Parlando del cortigiano, l'Allegri lo paragona con un malato, il quale sta di mala voglia a letto, col ventre che „gli gorgoglia Per medicine amare e serviziali“. E continua:

E come quel ne va dal lett'al cesso,
a vomitar la cuccuma indigesta
per vari mezzi, e quando gli è permesso
sfoga costui, che dentro ha chi la pesta,
con sospiri, con lagrime e parole,
segretamente quel che lo molesta.

Il che significa, se non erro: e come il malato va dal letto al cesso, così costui, cioè il cortigiano, a liberarsi dall'indigesta *cuccuma*, che alcuno gli va pestando dentro lo stomaco, sfoga segretamente nel modo che può meglio e quando gli è permesso, quello che lo molesta, per via di sospiri, ecc.⁸).

Una *cuccuma* che si pesta, non può essere un bricco; dev'essere una droga, una radice, o qualcosa di simile; e in tal caso non c'è che ricorrere all'araba *curcuma*, che si chiama e fu chiamata *cuccuma* (da Benvenuto Cellini), e della quale si fece un gran discorrere, cominciando almeno dal Mattioli, perchè altri la confondeva con la celidonia. Secondo dunque il Mattioli, delle due specie di cipero che Dioscoride ricorda, la

seconda, „che ci si porta d'India, simile al gengevo, da ciascuno di buon giudizio non si può dire esser altro, che quella radice gialla, chiamata nelle spetiarie comunemente *curcuma*“, perchè, come Dioscoride la descrive, „è simile al gengevo, ha molto del suo odore, è amaretta al gusto, gialleggia nel masticarla, e adoperasi da molti à tor via i peli di qual si voglia parte del corpo“⁹). Poco più tardi, Castore Durante, medico e cittadino romano, nel suo *Herbario novo*, pur seguendo il Mattioli, aggiungeva: „la *curcuma* non è in uso se non per dare colore giallo“¹⁰). Questo secondo passo ci mostra che non era già più in grande uso nella medicina.

Se dunque abbiamo inteso bene, l'Allegri, scrivendo „a vomitar la cuccuma indigesta“, voleva dire „la gialla bile“: il povero cortigiano vomita giallo, come se alcuno gli pestasse dentro della *cuccuma*. Ma la metafora potrebbe parer troppo ardita; senonchè l'Allegri non faceva che alludere alla frase in voga, rammentata dal Varghi, *aver cuccuma*, o *la c., in corpo*. La quale è così chiarita a sua volta, senza bisogno di pensare alla *cuccuma* bricco, che non si capirebbe senza l'articolo (*aver c. in corpo*), e che inoltre, con buona pace del Monti, ci fornirebbe un'immagine davvero strana e ardita, anche per „un popolo di vivissima fantasia, come il fiorentino“. Notevole è che gli Accademici, contemporanei dell'Allegri, non intendessero più il valore proprio del vocabolo in quella frase popolare; ma se tale ignoranza si può spiegare, quando si tratti d'una pianta, d'una radice colorante di non largo uso, com'è ora, non si spiegherebbe affatto, se invece *cuccuma* significasse „bricco“ e fosse stato un tempo anche del fiorentino.

Ma le frasi moderne *aver sulla c., romper la c.*? La prima di esse diede occasione a Giuseppe Rigutini di tentare una nuova e non cattiva etimologia. In certe sue Giunte ed osservazioni al Vocabolario, che abbiamo citato, del Fanfani¹¹), considerando la voce, data dal Fanfani come senese, *cuccuma* e *cuccumella* „la punta acuta ed estrema dei monti“, il Rigutini affermò che da essa si facesse „la maniera avere alcuno sulla c., che corrisponde agli altri modi popolari, formati per un medesimo traslato, *avere alcuno sulla cima dei capelli*, o *in vetta*, come dicono particolarmente nell'aretino“. E il Fanfani se ne persuase. Io non so se il vocabolo *cuccuma*, con questo senso, si dica a Siena, ma però mi è dato come in uso nella Versilia; a Siena poi so che si adopera *cuccumello* colmatura: per es., *tre staia di grano col c.*, il contrario di „rase“.

Di questi vocaboli ignoro l'etimologia; ma dovrebbero aver che fare con quel *cucco*, di cui si hanno numerose tracce nei nomi locali, *Monte Cucco*, *Monte Cúccoli*, *Cuccolino*, ecc.¹²). Che da essi potessero svolgersi le metafore contenute nelle frasi *aver sulla cuccuma*, *romper la c.*, ecc., è chiaro; e non sarebbe strana la supposizione che in un territorio

intermedio s'incontrassero insieme le frasi fiorentine, alludenti alla *curcuma*, e queste, foggiate con *cuccuma* vetta, cosicchè si confondessero l'une coll'altre. Ma è più probabile che, dimenticatasi l'allusione della frase fiorentina *aver c. in corpo*, il vocabolo *cuccuma* curcuma, non più inteso e così per sè suggestivo di relazioni con *cocuzzolo*, *coccia*, fosse adoperato capricciosamente, attribuendogli all'ingrosso il significato di ,testa'. Buon punto di partenza, poniamo, il *girar la cóccola* del Pulci.

Finora non abbiamo fatto che escludere dal nostro territorio vocaboli, che parevano pretendere di averci diritto. Tornando a quel *cuccuma* bricco, toscano ma non fiorentino, dirò in breve che il lomb. e venez. *cógoma*, legittimo rappresentante di *cūcūma*, penetrando in Toscana, avrebbe conservato l'*ó*; e lo stesso è da affermare per l'abruzz. *cókama* o il napol. *cócuma*. L'*u* e la doppia consonante troviamo invece (oltrecché nel genov. *cúcuma*, che ha accanto *cúguma*; *ú < ó* lat. volg.) nel marchigiano: *cuccoma* e *cuccomo* si ha nella Raccolta di voci romane e marchiane¹³), cfr. *cúcuma*, *cúccoma*, *cuccheme*, dati da Neumann Spallart, Ztschr. XXVIII, 484; e all'*u* arriva già la Romagna con *cugma*, acc. a *cócoma*, e più su Bologna, pur essa con *cugma*. Di nazione romanesca è certo il *cucumo*, di cui ci parla Bartolomeo Scappi, cuoco segreto di Papa Pio quinto, Opera, 10, e di cui ci dà pur la figura nelle Tavole annesse al terzo Libro¹⁴). Ma egli ha pure delle *cuogome* femminili, 121. Io dubito, senza volerlo per ora asserire con piena sicurezza, che il vocabolo toscano, e centrale in genere, sia di provenienza meridionale, siculo o calabrese; e che sia venuto di laggiù con l'*u*, con la doppia consonante, e probabilmente col genere maschile, che è proprio anche del sen. *cúccamo*. Ricordo il calabr. *cúcumu* o *cúcuma* (casalino-aprighianese, Vocabolario dell'Accattatis), ,brocca di terra per attingere e conservar l'acqua', o *cúccuma* (Catanzaro e Monteleone), ,boccaletto da bere acqua' (Scerbo), ,brocca' (miei informatori). In siciliano è *cuccumu*, *cuncumu*, (con immistione di *conca*), *cuncumeddu* vaso di rame o altro metallo, da farvi bollir l'acqua; ramino, orciuolo, orcioletto. Non ho notizie abbastanza precise sul significato del vocabolo, e cioè sulla forma e l'uso del vaso che denomina, nei varii paesi; nondimeno sembra che il significato di ,brocca' ecc. risponda bene a quello degli odierni vocaboli greci, *κουκουμάρα* orciuolo, brocca, ecc. E se ora si hanno piuttosto dei derivati, *κουκούμι*, ecc., proprio il primitivo *κούκουμος* si trova nel greco bizantino, secondo Gustavo Meyer¹⁵). Direi dunque che nel settentrione si continuasse regolarmente il vocabolo latino (e anche più giù, se il napol. *cócuma* è indigeno); che nell'estrema Italia meridionale prendesse invece il sopravvento il latinismo greco, e che questo avanzandosi, venisse a mescolarsi variamente nel centro coi riflessi del primo, imponendogli di solito il suo *u* e il suo doppio *k*.

Dopo *cuccuma*, che ci ha indotti a così lungo discorso, rimangono ancora, con *kk*, *nácchera*, *pécchero*, *piccaro* e, aggiungiamo, *búcchero*. Sono esempi di poco valore. L'uno, *nácchera*, pe' primi secoli è registrato soltanto col noto significato di 'sorta di cembalo', e va confrontato coll' a. fr. *nacaire*. È vocabolo orientale, e nulla vieta di credere che ci sia giunto con due *k*: cfr. sicil. *nnáccaru*. D'altra parte, forse ci fu anche una forma primitiva **naccája*, come fa sospettare, oltre al vocabolo francese, l'arc. *naccajuolo*¹⁶). Nel significato di 'madreperla', se fosse recente, come parrebbe dal Vocabolario, potrebbe esserci venuto dalla Spagna; ma io lo conosco nel sec. XV, e cfr. il Ducange.

Neppure di *pécchero* è da darsi alcun pensiero. Ne citano un esempio del Redi: se fosse proprio così tardo, potrebbe riflettere direttamente la pronuncia dei soldati tedeschi. Infine, per *piccaro* e *búcchero*, anche più che per tutti i vocaboli finora esaminati, vale la ragione addotta in principio, che il toscano non può rendere un vero *k* fuorchè con *kk*. Di *piccaro* c'è un esempio del Buonarroti e si trova inoltre anche nel Malmantile, c. V, 77; i *buccheri* sono troppo famosi nella storia del costume dei sec. XVII e XVIII, perchè sia necessario discorrerne¹⁷).

Veniamo al *tt*. Anzitutto, *dttimo*, ben antico e ben diffuso in Toscana, dalla Tavola Ritonda senese alla Mea di Polito: è troppo chiaro che apparve come un derivato di *atto*. Poi, *cóttimo*; ma non c'è difficoltà di sorta ad attribuirgli un *tt* originario. Gli altri esempi non sono altrettanto facili; ma io non dubito di spiegare *legittimo*, vocabolo dotto, col notarile *legiptimus*, contro il quale protestavano invano i grammatici o lessicografi medievali: „*legitimus . . . scribitur per unum t et sine p; corripit enim antepenultimam*“, insegnava Giovanni da Genova¹⁸). La prima spinta veniva certo da *optimus*, ma contribuivano a confondere le menti i numerosi *-ct-* dei participii passati, aiutati da qualche esempio come *victima*; inoltre grecismi come *practica*. Ci s'aggiungevano le false etimologie. Un amico del Petrarca, Gabrio de' Zamorei, non aveva alcuno scrupolo di scrivere, ai primi albori del Rinascimento, che „*recthorica dicitur a rectum et icos, quod est scientia recte loquendi*“¹⁹); e *recthorice* scriveva il Boccaccio, come *blacterare*, *Pictagorici*, *ricthimus*, ecc. Non ci meraviglieremo dunque che *maritimus* sia stato scritto *marictimus* e pronunciato *marittimus* (come scrivevano *mictere* e pronunciavano *mittere*); e che simile sorte sia toccata ad *eplttima*, per *epítima ἐπίσημα*, col suo verbo *epittimare*: oggi *píttima*, che in Toscana significa spilorcio, e nel Veneto, dove è usitatissimo, anche 'persona seccante, molesta'.

Del resto, per *píttima* potremmo anche tener conto del *h*, *epithema*; come dobbiamo tenerne conto per *cáttedra*, *cattedrále*, che accogliamo qui, ma starebbe altrettanto bene coi casi di raddoppiamento protonico:

chiesa cattedrale fu certo espressione di molto uso, e tale forma di vocabolo sta bene accanto a *cattólíco* ed altri consimili. Ma, insomma, qualunque sia la dichiarazione da darsi dell' uno o dell' altro de' casi dubbii, essi perdono ogni importanza se si confrontino colla lunga schiera de' vocaboli, dove il *t* semplice è conservato: *totano*, *abrotano* (senese *abruotino*, *bruotino*), *scotano* sommacco, *serotino*, *setola*, *gretola*, *farchetola*, *botola*, *botolo*, *ciotola*, *scotola*, *fiotola*, *gomitolo*, *titolo*, *capitolo*, *mutilo*, *utero*, *selvatico* ecc., *simpatico*, *farnetico*, *politica*, *zotico*, *gotico*, *dispotico*, ecc.: cfr. Arch. glottol. it., XV, 382.

Del *p* raddoppiato, ci sarebbero due esempi, *cíppero* e *lúppolo*; due nomi di piante, dunque, ossia tali che potremmo a priori immaginarceli alterati per immistioni estranee: di fronte ad essi, *scapolo*, *crepolo*, *discepolo*, *zipolo*, *manipolo*, *manopola*, *popolo*, *casupola*, *scrupolo*, *cupola*, *vipera*, *trapano*, *sciapido*, *rapido*, *ripido*, *tiepido*, *lepido*, ecc., cfr. ib., 383.

Ma *lúppolo* è veramente *lupus*? Nel lucchese è *lópporo*, e il Pieri, Arch. glottol. it., XV, 374, dice che è forma più schietta; ma non pare che l' *o* aperto sia in perfetta regola, neppure tenendo conto delle molte deviazioni lucchesi. Nondimeno è certo che *lópporo* nel senso, dato dal Nieri, Vocabolario lucchese, di ,rampino, cioè arnese di ferro con tre o quattro o rampe o uncini o raffi da ripescare le secchie cascade ne' pozzi', risponde a *lupo*, *lúpulo*. E quanto a *lópporo*, *lúppolo*, il Salvioni, nell'importante articolo A proposito di ,amíś', Romania, XXIX, raccogliendo i riflessi che possiede l'Alta Italia di *lupu-ortica*, credette di poter asserire, a p. 556, che la derivazione di *lúppolo* da *lupus* „è fuor di dubbio, considerato anche che già il latino conosce *lupus* = *luppulo*“; e aggiunse che „a spiegarci il -*pp*- non occorrerà nemmeno di invocare delle basi germaniche (v. Kluge, s. *Hopfen*), ma basterà aver presente il § 267 del Meyer-Lübke, Ital. Gramm.“, cioè quella parte propriamente di esso paragrafo, che quistiamo discutendo. Io accetto senz'altro dal Salvioni il suo *lupu-ortica*, come equivalente a ,*luppulo-ortica*', e riconosco che all'etimo latino dello stesso *lúppolo* ne viene una bella conferma; ma d'altra parte, incompetente come sono nella storia della diffusione delle piante, non trovo nulla da opporre all'Hehn (al quale il Kluge appunto rimanda), riguardo a tutto ciò che afferma contro l'identificazione del *lupus* pliniano col *lúppolo*. Anzitutto, di quello non sappiamo affatto che pianta si fosse; e del *luppulo* non abbiamo notizia in Europa prima del nono secolo, nè si può dubitare che in Italia venisse dal settentrione anche più tardi. Aggiungiamo che in Francia si chiama con nome tedesco, *houblon*, arc. *houbillon* (dall'oland. *hoppe* *hop*, secondo il Dict. Général), e che lo spagn. *hombrecillo* non deve essere altro che il latino mediev. *humulus*, di origine germanica anch'esso. C'è però

accanto *lúpulo*, ch'è il vocabolo che danno anche pel portoghese; ma il confronto con *lobo* non lascia dubbio che sia d'origine dotta. Io propenderei dunque a credere che parimenti fosse dotto il *lupo* dell'Alta Italia; che cioè, quando il vocabolo giunse dalla Germania a noi, col suo nome tedesco, *hop*, o in una forma latinizzata **hoppus*, **hoppulus*, i sapienti botanici e medici d'allora credessero di riconoscervi il pliniano *lupus*, anche per la somiglianza di suono, e *lupus* o *lupulus* venissero diffondendosi. Ma in Toscana rimase la traccia dell'origine tedesca nel *pp* di *lúppolo*, e, inoltre, nell'*ó* del lucchese *lopporo*. A Città di Castello è invece *lúpolo*, e così, con un solo *p*, scrive il senese Mattioli, nei suoi citati Discorsi sopra Dioscoride²⁰).

Forse più difficile è *lopporo* rampino; ma non mi pare dubbio che, riducendolo a questa forma, il popolo non avesse più coscienza della metafora originaria, ossia della sua relazione con *lupo*. Il che poteva certo avvenire anche se si diceva dapprima **lúporo*; ma si capirebbe forse meglio supponendo un **lopo* o **lóporo*, che sarebbe forma importata, una riduzione lucchese, per esempio, dell'emiliano *lof* (Caix, Studi, 389). Ma non avventuriamoci ad incerte e non necessarie congetture. Il popolo, dimenticando *lupo*, vide nel suo **lúporo* un vocabolo affine a *lopporo* luppolo, poichè senza dubbio quei tre uncini a tre punte che, attaccati per mezzo di asticelle ad un cerchio, pendono oscillando, possono ricordare la pianta del luppolo, coi suoi sarmenti lunghi e aspri e le foglie a tre punte che se ne dipartono.

Poco ho da dire su *cíppero*, vocabolo evidentemente dotto e de' più soggetti ad attrazioni estranee, poniamo di altri vocaboli e sdruccioli e piami con *-pp-*: dei primi ricordo *capperi*, *lappola*, *luppolo*, *grappolo*, *pippolo*. Pare si trovi con due *p* nel Ricettario fiorentino, e l'una e l'altra forma accoglie il Targioni Tozzetti, tanto nelle Istituzioni botaniche, II, 43 sgg., quanto nel Dizionario botanico italiano, ma non dice donde gli vengano, e pare cioè non gli vengano che dal Vocabolario. Il Dr Gaetano Savi, nella sua Flora pisana²¹), I, 39 sgg., scrive *cípero*, benchè nell'Introduzione affermi d'essersi servito, quando esistevano, „dei nomi triviali della gente di Campagna“. Anche il Mattioli ha solo *cípero*.

Riserbiamo *púppola* per momento più opportuno (p. seg.); e passiamo agli esempi di *dd*. Essi si riducono a *Sóddoma*, che il d'Ovidio ha rimesso in circolazione nel suo recente volume Nuovi studii danteschi: Il Purgatorio e il suo Preludio²²), p. 205, 250.

Egli scrive però *sodomiti*, p. 510: ma è assai probabile che si debba partire invece da *soddomito*, per giungere a *Sóddoma*, e che cioè il raddoppiamento si debba all'analogia di *soddurre*, e in genere del prefisso sub-, tanto più che *sóddoma* era divenuto anche nome comune. Del resto, gli antichi stessi oscillavano fra il *d* semplice e il doppio.

Un altro vocabolo, che può aver esercitato direttamente la sua influenza su *Sóddoma sódd.* è *súddito*, del quale trovo la forma più schietta *sóddito* negli Statuti volgari de lo Spedale di S. Maria Vergine di Siena, scritti l'anno MCCCV²²). Ma questo *súddito sódd.* è il solo esempio sicuro che l'italiano possenga di un *dd* nello sdrucciolo, non dipendente da un *-dd-* d'una parola piana (*cadde: caddero*, ecc.); cosicchè, invece di considerare col Meyer-Lübke *édima* come vocabolo semidotto pel scempiamento della doppia originaria, inclineremmo a crederlo popolare appunto per esso. Ma ne riparleremo.

E veniamo al *bb*: due esempi, *ábbaco* e *búbbola*; inoltre, un antico *cóbbola*. Ma il primo non è esempio genuino di sdrucciolo; esso dipende da *abbacare*, nel quale si ha il solito fenomeno del raddoppiamento analogico, sul tipo de' veri composti.

Il senese dice o diceva *álbaco albacare*, su altri *alb-* (*albero albagia*, ecc.); il lucch. *ambacare*.

Di *cóbbola* (*cóbola góbola*) afferma il Redi, Annotazioni al suo Bacco in Toscana, che son voci antiche; e tanto antiche dovettero parere agli Accademici della Crusca, al tempo della loro prima edizione, che interpretarono *gobola* in modo molto curioso: „proverbio, ribobolo o leggenda, lat. *adagium*“, citando in prova un esempio di Giovanni Villani: „come dice il Provenzale in sua *gobola*“. Poco dopo, il senese Adriano Politi, nel suo Dittionario Toscano, credette loro sulla parola, e scrisse: „Gobbola. Fior. per proverbio, lat. *adagium*, *parabola*“. Spesso il Politi, quando dice fiorentina una voce, non fa che attestare tacitamente che non la conosce se non dalla Crusca. È necessario cercar una spiegazione pel *bb* d'un tale vocabolo? Caso mai, lo supporremo sorto in **cobbla*.

Di tutt' altro genere è *búbbola* upupa, col quale va unito *púppola*, Arch. glottol. it., XV, 380, che si sente anche nel territorio fiorentino. La spiegazione giusta fu già intravveduta dal Savi, Ornitologia toscana²⁴), I, 183: „Il nome di *Bubbola* è stato dato a questo uccello a cagione del grido che manda in primavera. Stando nascosto dentro gli alberi, continuamente ripete *bu bu bu*, *bu bu*, con voce sonora e forte.“ Nondimeno, credo che l'onomatopeia sorgesse sul fondamento della base latina *ūpūpa *ūpūpūla*, donde **pūpula* e forse **būpula*. Altri nomi di questo uccello, chiaramente onomatopeici, raccolse il Giglioli, Avifauna italica²⁵), 218 sg.: piem. *pupù*, lomb. *bubú*, a Tortona e Novi *bobó*; a tacere di quelli che rispondono meglio al nostro, valtell. *búbola*, parm. *bubla*, bellun. *bubola* (cfr. mil. *büba*, veron. *buba*, da **buva *pūpa*, con assimilazione), ancon. *bubola*, roman. *bubbola*. E ancora altri nomi consimili, dell' upupa, sono registrati dal Mistral, per gli odierni dialetti della Francia meridionale, *poupu pupu puput apuput* (anche catal. *puput*), *bobo*, ecc.; e altri dal Rolland, Faune popu-

laire de la France, *bouttboutt*, *boudboud*, *bouboutt*, *boubou*, *poupou*, ecc., dei quali già diede esatta dichiarazione lo Schuchardt, *Ztschr.* XV, 99. L'it. *búbbola* si collega dunque in qualche modo col verbo *bubblare*, e un semplice derivato di questo è il sost. *búbboli* sonagli, Caix, *Studi*, 231. Per la consonante doppia si confrontino altre formazioni onomatopoeiche, come *cuccú*, *chicchirichì*²⁹).

Abbiamo ricordato *púppola*, fior., sen., col quale va il lomb. *puppola* (?), il romagn. *popla*. Si confronti il romagn. *popa* **püppa*, l'otr. *pupa*, il calabr. *púpita*; e si mettano di fronte a questi nomi con *pupp-* (o *pup-*), quelli con *putt-*, piem. *pütta*, nizz. *putega*. Certo l'*upupa*, che, come dice lo Schuchardt, in più luoghi è sembrata il tipo della sciocchezza, qui appare invece vezzeggiata col nome di 'bambina', o canzonata come una ragazzina smorfiosa. Il Mistral interpreta *petugo betugo putego*, anzitutto 'upupa', e poi 'femme prétensieuse ou présomptueuse, pimbêche, pimpesouée'. Ma io credo assai probabile che il punto di partenza sia da cercare in una forma già molto antica, potremmo dire latina, *pūpa* *pūppa*, che si confonde con *pūpa* *pūppa* fanciulla; e accanto ad essa facilmente venne a collocarsi anche *pütta*. Una terza forma **ūppa*, che potrebb'essere semplice riduzione di *upupa*, non è meno bene rappresentata, poichè, insieme col fr. *huppe* (*dupe*), le appartengono *upegu* *lupegu* *loupegu* ecc., dei dialetti meridionali della Francia, il piem. *ūpia*, il rover. *lupietta*, il trident. *lupia*, il napol. *úppeca* *lúppeca*. Anch'essa giovò al *pp*.

Dopo ciò, credo appena necessario ricordare quanto sieno numerosi i *b* semplici: anzitutto la serie, non popolare ma significativa, *-ábile* *-ébile* *-ibile*, e poi *cábala* *sciábola* *Bóboli* il giardino reale di Firenze, *ribóbolo* *giúbilo* *libero* *ebano* *súbito*, ecc. Non solo, ma da porre a riscontro con *édima*, c'è *sábato* (cfr. *abite*), e da dimenticare non è nemmeno *cábala*.

Ancora una consonante sorda, *f*. Un unico esempio di *ff*, *zéffiro*, che oscilla sempre negli scrittori tra *ff* e *f* semplice, e ha di contro *Lucifero*, *fruttifero*, ecc., *Cristoforo* *bufalo* -olo *zufolo* *Stefano* *cofano* *garofano* *orefice*, ecc. Non oso ricordare che ha *ph*; nè che è frequente il diminutivo *zeffiretto*; ma bensì che su un vocabolo dotto come questo, potevano esercitare la loro attrazione anche le numerose parole piane con *-ff-*, di fronte alle quali mancano quasi affatto quelle con un *f* solo.

Di *r*, certo nessuno pensa che in italiano raddoppi spontaneamente; e *parroco*, qual che ne sia la ragione, deve aver portato seco un *rr*, fin dal periodo più antico, nelle varie lingue romanze. È *parrochia* già nei vecchi Glossarii, OGL. VII, 49 (e anche in qualche manoscritto di Gregorio di Tours, v. Bonnet, 159 n. 163, 223); *parróquia* *párroco* in spagnolo, e così pure trovasi il *rr* in sardo, in genovese (*páreku* da *parr-*) e nei dialetti italiani in genere, nell'antico francese e proven-

zale, e in dialetti francesi moderni: cfr. Schuchardt, Ztschr. XI, 499, per *parrofia* e simili. Se Dante scrisse, o se altri scrisse, *paroffia*, è molto probabile che il *r* semplice si debba alla dissimilazione di due gruppi di doppie; fenomeno del quale parleremo in altro articolo. Ma il Vandelli, nell'edizione illustrata Alinari, ha adottato *parroffia*.

I soli casi, ne' quali paia possibile che il raddoppiamento avvenisse per motivi fonetici, sono quelli di *ll*: i noti *èllera còllera* (arc. *èllora còllora*), e *tollero*. In ogni altro caso il *l* rimane intatto nello sdrucciolo, *valico basilico bilico S. Quilico astrologo folaga salice accolito valido Geronamo*, ecc. ecc.; anzi *pàllido* nell'antica nostra lingua è sempre scritto *palido* (ma sarà sul tipo *valido*, come *àlido* da *arido*, e cfr. *S. Quilico*). Bisognerebbe dunque supporre un fenomeno speciale, soltanto per *l-r*, cioè uno speciale processo dissimilativo, pel quale *l*, seguito da *r*, raddoppiasse. E il fatto per sè non avrebbe nulla di strano; ma duole doversi contentare di così pochi esempi e inoltre così incerti. Poichè *collera* e *tollero* non sono casi schietti di sdrucciolo, dipendendo da *incollerirsi* (arc. *incollorirsi*) e *tollerare*; e questo è troppo affine a *tollere* (rimasto intatto nell'ant. senese *tóllare*)⁷⁷, perchè non sia lecito il sospetto che ne abbia preso qualcosa ad prestito. Si veda per qualche *tollerare* nei manoscritti di Gregorio di Tours, il Bonnet p. 159 n., e pei manoscritti di Gregorio Magno il Sepulcri, Studi Medievali, I, 208. Quanto ad *èllera*, anche in napoletano suona *èllera lèllera*. Il genovese ha *lélwa*, che dovrebbe risalire a *lèllura*; ma, se è verissimo che un *l* semplice intervocalico si muta sempre in *r* e poi cade, ci rimane però il dubbio che in *lèllura* si conservasse intatto per dissimilazione; e in tal caso non sarebbe stato esposto ad altra mutazione e *lélwa* equivarrebbe a *lèlera*. Lo stesso dicasi per *kölye*, macchie rossastre del volto, rossori, da *collere*, Arch. glottol. it., XVI 118; infine per *sélow* sedano. Ci ritorneremo ancora, forse meglio preparati, a p. 15.

Un esempio altrettanto difficile è l'unico di *mm*, *fémmina*, ed io stesso non dubito che sia un vero caso di raddoppiamento. Eppure, è il solo; poichè *cómodo*, così spesso e volentieri citato dal Meyer-Lübke, non soltanto aveva *mm* in latino, ma lo ha perduto, almeno a Firenze e nei dialetti occidentali, poichè non si dice altro che *cómodo* (*cómido*). E inoltre grande è l'esercito degli *m* semplici conservati intatti, *semola temolo prezzemolo racimolo camera vomere cocomero domine gomina stomaco pomice cimice gomito vomito amido timido*, ecc.

Non credo che a difendere o spiegare *femmina* venga in mente ad alcuno di ricordare o *fummo fūmus*, o il raddoppiamento della 1ª plurale dei perfetti e condizionali, *amammo, ameremmo*, ecc.; nondimeno sarà bene toccarne. Difficile è *fummo fummare*, col quale metteremo insieme *presumere*, fiorentinismo che ancora ai tempi del Salviati era deriso

dagli altri popoli di Toscana, cfr. Avvertimenti I, 129 e 225. Io penso che *fumma* si sia accostato a *consumma* (fusione esso stesso di *consūmit* e *consūmmat*), e che somigliante origine abbia avuto *presumere*. Cfr. Bullettino d. Società dant. ital., III, 109, Arch. glottol. it., XII, 120.

Quanto a quelle prime plurali, è noto che il senese le conservò molto a lungo colla consonante scempia, Hirsch, Ztschr. X, 418; e, per esempio, Scipione Bargagli, nel suo Turamino (1602), scriveva ancora *sentimo* 1, *apprendemo* 7, *accennamo* 9, ecc. I dialetti centrali e occidentali raddoppiarono invece assai presto, e già nei Frammenti fiorentini del 1211 si trova la doppia, *levammo* l. 10, 19, *prestammo* 18, *demmo* 3, *tollemmo* 288, ecc. Che a l. 207 si abbia *rascionamo* ha poca importanza, perchè lo scrivere *m* semplice per *mm* era uso comune. Scompare dunque affatto fin d'allora la forma originaria? Appunto codesta incertezza dell'ortografia ci vieta di rispondere sì o no senza scrupoli, o almeno io finora non son riuscito a dissipare tutti i miei dubbi; ma propendo a credere che neppure nel sec. XIV fossero del tutto abbandonate le forme con *m* semplice. Lasciamo correre, per ora²⁹). Il Meyer-Lübke, naturalmente, nelle sue varie Grammatiche dovette cercare una spiegazione di quella strana doppia, e dopo avere, in un primo tentativo (Gramm. it., traduz., p. 209), indicato come punto di partenza **legimus*, con *i* breve, scontento certo di questa singolare intromissione della quantità latina nella fonetica italiana, provò una seconda via (Grundriss, I², 688), movendo da *vendiedimo*, che sarebbe, per congruagliare il suo accento alle altre forme, divenuto *ven(die)dēmo*, cioè *rendemmo*. Neppure per questa via è possibile giungere allo scopo. La spiegazione del doppio *m* è un'altra, e semplicissima: si diceva *cantāsti cantō cantāste cantārōno*, ma *cantāmo*; e *temētti temēsti* ecc., *temēltero*, ma *temēmo*: la brevità delle vocali nelle altre persone indusse ad abbreviare anche la vocale di *amāmo temēmo sentīmo* e s'ebbe *amammo tememmo sentimmo* (*ameremmo*, ecc.).

Ritornando a *fēmmina*, non restano che due vie d'uscita: o estrarlo dai derivati *femminile -no*, *femminneo*, *femminuccia*, — e non si può senza qualche apparenza di sforzo artificioso —, o supporlo importato nel fiorentino dai dialetti contermini. Anche di *femina* però, come di *amāmo* ecc., dubito che durasse abbastanza a lungo in città³⁰), e si potrebbe perfino immaginare che, sia l'introduzione sia il trionfo di *femmina*, fossero in qualche modo determinati dall'oscillazione tra *amāmo* e *amāmmo*, e dal trionfo del secondo.

Che gli altri dialetti toscani non sieno in tutto d'accordo col fiorentino nel trattamento della consonante postonica degli sdruccioli, si può riconoscere anche con un rapido esame; ma le differenze riguardano soltanto una o due delle consonanti sonore. Lascio quasi da parte

l'aretino, ma nelle sorde neppur esso s' allontana dagli altri dialetti. Il suo *mécana* macchina (o, in città e fra le persone colte, *máchina*, come a Città di Castello) non differisce dal lucch. *máina*²⁰); benchè possano avere significato diverso l'uno dall'altro, e cioè il primo possa rammentarci che, dove non s' aspira il *k*, del raddoppiamento non c' era bisogno; e il secondo, che, neppur dove il *k* s' aspira, era proprio necessario che si tentasse lo sforzo per mantenere intatto il suono della gutturale latina. Insieme con *máchina* può andare il sen. *cátedra* (Politi, ecc.), che agli scrittori senesi, anche ai fiorentineggianti, come quel piccolo grammatico di Diomede Borghesi, doveva parer lecito per la sua conformità col latino²¹).

Nessuna importanza è da attribuire a qualche esempio contrario, come il lucch. *tittolo*.

Per il *f*, il senese ha o aveva, insieme con *zeffiro* — che il Politi registra senza osservazioni, e quindi non doveva sembrargli alieno dal suo dialetto — anche *ciúffilo* o *zúffilo* zúfolo, *zuffilare*, d' accordo col lucchese *zúffilo súffilo* ecc. Lo attribuiremo alle forme arizotoniche. Ma lo stesso Politi, che pur ci dà per senese *búfalo*, contrapponendolo al fior. *búfolo*, e *garófano*, di contro al fior. *grófano*, (inoltre *ráfano*, senza osservazioni), attesta esplicitamente per senese *góffano* forzierino, e per fiorentino *cofano*; e *coffanetto* è nella Tavola Ritonda Polidori, *goffani goffanuccio*, spesso, nell' importante inventario pubblicato da Curzio Mazzi, La Casa di Maestro Bartolo di Tura (1483)²²). Oggi a Firenze non s' usa quasi altro che il diminutivo *cofanetto*. Il raddoppiamento senese non avrà forse che le stesse ragioni di analogia generica, colle quali abbiamo spiegato *zéffiro*; ma non mi stupirei se il popolo avesse raccostato bizzarramente il suo vocabolo a *goffo*. In Piemonte *drolu com' ün cofu*, e a Genova *mattu kumme na cuffa* (cesta), sono frasi che possono metterci sulla strada per intendere codesto supposto raccostamento. Si potrebbe anche pensare proprio a *coffa* cesta, sicil., calabr., *cuffa* genov., ecc.; ma non so se in Toscana sia mai esistita tale forma.

Meritano appena d' essere rammentate le storpiature *spacéffico* pacifico, del pisano, *gióáffico* geografico, detto scherzosamente nel lucchese.

Per il *b*, a tacere degli aretini *abbaca* abita, *abboto* abito, *soprabbeto*, *debboto* debito, *'ndebbetéto* indebitato, *sciubboto* o *subbeto* raccolti dal Pieri²³), ci sono i senesi *dúbbito* dubitare ecc., Turamino 2, 4, ecc., probabilmente *giubbilo* giubilare, che il Gigli registra nella sua Raccolta di tutte le voci italiane di buon' uso²⁴), insieme con *giúbilo*, *giubilare* (ma solo *giubbileo*): è però usato anche dai fiorentini; *subbito* e *sabbato*, sulla cui senesità tutti s' accordano. Ma non sono esempi caratteristici di Siena; e almeno *sábbato* *subbito*, insieme con

libbero, sono del territorio pistoiese, *súbbito dúbbito libbero* del pisano, *súbbito, Dio libberi*, insieme con *debito indebitato, debbole, nobile, tribbolo*, del lucchese. Naturalmente *sábbato* avrà conservato la doppia originaria; degli altri, una parte si devono alle forme arizotoniche; *débbito* va con *debbo*, *dúbbito* con *dubbio*; ma sembra difficile togliere importanza a tutti gli esempi, o se questo si può forse osare pel senese (intorno al quale però non siamo abbastanza informati), il lucchese oppone una resistenza quasi invincibile. Forse, almeno per Lucca, il meglio sarà riconoscere che v'è esiste un'oscillazione fra la semplice e la doppia, oscillazione che può essersi propagata dai paesi finitimi. Per es., il Pieri ci dà, per la Versilia, oltre ai comuni *subbito debito libbero nobile*, e oltre a *sabbeto*, anche *Amabbile, possibbile, terribbile*, che non pare lascino luogo a dubbi: Ztschr. XXVIII, 170, 163. E d'altra parte, mi sembra certo che dalla Versilia, il paese di *rabba rapa*, vengano al lucchese gli strani *tiebbito tiepido* e *niebbita nepitella*.

Del *n*, lasciando stare gli aretini *annama -ema, Domennaca, arsenneco annetra, manneca, scumunneco*, non abbiano esempi di raddoppiamento, o che paiano attestare un antico raddoppiamento, fuorchè dove segua un *r*: qualche antico caso di *cénnare*, nel senese, Hirsch, Ztsch. IX, 535, 557, a cui risponde l'odierno *céndare*, almeno nel contado (ma *sénaro* sedano); *céndere* nel montalese; *céndere téndero* nel pisano; e più riccamente, nel lucchese, *céndora téndoro séndoro* acc. a *sénnero* (e a *sénaro*), senza dubbio anche *belléndora* farfalla, da **balēnula*, cfr. Ztschr. XXX, 296, s. *biéndola*; inoltre *Capándori*, Arch. glottol. it., XII, 120.

Infine, *m*: senese *sémbola sembolello, bómbaro* vomere e *bómbere*, inoltre *gómbito rómbice*. È notevole che il Politi, benchè dia per senesi *sembola* e *rombice*, e per comune *gombito*, affermi che *bombero* sia fiorentino, e senese *bomaro*, come *cocomaro*. Egli ha poi senza osservazioni *gramola stomaco vomito, femmina*. Ma *stomboco* è aretino (*stombeco* cortonese), e così *cimbece* cimice. — Nel Montale, *cammera* (*camberata* Mea di Polito 72), *cocommero* e *cocombero*, cfr. *rembolá* *remorari*, ma *gómere*; *gombito gomito, rigombita vomita, stombaco*.

Finalmente, nel pisano, *sembola, cambera, coombero*; *gombito, stombaco*; e nel lucchese *sembola grambola, cambora coombaro tomburo* tumulto *Lammari* e *Lambari*, Arch. glottol. it., XII, 120 (nella Versilia anche *patrosembolo* o *presembolo* prezzemolo, *gombera* vomere); *gombito gomito rigombita stombaco rombice*.

Riassumiamo e concludiamo. Che *femmina* potesse venire dai dialetti vicini, non è dunque difficile; poichè accanto al tipo, al quale è pur molto affine, con *mm-r* (*mb-r*) da *m-r*, c'è in essi l'altro di *gombito stombaco*, ecc. Il primo, inoltre, giunge fino alle porte di Firenze, e *bómbere* vedemmo già esser considerato fiorentino dal Politi, e lo ritro-

viamo nel Cecco da Varlungo del Baldovini, ott. 10, dove il Marrini annota che „i villani per simil guisa da vomito hanno fatto gombito, . . . e cocombero per cocomero ecc.“, e che *bombere* fu adoperato anche dal nostro — già rammentato — Alessandro Allegri, „nel Capitolo, in cui descrive il luogo detto la *Golpaia*“²²). Forse lo adoperò come un'allusione contadinesca, forse venne proprio dal contado; ma poi, oltre tutto, bisogna pur osservare che *bómbere*, col suo *b* iniziale, è un esempio sui generis. Confermiamo dunque che il fiorentino, nonostante tutto, dopo accettato *femmina*, non si spinse più in là. Nei vocabolarii si troveranno esempi di *gombito* gomito, ma sono tutti d'autori non fiorentini, a cominciare dal Boccaccio e a finire col Bracciolini. Lo stesso direi per *gómbina*, „quel cuajo con che si congiunge la vetta del coreggiato col manico“, il qual vocabolo a me parrebbe da unire con *gómena*; ma gli esempi son rari, e poi, anche se fossero molti, è naturale che le voci dei contadini s'imparino dai contadini. Finalmente ricorderò, che *sgominare sgómina* ha nel Vocabolario accanto anche la forma *sgombinare*, con un esempio d'un manoscritto di Giovanni Villani; e che nelle Note al Malmantile, c. VII, ott. 89, lo *sgómina* del Lippi è commentato così: „Si dice anche *sgombinare* (contrario di *combinare*, che è „accoppiare, unire“), ecc.“. Quel *si dice* vorrebbe dire, o pare, che il vocabolo era vivo pur in codesta forma; ma insomma la sua spiegazione è quella già intraveduta dal Minucci: fu attratto da *combinare*, forse anche da *sgomberare*.

Passando alle altre consonanti, abbiamo qualche cosa da osservare o da aggiungere soprattutto per il *n* e il *l*. Posto che del *n* si trovano esempi di raddoppiamento solo quando sia seguito da *r*, e ammettendo che la fase anteriore di *céndere* sia *cennere*, si dovrà omai sospettare nel *ll-r* di *éllera cóllera* un fenomeno in qualche modo analogo, sebbene probabilmente più diffuso e più antico. Il napoletano, che dice, come il toscano, *ellera*, ha inoltre *cénnere*, ma per contro *máneco*. In tal caso anche le forme genovesi, da noi ricordate, come *lélua*, potrebbero bene ridursi a *lélura* ecc.; e non solo non farebbe difficoltà, ma riuscirebbe opportunissimo lo spiegare l'od. genov. *sénye*, anter. *sénere* cenere, come **sénnerè* (di fronte a *mánnegu* manico, da *mánegu*, Arch. glottol. it., XVI, 352)²³). Insomma, non si tratta più di fenomeni esclusivamente toscani.

Per ciò che riguarda il puro toscano, il *n* ci riconduce a sospettare piuttosto di scempiamenti che di raddoppiamenti. Se *sábato cábala* sono soltanto del fiorentino e dei dialetti occidentali, *édima* fu comune a tutta la Toscana, e si trova non meno in Matasala che negli Statuti pisani: così è comune *cánapa*, sen. *canape* (Politi), lucch. *canipe* -a. Nel mezzogiorno il doppio *n* pare attestato, napol. *cannavo*, a Maglie *cannuma*, a Campobasso *cannavóune*, calabr. sicil. *cannavu*; e questo rende più

facile sottrarsi alla tentazione di porre un *canape già latino, nonostante il rum. *cînepă*. Il toscano, si noti, non possiede *n* doppi in sdrucciola, se si eccettuino i casi veduti dianzi di *-n-r*, e inoltre i vocaboli che hanno *nn* anche nel primitivo parossitono: *affanna affannano*, ecc., *tiranno tirannico*. Significativa mi pare anche la dissimilazione fiorentina *cánido*, per *candido*.

Non so se con *cánape* devo porre anche un esempio di *r*, *cárico*. Gli altri scempiamenti non sono in tutto spontanei, e *cómodo* (nel Turamino *commodo commodità*, 6, 7, 29) ha probabilmente perduto un *m* nelle forme dove c'era un'altra doppia, *accómodo* (*accomodare*); il che si potrebbe forse, benchè non credo ce ne sia stretto bisogno, far valere anche per *édima*, come se fosse sorto nella frequente unione *mezz-édima* mercoledì. Devo aggiungere anche *pellética*? Infine, non dubito di *essággera*, divenuto *esságera* e poi *eságera*; ma non è caso schietto di sdrucciolo³⁷).

Un fenomeno spontaneo di scempiamento, proprio di tutta la Toscana, è la riduzione di *š* a *c'*, colla quale avremo esaurito il nostro argomento. In certo modo, lo *š* è la doppia, alla quale risponde, come sua semplice, il *c'* fricativo toscano: *lăšo* lascio, ma *păce*. Ora, nello sdrucciolo, dove il toscano pronuncia la vocale accentata breve, e senza raddoppiare la consonante che segue (*cěnere āmido stítico*), può ben stare il *c'*; e se proprio si sostituisce in alcuni casi allo *š* anteriore, sarà una nuova prova che nello sdrucciolo il toscano schietto ama poco le doppie. Ma il solo esempio comune e ben conservato è *fiócina* *f[l]ūs cina*³⁸): forse anche perchè il dittongo rendeva più lunga la sillaba? Del senese è *súcina* (Politi, ecc.), dall'attestato *súscina*, e *súcena* è o fu dell'aretino. Nell'ant. lucchese troviamo *ácino*, acc. ad *áscino*, che vive in qualche parte, Arch. glottol. it., XVI, 430. Importanti ancora, benchè non sieno schietti esempi di sdrucciolo, il mod. lucch. *strácina* (*stracinare stracimoni*), al quale il senese rispondeva con *tracicare -cicato -ciconi* (Vocabolario magliabechiano del sec. XVII); *risúcita* (*risucitare*, ecc.), e infine *vicita* (*vicitare* ecc.), da *viscita*, così frequenti nell'antica lingua, in testi d'ogni provincia, che mi risparmiò gli esempi³⁹). E forse non sono i soli, ma qualche altro ci è nascosto dalle tenebre che ne oscurano l'etimologia. L'ant. *bucicare*, per dirne uno, deve mettersi in relazione col *busciare* della Versilia, Ztschr. XXVIII, 178?⁴⁰) La tentazione è grande.

Così la nostra rassegna è finita con un fenomeno in cui tutta la Toscana è concorde; e troppo discordi non sono mai le sue varie province. Ma sempre, dove il fiorentino si dilunga dagli altri dialetti, l'opera sua è opera di gelosa conservazione dell'originario tipo latino.

Note.

1) Il mio articolo doveva comprendere lo studio anche dei raddoppiamenti (e, quindi, degli scempiamenti) protonici; ma per giungere in tempo, ho dovuto ridurre il poco a pochissimo, pubblicando solo la seconda parte, che può stare da sè.

2) Grundriss I¹, p. 535; I², p. 682. Si confronti l'*Italienische Grammatik* (Lipsia, 1890), p. 153 sg., e la riduzione italiana, con aggiunte dell'Autore (Torino, 1901), p. 127. Cito anzitutto il Grundriss, perchè la seconda edizione essendo del 1904, rappresenta come l'ultima espressione del pensiero del Meyer-Lübke; ma un accenno di critica si trova soltanto nell'*Italienische Grammatik* e nella sua traduzione; dove è detto che a porre quella regola del raddoppiamento s'incontrano gravi difficoltà: così, *bubbola* *[u]pupula avrebbe dovuto dar *búbola, e può essere che da questo si venisse a *búbola, per assimilazione, e infine a búbbola, „perchè l'italiano non ha mai b scempia fra vocali (almeno in voci d'origine popolare). Analogamente *macchina* deve il nesso *kk* all'influenza di altri *kk* (*toccare*, ecc.). — Ma perchè, come in *commodo* e *femmina*, non si aggemina la *m* anche in ἀνθρώπων ἀνίδοι, homines uómini, thymínu tímolo ecc.?”

3) Nell'articolo intitolato Dei raddoppiamenti postonici, negli Studi di filol. romanza, I, 407 sgg.

4) Cfr. Pieri, Ztschr. XXX, 299; ma non credo che *fiaccola* si spieghi bene da *falcola*. Questo è nella Crusca con esempi piuttosto tardi, ma si trova già nell'Inventario dello spedale di S. Maria della Scala in Poggibonsi (Maggio 1455), ed. da Curzio Mazzi nella Miscellanea Storica della Valdelsa, III, fasc. 1 (1895): „uno dopiero vechio e tristo drentouj vno pezuolo dj falchola“, e, mentre *fiaccola* è propriamente la taeda, di pino, *falcola* pare significhi soltanto la torcia di cera. Da **faclula*? Ma non è chiaro, e può essere che si risalga ad una forma molto antica **falca*, come per il sardo meridionale pose il Nigra, Arch. glottol. it., XV, 486; il quale **falca* poi farebbe quasi pensare a un **fáluca* **fálica* da *fácula*.

5) In Notices et Extraits des Manuscrits de la Bibl. Impér. et autres Bibl., t. XXII, p. 2* (Parigi, 1868): vedi le pp. 142 sg., 533 sg.

6) Le mie osservazioni personali sono confermate, per es., dal Nuovo Vocabolario metodico della Lingua italiana di Pietro Fanfani e Giuseppe Frizzi, P. I, Vocabolario domestico ecc. (Milano, Paolo Carrara, 1883): a p. 591, s. *cúccuma*, è detto: „Vive in qualche luogo della Toscana e fuori, come in Lombardia; ma non a Firenze, ove *bricco* ne tiene le veci“.

7) Si veda pure il Cherubini, Vocabolario milanese-it., s. *cógoma*. Ma egli, toccando appunto del Vocabolario di Padova, dove furono accolte e *cuccuma* e *cogoma*, dice che la seconda è voce veneziana, e la prima „bolognese e romanesca“.

8) Cito l'ediz. Rime e Prose di Alessandro Allegri, Accademico fiorentino; Amsterdam, 1754. V. a p. 78. Ma, almeno qui, l'edizione di Crusca (Verona, 1595) è identica in ogni minima particolarità. Ho corretto la strana punteggiatura, mettendo virgola dopo il primo verso, togliendo la virgola dopo il secondo e il punto dopo il terzo, sostituendo una virgola al punto e virgola dopo il quarto. Si potrebbe, a dire il vero, star più vicini alla pun-

teggiatura dell'edizione, intendendo, e come il malato va dal letto ecc. a vomitare l'indigesta cucuma, per varii mezzi ecc., così il cortigiano — che dentro ha chi la pesta — sfoga segretamente, ecc.'. Ma sarebbe assai più difficile spiegarsi la *cuccuma*, come spero apparirà dal mio ragionamento.

9) Pietro Andrea Matthioli, medico sanese, Discorsi sopra Dioscoride. Cito l'ediz. di Venezia, Eredi di Vincenzo Valgrisi, 1573. V. a p. 27.

10. Venezia, Sessa, 1602; a p. 132, trattando del *cipero*.

11. Stampate a Firenze, coi tipi di M. Cellini e C., 1864 (estr. dal Giornale fiorentino *La Gioventù*, vol. V e VI).

12) Vedi Bianchi, Arch. glottol. it., X, 310, 312, Pieri, ib. Suppl. V, 145, Avogaro, Appunti di toponomastica veronese (Verona, 1901), p. 45, Olivieri, Studi sulla toponomastica veneta, in Studi glottol. it., III, 165. In sardo *cuccuru* cocuzzolo, nuca, colmo, vetta; *cuccureddu* collinetta. — Aggiungo qui un'osservazione, un pò dubbia, sul suffisso di *cuccuma* vetta. Non avrà nessuna relazione coll'-*ima* di cui ci sono tracce in altre parole, relative a configurazioni locali? Nella Liguria c'è un villaggio *Péntema*, e dal Crocioni, La Toponomastica di Velletri (estr. dal Bollettino d. Società geografica it., fasc. VIII, 1901), p. 23, è ricordato *Pentimikki*, come un derivato di *pèndima*, che nel dialetto vale 'terreno in pendio, specie sulle rive dei laghi': forme più antiche *pentima* e *pentoma*. In sardo *péntuma* vale: 'grotta, spelunca' o simile. In fondo, potrebb'essere il suff. -*īmus* -*ūmus* latino, e *pent-* si potrebbe ridurre a *pendit-*, o insomma è certo da collegare con *pend-*. Con *cuccuma* sembra da unire il *Cúcomo* rimasto oscuro al Pieri, loc. cit., 204; ma non vorrei dir lo stesso di *Cócomo*, ib. 202. Cfr. negli Appunti lessicali e toponomastici, pubblicati a liberi intervalli da Tito Zanardelli, Seconda Puntata (Bologna, Zanichelli, 1901), un articolo dello Zanardelli medesimo, Suffisso d'origine ligure in -*mo*-*ma*, nelle voci *Balma*, *Calmus* ed altre, ove è già qualche parola su *Péntema* e *Cúcomo*, pp. 31, 33, e ove pel suff. -*ima* è ricordato anche il *Géntima* del Pieri, 206, insieme con altro. — Pare che ci sia o che ci fosse anche un toscano *cocca cima*.

13) Osimo, 1768.

14) Ristampa di Venezia, Alessandro Vecchi, 1605.

15) Neugriechische Studien III, 34. Nel Sitzungsber. dell'Accademia di Vienna, vol. CXXXII (1895). — Probabilmente sono da ricordar qui il piem. *cocomar*, franc. mer. *coucoumar*, donde il fr. letter. *coquemar*, e v. inoltre Körtling¹ s. *cucuma*.

16) Cfr. *civaja*: *civajuolo*. Diversamente il Salvioni, Arch. glottol. it., XVI, 222, che vuole *naccajuolo* fatto alla buona da *nácchera*, suppergiù come *senseria* da *sensale*. Ma cfr. genov. *sensá*: *sensáya*, e ci fu pure, almeno a Siena, *sensaio*.

17) Ricorderò solo, perché meno noto all'estero che in Italia, il poemetto di Lorenzo Bellini, *La Bucchereide*, oltre alla sua *Cicalata* per servir di proemio alla *Bucchereide*, recitata nell'Accademia della Crusca per lo stravizzo del dì 13 settembre dell'anno 1699. Il tutto è ristampato nell'edizioncina della Biblioteca rara Daelli, Milano, 1863, insieme con la Prefazione degli Editori fiorentini del 1729. Questa Prefazione è una lunga e interessante esposizione e descrizione dei bucheri, della loro storia, uso, pro-

venienza, e certo ne avrebbe tratto vantaggio il Morel Fatio, se l'avesse conosciuta, mentre scriveva il suo articoletto *Comer barro* (*Mélanges de Philologie romane dédiés a Carl Wahlund*, 7 janvier 1896, Macon, Protat frères: v. pp. 41—49). Vi avrebbe per es. trovato notizie anche sui *búcaros* „que llaman de la Maya“.

18) Cfr. Rajna, *De Vulg. Eloquentia* (ed. major), p. CLXXXII.

19) Vedi Marco Vattasso, *Del Petrarca e di alcuni suoi amici*, Roma, tipografia Vaticana, 1904 (nella Collezione Studi e testi, n. 14), a p. 49 n.

20) A p. 757. Noterò che nemmeno il Mattioli è del tutto persuaso che il *lúppolo* sia il *lupus salictarius* di Plinio: „quantunque sia ai tempi nostri per l'uso della medicina molto stimato, e necessario, nientedimeno non se ne ritrova mentione alcuna appresso à Dioscoride, Galeno, e gli altri antichi Greci. Benchè corsivamente chiamandolo *Lupo salictario* (così si credono alcuni) ne facesse mentione Plinio tra quelle piante, che nascono per loro stesse, e che sono in uso per li cibi . . .“ Continua dicendo che si coltiva „nei campi con grandissima diligenza in Germania, Boemia, Polonia, e altri luoghi Settentrionali per farne la Cervosa“. Da questi passi si capisce pure come il *luppolo*, essendo in grande favore nelle farmacie, dovesse avere anche nel popolo il suo nome dotto.

21) Pisa, 1798.

22) Milano, Hoepli, 1906.

23) Pubblicati da Luciano Banchi, 2^a ed.; Siena, 1864 (vol. I della *Piccola Antologia senese dall'edito e dall'inedito*).

24) Pisa, Nistri, 1827.

25) Firenze, Le Monnier, 1886.

26) Lascero stare le *búbbole*, specie di funghi, l'*agaricus bulbosus* dei botanici, buono da mangiare, e l'*ag. stramineus*, non buono; ma dovrebbero essere strette parenti di questi funghi, almeno dei peggiori, le *búbbole* che soglion vendere i furbi ai meno furbi. Che è occupazione non molto diversa dal piantar carote. Può essere però che il nome del fungo sia la stessa cosa che *búbolo*, sonaglio rotondo, e si capirebbe pure che al modo stesso sieno state chiamate, almeno nel lucchese, *búbbole* le „gallozzole di quercia“. A Lucca, secondo il Nieri, dicono invece *bóbbole* le coccole di cipresso, che coi *bubboli* hanno somiglianza così grande; ma vi sarà nuovo intrecciamento con *cóccole*.

27) Cfr. *tollemmo* nei Frammenti fiorentini del 1211, *Crestomazia Monaci*, fasc. I, p. 26, l. 288. Ma non me ne fiderei del tutto.

28) Almeno un esempio. Mentre anche l'aretino e nomade Petrarca usava raddoppiare, Domenico da Prato, tra il finire del Sec. XIV e il cominciare del XV, rimava *lasamo*: *ramo*, *agiugnemo*: *pieno*, v. Il Paradiso degli Alberti, pubblicato dal Wesselofsky, Bologna, 1867; vol. III, 122, 157; e sempre, nella prosa di Domenico, si trova con un solo *m*, *lasamo*, *sentimo*. Più singolare è che il Borghini, Ricordi intorno alla sua vita (pubblicati di sull'autografo dal Manni e di sulla stampa del Manni negli Opuscoli inediti o rari di classici e approvati scrittori, Tomo primo; Firenze, Società poligrafica italiana, 1845; pp. 3—12) scriva sempre *fumo* per *fummo*, *andamo*, *passamo*, *tornamo*, *consumamo*, *conducemo*, *stemo*, *potemo*, ecc. Vedi anche la sua *Ruscelleide*, pubblicato da C. Arlia, Città di Castello, Lapi, 1898—99 (nella Collezione di „Opuscoli danteschi“ ined. o rari diretta da G. L. Passerini, numm. 57—60):

noi cademo I, 17 (vorremmo 19). Forse erano in parte imitazioni dell'antica grafia.

29) La ricerca è resa più difficile dall'incertezza in cui si rimane sempre se *femina* non sia latinismo, per esempio nei codici autografi del Boccaccio; e come escludere che sia tale anche un *feminella* del Borghini, Ruscelleide I, 40? Uno dei lessicografi del cinquecento, Francesco Sansovino, nella sua *Ortografia delle voci della lingua nostra o vero Dittionario volgare et latino*, Nel quale s'impara a scriuer correttamente ogni parola, ecc. (Venezia, F. Sansovino, 1568), mentre, dove insegna a scrivere *caminare*, *commodo*, osserva che però alcuni adoperano *camminare*, *comodo*, a proposito di *femina* tace affatto della pronuncia o grafia con due *m*, che pur doveva conoscere.

30) Non mi persuade la diversa spiegazione del Salvioni, Arch. glottol. it., XVI, 453.

31) Per es. il Borghesi, *Lettere discorsive* (ed. di Roma, 1701), p. 358: „La catedra insolita del toscano linguaggio.“

32) Estr. dal *Bullettino senese di St. patria*, anni III e segg. (1900). Vedi ivi anche la nota al n. 141.

33) Note sul dialetto aretino, Pisa, Nistri, 1886; p. 35.

34) Regole per la toscana favella, Roma 1721; p. 443.

35) Il passo dell'Allegri è a p. 280 dell'ed. citata.

36) Su questi fenomeni, non privi d'importanza, non è ora il momento di dilungarsi. Ma pel napoletano ricorderò, insieme con *cénner*, anche *jénnero* *tenneriello*, e inoltre *cónnula* *cuna*, di contro ad *ánema* *ánetra* *ánese* *anice* *dum-méneca* *mónaca* *sénapo*. Nel campobassano, a giudicare dagli esempi che si trovano sparsi qua e là nel lavoro del d'Ovidio, Arch. glottol. it., IV, 145 sgg., le condizioni sono identiche: *cónnula* *culla* *pinnula* *pillola*, *jénnera*, di fronte a *mónacha* *Dumínacha* *sénapa*; e così è pure nel siciliano. Non solo, ma e nel campobassano e altrove sembra che anche il *m* risponda con fenomeni identici: *simmola* *semola*, *gliómmara*, inoltre *fémmena*, ma *stómacha*.

37) Sembra di dover attribuire a una specie di dissimilazione con la sorda geminata anche *sóccida* *sócieta*, quasi caso opposto di *cánape*; e più bello sarebbe *pettégolo*, se quella serie *fégato* (tre sordo!) ecc. non lasciasse sempre sospesi. Dopo, anche un gruppo di *s* con sorda potrebbe aver prodotto il medesimo effetto: *óspide*, ch'è dell'antica lingua, *véscovo* da **vescovo*. Qui, caso mai, anche *spígolo* da **spícolo*. Nè meno importante sarebbe se potessimo esser sicuri che anzitutto *stítico* sia da *stittico* per dissimilazione *st-tt-* (ma non c'è da fidarsene: cfr. *pratica*), e poi, che *scátola*, genov. *skátwa*, sia da **scattola*. Ma io oso affermare che v'è grande probabilità che fenomeni simili sieno avvenuti nei parossitoni. È ammessa da tutti la dissimilazione **contato* *contado*, *costato* *costado*, *guastada*, *strata* *strada* (cfr. *stádico*; *podestà*); io aggiungerei *moscado* (*mona Moscada*, *Matasala*) *scudo*, *spada*, *spiedo*, inoltre *festuga* (di cui c'è qualche esempio), *spiga*. Il solo vocabolo che s'opponga seriamente è *sputo*; ma come c'è *mudare* e *muto*, poté un tempo esserci *sputare* *sputando* e **spudo*, nel periodo dell'oscillazione, finora non ben chiarita, fra il *t* e il *d* protonico; e poi aver trionfato *sputo* -tare, per attrazione d'altri verbi e per la tendenza a risaldare il *t*. — Finalmente, cadono qui anche i tre famosi vocaboli, con *tt-g*, *bottega lettiga* *lattuga*; e aggiungiamo da un'antica carta pistoiese *tappedo*. Di *tartaruga*

sono tardi gli esempi; ma il Politi dà *tartaruca* „senese, per testuggine“; donde verrebbe un appoggio alla sua italianità, e un incoraggiamento a porre **trattuca* come punto di partenza. Ma è tutto incerto.

38) Nel Commento al *Malmantile*, c. XII, 9, a proposito di *sfucinata* „gran quantità“, è asserito che „potrebbe ancora dirsi *sfiucinata*, o *sfiocinata*, come s'usa dalla bassa gente: e questo verrebbe da *fiocina*“. Pare un'alterazione di *sfucinata*; ma non è ben chiaro se il vocabolo alteratore sia *fiocina* o *fiocine*.

39) Lo *š* di *ásino viscito*, ecc., parve giustamente singolare al Salvioni, *Arch. glottol. it.*, XVI, 430; ed io mi contento di osservare che sono forse i soli esemplari sdruccioli con *š* sordo, seguito da *i*. Ma perchè a Firenze *ásino*? O è dotto — un *asino* dotto non può far meraviglia — o forse nella fonetica fiorentina *viscito* deve spiegarsi colla doppia spinta dei due *i*.

40) Può attirar l'attenzione il contrasto che c'è tra il fior. *sdrúcciolo* e il sen. *sdrúciolo* (e *sdruciolare sdruciolente* Politi), che nella traduzione di Virgilio di Ugurgieri appare nella forma *drusciolando* 153, *drusciolenti* 45; o il lucch. od. *strúciolo* (*struciolare*, Pieri). Anche il fiorentino avrà avuto *sdrúciolo*, e forse raddoppiò per attrazione di *rúzzolo*. Ma andrà proprio coll'eterno *röta*? O non si unisce invece con *strusciare drusciare*? Per questo vedi d'Ovidio, *Note etimologiche* (estr. dal vol. XX degli Atti della R. Accademia di Scienze morali e polit. di Napoli), p. 58; ma non è ben chiaro. Se è con *š* originario, e se *sdrúciolo* è della medesima stirpe, rientra nella serie di *súci-ta*; se no no.

Spécimen d'une édition des poésies de Peire d'Alvernhe.

Par

Jules Coulet à Montpellier.

L'intérêt considérable, qui s'attache aux poésies de Peire d'Alvernhe, m'ayant déterminé à poursuivre l'examen commencé jadis¹⁾ de l'édition qu'en a donnée M. Zenker²⁾, j'ai réuni un assez grand nombre de corrections, de conjectures et d'interprétations, qui me paraissent pouvoir servir à l'établissement comme à l'intelligence de leur texte.

Fallait-il les présenter, comme j'avais fait celles, qui concernent les deux premières pièces de cette édition, sous la forme de notes critiques, se référant vers par vers au texte de M. Zenker? Il a paru, que la chose n'irait pas sans inconvénients, étant donné surtout le nombre et l'étendue de ces notes. Pourquoi, dès lors, ne pas faire profiter les poésies elles-mêmes des améliorations, dont notre étude nous avait montré la nécessité? Pourquoi ne pas en rendre la lecture plus aisée, en offrant au public le texte tel qu'il nous paraît devoir être établi? C'est ainsi, que nous avons été amené à considérer les matériaux rassemblés par nous comme pouvant servir de base à une édition nouvelle de ces poésies de Peire d'Alvernhe.

C'est un spécimen de ce que pourrait être cette édition, qu'on a voulu donner ici. En aucune façon, on n'a voulu refaire ce qui avait été fait par M. Zenker, surtout ce qui avait été bien fait. Il a eu le mérite de donner la première édition critique de textes souvent malaisés à établir et à entendre. On voudrait seulement prendre son travail pour point de départ d'une étude nouvelle, ayant pour but un progrès nouveau dans la connaissance de Peire d'Alvernhe et de son œuvre. Si l'on se place à ce point de vue, on reconnaîtra, qu'il serait inutile de rassembler à

1) Cf. *Annales du Midi*, XIV, pp. 374—383.

2) *Romanische Forschungen*, XII, pp. 653—924.

nouveau ou de reproduire toutes les leçons de manuscrits, que M. Zenker a relevées lui-même ou contrôlées avec le plus grand soin. On peut, de même, tenir pour acquis les rapports, établis par lui pour chaque pièce entre les divers manuscrits. On pourrait, peut-être, les modifier sur certains points, mais l'on sait, combien en pareille matière il serait vain de prétendre arriver à un classement rigoureux. Nous renvoyons donc à l'édition Zenker pour tout ce qui concerne l'étude des manuscrits et l'*apparatus criticus*. Nous ne lui emprunterons telle ou telle variante, que lorsque, dans nos notes, il s'agira de justifier une correction introduite par nous dans le texte. Pour mieux marquer le caractère particulier de notre édition, nous imprimerons en italiques les leçons, par lesquelles notre texte s'écarte de celui de M. Zenker.

Tous nos efforts tendront à légitimer notre établissement du texte et aussi à l'expliquer aussi complètement que possible. Ce sera l'objet particulier des traductions et des notes, dont nous accompagnerons chaque pièce. Les unes et les autres mettront en lumière certains traits nouveaux, qui, rassemblés et rapprochés dans une introduction, auront pour effet de préciser, de compléter, parfois même de modifier complètement l'idée, qu'il faut se faire de Peire d'Alvernhe et de son œuvre.

Quelle que soit d'ailleurs l'importance du progrès, que pourrait réaliser cette édition, on voit donc, que c'est celle de M. Zenker, qui l'a rendu possible¹⁾. Notre tâche nous apparaît comme une collaboration tardive et à distance. Nous ne l'avons entreprise, qu'avec la pensée de mieux faire connaître l'une des plus curieuses figures de l'ancienne poésie provençale, celui qui, jusqu'à Giraut de Bornelh, fut tenu pour le plus grand des troubadours et qu'à tort ou à raison l'on nous donne, comme un des plus parfaits représentants du *trobar clus*.

L'accueil, qui sera fait à ce spécimen, nous dira, si nous avons eu raison et si notre édition, telle que nous l'avons conçue, a vraiment son utilité.

La pièce, que nous publions à nouveau, est la troisième de l'édition Zenker. Nous l'avons choisie, parce qu'elle venait après les deux, que nous avons déjà examinées²⁾ et aussi parce que, plus qu'une autre peut-être, elle nous paraît de nature à justifier notre entreprise.

Telle que l'a publiée M. Zenker, elle est à peu près inintelligible. Il n'est pas parvenu, lui-même, à lui trouver un sens, et, à plus d'un

1) Nous avons également mis à profit les comptes-rendus critiques, que l'on a donnés de son édition, ceux notamment de M. Schultz-Gora (*Literaturblatt f. germ. und rom. Philologie*, 1902, 71—78) et de M. Jeanroy (*Romania*, XXXII, pp. 313—316).

2) Cf. *Annales du Midi*, *loc. cit.*

endroit, il avoue, que son interprétation lui paraît douteuse. Il s'en excuse sur la mauvaise tradition du texte et aussi sur le genre, auquel, d'après lui, appartiendrait la pièce¹⁾. D'une part, en effet, elle ne nous a été conservée que par deux manuscrits, tous deux très altérés et l'un même incomplet. D'autre part, elle aurait été écrite en *trobar clus* et Peire aurait voulu nous y donner un modèle du genre. C'est à peu près la même opinion, qu'exprimait M. Jeanroy, quand, renonçant, lui aussi, à la comprendre, il la considérait comme un „rébus“²⁾.

De ces deux raisons la première seule est fondée. L'état du texte est certainement defectueux. Mais rien ne nous autorise à penser, que, cette pièce, Peire d'Alvernhe ait voulu l'écrire en style obscur. Jusqu'à quel point, d'ailleurs, mérite-t-il la réputation, qu'on lui fait, d'avoir été un maître du *trobar clus*? Il est certain, en tout cas, qu'il se n'est pas toujours enfermé dans cette conception de la poésie. Même, dans une des pièces qui nous sont restées, il affirme son dessein d'écrire en style clair et de composer un *vers non clus*³⁾. Or, entre ce *vers* et la pièce que nous publions, il est impossible de découvrir, dans la forme, une différence essentielle. Ici comme là, c'est la même simplicité de composition et, dans celle-ci pas plus que dans celui-là, les mots ne renferment pas d'obscurités voulues. La difficulté d'entendre cette pièce, comme pour beaucoup d'autres poésies des troubadours, ne tiendrait-elle pas surtout à notre ignorance des circonstances, où elle fut composée?

Si nous la comprenons bien, elle n'est pas, comme on l'a cru, un simple éloge du poète par lui-même, ni surtout un modèle de *trobar clus*. Le poète y fait, sans doute, son éloge, mais c'est pour répondre à des attaques, dont il est l'objet. Il se défend, en attaquant ses adversaires et la poétique qu'ils pratiquent. Son *vers* est, avant tout, une œuvre de polémique; il raille des procédés et des pratiques, dont deux au moins sont caractéristiques de la manière, qu'on prétendait que Peire voulait exalter. Loin d'être un chef d'œuvre de *trobar clus*, cette pièce pourrait bien n'être qu'une critique directe du genre lui-même et de ses représentants attitrés. Si ceux-ci ne sont pas expressément nommés, on a des raisons de croire, que celui que vise surtout le poète n'est autre que le fameux Marcabrun. Il n'aurait donc pas été à l'égard de celui-ci l'admirateur et le disciple un peu servile, qu'a cru reconnaître en lui M. Zenker⁴⁾. Peire d'Alvernhe, à un moment au moins de sa carrière poétique, aurait été en opposition directe avec lui. Nous en relèverons d'autres preuves dans son œuvre.

1) Cf. Édition Zenker, pp. 179—180.

2) Cf. Romania, XXXII, p. 314.

3) Édition Zenker, I, 6.

4) Cf. Édition Zenker, p. 65.

La pièce, que nous publions, a donc, à nos yeux, pour principal intérêt de poser de façon assez nouvelle la question des rapports de Peire avec Marcabrun et avec le *trobar clus*. Nous l'examinerons spécialement dans notre Introduction avec l'espoir, que d'ici là aura paru l'édition toujours attendue des poésies de Marcabrun. Elle servirait sûrement beaucoup à l'intelligence d'une partie de l'œuvre de Peire d'Alvernhe¹⁾.

1) Notre travail était complètement rédigé, quand nous avons eu connaissance d'un article de M. Dejeanne (Annales du Midi, XVI, pp. 341—347) qui, lors de sa publication, nous était passé inaperçu et où l'auteur s'est, comme nous, proposé d'expliquer cette même pièce de Peire d'Alvernhe. Cette tentative, si surtout l'on a égard à ses résultats, justifie pleinement la nôtre.

Nous ne nous sommes rencontré avec M. D. que sur deux points (v. 28 et 38), où nous sommes d'avis d'apporter au texte de M. Zenker la même correction, du reste assez simple. Par ailleurs, notre nouvelle édition de ce *vers* conserve toute sa raison d'être. En effet, M. D. était loin d'avoir résolu et même d'avoir reconnu toutes les difficultés qu'il présentait. En ce qui concerne l'établissement du texte, il s'est montré tantôt trop timide et tantôt au contraire trop audacieux dans les corrections à apporter. Surtout, il n'a pas vu la place de cette pièce dans l'œuvre de Peire d'Alvernhe et il n'en a compris ni le sens ni la portée. A la façon, dont il entend la strophe VI, il semblerait, que Peire, renonçant à chanter pour la *joven*, ait voulu prendre congé de la poésie courtoise et de la vie mondaine. Le *vers* daterait donc de la dernière période de sa vie, où nous savons que le souci de son salut l'amena à n'écrire plus que des poésies religieuses et à *far penedensa*. Mais comment concilier ce prétendu renoncement avec les attaques si vives de Peire contre ses rivaux, et avec ses efforts pour proclamer sa propre supériorité? Ce *vers* est, en effet, une pièce de polémique et M. D. l'a considéré, avec raison, comme un „véritable manifeste littéraire“. Ce qu'il n'a pas vu, c'est ce que Peire voulait défendre et surtout ce qu'il prétendait critiquer. Si l'on adoptait son interprétation, cette pièce ne serait qu'une satire très banale et très vague, dirigée contre certains poètes contemporains. Peire d'Alvernhe s'attaquerait à „des individus non soucieux de se tenir dans le droit sentier“. Mais il est impossible de voir ce qu'il leur reproche. En réalité, les critiques de Peire, beaucoup plus précises et directes, visent expressément le *trobar clus*. Ce *vers* est l'affirmation d'une poétique nouvelle en face du *vieil trobar*. Écrit en pleine lutte, il date de l'époque de sa vie, où Peire fut vraiment un troubadour. Loin de renoncer à exalter *Joven* et à chanter l'amour, le poète affirme, en effet, qu'il continuera de plus belle. Enfin, M. D. n'a pas vu, que certains passages ne se comprenaient, qu'en les rapprochant des *vers* de Marcabrun, auxquels ils répondent ou dont ils sont la critique. C'est, en effet, Marcabrun, qui est surtout visé par les attaques de Peire d'Alvernhe. Or cela M. D. ne s'est pas douté, et l'on a d'autant plus lieu de s'en étonner, qu'il s'est déjà occupé des poésies de Marcabrun, et qu'il en prépare même, croyons nous, une édition.

Pour ne pas trop modifier la rédaction primitive de ce travail, nous n'avons pas inséré dans notre commentaire les remarques, que nous a suggérées la lecture de l'article de M. D. Nous le ferons plus tard dans l'édition que nous projetons. On les trouvera ici dans des notes placées au bas des pages.

VERS.

Sobre'l vielh trobar e'l novel.

(Bartsch, Grundriss, 324,24. — Édition Zenker n° III.)

La pièce ne se trouve que dans les deux manuscrits E (fo. 44) et V (fo. 78). Encore l'enlèvement d'une miniature a-t-il dans E fait disparaître une grande partie de la première *cobla*; quant à V, il ne donne qu'un texte incomplet, auquel manquent la dernière *cobla* et la *tornada*.

Sobre'l vielh trobar e'l novel
 vuelh mostrar mon sen als sabens,
 qu'entendon be cil que a venir so,
 qu'anc tro per me no fo faitz vers entiers;
 e qui non cre qu'eu sia vertadiers 5
 auja dese con *estav'a* razo.

Qu'ieu tenh l'us e'l pan e'l coutel,
 de qu'em platz apanar las gens.
 Que d'est mestier s'a'n levat capairo
 ses acordier, que no's rompa'l semdiers; 10
 qu'ieu dio *estier* e mostr'els faitz no *niers*
 qu'a fol parlier ten om lui e'l sermo.

Qu'a un sen e ses mot borrel
 deu de dir esser avinens.
 Car qui trassalh de Mauri e Miro 15
 entre'l mieg falh, si no's pren als ladriers,
 com *el* trebalh, *que'ls* motz fai messorquiers,
 qu'en devinalh met l'auzir de maiso.

Sur le sujet de la vieille poésie et de la nouvelle, je veux dire aux connaisseurs ma façon de penser, pour que les générations à venir se rendent compte, que jamais, avant moi, on ne fit un *vers* véritable. Si quelqu'un peut douter, qu'en cela je dise la vérité, qu'il écoute maintenant, combien c'était avec raison qu'il en fut ainsi.

C'est moi, en effet, qui suis le maître de la tradition, qui tiens le couteau et le pain, dont il me plaît de nourrir le public. Si, en raison de cet office, que j'ai assumé, notre homme a coiffé le chaperon de guerre, sans accord possible entre nous, ce n'est pas une raison, pour que j'abandonne la voie, que j'ai tracée. J'affirme, du reste, et je montre par les faits, qui sont bien clairs, qu'on le tient pour un fol parleur et pour fous aussi ses sermons.

Il doit, en effet, s'il veut plaire, parler sans incohérences et sans mots obscurs. Qui saute de Maurin à Miron tombe au milieu, s'il ne se retient aux côtés, et, de même, il doit tomber, s'il se travaille à faire mentir les mots et à faire une énigme du mot *maiso*.

E qui que'n frima ni'n fragel,
pus qu'es mos trobars tan valens 20

— — — — —
ieu son *jauzitz* e dic qu'ieu soi primiers
de ditz complitz, vensen mos fatz guerriers,
que m levon critz, que ieu no m'en tenh pro.

Doncs, com qu'il sion d'un tropel 25
menten *tot entier* per las dens,
ie'm sen sertas del mielhs qu'es e que fo,
e seguras de mon chant a sobriers
vas los bauzas, e sai que dic, qu'estiers
no vengra'l gras, don a trop en sazo. 30

Quar er m'abelis et m'es bel,
qu'el mieu joi s'enant la jovens;
e s'ieu ren dic, que lur an enviro,
aissi m'en gie, qu'uns gaugz mi creis doblers 35
d'un dous espic, qu'es jojos consiriers,
don m'an amic ueimais li *mai* e'il bo.

D'aisi'm sent ric per bona sospeiso,
qu'en joi *m'afic* e m'estau volentiers,
et a joi pic e gaug mos deziriers,
et *cel* joi *ric* e gaug vuelh Dieus lo'm do. 40

Notes.

1—2. La traduction de ces vers, donnée par M. Zenker, nous paraît inacceptable. Il entend *sobre* au sens de: *In Form von* et traduit: „*In der*

Aussi, qui que ce soit qui s'en irrite on s'en émeuve, puisque ma poésie a le pouvoir de . . . , moi je me réjouis et je dis, que je suis le premier à avoir fait des vers parfaits. Et je l'emporte sur ces fous, qui m'attaquent et qui hurlent contre moi, puisque je n'en tiens aucun compte.

Donc, bien que le troupeau qu'ils forment mente en tout et par les dents, je suis conscient de faire mieux qu'on ne fait et qu'on n'a jamais fait. En ce qui concerne ma poésie, je reste pleinement confiant en face de ces imposteurs. Et je sais ce que je dis, car, s'il en était autrement, le grain ne viendrait pas chez moi; or, à la saison, il y en a plus qu'il ne m'en faut.

Car, maintenant, j'aime et il me plait, qu'au contact de ma joie s'exalte la jeunesse. Si ce que je dis lui convient, loin de m'arrêter, j'en éprouve une joie double, qui pousse doucement en moi et qui m'est une inspiration joyeuse. C'est ce qui maintenant fait de moi l'ami du plus grand nombre et de tous les gens de bien.

En ceci je me sens puissant, et j'en ai le juste sentiment, que je m'attache à *Joi* et qu'avec lui je suis de tout cœur. C'est à *Joi* et à *Gaug* que j'attache tous mes désirs et ce *Joi* et ce *Gaug* je veux que Dieu me les accorde.

alten und neuen Dichtweise will ich meinen Verstand den Wissenden zeigen." Or, il ne s'agit pas pour Peire de donner une preuve de son talent. Comment, du reste, pourrait-il composer ce chef-d'œuvre, en suivant à la fois les préceptes de l'ancienne et de la nouvelle poétique? Il est trop clair, qu'il répudie le *trobar vielh* pour ne pratiquer que le *novel*, dont il est le créateur. En quoi, du reste, le *novel trobar* se distingue-t-il de l'ancien? C'est ce que nous chercherons ailleurs à préciser. Ce que veut dire ici Peire d'Alvernhe, c'est que sur les deux conceptions poétiques qui s'opposent il va exprimer son *sen*, c'est-à-dire son sentiment.

6. La remarque, qui se trouve au glossaire, s. v. *dese* se rapporte non pas à notre vers mais au vers 11, où en effet la leçon *dese* du manuscrit V est fautive.

La traduction: „*Wie es mit meiner Redegabe bestellt ist*" est assurément impossible. Si l'on maintenait le texte de M. Zenker *con estau a razo*, il faudrait, au moins, entendre *estar a(b) razo* au sens de „se tenir avec la raison, du côté de la raison" et par suite „avoir raison". Mais il est préférable de lire *con estav'a razo* et d'entendre: „Combien c'était avec raison, que les poésies antérieures ne pouvaient passer pour des vers entiers¹⁾."

7—12²⁾. Il a été impossible à M. Zenker de retrouver le sens de cette *cobla*. Il s'est contenté d'en traduire les deux premiers vers et le dernier. Même, en ce qui concerne les vers 7—8, sa traduction, pour être littérale, n'en donne pas le vrai sens. Le poète, d'après lui, affirmerait, qu'il a en mains le couteau et le pain pour nourrir son public et aussi l'expérience nécessaire. Cela reviendrait, sans doute, à dire qu'il sait donner à ce public et lui offrir la poésie qui lui convient. Peire, en réalité, prétend beaucoup plus. Il tient *l'us* et il faut entendre le mot non au sens de „*Gewohnheit, Übung*", mais dans celui de „coutume" et de „tradition". Il affirme, qu'il est le maître de la tradition, et cela, parce qu'il l'a créée. Il a déjà dit (v. 4), que jamais, avant lui, on n'a fait un *vers entier*. Ayant créé ce *novel trobar*, il en est le maître absolu et cette idée amène l'expression équivalente, il tient le pain et le couteau, ce qui le conduit à considérer ses vers comme un mets, qu'à sa guise il distribue au public. Les expressions *aver, tener* ou *donar ad alcun lo pan et lo coutel* sont courantes aujourd'hui encore. Elles signifient „être le maître ou rendre quelqu'un maître absolu d'une situation".

9—10. Le sens de ces vers apparaît clairement si, au lieu de lire avec

1) Pour cette première *cobla*, M. D. déclare satisfaisant le texte adopté par M. Zenker et il ajoute „que le sens en est trop clair pour qu'une traduction soit nécessaire". Il propose cependant au v. 5 de lire *qu'en* au lieu de *qu'eu*, ce qui est parfaitement inutile.

2) En ce qui concerne la strophe II, M. D. adoptant le texte de M. Zenker se borne à corriger le v. 11. Il propose de lire *qu'ieu dic que nier si mostr'al fatz obriers* et il traduit ainsi les vers 9—11: „Pour faire ce métier se sont levés des individus non soucieux de se tenir dans le droit sentier; et je dis que plein de noirceur (maladresse) se montre le sot ouvrier". — La correction, que rien ne justifie, nous paraît trop „radicale". Quant à la traduction, peu satisfaisante en soi, elle nous paraît faire trop violence à la grammaire comme au sens des mots.

M. Zenker *s'an levat capairo*, on corrige très légèrement *s'a'n levat capairo*. Le contexte suffisait, du reste, à révéler l'autre leçon comme fautive. Le mot *capairo* semblait être un sujet pluriel et désigner plusieurs personnes, alors que le vers 12 atteste que le poète ne s'adresse qu'à une seule: *a fol parlier ten om lui e'l sermo*. Au vers 9, il faut donc retrouver un verbe au singulier, dont *capairo* sera le régime direct. Nous sommes donc d'avis de lire *s'a'n levat capairo*. Il faut entendre *s' = se*, conjonction et construire la phrase ainsi: *que se d'est mestier a'n levat capairo*. Le mot *n = en* représente *d'est mestier*. Un pareil emploi pléonastique du mot est fréquent en ancien provençal.

Le sujet de *a levat* est inexprimé. C'est lui, notre homme, celui que les auditeurs de Peire d'Alvernhe connaissent bien. Le vers 12 et la suite de cette pièce nous permettront de deviner de qui il s'agit.

Quant à l'expression *levar capairo*, elle est tout à fait synonyme de „partir en guerre“. Le mot *capairo*, outre toutes sortes de capuchons, servait à désigner une partie du costume de guerre du chevalier, probablement la coiffe de mailles ou chape, qu'on portait à l'ordinaire sous le casque. Dans une *cobla*, peut-être inauthentique, Bertrand de Born dit:

Escut a col cavalguieu ab tempier
E port sallat capairon traversier. (*Eu m'escondisc.*)

Au repos, le chevalier rejetait le *capairo* sur les épaules et le ramenait sur sa tête, au moment du combat. *Levar capairo*, c'est donc se préparer à combattre. L'idée de se représenter ses rivaux en poésie, comme des ennemis armés pour la lutte se précise plus loin (v. 28), où Peire d'Alvernhe les appelle expressément *ses fatz guerriers*.

10. *Que no's rompa'l semdiers*. Sous cette forme de souhait, le poète exprime l'idée, que, malgré les attaques de ses rivaux, il ne songe pas à abandonner son entreprise.

11. Les deux manuscrits sont ici également altérés, quoique de façon diverse. La leçon de E: *qu'ieu dic que ner si mostron faitz no vers* n'offre aucun sens et quant à celle de V: *qu'ieu dic dese e mostr els faitz no vers*, elle choque la rime interne et la rime principale du vers. *Dese* ne peut rimer avec *mestier*, *acordier*, *parlier*, ni *vers* avec *semdiers*. On rétablira le vers et le sens, en lisant *estier* et *niers*. Sur la forme *estier* pour *estiers* = *exterius*, cf. Erdmannsdörffer, *Reimwörterbuch der Troubadours*, p. 157. Le mot a ici le sens de „d'ailleurs“, attesté par E. Levy, *Prov. Suppl. Wörterb.*, s. v. *estiers*. Quant à *niers*, on en trouve, dans Raynouard même, des exemples à côté des formes plus fréquentes *ners* et *negres*. On entendra *no niers* au sens de „non obscurs, évidents“.

12. Ce vers nous révèle, au moins en partie, quel est l'adversaire anonyme, que vise surtout Peire d'Alvernhe. Dans la pièce X, v. 38, le poète applique la même épithète de *fol* à son contemporain Marcabrun:

Marcabrus per gran dreitura
Trobet d'altretal semblansa
E tengon lo tug per fol.

Ainsi que nous le verrons, c'est à tort, selon nous, que M. Zenker, après M. Suchier, a vu dans ces vers un éloge de Marcabrun. Il semble bien, qu'ici le même mot et la même idée soient appliqués à la même personne. Ce qui nous confirme dans cette opinion, c'est le terme curieux de *sermo*, appliqué par Peire aux poésies de son adversaire. Il nous semble naturel d'y voir une allusion

au curieux apostolat, que Marcabrun paraît avoir entrepris contre certains poètes et contre les idées qu'ils exprimaient. Lui-même, à deux reprises au moins, s'est servi pour le désigner, sinon du mot *sermo* du moins de termes analogues:

Sermonars ni predicanssa

Nom val un ou de gallina (*Per savil tenc*)

et dans la pièce *El son desviat chantaire*, il dit encore de lui-même:

De nien sui chastiaire

E de foudat sermonaire.

C'était de bonne guerre, si, pour le ridiculiser, Peire d'Alvernhe reprenait les termes mêmes de son rival.

13—18. La *cobla* tout entière, d'après M. Zenker, serait altérée et il serait impossible de la rétablir avec son vrai sens. La vérité est, qu'on n'a pas su l'expliquer¹⁾. Mais il n'y a guère que trois vers (v. 13, 17 et 18), qui soient altérés et, pour tous trois, la correction nous paraît aisée.

Déjà, pour le v. 13, des deux leçons fautives de V: *da un tenen ses mot boreil* et de E: *casun tenen sen moc borrel* M. Zenker avait tiré le texte, adopté par lui et plus voisin de la vraie leçon, *qu'a un tenen ses mot borrel*. Celui-ci n'offre cependant pas un sens satisfaisant. L'éditeur, du reste, a été trompé par un rapport, qu'il a cru découvrir entre les vers 15—16 de cette pièce et les vers 7—12 de la pièce XIV. Il a cru, qu'ici aussi nous devions chercher à retrouver l'idée, qu'il ne faut rien entreprendre au dessus de ses forces. Le sens de la *cobla* est en réalité très différent. Le poète blâme expressément l'incohérence de certains poètes et leurs obscurités. Les vers 15—18 ne sont que le développement de ce qui est dit dans les vers 13—14. Il est, dès lors, aisé de rétablir le vers 13. L'expression *a un tenen* = tout à coup, tout de suite ne peut offrir ici un sens acceptable. On peut considérer *tenen* comme une faute. Les mots *a un tenen* doivent correspondre au défaut critiqué par les vers 15—16, comme *ses mot borrel* correspond à celui que visent les vers 17—18. Nous proposons donc de lire *a un sen e*. C'est en raison de son emploi plus fréquent, qu'un scribe aurait cru lire la locution *a un tenen*. Peire rappelle à son adversaire, que, s'il veut plaire au public, c'est pour lui une nécessité de *dir a(b) un sen*, c'est à dire de s'attacher au développement d'une idée, sans incohérence, et sans passer brusquement d'une idée à une autre, comme le font certains poètes, et comme il le fait lui-même.

Quant au mot *borrel*, il faut le considérer comme un adjectif, synonyme d'obscur. Les mots *bourre*, *bourrel*, *bourret* existent en provençal moderne avec le sens de brun, noirâtre, et ils n'y sont certainement pas d'importation récente. Ils appartiennent, sans aucun doute, à l'ancien fonds de la langue. Cf. Suchier, *Les Narbonnais*, II, p. LXXVII.

15. Il n'y a pas lieu de supposer une altération quelconque du texte

1) Dans la strophe III, M. D. renonce à comprendre le v. 18. Au v. 15 il propose de corriger *Mauri* en *Mori*, qui pourrait bien ne pas être une forme provençale et, au vers 17, de lire *fa's* = *fa se*. Il traduit *a un tenen* par d'un bout à l'autre et *borrel* par superflu. On rejettera comme inintelligible la traduction, qu'il propose timidement pour les vers 17—18: „De même chaque mot est messenger de torture, car il soumet une énigme à l'auditeur dans sa maison“.

primitif. Celui-ci se retrouve même dans la leçon de E *maurmen en miran*, qui n'est qu'une faute de lecture pour *maurin en miron*. Il suffit d'entendre *trassalhir de Maurin e Miro* comme synonyme de sauter, passer brusquement de Pierre à Jacques, aller sans transition d'une personne et d'une idée à une autre.

Cette critique de l'incohérence en poésie nous paraît être une nouvelle attaque contre Marcabrun. On sait, que le développement simultanée, en des *coblas* alternées, de deux idées différentes était un de ses procédés habituels, cf. Édition Zenker, p. 65. Peire d'Alvernhe le lui a même une fois emprunté dans sa pièce X, et nous aurons à préciser le sens de cette imitation.

17. L'altération du vers est certaine. Le manuscrit V donne: *com del trebalh queix mot fas messatgiers* et E: *com del trebalh quieis motz fatz trezagiers*. Ni l'un ni l'autre n'offrent de sens, mais le texte adopté par M. Zenker: *com del trebalh quecs motz fas messagiers* n'en a pas davantage, et l'éditeur a renoncé à lui en trouver un.

Il est certain tout d'abord, que *com del trebalh* ne peut se construire avec ce qui précède. Il suffit de corriger *del* en *el* pour que la construction devienne possible. „Celui là tombe, qui passe d'un sujet à un autre, comme il tombe, (c'est à dire, comme il échoue dans son désir de plaire), dans le travail qui . . . (c'est à dire, s'il se travaille à . . .)“. Le fin du vers sert à définir ce *trebalh* et il est aisé, semble-t-il, d'en rétablir le sens. Les leçons *queix* de V et *quieis* de E sont des altérations de *que's*. De même *fatz* de E et *fas* de V sont des fautes pour *fai*. Quant à *messatgiers* de V, aussi fautif que *trezagiers* de E, il nous met du moins sur la voie de la correction à apporter. L'idée, précisée par le vers suivant, étant, qu'il ne faut pas rechercher l'obscurité, en faisant dire aux mots autre chose que ce qu'ils signifient, on corrigera, avec la plus grande vraisemblance, *messorguiers* = mensongers, dont on s'explique facilement la corruption en *messatgiers*.

18. Pour ce vers la correction *devinalh* pour *divinar* de V et *devinar* de E, introduite par M. Zenker pour retrouver la rime interne, suffit à lui restituer son sens. Le poète dit évidemment, que certains poussent si loin la recherche de l'obscurité, qu'ils vont jusqu'à faire une énigme d'un mot aussi simple et aussi clair que celui de *maiso* = maison. Cette critique du style obscur est encore une attaque contre Marcabrun. On pouvait le supposer, d'après ce que l'on sait des poésies de ce dernier, dont l'obscurité est une des plus certaines caractéristiques. Cf. Zenker, Introduction, p. 65. Mais il y a plus, et l'exemple choisi par Peire pour montrer l'excès de ce défaut est directement emprunté à Marcabrun. Dans la pièce *L'iverns vay el temps s'aisina*, celui-ci avait dit, en effet:

Dona non es d'amor fina
C'ama girbant de maiso
Sa voluntatz la mastina
Cum fai lebreira gosso.
Ai, d'aquí naisso il ric savai
Que non fan conduch ni pai.
Oc si cum Marcabrun devina. (Mahn, Gedichte, 725.)

Peire affecte de ne pas comprendre ce qu'a voulu dire son rival et il lui emprunte ses termes mêmes, pour affirmer qu'il a fait un *devinalh* du mot *maiso*.

21. Le vers manque dans les deux manuscrits et il faut renoncer à le

rétablir¹⁾. On peut cependant entrevoir, qu'il complétait le vers 20 par une proposition en corrélation avec *tan*. Le poète mesurait, sans doute, la valeur de sa poésie à l'envie et aux colères, qu'elle suscitait chez ses rivaux. C'est probablement de ce vers perdu que le mot *iratz* s'est glissé dans le vers 23, où il est tout à fait fautif.

22. La leçon *ieu son iratz*, commune aux deux manuscrits, est matériellement impossible, puisqu'elle rompt la rime interne; *iratz* tient la place d'un mot, qui rimaient avec *complitz*. De plus, *ieu son iratz* est en contradiction formelle avec ce qui dit le poète dans la suite, notamment aux vers 31—32, 34—35 et 38—40. On rétablira la rime et le sens, en corrigeant *jauzitz*²⁾.

23. Par ce vers mal compris, M. Zenker avait été amené à penser, qu'il fallait dans la vie de Peire d'Alvernhe faire une part aux *fatz guerriers*, aux actions guerrières. Le poète aurait été en lui doublé d'un soldat. Il a pu, sans doute, suivre tel on tel seigneur dans une expédition, mais nous ne savons pas que son rôle personnel y ait jamais été tel, qu'il ait pu en tirer une gloire quelconque. En réalité, ainsi que l'avait bien vu M. Schultz-Gora (*Literaturblatt*, 1902, 73), les *fatz guerriers* ne désignent par les actions guerrières de Peire, mais ses rivaux en poésie. Il les appelle des *fatz*, de même qu'au vers 12 il a traité de *fol* l'un d'eux. Et il nous les montre partis en guerre contre lui, de même qu'au vers 9 il représentait Marcabrun coiffant le *capairo*, c'est à dire s'armant pour le combattre³⁾.

26. Le texte admis par M. Zenker n'est pas acceptable et ne peut offrir un sens satisfaisant. Il traduit: „mentant tout doucement entre les dents“⁴⁾.

On peut considérer *tot gent er* comme fautif. Nous proposons de lire *menten tot entier per las dens*. Les expressions françaises mentir par les dents, par la gorge servaient à renforcer le sens de mentir et avaient certainement leurs analogues en ancien provençal. L'idée se trouvait renforcée encore par l'expression *tot entier* = absolument. Nous avons dans Raynouard (*Lex. Rom.*

1) Pour ce vers absent, M. D. affirme que le contexte en indique au moins le sens général: „que seul un sot peut le contester“. Il est, par là, amené à proposer la restitution „très hasardeuse“: „*qu'us acropitz sol mi dira de no.*“ Plus intéressante est l'idée de M. Jeanroy, qui, supposant que la lacune serait non au v. 21 mais aux vers 22 et 23—24, proposerait de lire:

*Ieu soi arditz o dic qu'ieu primiers so
De ditz complitz vensen mos fatz guerriers
que'm levon critz c'anc no fon vertadiers
que d'etz mos ditz no m'en puesc tener pro.*

Mais l'auteur de cette restitution ingénieuse est le premier à reconnaître ce qu'elle peut avoir de „chimérique“.

2) La correction *formitz* pour *iratz*, proposée par M. D., nous paraît difficile à justifier.

3) Au lieu de rattacher de *ditz complitz* au vers précédent et de retrouver ici l'idée, exprimée déjà au v. 4, M. D. traduit: „Par mes œuvres accomplies je triomphe de mes sots adversaires qui me reprochent à grand cris de n'en tirer aucun profit.“ Le dernier vers est certainement entendu à contresens.

4) C'est aussi de même façon que M. D. traduit: „Ils mentent gentiment par les dents“.

III, 564) des exemples de *tot entier*, *tot enteiradamens*, avec ce sens et Appel (Provenz. Chrest. au Glossaire) cite même *tot par entier*.

28. Il nous paraît préférable, pour la construction de la strophe, de suivre la leçon de *V esegurat* corrigée en *e seguras*¹⁾, dont on s'expliquerait aisément la corruption en *enseguratz* donné par E.

30. Ici encore, pour répondre à Marcabrun et affirmer le succès de sa poésie, Peire emprunte une expression et une image, dont s'était servi son adversaire. En effet, celui-ci s'adressant au troubadour Audrie avait dit:

Pos ço disez
Ges non avez
Qu'en setembre vos fail lo grans. (Jahrbuch, XIV, 147).

33. Le manuscrit E, qui seul a conservé cette dernière *cobla* et la *tornada*, donne pour ce vers *e sieu ren aic que lur an enviro*. Déjà, M. Zenker a corrigé avec raison *e s'ieu ren dic*, mais le sens du vers lui échappe et il se demande ce que peut bien signifier *lur an enviro*. C'est à bon droit, que M. Schultz-Gora (Literaturblatt, 1902, 73) a reconnu dans *an* la 3^e p. s. Subj. prés. de *anar*. Il entend *anar enviro* au sens de se rapporter à et traduit le vers tout entier: „Si je dis quelque chose qui se rapporte à eux“, *lur* ayant pour antécédent les *bauzas* du vers 29. Mais, à notre avis, l'interposition entre *bauzas* et *lur* des vers 30—32, qui ne comprennent pas moins de cinq propositions, où les *bauzas* n'ont rien à faire, doit empêcher d'admettre que *lur* se rapporte à *bauzas*. De plus, l'expression *anar enviro ad alcu* est certainement synonyme de l'expression analogue *anar entorn ad alcu* relevée par Raynouard (Lex. Rom. V, 551) et par E. Levy (Prov. Suppl. Wört. III, 71). D'après ce dernier, le sens de l'expression pourrait être: „um jemand herumgehen, jemand aufsuchen, sich bei jemand aufhalten,“ c'est à dire fréquenter, rechercher quelqu'un, vivre avec. On peut admettre, que les deux expressions ont pris le sens, à peine développé, de aller avec, convenir à et plaire à. Dès lors, Peire ne se préoccupant pas de plaire aux *bauzas*, *lur* ne peut se rapporter à eux. A notre avis, le vers 33 ne fait que reprendre l'idée exprimée par le vers précédent. „Il me plaît, dit le poète, de réjouir la jeunesse, et, si je dis quelque chose qui leur plaise etc.“ On doit considérer, que *lur* = leur se rapporte au nom collectif *joven*²⁾.

34. *Aissi m'en gic qu'uns gauz mi creis doblers*. L'éditeur a traduit: „si je dis rien qui . . . , j'y renonce, car une joie double fleurit en moi“. Le reste de la *cobla* atteste, qu'il faut entendre tout différemment: „j'y renonce ainsi, c'est à dire, si bien et si peu, qu'au contraire une joie double . . .“³⁾.

1) La correction *e seguras* avait été admise par M. D., mais il proposait en même temps de lire *e sobriers* au lieu de *a sobriers*, et cela, sans raison valable, à notre avis. Comment M. D. a-t-il pu croire, que Peire se vantait ici de sa fécondité? Il fait simplement allusion à son succès et aux avantages matériels, qu'il en retire.

2) M. D. traduit: „Si je dis quelque chose qui aille autour des jeunes, c. a. d., si mes chants parviennent jusqu'à eux . . .“.

3) C'est ce vers mal compris, qui avait fait croire à M. D., que Peire renonçait en effet à plaire à *Joven*, pour s'occuper de pensées plus sérieuses et du salut de son âme.

35. *d'un dous espic* est traduit ainsi par M. Zenker: „aus einer süssen *Ähre*“, ce qui n'offre pas grand sens. Ici *espic* ne signifie certainement pas *épi*. C'est le substantif verbal de *espigar* = pousser et il désigne l'action exprimée par le verbe. On traduira donc: „d'une douce poussée“.

36. L'éditeur traduit: „à cause de quoi désormais je suis l'ami des mauvais et des bons¹⁾“. Il croit, que la joie rend Peire d'Alvernhe indulgent à l'égard des bons, ce qui est assez inutile, mais aussi, ce qui est plus surprenant, à l'égard des mauvais. Il semble plutôt, que le poète veuille revenir à l'idée exprimée au v. 30. Son succès, dit-il, est tel, et telle sa popularité, qu'il est l'ami de tout le monde. On doit cependant s'étonner, que l'auteur fasse état des suffrages des méchants et nous croyons, qu'il faut corriger *li mai e'il bo*. Le poète affirme, qu'il a la faveur du plus grand nombre et, en tout cas, celle des gens de bien. *Li mai* est ici synonyme des expressions *li plus*, *li mout* fréquemment employés en ancien provençal, avec le sens de „le plus grand nombre, la plupart“. En voici plusieurs exemples, empruntés aux poésies de Marcabrun lui-même.

Li plus d'aquest segle carnav
 Ant tornat joven en aucill. (*Lo vers comens*)
 Li mout fan de ver semblansa. (*Dire vos vuoil*)
 E'l mais dels vius son vers saucs. (*Al departir*).

38. *en joi m'afic*. L'éditeur conserve la leçon du manuscrit *en joi m'asic* et traduit: „je suis assis dans la joie.“ Il prend *asic* pour la 1^e p. s. Ind. pr. de *assire*, ce qui est inadmissible. Il faut certainement corriger *afic* = 1^e p. s. Ind. pr. de *afficar* = attacher. „Je m'attache et, par suite, je me donne à *Joi*“²⁾.

39—40. Les deux vers sont reproduits tels qu'ils sont dans le manuscrit, qui les a certainement altérés. Tels quels, ils ne peuvent donner de sens acceptable. Nous proposons au vers 39 de lire *a* au lieu de *ab*, au vers 40 de corriger *ab* en *cel*, dont on s'expliquerait aisément l'altération au point de vue paléographique, et aussi de lire *ric* au lieu de *pic*, qui se serait glissé du vers précédent. Enfin, il faut considérer *pic* du v. 39 comme la 1^e p. s. Ind. pr. de *picar* = piquer, par suite fixer, attacher à³⁾. C'est à dessein que le poète reprendrait au v. 40 le mot *ric* qui se trouvait déjà au v. 37. On pourrait enfin lire *be'm do* au lieu de *lor'm do*, mais le pronom peut ne se rapporter qu'au dernier des deux régimes exprimés.

1) A son tour, M. D. a, lui aussi, admis que les sentiments chrétiens, qu'il attribue à Peire, lui imposaient la charité à l'égard des bons et des méchants.

2) La correction *afic* s'était aussi naturellement présentée à l'esprit de M. D.

3) Pour M. D., au vers 39, *pic* = *pic(a)*, 3^e p. s. Ind. prés. de *picar* et il lui donne pour sujet *mos desiriers*. Il traduit: „Mon désir pique, c. a. d., travaille avec allégresse“. Déjà, M. Jeanroy a exprimé les doutes, que soulève cette traduction.

Au vers 40, le mot *pic*, d'après M. D., serait adjectif et aurait le sens de changeant. „Et que Dieu veuille lui donner satisfaction (à mon désir), avec une joie et une allégresse changeantes“. Et, comme cela n'offre pas grand sens, M. D. nous suggère l'idée, que peut-être cette joie et cette allégresse changent en cessant d'être profanes pour devenir religieuses. On comprendra, que l'auteur ait proposé „très dubitativement“ une telle traduction.

Lettres de romantiques français.

Publiées par

Léon G. Pélissier à Montpellier.

Depuis quelques années, l'attention des érudits et des historiens de la littérature se porte sur la Correspondance des grands écrivains du XIX^e siècle et sur la nécessité d'en donner, (après des publications de famille ou de librairie sans valeur scientifique, et trop souvent maquillées et mutilées¹⁾, des recueils complets et conformes aux exigences de l'histoire. On a commencé ce travail pour Chateaubriand²⁾, pour Mérimée³⁾, pour Madame Sand, pour Alfred de Vigny⁴⁾, pour Gustave Flaubert, pour Stendhal⁵⁾ et il faudra qu'on y pense pour V. Hugo, pour Balzac, pour Sainte Beuve, pour bien d'autres. C'est une besogne qui ne peut guère être que collective, vu la dispersion probable des originaux de ces lettres et l'ignorance où l'on est le plus souvent de leurs destinées actuelles. Je crois donc rendre service aux éditeurs attitrés — présents ou futurs — des Correspondances de Vigny, de Hugo, de Mérimée, etc., en publiant dès maintenant quelques documents que j'ai découverts dans des dépôts peu accessibles ou peu connus, et nul ne s'étonnera que des lettres d'écrivains romantiques figurent dans le recueil dédié à M. Chabaneau, en qui le philologue n'a pas tué le poète.

1) L'exemple le plus récent est l'édition des Lettres de Flaubert à sa nièce Caroline.

2) M. Louis Thomas, dans le *Mercur* de France.

3) M. Félix Chambon, contre qui on a soulevé des objections juridiques tout-à-fait regrettables. Je suis heureux qu'une occasion me soit donnée de protester à mon tour contre les prétentions de son adversaire. Toute histoire littéraire, — et plus généralement toute histoire contemporaine — devient impossible si on les admet.

4) M^{lle} Sakellaridès a publié en 1906 (Paris, Calmann-Lévy) sa Correspondance Générale encore bien incomplète.

5) M. Casimir Stryienski, l'auteur des Soirées du Stendhal Club, qui a exploré avec patience et méthode les papiers de Beyle à la Bibliothèque de Grenoble.

Lettres d'Alfred de Vigny¹⁾.

I.

A Abel Hugo.

Suscription: Monsieur / Monsieur Abel Hugo / rue Mézières
n° 10 / Paris²⁾.

Rouen, mercredi, 27 juin³⁾.

Abel, c'est un long voyage qui a été la cause de ce long silence. Je viens du Havre, de Honfleur et de bien d'autres lieux que je vous dirai. Votre lettre m'a suivi partout comme un remords, parce que je croyais vous porter plus tôt sa réponse. J'ai chargé Emile⁴⁾ de vous annoncer mon arrivée à Paris. J'espère qu'il s'est acquitté de ma commission. J'y serai peut-être en même temps que ma lettre. Ouvrez vos bras. Je ne vous porterai pas un vers de ma façon: jamais je n'ai mis autant d'inconstance dans mon travail que depuis que je vous ai quitté. J'ai commencé, (vous êtes cause que je les compte), cinq ouvrages, dont pas un n'est fini, et, à travers tout cela, mon géant chevaleresque⁵⁾, que je quitte souvent et longtemps, et cela à cause du mal qu'il me fait quand je m'y livre de suite. Je crois que j'en ferai une chose passable avec le tems, mais il faut encore bien mûrir le plan et je travaille dans ce moment-ci à l'oublier entièrement pour le revoir comme l'œuvre d'un étranger. Que je suis content de l'idée que je vais vous revoir avec mon cher Victor: j'espère qu'il ne sera pas mystérieux pour moi. Il a travaillé; il a fait un chef d'œuvre. J'en ai le pressentiment. Adieu: je m'occupe des apprêts de mon départ. Adieu.

Alfred de V.

1) Turin, Biblioteca Civica, Raccolta Cossilla. — Aucune de ces lettres n'a été signalée par M^{lle} Sakellaridès dans son article, *La Correspondance d'Alfred de Vigny. Essai d'un catalogue de ses lettres* (Corresp. Histor. Archéol., t. XI, p. 97 sqq. (1904). Léon Séché, *Alfred de Vigny et son temps*, les ignore également. Aucune ne figure dans la *Correspondance* (1816—1863) que vient de publier la même M^{lle} Sakellaridès (C. Lévy, 1906).

2) Lettre écrite sur un papier à filigrane fort curieux, portant le buste de Louis XVIII, profil à droite, et en exergue: „Louis XVIII, roi de France et de Navarre.“

3) La date de l'année manque. C'est probablement 1821, Vigny ayant été envoyé en garnison à Rouen en avril 1821. Ce même jour (27 juin 1821) mourait Madame Hugo, mère d'Abel et de Victor.

4) Emile Deschamps.

5) Il s'agit sans doute de la tragédie de Roland (cf. Sakellaridès, *Correspondance de Vigny*, p. 8). V. Hugo en demande des nouvelles à Vigny le 27 août suivant (cf. E. Dupuy, *Jeunesse des romantiques*, p. 237).

II.

A l'éditeur Urbain Canel¹⁾.

Suscription: Monsieur / Monsieur Urbain Canel, / rue Saint Germain des Prés, n° 9. Paris.

Je vous ai écrit, Monsieur, pour recommander le secret exact de Cinq Mars²⁾. Je désire que personne ne jette les yeux sur lui avant son jour, et qu'on ignore même que vous avez le premier volume. J'attends impatiemment les épreuves pour travailler dessus. Voulez vous m'en donner des nouvelles? Si vous êtes trop occupé, ne venez pas: écrivez moi un mot. Avez vous donné les vers de Suzanne³⁾ aux Annales? Mille compliments.

Alfred de Vigny.

J'ai beaucoup à vous dire, Monsieur, sur toutes nos publications. Ne pourriez-vous passer chez moi vendredi ou samedi matin, jusqu'à une heure? Je voudrais avoir encore quelques exemplaires de mes Poèmes⁴⁾. M'en apporterez vous? Vous ne sauriez trop gronder et menacer chez M. Le Normand où languit Cinq-Mars. Adieu, Monsieur, mes sincères compliments.

Alfred de V.

4 janvier mercredi.

III.

A la Comtesse de Clérembault.

Suscription: A Madame / Madame la comtesse de Clérembault⁵⁾.

Lydia⁶⁾ est venue avec moi, chère cousine, pour vous prier, si vous en avez la force, de venir entendre chez elle, demain vendredi⁷⁾,

1) Ces deux billets ne sont pas datés, mais les détails relatifs l'impression des Poèmes et de Cinq Mars, qui font leur intérêt, permettent de leur assigner comme dates la fin de 1825 et le début de 1826.

2) Cinq Mars ou une Conjuración sous Louis XIII, Paris Urbain Canel, 1826, 2 vol. in 12.

3) Les „deux fragments du poème de Suzanne“ parurent dans la Muse française, t. II, 10^e livraison.

4) Les „Poèmes antiques et modernes“, publiés à Paris, chez U. Canel, 1826 (Le Déluge, Moïse, Dolorida, Le Trappiste, la Neige, le Cor.).

5) Femme du colonel comte de C., cousin de Vigny. Cette lettre n'est pas datée; elle est du jeudi 16 juillet 1829, date établie par rapprochement avec une lettre à Sainte Beuve du 14 juillet 1829 (Corresp., p. 26) et avec une autre lettre à un ami anonyme [n° 80 du cat. Sakellaridès], qu'il invite à une lecture d'Othello avec „quelques anglaises jolies“. Il s'agit probablement de la même lecture et des mêmes anglaises. Cf. aussi Séché, (Alfred de Vigny, p. 143), citant une lettre de Turquety, qui a assisté à une lecture chez V. le 17 juillet.

6) M^{me} de Vigny (Lydia Bunbury), créole anglaise de la Guyane, que le poète avait connue à Pau et épousée le 3 février 1825.

7) Cf. lettre citée à Sainte Beuve: „Vendredi 17, à sept heures et demie précises du soir.“ (Corresp., p. 26).

à sept heures et demie précises ma tragédie d'Othello¹⁾, d'un bout à l'autre. Consultez vos forces, votre résignation et votre amitié. Pour vous décider, je vous promets des petites cousines anglaises²⁾, auxquelles je serai si heureux de faire connaître ma belle cousine de France!

Mille tendres amitiés de nous deux.

IV.

A divers inconnus.

(Sans suscription.)

28 Novembre 1835.

Pour être toujours franc, je dois vous dire, Monsieur, que je regarderais comme tout à fait désobligeant pour moi, et comme prémédité, avec une obstination sans motif, l'oubli de l'article de Voyage que j'attends depuis un mois. Je sais que vous n'avez qu'à vouloir pour qu'il soit fait et imprimé. Que je n'éprouve pas, je vous prie, la vive contrariété de le voir encore remis. Demain à quatre heures, j'irai le lire chez vous; je vous en prie, pensez y.

Mille complimens empressés

Alfred de Vigny.

(Sans suscription)³⁾.

Je vous envoie ces livres du fond de mon lit où depuis six jours je viens d'être retenu par de violentes douleurs. Ce n'est pas au directeur de la Revue que je donne mes œuvres, c'est à un ancien ami que ses caprices ne me font point oublier.

Alfred de Vigny.

30 j[anvi]er 1838.

(Sans suscription.)

Rien n'est plus facile à présent que de me rencontrer, Monsieur, car je sors bien peu de chez moi⁴⁾. Je vous avais prié seulement de prendre jour. Si vous voulez, par exemple, je vous attendrai vendredi

1) „Othello ou le More de Venise“ fut joué au Théâtre Français le 24 octobre 1829.

2) Ce sont les petites anglaises dont l'exquise beauté éblouit Alfred de Musset (cf. E. Dupuy, Jeunesse des romantiques, p. 274).

3) Billet adressé probablement à Buloz, directeur de la Revue des Deux Mondes, bien que les deux lettres de V. à B. publiées par M^{lle} Sak. ne témoignent pas d'une grande cordialité entre Vigny et Buloz. Vigny n'ayant fait imprimer aucun ouvrage nouveau en 1837—38, on ne saurait dire quels livres forment l'objet de cet envoi.

4) Où il était retenu le plus souvent par le mauvais état de santé de M^{me} de Vigny et par de fréquentes maladies. (Cf. sa Correspondance, passim).

après demain, à midi; ce sera avec un plaisir infini que je vous reverrai, car j'ai beaucoup à vous dire.

Tout à vous.

Alfred de Vigny

22 juin 1842, Mercredi.

(Sans suscription.)

Voulez vous bien me venir voir samedi, Monsieur, à midi ou une heure? Il me semble que pour Monsieur Canonge¹), s'il veut vous accompagner, ce sera mieux que le mercredi, trop nombreux souvent²). J'aurai le tems de me faire entendre de lui; et son aimable lettre, ses vers, ce que vous m'écrivez, tout me donne le désir de lui être agréable. Je vous remercie encore une fois de m'avoir voulu faire connaître les *Préludes*, puisque je vous dois aussi l'assurance d'en connaître l'auteur.

Mille complimens affectueux

Alfred de Vigny

15 octobre 1836.

Lettres de Victor Hugo³).

I.

A. M. Tézenas

(Gentilly, 5 mai 1823).

(Sans suscription.)

Je reçois à la campagne⁴) l'aimable communication de Monsieur Tézenas. Je le prie de vouloir bien recevoir tous mes remerciemens et continuer ses bons offres au malheureux Lebarbier, dont, grâce à lui, le malheur sera sans doute réparé.

1) Littérateur nîmois (1812—1870). Les *Préludes* sont le premier recueil de vers de Canonge, qui le publia en 1835; il composa ensuite *Le Tasse à Sorrente*, *Le monge des Isles d'or* (1839), *Varia* (1855), *Arles en France* (1857). C'était un romantique catholique. Il avait formé des lettres de ses correspondants les plus célèbres une collection aujourd'hui conservée à la Bibliothèque municipale de Nîmes (cod. 491, 492, 493).

2) Il y a peut-être là, malgré toutes les politesses qui suivent, un peu de méfiance de Vigny à l'endroit de ce provincial inconnu qu'on lui amène, puisque il ne tient pas à le recevoir un jour où il a de nombreux visiteurs. Canonge dut le comprendre ainsi, car il n'a pas inséré cette lettre dans sa petite brochure „*Lettres choisies dans une Correspondance de poète*“ (Paris, Tardieu, 1867).

3) Turin, Biblioteca Civica, raccolta Cossilla. Aucune de ces lettres n'a été recueillie dans la *Correspondance Générale* de V. H., et il y a lieu de les croire inédites.

4) Sur cette résidence de V. H., cf. F. Bournon, *V. H. à Gentilly* (Paris, Gougy, in 8°, et in *Corresp. Histor. Archéol.* 1906) qui donne de curieux détails.

Je reviendrai demain ou après à Paris et j'aurai l'honneur d'aller moi-même témoigner à Monsieur Tézenas mon bien sincère attachement.

Victor M. Hugo.

Gentilly 5 mai 1823.

II.

Au libraire Urbain Canel.

(3 octobre 1829.)

Suscription: Monsieur Urbain Canel, libraire, 3, rue des Fossés Montmartre.

J'ai l'honneur de prévenir monsieur Urbain Canel que je viens d'écrire à M. Lecomte pour l'affaire du titre de Han d'Islande. Cela traîne et j'en suis fâché, car du moment où j'aurai commencé l'action légale, je considérerai notre arrangement verbal comme non avenu, et je réclamerai la totalité de la dette dans toute la rigueur de mon droit. Je veux bien pourtant attendre encore trois ou quatre jours. Passé ce délai j'agirai.

Son très humble et très obéissant serviteur

Victor Hugo

3 8^{bre} 1829.

Au même (non datée).

Suscription: Monsieur Urbain Canel / Paris.

Je vous adresse, Monsieur, un jeune poète de beaucoup de talent avec son volume de vers. M. Charles Ducros, qui vous remettra ce billet, désirerait fort vous avoir pour éditeur. Il est disposé à vous assurer d'avance une partie de vos frais. Je ne doute pas, moi, que vous ne tiriez un très bon parti de son recueil: d'abord parce qu'il est fort remarquable, ensuite parce qu'il est aussi digne qu'un autre de la couverture verte.

Agréez, Monsieur, l'assurance de mes sentimens

Victor Hugo.

III.

A Jal.

(Paris, 10 mars 1831.)

Gosselin¹⁾ s'est chargé, mon bon et cher ami, de vous envoyer de ma part N. D. de Paris. Ecrivez moi si vous l'avez reçue, si le livre

1) Le libraire Gosselin avait acheté dès 1828 Notre Dame de Paris à Victor Hugo, qui s'engagea à le lui livrer en 1829. N. D. de Paris fut publié en 1831, non le 13 février comme le dit Victor Hugo raconté, mais le 17 mars. Cette lettre montre avec quel soin V. H. préparait sa publicité.

ne vous a pas trop ennuyé, et s'il vous serait possible de vous en charger, soit pour le Figaro, soit pour l'Artiste. Vous savez quel prix j'attache à une opinion comme la votre.

Mettez moi aux pieds de Madame Jal.

Tout à vous, de cœur

V^{er} Hugo.

16 mars.

IV.

A l'acteur Ligier¹⁾.

(Paris, 6 décembre 1832.)

Suscription: Monsieur Ligier, sociétaire du Théâtre Français, au
Théâtre Français rue Richelieu.

Vous avez dû recevoir, Monsieur, par les soins de mon libraire, votre exemplaire du drame auquel vous avez prêté avec tant de zèle le concours de votre beau talent²⁾. Un acte de violence que je châtierai³⁾ nous a privés, vous et moi, du fruit de notre travail; mais ce n'est pas une raison pour que je me prive, moi, du plaisir de vous remercier; le plaisir est même un devoir, aujourd'hui qu'il semble que je n'ai plus besoin de vous. J'ai une joie véritable à vous exprimer toute ma satisfaction, Monsieur, et à vous prier de vouloir bien en être l'organe près de tous vos camarades qui ont rempli avec tant de mérite et d'empressement des rôles dans ma pièce. Nous nous retrouverons tous un jour, et ce jour est peut être prochain.

Agréez, Monsieur, l'assurance de mes sentimens distingués.

Victor Hugo.

6 décembre.

J'ai fait envoyer le drame à toutes les personnes qui ont bien voulu y jouer, ainsi qu'à M^{re} Jouslin de la Salle⁴⁾ et Desmousseaux. J'espère que tous les exemplaires ont été fidèlement remis.

1) Turin, Biblioteca Civica, Raccolta Cossilla. Je crois que cette lettre, malgré son intérêt, est restée inédite. Elle manque à la Correspondance Générale; M. Valter n'en parle point dans son étude sur La Première du Roi s'amuse, et M. Biré n'en fait pas état dans son Victor Hugo après 1830.

2) Ligier jouait Triboulet. Ce rôle l'avait si fort impressionné à l'audition qu'il ne cessa de pleurer pendant la lecture du 5^e acte.

3) Dans sa lettre au rédacteur du Constitutionnel (26 Novembre 1832), V. Hugo emploie déjà ce mot: arriver au châtiment d'une mesure illégale. (Cf. Biré, op. laud., I, p. 67.)

4) Directeur de la scène du Théâtre-Français.

V.

Au poète Lesguillon.

(Paris, 15 décembre . . .)

Suscription: Monsieur Lesguillon, 39, rue Hauteville.

15 X^{bre}

Dès qu'on redonnera *Lucrèce*¹⁾, mon poète, je songerai que vous lui faites l'honneur de la vouloir revoir. En attendant, mettez moi aux pieds de Madame Hermance, qui m'a fait ce bon et charmant article.

Je vous serre la main

V. H.

VI.

A Villemain

(sans date).

Suscription: Monsieur Villemain.

Des Roches, 19 septembre.

Mon cher ami,

M. Carlier²⁾ est présenté officiellement par la voie de Vitet, mais il y a trois candidats. Un mot de vous peut faire un homme heureux. Vous êtes bien heureux vous même de vous trouver en pareille situation. Vous savez à quel point je m'intéresse à M. Carlier. Vous me rendrez bien content moi-même, si vous donnez à son affaire une solution prompte et favorable.

Mille remerciemens pour ce que vous avez fait dans l'affaire Le barbier. Votre bonne lettre de l'autre jour m'a fait un extrême plaisir.

Votre ami

Victor Hugo.

VII.

Au peintre Ziegler³⁾

(sans date).

Suscription: A Monsieur Ziegler, 21, rue M[onsieur] le Prince.

J'ai bien regretté, Monsieur, d'avoir été absent aujourd'hui: c'est toujours une agréable fortune pour moi qu'une occasion de vous voir.

1) *Lucrèce Borgia*, dont la première représentation à la Porte Saint Martin avait eu lieu le 2 février 1833.

2) Le philanthrope qui avait fait adresser Claude Gueux à tous les députés, en 1834 (cf. Victor Hugo raconté, II, 249).

3) Ce billet et le suivant sont à Milan, Biblioteca Braidense (Brera), collection Puricelli-Guerra. Ziegler était lié avec V. Hugo qui venait souvent causer d'art dans son atelier (lettre d'Aug. Barbier à Lacausade, dans Séché, A. de Vigny, p. 145).

Nous ne répétons pas jeudi (après-demain). Si vous êtes libre, venez entre midi et une heure. Je serai aux ordres de votre crayon toute la journée.

9 février mardi soir.

Votre bien cordialement dévoué

V^{or} Hugo¹⁾.

VIII.

A un correspondant inconnu²⁾.

(non daté.)

Vous allez en Afrique, Monsieur. Voici une lettre pour le directeur général des affaires civiles, qui se trouve être mon beau frère³⁾. Vous êtes courageux et honnête; soyez tranquille, la Providence veille sur vous. Agréez, monsieur, mes meilleurs sentimens.

Lundi 11.

Victor H.

Lettre d'Ulric Guttinguer¹⁾

à Jules Canonge.

Paris, 8 janvier 1856.

(sans suscription)

Me voici à mon tour, Monsieur, ému, attendri jusqu'aux larmes de votre reconnaissance et de son expression si touchante et si naturelle.

Mon vieux cœur de 72 ans en est remué profondément, car les sentimens que vous m'exprimez sont bien rares dans le temps où nous vivons. Je ne suis guère payé de mes sympathies bienveillantes pour les poètes et les lettrés que par l'indifférence et le silence.

Jugez, Monsieur, du bien que vous me faites, et si je peux trop vous en remercier.

Je ne suis pas, vous le savez peut-être, un critique ordinaire; heureux et riche suivant les hommes, mais bien éprouvé dans mes affections et dans mes liens, les lettres sont une consolation et un soutien pour moi, mais je n'y tiens plus que par les autres, ayant renoncé à toute création. J'attends votre nouveau recueil pour lui rendre l'hommage qu'il mérite.

1) Lettre scellée d'un cachet armorié.

2) Milan, Bibl. Brera. Pièce exposée dans la vetrina.

3) Paul Foucher.

4) Sur ce „petit romantique“, cf. Léon Séché, Sainte Beuve; et *Annales Romantiques*, passim. Cette lettre à Canonge nous montre G. vieilli, avec une tendance peut être excessive à l'attendrissement. C'est sans doute à un envoi de l'ouvrage de Canonge „*Varia: Sourire, aimer, penser*“ paru en 1855, que se rattache la correspondance dont il ne reste que cette lettre.

et le juger avec un cœur de père et d'ami, c'est à dire avec la tendresse et la vérité.

Il sera bien venu comme vous, Monsieur, partout où il m'arrivera. Prenez courage et confiance et croyez moi

Tout à vous
Ulric Guttinguer.

Rue de Courcelles 30 à Paris.

Billet d'Alfred de Musset.

A Monsieur Buloz¹⁾

(Sans date).

Suscription: Monsieur. Monsieur Bulos à la revue des 2 mondes

Je suis bien fâché de n'avoir pu vous rien envoyer hier, mais je suis pris depuis deux jours par une grippe insupportable, qui m'a mis la tête en marmelade. Excusez moi et croyez à mon amitié.

Lundi.

Alf^d de Musset.

Lettres de Lamartine.

I.

Au ministre de Sardaigne à Paris.

Aix en Savoie, 16 août 1823.

Monsieur le marquis,

Permettez que je prenne la liberté de recommander à Votre Excellence un jeune homme très intéressant de ce pays-ci, sujet de votre Roi, et par conséquent ayant des droits de plus à votre intérêt. Il appartient à une famille très honnête d'Aix, mais dénuée de toute fortune; il est rempli de dispositions; il a remporté tous les premiers prix dans ses études; ses parents l'envoient, avec 300 francs pour tout bien, faire ses études de médecine à Paris. Il y aurait peut-être moyen par votre protection de lui faire obtenir quelque bourse, quelque exemption des droits d'université et d'inscription, quelques secours enfin, directs ou indirects, pour achever ses cours. Il a une excellente manière de penser, est très laborieux et très sage. Voilà ses titres à vos bontés. Tout le monde ici s'y intéresse.

1) Turin, *ibid.* id. Ce billet est plus amusant qu'utile; son intérêt est d'être le type de lettres que le négligent Musset eut sans doute souvent à écrire au rigide et méticuleux directeur de la Revue des Deux Mondes. Il y a fort à penser que cette opportune grippe n'était qu'un prétexte pour excuser son retard.

Je vous demande mille excuses de vous importuner aussi téméraire-ment à son sujet. Mais je ne puis m'empêcher d'appeler l'intérêt d'un homme comme vous sur un jeune homme qui le mérite par son malheur et par ses qualités.

Daignez agréer, Monsieur le marquis, l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être de

Votre Excellence
le très humble et très obéissant serviteur
Alphonse de Lamartine.

II.

Au libraire Urbain Canel.

(15 octobre 1823)

Suscription: Monsieur / Urbain Canel, libraire, / rue Haute-
feuille n° 5 / à Paris.

Macon 15 oct.

Je suis encore trop malade pour écrire et corriger. Bornez vous à ôter les points qui séparent les divers morceaux du Chant d'amour et à y substituer des étoiles. Ne commencez pas et ne finissez pas une *méditation* dans la même page. Toujours du blanc entre deux sujets différents. Espacez davantage les strophes. Je vous enverrai des corrections de mots sur un exemplaire imprimé.

Envoyez moi des articles de journaux bons ou mauvais. Dites moi qui a fait celui de l'Oriflamme signé Oméga: il est remarquable par la haine et l'injustice. Tâchez d'en avoir de bons dans les Débats et la Gazette.

Envoyez deux exemplaires à Sir Charles Flint, rue St. Honoré, n° 331, de ma part, bien vite.

Adieu, Monsieur. Mille remerciemens et amitiés. Je souhaite que l'injuste acharnement de quelques critiques ne nuisent (sic) pas à vos intérêts; pour moi je les supporte très bien. Tenez moi au courant en m'envoyant tous les huit jours ce qu'on aura écrit. Je vous en saurai un gré infini. Ma santé est mieux, mais non bien. Je suis bien sensible à votre aimable intérêt.

Lamartine²).

1) Turin, *ibid.* id. Le second feuillet où était l'adresse a été enlevé de cette lettre, mais le destinataire n'est pas douteux. Lamartine ne donne pas le nom de son protégé.

2) La date est donnée par les timbres de la poste „70 Macon“ et octobre 18—1823 dans un cachet rond. Au verso, une main étrangère, (celle de Canel probablement) a écrit: Macon 15 8bre 1823. Al. de Lamartine rep. 22 d°.

(sans date — sans suscription.)

M. Lamartine propose à M. Canel de lui remettre deux volumes de 3000 vers chaque pour deux ans à 25000 comptant (*sic*).

A l'expiration des deux ans, pour une autre somme de 25000 (*sic*), M. de Lamartine laissera à M. Canel la propriété des deux susdits volumes encore pour sept autres années, plus la propriété pour sept années de ses œuvres complètes, revues par lui, avouées par lui, avec quelques changements, augmentations et préface. Ce dernier marché serait facultatif pour M. Canel; s'il n'en voulait pas, au bout de deux ans M. de Lamartine rentrera dans ses droits.

(14 avril 1825.)

Suscription: Monsieur / Urbain Canel, place | S. André des
Arcs, n° 30 ou 32 | Paris. | Pressée.

M. de Lamartine, devant partir au premier moment, prie M. Canel de venir prendre son morceau sur le Sacre ou de lui faire dire s'il n'en veut pas. M. de Lamartine, d'après les paroles données par M. de Genoude, ne s'est plus regardé comme libre d'en traiter avec d'autres personnes qui le lui ont demandé. Si M. Canel ne se décide pas d'ici à demain onze heures, il en disposera.

Son très humble et très obéissant serviteur
Lamartine.

14 avril matin¹).

III.

Au comte Grimaldi.

Suscription: A Monsieur le comte Emilio Grimaldi, Capitaine d'état major au service de S. M. S. Chambéry. Savoie.

Turin 21 sept.

Mon cher Grimaldi, ceci est pour vous remercier de votre bon et aimable accueil à Montjay et dire à vos dames que nous avons fait le voyage en deux charmantes journées, sans accident ni fatigue. Nous restons ici trois jours, et nous allons nous reposer ensuite deux jours à Gênes, et de là, en un jour et demi, nous sommes à Luques, chez notre ambassadeur qui nous attend à la campagne et où finit notre pèlerinage. J'ai oublié à Chambéry de prier son Ex. le comte d'Andezer de me permettre de faire adresser chez lui, pour m'être envoyé ensuite par vous à Florence, un petit paquet contenant une lettre et une petite commission

1) Sur le Chant du Sacre et les déboires que sa publication valut à Lamartine, cf. L. Séché, Lamartine de 1816 à 1830.

pour mon ministre à Florence, dont il m'avoit chargé à Paris et que je n'ai pu lui rapporter moi même, parce que l'ouvrage n'était pas fini: ce sont des boutons. Si le comte d'Andezer le permet et le reçoit, faites moi l'amitié d'en payer le port pour moi et de me les adresser à Florence. Sans quoi je serai mal reçu du Ministre. Vignet vous remettra le montant.

Dites mille tendresses de Marianne à vos deux dames et de Julia à ses deux amies: elle les regrette beaucoup. Adieu, mon cher Grimaldi, croyez moi à jamais un de vos bons et véritables amis.

Al. de Lamartine¹⁾.

IV.

A une dame inconnue.

(Sans date ni suscription)

Madame la marquise,

J'ai depuis quinze jours votre lettre sur la table (*sic*) et votre souvenir dans le cœur, toujours, et pas un moment pour vous répondre! Vous ne vous faites pas d'idée de l'obsession dans laquelle vit un homme doublement et triplement public, comme j'ai le bonheur et le malheur de l'être. Son cœur est à ses amis, mais son esprit et son tems sont à ses ennemis, car les ennemis véritables et inévitables sont les importuns. Je regrette bien vivement que vous ne franchissiez plus les monts. Pour moi, je ne les franchirai plus volontairement. L'Italie, où je fus si jeune et si heureux, m'attriste profondément, même par la pensée; il faut voir des scènes nouvelles où la mémoire n'ait rien à pleurer, quand on arrive à mon âge et qu'on a beaucoup perdu. Ainsi nous ne nous verrons qu'en esprit, ou nous nous verrons à Paris. Je suis plongé plus que jamais dans la politique et même très active. On me sollicite vivement dans le Parlement pour y prendre un rôle plus actif encore, mais je résisterai indéfiniment.

De tems en tems, en autone (*sic*), je m'occupe de quelques poésies. Il vient d'en paraître deux nouveaux volumes de moi: je ne vous les envoie pas parce que la censure les arrêteroit, dit-on, et ils n'en valent pas la peine. L'année prochaine je publierai quelque chose de mieux, et qui aura cours au delà des Alpes.

M^{me} de Lamartine se rappelle avec amitié à vous. Nous allons quitter Paris sous peu de jours pour nos montagnes et y passer les six mois de repos. J'en ai grand besoin. Adieu, Madame la Marquise,

1) Le cachet postal donnant la date de l'année manque. Il ne reste que ceci: 28 Set. Tor. La lettre est vraisemblablement de la fin de la période où Lamartine résidait à Florence comme secrétaire d'ambassade.

ne m'oubliez pas, et soyez sûre que votre souvenir rencontrera toujours un souvenir bien ami partout où il me cherchera. Mille respects.

Lamartine.

V.

A. M. Duranton.

(sans date)

Suscription: Monsieur Duranton fils etc. à Macon.

Monsieur,

Puisque vous me défendez un refus que la délicatesse et la modestie devrait me commander, recevez au moins mes remerciemens, non pour la peinture en elle-même, mais pour le sentiment si flatteur de bienveillance qui vous a porté à l'offrir. Je la conserverai en souvenir de ce même sentiment, que je suis heureux de pouvoir vous offrir avec la même estime et la même considération.

Lamartine.

VI.

A. M. Gosselin.

(Paris 13 juin 1835)

M. Gosselin libraire, n° 13 rue St Germain des Près.

M. de Lamartine recommande à M. Gosselin d'envoyer un exemplaire du *Voyage en Orient* à la Revue de France, rue Guénégaud n° 23, pour M. Vangaver qui en rendra compte.

Paris 13 Juin 1835.

Lamartine.

(sans date ni suscription)

Priez M. Gosselin, de la part de M. de Lamartine, de lui acheter un livre dont les Débats rendent compte, intitulé: „Souvenirs de M. Desprez.“

Lamartine¹⁾.

1) La collection Cossilla contient encore un billet original de Lamartine (donnant un rendez-vous à M. de Cambis, le 17 mars 1842) et la copie des deux dernières pages d'un discours sur les enfants trouvés qu'il ne me semble pas utile de reproduire ici.

La „Prise de Pampelune“ et la route de Saint-Jacques de Compostelle.

Par

Joseph Bédier (à Paris).

Charlemagne guerroyait depuis cinq ans en Espagne quand s'ouvre la chanson de la „Prise de Pampelune“¹⁾; et quand elle se termine, au bout de deux ans ou à peu près, en tout cas au bout de 6113 vers alexandrins, Charlemagne guerroyait en Espagne.

Naymes, fidèle, comme il sied, à son personnage de „Nestor de l'épopée française“, Roland toujours preux et Olivier toujours sage, et Ganelon déjà traître, Samson et Salomon, et Turpin, et Ogier et les autres, c'est la troupe des héros connus. Embuscades et sièges, messages insolents, mahomeries détruites, combats singuliers et amples batailles, c'est la série des thèmes habituels. L'auteur, Nicolas de Vérone²⁾, fut pourtant un bon poète: il y a dans son roman de l'adresse et de la verve, une certaine force pathétique, de beaux épisodes, du moins de cette beauté mélodramatique qui est la loi du genre, quelques figures très vivantes: tel le vieux roi mahométan qui veut tuer dans son sommeil son fils, parce qu'il s'est fait chrétien; trois fois il brandit le couteau sur le renégat; il n'a pas le cœur de frapper; il s'enfuit en pleurant; — tels le bon et risible Estout, et Guron de Bretagne, beau comme le

1) Publiée par Ad. Mussafia, Vienne, 1864; cf. les études de P. Paris (*Histoire littéraire de la France*, t. XXVI, 1873, p. 360—72), de L. Gautier (*Les Epopées françaises*, t. III, p. 455—81), de M. F. Castets (*Turpini historia Caroli Magni*, 1880, p. 79—87).

2) Sur la date où il composa la *Prise de Pampelune*, au plus tôt vers 1350, voyez A. Thomas, *Romania*, t. XVIII, p. 166; sur sa biographie, voyez en outre un article de M. Crescini dans les *Atti dell' Istituto Veneto di scienze, lettere ed arti*, 7^e série, t. VIII, et une note de M. P. Meyer dans son mémoire „De l'Expansion de la langue française en Italie“ (*Atti del congresso internazionale di scienze storiche*, Rome, 1903; tirage à part, 1905, p. 32).

coureur de Marathon. Rien dans ce roman n'est ennuyeux ni monotone, sauf le sujet: Charlemagne conquiert une ville païenne, en baptise les habitants et s'achemine vers une autre ville; il la conquiert, en baptise les habitants et s'achemine vers une troisième ville; et ainsi de suite.

Pour expliquer ce plan singulier, il suffit de marquer, plus nettement qu'on ne l'a fait jusqu'à présent, que cette chanson de geste ne fut pas composée à la gloire de Charlemagne, mais à la gloire de saint Jacques le Majeur. Si l'empereur conquiert l'Espagne, il n'a qu'une visée: purger de Sarrazins la route qui mène au sanctuaire de Compostelle.

Dès le début du poème, ce motif apparaît; le roi des Lombards, Dexirrier, remontre à Roland l'injustice d'un mauvais traitement qu'il a subi: „pourtant, dit-il, je n'étais venu porter mon aide à l'empereur qu'avec des intentions qui devraient lui être chères:

195 „Je vin en cist païs seulemant por servir
L'empereour mien sire et por aidier conquir
Le cemin de l'apostre, por ma arme garir . . .”

et plus loin:

230 „Car ci ne sui venu fors seul qu'a suen servis
E en servis saint Jaches a conquir cist païs.”

Pampelune une fois conquise, „Or, dit le poète,

1410 „Or dirons de Zarllon ch'avoit mis cuer e san
A conquir le zamin dou saint Galician.

Quant Zarllemagnes oit Pampelune souzmise
E la giant batizee, com l'istoire devise,
Il sejourna en la vile un mois sens gaberise,
Tant che cescun navré fu tornié a garentise.
Lour se pensa le roi ch'il feroit grand fantise
A fer plus demorance de tournier en franchise
Le zamin e la voie dou buen saint de Galise.”

Le roi mande ses barons et déplore devant eux les lenteurs de la guerre: s'ils séjournèrent aussi longtemps dans chaque cité sarrazine, quand en auraient-ils fini de conquérir l'Espagne?

1432 „Et ensi seroit tard acevee la promise
Ch'avons faite a l'apostre de recobrier sa glise;
Ond, se nous ne poons acevier ceste emprise,
Nous sera atorniés a grand recreantise,
Si en sera parlé trosque ao jour dou juisse.”

Cordone ayant été prise, Charlemagne en fait don à Roland; Roland le prie de garder pour lui l'„honneur“ de la cité:

5634 „Par ma foi“, dist le roi, „ains vous le retindriés:
Car d'Espagne vous ay tretout l'onour doniés,
E par vous coronier de cist regne, bieus niés,
E par le seint apostre franchir, com vous savés,
Ai je ma giant en Spagne e mes homes guiés.“

Charlemagne demeure quelques jours dans les villes récemment réduites de Cordoue et de Toletele:

5655 Pues dist ch'il ne prendroit plus terme ne sejour
A conquir le cemin dou seint prediceour:
C'est le baron seint Jaques, de Yesu serviour.

Roland emmène une troupe, pour surprendre, de nuit, les Sarrazins;
„Saint Jacques!“ est le mot d'ordre:

1485 A l'isir de la ville n'i fu graille soniés,
Ne tube, ne tambor, mès le nom fu doniés
Entre lour de saint Jaches, ond a tuit vint a grés.

Et „Saint-Jacques!“ est aussi le cri d'armes, quand il s'agit de monter à l'assaut:

6087 Et le nom de lour est Seint Jaques de Galise.

Le roi païen Altumajour, défait, se rend à Roland:

2308 Quant Rolland l'entendi,
A Jesu rendi grace et a seint Jaque ausi.
A Yesu et seint Jaques rendi grace Rollant . . .

On dira, et l'on aura raison de le dire: ce rôle de saint Jacques et de son sanctuaire dans la Prise de Pampelune est chose dès longtemps reconnue. Si dans son analyse de la chanson Paulin Paris ne mentionne qu'une fois le saint, et en passant, si Léon Gautier le relègue dans ses notes au bas des pages, si Mussafia n'écrit jamais son nom, ce n'est pas que ces critiques oublient son importance ou la mécomaisent: c'est qu'ils la sous-entendent. Ils ont dit une fois pour toutes que la Prise de Pampelune est une suite de l'Entrée en Espagne, c'est à dire qu'elle fait partie de ce groupe de poèmes qui dépendent du Pseudo-Turpin et qui l'exploitent:

47 L'arcevesque Trepins, qui tant feri de spee,
En scrist mist de sa man l'estorie croniquee:
N'estoit bien entendue fors que da gient letree.
Une nuit en dormant me vint en avisee
L'arcevesque meïme, cum la carte aprestee;
Comanda moi e dist, avant sa deseuree,
Que por l'amor saint Jaques fust l'estorie rimee,
Car ma arme en seroit sempres secorne et aidee;
Et par ce vos ai jé l'estoire comencee
A ce qe ele soit e lette e cantee¹⁾.

1) Je cite d'après l'édition que M. Antoine Thomas publiera prochainement.

Ces vers de l'Entrée en Espagne dominent pareillement l'action de la Prise de Pampelune. Il est entendu que ces romans sont des dérivés du Pseudo-Turpin, et que, ici comme dans le Pseudo-Turpin, Charlemagne, conquérant l'Espagne, s'achemine vers Compostelle guidé par la voie d'étoiles que l'apôtre Jacques a semée dans les cieux.

Assurément; mais, ce qui n'a pas été remarqué, que je sache, c'est avec quelle précision le poète de la Prise de Pampelune dessine la route de Compostelle; comment, pour dompter les Sarrasins, Charlemagne et ses pairs ne vagabondent pas dans une Espagne vague et mal connue, mais suivent, étape par étape, la voie même que suivaient les pèlerins.

L'action se passe sur cette route (le *camin ferré* 793, le *cemin antif* 941, 1166, la *voie batue* 1758), et le plus grave échec que subissent les chrétiens consiste à être un moment jetés hors de cette *droite rue*:

1817 . . . Se tost n'ont secors, meis ne recobreront
Le camin de l'apostre, car tost a fin seront.

Le Chemin de l'Apôtre, on peut le tracer sans nul risque d'erreur. C'est la route romaine que l'Itinéraire Antonin détermine par les noms de Tritio (*Tricio*), Libia (*Leiba*), Segasamunclo (*Cerezo de Río Tirón*), Virovesca (*Briviesca*), Segesamone (*Sasamón*), Lacobriga (*Carrión*), Camala (*Sahagún*), Lance (*Cerro de Lancia*), Ad legionem VII. geminam (*León*)¹). Les conditions géographiques sont telles qu'elle est sans doute une route préhistorique et qu'elle n'a point varié à travers les siècles. J'ai sous les yeux une carte routière de l'Espagne dressée par le maréchal Victor, duc de Bellune, en 1808, — l'itinéraire des pèlerins de saint Jacques dressé par M. le chanoine Daux d'après les chansons des pèlerins que l'on imprimait encore au XVIII^e siècle sous forme de livrets populaires, — et la carte des voies romaines établie par Kiepert et Fr. Coello au t. II (*Supplementum*) du *Corpus des inscriptions latines*. La route qui nous intéresse demeure partout immuable, et nous allons voir avec quelle rigueur le poète de la Prise de Pampelune sait la décrire.

1. *Pampelune*. Charlemagne, au début du poème, s'empare de Pampelune: il y est venu (selon l'Entrée en Espagne) par la route de Blaye, c'est à dire qu'il a passé, comme faisaient les pèlerins, par Saint-Jean-Pied de Port et par Roncevaux.

2. *La Stoille*. A Pampelune, Charlemagne déclare un jour (v. 1439 ss.) que, le lendemain, il se mettra en route pour La Stoille (*Estella*):

1442 „Seignour“, dist Zarllemagne, „demain sens nul termin
Veul alier ver la Stoille ao nom le roi divin“.

1) Voy. Antonio Blásquez, *Nuevo estudio sobre el itinerario de Antonino* (*Boletín de la Real Academia de la historia*, t. XXI, 1892, p. 54—128; notamment p. 111).

Il envoie en avant-garde Roland avec vingt mille hommes. Roland s'achemine „avant la mie nuit“ (v. 1476) et, au soleil levé (v. 1489), il aperçoit les murs d'Estella. C'est une étape de 45 kilomètres que ses cavaliers peuvent avoir fournie en ces six ou sept heures. Les fourriers de Roland brûlent le bourg d'Estella: mais la forteresse est bien close; les ponts-levis sont relevés (v. 1527). Roland se décide à camper devant la ville et à attendre Charlemagne. A sa surprise, il ne voit pas de guerriers sarrasins sur les murs: rien que des „bourgeois“ pour les défendre. C'est que, quelques jours auparavant, le prince qui domine à Estella a emmené ses troupes à Mont Garzin (v. 1533 ss., cf. v. 1601), pour y faire sa jonction avec une armée de renfort venue de Saragosse.

3. *Mont Garzin*. C'est à Mont Garzin donc, au delà d'Estella pour qui vient de Pampelune¹⁾, que les chrétiens se heurtent à cette double armée sarrasine. Charlemagne y est attaqué par des païens aux faces couvertes de masques hideux. Finalement les chrétiens sont vainqueurs, et font prisonnier Altumajour, qui se convertit et qui leur livre Estella et Mont Garzin.

Qu'est-ce que Mont Garzin (v. 1601)? ou Mont Garçin (v. 1821)? C'est la même forteresse que le Pseudo-Turpin²⁾ appelle Mons Garzim, que la *Karlamagnûs Saga*, la compilation de David Aubert³⁾ et la chanson de Gui de Bourgogne⁴⁾ appellent Montjardin ou Monjardin. Ces textes, et notamment le Pseudo-Turpin s'accordent à la placer dans la région de Pampelune. Personne, que je sache, n'a encore proposé une identi-

1) Cette localisation de Mont Garzin au delà d'Estella ressort avec évidence des dires de Nicolas de Vérone, puisque Roland est venu d'une traite de Pampelune à Estella, sans encombre, et sans avoir rencontré un seul Sarrasin sur sa route; puisque ses vingt mille hommes et les cinquante mille Sarrasins campés depuis plusieurs jours à Mont Garzin n'auraient pu se rencontrer au même lieu sans s'apercevoir mutuellement. Pourtant il résulte avec une égale évidence de la suite du récit que le même Nicolas de Vérone se représente ailleurs (v. 2016, 2030—6 etc.) Mont Garzin comme placé entre Pampelune et Estella: si bien que l'armée païenne de Mont Garzin se trouve finalement enserrée entre les troupes de Charlemagne, qui viennent de Pampelune, et celles de Roland, qui retournent d'Estella. Ce sont donc deux données contradictoires et inconciliables. Comme Mont Garzin ne peut être à la fois à l'Est et à l'Ouest d'Estella et qu'on est obligé de choisir, je choisis la donnée qui s'accorde avec l'identification de Mont Garzin que je propose ci-après. Il est constant, en tout état de cause, que Nicolas de Vérone s'est ici embrouillé: de là l'indication que ce n'est pas lui qui a le premier disposé le théâtre de l'action. Je tirerai plus loin parti de cette remarque.

2) Ed. Castets, chapitre XVI.

3) Histoire poétique de Charlemagne, p. 265.

4) V. 1855.

fication de ce lieu. C'est, selon notre poème, un mont boisé (un *pui foilu*, v. 1647), qui domine un *oscur vallon* (v. 1647, v. 2078), et qui commande la route d'Estella à Logroño. Ce ne doit pas être un lieu imaginaire, et il s'agit de trouver dans ces parages, bien que les cartes courantes de l'Espagne ne s'y prêtent pas, un nom analogue. Or c'est le nom tel quel de *Monjardin* qu'on lit à sa place alphabétique dans le Dictionnaire des postes d'Espagne¹⁾, et l'on y voit que ce village est placé précisément à l'endroit requis, en plein sur la route d'Estella à Logroño. Les bonnes cartes de Navarre²⁾ marquent en effet une hauteur, appelée Monjardin, à 7 kilomètres à l'ouest d'Estella, entre Estella et Villa de Los Arcos. Les dictionnaires géographiques décrivent Monjardin comme une hauteur boisée, fort escarpée et presque inaccessible, sauf en sa pente ouest, qui confine à la vallée d'Egra³⁾. Ce nom français en pleine terre navarraise est si singulier qu'on est tenté d'abord de le croire appliqué, par quelque fantaisie, à un château récemment construit. Il n'en est rien: ce lieu, primitivement appelé Deyos, porte le nom de Sant Esteban de Monjardin, attesté par des chartes, depuis 1143⁴⁾ peut-être, depuis 1181 en tout cas⁵⁾. C'est un lieu qui fut célèbre⁶⁾, où des traditions espagnoles, qui peuvent remonter assez haut, placent une ancienne forteresse sarrasine⁷⁾. Ce nom français appliqué à un mont qui se dresse sur le *camino francés* lui a-t-il été imposé par les pèlerins de saint Jacques? Je ne sais: ce qui est sûr, c'est qu'il le porte depuis le XII^e siècle.

4. *Le Groing*. Après avoir réduit Estella en leur puissance, les chrétiens

2416 S'en istrent de la ville sans nule destourbanee

E tant exploiterent ou la Jesu sperance

Qu'au Groing furent venus . . .

C'est Logroño, à 40 km. d'Estella. Ils y reçoivent la soumission

1) Monjardin, fuerte, ayuntamiento Villamayor, Partido judicial Estella, Provincia Navarra: conduccion Pamplona á Logroño, estafeta y peaton Estella (Diccionario geográfico postal de España, Madrid).

2) Voy., p. ex., Mapa del reyno de Navarra, construido sobre el mapa de D. J. de Horta y otros por D. Tomás Lopez. Madrid, 1772. J'offre ici mes remerciements à M. Barau-Dihigo, qui m'a aidé à retrouver Monjardin sur les cartes anciennes.

3) Voy. l'art. Monjardin dans le Diccionario geográfico-historico de España por la Real Academia de la historia, Seccion I, t. II, Madrid, 1802; et dans le Diccionario geográfico-estadístico-historico de España por Pascual Madoz, Madrid, 1850.

4) Pascual Madoz, ouvr. cité.

5) P. Joseph de Moret, Annales del reyno de Navarra, 1766, t. II, p. 408.

6) P. Joseph de Moret, Investigaciones historicas de las antigüedades del reyno de Navarra, 1766, t. I, p. 571.

7) P. J. de Moret, Annales, t. I, p. 322.

des habitants et retournent à Estella (v. 2458 ss.), où Charlemagne est resté, pour y baptiser Altumajour, le seigneur converti des deux cités. C'est alors seulement, maintenant qu'il est maître de Logroño, que Charlemagne envoie des messagers au roi païen de Saragosse. Le poète savait donc que c'est à Logroño que s'embranché la route romaine qui, suivant le cours de l'Ebre, se dirige par Calahorra vers Saragosse. Mais, lui qui connaît si bien la voie de saint-Jacques et quelles routes s'y amorcent, il ne connaît pas ces autres routes: il croit que Saragosse (v. 4086—9) est un port de mer.

5. *Bors*. Charlemagne a donc envoyé ses messagers, Basin et Basent, puis Guron, à Saragosse; ils sont tués par les païens, et l'empereur en ressent une grande douleur; mais, dit le poète, bientôt il fut un peu réconforté,

3867 Car ceus dao bors d'Espagne seul de lour voluntié
Rendrent ao roi Zarillon la ville e la poesté;
E quand tretous furent laviés e batizé,
Le roi garni les terres selonc che li fu a gré.

Qui sont *ceus dao bors d'Espagne*? Si l'éditeur de la *Prise de Pampelune*, Ad. Mussafia, avait suivi du doigt sur la carte la route nécessaire de Charlemagne, elle l'eût conduit de Logroño à Burgos: il aurait donc imprimé *Bors*.

Arrivé à Burgos, le poète quitte pour un temps la route de Saint-Jacques. Pour récompenser Altumajour, le bon convers d'Estella, qu'un usurpateur avait jadis chassé de Cordes (Cordoue), Charlemagne dirige ses troupes vers cette ville, qu'il veut lui rendre. Ce détour se comprend: s'il se propose d'affranchir le chemin du „seint Galizian“, il est bon, en effet, que Charlemagne délivre des Sarrasins non seulement un ruban de route, mais le pays. Et puis, cette diversion sur Cordoue était traditionnelle depuis le temps de la Chanson de Roland, et imposée au poète.

Voilà donc qu'il s'aventure, à la suite de Charlemagne, vers Cordoue, et il semble bien se douter que la distance est grande. Mais, lui qui sait dénombrer, et dans leur ordre exact, les villes et bourgades de la *via Compostellana*, sorti de cette route, il est dépaysé et il est clair qu'il n'a que les notions les plus vagues sur la géographie du reste de l'Espagne. De Burgos à Cordoue, pas un nom propre qui marque les étapes de l'armée chrétienne. Marsile envoie de Saragosse à Cordoue un secours par terre, et aussi (v. 4085—91) une flotte, qui prend la mer à Saragosse même. Campé devant Cordoue, Roland cherche à s'emparer de quelque bourg où il puisse se ravitailler. Un Sarrasin, qui connaît bien, au dire du poète (v. 4144), les terres d'Espagne, mais qui, en fait, semble aussi mal informé que le poète lui-même, enseigne à Roland un château, nommé Toletelle, bourg fondé par des exilés de Tolède, lequel est *jouste la mer* (v. 4159), et à trois lieues de Cordoue (vv. 4153,

4186). C'est la seule indication topographique que sache donner Nicolas de Vérone pour toute cette expédition: elle est doublement fausse.

Mais Charlemagne et le poète ont hâte de regagner la voie romaine:

5670 Quand Zarllon oit suen erre aprestitié sens demour,
Il dist a Isoriés: „Dreciès ma oriflour
Vers le cemin seint Jaque, a non le Criatour.
— Voluntier“, dist celu. Adont sens plus sejour
Se departi de Cordes notre emperier alour.

6. *Carion*.

5678 Quant Zarlles e sa giant e sa grand gientilise
Furent partus da Cordes tretous sens coardise,
Se drezerent enseuble sens fer autre devise
Tout droit ver le cemin dou buen seint de Galise,
E tant exploiterent pour sen e pour maistrise
Che a la voie vindrent ch'avoient tant requise
E veirent Carion e la tour noire e bise.
Iroriès dist a Zarlle: „Par Dieu che tout justice,
Sus le cemin seint Jaques somes, sens gaberise.
Veès la Charion, ou est ja mout ocise
De la giant crestiaine pour alier en servise
De Dieu et de l'apostre . . .“

C'est Carrión de los Condes, l'ancienne Lacobriga.

7. *Seint Fagon*. Charlemagne a dressé sur les murs de Carrión le gonfanon royal; il a baptisé les habitants de la ville et les traite avec bonté. La nouvelle s'en répand par le pays et provoque d'autres soumissions:

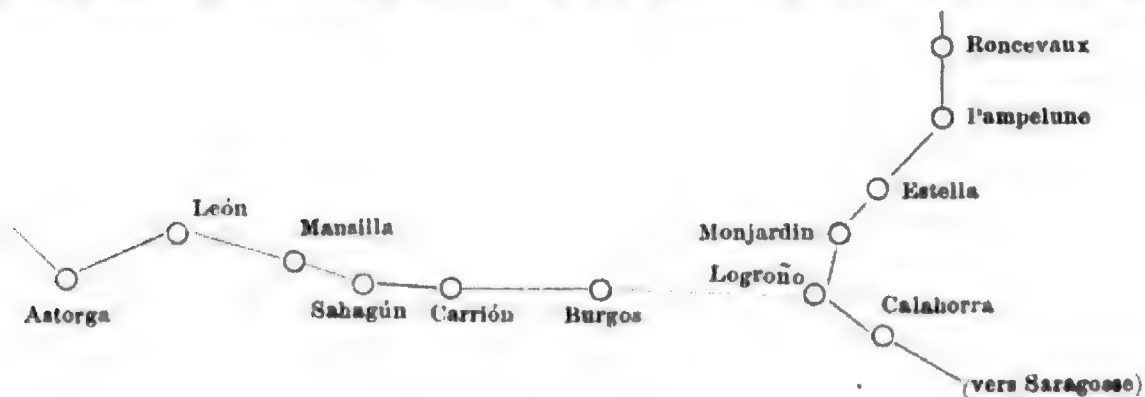
5768 Adonc par ceste çouse se rendi seint Fagon,
c'est-à-dire Sahagún.

8 et 9. *Masele et Lion*. Non pas seulement Saint-Fagon, mais aussi (v. 5769) *Masele e Lion*, c'est à dire Mansilla de las Mulas et León.

10. *Storges*. Alors Charlemagne apprend par un espion qu'un roi païen, Estourgant, fera forte résistance dans Storges. Aussitôt,

5825 Tout droit encontre Storges l'emperier Zarllemagne
Se dreça ou sa gient de Franze e d'Alemagne . . .

et le poème se termine par le récit de l'assaut et de la prise d'Astorga.



Cet itinéraire, où l'auteur de la Prise de Pampelune l'a-t-il trouvé? On sait qu'il exploite le Pseudo-Turpin: il le dit expressément (v. 5649, etc.); il lui a emprunté sa bataille des Sarrazins masqués, le personnage d'Altumajour, etc.¹⁾. L'indication est donc de rechercher s'il peut lui avoir pris en même temps les données topographiques de son poème, auquel cas nous serions en présence de faits banals et sans intérêt.

Le Pseudo-Turpin raconte (chapitres XIV—XVIII) une expédition qui mène Charlemagne de Pampelune à Monjardin, à Najera, à Cordoue, et ce sont aussi ses étapes dans la chanson de geste²⁾. Mais les autres, le poète les doit-il au Pseudo-Turpin?

Il pouvait y lire le chapitre III, *De nominibus civitatum Hispaniae*, qui lui donnait un dénombrement des cent villes prétendûment conquises par l'empereur, et, entre ces cent villes:

. . . *Cappara, Austurga, Ovetum, Legio, Karrionem, Burcas, Nageras, Kalagurria, Urantia, Stella, Kalathaus, Miracula, Tutela, Saragocia, Pampilonia, Baiona, Iacka* . . .

S'il avait recouru à cette liste, comment aurait-il pu remarquer que les villes y sont énumérées dans l'ordre inverse, à partir de Compostelle? éliminer d'une main sûre celles qui sont imprimées ci-dessus en italiques et qui ne sont pas sur la route qui l'intéressait? y ajouter, et à leur place vraie, ces trois noms que le Pseudo-Turpin ignore: Logroño, Sahagun, Mansilla?

Ce n'est donc pas au Pseudo-Turpin qu'il doit le tracé de la route de Charlemagne. L'aurait-il pris — ce qui serait déjà très intéressant — au Guide des pèlerins de Saint-Jacques, c'est à dire au dernier livre de ce Codex de Compostelle, qui fut un instrument de propagande en faveur de ce pèlerinage et dont le Pseudo-Turpin forme l'une des pièces? Ce Guide³⁾ marque ainsi les étapes des pèlerins:

Pampelune, Estella, Najera, Burgos, Frómista, Sahagun, León, Rabanal, Villafranca del Bierzo . . .

Il y manque, comme on voit, ces étapes de la chanson de geste: Logroño, Carrión, Astorga, Mansilla. Si l'on suppose que le poète a connu les deux listes, celle du Pseudo-Turpin et celle du Guide, comment les aurait-il combinées sans tout brouiller? et d'ailleurs, cette hypothèse, presque absurde, ne servirait de rien: aux deux listes réunies il manquerait encore ces deux villes: Logroño, Mansilla.

1) Voy. surtout Castets, ouvr. cité.

2) Sauf Najera, ville que connaissent d'ailleurs d'autres chansons de geste, Otinel par exemple.

3) Le Codex de saint Jacques de Compostelle (*liber de miraculis s. Jacobi*), livre IV, publié par le P. F. Fita, avec le concours de Julien Vinson, Paris, 1882, p. 4.

Nous ne connaissons nul autre document où le poète aurait pu prendre son itinéraire.

La conclusion est nécessaire. L'homme qui a le premier combiné l'action de la Prise de Pampelune ou bien avait fait lui-même le voyage de Pampelune à Compostelle, ou bien avait pris des notes sous la dictée d'un pèlerin qui l'avait fait; ou encore, ce qui revient à peu près au même, il avait sous les yeux un Guide du pèlerin de Saint-Jacques plus complet que celui que nous avons. Retenons d'autre part que son livre de chevet est le Pseudo-Turpin, qui n'a et n'a jamais eu d'autre objet que d'exciter les pèlerins à entreprendre ce voyage. Allons plus loin: le public auquel il adresse son poème se compose de gens qui ont suivi cette route, ou qui la suivent, ou qui vont la suivre: sans quoi, comment s'expliquer le plan singulier de ce roman? et que les péripéties de l'action y correspondent exactement à des étapes de pèlerins?

Si le premier auteur de la Prise de Pampelune fut Nicolas de Vérone, il convient de se rappeler certaines indications qu'il nous a données au début de son poème sur la Pharsale, et que M. Antoine Thomas résume en ces termes: „Il nous explique pourquoi il a versifié la bataille entre César et Pompée, et cette explication jette un jour bien curieux sur la vie chevaleresque du Nord de l'Italie au commencement du XIV^e siècle. Quand un grand seigneur était en voyage, pour rompre la monotonie de la route, il se faisait réciter les histoires d'autrefois, des *zouses trespassees*¹⁾. Il lui fallait un récitateur, et non un lecteur, car on comprend, comme dit le poète, que

Un home civaçant avroit trou destorbance
A lire por zamin²⁾“ . . .

On peut supposer que Nicolas de Vérone destinait la Prise de Pampelune au même usage: à des jongleurs qui la déclameraient à cheval en faisant compagnie à des seigneurs sur la voie de Compostelle: ainsi un bon jongleur — *onques meillor ne vi* — chevauchait en chantant de geste dans le cortège de noces de Bernier et de la fille de Guerri le Sor³⁾; ainsi le vallet du moine Guillaume chantait en traversant la forêt de Beaucler.

Mais il est fort improbable que Nicolas de Vérone ait agencé le premier l'action de la Prise de Pampelune: qu'il me suffise de rappeler, entre autres indices, qu'il s'égare un instant sur sa route entre Pampelune et Monjardin et que l'un au moins des épisodes de son poème, le meurtre par Marsile des messagers de Charles, Basant et Basilie, était déjà connu de l'auteur de la Chanson de Roland.

1) Ant. Thomas, dans la Romania, t. XVIII, p. 165.

2) Die Pharsale des Nicolas von Verona von H. Wahle, v. 32 (Ausgaben und Abhandlungen . . . veröffentlicht von E. Stengel, LXXX).

3) Raoul de Cambrai, v. 6085 et suivants.

Quoi qu'il en soit, ancienne ou récente, la chanson de la Prise de Pampelune fut, originellement, une chanson à l'usage des pèlerins de Saint-Jacques; en d'autres termes, supposez que le sanctuaire de Compostelle n'ait pas existé: la chanson de la Prise de Pampelune n'existerait pas.

* * *

Ces faits, dira-t-on, sont évidents, ou presque; mais quelle en est la portée? — Elle est fort médiocre, je le reconnais, si ces faits restent isolés; mais ils ne sont pas isolés.

Presque toutes nos grandes légendes épiques — j'entends par là celles de nos chansons de geste qui ne sont pas de purs romans, visiblement imaginaires et récents, toutes celles qui ont quelque fondement historique ou quelque ancienneté, — à peu près toutes les légendes carolingiennes sont en relation chacune avec un certain monastère, ou avec un certain pèlerinage, ou, ce qui revient presque au même, avec une certaine foire.

De même qu'il y a des relations entre la Prise de Pampelune et un tronçon de la route qui mène à Saint-Jacques, de même les autres poèmes du cycle de Roncevaux, et la chanson de Roland, comme les autres, sont, comme chacun sait, en relation avec d'autres tronçons de cette même route et avec les sanctuaires dressés sur le passage des pèlerins.

Il y a des relations entre les chansons du cycle de Guillaume d'Orange et plusieurs sanctuaires de cette *via Tolosana* qui conduisait les pèlerins du Nord de la France vers Saint-Gilles et vers Saint-Jacques de Galice en passant par Brioude, par Nîmes, par les Aliscamps d'Arles, par Saint-Guilhem-du Désert, par Narbonne, par Lézignan, dépendance de l'abbaye de La Grasse, par Martres-Tolosane.

Il y a des relations entre la chanson de Gormond et Isembard et l'abbaye et la foire de Saint-Riquier; — entre le roman de Raoul de Cambrai d'une part et l'église et la foire de Saint-Géri de Cambrai, les abbayes d'Homblières, de Saint-Michel en Thiérache, de Waulsort, d'autre part.

Il y a des relations entre la légende d'Ogier le Danois et le monastère de Saint-Faron de Meaux; — entre la chanson du Pèlerinage de Charlemagne à Jérusalem et l'abbaye et la foire de Saint-Denis en France; — entre la chanson de Fierabras et cette même abbaye.

Il y a des relations entre la légende de Richard de Normandie et l'abbaye de Fécamp, — entre la chanson d'Aiquin et l'église Saint-Samson de Dol.

Il y a des relations entre certaines branches de la geste des Lorrains et les foires de Champagne.

Il y a des relations entre la chanson des Saisnes et le pèlerinage

d'Aix-la Chapelle et de Cologne; — entre la chanson de Renaut de Montauban et ce même pèlerinage, prolongé jusqu'à Dortmund.

Il y a des relations entre la „geste de Blaye“ et la route de Roncevaux par Bordeaux; — entre la „geste de Saint-Gilles“ et le pèlerinage de Saint-Gilles.

Il y a des relations entre la légende de Girart de Roussillon et les abbayes de Pothières et de Vézelay; — entre la légende de Girart de Fraite et certaines abbayes de Provence.

Il y a des relations entre la chanson d'Otinél et l'abbaye de Precipiano, près de Tortone; — entre les légendes du roi Didier, d'Ogier, d'Ami et Amile, de Berte et Milon, d'Orlandino, de la Destruction de Rome d'une part et d'autre part les principales étapes du pèlerinage de Rome, la Novalèse, Mortara, Pavie, Borgo san Donnino, la route du Monte Bardone à Lucques, Sutri, etc.

Il y a des relations entre bien d'autres légendes épiques et bien d'autres monastères que je sais et que je ne sais pas.

Ces propositions expriment, non pas des hypothèses, mais des faits. De ces faits, la plupart ont été remarqués déjà¹⁾, mais jamais ils n'ont été rapprochés les uns des autres, ni considérés dans la solidarité qui peut-être les lie.

C'est qu'à l'ordinaire ces rapports entre la tradition populaire et „jougleresque“ et la tradition monastique ont semblé tardifs et d'intérêt secondaire. Il semble acquis que celles de nos chansons de geste du XII^e et du XIII^e siècle qui ont un fondement historique remontent presque nécessairement soit à des épopées mérovingiennes, soit à des „cantilènes“, ou à des „chants lyrico-épiques“ ou à des „epische Sagen“ de l'époque carolingienne, qu'elles sont „nées des événements, exprimant les sentiments de ceux qui y prenaient part“, du vivant même des héros, aux jours „où les guerriers se sentaient eux-mêmes personnages épiques et d'avance entendaient dans la mêlée la chanson insultante ou glorieuse que l'on ferait sur eux.“ Dès lors, si, trois ou quatre siècles plus tard, l'un ou l'autre de ces antiques poèmes populaires fut exploité par les moines de telle abbaye, qu'importe? Ce ne sont que des faits d'adaptation banals et négligeables.

Sans mettre en doute cette doctrine, dont tous nous nous réclamons, ne se peut-il pas pourtant que, pour certaines légendes, les faits se prêtent mieux à une explication plus prochaine et plus réaliste? Chacun admet, car c'est ici l'évidence, que la chanson du Pèlerinage de Charlemagne à Jérusalem, du moins en sa forme actuelle, n'existerait pas, si par hasard les moines de Saint-Denis et le chapitre de Notre-

1) Le modèle de ces études trop rares est le beau mémoire de M. Pio Rajna sur l'inscription de Nepi.

Dame n'avaient possédé et montré à la foire de Lendit certaines reliques de la Passion. Il est presque aussi assuré, à mon sens, que les poèmes et les légendes qui concernent Girard de Roussillon n'existeraient pas si, vers l'an 1040, il n'avait plu à Geoffroi, abbé de Vézelay, d'„inventer“ les reliques de sainte Marie-Madeleine. Ne se peut-il point, en plusieurs autres cas, que les moines, loin de s'annexer sur le tard une légende populaire colportée depuis des siècles par les jongleurs, en aient été les véritables créateurs, et que moines et jongleurs se soient associés dès l'origine pour exploiter, à l'occasion de telle fête, leur clientèle commune de pèlerins et de marchands? Il s'agit, procédant par voie de monographies, sans se faire jamais le prisonnier d'aucun système, et sans se proposer d'en construire aucun, de comparer les textes poétiques avec les textes hagiographiques, liturgiques et autres fournis par telle abbaye; et, dans chaque cas concret, de se poser à nouveau ces questions: Les traits historiques que recèle cette chanson de geste ont-ils été nécessairement transmis aux jongleurs du XII^e siècle par une longue tradition poétique? N'ont-ils pu parfois, comme l'a supposé M. Ph.-Aug. Becker en quelques belles études, les recueillir, à une époque récente, dans les livres et les chartes de tel monastère? Faut-il croire que la tradition jongleresque soit toujours ancienne et la tradition monastique toujours récente et dérivée de l'autre? N'est-ce pas l'inverse en tel cas? En tel autre cas, le travail des jongleurs ne s'insère-t-il pas dans celui des moines, en telle sorte que tradition monastique et tradition jongleresque deviennent indiscernables? N'est-il pas de légendes dont on puisse montrer qu'elles sont nées dans tel sanctuaire, ou à ses abords, attachées dès l'origine à tel tombeau, à telles reliques, aux ruines de tel monument? N'en est-il pas que l'on puisse ramener à leur point de formation et enraciner à nouveau?

Ces questions, je me les pose sans trêve depuis deux ans et plus. J'ai achevé une dizaine de ces monographies¹⁾, j'en ai préparé plusieurs autres. Il m'a semblé, par une idée superstitieuse, que j'aurais plus de courage à les livrer à l'impression, si j'offrais celle-ci, la première que je me risque à publier, au romaniste que tous honorent pour sa science et sa finesse, mais aussi pour son indulgence et pour sa bonté.

1) Je publierai dans quelques mois, à la librairie H. Champion, un petit volume sur les légendes du cycle de Guillaume d'Orange, et un autre sur les légendes de Girard de Roussillon, de Raoul de Cambrai, de Gormond et Isembard et sur les légendes carolingiennes dans leurs rapports avec les pèlerinages d'Italie. Un troisième volume suivra.

L'imitazione francese nei poeti meridionali della scuola poetica siciliana.

Per

Giulio Bertoni in Friburgo (Svizzera).

Col nome di „Scuola poetica siciliana“ si designano comunemente due centri poetici principali: uno meridionale, con a capo Giacomo da Lentini; l'altro centrale, o Toscano, con a capo Guittone d'Arezzo e Bonagiunta Orbiciani¹⁾. Si è anche soliti, col Gaspary²⁾, riconoscere un influsso provenzale più diretto e vigoroso sul secondo di codesti due centri; mentre per i poeti siciliani l'indice dell'attenzione degli studiosi deve, parmi, ora spostarsi, in ispecie dopo la comparsa di un ingegnoso e ardito libro di A. Jeanroy, nel quale è assegnato alla prima lirica di Francia un posto forse troppo cospicuo di fronte alla poesia primitiva degli altri paesi romanzi³⁾.

Le linee, che seguono, vogliono portare un nuovo piccolo contributo

1) Pare ormai che si debba intendere in questo significato la denominazione di „scuola poetica siciliana“. Cfr. F. Torraca, *Studi su la lirica italiana del Duecento*, Bologna, Zanichelli, 1902, p. 12. Dentro il centro toscano si potrebbe vedere, a ragione, un gruppo lucchese, studiato di recente da A. Parducci, *I rimatori lucchesi del sec. XIII*, Bergamo, Istituto ital. d'Arti grafiche, 1905 (N. 7 della Bibl. stor. d. letterat. ital. diretta da F. Novati). Si veda anche il mio articolo *Intorno alle questioni sulla lingua nella lirica ital. delle origini*, in *Studi medievali*, fasc. 4, 1905, pag. 14 dell'estr.

2) A. Gaspary, *Storia della letterat. ital.*, trad. ital., Torino, Loescher, 1887, p. 68.

3) A. Jeanroy, *Les origines de la poésie lyrique en France*², Paris, 1904. Costituisce un ottimo complemento a questo libro uno studio del Paris, *Les origines de la poésie lyrique en France au moyen âge*, Paris, 1892, (estr. da *Journal des Savants*, nov. e dic. 1891; marzo e luglio 1892). Contro la tesi dello Jeanroy, si cfr. Cesareo, *Le origini della poesia lirica in Italia*, Catania, Giannotta, 1899 (*Romania*, XXIX, 127).

di fatti che valga a mostrare una forte influenza francese sulla scuola sicula propriamente detta, senza per questo negare gli innegabili rapporti con la lirica occitanica. I rapporti con la Provenza non mancano¹⁾, ma possono appena paragonarsi, nella loro entità, a quelli che intercedono con la poesia di Francia.

Intanto la critica del Torraca ha dimostrato²⁾ che il Fauriel³⁾ e, dietro le tracce del Fauriel, il Bartoli⁴⁾, il Graf⁵⁾ e il Cesareo⁶⁾, erano caduti in errore, quando avevano creduto di riconoscere nel matrimonio (a. 1080) di Matilde e Ruggero Conte di Sicilia il mezzo, per cui la poesia provenzale poté migrare nell'isola. Non si tratta già di Matilde e Ruggero, ma bensì di sposalizio avvenuto tra Matilde, figlia di Ruggero, e Raimondo di Saint-Gilles. Matilde adunque non venne dalla Provenza in Sicilia, ma di Sicilia si recò in Provenza⁷⁾. Inoltre, che poeti di Francia siansi portati in Sicilia, è certo. Jendens de Brie, autore della *Bataille Loquifer* verso il 1170 fu nell'isola, dove scrisse forse e recitò il suo poema, ottenendone cospicue elargizioni:

1) Il Gaspary, *La scuola poetica siciliana del secolo XIII*, trad. ital., Livorno, Vigo, 1882, p. 34 sgg., ha dimostrato che la canzone 45^a del Vatic. 3793 di Jacopo Mostacci, [non già pisano, come credeva il Gaspary, ma di Lecce forse (Torraca), o più probabilmente di Messina Restivo, *La scuola siciliana e Odo della Colonna*, Messina, 1895, p. 11, n. 1 e Scandone, *Ricerche novissime sulla scuola poetica siciliana*, Avellino, 1900, p. 14] è nelle prime strofe imitazione di Longa sazón (Choix, III, 275) e che il Notaro ha imitato Perdigon, *Trop ai estat* (M. G., 513). Anche una canzone di Stefano Protonotario (Valeriani, I, 202) *Assai mi piacereia* richiama alcuni versi di Richart de Barbezieu (Cfr. Gaspary, op. cit., p. 46), e il Diez, *Poesie der Troub.*, 280 afferma che Stefano mostra più d'un'attinenza col provenzale. Nel compon. n° 82 del 3793 il verso di Mazzeo Ricco *S'eo tardi mi so addato* ricorda Folquet de Marselha, *Si tot me sui a tart aperceubutz*. Anche il pianto di Giacomino Pugliese (3793, n° 55) *Morte, perchè m'hai fatta sì gran guerra* è alquanto provenzaleggiante. Cf. Springer, *Das altprovenz. Klagelied*, Berlin, 1874.

2) Torraca, op. cit., pp. 358—9.

3) Fauriel, *Hist. de la poésie provençale*, I, 2, 29.

4) Bartoli, *Primi due secoli*, p. 38.

5) Graf, *Provenza e Italia*, Torino, Loescher, 1877, p. 2.

6) Cesareo, *La Poesia siciliana sotto gli Svevi*, Catania, Giannotta, 1894, p. 11.

7) Ecco le parole di Goffredo Malaterra (RR. II. SS., V. L. III, 22): „*Raimundus famosissimus Comes Provinciarum, famam Rogeris Siculorum Comitatus audiens, propter strenuitatem, quae de ipso referebatur, legatos dignos, qui a tanto ad tantum dirigerentur, mittens, Mathildem filiam suam, quam de prima uxore admodum honestae faciei puellam habebat, sibi in matrimonium copulandum exoptulat; quod cum a comite concessum, renuntiant; quae de re ille non minus gavisus . . . audito termine nuptiarum, per se ipsum in Siciliam accedendo, diem praevenire accelerat.*“

... a nul hom ne l'aprist n' ensaigna
 mais grant avoir en ot et recovra
 entor Sezile, où il conversa.

E la stessa età, a cui appartengono i primi troveri, permette di pensare a un'influenza della lirica francese per mezzo dei Normanni: Conon de Béthune, che tenzonò con Raimbaut de Vaqueiras¹⁾, cantò verso il 1180; Gace Brulé fiori nel medesimo torno di tempo, Gui de Conci morì nel 1203; Gontier de Soignies visse sul finire del secolo XII; Thibaud de Champagne cantò sino al 1253²⁾. È dunque probabile che la lirica francese, su cui già s'era esercitato l'influsso della poesia provenzale³⁾, facesse sentire sullo scorcio del sec. XII i propri effetti nell'isola di Sicilia. Le leggende concernenti Artù debbono la loro diffusione in Sicilia all'invasione normanna⁴⁾, mentre qualche nuova traccia di poesia francese potè essere portata da Riccardo Cuor di Leone durante il suo viaggio alla volta di Gerusalemme per la terza crociata⁵⁾.

Esaminando i componimenti dei poeti siculi, accade di trovare qualche traccia di imitazione francese⁶⁾. Nel Notaro:

1) V. de Bartholomaeis, Romania, 1905.

2) G. Paris, Litt. franç. au moyen-âge³, Paris, 1905, p. 183.

3) P. Meyer, Des rapports de la poésie des trouvères avec celle des troubadours, in Romania, XIX, p. 42. Uno dei primi poeti a comporre canzoni nella forma di quelle dei trovatori fu Chrétien. Cfr. Paris, op. cit. p. 184.

4) A. Graf, Appunti per la storia del ciclo brettonico in Italia, in Giorn. stor. della letterat. ital., V, p. 80 sgg. Si vedano anche: G. Paris, La Sicile dans la littérature française, in Rom. V, 110 e Pitre, Le tradizioni cavalleresche popolari in Sicilia, in Romania, XIII, 301.

5) Inutile ch'io ricordi il posto che occupa nella letteratura francese la terza crociata. Rammenterò l'Histoire de la guerre sainte di Ambroise e mi accontenterò di citare Romania, IX, 542—4; Journal des Savants, Sett. 1899. Cfr. anche Romania, VI, 495. Per la Provenza, si veda A. Kolsen, Die beiden Kreuzlieder des Troubadours Guiraut v. Bornelh, in Festschrift Adolf Tobler zum siebenzigsten Geburtstage, dargebracht von der Berliner Gesellschaft f. das Studium der neueren Sprachen, Braunschweig, 1905, p. 208. Appartiene alla primavera del 1189 un canto di Guiraut de Bornelh, ove leggesi un'esplicita allusione a Riccardo Cuor di Leone:

E'l Coms Richartz es be garnitz;
 C' als seus aitz,
 Qui que'l m' envei,
 S' es tala afars meselatz
 Que ben es grans e sia'n deus lauratz.

6) Si noti anche che la lista di poesie italiane derivate da motivi francesi, data dallo Jeanroy, Op. cit., p. 233, n. 1, è costituita quasi tutta di componimenti dovuti a poeti di Sicilia.

Lo vostr' amor che m' ave
 In mare tempestozo
 È ssicomo la nave
 Che la fortuna getta.

(Madonna, dir vi voglio.)

E il Castellano di Coucy:

Bien sai k'en vos amer n'ai droit,
 S'amours, ne m'i eust done,
 Mais esforchier fait folie,
 Si com fait nes ke vens guie,
 Ki va là ou vens l'empint,
 Ke tote esmie et frain¹⁾.

Lo stesso Notaro tocca in Ben m'è venuto (Cod. Laur-Red. IX, n° LVI ediz. Casini) di un motivo diffusissimo nella lirica francese:

Ben m'è venuto prim' al con doglensa
 Poi benvoglensa orgoglo m'è rendente...

I quali versi ricordano, a ragion d'esempio, i seguenti:

Tant de biautés, comme elle me moustra,
 En sa face fresche et colorée,
 Par quoi l'orguel el cuer li avala,
 Qui son ami occire li fera²⁾.

Stefano da Messina³⁾, Assai mi plagerea⁴⁾:

Non doverea dottare
 Amor veracemente
 Poi leale ubidente
 Li fui da quello giorno
 Che el me seppe mostrare — la çoi che sempre ò mente,
 Che m' à distrettamente
 Tutto legato intorno
 Siccome l'unicorno
 Da una pulcella vergine innaurata
 Che da li cacciatori è amaestrata,
 De la qual dolcemente s'innamora,
 Sì che lo lega e non se ne dà cura.

Thibaut (ediz. Tarbe, p. 4) scrive:

1) Fath, Die Lieder des Castellans von Coucy, Heidelberg, 1883, p. 42.

2) H. Binet, Le style de la lyrique courtoise en France aux XII^e et XIII^e siècles, Paris, 1897, p. 33.

3) Secondo il Diez, Poesie der Trobadours, p. 280 Stefano risente, come ho detto, più degli altri lirici meridionali l'infusso della poesia di Provenza.

4) Monaci, Crestomazia ital., II, 212. Lez. del cod. Barberiniado XLV—47, con varianti del vatic. 3793 e Laur.-Red. 9.

Ausi com l'unicorne sui,
 Qui s'esbahit en regardant
 Quant la pucelle va mirant,
 Tant est liée de son anui.
 Pasmée chiet en son giron:
 Lors l'acist on en traïson.
 Et moi ont mort de tel semblant
 Amors et ma dame¹⁾.

E per tenerci nel campo delle similitudini, ricorderemo i versi seguenti del Notaro (Membrando, str. 3):

Son rotto come nave
 Che pere per lo canto
 Che fanno tanto dolse le Sirene,

e questi di Thibaut:

Mais il ressemble au chant de la Siraine,
 Dont la douceur attent douleur et peine²⁾.

Anche il famoso contrasto di Cielo risente l'influsso della lirica di Francia; e se anche non si vorrà ammettere ch'esso sia una vera e propria pastorella, bisognerà in ogni modo tenerci paghi alla conclusione dello Jeanroy³⁾: „Le Contrasto de Cielo est fondé sur un genre populaire qui devait exister en Sicile avant que la poésie française y pénétrât. Son auteur a connu cependant des pièces françaises de tour et de sujet analogues.“ Del resto, i rapporti che intercedono tra la lirica di Francia e di Provenza sono tanti e tali⁴⁾, che non riesce sicuro stabilire quali passi dei poeti della scuola siciliana si riattaccino alla poesia della Francia e quali alla poesia occitanica. Metafore, similitudini, vere e proprie frasi stereotipate sono comuni, e molto spesso non vi sono ragioni per pronunciarsi in favore dell'una o dell'altra ipotesi. Valga un esempio. L'uso di aprire un componimento con la descrizione della primavera, si fa generalmente risalire all'imitazione provenzale. È chiaro che si potrebbe facilmente riallacciare quest'uso ad una vera e propria imitazione francese. Rinaldo d'Aquino scrive⁵⁾:

1) Ecco il racconto che ne dà Brunetto Latini nel suo Tesoro (ediz. Chabaille, p. 253): „Ocis puet-il bien estre, mais vif ne le puet on avoir. Et ne porquant li veneor envient une vierge pucele cele part où l'unicorne converse, car ce est sa nature que maintenant s'en va à la pucele tout droit et depose toutes fiertéz et s'en dort soëf el giron à la pucele, et en ceste manière le deçoivent li veneor.“

2) Tarbé, Chansons de Thibaut IV, Comte de Champagne et de Brie, Reims, 1851, p. 64.

3) Jeanroy, Les Origines, cit., p.

4) P. Meyer, Des rapports de la poésie des trouvères, avec celle des troubadours, in Romania, XIX, p. 42.

5) Monaci, Crest., I, p. 84.

Ormai quando flore
 e mostrano verdura
 le prata e la rivera
 Li auselli fanno isbaldore
 dentro da la frondura
 cantando in lor manera,
 Infra la primavera
 che ven presento
 frescamente
 cosi frondita
 ci ascuno in vita — d'aver gioja intera.

E Gonthier de Soignies:

Au tens gent que raverdoie
 Toute riens à sa color
 Que tout oisel mainent joie
 Contre la feuille et la flor,
 Lors di que grant tort auroie
 Se ne m' i resbaudisoie
 Por amor,
 A qui li mieus vers s' otroie
 Nuit et jor¹⁾.

Il componimento di Rinaldo d'Aquino continua:

Quando l'aloda intendo
 e' rusignuolo vernare,
 d'amor lo cor m'afina,
 E maggiormente intendo
 k'è l'legno d'altr'affare
 ke d'arder non rifina.

E d'altro canto Jaques de Cisoing²⁾:

Quant li rossignos s'escrie
 Ke mais se va definant,
 Et l'aloëte jolie
 Va contremont l'air montant . . .

Con ciò non si pretende di affermare altro che questo: che forse buona parte di quella ch'è chiamata imitazione provenzale è nei poeti della Sicilia „imitazione francese“.

1) A. Scheler, *Trouvères belges*, Louvain, 1879, p. 4.

1) A. Scheler, *Op. cit.*, p. 89.

Recherches sur les conjonctions conditionnelles *să, de, dacă*, en Ancien Roumain.

Par

Mario Roques à Paris.

Le latin *si* a longtemps vécu en roumain, sous les formes *se*, puis *să*, avec double valeur, finale et ipotétique. Au nord du Danube, *să* a persisté comme conjonction finale; comme conditionnelle, il s'est trouvé d'assés bonne eure en lutte avec d'autres conjonctions dont l'une, *de*, l'a à peu près complètement chassé de l'usage, pour être à son tour fortement battue en brèche, au moins dans la langue littéraire, par *dacă*. L'origine de *de* est très obscure; celle de *dacă* (anciennement *deca, deaca*), que l'on a expliqué par la composition *de + ca*, est encore matière à controverses.

M. Meyer-Lübke a consacré un paragraphe de sa *Romanische Grammatik* (III, § 644) au *de* ipotétique qu'il rattache au *de* coordinaif; M. Sanfeld-Jensen, dans son remarquable article „Die Konjunktion *de* im Rumänischen“ (*Zeitschrift für romanische Philologie*, XXVIII, 11) adopte cette opinion (§ 26) et de même M. Dimand, qui a consacré à l'étude de *de* plusieurs pages de sa belle contribution „Zur rumänischen Moduslehre“ (§ 19, 2). Cette explication n'a rien en soi d'in vraisemblable: d'autres langues attribuent une valeur ipotétique à de simples particules de liaison¹⁾; ce n'est pas là cependant un phénomène assés général pour qu'il puisse se passer de toute confirmation particulière. Théoriquement, l'on devrait en trouver quelqu'une dans l'histoire de la substitution de *de* à *să*; ce serait le cas, p. ex., si l'on voyait *de* remplacer *să* d'abord lorsque la subordonnée conditionnelle vient après la principale, ou quand le groupe conditionnel est la suite et la conséquence d'autres propositions, ou bien encore lorsque la conditionnelle a une valeur concessive, la particule de liaison ayant alors le sens de „même“ plutôt que celui de „et“.

1) Voir là-dessus Meyer-Lübke, *Roman. Gramm.*, III, § 546, et Dimand, *Rumän. Moduslehre*, § 39.

Dans la pratique, malheureusement, il est à craindre que l'histoire de la lutte entre *să* et *de* ne puisse jamais être écrite avec précision, si l'on admet avec M. Meyer-Lübke que la substitution de *de* à *să* était, au moins dans son principe, un fait accompli avant nos plus anciens textes, et si l'on se souvient d'autre part que la syntaxe de ces textes anciens n'est trop souvent qu'un reflet de la syntaxe des originaux slaves. Toutefois, il peut n'être pas sans intérêt de rassembler les matériaux de cette histoire, fussent-ils être insuffisants et incertains. J'ai réuni et examiné ci-dessous ceux que m'ont fourni les textes roumains du XVI^m et du début du XVII^m siècle, pour autant qu'ils sont dès maintenant à la disposition des travailleurs, c'est à dire: Codicele Voronețean, Psautiers (Psaltirea Scheiană, Ps. lui Coresi, Ps. Voronețeană), Évangile de Coresi, textes réunis dans les Cuvênte den bătruni de Hasdeu, et fragments reproduits dans les Analecte de Cipariu, la Chrestomathie de Gaster, la Bibliografia românească veche de Bianu et Hodoș.

1^o Actes des Apôtres et Épîtres du ms. de Voroneț¹⁾.

Dans ce texte, *deca* n'a jamais de valeur conditionnelle, mais il figure fréquemment avec valeur temporelle et correspond à *jako že*, *jegda že*, du texte slave ou sert à transformer un participe en proposition à mode personnel.

La conjonction conditionnelle normale est *se*²⁾, qui se joint à l'indicatif présent ou futur et aux conditionnels de toutes formes, en *-re*, *aș*, *vrea*, et correspond régulièrement à *aște* du texte slave.

De est assez fréquent comme particule coordinante; mais il apparaît quelquefois aussi comme conjonction de subordination: dans le lexique joint à son édition, M. Sbiera a réuni six exemples où il traduit *de* par *dacă* et qu'il nous faut étudier de près.

Dans deux cas, déjà signalés par M. Dimand (§ 19, 3), *de* a certainement une valeur temporelle:

18, 8: Deci de veînără cătră elu, zise cătră'nșii = Quand ils furent venus à lui, il leur dit. Le slave a ici *jako že* (XX, 18).

68, 4: De trecură oarecare zile . . . = Quelques jours après . . . ce que le slave exprime par une tournure participiale: Dnemŭ že minuvšymŭ někimŭ . . . (XXV, 13).

1) Codicele Voronețean, édition I. Sbiera, Cernowitz, 1885, avec les passages correspondants du Nouveau Testament de 1648 et de la Bible de 1688.

Je cite le plus souvent le texte slave des Actes d'après Kaluzniački, *Actus Epistolaeque Apostolorum palaeoslovenice ad fidem codicis Christinopolitani saeculo XII^o scripti* . . ., Vienne, 1896.

2) Pour un cas où l'on a en apparence *sea*, 130, 12, cf. I. Bărbulescu, *Fonetica alfabetului cirilic*, p. 146.

J'interprète de la même manière le passage 64, 1: *Ceacmu pasă; vrême de voiu dobândi, chiema te voiu*, où M. Meyer-Lübke voit un exemple de *de* conditionnel. La proposition avec *de* correspond à un participe prétérit actif du slavon: *vrême že polučivŭ, prizovu te* (XXIV, 25); rien ne nous oblige ni même ne nous autorise à y voir une conditionnelle; elle s'explique parfaitement comme une temporelle: „Quand j'aurai le temps, je te manderai“. *De* + mode personnel traduit le participe comme dans la frase 68, 4; la place de *de* après le régime s'explique par le désir de calquer le mouvement de la frase slavone; quant à l'emploi de *de* avec un futur, notre texte n'en présente pas, il est vrai, d'autre exemple, mais je n'ai pas trouvé non plus, dans la partie des Actes ou des Épîtres qu'il traduit, d'autre cas de participe prétérit à sens de futur antérieur pouvant demander pareille traduction.

Dans 44, 4 nous trouvons *de se*: *De se omulŭ cela Rimlénulu fără osându biînre ȳaste voao a l bate?* C'est bien une combinaison conditionnelle, elle correspond à un *aște* slavon.

J'explique de même *de se* dans 115, 10: *De se nesciînre pare i crediînchosu a fi întru voi . . .* = slav. *aște kto mnitŭ se vērînŭ byti* (Jac., I, 26). M. Dimand s'est demandé si *de* n'avait pas ici à lui tout seul la valeur conditionnelle, *se* étant alors le complément de *pare* (pronominal impersonnel *a se părea*). Il n'en est certainement rien, car: 1° dans notre texte *a părea* n'est pas en général réfléchi, — 2° dans les deux seuls cas où il est accompagné du pronom réfléchi, 73, 8 et 75, 7, ce pronom a la forme *siînre* et suit le verbe comme dans l'original, — 3° dans l'exemple ci-dessus la frase roumaine calque la frase slavone, c'est *i* qui correspond à *se* et il n'y a pas place pour un autre pronom.

Reste un seul cas, 12, 14: *E se Dimitrŭe acesta și celea ce sântu curusulu meșteri, de au cătră nesciînre cuvântu, neguțători sântu . . .* Selon M. Meyer-Lübke, suivi par M. Dimand, *de* serait une reprise du *se* initial et aurait une valeur nettement conditionnelle. Il n'y a rien de pareil dans le texte slavon: *Aște ubo Dŭmitrŭ i iže sŭ nimŭ kŭznŭnici imutŭ kŭ komu slovo* (XIX, 38); nulle part dans la traduction roumaine nous ne trouvons semblable reprise¹). L'on y constate par contre quelquefois l'insertion d'une particule de liaison irrationnelle entre une proposition participiale ou adverbiale et la principale; cela se produit notamment quand le traducteur a remplacé un participe slavon par un mode personnel, p. ex. 80, 5: *Și deca răspuînse aceastea lui e*

1) Je trouve dans l'Évanghélie cu învățătură de Coresi, de 1580, une répétition de *să*: *E să amu, să și cu voia putérnicilor, cînștiți fi-vămŭ, însă fără de ajutoriulŭ celuia de susŭ nici un lucru . . . putemŭ să facemŭ* (Cîpariu, *Analecte*, 33, 12). Mais ici la répétition a une valeur spéciale et annonce un aspect nouveau de l'ipotèse.

Fistu cu mare glas zise = slav.: Sie že emu otvěštavajuštu, Fistū... reče (XXVI, 24); cf. 35, 1 et 147, 12, où *și* est introduit dans des conditions analogues. Or, dans 12, 14, le traducteur ajoute à son modèle un verbe à forme personnelle, *ce sântu*; *de* suit dès lors à titre de particule de liaison, comme ailleurs *e* ou *și*; nous ne trouvons, il est vrai, *de* ainsi employé que dans cet exemple, mais cette apparente exception s'explique, si l'on remarque que le traducteur fait volontiers alterner *și* et *de*, employant *de* de préférence quand il a déjà, comme ici, usé de *și* quelques mots auparavant, cf. 3, 12; 8, 14; 16, 10; 19, 2; 33, 11; 40, 11; 44, 8; 46, 11; 51, 5; 64, 6; 87, 3; 98, 11; 105, 1.

Ainsi, dans Codicele Voronețean, *de* seul n'a pas plus que *deca* de valeur conditionnelle; d'autre part, rien ne nous permet de croire que, dans la combinaison *de se*, *se* ait abandonné à *de* quoi que ce soit de son sens ipotétique: l'adjonction de *de* est moins un renforcement destiné à compenser un affaiblissement de sens de *se* qu'une imitation de la combinaison slavone *da ašte* = *ašte*¹⁾.

Je ne pense pas qu'il i ait grand compte à tenir de la frase 52, 4 sqq. où *cum* paraît être employé avec la valeur de „comme si”²⁾: Se sfetuiră se te roage așa cumu demăinreța se lă aduci Pavelu... cumu ară vrea ceva a întreba de elu. Il me paraît que *cum ară vrea* sqq. exprime, non pas un prétexte dénoncé comme tel, mais un motif réellement invoqué, et qu'on le traduirait mieux par „comme ayant à lui demander” que par „comme s'ils avaient à lui demander”; le slavon a en effet ici un participe, *jako xote*, tout comme le grec *ὡς μέλλοντες*. Le traducteur l'a remplacé, comme ailleurs, par un mode personnel et, s'il a employé le conditionnel, c'est en tant qu'imparfait du futur amené par le temps passé de la frase principale; nous le voyons en effet, quelques lignes plus haut, traduire un participe dans des conditions très semblables par un futur, parce que le verbe de la principale est au présent, 50, 12: Aemu voi spureți mînașului, ... cumu demăreță se aducă elu la noi, și cumu voru vrea se înțeleagă istovulu ce e de elu = slav. *jako xoteșta*. Si l'on ne voulait pas admettre cette interprétation qui peut ne pas convenir à d'autres cas de

1) M. Dimand a déjà proposé d'expliquer, au moins partiellement, la locution *de să* avec sens final par un croisement du *da* slavon = „afin que” et du *să* roumain (Rumän. Moduslehre, § 22); pour *de să* ipotétique nous avons, outre la ressemblance de sens et d'emploi, identité de combinaison entre le slavon et le roumain.

2) M. Sanfeld Jensen a attiré l'attention sur ce point dans son compte rendu de l'ouvrage de M. Dimand, Zeitschrift für roman. Philologie, XXIX, 734.

M. Dimand (7, 1) semble indiquer pour le ms. de Voroneț deux exemples de *cum* = „comme si”, mais ses deux références renvoient en réalité au même passage.

cum + conditionnel, il resterait que *cum* est une simple transcription de *jako* et ne peut guère prouver pour la syntaxe roumaine¹⁾.

2° Psautier²⁾ (manuscripts de Scheia et de Vorone, imprimé de Coresi).

Je n'ai à signaler dans ce texte a) qu'un exemple de *de* déjà relevé par M. Dimand et b) peut-être un exemple de *deca* conditionnel³⁾.

a) Ps. de Scheia, XXVII, 1: Dumnezeul mieu se nu taci de mere, de nu cându veri tăca de mere, și podobi me voiu celora ce deștingu în groapă. Coresi imprime: ... nu tăcé de mine, să nu cândŭva taci de mine, de voiu fi ca ceia... La leçon du ms. de Scheia, *de nu cându veri* ..., s'écarte du texte slavon: ne přemlŭči ot mene, eda kogda přemlŭčiši otŭ mene, sŭpodobŭ sje sŭ...; il est possible qu'elle soit originale et que Coresi, imprimant cette version du Psautier, i ait apporté sur ce point une correction. J'incline cependant à croire que la leçon du ms. de Scheia n'est qu'une faute et voici comment je l'expliquerais. Le ms. de Scheia et l'édition de Coresi s'accordent pour traduire par *se* (ou *să*) *nu cândŭ a* les *eda kogda* du slavon; il n'y a désaccord que pour deux passages, celui-là même qui nous occupe, où Coresi a bien *să nu cândŭva*, mais le ms. de Scheia *de nu* et une phrase tout autre, — et le verset 3 du ps. VII, où, tout au contraire, le ms. de Scheia a la leçon ordinaire *se nu cândŭva* contre *de nu cândŭva să răpescă* chez Coresi. L'on comprendrait

1) Pour les parties du ms. de Voroneț comparables avec le Nouveau Testament de Belgrade de 1648 et la Bible de Bucarest de 1688, nous voyons, en 1648, *să* deux fois plus fréquent encore que *de*, mais celui-ci employé dans les mêmes conditions que *să*, *deca* au contraire n'apparaît pas au sens de „si”; en 1688, *să* est complètement éliminé en dehors de rares exemples de la combinaison *de să*, *de* est la conjonction conditionnelle normale, *deca* est quelquefois employé.

2) Je désigne ainsi la traduction roumaine ancienne du psautier slavon conservée sous trois formes: a) Ms. de Scheia, Psaltirea Scheiană, édition Bianu; b) Ms. de Voroneț, inédit, mais dont une collation avec le ms. de Scheia a été publiée par Ov. Densusianu, Studii, p. 17sq.; c) Psautier de Coresi, réimprimé par M. Hasdeu, d'après l'édition de 1577. — Sur les rapports de ces trois formes, cf. A. Candrea-Hecht, Noua Revistă Română, III, 532 et IV, 14.

Pour le texte slavon je me suis servi du Psalterium Sinaïticum, édition Geitler, de Amphilokhi, Drevle-slavjanskaja psaltirī XIII—XIV věka..., Moscou, 1874—1879, et je dois à l'extrême obligeance de M. I.-U. Jarnik la vérification de deux passages dans le psautier slavon de Coresi de 1577.

3) Le ms. de Voroneț ne commence qu'avec le ps. LXXVII et ne peut nous aider à retrouver la leçon originale du Psautier pour ces deux exemples qui appartiennent à des psaumes antérieurs.

mal pourquoi Coresi aurait adopté cette dernière leçon exceptionnelle, s'il ne la trouvait pas dans le modèle qu'il copiait; dès lors, pour le verset VII, 3, c'est la leçon du ms. de Scheia qui paraît être le résultat d'un essai d'unification. Si le Psautier original a eu *de nu cǎndŭva se* dans ce passage, il a pu l'avoir aussi dans XXVII, 1; cette fois ce serait Coresi qui aurait unifié en *sǎ nu cǎndŭva*, tandis que le copiste du ms. de Scheia, gêné par la leçon insolite de son modèle, la comprenait à faux et s'en débarrassait par un contre-sens.

Resterait à justifier la présence de *de nu cǎndŭva se* dans l'original: je pense que cette locution est un simple calque du slavon *da ne kogda*, variante de *eda kogda*¹⁾.

Ainsi, s'il faut considérer le *de nu* du ps. de Scheia comme équivalent à „sinon“, on ne peut attribuer cet emploi à la version originale du psautier roumain, mais seulement au copiste qui, vers le dernier tiers du XVI^{me} siècle, a écrit le ps. XXVII dans le ms. de Scheia.

b) Le ms. de Scheia et l'édition de Coresi s'accordent à donner, au verset 14 du ps. LXVII, la leçon: *Deca* (Coresi: *déca*) *durmiretu* *pré mijloc de hotaru . . .*, et je ne vois pas de raison de douter que ce soit là la leçon du Psautier original: elle correspond au sl. *ašte* *pospíte* et paraît bien assurer l'équivalence de *deca* et de *se*²⁾. Le seul motif d'ésitation, avec l'isolement de cet exemple, serait l'extrême obscurité du verset où il se trouve: il est difficile d'imaginer ce que le traducteur a pu en comprendre et ce qu'il a voulu nous en faire entendre par sa traduction. Toutefois nous restons en présence de l'équivalence *deca* = *ašte*, renforcée du fait que *deca* est suivi d'une forme de conditionnel en *-re*, *durmiretu*, alors que ce conditionnel ne paraît pas se joindre ailleurs à d'autres conjonctions que *se*.

Si l'on veut tirer des conclusions de ce cas unique, il faut penser que l'emploi conditionnel de *deca* est indépendant du développement analogue de *de* et peut-être antérieur, bien qu'appelé à une fortune d'abord moins brillante.

Il n'est d'ailleurs pas nécessaire d'étendre aux Actes du ms. de Voronet les conclusions auxquelles l'on croirait pouvoir aboutir pour le Psautier et d'attribuer au hasard l'absence de *deca* conditionnel dans

1) Cette variante est relevée pour ce passage par Amphilokhi et le psautier slavon imprimé par Coresi en 1577 a aussi *da ne kogda prēmŭčisi ot mene*.

Au lieu de *de nu cǎndŭva se*, le Psautier original aurait pu avoir encore *de se nu cǎndŭva*, cf. Codicele Voronețean, 160, 14.

2) Il faut réserver la possibilité d'une variante du texte slavon qui permettrait d'expliquer *deca* autrement que par „si“, mais Amphilokhi ne donne pas ici de variante et le psautier slavon de Coresi de 1577 a aussi *ašte* *pospíte*.

les Actes. M. Candrea-Hecht pense, il est vrai, que les deux textes proviennent du même auteur ou du moins du même groupe de collaborateurs; je ne repousse pas cette opinion, mais je crois qu'il i faudra quelques correctifs; il peut i avoir parenté entre les deux textes, il n'i a sans doute pas identité d'origine; ils nous révèlent parfois en effet des systèmes de traduction différents, je n'en veux donner qu'une preuve empruntée à l'emploi des conditionnels. Les deux textes présentent des conditionnels en *-re*, beaucoup plus fréquents dans le Psautier, — en *aș*, 8 dans les Actes, 2 seulement dans le Psautier, — en *vrea*, un seul dans les Actes, contre une dizaine dans le Psautier; les proportions différentes de formes en *aș* et en *vrea* s'expliquent par le fait que, dans les Actes, c'est *aș* qui correspond généralement au conditionnel slavon en *by*, tandis que, dans le Psautier, *aș* correspond à l'indicatif présent¹⁾ et le conditionnel en *by* est représenté par *vrea* + infinitif; ce sont là deux systèmes de traduction nettement séparés et qui impliquent, sinon des différences de temps ou de lieu, au moins une différence de personne.

Avant d'abandonner ces deux premiers textes, nous pouvons nous demander encore si l'emploi régulier de *se* comme conjonction ipotétique n'i est pas simplement un reflet de l'emploi unique de *aște* dans les modèles slavons et un effet du système de calque servile adopté par les traducteurs. C'est là pour l'interprétation de nos textes un élément de doute dont on ne saurait trop tenir compte et il est difficile de lui opposer rien de décisif. Nous ferons remarquer seulement que des traductions qui ne sont guère moins serviles, comme les Évangiles imprimés par Coresi, emploient concurremment *să* et *de*, et que la conscience de l'équivalence *să* = *aște* ne devait pas suffire à empêcher en toute circonstance de reconnaître et d'utiliser l'équivalence *de* = *aște*, le jour où celle-ci se serait réellement produite, cf. p. ex. la glose 11 du Lexicon slavo-românesc de Mardarie Cozianul: *aște*, *esli* = *de sau să*.

3° Les Quatre Évangiles imprimés par Coresi en 1561²⁾.

1) Ce conditionnel en *aș* ne semble être employé que deux fois dans le Psautier, au moins dans des phrases ipotétiques, et dans les premiers psaumes (ps. VII et XII); par la suite, l'indicatif présent slavon est traduit par le présent ou le conditionnel en *-re*.

2) Tetravanghelul diaconuluî Coresi reimprimat după ediția primă din 1560—61 de Arhiereul Dr. Gerasim Timuș Piteșteanu..., Bucarest, 1889. L'Évangile de Mathieu a été édité, d'après la copie de 1574 conservée au British Museum, par M. Gaster dans l'Archivio glottologico, XII, 197sqq.

Pour le texte slavon, j'ai utilisé, outre les Évangiles publiés par Miklosich et Jagić, les variantes de l'Évangélaire de Prague étudié par Polivka (Starine, XIX, 200sqq.) et je dois à M. C. Lacea de Brasov, à qui j'en présente ici tous

Ce texte nous présente un état de choses nouveau: s'il ne connaît encore *deca* qu'au sens temporel, il emploie concurremment dans les ipotétiques *să* et *de*; mais le rapport de ces deux conjonctions est loin d'être le même dans les quatre évangiles. Ils s'accordent pour employer régulièrement *de* avec le futur¹⁾; avec les autres formes verbales la proportion des frases avec *de* à l'ensemble des frases ipotétiques, varie selon les évangiles et selon les formes, comme le montre le tableau suivant.

Proportion des emplois de *de* à l'ensemble des frases
ipotétiques

avec	Mathieu	dans Marc	Luc	Jean
l'indicatif présent ou passé	4/20	3/4	7/9	7/9
le conditionnel				
présent en <i>aș</i>	1/17 ²⁾	1/22	5/18	2/9 ³⁾
<i>n</i> <i>n</i> <i>vrea</i>	0	0	1/1	0
<i>n</i> <i>n</i> <i>-re</i>	0/13	0	0	0
passé en <i>aș fi</i>	1/3	2/2	4/4	15/15
<i>n</i> <i>n</i> <i>am vrut</i>	2/3 ⁴⁾	0	1/1	0

Deux faits ressortent nettement de ce tableau:

a) l'isolement de Mathieu et l'accord des trois autres évangiles sur les points suivants: emploi de *de* avec l'indicatif, rare dans

mes remerciements, la collation de nombreux passages avec l'Évangélaire slavon imprimé par Coresi en 1562.

1) Pas d'exception dans Mathieu sur 12 cas, — de même dans Luc sur 25 cas, — 1 exception sur 14 cas dans Marc, XI, 24; mais il s'agit ici d'une combinaison avec un pronom relatif, *toate câte să vați ruga cereți*, où l'emploi de *să* paraît être régulier, — 2 exceptions sur 41 cas dans Jean, l'une s'explique par la tendance à faire alterner *de* et *să*, cf. infra.

2) Encore ce cas unique est-il suspect, car l'on a ici en slavon un conditionnel en *by* pour lequel on attendrait un conditionnel passé roumain en *aș fi*. Aussi ai-je cru légitime, la thèse que je soutiens n'ayant d'ailleurs rien à i gagner, de compter à nouveau cet exemple de *de* avec les conditionnels passés.

3) Il convient de remarquer que six sur sept des cas où l'on a dans Jean *să* avec le conditionnel présent en *aș* correspondent à des formules relatives, *ce să, cât să*, où nous avons vu déjà que *să* paraît régulier. Il y a quelques cas semblables dans les autres évangiles; mais je ne pense pas que cela puisse infirmer, sauf peut-être pour Jean, les résultats de la statistique ci-dessus; il est possible qu'il faille séparer Jean des évangiles précédents, cf. infra.

4) Il vaudrait mieux peut-être ne compter que 1/2: la frase *că de au vrut fi intru Sodom tãrie* . . . (XI, 23) se trouve en effet déjà employée à peu près sous la même forme un peu plus haut (XI, 21), mais sans aucune conjonction: *că au vrut fi* . . .

Mathieu (1/5), fréquent dans les autres (3/4), — emploi de *de* avec le conditionnel passé (irréel), moyen dans Mathieu (1/2), absolu dans les autres, — emploi du conditionnel en *-re*, fréquent dans Mathieu, nul dans les autres;

b) l'accord des quatre évangiles pour l'emploi plus restreint de *de* avec le conditionnel présent (potentiel); nous avons déjà noté l'accord pour l'emploi régulier de *de* avec le futur.

L'on remarquera encore que dans les Évangiles, premier texte où nous apparaisse certainement *de* conditionnel, cette conjonction ne sert pas particulièrement aux cas où la subordonnée ipotétique vient après la principale, ou aux frases concessives. Des constructions comme *Să ară cere fiul lui păine au doară piatră da va lui sau de va cere pște doară șarpe da vor lui* (Mat., VII, 9—10) ou *E să amu eū nu mă voi duce, . . . eară de mă voi duce . . .* (Jean, XVI, 7) pourraient faire croire que *de* a été volontiers employé dans des frases ipotétiques de second plan; la comparaison avec *De văm zice de în ceriu, zice va noao . . . e să am zice de om* (Mat., XXI, 26), ou *Iară de voi face e să mie nu veți crede . . .* (Jean, X, 37—38), prouve qu'il n'en est rien et que nous nous trouvons tout au plus en présence d'une recherche de variété analogue à celle que nous avons constatée pour *și* et *de* dans les Actes du ms. de Voroneț.

Nous concluons des faits ci-dessus: 1° que les Évangiles de Coresi ne sont pas l'œuvre d'un traducteur unique: l'évangile de Mathieu au moins représente un état linguistique autre que les trois suivants¹⁾,

1) On pourrait trouver aussi quelques différences entre les trois derniers évangiles, cf. la préface de C. Erbiceanu à la réimpression de l'Évangile de Coresi, p. IX, et la note 3 de la p. précédente.

Bien des ipotèses sont possibles pour expliquer les différences entre les quatre évangiles: Coresi a pu s'adresser à des collaborateurs divers d'âge, d'origine ou de culture, il a pu utiliser des traductions antérieures ou faire achever des traductions partielles, etc. Je ne veux pas traiter ici de l'attribution des évangiles à Coresi, mais j'incline à croire que la part qu'il a prise à cette traduction doit être fort diminuée. L'on remarquera d'ailleurs que Coresi ne s'en attribue pas le mérite: de tout ce qu'il a imprimé, il ne revendique comme son œuvre propre, que l'Évangile commenté de 1581 pour lequel il reconnaît avoir eu tout un groupe de collaborateurs, „o scoase dein carté sârbescă, pre limba rumânescă, înpreună și cu preuții de la besăreca Șkeilorū de lângă cetate Brașovului” et le Psautier („dēmū scosū dein psăltirē sârbescă pre limbă rumânescă”) pour lequel nous savons, M. Candrea-Hecht l'a montré, qu'il se l'attribue indûment. Il ne s'est, il est vrai, permis cette erreur qu'en 1577, en réimprimant le Psautier qu'il avait onnêtement laissé anonyme en 1570.

Pour les impressions antérieures à 1577, il se contente de dire „amū scrisū” ou l'équivalent, ainsi: Évangile de 1561, „scris amū eu diăconū Co-

qu'il s'agisse de différences cronologiques, locales ou seulement personnelles¹⁾; — 2° que l'emploi de *de* dans ce groupe de traductions n'apporte pas de confirmation à l'ipothèse d'une identité originelle entre *de* conditionnel et *de* coordinant: en particulier, l'on s'attendrait, si *de* était à l'origine une conjonction de coordination, à le voir se joindre indifféremment à toutes les formes verbales, comme c'est le cas p. ex., pour le *et* français employé au sens de „même si“: Et il viendrait (*ou* il venait, *ou* il viendra), que je le lui dirais (*ou* disais, *ou* dirai); il n'en est rien dans notre texte; l'on comprend, il est vrai, que *se* soit resté plus longtemps lié à la forme conditionnelle, comme il est, avec un autre sens, resté lié à la forme subjonctive; l'on pourra penser encore que la disparition rapide de *se* avec le futur est un dernier et lointain effet de l'antique aversion de *si* latin pour le futur²⁾, cela ne semble pas pouvoir légitimer une répartition aussi rigoureuse que nous la trouvons dans l'évangile de Mathieu; cette répartition se comprendrait mieux si *de* était temporel avant d'être ipotétique, car c'est au futur que les valeurs temporelle et ipotétique sont le plus voisines, et cette considération peut donner de l'importance aux exemples anciens de *de* temporel³⁾; — 3° l'adjonction de *de* au con-

resi ot Trăgoviste și Tudor diñacū“, — pour le Praxiul de 1563(?), nous n'avons ni préface, ni épilogue, — Tâlcuț Evagheliilor de 1564, „amū scrisū cu tipariulū“, — Psautier de 1570, „inceputu sēu a se scrie“; dans tous ces cas, Coresi ne revendique certainement que l'impression, sa formule roumaine est le calque exact du „napisaxū“ de ses impressions slaves qu'il ne pouvait songer à présenter comme œuvres originales; s'il lui arrive de dire pour le Molitvenic de 1564, „rumânește amū scrisū“, je crois encore qu'il s'agit seulement d'impression.

Pour toutes ces indications, cf. Bianu et Hodoș, Bibliografia românească veche, et en particulier, dans les additions au t. I, l'épilogue au Tâlcuț de 1564, où on lit: „Dreptū acēia amū scris cumū amū pututū Treteevangelulū și Praxiulū rumânește . . . Așa amū aflatū acēste tâlcure ale Evghilior . . . și amū scrisū cu tipariulū“, ce qui paraît bien exclure la prétention d'être l'auteur de ces traductions.

1) On serait tenté de croire à une différence cronologique à cause des conditionnels en *-re* de Mathieu, mais l'argument ne serait pas décisif, ces formes se rencontrant dans des textes plus récents, la Paliia imprimée en 1582, p. ex.

2) Toutefois, il faudrait se souvenir que les Actes de Voronet et le Psautier, connaissent bien *se* avec le futur, pour traduire un présent slave; mais les exemples de *se* avec le présent i sont en effet plus nombreux.

3) M. Sanfeld Jensen a indiqué, Zeitschrift, XXIX, 734, que le sens temporel de *de* s'expliquait mal comme issu directement du *de* coordinant; il l'i rattache par l'intermédiaire du *de* ipotétique et l'influence analogique du double sens de *dacă*; mais cette explication se heurte à des difficultés cronologiques,

ditionnel, plus fréquente avec l'irréel qu'avec le potentiel, aurait aussi besoin d'explication et l'on ne peut s'empêcher de rapprocher ce phénomène de l'emploi irréel du *da* serbe¹⁾.

J'ai raisonné dans tout ce qui précède comme si la syntaxe de *să* et de *de* dans les Évangiles était originale et libre, l'on peut se demander si elle n'est pas ici encore un simple reflet de la syntaxe du modèle slavon; les textes que j'ai pu consulter ne m'ont pas montré semblable alternance entre conjonctions slaves²⁾, je ne puis donc pour l'instant que réserver la possibilité de cette explication.

4° Impressions transilvaines postérieures aux Évangiles.

Je réunis ici quatre textes qui ne me sont connus que par les extraits imprimés dans les *Analecte* de Cipariu, ou la *Chrestomathie* de Gaster, par quelques exemples rapportés dans les *Principia de limbă* de Cipariu et par les notices de la *Bibliografia românească veche* de Bianu et Hodoș. De renseignements si fragmentaires l'on ne saurait tirer d'indications bien précises et je me contenterai de donner le résultat sommaire de mes dépouillements.

a) Actes des Apôtres de Coresi(?)³⁾.

Quatre exemples de *să* avec l'indicatif présent, passé ou futur, et un double exemple de *de* temporel: *și de nu fură în credință elu-pierdu, și îngerii de nu-să feriră ală său începută nu-i crută* (Gaster, I, p. *11, lig. 1—2). L'absence de *de* ipotétique et la présence de *de* temporel rapprocheraient ce texte des Actes du ms. de Voroneț⁴⁾.

si *de* ipotétique est plus ancien ou au moins plus anciennement étendu que *deca* ipotétique, comme il semble, et si le témoignage des Actes de Voroneț, qui connaissent *de* temporel, mais pas encore *de* ipotétique, correspond bien à quelque réalité.

1) Cf. Maretič, Les conjonctions dans les langues slaves, § 68, 71 et 109 (Rad, fasc. 86, 89, 91, 93) et L. Zima, Différences sintactiques, . . . Agram, 1887; l'on notera que *da* a aussi la valeur temporelle, cf. Maretič, § 70.

2) Rien de semblable en particulier dans l'Évangile slavon de Coresi de 1562, autant que j'en puis juger par une collation qui porte sur un très grand nombre de phrases ipotétiques.

3) *Praxiu românesc*, imprimé par Coresi(?) à Brașov en 1563(?) cf. supra, un extrait de l'épilogue du *Tâlcu* de 1564; fragments dans Gaster, *Chrestomathie*, I, *9, et fac-simile dans Bianu et Hodoș, I, 50.

4) Ce n'est pas là une raison suffisante pour faire adopter d'emblée l'opinion de M. Gaster sur les rapports du *Codice Voronețean* et du *Praxiu* de Coresi: le premier ne serait qu'une copie modifiée du second; les quelques versets des extraits de M. Gaster qu'il est possible de comparer directement avec le ms. de Voroneț ne permettent pas davantage une conclusion certaine, on i remarque de très graves différences de traduction, mais aussi de surprenantes ressemblances, cf. p. ex. Jac., III, 14 (Gaster, I, *8).

b) Commentaire des Évangiles et Eucologe de Coresi¹⁾.

Le conditionnel en *-re* (8 exemples)²⁾ et le conditionnel en *aș* (1 exemple, *Analecte*, 24, 8) sont accompagnés de *să*; *de* est joint une fois au futur (*ib.*, 23, 22); dans 5 exemples, *déca* avec futur ou présent pourrait être traduit par „si“, mais il serait également possible de le comprendre comme conjonction temporelle ou causale (*ibid.* 18. 3, 20. 16, 31, 27. 4, 28. 1).

c) Évangile commenté de Coresi³⁾.

Deux exemples de conditionnel en *-re* avec *să*, mais deux exemples de conditionnel en *aș* avec *de*; — avec le futur six exemples de *de*, mais aussi deux de *să*; — toujours *să* avec l'indicatif présent ou passé; — l'emploi de *de* avec le conditionnel en *aș* et le mélange de *să* et de *de* avec le futur pourraient correspondre à un état linguistique légèrement plus avancé que celui des Évangiles de 1561.

La préface offre un exemple de *déca* avec le présent qui pourrait se traduire par „si“, mais aussi par „comme“⁴⁾. L'on notera que la préface peut représenter un état linguistique différent de celui du texte et d'autre part que l'Évanghelie cu învățătură est revendiqué par Coresi comme étant son œuvre, au moins en partie.

d) Genèse et Exode imprimés par Șerban et Marien en 1582⁵⁾:

Contre 21 cas de *să* (3 conditionnels en *-re*, 1 en *aș*, 13 futurs, 4 indicatifs présents ou passés), j'ai trouvé seulement 2 futurs avec *de*, encore appartiennent-ils à la même phrase⁶⁾ qui vient en seconde place dans un groupe de deux ipotétiques coordonnées, — et un exemple de *déca*⁷⁾ dans une interrogation indirecte, ce qui ne peut laisser aucun doute sur la valeur ipotétique de cette conjonction. L'on doit noter

1) *Tălculevangeliiilor et Molitvenic românesc* imprimés par Coresi, 1564(?); extraits dans Cipariu, *Analecte*, 16sq. et dans Bianu et Hodoș, *Bibliografia*, t. I, additions, p. 517.

2) Pour ce texte et les suivants, les exemples de conditionnel en *-re* sont réunis par Cipariu, *Principia* . . . , 2^{me} édit., p. 187—88.

3) *Evangelie cu învățătură* imprimé par Coresi, Brașov, 1580—81, extraits dans Cipariu, *Analecte*, 32sq., — Gaster, *Chrestomathie*, I, 28, — Bianu et Hodoș, *Bibliogr.*, I, 85.

4) *Și iară déca ne grijimă noi de ale trupurilor noastre, datori săntemă mai vrătosă să avămă și să grijimă de a sufletului.* (Bianu et Hodoș, I, 89, 35).

5) *Paliia de Orătie*; fragments dans Cipariu, *Analecte*, 46, et Bianu et Hodoș, I, 93.

6) *Să neștine daș va banii la prîiatniculă său a țină . . . , și dină casa acestuia le voră fura, și de voră afla furulă . . . , iară de nu voră afla furulă . . .* (*Analecte*, 70, 3sq.).

7) *Și vedă-voă déca toate au făcută după strigatulă . . .* (*Analecte*, 54, 30).

que ce texte provient sans doute d'une autre partie du domaine transilvain que la plupart des textes du XVI^e siècle, et qu'il n'est peut-être pas comme ceux-ci, malgré l'opinion de M. Gaster (Chrestomathie, I, XXIV), la traduction d'un original slavon; mais je ne saurais déterminer jusqu'à quel point ces deux circonstances ont pu retarder l'extension du *de* ipotétique dans l'usage des collaborateurs de Mihai Tordas.

5^o Manuscrit de Grigorie de Măhaciu¹⁾, antérieur à 1620.

Malgré l'évidente diversité d'origine et de date des textes copiés dans ce manuscrit, il est possible de les réunir ici, car ils ne présentent d'une façon générale que *să* avec tous les temps ou modes²⁾; les exemples ne sont d'ailleurs pas nombreux. *De* n'apparaît que deux fois, dans un cas avec le futur (Predică de 1619, 242; C. de B., II, 125), dans l'autre à la fois avec le futur et le conditionnel en *aș*³⁾, mais cet emploi d'un conditionnel sans nouvelle conjonction exprimée, dans la seconde de deux phrases coordonnées ne saurait avoir une grande valeur.

6^o Actes et fragments de 1560 à 1636⁴⁾.

Le fragment du Lévitique de date douteuse (XVI^{me}-XVII^{me} s.) ne connaît que *să* avec futur et présent; sans exagérer la valeur de cette constatation, elle pourra empêcher de trop rajeunir ce fragment ou l'original dont il pourrait provenir, comme on tend à le faire aujourd'hui⁵⁾; dans tous les cas où le Lévitique a *să*, la Bible de 1688 a *de*.

On trouve *să* avec le futur dans deux actes de 1573 et 1599, — *de* avec le futur dans des actes de 1588 et 1602, — *de* avec le conditionnel en *aș* en 1603.

7^o Discours sur la chasteté, antérieur à 1618⁶⁾.

Ce texte ne contient guère que des futurs, ce qui le rend pour nous peu instructif; le futur *i* est accompagné trois fois de *de să* (Gaster, I, 46), partout ailleurs de *de*; *de* paraît une fois encore avec

1) Codex Sturzanus publié par Hasdeu, Cuvântele den Bătruni, t. II.

2) Trois des textes réunis par Grigorie de Măhaciu présentent encore des conditionnels en *-re*: Legendă Duminiceii, 7: se nu le țițururetu și . . . *să* nu o ascultaret; — Predică, 235—36: se te rupșere, 241: se pomenirem . . ., se dederemu; Sânta Vineri, 188: *să* biruire . . ., și *să* no perire . . ., *să* nu ascultaret, 191: *să* nu ascultare, 192: *să* nu i tăere, 194: *să* fure.

3) *De va veni unu omu nebotezatu și spurcatu, și va veni cătra creștină și ară vră să se boteze . . .* (Călătorie la Iad, 47; Cuv. d. Bătr., II, 332).

4) Publiés par Hasdeu dans Cuvântele den Bătruni, t. I.

5) Cf. Gaster, Rumänische Literatur dans Gröbers Grundriss, II³.

6) Cuvânt pentru curăție, manuscrit publié pour une petite partie par Gaster, Chrestomathie, I, 45.

l'irréel (ib., 48) et *să* une fois avec le présent; en outre une frase présente une série de *cum* au sens de „comme si“ (ib., I, 52 ad fin.): Ca ceia ce au mueri voru hi cum n'are avé, și ceia ce plâng cum n'are plânge . . .

8° Cronique de Mihail Moxa¹⁾.

De i est général, avec tous les temps de l'indicatif et avec le conditionnel en *vrea*; je n'i ai relevé qu'un cas de *să* avec le conditionnel en *aș* (400, 3) et un avec le présent (362, 2); M. Dimand i a déjà signalé un cas de *cum* = „comme si“ (356, 1).

9° Pravila de Govora²⁾.

J'ajoute cette traduction à ma liste, parce que la Pravila nous fournit le premier exemple certain de cet état de relative indifférence entre *să* et *de* que nous avons cru constater déjà dans l'Evanghelie cu învățătură et qui marque dans l'histoire de ces conjonctions une étape décisive.

Les futurs sont encore dans la Pravila en grande majorité et ils sont le plus souvent accompagnés de *de*; toutefois, *să* se rencontre avec le futur a) dans la combinaison pronominale indéfinie *să nescine* en tête d'une proposition ou d'un groupe de propositions, les ipotétiques suivantes commencent alors par *de* (surtout *iară de*); la réciproque n'est pas entièrement vraie: *de* peut se trouver en tête, mais *să* n'est pas employé en seconde position; — b) dans une combinaison et des conditions analogues: *Să va muri un egumenă . . .* (91 v°): — c) dans d'autres conditions encore: *Iară să nu se voră întoarce, amară acelora și celora ce cumineca pre ei* (4 r°); *Să se priceștiască toți, numai să nu va fi într'o pocăință oarecaré de ună păcată mare* (34 v°); *Iară miercuri și vineri, să va fi putință, nice untă, nice vină* (35 r°).

Avec le conditionnel en *aș*, à sens restrictif, nous avons *să*: *să ară fi și muțarîa lui* (23 r°); *să ară fi și sfîntă* (33 v°); *să sêră dărui lui și morții a învîla* (33 v°); — mais aussi *de*: *Iară de sêră și mănîla părinții* (18 r°); *măcar de nu se ară afla întru păcate grêle* (32 v°).

De même avec le présent: *măcară să sîntă și fete* (51 v°); *să lă gonescă den mănăstire, să Iaste și înțelept și cărtulariu* (127 r°); — mais de *Iaste mirénă* (39 r°).

Par la suite il est fort difficile de saisir aucune régularité dans l'emploi de *să* et de *de*, qui semblent logiquement équivalents, quoique inégalement employés; *să* vit jusqu'à la fin du XVII^{me} siècle³⁾, peut-

1) Cronica lui Mihail Moxa, publiée par Hasden, Cuvînte den Bătrîni, I, 345—406.

2) Pravila bisericăscă numită cea mică tipărită mai întălu la 1640, în mănăstirea Govora . . ., édit. de l'Académie roumaine, Bucarest, 1884.

3) Cf. Cipariu, Gramatica, II, 230—33.

être surtout dans les ouvrages religieux. Quant à *déca*, dont nous avons vu jusqu'ici si peu d'exemples certains, il paraît encore rare pendant le XVII^{me} siècle, à en juger au moins par les textes de la Chrestomathie de Gaster.

En résumé: a) Deux textes (Actes et Psautier) ignorent complètement *de* conditionnel; ce sont précisément ceux qu'on a considérés comme les plus anciens textes roumains¹⁾;

b) Les Évangiles, texte complexe et représentant des états linguistiques divers, mais qui ne peuvent être postérieurs à 1561, nous montrent *de* en lutte avec *să*;

c) Les progrès de *de* ne sont pas également rapides sur tous les points et la façon même dont la lutte est engagée ne paraît pas confirmer l'ipotèse de l'identité de *de* conditionnel et de *de* coordonnant;

d) Elle donnerait plutôt à penser que la conjonction slave *da* a joué un rôle dans l'histoire du *de* conditionnel roumain.

1) Il ne faut pas oublier que les traits d'apparence archaïque peuvent être simplement dialectaux.

Aus Karl Wittes Briefwechsel.

Von

B. Wiese in Halle a/S.

Das zufällige Auffinden der *Canti del conte Giacomo Leopardi*, Firenze, Piatti 1831, mit eigenhändiger Widmung des Dichters an Karl Witte auf der Königlichen Universitätsbibliothek in Halle regte mich dazu an, nach dem Verbleib des Briefwechsels dieses unseren bedeutendsten Dantegelehrten zu forschen. Auf eine Anfrage bei seinem jetzt in Halle lebenden Sohne, Herrn Superintendenten a. D. Prof. D. Leopold Witte, erhielt ich die erwünschte Auskunft, dass der Briefwechsel vollständig erhalten und sorgfältig aufbewahrt in seinem Besitze sei, und zugleich wurde mir die Benutzung des reichhaltigen Stoffes in liebenswürdigster Weise gestattet, wofür ich Herrn Sup. Prof. D. Witte hier auch öffentlich meinen Dank aussprechen möchte.

Karl Witte hatte die Gewohnheit alle Schreiben, die an ihn gerichtet waren, selbst die kleinsten Zettelchen, sorgfältig aufzubewahren und zusammenzuheften¹⁾. So liegen denn die Briefe an ihn nach der Zeit geordnet und nach Jahrgängen gebunden vor. Seine Beziehungen zu italienischen Gelehrten, die durch seinen von Gerhard in der Augustnummer des *Giornale Arcadico*, Rom 1825 veröffentlichten „*Saggio di emendazioni al testo dell' Amoro Convivio*“ u. s. w.²⁾ auf ihn aufmerksam geworden waren, knüpften sich im Jahre 1826 an, als er von Juli bis Oktober mit Erlaubnis des preussischen Ministeriums eine Erholungsreise nach Oberitalien unternahm, deren er dringend bedurfte, um seine von einem harten Schicksalsschlage gelähmten Lebensgeister neu zu stärken: seine junge Gattin Emilie, die er erst am 14. Dezember 1825 heimgeführt hatte, war ihm schon am 19. Februar 1826 durch ein

1) In einem Briefe seines Freundes und Verwandten Mayer an ihn vom Sept. 1827 heisst es: „... ich weiss, dass Du alle Briefe aufhebst und zusammen hefst.“

2) Vgl. Witte, *Dante-Forschungen* Bd. I, S. XI.

türkisches Scharlachfieber wieder entrissen worden. Anfang Juli befindet er sich schon in Italien und hält sich hauptsächlich in Triest, Venedig, Padua, Ferrara, Bologna, Florenz und Mailand auf, überall auf Bibliotheken und bei Privaten nach juristischen und Dante-Handschriften forschend. Etwa Mitte August trifft er in Florenz ein und wird sofort mit den Gelehrten bekannt, die sich um Viusseux scharten¹⁾.

Am 18. oder 19. September wird er abgereist sein, denn am 18. sendet ihm Cesare Airoidi einen Abschiedsbrief mit der Bitte, einen beigelegten Brief der Marchesa Trivulzio zu übergeben, und Gino Capponi schreibt am selben Tage: „Mille amicizie Sig. Profess^e e mille auguri di buon viaggio. Ma questa ultima parte le faccio mal volentieri perchè io vorrei aver goduto più a lungo della preziosa sua familiarità e avere acquistato appresso di Lei maggiori titoli di servitù. Ma Ella sappia e si ricordi sempre di avere in me chi l'ama assai e l'ammira e desidera di aver suoi comandi, finchè io, avutone licenza dalla salute, non venga a prenderli personalmente a Breslavia, ed a ripetermi

Suo Servid^e vero

Lunedì 18 Settembre

Gino Capponi²⁾

Am 2. Oktober ist Witte sicher in Mailand, denn an diesem Tage läßt ihm Graf von Strassoldo mitteilen, dass „am 3. Oktober der Abate Bentivoglio von 12—4 Uhr in der Ambrosianischen Bibliothek auf ihn warten werde.“ Am 13. Oktober reist er ab³⁾. In Mailand verkehrte er aufs freundschaftlichste mit dem Marchese Gian Giacomo Trivulzio, den er schon in Venedig kennen gelernt hatte⁴⁾, und diesem persönlichen Verkehr folgte nach der Trennung ein wertvoller Briefwechsel, der es wohl verdient, der Vergessenheit entrissen zu werden. Er zeigt, mit welchem Feuereifer und mit welchem richtigem Verständnis die beiden Gelehrten sich den Dantestudien hingaben, und offenbart einen wahrhaft edlen Freundschaftsbund zwischen dem gereiften Manne und dem frühreifen Jüngling⁵⁾. Dazu wirft er endlich auch noch manch bezeichnendes

1) Den Briefen ist eine gedruckte, ausgefüllte Einladung beigeheftet (ich gebe das Geschriebene in Kursiv): G. P. Viusseux Direttore dell' Antologia, prega il Sig. Witte di fargli l'onore d'intervenire alla riunione che avrà luogo in casa sua giovedì sera alle ore 8 —. Martedì 29 ag^o 1826.

2) Aufschrift: Al Sig^e Prof^r Carlo Wytte Locanda di M.^e Imbert G. Capponi.

3) Siehe Brief N. 10.

4) Vgl. Witte, Dante-Forschungen Bd. I, S. XI und hier Brief N. 7.

5) Vgl. desselben Worte in der 2. Aufl. von Dante Alighieris lyrischen Gedichten, Lpz., Brockhaus 1842 Teil I, S. XIX: „Zu dem Wertvollsten, das die Anmerkungen liefern, gehört nach unserer Überzeugung das dem Briefwechsel mit dem Marchese Gian Giacomo Trivulzio Entlehnte. Als Mensch ebenso trefflich, als Freund ebenso wohlwollend, wie als Gelehrter über seine Landes- und Zeitgenossen hervorragend, ward er am 29. März 1831 viel zu früh der Wissenschaft, seinen Freunden und den Vielen, die an ihm ihre Stütze fanden, entrissen.“

Schlaglicht auf die Zeit. Dass ich auch drei Briefe der Marchesa Trivulzio mit abgedruckt habe, wird man wohl billigen, da sie in gewisser Weise eine Ergänzung zu den Briefen ihres Mannes bieten.

Ich gebe die Briefe peinlich genau nach den Urschriften wieder, füge also weder Satzzeichen, Akzente und Apostrophe hinzu, noch ändere ich kleine Buchstaben in grosse oder umgekehrt. In den Briefen der Marchesa dient das Komma fast ausschliesslich als Punkt, und sie bedient sich kaum der grossen Buchstaben. Zur Erläuterung gebe ich, wo es nötig oder bequem erscheint, möglichst kurze Bemerkungen. Das in den Briefen gesperrt Gedruckte ist in den Urschriften unterstrichen, das fett gedruckte doppelt unterstrichen.

1.

Gentil.^{mo} Sig.^r Professore

Lo stesso giorno ch'ebbi il dispiacere di vederla partire, ebbi pur quello amarissimo di perdere l'amato mio Suocero: perdita dolorosa benchè da lungo tempo preveduta. Da quel punto passai la mia vita di villa in villa, acciò mia Moglie trovasse nelle campestri occupazioni qualche conforto al suo acerbo e troppo giusto dolore. Ritornato da pochi giorni stabilmente in Città ritrovo la car.^{ma} sua Lettera, da cui sempre traspare l'usata sua gentilezza. La ringrazio della pazienza con cui si è compiaciuta di leggere la nuova edizione del Convito¹⁾, e notare alcuni passi di esso, che a lei sembrano o non abbastanza o non rettamente emendati e illustrati. Io li ho tutti attentamente esaminati, e qui le sottopongo le mie riflessioni fatte su d'essi.

Premetto che la parola Oriente invece d'Ariete intrusa a car. 127 del Saggio d'errori trascorsi in tutte l'edizioni del Convito²⁾ esser non può che un errore di stampa, giacchè non se ne da alcuna ragione nella seguente nota, ove sono accennate quattro le emendazioni di quel passo tutte poste in carattere corsivo; onde le parole Oriente se emendazione fosse e non errore sarebbe la quinta, e si troverebbe anch'essa stampata in carattere corsivo, e non in tondo come si vede. — Tratt. 3. cap. 8. (pag 196) La parola non fu tolta dal testo dopo aver molto meditato e discusso, ed eccone la ragione. Dopo aver detto Dante che le passioni connaturali non se ne vanno del tutto quanto al primo movimento, quantunque per buona consuetudine si facciano lievi, ripiglia: ma vannosene bene del tutto quanto a durazione,

Wäre ihm ein längeres Leben beschieden gewesen, so wäre die gegenwärtige Arbeit durch seinen Rat und seine Beihülfe eine um Vieles andere geworden; wir aber hätten die Freude gehabt, ihm ein reiferes Werk, als das erste war, dazubringen.“

1) Es handelt sich um die nicht im Buchhandel erschienene Ausgabe von Trivulzio, Monti und Maggi, Mailand, Pogliani 1826.

2) Die bekannte Arbeit Montis, Mailand 1823.

perocchè la consuetudine è equabile alla natura. Qui il perocchè et. rende ragione del perchè quanto a durazione le connaturali passioni vannosene del tutto; e la ragione si è che la consuetudine a questo particolare della durazione agisce con forza pari alla natura; ed è notissimo l'assioma che la consuetudine è una seconda natura. Si ponga mente alla particella avversativa ma, la quale disgiunge i due pensieri — del tutto non se ne vanno quanto al primo movimento; ~~ma~~ vannosene bene del tutto quanto a durazione perocchè et. Pare dunque che la negativa non di tutti i testi sia stata ben levata. — Quanto all' ombra purpurea del Tratt. 4. cap. 21. (pag. 356.) non mi pare che sia da dubitare dell' errore di questa lezione¹⁾. Al principio del Capitolo Dante dice che l'uomo è composto d'anima e di corpo, e che la nobiltà appartiene all' anima; e qui soggiunge che s'avviene che la virtù intellettuale sia ben disposta e libera da ogni ombra, colla quale il corpo può offuscarle ed impedirle di ben ricevere la purità dell'anima, allora et. Ciò si manifesta dalla citazione di Cicerone che seguita, nella quale è detto che l'anima celestiale è scesa in noi in loco lo quale alla divina natura e alla eternitade è contrario, cioè nel corpo. Guardando poi all' usato linguaggio di Dante si potrebbe fortemente dubitare ch'egli volesse mai usare purpureo per esprimere oscuro. Nel Cap. XX. di questo IV. Trattato egli dice che il perso è un colore misto di purpureo e di nero: e pare che per purpureo egli intendesse il rosso della porpora Tiria, secondo la volgare intelligenza, anzichè il violaceo della porpora greca, per cui Omero chiamò purpureo la morte ed il mare, e Virgilio disse di colui ch'essendo mezzo ubbriaco era ferito a morte, che vomitava l'anima purpurea, cioè il sangue misto col vino. Credo pertanto che ove Dante avesse voluto dire oscuro si sarebbe servito di perso, conforme all' aer perso del V. dell' Inferno. Ma perchè poi dare l'aggiunto di oscuro ad ombra? l'ombra sola non denotava già sufficientemente oscurità? — La correzione fatta al passo del Tratt. III. cap. 2. (pag. 156.) e perocchè nelle bontadi della natura della ragione si mostra la divina vene; che naturalmente mi pare così evidente e indicata da tutto il concetto che mi fa gran meraviglia l'intendere ch'ella non l'approvi e voglia invece ridurre tutto l'errore al che da lei stimato superfluo.

Giustissima è l'interpunzione da lei avvertita (Trat. IV. pag. 242) a quei versi = Ubidente soave e vergognosa. Fu un errore tipografico, già fatto correggere come varj altri in questa stessa edizione, senza aspettare di farlo nella ristampa²⁾. È verissimo che Dante nel

1) Man liest jetzt mit Recht *corporea*. Zu *purpureo* vgl. Moore, *Studies in Dante*, Third series (Oxford 1903) S. 184 ff.

2) Padua, Minerva 1827.

verso = Siccome il saggio in suo dittato pone intende del poeta Guido Guinizzelli, ma poichè le parole a pag. 318. da Dante tradotte sono propriamente quelle di Boezio e non di Giovenale, così la qualificazione di saggio ivi è da riferirsi al primo e non al secondo. Si è poi stampato Lucillo¹⁾ invece di Lucilio perchè nei codici e nelle prime edizⁱ dell' epistole di Seneca sempre si legge ad Lucilum, perchè Lucillo è stampato nel volgarizzamento di dette epistole fatto nel buon secolo della lingua, e perchè Lucillo e non Lucilio trovasi anche nelle prime edizioni e nei migliori testi del Convito. Alcune citazioni di Virgilio e della Scrittura non si sono riportate appunto per essere troppo note, siccome ella ottimamente osserva.

Le sarò molto tenuto se vorrà spedirmi non solo la Div^a Commedia quando sarà stampata in Lipsia ma altresì tutto il Parnasso italiano impresso in una città della Sassonia (credo Chemniz) e di cui ella recava seco un volume²⁾. Tutto ciò che si stampa oltre monte delle cose nostre italiane m'interessa e punge la mia curiosità. Ella mi indicherà nello stesso tempo il debito mio che avrò cura di farle tosto rimborsare per mezzo dei Banchieri. Sto attendendo con impazienza il libretto delle Rime di Dante da lei illustrata³⁾. Quanto ella mi scrive di ciò che fu stampato contro di lei da un recente traduttore di Dante⁴⁾ non mi fa meraviglia, perchè già m'era noto, fin quando ell' era in Italia, che si trovava avere varj emuli o nemici in Germania; ma se l'invidia non morde che il vero merito, ciò torna a grande onor suo, ed ella può ben esserne contenta e gloriosa. Tuttavia se dal male si può cavare il bene, desidero che anche tali picciole guerre contribuiscano a far sì ch'ella lasciando i pochi ched rizzano il collo per tempo al pan degli Angeli pensi e si rivolga a questa nostra povera Italia e a noi che siamo in piccioletta barca . . .

Il P. Moschini⁵⁾ con impareggiabile gentilezza volle egli stesso far ricerca del Codice che un tempo esisteva nella Libreria di Murano, e dove contiensi l'Orazione latina di Dante di cui ella mi ha dato nota. Il Codice fu ritrovato non senza grande stento nella Libreria di S. Marco a Venezia, e il Moschini per soverchio di cortesia copiò di sua

1) In Moore's Ausgabe (Tutte le opere di Dante Alighieri nuovamente rivedute nel testo dal Dr. E. Moore, Oxford 1897) IV. 12. 88.

2) Die Ausgabe der Göttlichen Komödie von A. Wagner im Parnasso Italiano erschien Leipzig 1826 bei Ernst Fleischer. In Chemnitz hatte Keil 1810 bei Mauke die Vita Nuova mit einem Anhang lyrischer Gedichte Dantes erscheinen lassen.

3) Dante Alighieri's lyrische Gedichte, Leipzig, Brockhaus 1827.

4) Streckfuss. Vgl. Witte, Dante-Forschungen Bd. I, S. 293 ff., besonders S. 317—319.

5) Vgl. Brief 5.

mano quell' Orazione, che mi mandò da pochi giorni e che altro non è che il testo latino dell' epistola di Dante scritta ad Arrigo imperatore la cui traduzione fu, se non erro stampata la prima volta dal Doni nelle Prose antiche Fir. 1547. indi dal Biscioni nelle Prose di Dante e del Boccaccio. Fir. 1723. Il Biscioni non conobbe quel testo latino, e ne ha appena sospettato l'esistenza, benchè si trovi anche nei Codici Laurenziani di Firenze. Il Prof. Francesconi¹⁾ non mi ha ancora mandato lo spoglio fatto dal Vocabolario delle parole citate dai due Comentatori di Dante da lei desiderato; tosto che lo avrò non mancherò di spedirglielo. I Prof. Franceschini²⁾ e Viviani³⁾ furono a Milano per un mese circa; il primo per rivedere gli antichi amici, e il secondo per lavori letterarj, onde giovare alla nuova ediz.^e di Vitruvio cui attende: egli ha qui letto la lunga diatriba londinese contro il Cod.^e Bartoliniano⁴⁾, e credo che tale lettura farà ritardare la stampa del terzo volume, ch'era già sotto il torchio.

Desidero ch'ella continui a favorirmi della sua benevolenza e de suoi comandi e che creda ai sentimenti della verace stima, con cui godo di protestarmi

Suo div.^{mo} Servit.^o

Milano 12. Dic. 1826.

Gio. Giacomo Trivulzio⁵⁾

2^o).

Anziosa di avere le di lei nuove e quelle del di lei arrivo in patria facil cosa le sarà l'immaginarsi il piacere che io provai nel ricevere la sua lettera che mi era pure una sicura prova della memoria che mi conserva. Trattenuta in campagna per alcuni affari ed un reuma che è venuto ad assalirmi alla testa e del quale non sono intieramente senza furono le cagioni che non prima d'ora io ho potuto scriverle e testimoniarle i sentimenti di stima che io le professo per le distinte sue qualità, ma più d'ogni altra per quelle di cuore perchè più d'ogni altra mi è concesso il poterle conoscere ed apprezzare e perchè io mi tengo pur cosa sicura che da queste più che dalle altre si ricevono le più dolci, le più vere, e le più care sensazioni della vita perchè scevre dall' ambizione e dalla gelosia che vi toglie non che darvi degli amici.

1) Abate Daniele Francesconi, Bibliothekar in Padua.

2) So im Texte. Lies Franceschinis, Professor in Padua.

3) Quirico Viviani, der Herausgeber des cod. Bartoliniano.

4) Dazu vgl. Viviani in der Prefazione zu Bd. III, Teil I seiner Brief 5 S. 12 Anm. 2 angeführten Ausgabe.

5) Der Brief ist in 4°. Die vierte Seite leer ohne Aufschrift.

6) Ohne Anrede auf einem Trauerbogen in 8°. Auf der vierten Seite: A Monsieur Charles Vitte(so) Breslau. Schwarz gesiegelt mit kleinem Petschaft mit den Buchstaben BST. Kein Poststempel.

Ella è cosa assai dolorosa il perdere un Padre ed ho sofferto assai nel farne la trista esperienza, mi furono però di gran conforto le premurose cure di mio marito e dei miei figli ed ella pure ne troverà alle sue pene nella sua famiglia che io ho imparato da lei stesso ad amare e stimare onde spero che i miei saluti non le saranno discari.

Sono poi lieta assai della speranza che il Principe di Metternich ha fatto nascere nell' animo suo nella lusinga che lei si adopererà per mandarla ad effetto¹⁾. Le nuove che ricevo dall' amico Mustoxidi²⁾ sono ottime, egli è felice nella nuova situazione in cui si trova.

E qual stupore non le recherà la nuova dell'imminente matrimonio di Soranzo³⁾ che avendo oramai 65 anni si va a scegliere fra le nostre Milanesi una ragazza Londonio giovane piuttosto bella di educazione brillantissima non nobile, a tutti noi sembra impazzito Dio ce la mandi buona, il matrimonio non avrà luogo che fra quindici giorni al suo ritorno da Venezia dove è andato per dare alcune disposizioni in proposito E che mai dirà l'Albrizzi e la Crescini etc. etc.

Il nostro Monti sta piuttosto bene ma la bella ed interessante Contessa Perticari è come lei l'ha lasciata sempre afflitta dalla medesima malattia Vorrei poter indovinare ciò che a lei pò riuscire di maggior interesse onde renderle più aggradevole questa mia. E intanto riceva l'assicurazione della mia più distinta stima.

12 Dicembre
1826

Beatrice

3.

Gentil^{mo} Sig.^r Professore

Comincio dal ringraziarla dei libri speditimi per mezzo della Cancellaria, e che sto con impazienza attendendo. Secondo il nostro accordo mi farà grazia indicarmi il debito mio, che le farò tosto rimborzare per mezzo di qualche Banchiere, qualora ella non disponga altrimenti. Gradirò molto se si degnerà provvedermi anche delle opere tedesche che trattano di Dante e della sua Poesia, non mancando qui chi possa facilmente supplire alla mia ignoranza della lingua alemanna. Il Convito⁴⁾ è interamente compiuto e un esemplare le giungerà per la Via di Vienna, avendolo raccomandato al Consigliere Hammer, cui ella potrà per sicurezza dirigersi. Unitamente alla copia del Convito troverà la

1) Witte trug sich mit dem Gedanken, eine Professur im oesterreichischen Italien zu übernehmen. Vgl. Brief 9, S. 22 Anm. 2 und 13, S. 28 Anm. 2.

2) Der neugriechische Gelehrte Andreas Mustoxydia (1785—1860), der von seinem Freunde Kapo d'Istrias 1828 zur Leitung des öffentlichen Unterrichts nach Aegina berufen wurde.

3) Vgl. auch Brief 7, S. 19 Anm. 1.

4) Brief 4 zeigt, dass es sich auch hier um die Ausgabe 1826 handelt.

nota delle voci citate dal Vocab. della Crusca nel Comento dantesco, ricavata dal generale registro di esse posseduto dal Prof. Francesconi. Troverà pure una Lettera stampata intorno la Canzone = Poscia ch'io ho perduto et'). da lei fatta rivivere come di Dante nell' Antologia di Firenze. In essa lettera si combatte, ma come fra cortesi alme si suole l'opinione da lei sostenuta che quella Canzone sia di Dante, e coll'appoggio di varie ragioni che a lei già di viva voce ho comunicato, e mercè lo specchio di luoghi paralleli si sostiene l'altra, ch'esser possa invece di Cino da Pistoja. Vi si parla di lei con quel rispetto e quell'onore, ch'ella si merita, sicchè vorrei che questa lettera potesse servir di modello alle discussioni letterarie che tutto di sorgono in Italia, e non sempre vi si adopera l'urbanità e la gentilezza. Spero ch'ell'abbia a chiamarsene contenta, ciò ch'è il primario mio desiderio.

L'Ab. Colombo non ha mai stampato emendazioni alle Rime di Dante; ma bensì fu un tale Pietro Vitali che stampò appunto in Parma per L'Ubaldi una Lettera diretta all'Ab. Colombo intorno a Correzioni di Rime antiche tratte da un codice da lui posseduto²⁾. Io credo ch'ella voglia parlare di tal lettera, onde dovendo tra pochi giorni recarmi a Parma non mancherò di farne ivi ricerca; così farò a Modena per la dissertazione del Paventi contro l'opinione del Marchetti³⁾, ma non so s'essa sia separatamente stampata. Non ho avuto tempo di far trascrivere la lettera latina di Dante per poterla unire all'involto speditole, ma lo farò sicuramente per la prima spedizione. Non ho mancato di scrivere a Napoli per avere i 4. volumi, delle Rime antiche impresse a Palermo e ch'ella brama d'avere, ma finora non ne ho ricevuto risposta. Tra noi e il mezzogiorno d'Italia v'è un muro di bronzo.

Nella Prefazione al Convito ella vedrà riportata tutta per intero la lunga Lettera che gentilmente mi scrisse da Venezia mentre entrambi vi eravamo nel Luglio passato. Nell'adempire così la mia promessa verso di lei ebbi ancora la compiacenza di dare una pubblica testimonianza dell'onor sommo in cui qui si tiene e l'ingegno suo e gli studj ch'ella coltiva dell'italiana lingua.

Per le Rime di Dante di cui ella mi parla difficile è assai lo scervere con sicurezza le vere da quelle a lui falsamente attribuite, perchè tutti i Poeti di quell'età avevano un certo lor simil modo di poetare; tuttavia le Rime del sommo Alighieri, almeno quelle di una tale epoca, hanno un loro carattere particolare che a chi sottilmente guarda si

1) Vgl. Witte, Dante Alighieri's lyrische Gedichte, 2. Aufl., Leipzig, Brockhaus 1842 Teil II, S. XLVII und Dante-Forschungen I, S. 418ff.

2) Lettera di Pietro Vitali al Sign. Ab. Mich. Colombo u. s. w. Parma 1820. Siehe auch den nächsten Brief.

3) Siehe den nächsten Brief.

manifesta. Quel Sonetto Com' più mifere Amor co suoi vincastri è così mal concio dai codici che non saprei cavarne buon costrutto. La Canzone Virtù ch'il Ciel movesti a sì bel punto è attribuita a Dante non solo dal Trissino e dal Cod. di S. Marco, ma anche dal Cod. Vitali di Parma e da un Barbarini di Roma ove si trovano altre tre Canzoni dette pure di Dante non mai pubblicate ch'io mi sappia come sue. Esse cominciano. 1. Una donzella umile e diletta. 2. A forza pur convien che alquanto spiri. 3. Mercè ti chero, caro Signor nostro. È curiosa la citazione fatta dal Venturi e riferita dall' Arrivabene¹⁾ di una Canzone di Dante che non ha mai esistito e che principia Morte cantò muovi novella mia. Quella Canzone (ossia quel verso) deve la propria esistenza ad un errore di stampa. Il Venturi al verso 67. Canto II. Inf. Or muovi e con la tua parola ornata nota come altrove Dante usò l'istesso modo muovi per va, ecc. e disse che anche nella Canzone (che comincia) = Morte (Morte poichè non trovo a cui mi doglia) cantò: Muovi novella mia non far tardanza, il qual verso trovasi nella Tornata. Da ciò lo stampatore creò un nuovo verso e fece immaginare una nuova Canzone stampando tutto di seguito e in carattere corsivo = Morte cantò muovi novella mia non far tardanza.

Cercherò di servirla per le varianti al terzo Canto dei Codici Landi, Archinto e Albani benchè il credo difficilissimo massime per gli ultimi due. Più facile sarà l'averli dai Codici Parmensi. Riceva i saluti di mia Moglie e di mio Figlio; porga i miei al Prof.^{te} Gerhard²⁾; e pregandola nuovamente, scrivendomi, di tralasciare meco ogni sorta di cerimonia, sono con sincerissima stima

Suo div.^{to} Servit.^o

Milano 9. Feb. 1827.

Gio. Giacomo Trivulzio³⁾.

4.

Prof.^{te} gentil.^{mo}

Ho aspettato a scriverle finora sperando sempre di poterle annunziare l'arrivo dei libri spediti da lei, ma con mio dispiacere io non gli

1) Als Einleitung zur Caranentis Ausgabe Amori e rime di Dante Alighieri, Mantua 1823. S. CCLXXIII. Vgl. Witte, Dante Alighieri's lyrische Gedichte, 2. Aufl. Teil II, S. LXIII.

2) Eduard G., der berühmte Archaeologe und Begründer des archaeologischen Institutes in Rom, Wittes intimer Freund (1795—1867). Vgl. z. B. Reumont, Necrologia di O. G., Florenz 1868.

3) In 4°. Auf der vierten freien Seite die Aufschrift A Monsieur Mr Charles Witte Professeur en Droit à l'Université de Breslau. Gesiegelt mit 3 kleinen schwarzen Siegeln, auf dem einen eine menschliche Figur mit Adlerkopf und Schlangenfüssen, auf dem zweiten ein Adler, auf dem dritten ein Pferdekopf. Poststempel Milano. Raccomandato.

ho per anco ricevuti, avendone più volte domandato al Sig.^{ro} Barone Sardagna che quale attaccato alla Cancelleria trovasi presso il Presidente del nostro Governo. L'involto del Convito ed altro che le ho spedito, fu consegnato al d.^o Baron Sardagna che lo ha diretto al Cons. de Hammer in Vienna, il quale dovrebbe averlo ricevuto circa un mese fa. La prego farne ricerca presso il med.^o de Hammer, cui pure io scriverò per raccomandargli di favorire ed ajutare la nostra comunicazione. Io ho eseguite quasi tutte le commissioni da lei datemi: ho avuto le varianti del 3.^o canto dei due Codici Archinto del Codice Landi di Piacenza, e dei Codici Parmensi: tanto il C.^o Archinto quanto il M.^o Landi vollero prendersi essi medesimi una tale fatica. Mi mancano ancora le varianti del Cod. Albani di Bergamo, ma per questo è d'uopo ch'io aspetti il ritorno di un mio parente e molto attinente a quella famiglia. Le osservazioni del Colombo sulle Rime di Dante non esistono come mi pare d'averle scritto, invece ho in pronto per lei una Lettera di un Pietro Vitali al Colombo stampata a Parma, che tutta si rivolge sull'emendazioni di Rime antiche di un già suo Codice, che ora fu acquistato dalla Libreria di Parma. La Dissertazione del Paventi contro l'opinione del Marchetti non è mai stata stampata a parte; ma fu inserita a brani in varj numeri del Giornale Modenese per cui è impossibile ad aversi se non che manoscritta. Ho unito tutto quello che ho raccolto per lei e ne farò una spedizione sola, ma mi dorrebbe troppo che andasse perduta; come mi rincrescerebbe assai che si fosse smarrito lo spaccio del Convito perchè non potrei supplire con altra copia, essendone tanto stampato un piccolissimo numero. Aggiungo ancora alcune inedite postille di Alessandro Tassoni fatte alla Divina Comedia e ultimamente pubblicate in Reggio¹⁾: sono di poca importanza, ma desidero ch'ella abbia tutto quello che qui esce di Dante.

Ricevo la car.^{ma} sua del 26. Marzo, col bel lavoro da lei fatto intorno all' Epistola a Cangrande. Io trovo che riuscirà di grande onore all' ediz.^o patavina lo stampare tutte le conosciute Epistole dell' Alighieri con simili ajuti ed illustrazioni; manderò quindi al Federici²⁾ quella a Cangrande, animandolo a pubblicarla coll' altre ch'ella vorrà mandargli in seguito. Io ho già fatto copiare quella ad Arrigo che a lei invierò unitamente alle altre cose.

Ella ha ben ragione di non volersi dar per vinto circa l'opinione

1) Postille scelte d' Alessandro Tassoni alla Divina Commedia di Dante Alighieri. Reggio, Fiaccadori 1826.

2) Der Ab. Fortunato Federici in Padua, Mitherausgeber der Minerva-Ausgabe der Divina Commedia von 1822, von dem sich zwei Briefe wegen der nur in 60 Exemplaren gedruckten Witteschen Ausgabe: Dantis Alighieri Epistolae quae extant, cum notis. Patavii, sub signo Minervae (Vratislaviae apud editorem) 1827 im Briefwechsel befinden. Siehe 5, S. 12 Anm. 3.

da lei ricevuta intorno la Canzone a Dante da lei, e da me a Cino attribuita; ne io al certo ho tale pretesa, non essendo la mia ch'una semplice congettura che particolarmente si appoggia alla conformità dello stile tanto simile a quello di Cino che pare il medesimo. Del resto ella sa che l'opinione da lei sostenuta è antichissima, poichè la prima volta che quella Canzone comparve alla luce per via della stampa (Venezia 1518!) essa portò il nome di Dante, ond' ella anche per anzianità di prova avrebbe vittoria sopra ogni altro. Se mai non ha ancora ricevuto quella detta lettera, mi scriva se posso inviargliene copia per la posta sotto fascia.

Non mi fa meraviglia che il Dante di Foscolo non venga continuato, ma bensì me ne fa molta che quello di Rossetti sia sospeso dopo tanto ardore, per non dir furore, con cui avea cominciato. Anche dell' Ottimo di Pisa più non se ne parla¹⁾, ne del Comento del Tasso trovato dal Rezzi nella Barberini. Ho fatto qualche tentativo per aver dal Rezzi²⁾ quelle canzoni credute di Dante, ma non so di riuscirvi; nel caso favorevole ella sarà il primo ad averle. Sono curiosissimo di vedere la nuova ediz.^o della D. C. ch'ella mi annunzia procurata dal suo amico Wagner³⁾.

Mi scriva se sperar possiamo di rivederla in quest' anno in Italia: quasi quasi avrei la voglia di venire a farle visita in Breslavia.

Intanto riceva i soliti saluti e mi creda tutto a suoi comandi

Milano 17. Apr. 1827.

affe^m e div.^o Servitore

Gio. Giacomo Trivulzio⁴⁾.

5.

Prof.^o gentil^{mo}

Mil.^o 12 Mag. 1827.

Ho saputo finalmente che l'involto contenente il Convito è giunto da più d'un mese alle mani del Cav. de Hammer, il quale non avrà mancato d'inoltrarlo a Breslavia, ed a quest' ora io voglio sperare che sarà fino a lei arrivato. Io ho affatto perduto la speranza di avere i libri ch' ella ha avuto la bontà di spedirmi, giacchè non n' intesi giammai novella. Mi duole assai di tale difficoltà di comunicazioni; ma non v'è rimedio, e bisogna in pace sopportare questa, come tante altre privazioni. Almeno ho lusinge che avrà ricevuto la mia lettera in risposta all' ultima sua; e poichè ci rimane ancora la fortuna di poter comunicare

1) Die Ausgabe Torris erschien Pisa, Capurro 1827—1829. Vgl. Witte, Dante-Forschungen I, S. 354ff.

2) Luigi Maria Rezzi, Bibliothekar der Barberiniana in Rom. Vgl. Witte, Dante Alighieri's lyrische Gedichte, 2. Aufl. Teil II, S. LXII—LXIII.

3) Die Brief 1, S. 5 Anm. 2 erwähnte Ausgabe.

4) In 4^o. Auf der vierten Seite die Aufschrift A Monsieur Mr Charles Witte Professeur en Droit à l' Université de Breslau. Stempel Milano und Breslau 28/4.

per lettera, voglio procacciarmela il più spesso che posso, sicuro che la sua gentilezza vorrà perdonarmi se corro il rischio d'annojarla.

Stimando che debba premerle d'avere il testo dell'Epistola di Dante ad Arrigo gliel' invio unito alla presente tratto fedelmente dalla copia trascrittimi da Moschini; alla quale non ho voluto fare alcuna emendazione, benchè ovvia fosse in qualche passo, e ciò per lasciare a lei tutto il merito della correzione ed illustrazione.

Non ho ancora potuto avere le varianti al 3^o canto dal Codice Albani di Bergamo, ma ho bensì riuniti tutti gli altri da lei ordinatimi, e che le spedirò con altre cose, tosto che per l'arrivo in Breslavia del Convito sarò assicurato che l'Hammer è buon mezzo di comunicazione; perchè mi dorrebbe assai che tanta fatica andasse perduta.

Qui si va ristampando la Divina Commedia colle note di Paolo Costa¹⁾, le quali hanno il pregio della brevità. Il Dante del Foscolo e del Rossetti pare che non oltrepasserà il primo volume; ma l'edizione Pisana dell'ottimo pare ancor più infelice non essendone per anco comparso volume alcuno, ne avendone mai inteso parlare come vicino ad uscire. Ella dunque tenga cari quei pochi fogli che ha seco recati d'Italia, che potrà mostrare qual trofeo d'impotenza di quel vituperio delle genti. Ho ricevuto lettera da Viviani²⁾ che sta per metter mano alla stampa del 3^o tomo, ove avranno luogo tutte le osservazioni dell'Arrivabene. Ho mandato al Federici³⁾ con particolare occasione la lettera di Dante da lei corretta e illustrata, ma ancora non ne ho ricevuto risposta.

Riceva i saluti della mia famiglia, e porga i miei ai suoi amici Gerhard e Panofka⁴⁾ e mi creda con pienissima stima

div^o Servitore

G. G. Trivulzio⁵⁾.

6.

Prof: mio gentil^{mo}

Mil: 19. Giugno 1827.

Le domando perdono se così tardi rispondo alle due compit: sue ricevute ultimamente con poca distanza di tempo, ma siamo di legittima

1) Mailand 1827. 3 Bde in 12^o.

2) Quirico Viviani, La Divina Commedia giusta la lezione del codice Bartoliniano. Udine 1823—1827. 3 Bde 8^o. Darin als Teil I des dritten Bandes von Ferdinando Arrivabene Il secolo di Dante. Comento storico. Udine 1827.

3) Siehe Brief 4. S. 10 Anm. 2.

4) Theodor Panofka, Wittes Freund, berühmter Archäologe (1800—1858), Mitbegründer des archäologischen Instituts in Rom, mit dem Gerhard (s. Brief 3 S. 9 Anm. 2) zusammen in einem Bande „Neapels antike Kunstwerke“ herausgab. (Stuttgart 1828).

5) In 8^o. S. 4 leer ohne Aufschrift.

scusa verso di lei il grave turbamento d'animo in cui mi trovo da più giorni per l'improvvisa e spaventosa morte del Cav. Rosmini¹⁾ seguita in mia casa ove alloggiava da più anni. La perdita d'un amico di 30 anni mi ha immerso nel più profondo dolore; il genere di morte che ce lo ha tolto, che fu un'apoplessia fulminante, ha colpito la mia mente di terrore e di compassione. L'Italia ha perduto in lui un esimio infaticabile Scrittore a cui principalmente deve l'illustrazione dell'Istoria letteraria del Sec. XV, che ancora s'avvolgea nelle tenebre prima delle Vite del Filelfo, del Guerino, di Vittorino e de' loro discepoli da lui con molta diligenza investigate e scritte. Egli fu lo scopo di molta invidia e malignità, che particolarmente prese di mira la sua Storia di Milano; ma di ciò non è da meravigliarsi, poichè tale è il destino dell'Italia che abbia a mordere i propri suoi figli, e le guerre letterarie ed intrinseche hanno preso il posto delle politiche ed esterne. Qui l'un l'altro si rode di quei ch'un muro ed una fossa serra; e voglia il Cielo che tal peste non abbia a stendersi oltre l'Alpi, se pure non l'ha già varcate. Con grandissimo mio piacere ho finalmente ricevuto l'involto da lei speditomi 8. mesi fa contenente la Vita nuova di Keil²⁾, le Rime trad. da Kannegieser e colle sue osservazioni³⁾, ed alcune copie del terzo Canto di Dante⁴⁾. Ho già spedito al Vieusseux il pacchetto a lui indirizzato⁵⁾. Per le note tedesche alle Rime di Dante avrò l'opportunità di farle tradurre per mio uso. Io spero che riceverò più sollecitamente l'altro involto da lei speditomi ultimamente con tanta gentilezza, e di cui la ringrazio di cuore e senza fine. Così spero che a quest' ora le sarà giunto il volume del Convito che mi rincrescerebbe se fosse smarrito per la difficoltà di supplirvi a cagione della scarsità degli esemplari — D'ora innanzi mi servirò del mezzo indicatomi di Trieste anzi perchè sicuramente il tutto giunge alle mani del Sig.⁷⁾ Mayer⁶⁾ lo raccomanderò all'Avvocato Rossetti⁷⁾, ch'ella ben conosce.

1) Zu dem hohen Werte seiner Werke zur Geschichte des Humanismus vgl. Voigt, Die Wiederbelebung des klassischen Altertums Bd. I², Berlin 1893 S. 533 Anm. und sonst.

2) Siehe Brief 1, S. 5 Anm. 2.

3) Siehe ebenda Anm. 3.

4) Diese Abzüge des dritten Gesanges der Hölle hatte Witte zum Zwecke der Handschriftenvergleichung anfertigen lassen. Es ist bekannt, dass er den Wert der Handschriften auf Grund einer Vergleichung des dritten Gesanges der Hölle festzustellen suchte.

5) Darin waren auch solche Abzüge zwecks Vergleichung auf den Florentiner Bibliotheken.

6) Kaufmann in Triest, Verwandter seiner verstorbenen Frau.

7) Der bekannte Petrarcaforscher Advokat Domenico de Rossetti, von dem viele Briefe an Witte in dem Briefwechsel vorhanden sind.

Spedirò dunque a lui per primo spaccio un involto contenente

[1. Polibio. trad.^o da Koin. Vol. 3. [2. La Divina Commedia colle note del Costa. vol. 2. [3. Lettera di P. Vitali a M. Colombo sulle emendazioni delle Rime antiche. vol. 1. [4. Lettere inedite di Annibal Caro. vol. 1. in carta distinta. [5. Un fascio colle varianti dei Cod. Archinto, Landi e Parmensi, ed una Lettera pervenutami da Mantova per lei.

Ella farà ottimamente a pubblicare costà in Breslavia tutte le Epistole di Dante edite e inedite¹⁾, compresevi quelle accennate dal Troja, illustrandole con erudite note, com'è solito di fare. Io le ho mandato quella ad Enrico coll'intenzione che fosse in pieno suo arbitrio; poichè io stimo che nella repubblica delle lettere tutto debb' essere comune, senza alcun pregiudizio di privilegio o preminenza. La sua ediz.^e di tali Epistole oltre essere la prima completa potrà essere di grande utilità alla raccolta Dantesca che si stampa a Padova²⁾, la quale progredisce assai lentamente a cagione delle molte imprese e di gran costo assunte da quella Tipografia. Per l'Epistola italiana contro i Veneziani, ch'io non saprei così ciecamente giudicare per apocrifo, come fanno molti letterati, cercherò l'averne una copia dalle Prose antiche³⁾ per mandargliela; se no la copierò Io stesso dal mio esemplare. Gradirò assai di vedere le sue osservazioni sul divulgamento della Div. Com. Non ho veduto l'articolo dell' Antologia⁴⁾, perchè qui quel giornale è un libro semi-proibito; ne si può averlo regolarmente. Intorno a ciò ch'ella mi chiede per l'interpretazione di quei versi della Sestina di Dante⁵⁾, le dirò francamente ch'ella è oscurissima ne la crederei da interpretarsi che allegoricamente secondo il sistema da Dante spiegato nel Convito. Se la sua donna è la Filosofia ella vede quanto strana e falsa divenga l'interpretazione della ripresa che ha voluto dare il Sig.^r Streckfuss⁶⁾; e invece non sarebbe contra senso se spiegando questa giovane Donna per la Filosofia essa fa sparire le tenebre, intese per la nera ombra de' colli; nè forse sarebbe difficile l'indovinare perchè si da un bel verde per abito a questa sua Donna. La voce Quandunque non vuol qui

1) Vgl. Brief 4 S. 10 Anm. 2.

2) Vgl. daselbst.

3) Doni, Prose antiche. Firenze 1547. Vgl. Brief 1 und 7 S. 19. Anm. 2.

4) Gemeint ist Wittes Artikel in der Antologia di Firenze N. LXIX, Sept. 1826 „Canzone di Dante Alighieri in morte di Arrigo VII“, neugedruckt in den Dante-Forschungen I, S. 418 ff. Vgl. Brief 3 S. 8 Anm. 1.

5) *Al poco giorno*, das Geleit. Vgl. Witte, Dante Alighieri's lyrische Gedichte, 2. Aufl. Teil II, S. 165—167, wo diese Briefstelle in Übersetzung angeführt ist.

6) In seiner Anzeige von Wittes Übersetzung im „Berliner Conversationsblatt“ 1827 n. 46.

dire quantunque come pare che intende il Sig.⁷ Streckfuss, ma bensì quando o allorchè, o simili. Pel verso innamorata come anco fu Donna¹⁾ crederei che interpretar si potesse così = io l'ho chiesta innamorata, io ho cercato che di me s'innamorasse, come anco fu Donna (o fa) veracemente, come anche le altre Donne fanno. Si ricordi della Canzone spiegata nel Trattato 3. del Convito ove s'interpretano e gli occhi e il riso della Filosofia, e in fine del Trat. 2. ove dice che gli occhi della sua Donna (che è la Filosofia) sono rubatori della mente umana, quando essa Donna a suoi drudi ragiona; e troverà molta corrispondenza anche in questa Sestina coll'allegorico linguaggio di Dante usato nelle altre Canzoni.

Qui non si è più veduto alcun volume del Dante di Foscolo ne di quello del Rossetti, ne si ha notizia alcuna dell'Ottimo pisano. Ho scritto al sig.⁷ Torri²⁾ e non m'ha risposto. Mi rallegro con lei che abbia trovato verificarsi la congettura da lei fatta sul Comento d'Jacopo della Lana, per cui il gran pregio e l'antichità dell'Ottimo verrebbero a diminuirsi d'assai³⁾. Non mi meraviglio dei grandi svarioni da lei trovati nei soli primi fogli di quella stampa pisana. Gli editori sono affatto senza critica e senza gusto, e non istampano che per ispeculazione libraria e avidità di guadagno; sicchè le loro edizioni così fatte divengono pressochè inutili, avendo essi l'arte di cangiar l'ottimo in pessimo. La ringrazio anche delle poche osservazioni e varianti del Convito tratte dall'Ottimo. Alcune di esse farò inserire in un'aggiunta d'emendazioni che si sta stampando e che le manderò. Ma chi può attendere a tutto senza notare nell'infinito? Altri verrà che farà meglio di noi; intanto noi abbiamo mostrato la strada. Mi piace quell'immediato⁴⁾ alla pag. 79. e quel decimo⁵⁾ che non si è in allora adattato perchè non necessario pel senso, e solamente fondato sopra congettura.

Non so dirle nulla di quelle Canzoni di Dante che si cantavano nel Casentino accennate dal Pelli⁶⁾. Non le credo stampate: ne farò far ricerca in Toscana ma ho poca speranza di scoprire un tesoro. Ho fatto copiare nella Vaticana alcune Canzoni attribuite a Dante ma ch'io non credo sue. Quelle del Cod. Barberino non si sono ancora potute avere. Ho fatto scrivere a Mustoxidi per avere qualche indi-

1) Strophe 5 Vers 5. Vgl. Witte a. a. O. S. 165.

2) Vgl. Brief 4 S. 11 Anm. 1.

3) Dazu vgl. Witte, Dante-Forschungen I, S. 354 ff.

4) Ausgabe Moore II, 4. 23.

5) Ausgabe Moore II, 4. 25.

6) In den Memorie per servire alla vita di Dante Alighieri, Venezia 1739 und seither öfter; in der Ausgabe Florenz, Piatti 1823, S. 202.

cazione del Codice Torinese ove trovasi il principio dell'Inferno trad^o in esametri — Delle Rime del Buonarroti¹⁾ io non conosco che tre edizⁱ, la prima di Fir. Giunti 1623. 4. procurata dal giovane Buonarroti; la seconda Fir. pel Manui 1726. e la terza la moderna di Parigi col commento del Biagioli. Nessuno parla delle due edizⁱ da lei indicate; ne meno l'accuratissimo Mazzuchelli negli Scrittori d'Italia ne il Duppa²⁾ nella moderna inglese Vita di Michelangelo. Finisco per mancanza di spazio. Riceva i soliti saluti di mia Moglie e di mio figlio; e mi creda con invariabile stima Trivulzio³⁾.

7.

Sig.^r Prof.^r gentil^{mo}Mil^o 25. Luglio 1827.

La sua del 12. cad^o Luglio mi giunge per ogni riguardo graziosa e cara, perchè mi fa prova della vera cortesia del suo cuore e della molta benignità e benevolenza ch'ella ha verso di me. Le nuove correzioni al Convito sono già stampate e le unirò alla Vita nuova⁴⁾ al primo spaccio che mi occorrerà inviarle per la comoda e sicura via di Trieste. Fu quindi impossibile l'approfitfare delle ultime sue osservazioni comprese nella d^a Lettera del 12. ma tuttavia ella vedrà che le principali mende erano state vedute e corrette, benchè qualche volta diversamente dal modo da lei proposto. Bella e ingegnosa è la sua emendazione a p. 264. Tullio e li re Tarquinj⁵⁾, pure non l'avremmo accettata benchè ci fosse giunta in tempo, perchè alquanto troppo arbitraria, e perchè si può sospettare che Dante per brevità dicendo li tre Tarquinj abbia veramente voluto comprenderci anche Servio Tullio come di casa Tarquinia, perchè allevato e cresciuto nel Palazzo de Tarquinj e fatto poi genero di Tarquinio prisco. A p. 301. e perciò essere⁶⁾; quel ciò non mi sembra neccessario al senso. È verissimo che a p. 276. abbiamo accomodato una stravagante trasposizione di parole (autorità alla imperiale⁷⁾) senza avvisarne il lettore; ma l'errore era troppo patente, e ci siamo riserbati il privilegio di tacere qualche volta nelle lievissime mutazioni (V. p. XXXVI. della nostra Pref^a) per non incorrere in vana pedanteria. A p. 313. si fanno più amici⁸⁾ è già stato da me corretto ma non colla voce veraci come ella propone,

1) Witte hat sich bekanntlich mit Michelangelos Gedichten eingehend beschäftigt. Vgl. Böhmers Romanische Studien Heft 1, Halle 1871 S. 29 ff.

2) Richard Duppa, The life and literary works of M. A. B., London 1806—1807.

3) In 4°. Alle vier Seiten beschrieben, ohne Aufschrift.

4) Ausgabe von Trivulzio und Maggi, Mailand, Pogliani 1827.

5) Ausgabe Moore IV, 5. 90.

6) Diese Stelle konnte ich nicht feststellen.

7) Ausgabe Moore IV, 6. 158.

8) Das. IV, 12. 180.

ma bensì colla vera e la sola che si ci conviene, cioè ampj; la prego leggere tutto il passo cominciando dalla p. 311. e son persuaso ch'ella verrà interamente del mio avviso. E li altri passi da lei notati, cioè a pag. 260. 288. 307. 308. 321. 323. 329. ci sembrano a bastanza corretti nella nuova ediz.^e tanto per la chiarezza del senso, quanto secondo la natura della lingua italiana.

A pag. 329. l. 2. che cominciamento¹⁾; ivi non fa che ripetere semplicemente la stessa parola della canzone (o che non fosse ad uom cominciamento) che poi egli intendesse colle parole cominciamento significare un solo già lo aveva detto e spiegato a pag. 327. l. 14. ove dopo il d.^o verso soggiunge = cioè uno solo, non dice cominciamenti²⁾.

Per la Canz.^e in morte d'Arrigo³⁾ benchè nessun Codice (dei pochi veduti) la porti come di Cino basta lo stile di essa a farla credere sua; esso è tanto diverso da quelle di Dante, e il verso n'è tanto più scorrevole che chi ha qualche pratica delle rime di questi Poeti facilmente lo ravvisa. Tuttavia la mia opinione non è che una congettura; ed osserverò con più comodo i passi delle varie composizioni di Dante coi quali ella pensa poter sostenere l'autorità de manoscritti. Sono lietissimo ch'ella pensi a stampare il volumetto delle epistole di Dante, comprese quelle non date, o date mezze dal Troja. Ma perchè mai omettere quella importantissima ad Kanem? S'egli è solo per non averne ricevuto copia io potrò supplire a tale mancanza, facendomi rimandare lo stesso suo originale che le spedirò per la posta. Stampandosi ora per sua cura tutte le Epistole di Dante diviene inutile che il Federici stampi nella sua edizione quella sola ad Kanem; e se vorrà ristamparle tutte aspetterà l'edizione tedesca per riprodurla tal quale, che certamente non potrà far di meglio⁴⁾.

È vero che nella stampa della lettera sua a me diretta (p. XLI. l. 1.) si trova un che di più a chi finemente guarda, pure per rispetto al manoscritto l'abbiamo conservato, non essendo d'altronde di molta importanza⁵⁾.

Colla prima spedizione le manderò una copia dei soli Prolegomeni da unirsi a quei primi fogli del Convito che le diedi in Milano, sicchè possa servirsi di due esemplari di quell'opera. Non mi ricordo più d'averle mandato un foglietto che ho fatto ristampare tempo fa nel

1) Das. IV, 15. 88.

2) Das. IV, 15. 47.

3) Siehe Brief 6 S. 14 Anm. 4 und Brief 3 S. 8 Anm. 1.

4) Vgl. Brief 5 S. 12 Anm. 3.

5) Ein Brief Wittes an Trivulzio, der in dessen Einleitung zu dessen Ausgabe des Convivio abgedruckt ist.

Convito per togliere un grosso errore ivi trascorso. La prego dirmi sollecitamente se il suo esemplare a pag. 136. l. penultima legge da Occidente in Oriente ovvero da Oriente in Occidente¹⁾, la prima lezione è la corretta, l'altra l'errata. Caso che non l'avessi già mandato unirò il foglietto alle altre cose. A proposito di quel Parnasso del Wagner ch'io riceverò cogli altri libri da lei cortesemente speditimi ella avrà veduto un articolo sulla Biblioteca italiana²⁾ che mi è rincresciuto assai perchè ivi si parla di lei con minor rispetto di quello, che si conviene. Ella sicuramente avrà pensato che qualche maligno spirito che la perseguita in Germania³⁾ abbia trovato mezzo di penetrare anche in Italia per suscitare nemici; e credo ch'ella non erri così pensando. S'io avessi potuto prevedere un tale articolo avrei cercato impedirlo con tutto il mio potere, perchè mi sento nemicissimo di queste sciocche gare letterarie. Per una contraddizione singolarissima si vuole ora dar vanto di nazionalità in oggetti di nessuna importanza, mentre si fa ogni sforzo di sopprimerla in tutto il resto. Anche in ciò scorgesi l'opera della Discordia. Io non le avrei parlato di ciò, se veduto non avessi inserito in quel libro anche il mio nome⁴⁾; per cui voglio ch'ella sappia quanto ciò m'abbia dispiaciuto e addolorato. Ella intanto continui la sua bella impresa meditando e illustrando la nostra maggior Musa, che certamente l'Italia grata saprà ammirare uno straniero che a lei rivolga con tanto amore i suoi studj.

Sarei curioso di vedere il Trattato sulla poesia provenzale del Prof. Driez⁵⁾ di Bona, e le ricerche italiane del barone Rumohr⁶⁾ temendo che siano opere tedesche non oso pregarla di mandarmele. O quanto mi lagno della mia ignoranza! Se almeno potessi saper di tedesco quanto corrisponde alla metà di quello ch'ella sa d'italiano? Ma la mia età per le lingue è già passata; e il tedesco non è d'apprendersi che nella prima gioventù.

Fra tre o quattro giorni io mi porrò in cammino per condurre mia Moglie ad Abano per le solite cure de fanghi. Quest'anno ella preferisce il soggiorno d'Abano a quel di Padova pel desi-

1) Ausgabe Moore II, 6. 142 oder II, 15. 103.

2) Im Maiheft 1827 S. 203 bei Gelegenheit der Anzeige des Parnasso Italiano Adolph Wagners. Zu der Sache liegt auch ein interessanter Brief des Leiters der Biblioteca Italiana vom 10. Sept. 1827 vor.

3) Streckfuss; vgl. Brief 1 S. 5 Anm. 4.

4) Witte erwähnt Trivulzio S. 481.

5) Sol Lies Diez. Gemeint ist dessen Buch „Die Poesie der Troubadours“, Zwickau 1826.

6) Der bekannte Kunsthistoriker (1785—1843), dessen „Italienische Forschungen“ in 3 Bänden Berlin 1826—1831 erschienen. Vgl. z. B. H. W. Schulz, Karl F. von R., sein Leben und seine Schriften. Leipzig 1844.

derio di far la cura in maggior libertà e con più rigore. Io non anderò a Venezia ove appunto di questi tempi ebbi il piacere di conoscerla per la prima volta. Passerò da Mantova ove vedrò l'Arrivabene e forse farò una corsa ad Udine. Non so s'ella sappia che il Conte Soranzo si è fatto sposo (a dispetto dell'Albrizzi) da più mesi¹⁾; egli ha sposato una giovinetta milanese della famiglia Londonio che gli tiene ottima compagnia e con cui vive ora a Padova.

Del Dante di Pisa col commento dell'ottimo non è ancora nulla comparso, e pare che starà un pezzo a comparire, dovendo il Torre ad ogni tratto viaggiare da Pisa a Firenze per fare nuovi confronti col testo. Mi fu detto che sia uscito un 2^{do} vol. del Dante di Rossetti, è egli vero? Per quel di Foscolo è inutile sperarlo, e ne rimarremo al Prodromo. La ringrazio delle cose veramente gentili ed obbligate con cui ella termina la sua lettera. Voglio ch'ella sia persuasa della mia piena e sincera corrispondenza, come altresì dell'invariabile mia stima. Le porgo i doveri di mia Moglie e di mio figlio. Le unisco la copia della Lettera di Dante contro i Veneziani, la quale è oramai riconosciuta universalmente per una impostura del Doni²⁾. Trascrivo i capi versi dei componimenti danteschi della Vaticana, e sono sinceramente suo div^{mo} Servit^o G. G. Trivulzio³⁾.

8.

Prof^e gentil^{mo}

Milano 29. Agosto 1827.

Eccole la lettera ad Kanem, che munita delle coltissime sue osservazioni e note sarà degna parte della edizione ch'ella prepara. Intendo bene che d^a edizione debba poi rifondersi nella Padovana, siccome io stesso ne confortai il Federici⁴⁾ pochi giorni sono prima ch'io lasciassi quella Città. Ben è vero ch'io crederei opportuna cosa, giacchè la lingua italiana è a lei tanto familiare quanto la propria, ch'ella scrivesse tutte le annotazioni in italiano, perchè ciò sicuramente diverrebbe di maggior vantaggio anche all'edizione della Minerva. Ella tuttavia farà quello che col suo maturo giudizio troverà più conveniente di fare.

Spero ch'ella non vorrà dare la minima attenzione a quell'articolo della Bib. ital. che le accennai⁵⁾; ne che per ciò ella vorrà arrestarsi nella sua magnanima impresa di coltivare con fervidissimo amore gli studj del divino Alighieri, del gran Padre dell'italica poesia. Tutti i buoni saranno sempre con lei, e sapranno onorarla. Io poi abborro

1) Vgl. Brief 2 S. 7 Anm. 3.

2) In den „Prose antiche“, Firenze 1547. Vgl. Brief 1 und 6 S. 14 Anm. 3.

3) In 4^o, alle 4 Seiten beschrieben, ohne Aufschrift.

4) Vgl. Brief 4 S. 10 Anm. 2 und 5 S. 12 Anm. 3.

5) Vgl. Brief 7 S. 18 Anm. 2.

tutti questi odj letterarj, e queste invidie municipali, e mi compiaccio sempre di venerare gli animi gentili, qualunque siasi la ragione ov' essi risplendano. Troverà modo, a suo tempo di far conoscere sua edizione delle Rime di Dante, ma non ora, ne per mezzo di chi ella mi aveva una volta indicato¹⁾, perchè la buona fede è di pochi e non va sempre congiunta all'apparenza della dolcezza. Or per parlarle alquanto di me, ella sappia che l'ultimo di Luglio mentre con mia Moglie e mio figlio mi portava a visitare a Modena una mia figlia che si era il giorno prima resa Madre di un bel bambino, fui tra Reggio e Rubiera assalito da una masnada di malandrini che con gravi minacce mi spogliarono di tutto il danaro che servir mi doveva per tutto il viaggio. Posso però assicurarla che nessuno di noi ebbe il minimo spavento, ne alcun altra conseguenza, benchè ci abbiano per più di mezz' ora tenuti esposti alla pioggia²⁾. Ho condotto mia Moglie ad Abano ove ancora si trova per le sue cure dei fanghi: io mi fermai 15. giorni a Padova per la nuova ediz.³⁾ del Convito⁴⁾ e per altra mia faccenda; poi feci una corsa a Treviso e a Oderzo, ma non potei arrivar fino ad Udine, avendo dovuto consumar in Padova più tempo di quello che aveva prima pensato. Ho veduto Soranzo lietissimo colla sposa: ho veduto la già bella greca che non ha ancora potuto ben imparare a nascondere il suo adegno⁵⁾. Franceschinis è sul punto d'intraprendere col Conte Annoni un lungo viaggio in Germania, ed ha lusinga che il suo buon Genio lo conduce anche in Breslavia. A Padova mi sono incontrato anche coll' Av. Rossetti di Trieste col quale ci siamo accordati per le comunicazioni con Breslavia.

Desiderei avere il seguente libretto Ant. Panormita Hermaphroditus a Fr. Car. Forberger. Coburgi 1824. 12°. Potrebbe ella procurarmelo in carta buona, e spedirmelo per la via di Trieste, o consegnandolo a Franceschinis? Le sarei molto tenuto. Ringrazi per me il Sig. Dr. Panofka che ha avuto la bontà d' inviarmi una copia del Museo Bartoldiano⁵⁾ da lui compilato e parcamente ma con molta dottrina illustrato. Aspetto Ciampi⁶⁾ a Milano. Qui si è sparsa voce della morte di Ugo Foscolo, seguita in Londra. Monti sta sempre a Monza di cui l'aria

1) Wer gemeint ist, weiss ich nicht. Nach der zweiten Auflage der lyrischen Gedichte Teil I, S. XVIII—XIX ist eine Anzeige der ersten Auflage in Italien nicht erschienen.

2) Eingehenderes über diesen Überfall im Briefe der Marchesa Nr. 9.

3) Padua, Minerva 1827.

4) Die Teotochi-Albrizzi (1768—1836). Vgl. Brief 7, S. 19 Anm. 1 und 2 S. 7 Anm. 3.

5) Panofka, Museo Bartoldiano, Berlin 1827.

6) Sebastiano Ciampi (1769—1847), der bekannte Cino- und Boccaccio-Forscher. Es sind verschiedene Briefe von ihm an Witte vorhanden.

gli ha molto giovato. Spero nel prossimo ordinario inviarle per la posta una copia delle nuove correzioni; intanto mi creda con inalterabile stima

suo div.^o Servit.^o

Trivulzio ¹⁾).

9.

Milano 12 7bre

1827

Il giorno stesso ch' io lasciai Abano trovai a Padova la gentilissima sua del 24 Agosto, avrei desiderato poterle risponder subito onde testimoniarle il piacere ch' ella mi procurò nel vedere la memoria che mi conserva e l'interesse ch'ella ha preso alla nostra disgrazia, e quantunque questa sia stata pintosto seria le posso assicurare che ne io e nessuno altro ne fummo spaventati, andavammo a Modena per visitare nostra figlia Carandini che aveva partorito e fu vicino a Rubiera alle 9^{1/2}, della sera mentre pioveva a diluvio che la nostra carrozza venne circondata da 6 persone almale che senza dirci nulla ci condussero fuori di strada il che per dire il vero mi sbigoti credendo che ci pigliassero in sbaglio e ci conducessero in qualche luogo onde eseguire qualche privata vendetta, mi rassicurai tosto quando giunti in un luogo che non potevammo essere veduti incomminciarono a chiederci del danaro con fiere minaccie, legarono per la mano mio marito il cameriere ed il cacciatore ci fecero uscire tutti di carrozza e non volendosi contentare di ciò che loro venne dato e facendosi sempre più feroci mio figlio disse al Capo che slegasse suo Padre che le avrebbe dato tutto il denaro che avevammo che assieme a questo si trovavano alcune cose che a noi premevano assai e di nissun valore per loro che ci li dovevano lasciare, fu accettata questa condizione, erano bellissimi Nielli che mio marito per discendere al desiderio del Conte Cicognara²⁾ gli portava per vederli, dopo più di una buona mezz-ora passata in mezzo a questi assassini e sotto una dirotta pioggia ci rimisero in carrozza e ricondussero sulla strada postale; continuammo il nostro viaggio a Modena dove non siamo rimasti che pochi giorni e puoi partiti di nuovo per Abano ove arrivai il 6. Agosto con Giorgio e mi vi trattenni sino al 1. 7bre. Feci la cura con più regola degli altri anni e me ne trovo assai bene, dopo in compagnia del Marchese Capponi³⁾ che ha conosciuto a Firenze e che ha pure fatto le fangature a Abano siamo andati alla campagna del Conte Velo per tre giorni mi sono pure fermata tre giorni a Verona ed il 10. siamo arrivati a Milano.

1) In 8°, alle vier Seiten beschrieben, ohne Aufschrift.

2) Leopold Graf von Cicognara (1767—1834), der bekannte Kunstschriftsteller, welcher selbst eine bedeutende Sammlung von Niellosachen besass.

3) Gino Capponi; vgl. die Einleitung.

Egli è solo per soddisfare all'amichevole suo desiderio che io mi sono così lungamente distesa a parlarle di me ma puoi acquisto in questo modo il dritto di chiederle lo stesso e pregarlo a volermi parlare più di lei che non lo fa. Ho commentato con Mustoxidi, che è venuto per pochi momenti a Abano andando a Parigi per incontrarsi con Capodista¹⁾ il mio soggiorno dell'anno scorso a Venezia ed il piacere che avevammo avuto di conoscerlo e di averlo in nostra compagnia, tanto allora mostrava di avere in affetto la povera Italia che non nascondeva il desiderio che gli era nato di potervisi fissare ma ora più non ne parla e sembrami che abbia deposto qualunque pensiero a questo riguardo²⁾. In questo punto mi viene consegnato un bel bichiere che mi è pure una sicura prova della di lei memoria mi sarà caro e ne riceva i miei ringraziamenti colle testimonianze della mia stima.

Beatrice Trivulzio³⁾.

10.

Prof^e gentilmo

Di Villa 13. Ottob. 1827.

Oggi compie l'anno ch'io ho perduto mio Suocero, e ch'ella ha abbandonato Milano e la mia casa; due avvenimenti assai per me dolorosi; che se il primo fu al mio cuore funestissimo per se stesso, divenne ancora più triste col dispiacere del secondo. Voglio quindi scriverle appunto in quest'oggi, per dimostrarle quanto mi sia cara l'amicizia di cui mi ha fatto degno, e per compensarmi del piacere che mi fu tolto della sua compagnia in quest'anno, sperando ch'ella vorrà supplirci nel prossimo.

La Vita nuova⁴⁾ è impressa e gliene invierò due esemplari una in carta buona, l'altra in ordinaria per unirli agli esempl. del Convito. Vi aggiungerò un Volume del Polibio⁵⁾ e qualche altra cosuccia, e mi servirò della via di Trieste, raccomandando il tutto al Av. Rossetti, perchè quella mi pare la via più sicura. Le rendo grazie del secondo volume del Parnaso di Wagner⁶⁾ che ho ricevuto senza difficoltà. Sto attendendo

1) So! Der bekannte griechische Staatsmann Johannes Anton Kapo d'Istrias (1776—1831), der 1827 Präsident von Griechenland wurde. Vgl. Mendelsohn Bartholdy, Graf Joh. K., Berlin 1864 und Dragoumis, Capo d'Istria, la régence, le règne d'Othon, Paris 1891.

2) Vgl. Brief 2, S. 7 Anm. 1 und Brief 13, S. 28 Anm. 2.

3) In 8°. Auf der vierten Seite die Aufschrift: A Monsieur Mr Charles Witte Professeur en Droit a l'Université Breslau. Gesiegelt rot wie Brief 2. Poststempel Milano und Zeitz 20. 9.

4) Siehe Brief 7, S. 16 Anm. 4.

5) Italienische Übersetzung Trivulzios. Siehe Brief 11.

6) Da der „Parnasso italiano continuato“ erst 1833 erschien, so handelt es sich hier um das „Teatro classico italiano antico e moderno ovvero Il parnasso teatrale“.

con impazienza l'ediz^o da lei procurata dell'Epistole di Dante di cui ho avuto il bel saggio. Qui non si è mai veduto il Dante dell'ottimo che stampasi a Pisa, ne la continuazione di quello del Rossetti, ne il terzo tomo del Bartoliniano¹⁾; pel Dante di Foscolo non c'è più da sperare, ove che quel fantastico comentatore è morto, come da più mesi si dice. Anche la ristampa di Milano del Dante del Costa pare sospesa non essendo ancora comparso il 3^o volume, forse per malizia de Bolognesi, che cercano spacciar prima la loro edizione, e di ciò fanno bene²⁾.

Aspetto Ciampi fra giorni, che poi passerà a Venezia. Riceva i saluti di mia Moglie e di mio figlio, e mi creda
Suo affet.
Trivulzio³⁾.

11.

Mio caro Witte

Milano 21. Nov. 1827.

Unitamente alla lettera sua del 29. Ott. gentilissima e cara per ogni riguardo ricevo in questo momento l'involto delle 25. copie = Dantis Epistole, coll Ermafrodito del Panormita. Le rendo infinite grazie delle copie a me destinate, e particolarmente della bellissima in rossa carta che risplenderà nella mia collezione Dantesca come Espero in cielo. Manderò il più presto che potrò l'altre tutte al loro destino, e sicuramente il Monti ne avrà una delle 5. a me donate. Gran servizio ella ha reso alla Tipog. della Minerva mandandole un lavoro così fatto, ove la somma critica e diligenza non saranno risparmiate. Le darò più maturamente il mio giudizio quando avrò ben letto tutto intero e ponderato quel libro, ma intanto dal saggio veduto posso anticipatamente asserire quanto di sopra le dissi senza timore d'errare. Così ella si determinasse ad illustrare anche l'altr'opere latine dell'Alighieri, che gran debito glien'avrebbe la repubblica letteraria.

Ella ha avuto molta ragione di far le note latine all'epistole latine: confesso ch'io le aveva dato un cattivo consiglio, del quale io ben doveva prima avvedermi, appunto per gli argomenti che Dante porta nel suo Convito in favore del Comento volgare. A Ciampi, ch'è ancor qui consegnerò dentr'oggi le copie a lui destinate.

Spedisco a Trieste un grosso involto per lei, raccomandandolo al Sig.^o Avvocato Rossetti di quella Città, onde spero che le giunga sollecitamente. In esso si contiene quanto siegue

1) Vivianis Ausgabe. Vgl. Brief 5, S. 12, Anm. 2.

2) Die Bologneser Ausgabe, um die es sich hier augenscheinlich handelt, ist die zweite und erschien 1826 in 3 Bänden in 4^o; die Mailänder, ebenfalls in 3 Bänden, aber in 12^o, kam 1827 heraus.

3) In 4^o, nur eine Seite beschrieben. Auf der vierten Seite die Aufschrift: A Monsieur Mr Charles Witte Professeur en Droit à l'Université de Breslau. Stempel Milano und Breslau 27/10, gesiegelt mit großem Siegel mit Dantekopf.

1. Rime antiche, stampate in Palermo. Volumi quattro 8°¹⁾.
2. Vita nuova. Copie 2.
3. Frontispizio, Prefazione e foglietto del Convito
4. Tomo quarto del Polibio trad.
5. Tragedie di Schiller trad. dal Maffei
6. Dante del Bettoni. T. 2. 16° in carta distinta
7. Lettera III^a del Boccaccio fatta da me imprimere per supplemento all'operetta del Ciampi.
8. Prose di Salvatore Betti, or ora qui pubblicate, ove trovansi due dissertazioni dantesche.

Il terzo volume del Dante del Costa non è ancora comparso. Cercherò d'avere la storia dei popoli d'Italia del Botta in italiano, se pure per nuove minacce nuovi rigori lasceranno che si rinvenga a Lugano. Credo che sia quella la Storia da lei desiderata, la quale fu originariamente dall'autore semitaliano scritta in semifrancese; non già quell'altra più famosa che principia dal 1789.

Finisco per essere in tempo di mandar la lettera alla posta; e finisco col nuovamente ringraziarla, porgerle i saluti di mia Moglie e di mio figlio ed assicurarle del mio sincero, vivo e invariabile attaccamento con cui sono

suo aff^{mo} amico
Trivulzio²⁾.

12.

Prof^e gentil^{mo}

Mil^e 26. Nov. 1827.

È una vera festa per me ogni volta che mi vien recata dalla posta una lettera da Breslavia; l'ultima sua poi del 13. cor. mi ha raddoppiato il piacere per le dotte Osservazioni da lei nuovamente fatte sulla mia ediz. del Convito. Riguardo come un tratto di sincera amicizia, e lo studio da lei postoci, e la bontà di comunicarmele. Colla stessa libertà e sincerità le dirò qui quello ch'io ne sento di tutte, poichè l'amor del vero essendo il solo spirito che dirige le nostre investigazioni noi dobbiamo cercare la persuasione in noi stessi rallegrandoci sempre tosto che ci appare la luce della verità da qualunque parte essa ci giunga. Tali fossero tutti i letterati del Mondo, che non vedrebbero mischiarsi fralle Muse e l'ambizione e l'Ira. Eccole dunque (ciò premesso) il parer mio sopra ciascun passo da lei osservato.

Pag. 342. le parole cioè quello che fai a me pure sono in sospetto di glossema, quando però non si voglia arguire dalle parole che

1) Es ist die 1817 von Notarbartolo, Duca di Villarosa herausgegeben „Raccolta di rime antiche toscane“.

2) In 8°, nur zwei Seiten beschrieben, ohne Aufschrift.

seguono (lin. 11) tuttochè buona fosse l'attiva¹⁾ (vita) che Dante interpretasse la scrittura in questo passo più favorevolmente per Marta; cioè che Cristo dicesse = anche quello che tu fai o Marta è buono, ma Maria elesse la miglior parte; in tal caso le parole cioè quello che fai sarebbero esplicative e in bocca di Dante; e chi sa che non vada letto = cioè di quello che fai? Pag. 346. prima lin. Non intendo l'osservazione da lei fattami, e mi pare che il testo sul quale sta sia rettamente corretto. Jvi lin. antipen²⁾ la parola supposto³⁾ equivale all'altra presupposto e non fa differenza veruna nel senso, e vale appunto ordito e apparecchiato come spiega Dante, e quindi viene il nego suppositum dei loici con cui distruggevano ogni fondamento od apparecchio dell'argomentazione. Pag. 354. dolcezza comparata⁴⁾). Le parole per esse furono proposte in nota com'ella ben vede, ma non sono neccessarie, perchè si suppongono: la parola dolcezza non si è espulsa perchè ci parve la definizione di felicità tanto già che Dante stesso accoppia più e più volte queste due voci com'ella può osservare ne due passi a car. 360 e 364. dello stesso Convito per tacer degli altri = ragionare della dolcezza dell'umana felicità.⁵⁾ — e somma felicità — la quale è la dolcezza del sop.~ not.~ seme⁶⁾. a Pag. 357 bellissima è la correzione da lei proposta = dell'anima ricevente⁷⁾, e l'ho subito accettata e notata nel mio esemplare come lezione infallibile ed unicamente vera e n'ho dato lode allo scopritore. Per l'altro passo = si moltiplica nell'anima questa intelligenza⁷⁾ credo doversi ritenere questa lezione come sta nella nostra stampa perchè credo che qui intelligenza equivalga a virtù intellettuale nominata di sopra lin. 14. e lin. 16. e vuol dire che moltiplicandosi la divina bontà nell'anima più pura, ci si moltiplica ancora la virtù intellettuale. Se com'ella crede s'interpretasse qui intelligenza per cosa celeste, altro non potrebbe essere in questo luogo che la divina bontà, quindi Dante verrebbe a ripetere la medesima cosa nel medesimo periodo, cioè che la divina bontà nell'anima si moltiplica... e quindi si moltiplica nell'anima questa (o da questa) intelligenza, la quale esser altro non può che la divina bontà sopraddeffa. Pag. 351. Ottima è la correzione da lei proposta è la virtù denominata da essa e

1) In Moores Ausgabe IV, 17. 110.

2) Das. IV, 18. 67.

3) Das. IV, 20. 91.

4) Das. IV, 22. 11.

5) Das. IV, 22. 117.

6) Das. IV, 21. 72.

7) Das. IV, 21. 76.

appellata bontà¹⁾, e vi ho tosto dato luogo nel mio esemplare. Pag. 362. Ritengo la lezione della nostra stampa, perchè mi sembra chiara, e giusta; e significa che come v'è somiglianza (similitudine) tra i diversi biadi quando sono in erba, così v'è tra gli uomini e nelle bestie, nella loro prima età. Quindi li biadi non istanno qui che per comparazione, ne hanno rapporto alcuno con appetito. E il modo usato qui da Dante = e non pur ne biadi ma negli uomini²⁾ è bellissimo ed elegantissimo. Pag. 363. Giustissima è la correzione da lei fatta (più nobil parte)³⁾ e così l'altra (amando di se la miglior parte più)⁴⁾ ed entrambe le ho già scritte nel mio esemplare, come pure quella bellissima da lei trovata a pag. 365. per cui chiarissimo ne diviene il senso e del passo antecedente e del susseguente. Quel verbo inducere⁵⁾ malamente da noi interpretato fu quello che ci ha indotti in errore. A lei si debbe grandissima e intera la lode d'aver rettificato la guasta lezione di questo passo. Pag. 367. l. 20. Pare a me pure che ben regga l'emendazione del Dionisi di noi in voi⁶⁾ benchè non affatto neccessaria. E qui appunto in questo periodo la prego osservare un'altra volta accoppiati i nomi di dolcezza e felicità a convalidare ciò che le scrissi di sopra intorno al passo a pag. 354. Anzi, giacchè mi viene il proposito di ricordare ancora la detta pagina, la prego voler correggere un errore non so come ivi incorso, cioè nell'ultima linea della prima nota, scrivendo per esse virtù invece di per esse ricchezze, che là non entrano ne punto ne poco. Mi rincresce assai che l'ediz.^a padovana del Convito sia già finita e pubblicata, perchè se fossi stato in tempo vi avrei fatto introdurre le bellissime sue nuove osservazioni, e avrei nello stesso tempo voluto dare un nuovo e pubblico attestato della mia e sincera ed altissima stima per lei onde smentire ogni sospetto sparso forse dalla maligna intenzione di qualche Giornale. — La Vita nuova cogli altri libri viaggia già per Trieste; l'ho consegnata alla bella nostra Terpsicore (la Sig.^{ra} Ballerina)⁷⁾ perchè la recasse in proprie mani dell'Av. Rossetti, e a quest'ora vi sarà giunta. Ma la Vita nuova ch'è appena stampata avrebbe bisogno di nuove emende; negli ozi della villa io l'ho attentamente letta e riletta e fattevi molte osservazioni alcune delle quali le comunicherò in seguito. Sono del parer suo intorno al Vitali⁸⁾ ed alle correzioni

1) Das. IV, 20. 19.

2) Das. IV, 22. 46.

3) Das. IV, 22. 75.

4) Das. IV, 22. 78.

5) Das. IV, 22. 124.

6) Das. IV, 22. 192.

7) Ich weiss nicht um wen es sich handelt.

8) Siehe Brief 3, S. 8 Anm. 2.

da lui proposte in alcune rime antiche. Egli era un uomo di un Codice solo, in cui sembravagli possedere un tesoro, per cui ogni lezione era da lui trovata bella ed ogni errore diveniva per lui una eleganza. Ora quel Codice fu venduto alla Biblioteca di Parma.

Ho letto con molta attenzione il libretto dell'Epistole di Dante, e mi confermo nella prima opinione, cioè ch'è un'opera assai benfatta, con somma diligenza e finissima critica: credo che non vi si potrebbe ne aggiungere ne togliere cosa alcuna: a mio parere non si poteva far di più, ed è certo un bell'acquisto per la Minerva. Vo distribuendo gli esemplari a me affidati di mano in mano che mi si presenta l'opportunità d'inviarli. Porterò meco a Modena (ove penso far una corsa prima di Natale) quelli destinati a Bologna raccomandandone la distribuzione al Sig.^o Luigi Muzzi. Manderò a Venezia l'esemplare per Mustoxidi che vi è giunto di poco da Parigi, dopo aver accompagnato il Conte di Capo d'Istria fino a Bologna.

Quando la pregai d'acquistarmi l'Hermaphroditus ben conosceva quell'opera del Panormita per l'ediz.^o Parigina ma non conosceva l'ediz.^o di Germania che pei Cataloghi. Certo non avrei mai potuto sospettare di trovarci tanta spintrica e phallica scienza ed erudizione. Son curioso di sapere chi sia quel Forbergio che nel 1824! ha cuore di compilare e stampare tale Apophoreta, e di confessarsene autore. La supplico scrivermene un cenno.

È qui ancora il Prof.^o Ciampi sempre intento a suoi italo-poloni¹⁾ ed alla stampa di molti suoi scritti. Al nuovo anno egli pensa far una breve corsa sul Veneziano. Di lui ella troverà qui una lettera.

Mia Moglie (che conta di scriverle) e mio figlio le porgono i loro saluti. Ne il conte Annoni ne il Cav. Franceschinis²⁾ passarono poi da Breslavia: il primo dopo un celere giro fatto in Germania, ora è nella Capitale dell'Austria; il secondo non giunse che a Monaco, poichè la sua Università lo richiamava a Padova. Mi conservi la sua amicizia, mi scriva e mi comandi spesso e mi creda sempre

suo aff.^{mo}
Trivulzio³⁾.

13.

Milano 8. Dicembre

Rispondo all'ultima sua del 13. Novembre che mi avrebbe fatto molto più piacere se scritto con meno etichetta tutti quei titoli di cui

1) Ciampi war von 1818—1822 Professor in Warschau. Hier wird auf seine Studien zu der „Bibliografia critica delle antiche reciproche corrispondenze dell'Italia colla Russia, Polonia“ u. s. w., Florenz 1834—43, 3 Bde. angespielt.

2) Siehe Brief 8.

3) In 4^o. Die vierte Seite ist leer; ohne Aufschrift.

è piena fossero stati limitati al solo indirizzo. E ben mi ricordo che allor quando mi mostrò il desiderio di scrivermi e di avere mie lettere soggiunse, perchè ben m'aveggo che la mia corrispondenza con suo marito non potrà essere che semplicemente letteraria, e bramerei all'incontro scrivendo a lei poterle aprire l'animo mio parlando delle cose mie de'miei amici e di tutto ciò che mi può interessare. Ben volentieri in tal guisa io soddisfecì alla sua domanda che altrimenti non so se l'avrei fatto, ma ora sembrami si sia del tutto dimenticato e del mio carattere e del mio modo di pensare ne si rammenta come l'animo mio è fatto per sentire e compatire alle sue disgrazie¹⁾ porgendole tutte quelle parole di consolazione di cui è capace. Rilevo però dalle poche parole che mi dice intorno alla sua vita che non è ne può essere felice, e perchè sentendo il bisogno di cambiar vita non cercane tutti i mezzi di conseguirne l'intento, la furezza di carattere, un certo orgoglio nella conoscenza di se medesimo è non solo permesso, ma anzi lodevole, mi sia pure permesso il dirle che il troppo spingerla la suol far diventare viziosa temo sia il caso, ma per mitigare quanto d'amaro forse lei vorrà trovare in questa mia proposizione le dirò cosa mi venne fatto di dire al Conte Strasoldo²⁾ che ho il piacere di vedere qualche volta intorno a lei, dicendo che quando ancora si trovava a Milano mi aveva testimoniato il desiderio suo di poter essere nominato Professore in qualche Università dei Stati di S. M. in Italia, ma che io le aveva fatto riflettere che forse la diversità di Religione avrebbe potuto essere un'ostacolo, non lo credo mi rispose il Conte ma piuttosto non saprei qual Cattedra egli vorrebbe, faccio conto di scrivergli e glie lo domanderò; il che faccio in questa mia aspettando la sua risposta su tal proposito, giacchè tutto ciò che sarà in poter mio il fare per contribuire alla sua felicità non sarà mai tralasciato glie l'assicuro; onde ne sia persuaso e mi scriva liberamente su tal proposito. Intorno puoi al libro di Wit³⁾ di cui mi scrive le dirò che da quanto me ne dice vi deve essere molta poesia Le Signore che le prestarono ajuto nel fuggire sono una certa Corvini bella donna che teneva bottega di molte merci, l'altra è la Contessa Corner la di cui origine è du Palais-Royal a Parigi, Corner la portò a Venezia e non se ne ebbe a male ch'ella

1) Siehe Einleitung.

2) Siehe Einleitung, Brief 2. S. 7 Anm. 1 und Brief 9, S. 22 Anm. 2.

3) Ferdinand Johann Wit, Lukubrationen eines Staatsgefangenen, Braunschweig 1827. Wit, der sich nach seinem Stiefvater Döring „von Döring“ nannte, war ein politischer Abenteurer, der im Dezember 1822 von der Zitadelle in Mailand entfloh. Die Schrift verfaßte er 1826 auf Festung Friedrichsort. Er verfaßte auch noch „Fragmente aus meinem Leben und meiner Zeit“, Braunschweig 1827—1830, vier Teile, und „Mein Jugendleben und meine Reise“, Leipzig 1832. Er war 1800 in Altona geboren und starb 1863 in Meran.

dividesse i suoi affetti con altri ed anche col proprio figlio il quale la sposò dopo la morte del Padre ne più se ne curò mantenendo una ballerina e sciupando un patrimonio assai forte egli era scudiere del Vice-Re Beauharnais ma sua moglie che è sempre da tutti chiamata Susanne non andò mai a Corte ne in nessuna società distinta ne qui ne a Venezia, egli non manca d'un certo spirito ma la sua testa è piena d'idee false, da molti anni è rammingo, ultimamente si diceva essere alle miniere al Mexico, intanto la moglie vive non da Contessa Corner per far piacere ad una sua amica che è la Sig.^a Corniani moglie d'un banchiere ella prestò ajuto a Derring¹⁾, che così qui si chiamava, per farlo fuggire, e dopo 6. o 7. anni che questo fatto ebbe luogo alla polizia venne fatto di scoprirlo e le due Sig.^{te} vennero arresto e fatto loro il processo vennero condannate a 6. mesi di prigione. Se potesse mandarmi questo libro mi farebbe piacere di averlo, se anche in tedesco, e lo potrebbe indirizzare al Professore Ciampi a Firenze il quale parte domani e m'incarica di salutarlo

Ho avuto ieri la visita del povero Monti sta bene di salute ma diventa ogni giorno più sordo.

Mustoxidi è di ritorno a Venezia dopo di aver accompagn[ato] da Parigi sino a Bologna il suo amico il Conte Capodist[ria] Il Cavaliere Maffei seguita a tradurre le tragedie di S[chiller] ha veduto quella della sposa di Messina? bramerei di conoscerne il suo parere. Il Romanzo di Manzoni piace generalmente, mio marito però non ha voluto leggerlo e ne vuol portar giudizio sopra ciò che ne dicano i contrarj del che io lo sgrido ma inutilmente, a mi pure non piacque la Sibilla Odoleta²⁾ ma ella è scritta da un giovine principiante.

Giorgio e mio marito, che m'incarica il dirle che ha distribuito secondo il suo desiderio i libri che le ha mandato per ciò, lo salutano caramente; il che faccio io pure terminando questa lunga e noiosa lettera che sarei più tentato di gettare al fuoco che d'impostare lo scongiuro di non scorgervi che l'amicizia e interesse che mi ha saputo ispirare e mi pregio di conservarle

Beatrice³⁾.

1) So! Siehe S. 28 Anm. 3.

2) Von Carlo Varese, der 1793 in Tortona geboren wurde und 1866 in Florenz starb. Über ihn und seinen Roman vgl. vor allem Giovanni Sforza in den Brani inediti dei Promessi Sposi u. s. w. Parte I^a, Mailand 1905, S. XVII ff.

3) In 4°. Auf der vierten Seite die Aufschrift: A Monsieur Charles Witte Professeur en droit à l'université de Breslau. Stempel Milano und Berlin 19. Dec. Mit rotem Wappensiegel gesiegelt. Auf dem Schriftband unter dem Wappen erkennt man NE TE S.

R anorganique en franco-provençal.

Par

L. Gauchat à Berne.

Que l'auteur de l'intéressante note sur T final non étymologique en langue d'oc (Rom. VIII, 110 ss.) me permette de rendre hommage à sa science en lui offrant cette petite étude sur *r* paragogique dans un domaine linguistique qui touche au sien.

On rencontre assez fréquemment dans les patois français du Sud-Est le son *r* dans des mots qui n'y ont aucun droit étymologique. Tous les cas énumérés par M. S. F. Eurén dans son petit travail sur l'*r* adventice dans des mots français (Mémoires philologiques présentés à G. Paris par ses élèves suédois, 1889) y sont fort représentés. L'insertion de cette consonne peut revêtir le caractère d'une règle, comme dans *tabula* — *ttabla*—*trabla* et congénères¹⁾, qui se retrouvent dans tout le domaine en question et où l'on peut parler d'un trait franco-provençal; d'autres cas, pour être plus isolés, ne méritent pas moins d'attirer notre attention, comme *cubitu* qui, à de grandes distances, reparaît sous la forme *coutre*, *queutre*, etc., ou *scala* qui devient par-ci par-là *etšierl*, sans que la raison secrète de l'épenthèse spontanée, se répétant à divers endroits, soit manifeste. Le chapitre qu'on pourrait écrire sur tous les cas d'*r* anorganique en franco-provençal ne manquerait pas d'intérêt.

Ce n'est qu'un paragraphe de ce chapitre que je me propose de rédiger aujourd'hui: je ne m'occuperai que de l'addition de *r* à la fin du mot, c'est-à-dire du phénomène *klar* pour *kla* (clef).

1) Comparez *stabulu* = *ettrablo*, etc., *duplu* = *droblo*, **stupulas* = *Etroubles*, etc., etc. En allemand bernois *Kugel* = *xrugls* (*x* = son de d'allemand *ach*). Odin, Phon. des patois du canton de Vaud, p. 154; Rom. XIII, 558; Revue des patois gallo-r. III, 45; Devaux, Essai sur la langue vulgaire du Dauphiné, p. 335; Zacher, Beiträge zum Lyoner Dialekt, p. 43, etc.

Je commence par réunir quelques matériaux tirés des patois modernes.

Clave donne *ktār*, *tār*, etc. dans une zone qui comprend surtout le Vignoble Neuchâtelois, le Val-de-Ruz, la partie inférieure du Val-de-Travers [où *tār* (Noiraigue), *kār* (Couvet) remonte à un ancien *tēr*], les contrées bernoises situées au Nord de Neuchâtel: la vallée de St. Jmier, la Montagne de Diesse, Orvin, Plagne, Péry. Plus au Sud, à Boudry, on dit *tā*, mais le pluriel *tāre* prouve que le singulier possédait une fois l'*r*. L'*r* reparaît à Ste Croix (Vaud). D'après la carte n° 301 de l'Atlas linguistique de la France, des formes avec *r* se rencontrent aujourd'hui dans les dép. Haute-Marne et Côte d'or. Le son adventice ne s'est conservé que dans les patois qui ont gardé l'*r* finale, ce qui est relativement rare dans notre domaine. La forme *klar* était par conséquent beaucoup plus répandue autrefois. Le Canton de Fribourg, qui ne possède plus l'*r* finale, l'a connue dans ce mot, voir Blavignac, Comptes de dépenses de la construction du clocher de Saint-Nicolas à Fribourg (XV^e siècle), p. 108: *pour faire une sarallie* (serrure) *à la porte de clarevoye du clochief neuf et une clar à la porta*; p. 31: *lez clars et chivillies*¹⁾ (clefs d'assemblage et chevilles); p. 91, 94: *klar* = clef de voûte. La forme *cler* a souvent été constatée dans les anciens documents et poèmes de l'Est, voir E. Görlich, *Der Burgundische Dialekt im XIII. und XIV. Jahrhundert*, p. 107, d'après le Cartulaire d'Autun, Girard de Rossillon, éd. Mignard (copie de 1411, Châtillon) et la Vita de Girard de Rossillon publiée par P. Meyer, *Rom. VII*, p. 179; Foerster, *Lyoner Ysopet*, XXXV, vers 685, etc. La présence de *clar* en vieux fribourgeois et dans les autres textes cités ne doit cependant pas nous faire présumer que la forme a été une fois commune à tout le groupe; certains patois vandois qui conservent *-r* distinguent très bien entre *ṣa* (clave) et *ṣar* (claru, à Gryon), *χṑ* ~ *χar* (Bex), *ṣṑ* ~ *ṣar* (Ollon) etc.; le son *ṑ* ne se trouve que dans des mots où l'a latin est depuis longtemps final.

Voici d'autres exemples que je citerai d'une façon plus sommaire.

suave, adv. = *šwār*, „facilement“, Val-de-Ruz. Cfr. Glossaire de Quinche, ms.: *choir*, facilement; Quinche, La Bordgézi de Vauleddin: *On poué choir let zalû trovâ* = on peut aisément aller les trouver, *y l'acceptré gros choir* = je l'accepterais très volontiers; *Helvetischer Almanach 1810* (pat. fribourgeois): *sar* = gern; pat. fribourgeois moderne: *šā*.

vas = **wār* „cercueil“. Cfr. Quinche, Bordgézi: *Mon pèr' sa revri del son voire* = mon père s'est retourné dans son cercueil; Quinche, Glossaire: *voire*, cercueil. A la Montagne Neuchâteloise, on dit *vē*, sans *r*. Lam-

1) Exemple déjà cité par M. P. Meyer dans son article *Cudrifin et la ville de Romans*, *Rom. XXI*, p. 49.

boing connaît également la forme *var*, Alge, Die Lautverhältnisse einer Patoisgruppe des Berner Jura, p. 104.

ape = *ār* „abeille“, patois de Montet, Vuilly Vaudois, d'après un petit vocabulaire manuscrit de 1851.

? = *berñār*, patois de l'Etivaz (Vaud, fr. pop. *bernard*, sans cela *berñā*).

Le mot *dār*, Val-de-Ruz, „branches de sapin“, est un exemple moins sûr, mais les dérivés neuchâtelois *dāzō* „gourdin“, *dāztč* „aiguille de sapin“ démontrent que le mot ne se terminait pas par *r*. La voyelle *ā* correspond à **ai*, comp. factu = *fā*, frib. *fē* et *dē*¹⁾, branches de sapin, voir aussi *dasa* „grüner Fichten- oder Tannenzweig“, Schmeller, Die romanischen Volksmundarten in Südtirol; Carigiet, Raetorum. Wörterb.: *daisch*; Carisch, Taschen-Wörterbuch: *dascha*; Pallioppi, Wörterbuch: *descha*.

fyār „puanteur“, Val-de-Ruz, peut dériver de flatu, mais peut aussi être tiré du verbe *fyerie* „puer“ = **flagrare*.

Il importe d'écarter soigneusement tous les exemples douteux, car *-ār* peut aussi représenter 1. *átor*, comme dans *diāmār* „dîmeur“, *ekūtār* „écouteur“, etc.; 2. *-aris*, comme dans *ō pār d sülār* „une paire de souliers“, *pōr sāyār* „porc sanglier“, *tšādlār* „chandelier“; 3.) *-ard*, suffixe augmentatif: *ptšār* „grosse pioche“, *ñolār* „gros nuage noir“, etc. 4. l'allemand *wart*, dans *brēwār* „garde-champêtre“, dont la première partie remonte probablement à *brogilu*, breuil. On peut se demander, si *selār* „plafond“ vient de *caelatu*. Tous ces exemples sont du Val-de-Ruz.

Le mot *sūdā*, de la Montagne Neuchâteloise, doit provenir d'une base avec *r*, témoin le son *ā*, qui n'apparaît que devant un ancien *-r* (*pratu* = *prā*, mais *tarde* = *tā*). Le mot rentre donc probablement, avec le mot français *soudard*, dans la catégorie que nous étudions. Je n'hésite pas à classer parmi nos mots la forme *molard*, qui se présente fréquemment comme nom de lieu dans les territoires genevois, savoyard et lyonnais, avec le sens de „tertre“. Puitspelu en enregistre dans son Dictionnaire les formes *molô* et *molôr*, qui doivent remonter toutes les deux à un dérivé en *-atu* de *moles*.

L'*r* parasite se rencontre aussi après d'autres voyelles que *a*, mais moins souvent:

Elisabeth = *lizāber*, Val-de-Ruz.

medium tempus = *mêter* „milieu“, Val-de-Ruz. Cfr. les exemples suivants tirés du livre Le Patois Neuchâtelois: p. 175: *On avai du mau de s'èguin-nā par le maitère d'èna taule rote* = on avait de la peine à passer au milieu d'une telle foule, patois de Valangin; p. 277: *u meytair*

1) en valaisan *fi* et *di*

de tu celeu z-or = au milieu de tous ces ours (= Bernois, patois de St. Blaise), etc. Carte 856 B. de l'Atlas linguistique de la France: *mwet̃er* (Landeron). Les variantes phonétiques suisses prouvent bien qu'il faut partir de *medium tempus*, problème étymologique que je ne puis discuter ici; je ferai seulement observer que ceux qui ont objecté des formes du Nord de la France se sont trompés en croyant que *e + nasale* en syllabe fermée n'y donnait que le résultat *ẽ*.

*digitellu*¹⁾ = *d̃er*, Vuilly Vaudois, Rougemont (Alpes Vaudoises), Villeneuve, cfr. Atlas linguistique de la France, Carte n° 379, localités N° 979, 969, Savoie 967, Jura 927.

*anguittu*²⁾ = *āver* „orvet“, Val-de-Ruz.

Je trouve l'expression *nid de gert* (= geai) dans un vieux livre de mège d'environ 1800.

nepote = *n̄v̄ær*, etc., forme très répandue dans l'Est et l'Ouest, voir Atlas linguistique, carte n° 907.

classieu = *clior* „glas“, Puitspelu, Dictionnaire étym. du patois lyonnais³⁾.

sebu = *šy̆or* „suif“, Rossinières (Alpes Vaudoises), cfr. *chour*, fribourgeois du XV^e siècle, dans les Comptes de Blavignac, p. 15, 31, 56, 130. Val-de-Ruz: *sü*.

solu = *sŭr* „seuil“, Val-de-Ruz; se retrouve en lyonnais et ailleurs, voir Rom. XXXIII, 228, et la carte *aire* de l'Atlas linguistique.

A ces exemples, qu'il serait facile d'augmenter en faisant des recherches systématiques, je joins quelques mots courants de notre français provincial:

bêtard, pour bête; *brouhâr*, pour brouhaha.

tablard, dont je n'ai pas d'exemples patois, mais qui repose sur *tabulatu*. Val-de-Ruz: *trabyā*, sans *r*. Le sens ordinaire est celui de „tablette“, „rayon“. Le mot latin a aussi produit le doublet *tolā*, qui signifie, en patois gruyérien, l'ensemble des rayons sur lesquels on pose des pains, des fromages, etc.

épinard, „échinée“, morceau du dos du porc, de *spinata*, qui donne régulièrement dans nos patois *ep̄nā*.

clédart, „porte à claire-voie“, mot provenant des termes *cledas*, *clodat*, *cledal* des patois méridionaux. En franco-provençal le *t* de *clēta* tomberait. Nos patois emploient le mot simple = *k'ey* (Val-de-Ruz) ou *dr̄ez*, *d̄el̄ēžə*, etc., dont j'ignore l'origine.

1) Pour *ditale*.

2) Cfr. les nombreuses variantes patoises indiquées par Rolland, Faune pop. III, p. 18—19.

3) L'auteur renvoie sous *clior* à une note de son introduction qu'il avait l'intention d'écrire sur l'addition de *-r*, et qui manque.

Voici enfin quelques formes extraites de vieux imprimés ou de documents d'archives de la Suisse romande: *Crousar*, probablement = *Crou-saz*, nom de famille, 1248; *Vilar Mendrar*¹⁾ = *Villars-Mendraz*, nom de lieu, 1317; *Colard* = *Colas*; *item 6 pot d'estin deisquels les dos sont carrar* (= carrés) *et les autres 4 pot sont ryon* (= ronds, Rec. dipl. Frib. VII, 195, année 1425); *clar* = clef (Rec. dipl. Frib. VIII, 205, 1443); *opitar* = hôpital, prononcé *opitā*²⁾, dans le Rationale administrationis de l'Abb. de S. Claude, 15^e siècle; *Nycollars* = *Nicolas*, 1574; *Morat* est écrit *Mourard*, 1652 (Reg. Et. civ. Avenche).

Dans ces exemples anciens, l'*r* pourrait être simplement orthographique et ne prouver autre chose que l'amuïssement progressif de cette consonne à la fin des mots. Dans les formes modernes, recueillies en majeure partie par nous-mêmes, *r* sonne encore. Cela nous donne le droit de croire à l'authenticité des *r* d'autrefois et présente sous une nouvelle lumière les nombreuses formes analogues de nos vieux textes français, telles que *congiar* (Lyoner Ysopet, vers 583: *dongier*), *de rechier* = de rechief: *estachier*, *filer* = filatu, filet à prendre des oiseaux (vers 1055, même texte), *nierz* = nepos dans les Dialogues de Grégoire; *Curlier* = courrier (de curre — locu), *espier* = espieu, *Escler* = payen, de slavu; *moitier*, *nevour*, *Berthelomiers*, *Andriers*, *Mathier*³⁾ (dans Görlich, o. c.); *Poitiers*, *Angiers* (= Pictavis, Andegavis), *Nemours*, *Limours*, *Liours* à côté de *Lemoux*, *Lezoux*, *Lioux* = celtique -ōssus (cfr. Vendryès, Mém. de la Soc. de linguistique XIII, 390—3, qui y voit à tort une évolution phonétique); *lieur* = lieu, *mar* ou *mor* = magis, *lor leur lavour* = là où; *canevars*, *Damars* et inversement *suppos* = supports, *brouillas* = brouillards (Thurot, II, 177—8) etc. etc. Ce mouvement phonétique a même laissé des traces dans la langue littéraire: *brocard*, *brancard*, *épinard*, *velours*, *topinambour*⁴⁾, orthographiquement dans: *étrier*, *Poitiers*, *Angers*. Il est possible que dans un certain nombre de ces cas, l'*r* ait toujours été muette, mais dans d'autres il est permis, selon l'âge et la patrie, d'y voir un fait de prononciation plutôt qu'un caprice orthographique.

Avant de tenter une explication du phénomène, je me vois obligé de dire en deux mots quelle est mon opinion sur l'amuïssement de l'*r* dans la langue française, d'autant plus qu'elle diffère sensiblement des

1) M. Cornu écrit aussi *Villar-Mendrar*, Rom. IV, 202 n.

2) forme plus patoise *ēpētō*.

3) A propos de *Saint-Cher*, vieille forme de *Saint-Chef*, Dauphiné, Devaux, p. 111 et 317, voir A. Thomas, Essais de phil. franç., p. 138—9, où la forme est dérivée de Sanctus Theuderius.

4) Peut-être aussi dans le mot *sureau*. Notre théorie expliquerait assez bien la variante *sœur* du vieux français *sēu*, que G. Paris met à la base du mot actuel (Rom. XIX, 123).

idées mises en vogue par les divers travaux de MM. Andersson et Vising¹⁾.

M. Andersson rattache l'extinction de l'*r* finale au passage connu de *r* intervocale à *z* ou plutôt à un son qui tient le milieu entre *r* et *z* et qu'il note *rz*. Ce serait une espèce de *r* cacuminale que M. Roussetot a défini comme „*r* qui ne vivre pas et *z* qui ne siffle pas“. Il n'y a que l'*r* linguale qui puisse se transformer en ce son. M. Andersson pense dans ses derniers écrits que *r* a passé à *rz* non seulement à l'intérieur des mots, mais encore à la fin du mot devant voyelle (*porterz une épée*), et devant la pause (*pour finirz*). Il s'appuie entre autres sur le passage de l'ancien grammairien Coyfurelly (XIV^e siècle²⁾: *R autem in fine dictionis indifferenter potest sonari quasi z vel r ut j'en ay grand mal au cuer, j'en ay bon quer. Set dulcior est sonus quasi z quam quasi r. Tamen hec regula non tenet in omnibus ut in iis dictionibus quar querir, ferir et ferrer in quibus et proprie debet sonari et sic de similibus*. La prononciation antévocalique et de la pause aurait été généralisée, et aurait perdu le *rz* devant les consonnes. Ensuite la forme abrégée anté-consonantique aurait triomphé de l'autre, dans les cas où *r* est tombée définitivement; dans les autres *rz* serait retournée à *r*.

M. Vising admet cette manière de voir, mais avec la restriction que cette évolution n'aurait eu lieu qu'après les voyelles palatales (*i, e, æ*)³⁾. Ainsi s'expliquerait le maintien de *r* finale après la série vélaire: *amour, trésor, car*, etc. Si les mots *cuir*, etc., conservent le son final, malgré la voyelle antérieure, cela prouverait une tendance de la langue à maintenir autant que possible la sonorité des monosyllabes. Un son en train de s'effusquer ou de disparaître resterait, grâce au besoin de clarté et de distinction.

Dans la réponse de M. Andersson, qui accompagne l'article de M. Vising, le promoteur de la théorie de l'amuissement à travers *rz*

1) H. Andersson, Quelques remarques sur l'amuissement de l'*r* finale en français, dans le Recueil de mémoires présenté à G. Paris par ses élèves suédois 1889; Altération et chute de l'*r* en français, dans Nyfilologiska sällskapet i Stockholm publikation 1898; J. Vising et H. Andersson, L'amuissement de l'*r* finale, Rom. XXVIII, 579 ss.; L. Clédât et H. Andersson, Sur l'amuissement de l'*r* finale en français, dans la Revue de phil. fr. et de litt. XIV, p. 81 ss. Le travail de M. Stork, Über franz. r im Auslaute, diss. de Heidelberg, 1891, introduit de nouveaux arguments, mais n'aboutit pas à des conclusions très précises.

2) Tractatus orthographie gallicane, publié par M. Stengel dans la Zeitschr. f. neufr. Spr. u. Lit. I.

3) M. Gröber avait déjà émis cette opinion en 1890, en rendant compte de la première étude de M. Andersson (Zeitschr. f. r. Phil. XIV, p. 266).

défend ses positions; il a définitivement renoncé à mettre en cause le timbre de la voyelle précédente et rejette le principe de la monosyllabité. Les mots *cuir*, *cher*, *fier*, etc. n'ont pas abandonné leur *r*, parce qu'ils sont de préférence employés en pause. Ce sont des „Pausawörter“ peu exposés à l'influence de la phonétique syntactique.

Je laisse de côté l'explication de M. Clédat; on trouve dans son article d'excellentes observations de détails, mais sa façon d'envisager l'évolution linguistique me paraît tout-à-fait manquée. Il dit par exemple: „il n'y a pas de raison phonétique pour que l'*r* tombe devant la consonne initiale d'un mot qui suit, alors qu'elle se maintient devant la consonne dans le corps du mot; pourquoi aurait-elle disparu dans parler bas, tout en restant dans l'herbage, arbuste, etc.?“ M. Clédat oublie qu'on emploie mille fois plus souvent parler + cons. que les substantifs mentionnés.

Comme j'ai simplement l'intention d'expliquer quelques formes patoises et non d'écrire une dissertation sur l'*r* finale, je n'entrerai pas ici dans le détail de la question, et me bornerai aux constatations suivantes:

Je crois que l'ingénieuse théorie suédoise pêche par la base. Le passage de Coyfurelly me laisse bien un peu perplexe, car il m'est difficile de croire que l'amuïssement a commencé devant la pause et par des mots du genre de *cœur*. Aussi M. Vising refuse-t-il d'y voir une règle. Rappelons-nous, pour interpréter le vieux grammairien, que Hindret (1687) prétend que dans les noms d'agents en *-eur* „on fait souvent sonner l'*r* finale comme un *x* ou un *z* muet¹⁾“ comme dans *un porteur d'eau*, *de chaise*, etc. Il veut dire par là que l'*r* ne sonne plus du tout. Coyfurelly entendrait-il par son „quasi *z*“ une *r* fugitive, en train de tomber (*sonus dulcior*)? Peut-être que le *-z* de *natus* = *nez*, etc. était alors arrivé à peu près au même point et que les deux sons réduits se confondaient pour lui. De toute façon, je n'estime pas qu'on puisse invoquer ce témoignage pour prouver le passage régulier de *r* finale en *rz*.

Quant aux nombreuses graphies que M. Vising (Rom. XXVIII, p. 581) fait valoir en faveur de cette évolution, je leur dénie toute valeur phonétique. Dans des infinitifs tels que *motrez*, *jonchies*, à côté de participes en *-er*, dans les infinitifs en *-iz* au lieu de *-ir* je ne puis voir autre chose qu'une déplorable ignorance de scribes qui mélangeaient ces formes, parce qu'ils ne prononçaient plus les consonnes finales. Les documents franço-provençaux sont pleins d'infinitifs en *-az*, ou en *-ez*²⁾

1) Thurot, II, 167.

2) Cfr. les formes *pour desmores* (inf.) et *signier* (part.) citées par M. P. Meyer, Rom. XXI, p. 49 n. 5. Voir aussi les nombreux cas de confusions

et pourtant non n'avons aucune trace, dans ce domaine, du développement $-r = -rz-$. La prononciation *leuz oncle*, *leuz honneur*, attestée par Oudin (1633), ne doit pas nécessairement représenter une étape phonétique. Ce sont probablement des formes analogiques. A mon avis, la rencontre de *r* et de *z* ne s'est produite, en français, qu'à la position intervocalique, sans même se constituer en vraie règle¹⁾. Cette mode de langage était tombée en désuétude vers 1620²⁾, à une époque où le phénomène de l'extinction de l'*r* battait son plein! Aucun grammairien des XVI et XVII siècles (et ils sont nombreux!) ne mentionne une prononciation telle que *finirz*, etc.

La lutte de l'*r* finale pour son existence a été séculaire. Elle a commencé dès le XIII siècle et dure encore. On lit *Montmayout* dans un document valaisan d'environ 1293, (Ränke, *Über die Sprache des franz. Wallis in der Zeit vom XI. bis XIV. Jahrh.*, p. 60, 61³⁾). M. Görlich mentionne les formes *lou* = leur, *leu bestes*, *Pontarllie*, *darrie*, toutes du XIII^e siècle; l'*Ysopet* de Lyon contient déjà la rime *paiez*: *gramoier*, vers 663, qui prouve la mutité des deux consonnes finales, supposé qu'elle soit exacte; un texte lyonnais des environs de 1300 porte *passa*, passer; Marguerite d'Oingt présente des infinitifs comme *desirra*, *entra*, *regarda*, etc. D'autre part, un grammairien du XVI^e siècle, Sylvius, nous dit que l'*r* de *-ar* s'entendait encore, bien que très faiblement (*obscure sonat*), dans les mêmes contrées (Lyonnais, Bourgogne). Il avait probablement en vue la position en pause. Les orthoépistes du XVI^e siècle nous apprennent formellement que l'amuissement était beaucoup plus avancé devant les consonnes que devant les voyelles. Au XVII^e siècle encore, Chifflet (1659) prononce différemment *aimer* | *fidellement* et *aimer ardemment*. On s'accorde surtout à reconnaître l'extinction d'*r* dans la terminaison *-er*. Puis dans d'autres séries, où l'accord est cependant moins parfait: *-ir* + consonne, *-oir* des substantifs (*Hindret* ne laisse plus passer que *mouchoi(r) de col*), *-eur* non dans les mots abstraits et plutôt savants: *douceur*, etc., mais dans les noms populaires d'agents: *tailleu(r) de pierres* etc. Il est évident, d'après ces témoignages⁴⁾, qu'il faut partir de la position antéconso-

énumérés par M. Jeanjaquet, *Aus rom. Sprachen und Literaturen*, p. 283; 289 *oir* = *auditu*, où l'*r* est purement graphique.

1) H. Estienne: „en beaucoup de mots“, Palsgrave: „sometyme“.

2) *leuz oncle* est de 1633!

3) L'exemple *Perei* cité par M. Ränke est moins sûr, il pourrait s'agir de *petretum. Le mot se retrouve ailleurs sous la forme de *Perreix*.

4) Toute notre expérience phonétique nous fait incliner vers la même argumentation. Voir aussi les études sur l'amuissement de l'*s* finale basées sur des observations directes dans le Bulletin des Parlers de France, par MM. J. Passy et Rousselot.

nantique, pour expliquer la chute du son final. Se baser sur une autre position, c'est commettre une erreur méthodique. L'étude des patois de la Haute Italie et du Midi de la France nous démontre que c'est dans la terminaison de l'infinitif de la première conjugaison que l'amouïssement s'accomplit le plus vite et le plus sûrement. Je choisis au hasard quelques cartes de l'Atlas linguistique de la France pour m'entourer de preuves. N° 1033, *pleurer*: -r manque partout, excepté de faibles restes dans les dép. Hautes-Alpes, Basses-Alpes et Alpes Maritimes, puis dans l'île vendéenne de Noirmontier (n° 478). Cartes n° 1017, *piler*, et 988, *pêcher*, même résultat. 967, *papier*: outre les contrées nommées quelques restes en Savoie¹). 965, *panier*, dito. La terminaison -ir, de *mourir*, est plus souvent conservée que -er, ou -ier; il peut y avoir, du reste, influence de la langue littéraire. En prenant les cartes des mots *jour*²), *four*, *hier*, on trouvera beaucoup plus de restes un peu ici un peu là. Le fait que -r tombe plus facilement dans des séries de mots à terminaison identique que dans des cas isolés est pour moi hors de doute.

Pour bien comprendre l'évolution, il faudrait préalablement dresser une statistique du langage courant. M. Andersson était dans la bonne voie en recherchant les causes de la conservation de la consonne dans des mots comme *fier*, etc. Il a seulement le tort de ne pas avoir insisté suffisamment sur la lutte entre les formes placées devant une consonne et celles placées devant une voyelle ou en pause. Et sa statistique n'est pas toujours convaincante: par exemple, lorsqu'il dit que les prépositions se trouvent aussi souvent devant une voyelle que devant une consonne et que „par conséquent la forme développée dans l'une de ces positions n'a pas de chance de l'emporter sur celle développée dans l'autre“ (Nyfilologiska, p. 154). Les prépositions, j'en suis persuadé, sont bien plus souvent suivies d'une consonne que d'une voyelle, grâce surtout à l'emploi prépondérant de l'article défini; il arrive beaucoup plus souvent de dire *sur la table* que *sur une table*, etc. J'ai essayé de classer les cas de r finale qui se rencontrent dans le fameux monologue de Figaro: O femme! femme! femme! (Mariage de Figaro V, 3. Que l'ombre de Beaumarchais me pardonne cette impiété littéraire!), et j'ai obtenu le résultat suivant, qui n'est pas une base suffisante, mais qui servira à faire comprendre ma pensée: -ar, -our, -ur ne sont guère représentés que par les prépositions *par*, *pour*, *sur*, placées presque exclusivement devant une consonne; -or ne figure pas du tout; -oir se trouve 4 fois en pause, 1 fois devant

1) La forme avec r de Lens, Valais, doit reposer sur une erreur. Je ne trouve aucune r finale dans les notes de la Rédaction du Glossaire romand.

2) Peu importe, pour le Nord, que l'r ne soit pas finale à l'origine, puisque l'n est tombée de très bonne heure.

consonne, 3 fois devant voyelle; *-er* est suivi 2 fois d'une voyelle, 15 fois d'une consonne (!) et 8 fois d'une pause, etc. C'est dans cette direction qu'il faudrait, à mon avis, chercher la solution du problème. Peu importe la voyelle qui précède l'*r*¹⁾, puisque nous voyons en franco-provençal *-ar* des infinitifs de la 1^e conjugaison succomber aussi facilement que *-er* en français. Sous ce rapport, je suis de l'avis de M. Andersson. En revanche la fréquence d'emploi y est pour beaucoup. Des combinaisons très courantes comme *tombe(r) sur*, *mange(r) de*, etc. ont dû entraîner l'*r* d'autres infinitifs vers sa perte. Les mots en *-or*²⁾ par exemple ont mieux résisté, parce qu'ils étaient plus rares, moins soumis à l'action de la phonétique syntactique. En matière linguistique, comme en toute autre, le plus fort a plus de droits que le plus faible. La forme *mange(r)* étant plus fréquente que *manger* a supplanté celle-ci. Des mots tels que *cher* ont eu moins à souffrir de la concurrence de formes antéconsonantiques; c'est pourquoi ils ont échappé à la loi. Il y a eu tout de même lutte pour eux, plus que ne le font supposer les assertions des vieux grammairiens, dont l'attention s'est plutôt portée sur les mots groupés en séries que sur les cas isolés. On a dû dire par exemple *che(r)-temps*, *cœu(r) de lion*, etc. et la tendance d'amuissement, très forte dans les infinitifs en *-er*, a pu influencer des combinaisons phonétiques analogues telles que *mēr*, *amēr* (*amaru*), etc. Cette tendance à supprimer les *-r* a été contrecarrée par des influences multiples: 1. le langage savant qui tendait à mettre un frein à la prononciation populaire et qui a réussi à réparer le mal dans des séries complètes (infinitifs en *-ir*³⁾, substantifs en *-eur*, etc.), 2. l'analogie de mots apparentés logiquement: *terre-mer*, 3. la fréquence de l'emploi de certaines formes, comme dans le vocable *amer* qui est surtout usité au féminin⁴⁾ (*boisson*, *herbes*, *douleurs amères*, *avoir la bouche amère*, *amer à la bouche*, etc.). Malgré tout ce secours, certains patois ont fini par sacrifier toutes les *r* finales.

La lutte que je viens de décrire se répercute dans les formes citées au début de mon article. S'il s'agit, dans le domaine français, surtout de fausses formes en *-er*, dans le domaine franco-provençal, surtout de mots en *-ar*, cela tient à ce que les infinitifs de la première conjugaison sont

1) La règle *-r = -rz-* ne tient aucun compte de la nature des voyelles. On s'étonne que M. Vising se base sur cette loi tout en la réduisant de moitié, puisqu'il n'en admet les effets qu'après *e*, *i*, *æ*. Il y a là une contradiction évidente.

2) Il ne faut pas faire cas des monosyllabes, car *trésor* est traité comme *or*, *enfer* comme *fer*, *éclair* comme *clair*, etc.

3) Non dans ceux en *-er*, où la masse des cas antéconsonantiques était trop imposante.

4) C'est ainsi que M. Meyer-Lübke a très bien expliqué le traitement exceptionnel de ce mot.

en *-er* ou en *-ar* dans les deux groupes linguistiques. Les substantifs en *-or*, les adjectifs en *-ur*, ont poursuivi leur chemin assez tranquillement, mais l'hésitation entre *é* et *er*, entre *a* et *ar* a jeté un grand trouble dans les deux langues. A l'époque où l'on disait *passa(r) le fleuve* ~ *on ne peut plus passar*, on s'est mis à dire *cla de la porte* et: *j'ai perdu ma cla-r*. Il s'est formé une espèce de répugnance vis-à-vis de certaines formes terminées sèchement par une voyelle, „un certain goût maladif¹⁾ pour la combinaison“ *ar*. Il m'est impossible de dire pourquoi ce phénomène atteint *clave*; et épargne *btā*, le blé, *prā*, le pré, etc. Des rapports d'idée ont pu déterminer le choix d'une forme: le verbe *clore* a pu influencer l'histoire de *clave*; le suffixe extrêmement fréquent *-ier* a dû troubler l'évolution régulière de *Mathié(u)*, *Andrié(u)*; *neveu* était exposé à l'action analogique de *sœur*, *frère*, etc.; *anguittu* = *āver*, orvet, paraît s'être croisé avec le mot *lézard*, dans nombre de patois, voir Rolland, l. c. etc.

Plusieurs savants, entre autres MM. Foerster et Thomas, ont été frappés du nombre relativement grand d'exemples d'*r* anorganique dans des mots qui se terminaient anciennement en *-u*: la série en *-a eu*, *etrier*, *clau*, *courlier*, *Peitieu*, etc. En se basant sur ces exemples, ils ont formulé la règle qu'un ancien *-u* s'était transformé en *r* uvulaire. Mais l'*r* des formes relevées dans le domaine franco-provençal est linguale, et d'autres difficultés me font également renoncer à cette explication. On n'a pas de preuves du passage de *clave* à **clau* dans les langues en question. Pictavu a donné *Poitou* à travers *-a(v)u*, mais dans Pictavis la dernière syllabe n'a pas pu être traitée autrement que dans *claves*, *apes* = *-fs*. Les mots *velours*, *Nemours*, *brocard*, *brancard*, et parmi les mots franco-provençaux *medium tempus*, *vas*, *nepote*, *digitellu*, *classieu*, *anguittu*, etc. n'ont jamais possédé le son qu'on invoque comme base de l'*r* paragogique. Tel est aussi le cas de mon propre nom de famille que certains de mes concitoyens bernois s'obstinent à prononcer *Gauchar*, bien qu'il y ait bientôt 40 ans que ma famille habite la ville fédérale.

1) Pour me servir du terme pittoresque employé par M. Chabaneau dans son étude précitée (Rom. VIII, 112).

Quelques remarques sur les archaïsmes de Mariana et la langue des prosateurs de son temps (Conjugaison).

Par

G. Clrot à Bordeaux.

„Afecta la antigüedad, y como otros se tiñen las barbas por parezer mozos, el por hazerse viejo“, dit de l'historien Juan de Mariana l'auteur de la *República literaria*, Diego de Saavedra y Fajardo. Mariana passe en effet pour un archaïsant, et lui-même déclare dans la préface de son *Historia general de España*: „Algunos vocablos antiguos se pegaron de las coronicas de España, de que vsamos, por ser mas significativos y propios; por variar el lenguaje: y por lo que en razon de estilo escriuen Ciceron y Quintiliano. Esto por los Romancistas“ (édition de 1601).

Les quelques remarques qui suivent montreront que, en ce qui concerne la conjugaison, les archaïsmes intentionnels de Mariana dans son *Historia* se réduisent à peu de chose, si l'on compare les formes verbales employées par lui à celles qui étaient encore en usage de son temps: tout au plus le prétérit *ouo* (et formes dérivées), et le plus-que-parfait simple en *ara*, *iera*. En revanche, du reste, des formes encore usuelles vers le milieu du XVI^e siècle, et même plus tard, sont chez lui sans exemples: je les laisse de côté ici.

Je ne m'occuperai pas des formes dans lesquelles l'usage moderne veut un *e* à la place d'un *i*, ou un *i* à la place d'un *e* au radical. Elles sont peu nombreuses chez Mariana: *recebir*, *apercebir*, *repremir*; *recebido*, *apercebido*; *recebimos* (présent); *recebi* (prétérit); *recebian*, *apercebian*; *apercebieron*; *despidian*; *escreuio*. Il y a intérêt à ne pas en séparer l'étude de celle des autres formes archaïques du même genre que l'on peut relever au XVI^e siècle. Du reste, on trouve aussi dans l'*Historia* les formes modernes *apercibieron*, *reprimir*, *escriuio*; les éditions présentent à

cet égard des variantes qui peuvent être attribuées aux imprimeurs. — Enfin je ne m'occuperai pas non plus de l'assimilation du type a mallo, ni de la métathèse decildo.

Pour plus de commodité, je donne ci-après la liste des ouvrages que j'ai eu la possibilité d'examiner pour ce petit travail de grammaire. Je rappelle le lieu de naissance des auteurs, leurs dates de naissance et de mort, et celle de l'apparition du livre¹).

Juan de Valdés (? Cuenca — 1541): *Dialogo de la lengua* [écrit avant 1536; éd. Boehmer, 1895].

Florián Docampo (1499 ? Zamora — 1555 ?): *Cronica general de España* [publiée en 1544 (Zamora), 1553 (Medina del Campo); éd. Cano, Madrid, 1791, d'après l'éd. d'Alcalá 1578, due à Morales].

Francisco López de Gómara (1510 ? Séville — 1560 ?): *Primera et segunda parte de la Historia general de las Indias* [publiées en 1552, Saragosse; éd. Rivadeneyra, d'après l'éd. de 1552].

Lazarillo de Tormes [publié avant 1554 ? éd. Foulché-Delbosc, 1900, d'après les trois éd. d'Alcalá, Anvers et Burgos, 1554].

Teresa de Jesús (1515 Avila — 1582): *Libro de su vida* [écrit de 1561 à 1566; éd. Rivadeneyra, d'après l'original]; — *Cartas* [même édition].

Bernal Díaz del Castillo (av. 1500 Medina del Campo — après 1568): *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España* [écrite vers 1568, publiée en 1632, Madrid; éd. Rivadeneyra, d'après celle 1632, dont la fidélité est contestée].

Diego Hurtado de Mendoza (1503 Grenade — 1575): *Guerra de Granada hecha por el Rey de España Don Felipe II* [publiée par Tribaldos, en 1627, Liabonne; éd. Rivadeneyra, d'après celles de Tribaldos, de Monfort, 1776, avec les variantes d'un ms.].

Diego de Hermosilla (?—?): *Dialogo de los pajes* [écrit vers 1573; éd. A. Rodriguez Villa, 1901].

Gerónimo de Zurita (1512 Saragosse — 1580): *Anales de la Corona de Aragon 1^a parte*, 1562, Saragosse; 2^a, 1579, *ibid.*; *Hernando*, 1580, *ibid.*; je cite d'après la 1^{re} éd., sauf pour les cinq premiers livres de la 1^a p^e (1586, *ibid.*).

Estevan de Garibay (1533 Mondragón — 1599): *Compendio historial de las Cronicas y Universal Historia de todos los reynos d'España* [publié à Anvers, 1571, sous la surveillance de l'auteur; je cite d'après cette édition].

Ambrosio de Morales (1513 Cordoue — 1591): *Coronica general de España* [l. VI—X, Alcalá, 1574; l. XI—XII et *Antiguedades*, *ibid.*, 1577; l. XIII—XVIII, Cordoue, 1586; éd. Cano, 1791, d'après ces éditions].

Luis de León (1527 Belmonte — 1591): *La perfecta casada* [publiée à Salamanque, 1583; 3^e éd., *ibid.*, 1587; éd. Wallace, 1903, d'après 1583, avec var. de 1587].

Pedro de Ribadeneyra (1527 Tolède — 1611): *Vida del B. padre Ignacio de Loyola* [Madrid 1583 et 1605; éd. Rivadeneyra, d'après 1583]; — *Historia ecclesiastica de Inglaterra* (ou *Cisma de Ingl.*) [Madrid 1588, 1595, 1604; éd. Rivadeneyra, d'après (?) 1588 pour les deux premiers livres, 1604 pour le 3^e].

1) Dans les références que j'aurai à donner, le chiffre romain non précédé de . (tome) marque le livre, et le chiffre arabe non précédé de p. (page) marque le chapitre.

Bernardino de Mendoza (1540 ou 1541 Guadalajara — 1604) *Comentarios de lo sucedido en las guerras de los Países Bajos* . . . [publiés à Madrid, 1592; éd. Rivadeneyra].

Mateo Alemán (1550? — 1609): *Guzman de Alfarache* [publié à Madrid, 1599; éd. Rivadeneyra].

Juan de Mariana (1535 Talavera — 1624): *Historia general de España* [écrite en 1593; éd. 1601, Tolède; j'ai conféré, pour tous les passages cités, avec l'éd. de 1623, t. I Madrid, t. II Tolède]. Le *Tratado de la Moneda de vellón* et le *Tr. de los juegos públicos* ont été publiés en espagnol pour la première et unique fois par Pi y Margall dans l'éd. Rivadeneyra. Ces traductions du *De monetae mutatione* et du *De spectaculis* sont attribuées avec vraisemblance à Mariana lui même.

Mateo Luján de Saavedra (Juan Martí? Valence?): *Segunda parte du Guzman de Alfarache* [publiée en 1602? Valence; éd. Rivadeneyra, d'après 1604, Bruxelles].

Agustín de Rojas (1577? Madrid — ?): *El Viaje entretenido* [Madrid, 1604].

Miguel de Cervantes (1547 Alcalá de Henares — 1616): *Don Quijote* [1^{re} parte, 1606; 2^a parte, 1615; éd. facsimilé de Toledano López, Barcelone (1905)]; *Novelas*, [1613; éd. Rivadeneyra].

Avellaneda (?): *El ingenioso D. Quijote de la Mancha*, Quinta parte [publié en 1614, Tarragone; éd. Menéndez Pelayo (Toledano López, Barcelone), 1905, d'après celle de 1614].

Prudencio de Sandoval (1553? Tordesillas — 1620): *Historia de los Reyes de Castilla y Leon* [publiée en 1615, Pampelune; éd. Cano, 1792].

Vicente Espinel (vers 1540? Ronda — av. 1630): *Relaciones de la vida del escudero Marcos de Obregon* [paru en 1618, Madrid et Barcelone; éd. Rivadeneyra].

Juan de Luna (?-?): *Dialogos familiares* [Paris, 1619].

Lope de Vega (1562 Madrid — 1635): *Novelas* [parues à Madrid en 1621 et 1624; éd. Rivadeneyra].

Francisco de Moncada (1586 Valence — 1635): *Expedicion de los Catalanes y Aragoneses* (Barcelone, 1623; éd. Rivadeneyra).

Carlos Coloma (1573 Alicante — 1637): *Las guerras de los Estados-Bajos* [Anvers, 1625; éd. Rivadeneyra].

Francisco de Quevedo (1580 Madrid — 1645): *Buscon* [composé vers 1608, paru en 1626, Saragoase; éd. Rivadeneyra, d'après 1626].

Luis Vélez de Guevara (1570 Ecija — 1644): *El Diablo cojuelo* [composé entre 1630 et 1637 (?), publié en 1641, Madrid; éd. Rivadeneyra].

Francisco de Mello (1611 Lisbonne — 1666): *Guerra de Cataluña* [1645, Lisbonne; éd. Rivadeneyra, d'après celle de 1808, „corregida“].

Antonio de Solís (1610 Alcalá — 1686): *Historia de la conquista de Mejico* [Madrid, 1684; éd. Rivadeneyra].

Un certain nombre d'archaïsmes de conjugaison ont traîné dans les grammaires espagnoles jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. A titre de curiosité, j'ai déponillé à cet égard celles que j'ai pu avoir à ma disposition:

Cesar Oudin. *Grammaire espagnolle expliquée en français* . . . troisieme edition. Reuue, corrigée & augmentée par l'Auteur, Paris 1606; — Bruxelles 1610; — Paris 1612; — Augmentée . . . par Antoine Oudin . . ., Bourdeaux, 1660; — Bruxelles, 1670.

Ambrosio de Salazar. *Espejo general de la gramatica en dialogos . . .*, Rouen, 1615; — Rouen, 1622.

Hierosme de Teeheda. *Methode pour apprendre facilement les Phrases & difficultez de la langue Espagnolle*, Paris, 1629.

Lorenzo Franciosini. *Grammatica spagnuola ed italiana . . . seconda impressione arricchita di molti avvertimenti, che nella prima si desideravano*, Roma, 1638.

Des Roziers. *La grammaire espagnole*, Paris, 1659.

[**Trigny**] (Anonyme). *Nouvelle methode pour apprendre facilement et en peu de temps la langue espagnole*, Paris, 1660; — *Seconde edition reueüe et corrigée de nouveau*, Paris, 1665; — *Troisiesme edition, reveüe et corrigée de nouveau*, Paris, 1681.

Ferrus. *Nouvelle grammaire espagnole*, Amsterdam et Lyon, 1680; — Lyon, 1704.

Maunory. *Grammaire et dictionnaire françois et espagnol nouvellement composés . . . suivant l'usage de la Cour d'Espagne*, Paris, 1704.

De Vayrac. *Nouvelle grammaire espagnolle . . .* (s. l.) 1708; — *Seconde edition, revue, corrigée, & augmentée de plus des deux tiers*, Paris 1714.

François Sobrino. *Grammaire nouvelle espagnolle et françoise. . . Corrigée et augmentée en cette troisième Edition d'un petit Dictionnaire Français & Espagnol*, Brusselle, 1717; — *Nouvelle Edition, revue & corrigée par une personne fort versée dans les deux Langues*, Lyon, 1777; — Lyon, 1784; — Avignon, 1794.

Pedro Contaut. *Gramatica española, y francesa, novissimo selecto methodo . . .*, Madrid, 1763.

[**Bertera**]. *Nouvelle méthode contenant en abrégé tous les principes de la langue espagnole*, Paris 1764.

Francisco Martinez. *Le Nouveau Sobrino*. Bordeaux 1818.

F. T. A. Chalumeau de Verneuil. *Grammaire espagnole composée par l'Académie royale espagnole, traduite en français*, Paris, 1821, 2 tomes.

Formes „esdrújulas“ en *áredes*, *-éredes*.

Ces formes sont exclusives chez *Mariana*: *erades* (XIII, 4), *fuerades* (IX, 15), *quisieredes* (ibid.), *tuviesedes* (ibid.), *faltaredes* (XIX, 20), *teniades* (XXV, 17), *defendiades* (XXV, 17). Ce n'étaient pas de son temps des archaïsmes. Dans son article sur „Las segundas personas de plural en la conjugación castellana“ („Romania“, t. XXII, 1893, p. 71) M. Cuervo montre que jusqu'au début du XVII^e siècle ces formes sont à peu près les seules qu'on trouve dans les textes imprimés, et qu'elles furent encore employées jusque vers le milieu du même siècle. (Cf. Menéndez Pidal, „Gramática histór. española“, § 107, 1.) On lit dans *Hermosilla* *acordaseis* (p. 80) et *recibiéreis* (p. 126), mais ce sont peut-être là des graphies modernes dues au copiste. Je n'ai pas trouvé, pour mon compte, d'autres exemples avant *Avellaneda*, qui use des formes syncopées ou non syncopées indifféremment: *salierades* (p. 135), *fuerades* (p. 126), *ganaredes* (p. 162), *traíades* (p. 34), *querriades* (p. 282), *serviriades* (p. 296), et

habiais (p. 135), negarais, tuvierais, dexaseis (p. 138). Il les mélange dans une même phrase: „Como lo fuerais si dixerades que erais hijo de asno y bestia?“ (p. 211). Je n'ai trouvé que les formes non syncopées dans *Cervantes* (cf. Cejador, „La lengua de Cervantes“, p. 129), *Sandoval*, *Espinel*, *Lope de Vega (Novelas)*, *Coloma* (p. 74'), *Quevedo (Buscón)*, p. 520). — *Luna* emploie les anciennes: queriades (p. 402), querriades (p. 143), estuieredes (p. 436); mais aussi les nouvelles: quisiereys (p. 89^{bis}, 93), hauiays (p. 94). Aucun exemple des unes ni des autres dans *Moncada* et *Vélez de Guevara*. *Melo* use encore des anciennes (cf. Cuervo, „Romania“, t. XXIV, p. 259, note), contrairement à ce que ferait croire l'édition Rivadeneyra. *Solís* les a abandonnées, si l'on en juge par les quelques exemples que présente son *Historia* d'après l'édition Rivadeneyra (detuviereis, p. 263'; pudierais, p. 284). M. Cuervo incline à supposer que „entre las inflexiones esdrújulas las en -iades fueron las que primero se sincoparon“ („Las seg. pers. de plural“, p. 81). En tout cas, à m'en tenir aux ouvrages dont j'ai donné la liste, je n'ai pas trouvé d'exemples de la forme syncopée iais ailleurs que dans *Avellaneda* et *Luna*. Iades se rencontre, pour ne citer que quelques auteurs, dans le *Lazarillo* (p. 22), *B. Díaz* (p. 86), *Hermosilla* (p. 76, 105, 114), *Ribadeneira (Cisma)*, p. 216', *Alemán* (p. 197, 268), le *Viage entretenido* (p. 6, 101), les *Novelas ejemplares* (p. 147, 191), le *D. Quijote* (I, p. 13'; prologo, dern. paragr.), *Sandoval* (t. XII, p. 106), l'*Obregón* (p. 282, 384, 411'), les *Novelas de Lope de Vega* (p. 32).

Oudin (1610—1670), *Salazar* (1615—1622), *Techeda*, *Franciosini*, *Des Roziers*, *Trigny* (1660—1681), *Ferrus* (1680—1704), *Maunory*, ne donnent que les anciennes formes. M. Cuervo a noté, du reste, que le *Sobrino* de 1717 les donne encore alors que *Vayrac*, en 1714, distingue, et, pour l'imparfait de l'indicatif (sauf erades, estavades), présente les désinences modernes: haviais, teniais, amavais, leiais, subiais (mais amariades, leeriades, amaredes, amarades, etc.). Cette distinction n'est pas encore faite dans l'édition de 1708. Quant à la Grammaire de *Sobrino*, ce n'est pas seulement l'édition de 1717 qui présente les anciennes formes, sans exception, ce sont aussi celles de 1777—1784—1794, qui d'ailleurs n'en font qu'une en réalité. *Contaut* n'indique absolument plus que les formes modernes pour tous les temps. *Bertera* y joint les anciennes avec la note „vieux“; et *Chalumeau* réunit celles-ci dans un tableau à part.

-stes et -steis.

„Al comenzar el siglo XVI, en el pretérito terminaba esta [segunda] persona en tes . . . y así se halla constantemente en las ediciones hasta fines del mismo siglo“, dit M. Cuervo dans l'article déjà signalé (p. 82). Il est vrai, le *Dialogo de los pajes* présente exclusivement la désinence -steis; mais le texte a été publié d'après une copie du

XVII^e siècle; d'autre part, dans le *Guzmán* on trouve parfois -steis (p. 217', 235', 259), à côté de -stes (p. 197, 198, 202, 223, 260, etc.); mais je m'en rapporte ici à l'édition Rivadeneyra.

Dans la *Tercera parte* du *Cisma de Inglaterra*, l'édition Rivadeneyra (due à La Fuente), à côté de plusieurs exemples de -stes, porte despedazasteis (c. 29, p. 344'): or l'édition de 1604, que suit La Fuente, a despedaçastes (p. 242'), aussi bien que l'édition de 1595 (p. 676'). Les éditions de 1601 et de 1623 de l'*Historia* de Mariana ont toujours stes; l'édition de Valence, 1783, porte un sufristeis (V, 15) qui provient peut-être de l'édition de 1608, ce que je n'ai pu vérifier. Dans le *Tratado de la moneda*, l'édition Rivadeneyra donne deux fois diji-steis (p. 592'). On n'y trouve pas d'autre exemple de 2^e personne du pluriel. Dans le *Tratado contra los juegos públicos*, on ne rencontre que quisistes. Je fais toutes sortes de réserves touchant les indications du tableau qui suit, car, pour la plupart des ouvrages qui y figurent, je suis obligé de m'en rapporter à des éditions modernes, et, pour un détail de ce genre, il a pu se glisser bien des erreurs. Pour *Cervantes*, cf. Cejador (p. 130), et l'article déjà signalé de M. Cuervo (p. 82—83), qui n'a trouvé que stes dans le *D. Quijote*. L'éd. Fitzmaurice-Kelly contient au moins deux exemples de steis (I, p. 79; II, p. 46): l'éd. princeps de Madrid 1605 a dans les deux endroits stes, et l'éd. de Valence 1605 a stes dans le premier. Dans *Avellaneda*, p. 69, il y a quitasteis, et non quitastes (Rivad., p. 24'), si je m'en rapporte à l'éd. Toledano López. M. Cuervo n'a trouvé qu'un seul exemple de steis dans l'édition princeps des *Novelas ejemplares*; l'éd. Rivadeneyra en présente deux (p. 103 et 112').

	stes.	steis.
<i>Luján</i>	p. 367.	p. 367.
<i>Rojas</i>	exclusif: p. 31, 39, 44, 45, 71.	
<i>Avellaneda</i>	p. 138, 312.	p. 63, 69, 212, 307.
<i>Sandoval</i>	t. XI, p. 125, 319.	t. XI, p. 41, 42, 84, 114, 319.
<i>Espinél</i>	p. 378, 384', 413.	p. 382, 457', 463.
<i>Luna</i>	exclusif: p. 134, 142, 414.	
<i>Lope de Vega</i>	exclusif.	
<i>Moncada</i>		pas d'exemple.
<i>Coloma</i>		pas d'exemple.
<i>Quevedo</i>	p. 496, 515'.	p. 496.
<i>Vélez de Guevara</i>		pas d'exemple.
<i>Melo</i>		exclusif.
<i>Solís</i>		exclusif.

La Grammaire de Oudin (1606, 1610, 1612, 1660, 1670) ne marque pas d'autre désinence que stes. De même Salazar (1615—1622), Techeda, Franciosini,

Des Roziers, Trigny (1660—1681), *Ferrus* (1680—1704), *Maunory, Vayrac* (1708—1714), *Sobrino* (1717). *Contaut* et le *Sobrino* de 1777—1794 portent partout *steis*. *Bertera* met „ . . . *steis* ou . . . *stes*, vieux . . . *stedes*“.

Futur et conditionnel des verbes *poner, tener, venir*, et de leurs composés: *componer, disponer, oponer, proponer, contener, detener, entretenir, mantener, avenir, convenir, desavenir* (toutes personnes).

-rné, -rnia.

-ndré, -ndria.

<i>Valdés</i>	exclusif: p. 339, 341, 350, 401, 410, 411, 440.	
<i>Ocampo</i>	exceptionnel: t. I, p. 51.	ordinaire: t. I, p. II, VII, 60, 100, 146, 159, 197, etc.
<i>Gómara</i>	exclusif: p. 167', 175', 177', 199', 205, 212, 242', 316', etc.	
<i>Lazarillo</i>	p. 25.	
<i>S^{te} Thérèse</i>	ordinaire: <i>Vida</i> , p. 36', 45, 54', 75, 124'; <i>Cartas</i> , 1582, p. 316, 317, 320, 324', 334, etc.	rare: <i>Cartas</i> , 1582, p. 327.
<i>B. Díaz</i>	p. 38, 45, 45', 93', 114', 118', 128, 155, 311', 313', etc.	p. 84', 101, 118, 131.
<i>D. de Mendoza</i>	p. 76, 92', 107', 108.	p. 97.
<i>Hermosilla</i>	p. 19, 59, 65, 133, 146.	p. 3, 4, 70.
<i>Zurita</i>	IV, 24; VII, 67, 68; XVI, 33; XX, 18, 86; <i>H.</i> VI, 2, 18, 26; <i>H.</i> VII, 25, 26, etc.	XVI, 43; XX, 16, 170; <i>H.</i> VI, 21, 23; <i>H.</i> VIII, 25, 27.
<i>Garibay</i>	exclusif: t. I, p. 1, 17, 18, 19, 23, etc.	
<i>Morales</i>	t. III, p. XIII, 19; V, p. 322; IX, p. 91.	t. III, p. 10, 21, 56; VIII, p. 187, 192, 212, 229, etc.
<i>L. de León</i>		exclusif: p. 5, 7, 19, 62, 80, 99, 102, etc.
<i>Ribadeneira</i>	<i>Ignacio</i> , p. 41, 94; <i>Cisma</i> , p. 202', 217.	p. 55, 63; <i>Cisma</i> , p. 192, 212'.
<i>B. de Mendoza</i>		exclusif: p. 392, 435, 447, 479, etc.
<i>Alemán</i>		exclusif: p. 188, 199, 200, 203', 204', 209', 214, etc.
<i>Mariana</i>	rare: XIV, 5 (<i>terna</i>): XV, 18, (<i>contravernemos</i>);	ordinaire: I, 19; II, 5; VI, 21; VIII, 6; IX, 5, 12;

	XVII, 7 (desavernemos), 13 (ternemos); XX, 16 (ternia).	XI, 8, 17, 20, 24; XIII, 22; XXII, 4, 6.
<i>Luján</i>		exclusif: p. 366', 367, 367', 368.
<i>Rojas</i>		exclusif: p. 2, 8, 43, 229, 273, 300, 313, 315, 316, 324.
<i>Cervantes</i>		exclusif: I, p. 74, 74', 87, 217', 218; II, p. 44'; <i>Novelas</i> , p. 106', 140'.
<i>Avellaneda</i>	fréquent: p. 16, 49, 113, 125, 153, 203, 204, 237, 289, 302, 315, 322.	p. 52, 66, 153, 154, 322.
<i>Sandoval</i>		exclusif: t. XI, p. 159, 231, 329, 342.
<i>Espinel</i>		exclusif: p. 384, 385', 386, 475', 479, etc.
<i>Luna</i>	p. 141, 355, 364, 387, 400.	p. 27, 52, 149, 397.
<i>Lope de Vega</i>		exclusif: p. 5, 24, 25'.
<i>Moncada</i>		exclusif: p. 6, 19, 29, 43', 44.
<i>Coloma</i>	rare: p. 4, 51'.	ordinaire: p. 4', 6', 15', 54', 127', 195.
<i>Quevedo</i>		exclusif: p. 486', 506', 525'.
<i>Vélez de Guevara</i>		exclusif: p. 26, 30', 37, 40, 42.
<i>Melo</i>		exclusif.
<i>Solís</i>		exclusif: p. 230, 230', 243, 246, 248, 249'.

Dans *Valdés*, p. 401, au lieu de *desavernemos*, M. Cuervo („Dicc. de constr.“, *desavenir*) lit *desavendremos*, d'après l'édition de Mayans. M. Cuervo cite (ibid.) un autre exemple de *desavendremos*, dans *Granada*.

Dans *Ribadeneira* (*Ignacio*), à la place de *vernian* (p. 41), *terné* (ibid.), *terná* (p. 94), l'édition de 1605 porte *vendrian*, *tendrè*, *tendra*. Dans le *Cisma* (p. 217), les éditions de 1595 et de 1604 portent *tendra*, au lieu de *terná*. Dans *Mariana*, au lieu de *terna* (XIV, 5) et *contravernemos* (XV, 18), l'édition de 1623 porte *tendra*, et *contravendremos*. Il est à remarquer que le t. I de 1623, qui comprend les quinze premiers livres, fut imprimé à Madrid, et le t. II, seul, à Tolède. L'emploi de la forme à métathèse ne devait pas être une affectation chez lui, puisqu'il en use dans un écrit théologique intitulé *Instruccion de lo que se ha de hacer en la convocacion . . . de los con-*

cilios (cf. Gayangos, „Catalogue of Spanish manuscripts“, t. I, p. 1): „en la cual solo se porná el orden y modo que en ello debe aver“. Elle était courante de son temps: „... verna a mi poder“ (lettre du grenadin *Pero Hernandez de Aponte*, incluse dans le ms. X 230 de la Bibl. nacional, et datée de Madrid, 20 mars 1565); „... ellos mismos ternan cuydado“ (lettre adressée de Valencia à Mariana, 20 déc. 1597).

Oudin (1606—1670) et *Franciosini* marquent les deux formes pour le futur et le conditionnel; *Techeda*, seulement tendre, tendria, pondre, pondria, vendre, vendria; *Des Roziers*, tendre, terne, pondre, porné, etc. *Trigny*: „pondré ou plus souvent porné“, „tendré...“, ou mesme terné“, „vendré, verné“, mais seulement en 1660; en 1665 (et 1681) il n'indique plus que pondré, vendré, bien qu'il laisse encore terné, ternia. *Ferrus*: „Quelquefois terné pour tendré“, „vendré ó verné“ (1680—1704). *Maunory*, après avoir conjugué tendré, ajoute: „C'est un erreur de croire que ce Futur se puisse exprimer par Terné, comme le prétendent quelques maitres...“ *Contaut* ne met que tendré, etc., et *Bertera* signale porné, terné, verné comme vieux.

Conjugaison de *haber*.

	I <i>Habemos</i> (<i>auemos</i>).	<i>Hemos</i> .
<i>Valdés</i>	exclusif: p. 339, 340, 345, 352, 378, 379, etc.	
<i>Ocampo</i>	t. I, p. 264.	t. I, p. 389.
<i>Gómara</i>	p. 167, 240, 249', 256', 276, 292.	p. 267.
<i>Lazarillo</i>		exclusif: p. 45.
<i>S^{te} Thérèse</i>	<i>Vida</i> , p. 125'; <i>Cartas</i> , 1582, p. 319'.	fréquent: <i>Vida</i> , p. 44, 44', 46, 83', 87', 127'; <i>Cartas</i> , 1582, p. 322.
<i>B. Díaz</i>	rare: p. 160.	ordinaire: p. 85', 99', 103, 116', 117, 121, 123, 132, 132', etc.
<i>D. de Mendoza</i>	p. 73.	p. 73'.
<i>Hermosilla</i>	p. 119, 120.	p. 22, 68, 89, 103, 120.
<i>Zurita</i>	VIII, 17; XX, 82, etc.	
<i>Garibay</i>		exclusif: t. I, p. 81, 493 494, 496, 497, 499, etc.
<i>Morales</i>		exclusif: t. III, p. 40, 171, 180, etc.
<i>L. de León</i>	exclusif: p. 12, 15, 31, 46, 103, etc.	
<i>Ribadeneira</i>	ordinaire: <i>Ignacio</i> , p. 22, 23, 24, 24', 42', etc.	rare: <i>Ignacio</i> , p. 50, 77, 77'; <i>Cisma</i> , 3 ^a parte, p. 296'.
<i>D. de Mendoza</i>		pas d'exemples.

<i>Alemán</i>	ordinaire: p. 198, 235', 251', 255', 261, 273, 273'.	rare: p. 197.
<i>Mariana</i>	rare: IX, 5; XVII, 13.	ordinaire: I, 22; V, 15; VII, 2; X, 5, 6, 11; XVII, 13, etc.
<i>Luján</i>	p. 370, 376', 387', 391', 392, 397.	p. 391', 397.
<i>Rojas</i>	p. 57, 161, 239, 360, 427.	p. 58, 141, 174, 362, 494, 703, 704.
<i>Cervantes</i>	I, p. 46', 214; II, p. 28', 33, 111', 112; <i>Novelas</i> , p. 113', 116', 117', 118.	ordinaire: I, p. 111', 165, 207; II, p. 28', 111', 112; <i>Novelas</i> , p. 135, 142, 144, etc.
<i>Avellaneda</i>	p. 10, 32, 34, 40, 53, etc.	p. 15, 32, 34, 40, 54, etc.
<i>Sandoval</i>	t. XI, p. 250, 316.	t. XI, p. 120, 174.
<i>Espinel</i>	ordinaire: p. 380, 391, 404', 412', 413', 423', 435', etc.	rare: p. 435.
<i>Luna</i>		exclusif: p. 52, 129, 343, 344, 347, etc.
<i>Lope de Vega</i>	exclusif: p. 15', 21, 21', 28, 34.	
<i>Moncada</i>	p. 28.	
<i>Coloma</i>	exclusif: p. 13', 15, 59', 185.	
<i>Quevedo</i>	p. 492'.	p. 492, 493, 527'.
<i>Vélez de Guevara</i>		exclusif: p. 22, 30', 43, 45.
<i>Melo</i>	p. 473', 496, 498, 507, 525.	p. 485, 497, 521, 524.
<i>Solís</i>		exclusif: p. 208, 209, 253', 277', 282.

Cervantes emploie côte à côte les deux formes: „auemos visto“ et „hemos de passar“ (c'est Sancho qui parle, II, p. 33 et 33'); „auemos de auer salido ... hemos caminado ... hemos pasado ... pasado auemos ...“ (c'est ici D. Quichote, II, p. 111' et 112). Ni l'une ni l'autre de ces formes, ne paraît du reste affectée par plaisanterie, puisque toutes deux se retrouvent dans les *Novelas*.

Oudin (1606—1670), *Franciosini*, *Trigny* (1660—1681), *Ferrus* (1680—1704), *Sobrino*, *Bertera*, marquent les deux formes. *Salazar*, *Techeda*, *Des Roziers*, *Maunory*, seulement *hemos* (*auemos*, *hauemos*), qui, généralement abandonné aujourd'hui, figure encore dans quelques grammaires espagnoles (*Gramática de la Real Academia*, 1883; *Gramática de Bello-Cuervo*). *Vayrac* (1708—1714) et *Contaut* mettent seulement *hauemos* dans la conjugation de *haver* au présent de l'indicatif, tandis qu'ils indiquent toujours *hemos* seul pour le passé composé: „hemos havido“, etc. Cette distinction ne repose en aucune façon sur les habitudes classiques, et doit être considérée comme purement arbitraire. Aucune grammaire moderne, en tout cas, n'en tient compte, à ma

connaissance; et les Espagnols ne devaient pas la faire davantage au XVIII^e siècle: *Benito Cano*, dans sa préface (1791) aux „*Antigüedades*“ de Morales, dit „no habemos podido“ (t. IX, p. XXXV).

II. *Ouo, ouiera, ouiese, etc.*

Dans l'*Historia de Mariana*, je n'ai rencontré que les formes *ouo* (I, 9, 12), *ouieran* (II, 2), *ouiesse* (I, 9; XI, 8; XVII, 13), *ouieren* (X, 11), aussi bien dans l'édition de 1623 que dans celle de 1601. Dans le *Sumario* (édition de 1623), on trouve *ouo* (1615), mais aussi *huuo* (1539, 1543), *huuiessen* (1523). Le *Tratado contra los juegos públicos* présente, d'après l'éd. Rivadeneyra, *hobiesemos* (p. 423'), *hobiesen* (p. 448'), *hobiese* (p. 444, 446, 450, 461), à côté de *hubiere* (p. 446, 448, 450, 452') et de *hubo* (p. 416'). Les formes en *o* sont rares au temps de *Mariana*. *Garibay* imprime *vuo*, *vuiesse*, *vuiera*. Même orthographe dans *Luis de León* (p. 3, 14). Dans la *Vida del B. Ignacio de Loyola*, l'édition Rivadeneyra, qui reproduit (?) celle de 1583, donne *hobiesen* (p. 53); mais celle de 1605 a *huuiessen*. Dans le *Cisma*, les éditions de 1595 et de 1604 ont *huuiesse* (I, 26, p. 211 de l'éd. Rivadeneyra) *huuo*, *huuieron* (I, 29, passage manquant dans l'éd. Rivadeneyra). Cervantes fait dire à D. Quichotte *ouiesse* (I, p. 160); ailleurs il met *huuiesse* (I, p. 177), *huuo*, *huuieron* (I, p. 215 et 219'), *huuiera* (I, p. 221; II, p. 40', 122').

Valdés déjà écrivait *uviera* (p. 352, 418); cf. Boehmer, p. 471. Dans le *Lazarillo*, on trouve, selon les éditions, *huue*, *vue*, *huuiera*, *vuiera*, *huuiesse*, *vuiesse*, *huuimos*, *vuimos*, et *ouiesse*, *ouiera* (p. 40, 41, 43, 52, 61), mais ces dernières seulement dans l'édition de Burgos, qui présente aussi les formes en *u*. De même, *vuo* à côté de *ouieron* dans le *Libro de grandezas y cosas memorables de España* de P. de Medina (1548). Il est curieux de constater que la Chronique de *Valera* porte *uuo* dans l'édition de 1482, et *hovo*, dans celle de 1493.

La Grammaire de *Oudin* (1606, 1610, 1612, 1670) indique „*vuiste o ouiste...vuo o ouo*“, mais seulement „*vue o huue*“ et *uuieron*. *Salazar* (1615—1622), seulement *vue*, *vuiste*, *vuo*, etc. *Techeda*, *Franciosini*, *huue* etc.; *Trigny*, „*vue & huue*“.

Prétérit de *traer* (et composés) et temps dérivés, toutes personnes.

Truje (*truje*), *trujera*, *trujese*. *Traje*, *trajera*, *trajese*.

Valdés exclusif.

traxeron p. 391.

Ocampo

exclusif: t. I, p. 81, 208, 211, 223, 276, 312.

Gómara

p. 179, 245.

p. 170, 171, 193', 195, 203', 239, 248, 297'.

<i>Lazarillo</i>	p. <u>23</u> .	p. <u>9</u> , <u>20'</u> , <u>40'</u> .
<i>S^{te} Thérèse</i>		p. <u>102</u> , <u>106'</u> .
<i>B. Díaz</i>	p. <u>84'</u> , <u>104'</u> , <u>105</u> , <u>119</u> .	p. <u>84'</u> , <u>104</u> , <u>104'</u> , <u>163</u> , <u>163'</u> .
<i>D. de Mendoza</i>	p. <u>70</u> , <u>71</u> , <u>73</u> , <u>99'</u> , <u>108'</u> , <u>115</u> .	p. <u>94</u> , <u>99'</u> , <u>117'</u> .
<i>Hermosilla</i>		p. <u>22</u> , <u>43</u> .
<i>Zurita</i>	II, <u>5</u> ; <i>H.</i> VII, <u>6</u> , <u>23</u> , <u>50</u> ; VIII, <u>8</u> , <u>31</u> .	
<i>Garibay</i>		t. I, p. <u>91</u> , <u>92</u> ; t. III, p. <u>51</u> , <u>54</u> , <u>82</u> .
<i>Morales</i>	t. III, p. <u>231</u> , <u>247</u> .	t. III, p. <u>242</u> .
<i>L. de León</i>	p. <u>39</u> .	
<i>Ribadeneira</i>	p. <u>14'</u> ; <i>Cisma</i> , I, <u>29</u> (éd. 1595—1604).	p. <u>40</u> .
<i>B. de Mendoza</i>	exclusif: p. <u>422</u> , <u>457'</u> , <u>461</u> , <u>473'</u> , <u>480'</u> .	
<i>Alemán</i>	p. <u>199'</u> , <u>202</u> , <u>204'</u> , <u>255</u> , <u>255'</u> , <u>264'</u> .	p. <u>240</u> , <u>242</u> , <u>243</u> , <u>243'</u> , <u>250</u> .
<i>Mariana</i>	rare: VIII, <u>4</u> ; XI, <u>7</u> ; XXII, <u>11</u> .	ordinaire: I, <u>17</u> ; V, <u>12</u> ; VI, <u>6</u> ; XI, <u>3</u> , <u>6</u> , <u>9</u> , <u>10</u> , etc.
<i>Luján</i>	p. <u>375'</u> , <u>376</u> , <u>378</u> , <u>395</u> , <u>395'</u> .	
<i>Rojas</i>	p. <u>132</u> , <u>404</u> .	p. <u>29</u> , <u>206</u> , <u>393</u> , <u>554</u> , <u>581</u> , <u>595</u> , <u>641</u> , <u>743</u> .
<i>Cervantes</i>	I, p. <u>15'</u> , <u>72'</u> , <u>73</u> ; II, p. <u>14</u> , <u>32'</u> , <u>47</u> ; <i>Novelas</i> , p. <u>111</u> , <u>150</u> .	
<i>Avellaneda</i>	p. <u>12</u> , <u>31</u> , <u>109</u> .	p. <u>196</u> , <u>211</u> , <u>214</u> , <u>220</u> , <u>260</u> , <u>262</u> , etc.
<i>Sandoval</i>	exceptionnel: t. XI, p. <u>41</u> .	t. XI, p. <u>36</u> , <u>41</u> , <u>95</u> , <u>222</u> , <u>253</u> , <u>298</u> , <u>305</u> ; t. XII, p. <u>5</u> .
<i>Espinel</i>	p. <u>389'</u> , <u>394</u> , <u>399</u> , <u>453</u> , <u>455</u> , <u>457</u> , <u>458</u> , <u>465'</u> .	p. <u>433'</u> , <u>437</u> , <u>448</u> .
<i>Luna</i>	p. <u>115</u> , <u>379</u> , <u>400</u> , <u>427</u> , <u>458</u> .	p. <u>120</u> .
<i>Lope de Vega</i>	p. <u>9</u> , <u>16</u> , <u>29</u> .	p. <u>7'</u> , <u>13'</u> , <u>16'</u> .
<i>Moncada</i>	p. <u>46'</u> .	p. <u>6</u> , <u>56'</u> .
<i>Coloma</i>	exclusif: p. <u>9</u> , <u>11</u> , <u>21</u> , <u>26</u> , <u>41</u> , <u>56'</u> , <u>132</u> , <u>181</u> .	
<i>Quevedo</i>	p. <u>522</u> , <u>526'</u> .	p. <u>489'</u> , <u>491'</u> , <u>505'</u> .
<i>Vélez de Guevara</i>		exclusif: p. <u>22</u> , <u>25</u> , <u>26'</u> , <u>33'</u> , <u>42'</u> , <u>45'</u> .
<i>Melo</i>		p. <u>472'</u> , <u>500'</u> .
<i>Solís</i>	p. <u>210</u> .	ordinaire: p. <u>213'</u> , <u>225'</u> , <u>229</u> , <u>234'</u> , <u>243'</u> , etc.

Valdés (p. 362) reconnaissait que „muchos cortesanos, cavalleros y señores dizen y escriven traxo“, mais il préférait truxo „porque

es, a mi ver, mas suave la pronunciacion y porque assi lo pronuncio desde que naci". Il écrit *traxeron*, p. 391, mais seulement pour dire que le vulgaire *traxon* en est une forme syncopée.

Dans *Avellaneda*, p. 211 de l'éd. Menéndez Pelayo, il y a *traxesen*; l'éd. Rivadeneyra donne à cet endroit *trujesen* (p. 74).

Oudin (1610, 1612, 1670) donne *truxe* etc, et ajoute: „Aucuns mettent *traxe*, changeans l'u en a, par toutes les personnes"; de même pour les autres temps: „Il se lit souvent aussi *traxesse*" etc. *Salazar* indique seulement *truxe*, *truxesse*; *Techeda*, „*traxe*, ó *truxe*"; *Franciosini*: „*trúxe*, ó *tráxe*" etc. *Des Roziers* donne *truxe*, etc., et ajoute: „Quelques-uns disent, *traxe*, etc."; *Trigny*: „*tra-* ou *trúxe*", etc. (1660—1681). *Ferrus*: „Quelques-uns disent *yo traxe*, pour *truxe*". *Maunory*: „*traxe* ó *truxe*". *Sobrino* (1717—1794) seulement *trúxe* etc. *Bertera*: „*traxe*; v[ieux] *truxe*". *Martinez*, *Chalumeau*, seulement *traxe* etc.

Conjugaison de *ver*.

I. *Ver*, *veer*.

Pour *Valdés* (*ver*, p. 406), cf. *Boehmer*, p. 472. *Lazarillo*, *ver*, (p. 24, 25, 34, 43, 56). *Garibay*, *veer* (t. I, p. 91, etc.) et *ver* (t. I, p. 15; III, p. 503). *Rojas*: *ver* (p. 180, 218, 219, 236). *Cervantes*, *ver* (I, p. 65, 207; II, p. 41'). *Luna*: *veer* (p. 25, 26, 28, 55, 56, 72, 459) et *ver* (p. 71, 399).

Oudin (1660—70) et *Franciosini*, *ver*. *Des Roziers*, „*ver* ó *veer*". *Trigny*, „*ver* ou *veer*" (1680—1681).

II. *Vees*, *vee*, *veen*.

Ves, *ve*, *ven*.

<i>Valdés</i>	exclusif: p. 344, 368, 414, 415.	
<i>Lazarillo</i>	p. 4, 65.	p. 42 (éd. Burgos et Alcalá), p. 48 (éd. Anvers et Alcalá).
<i>Hermosilla</i>	p. 69, 120, 126.	p. 13, 53, 122.
<i>Zurita</i>	XX, 82.	H. VI, 1, 2.
<i>Garibay</i>	exclusif: t. I, p. 393, 404.	
<i>Morales</i>	t. VIII, p. 177.	
<i>Luis de León</i>	exclusif: p. 2, 14, 26, 27, 56, 96.	
<i>Ribadeneira</i>	exclusif.	
<i>Mariana</i>	ordinaire: I, 1; X, 17, XI, 20, 20; XIII, 6; XVII, 7; XX, 16.	XIII, 7.
<i>Rojas</i>	p. 74, 142, 174, 253, 450, 616.	p. 142, 179, 181, 206, 220, 227.
<i>Cervantes</i>	I, p. 48, 69, 86'; II, p. 40', 43.	I, p. 48', 65, 201.
<i>Avellaneda</i>		p. 54, 55, 307.
<i>Luna</i>	p. 18.	p. 28.

Si l'on s'en rapporte aux éditions modernes, les autres auteurs emploient exclusivement *ves*, *ve*, *ven*. Contrairement au texte de *La Fuente*, les éd. de 1595—1604 pour le *Cisma* et de 1604 pour *Ignacio*, portent *vee*, *vees*, *veen*.

Pour *Mariana*, *ven* (XIII, 7), que donne l'édition de 1601, devient *veâ* dans celle de 1623.

Oudin (1660—1670), *ves*, *ve*, *ven*. De même *Franciosini* et *Des Roziers*. *Trigny* (1660—1681) *vees*, *vee*.

	III. <i>Via</i> , <i>viamos</i> , <i>vian</i> .	<i>Veia</i> (<i>veya</i>), <i>veiamos</i> , <i>veian</i> .
<i>Valdès</i>	p. 377, 414.	
<i>Ocampo</i>	t. I, p. 132, 395.	
<i>Lazarillo</i>	p. 4, 52.	p. 60.
<i>S^{te} Thérèse</i>	<i>Vida</i> , p. 23, 24, 24', 29', 74', 321; <i>Cartas</i> , 1582, p. 321.	
<i>B. Diaz</i>	p. 90, 90', 99, 101', 139', 141', 181'.	p. 95, 107, 116', 148, 178'.
<i>D. de Mendoza</i>	p. 84', 99', 101', 108, 114', 119.	87, 98, 99'.
<i>Zurita</i>		H. VII, 45.
<i>Garibay</i>		exclusif.
<i>Morales</i>		t. III, p. 185; t. VIII, p. 255.
<i>L. de León</i>		p. 76.
<i>Ribadeneira</i>		<i>Ignacio</i> , p. 20', 42; <i>Cisma</i> , p. 208.
<i>B. de Mendoza</i>		exclusif: p. 406', 407', 438', 455, 485.
<i>Alemán</i>	p. 204', 211', 220', 267.	p. 233, 268', 270'.
<i>Mariana</i>	VII, 10; XI, 17, 19; XIII, 21; XIV, 1, 4; <i>Sumario</i> , 1517.	I, 13; VII, 10; XIII, 5.
<i>Luján</i>	p. 367', 368', 384, 384'.	p. 365, 373'.
<i>Rojas</i>	p. 429.	p. 453 (<i>vehia</i>), 728 (<i>veia</i>).
<i>Cervantes</i>	I, p. 15, 152.	I, p. 206', 258', 298'; II, p. 123.
<i>Avellaneda</i>	p. 296.	p. 93, 101, 296.
<i>Sandoval</i>		exclusif.
<i>Espinél</i>		p. 433, 439, 436, 446.
<i>Lope de Vega</i>	p. 5', 10', 25', 35, 40.	
<i>Coloma</i>	p. 17, 157'.	

<i>Quevedo</i>	p. 519.	p. 498, 507, 513', 525, 526, 526'.
<i>Melo</i>	p. 469' (antevia).	p. 477, 552.

La Fuente (p. XVIII, éd. Rivadeneyra) observe que là où *S^{te} Thérèse* avait mis *via*, *Foquel* qui édita ses œuvres en 1588 a mis *veya*. On lit *veian* p. 416, et *vian* p. 417' du *Tratado de los juegos públicos*. Pour l'*Historia*, VII, 10, l'éd. 1601 a deux fois *vian* à quelques lignes de distance; le second *vian* est devenu *veyan* dans l'éd. de 1623 (même correction, XXII, 2). Au l. I, c. 22, *via*, en 1623, remplace *estana* de 1601. On lit *veya* et *veyan* en 1601 comme en 1623 au l. XXV, c. 10. *Pedro Mantuano*, dans ses *Advertencias* de 1613 contre Mariana, transcrivant un texte de celui-ci, où il y a *vian* (éd. 1601, VII, 16), met *veian*. *Tamayo de Vargas*, transcrivant à son tour le même texte, met *vian* (p. 280 de l'*Historia . . . defendida*, 1616). Dans *Avellaneda*, p. 101 de l'éd. Menéndez Pelayo, on lit *veian*, alors que l'éd. Rivadeneyra (p. 35') porte *vian*.

Oudin (1660—1670), *via*; *Franciosini*: „*via ò veia*“ (de même *Des Rosiers*); mais, pour la 2^e pers., seulement *vias* et *viádes*. *Trigny* (1680—1681), „*veya* ou *via*“. *Vayrac* conjugue *via*, etc., en 1708, et *veia* en 1714. *Sobrino*, *via* en 1717; *veia* en 1777—1794. *Bertera*, „*veia*, ou *via*“.

Plus-que-parfait de l'indicatif en *ara*, *iera*.

Ocampo. „*Dicen* que . . . *el se torno* en Italia donde primero *viniera*“ (t. I, p. 122).

Gómara. „*Desenterraron* el cuerpo de Ataliba . . . y *llevaronlo* al Quito, como *el mandara*“ (p. 234'); „*Cinco meses despues* que *partiera*“ (p. 221'); „*Hizo capitanes* de la arcabuceria a Nuño de Castro y a Pedro de Vergara, que *la trajera* de Flandes“ (p. 297'); *tomaran* (p. 257), *matara* (p. 258 et 263), *desbaratara*, *tomara* (p. 260), *hiciera* (p. 265); etc.

Garibay. „*Ali Hatan*, nuevo rey de Cordoba, que poco *auia* *sucediera* en el reyno a su padre“ (t. I, p. 532); „*Assento* con Ali Hatan la paz que su padre *començara*“ (ibid.). Les deux formes simple et composée dans une même phrase: „*Fue muerto* a traycion por mano del Conde don Bela, que *avia sido* su padrino al tiempo que recibio el sancto sacramento del baptismo, y *fuera* vassallo d'el conde don Sancho su padre“ (p. 553); etc.

Mariana. „*Arrepentidos* del consejo y *assiento* que *tomaran*“ (XI, 8); „*Respondieron* . . . que la consciencia de lo hecho, y lealtad que *guardaran* con el rey niño, sino a los otros, a lo menos *asimismos dauan* *satisfacion bastante*“ (ibid.); „*El qual* (1623: y que . . .) . . . *alcanço* el señorío de Tarragona: y a causa de tener pocas fuerças, *la entregara* a don Ramon“ (XI, 12); *rebañara* (*Sumario*, 1520), *fuera* (1523) etc.

Melo. „Enviara Espernan el dia antes . . . un trompeta“ (p. 514); „Le aguardaban el cabildo eclesiastico y su obispo . . . a quien el rey enviara autes de consagrado“ (p. 500); hiciera, p. 517; entrara, p. 519.

Il est possible que l'emploi de cette forme en *ara*, *iera*, en fonction de plus-que-parfait de l'indicatif soit une affectation chez *Mariana*. En tout cas, on la retrouve dans le *Tratado de los juegos públicos*: sucediera (p. 428).

Je n'ai pas noté d'exemples de cette forme dans les autres prosateurs déjà cités. Dans la *Guerra de Granada* (p. 113), „Mas Abenabo teniendo aviso que el duque partia y que de Granada pasara una gruesa escolta“, le sens est: „ . . . qu'une forte escorte passerait“, et *pasara* est ici pris comme imparfait de subjonctif. Dans le *Don Quijote* (*Curioso impertinente*, I, p. 195), „aniendo visto en Lotario lo que jamas pensara“, le sens est „ce qu'elle n'aurait jamais pensé“. Dans *Moncada* (p. 155), „dieron luego aviso al emperador de esta resolucion y aprobola con mucho gusto, porque era lo que mas le convenia, por tener el ejercito alojado en la frente del enemigo y apartado de Constantinopla y de los demas pueblos griegos, donde no faltaran quejas y pesadumbres“, il faut comprendre: „où n'eussent pas manqué les plaintes et les démêlés, si l'armée de Roger y eût séjourné“.

Tout en admettant que l'auteur de l'*Amadis* a bien fait d'user de cette forme s'il y était autorisé par l'usage ou afin de donner à son style une couleur plus ancienne, *Valdés* recommande (p. 411) de ne pas s'en servir, et s'en abstient lui-même en effet.

Bien entendu aucun écrivain ne l'emploie exclusivement. *Mariana* par exemple, dit aussi: „Los agrauios que don Pedro le auia hecho“ (XVII, 12); „La amistad que tenia puesta con el rey Don Pedro“ (XVII, 6).

Ce plus-que-parfait simple reparaît parfois aujourd'hui: „No bien diera Fernan Gonzalez tan alto ejemplo de esfuerzo y magnanimidad, cuando se vió forzado a pelear de nuevo“ (*Amador de los Ríos, Historia crít. de la lit. española*, t. IV, p. 451); „Se quedó D. Angel como Tobias cuando vió desaparecer el ángel que le acompañara tanto tiempo“ (*Pérez Galdós, Gloria*, I, p. 237 de la 9^e édition). Mais il y a là quelque chose qui choque les Espagnols, puisque M. *Pérez Galdós*, qui avait d'abord mis dans les premières éditions: „Desde que llegara à Ficobriga, confió à Romero su pensamiento“, a corrigé ensuite: „desde su llegada“ (II, p. 137), et que M. *Menéndez Pidal* qui avait laissé imprimer: „Empezaba el relato con el de las espléndidas bodas que se hicieran en Burgos cuando Ruy Velázquez . . . casó con Doña Lambra“ (*La leyenda de los Infantes de Lara*, p. 4), a eu le soin de corriger, à la table des errata, hicieran en hicieron.

Aucune des grammaires que j'ai citées précédemment ne signale cette forme de plus-que-parfait synthétique.

Temps composés des verbes neutres *venir, ir, entrar, pasar, llegar, volver, partir, salir, caer, huir, nacer, fallecer, amanecer, anochecer*, formés

avec *ser*

avec *haber*

<i>Valdés</i>	venida, idos (p. <u>339</u>), entrado (p. <u>348</u>), naci- dos (p. <u>344</u>).	ido (p. <u>392</u>), entrado (p. <u>348</u>), nacido (p. <u>355</u>).
<i>Ocampo</i>	venido (t. II, p. <u>473</u>), pasados (t. I, p. <u>391</u>), nacido (p. <u>99</u>), llega- dos (p. <u>187</u>).	entrado (t. I, p. <u>241, 378</u>), salido (p. <u>162</u>), pasado (p. <u>177</u>), nacido (p. <u>232</u>).
<i>Gómara</i>	venido (p. <u>241, 266</u>), vuelto (p. <u>247, 263</u>), lle- gado (p. <u>228</u>), partido (p. <u>235</u>), ido (p. <u>180'</u>).	venido (p. <u>240'</u>), ido (p. <u>220</u>), salido (p. <u>243</u>), llegado (p. <u>263</u>).
<i>Lazarillo</i>	venido (p. <u>51</u>), entrados (p. <u>33</u>), buuelto (p. <u>61</u>).	venido, ydo (p. <u>22</u>), buel- to (p. <u>51</u>), pasado (p. <u>177</u>), nacido (p. <u>232</u>).
<i>St^e Thérèse</i>	exceptionnel: venido (<i>Vida</i> , p. <u>103'</u>), pasadas (<i>Cartas</i> , 1582, p. <u>325'</u>).	venido (<i>Vida</i> , p. <u>73, 73'</u>) entrado (p. <u>76</u>), salido (p. <u>30</u>), subido (p. <u>105</u>), llegado (p. <u>60</u>).
<i>B. Díaz</i>	<u>llegados</u> (p. <u>122'</u>), falle- cido (p. <u>154'</u>).	venido (p. <u>187'</u>), ido (p. <u>89, 311'</u>), entrado (p. <u>177'</u>).
<i>D. de Mendoza</i>	llegada (p. <u>92, 108'</u>), vuelta (p. <u>85'</u>), huidos (p. <u>91'</u>).	entrado (p. <u>90, 102, 107,</u> <u>108</u>), subido (p. <u>83</u>), salido (p. <u>102</u>).
<i>Hermosilla</i>		exclusif: venido (p. <u>164,</u> <u>165</u>), pasado (p. <u>38</u>), salido (p. <u>118</u>), ido (p. <u>149</u>), entrado (p. <u>118</u>).
<i>Zurita</i>	fréquent: venido, buuelto (III, <u>71</u>), partido (I, <u>5,</u> <u>14</u> ; VI, <u>42</u>), llegado (VI, <u>41</u> ; H. VII, <u>38</u>), ydos (H. VI, <u>28, 29</u>), fallecido (H. VII, <u>42</u>).	llegado (III, <u>15</u>), buuelto (III, <u>74</u>), partido (H. VI, <u>17</u>), ydo (H. VII, <u>3</u>), en- trado (H. VII, <u>12</u>), sa- lido (H. VIII, <u>8</u>), nacido (H. VI, <u>28</u>), fallecido (H. VII, <u>15, 17</u>).

	avec <i>ser</i>	avec <i>haber</i>
<i>Garibay</i>	exceptionnel: llegado (t. III, p. 552), buelto (p. 45, 492, 525), nascido (t. I, p. 406), fallecido (p. 46).	ordinaire: venido (t. I, p. 90, 139), entrado (p. 419), nascido (p. 90), fallecido (t. III, p. 31, 32, 55, 73).
<i>Morales</i>	assez fréquent: venido (t. III, p. 66), llegado (p. 250), vueltos (p. 113), idos (p. 122), pasado (p. 76).	venido (t. III, p. 130, 134, 148 etc.), partido (p. 248), llegado (p. 131), salido (p. 251, ido (p. 156), entrado (p. 249).
<i>L. de León</i>		venido (p. 38), llegado (p. 79), nascido (ibid.)
<i>Ribadeneira</i>	venido (<i>Ignacio</i> , p. 60), pasado (p. 56), ido (p. 103'), nascida (p. 50).	fréquent: venido (<i>Ignacio</i> , p. 40, 44; <i>Cisma</i> , p. 200), salido (<i>Ignacio</i> , p. 20, 26', 39'), entrado (<i>Ign.</i> , p. 31, 64), vuelto (<i>Cisma</i> , p. 202'), ido (<i>Ign.</i> , p. 42), huido (<i>Cisma</i> , p. 204'), nacido (p. 210).
<i>B. de Mendoza</i>	llegado (p. 400', 488').	ordinaire: venido (p. 438', 448), ido (p. 409), partido (p. 411', 427), salido (p. 413, 413'), llegado (p. 418, 420, 425), entrado (p. 413', 426, 428), pasado (p. 460).
<i>Alemán</i>	llegado (p. 211, 269'), ido (p. 253), fallecido (p. 257').	venido (p. 198, 207, 208', 217), llegado (p. 196', 217), salido (p. 190, 195', 267).
<i>Mariana</i>	venido (X, 18; XI, 3, 5; XVII, 10; XX, 16), ydo (XII, 18; XIII, 1, 2, 11, 15; XXII, 10), ydos (XXI, 15, 17), buelto (II, 7; X, 12; XIII, 16; XX, 15), llegada (XIII, 3; XXX, 12), salido (X, 4; XXI, 17; XXVI, 10), pasado (XI, 4; XXVI, 6), caydo (VI, 6), en-	venido (VII, 11), llegado (I, 19; XI, 6; XXI, 14), buelto (XI, 4), caydo (V, 15; VII, 2), nacido (XI, 8), ydo (VII, 19; VIII, 1), fallecido (VIII, 1).

avec *ser*avec *haber*

	trado (XI, 11), fallecido (XI, 7; XIII, 4), huydo (VIII, 7).	
<i>Luján</i>		venido (p. 370'), llegado (p. 364), salido (p. 364', 368', 378), ido (p. 364'), entrado (p. 370', 372, 378), vuelto (p. 385'), subido (p. 382').
<i>Rojas</i>	ydo (p. 100), nacido (p. 712).	venido (p. 404), llegado (p. 1, 96, 143, 226, 484), pasado (p. 90), salido (p. 145, 303, 442, 543), nacido (p. 178, 747, 748) amanecido (p. 442).
<i>Cervantes</i>	exceptionnel: venido (II, p. 52), anochecido (II, p. 73), ydos (I, p. 247).	ordinaire.
<i>Avellaneda</i>	entrados.	ordinaire: venido (p. 286, 311, 328), llegado (p. 321), ido (p. 297, 304, 319), huido (p. 310), entrado (p. 297).
<i>Sandoval</i>	nacido (t. XI, p. 115).	ordinaire: venido (t. XI, p. 30; XII, p. 26, 27), salido (t. XI, p. 108, 115; XII, p. 20), ido (t. XII, p. 52), pasado (p. 337), vuelto (p. 20, 259), nacido (t. XI, p. 115).
<i>Espinel</i>	nacidos (p. 468).	ordinaire: venido (p. 457), vuelto (ibid.), llegado (p. 383), salido (p. 446').
<i>Luna</i>	nacida (p. 36), amanecido (p. 102).	venido (p. 71, 73, 90), ydo (p. 58), llegado (p. 364), nacido (p. 33).
<i>Lope de Vega</i>	partido (p. 17).	ordinaire: partido (p. 17), llegado (p. 87, 107), salido (p. 168), nacido (p. 111).
<i>Coloma</i>		exclusif: ido (p. 118), etc.

	avec <i>ser</i>	avec <i>haber</i>
<i>Moncada</i>		exclusif.
<i>Quevedo</i>		venido (p. 497, 505), llegado (p. 487), vuelto (p. 495), nacido (p. 513). exclusif: venido (p. 28), etc.
<i>Vélez de Guevara</i>		
<i>Melo</i>	rare: venidos (p. 470, cf. p. 527), entrado (p. 522, llegados (p. 523').	ordinaire: llegado (p. 497, 526, 529', 532'), entrado (p. 516). exclusif.
<i>Solís</i>		

Pour *Cervantes*, cf. *Cejador*, p. 226.

L'emploi de *ser* ne devait pas être une affectation chez *Mariana*; il semble avoir été courant jusqu'à la fin du XVI^e siècle, concurremment avec *haber*. On le constate dans des lettres: „Era ya partido para Cartagena“ (lettre adressée de Murcie à Mariana, 1594, Ms. Egerton 1875). Pourtant, il devient tout à coup très rare après *Mariana*. Il paraît bien, chez *Melo*, être affecté. *Haber* est déjà exclusif chez *Hermosilla*.

Il faut considérer à part l'emploi de *ser* 1^o avec *cesado*: 2^o avec *pasado*, dans le sens de „écarté, accompli“; 3^o avec *llegado* et *entrado*, quand le sujet est une division du temps ou quelque chose d'analogue; 4^o avec *muerto*; 5^o avec *casado*.

1^o. *Cesado*. „Luego era cesado“ (*S^{te} Thérèse, Vida*, p. 103') est compris par M. Cuervo („Dicc. de constr.“, *cesar*, c) comme intransitif, mais on peut interpréter: „tout était fini“ (passif), de même que dans „La guerra de los Moros, que aun no era cesada“ (*Ayala*, Chr. de D. Pedro, p. 407', éd. Rivad.). Construction encore possible, à côté de la construction intransitive, dont *Mariana* nous donne du reste des exemples: „Habiendo cesado los ejercicios militares“ (*Trat. de los juegos públicos*).

2^o. „Eran pasados mas de ciento y setenta años“ (*Ocampo*, t. I, p. 351); „Ser pasada aquella hora“ (*S^{te} Thérèse, Vida*, p. 126'); „Siendo ya pasada la mayor parte del día“ (*Bern. de Mendoza*, p. 421); Por ser pasado el tiempo del perdón“ (id., p. 444; cf. p. 443); „El tiempo era pasado“ (*Alemán*, p. 260); „Ya cuando vine, todo era pasado“ (id., p. 253'); „Era pasado el invierno“ (*Mariana* XIII, 7); „Aun no era pasado un año entero“ (id., *Sumario*, 1554); „Hoy que son pasados cerca de setenta años“ (*Tribaldos, Prólogo* à l'éd. de la „Guerra de Granada“, 1627); „El [tiempo] que se pasa trabajando no se echa de ver hasta que es pasado“ (*Espinel*, p. 390'). — De telles phrases ne seraient pas insolites à présent: „Eran ya pasados

los últimos y mas rigurosos meses del invierno de 1343", dit *Modesto Lafuente* (*Hist. gen. de España*, t. III, p. 544, éd. en 15 tomes). „Cuando eran ya pasados diez años", écrit de même *M. Berlanga* („*Bull. hispanique*", 1903, t. V, p. 215). — La construction avec *haber*, dont *M. Berlanga* nous offre un exemple dans le même article („*Habían pasado algunos años*", p. 223), était aussi usuelle au temps de *Mariana*: „Apenas habían pasado otros tantos dias" (*Ribadeneira, Cisma*, p. 200'); „Auían passado tres años y medio" (*Rojas*, p. 585).

3°. „Ser su hora llegada" (*Ribadeneira, Ignacio*, p. 41'); „Ya era llegada la hora" (*Mariana*, XXIII, 7); „Era llegada su ultima hora" (*D. Quijote*, I, p. 70'); „Por ser llegada le hora de cenar". (*Novelas ejemplares*, p. 171). — De même *Lafuente*: „Era llegado... el momento de emprender" (t. I, p. 211); „Llegado era ya el mes de julio" (t. X, p. 320); „Era llegado el caso de que..." (t. I, p. 141); et *Pérez Galdós*: „Es llegada la hora de rezar más que de leer" (*La Catedral*, p. 195). — Exemples de la construction avec *haber*: „Que aya llegado el tiempo..." (*Mariana*, VI, 23); „Ha llegado el tiempo" (*Rojas*, p. 177); „Ha llegado la hora" (*Avellaneda*, p. 29); „Ha llegado la ocasión de morir" (*Pérez Galdós, Gloria*, p. 314).

„Por ser el abril entrado" (*D. de Mendoza*, p. 103); „Era ya entrado el mes de noviembre" (id., p. 120'); „Era entrado el año siguiente" (*Morales*, t. III, p. 78); „Por ser entrado el invierno" (*Bern. de Mendoza*, p. 401'); „Era entrado el verano" (*Alemán*, p. 192'); „Por ser muy entrado el verano" (*Luján*, p. 393'); „Era ya entrado agosto" (*Coloma*, p. 18'; cf. p. 130). — De même *Blasco Ibáñez*: „Cuando despertó era bien entrada la tarde" (*Barraca*, p. 48). — Exemples de la construction avec *haber*: „Había entrado el mes de junio" (*Melo*, p. 306); „Ya havia entrado el siglo XVII" (*Flórez, España sagrada*, t. XIV, 1758, p. 438).

4°. „Ya era muerto Pizarro" (*Gómara*, p. 245); „Era muerto un nuestro provincial" (*St^e Thérèse, Vida*, p. 119'); „Por ser muerto en la flor de la edad, dexò un increyble deseo de sí" (*Mariana*, VI, 2); „Hacer saber . . . que no era muerta como se publicaba" (*Coloma*, p. 118); „Tuve nueva de que era muerto" (*Quevedo*, p. 506). — Avec *haber*: „Había muerto tan honradamente como el mas estirado" (*Quevedo*, p. 498'); „Ha muerto de amores de aquella endiablada moça" (*D. Quijote*, I, p. 42'). C'est la construction ordinaire aujourd'hui. „Ruy Velázquez es muerto al fin" (*Menéndez Pidal, Leyenda de los Infantes de Lara*, p. 148) signifie „Ruy Velazquez est tué enfin". Pourtant on retrouve parfois encore l'ancienne construction avec le sens intransitif: „Era ya muerto en 1618" (*Godoy Alcántara, Hist. de los falsos Cronicones*, p. 236).

5°. Dans „Era casado con doña Inés“ (*Gómara*, p. 257), *era casado* est l'équivalent du moderne *habia casado*: „Habia casado Ramiro en 1036 con Gisberga“ (*Lafuente*, t. II, p. 411). Mais comme *casado*, en tant que substantif (sens contraire de *soltero*) se construit naturellement avec *ser*, il n'est par toujours facile de savoir si, avec *ser*, *casado* est participe ou substantif. Il semble bien être substantif dans „Ahora era casado, las atenciones de la casa resultaban mayores“ (*Blasco Ibáñez, Cañas y Barro*, p. 38); on peut toutefois aussi y voir un reste de l'ancienne construction.

Oudin (1606, 1610, 1612, 1660, 1670) emmêle les auxiliaires *ser* et *aver* pour la conjugaison de *ir*. Il traduit de la même manière „han ydo“ et „ydos son“: „ils sont allez“; „he, vue, y auia venido, ie suis, ie fus, et estois venu, yo soy, fui, y era venido, idem.“ etc.; pour *bolver* il paraît faire une différence, car il traduit „yo he buuelto“ par „ie suis retourné“ et „yo soy buuelto“ par „je suis de retour.“ Pour *caer*, dont je ne trouve la conjugaison que dans les éditions de 1660 et 1670, le seul auxiliaire est *aver*. Pour *morir*, seulement *ser*. „On pourroit fonder vne difficulté sur ce que l'on dit yo he venido et yo soy venido, mais pour l'esclaircir, il faut sçauoir que le premier signifie l'action et mouvement de la venuë, et le second denote le repos apres la venuë, comme pour exemple du mouvement, on demandera, quien ha venido aca? qui est venu ici? Il s'entendra d'une personne qui ne sera plus presente: pour le regard du repos, ou pourra dire, v. m. sea bien venido, vous soyez le bien venu, là où se void la personne en presence. Mais il faut noter que quand ces mots voy ando et vengo sont avec le verbe soy, qu'ils se disent au pluriel, comme venidos somos, nous sommes venus: ydos son, ils sont allez, ou ils s'en sont allez: andados son los dias, les iours sont passez“ (1606, 1610, 1612, 1660, 1670). *Franciosini* redit la même chose, et conjugue „he o soy ydo, andado“, „soy, fui, era venido“. *Des Roziers* conjugue *andar* avec *ser*; *caer*, *ir* et *salir* avec *ser* ou avec *hauer*; pour *venir*, il déclare le conjuguer „plustost par le verbe *ser* que par le verbe *hauer*“; *Mourir*, avec *ser* dans le sens de mourir: „muerto joint au verbe *hauer*, signifie tuër“. Enfin il distingue „io soy estado“ et „io hé estado“, qu'il traduit respectivement par „je suis demeuré“ et par „j'ay esté“. *Ferrus*, conjugue „Yo soy andado, je suis allé, etc. Yo era andado, j'estois allé. etc.“; pour *venir*, il dit: „Il se conjugue plutost par le Verbe *Ser*, que par le Verbe *Haver*“; „hé ydo ó soy sido“; „on dit indifféremment yo Soy ou He Salido“ (1680—1704). *Maunory* rompt avec l'ancienne syntaxe: „Les verbes Venir, Venir, Boluer, Retourner. Llegar . . . Andar . . . Salir . . . Nacer, et autres verbes de mouvements, ne se conjuguent jamais par les Verbes auxiliaires, *Ser* ou *Estar*, mais seulement par le Verbe *Haver* . . . Il est venu, Ha venido, et non esta venido, ni es venido . . . Et ceux qui parlent autrement ne parlent pas bon espagnol“ (p. 84). *Bertera* donne une règle conforme (p. 78).

Les vocabulaires spéciaux¹⁾.

1. Le vocabulaire du noyer à Bétaille (Lot).

Par

Henri Teulié, Bibliothécaire de l'Université de Rennes.

Il n'est pas rare qu'au cours des conversations, en pays de langue d'oc, on ne se pose la question : quel sera le sort de la langue d'oc ? Les divers avis que nous avons recueillis dans ces occasions peuvent se ramener à deux :

1^o les uns estiment que ç'en sera fait de cette langue après une génération ou deux et qu'elle disparaîtra entièrement ;

2^o d'autres, au contraire, voient dans la renaissance provençale du XIX^e siècle, dans l'extension du mouvement félibréen à tout le midi de la France, le gage d'une résurrection complète et prochaine.

Il est prudent de se tenir à égale distance d'un pessimisme injustifié aussi bien que d'un optimisme où de pieuses espérances ne sauraient dissimuler la réalité. La langue d'oc n'est pas sur le point de mourir ; est-elle à la veille de retrouver son antique splendeur ? Il ne le semble pas. Pour cela il faudrait que la vie provinciale, aujourd'hui simple reflet de la pensée et de la mode parisienne, retrouvât son caractère propre et une intensité que rien ne fait prévoir.

Notre langue ressemble assez bien à ces vieux châteaux, contemporains de sa période classique, dont les robustes soubassements reposent sur le roc & dont les tours découronnées s'élèvent vers le ciel. Nul ne songe à restaurer les créneaux écroulés, les toitures effondrées et cependant les solides donjons, les robustes murailles résistent à l'œuvre destructrice du temps et des hommes. De loin en loin, une pierre ou un pan de mur tombent dans les fossés mais, à l'œil de l'observateur

1) Communication faite au Congrès des Sociétés savantes, Paris 1900. (Voir : Journal officiel, 1900, page 3646, 2^e colonne.)

superficiel, le vieux château présente dans son ensemble le même aspect.

De même la langue d'oc, battue en brèche par l'école, le journal et la caserne, présente dans son ensemble le même aspect, bien que de temps à autre un mot ou quelque portion du vocabulaire disparaissent pour toujours.

C'est sur ces mots, sur ces familles de mots prêtes à disparaître que je voudrais appeler l'attention afin d'en assurer la conservation. Non point la conservation dans le langage courant, l'usage & les nécessités de la vie sont seuls assez puissants pour donner ou maintenir la vie aux mots, mais en assurer la conservation en recueillant dans des lexiques les mots ou les familles de mots les plus menacés.

Et, se trouvent dans ce cas, tous ceux qui s'appliquent aux objets en train de disparaître ou de se transformer. Le nombre en est grand, tellement les bouleversements dans les coutumes, dans l'industrie, dans la culture ont été fréquents et profonds durant la deuxième moitié du XIX^e siècle.

Voici quelques exemples pris dans la région du Quercy.

Dans la plaine de la Dordogne et dans celle du Lot, au moins pour les parties situées dans la région quercinoise, on cultivait, il y a à peine 20 ans, le chanvre d'une manière générale. Aujourd'hui, cette culture est à peu près complètement délaissée malgré les primes que le gouvernement délivre aux rares planteurs qui persistent à semer du chanvre.

Et, comme on achète maintenant le linge, les diverses préparations que l'on faisait subir au chanvre jusqu'au moment où il était transformé en toile ont disparu. Le rouissage, le teillage, le peignage, le filage, le dévidage et le tissage du chanvre ne se pratiquent plus dans cette région, et le vocabulaire du chanvre n'est resté que dans la mémoire de quelques uns.

On ne file plus, et la quenouille a été oubliée dans un coin du grenier; encore quelques années et ceux qui la retrouveront ne sauront ni le nom de ses diverses pièces ni qu'il y avait deux sortes de quenouilles, très différentes dans leur forme, dont l'une servait au chanvre et l'autre à la laine.

Dans l'industrie les transformations n'ont pas été moins nombreuses que dans la culture. Le tisserand de village a démonté son métier pour retourner à son champ ou pour émigrer dans la capitale. Les tanneries, les manufactures d'étoffe des petites villes ont congédié leurs ouvriers, cessé tout travail et le vocabulaire local de ces industries, parfois riche et curieux, est tombé en désuétude.

A la campagne la machine à battre le blé a remplacé le fléau. On n'étend plus sur l'aire les gerbes de blé, elles ne sont plus frappées en cadence, le grain après le battage n'est ni rassemblé ni vanné; toutes ces opérations se font dans l'intérieur de la machine et, comme elles ne tombent plus sous les sens, elles n'ont plus de nom. Le vocabulaire du blé s'est ainsi fortement appauvri.

La charrue elle même n'est plus l'ancienne araire, identique à peu de chose près sur toute la surface de notre territoire. Dans certains endroits elle a été remplacée par la dombasle ou par la charue à versoir, réduction de la dombasle; dans d'autres, et plus récemment, c'est le brabant qu'on lui a substitué; dans les régions du midi on a transformé l'araire pour l'adapter au labourage des vignes. Ces transformations ont eu comme répercussion de notables changements dans le vocabulaire de la charrue.

Il serait facile d'allonger la liste de ces exemples. Mais ceux ci suffisent à montrer l'intérêt qu'il y a, dès maintenant, à recueillir des mots qui ne se rapportant plus à des choses usuelles disparaissent peu à peu. L'effort pour atteindre ce but serait minime. Certains vocabulaires spéciaux ne comporteraient pas plus de 10 mots, les plus riches ne dépasseraient point 150 à 200 mots.

Grâce à cette fragmentation du vocabulaire il serait aisé de dresser le lexique d'un usage, d'une industrie, d'une culture, etc.. Avec cette méthode la tâche est assez restreinte pour ne rebuter aucune bonne volonté, assez courte pour être terminée en peu de temps. Combien, en effet, ont entrepris le lexique du parler de leur commune ou de leur région et combien peu ont mené leur œuvre à bonne fin si l'on en juge par le petit nombre de lexiques publiés.

Pour compléter ces considérations par un exemple concret je donne le vocabulaire du noyer à Bétaille. Tandis qu'il se réduit à deux termes généralement, le nom de l'arbre et celui du fruit, on ne trouve pas à Bétaille moins de 50 mots pour désigner leurs diverses manières d'être.

Le noyer.

A Bétaille, le noyer se nomme *nouiè*. Un terrain planté de noyers, *uno nouièiral*. (De même *gorrisal*, forêt de chênes, *costonhal*, chataigneraie, *conobal*, terreensemencée de chanvre ou propice à sa culture, *fobal*, champ de fèves, *sibodal*, champ d'avoine, *blannegrail*, champ de blé noir, *froumental*, terre à froment, ce dernier conservé seulement comme lieu dit.)

L'augmentatif de *nouiè* ne se forme qu'avec un adjectif, le diminutif est *nouièirol*.

Le noyer est greffé (*empèu*) ou non greffé (*soúbaje*).

Le noyer greffé comporte comme variétés *lou londen* et *lou marbó*. Dans *lou londen* on distingue *londen gro* et *londen menu*.

Non greffé il appartient à deux espèces *corno* ou *fèlho mai*. Ce dernier ainsi nommé à cause de sa pousse tardive qui n'a lieu qu'à l'approche du mois de mai.

Comme pour tous les arbres ses parties sont: *lou soucal* (la souche), *lou pè* (le tronc) *loui mar* (les grosses branches). Suivant que celles ci sont hautes ou basses il est *morna nau* ou *morna ba*.

Le tronc est *so* (sain) ou *cóuna* (creux), *colobourna*. C'est dans ces creux (*cauno* ou *colobourno*) que nichent ou se réfugient les chonettes (*noujolo*).

Lorsque le noyer commence à pousser — c'est la fleur mâle (*coutou*) qui paraît la première — on dit que les noyers *coutounou*. La fleur femelle, depuis le moment où elle se montre jusqu'à celui où elle s'écale, se nomme *nou*. Lorsqu'elle s'écale, la coque verte se nomme *ton*, considérée dans son ensemble *tonoco*. Séparer la noix de sa coque verte se dit *destona*. Débarrassée de sa coque verte la noix s'appelle *cocal*.

*Quant lo poulo tiro bè'l gal
L'omour bal pa'n cocal, (1)*

dit le proverbe.

Le diminutif est *cocolou*. C'est le diminutif *cocolou* qui est devenu la forme habituelle.

L'augmentatif est *cocorasso* par corruption de *cocolasso*.

On laisse tomber les noix d'elles mêmes au fur et à mesure de leur maturité ou bien on procède à la cueillette en secouant les branches des arbres ou en gaulant les noix. Secouer les branches de l'arbre se dit *brondi*. Gauler les noix, *obolha*, celui qui gaule les noix se nomme *obolhaire*.

La noix écalée se compose d'une coque, *tè* qui se partage en deux parties, coquilles de noix, également *tè*. Les bords des coquilles sont renflés et forment les côtes, *costo*. Une noix a normalement deux côtes. On en trouve avec une seule, avec trois, quatre et cinq. Une noix qui a quatre côtes se nomme *mounje*.

L'amande s'appelle *nougal*; un fragment, une parcelle *nougolhou*. Elle se divise facilement en deux parties, chacune d'elles est une *pèrno*, la moitié de la *pèrno* se nomme *garro* ou *combo*, elle forme le quart de l'amande. Ces diverses parties sont séparées à l'intérieur de la noix par une cloison membraneuse dite *mejó*.

1) Lorsque la poule recherche le coq — l'amour ne vaut pas une noix.

La noix, *cocal* ou *cocolou*, (masculin en langue d'oc) est *sonciè*, saine, *buforol* ou *bufèrle*, trouée à la base et vide, *cussouna*, véreuse, *ogoni* l'amande n'a pu se développer, *mousi*, moisie, *rua*, ridée.

Jadis, lorsque l'on vendait l'huile et non les noix, celles ci subissaient une préparation à la maison en vue de la fabrication de l'huile.

Casser les noix et séparer l'amande de la coque s'appelle *denougolha* ou *nougolha*. Cette besogne était faite non seulement par le personnel de la maison aidé, durant les veillées d'hiver ou les journées de neige et de froid, des voisins, mais encore par des troupes d'hommes et de femmes qui parcouraient le pays et que l'on nommait *denougolhaire*, *-ro* ou *nougolhaire*, *nougolhairo*. L'un d'eux cassait la noix, *crouca*, avec un marteau de bois, *criqueto* ou *criquoto* et les autres séparaient l'amande de la coque.

Les amandes mises en sac sont portées au pressoir, *trèl*. Celui qui tient le pressoir, *troulhè*, après les avoir broyées sous la meule, *molo*, fait chauffer la pâte obtenue, *pasto*, dans une grande cuvette en fonte, *podèlo* (poêle), pour qu'elle rende une plus grande quantité d'huile. La pâte non chauffée donne l'huile vierge, *óli* (masc.) *bièrje*, avec une légère cuisson l'huile blanche, *óli blan*, avec une deuxième cuisson, plus accentuée, l'huile noire, *óli negre*. L'*óli blan* sert à la cuisine, l'*óli negre* se brûle dans une lampe spéciale *colèl*.

Pour extraire l'huile on place la pâte dans un sac en crin, *chaile*, qui déposé dans une mait, *ma*, est soumis à une forte pression. L'huile qui coule, file, *fialo*, lorsqu'elle cesse de couler, pour tomber goutte à goutte, elle devient la propriété du *troulhè*, propriétaire du pressoir.

Le résidu de la pâte soumise à la pression, tourteau, se nomme *pofè* (masc.), un pain de ce résidu *uno pofeto* (fém.).

Lorsque le tourteau est extrait du pressoir il est déposé, encore recouvert du *chaile*, sur une caisse en bois dans laquelle tombent les débris de tourteau qui n'adhèrent point. Le *chaile*, quand on le retire, est lui même soigneusement secoué et battu sur cette caisse qui se nomme *l'ifèr*.

Chaque opération se nomme *posado*. Le *troulhè* reçoit pour chacune, en même temps qu'une somme d'argent, l'huile qui tombe goutte à goutte, les miettes de l'*ifèr* et sa part du repas, *desporti*, qui est apporté au pressoir.

L'huile, rendue à la maison du propriétaire, est mise dans une auge en pierre, *ba*, ou dans une cruche en grès, *cruo* ou *crubo*, ou dans un broc, *bro*. Le diminutif *brouqué* désigne exclusivement la burette à huile.

L'huile était jadis une marchandise de première valeur

Morchan d'ôli

Coi bièn jôli. (1)

dit le proverbe.

A Bétaille, le vocabulaire provençal du noyer se complète par quelques formes françaises spéciales à la région. On nomme l'amande sèche et séparée de la coque, cerneau (*nougal*). Pour indiquer l'opération on a formé sur *denougolha*, dénoisiller et sur *denougolhaire* dénoisilleur.

1) Marchand d'huile — c'est bien beau!

Jocaste — Laudine,

par

A.-G. Van Hamel, Groningue.

N'ayant pu terminer en temps utile l'étude que je destinais au recueil des *Mélanges-Chabaneau* et qui exige des recherches que je ne peux faire ici, je dois me contenter, pour le moment, de dédier à l'illustre savant qui veut bien me compter parmi ses amis, un petit travail qui contient peut-être juste assez de matière pour oser figurer parmi les „*Mélanges*“ de la *Romania* et que je me proposais d'offrir à ce périodique.

Puisse-t-il trouver dans cette collaboration tardive et incomplète au moins assez de bonne volonté pour y reconnaître un témoignage sincère de haute et affectueuse estime, et agréer en même temps, je n'ose dire la promesse, mais du moins l'espoir d'un hommage individuel, plus tardif encore, mais un peu moins insuffisant.

Je commence par rappeler la conclusion à laquelle m'avait conduit mon étude comparée du *Cligès* de Chrétien de Troyes et du *Tristan* de Thomas (*Romania* XXXIII, p. 486). „*Cligès*“, disais-je „est donc, à mon avis, une œuvre de controverse et d'émulation littéraire, très intéressante à ce point de vue, d'autant plus qu'il nous permet de suivre de très près la composition de l'ouvrage et d'y reconnaître, mieux que dans les autres romans de Chrétien, l'esprit de l'auteur, sa façon de travailler, l'usage qu'il fait de ses sources, ses procédés artistiques et la nature spéciale de son ingéniosité. — Toute étude de la personne, du talent, de l'œuvre de Chrétien devra prendre pour base une étude de *Cligès*. Que ce roman ne soit pas le meilleur de ses ouvrages, . . . cela n'empêche pas que nulle part ne se révèle plus clairement qu'ici, le moraliste, le psychologue, l'artiste — ajoutons le plagiaire — qu'a été Chrétien de Troyes.“

De cette appréciation, que je suis toujours disposé à maintenir intégralement, je détache aujourd'hui les mots „émulation littéraire“, „plagiaire“ et „artiste“. Ils me paraissent applicables à d'autres par-

ties de l'œuvre de Chrétien, je n'ose dire encore à tel ou tel roman tout entier, mais du moins à des fragments importants de quelques-uns de ses grands poèmes. En d'autres termes, le cas de Cligès, pour être le plus complet spécimen du genre, ne me paraît pas, dans la vie littéraire de ce grand romancier, un cas unique, un fait isolé et spécial. Il doit y avoir, dans ses romans, des parties qu'il a été amené à écrire, non pas parce que son imagination de poète, attirée par un conte, une légende, un trait de folklore ou de tradition savante, se plaisait à le manier et à le développer d'une façon originale, mais parce que ce même conte, ce même trait avait reçu avant lui, dans l'œuvre d'un confrère, une forme qui avait blessé son goût, offensé ses idées, irrité son amour-propre d'écrivain ou stimulé son ambition. Assez souvent Chrétien de Troyes a dû écrire uniquement *parce qu'il voulait faire mieux qu'un autre*, ou que, devant ses amis, il s'était engagé à surpasser un confrère, à triompher d'un compétiteur.

Il sera difficile, d'ailleurs, de se refuser à admettre cet état d'âme chez l'auteur d'Erec, si dur, si dédaigneux, dans le prologue de ce poème, pour les conteurs qui avaient traité cette même matière avant lui et en face desquels il avait osé déclarer que son œuvre seule irait à la postérité. Or, il n'y a qu'à transformer en préoccupation habituelle le sentiment qui perce dans ces vers d'Erec pour voir ce poète de talent poussé à l'action littéraire beaucoup moins par un besoin instinctif de „conter“ ou de „rimoier“ que par celui d'ébranler des réputations, de critiquer, soit des idées, soit des formes littéraires, de faire admettre par son entourage, et même par toute la „crestienté“, la supériorité que lui-même était si profondément convaincu de posséder.

Si je ne me trompe, c'est à ce point de vue qu'il s'agit de se placer pour bien comprendre l'épisode du mariage de Laudine, dans le Chevalier au Lion.

On sait avec quelle verve et quelle ténacité M. Foerster a développé, puis soutenu et défendu, l'idée que Laudine serait, dans l'esprit de Chrétien, le pendant de la veuve facilement consolée qu'on appelle communément „la Matrone d'Ephèse“. D'après le savant éditeur de Chrétien, elle en descend en droite ligne („ein direkter Nachkomme der bekannten Witwe von Ephesus“). Chrétien, dans cet épisode, aurait voulu, à son tour, humilier la femme, la présenter — après l'avoir exaltée, sur commande, dans le Conte de la Charrete — comme l'être faible et changeant, le „semper mutabile genus“ de Virgile. „Das ist die Göttin der wir Männer dienen!“ M. Foerster se défend, il est vrai, d'avoir jamais prétendu que cet épisode serait le thème principal du roman tout entier. Mais il reste pour lui „le noyau“ de l'histoire, le centre autour duquel sont venus „se cristalliser“ tous les autres détails du roman. Quant à „l'occasion“ qui aurait amené le

poète à choisir ce sujet, on pourra, d'après, M. Foerster, la chercher, si l'on veut, dans un mariage de même nature sur lequel on aurait beaucoup jaser à la cour de Champagne, ou encore, dans la récitation publique de telle ou telle variante de l'histoire peu édifiante à laquelle l'héroïne de Pétrone a donné son nom.

On a objecté avec raison à M. Foerster que les cas ne sont pas les mêmes, puisque la Matrone d'Ephèse, pour avoir été facilement détournée de sa grande douleur par la visite d'un beau chevalier et pour avoir proposé de déterrer le corps de son mari et de le „pendre aux fourches“ afin d'y remplacer le pendu volé, n'a pas eu à se préoccuper de la question d'un mariage avec le meurtrier de son mari, tandis que, pour Laudine, c'est là l'unique problème, auprès duquel son *empressement* à voir Ivain et à avoir avec lui l'entretien décisif est tout à fait secondaire. Pourtant, tout en reconnaissant le bien fondé et la force de cette objection, il me semble que „la Matrone d'Ephèse“ ne sera réellement détrônée comme pouvant prétendre à l'honneur d'avoir servi de prototype à Laudine, que lorsqu'on aura réussi à la remplacer par une autre, qui aurait plus de chance d'être reconnue pour la prétendante légitime.

Or je me demande si celle-ci n'est pas Jocaste, notamment — car, avec Chrétien, il faudra chercher un personnage littéraire — la Jocaste du Roman de Thèbes.

Qu'on veuille bien remarquer, d'abord, que ce roman n'était pas seulement connu de Chrétien et de son entourage, comme il ressort de l'allusion qu'il y fait dans *Cligès* (v. 2536—2546) — allusion qui se présente expressément comme un souvenir et un rappel — mais que l'auteur de ce dernier roman a été préoccupé du sujet traité dans *Thèbes*, au point qu'il a voulu opposer à Eteoclès et Polinices les deux frères rivaux de son poème, Alexandre et Alis. Grâce à l'excellent esprit qui règne dans l'entourage d'Alis, „droit et raison“ — les principes sur lesquels Fenice, elle aussi réglera sa conduite — l'emportent sur les velléités belliqueuses et le tempérament violent et perfide de l'empereur de Constantinople.

Débarrassé, par la composition de *Cligès*, de sa grande préoccupation „tristanesque“, Chrétien a pu reporter de nouveau son attention vers le Roman de Thèbes. Or ce roman avait une préface, une *introduction*. C'était la lamentable histoire d'Œdipe, avec le choquant récit de son mariage. Abstraction faite du caractère incestueux de ce mariage, qui en faisait un cas monstrueux et qui le mettait tout à fait à part, il y avait, dans cette union de Jocaste et d'Edipus et dans la façon dont l'auteur l'avait racontée, un joli sujet de controverse morale et littéraire, qui a pu se présenter comme tel dans le cercle des admirateurs du poète champenois et qui, à la suite de ces discussions, a

pu lui paraître un excellent thème pour *l'introduction* du nouveau roman qu'il avait mis sur le métier.

Chrétien ne repousse pas, en principe, l'idée d'un tel mariage; il l'admet comme possible, et même comme pouvant se justifier. Mais, pour le faire admettre, pour empêcher les gens d'en être choqués, il s'agissait de présenter la chose autrement que ne l'avait fait l'auteur du Roman de Thèbes, de traiter le sujet avec infiniment plus de talent, de lui appliquer toutes les précautions et tous les raffinements psychologiques et poétiques qu'un romancier comme Chrétien se sentait capable et se faisait fort de fournir.

Il admet le fait lui-même dans sa brutalité, et les vers dans lesquels il le pose ressemblent singulièrement à ceux du Roman de Thèbes. Qu'on compare les vers 447 svv. de celui-ci:

Li dueus del rei est obliez;
Cil qui mort l'a est coronez
Et la reïne a moillier prent.

avec les vers 2164 svv. d'Ivain:

Mes or est mes sire Ivains sire,
Et li morz est toz obliëz:
Cil qui l'ocist est mariëz
An sa fame et ansamble gisent.

Seulement, ces vers se trouvent à la fin de l'épisode; ils contiennent la conclusion réaliste du développement romanesque qui précède. Pour arriver à cette conclusion identique, Chrétien a pris un chemin notablement différent de celui qu'avait suivi son devancier.

Il y avait pourtant un point sur lequel il ne pouvait s'empêcher de tomber d'accord avec lui. Le mariage d'une veuve avec celui qui a tué son mari aurait été exclu d'avance et d'emblée comme une chose absolument impossible, si le tempérament de la femme ne comportait pas, comme une chose naturelle, indiscutable, des changements de pensée et de sentiment aussi imprévus que complets.

Les deux romanciers ont eu soin d'accentuer ce trait psychologique, qui n'est pas, aux yeux de Chrétien, comme il l'est pour l'auteur du Roman de Thèbes, toute l'explication du fait, mais sans lequel, pour lui aussi, le fait devait rester inexplicable.

Le premier, quand il a mentionné „l'accord“ survenu entre Jocaste et le jeune homme qu'elle sait être le meurtrier de son mari, lance cyniquement ces deux vers (399 sv.):

Car femme est tost menée a tant
Que on en fait tot son talent.

Quant à Chrétien, non seulement la forme dont il revêt cette pensée est plus discrète, moins précise, plus raffinée, mais il la présente habilement comme une pensée d'Ivain amoureux, comme une considération

qui permet au chevalier de ne pas désespérer complètement de se faire agréer un jour par celle qui, à l'heure qu'il est, il le sait bien, ne peut que le haïr plus que tout au monde (v. 1436 svv.):

Que fame a plus de mil corages.
Celui corage qu'ele a ore
Espoir changera ele encore,
Ainz le changera sanz „espoir“.
Si sui fos quant je m'en despoir.

Pour tout le reste, il semble que Chrétien ait voulu opposer à l'histoire trop simple, trop fruste, et par là même si pénible, du mariage de Jocaste, une histoire longue, riche en incidents et d'une psychologie subtile.

Jocaste, lorsqu'elle apprend que son mari a été tué, en est „mout dolente et corroçose“ (v. 219). Dans une tirade qui n'occupe que cinq vers (v. 220—224) elle se plaint d'être restée veuve sans enfants et de ne pouvoir défendre son pays si une guerre survenait. Plus loin (v. 352—354) deux vers encore, dans lesquels la reine rappelle aux seigneurs qui lui demandent de vouloir bien retenir à sa cour le vainqueur de „Spins“, qu'elle n'est pas gaie, puisqu'elle vient de perdre son mari, „dont granz damages est et torz“, — et c'est tout.

A cette complainte sommaire et qui, dans la mort du mari, accentue trop exclusivement le côté intérêt et affaire, qu'on compare celle de Laudine (v. 1288 svv.) dont Ivain est le témoin sympathique: prière pour l'âme du cher époux, éloges prodigués à sa bravoure, à sa courtoisie, à sa largesse, gestes de douleur et de désespoir. Chrétien, lui aussi, se souviendra de l'état d'infériorité sociale et d'abandon dans lequel la mort du mari mettait la femme d'un roi ou d'un chevalier. Mais, chez lui, ce ne sera pas la veuve elle-même, ce sera la suivante qui mettra la première cette idée en avant, non sans ménager délicatement le deuil de sa maîtresse: (v. 1614 svv.):

„Mes or dites, si ne vos griet,
Vostre terre qui defandra
Quant li rois Artus i vandra?“

Ce n'est qu'après que cette idée lui aura été suggérée par Lunete que Laudine en sera fortement préoccupée elle-même (v. 1734 svv.) et qu'elle en entretiendra son entourage (v. 1853 svv.).

Dans le Roman de Thèbes, dès qu'Edipus, ayant été acclamé à Thèbes comme le grand libérateur du pays, a été admis à la cour, la reine lui demande s'il a assisté aux jeux pendant lesquels son mari a été tué et s'il connaît le meurtrier. Edipus répond sans la moindre hésitation qu'il a été témoin de l'accident et qu'il connaît le coupable. Il est prêt à dire son nom et sollicite seulement la promesse formelle que Jocaste ne le poursuivra pas de sa haine. Celle-ci répond avec

une sécheresse déplaisante: „A quoi servirait de le haïr? Ma haine ne rappellera pas le mort à la vie“. Aussitôt le jeune homme lui déclare que le coupable c'est lui. Il sait fort bien qu'il a „mesfait“ envers elle (v. 392 „Bien sai que donques i mesfis“) et est prêt à „li en faire dreit“. Il prend le pan de son biant, le plie et le tend à la reine. La reine accepte ce gage de soumission. Le poète s'abstient de donner d'autres détails sur l'entrevue de ces deux intéressants personnages. Deux vers lui suffisent pour raconter qu'ils ont fini par s'entendre: (v. 397 sv.)

Ore a cil tant son plaît mené
Que andui se sont acordé.

Il juge absolument inutile de s'étendre sur la façon dont „l'accord“ a été conclu. Un homme fait d'une femme ce qu'il veut; cette raison peut suffire.

La reine sort de cette entrevue, non seulement sans rancune, mais avec un secret penchant pour son interlocuteur. Heureusement pour elle, ses seigneurs, dès le lendemain, lui proposent d'offrir la couronne à Edipus et d'en faire son second époux. Jocaste est enchantée de cette proposition et, sans demander à réfléchir, „senz nul conseil“, fait chercher le „dameisel“, le fait proclamer roi et l'épouse sur-le-champ:

La reine li ont donnée
En es le pas l'a esposée (v. 433 sv.).

Chrétien, lui aussi, aura un vers à peu près semblable à celui du Roman de Thèbes, pour dire que ces deux êtres qu'un cadavre semblait devoir séparer pour toujours l'un de l'autre, ont fini par „s'accorder“ (v. 2037)

Einsi sont acordé briemant.

Mais ce mot „briemant“ ne se rapporte qu'à la dernière parole de Laudine:

„Sachiez donc bien qu'acordé sommes.“

Il a dû paraître à l'auteur lui-même passablement ironique, puisque cet „accord“ final avait été précédé d'une longue préparation, et qu'il n'avait été rendu possible que par des débats successivement entamés, interrompus et repris, par une espèce de procès auquel rien n'avait manqué, ni les plaidoiries de l'avocat, ni „l'aguet“, ni la défense soumise et pourtant habile de l'accusé. En première instance, les débats avaient été conduits par la très fine „demoiselle“, qui avait agi par affection pour sa chère maîtresse; le dernier plaidoyer avait été présenté par le meurtrier lui-même. Ce qui avait triomphé, c'était donc, d'un côté, „raison“, d'autre part, „amour“; dès lors „droiture“ pouvait se déclarer satisfaite.

On dirait que Chrétien a voulu répondre à toutes les objections, écarter tous les scrupules qu'un „accord“ comme celui d'Edipus et de

Jocaste avait pu faire naître. Dans cette dernière histoire, le coupable avoue franchement („Bien sai que donques i mesfis“), puis s'excuse par un geste de soumission aussitôt accepté. Chez Chrétien, d'abord dans un plaidoyer fictif, imaginé par la veuve, ensuite, lorsqu'il a paru en personne devant elle, dans un entretien très pathétique, le meurtrier „otroie“ le fait, mais nie qu'il ait „mesfait“ ou „mespris“ : il s'est trouvé en cas de légitime défense.

„Donc n'as tu rien vers moi mespris.“

Puis, le geste symbolique du „droit tendu“ est remplacé par un geste bien plus expressif, celui du „vrai ami“ qui plie le genou devant celle qu'il a offensée et qu'il aime, se mettant ainsi „del tot au tot an sa franchise“, sans être poussé à cet acte par un autre mobile que celui de l'amour.

Au reste, Laudine n'avait-elle pas, contrairement à ce qu'avait fait Jocaste, commencé par venger la mort de son mari? Elle n'en avait pas eu conscience, mais pourtant sa vengeance avait été très réelle, plus grande même que si elle avait porté au meurtrier un coup de lance ou d'épée; le dard d'Amour avait frappé Ivain au cœur en passant par l'œil:

Bien a vangiee, et si nel set,

La dame la mort son seignor. (v. 1362 sv.).

Ainsi la dame avait passé par un chemin long, compliqué, mais parfaitement honorable, — vengeance, plait, acquittement final — des imprécations terribles par lesquelles elle avait débuté, au mariage accepté de plein gré par elle et même consenti par amour.

Il ne restait plus, pour Laudine, qu'une seule précaution à prendre, celle de sauvegarder sa réputation devant un public trop porté à juger des choses sur leur simple apparence et à critiquer sommairement ce qu'il fallait comprendre pour l'excuser.

„Mes il le covendra si feire

Qu'on ne puisse de moi retreire

Ne dire: „C'est cele qui prist

„Celui qui son seignor ocist.“ (v. 1805 sv.).

Y a-t il là peut-être, chez la veuve d'Esclados le Ros, à côté du désir de soustraire son mariage aux bavardages de la cour, un souci de sa réputation littéraire, analogue à celui qui, comme j'ai cru devoir l'admettre, se montre chez Fenice, dans ces vers de Cligès (v. 5361 sv.):

„Et se la chose est per san felte,

„Ja ne sera en mal retreite

Ne nus n'en porra ja mesdire?“

La chose paraît possible. Pourtant, il faut bien reconnaître que, ce qu'elle demande ici, c'est simplement que sa cour puisse toujours

ignorer comment elle a connu son second mari et quel souvenir pénible se rattache à cette relation.

On sait avec quelle habileté la veuve, aidée du conseil de Lunete, arrive à faire accepter avec empressement par tous ses seigneurs, d'abord le mariage lui-même, qui les dispense de prendre sur eux le rôle difficile de défenseur de la fontaine, ensuite „le chevalier alosé“ qu'elle leur propose comme celui qui a demandé sa main.

Notons encore une différence significative dans la description des deux noces. Chez Chrétien, une distinction et une sobriété évidemment voulues, qui font contraste avec le tableau des réjouissances trop mélangées et assez vulgaires des noces de la reine de Thèbes (v. 435 sv.): jongleurs, chants, plus de cent „ours betés“, batailles de sangliers, chasse d'oiseaux et banquets, un mois durant; le tout avait coûté plus de mille livres! Les noces de Laudine, au contraire, sont surtout solennelles et chrétiennes (Assez i ot mitres et croces). Les réjouissances n'y manquent pas et on ne regarde ni à l'argent ni au nombre des convives (Mout i ot jant et mout richesce). Mais le poète aime mieux s'abstenir de les décrire; sa description risquerait d'être insuffisante:

Miaux me vient teire que po dire.

Voilà, en somme, une *introduction* de roman que Chrétien de Troyes, après en avoir emprunté le sujet au début d'un poème très recherché de son temps, a pu opposer à celui-ci comme le spécimen d'un art plus psychologique, plus courtois, plus raffiné et en tous points supérieur à celui de son célèbre, mais trop vanté devancier.

Das provenzalische „Enfant sage“, Version B.

Von

R. Zenker in Rostock i. M.

Die nachfolgende kritische Ausgabe der ausführlicheren provenzalischen Version des sog. *Enfant sage* (ES)¹⁾ — ich bezeichne die Version mit B — wurde im wesentlichen bereits vor geraumer Zeit, im Jahre 1892/93, fertig gestellt. Als ich dann aber von Amédée Pagès' Ausgabe der catalanischen Version in den *Études romanes dédiées à Gaston Paris*, Paris 1891, S. 181–194 Kenntnis erhielt und mich von der nahen, oft wörtlichen Übereinstimmung der catalanischen und der provenzalischen Version überzeugte, beschloss ich, von der Veröffentlichung Abstand zu nehmen. Wenn ich jetzt diesem Entschlusse untreu werde, so veranlasst mich dazu einmal die schon vor längerer Zeit mir durch Emil Levy gewordene Ermunterung, den Text, der in jedem Falle wenigstens ein gewisses sprachliches Interesse biete, nicht zurückzuhalten, sodann aber auch die auf Grund genauerer Vergleichung mit der catalanischen Fassung nachträglich gewonnene Einsicht, dass die Übereinstimmung der beiden Versionen doch keineswegs eine so vollständige ist, wie ich anfangs geglaubt hatte, der catalanische Text mithin den provenzalischen nicht ohne weiteres zu ersetzen vermag und der letztere neben jenem immerhin einen gewissen selbständigen Wert behält.

Ein „*travail général sur l'histoire de ce dialogue*“ hatte nach P. Meyer, *Bulletin de la société des anciens textes français* I (1875), 72, Anm. 2 ein russischer Gelehrter, Boldakoff, Mitglied der *Société des anciens textes*, in Angriff genommen. Pagès a. a. O. sieht eben im Hinblick auf diese noch bevorstehende Publikation von einem genaueren Eingehen auf die Geschichte des Stoffes und den Zusammenhang der ver-

1) S. Bartsch, *Grundriss zur Gesch. d. prov. Lit.* S. 67; Stimming in Gröbers *Grundriss der rom. Philol.* II, Abt. 2, S. 65 und 109.

schiedenen Versionen, in denen er vorliegt, ab. Nachdem indes Boldakoffs Arbeit auch heute, über dreissig Jahre nach der Ankündigung, noch nicht veröffentlicht ist, dürfte wohl auf ihr Erscheinen überhaupt nicht mehr zu rechnen sein. Trotzdem muss auch ich auf eine Untersuchung über Herkunft und Entwicklung des Stoffes, so wünschenswert sie an sich wäre, verzichten, vor allem deshalb, weil die für diesen Beitrag mir zur Verfügung stehende Zeit ebenswohl wie der mir zugemessene Raum viel zu knapp sind, als dass ich eine solche Arbeit hier bieten könnte: „il faudrait écrire un bien gros livre, sagt P. Meyer a. a. O. S. 71, *pour faire connaître toutes les rédactions de l'Enfant sage . . . et pour expliquer comment elles sont sorties les unes des autres*“; ausserdem aber würde eine derartige Studie mich allzuweit in die Gefilde der Orientalistik, der mittellateinischen Literatur und der frühmittelalterlichen Religionswissenschaft hineinführen, als dass ich mich für kompetent erachten könnte, sie zu unternehmen. Ich bin genötigt, mich auf wenige orientierende Bemerkungen zu beschränken, und muss mich begnügen, nur einen Baustein zu liefern für eine von kundigerer Seite dereinstmals zu liefernde Geschichte der ganzen Klasse von Literaturdenkmälern, denen sich das vorliegende einreicht¹⁾.

Der Titel unseres Textes „*l'Enfant sage*“ — er ist von der französischen Fassung entnommen —, das Auftreten eines „kleinen Kindes“, *petit enfant*, im Gespräch mit dem Kaiser Hadrian, erklärt sich bekanntlich durch eines jener im Mittelalter so häufigen Missverständnisse, an denen falsche Lesung eines geschriebenen, besonders oft eines abgekürzten Wortes die Schuld trägt. In Wirklichkeit handelt es sich ursprünglich vielmehr um einen Dialog zwischen dem Kaiser Hadrian und dem berühmten griechischen Philosophen Epiktet aus Hierapolis in Phrygien. Wie Pages a. a. O. S. 183, Anm. 2 ausführt, kürzten die lateinischen Handschriften *epictetus* in *epitus* mit durchstrichenem *t* ab, dieses wurde als *petits* gelesen, und so der griechische Philosoph in grotesker Weise in ein *petit enfant*, in der französischen Version gar in ein *petit enfant à trois ans*, verwandelt.

Epiktet lebte unter Nero und seinen Nachfolgern in Rom und soll nach Spartian, *Hadrian* 16 mit Hadrian *in summa familiaritate* verkehrt haben; Zeller, *Die Philosophie d. Griechen*, 3. Aufl., III¹ (1880),

1) Diese Aufgabe wurde inzwischen in Angriff genommen in der Habilitationsschrift von Walter Suchier, *Das provenzalische Gespräch des Kaisers Hadrian mit dem klugen Kinde Epitus (L'enfant sage)*, Marburg 1906, welche umfasst „die Einleitung und den ersten Abschnitt des ersten Teils der eingereichten Arbeit; das Ganze soll in erweiterter Form im Buchhandel erscheinen“; die Abhandlung ging mir erst zu, als die vorliegende Arbeit bereits abgeschlossen und in den Druck gegeben war.

738, Anm. 3 bezeichnet diese Nachricht allerdings als „etwas verdächtig“, „da Hadrian's Regierungsantritt (117 n. Chr.) von der Zeit, in welcher Epiktet den Musonius in Rom gehört zu haben scheint, um mehr als 50 Jahre entfernt ist; doch kann es immerhin sein, dass seine letzten Lebensjahre noch auf Hadrian herabreichen, oder dass dieser Kaiser vor seiner Thronbesteigung mit ihm bekannt vor“. W. Capelle, *Epiktet, Handbüchlein der Moral*, eingeleit. und herausgeg., Jena 1906, S. XXVIII bemerkt, die Ausführungen Schenkls machten es wahrscheinlich, dass Epiktet in der Tat bis in die Zeit Hadrians gelebt habe, und Colardeau, *Etude sur Epictète*, Pariser These 1903, S. 12, Anm. 5 erwähnt die Vermutung desselben Gelehrten, beide möchten sich gelegentlich des Aufenthalts des Kaisers zu Athen kennen gelernt haben. Epiktets grösster Verehrer war kein geringerer als Marcus Aurelius Antoninus, und von dem hohen Ansehen, in dem er bei den Zeitgenossen stand, gibt Kunde auch die von Gellius ihm beigelegte Bezeichnung als *maximus philosophus*.

Inhaltlich nun stellt sich das *Enfant sage*, d. h. also der Dialog zwischen Hadrian und Epiktet, dar als eine ziemlich bunt zusammengewürfelte Aneinanderreihung von Fragen und Antworten allgemeinen Inhalts (Was ist der Himmel? Was ist der Schlaf? u. dgl.), von zum Teil auf das alte und neue Testament bezüglichen Rätselfragen (Wer starb, ohne geboren zu sein? Adam. Was ist Armen und Reichen gemeinsam? Der Tod, u. dgl.) und besonders von ganz eigentlichen Katechismusfragen mit bisweilen sehr ausführlichen Antworten (Was sprach Gott zuerst? *Fiat lux*. Wie viel Ordnungen der Engel gibt es? u. s. w.). Der Kaiser fragt, „das Kind“ antwortet. Den Schluss bildet ein gleichfalls in Form von Frage und Antwort gegebenes christliches Glaubensbekenntnis. Der Zweck des Ganzen ist offenbar elementare biblische Unterweisung in unterhaltender Form. Es liegt somit ein Versehen vor, wenn Bartsch a. a. O. das Denkmal zu den belehrenden Werken rechnet, „welche ihren Stoff aus der Naturgeschichte entnehmen“.

Von diesem Dialog nun besitzen wir drei provenzalische Fassungen:

1. Eine kürzere Version, überschrieben *Episcopus declaramens de motas demandas*, nach der Pariser Handschrift ehem. *La Vallière* 14, jetzt *Bibl. Nat. fr.* 22543, f. 138 gedruckt von K. Bartsch, *Denkmäler der prov. Litteratur*, Stuttgart 1856 (*Bibliothek des litt. Vereins in Stuttgart* 39), S. 306—310. Das Gespräch umfasst 83 Fragen nebst Antworten. Der Name des Kaisers wird S. 307, Z. 12 und 13 genannt; aus *Epictetus* ist hier *Us joves homs Pictaus* oder, S. 307, Z. 13, ein *en Pissicus* geworden; auch sonst wird der Unterredner nur *joves hom* genannt, die Bezeichnung *enfant* findet sich nicht. Die Überschrift *Episcopus* erklärt sich, wie Pages a. a. O. S. 183, Anm. 2 gleichfalls zeigt,

aus falscher Auflösung der wiederum für *Epitus* angewandten Abkürzung *ēps*, indem *ēps* auch Abkürzung für *episcopus* war.

Die Quelle dieser provenzalischen Version bildet, wie später gezeigt werden wird, ein bei Kemble, *The Dialogue of Salomon and Saturnus*, London 1848 (*Aelfric Society Publications* III), S. 212—216 gedruckter apokrypher lateinischer Dialog „*Adrian und Epictus*“. Ich bezeichne die Version mit A.

2. Eine viel ausführlichere Fassung — die nachstehende —, die in drei Handschriften erhalten ist, nämlich:

Bibl. Nat. fr. 1745, f. 153—156^b (ich bezeichne sie mit C); die Handschrift, die aus dem 14. Jahrhundert stammt, ist beschrieben im *Catalogue des manuscrits français de la Bibliothèque Impériale* I, Paris 1868, S. 302 f.

Bibl. Nat. fr. 25415, f. 36—40c (= D); die Handschrift entstand nicht lange vor 1373 in Béziers oder der Umgegend, s. die genaue Beschreibung von P. Meyer a. a. O. S. 50 ff. und von H. Omont, *Catalogue des manuscrits français de la Bibl. Nationale, Anciens petits fonds français* II, Paris 1902, S. 585. Die Handschrift enthält auf f. 35 und 36 acht ziemlich rohe Miniaturen zu der erzählenden Einleitung unseres Textes.

Arsenal, esp. 8315, f. 19—24c (= E); die Handschrift, Ende des 13. Jahrhunderts, wurde beschrieben von H. Martin, *Catalogue des manuscrits de la Bibl. de l'Arsenal* VI, Paris 1892, S. 452 f.

Die Version, welche diese Handschriften bieten, umfasst 92 Fragen und Antworten. Der Name des Kaisers wird in ihr nicht genannt und sein Unterredner wird nur als *petitz efans* oder *l'efant* bezeichnet. Eine lateinische Quelle ist bisher nicht bekannt geworden und hat vielleicht auch nicht existiert. Bisher sind aus der Version nur kurze Auszüge bekannt gegeben von Bartsch, *Denkmäler* S. 342 f., demselben *Germania* 4 (1859), S. 310 ff., P. Meyer a. a. O. S. 72, und demselben *Romania* 22 (1893), 89 f. Ich bezeichne die Version mit B.

Alle drei Handschriften habe ich selbst abgeschrieben.

3. Eine mit der eben besprochenen sehr nahe übereinstimmende Version in einer ehemals Monmerqué, jetzt Paul Arbaud in Aix gehörigen Papierhandschrift, einer Kopie Bertran Boyssets (14. Jahrhundert), die beschrieben wurde von Chabaneau, *Revue d. langues rom.* 4, s. II (1888), 473 ff. und von P. Meyer, *Romania* 22 (1893), 88 ff. „*Le texte copié par Boysset, bemerkt P. Meyer, est certainement différent des deux rédactions connues jusqu'à présent. Toutefois il est notablement plus près de la version la plus longue que de la plus courte*“; er druckt dann den Anfang und Schluss ab, s. S. 25 und 49. In dieser Version hat sich, wie in A, der Name Hadrians erhalten, desgleichen der Epictets in der Form *Apitus*: *Un enfant son apellat Apitus*; schon diese Differenz beweist die Unabhängigkeit der Version von B.

Leider ist es mir nun nicht möglich gewesen, von dieser Fassung eine Abschrift zu nehmen und sie für meine Ausgabe zu benutzen. Da aber ihre Abweichungen gegenüber B immerhin so zahlreich zu sein scheinen, dass eine Einreihung der Varianten in den Variantenapparat sich nicht empfohlen hätte, vielmehr vollständiger Abdruck auch dieser Version wohl am Platze gewesen wäre, und da andererseits der überall völlig klare Text von B durch abweichende Lesarten schwerlich Änderungen erfahren hätte, so durfte ich, denke ich, mit gutem Gewissen die mir unzugängliche Version unberücksichtigt lassen. Ich bezeichne sie wegen ihrer Verwandtschaft mit B als B².¹⁾

Über die anderen Versionen des *Enfant sage*, soweit ich von ihnen Kenntnis habe, sei Folgendes bemerkt:

Die catalanische Fassung, die dem 14. Jahrhundert angehört, wurde, wie gesagt, von Pagès publiziert, auf Grund von Handschrift G 35 der Bibliothek der historischen Akademie in Madrid. Sie enthält 86 Fragen. Wie B², ist sie engverwandt mit B, beruht aber nicht darauf, wie sich auch hier schon aus der Erhaltung des Namens des Hadrian und der des Epiktet in der Form *Epitus* ergibt.

Eine mir nicht zugängliche kastilianische Ausgabe erwähnt Pagès S. 182: *Las Preguntas que el emperador Adriano hizo al infante Epitus*, Burgos 1540.

Über die französischen Fassungen ist noch nichts Genaueres bekannt geworden²⁾. Pagès a. a. O. sagt: „*Si le conte de l'Enfant sage est maintenant inconnu en Espagne, il n'en est pas de même en France où actuellement encore on le réimprime et où il circule sous forme de plaquettes de colpartage. Une des plus récentes a été imprimée en 1841, à Pont-à-Mousson, chez A. Simon.*“ Er verweist auf Brunet s. vv. *Enfant* und *Questions*. Mir ist gegenwärtig nur zugänglich ein auf der Pariser Nationalbibliothek befindlicher Druck, welcher den Titel trägt: *Lenfant saige a troyz ans interroque par adrian empereur lequel luy rend responce de chascune chose quil luy demande*, s. a. (s. Brunet, *Manuel du Libraire* II, Paris 1861, 980), von dem Herr Dr. Clair Lavoipière, Lektor a. d. Univ. Prag, so freundlich war, mir eine Abschrift zu verschaffen, ferner liegt mir vor eine neuere Ausgabe, betitelt *Lenfant sage a trois ans avecque la semilitude de Lenffant proudigue, se vend à Paris chez A. Aubry*, 1854; der Herausgeber William Martin erklärt, eine in seinem eigenen Besitze befindliche Handschrift aus dem An-

1) Walther Suchier ist im Besitze einer von Prof. L. Constans besorgten Abschrift und gedenkt dieselbe zu publizieren, s. dessen oben S. 2 Anm. 1 zitierte Habilitationsschrift S. 25, Anm. 2.

2) S. jetzt über sie W. Suchier, a. a. O. S. 17 ff.

fange des 16. Jahrhunderts zugrunde gelegt zu haben, die er ergänzt habe aus der Handschrift *Bibl. imp. fonds Gaignières* n. 41, d. i. eben der die provenzalische Version B enthaltenden, oben erwähnten f. fr. 25415, und aus *anc. fonds fr.* 7386, einer im Französisch des beginnenden 15. Jahrhunderts geschriebenen Handschrift. Seine Handschrift trage am Ende den Vermerk: *Imprime à rouen par richard goupil pour raulain gaultier etc.*, die beide Anfang des 16. Jahrhunderts nachweisbar seien. Diese Handschrift ist also nur die Kopie eines Druckes des 16. Jahrhunderts. Der Herausgeber bemerkt, er habe für seine Ausgabe noch sorgfältig verglichen eine Ausgabe des *Enf. sage*, die enthalten ist in *Le Miroir des Escoliers et de la Jeunesse, à Paris, chez la vefue R. Micard, 1602*: „le langage et l'orthographe sont, à très-peu de chose près, les mêmes, mais notre manuscrit contient beaucoup plus de demandes et de réponses, et surtout de plus importantes.“ Da somit diese Ausgabe aus verschiedenen Quellen kontaminiert ist, hat sie offenbar für die Stoffgeschichte so gut wie keinen Wert. Ich habe deshalb in der Konkordanz von ihr keinen Gebrauch gemacht, verweise vielmehr ausschliesslich auf den an erster Stelle genannten Druck (F), den Brunet um 1500 ansetzt. Er hat am Schluss die Bemerkung: *imprime a Paris pas Gaspard philippe demourant en la rue sant iaques au troy pigeons.*

Eine genaue wörtliche Übersetzung eben dieser französischen Fassung bietet ein englischer Druck, welcher betitelt ist: *The Wyse Chylde of thre yere old. Printed by W. de Worde. Here begynneth a lytell treatyse called the Wyse chylde of thre yere olde. The enfant sage beyng of thre yeres of age demaunded by Adryan Emperoure. The whiche hym answered unto euery thyng he asked.* Am Schluss: *Imprynted in london in Fletestrete at the sygne of the Sonne by Wynkyn de Worde* (Ch). Das Exemplar, das ich benutzte, befindet sich auf dem Britischen Museum. Ein Neudruck liegt vor in *Occasional Fac-Simile Reprints of Rare and Curious Tracts of the 16th and 17th Centuries. Produced under the superintendence of Edmund Will. Ashbee, v. I, London: printed for 100 Subscribers only.* Einen anderen Neudruck zitiert Knust, *Mitteilungen aus d. Eskurial* S. 621: *The Wyse Chylde and the Emperor Adrian. A Dialogue resembling that of Salomon and Saturn, from the unique edition printed by Wynkyn de Worde. Ed. by J. O. Halliwell, London. Printed for the Editor 1860.* Die vollkommene Übereinstimmung des französischen und englischen Druckes ist aus der Konkordanz, die ich unten beifüge, zu ersehen. Die Zahl der Fragen und Antworten beträgt hier wie dort 73.

Eine metrische mittenglische Bearbeitung des ES oder seiner Quelle, vermutlich aus der zweiten Hälfte des 14. Jahrhunderts, stellt dar der Dialog *Ipotis* (Y), der herausgegeben wurde von Hugo Gruber, *Zudem mittenglischen Dialog „Ipotis“*, Berliner Dissert. 1887, vgl. desselben Bei-

träge zu dem mittlenglischen Dialoge „Ipotis“, *Anglia* 18 (1896), S. 56—82¹⁾ wo aber die nahe Beziehung des Dialogs zum ES noch nicht bemerkt ist, da G. die ausführlichere Version des letzteren noch nicht kannte. G. äussert nur die Vermutung, dass dem Verfasser des Gedichts eine dem Adrian und Epiktus — s. u. — und der kürzeren provenzalischen Fassung ähnliche Vorlage als Quelle diene, „die er poetisch gestaltete und mit eigenen Zutaten versah, die dem Gegenstande nicht fern lagen“ (S. 69). Fast sämtliche Fragen von Y sind im ES vorhanden, nur sind in Y die Antworten viel breiter ausgeführt; da andererseits der grössere Teil der Fragen von ES Y fehlt, so scheint letzterer einen Auszug aus dem ES darzustellen oder mit diesem auf der gleichen Quelle zu beruhen.

Die Einleitung des Gedichts lautet, vom ES etwas abweichend:

Alle, þat welyn of wysdam ler,
 Lestyn to me, and ge schal her
 Of a tale of holy wryt
 (Seint Jon the apostelle wytnes it),
 þat þe befel in gret Rome,
 þe chef cyte of cristyndome.
 A chyld was sent of myghtes moste
 brow the vertu of þe holy goste.
 The emperour of Rome þan,
 Hys nam was hotyn syr Adryan.
 And, qwham þe child of gret honour
 Was come befor þat emperour,
 Upon his kne he hym sette,
 þe emperour ful fayr he grette.

Hier beginnen dann die Fragen des Kaisers.

Die letzte Frage des Kaisers, welche keine der anderen Versionen aufweist, lautet:

Y. 628 „Chyld“, he seyð, „I coniure þe
 In þe name of þe trynite,
 And in passion of Cryste,
 For hys deth and hys upryste,
 þat þow me þe sothe saye,
 Ar þu wende hense aweye:
 Qwedyr ar þou an ewylle angel or a gode?“
 þe chyld answerd with mylde mode:
 „I am he, þat þe dere wroghte,
 And he, þat þe der boghte.“
 To heven þe chyld went þo,
 To þe sted, þat he cam fro.

1) S. jetzt über den Ipotis auch W. Suchier a. a. a. S. 24.

Hier liegt also eine Weiterbildung des *petit-enfant*-Motives vor, die keine der anderen Versionen kennt und die deshalb sicher auf Rechnung der englischen Bearbeitung zu setzen ist.

Auf die Geschichte unseres Dialogs hier näher einzugehen, muss ich mir, wie bemerkt, versagen. Ich beschränke mich darauf, im Folgenden die mir bekannten Frag- und Antwortsammlungen, welche Fragen mit dem ES gemein haben, zusammenzustellen. Eine Anzahl derselben wurde schon von Gruber, *Anglia* 18, 66 besprochen.

1. Der schon oben S. 4 erwähnte, von Kemble unter dem Titel *Adrian and Epictus* (AE) publizierte lateinische Dialog. Er enthält im ganzen 76 Fragen und Antworten, nicht 78, wie der Herausgeber zählt, denn Nr. 7 ist nicht als Frage an Epictet aufzufassen und 69 ist vielmehr Antwort zu 68, s. die provenzalische Version A.

2. Die *Altercatio Hadriani Aug. et Epicteti philosophi* (AHE), die gedruckt ist bei Orelli, *Opuscula Graec. vet. sentent.* I, 230—39, und bei Mullach, *Fragmenta philos. graecorum* I, 518—521, ausserdem teilweise, in Paralleldruck mit der *Disputatio Pippini et Albini* — s. über diese unten —, von Wilmanns, *Haupts Zeitsch. f. deutsch. Altertum* N. F. 2 (1869), 531—544. Sie weist 141 Nummern auf, bei Orelli und Mullach allerdings nur 139, weil beide, wie Wilmanns S. 545, Anm. 1 bemerkt, zwei Nummern, 51 *quid sunt venae* und 109 *quid est luna*, ausgelassen habe. Ich lege der Numerierung die vollständige Reihe zugrunde. Wie Wilmanns zeigt, zerfällt diese *Altercatio* in zwei Teile, 1—68 und 69—141, die ursprünglich selbständig existierten und für deren zweiten allein der Name Epictets überliefert ist; der erste erscheint stets unter dem des Secundus oder Plinius Secundus — unter dem des letzteren nur durch eine ungeschickte Verwechslung, unter dem des Secundus aber deshalb, weil von den ersten 21 Nummern 19 aus einem dem Sophisten Secundus zugeschriebenen Werke, den *Σεκούριου τοῦ Ἀθηναίου σοφοῦ γνῶμαι* stammen: vom Anfange wurde der Name auf den ganzen ersten Teil, auch auf Nr. 22—68, übertragen; der Verfasser dieses ersten Teiles hat nach Wilmanns neben Secundus die *Disputatio Pippini et Albini* benutzt: durch Verbindung der dem Secundus zugeschriebenen Sentenzen mit der *Disputatio* ist nach W. *Altercatio* 1—68 entstanden.

Was den zweiten Teil betrifft, so ergibt sich aus einem Briefe Alcuins, dass schon er ein Gespräch zwischen Hadrian und Epictet kannte, und es ist wahrscheinlich, dass er die DPA (s. no. 3) und AHE gemeinsamen Fragen aus dem zweiten Teile der AHE entlehnt hat. Da schon früher bei Beda — s. u. — Fragen aus dem zweiten Teil von AHE begegnen, so meint Wilmanns, es müsse „eine Fragensammlung, die mit unserer jetzigen [AHE 69—141] nahe verwandt war und ebenfalls unter Epiktets Namen ging, . . . schon in früher Zeit vorhanden ge-

wesen sein: ob sie aber im Laufe der Zeit nicht irgend welche Änderungen erfahren habe, und ob jener Epictet mit dem alten stoischen Philosophen, dem Schüler des Musonius, etwas zu schaffen habe, weiss ich nicht“ (S. 550).

3. Des Alcuin *Disputatio regalis et nobilissimi iuvenis Pippini cum Albino Scholastico*, die nach einer Wiener Pergamenthandschrift des 9. Jahrhunderts, Vindob. 808, zuletzt herausgegeben wurde in dem oben unter 2 genannten Artikel von Wilmanns (DPA). Sie umfasst 101 Nummern. W. unterscheidet zwei Teile: Nr. 1—83 und 84—101: „im ersten Teile beantwortet Alcuin die Fragen Pippins, im anderen Pippin die Alcuins: Der erste Teil gibt poetische Beschreibungen von Gegenständen und Begriffen und bietet auf diese Weise wesentliche Elemente zu Rätseln, der zweite verlangt die Lösung wirklicher Rätsel; im ersten Teile sind die Antworten schlicht und klar, im zweiten verstecken sie sich wieder in rätselhafte Form.“ Die *Disputatio* ist zunächst für Karls Sohn Pippin verfasst. Sie ist „ein Handbüchlein für Denkübung, zur Schulung des Scharfsinns und Witzes . . .“, s. A. Ebert, *Allgem. Geschichte der Lit. d. Mittelalt. im Abendlande* II, Leipzig 1880, 19f.

4. Die sog. *Joca monachorum* der Schlettstadter Handschrift 1073 (9. Jahrhundert), die E. Wölfflin in den *Monatsberichten der Berliner Akademie* 1872 (Berlin 1873), 109ff. publiziert hat (JMS). Es sind 86 Nummern. „Obschon der Traktat, bemerkt der Herausgeber, offenbar eine Art Repetitorium der biblischen und besonders der alttestamentlichen Geschichte sein will, so sind doch auch Fragen aus der profanen Geschichte beigemischt, und nicht selten schlägt der Ernst in Scherz um, in der Art, dass zu der sauren Arbeit sich Rechen-schaft abzulegen über das dem geistlichen Stande notwendige Wissen, launige Rätsel wieder neue Kraft und Stärke verleihen.“ W. unterscheidet zwei Teile: der erste, Nr. 1—38, beginnend mit Erschaffung der Welt und Adam und bis auf die Apostel Judas und Petrus reichend, der zweite von Nr. 39 wieder mit Adam beginnend, Nr. 41—64 sich an das 1., Nr. 65—79 an das 2. Buch Mosis anlehnend, dann einige Schlussfragen.

5. Eine ähnliche, noch um zwei Jahrhunderte ältere Sammlung in der Schlettstadter Handschrift 1093 (7. Jahrh.), überschrieben: *Incipit de plasmatione Adam*, herausgeg. von E. Wölfflin ebenda S. 116—118 (JMS¹). Sie umfasst 25 Stücke, nicht 24, wie der Herausgeber zählt, denn Nr. 3: *Quis primus fauer fuit. Jobal et Cain fratres Jobas. da principio mundi usque ad diluuium quod anni fuerunt. II annorum et super II annos CCL* enthält offenbar zwei Fragen. Doch zitiere ich nach der Zählung des Herausgebers. Auch hier wird mit Erschaffung der Welt begonnen, und es überwiegt die alttestamentliche Geschichte; die scherzhaften

Fragen und Antworten fehlen noch gänzlich, dafür wird das griechische Altertum mehr herangezogen.

6. Eine dritte verwandte Sammlung, die P. Meyer aus *Bibl. Nat.* 13246 (8. Jahrh.) *Romania* 1 (1872), 485—488 publiziert hat (Jmf). Die Fragen, 46 an Zahl, beziehen sich auch hier meist aufs alte Testament. Der Herausgeber macht darauf aufmerksam, dass der Verfasser und ebenso der Verfasser der ersten von Wölfflin publizierten Sammlung, s. oben 4, nicht die Vulgata, sondern die ältere Itala vor sich hatte, woraus folgt, dass beide Texte nicht später als im 6. Jahrhundert entstanden sein können.

7. „*Interrogationes*“, 52 an Zahl, nach einer Münchner Sammelhandschrift, Clm. 19417, veröffentlicht von Wilmanns, *Ein Fragebüchlein aus dem 9. Jahrhundert*, *Haupts Zeitschr. für deutsch. Altert.* N. F. 3 (1872), 166—180 (I). W. hebt hervor, dass diese *Interrogationes* am nächsten dem Dialog *Adrian und Epictus* stehen, der die gleichen Fragen zum Teil in gleicher Reihenfolge enthält.

8. Eine kleine Anzahl lateinischer Fragen und Antworten in einer Handschrift aus dem 15. Jahrhundert auf der Kgl. Bibliothek zu München, *Cod. germ.* 444, hgg. von Max Th. W. Förster, *Two notes on old english dialogue literature in An English Miscellany, present. to Dr. Furnivall in honour of his seventy-fifth birthday*, Oxford 1901, S. 105 (M).

9. Eine ebensolche Sammlung in einer Tübinger Handschrift M. C. 114, herausgeg. von Förster am gleichen Orte (T).

10. Eine Anzahl lateinischer Fragen, die in der Baseler Folioausgabe von Bedas Werken, 1563, B. III, 647 ff. stehen, wieder abgedruckt von Kemble, a. a. O. S. 322—326. Wilmanns, *Zeitschr. für deutsch. Altert.* N. F. 2 (1869), S. 549f. macht, wie schon oben erwähnt, darauf aufmerksam, dass einige der Fragen in AHE hier Aufnahme gefunden haben, nämlich AHE 73, 74, 75, 78, 79, 81, 86, 87, 88. Ich zitiere nach Seiten- und Zeilenzahl der genannten Baseler Ausgabe (Bd.)¹⁾.

11. Der altenglische Dialog zwischen *Adrian und Ritheus*, den

1) Erst durch W. Suchier werde ich hingewiesen auf die drei lateinischen Fragensammlungen (*Interrogationes de fide catholica*; I enthaltend 67, II 90, III 14 Fragen), die H. Omont in *Biblioth. de l'École des chartes* 44 (1883), 58 nach einer Hds. von Autun (9. Jh.) und einer solchen der alten Abtei Silos (11. Jh.), sowie auf die lateinische Sammlung, die W. Schmitz, *Miscellanea Tironiana. Aus dem Codex Vaticanus Latinus Reginae Christinae* 846, Leipzig 1896, 35 ff. veröffentlicht haben. Diese Sammlungen sind für die Konkordanz nicht mehr benutzt; die von Schmitz publizierte, überschrieben: *De plasmatione Adam*, ist, was der Herausgeber nicht bemerkt hat, identisch mit JMS², s. oben unter 5, nur weist die Schlettstadter Hds. eine grosse Lücke auf, von S. 85, Z. 19 bis S. 37, Z. 21 der Schmitz'schen Ausgabe reichend, andererseits fehlt der vatikanischen Hds. der Schluss, no. 18—24 von JMS².

Kemble a. a. O. S. 198—207 publiziert hat (AR). 48 Nummern. Andere Drucke s. bei R. Wülker, *Grundriss zur Geschichte der angelsächs. Literatur*, Leipzig 1885, III, 617. W. setzt das Gespräch ins 11. Jahrhundert. Welche Bewandtnis es mit Rithens hat, ist nicht klar. Kemble S. 208f. bemerkt darüber: „*I was at first disposed to think it might be only a mistake, easily fallen into copying, for Pitheus, a traditional riddler of no mean fame (see Eurip. Med. l. 60). Before Euripides however, Hesiod had mentioned him, and we find the same tradition subsisting in the time of Plutarch (ὡς ἀνὴρ λόγιος ἐν τοῖς τότε καὶ σοφώτατος, Theseus, c. III) and of Pausanias, who says he had seen a book bearing his name, καὶ τι βιβλίον, Πιθέως δὴ σύγγραμμα, ὑπὸ ἀνδρὸς ἐκδοθὲν Ἐπιδανύου, καὶ αὐτὸς ἐπελεξάμην (lib. II, c. 31). It is possible then that even at a much later period the traditional fame of Pitheus may have survived in the Greek empire, and that his name might have found its way to the west of Europe, and been adopted in such a case as the one under consideration.*“ Indessen sei es auch recht wohl möglich, dass hinter dem Namen einfach *Epictetus* oder *Epictus* stecke. — Wie M. Förster, *Engl. Studien* 23, 436 zeigt, steht AR dem Salomon und Saturn näher als dem AE und Bd.

12. Der altenglische Prosadialog zwischen *Salomon und Saturn*, in *Cotton Ms. Vitel. A. XV*, der gedruckt ist bei Kemble S. 178—193 (PSal = Prosa-Sal. u. Sat.). Er besteht aus 59 Fragen, von denen nach Kemble ziemlich ein Drittel sich auch in 11 findet. Andere Drucke s. bei Wülker, *Grundr.* S. 500.

13. Die *Questiones by-twene the maister of Oxenford and his clerke* (OM), ein mittenglischer Dialog aus der Mitte des 15. Jahrhunderts, den nach Hds. Harl. 1304 C. Horstmann, *Engl. Studien* 8, 284—87 publiziert hat, und von dem eine kürzere Version nach Hds. Lansdowne 762, *The Master of Oxford's Catechism* (OC), gedruckt ist bei Kemble a. a. O. S. 216—220 und in Wülckers *Altengl. Lesebuch* II, S. 191—194. Der Dialog ist nach Wülker, *Grundr.* S. 501 eine Bearbeitung von no. 12.

14. Sechs mittenglische metrische Fragen und Antworten in einer Handschrift des 15. Jahrhunderts, Ashmole MS. 59, herausgeg. von Max Förster a. a. O. (s. oben S. 10), S. 101 (Ash).

15. Des *Σεκούνδου τοῦ Ἀθηναίου σοφοῦ γνώμαι* (*Secundi philosophi Atheniensis Sententiae*), die gedr. bei Mullach, *Fragm. philos. graec.* I, 512—515. 19 Stück (SS). Der Rhetor Secundus, Lehrer des Herodes Atticus, lebte unter Hadrian in Athen; er wird von Philostratus, *Vitae Sophist.* I, c. 26 erwähnt. Die vorliegenden, unter seinem Namen überlieferten Aussprüche sind nach Zeller, *Philos. d. Griech.* 3. Aufl. III², 109, Anm. 1 unecht. Sie enthalten Antworten auf die Fragen: 1. τί ἐστὶ κόσμος. 2. ὠκεανός. 3. θεός. 4. ἡμέρα. 5. ἥλιος. 6. σελήνη. 7. ἄνθρωπος. 8. γυνή. 9. πλοῦτος. 10. πέντα. 11. φίλος.

12. γῆρας. 13. ὕπνος. 14. κάλλος. 15. γῆ. 16. γεωργός. 17. πλοῖον. 18. ναύτης. 19. θάνατος. Die bei Mullach I, 516 nach Vincentius Bellovacensis *Spec. hist.* 10, c. 71 gedruckten *Secundi philosophi responsa* stellen nach Wilmanns a. a. O. S. 564 nur einen Auszug aus dem teilweise auf diesen γνῶμαι beruhenden ersten Abschnitt der AHE (Nr. 1—68) dar, haben also keinen selbständigen Wert; ebendaher stammt auch die bei Mullach I, 516 gedruckte Sammlung der *Secundi sententiae*.

16. Die bekannte Erzählung von dem Leben und den Sprüchen des Philosophen Secundus, „ein Glied jener langen Kette von Legenden und mythologischen Erzählungen, die in den ersten Jahrhunderten der christlichen Aera im Orient wie Occident sich gleicher Beliebtheit erfreuten und so in den mannigfachsten Sprachen der Nachwelt überliefert wurden“, s. J. Bachmann, *Das Leben u. die Sentenzen des Philos. Secundus des Schweigsamen*, Diss. von Halle 1887, S. 1. Der Philosoph Secundus — so hören wir in der *Vita* — behauptet, dass es keine weibliche Tugend gebe. Er scheut nicht davor zurück, seine eigene Mutter auf die Probe zu stellen. Als er sich zu erkennen gibt, nimmt diese sich das Leben. Weil er durch seine Rede den Tod der Mutter verschuldet hat, gelobt Secundus ewiges Stillschweigen. Der Kaiser Hadrian bemüht sich vergeblich, ihn zum Reden zu bringen und legt ihm endlich eine Anzahl Fragen schriftlich vor, die Secundus nun beantwortet. Diese Fragen und Antworten stellen eine Erweiterung der unter Secundus Namen überlieferten 19 γνῶμαι dar. In der von H. Knust, *Biblioth. d. lit. Vereins in Stuttgart* 177, Tübingen 1886, S. 372 abgedruckten lateinischen Version beträgt ihre Zahl 71, in der von Bachmann, *Philologus* 46 (1888), 388 publizierten 69: dort sind sämtliche 19 Fragen der γνῶμαι unter den ersten 31 Fragen, hier unter den ersten 21 Fragen enthalten. Eine spanische Version hat Knust a. a. O. S. 498—506 publiziert: *Capitulo de las cosas que escribio por respuestas el filosofo Segundo a las cosas que le pregunto el enperador Adriano* (Seg). Nach Knust a. a. O. S. 376, Anm. 9 gründet sich die Unterredung in der Hauptsache auf die *Altercatio Hadriani cum Epicteto*, die also die Zwischenstufe zwischen ihr und den γνῶμαι gebildet hat. Revillout, *Mémoire sur la vie et les œuvres du philosophe grec Secundus* in den *Comptes rendus de l'Académie des Inscript. et Belles Lettres*, 3. série t. I, 1872 (Paris 1873), S. 256—354 (auch separat: *Vie et sentences de Secundus*, Paris 1873) meint, dieser Secundus könne wohl mit dem von Philostratus erwähnten Rhetor (s. o. unter 15) identisch sein: „Il est à la rigueur possible que ce rhéteur, qui possédait si bien les finesses subtiles du raisonnement grec et des écoles, soit le héros de notre histoire, bien qu'il n'eût jamais gardé le silence, mais parlât difficilement“; dagegen wird von Knust, *Mitteilungen aus dem Escorial*, Tübingen 1879, *Bibl. des lit. Vereins in Stuttgart* 141, 498, Anm. a die

Identität der beiden bestritten. Nachdem ein Teil des βίος durch Tischendorf auf einem in Ägypten gefundenen, dem 2. Jahrhundert n. Chr. angehörigen Papyrus erkannt wurde, ist das Vorhandensein der Geschichte bereits für diese frühe Zeit erwiesen. Nach Revillout stünde die erhaltene ausführliche arabische Version dem Original viel näher als die kürzere griechische: „*Les réponses de Secundus, ses sentences, contiennent dans l'arabe tout un système philosophique, où l'on trouve à la fois un panthéisme souvent très-accentué, des doctrines semi-fatalistes, des pensées et des expressions extraites des livres hébreux*“ (S. 286). R. weist darauf hin, dass gerade Hadrian, mit seinem Nachfolger Antoninus Pius, in der *agada*, d. i. den rabbinischen Legenden und den von Juden unter der römischen Herrschaft verfassten Erzählungen, am häufigsten figuriert (S. 289). Nach Knust a. a. O. S. 610 läge den occidentalischen Fassungen der *Secundus-Vita* ein arabischer Auszug der erhaltenen ausführlichen arabischen Version zugrunde. Dagegen wäre nach Bachmann, *Leben u. Sentenzen d. Philos. Secundus*, S. 2 der Ur-Secundus griechischen Ursprungs gewesen und die arabisch-äthiopische Version die vom christlichen Standpunkt aus idealisierte griechische. P. Cassel, *Mischle Sindbad, Secundus-Syntipas, ediert, emendiert und erklärt*, Berlin 1888, sieht in der *Vita* eine Bearbeitung der Erzählung der Sieben weisen Meister, eine Karrikatur der Sindbadsage. Secundus sei ursprünglich „ein Buddha, ein Çramana, ein Bhikku, der durch Schweigen die Agate überwindet“; das Gespräch Hadrians mit Secundus sei eine Nachahmung der klugen Disputation zwischen dem König und dem Prinzen, die am Schlusse des griechischen Syntipas steht; den zwanzig Fragen, die Hadrian dem Philosophen vorlegt, entsprechen die zwanzig Fragen, die der König seinem Sohne stellt. Bachmann, *Die Philosophie des Neopythagoreers Secundus*, Berlin 1888, ist geneigt, diese Auffassung zu akzeptieren, leugnet aber die von Revillout und Cassel behauptete syrische Herkunft des Urtextes, sieht in dessen Verfasser vielmehr einen griechisch schreibenden Neopythagoreer. S. genaueres über den Inhalt der hier genannten Untersuchungen bei P. Jacobus Dr. Dashian, *Das Leben u. die Sentenzen d. Philosophen Secundus d. Schweigsamen in altarmenischer Übersetzung, Denkschriften d. Kais. Akad. d. Wissensch. z. Wien, phil.-hist. Klasse 44* (1896), Abh. III, S. 1—14. Die ganze Secundusliteratur verzeichnet jetzt Victor Chauvin, *Bibliothèque des œuvres arabes ou relatifs aux Arabes* Bd IX, Liège-Leipzig 1905, S. 45—53.

17. In einen ganz anderen Rahmen finden wir einen Teil der im ES vorliegenden Fragen eingefügt in der spanischen *Historia della donzella Teodor*, von der eine ältere, kürzere, und eine ausführlichere Fassung bekannt sind. Die erstere wurde veröffentlicht von H. Knust, *Mitteilungen aus dem Eskurial* S. 507—517: *Capitulo que fabla de los*

exemplos e castigos de Teodor, la donzella; ihr Stilcharakter weist aufs 14. Jahrhundert, ev. das Ende des 13. Jahrhunderts, hin (DT). Ältere Drucke der längeren Fassung verzeichnet Knust ebenda S. 615f.¹⁾; die mir vorliegende Ausgabe der letzteren, der Königl. Hof- und Staatsbibliothek in München gehörig, trägt den Titel: *La historia dela muy sabia y discreta donzella Theodor*, (Burgos) 1554 (DT²). Diese längere Fassung ist nach Knust „noch heute mit *Pierres y Magalona, Los siete Sabios de Roma, Santa Genoveva* u. s. w. eines der beliebtesten Volksbücher Spaniens und erlebt sowohl in Madrid als in Valladolid immer neue Auflagen.“ Die gleiche Geschichte liegt in einer doppelten arabischen Fassung vor: wiederum in einer ausführlicheren, dem Märchen „*Teweddud* [*Teudod*] oder die gelehrte Sklavin“, das Hammer-Purgstall in *Der 1001 Nacht noch nicht übersetzte Märchen*, 1823, veröffentlicht hat, genau analysiert, auf Grund einer Übersetzung des Arabisten Asin, von Menéndez y Pelayo, *La doncella Teodor* in *Homenaje á D. Francisco Codera en su jubilación del profesorado, estudios de erudición oriental*, Saragosaa 1904, S. 489ff.; ferner in einer kürzeren noch unedierten Version, die dem Abu Beker al Warak, einem berühmten Schriftsteller des 2. Jahrhunderts nach der Hedschra, zugeschrieben wird: *Geschichte der Jungfrau Teodor und dessen, was ihr mit einem Sterndeuter, Ulema, und einem Dichter am Hofe des Harun Alraschid begegnet ist*, analysiert bei Ticknor, *Geschichte der schönen Literatur in Spanien*, deutsch von N. H. Julius, Leipzig 1852, II, 798, s. auch Menéndez y Pelayo a. a. O. S. 495ff., wo Auszüge mitgeteilt werden. Die Erzählung ist hier in der Hauptsache diese:

Ein reicher Kaufmann und Spezereihändler in Bagdad kauft eine junge Sklavin Tudur, die er mit besonderer Sorgfalt erzieht und auch die entlegensten und geheimsten Wissenschaften erlernen lässt. Als er mit einem Schlage völlig verarmt, bietet er die Sklavin dem Kalifen Harun Alraschid zum Kauf an. Der Kalif lässt nun die Sklavin durch drei Gelehrte, den Doktor und Dichter Ibrahim, einen Gottesgelehrten und einen Weltweisen und Meister der 7 freien Künste einer strengen Prüfung unterwerfen, die sie glänzend besteht: sie bleibt keine Antwort schuldig und „besiegt“ alle drei Examinatoren, woraufhin der Kalif nicht nur den geforderten Kaufpreis für sie bezahlt, sondern sie auch dem Kaufmann grossmütig zurtickstellt.

Die von Knust veröffentlichte ältere spanische Fassung ist eine Übersetzung dieser kürzeren arabischen Version (s. Knust S. 615), nur ist der Schauplatz nach Babilon verlegt und an Stelle des Harun Alraschid ist der Miramamolin Almançor getreten; aus Ibrahim ist im

1) W. Suchier a. a. O. S. 22ff. führt 5 Ausgaben auf, die nach ihm „zur sicheren Rekonstruktion des Originals genügen“.

Spanischen *Abraham, el trovador*, geworden. Von den Fragen, die in der kürzeren spanischen Fassung (DT) gestellt werden, ist keine mit einer solchen des ES identisch, und nur eine einzige nebst Antwort weist mit einer solchen Verwandtschaft auf, nämlich die S. 509: *desidme de la confacion del cuerpo del onbre*, ähnlich ES 21: *de cantas causas fo faitz Adam?* s. die Konkordanz zu dieser Frage. Dagegen stimmen nun in der ausführlicheren spanischen Fassung (DT²) eine ganze Anzahl Fragen mit solchen des ES überein; diese Fassung trägt nach Knust schon „so durchaus christliches Gepräge, dass Ferdinand Wolf (*Wiener Jahrb. d. Liter.* 122 [1848], S. 123 Anm.) im Gegensatz zu Aribau, welcher, ohne Gründe anzuführen, der Geschichte einen arabischen Ursprung zuerkannt hatte, vollkommen berechtigt war, seine Meinung dahin abzugeben, dass höchstens die Rahmenerzählung einem orientalischen Muster nachgebildet sein könnte. Viel mehr ist in der Tat von dem ursprünglichen Inhalte nicht übrig geblieben, doch sind die vorgenommenen Änderungen . . . nicht von der Hand eines gewöhnlichen Skribenten, sondern von der eines in der Literatur des Mittelalters wohlbewanderten Gelehrten . . .“ (S. 616). Der Schauplatz ist hier abermals verändert: er ist von Babylon nach Tunis verlegt, wo ein ungarischer Kaufmann eine christliche Sklavin aus Spanien kauft, die er dann unterrichtet und dem *rey miramamolin Almançor* anbietet. Die Übereinstimmungen mit dem ES finden sich nur im 3. Teile, der das Examen durch *Abraham el trovador y maestro en la musica* zum Gegenstand hat. Die Übereinstimmung mit dem Dialog *Adrian und Epictus* und mit der provenzalischen Version A ist hier teilweise eine so genaue, dass, wie Knust S. 621 zeigt, Benützung eines dieser beiden Texte durch den Verfasser angenommen werden muss; daneben aber scheint die *Altercatio Hadriani et Epicteti* zu Rate gezogen. Eine teilweise Konkordanz der Fragen in DT² mit solchen in einigen der anderen Sammlungen gibt Knust S. 621—625, s. auch Bartsch, *Germania* 4, 311. Wie K. zeigt, sind in den jüngeren Ausgaben der DT² einzelne Änderungen an den Fragen vorgenommen worden.

Es sei noch erwähnt, dass Lope de Vega den Stoff zu einem Schauspiel verarbeitet hat, in dem Theodora als die gelehrte Tochter eines Professors in Toledo erscheint, die als Sklavin in den Orient geführt wird, s. Ticknor a. a. O. I, 602, Schack, *Geschichte d. dram. Lit. u. Kunst in Spanien* II, 350, und M. y Pelayo a. a. O. S. 503ff. Die ganze Literatur der Donzella Teodor findet sich jetzt verzeichnet bei V. Chauvin, *Bibliogr. des ouvr. arabes* VII (1903), 117—119, Nr. 387: *Tawaddoude*.

18. Das Gespräch eines indischen Königs mit dem Philosophen Sidrach, über welches ausführlich handeln Gaston Paris und Ernest Renan in der *Histoire littéraire d. l. France* 31 (1893), 285—318,

s. ferner Gröber, *Grundriss d. rom. Phil.* II, 1 (1902), S. 1030, Bartsch, *Grundriss d. prov. Lit.*, S. 92 und Stimming, *Grundriss d. rom. Phil.* II, 2 (1897), S. 69. Das Werk existiert sowohl in französischer als auch in provenzalischer Fassung¹): die erstere überliefert in zahlreichen Handschriften, die letztere nur in der Handschrift *Bibl. Nat. no. 1158*; es ist dann in fast alle europäischen Sprachen übersetzt worden. Nach *Hist. litt.* 31, 313 ff. spricht die Wahrscheinlichkeit dafür, dass die provenzalische Fassung — doch nicht die erhaltene, sondern ihre Quelle — die ursprüngliche ist und die französische Fassung auf ihr beruht. Entstanden ist das provenzalische Original vermutlich um 1250 — die ältesten Handschriften stammen aus dem Ende des 13. Jahrhunderts — und nach der *Hist. litt.* darf es als nicht unwahrscheinlich bezeichnet werden, dass der Geistliche Jean Pierre aus Lyon, der gegen das Ende des Prologes genannt wird, der Verfasser gewesen ist. Hervorgegangen scheint das Werk aus der philosophischen und wissenschaftlichen Bewegung, deren Zentrum Kaiser Friedrich II. war. „*Les traités d'histoire naturelle, de source arabe et juive, qu'on voit se produire en si grand nombre autour de Frédéric, se retrouvent quant à la substance dans Sidrach*“ (S. 291). Die provenzalische Fassung ist noch nicht herausgegeben und auch von der französischen existieren nur alte Drucke. Mir ist der Sidrach nur zugänglich in der italienischen Übersetzung, die Adolfo Bartoli publiziert hat: *Il libro di Sidrach. Parte prima*, Bologna 1868 (*Collezione di opere inedite o rare*) (Sid).

Schon Bartsch, *Germania* 4, 308 hat darauf hingewiesen, dass die Einleitung zu Sidrach ganz im allgemeinen an die Einleitung zum ES erinnert.

Es wird hier Folgendes berichtet (ich gebe die Namen nach der Analyse in der *Hist. litt.* und füge in Klammer die von der italienischen Fassung gebotene Form bei): Sidrach war ein Nachkomme des Japhet, der 847 Jahre nach Noah lebte, Philosoph des Königs Tractabar; er umfasste das gesamte Wissen der Welt, auch enthüllte ihm Gott „die Form seiner heiligen Dreieinigkeit.“ Sidrach lehrte dieses Geheimnis den heidnischen König Boctus (Botozo), der in dem Lande Bectorienne oder Boctorie (Botenes) zwischen Indien und Persien regierte und den er so zu Gott bekehrte. Boctus richtete an ihn viele Fragen, die er alle zu beantworten wusste; der König liess dann Fragen und Antworten niederschreiben — dies das vorliegende Buch. Nach seinem Tode ging es durch viele Hände; es gelangte an einen „grossen Mann unter den Chaldäern“, an einen König Madyan (Mandriano), dann an einen Fürsten in Syrien Namens Naaman (Marna), später, nach

1) Die Angabe Bartschens, Sidrach sei auch in zahlreichen lateinischen Handschriften aufbewahrt, ist nach der *Hist. litt.* unzutreffend.

Christi Zeit, an den griechischen Erzbischof von Sebaste (Fabastora), Ayos Vasileo (Jovazil). Dieser gab es einem Geistlichen Namens Demetre (Dimito) mit, der in Spanien das Christentum predigte und in Toledo den Märtyrertod erlitt. Die Geistlichkeit fand das Buch und übersetzte es aus dem Griechischen ins Lateinische. Es kam dann in den Besitz des Königs von Spanien, der, vom König von Tunis, dem Emir el Momenin, angegangen, diesem eine arabische Übersetzung des Buches zusandte. Der König, der zur Zeit Kaiser Friedrichs regierte, las fleissig in dem Buche. Durch die Gesandten, die er am tunesischen Hofe unterhielt, erfuhr Kaiser Friedrich von dem Buche und liess den König bitten, es ihm zu übersenden. Auf dessen Veranlassung schickte Friedrich einen Gelehrten, der sowohl des Lateinischen als des Arabischen mächtig war, den Mönch Roger aus Palermo, nach Tunis, der das Buch nun für den Kaiser ins Lateinische übersetzte. Ein Weiser Namens Todre (Codicis Pisolatico) aus Antiochia, der am Kaiserhofe lebte, wusste sich durch Bestechung des Kämmerers das Buch zu verschaffen, nahm eine Abschrift davon und sandte diese dem Patriarchen Aubert (Uberto) von Antiochien als Geschenk; bei letzterem lebte ein Geistlicher Namens Jean Pierre aus Lyon, der von dem Manuskript wieder eine Abschrift verfertigte und sie mit nach Toledo nahm. So kam das Buch nach Toledo zurück. — Es wird dann eine Übersicht des Inhalts gegeben und bemerkt, dieser Prolog sei 1243 von mehreren *mestres clers* zu Toledo verfasst worden.

Daran schliesst sich nun das angeblich von dem König Boctus stammende Werk, das mit einer abenteuerlichen, uns hier nicht interessierenden Erzählung über Boctus' Bekehrung durch Sidrach beginnt.

Sidrach ist nach *Hist. litt. a. a. O. S. 289f.* der Sidrach des Buches Daniel I, 7, der Philosoph Todre identisch mit *Theodorus philosophus*, Hofastrologen und arabischem Sekretär Friedrichs II., Aubert ist der lateinische Patriarch Albert von Antiochia (1226—1246), der vorher Bischof von Brescia war. Das Land des Königs Boctus scheint Baktrien zu sein; Steinschneider hat Boctus gleichgesetzt mit *Bokt-nasar*, der arabischen Form des Namens Nebukadnezar, doch wird diese Identifikation von der *Hist. litt. S. 294* bestritten, — ob mit Recht, entzieht sich meiner Beurteilung.

Mit unserem ES zeigt Sidrach nur eine sehr allgemeine Verwandtschaft; er trägt enzyklopädischen Charakter, theologische, moralische, naturgeschichtliche, astronomische Fragen werden abgehandelt, die Zahl der Fragen schwankt in den in der *Hist. litt.* benutzten Fassungen zwischen 1073 und 1904, sie beläuft sich in der mir allein zugänglichen italienischen Fassung auf 565; die Antworten sind meistens sehr ausführlich gehalten und voll von abstruser Gelehrsamkeit, die wenig ge-

mein hat mit dem elementaren Charakter des ES. Nur einige wenige Fragen sind in beiden Werken identisch oder doch ähnlich.

19. Eine Beziehung muss endlich bestehen zwischen dem ES und einem nur in türkischer Übertragung erhaltenen Dialog des berühmten arabischen Theologen Ghazzâlî (1059–1111), von dem Hammer in *Encyklopädische Übersicht der Wissenschaften des Orients*, Leipzig 1804, I, S. 24–40 unter dem Titel *Die Erzählung von Beshir und Shádán* eine Übersetzung veröffentlicht hat, die wieder ins Englische übertragen sich findet im *Classical Journal* Bd. 30 (1824), S. 349ff. (BSb).

Es wird hier folgendes erzählt:

Der Vesier eines persischen Fürsten hat einen sehr begabten Sohn, Shádán, der sieben Jahre alt schon den Koran liest und mit Leichtigkeit auswendig lernt. Im Alter von vierzehn Jahren erlernt er die übrigen Wissenschaften, in denen er überraschende Fortschritte macht. Nach dem Tode seines Vaters begibt er sich auf Reisen und kommt nach Bagdad, dem Sitz der Kalifen. In der Umgebung der Stadt trifft er einen intelligent aussehenden jungen Araber — Beshir —, der ihn, mit Nennung seines Namens, arabisch grüsst. Shádán fragt ihn verwundert, woher er seinen Namen wisse. Der Araber verweist ihn auf die Worte des Propheten, nach dem es mannigfache Scharen von Geistern gebe; die schon von der Urwelt aus befreundeten fänden sich hienieden wieder mit Liebe. Shádán erkennt aus dieser Antwort, dass der Araber eingeweiht ist in die tiefsten Geheimnisse der Wissenschaft und fragt ihn nach seinem Namen. Beshir erwidert, es verschlage nichts, wenn der Name, den Vater und Mutter ihm gegeben, ihm auch ferner unbekannt bliebe; kenne er doch den Namen, den Gott ihm gegeben, der im Koran sagt: Alle Kreaturen im Himmel und auf Erden sind Diener Gottes. Während sie noch im Gespräch sind, kommt der Kalif Harun al Raschid angeritten, der sein Gefolge auf der Jagd verlassen hat. Er fragt Beshir:

Woher kommt ihr beide?

B. Von den drei Finsternissen, nämlich aus der Finsternis des Mutterschoßes, der Gebärmutter und des Häutehens.

Der Kalif, verwundert über so viel Weisheit, fragt weiter:

Woher bist Du?

B. Drücke Dich bestimmter aus. Was meinst Du, einen Mann oder ein Weib? (Das hier vorliegende Missverständnis erklärt sich aus dem Arabischen).

K. Das frage ich nicht. Sage mir nur, wie viel Jahre hast Du?

B. Ich habe keine Jahre, die Jahre sind alle in der Hand des Herrn.

K. Nun denn, wie viele zählst Du?

B. Ich zähle von eins bis hunderttausend.

K. Aber wie in aller Welt muss man Dich denn fragen, um von Dir eine vernünftige Antwort zu erhalten?

B. Frage: Wie viele Zeit von Deinem Leben ist verflossen?

Der Kalif stellt diese Frage:

B. Soviel man mir gesagt hat, vierzehn Jahre.

Der Araber nennt nun Shádán seinen Namen: Beshir, oder der Bringer guter Neuigkeiten. Der Kalif aber zieht sich etwas zurück und hört, ohne selbst weitere Fragen zu stellen, die Unterhaltung der beiden jungen Leute mit an. Von Shádán aufgefordert, stellt Beshir Fragen, die jener beantwortet:

B. Wo war Gott, eh' er die Welt erschaffen hat?

Sh. Wo bezeichnet einen Ort, Gott aber wird von keinem Ort enthalten, es ist also überflüssig zu fragen, wo Gott gewesen sei.

B. Warum hat Gott die Welt erschaffen?

Sh. Gottes Handlungsweise ist weit über alle Attribute des wie und warum erhaben. Er hat ohne Mittel und Ursache, bloss durch die Kraft seines Willens, die in seiner Erkenntnis enthaltenen Dinge hervorgebracht.

B. Welches ist die grösste Gnade des Schöpfers?

Sh. Die Leitung auf dem Weg des wahren Glaubens.

Es folgen dann weitere Fragen über die Auslegung des Korans, die Orthographie, die Wortbildung, Poesie, Sprichwörter, Etymologie, die Schreibekunst, die Jurisprudenz, Traditionen, Medizin und Ethik. Endlich schliessen beide einen Freundschaftsbund. Auch der Kalif wünscht, an ihm Teil zu haben, wird aber von Beshir abgewiesen, da er ein Sklave seines Willens und seiner Leidenschaft sei. Zu Tränen gerührt, verlangt der Kalif noch eine Lehre auf den Weg, die ihm in Gestalt eines Koranverses zu teil wird.

Dass zwischen diesem Dialog und dem ES ein Zusammenhang bestehen muss, beweisen die ersten, oben mitgeteilten Fragen. Wie die erste Frage, die der Kalif stellt, die ist: woher sie beide kämen, und wie Beshir, in diese Frage einen nicht beabsichtigten Sinn legend, zur Antwort gibt, sie kämen vom Mutterleibe, ebenso ist die erste Frage, die an das *efant* — hier von den drei Rittern — gerichtet wird: Kind, woher bist du gekommen? und ähnlich wie dort lautet die Antwort: Ich bin von meinem Vater und meiner Mutter gekommen und bin erzeugt und geschaffen durch das Gebot Gottes, unseres Herrn. Sodann erinnern die folgenden Fragen betreffend Beshirs Alter an die ersten Fragen des Kaisers im ES über die Schaffung des Himmels, indem hier wie dort der Gefragte den Frager wiederholt darauf aufmerksam macht, dass seine Fragestellung nicht korrekt sei. Als der Kalif Beshir fragt, wie viel Jahre er habe, wird ihm dieser Ausdruck verwiesen, und als er nun fragt, wie viel Jahre B. zähle, muss er hören, dass auch das Wort zählen in diesem Sinne nicht zu verwenden sei. Ganz analog verweist das *efant* dem Kaiser auf die Frage, wie der Himmel gemacht sei, das Wort machen, als unzutreffend, und als der Kaiser sich nun verbessert und fragt: *doncz el cel fo natz?*, wird auch dieser

Ausdruck getadelt, denn: *si fos natz, el fora mortz*. Sodann beziehen sich die ersten Fragen, die Beshir an Shádán richtet, auf die Welterschöpfung, genau wie die ersten Fragen des Kaisers an das *efant*, wenn die Fragen auch nicht geradezu identisch sind: dort: Wo war Gott, als er die Welt erschuf¹⁾? Warum erschuf Gott die Welt? hier: Wie wurde der Himmel erschaffen? Was ist der Himmel? Wie viel Himmel gibt es? Was ist Gott? Was kam zuerst aus dem Mund Gottes? Was sagte Gott zuerst? Welche Lichter wurden zuerst erschaffen?

Diese Übereinstimmungen sind doch sicher keine zufälligen, lassen vielmehr darauf schliessen, dass beide Dialoge auf eine gemeinsame Quelle zurückgehen: welcher Art nun freilich die gemeinsame Quelle gewesen sei, darüber etwas auszusagen scheinen mir vorläufig keinerlei Anhaltspunkte gegeben zu sein.

Soviel über die mir bekannt gewordenen Frag- und Antwortsammlungen oder in dialogischer Form gehaltenen Traktate, die mit dem ES teilweise die gleichen Fragen aufweisen. Vermutlich wird sich ihre Zahl noch vermehren lassen, ich konnte aber hier keine Vollständigkeit anstreben²⁾. Ich wiederhole es, ich darf auch nicht daran denken, in das viel verschlungene Labyrinth einer Untersuchung über die genaueren Beziehungen aller dieser Denkmäler und über die Entwicklung des Stoffes einzutreten. Ich begnüge mich, nochmals festzustellen, dass, wie schon Wilmanns, *Zeitsch. f. deutsch. Altert.* N. F. 3, 167 und Knust, a. a. O. S. 621 richtig angeben, die kürzere provenzalische Fassung,

1) Die Frage findet sich auch in einigen der christlichen Sammlungen, so in OM, auch hier an erster Stelle:

Clerk: Sei me, where was god whanne he made heven and erthe?

Maister: I sey the, in the forthere ende of the wynde.

2) Wiederum erst durch Walther Suchier, a. a. O. S. 12, werde ich hingewiesen auf die slavischen und byzantinischen Frag- und Antwortsammlungen, von denen Rajko Nachtigall handelt in seinen Untersuchungen über das sog. „Gespräch dreier Heiligen“ (Basilus des Grossen, des Gregorius Theologus und Johannes Chrysostomus) im *Archiv für slavische Philologie* 23 (1901), S. 1—95 und 24 (1902), S. 321—408. Ich muss darauf verzichten, auch diese Denkmäler noch heranzuziehen, schon deshalb, weil ich des Russischen nicht mächtig bin. W. Suchier bemerkt a. a. O. von den lateinischen Sammlungen: „Fast alle diese Fragenbüchlein gehen, wie allerdings noch nicht in allen Fällen einwandfrei nachgewiesen ist, auf byzantinische Vorlagen zurück, die so wie ins Lateinische, auch ins Slavische übersetzt worden sind und in der bulgarischen und russischen Literatur eine wohl ebenso grosse Ausbreitung gefunden haben . . . In mancher Hinsicht steht die Quelle des „Adrian und Epictitus [= Epictus]“ einer der slavischen Fassungen näher als der erhaltenen lateinischen.“

A, im wesentlichen nur eine Übersetzung des Dialoges *Adrian und Epictus* oder seiner Quelle ist — im ersteren Falle freilich Übersetzung einer anderen Handschrift als der von Kemble benützten, da in AE zu Frage 63 die Antwort fehlt, die sich in A findet. Gruber, *Anglia* 18, 68 meint zwar, die Unterschiede von AE und A — er bezeichnet letztere Version mit P — liessen ihn nicht zu der Annahme kommen, dass AE für A als unmittelbare Vorlage gedient habe. Indessen können diese Unterschiede alle als selbständige Änderungen von A erklärt werden — ausgenommen den eben erwähnten, der aber nur zur Annahme der Benutzung einer anderen Handschrift von AE nötigt.

Ich gebe nachstehend eine Konkordanz der beiden Denkmäler:

A	AE
Einl. =	Einl.
Frage 1—10 =	1—6, 8—11 (Nr. 7 ist, wie schon oben S. 8 bemerkt, keine Frage)
fehlt	12
11, 12 =	13, 14
fehlt	15
13, 14 =	16, 17
fehlt	18
15—33 =	19—37
34, 35 =	fehlen
36—42 =	38—44
fehlt	45
43, 44 =	46, 47
45 =	48 + 49
46—56 =	50—60
57	fehlt
fehlen	61, 62
58 =	63
fehlt	64
59 =	65
60 =	fehlt
fehlen =	66, 67
61 =	68 + 69
fehlen	70, 71
62 =	72
63—67	fehlen
68 =	73
fehlen	74, 75
69—71 =	76—78
72—83	fehlen

Die gleiche Reihenfolge der zum grösseren Teile identischen Fragen in beiden Dialogen beweist, dass A aus AE — aber, wie gesagt, aus einer anderen Handschrift — oder aus seiner Quelle geflossen ist.

Was das Verhältnis der längeren provenzalischen Version zu der kürzeren betrifft, so dürfte es sich empfehlen, mit Untersuchung dieser Frage zu warten, bis auch die Boysset'sche Version bekannt gemacht sein wird¹⁾.

Über das Verhältnis der drei Handschriften, welche die Version B überliefern, ist folgendes zu sagen:

Von den Handschriften ist keine eine Kopie der anderen. Dass C und D nicht aus E stammen, zeigt S. 31, Z. 13, wo E fälschlich hat *se deuen mont leugiers* für *e del uen mot leugiers* in CD, desgleichen S. 30, Z. 1, wo E für richtiges *no certa* in CD *i adcerta* bietet. Der Ableitung von D und E aus C stehen im Wege S. 25, Z. 8: C hat fälschlich *discendero sen* für richtiges *disseron* DE, ebenso S. 28, Z. 2f.: *motas causas e totas aquella* C für *totas las causas* DE, u. a. m.; dass C nicht aus D geflossen ist, zeigt S. 31, Z. 6: *las nivols del vent* DE für *l. nivols del cel e del vent* C; dass endlich auch E nicht auf D beruht, beweist S. 36, Z. 13, wo *e cant* bis *issample* in D völlig fehlt, während die Stelle in E in verderbter Fassung vorhanden ist.

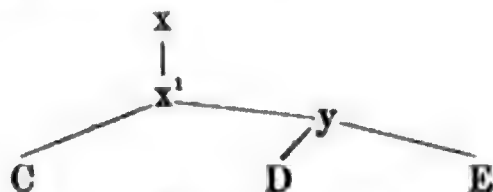
Alle drei Handschriften gehen zurück auf ein schon fehlerhaftes Original: S. 25, Z. 3 ist der Name Epiktets, den die Boysset'sche Kopie noch aufweist: *Un enfant fon apellat Apitus*, bereits verschwunden: *Us era apelatz per nom petit efant*; sodann haben alle drei Handschriften S. 30, Z. 1 *serena* (*cerena* C) für richtiges *carriera*; endlich scheint S. 45, Z. 9 schon in der gemeinsamen Vorlage die Antwort fälschlich *san paul* gelautet zu haben, wie D, das allein die Frage überliefert, hat: dadurch erklärt sich der Ausfall der Frage in CE, indem beide unabhängig von einander von Z. 7 auf Z. 9 übersprangen. Für die Ursprünglichkeit der Frage spricht ihr Vorhandensein in der catalanischen Version.

D und E bieten vielfach die gleichen Lesarten; einen gemeinsamen Fehler zeigen sie S. 34, Z. 9: *La tersa* für richtiges *Lo ters* (sc. *peccat*) in C, desgleichen S. 45, Z. 13, da die Antwort hier die Lesart von C fordert. Wir dürfen danach annehmen, dass D und E aus der gleichen

1) Nach Walther Suchier, a. a. O. S. 6, sind „die beiden provenzalischen Texte unabhängig von einander auf Grund zweier verschiedener Handschriften des lateinischen Gesprächs [Adrian und Epictus] entstanden.“ Den Nachweis will S. in dem noch nicht gedruckten II. Abschnitt seiner Untersuchung erbringen.

Quelle geflossen sind; dem widerspricht nicht der C und D gemeinsame Fehler S. 44, Z. 4 *quans ans* für *cantz dias*, da der Fehler in der Quelle aller drei Handschriften vorhanden gewesen und von E korrigiert worden sein kann.

Wir erhalten somit als Schema:



Daraus ergab sich als Grundsatz für die Textgestaltung, dass überall da, wo C mit D oder mit E übereinstimmt, diese Lesart aufzunehmen war: $x = C + D$ oder $C + E$; wo schon in x' ein Fehler vorlag, wurde zur Rekonstruktion von x die catalanische Version herangezogen.

Dem kritischen Text habe ich eine Konkordanz der übrigen S. 5 bis S. 20 aufgeführten Denkmäler beigegeben, welche vollständig sein will, d. h. wo ein Denkmal nicht verzeichnet ist, besagt das, dass sich in ihm weder die betreffende Frage noch die Antwort findet. Wo die Fragen in den Ausgaben nicht numeriert sind, habe ich selbst die Numerierung vorgenommen.

In DT² bezieht sich die Numerierung bloss auf die Fragen des 6. Kapitels, die des *Abraham el trobador y maestro en la musica*, welche allein Entsprechungen zum ES aufweisen.

Was die Kommentierung betrifft, so musste ich mich bei der Kürze der für Fertigstellung dieses Beitrages zu den *Mélanges Chabaneau* mir zu Gebote stehenden Zeit auf einzelne gelegentliche Verweise beschränken.

Zum Schluss möchte ich es nicht unterlassen, Herrn Kollegen E. Levy, dem ich das Manuskript zwecks Verwertung für das *Supplement-Wörterbuch* seinerzeit übersandte, für einige Textbesserungen, die er mir freundlichst zur Verfügung stellte, meinen verbindlichsten Dank auszusprechen.

Verzeichnis der Abkürzungen.

- A = *Episcopus declaramens de motas demandas* (kürzere provenzalische Version), s. oben S. 3.
- AE = *Adrian and Epictus*, s. S. 8.
- AHE = *Altercatio Hadriani Aug. et Epicteti sive potius Secundi philosophi*, s. S. 8.
- AR = *Adrian and Ritheus*, s. S. 11.
- Ash = Metrischer Dialog in Ashmole MS. 59, s. S. 11.
- B = Die vorliegende ausführlichere provenzalische Version.
- B¹ = Die B nahestehende Boysset'sche Version, s. S. 4.
- Bd = Die in den *Opera Bedae* gedruckten Fragen, s. S. 10.
- BSb = *Erzählung von Beshir und Shádán*, s. S. 18.
- Cat = *La version catalane de l'Enfant sage*, s. S. 5.
- Ch = *The Wyse Chylde of thre yere old*, s. S. 6.
- DPA = *Disputatio Pippini cum Albino*, s. S. 9.
- DT = *Teodor, la donsella*, s. S. 13.
- DT¹ = *La historia dela muy sabia y discreta donzella Theodor*, s. S. 14 und S. 23.
- F = *Lenfant sage a trois ans*, s. S. 5.
- I = *Interrogationes* (Fragebüchlein aus dem 9. Jh.), s. S. 10.
- JMf = Die sog. *Joca Monachorum* der Hds. *Bibl. Nat. fr.* 13246, s. S. 10.
- JMS = Die *Joca Monachorum* der Schlettstadter Hds. 1073, s. S. 9.
- JMS¹ = Die *Joca Monachorum* der Schlettstadter Hds. 1093, s. S. 9.
- M = Die Fragensammlung in der Münchner Hds. *Cod. germ.* 444, s. S. 10.
- OC = *The Master of Oxford's Catechism* in Hds. *Lansd.* No. 762, s. S. 11.
- OM = *Questiones by-twene the maister of Oxenford and his clerke*, s. S. 11.
- PSal = Prosaversion des Salomon a. Saturn in Hds. *Cotton Vitel.* A. XV, s. S. 11.
- Seg = *Capitulo de las cosas que escribio por respuestas el filosofo Segundo a las cosas que le pregunto el enperador Adriano*, s. S. 12.
- Sid = *Il libro di Sidrach, testo inedito del secolo XIV*, s. S. 16.
- SS = *Σεκούρδου τοῦ Ἀθηναίου σοφοῦ γυνῶμαι* (*Secundi philosophi Atheniensis sententiae*), s. S. 11.
- T = Fragensammlung der Tübinger Hds. *M. C.* 114, s. S. 10.
- Y = Der mitttelenglische Dialog *Ipotis*, s. S. 6.

Ich zitiere in der Konkordanz Y nach der Versziffer von B¹, der ersten der beiden von Gruber abgedruckten Handschriften, in der der Dialog 653 Verse zählt, nicht, wie in allen anderen Fällen, nach der Nummer der Frage.

**Isso s'apela del petit efant cal[s] demandas ni quals questios li
fe l'emperador.**

Us era apelatz per nom petit efant e fon comandatz ad un arcivesque, e l'arcivesque comandet lo al patriarcha de Jerusalem, e'l patriarcha trames lo ad un duc, que era de mot gran saviesa e'l mais⁵ entendutz home que fos en totas las partidas d'orient. E cant aquel efant fo vengutz en la ciutat on era aquel savi duc, el no volc davant lo duc venir. E disseron tres cavaliers, que eron davant lo duc: Aquel efant no nos conois; anem lo veser e saludar.

E cant li foron denan vengutz, demanderont li:

10

1 Efant, don iest tu vengutz?

Überschrift nur in E.

3 Hjen C, hus E — Hu e. apelhat D — p. n. *fehlt* E — petitz efans C — apelatz ·I· p. e. E — e *nach* efant *fehlt* C — fuy e. C — 5 trames lo el comandet D — era homs d. g. s. C — sauisa E — miels e. C — entendut (-tut) DE — 6 c. lefant E — 7 aquela c. E — ont D — aquest D — savi *fehlt* C — el *fehlt* C — lefan n. u. D — devant el u. D, devant luy u. C — 8 discedero sen ·III· c. C — eran C — 9 efant *fehlt* C — saludar e u. E — 10 dauant E — Los caualiers lison d. uengut e d. l. D — 11 efan CD, *und so im folgenden immer* — ies t. CD — Don yst tu ni don yest u. E.

Orthographie nach E, abgesehen von geringfügigen Vereinfachungen. — Wenn in der Konkordanz das Zeichen = wiederholt wird, so bezieht sich dies auf die Fassung von ES, nicht auf das unmittelbar vorausgehende.

1) P. Meyer, Romania 22, Anm. 89 vermutet, dass der Anfang ursprünglich gelautet habe: Us efans era apelatz per nom Epitus . . ., vgl. den Anfang der catalanischen Fassung: Una vegada fon un infant que havia nom Epitus.

Der Anfang lautet in B³ nach der von P. Meyer, Romania 22, 88 mitgeteilten Probe:

Un enfant fon apellat Apitus; fon comandat a ·j· archivesque, et aquel archivesque comandet lo al patriarcha de Jherusalem, el patriarcha de Jherusalem trames lo a ·j· savi duc e humil e plus entendut de savisa que fos en tota la tera d'Orient. Cant l'enfant fon vengut ad aquella sieutat on era aquel savi duc, las gens auziron de l'enfant parlar. Adonc dysseron ·iii· cavallier d'aquel savi duc que els l'aneron vezer. E tantost con el los vi e el los conoc, e saludet los, e els luy. E adoncs els lo meneron davant lo duc; e quant l'enfant fon vengut davant lo duc, el lo pres a regardar e demandet li: „Enfant, per qual razon yest vengut aysy?“ L'enfant respont: „Yeu soy vengut de mon payre e de ma mayre, e suy engenrat de mandament de nostre Senhor Dieu, e suy vengut pour endoctrinar e per castiar los homes negligens e non entendens de saviza.“ Cascuns dis a l'enfant: „Yes tu savis?“ L'enfant respont: „Aquel es savis que si meseys castia.“ Et ayso fon dig a l'emperador Adrian. L'emperador li demanda: „Enfant, com es fach lo cel?“ . . .

Anfang bis zur ersten Frage in A:

Us joves homs Pictaus se comandet ad hom profichable, hom comandet lo ad avesque el avesque comandet lo a rey e rey comandet lo ad emperador el emperador comandet lo a duc lo cal fon cavayer sobresavia. So que disseron

L'efant respon: ieu soi vengutz de mon paire e de ma maire e
soi engenratz e creatz del mandament de nostre senhor dieu.

2 Los cavaliers demanderont li, per que el era aqui vengutz.

L'efant respon: ieu soi aissi vengutz per endoctrinar e per castiar
5 los homes negligens e non entendutz de saviesa.

3 Los cavaliers disseront li: doncs ies tu savis?

L'efant lor dis: aquel es savis que si meteis castia.

Aisso fon comtat a l'emperador. E l'emperador mandet que hom
feses l'efant venir denant se; e cant l'efant li fo denant vengutz,

10 l'emperador demandet li:

4 efant, co es faitz lo cel?

1 Le. dis C — 2 son e. E — dieus CD — 3 Els c. E — per que yest
ayssi v. D — 4 El e. C — respondet C — adoctrinar D — 5 entendens E —
saalsa E — 6 Et ells d. C — Los bis savis fehlt E — 7 l. di C — le. respon
D — se m. C — 8 contra lemp. E — comtat C — lo emp. C, und so im
Folgenden immer — l'emp. vor mandet fehlt, am Rande von späterer Hand bei-
geschrieben Adrian D — mandet] dis E — hom le fesens aquel e. E — 9 denant
elh D — que lefan f. h. u. denant se, lefant vor li fehlt C — dauant E —
10 li dem. D — 11 d. al efan C — fagz C, fag D.

ad aquel ome premieyramen commesseront a dir: nons conoys, anem lo salutar.
Adoncz aneron e disseront ad aquel joves hom: don iest tu ni de cal encontrada
vengutz? . . .

Anfang in AE:

Juvenis homo commendav[it] se ad utilem virum, ipse Epictus nomine.
Utilem homo commendavit illum comiti. Comes commendavit illum episcopo.
Episcopus commendavit illum regi. Rex commendavit illum Imperatori. Impe-
rator commendavit illum Duci, qui est super milites multos, prudentes, orientales.
Qui [cum] venisset in illam civitatem, volebat venire ad eum. Tunc perrexerunt,
et dixerunt ei . . .

1 = Cat 1, A 1, F 1, Ch 1, Y 18 (Antw. 1 + Antw. 2), AE 1: J[u]venis,
unde es, aut de qua provincia venisti? — Responsio: Et ille dixit, Ex patre et
matre, et ex Dei iussu creatus sum. Ähnlich in BSh, s. oben S. 18.

Zwischen 1 und 2 hat A die Frage: Digas, as tu religio? respos: aqui on
es molher, aqui es religio.

2 = Cat 2, ähnlich A 3 (Digas per que yest say? respos: per demandar
als costumas dels homes), AE 3: Quid hic quesivisti? — Veni mores hominum
corrigere.

3 = Cat 3, A 4, F 2 beginnend: Et auleuns autres cheualiers dudit due
luy dirēt, Ch 2, Y 25, AE 4: Sapiens es tu? — Sapiens est ille qui seipsum scit
corrigere; verwandt DT³ 41: ¿Qual es el hombre de mas cumplida bondad? —
El que priva su yra y vence su voluntad.

Z. 8 hat F: Et toutes les choses dessus dictes furent comptees a l'empereur
Adrian qui lors estoit a Romme. In A fehlt Aisso — demandet li, dafür:
Digas a nos.

4 = Cat 4, A 5; in F 3 sind 4 und 5 in eine Antwort zusammengezogen:
cōmēt est fait le ciel, ebenso in Ch 3; AE 5: Dic nobis puer, quomodo factum est

L'efant dis que si fos faitz, el fora casutz gran temps a.

5 L'emperador dis: donx el cel fo natz?

L'efant dis que si fos natz, el fora mortz.

6 Dis l'emperador: Doncas quina causa es?

L'efant dis: causa setiada es de nostre senhor dieu.

5

7 L'emperador demanda: cantz cels so?

L'efant ditz: Un n'i a *de trinitat*, on esta lo paire e'l fil e'l sant esperit. Autre n'i a que disem *emperi*, que es aissi cum foc esperital, en lo cal es la emagena e la semblansa de nostre senhor dieu e la figura. Autre n'i a que disem *crystallim*, que es a semblansa de cristal. 10 Autre n'i a que disem *aurin*, que es aissi coma aur. Autre n'i a que disem *humanal natural de Jesu Crist*, en lo cal es la emagena dels angels e la figura. Autre n'i a que disem *angeli sante ecclesie*.

1 Le. respon e dis que sil cel f. f. D — el *fehlt* E — 2 Donx dys le. si fo natz E — d. co fo natz C — 3 que sil cel f. n. D — 4 Donx D — quiba C — quinha e. e. lo cel D — 5 asetiada C — senher C — dieus CD, *fehlt* E — 6 e. son los cels E — 7 d. VII. E — hu E — le p. E — 8 En lo autre ni a que disem apres E — discen a pres C, *ebenso im Folgenden* discen — apres *fehlt* D — emperi *fehlt* CDE, *Emendation nach Cat* emperium — 9 ymage C — e l. s. *fehlt* D — dieus CD — 10 disen E — car es C — a vor sembl. *fehlt* E — es semblan d. c. D — 11 auron E, aurum D — es en achi c. fuoc a. C — 12 ymage C — 13 las figuras C — angli stī e. E — santi D — d. escā glieya C.

celum? — Si factum fuisset, iam diu cecidisset; Y 31: „Wat“, seyð þe emperour, „may heven be?“ þe chyld sayde: „one of godes pryvite.“

5 = Cat 5, A 6, F 3 (2. Teil der Antwort), Ch 3, AE 6: Ergo natum est? — Si natum esset, iam diu mortuum fuisset.

In A nach dieser Antwort: Cal cauza farem done? com trobem aquest esser? E laissero lo que pus noi demandero. E mandet lo venir a se Adria que fon emperador levatz et adonc Adria li dis . . . *Ebenso* AE 7: Quid inde facturi sumus? — Ut quem ad modum illud inuenimus, ut sic dimittamus. Tunc nuntiatum est Adriano Imperatori, et iussit eum venire ad se. Et cum uenisset ante eum, dixit Adrianus . . .

6 = Cat 6 (cosa es secreta . . .), in A 7 nur die gleiche Frage: en Pissicus, que es sel? respos: pel estenduda, *ebenso in* AE: Quid est celum? — Epictus respondit, Sicut pellis extensa; nur Frage in DPA 47 u. AHE 9: Quid est coelum? — Sphaera volubilis, culmen immensum, und nochmals 110, Antw.: Culmen immensum, und 111: Aer mundi; desgl. nur die Frage F 38: quelle chose est le ciel? Antw.: cest lumiere de clarte divine, *ebenso* Ch 38, vgl. unten Frage 58; gleiches Thema SS 4.

7 = Cat 7; diese Frage mit etwas abweichender Antwort auch in Sid 151: Lo re domanda: quanti cieli sono? Sidrac risponde: Tre cieli sono: l'uno è quello che noi vegiamo, che intorno di noi torna, e si è del colore dell' azzurro, e si è lo primo fermamento, e si è corporale. Lo secondo si è quello ove i buoni saranno, là ove gli angeli sono, e si è spirituale, e si è alla simiglianza di cristallo. Lo terzo si è quello ove Idio è; e è di simiglianza d'oro. E ciascuno di questi cieli è di lungi l'uno dall' altro, come la terra infino al primo cielo. Ma egli si nominano VII cieli per la substanzia di VII pianeti.

8 L'emperador demanda li: que es dieus?

L'efant ditz: aquel es dieus que tot lo mon a fag de nient e totas las causas del mon te desotz se en son poder et es senhor e poderos de totas las causas que el mon foron ni son aras ni ia mais seran.

5 9 L'emperador demanda: que issi primieirament de la boca de nostre senhor dieu?

L'efant ditz: sant Johan evangelista o recomta en l'avangeli que ditz: *in principio erat verbum*.

10 L'emperador demanda: que dis dieus primieirament?

10 L'efant ditz: *fiat lux* — sia feita lutz.

11 L'emperador demanda: cals lums fo faitz primieirament?

L'efant ditz: los angels e'ls archangels.

12 L'emperador demanda: cantz son los ordes dels angels?

L'efant ditz: ·IX·. Lo primier disem *Cherubin*; lo ·II· *Seraphin*;

1 demandet D — li *fehlt* E — 2 aq̄ E — dieu E — 2, 3 motas causas e totas aquella d. m. delotz se esson poder C — 3 e *vor* poderos *fehlt* C — 4 el mon *fehlt* C — m. son ni foron E — 5 issic D — 6 dieus CD — 7 auangelista D, angl'ista e r. E — 8 dis C — *In C nach* verbum: En lo comensamen era paraula e la paraula era uaus dieus — 10 sian fatz lums D, e facha es lus C — 11 cal lum C, cal lutz E — fag C, feita E — 13 cans ordes son dangils D — 14 discem de ch. C — *Statt der Ziffern stehen in C durchgehend, in DE teilweise die Numeralia*.

8 = Cat 8, AHE 3 (*Antwort verschieden*), Y 33 (*ebenso*), SS 3 (*ebenso*), PSal 4: Tell me what is God? — I tell thee, that is God, that hath everything in its own power; OM 4, OC 3; *gleiches Thema* SS 3, *ebenso* Seg S. 501.

9 = Cat 9, A 8 (*Antw. nur: paraula en comessamen*), F 6, Ch 6, Y 37, AE 9: Quid primum processit de ore Dei? — Verbum de Principio; JMf 1: Quis primus ex Deo proceset? — Verbum; 9+10 = JMS 1 Quid primum ex deo processit? — Fiat lux; Bd 647, 46: Quid primum a Deo processit? — Verbum hoc, Fiat lux; PSal 2.

10 = Cat 10, A 9 (*Frage hier: Que paraulot a la segunda vetz?*), AE 10: Quid in secundo locutus fuit? — Fiat lux; AR 31, OM 2, OC 2; wegen JMS und Bd s. 9; *ähnlich* F 4, s. unten no. 13, *ebenso* Ch 4. — *Genesis* 1, 3.

Nach 10 = F 4 hat F 5 eine Frage nach dem Wesen der Dreieinigkeit (comment peult on entendre que la trinite soit ung seul dieu regnant en trois parsonnes. *Antw.*: par le soleil auql tu trouveras troys choses cest assavoir substance resplendeur et chaleur qui sont inseparables car lune ne peult estre sans lautre); *ebenso* Ch 5.

11 = Cat 11.

12 = Cat 12, Y 91; *nahestehend* Sid S. 163: Lo re domanda: quanti angeli creò Idio, e quanti furono quelli che caddono, e quanti ne dimorano in cielo? Sidrac risponde: Idio, per la sua santissima misericordia e per lo suo piacere, creò nove ordini d'angeli, che sono molto grande numero . . . (*das Folgende weicht ab*). — S. Wetzler u. Welte, *Kirchenlexikon*, Freiburg i. Br. 1886, IV, 518.

lo ·III· *Tronus*; lo ·IV· *Dominationes*; lo ·IV· *Principatus*; lo ·VI· *Potestates*; lo ·VII· *Virtutes*; lo ·VIII· *Angelica*; lo ·IX· *Archangelica*.

13 L'emperador demanda: que fes dieus premierament?

L'efant dis: lo premier jorn fes dieus lum e tota la natura dels angels e dels archangels bos e mals, que son creaturas esperitais, et 5 aquel meteis dia partet dieus lo lum de las tenebras et al lum dis dieus dia et a las tenebras nweg. Et aquestas obras sanctas fes dieus lo dissapte. El dilus fes dieus lo fermament e'l solel e la luna e las estelas. El dimarz fes dieus la terra e la mar e l'arena e totas las antras aigüas de fons e de flums; en aquel meteis dia fes dieus en la 10 terra las erbas e'ls albres de totas naturas. El dimecres fes dieus los peissos e las volaterias e benesic los e dis lor que cresquesso e multipliquesso. El dijous fes dieus las bestias grans e petitas e de totas manieras e de totas naturas. El divenres fes dieus e formet nostre paire Adam a sa emagena et a sa semblansa e que fos senhors de 15 totas las causas que so desotz lo cel. El dissapte el se repauset, non per so qu'el fos las, mais car avia sa obra acabada.

14 L'emperador demanda: per que i's pauset lo dissapte el e tota sa obra?

L'efant dis: car en aquel dia benesic totas las causas que el avia 20 creadas e formadas.

15 L'emperador demanda: que es la mar?

1, 2 tro . . . dominatō . . . principatz . . . potestatz . . . virtutz C — 2 anglica . . . archangelica E — 3 p. lo primier iorn E — 4 lutz E — totas las naturas E — 5 d. arch. *fehlt* C — 6 e. en a. m. d. C — potet E, aportet CD — d. lutz e tenebras et ala lutz E — 7 nwegz C — horas sanctas f. nostre senher d. El dissapte el ditz mergue C — sanctas o. D — al dissapte. El dimergue el delus E — lo d. El dimergue e d. D — 8 lunha E — 10 antras *fehlt* D — fons e de rius e de fluuis E — et a. E — 11 dimetres C — dieus *fehlt* C — 12 volatizias C — e b. l. *fehlt* D — e multip. *fehlt* E — 13 digeus D — e d. t. n. *fehlt* E — 14 e formet *fehlt* D — 15 ymage C; et a sa s. *fehlt* C — fo s. e poderos d. t. E — 16 Et el d. elle se pauset C — 17 que avia E — 18 li demanda E — per que el se p. l. d. ni t. s. o. D — is *fehlt* E — 20 el benesia E — 21 creadas E — 22 la mais E, la ma C.

13 = Cat 13, Y 118, in F in *zwei Teilen*, F 4: *Frage*: que Dieu fist premiere-
ment. *Antw.*: lumiere et clarte a tous temps + F 7 *Fr.*: . . . se Dieu mist gueres de
temps a creer le monde. A.: autant comme a ouvrir loeil. Car il crea tout le monde
en ung moment mais puis apres par l'espace de six iours il fist les choses estans
au monde. C'est assavoir le dimenche il crea les anges . . .; *ebenso wie F auch*
Ch 4 und 7: . . . yf god created the worlde in lytell of tyme. *Antw.*: in a lytell
whyle as the openynge of an eye . . .; OM 5 (*Antw.*), OC 4 (*Antw.*); PSal 5.

14 nur in B.

15 = Cat 14, F 67 (A.: une voye incertaine et merueilleuse), *ebenso*
Ch 67; Y 218 (a wyld wey of wanderynge . . .), AHE 2: Quid est Oceanus?

L'efant dis: *carriera* no certa e *meravilha* causa.

16 L'emperador demanda: que es home?

L'efant ditz: emagena de nostre senhor dieu.

17 L'emperador demanda: que es son?

5 L'efant dis: emagena de mort.

18 L'emperador demanda: que es mort?

L'efant ditz: causa es que hom noi pot fugir en neguna manera.

19 L'emperador demanda: que es somni?

L'efant ditz: causa es que dona alegransa ses pro e triticia ses dan.

10 20 L'emperador demanda: cals fo aquel que morie e no nasquet?

1 *cerena* C — *serena* no certa e mot m. D, *serena* i *adecerta* es m. c. E, die richtige Lesart, catal. *carrera*, wird geboten von Cat — 2 *homs* C — 3 *dieus* CD — 4 Diese Frage und die zugehörige Antwort fehlt E — 7 *que c. es* E — *dis luns homs n. p.* C — es fehlt D — *nō p.* E — *guiza* D — 9 *que c. es* C — *alegreza* D — *alegrier s. perfieg* C — *dam* E — 10 *so a. E, es a. C.*

Darauf längere Antwort; unter den gegebenen Definitionen auch *audacia vitae*; ebenso DPA 57; dann nochmals AHE 116: *Quid est Mare? Iter incertum*; SS 2 (nur Frage), ebenso Seg S. 501.

16 = Cat 15, F 26 (für *dieus* — *iesucrist*), Ch 26, DT² 15; DPA 8 (*Antic. verschieden*), AHE 8 (*desgl.*).

17 = Cat 16, F 27 (nur die Antw., die Frage hier seltsam entstellt in: *quelle chose est feme?*), ebenso wie F Ch 27 (*what thyng is woman*); AHE 121: *Quid est somnus? — Mortis imago*, schon vorher AHE 19, wo dann aber andere Definitionen folgen; DPA 17, DT² 17: ¿Que cosa es sueño? — *Ymagen de muerte*; SS 13 (*τί ἐστιν ὕπνος; . . . θανάτου εἰκὼν . . .*), Seg S. 504; die Antwort entstellt in A 61: *Cal cauza es sens (l. sons)? respos: una esmaya de tristeza, gang senes dan*, dies offenbar Übersetzung von AE 68 und 69: *Quid est somnus? — Imago tristitia sine damno gaudium*, das der Herausgeber falsch ergänzt, wenn er druckt: *Quid est somnus? Imago [mortis]. [Quid est] tristitia? Sine damno gaudium*; offenbar gibt die zweite Antwort keinen Sinn. Die Lesart von AE entstand durch Ausfall von *mortis* und Ausfall der Frage: *Quid est somnium? — s. oben no. 19 —*, indem der Kopist von *somnus* auf *somnium* übersprang; wie die Antwort zu no. 19 oben zeigt, gehört *tristitia* zur Antwort und ist mit *sine damno* zu verbinden; auch nach *gaudium* müssen zwei Worte fehlen, entsprechend dem prov. *alegransa ses pro*.

18 = Cat 17, F 68 (*une chose q̄ ne peult finir ne entrer*), Ch 68 (*a thyng that whiche ne maye fynyshe ne entre*), DPA 7 (*Antw.: Inevitabilis eventus . . .*, folgen andere Bestimmungen), ähnlich in AHE 21, SS 21, Seg S. 505.

19 = A 61; entstellt in AE 69, s. oben Anm. zu 17.

20 = Cat 18, A 10 (*A. nur: Adam*), I 20, Ash 1, AE 11: *Quis fuit mortuus et non fuit natus? — Adam*; ähnlich AR 28: *Tell me what man died and never was born, and afterwards was buried in his mother's womb. — I tell thee, that was Adam, the first man; for the earth was his mother and in the earth was he buried again*; ähnlich auch OM 12; JMf 3: *Quid immortalis et non es natus? — Adam*; JMS 2: *Quis est mortuus et non est natus? — Adam*; M 2, T 2, Bd 652, 34 *Die mihi quis homo qui non natus est et mortuus est, atque in utero*

L'efant ditz: Adam, que dieus de sas propias mas formet del limo de la terra et espiret en el espirament de vida e fo faitz et espiratz et acabatz ab arma de vida.

21 L'emperador demanda: de cantas causas fo faitz Adam?

L'efant ditz: de ·VII·; del limo de la terra e de l'aiga de la mar⁵ e del solet e de las nivols del cel e del vent e de las peiras e del sant esperit. Del limo de la terra fo facha la sua carn, e'l sanc de l'aiga de la mar, e li huel del solet, car en aissi co lo solet es lums de la terra, en aissi so li huel del cors; e de las nivols fo facha la cogitacios; e del vent l'ales e de las peiras li osses; e del sant esperit¹⁰ l'arma. Et aissi co fo fag del limo de la terra, dec esser plus lis; e de l'aiga mot savis; e del solet mot nobles; e de las nivols mot escas; e del ven mot leugiers; e de las peiras mot durs e del sant esperit dec esser mot bos e mot obediens a nostre senhor dieu et als siens mandamenz.

2 esperitet lo del esperimen C — e. et en esp. D — fag CD — e fo *bis* espiratz *fehlt* D — e fo fag esperitz acabatz C — 3 en arma E — 5 dia que d. C — e *nach* terra und mar *fehlt* DE (in D auch nach solet, vent) — 6 del cel e *fehlt* DE — 7 l. sia e. C — de l'aiga *fehlt* E — De layga de l. m. lo sanc D — 8 Del solelh los huelhs D — els huells C, li huels E — car *fehlt* DE — a. coma C — lums del dia e d. l. t. E — 9 l. h. lum d. e. E — los huells CD — cors dome D — la nivols E, la nivel C — fo *fehlt* E — 10 lalees E, lale D, *fehlt* C — la peyras E — son los o. C — los o. D — 11 En ayssi C — mot lis D — 11, 12 E d. la mar mays (may D) s. DE — 12 mot cars C — 12, 13 m. e. se deuē mont l. E — laugiers C — 13 esp. per que dec CE — deu E — 14 dieus CD — al E.

matris suae post mortem baptizatus est? — Adam, und genau ebenso PSal 15; DT² 18: ¿Qual fue el que murio y no nascio? Nuestro padre Adam; auch enthalten in DPA 97: Tres fuere: unus numquam natus et semel mortuus, alter semel natus, numquam mortuus; tertius semel natus et bis mortuus. — Primus aequivocus terrae [i. e. Adam, cf. Beda: Adam, homo aut terrenus: sive indigena, vel terra rubra]; secundus deo meo [i. e. Elias, cf. Beda: Helias, deus dominus vel dei dominatio . . .]; tertius, homini pauperi [i. e. Lazarus].

21 = Cat 19 + 20: 19 De quantes cosas fon feyt Adam? und 20: En quina manera fon feyt de aquestes ·VII· cosas?; F 70, (hier aber statt Adam — lhōme, und: de six), ebenso Ch 70 (statt Adam — man), PSal 8 + 9, OM 6, OC 5, Y 164; ähnlich DT, Knust S. 513: E dixo el fisico: [„Donsella, desidme] de la confacion del cuerpo del onbre.“ E dixo la donsella [al fisico]: Asi es que nuestro sennor tenpro la humedad con la segura, e el fiso dende la tierra e tenpro la segura e la humedad, e fiso dende el ayre, e avaso la tierra, e si non fuese por los vafos de la tierra feder[i]an nuestros fuelgos contra tierra e contra el cielo. E el onbre es de quatro elementos.“ E dixo el fisico: „¿Quales son?“ E dixo la donsella: „Tierra e aqua e ayre e fuego.“

Über Adams Erschaffung aus 8 Teilen haben gehandelt Jakob Grimm, *Mythologie*, 4. Ausg. I (1875), S. 468 und Nachträge, und Reinhold Köhler, *Pfeiffers Germania* 7 (1862), 350–54. Köhler zitiert hier nach Bartsch, *Germania* 4, 314 auch die vorliegende Stelle der provenzalischen Version B (hs. C).

22 L'emperador demanda: en cal hora manget Adam lo frug que nostre senhor li avia vedat que non manges?

L'efant ditz: ad hora de tersia; et ad ora nona fon gitatz de paradís.

5 23 L'emperador demanda: cantz peccatz fes Adam per que nos batejam?

L'efant ditz: ·VII·, so es erguel, sacrilegi, omicidi, laironissi, esperital fornicassi, avaricia, cobeza, escusatio de penetencia; erguel, car volc esser issausatz mais que'l seti de nostre senhor dieus; sacrilegi,
 10 car no creset so que nostre senhor li avia mandat; omicidi, car se meseis donet a mort et a dampnacio s'arma; laironici, car pres la causa que dieus li avia vedada del luoc sagrat aissi cum per laironissi; esperital fornicassi, car non creset e passet so que dieus li avia mandat
 e creset al diable, e per aisso el fon gitatz de paradís, car fon deso-
 15 bediens contra los mandamentz de nostre senhor dieu; avaricia, car demandec mais que ad el non tanhia; cobezeza, car cobesegec so que dieus li avia vedat; escusacio de penetensia, car no's penedet, cant ac fag lo pecat; e venc nostre senher dieus e demandet li: Adam, cum estas. Senher, ausi la tua paraula et ai mot gran paor e rescondi
 20 me. E per aquestz ·VII· peccatz estec Adam en ifern ·V· Milia ·CC· ·XXV· ans e VI jorns e totz los homes justz e pecadors anero pueis en ifern el poder del diable. E nostre senhor que es ples de pietat e

2 li *fehlt* C — 3 gitat CE — 5 no C, nos nos D — 7 que VII D — lo premier *vor* so E — so es] los cals so C — 8 horguelh C — avaricia *fehlt* E — escuratio D — 9 vol E — mays i. C — la setj D, la ceti C — 10 comandat C — vedat D — 11 donet] gitet D — del arma C — 12 nostre senhor d. D — so que d. l. a. uedat C — de l. E — 13 fornicatō CD — uedat E — 14 gitat C — 15 dieus C — 16 demandet CD — as el t. E — non li t. C — cobezejet CD — 17 excusatō C, escuracio D — penitentia C, penetensia D — 18 e d. li] demāda C — 19 p. e rescondi me car ay mot g. p. D — 20 ·V· ·M· e ·CC· e ·XXV· ans D — ·V· ·M· e ·CCC· ans e mays XXV ans e XVII iorns E — 21 l. iutz h. D — lo h. C, les h. E — 22 senhor dieu E — d. p. e d. misericordia E — p. de merco e de misericordia e de piatat D.

22 = Cat 21, A 11, F 28, Ch 28, AE 13: Qua hora comedit Adam de fructu? — Hora tertia, et ad horam nonam eiectus est de paradiso; *ähnlich* Y 225.

23 = Cat 22 + 23: 22 quants peccats feu Adam, per que nos altres nos batejam? *und* 23 superbia, que vol dir?; A 81 + 82: 81 Cals son aquels [peccatz que fes Adam premier hom]? respos: erguelh, sacrilegi, fornicatio, frug d'avaricia [l. frug e av.]. 82 Cals cauzas s'aseton en aquels peccatz? respos: erguelh, car sa voluntat volc; sacrilegi, car non crezet dieu, et en cada loc omes sedi, car si meteys gitet a mort; fornicassio, car lo fermamen de son coratge orrezet per amonestassio del serp; frug, car lo frug devedat auzet penre; avaricia, car el may nos podia aondar . . .; *auch die Fortsetzung entspricht inhaltlich B, sie bildet Schluss von A; Y 240. — Vgl. Gruber in der Anglia 18, 77.*

de merce trames lo sant esperit en la verges Maria e pres en ela carn humana e nasquet d'ela vers dieus e vers homs e volc penre mort e passio en la vera crotz per nos peccadors a salvar, e volc nos resemmer ab lo sieu sancte sanc precios per deliurar nos del poder del diable, e descendec en ifern ab gran victoria e trais ne Adam e'ls prophetas⁵ e totz sos amix. E d'aqui avant nostre senher Jesu Crist apres la sua resurrectio trames los sieus apostols predicar per tot lo mon e que batejesso las gens el nom del paire e del fil e del sant esperit. amen.

24 L'emperador demanda: per cantas manieiras tempta lo diables home? 10

L'efant ditz: per ·III·: mal sospechan, mal cogitan, en delig d'avarescia et en gran cobezeza.

25 L'emperador demanda: en cantas causas pren lo diable en home seguransa?

L'efant ditz: en ·III·: la premieira, que no fassa cofessio de sos¹⁵ peccatz a nostre senhor dieus; e ditz lo diables: mot iest encaras joves e be manifestaras tos peccatz e faras ne penetencia, cant seras viels. La segonda es aver granre de peccatz, cant no's vol cofessar a son capella. La tersa es, cant se pessa: fai granre de peccatz, que grans es la misericordia de dieu e perdonar t'a; per aquestas ·III· mani-²⁰ eiras bassa lo diables ome en ifern.

26 L'emperador demanda: per cantas causas esta home que nos cofessa ni penedensa?

1 los esperit E — uerges santa m. D — 4 del sieu D — l. s. ste sanc del sieu ste cors precios E — deslieurar D — 6 t. los autre a. C — avant] enan C — s. dieus i. c. C — la sieua E — 7 los ap. prezicar las gens e ques batejesso D — 8 feseson batejar E — e n. CD — 9 temptas lo diable C — 11 que en ·III· C — e m. c. C — 12 uana cob. C — 15 l. p. es D — feses E — 16 dieus *fehlt* D — dis li l. d. D — 16, 17 ioves encaras E — 17 e f. n. penetencia *fehlt* D — ne *fehlt* C — 18 la s. es a negaire d. p. E — gran aver de C — peccatz e de penetencias non complidas can non los v. c. D — no v. E — 19 a s. preyre D, a s. paire E — cant dis C, qui se p. E, *fehlt* D — guanre D, gayre E — cant dis fay peccatz C — 20 perdonara te C — 21 abayssa C — l. diable CD — l'arma dome E — 22 non c. C — nos coffesse nis peneda dessos pecatz D.

24 = Cat 25, Y 358.

25 = Cat 26, AE 74: Quibus modis mittit dyabolus securitatem in hominem? — Tribus: primum suggerit ut non det confessionem, quia iuuenis est; secundo dicit quod alii grauius peccaverunt quam tu; . . . peccata, qui[a] magna est misericordia Dei, indulges tibi peccata tua; et per hanc securitatem, deducit animam in infernum.

26 = Cat 27, F 56 (en quantes manieres on peut estre dāpne), Ch 56 (in how many maners a man maye be dampned), Y 430.

L'efant ditz: per ·III·. La primieira es negligensa. La segunda es que a vergonha de dire sos peccatz. La tersa es que a paor de restituir sos tortz. La quarta es mals pessamentz que a ad estar als peccatz.

5 27 L'emperador demanda: cantz son los peccatz principals?

L'efant ditz: ·VI·. Lo premier es que no laisa far la restitucio de l'arma a nostre senhor dieu. Lo segon es avolteri, que motz homes so que per lur peccatz cobesejo mais la moler de lor uesi que no fan las lors. Lo ters es si el esta en voluntat d'aussir lo marit per so que
10 miels aia aisina de far fornicatio amb aquela. Lo quart es cobezeza que laisa sa molher e va ad aquela de so vezi. Lo quint es accidia, car no vol tener los mandamens que dieus establi. Lo seze es erguelh, que aisi co la bestia es orgulhosa que cobezeja motas bestias, enaisi es home que cobezeja motas femnas e motas cauzas temporals.

15 28 L'emperador demanda: cantas causas so que aporton l'arma d'ome en paradís?

L'efant ditz: ·III·: bona cossiencia e bona paraula e bona obra acabada.

29 L'emperador demanda: cantas causas so que aporto l'arma d'ome
20 en ifern?

1 dia que p. m. C — negligentia D, negligentia C — per negl. E, es *fehlt* — 2 es de dir la vergonha de s. p. D — es temor d. dir s. p. C, que a *vor* paor *fehlt* — pauor E — 3 sos peccatz C, mals *fehlt* — mal pesamen D — p. que al cor ad e. al peccat E — el p. D — 5 les E — cans peccatz so princ. D — 6 que ·VI· D — le pr. E — no laisa far] no fassa E — 7 la segunda E, avolteri *fehlt* — ad ulter C — 8 l. (lors E) mals p. DE — mais *fehlt* D, *steht erst nach* vezi E — las molers de lors uesis E — 9 la lur D — la tersa DE — el *fehlt* D — ella e. E — uolutatz E — per que E — 10 ab a. E — 10-14 Lo quart *bis* temporals *fehlt* E — la quarta C — cobezezia C — 11 an aqu. D — la quinta C — 12 lo mandamen de dieu lo cal el establi D — es erg. que *fehlt* C — 13 tot enayssi so homes que cobezejo C — 14 f. e m. c. t.] f. e motas viandas C — 15 cantas so las c. E — aporton E — 16 domes E — 17 respon C — 19 cantas so las c. E.

27 = Cat 28 (*Antw.*: ·VII·, ço es superbia, avaricia, luxuria, ira, gola, enveja, perea).

28 = Cat 29 (*für* cossiencia-cogitacio), Y 440, *vericandt* AR 27: Tell me, on how many wings must the soul fly, in order to reach heaven? — I tell thee, four; Prudence, Humility, Strength and Righteousness; = AE 75: Quot res sunt quae ducunt hominem ad regnum celorum? — Tres: Cogitacio sancta, verbum bonum, opus perfectum; DT² 55 ¿Quales son las cosas mas ciertas que llevan al hombre al parayso? — Obra, esperanza y caridad.

29 = Cat 30, A 69: Cantas canzas son que meno home vas infern? respos: tres, cogitassios nomuda, paraula estranha, obra malvada; AE 76: Quot res

L'efant ditz: ·III·: mala cogitatio non digna e mala paraula e mala obra.

30 L'emperador demanda: cals es la causa que mais platz a nostre senhor dieu ni a sos angils?

L'efant ditz: cant hom fai bona cofessio e manifesta sos peccatz⁵ a nostre senhor dieu et esta en vera penitentia.

31 L'emperador demanda: cantz peccatz so que en aquest segle ni en l'autre no son perdonatz?

L'efant ditz: ·II·: qui non cre la resurreccio de Jesu Crist e l'autre es qui se desespera de la misericordia de dieu. 10

32 L'emperador demanda: cantz son los senhors a qui los homes servisson?

L'efant ditz: ·III·: Lo primier es vas. Lo segon es vils. Lo tertz es mals. Lo quartz es bos. Per lo va entendem aquest segle mesqui. Per lo vil entendem lo cors d'omo. Per lo mal entendem lo diable. 15 Per lo bo entendem dieu. Al va senhor servem, cant demandam las riquesas d'aquest segle que son gasanhadas am gran trebal et am gran

2 e m. obra *fehlt* E — 3 Diese Frage mit Antwort *fehlt* C — 5 home o fēna fa cofessio a dieu n. s. ni m. s. p. ni sos falbimens et esta . . . D — 7 c. son los p. E — 9 que ·II· C — la res. de dieu C — *nach* Crist: es la .I. D — lautra E — 10 *se fehlt* E — dieu ihesu crist C — 11 cans senhors so D — cal so lo s. C — 12 sernon E — 13 Lof. d. *fehlt* E — vils] niels D — 14 cart E — aquest *bis v.* entendem *fehlt* E — 15 vil] uial D — la carn de home C — 16 al vas servem C — 17 *beide Male* ab E — trebals D.

sunt quae ducunt hominem ad infernum? — Tres: Cogitacio immunda, opus prauum, uerbum alienum; F 71: par quelle maniere maine le diable l'homme en enfern, *mit der Antwort zu* 30: souuiengne toy que tout ainsi que par baptesme est pardonne le peche originel tout ainsi par confession et penitence sont pardonnez tous les autres peches; *offenbar hat der Kopist die zugehörige Antwort und die folgende Frage versehentlich übersprungen; genau wie* F Ch 71.

30 *verwandt* Cat 33: quantes son les coses que mes plaen a Deus? — III. Abstinencia en joventut, e larguea en pobrea, [e] abstinencia de peccat; *ebenso* A 71; Y 506; *etwas verschieden auch* F 57 (la premiere est faire vraye penitence de ses pechiez, la seconde est largesse et patience en pourete, la tierce est abstence de pechie), *genau so wie* F Ch 57.

31 = Cat 32, A 70 (tres, qui be (non) ama dieu, qui se des(es)pera de dien, qui non cre en la resurreccio), F 30, Ch 30, Y 471 (synnys seven . . .), AE 77: Quot res sunt quae nec remittuntur hic, nec in futuro? — Tres: Qui blasphemat Deum, et qui desperat de misericordia Dei, et qui non credit resurrectionem Domini nostri Jesu Christi; DT² 54: ¿Quales son los peores y mas principales peccados? — El no creer en la saneta fe catholica y desesperar de la misericordia de dios.

32 = Cat 31.

dolor so laissadas, cant l'ome passa d'aquest segle en l'autre. D'aquest
 senhor recep hom va gasardo. Al vil senhor servem, cant demandam
 los deliegs temporals; que cant hom mais deliechamens vieu, en aissi
 cant es mortz, mais li so peiuradas sas causas. E d'aquest senhor
 5 resep hom vil gasardo. Al mal senhor servem ab sacrilegis, ab engans,
 ab homicidis et ab layronissis et ab motas d'autras malas obras.
 D'aquest senhor resep hom mal gasardo, que l'arma d'ome bayssa en
 ifern. Al bo senhor servem, can fam vigiliis e bonas oratios e dejunis
 et almornas e motas autras bonas obras; e d'aital senhor recep hom
 10 bon gasardo, que l'arma d'ome porta adrechament en paradís.

33 L'emperador demanda: en cantas manieiras mor hom?

L'efant ditz: en ·III·. La primieira es la mort del cors. La segonda
 es, cant mor e mala fama e cant non ieiss d'el negun bon issample.
 La tersa es, cant non es parsoniers dels sants sacrificis e de las oracios
 15 e dels bes de santa gleira que isso faitz et en autres bos luox. La
 carta es, cant es mortz en arma.

34 L'emperador demanda: per cantas causas vieu hom drechuri-
 cirement apres sa mort?

L'efant ditz: per ·III·. La primieira es, cant es passatz d'aquest segle
 20 en l'autre am bona fama. La segonda es, cant es parsoniers dels
 santz sacrificis e de las bonas oracios e dels bes que se fan en santa
 gleira et en autres bos luox. La tersa es, cant l'arma a vida durabla
 e gloria per totz temps el sant paradís.

1 daqu. mon C — mon vor segle durchstrichen in E — es passatz D —
 1, 2 e daqu. senhor D — daquest recebo van g. C — mal g. E — a niel D —
 a uil C, senhor *fehlt* — a uiel D — 3 que hom on mays d. uieu . . . so mortz
 . . . peroradas las c. D — cant hom uiu be enayssi c. e. m. may so poyridas las
 c. C — 5 mal g. E, uial g. D — Al mal seruir am sacrilegi et amb omecidis et
 ab engans e dautras m. ho. C — ab engans *fehlt* E — 6 m. o.] malesas E —
 maluays g. C — 7 de baysa C, ome *fehlt* — 8 b. obras oratōs de junis C —
 f. u. ni dizem oratios ni d. ni fam almornas e motas dautras b. o. D — 9 totas au
 E — daquest D — ressebem D — dome *fehlt* D — adr. en dressa a la salut
 de p. E — adr. *fehlt* C — 11 home DE — 12 L. pr. en amor C, del cors *fehlt*
 — 12, 13 L. s. es cant hom non ditz del negun b. yss. E — 13 e cant n. ieiss *bis iss.*
fehlt D — 14 car non es estat p. D — del sant s. C, del sans s. D — s. ni . . .
 ni d. bes ques fan e s. gleya ni els au. b. l. D — totz bos au. l. E — 16 cant
 mor en arma C — 17 home D — drech. *fehlt* D — 19 cant es *fehlt* E — 20 del
 sant sacrifici C — 21 santz *fehlt* DE — e *nach* sacr. *fehlt* E — oratios] obras D
 — 22 gleya D, gleya C — ni els au. C — et en totz b. au. l. E — dur. p. t. t.
 en la gloria de p. D — 23 en g. E — t. t. mays el E — en par. C — p. de nostre
 senhor dieu E.

33 = Cat 34.

34 = Cat 35.

35 L'emperador demanda: a cantas causas val almorna ad home qui esta en peccat mortal?

L'efant ditz: en ·III·. La primieira es que enans se convertisca a dieu. La segonda es que dieus li'n renda bon gasardo en aquest segle et en l'autre. La tersa es que si moria en aquel peccat, l'arma non⁵ auria tan greu pena.

36 L'emperador demanda: cals es la peior causa e la melor?

L'efant ditz: paraula.

37 L'emperador demanda: de cal causa n'os pot hom sadolar?

L'efant ditz: de gasanhar. 10

38 L'emperador demanda: cals son las causas que so ajustadas de dos en dos?

L'efant ditz: lo creator e la creatura e bes e mals e la mortz e la resurrexions.

39 L'emperador demanda: que es hom joven? 15

1 en c. c. C — 2 estia D — 3 en ·III· C — que primieirament et enans s. couertis a nostre s. d. E — 4 li C — rendra E — 5 et *fehlt* E — si] se E — en pecca C — non trairia t. g. turment ni t. g. p. E — 7 ni la m. D — 9 no D — cals causa es cum no se p. s. E — de *fehlt* E — 11 li d. E — cal es la cauza E — 13 la creatura e la brentura E — be e mal D — 14 la res. et l. m. C — 15 home ioue DE.

35 = Cat 36.

36 = Cat 38, F 31, Ch 31, PSal 37, OM 30, OC 28, AR 43, Bd 653, 28: Quid est optimum et pessimum? Verbum; *wörtlich ebenso* AHE 87; DT² 56: Qual es la mejor cosa y la peor del mundo? La palabra que con ella pueden hazer mucho mal y mucho bien; *Kemble im Kommentar zu AR weist hin auf einen 1617 gedruckten Traktat: Question notable décidée, s'il nest rien de meilleur, ou pire que la langue*, 12 mo, Neudruck 1713 zu Maestricht durch Delessart, Oktav; „the question has given rise lo proverbs in various languages“.

37 = Cat 24, F 29, Ch 29, Bd 653, 24, DPA 79, AHE 64: Quid est quod hominem lassum fieri non sinit? Lucrum; *ebenda nochmals* 79: Qua ratione homo lassus non fit? Lucrum faciendo; DT¹ 19: Qual es la cosa de la qual el hombre no puede ser harto? De ganar riquezas; Seg S. 506: ¿E qual es la cosa que non dexe al omne gosar? — La ganancia. — *Knust S. 506 verweist auf Diogen. Laert. I, V, 87: Βίης ἐρωτηθεὶς τὴ ποιῶν ἄνθρωπος τέρεται, ἔφη: „κερδαίων“.*

38 = Cat 37 (*wo die Frage offenbar verstümmelt*), A 64 (desgl.): Cantas cauzas son? respos VI, criator e criatura, ben e mal, surrectio e mortuorum.

39 = AE 66 Quid est homo nimis [*wohl verlesen aus juvenis*]. — Lucerna posita; AHE 100: Quid est homo? — Sicut lucerna in vento posita; *ähnlich* DPA 10: Quo modo positus est homo? — Ut lucerna in vento; DT¹ 20: ¿Que cosa es hombre mancebe? — Candela encondida que presto se amata. *Für diese Frage hat Cat 39: qual es la cosa que mes desplau al hom? — La vida de son enemich.*

- L'efant ditz: la candela cant art e pueis mor.
- 40 L'emperador demanda: cals es la causa que non es certa?
L'efant ditz: la vida d'ome, que si es huei, non es dema.
- 41 L'emperador demanda: cals es la causa que es certa?
- 5 L'efant ditz: la mort.
- 42 L'emperador demanda: per quantas manieiras ment hom?
L'efant ditz: per ·V·. La primieira es non poder. L'autra es paucieira. La tersa es ignorancia. La quarta es paor. La quinta es iniquitas.
- 10 43 L'emperador demanda: cantz filhs ac Adam?
L'efant ditz: ·XXX·, e ·XXX· filhas, estiers Caim et Abel e Seth.
- 44 L'emperador demanda: cantz peccatz fes Caim en la mort de so fraire Abel?
L'efant ditz: ·VII·. Lo primier es, car no gardet so que fasia. Lo
15 segon es, car destrui so fraire per eveja. Lo tierz es, car el dis a so

1 enayssi co en l. c. E — que enayssi es can la c. que art e p. m. D — 2 cal cauza n. e. c. D — certana C — 3 si huey es niens no sap si dema morra D, si huei uieu no sap si morra dema E — 4 que es *fehlt* C — cal D — 6 home D — c. causas uieu home E — p. c. maniey mentis h. C — 7 La segunda C — L'autra c. p. *fehlt* E — 8, 9 *immer* l'autra ED — 8 lautre se pon aor E — onequitat D — 10 c. efantz E — 11 ·XXX· fils E — sec C — 12 mor E — en quantas manieyras pecequet c. esso fr. a. en la mort C — 14 en ·VII· C — 15 car uezia so f. destruir et auian e. D — car el destruzia so fraire co uezia et auia ne enia E — car el dis] cant (can D) dis ED.

40 = Cat 40, DT² 22: ¿Qual es la cosa mas incierta? — La Vida del hombre.

41 = Cat 41, AHE 90, PSal 38: Tell me, what is the thing best known to man on earth? — I tell thee, that to no man is any thing so well known as that he shall suffer death; OM 31, OC 16, DT² 22: ¿Qual cosa es mas cierta? La muerte de la persona.

42 = Cat 42, DT² 24: ¿Por quantas cosas o maneras mienten los hombres? — Por tres maneras. Por deleyte de hablar, o por dezir bien de quien bien quieren, o por dezir mal de quien mal quieren; F 32, *wo aber ment zu meurt verleschen ist, dementsprechend auch* Ch 32: by how many maners a man dyeth; *die 5 Arten sind hier*: pourte, ignorance, pyte, drede, iniquite.

43 = Cat 43, F 59, Ch 59, A 12 (XX filhs *wohl nur ein Verschen für XXX*), PSal 24, I 21, JMf 5: Quantus filius habuit [sc. Adam] exseptis Kam (sic) et Habel? — Et sunt XXX filius et XXX filias; JMS 5: Ipse Adam quod filius habuit? — Excepto Caim et Abel et Seth treginta filius et treginta filias; AE 14: Quot filios habuit Adam? — Triginta filios et triginta filias, exceptis Cayn et Habel; Bd 652, 40, OM 20, OC 19 (XXX men children and XXX wymen children); JMS¹ in 1: Adam absque Abel et Cain habuit XXX filios et XXX filias ... (*folgen weitere Angaben über Adam*). — *Die Zahl der Kinder Adams wird in der Bibel nicht angegeben, s. Genesis 5, 4; vgl. noch Wilmanns I S. 175.*

44 = Cat 44, *aber die Darstellung abweichend, der ganze Vergleich zwischen Abel und Christus fehlt.*

fraire que anesso amdos en un camp e pueis l'aucis a tracio, cant dormia. Lo cart es, car aussie so fraire. Lo quint es, car no's penedet, cant ac fag lo peccat. Lo seze es, car se desesperet de la misericordia de dieu. Lo sete es, car mentit a dieu, cant li demandet desus de l'aire del cel: Caim, on es to fraire Abel? E Caim dis a nostre sen-5 hor: ieu no soi garda de mo fraire. Aissi s'escondis. E dis dieus: to fraire Abel s'es clamatz a mi laisus el cel on ieu era; e per aiso que as fag, tu seras malditz sobre la terra e malditz sotz la terra e'l frugz que de tu issira sera malditz. Et adonx ac Caim gran vergonha e vai se partir d'el. E per aisso ditz l'escriptura que la mortz d'Abel signi-10 fica la mort de Jesu Crist, non d'autesa ni de nobleza, mas las significansa de Caim significa Judas; que aissi cum Judas salutet nostre senhor Jhesu Crist e pueis lo traic, enaissi salutet Caim so fraire Abel e pueis l'auci. Adonx dis dieus: Caim, tu seras ·VII· vegadas punitz per los ·VII· peccatz que tu fesist, quant aucis to fraire Abel.15 E depueis que Caim se parti danant la cara de dieu, tota via pueis li tremolet la testa entro que fo mortz.

45 L'emperador demanda: cal fo aquel que premieirament offri sacrifici a nostre senhor dieu?

L'efant ditz: Abel, que offri un anhel.

20

46 L'emperador demanda: qual fo aquel que premierament fes letras?

1 fr. en ·I· camp amd. que anesso E — a tr. *fehlt* E — 1, 2 c. dormia *fehlt* D — el cart E — el q. E — es *nach* quint *fehlt* C — 3 m. de nostre s. d. DE — a nostre senhor d. DE — 4 li mandet d. en la ley caym... E — 4, 5 desus del ayze C, d. c. *fehlt* — 5 hon as C — Respos c. D, dis c. E — 6 fr. abel D — Et a. sescondic D — dis d. D, E dieus dis E — 7 abel *fehlt* C — abes D — se clama a mi de tu la sus C — el cel *fehlt* C — hon es C — ont D — 8 tu as E — sus l. t. D — desotz l. t. D — 8, 9 m. cla terra el frugz que de te yssira e parti se dell C — frug DE — 9 yssiran seran D — gran *fehlt* E — uas partir D — 10 mort DE — 11 de aut. C — 11, 12 may la significa car de caym C — 12 que enayssi co j. s. dieus e p. D — j. que salutet ihesu crist e p. C — 13 et enayssi E — 14 nostre senhor d. E, ñre senhor D — aussit E — 15 per lo pecat DE — 15 tu *fehlt* D — 16 E *fehlt* D — cara] fassio D, fassa E — l. c de ihesu crist C — f. de nostre s. d. D — totas uegadas E — depueys entro la mortz l. t. l. testa C — 19 a dieus D.

45 = Cat 45, Bd 647, 48: Dic mihi quis primus obtulit holocaustum Deo? — Abel agnum; JMf 7: Quis primus obtolet olocaustum? — Abel agnum; JMS 6 *Frage wie in Bd* (Quis . . .), *Antw.*: Abel agnum, pro quo occidit eum Caïn, frater suos; *ebenso* I 22; AE 15. — *Gen.* 4, 4.

46 = Cat 46, A 59, JMS 44: Qui primus dicit litteras? — Mercurius gigans et Enoch filius Jafet: ipse est scriba ante portas Hierusalem caelestem, nomina iustorum [*Lücke*]; Bd 647, 45: Dic mihi quis primus finxit literam? — Mercurius gigas; PSal 58: Tell me, who first set letters? — I tell thee, Mercurius the giant;

L'efant ditz: Seth, que fo fils de Adam, del cal issi lo gran linhage de nostre senhor dieu, cant venc en terra per lo mon a salvar.

47 L'emperador demanda: cals fo lo premier clergue messa cantant?

L'efant ditz: Melchisedech que fo patriarcha de Jherusalem.

5 48 L'emperador demanda: cantas manieras son de serpentz?

L'efant ditz: XXIII.

49 L'emperador demanda: cantas manieras son de volaterias?

L'efant ditz: LXXII.

50 L'emperador demanda: qual fo aquel que mes nom a totas las 10 causas animals?

L'efant ditz: Adam.

51 L'emperador demanda: cals fo aquels que primieiramen intret en paradis?

1 Sec DC — dadam D — dels cals E — lo *fehlt* C — 2 can v. en lo mon per nos a s. D — a vor s. *fehlt* E — 3 lo mior c. E — cal aquel que primieiramen fon clergues m. c. C — 6 dis que C, dis de D — LXXIII C — 7 *Frage mit Antwort fehlt* C — 8 dis de D — 9, 10 las bestias animals D — l. bestias C — 11 nostre payre a. (adāz D) DE — 12 prim. *fehlt* D — em C.

AE 65: Quis primum fecit litteras? — Scith; AR 16, wie PSal (first wrote l.). — Kemble S. 209, Anm. 16 erinnert an die Identifizierung Merkurs und Wodans und daran, dass man letzterem die Erfindung der Runen zuschrieb; s. noch Cic. De deor. nat. 3, 22, 56. Ampelius 9, 5. Plinius N. h. 7, 192.

47 = Cat 47, F 60, Ch 60, A 15: Cal fo premier preveires? respos: Melchisedec; Jmf 34: Quis prius sacerdos fuit sē pē ipsē? — Melcesedic; AE 19: Quis fuit primus presbiter? — Melchisedech; Bd 647, 54, AR 13: Tell me who was the first bishop in the old Law, before Christ's advent. — I tell thee, Melchisedek and Aaron.

48 = A 25, F 34, Ch 34, Bd 652, 47 (Triginta sex), I 33 (triginta IIIor), Jmf 30: Quod genera serpentina sunt? XXIII; AE 29: Quot sunt genera serpentium? — XXIII; AR 34 (four and thirty). — S. über diese Frage Wilmanns I S. 177.

49 = Cat 48, A 32 (LIII), Jmf 29: Quod volocrum genere sunt? XX; JMS 25: Quo genera sunt volucrum? — Quinquaginta et III, I 15; Bd 652, 47 (triginta septem), AE 26 (Quinquaginta XX); AR 38 (two and fifty); PSal 51 (four and fifty); *enthalten auch in* OC 39 (LIII) *und* OM 43 (*ebenso*); *die gleiche Frage* Sid 365: Lo re demanda: di quante maniere sono gli uccelli? Sidrac risponde: Li uccelli sono di molte maniere, che lunga cosa sarebbe a contalle . . . (*folgt lange Antwort*).

50 = Cat 49, A 26 (Cals lur [sc. als serpens] pauzet premier nom?), F 35, Ch 35, AE 30: Quis ipsis [nach 48] nomina inposuit? — Adam; Jmf 81: Quis illi [nach 48] inposuit nomen? — Adā; I 36 (Qui illorum [sc. piscibus] nomina posuit), DT² 25; *ähnlich* AR 36: Tell me who created the names of all fishes? — I tell thee, Adam the first man. — Gen. 1, 2, 14.

51 = Cat 51, F 63, Ch 63.

L'efant ditz: lo layre a qui nostre senhor perdonet, cant li clamet merce en la crotz.

52 L'emperador demanda: cals foro aquels que foro crucificat ab nostre senhor?

L'efant ditz: ·II· lairos, Dimas e Gestas eran lur nom. 5

53 L'emperador demanda: cals foro las plus onradas nossas que anc foron ni ja mais seran?

L'efant ditz: aquelas de Architricli, on fo nostre senher dieus e nostra dona santa Maria; et aqui fes dieus de l'aigua vin.

54 L'emperador demanda: cals es la plus leugieira causa que sia en 10 aquest mon?

L'efant ditz: pessament d'ome.

55 L'emperador demanda: cals es la causa que es cominals a ríex et a paubres.

L'efant ditz: naissier e morir. 15

56 L'emperador demanda: cals es la causa que hom ve e no la pot tocar en neguna manieira?

1 lo layro DE — aquel que n. s. C — 1. layro aquel a qui dieus p. D — 2 sus en lalbre de la veraya crotz D — 3 cruscificatz D — cals foro crucificatz E — 5 en gestas es l. n. C — son l. n. D, e. lors noms E — 6 anc *fehlt* C — 8 en a. C — del rey artecley D, del rei archetechi E — foron E — senhor C — 9 s. M. *fehlt* D — dieus *fehlt* D — 10 laugieyra CD, lengienra E — daquest m. D, del mon E — 13 als ríex et als p. E — 15 mori C — 16 que negun home non la pot tocar ni vezer (n. v. *von gleicher Hand untergeschrieben*) o n. m. Lef. d. lo cel e larma dome C, *die nächste Frage mit Antwort fehlt* — 17 man. daq̄st mon E.

52 = Cat 80 (Gescas), A 30 (dos lairos, Dimos e Diges), AE 34: Quot sunt qui cum eo crucifixi sunt? — Duo latrones, Jonathas et Gomatras; I 44 (Ad dextris Joatras et Cammatras a sinistris), Bd 650, 23 Dic mihi nomina duorum latronum qui cum Jesu simul crucifixi sunt? — Matha et Joca, Matha credidit, Joca negavit, mortem elegit. — Dimas und Gestas sind die Namen im Evangel. Nicodemi, s. im übrigen Wilmanns I S. 179.

53 = Cat 52, F 64, Ch 64.

54 = Cat 54, A 35 (pessier d'ome), F 37, Ch 37, DT² 27: ¿Qual es la cosa mas ligera del mundo? — El corazón del hombre, y pensamiento que en un punto lo pone do quiere aunque sea en cabo del mundo; Knust S. 622 *verweist auf Diogen. Laert.* I, I, 35, *Thales: τάχιον νοῦς. διὰ παντός γὰρ ἰσχύει.*

55 = Cat 55, Bd 652, 27: Quid est regi et misero commune? — Nasci et mori; AHE 86; *ähnlich* F 25: qui est la chose la plus cruelle aux pources ne aux riches. *Antw.*: la mort; *genau ebenso* Ch 25.

56 = Cat 56, A 37, AE 39: Q[u]id videtur et non tangitur? Nubes nel celum; I 2, DT² 28: Qual es la cosa que el hombre mas vee y no puede llegar a ella ni la puede tocar? — El sol y la luna y las estrellas.

L'efant ditz: lo cel.

57 L'emperador demanda: cals es la causa que hom non pot tocar ni veser en neguna manieira del mon?

L'efant ditz: l'arma que esta en lo cors d'ome e de femna.

5 58 L'emperador demanda: quina causa es solel?

L'efant ditz: lum e clartat del dia.

59 L'emperador demanda: que fai lo solel de nuetz?

L'efant ditz: ora i a que dona lum en purgatori et ora i a que dona lum a la mar e pueis en orient e dona clartat a tot lo mon.

10 60 L'emperador demanda: que soste la terra?

L'efant ditz: aiga.

61 L'emperador demanda: que soste aiga?

L'efant ditz: peiras.

62 L'emperador demanda: que soste las peiras?

3 daqst mon E — 4 es ab nos e. c. E — 5 canha e. C, quinha e. D — lo s. E — 7 lo *fehlt* E — nueg CD — 8 ora . . . oras E, horas . . . horas D — a p. DE — et *fehlt* C — 8, 9 y a dona lum a larma e. p. dona lum e. o. D — 9 t. l. m.] totz C — 10 la *fehlt* E — 12 qui *hier und in den folgenden Fragen* E — layga C — 14 las *fehlt* E.

57 = Cat 57, A 36: Cal cauza toca hom e no ve hom? respos: anima; AE 38: Quid tangitur et non videtur? — Anima; I 1, AHE 83: Quid est, quod homo videre non potest? — Alterius animam. *Ähnlich* DT² 26: ¿Qual es la cosa del mundo mas graue y peor de saber? — El coraçon del hombre y los pensamientos: que no ay persona en el mundo que lo pueda saber si no solo Dios: y aquellos aquien el hombre lo quiere reuelar.

58 = Cat 58, A 38 (resplandor de jorn), AE 40: Quid est sol? Splendor est diei; *nur die Frage* AR 10 (*Antw.*: I tell thee, Astriges the magician said that it was a burning stone), *desgl.* AHE 5 und 108, DPA 50, SS 5, Seg S. 502 (. . . claridad que nunca decae, honrra del dia . . .).

59 = Cat 59, *ähnlich* AR 6: Tell me where the sun shineth by night. — I tell thee, in three places: first in the belly of the whale that is called Leuiathan; and the second season it shineth in hell; and the third season it shineth upon that island that is called Glid, and there rest the souls of holy men till doomsday; DT² 29: Que haze el sol de noche? Horas ay que alumbra a los infiernos: horas ay que alumbra y da lumbré al purgatorio, y horas ay que alumbra a todo el mundo y se pone a poniente. *Vgl. noch* OC 42: Wherefore is the son rede at even? — For he gothe toward hell.

60 = Cat 60, F 39, Ch 39, A 43, AE 46: Quid sustinet terram? — Aqua; DT² 30.

61 = Cat 61, A 44, F 40 *nur die Frage + Antw. von* 62, *ebenso wie* F auch Ch 40; AE 47: Quid sustinet aquam? — Petra.

62 = Cat 62, A 45 (catre bestias que son catre evangelistas), F 40 *nur die Antwort, ebenso* Ch 40, AE 48 u. 49: Quid sustinet petram? — Quatuor animalia. — Quae sunt illa quatuor animalia? — Lucas, Marcus, Matheus, Johannes.

L'efant ditz: ·III· evangelistas.

63 L'emperador demanda: que soste los ·III· evangelistas?

L'efant ditz: fuoc esperital, en lo cal es la emagena dels angels e dels archangels e la figura.

64 L'emperador demanda: que soste lo fuoc esperital?

5

L'efant ditz: abis.

65 L'emperador demanda: que soste abis?

L'efant ditz: albres que fo plantatz en paradis; en aquel albre estan los patriarchas e ls prophetas. E aquest albre es que ditz la sancta escriptura que soste la terra e la mar e tot lo mon.

10

66 L'emperador demanda: aquest albre cum o soste?

L'efant ditz: ab lo comandament de nostre senhor dien Jesu Crist et ab la gracia del sant esperit.

67 L'emperador demanda: cans ans so del comensament del mon entro lo diluvi que fo el temps de Noe?

15

2 les E — 3 l. emagenas D, l. ymage C — 4 la fig.] figurada D — 5 lo *fehlt* D — 8 l'albre E — albres que son C — et en a. a. D — 9 les E — et aquel a. soste la tera D — e daquest albre dis la sancta escriptura que soste C — 10 t. l. mon aysi coma dis la santa escriptura D — el mar E — 11 aquel E — que soste aquest a. C — 12 n. s. d. *fehlt* D — dieus C — 14 cans so los a. E — c. a. auia C — 15 e. lo esdiluvi C — e. al temps del diluvi E — dil. de que fo D — que *bis* temps *fehlt* E.

63 = Cat 63 (*nur* foch), A 46 (*desgl.*: foc), F 41, Ch 41 (The spyrytuell fyre), AE 50: Quid sustinet illa ·III· animalia? — Ignis.

64 = Cat 64, A 47, F 42 *nur Frage, dazu die Antwort von 65 bis paradis, genau so wie F in Ch 42*; AE 51: Quid sustinet ignem? — Abissus.

60–64 *ähnlich in* DT² 30: ¿Quien sostiene la tierra? — Los quatro elementos, fuego infernal: y los abismos que son de baxo de la tierra.

65 = Cat 65 (*nur*: lo albre que fon plantat en Parais en lo començament de nostre senyor Deus), F 42 (*Antwort*), Ch 42 (*desgl.*), A 48 (l'albre que del començamen es pauczatz, que es Jhesu Crist), AE 52: Quid sustinet abissum? — Arbor quae ab initio posita est, ipse est Dominus Jesus Christus; DT² 31: ¿Quien sostiene los abismos que son de baxo de la tierra? — El arbol que fue plantado en el parayso, que la rayz del yua en el infierno antes de la passion de Jesu Christo. — Knust S. 621 *verweist wegen des Weltbaumes auf Grimms Mythologie*², S. 756 ff. (4. Aufl. II, S. 664) und auf Mones *Anz. f. Kunde d. deutsch. Vorzeit* VIII, Sp. 279; *s. jetzt bes. Mogk in Pauls Grundriss d. germ. Philologie* III² (1900), S. 379 und S. Bugge, *Studien üb. d. nord. Götter- und Heldensagen*, München 1881, S. 393–528. „Alt scheint ferner die Vorstellung des Weltalls, bemerkt Mogk, als eines mächtigen Baumes, der sein Gezweig über den Himmel erstreckt . . ., allein die Ausschmückung dieses Baumes ist jung, speziell isländisch und steht in manchen Stücken vielleicht unter dem Einfluss der aus dem Süden eingeströmten christlich-abendländischen Kultur (Bugge, *Stud.* 421 ff.).“ Die vorliegende Stelle ist von den Germanisten, soweit ich sehe, noch nicht verwertet worden.

66 *nur in* B.

67 = Cat 66, JMS² 3, s. o. S. 9.

Romanische Forschungen XXIII. 3.

61

L'efant ditz: ·M·M· CCLII.

68 L'emperador demanda: cantz an savia Noe, cant comesset a far l'archa?

L'efant ditz: ·VC· ans.

69 L'emperador demanda: en cantz dias ac facha l'archa Noe?

5 L'efant ditz: en C.

70 L'emperador demanda: cans dias estet l'archa sobre l'aigua?

L'efant ditz: ·XL·.

71 L'emperador demanda: en cal loc se pauzet l'archa?

L'efant ditz: en un pueg que hom apela Arachimi que es en Arme-
10 nia et aqui se pauset per lo comandament de nostre senhor dieu.

72 L'emperador demanda: qui plantet primieiramen vinha?

L'efant ditz: Noe.

73 L'emperador demanda: quals so aquels que so natz e no morran
entro la fin d'aquest mon?

1 ·M· CC LII C — 2 cant a. C — a far *fehlt* E, comesset — 3 ans *fehlt* E — 4 en quans ans fo f. CD — 6 dies D — c. iorns estet nohe sobre larcha en layga C — estec E — 7 ·XI· dies e ·XI· nueg D — 9 archeteclin E, archimi C — Ermenia D — 10 lo *fehlt* D — d. dieu n. s. C — n. s. *fehlt* D — 13 cal fo a. C — 14 tro a la fi E.

68 = Cat 67, F 47, Ch 47, JMS³ 4: Quantos annos habuit Noe, quando incipit fabricare Arcam? d.

69 = F 48 (*versehentlich* quantz ans . . . cent ans), *ebenso* Ch 48, JMS 46: Quod annis edificavit Noe arca? — C; JMS³ 5: In quantos annos fabricavit arcam? C; OM 18: How fele wynter was Noes shippe in makynge? — Fowre-score wynter.

70 = Cat 68, F 49, Ch 49, PSal 22, JMS³ 7 (CL), OC 18; *ähnlich* JMS 47 (Quod dies pluit diluvius?), OM 19: How longe durid Noes is flood? — XL dayes and XL nyghtis. — *Gen.* 7, 12.

71 = Cat 69 (. . . Arachim . . . Erminia . . .), F 51 (*Frage*: en quel lieu est la dicte arche a present? . . . archenclin), *ebenso wie* F Ch 51; JMS³ 8: Ubi requiebit arca, quando restituit? — Super muntem Armeni. — *Gen.* 8, 4.

72 = Cat 70, A 13: Cals fe premier vinha? respos: Noe, apres esdolovi; F 52, Ch 52, PSal 46, AR 17: Tell me who first planted vineyards, or who first drank wine? — I tell thee, Noe; OM 38, OC 34, AE 16: Quis primum plantavit vineam post diluvium? — Noe; Bd 647, 58, JMS 49 (*längere Antw.*). — *Gen.* 9, 20 sq.

73 = Cat 71, F 65 (. . . qui sont a la porte du paradis terrestre tenans chascun une espee ardent en leur bouche), *genau ebenso wie* F Ch 65, I 47 (Helias et Enoc et Johannes evangelista), *ähnlich schon* I 4: Quis vivit dum seculum vicit? — Helias et Enoc et Johannes, JMf 10: Quis vivendum seculum vicit? — Elias et Inoc; JMS 7: Quis est natus et non est mortuus? — Helias et Enoc; AE 18: Quis fuit natus, et non fuit mortuus? — Enoch et Elyas; Ash 2, T 1 (*nur* Enoch), Bd 647, 47 DT³ 33: ¿Quales fueron los que nascieron y no murieron ni moriran fasta la fin del mundo? — Elias y Enoch que fueron llevados in cuerpo y en anima al parayso terrenal, y estan ay y estaran fasta que venga el antechristo, y entonces saldran a pelear con el; *auch enthalten in* DPA 97, s. o. 20; *verwandt* AR 19 und 20: Tell me, what two men are they in Paradise who ever weep and are sad? I

L'efant ditz: Elias et Enoc, que estan a la porta de paradís terrenal et estaran entro la fin d'aquest mon.

74 L'emperador demanda: cals fo aquel que fo coceubutz ses corrupement?

L'efant ditz: nostre senhor dieus Jhesu Crist.

5

75 L'emperador demanda: qui fes primieiramens monestier?

L'efant ditz: sant Paul.

76 L'emperador demanda: cal fo primieiramen ermita?

L'efant ditz: sant Antoni.

77 L'emperador demanda: cal ciutatz fo bastida premieirament en 10 aquest mon?

L'efant ditz: Ninive.

78 L'emperador demanda: cal pueg es que noi plou ni rozada noi cas ni fara jamais?

1 que bis terr. *fehlt* E — que estan em paradís entro C — 3 cal C — 5 dieu E — 6 fos C — monestiers E, monestiar D — 8 u. 9 *fehlen* CE; *Antw. in D*: san paul, *Emendation nach* Cat 75, s. o. S. 22 — 13 en cal p. no plou ni r. del cel noy catz ni y cayra i. D, en c. p. non ploc ni proura E, *das übrige fehlt*.

tell thee Enoch and Helias: they weep because they shall return into this earth and suffer death, though heretofore they have delayed death long. — Tell me, where dwell they? I tell thee, Malifica and Intimphonis, that is, in Sunfield and Shinefield. — *Beide werden in AE nochmals genannt* 71: Quis pugnaturus est in consummacione seculi cum Antichristo? — *Die Annahme, dass Elias und Enoch mit dem Antichrist kämpfen und erst von ihm sollen getötet werden, findet sich, wie Wilmanns bemerkt, auch im Evang. Nicodemi c. 25. Nach Apocalypses Apocrypha ed. Tischendorf, 1886, S. 76 wird der Antichrist sie am Altar töten, weil sie ihn als Lügner erwiesen haben.*

74 = Cat 72, A 14: Cal fon coceuputz senes carnal coceptio? respos: nostre senhor que fo natz e no mortz, AE 17: Quis conceptus fuit sine conceptione carnali? — Dominus noster Jesus Christus; JMS 32.

75 = Cat 74 (Qual romangue primer monestir?), F 45, Ch 45, JMf 17: Quis prius monasteria fecit? — Elias et Eliseus; jam pos Eliam Paulus erimta et Antonios habas, *ebenso* I 27; AE 25: Quis primum monasterium constituit? — Paulus heremita et Antonius Abba[s]; PSal 53: Tell me, what man first constructed a minster? — I tell thee, Elias and Eliseus the prophets, and after baptism, Paulus and Antonius, the first anchorets; Paulus *nicht genannt* A 21: Cals basti premier monestier e fon premier ermitas ni abas? respos: Antoni; M 15: *Antw.*: Elyzeus. — *S. über diese Frage Wilmanns I S. 176.*

76 = Cat 75 (sant Antoni), A 21, s. o. 75, F 43 (saint pol), *ebenso* Ch 43.

77 = Cat 73, A 21, I 12, JMf 21: Que civitas priu facta est? — Ninivin; JMS 10 Quo prima civitas facta est? — Nineuae; AE 24: Quae civitas primum facta est? — Niniuen; Bd 652, 50, PSal *enthalten in* 25 u. in OM 21; DT² 35: ¿Qual fue la primera ciudad? — La ciudad de Ninive; *anders* JMS 50: Qui prima ciuitas facta est? — Enoc, secunda Nineue, tertia Babilonia.

L'efant ditz: aquel de Gelboe, on naïssó li papagai.

79 L'emperador demanda: cal sepulcre non es trobatz?

L'efant ditz: aquel de Moïsen, a qui dieus donet la lei in monte Sinai.

80 L'emperador demanda: cals fo aquel que dejunet ·III· dias e ·III·
5 nueitz que no vit cel ni toquet terra?

L'efant ditz: Jonas el ventre de la balena.

81 L'emperador demanda: qui morit dos vegadas e no nasquet mais una?

L'efant ditz: sant Lazer, lo cal resuscitet nostre senhor el monument
on era pausatz.

1 on estan E — los papagays (-guays) CD — 2 cals sepulcres E — 3 com-
mandec la l. E, in m. S. *fehlt* — en monte sy D; *das Blatt ist hier zu Ende,*
alles folgende fehlt D — 4 cal C — dias] iorns E — 5 nueyz C — t. en terra
E — 6 ioanas E — j. que era e. v. C — 7 cal fo aquell que mori C — una
fehlt C — 8 lo lazer C — resuscitec E — del monimen C, on e. p. *fehlt*.

78 = A 22: En cal montanha non plou? respos: en Gilboe; JMf 43: In co
montem nunquam plovet usquam in eternum? — In Gelboe, ubi Saul uctus est;
JMS 9: In quo monte numquam pluit usque in sempiternum? — In Gelboel, ubi
Saul occisus est; AE 26: In quo monte non pluit usque in hodiernum diem? —
In Gelboe, *ebenso* I 28. *Das Tal Gelboe erscheint* F 44: ou cest que iamais ne
pleut ne iamais ne fera et il respondit que cest en la vallée de gelboe, *ebenso*
Ch 44: Also the emperor hym demaunded, what thyng is that neuer may be nor
neuer shall be. and the chylde answered that that is in the valde of gelboe;
die seltsame Frage hier erklärt sich offenbar durch ein Missverständnis der Vor-
lage, in der pleut entweder zu pent verschrieben war oder verlesen wurde. —
2. *Samuelis*, 1, 21: Montes Gelboe, nec ros, nec pluvia veniant super vos, neque
sint agri primitiarum, quia ibi abjectus est clypeus fortium, clypeus Saul, quasi
non esset unctus oleo (*Klage Davids um Saul und Jonathan*).

79 = Cat 76, A 31 (Cal fon aquel estiers Jhesu Crist que al sepulcre no
fo trobatz?), I 25, AE 35 Cuius sepulcrum non est inventum? — Moyses;
JMf 36: Cujus sepulorum non inventur in terra? — Mose; JMS 81: Cujus sepul-
chrum quesitum et non inventum? — Moysi, quia dixit ei Deus: „Vade in montem,
elevare et morere“, et adsumptus est ibi Moyses; *verwand* PSal 44: Tell me,
where is the tomb of Moses the king? — I tell thee, it is by the house called
Fegor, and there is no man that shall know it until the great day of doom;
OC 32 Where lieth Moises body? — Beside the howce that hight Enfegor. —
Mos. 5, 32, 49. 50. 34, 6.

80 = Cat 77, A 50, F 46, Ch 46, JMf 15, AE 54: Quis tres dies et tres noctes
ieiunavit, nec celum uidit, nec terram tetigit? — Jonas in ventre ceti; I 23,
Frage anders gefasst in I 10: Quid est vivit sepultus vivit et sepulchrum? —
Jonas in ventre coeti; *ähnlich* DT³ 36: ¿Qual fue el que anduvo en este mundo
en dos vientres? — Jonas propheta que anduvo en el vientre de su madre: y
en el vientre de la vallena tres dias y tres noches.

81 = Cat 79, A 28, F 69 (ce fut le ladre frere de marie magdaleine et
de marie marthe q̄ dieu resuscita), Ch 69, Ash 4, I 38, JMf 13: Qui[s] semul
natus et bes mortuos? — Lazarus; AE 32: Quis fuit bis mortuus et semel natus?
— Lazarus; Bd 652, 37, M 11; *auch enthalten* in PSal 44, und in DPA 97, s. o. 20.

82 L'emperador demanda: cals fo aquels que domandet lo maior do que hom pogues demandar?

L'efant ditz: Josep ab Arimatia, cant queri a Pilat lo cors de Jesu Crist, cant fo crucificatz, e'l pauset el sieu monimen.

83 L'emperador demanda: per cantas causas deu hom dejunar lo 5 divenres assignadament mais que negu dels autres jorns?

L'efant ditz: per ·IX·. *La primera es*, car a divenres fes diens e formet nostre paire Adam. *La segonda*, car a divenres auci Caim so fraire Abel. *La ·III· es*, car a divenres David la propheta auci lo jagant Golias. *La ·III· es*, car a divenres venc nostre senhor en nostra 10 dona santa Maria e receup en ela carn humana e nasquet d'ela vers diens e *vers* homs. *La ·V·*, car a divenres nostre senhor diens Jesu Crist e sant Johan baptista foron bateiatz el flum Jorda. *La ·VI·*, car a divenres fo sans Esteve lapidatz. *La ·VII·*, car a divenres sant Johan baptista ac toda la testa. *La ·VIII·*, car a divenres nostre senhor dieu 15 Jesu Crist fo crucificatz. *La ·IX·*, car a divenres dissendra del cel en la val de Josaphat, on fara lo juzizi dels bos e dels mala.

84 L'emperador demanda: en cantas manieiras so los peccatz perdonatz?

L'efan dis: en ·VI·. *La premieira per lo baptisme*. *La ·II· per mar-* 20 *tire*. *La ·III· per cofessio e per penitencia*, aissi cum dis l' escriptura:

1 l. mager C — 1 m. hom de que hom p. d. E — 3 arimastia E — quis E — de n. s. diens ihesu c. C — 4 ello p. C — en son sepulcre E — 5, 6 los div. assignatz C — que en ·I· autre dia E — 7 lo primier C, *fehlt* E — e form. n. paire *fehlt* C — 8 Lo segon C — ausic E — Cayma E — 9 so fr. *fehlt* C — le proph. aucis E — lo j. *fehlt* C — 11 en receup c. h. en n. dela uers diens C — c. huma E — 12 e verturos homs E, *fehlt* C — 12, 13 J. C. *fehlt* C — 13 e flum C — 14 e. batejatz l. C — 15, 16 d. J. C. *fehlt* C — 17 on sera E — de b. e de m. E — 18 los p. s. p. E — 20 per ·VI· E — p. le m. E — 21 penedensa E.

82 = Cat 81, F 54, Ch 54.

83 = Cat 78, F 55, Ch 55, Y 534; *ähnlich* DT² 57: ¿Qual es el mejor dia? El viernes por cinco razones. La primera porque en el dia sancto del viernes hizo dios a nuestro padre Adam. La ·II· porque en el dia sancto del viernes vino a tomar carne el hijo de dios en la virgen sancta Maria, y nascio della verdadero dios y hombre sin simiente de varon, y sin ningun corrompimiento. La ·III· porque en el dia sancto del viernes fue baptizado nuestro señor Jesu Christo de las manos de sant Juan baptista. La ·III· fue que en el dia sancto del viernes fue crucificado nuestro señor Jesu Christo: y tomo muerte y passion por saluar el humanal linaje. La ·V· porque en el dia sancto del viernes verna nuestro señor a juzgar los bivos y los muertos: y a los buenos dara gloria y a los malos pena para sienpre sin fin.

84 = F 12, *wo Frage*: en quantes manieres on peult estre sauve; *Antw.*: en sept principalement; *als no. 6 hier genannt* indulgences, *dann noch*: La septiesme e

ieu manifestarai mas colpas e mos peccatz a nostre senhor diu. La ·III· es per lagremas, aissi co dis Jesu Cris: beauratz so totz aquella que ploran lurs peccatz, car aquell seran cofortatz en gloria de paradís. La ·V· es per almorna, aissi cum ditz la scriptura; car aissi cum aiga 5 estenh lo foc, aissi almorna estenh peccatz. La ·VI· es perdonansa, aissi cum ditz la scriptura: si no perdonas l'us a l'autre, nostre senhor no vos perdonara.

85 L'emperador demanda: crezes tu en diu tot poderos?

L'efan dis: oc.

10 86 L'emperdor demanda: com crezes tu en ell?

L'efan dis: ieu crezi en ·I· et en ·III·.

87 L'emperdor demanda: co crezes tu en ·I· et en ·III·.

L'efan dis: ieu cre el paire et el fil et el sant esperit.

88 Per que es ditz paire? Car ac fil.

15 89 Per que es ditz fil? Car ac paire; et ab lo sant esperit son tres personas en una saneta trinitat, et en ·I· ver diu et en ·I· ver senhor qui vivit et regnat in secula seculorum.

90 L'emperador demanda: crezes tu en la resurreccio?

L'efant ditz: oc.

20 91 L'emperador demanda: co crezes tu que sera?

1 dius C — 2 p. lag.] per la gran en ueia E — d. la scriptura E — bona uratz es t. homs q̄ plora sos peccatz aq̄l sera c. E — 3 e. la g. E — 4 aissi c. d.] si c. d. E — 5 aissi fehlt E — lo peccat E — 5, 6 L. ·VI· es per obra de misericordia e de karitat C — 6 los us ala autres E — 7 perdona E — Nach perdonara: La ·VII· es obra de misericordia e de caritat. Que las obras de caritat ausiso los peccatz E — 8 dius C — 9 und 10 fehlen E — 11 en ·I· diu E — 12 crezes tu fehlt E — 13 cresi en le p. et en le fil et en le s. e. E — 14 q. dis p. C — es filh C — q. dis per filh C — 15 es p. C — et ab E — 16 et ·I· uers dius nostre senhor E — 17 uis C — 20 cr. t. en que uenra C.

par oeuvres de charite; F stimmt hier also su Hds. E, s. oben Var. su Z. 7; ebenso wie F Ch 12.

85 = Cat 82, A 72; ähnlich F 73: en qui croy tu? Antw.: en diu tout puissant cest assauoir au pere et au filz et au saint esperit qui sont trois personnes en une essence et en une sainte trinite; ebenso wie F Ch 73.

86 = Cat 83, A 73.

87 = Cat 84, A 74.

88 = A 75, enthalten in Cat 84. Diese Frage und die folgende schon ähnlich in den von W. Schmitz, Miscellanea Tironiana, Leipzig 1896, S. 28 ff, gedruckten Sententiae (Hds. des 9. Jhs.) S. 31: Pater pro quid dicitur? eo quod habeat Filium. Filius dicitur, eo quod habeat Patrem. Spiritus vero sanctus eo quod sit ex Patre Filioque procedens.

89 = A 76, enthalten in Cat 84.

90 = A 77 Frage, dazu als Antwort die von 91.

91 = A 77, s. 90.

L'enfant ditz: ieu crezi be fermament que en aquela carn en que vivem aras et avem fam e set et autres trebals que en aquela meteissa carn resuscitarem al jorn del jusisi en la etat de XXXII ans, en la cal etat nostre senhor era, cant pres mort e passio.

92 L'emperador demanda: crezes tu que nostre senhor venc en⁵ nostra dona sancta Maria e'n pres carn humana e nasquet d'ela vers dieus e vers homs e que sofrir fam e set et autres trebals e pres mort e passio per nos autres peccadors a salvar?

L'enfant ditz: oc; et encara crezi be fermament que resuscitet lo jorn de pascas e que se pojet el cel lo jorn de l'ascensio vesiblement¹⁰ davant sos apostols; e'l dia de pentacosta trames lo sant esperit sobre sos discipols; e que d'aqui venra dar juzizi als bos et als mals en la val de Jozafat et als bos dara la vida e'l gaug de la gloria per totz temps mais em paradis; et als mals dara pena e turment per totz temps
mais en ifern. 15

Ara preguem dieu nostre senhor e nostra dona sancta Maria que per la sua sancta misericordia nos gar de las penas d'ifern, e que nos meta en paradis, on son los sieus amics. Amen.

1 fermamens C — 2 ara uluem E — 3 ·XXX· ans E — 4 n. s. fon bateiatz per sant iohan el flum iordan E — 5 uengues E — m. e que preses en ela c. E — 6 e que n. E — 7 e vor que fehlt C — que pres E — m. e p. en la uera crotz E — 9 et vor enc. fehlt E — que el r. E — 10 pascha E — l. j.] lo dia E — 11 denan los a. C — e cresi be quel dia E — 12, 13 a sos d. E — 13 E cresi be que il u. inggar le bos els m. e donar iusisi lial e. E — 13 et fehlt C — dara la fehlt C — el gaug d. l. g. fehlt C — 14 dara fehlt C — en yfern don dieus nos gar per sa pietat amen E — 16 Aras C — dieus C, fehlt E — 17 per l. sua gracia C — garde E — 18 el sieu sancte p. E — s. fizels a. C — amen fehlt C — 18 E fügt nach amics an: e respondetz tug bonament de bona voluntat amen. tu autem rex glorios. que mort presiat per peccadors . merce aias de trastotz nos. Amen.

92 = Cat 85 u. 86, F 74, Ch 74.

Der Schluss lautet in B² f. 29 nach P. Meyer, Romania 22, 90:

L'emperador demanda: „Crezes tu que nostre senhor Dieu Jhesu Crist venges en la verges sancta Maria, e qu'el nasquet de luy veray Dieu e veray homs?“ L'enfant respon: „Hoc“. — E crezes tu qu'el sufri fam e set e autras tribulations per nos pecados rezemer?“ L'enfant respon: „Hoc“. — E crezes tu qu'el pres mort e pacio en la sancta veraia cros per nos salvar?“ L'enfant respon: „Hoc“. — E crezes tu qu'el resussitet lo jorn de Pascas, e que lo jorn de l'acencion s'en pujet el cel e lo jorn de Pandecosta trames lo Sant Speritz als sieus decipols?“ L'enfant respon: „Hoc“. — E qu'el venra donar son juja-ment als bons et als mals en la val de Jozaphat, e qu'el als bons dara vida de gloria per tostemps mays el sieu sant paradis, e los mals mandara anar en etern, don yamays non ysseran?“ L'enfant respon: „Hoc“.

Ar preguem nostre senhor Dieu Jhesu Crist e la verges Santa Maria que nos meta el gang de paradis, lay on tug li angel son. A Dieu plassa! Amen.

Die letzte Frage lautet F 75: Item lempereur luy demanda ou se tenoit nostre seigneur auant quil creast le monde. Et lenfant luy respondit quil estoit en ung grant bois la ou il faisoit des fagotz pour bruller toy et tous ceulx qui si auant se veulent enquerir des secretz de nostre seigneur auxquelz na fin ne commencement; *ebenso* Ch 75.

Quelques mots sur le dialecte espagnol parlé par les Israélites de Salonique.

Par

L. Lamouche à Salonique.

On sait que le plus grand nombre des Israélites qui habitent actuellement l'Empire ottoman descendent des Juifs espagnols et portugais expulsés de la Péninsule ibérique dans les dernières années du XV^e siècle et au commencement du XVI^e. Accueillis avec empressement par les autorités ottomanes, ils s'établirent dans les principales villes de la Turquie d'Europe ou de l'Anatolie. Ces Israélites sont appelés Sefaradim, ספרדים, c'est-à-dire Espagnols; ils se rencontrent dans toutes les villes importantes de l'empire turc ainsi que dans les pays voisins, en Grèce, (notamment en Thessalie), en Bulgarie, en Serbie, et même dans la partie méridionale de la Roumanie (par ex., à Bucarest).

La ville que l'on peut considérer comme le centre de la population hébraïque du Levant est Salonique, où les Israélites forment incontestablement la majorité des habitants, un peu plus de la moitié, disent les uns, les deux tiers, prétendent les autres.

Toute cette population judéo-levantine est restée fidèle à la langue que parlaient ses ancêtres du XV^e siècle. Cette fidélité lui a, d'ailleurs, été facilitée par la grande tolérance du gouvernement ottoman en semblable matière. Les Turcs, il faut le reconnaître à leur louange, ont toujours laissé à leurs sujets non-musulmans, toute liberté en ce qui concerne la conservation et le développement de leurs langues et de leurs traditions nationales.

Les relations politiques et commerciales entre la péninsule hispanique et la Turquie étant depuis longtemps très peu importantes, les émigrés se trouvèrent complètement séparés de leur ancienne patrie et leur langue dut prendre un développement indépendant. Elle ne pouvait manquer ainsi de se corrompre. Déjà, au moment de l'émi-

gration, elle comprenait une certaine quantité de mots hébraïques se rapportant principalement, quoique pas exclusivement, aux choses religieuses et morales. Après l'établissement en Orient, le vocabulaire du j-e. comme ceux de tous les autres idiomes de la Péninsule balkanique, admit une grande quantité de mots et de locutions turques. L'italien qui, longtemps, fut d'un usage général dans les ports du Levant, exerça aussi une influence assez notable sur le j-e., particulièrement dans les villes maritimes; enfin, le français qui est, maintenant, l'idiome occidental le plus répandu dans les grandes villes de Turquie et qui est aussi la langue de l'enseignement dans les écoles, nombreuses et bien organisées, de l'Alliance Israélite Universelle, fait également sentir son action sur le vocabulaire et la syntaxe du j-e. . Actuellement, les écrivains qui se servent de cette langue, tendent à remplacer le plus possible, même dans les publications de caractère populaire, les mots turcs ou hébreux par des expressions empruntées au français ou à l'italien, ou par des termes nouveaux formés sur le modèle de ces langues.

Les idiomes indigènes autres que le turc ont exercé sur le j-e. une influence beaucoup moins considérable.

Si l'espagnol levantin a laissé son vocabulaire se bigarrer de termes étrangers, il a, par contre, gardé une fidélité remarquable à l'ancienne langue au point de vue de la prononciation et des formes grammaticales, de la phonétique et de la morphologie. Sans doute, celui qui, connaissant le castillan, entend parler le j-e., sera peu agréablement frappé par une prononciation qui lui semblera incorrecte. En entendant remplacer la *jota* castillane, par le son de notre *j*, adoucir l's entre deux voyelles, il aura presque la sensation que ceux qui parlent ainsi sont des Français ne s'étant pas donné la peine d'apprendre la nature exacte des sons de l'espagnol, et prononçant cette dernière langue comme la leur propre. Et pourtant, en dépit de cette apparente incorrection, la prononciation actuelle du j-e., loin d'être une corruption de celle du castillan, représente, dans le plus grand nombre des cas, la prononciation même de l'espagnol à l'époque de l'émigration, au XV^e siècle. Faire ressortir cette identité est l'un des objets principaux que se propose cette étude. C'est donc la langue de l'Espagne qui, au cours des quatre derniers siècles, a modifié ses lois phonétiques, autrefois beaucoup plus rapprochées de celles du portugais et du français. Plusieurs autres particularités du j-e. ne sont aussi que des archaïsmes. Ce fait n'est, d'ailleurs, pas extraordinaire. On sait que, par exemple, le français parlé au Canada a conservé beaucoup de traits du langage des colons normands qui, jadis, peuplèrent la Nouvelle-France. Partout, les dialectes populaires représentent un état du langage antérieur à celui de la langue cultivée.

Cela ne veut pas dire, cependant, que le j-e. soit un patois inculte, comme pourrait le faire croire le terme „*el žargon*“ (mot français, le terme cast. est *la jerga*) par lequel les Israélites eux-mêmes désignent souvent leur idiome maternel. Langue sociale des communautés israélites, employée dans la vie religieuse et économique, à la synagogue comme au comptoir du commerçant, le j-e. a toujours été une langue cultivée. Il possède une littérature, composée, en première ligne, de livres traitant de la religion et de la morale, avec lesquels contrastent maintenant, les traductions de romans français. L'instruction a, du reste, toujours été en honneur dans les communautés juives du Levant.

Actuellement, la tendance des classes éclairées vers l'eupéanisation, l'introduction d'un enseignement exclusivement français dans les écoles israélites les plus fréquentées, tendent évidemment à faire déchoir le j-e. de la situation qu'il a occupée pendant quatre siècles. Certains Israélites se sont même demandé s'il ne serait pas préférable pour leur nationalité d'abandonner l'idiome de leurs ancêtres et d'en adopter un autre comme langue nationale. On a pensé aussi, mais en Espagne plutôt qu'en Orient, à renouer les liens, aujourd'hui complètement brisés, entre les fils des proscrits de 1492 et l'ancienne mère-patrie, et, comme conséquence, à poursuivre l'unification du j-e. avec le castillan.

Ces projets ont peu de chance de se réaliser. Rien ne permet de prévoir un rapprochement intellectuel avec l'Espagne dont le nom n'éveille dans l'esprit des Israélites d'Orient aucun sentiment ni aucun souvenir précis. Très peu de Juifs, même instruits, lisent des publications ou des livres espagnols. Si l'un d'eux veut écrire sa langue en caractères latins, il se servira de l'orthographe française, et non de l'orthographe castillane qui lui est inconnue. D'ailleurs, les relations commerciales sont à peu près nulles et il n'existe pas de colonies espagnoles dans les grands ports de Turquie. La connaissance et l'usage des langues occidentales et particulièrement du français iront certainement en se développant, mais l'idiome traditionnel n'en sera pas moins conservé. Le j-e., en effet, malgré la faveur accordée aux autres langues, possède toujours une vitalité incontestable. Il reste la langue officielle des communautés israélites pour toutes les affaires religieuses, administratives et sociales. A Salonique, en dehors de quelques maisons très importantes qui se servent du français ou de l'italien, les commerçants israélites tiennent leur comptabilité et font leur correspondance en j-e. . Sur tous les magasins, on aperçoit des enseignes et des inscriptions en caractères hébraïques, et lorsque l'administration municipale veut porter quelque ordonnance à la connaissance du public par voie d'affiches (ce qui, il est vrai, est assez rare), à côté des textes turc et grec, figure une traduction en j-e. . Enfin, la presse j-e. a ses organes dans toutes les grandes villes de la Turquie et des pays voi-

sins. Deux feuilles j-e., *la Époka* et *el Avenir*, paraissent à Salonique, deux également, *el Tiempo* et *el Telegrafo*, à Constantinople. Il en existe aussi à Smyrne, en Egypte, en Bulgarie.

On peut donc prévoir que ce rejeton isolé de la souche romane vivra encore de longues années en conservant son aspect actuel ou en se modifiant lentement par l'introduction de termes nouveaux. Qui sait, même, si l'avenir ne destine pas à une importance plus grande, ce langage d'un peuple essentiellement intelligent, laborieux et pacifique.

Le j-e., comme nous l'avons déjà fait comprendre, ne diffère pas essentiellement du castillan; il n'en est séparé que par quelques particularités de vocabulaire, de phonétique, et, dans une mesure extrêmement faible, de morphologie. Nous examinerons ces trois ordres de faits, en commençant par la phonétique.

Phonétique.

Les sons du j-e. — Le j-e. possède les mêmes sons-voyelles que la langue mère, *a, e, i, o, u* (ou français).

Les sons consonnes, plus nombreux que ceux du castillan, sont indiqués dans le tableau suivant.

	Oclusives		Composées		Spirantes		Nasales	Vibrantes	
	Sourd.	Son.	Srd.	Son.	Srd.	Son.			
Labiales	p	b			f	v	m		
Dentales	t	d			s	z	n	l	r
Interdentale					ð				
Palatales						y	ñ		
Chuintantes					ʃ	ʒ			
Dento-palatales			č	ǵ					
Gutturales	k	g			x	ɣ			
Aspirée					h				

Labiales — Les lettres *p, b, f, v, m*, représentent les mêmes sons qu'en français.

Dentales — *T, d, s, z, n, l*, ont la même valeur qu'en français, en remarquant cependant que ces lettres conservent dans toutes les positions leurs valeurs normales.

R se prononce comme en castillan.

Le son représenté par *ð* est celui de la même lettre en grec ou celui du *th* anglais doux.

Le cast. possède la sourde correspondante, qu'il représente par *z* (cazador) ou par *c* (decir).

Palatales — *Y* est le *i* consonne; il remplace aussi le *ll* cast. qui n'existe plus en j-e. .

Č est le son du *ch* espagnol (*tch* en français).

ǵ est celui du *g* italien devant *i, e*, en français *dj*. Ce dernier

phonème se rencontre surtout dans les mots étrangers (p. ex. *tiğaret*, commerce). Mais on le trouve aussi, comme il sera dit plus loin, à l'initiale des mots d'origine espagnole.

Š et ž représentent respectivement les sons du *ch* et du *j* français, ñ est le même son qu'en espagnol (*gn* français ou italien).

Gutturales — χ et γ représentent les sons des mêmes lettres grecques devant α et ο. χ correspond, au point de vue de la prononciation, à la *j* du cast. moderne (*hijo*, *mujer*). En j-e. ce phonème ne se rencontre que dans les mots d'origine turque ou hébraïque, où il représente le *ç* turc, le *צ* ou le *ץ* hébreux, p. ex. trc. *xaber*, nouvelle, *xazne*, caisse, trésor; hbr. *xaḫam*, rabin, *pesaḫ*, pâques, *Molḫo* (nom propre).

γ entre deux voyelles, se prononce assez faiblement.

Nous verrons plus loin que, dans les mots d'origine espagnole, γ provient d'une transformation du *g*, comme δ d'une transformation du *d*.

γ se trouve aussi dans des mots turcs où il représente un Ğ p. ex. *yairēt*, courage.

H est une légère aspiration, à peine sensible.

Afin de mieux faire ressortir les particularités de prononciation qui caractérisent le j-e., nous avons adopté une transcription strictement phonétique, ne tenant aucun compte de l'orthographe castillane. D'ailleurs, comme nous l'avons déjà fait remarquer, cette orthographe est absolument inconnue aux Israélites d'Orient. Ces derniers, comme ceux de presque tous les pays où ils se trouvent assez nombreux pour conserver une existence nationale distincte de celle des populations au milieu desquelles ils vivent, se servent, pour écrire leur langue maternelle, des caractères hébraïques. Les caractères carrés, d'un aspect si artistique et si solennel, ne sont ordinairement employés que pour les inscriptions, ou, dans les imprimés, pour les titres. Dans le corps des ouvrages, on se sert de caractères dérivés des précédents, un peu plus simples de forme, mais beaucoup moins beaux d'aspect. Ces lettres appelées caractères *raši* (ראשי) sont les mêmes qu'emploient les Israélites d'Allemagne et de Russie sous le nom de caractères rabbiniques, pour écrire leur idiome national, le judéo-allemand (*jüdisch-deutsch*).

Il existe également une écriture cursive s'écrivant, comme les caractères imprimés, de droite à gauche, et dont les Israélites se servent pour la correspondance, la comptabilité, etc.

L'alphabet hébraïque, outre le sérieux inconvénient, commun à toutes les écritures sémitiques, d'une représentation insuffisante des voyelles, est assez pauvre. Il ne possède que vingt-deux lettres dont quatre sont spécialement affectées à la notation des voyelles, tandis

que plusieurs autres représentent des sons étrangers à l'espagnol ou bien font double emploi les unes avec les autres.

Cependant, grâce à l'usage d'un signe diacritique, (un petit croissant ou un point placé au-dessus de la lettre dont il s'agit de modifier le son) ¹⁾ on est arrivé à représenter très exactement tous les sons-consonnes du j-e ²⁾. Il n'en a malheureusement pas été de même pour les voyelles qui, sous l'influence de la tradition sémitique, n'ont pas été nettement distinguées; l'e et l'i, d'une part, l'o et l'u de l'autre, sont figurés par les mêmes lettres ou groupes de lettres. L'emploi des points-voyelles de l'hébreu qui eût été très utile en la circonstance, est extrêmement rare.

Nous donnons ci-dessous la représentation, en caractères hébraïques, des sons du j-e.

Voyelles			
A	initial et median	א	E
	final après voyelle	אה	
	— après consonne	ה	I
	initial ou	א	O
	après voyelle	אֵ	
	après consonne	י	U
Consonnes			
B	ב	H	ה
Č	צ	χ	ח, כ
D	ד	K	ק
Δ	דֹ	L	ל
F	פ	M	מ
G	ג	N	נ
Γ	גֹ	Ñ	ניי
Ğ	גֵ	P	פ
		R	ר
		S	ס
		Š	שׁ
		T	ט
		V	בֹ
		Y	יֵ
		Z	ז
		Ž	זֵ

On remarquera que, lorsqu'un mot commence par les sons e, i, o, u, la voyelle א est toujours écrite en tête; si un mot se termine par a, on écrit הֵ après une consonne, אה après une voyelle. P. ex., אֵן אֵרְמוֹזוּ דִּיּא, *en un ermozo* (cast. hermoso) *dia*. Après une autre voyelle, e et i, o et u, s'écrivent comme au commencement d'un mot אֵ et אֹ; P. ex. נֹאסְטְרוּ *nuestro*, notre, מֵאסְטְרוּ *maestro*, maître.

On a pu remarquer que l'écriture j-e. ne distingue pas le γ et le g, qu'elle représente indifféremment par ג, ni le ġ et le ċ qu'elle écrit גֵ.

Les lettres ח, כ, ז, צ, ש, ת ne s'emploient jamais dans les mots espagnols; elles ne servent qu'à écrire les mots d'origine hébraïque,

1) Pour éviter des difficultés typographiques, on a remplacé, dans le présent travail, ce signe par un accent placé à gauche de la lettre, ainsi qu'on le fait souvent, d'ailleurs, en Orient, quand on emploie les caractères carrés au lieu des caractères rabbiniques.

2) Il y a seulement deux exceptions qui seront signalées plus loin.

notamment les noms propres, dont l'orthographe classique est toujours rigoureusement observée.

La phonétique j-e. ne s'écarte de celle du cast. que sur un petit nombre de points; mais comme ces lois particulières trouvent une application fréquente, elles donnent au dialecte espagnol des Israélites d'Orient, une physionomie très spéciale.

Nous allons examiner les différentes particularités de la phonétique j-e.; presque toutes se rapportent au consonnantisme; nous n'aurons donc que quelques mots à dire sur le vocalisme, par lequel nous commencerons cette étude.

Vocalisme.

Les cinq voyelles du cast. *a, e, i, o, u*, conservent, d'une façon générale, leur valeur en j-e. . On peut seulement observer une certaine confusion entre les sons *e* et *i*, d'une part, *o* et *u*, de l'autre. Il arrive que des mots qui renferment un *e* en cast., se prononcent en j-e. avec un *i* ou inversement; de même pour *o* et *u*. Ex.:

siñor, monsieur, est. *señor*, *miñor*, meilleur, est. *mejor*, *remeter*, remettre, est. *remitir* *dizir*, dire, est. *decir*, *osted*, vous, est. *usted*

Cette permutation de deux sons voisins n'a pas lieu de surprendre, car elle se rencontre dans d'autres idiomes néo-latins. Seulement, elle ne se produit en j-e. qu'à titre exceptionnel, dans des conditions qui paraissent arbitraires et non pas systématiques, comme celles que l'on observe, p. ex. dans les dialectes roumains ou languedociens.

On est tenté de voir dans la confusion phonique de *e* et *i*, de *o* et *u*, une influence de la confusion graphique de la représentation de ces sons dans l'écriture j-e. Il n'est pas douteux qu'un système rationnel d'écriture ne contribue à fixer la prononciation, tandis qu'un système défectueux facilite les variations, quand il ne les provoque pas. Il est donc probable que l'écriture a joué ici un certain rôle sans être cependant la cause déterminante, qui réside plutôt dans l'analogie des sons en cause. Des confusions analogues se rencontrent, un peu partout, chez les gens dont le langage est soumis à la fois à l'influence populaire et à l'influence littéraire, par ex. chez les ouvriers des villes. A Paris, entre autres, la substitution arbitraire de *e* à *i* est fréquente dans le langage des faubourgs ¹⁾.

Lorsque, surtout à la fin d'un mot, *a* et *o* sont suivis d'un *n*, il en résulte des voyelles nasales semblables à celles du français (*an, on, en* por-

1) En j-e., à Salonique, tout au moins, il me semble que les sons de *e* et de *i* sont parfois très-rapprochés. J'ai souvent entendu prononcer l'affirmation *si* (oui) presque comme *se*.

tugais ā, ō). Ainsi dans *razon*, la finale *on*, se prononce comme dans le français *raison*.

La voyelle *u*, comme second élément d'une diphtongue et suivie d'une consonne, devient elle-même consonne et prend le son de *v*. Ex.:

<i>kavza</i> , cause	cast. <i>causa</i>
<i>devda</i> , dette	" <i>deuda</i>
<i>sivdað</i> , ville	" <i>ciudad</i>
<i>bivda</i> , veuve	" <i>viuda</i>

On ne peut guère supposer que cette prononciation ait son origine dans la langue espagnole elle-même, telle qu'elle était parlée lors de l'émigration israélite, d'autant plus qu'elle n'est pas générale et ne se remarque, paraît-il, que dans la région de Salonique. On est donc amené à en chercher la cause en Orient et la première hypothèse qui se présente est celle d'une influence de la prononciation grecque, d'après laquelle les groupes *av*, *ev*, etc., qui, à une époque très reculée étaient certainement des diphtongues, *aou*, *éou*, se prononcent actuellement *av*, *ev*, ou *af*, *ef*. Le même phénomène s'est produit en Macédo-Roumain. Le groupe *au* (dont, en Daco-Roumain, les deux voyelles se prononcent séparément sans former diphtongue) devient quelquefois *av* ou *af*, p. ex. *avdu*, j'entends, (D-R. *aud*), *caftu*, je cherche (D-R. *căut*).

Cependant, la probabilité de cette hypothèse paraît grandement diminuée quand on remarque que le grec n'a exercé aucune influence sensible sur le j-e. et que, précisément dans les régions où les Israélites se trouvent plus spécialement en rapport avec les Grecs, la particularité en question ne se produit pas; ainsi, à Constantinople et à Andrinople, on prononce, m'a-t-on dit, *siudad* et non *sivdað*. La prononciation du ך hébraïque, qui, ainsi que le و de l'alphabet arabe a tantôt la valeur de *u*, tantôt celle de *v*, a pu aussi exercer une certaine influence sur la valeur du phonème en question. (*Sivdað* qui s'écrit actuellement à Salonique סיבדאד, s'écrivait autrefois סידאד comme on le fait encore à Constantinople, Andrinople, etc.).

Diphtongues. — Les règles concernant la diphtongaison de *e* et *o* toniques en *ie* et *ue* ne sont pas observées d'une façon régulière. On trouve des cas où la diphtongue existant en esp. n'est pas conservée en j-e., p. ex., *eskola*, école, est. *escuela*, *pasencia*, patience, est. *paciencia*, *keres*, tu veux, est. *quieres*, *mostra* il montre, est. *muestra*. Et inversement, il arrive, plus fréquemment même, que le j-e. conserve la diphtongue dans une syllabe atone où elle devrait disparaître et où elle disparaît effectivement en cast. . P. ex., *Huertelano*, jardinier, est. *hortelano*, *buendad*, bonté, est. *bondad*, *fierero*, forgeron, est. *herrero*, *muerir*, mourir, est. *morir*, *puedrá*, il pourra, est. *podrá*.

Consonnantisme.

On a pu voir, par le tableau donné un peu plus haut, que le j-e. possède les phonèmes *ɣ*, *š*, *ž*, *č*, *ǵ* qui manquent au cast.; en outre, le son *đ*, très rare en cast. (*d* final dans la prononciation de certaines provinces) est fréquent en j-e. Par contre, le son de la *z* espagnole ne se retrouve pas en j-e. et celui de *l* palatale (*ll*) s'est réduit à un simple *i* consonne. La *j* (jota) du cast. s'est aussi perdue en j-e.; le son *x* qui, phonétiquement, lui est identique, a, étymologiquement, une origine tout à fait différente et ne se rencontre que dans les mots d'origine orientale.

Ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, le plus grand nombre des différences que l'on constate entre la phonétique du j-e. et celle du cast., proviennent, non pas d'une corruption du langage, mais au contraire, de la conservation d'une prononciation archaïque. Les analogies assez nombreuses qui existent entre cette prononciation et celle du portugais ne doivent pas non plus être attribuées à une influence des éléments d'origine portugaise qui figurent parmi les Israélites d'Orient; elles tiennent seulement à ce que les prononciations de l'espagnol et du portugais étaient autrefois plus rapprochées qu'elle ne le sont aujourd'hui.

Consonnes intervocaliques. — Un des points les plus importants de la phonétique j-e. est le traitement des consonnes intervocaliques. Le mouvement qui, lors du passage du latin à l'espagnol avait substitué aux sourdes intervocaliques les sonores correspondantes, s'est continué en j-e. et les sonores occlusives ont été, à leur tour, remplacées par des sonores spirantes, de la manière suivante:

Labiales	b	devient	v
Dentales	d	"	đ
Gutturales	g	"	ɣ

Exemples:

<i>saver</i> , savoir,	cast. <i>saber</i>
<i>kavesa</i> , tête,	" <i>cabeza</i>
<i>ganava</i> , il gagnait,	" <i>ganaba</i>
<i>kuidado</i> , soin,	" <i>cuidado</i>
<i>pasado</i> , passé,	" <i>pasado</i>
<i>todo</i> , tout,	" <i>todo</i>
<i>amiyo</i> , ami,	" <i>amigo</i>
<i>yuyo</i> , jong,	" <i>yugo</i>
<i>seyuro</i> , sûr,	" <i>seguro</i>
<i>seyundo</i> , second,	" <i>segundo</i>
<i>luyar</i> , lieu,	" <i>lugar</i> .

Les consonnes en question comprises entre une voyelle et un *r* ou

un *l*, quelle que soit, d'ailleurs, la position respective de ces différents éléments, sont traitées comme intervocaliques.

Ex.:	<i>padre</i> , père	cast. <i>padre</i>
	<i>madre</i> , mère	" <i>madre</i>
	<i>tadrar</i> , tarder	" <i>tardar</i>
	<i>guadrar</i> , garder	" <i>guardar</i>
	<i>pieðrita</i> , perte	" <i>perdida</i>
	<i>palavra</i> , parole	" <i>palabra</i>
	<i>sovre</i> , sur	" <i>sobre</i>
	<i>avriyar</i> , abriter	" <i>abrigar</i>
	<i>avlar</i> , <i>favlar</i> , parler	" <i>hablar</i>
	<i>alvoraða</i> , aube	" <i>alborada</i>
	<i>pueblo</i> , peuple	" <i>pueblo</i>
	<i>alyuno</i> , quelque	" <i>alguno</i> .

L'*s* sourde, intervocalique est traitée en j-e. comme en portugais en provençal, en français et en italien; elle devient la sonore que nous transcrivons par *z*.

Ex.:	<i>kaza</i> , maison	cast. <i>casa</i>
	<i>nozotros</i> , <i>mozotros</i> , nous	" <i>nosotros</i>
	<i>ermozo</i> , beau	" <i>hermoso</i>
	<i>mizeria</i> , misère	" <i>miseria</i>
	<i>riza</i> , rire	" <i>risa</i> .

Il en est de même du *c* cast. suivi de *e* ou *i* et précédé d'une autre voyelle.

<i>azer</i> , <i>fazer</i> , faire	cast. <i>hacer</i>
<i>dizir</i> , dire	" <i>decir</i>
<i>lazeria</i> , travail pénible	" <i>laceria</i> , indigence.

Entre *v* ou *r* et une voyelle, *s* et *c* sont traités comme intervocaliques.

<i>kavza</i> , cause	cast. <i>causa</i>
<i>kavzo</i> , cas	
<i>esparzieron</i> , ils répandirent,	" <i>esparcieron</i> .

Dans l'ancienne prononciation espagnole, *s* était traité comme en français et en portugais et devenait sonore entre deux voyelles. Lorsque *s* intervocalique devait rester sourd, l'orthographe primitive le doublait comme en français, etc., p. ex., *passar*, passer, que l'on écrit aujourd'hui *pasar*. C'est à la fin du XVI^e siècle et au commencement du XVII^e, c'est à dire postérieurement à la grande émigration israélite, que l'*s* intervocalique est redevenu partout sourd et que se sont produits les autres changements dont nous aurons à parler plus loin ¹⁾.

1) R. Menéndez Pidal, *Manual Elemental de Gramática histórica española*, p. 54—55.

Labiales. Le j-e. distingue toujours exactement dans la prononciation, le *b* et le *v* que le castillan confond actuellement tout en les distinguant dans l'écriture comme il les distinguait autrefois dans la langue parlée¹⁾. Sur ce point encore, le j-e. a conservé la tradition mieux que le langage de la mère-patrie.

On prononcera donc à Salonique, *vida*, vie, *vedar*, empêcher, *viežo*, vieux, et au contraire, *bueno*, bon, *braso*, bras, *bever*, boire (cast. *beber*, le second *b* devenant *v* en j-e. à cause de sa position intervocalique).

On trouve cependant *bivir*, vivre, est. *vivir*, *bivda*, veuve, est. *viuda*, *biervo*, mot (lat. *verbum*) où l'on attendrait un *v* initial; le *b* initial est ici le résultat d'un phénomène de dissimilation, sous l'influence du second *v*.

En raison de la mutation des consonnes intervocaliques, dont il a été question plus haut, le *v* a, dans beaucoup de cas, pris, en j-e., la place d'un *b* cast.

L' *f* initiale se conserve plus fréquemment qu'en cast.; on trouve, par ex., *fiero*, fer, est. *hierro*, *fierero*, forgeron, est. *herrero*, *fuesa*, fosse, est. *huesa*, *fuir*, fuir, est. *huir*. Ces mots sont conformes à la tendance de l'esp. de conserver l'*f* devant les diphtongues (cf. *fuerte*, fort, *fiero*, cruel).

Dans plusieurs mots, la prononciation est incertaine; à Salonique et dans sa région, tout au moins, on entend dire *favlar* et *avlar*, parler, est. *hablar*, *fižo* et *ižo*, fils, est. *hijo*, *fazer* et *azer*, faire, est. *hacer*, *ečo* et *fečo*, fait, est. *hecho*, etc., ce qui indique que l'évolution commencée au XIV^e siècle et tendant à la disparition de *f* initiale, n'était pas encore achevée quand s'est produite l'émigration des Israélites.

Dentales. L'ancienne langue distinguait deux valeurs, sourde et sonore de la consonne interdentale qui, actuellement est toujours sourde et se représente indifféremment par *c* et *z*. (l'orthographe nouvelle emploie toujours *c* devant *e* et *i*, et *z* devant *a*, *o*, *u*, sans tenir compte de l'étymologie)²⁾.

Le j-e. a conservé cette distinction, mais les consonnes en question ont perdu leur prononciation interdentale et se sont confondues avec les dentales proprement dites, *s* et *z*.

La consonne interdentale sourde que l'ancien espagnol écrivait *c* devant *e*, *i* et *ç* devant *a*, *o*, *u*, est devenue en j-e. *s*.

Ex.:	<i>plasa</i> , place	cast. <i>plaza</i>
	<i>braso</i> , bras	" <i>brazo</i>
	<i>kavesa</i> , tête	" <i>cabeza</i>

1) R. Menéndez Pidal, op. cit., p. 64.

2) Id., ibid., p. 56-57.

<i>fuerza</i> , force	cast. <i>fuerza</i>
<i>konoser</i> , connaître	" <i>conocer</i>
<i>naser</i> , naître	" <i>nacer</i> .

La consonne interdentale sonore, pour la représentation de laquelle l'ancienne orthographe réservait *z*, devient en j-e., *z*, ainsi qu'on l'a vu par les exemples cités plus haut.

Le *d* final devient *ð*. Ex.:

<i>sivdað</i> , ville	cast. <i>ciudad</i>
<i>verdað</i> , vérité	" <i>verdad</i>
<i>karidað</i> , charité	" <i>caridad</i> (on emploie aussi le mot italien <i>carità</i>).

La même transformation se produit dans la langue parlée d'une grande partie de l'Espagne, où l'on prononce *amistadð*, *libertadð*, *virtudð* pour *amistad*, *libertad*, *virtud*. Dans d'autres provinces espagnoles et en Amérique, cette finale disparaît complètement dans la prononciation. En j-e., on observe aussi souvent la disparition du *ð* final (*sivda*, *verda*), ce qui peut s'expliquer par la faiblesse du son de *ð* et peut-être aussi, par une influence italienne, le j-e. ayant emprunté à l'italien un assez grand nombre de mots en *-tà* substitués à des mots espagnole en *-dad*.

Comme en cast., la consonne *s* devant une consonne sonore ou une nasale devient elle-même sonore.

Ex.:	<i>mizmo</i> , même	cast. <i>mismo</i>
	<i>ezmover</i> , émouvoir	
	<i>dezgrasia</i> , malheur	" <i>desgracia</i>

Gutturales et palatales. — La consonne *h*, qui, dans l'espagnol actuel est toujours muette, se faisait sentir, probablement comme une forte aspiration, au XV^e et au XVI^e siècle, dans un certain nombre de mots où elle provenait, soit d'un *f*, soit d'un *h* latins. En j-e., l'*h* provenant de *f* (dans les cas où cette dernière consonne n'a pas été conservée), celui provenant d'un *g* et, dans la plupart des cas, d'un *h* latins, n'ont laissé aucune trace ni dans la prononciation, ni dans l'écriture. On prononce et on écrit, p. ex. *ermozo*, *ermano*, *aver*, *ombre*, cast. *hermoso*, *hermano*, *haber*, *hombre*. Mais dans un certain nombre de mots, on trouve un *h* latin, représenté dans l'écriture j-e. par un *z* (*g*). Ce fait se produit surtout à l'initiale, devant la dipht. *ue*. Ex.:

<i>guerta</i> , jardin	cast. <i>huerta</i>
<i>gueso</i> , os	" <i>hueso</i>
<i>guérfano</i> , orphelin	" <i>huérfano</i>
<i>agora</i> , maintenant	" <i>ahora</i>

En réalité, ce *g* n'a ici qu'un son très peu sensible, aussi le transcrivons-nous désormais par un *h* et non par un *g*. Mais le fait que l'écriture a continué à le noter, tandis qu'elle néglige, dans tous les

autres cas, les *h* étymologiques, montre que sa prononciation a dû, autrefois, être très sensible.

La *j* gutturale du castillan ne se retrouve pas dans les éléments latins du j-e.; on ne rencontre un son phonétiquement équivalent (*x*) que dans les éléments orientaux, turcs ou hébreux. Ce phonème est, d'ailleurs, en espagnol, d'origine relativement récente. Là où nous le trouvons aujourd'hui, représenté par *g* (devant *e, i*) ou par *j*, l'ancienne langue présentait un son de nature toute différente, palatal et non guttural. Ce son possédait les deux nuances, sourde et sonore, représentées, la première par *x*, dont la prononciation était celle du *ch* français (que nous transcrivons ici par *š*) et la deuxième par *j* ou *g* dont la prononciation était celle des mêmes lettres en français (nous les représentons par *ž*)¹⁾.

Cet état de la phonétique du vieil espagnol se retrouve actuellement en portugais; il s'est également conservé en j-e.

Là où l'ancien espagnol avait un *x* (provenant le plus souvent de *x* ou du groupe *cs* latin), le j-e. a un *š*:

Ex.:	<i>dešar</i> , laisser	cast. <i>dejar</i> (anc. <i>dexar</i>)
	<i>dišó</i> , il dit (pass. déf.)	" <i>dijó</i>
	<i>abašo</i> , en bas	" <i>abajo</i>

En outre, le j-e. palatalise l'*s* précédé d'un *i*, formant diphtongue avec la voyelle précédente. P. ex.:

<i>seš</i> , six	cast. <i>seis</i>
<i>avlaš</i> , vous parlez	" <i>hablais</i>
<i>kereš</i> , vous voulez	" <i>quereis</i>
<i>savěš</i> , vous savez	" <i>sabeis</i>

On trouve également *s* palatalisée devant *k*, p. ex.: *buškar*, chercher, cast. *buscar*, *kaška*, coquille, coque, cast. *casca*.

Le *g* devant *e* et *i*, ainsi que la *j* (sauf là où elle correspond à un ancien *x*) deviennent en j-e. *ž* c'est-à-dire *j* français.

Ex.:	<i>mužer</i> , femme	cast. <i>mujer</i>
	<i>ižo</i> , fils	" <i>hijo</i>
	<i>oreža</i> , oreille	" <i>oreja</i>
	<i>ožo</i> , oeil	" <i>ojo</i>
	<i>koraže</i> , courage	" <i>coraje</i>
	<i>viežo</i> , vieux	" <i>viejo</i>

On retrouve le même son dans des mots, assez nombreux, empruntés au français ou modifiés sous son influence, tels que *endomažar*, endommager, *engažar*, engager, *protežar*, protéger (au lieu de l'esp. *proteger*), *protežador*, protecteur, etc.

A l'initiale, on prononce et on écrit ordinairement *dž* (ʒ): *džurnal*,

1) R. Menéndez Pidal, op. cit., p. 55.

journal, *džues*, juge (cast. *juez*), *la džente*, les gens, *džidio*, juif, *džimido*, gémissement.

Ces deux sons, *š* et *ž*, complètement inconnus au castillan de nos jours, sont peut-être ceux qui contribuent le plus à donner au j-e. sa physionomie particulière.

Le son *č* (cast. *ch*) se rencontre en j-e. dans les mêmes conditions que dans l'espagnol régulier, p. ex. *ančo* (*ancho*), large, *ečar*, (*echar*), jeter, *čiko* (*chico*), petit.

L'*l* palatal, représenté en espagnol par *ll* (en portugais par *lh*) s'est réduit en j-e. à un simple *i* consonne (*y*), de sorte que l'on prononce *eya*, elle (*ella*), *kaye*, rue (*calle*), *yevar*, conduire (*llevar*), *yeno*, plein (*lleno*), *yamar*, appeler (*llamar*). On m'assure que cette prononciation n'est per générale en Turquie et qu'à Monastir, entre autres, on prononce *ll* comme en castillan.

L'écriture j-e. montre une certaine indécision dans la transcription de ce phonème; il est ordinairement représenté par *ʾʾ* (ii), mais aussi quelquefois par *ʾʾʾ* (lii), et, fait assez curieux, cette dernière notation se rencontre même dans des mots où n'a jamais existé de *ll*, p. ex. *yo*, je, que l'on trouve souvent écrit *ʾʾʾ* (liio) au lieu de *ʾʾ*, *fulir*, pour *fuir* (cast. *huir*), *fuir*, *lierva*, pour *yerva* (cast. *yerba*), herbe.

Ces irrégularités paraissent indiquer que, au moment où s'est constituée l'écriture j-e. le *ll* avait encore sa prononciation propre, mais que cette prononciation s'est promptement confondue avec celle de *y*, de sorte que l'on est arrivé à confondre également les notations graphiques.

La réduction de *l* palatal (*ll*) à *y* s'est produite également dans le langage populaire de quelques parties de l'Espagne, comme, d'ailleurs, dans la majorité des autres idiomes néo-latins.

Nasales. *N* initial, se change assez fréquemment en *m*, particulièrement devant *ue*; ex.: *mues*, noix (cast. *nuez*), *muevo*, neuf, nouveau (*nuevo*), *mueve*, neuf (nombre), (*nueve*), *muestro*, notre (*nuestro*), *mos*, *mozotros*, nous (*nos*, *nosotros*). Les deux derniers de ces exemples, pronoms de la première personne du pluriel, ont pu être influencés par le pronom de la 1^{re} pers. du sing., *me*. Mais cette explication n'a pas de valeur pour les autres. C'est probablement la nature labiale de l'*u* consonne du groupe *ue*, qui a occasionné la transformation de la nasale initiale de dentale en labiale.

Les formes régulières en *n*, sont employées concurremment avec celles en *m*, mais seulement par les personnes instruites.

Mr. Menéndez Pidal, dans son ouvrage déjà cité (p. 143), signale l'emploi de *mos*, pour *nos*, dans la langue ancienne et dans les parlers populaires actuels de quelques parties de l'Espagne.

Métathèse de r. Nous terminerons l'étude du consonnantisme j-e. en citant un cas assez intéressant de métathèse.

On sait que, dans toutes les langues, l'*r* change facilement de place avec les consonnes voisines. En j-e., toutes les fois qu'un *r* se trouve au contact d'un *d*, l'*r* doit occuper la seconde place dans le groupe des deux consonnes; c'est ainsi que nous avons:

<i>guadrān</i> , ils gardent	cast. <i>guardan</i>
<i>piēdrita</i> , perte	" <i>perdida</i>
<i>tadrar</i> , tarder	" <i>tardar</i>
<i>taḍre</i> , tard (ou soir)	" <i>tarde</i>
<i>boḍro</i> , bord	" <i>bordo</i>
<i>kuedra</i> , corde	" <i>cuerda</i>
<i>veḍre</i> , vert	" <i>verde</i>

On remarquera que, dans ces différents mots, *d* se change en *ḍ* conformément à la règle exposée plus haut.

On trouve aussi des exemples de métathèse de *r* dans d'autres cas, p. ex.: *tresero* troisième, pour le cast. *tercero*, *terné*, je tiendrai, cast. *tendré*, *prove*, pauvre, cast. *pobre*.

Accent tonique.

L'accent tonique garde la place qu'il occupait en espagnol, ou, pour les mots étrangers, dans la langue à laquelle ils ont été empruntés. Mais dans les mots qui, dans une phrase portent un accent principal, l'accent d'intensité est accompagné d'un accent musical, sorte de modulation qui élève d'abord le ton de la voix sur la voyelle accentuée puis l'abaisse en allongeant le son.

Il en résulte que, la syllabe accentuée étant plus forte et plus longue qu'en castillan, la syllabe atone qui suit et qui est, dans la plupart des cas, la finale, est plus faible. Cette sorte de chant produit une impression désagréable sur les personnes qui entendent pour la première fois parler le j-e.

Morphologie.

La morphologie du j-e. ne donne lieu qu'à un petit nombre d'observations. En général, les formes du dialecte qui nous occupe ne diffèrent pas de celles du castillan; on peut seulement relever quelques archaïsmes.

Parmi les noms de nombre, nous remarquons, *seš*, six (pour le cast. *seis*, par suite de la palatalisation de *s* après *i*), *mueve* ou *nueve*, neuf, *onze*, *dodže* (cast. anc. *dodze*, mod. *doce*), *tredže* (cast. anc. *tredze*, mod. *trece*), *katorze*, *kinze*, *dies i seš*, seize, *vente*, vingt (cast. *veinte*) etc.

Les adjectifs ordinaux ont généralement conservé les formes en

—*eno*, —*en*, employées dans l'ancienne langue, mais inusitées aujourd'hui en cast.; les formes modernes sont aussi utilisées quoique plus rarement; enfin, quelques formes irrégulières, parfois d'origine italienne, viennent s'ajouter aux précédentes.

Premier, *primo* (it.), *primero*, *primer*

second, *segundo*

troisième, *terso*, (it. *terzo*), *tresero* (cast. *tercero*)

quatrième, *kuarto*, *kuatreno*, *kuarteno*

cinquième, *sinkeno*, *kinto* (cast. *quinto*)

sixième, etc. . . . *seženo*, *seteno*, *očeno*, *noveno*, *diezeno*, *onzeno* etc.

Citons également *trazero*, dernier, qui existe aussi en cast. (*trasero*) mais avec un sens différent (qui vient après).

Au sujet des pronoms personnels et de leurs dérivés, nous aurons à rappeler les formes de la première personne du pluriel, *mos*, *mozotros*, nous, *muestro*, notre, employées concurremment avec *nos*, *nozotros*, *nuestro*, et beaucoup plus fréquemment.

Lorsque le pronom réfléchi de la 3^e pers. est employé comme enclitique, on lui donne souvent la forme *sen* au lieu de *se*. (p. ex. *toparsen*, se trouver, pour *toparse*). Mr. Menéndez Pidal (op. cit., p. 143) attribue l'adjonction de cet —*n*, à l'influence de la terminaison de la 3^e pers. plur. des verbes.

La forme *sen* était en usage autrefois, et se retrouve aujourd'hui dans quelques parlers locaux de l'Espagne.

Remarquons aussi que les expressions *con migo*, *con tigo*, avec moi, avec toi, sont oubliées en j-e.; on dit *kon mi*, *kon ti*.

Une particularité assez curieuse, qui semble propre au j-e., est l'emploi de l'adj. poss. plur. *sus*, qui signifie normalement *ses*, au singulier, dans le sens de *leur*. P. ex., *sus kazas*, voudra dire *ses maisons* ou *leurs maisons*, comme en cast. (*sus casas*), tandis que *sus kazu*, avec le substantif au singulier, signifiera *leur maison*.

Peut-être est-ce l'exemple du français et de l'italien qui aura amené le j-e. à distinguer, à la 3^e pers., comme aux deux autres, le cas où il existe plusieurs possesseurs, de celui où il n'en existe qu'un seul. Les langues indigènes ont pu aussi exercer leur influence dans le même sens. Le turc, notamment, se trouve dans une situation presque semblable; à côté de *evi*, sa maison, nous trouvons *evleri*, qui peut signifier *ses maisons*, *leur maison* ou *leurs maisons*.

Cette forme serait, paraît-il, d'origine littéraire et n'appartiendrait pas au langage primitif du peuple.

Le verbe nous montre la persistance des formes anciennes *so*, *estò*. je suis, *vo*, je vais, *do*, je donne (cast. mod. *soy*, *estoy*, *voy*, *doy*)¹⁾.

1) Menéndez Pidal, op. cit., p. 185.

La 2^e pers. plur. est en *— is*, qui, en vertu d'une règle phonétique énoncée plus haut, devient *— š*, (*avláš, estáš, teněš, toparěš*, cast. *hablais, estais, teneis*, etc.).

Les formes en *— ades*, qui se sont conservées partiellement en Espagne jusqu'au XVII^e siècle, ont aussi existé en j-e., mais aujourd'hui, elles paraissent complètement oubliées.

La 2^e pers. sing. du passé défini se termine en *— tes* : *salvates*, tu sauvas, *tomates*, tu pris, *embezates*, tu appris. C'est peut-être une modification d'une forme vulgaire en *— stes*, qui existe en castillan (p. ex., *tomastes*) et qui provient elle-même de l'adjonction analogique de *— s* à la terminaison régulière *— ste*¹⁾. Au pluriel nous trouvons les formes correspondantes en *— teš* (pour *— teis*) (*puediteš*, vous pûtes, *embezateš*, vous apprîtes (cast. *pudisteis*, etc.). Les formes régulières en *— steš*, correspondant au cast. *— steis*, s'emploient aussi en j-e, p. ex. *tomasteš*.

A côté du futur à forme simple, identique à celui du cast., le j-e. possède un futur périphrastique qui lui est propre, et qui, dans le langage ordinaire, est de beaucoup le plus employé. Il se forme au moyen du présent de l'ind. du verbe *aller* et de l'infinitif du verbe employé, précédé ordinairement de la préposition *a*. P. ex., *va a tener* il aura, *vo a rugar*, je prierai, *va a meldar*, il lira, *van ir*, ils iront; *yo no vo a ser mas prove*, je ne serai pas plus pauvre.

C'est surtout la langue écrite qui supprime *a*, que la langue parlée emploie, au contraire, presque toujours.

Contrairement au cast., mais d'accord avec le portugais, le j-e. emploie comme verbe auxiliaire pour la formation des temps passés, tout au moins dans la langue courante, le verbe *tener*, au lieu de *aver* (*haber*), p. ex., *tengo meldado*, j'ai lu, *tenia akavado*, il avait achevé *me tienen dičo*, ils m'ont dit.

La langue écrite, au contraire, se sert habituellement de *aver*.

Enfin, nous citerons un certain nombre de mots de diverses catégories dont la forme j-e. diffère plus ou moins de celle qu'ils revêtent en cast.; tels sont: *munčo* (également usité le cast. *mučo*, mucho) beaucoup, *ande* (cast. *donde*), où, *delantre* (cast. *delante*), devant, *fin* (it. *fino*) jusqu'à (également usité *asta*, cast. *hasta*), *non* (cast. *no*; *non* était employé anciennement en cast.), *ma*, mais (it.), *estonces* (cast. *entonces*), alors, *manko*, moins, *a lo manko*, au moins, *na*, voici (gr. *vá*), *siendo*, attendu que (litt. étant), etc., etc.

Vocabulaire.

Nous nous bornerons, sur cette question, à quelques brèves indications de caractère général. Une étude complète du vocabulaire j-e.

1) Id., ibid., p. 164.

exigerait en effet une enquête longue et minutieuse, destinée non seulement à dénombrer les mots d'origines diverses en usage chez les Israélites de Salonique, mais aussi à distinguer ceux des mots en question qui ont été réellement incorporés à la langue populaire, ce qui est le cas pour beaucoup de mots turcs, et ceux, au contraire, spécialement les termes d'origine européenne, qui ne se rencontrent que sous la plume des écrivains ou dans la bouche des personnes cultivées, pour lesquelles le français ou l'italien sont des langues aussi usuelles que leur idiome maternel. Un semblable travail aurait, de beaucoup, dépassé les limites de la présente notice.

Dans une langue quelconque, le vocabulaire est toujours l'élément le moins fixe, le plus soumis aux influences extérieures. L'éloignement du pays d'origine, les relations constantes avec des populations parlant d'autres langues, devaient nécessairement agir sur le vocabulaire j-e. Comme nous l'avons déjà dit, c'est surtout le turc qui a contribué à l'enrichir et à le transformer. Un professeur israélite, Mr. Abraham Danon, a donné, dans un article intitulé: *Essai sur les vocables turcs dans le judéo-espagnol*, une longue liste de locutions et de mots turcs usités dans le langage des Israélites d'Orient¹). A côté des termes relatifs à l'administration, qui appartiennent naturellement à la langue officielle, comme *vali*, gouverneur général, *paša*, haut dignitaire civil ou militaire, *konak*, bâtiment officiel, palais, *mežlis*, conseil, *dava*, procès, *maalé*, quartier, *kasaba*, ville, bourg, etc., on rencontre beaucoup de mots d'usage courant qui, pour la plupart, se retrouvent dans les autres langues de l'Europe orientale, bulgare, serbe, grec, etc., comme *ališ-veriš*, trafic, *bazarlik*, marchandage, *ortak*, associé, *čarši*, marché, *odžak*, foyer, *kismet*, destin, *haber*, nouvelle, *čiček*, fleur, *kadir*, capable, *kolai*, facile, *tufek*, fusil, *barut*, poudre etc.

Toujours comme dans les autres langues balkaniques, les noms de profession d'origine turque, sont nombreux : *bakal*, épicier, *hamal*, portefaix, *suraf*, changeur, *kasap*, boucher, *berber*, barbier, *čoban*, berger, etc. On trouve aussi des noms de cette dernière catégorie à radical turc et à terminaison espagnole, comme *konduriero*, cordonnier (du trc. *kon-dura*, soulier).

Les éléments hébraïques comprennent avant tout des termes se rapportant à la religion, comme *חכם* *ḡaxam*, rabin, *kehila*, קהילה, synagogue, *berit* ברית, circoncision; les noms des fêtes, *pesaḡ*, פסח, Pâque, ראש השנה *Roš ha šana* le premier jour de l'an, ראש חודש *roš ḡodeš*, le premier jour du mois, *purim*, פורים (anniversaire de la délivrance

1) Keleti Szemle (*Revue Orientale*), fasc. 2 de 1903, p. 215, et fasc. 1er de 1904, p. 111. Budapest 1903-04.

des Israélites par l'intervention d'Esther), *sukot*, סוכות, fête des Tabernacles (en Orient, on dit: des Cabanes), *masah*, pain azyme, מצה, *šabat* ou *sabat*, שבת, samedi. Le nom du dimanche, *alxad*, אלהאד, vient prob-

ablement de l'arabe (الأحد). On pourrait cependant, supposer aussi qu'il est formé du mot hébreu אחד, *axad*, un, qui s'emploie également avec le sens de *premier*, et de l'article espagnol *el*. Les noms des autres jours de la semaine, *lunes*, *martes*, etc. sont espagnols.

Viennent ensuite les noms de qualités ou de défauts et différents autres termes se rapportant à la morale, comme *sedakah* צדקה, bien-faisance, charité, *anavah*, ענייה, modestie, גאווה, orgueil, *yaviento*, orgueilleux, *sexel*, שכל, intelligence, *edut*, עדות, témoignage, *safek*, ספק, doute, etc.

Mais on rencontre aussi des mots hébreux pour exprimer des idées usuelles, p. ex.: *xaver*, חבר, associé, *daian*, דיין, juge, *xesbon*, חשבון (plus correctement *xesbon*), compte, *meāra*, מערה, caverne, *ani*, עני, pauvre, etc.

Il faut remarquer que, pour une grande partie des termes d'origine orientale, des mots d'origine occidentale sont employés concurremment, surtout dans la langue écrite. Ainsi, l'on dira, p. ex., *dubio* (it. *dubbio*), au lieu de *safek*, *džues*, (est. *juez*), au lieu de *daian*, *prove* ou *póvero* (it.), pour *ani*, *karidađ* ou *karità*, pour *sedakah*, *testimoniansa*, pour *edut*, *pólvora*, pour *barut*, *flor*, pour *čiček*, *fačile* (it.) pour *kolai*, etc.

Dans les publications de caractère populaire, il n'est pas rare de voir les termes occidentaux qui n'appartiennent pas à la langue usuelle, accompagnés, entre parenthèse ou sous forme de renvoi, du mot hébreu ou turc plus familier à la masse des lecteurs.

En dehors des termes se rapportant à des choses absolument modernes ou européennes, comme *šemindefe*, chemin de fer, *žurnal* ou *džurnal*, *šapeo*, chapeau, *tabló*, tableau, les emprunts occidentaux s'observent surtout pour les termes abstraits, les noms de qualités (souvent en concurrence avec des mots hébreux) et, en général, les expressions qui n'appartiennent pas au langage de la vie matérielle et courante, telles que *karità*, charité (it. *carità*; on dit aussi *karidađ*), *kapačità*, capacité (it. *capacità*), *kuriozità*, curiosité (it. *curiosità*), *pročeso*, procès (it. *processo*), *mankansa*, manque, défaut (it. *mancanza*), *kapače*, capable (it. *capace*), *fačile*, facile (it. *facile*), *kativo*, mauvais (it. *cattivo*), *rovinar*, ruiner (it. *rovinare*), *endomažar*, endommager, *engažar*, engager, *tesoro*, trésor (de l'esp. *tesoro*, influencé par le mot français), *lavorador*, ouvrier (rad. it. *lavorare* et suff. esp. —*ador*).

Il convient de noter également un bon nombre de mots qui, bien que d'origine espagnole, diffèrent des vocables actuellement usités en

cast. Ce sont, ou des expressions archaïques, ou des mots dont la prononciation a été changée pour une cause exceptionnelle (en dehors, bien entendu, du jeu normal des lois phonétiques que nous avons exposées), ou bien des dérivations différentes de celles du castillan. En voici quelques exemples: *merkar*, acheter, *preto*, noir, *embezar*, apprendre, *topar*, trouver, *leviano*, léger (est. *leve*), *levdo*, levain, *pezyado*, lourd (est. *pesado*), *eredador*, héritier (de *eredar*, est. *heredar*, au lieu du est. *heredero*), *protežador*, protecteur (de l'esp. *proteger*), *bien azedor*, bienfaiteur (de *azer*, cast. *hacer*, faire), *servidera*, servante, *derečedad*, droit, justice (de *derecho*), *enkomendansa*, commandement (de *encomendar*), *mansevés*, jeunesse (de *mansevo*, est. *mancebo*, jeune homme), *čikés*, enfance (de *čiko*, est. *chico*, petit), *kayentor*, ardeur (de *caliente*).

Conclusion.

L'exposé qui précède quoique très-succinct aura permis, sans doute, de constater que le judéo-espagnol, malgré des modifications inévitables, a conservé à la langue mère, à la langue parlée en Espagne avant l'émigration, une fidélité d'autant plus remarquable que le temps, l'éloignement, la rupture complète des relations avec l'ancienne patrie, la dispersion des Israélites en communautés relativement peu nombreuses vivant dans des centres très-peuplés, auraient facilement expliqué et excusé l'abandon, même complet de l'ancien idiome. On peut trouver dans cet attachement aux vieilles traditions, une preuve de plus de l'énergie et de la vitalité du peuple israélite.

Pour faire ressortir l'analogie en même temps que les différences entre le j-e. et le castillan, nous donnerons ci-après, accompagnés de leur transcription et de leur traduction en castillan et en français, deux textes extraits d'un livre d'enseignement populaire intitulé מוראלים ריקונטוס, *Rekontos morales*, *Récits moraux*.

Textes judeo-espagnols.

לום טרים ליב'רום

און ב'ייוז' מונג' ריליג'ייוז מוראב'ה אין אונה ג'יקה קוליבה און מ'ידיד
דיל קאמפן. איל אירה אפ'אמאד' און טוד'ה לה סיב'ראד' פור סו סאב'יר אי פור
סו אינטינדימיינטו, סינגד איל דאב'ה בואינס קונסיז'ס אי סאלוד'וזאס
ליסיונים אה טוד'ה לה ג'ינטה.

און אינטינדי מונג' סאב'יר פ'ואי און דיאה אה ב'יז'טארלו אי סו טאראב'יאר
מונג' די לאס סאב'יירס פאלאב'ראס דיל ב'ייוז'ה. "אינדי אינטינדיאס" טאנטה
סינסייה? לי דימאנדה איל, ליוו נון ב'יאר אקרי מונג'ן ליב'רו אונדו ב'וס
פ'יז'יט' אינטינדיאר טאנטאס בואינס אי אירמוזאס קוזאס קי ב'וס סאב'ירס".
איל ב'ייוז' לי ריספונדיוו:

"ליוו נון טינגו קי טרים ליב'רום, מיה איליוס סון לום נאס מ'יז'ורים קי איי
אין איל מונדו, ליוו לום מילדו קאד'ה דיאה. איסטוס טרים ליב'רום סון: לאס

אוב'ראס דיל דייו קי לייו ב'יאו אריב'ה די מי קאב'יסה אי אה מי דיריד'ה, לה
 קונסינסיה קי איסטה אין מי מיזמו אי לה סאנטה איסקריטורה.
 איל סילו אי לה טיירה סון קומו און גראן ליב'רו אב'יירטו אה מואיסטרוס
 אונ'וס, אי קי מוס דיסקוב'רי לה פ'ואירסה, לה סינסיה אי לה בואינדאד' די
 מואיסטרו פאר'רי קי אין לוס סילוס. מי קונסינסיה מי אמוסטרה איל ביון קי
 לייו דיב'ז אור אי איל מאל דיל קואל לייו דיב'ז פ'ולירה, אי לה סאנטה איסקרי-
 טורה קי אים איל ליב'רו די לוס ליב'רוס, מי אינביזה קומו איל דייו קריאו איל
 אומברי, אי קי סון לאס אורדינאנסאס קי איל מוס אינקומינדו פור גואר'דאר.

Traduction en castillan.

Los tres libros

Un viejo muy religioso vivía en una pequeña cabaña en medio del campo. Era afamado en toda la ciudad por su saber y por su entendimiento, porque daba buenos consejos y saludables lecciones a toda la gente.

Un hombre muy sábio fué un día a visitarle y se maravillò mucho de las sábias palabras del viejo.

„En donde aprendísteis tanta ciencia? le preguntó, yo no veo aquí ningún libro donde pudísteis aprender tantas buenas y hermosas cosas que sabéis.“

El viejo le respondió:

„No tengo mas que tres libros, però ellos son los mejores que haya en el mundo; los leo cada día. Estas tres libros son: las obras de Dios que veo sobre mi cabeza y al rededor de mi, la conciencia que tengo en mi mismo, y la santa escritura. El cielo y la tierra son como un gran libro abierto á nuestros ojos, y que nos descubre la fuerza, la ciencia y la bondad de nuestro padre que está en los cielos. Mi conciencia me muestra el bien que debo hacer y el mal del cual yo debo huir, y la santa escritura que es el libro de los libros, me enseña como Dios creó al hombre, y que son los mandamientos que nos envió para guardarlos.“

Traduction française.

Les trois livres.

Un vieillard très-religieux demeurait dans une petite chaumière au milieu de la campagne. Il était renommé dans toute la ville pour

Transcription.

Los tres livros

Un vležo munčo religiŝozo morava en una čika koliba¹⁾ en medio del kampo. El era afamado en toda la sivdađ por su saver i por su entendimiento, siendo el dava buenos konsežos i saludozas lesiones a toda la ĝente.

Un ombre munčo sávio fué un día a vežitarlo i se maraviyò munčo de las sávias palavras del viežo.

„Ande embezateš tanta sensia? le demanda el, yo non veo akí ningún livro ande vos puditeš embezar tantas buenas i ermozas kozas ke vos saveš.“

El viežo le respondiò:

„Yo non tengo ke tres livros, ma eyos son los mas mizores ke ay en el mundo; yo los meldo kađa día. Estos tres livros son: las ovras del Diò²⁾ ke yo veo ariva de mi kavesa i a mi de-ređor, la konsensia ke está en mi mizmo i la santa eskritura. El sielo i la tiera son komo un gran livro avierto a muestros ožos, ke mos deskuvre la fueras, la sensia i la buendađ de nuestro padre ke en los sielos. Mi konsensia me amostra el bien ke yo devo azer, i el mal del kual yo devo fuyir, i la santa eskritura ke es el livro de los livros, me embeza komo el Diò kreó el ombre, i ke son las ordenansas ke el mos enkomendò por guadrar.“

1) Chaumière, turc, qaliba, blg. koliba, gr. χαλύβη.

2) el Diò (avec l'art.), cast. Dios.

son savoir et son intelligence, car il donnait de bons conseils et de salutaires leçons à tout le monde.

Un homme très-sage vint un jour le visiter et s'émerveilla beaucoup des sages paroles du vieillard: „Où avez-vous appris une si grande science, lui demande-t-il, je ne vois ici aucun livre où vous ayez pu apprendre tant de bonnes et belles choses que vous savez.“

Le vieillard répondit:

„Je n'ai que trois livres, mais ce sont les meilleurs qu'il y ait dans le monde; je les lis chaque jour. Ces trois livres sont : les œuvres de Dieu que je vois au-dessus de ma tête et autour de moi, la conscience qui est en moi-même et la Sainte Ecriture. Le ciel et la terre sont comme un grand livre ouvert à nos yeux et qui nous découvre la force, la science et la bonté de notre Père qui est dans les cieux. Ma conscience me montre le bien que je dois faire et le mal que je dois fuir, et la Sainte Ecriture qui est le livre des livres m'apprend comment Dieu créa l'homme et quels sont les commandements qu'il nous ordonna d'observer.“

סוכות

אין מימבראסיון די לה מוראד'ה די מואיסטרוס פאד'רים אין איל דיזירטו, אין קאב'אניאס, דיספואיס די לה סאליד'רה די אייפ'טו, מוזוטרוס גואר'ראמוס לה פ'ייסטה די סוכות או לה פ'ייסטה די לאס קאב'אניאס. סומס אוב'ליגאד'וס מיינטרוס איסטה פ'ייסטה די מוראד' או א לו מאנקו די קומיר אין טיינדאס קוב'יירטאס קון אונ'אס, קאניאס, פאז'ה, או ארטאס קוזאס סימז'אנטים.

א'סטה פ'ייסטה טורה סייטי דיאס, לוס דוס פרימירוס דיאס סון אינטיראמינטי אפארטאדוס אל ריפוזו, אי לוס סינקו ארטרוס פ'ורמאן איל חול המועד: מיר'יאס פ'ייסטאס.

איל סיטין דיאד'ה די סוכות איס לייאמאד'ו דו'שענה רבה. אין איסטי דיאד'ה מואיסטראס אוראסיונים סון מאס אימפורטאנטים, סיינדו איסטונסים איל דייו סאנטו אפ'ירמה סוס סיטינסיאס סוב'וי קאד'ה אונז די סוס קריאד'וס. מוס לי ריגאמוס פורקי מוס' פירדוני אינטיראמינטי די מואיסטרוס פיקאד'וס אי קי מוס די סוס בינדיסיונים סוב'רי טוד'ו.

Traduction en castillan.

La fiesta de los Tabernáculos

En memoria de la morada de nuestros padres en el desierto, en cabañas, despues de la salida de Egipto, guardamos la fiesta de los Tabernáculos (Sukot) o la fiesta de las cabañas.

Somos obligados, durante esta fiesta de vivir, ó, á lo menos, de comer, en tiendas cubiertas con hojas, cañas, paja, ó otras cosas semejantes.

Esta fiesta dura siete dias; los dos

Transcription.

Sukot

En membrasion de la morada de nuestros padres en el desierto, en kavañas (kolibas), despues de la salida de Aifto, mozotros guadrarnos la fiesta de Sukot o la fiesta de las kavañas.

Somos ovliyados mientras esta fiesta de morar, o, a lo manko, de komer, en tiendas kuviertas kon fožas, kañas, paža, o otras kozas semejantes.

Esta fiesta tura siete dias; los dos

primeros dias son enteramente reservados al reposo, y los otros cinco forman las medias fiestas.

El séptimo día de Sukot se llama „hošanah rebah“. En este día, nuestros oraciones son mas importantes, porque, entonces, el Dios santo confirma sus sentencias sobre cada uno de sus criados. Le rogamos porque nos perdone enteramente nuestros pecados y que nos dé sobre todo sus bendiciones.

primeros dias son enteramente apartados al reposo, i los sinko otros forman el *zol hamoed*, medias fiestas.

El seten día de *Sukot*, es yamaón *hošanah rebah*. En este día nuestras oraciones son mas importantes, siendo entonces el Dió santo afirma sus sentencias sobre cada uno de sus criados. Mos le rugamos porke mos perdone enteramente de nuestros pekaños i ke mos dé sus bendisiones sobre todo.

Traduction en français.

La fête des Tabernacles.

En mémoire du séjour de nos pères dans le désert, dans des cabanes, après la sortie d'Egypte, nous observons la fête des Tabernacles, ou fête des cabanes.

Nous sommes obligés, pendant cette fête, de demeurer, ou, au moins, de manger, dans des abris recouverts de feuilles, de roseaux, de paille, ou d'autres choses semblables.

Cette fête dure sept jours; les deux premiers sont entièrement réservés au repos, et les cinq suivants constituent les demi-fêtes.

Le septième jour de la fête des Tabernacles est appelé „hošanah rebah“. En ce jour nos prières sont plus importantes, attendu que le Dieu saint confirme ses sentences sur chacun de ses serviteurs. Nous le prions pour qu'il nous pardonne entièrement nos péchés et qu'il nous donne ses bénédictions en toute chose.

Un dotto borgognone del sec. XI, e l'educazione letteraria di S. Pietro Damiani.

Per
Francesco Novati.

I.

Tra i documenti che meglio giovano ad illustrare la storia della cultura scientifica e letteraria in Francia nell'alto medio evo, tiene senz'alcun dubbio precipuo luogo quel Ritmo alfabetico latino che Ademaro di Liegi, dapprima „scolastico“ nella sua patria, quindi salito all'episcopato bresciano (998—1061)¹⁾, dettò ne' primi lustri del Mille, a commemorare quanti egregi eransi assisi accanto a lui sui banchi della scuola dove insegnava Fulberto, e che la morte aveva immaturamente rapiti²⁾. Di ben undici studiosi francesi, taluni de' quali sarebbero oggidì del tutto sconosciuti, il valentuomo conservò in cotal guisa

1) Sopra Adelmanno, per tacere de' vecchi fonti, cfr. Wattenbach, *Deutschlands Geschichtsquellen im Mittelalter**, v. II, p. 144; Hurter, *Nomenclator literar. theologiae cathol.*,³ Innsbruck, 1903, to. I, p. 996.

2) Per Fulberto e la sua scuola ved. Ch. Pfister, *De Fulberti Carnotens. Episc. vita et operib.*, Nancy, 1885, p. 1 sgg.; *Études sur le règne de Robert le Pieux*, Paris, 1885, p. 1 sgg.; ma soprattutto Clerval, *Les écoles de Chartres au moyen âge, du V^e au XVI^e siècle*, Paris, 189 . . ., lib. II, p. 29 sgg.

Il poemetto d'Adelmanno è il primo esempio, se non andiamo errati, di que'lamenti, a dir così, collettivi, destinati a rimpiangere la perdita di maestri che illustrarono una scuola o una regione. Niun altro però gli si può avvicinare per importanza storica da quello in fuori che sopra i maestri dello studio Bolognese dettò più tardi un anonimo, l'opera del quale fu data alla luce da A. Goldmann, *Tre carmi risguard. la storia degli studi di gramm. in Bologna nel sec. XIII in Atti e mem. della R. Deput. di Stor. Patria per le prov. di Rom.*, Serie III, v. VII, 1889, p. 130 sgg.

la memoria alla posterità con versi che, se non brillano per eleganza e peregrinità di forma, non meritano tuttavia i sarcasmi coi quali li accolse il malevolo Berengario¹⁾. Niuna meraviglia pertanto che il *Planctus* d'Ademaro abbia incessantemente attratta l'attenzione degli eruditi intenti a rischiarare le vicende della cultura sul suolo di Francia nel secolo XI; sicchè, dopo il Mabillon, che per primo lo diede alla luce²⁾ di sopra un codice già dell'Abbazia di Gembloux ed ora conservato nella R. Biblioteca di Bruxelles, siansi affrettati a ristamparlo con dotti commenti i francesi E. Martène, O. Durant³⁾ e il Gagliardi bresciano⁴⁾. In tempi poi ai nostri più vicini, il rinvenimento di un codice di Copenhagen, racchiudente una nuova redazione del poemetto d'Adelmanno, invogliava Julien Havet a ridarne un'edizione critica⁵⁾; e questa, quasi integralmente, veniva quindi riprodotta da A. Clerval nel poderoso volume da lui dedicato alle scuole di Chartres nell'età medievale⁶⁾. E ben a ragione, giacchè niun documento meglio del ritmo d'Adelmanno giova a rappresentare l'influsso esercitato ai suoi giorni sulla istruzione non francese soltanto ma europea, da Fulberto, il degno alunno e successore del grande Gerberto.

II.

Accennavo testè all'inatteso ritrovamento in un ms. esulato in Danimarca, d'un novello testo del Ritmo. Questa scoperta ha avuto per effetto, come spesso volte succede, di complicare non lievemente le cose: tra i due testi difatti, quello di Gembloux e l'altro di Copenhagen, corrono tali e tante differenze, che sarebbe vano ogni tentativo di spiegarne l'esistenza, ove non s'ammettesse che l'autore medesimo ne sia il responsabile. E così è veramente; giacchè Adelmanno, dopo avere, com'egli stesso dichiara nella epistola a Berengario⁷⁾, dettato il suo epicedio, mentre insegnava a Liegi, e, come J. Havet ha felicemente dimostrato, tra il 1028 ed il 1033, lo ripose sul telaio una quindicina d'anni più tardi, vale a dire circa il 1048⁸⁾. Ora la reda-

1) Cfr. Clerval, op. cit., p. 89.

2) *Vetera Analecta*, 1 ed., I, 420; 2 ed., p. 382.

3) *Thesaur. nov. anecdotor.*, Lutetiae Paris., 1717, IV, p. 13.

4) *Veter. Brixiae Episcoporum. S. Philastrii et S. Gaudentii opera nec non B. Ramperti et Ven. Adelmanni Opuscula etc.*, Brixiae, MDCCXXXVIII, p. 404 sgg.

5) *Adelmannus Leodicensis, Poème rythmique sur plusieurs savants du XI^e siècle*, publié par M. J. H., in *Notices et docum. pour la Société de l'histoire de France*, 1884, p. 71 sgg.

6) Op. cit., p. 58 sgg.

7) Quest' epistola, che precede il Ritmo nel cod. di Gembloux, è stata riprodotta più volte; cfr. Gagliardi, op. cit., p. 423; Sündendorf, *Bereng. Turonensis*, Hamburg, 1850, p. 8; Migne, P. L., to. CXLIII, c. 1289.

8) Per tutto ciò ved. Havet, op. cit., loc. cit.

zione primitiva è quella offerta dal codice di Copenhagen; il ms. di Gembloux ci presenta invece il rimaneggiamento fatto bersaglio agli strali di Berengario, dopochè Adelmanno, credendo propiziarselo, volle fargliene dono.

III.

Or bene: fra gli undici condiscipoli suoi, de' quali l'antico allievo di Chartres rievoca con particolare affetto l'ombra lagrimata, uno ve n'ha che dalla nativa Borgogna erasi recato nella florida Beauce, attirato dalla fama di Fulberto. A lui non malignità di morbo o altro natural accidente aveva recisi gli stami vitali, bensì furore crudele d'avversari scellerati:

O! et te discerpit atrox emulorum factio,
Postquam mensus es Europam, flagrans acri studio,
Multas artes compilasti, Gerberte Burgundio;
Proh! si nunquam revertisses fatale Vesontium,
Quanta nunc auctoritate decorares Latium,
Docens quicquid revexisti ab hortis Hesperidum!

È questa la lezione del cod. di Copenhagen¹⁾. Ma nel ms. Gemblacense le due quartine offronci delle varianti notabilissime:

O! et te dira peremit emulorum factio:
Postquam mensus es Europam perflagranti studio,
Scolas multas expilasti, Waltere Burgundio;
Proh! si nunquam revertisses ad fines Allobrogum,
Quanta nunc auctoritate decorares Latium,
Docens quicquid revexisti ab hortis Hesperidum!²⁾

Come si vede, vi ha qui una discrepanza ben grave tra i due testi. Il borgognone, che fu ucciso al suo ritorno in patria; e la patria è senza dubbio Besanzone, il „fatale Vesontium“; come si chiamava veramente? Gerberto o Gualtiero? Che la lezione del cod. di Copenhagen sia errata, vera invece quella del cod. di Gembloux, è opinione di Giuliano Havet, il quale stima che „Gerbertus“ sia il prodotto d'un arbitrio dell'amanuense, il quale, rinvenendo nell'esemplare, da cui attingeva, il nome del personaggio borgognone indicato colla sola iniziale G., equivocando nell'interpretazione di essa, scrisse „Gerbertus“ in luogo di „Gualterus“³⁾. Se così stanno veramente le

1) Clerval, op. cit., p. 60. Nel primo verso il cod. di Copenhagen legge „remulorum“; errore d'amanuense, come conferma il ms. di Gembloux, che invece reca „emulorum.“

2) Clerval, op. e loc. cit.

3) Havet, op. e loc. cit.; Pfister, De Fulb. Carn. Ep. vita p. 42. In realtà, non si ha poi ricordo veruno di un Gerberto di Borgogna, che abbia vissuto a Chartres e frequentato la scuola di Fulberto. È strano che il Clerval, il quale, op. cit., p. 63 e 83, ammette senza esitazione veruna, che il Borgognone siasi chiamato Gualtiero, a p. 62 enumeri tra gli estinti lodati da Adelmanno „Gerberto di Borgogna“!

cose (ed è difficile, come si vedrà fra poco, ammettere che stiano in modo diverso); noi siamo dunque autorizzati a concludere che tra gli uditori di Fulberto di Chartres nei primi anni del secolo undicesimo si era segnalato un borgognone, chiamato Gualtiero, il quale, dopo aver seguiti con Adelmanno ed altri egregi ingegni i corsi del dotto prelato, e spesi lunghi anni in peregrinazioni scientifiche, erasi alla fine determinato di scendere nella penisola per fissarvi stabile dimora ed aprirvi anzi una scuola. Se non ché, prima di dar effetto a codesto disegno, la sua cattiva stella l'indusse a rivedere il paese natale, dove la gelosia degli emuli fugli cagione di luttuosissimo fine. „Il est regrettable — osserva a questo punto il Clerval — qu'Adelman ne s'explique pas plus clairement sur la fin tragique de cet écolâtre et sur les écoles visitées par lui. Il était déjà mort en 1033¹⁾).

Il lamento dell'erudito francese non può davvero dirsi infondato. Adelmanno non soltanto sorvola così sulle cause come sulle particolarità della lugubre tragedia, di cui il condiscipolo suo era stato protagonista, ma fa altresì troppo a fidanza colla perspicacia de' suoi leggitori, quando sta pago a definire come „orti delle Esperidi“ quelle scuole, onde Gualtero avrebbe riportato in Francia tanta copia di recondito sapere!²⁾ Fortunatamente però, quanto tace Adelmanno ci dirà un altro contemporaneo suo, Pietro Damiani. Cosa bizzarra! Nessuno, che a noi consti almeno³⁾, si è prima d'ora avveduto come il migliore commentario alle due strofe del *Planctus* del maestro di Liegi, scaturisse da un paragrafo della celebre opericciuola che il santo Ravennate scrisse per dimostrare quanto la santa semplicità dell'ignoranza pia fosse da preferire alla vanità orgogliosa della scienza mondana⁴⁾:

1) Op. cit., p. 84.

2) Com'è risaputo, se i più antichi scrittori greci (Esiodo, i Lirici ed anche i Tragici) s'accordano nel porre l'isola delle Esperidi nelle regioni dell'Occidente, senza precisare, i latini propendono con Vergilio alla testa a collocar gli orti famosi nella parte nord-ovest dell'Africa, „ubi maximus Atlas Axem umero torquet stellis ardentibus aptum“; Aen. IV, 481—82 (ved. Roscher, *Ausführl. Lexik. der griechisch. u. römisch. Mythologie*, Leipzig, 1884 bis 1890, v. I, p. 2598; Forcellini, ed. De Vit, s. v.); ed all'Africa, come devoto ammiratore di Vergilio e d'Orazio, deve aver per fermo pensato Adelmanno.

3) Per verità E. Dümmler, *Anselm der Peripatetiker*, Halle, 1872, p. 11, n. 2, dove accenna ai viaggi dei dotti italiani già intrapresi per amore di scienza sui primi del sec. XI, accoppia nella stessa nota le due testimonianze di Adelmanno e di P. Damiani, ma non dice parola da cui si possa dedurre che ne aveva rilevato l'intimo rapporto. Altrettanto è a dire del Dresdner, *Kultur- u. Sittengesch. der italien. Geistlichkeit im 10. u. 11. Jahrh.*, Breslau 1890, che più volte ha menzionato Gualtiero (op. cit., p. 195, 221, 252).

4) *Opuscul. XLV, De sancta simplicitate scientiae inflanti anteponenda* in S. Petri Damiani, *Opera omnia*, to. II, c. 699; Migne, P. L., to. CXLV.

Cap. VI.

Quod humana sapientia multis periculis subjacet.

Gualterus plane, magistri mei, scilicet Ivonis, socius fuit, qui per triginta ferme annos ita per occiduos fines sapientiam persecutus est, ut de regnis ad regna contenderet; et non modo Teutonum, Gallorum, sed et Saracenorum quoque Hispaniensium urbes, oppida simul atque provincias penetraret; sed mox ut, studiis toto, ut ita loquar, orbe cor-rasis, exsilium habitatione mutavit, et iam velut in pace compositus, docere pueros coepit, aemuli sui, cuiusdam videlicet alterius sapientis, necessarii vel fautores, eum simpliciter gradientem ex insidiis occiderunt: qui confossus gladiis, non sacerdotes, ut mihi relatum arbitror, petiit; non de transactis confessionem vel poenitudinem gessit; sed usque ad ultimum spiritum hoc solum inclamare non desiit: „Heu quale damnum!“ Si quis autem vel de confessione facienda vel aliud quid dicebatur, ille iam alienatus hoc solummodo repetebat: „Heu quale damnum!“

Chi esiterà a riconoscere in codesto personaggio, di cui Pietro Damiani con la consueta drammatica evidenza descrive lo scempio miserando e l'ardore disinteressato per la scienza, più forte di tutto, più forte della morte stessa, colui del quale la scomparsa inattesa aveva strappato lagrime amare ad Adelmanno? Le due testimonianze si rischiarano, integrandosi a vicenda, mirabilmente, poichè, se il maestro di Liegi accenna solo alla sfuggita i lunghi viaggi dell'amico suo ed il fatale ritorno al „paese degli Allobrogi“, il Ravennate, in quella vece, sopra entrambi codesti punti reca buona copia di importanti ragguagli. Viceversa poi, mentre Pietro è muto sulla patria di Gualtiero (e dal silenzio suo derivò l'errore, in cui sono caduti tutti quanti ebbero prima d'ora occasione d'accennare a lui, di presentarlo come un italiano¹); Adelmanno non solo ce lo dice oltremontano, ma Borgognone di patria, anzi addirittura nativo di Besanzone²). Ambedue gli scrittori

1) Cfr. Tiraboschi, Stor. della letter. ital., Milano 1823, to. III, lib. IV, p. 409; Dresdner, op. cit., p. 252; G. Mariotti, Mem. e Docum. per la storia della Univers. di Parma nel medio evo, Parma 1888, p. 30 sg.; ecc. Alla schiera debbo unirmi anch'io; ved. Le Origini della letter. ital., Milano, Vallardi, p. I, cap. V, p. 222.

2) Quale splendore avessero raggiunto nel sec. X le scuole di Toledo e di Cordova, è troppo noto, perchè occorra insistervi: cfr. Wüstenfeld, Die Übersetzungen Arabisch. Werke in das Lateinische seit dem XI. Jahrh., Göttingen, 1877, p. 8 sgg., al quale però è sfuggito l'importantissimo passo di P. Damiani. Sopra le scuole fiorenti alla fine dello stesso secolo o sui primi del successivo nell'Ifrikia (Tunisia ed Algeria), che faceva parte dell'impero fatimita, di cui anzi era stata la culla, ci ha date pur testè preziose notizie,

poi concordano nell'affermare che Gualtiero aveva in servizio de' propri studi frequentati i ginnasi saraceni; il che ci impone il dovere di ricollocarlo alla testa di quell'eroica falange di dotti che nei sec. XI e XII non solo superarono i Pirenei, ma varcarono altresì le acque del Mediterraneo per attingere nuova ricchezza di scienza agli arabi atenei della Spagna e dell'Africa¹).

IV.

Ma dal riavvicinamento dei due testi di Adelmanno e di Pietro Damiani, oltrechè luce inaspettata sopra la persona e la vita dell'obliato precursore di Gherardo da Cremona, di Daniele de Morley, di Michele Scoto, d'Ermanno il Tedesco, sprizza fuori altresì qualche tenue barlume a rompere l'ombra fitta in cui è stata sin qui ravvolta la giovinezza prima e la letteraria istituzione di Pietro „Peccatore“. Era ed è opinione universalmente tenuta dai biografi di costui, quella che Pietro, dopo avere in Ravenna attinti i primi rudimenti del sapere, fosse passato a Faenza e quindi a Parma; ed in quell'Ivone che nel passo or ora allegato egli rammenta come suo maestro, dai giorni del Tiraboschi in poi si è sempre da tutti riconosciuto un grammatico lombardo, il quale avrebbe governate appunto nei primi lustri del Mille le floride scuole dell'una o dell'altra città²). Ora che Pietro Damiani sia stato alunno di una scuola a Faenza e d'un'altra, se non posta pro-

illustrando un'opera, sconosciuta sin qui, di Aboû l'Arab, spettante al quinto secolo dell'Egira, Ben Cheneb in *Journal Asiatique*, X^e Série, to. VIII, 1906, p. 343 sgg.

1) Il fatto che in Besanzone, sul principio del sec. XI, aveva stanza più di un maestro d'umane lettere, e che le gelosie tra gli insegnanti ivi domiciliati potevano giungere al punto da indurre taluno tra essi a sbarazzarsi anche col ferro d'un rivale pericoloso, dà argomento a ritenere che la piccola città allobroga fosse un focolare non tenue di cultura. Ora tornerà qui non inutile ricordare che in Besanzone e appunto in quegli anni medesimi, sarebbe fiorito l'Alberico o Elberico, autore del più antico poema volgare sopra Alessandro Magno, da cui il curato Lamprecht ha ricavato, com'egli stesso dichiara, la sua *Alessandreide*. So bene che il Meyer, Alex. le Grand dans la littér. franç. du moy. âge, Paris 1886, to. II, p. 77 sgg., dall'esame accurato della lingua del frammento Laurenziano dell'opera d'Alberico è stato condotto ad escludere assolutamente che l'autore fosse di Besanzone; ma non potrebbe Alberico, pur essendo nato nella regione più meridionale del Delfinato, aver preso stanza in Besanzone ed acquistato così per la lunga dimora il diritto di chiamarsene cittadino? Certo l'autore dell'Alessandro non dovette esser un giullare, bensì piuttosto uno scholasticus, sul genere di Gualtiero.

2) Tiraboschi, op. cit., p. 409; Affò, Mem. degli Scritt. e Letter. Parmig., Parma 1789, v. I, p. XI; Neukirch, Das Leben des P. D., Göttingen 1875, p. 115; Mariotti, op. cit., p. 24 sg.; Dresdner, op. cit., p. 252; Capecebatro, Storia di S. Pietro Damiani e del suo tempo, Roma 1887, p. 35 (t. III delle Opere complete).

prio in Parma, a Parma vicina, riesce indiscutibile; egli stesso ce lo dice¹⁾. Ma chi potrebbe invece garantire che proprio in quelle due sedi abbia egli ascoltate le lezioni d'Ivone? La sola cosa che noi sappiamo rispetto a costui è questa: che fu condiscipolo di Gualtiero; or se in Gualtiero noi oggi abbiamo rinvenuto non già un dotto italiano, insegnante a Parma, com'era quasi generale credenza²⁾, bensì invece uno straniero, un Borgognone, cresciuto alla scuola di Chartres, del tutto estraneo ai ginnasi di Faenza e di Parma, come possiamo noi perseverare nell'avviso che Ivone abbia in Italia vissuto? Certo anche egli fu allievo di Fulberto, poichè solo così si spiega come abbia potuto dal Ravennate esser detto „condiscipolo di Gualtiero“. Chi dunque voglia persistere a vedere in Ivone un chierico italiano, dovrà, per lo meno, d'ora innanzi riconoscere ch'egli aveva varcate le Alpi per portarsi in Francia a compiere la propria educazione scientifica: cosa ben naturale, d'altronde, in un tempo, nel quale, secondo attestano esempi notissimi, gli studiosi italiani accorrevano già a frotte oltr'Alpi, vuoi come maestri vuoi come scolari³⁾.

V.

Ho detto: „chi voglia persistere a vedere in Ivone un chierico italiano“. Mi spiego. Che un Ivone, italiano per nascita, abbia difatti insegnato a Parma, sugli inizi del sec. XI, non è provato da verun documento. Quanti affermarono ciò si fondarono sopra semplici ipotesi⁴⁾. Queste ipotesi possono ancora reggersi in piedi? A me non pare. Niun personaggio italiano, che si sia reso noto, almeno nel campo degli studi, ha portato il nome d'Ivone, tanto caro oltr'alpi, specie dopochè l'illustrarono due santi, saliti a fama mondiale; invece in Francia abbondano gli Ivoni, cultori di studi letterari, filosofici, teologici. Ma fra tutti uno deve attirare in questo momento tutta la nostra attenzione: quell'Ivone, nativo di Chartres, o per lo meno in Chartres educato sotto Fulberto, che fu condiscipolo di Berengario, e naturalmente anche d'Adelmanno, che

1) „Adolescentem me in Faventina urbe propter litterarum studia constitutum audire contigit quod enarro“; Opusc. LI, cap. 13, to. II, c. 762; „Cum apud Parmense oppidum degerem, ibique liberalium artium studiis insudarem“; Op. XXXVI, cap. 14; to. II, c. 616 — „Cum apud Parmense oppidum liberalium artium studiis docendus insisterem“; Op. XLII, cap. 7; to. II, c. 672.

2) Dresdner, op. cit., p. 252; Mariotti, op. cit., p. 31, ecc.

3) Dresdner, op. cit., p. 229.

4) Il Neukirch, op. cit., p. 15, non trovando notizia alcuna di un Ivone grammatico nei testi del tempo, ha espresso il sospetto che si tratti di quell'Ivone, che dal 1040 al 1045 fu vescovo di Piacenza. Il Dresdner, op. cit., p. 252—253, sembra gustare siffatta congettura: ma qual fondamento ha mai dessa? Nulla ci è noto sulla cultura del vescovo piacentino, anzi nulla ci è

verso il 1050 ci si presenta rivestito della qualità di „clericus et prepositus“, ed alcuni anni più tardi, di quella di „grammaticus“¹⁾. Le altre notizie che il Clerval reca intorno a questo autorevole personaggio non mi paiono troppo sicure²⁾; ad ogni modo, non si può per veruna guisa dubitare che a Chartres, nei primi anni del sec. decimo-primo, tra i discepoli di Fulberto sia stato un Ivone, collega quindi di Adelmanno, collega di Gualtiero.

Che quest' Ivone possa, anzi debba identificarsi col maestro di Pietro Damiani, ora che s' è volta in fuga la larva parmigiana, non mi pare cosa da porre in dubbio. Però, ammesso questo, nuove domande sorgono: Ivone sarà venuto in Italia? O non avrà invece Pietro Damiani, spronato da quella sete di sapere, che lo accendeva giovanetto, passati i monti per andarlo ad ascoltare in quel ginnasio di Chartres, del quale la fama s' irradiava tanto lontano? L' una e l' altra ipotesi sono possibili, anzi addirittura probabili. Pur troppo dei primi trent' anni della vita del Ravennate, innanzi che un subitaneo impulso di mistico fervore non lo spingesse a rinchiudersi tra le pareti del chiostro, noi non sappiamo nulla di nulla³⁾. E vasto è il campo che s' apre alle congetture!

noto addirittura di lui, da questo in fuori che tenne per un biennio la sede episcopale! È un po' troppo poco per fare di lui il maestro di Pietro Damiani.

1) Clerval, op. cit., p. 31, 47, 56, 57, 62, 135.

2) Il Clerval, op. cit., p. 56, non ha neppur l'ombra d'un dubbio che l'Ivone, „tunc magister scholarum“ a Chartres, il quale sottoscrisse in Roma l'atto autentico del giuramento prestato nel 1076 a papa Gregorio VII dal suo signore, Roberto, vescovo di Chartres, non sia da identificare col personaggio omonimo, di cui sappiamo che fu scolaro di Fulberto, condiscipolo dapprima, quindi avversario accanito di Berengario, contro cui stimolò anche gli sdegni di Drogone (Clerval, op. cit., p. 56, ecc.). Eppure c'è da esitare, mi sembra, ad ammettere che quell' Ivone, il quale, per aver udito le lezioni di Fulberto, doveva essere nato almeno almeno nei primissimi anni del sec. XI (Fulberto morì, come è noto, il 10 apr. 1028 e certo da molto tempo non insegnava più; cfr. C. Pfister, *De Fulb. Carn. ep. vita*, p. 47); fosse nel 1076 in condizioni da reggere le scuole episcopali di Chartres e da intraprendere un viaggio fino a Roma!

3) Il Mariotti, op. cit., p. 25 sgg., s' è sforzato di provare che il Ravennate portatosi a Parma, giovanetto, verso il 1025, non se ne mosse più se non per rinchiudersi a Fonte Avellana circa il 1038 (cfr. Capececiatello, op. cit., p. 44 sg.); sicché del suo valore d'insegnante, tanto grande, chi dia retta alle attestazioni di Giovanni da Lodi, suo biografo, da far accorrere a lui „clientum turba“, a Parma, solo a Parma, dove dimorava dalla adolescenza, avrebbe dato prova e documento. Son queste asserzioni più o meno plausibili; in realtà noi non possiamo dir nulla di concreto sulla carriera scolastica del futuro vescovo d'Ostia.

Così, come è chiaro, i problemi pullulano dai problemi, s' intrecciano, s' aggrovigliano. Giova sperare che qualche altro documento, prima o poi, sopraggiunga a disnodarli, a chiarirli. Ad ogni modo, quanto è stato posto in sodo giova già a mostrare quanto siano stati intimi, rigogliosi, frequenti fino dagli inizi del Mille i rapporti intellettuali tra la Francia e l' Italia.

Cortesie da tavola di Giovanni di Garlandia.

Per

Leandro Biadene in Pisa.

Di Giovanni di Garlandia che, nato in Inghilterra, passò il meglio della vita in Francia, dove insegnò a Tolosa e Parigi, e visse almeno fino al 1252¹), e fu fecondissimo autore di libri ed opuscoli grammaticali, retorici, ritmici, lessicali e anche d'altro argomento, ma pur sempre didattici, e tutti in latino e in versi la maggior parte, giace ancora inedito un poemetto intitolato *Morale scholarium*²). B. Hauréau nel 1879, dando accurata notizia di tutti gli scritti che gli appartengono o gli sono attribuiti (ne passò in rassegna non meno di trentuno), dovette contentarsi di parlare di codesto poemetto, di cui non gli era riuscito di rinvenire neppure un esemplare nelle biblioteche parigine, secondo il Catalogo dei manoscritti della pubblica biblioteca di Bruges, dove esso fa parte del codice n. 546³).

P. J. Laude, l'autore del Catalogo edito nel 1859, nel ragguagliare

1) Vedasi per tutti U. Chevalier, *Repertoire des sources historiques du moyen-âge*³ (Paris, 1905) p. 1655, dove sono le più compiute indicazioni bibliografiche su Giovanni di Garlandia. Non sappiamo donde G. Mari, *I trattati medievali di ritmica latina* (Milano, Hoepli, 1899) p. 7, abbia tolto la notizia che egli componesse la *Poetria* verso il 1260. La pubblicazione del Mari, che fra altri trattati stampò l'*Ars rithmica* di Giovanni, rimase ignota allo Chevalier.

2) Crediamo dover conservargli il titolo che gli sta innanzi nel codice di cui faremo subito menzione, ma veramente l'autore nel quinto verso lo chiama soltanto *carmen morale*, sia pure rivolgendosi agli scolari (*Hoc complectaris carmen morale, scholaris || ne confundaris sed ut inclitus efficiaris*), e parimenti in fine di esso nel codice si legge „*Explicit morale magistri johannis de garlandia.*“

3) B. Hauréau, *Notice sur les oeuvres authentiques ou supposées de Jean de Garlande* (*Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque Nationale*, XXVII, 2, 15).

della contenenza di questo codice¹⁾ da lui assegnato al secolo XIII, e che è una raccolta di operette di Giovanni di Garlandia, si soffermò di preferenza sul poemetto testè menzionato, e dopo averne riprodotto i primi due righi e l'ultimo della prefazione in prosa e i primi otto versi, stimò utile riferire anche le rubriche dei capitoli di cui si compone; sicchè quando pochi anni più tardi A. Scheler prese a descrivere nuovamente e più particolareggiatamente il medesimo codice, di cui pubblicò anche uno dei testi, il *Dictionarius*²⁾, per il poemetto non credette di dover fare altro che correggere qualche inesattezza del Laude e aggiungere la trascrizione di alcuni righi della prefazione e l'indicazione approssimativa del numero dei versi.

Grazie dunque al Laude e allo Scheler sappiamo che il poemetto, compreso nelle carte 2—12^r del codice e preceduto da una prefazione di quattordici linee, consta di circa 560 esametri *leonini* rimati a due a due, o, come si sarebbe detto al tempo del loro autore, *caudati*, ed è diviso in trentacinque capitoli³⁾.

Quale ne sia l'argomento apparisce dalle seguenti parole, con cui termina la prefazione: „*In hoc igitur libello reprehensione sathirica vitiis moralitas opponitur et rusticitati curialitas adversatur. Theologie mysterium interseretur, et causa quarumdarum naturalium rerum enudatur ut per hec introductoria scolastice vite ruditas elimetur.*“

Varia dunque la materia e, si può soggiungere subito, tutt'altro che distribuita e disposta secondo un ordine logico o artistico. Chi si faccia a scorrere i titoli dei capitoli non riesce a intendere perchè uno deva piuttosto precedere che seguire all'altro, e in generale non intravede neppure da quale vincolo possano essere fra loro congiunti. Devono poter stare benissimo ciascuno da sè. Alcuni pochi si palesano è vero, molto affini d'argomento, ma, a farlo apposta, sono staccati, lontani l'uno dall'altro. Questo è appunto il caso dei capitoli nono e quindicesimo, che si stampano ora qui per la prima volta.

Il primo di essi s'intitola *De curialitatibus in mensa conservandis*, l'altro *De ministratone decenti (mense)*⁴⁾; espongono dunque e inse-

1) *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque publique de Bruges* (Bruges, 1859); p. 478 sgg.

2) *Trois traités de lexicographie latine du XII^e et XIII^e siècle* nel *Jahrbuch f. roman. u. engl. Literatur*, vol. VI (anno 1865), p. 43 e sgg., e anche a parte (Leipzig, p. 1867).

3) Sarebbero trentaquattro secondo il Laude (op. cit. pp. 481—82), ma lo Scheler (op. cit. p. 46 n) corresse l'errore.

4) La parola *mense* non si trova nel codice; fu aggiunta fra parentesi dall'autore del Catalogo a far conoscere più prontamente l'argomento del capitolo.

gnano, per dirla col nostro Bonvesin da la Riva, le „cortesie da desco“ o da tavola¹⁾.

Il tema non era certamente nuovo quando Giovanni di Garlandia prese a trattarlo, nè egli lo trattò più compiutamente e garbatamente di quello che siasi fatto e poco innanzi e poco dopo di lui²⁾.

Dei quarantasei versi di cui consta il primo capitolo, i primi tre, a modo d'introduzione, toccano dell'urbanità in generale, e gli ultimi cinque contengono norme di vita per nulla attinenti alla tavola. E dei ventotto versi del secondo capitolo, il terzo e il quarto ne accennano genericamente l'argomento dopo che questo era già stato in parte determinatamente indicato nei due primi; quattro, in fondo anzi sei versi (19—24), sono precetti igienici, i due ultimi sentenze generali, e nei rimanenti le regole sul contegno di chi serve a tavola, che, stando al titolo, dovrebbe essere il vero e proprio argomento del capitolo, si alternano con quelle sul contegno di chi siede a tavola.

Pur nel breve giro di questi due capitoli apparisce dunque il difetto già da altri rimproverato all'autore in altre sue opere, di raccogliere senz'ordine intorno ad un argomento anche idee che con esso non hanno relazione o ne hanno assai poca. E in quale barbaro latino! Qualche volta si dura fatica a intendere che cosa egli abbia voluto dire, anche coll'aiuto delle copiosissime chiose interlineari e marginali onde il testo è continuamente accompagnato. A proposito delle quali chiose si può ripetere ciò che già fu detto di quelle di altri testi di Giovanni di Garlandia: danno un'idea del modo con cui era impartito l'insegnamento del latino nelle scuole, o almeno in certe scuole, medievali³⁾.

Qualche volta sono elementarissime osservazioni grammaticali, tanto che p. es. sopra alcuna parola si trova messo *hic* ed *hoc* per notare che è di genere maschile o neutro; qualche altra si indica il soggetto dei verbi, il sostantivo espresso o sottinteso a cui si riferisce il pronome o l'aggettivo, il complemento di un sostantivo⁴⁾. Il più delle volte,

1) Che il capitolo quindicesimo riprenda o continui l'argomento del capitolo nono, sembra mi dichiarato dall'autore stesso nei versi 3—4: *Secerno flores, iterum sparguntur honores || aule*.

2) Le indicazioni più compiute o meno incomplete dei testi medievali sulle cortesie da tavola sono finora quelle date direttamente o indirettamente da A. Bömer nella prefazione al *Grobianus* di Federico Dedekind (Berlino, Weidmann, 1903).

3) Hauréau op. cit. p. 83.

4) Codeste chiose grammaticali in generale sono ben chiare. Qui basterà notare che *imperatur*, posto sopra o sotto di *detur*, *rapietur*, *prebetur*, *moriatur*, (II, 27—8), non può voler dire se non che il valore logico di codeste forme verbali è quello del modo imperativo, sebbene da prima al chiosatore sembrasse piuttosto quello dell'ottativo; chè non altrimenti saprei spiegare la chiosa *optarem* sopra *detur*, sotto cui fu poi scritto *imperatur*.

com'è naturale, le chiose interlineari spiegano con un altro vocabolo o con una perifrasi un vocabolo del testo, e le spiegazioni, come avviene nel medesimo codice per altri testi di Giovanni di Garlandia¹⁾, sono date talora in francese. Ecco qui tutte le chiose francesi: nel primo capitolo, v. 11 *promoveas avant mettet*, 13 *edulia mes*, turba *rascaille*, 23 *sorbillo ias. hume*, villus *floccus (?) de laine flockes (?)*, 27 *mantile nape*, sedile *banc*, 35 *miscellenia mense rolefs*, 37 *aulicus curteys*, 44 *clenodia ioieus*, 46 *dissuto decosue*; nel secondo capitolo, v. 10 *burdones avers*²⁾, 18 *relide repelle detrahe arache*.

Non mancano le etimologie così nelle chiose interlineari (I, 27, 34) come in quelle marginali (I, 9, 14, II, 24); la maggior parte delle quali ultime è data a richiami all'autorità di altri autori e altri testi. Così troviamo nominato una volta Orazio (I, 46), un'altra si riferiscono senza il suo nome alcune sue parole (I, 3), e un'altra ancora egli è indicato col titolo di *magister*, che un pajo di volte serve da solo a designare anche Ovidio (I, 6, 35), il cui nome è fatto in altre due citazioni (I, 18, 35), mentre è tralasciato accanto ad alcune sue parole divenute proverbiali (I, 11). E c'è una citazione da Virgilio (II, 5) e una, errata, da Cicerone (I, 41). Insieme coi testi classici la Bibbia, un pajo di volte non indicata (I, 6, II, 15) e un altro pajo indicata nei Proverbi di Salomone (I, 43, II, 2) così noti al medioevo. Inoltre troviamo un richiamo ai Distici di Catone (I, 39), diffusissimi, come si sa, nelle scuole medioevali, e senza l'indicazione della fonte un precetto del *Regimen sanitatis salernitano* (II, 15).

Se le chiose appartengano allo stesso autore del testo, sembra, restringendo l'osservazione ai due capitoli che pubblichiamo, non ci siano argomenti nè per affermare nè per negare. Se nel testo troviamo *ordear* (II, 16) per *ordiar*, cioè una forma analogica non senza riscontri, nelle chiose troviamo *putri* (II, 24), invece di *putres*, ma certamente per isvista, giacchè la forma regolare sta proprio nel verso a cui la chiosa si riferisce. Vero errore potrebbe essere *nemores* nella chiosa interlineare del v. 42 del capitolo primo. Nel testo incontriamo le parole *minutella* (I, 19) e *miscellenia* (I, 35) non registrate nel Vocabolario del Du Cange, e nelle chiose *putisso* (II, 24), che, se corrisponde non meno legittimamente di *pitisso* al greco *πυτίσσω*, sembra non sia stato finora altrove notato. Per l'ortografia noteremo *deffendo* (I, 2), *wultu* (I, 6, 39) e *wult* (II, 8) *refficio* (I, 24) e *defficio* (I, 46) e *scurile* e *scure* (I, 28), *facescia* (I, 29) *transsitoria* (I, 34).

Per quanto poco belli siano i versi dei quali fin qui si è fatto parola,

1) Scheler op. cit. p. 44.

2) Non si può intendere che *avers* corrisponda a *burdones* se non forse osservando che questa parola nel verso è fatta quasi sinonimo di *gurguliones*.

essi, circa un pajo di secoli dopo che erano stati composti, parvero non indegni di essere trascritti, traendoli fuori dall'opera di cui facevano parte. Li ritroviamo infatti nel codice *Nouv. acq. lat. 1544* (fol. 100) della Nazionale di Parigi riuniti con altri sotto il titolo di *Proverbia moralia*, nuova attestazione e del conto in cui, oltre i suoi meriti, si sapeva già essere stato tenuto per molto tempo Giovanni di Garlandia e insieme del favore di cui anche nel secolo decimoquinto godette il tema delle cortesie da tavola. B. Hauréau, descrivendo quel codice parigino, accenna a quei versi dicendo soltanto che formano „une longue tirade sur les convenances qu'il faut observer dans le repas“¹⁾. Devo all'amicizia di V. Cian di aver richiamato la mia attenzione sopra codesta notizia; ma non avrei certamente saputo che quei versi sono per l'appunto gli stessi del *Morale scholarium*, se il sig. L. Dorez della Nazionale di Parigi, pregato di darmene qualche ragguaglio, non avesse gentilmente voluto trascrivermeli tutti quanti; di che gli rendo pubbliche grazie.

Ho detto che il codice parigino contiene gli stessi versi di quello di Bruges, ma l'asserzione non è esatta. Lo scrittore del codice parigino ne copiò soltanto alcuni, senza che si possa vedere bene quale sia stato il criterio della scelta. Del primo capitolo riprodusse i versi 5—17, 27—28, 31—34, 37—42, in tutto venticinque, e del secondo capitolo i versi 1—2, 5—12, 21—24, in tutto quattordici. Il testo parigino, che manca delle chiose, è spesso scorretto, ma le differenze da quello di Bruges, che si troveranno indicate qui appiedi²⁾, sono tali da non escludere che ne possa derivare.

La stampa è condotta sulla riproduzione fotografica dei due capitoli che, grazie ai buoni servigi del canonico Rommel, membro della Commissione della Biblioteca di Bruges, fu eseguita per me dal fotografo A. Desouter di quella città. Il quale ridusse le pagine, che nel manoscritto sono alte 21 centimetri e larghe 16, circa un terzo più piccole, rendendone così più malagevole la lettura già molto difficile e

1) *Notices et Extraits de quelques manuscrits latins de la Bibliothèque Nationale*, t. VI (a. 1893), p. 326.

1) I. 6 wultu . . . secundes] wultu . . . fecundes 7—8 panesque decentes] Questo che nel codice di Bruges è il secondo emistichio del v. 7, in quello di Parigi è scritto sulla stessa linea del v. 8 ed è congiunto con una lineetta al primo del v. 7. Manca il secondo emistichio del v. 8. 9 pretendantur] precendatur 10 iungantur] iugantur 13 det] dat 16 denuo] de imo (?) 17 Munda] Nuda 27 sit tibi mantile mundum tersumque] sit mantile mundum tersumque 28 scurile] scur-rile 31 novate] notate 40 prosunt] prosint 41 querelam] sequelam 42 caute-lam] canthelam.

II. 2 locare] loquare 8 nequeat] non queat 9 epulones] ephilones 11 sine] sunt 12 palmasque] palmaque 22 si] et.

per la qualità della scrittura minuta, serrata, in qualche luogo sbiadita e quasi svanita, e qualche volta per la qualità delle abbreviature poco comuni. Il collega C. Lupi, esperto paleografo, pregato da me di decifrare alcune parole del testo, volle trascrivermelo tutto intero, tenendo a confronto la copia del codice parigino fatta dal Dorez; e dalla sua lettura non ho riconosciuto di dover discostarmi che qualche volta. Quanto alle chiose, la lettura sulle prime pareva tale impresa da non doversi neppure tentare, tanto sono minute e serrate. Ma, si sa, anche le difficoltà paleografiche possono allettare! E così con molta pazienza decifrando oggi una parola e domani un'altra, dopo un certo tempo, anzi dopo molto tempo, mi riuscì di leggere quasi tutte le chiose.

Nella stampa ho creduto opportuno lasciare a lor luogo quelle interlineari; quelle marginali invece si troveranno in nota insieme coll'indicazione dei testi da esse richiamati. In nota è aggiunta anche qualche osservazione sui luoghi più difficili del testo. Le chiose francesi sono stampate in corsivo e in carattere spaziato le parole sottolineate nel manoscritto.

I.

De curialitatibus in mensa conservandis.

peccata hominum	i. omitto	i. curialitas	illie
Moras	suspendo;	quo ducit curia	tendo. c. 4°
curialitatem	quam (i) prius reprebendo	i. rusticitates	
Hanc	modo deffendo;	sunt rustica	que reprehendo.
	ais		
	i. dona curialitatis	ego dico i. vicissitudine	que sentit
Trado deus dotis	huius, fungens vice	cotis;	
s. dominorum	servus non lotus	aquam dominis suis	
nam placitis	votis illotus	dat vada lotis.	
	i. habundanter des	i. vasa tui	
5 Si nova fecundes	convivia, vascula	mandes.	

I. — 3. *A destra*: fungar vice cotis acutum reddere que ferrum valet exors ipsa secandi. Orazio, Ars Poet. 314—31. La parvus exors scritta male la prima volta fu cancellata e poi riscritta secondo correttamente. Sopra l'a di acuta un po' più a destra e un alio è un m. sulle prime si leggerebbe un d' altra mano, che scorgie appunto l'abberratura. E ais sopra il va di duna sta a indicare che deve leggerse donis quando si consideri la parvus come complemento non di trado ma di fungens.

5. *A sinistra*: vappa est potus cuius duo partes . . . vinum et tertia aqua. In luogo dei particulas nel ms. è una cancellatura o macchia, che impediace di leggere la particula da essa ricoperta. Ieri sunt. La parvus partes è scritta malamente in modo che non s'abberratura si è grande il p.

- i. non retrobibas
 nec denuo rebibas; rudis es si morsa relibas.
 hic
 Munda cultellum; morsellum quere tenellum,
 i. per transpositionem venarum
 sed per cancellum; post supra pone platellum.
 s. minutas carnes morsellos
 Multa minutella reseca presente puella.
 i. sedeat ad prandium
 20 Etiam molli sella discumbat sponsa tenella;
 domina
 surgat post cenam, cameramque subintret amenam.
 Fer vini plenam, si postulat ipsa, lagenam.
 ego ias. hunc hoc villum i. debili vino
 Ego sorbillo, sumpto pro tempore villo.
 si sim ego i. reficere i. porcino
 Me mihi tranquillo prede cum presente suillo.

illa. etiam docet multa vitanda et fugianda. Nel testo è scritto *prandias* col s espunto.

16. Dello stesso carattere del testo in margine a destra è scritto *morsa* con un segno di richiamo a *prandia* qui sopra tralasciato perchè espunto. Accanto a *morsa*, dopo di cui è un punto, e del carattere delle chiose: *collirida* i. *esca panis*. Il primo i di *collirida* sopra un e espunto.

17. Sopra questo verso nel ms. sta quest' altro: *munda cultellum post supra pone platellum*, formato erroneamente del primo emistichio di questo v. 17 e del secondo del verso seguente. Esso è già espunto nel ms., dove sopra la prima lettera (m) è scritto *va* e sopra l'ultima (ū) *cat*, cioè, riunendo le due sillabe, *vacat*, come mi propone di leggere e intendere il prof. V. Lazzarini. Inoltre, a indicare che il verso è da togliere, fu posto un punto sotto il m di *munda*, uno sotto il, primo u di *cultellum*, uno sotto il p di *pone* e di *platellum*. Anche sotto l'ultima lettera del verso è una crocetta quasi impercettibile e nel margine a destra un cerchietto con un' asticella in mezzo.

18. A sinistra: *hic cancellus*; a destra *hic platellus*, con un e espunto prima dell'u. Sopra *hic platellus*, e quasi alla stessa altezza del verso precedente: *de cancello poteris transposuisse pedes*, e a sinistra e all' altezza del verso seguente: *sed per docet quomodo debemus socare* (corr. *secare*) *carnes bene* (?) *per cancellum* i. *per transversum*, unde legitur *de iacob ut benedixit filiis suis manibus cancellatis* i. *transpositis ad modum cratis et similiter in ovidio secundum . . . cancellis positis transposuisse pedes*. Il verso di Ovidio qui citato (*Amorum*, lib. III, eleg. II, 64) nelle moderne edizioni si legge così: *cancellis primos inseruisse pedes*, ma parecchi codici recano *imposuisse* invece *u inseruisse*.

23. A destra: *villus floccus* (?) *de laine* (?) *flockes* . . . *despicere et dicitur hoc villum li pro* . . .

24. Nel margine a sinistra una crocetta, colla quale forse si richiama l'attenzione su questo verso certamente non facile a intendere. Alla lettera sembra si

et verbis i. absconde
 Audi; responde paucis; nescita reconde;
 i. fac ignorantiam maiorum aparere i. gloriosos nodos et ... promitto
 hirsutos tonde, placidis clenodia sponde.
 felinis (?) tonde i. depone

stricta vestigia
 45 Frigore sole luto differre coacta refuto;
 pro decosue i. non defficio
 tegmine dissuto non tardatus mihi nuto.

II.

De ministratone decenti.

a patrefamilias i. salsamenta et cetera
 Disce ministrare, dapibus sua iura parare, c. 7^v

susplicantur quod fures sint ibi vel predones . . . in tali loco habere bonam sequelam.

43. *Sul margine superiore, in continuazione della chiosa precedente: audi etc. . . . hic tradit auctor disputantibus cautelam et ostendit quomodo se debent habere in disputatione, quoniam debent audire opponentem pacifice (?) . . . et ad . . . debent huic respondere.*

A destra: Salomon qui prius respondet quam audiat se stultum esse demonstrat et confusione dignum.

44. *Sul margine superiore, in continuazione della chiosa precedente: clenodia dicitur a cleos quod est gloria et nodus. di. i. gloriosus nodus.*

A sinistra: clenodia ioliens. A destra, immediatamente dopo l'ultima parola del verso, cioè dopo sponde: equivocum ad duo, probabilmente a significare che sponde, oltre che imperativo di spondere, è plurale di sponda.

45. *A sinistra: . . . uositas significat habundantiam caloris et calor. A destra, certo a spiegazione di coacta: que debent ex necessitate fieri, parole congiunte con una lineetta a refuto. Nel breve spazio fra questa parola e le altre testè trascritte, in abbreviatura stanno queste due: prima post, riferentisi secondo ogni probabilità a differre, che è fare dopo ciò che si dovrebbe fare prima.*

46. *A destra: oratius quidlibet indutus loca per celeberrima vadit. Il verso di Orazio (Epist. I, XVII, 28) è veramente questo: Quidlibet indutus celeberrima per loca vadet.*

Il non del testo si riferisce non soltanto a tardatus, a cui precede immediatamente, ma anche al verbo nuto, e così s'intende che sopra questa parola stia la spiegazione non defficio. Il femminile decosue poi, che sta sopra dissuto, nella mente del chiosatore si sarà riferito non a tegmine ma un sostantivo femminile di uguale significato, probabilmente a vestis.

II. — *Rubrica: Subito in continuazione della medesima: in cena. et reprehenduntur qui nesciunt hospites recipere.*

- vina accepta secundum tempus i. ponere
grata propinare, pro tempore pauca locare.
i. divido curialitates i. mores honorabiles
Secerno flores, iterum sparguntur honores
 huius libri i. curialiores
aule, lectores ut fiant floridiores.
 i. secundum manu hic dico i. salsamentum
5 Da iuxta morem, dextra preeunte, saporem.
 i. ponet non semper ante maiorem
Fercula sessorem dapifer locet ante priorem.
 i. cippi que sit aparere extra
Sume pedem patere, qua labes ulla patere
 s. extra s. labes s. curialitates
nequeat a latere, que vult ratione latere.
atrahunt vinum cum magno haustu i. requiem sumunt sine potu
Haustum glutones ducunt, pausant epulones,
 avers i. vermes totum in gutture congelantes
10 qui quasi burdones vivunt et gurguliones.

2. *Avanti di locare nel ms. sta loquere espunto e congiunto mediante una lincetta a una parolina posta sopra locare, probabilmente vacuum, che significherà dover espungersi il vocabolo a cui si riferisce (cfr. vacat qui sopra I, 17). Accanto a vacuum poi nel margine: Salomon melior est pugillus cum requie quam plena manus cum labore et afflictione animi. Il proverbio non si trova tal quale nel testo biblico, si bene in questa forma (Proverbi, XVII, 1): Melior est buccella sicca cum gaudio, quam domus plena victimis cum iurgio.*

5. *A sinistra, quasi all'altezza del v. 2: Da iuxta morem i. secundum morem, quia in dextera debes ferre saporem in sinistra platellum, et debes ferre semper prima fercula (innanzi a fercula un ad espunto) ad illum qui sedet ad caput mense, et docet etiam quomodo accipias ciphum: debes accipere ciphum per pedem, ne si forte manus tua sordida fuerit, tu deturpes ciphum et maculas ipsum potum. ostenditur etiam hic quoniam debetis esse urbani comestores et potatores nec debetis nimium comedere vel bibere sicut faciunt gurguliones i. glutones qui . . . in gutture, et est vermis quidam gurgulio, unde virgilius pel litque populat devastat ingentem farris acervum gurgulio . . . huius satire patent multa. Il passo di Virgilio qui richiamato è nelle Georgiche I, 184—5: popu latque ingentem farris acervum || cureculio.*

7. *Nella glossa interlineare prima di cippi è scritto erroneamente, cipi che abbiamo creduto di omettere.*

9. *A destra: ames (?) epulo fuit. Nella glossa interlineare per sine davanti a potu un semplice s.*

10. *A sinistra e sulla prima linea della chiosa lunga, che ora riporteremo, questa spiegazione di burdones del testo: equi immundi et naturales. L'altra chiosa è questa: . . . dicitur de porcu et . . . quod est fames et nota (?) quod Epicuri ex secta s. epicuri i. qui dicebant volutatem esse summum bonum in*

i. cadat i. servus i. siccando evacuat i. ciphos de acere factos
 nec titubet verna dum pocula siccant acerna.
 s. homine optarem i. domino i. rapina fiet
 Sub largo detur, sub avaro clam rapietur;
 imperatur imperatur
 imperatur i. pauper
 danti prebetur, qui non dat inops morietur. c. 8^r

26. *A sinistra*: poculum est actus potandi vel instrumentum ut ciphus.

27. *A sinistra*: nevole (?) . . . apud omnes, e in principio della linea seguente un'altra parola svanita.

La presse de langue d'oc.

Par

Jules Vérau à Paris.

Peut-être les provençalistes qui collaborent à ce recueil, à côté desquels, humble félibre, je me sens bien indigne de figurer, seront-ils heureux d'avoir quelques renseignements sur la presse de langue d'oc, qui, si elle n'exerce aucune action sur les événements de ce monde, a, du moins, pour eux, l'avantage de leur offrir, dans leur riche diversité, les formes vivantes du provençal moderne.

Le nombre des publications périodiques en langue provençale, journaux ou revues, tant disparues qu'existantes, s'élève à une cinquantaine, chiffre qui étonnerait beaucoup de Français et même de Méridionaux.

Nous ne comprenons pas dans ce nombre les journaux qui font dans leurs colonnes une place au provençal.

Un seul d'entre eux mérite une mention particulière. C'est le journal la *Commune*, qui paraissait à Avignon en 1848. Mistral et Roumanille y firent leurs premières armes. Mistral avait dix-huit ans. Il signait du pseudonyme de *Boufarèu*, qui est, en Provence, un des noms populaires du mistral. Roumanille écrivait des poésies françaises qu'il signait, avec un bel orgueil juvénile, *Joseph Roumanille, de Saint Rémy*. Il était, on le sait, originaire de S^t Rémy-de-Provence. A son lit de mort, il se confessa, comme d'un péché, d'avoir écrit ces poésies en langue française. Il disait des vers, et M^{me} Roumanille, qui était à son chevet, de lui demander: „Ce sont des vers de Lamartine, mon ami, que tu dis?“ Elle savait qu'il aimait beaucoup Lamartine. „Non, répondit Roumanille; ce sont des vers français que j'ai faits en ma jeunesse, et puisque voici l'heure où je dois avouer toutes mes fautes, il faut bien que je confesse celle-là.“ C'est de M^{me} Roumanille elle-même que nous tenons cette touchante anecdote.

Nous n'avons à nous occuper, avons-nous dit, que des périodiques

complètement rédigés en provençal. Les disparus sont plus nombreux que les vivants. On en compte une trentaine : le *Dominique*, le *Cascavèl*, la *Farandole*, la *Cigalo d'or*, le *Prouvençau*, le *Boui-Abaïssò*, le *Tambourinaire*, le *Tron-de-l'èr*, le *Zòu*, la *Revisto 'gascouno*, le *Païoun*, le *Campanié*, le *Nouvelisto*, la *Bugadièro*, le *Brusc*, le *Coucha-Carema*, le *Fica-Nas*, le *Lengodoucian*, le *Calèl*, la *Cisampo*, l'*Ech-Luroun*, le *Gril*, l'*Aiòli*, l'*Idèio prouvençalo*, la *Targo*, la *Campana de Magalouna*, le *Subiet*, le *Mont-Segur*, le *Viro-Soulèu*.

Les plus anciens de ces journaux furent le *Boui-Abaïssò* et le *Tambourinaire*, qui parurent tous deux en 1840, le premier à Tarascon, le second à Marseille. Le *Boui Abaïssò* fut créé par Désanat, un charcutier de Tarascon, qui fut un des précurseurs du Félibrige les plus féconds.

Le *Dominique*, journal satirique, fondé à Nîmes en 1876 par Louis Roumieux, le plus spirituel des félibres, disparut au bout d'un an à la suite de démêlés avec la censure!

Il fut remplacé par la *Cigalo d'or*, qui paraissait à Montpellier et qui eut pendant plusieurs années une existence très-brillante. Albert Arnavielle, Louis Roumieux, Antonin Glaize et d'autres félibres de marque y collaborèrent. C'est là que parurent pour première fois les *Fiho d'Avignoun*, d'Aubanel. On y trouve enfin des polémiques épiques des partisans de la terminaison provençale en *o* contre les partisans de la terminaison montpelliéraine en *a*.

Le *Tron-de-l'Er* (1877—1882) et le *Zòu* (1886—1888) étaient publiés à Marseille avec la collaboration d'Antide Boyer, devenu depuis député socialiste, de Jean Lombard, que son roman sur *Byzance* devait rendre célèbre après sa mort, de Clovis Hugues, qui s'est fait un nom comme poète français et comme homme politique, de Félix Gras, qui devait mourir Capoulié du Félibrige. Ces deux journaux représentaient, avec l'almanach la *Lauseta*, publié à Montpellier par Xavier de Ricard, le «Félibrige rouge», anticlérical et fédéraliste.

Le *Lengodoucian*, publié plus tard, en 1892, par un poète de premier ordre. Auguste Fourès, servit les mêmes idées.

L'*Aiòli* qu'avait fondé Mistral en 1890 et qui paraissait les 7, 17 et 27 du mois, ce que Paul Arène appelait une périodicité cabalistique, vécut une dizaine d'années. La collection de l'*Aiòli* est précieuse à consulter pour ceux qui voudraient étudier ce qu'on peut appeler la doctrine félibréenne, que Mistral y exposait, au hasard des circonstances, soit dans des Notes anonymes, soit dans des articles qu'il signait tantôt *Miste Franc* et tantôt *Gui de Mountpavoun*. On y peut lire aussi de beaux vers dûs aux meilleurs poètes provençaux et . . . des quatrains — certains pour un savon, composés pour la plupart par Mistral lui-même — qui prenaient grand plaisir à ce jeu.

Terminons enfin cette revue des journaux disparus par la *Campana de Magalouna*, journal populaire de Montpellier, qui, fondée en 1892, n'a cessé de paraître qu'en 1905 et qui serait ainsi le journal de langue d'oc ayant eu la plus longue existence si la *Sartan*, de Marseille, fondée en 1891, n'existait encore.

Parmi les journaux ou revues existant à cette heure, citons: le *Felibrige*, la *Terro d'Oc*, la *Cobreto*, les *Reclams de Biarn e Gascougno*, le *Lemouzi*, le *Bournat*, la *Prouvènço*, le *Camel*, le *Gau*, l'*Occitania*, la *Sartan*.

Le *Felibrige*, revue mensuelle fondée à Marseille en 1887, contient depuis cette date toute l'histoire du mouvement félibréen, faits et écrits. C'est le recueil officiel des actes du félibrige.

Le *Bournat*, revue fondée en 1904, est l'organe des félibres du Périgord, dont le président est M. Camille Chabaneau.

Prouvènço, fondé en 1905 à Avignon par le capoulié actuel du Félibrige, Pierre Dévoluy, est, pour ainsi dire, l'organe officiel du Félibrige.

D'une très-haute tenue littéraire, il ne fait qu'une place assez restreinte aux œuvres d'imagination pour consacrer la plus grande part de ses colonnes aux nouvelles qui intéressent le félibrige et à l'exposé de la doctrine mistralienne.

Le *Gau*, qui se publie aussi à Avignon depuis une dizaine d'années sous la direction du renommé prédicateur provençal, le Père Xavier de Fourvières, actuellement abbé d'un couvent de Prémontrés en Angleterre, offre cette particularité qu'il s'adresse principalement aux membres du clergé.

Enfin l'originalité d'*Occitania*, fondée depuis deux ans, comiste en ce que cette revue est écrite en languedocien et en catalan. Elle a deux centres de rédaction, Toulouse et Barcelone.

Il y aurait un volume à écrire sur la façon dont naissent, vivent et meurent ces journaux et sur leur composition. Bornons-nous à quelques notes.

On ne trouve jamais à l'origine des journaux félibréens une Société d'actionnaires à capital fixe ou variable: ils ignorent totalement ce qu'est un capital. Ils naissent comme ils meurent: sans un sou. Un beau jour, à la suite d'un banquet ou d'une *felibrejado*, les félibres d'une ville ou d'une région se disent: si nous fondions un journal? Et l'on décide de fonder un journal. On a tôt fait de trouver un titre, quelque chose de très populaire comme la *Sartan*, la *Campana de Magalouna*, le *Camel*, le *Cascavel*, et l'on s'en va tout droit chez un imprimeur du pays qui accepte sans aucune hésitation de faire les frais du premier numéro: comment n'aurait-il pas confiance dans les quatre ou cinq personnes qui viennent le trouver et qui sont ses compatriotes?

D'ailleurs les frais sont peu élevés, les journaux félibréens étant tous de format modeste et ne paraissant qu'une fois ou deux par mois.

Le journal „sort“. Il est crié dans la rue. C'est une nouveauté, une amusante nouveauté. Le premier numéro, très-soigné, avec des histoires populaires, des contes humoristiques, s'enlève. Le journal est lancé.

Il faut le faire vivre. La vente au numéro est incertaine. Il faut les abonnements. Les félibres en chercheront. Deux par deux, ils partent en chasse, ceux-ci voyant les commerçants, ceux-là les cafés et restaurants, ceux-là le clergé, etc. On écrit aussi aux compatriotes qui ont quitté le pays, mais qui aimeront de lire les bonnes histoires du crû dans la langue de leur enfance. Les abonnements arrivent. Le journal vit.

Il ne vit pas longtemps. Des journaux comme la *Sartan*, qui n'a pas cessé de paraître depuis 1891, et la *Campana de Magalouna*, qui a vécu treize ans, forment des exceptions remarquables. En moyenne, un journal félibréen ne va pas au delà de 4 ou 5 ans.

C'est qu'il y a une chose de plus difficile que de trouver des abonnés : c'est de les conserver, même lorsque l'abonnement ne coûte que 2 francs ou au maximum 3 francs par an, ce qui est le prix des journaux de langue d'oc. Au renouvellement annuel, il y a des manquants. On les gronde et on les sollicite de façon amusante, dans le journal même, à la „Petite Correspondance“ — „Eh quoi! dit-on à l'un, vous refuseriez quarante sous à notre œuvre! ce n'est pas possible!“ — A un autre: „La Poste nous a retourné le mandat que nous avions tiré sur vous; ce doit être une erreur: nous allons vous le faire représenter.“ — A un autre: „Vous ne voudriez pas vous faire remarquer pour trois francs? Qu'est-ce trois francs pour vous!“ Ce petit chantage innocent amuse et réussit . . . pendant un certain temps, jusqu'au jour où des deux côtés l'on se lasse de demander et de répondre.

Peut-être, bien administrés, les journaux félibréens prospéreraient-ils davantage. Mais ils n'ont point d'administration. Les cigales sont peu faites pour compter. Nous connaissons un journal où l'on perdit, un jour, la liste des abonnés! A ce jeu, évidemment, les félibres finissent par tout perdre, sauf leur bonne humeur, que rien ne peut abattre.

Il faut savoir enfin que dans un journal félibréen, c'est un seul homme, félibre dévoré du feu sacré, qui fait tout. Cet homme est à la fois directeur, administrateur, rédacteur en chef, secrétaire de rédaction, prote, metteur en pages, colleur de bandes et expéditeur! Pour que l'on apprécie comme il convient l'étendue de ce dévouement, souvenons-nous que les félibres ne sont pas des „hommes de lettres“, que tous, sauf de très rares exceptions, sont obligés de gagner leur vie en tra-

vaillant et la plupart dans de modestes emplois et qu'ils doivent prendre le temps qu'ils consacrent au journal sur leurs maigres heures de liberté et leurs soirées.

La besogne du félibre qui se charge d'un journal, bien que celui-ci ne paraisse, au maximum, que deux fois par mois, se complique encore d'un travail de révision et de correction de copie qui est fort pénible. La „copie“ abonde, certes! Aux Jeux Floraux de Montpellier, en 1895, il n'y eut pas moins de 700 envois! C'est dire si le nombre des braves gens qui s'essayent à écrire en provençal est devenu considérable! Mais c'est la bonne „copie“ qui est rare! Entendez seulement la copie de forme correcte et de bonne orthographe. Et quel travail que la chasse aux gallicismes et aux infractions à l'orthographe du *Trésor du Félibrige*! . . . Un beau jour, le directeur — administrateur — rédacteur en chef — secrétaire de rédaction — prote — metteur en pays, etc., laisse tomber ses bras de fatigue . . . et le journal est à terre.

La „Cause“ n'y perd rien d'ailleurs, car un journal n'a pas plus tôt disparu qu'il s'en fonde un autre dans une ville voisine: dans le Midi, les feuilles nouvelles poussent les feuilles mortes.

Il nous reste à dire un mot de la composition des journaux de langue d'oc. Ils contiennent des vers et de la prose, et, généralement, plus de vers que de prose. C'est que, d'une part, les poètes provençaux, ou, si l'on préfère, les versificateurs sont beaucoup plus nombreux que les prosateurs; d'autre part, tous ceux, sans exception, qui cultivent la langue provençale commencent par faire des vers: la poésie, a-t-on dit, est la langue des peuples à leur naissance; c'est aussi sans doute la langue des renaissances.

Les poètes des journaux provençaux chantent tout ce que chantent les poètes.

Quant aux prosateurs, une remarque s'impose à leur sujet: c'est qu'ils ne sortent pas, sauf de très-rares exceptions, des contes populaires et des histoires plaisantes.

La raison en est, évidemment, dans le caractère essentiellement populaire des journaux félibréens.

Mais il en est une autre.

Si la prose provençale, souple, riche, pittoresque, paraissait convenir à merveille aux genres familiers, et même en raison de son harmonie et de ses belles sonorités, à l'éloquence, ce qu'ont avec éclat démontré, par leurs discours Mistral, Aubanel, Félix Gras, le Père Xavier de Fourvières, elle fut longtemps tenue pour absolument impropre aux travaux sérieux, on, si l'on préfère, scientifiques. Réléguée aux champs, dans les ateliers des artisans, dans les demeures humbles des petits bourgeois et des ouvriers, elle était restée, pendant des siècles, si com-

plètement étrangère aux progrès de l'esprit! On n'imaginait pas que l'on pût penser en provençal. On pense — et l'on écrit — avec des mots. Où était le vocabulaire scientifique provençal? Et si l'on n'avait point souci des termes techniques que toutes les langues s'empruntent les unes aux autres, pouvait-on, sans faire violence au génie même du provençal, le plier aux formes abstraites qui jouent aujourd'hui un rôle si important dans la langue de l'histoire, de la critique, de la philosophie, de la science?

Des écrivains provençaux, pour qui l'usage du provençal n'est pas une simple fantaisie, un amusement de dilettante, et qui ont imposé à leur esprit une discipline assez sévère pour qu'aucune idée ne se présente à eux sans qu'elle trouve immédiatement en eux sa forme provençale, ont tenté ce qui paraissait impossible. Leurs efforts, que l'on a pu suivre d'abord dans l'*Aiòli*, et que l'on peut suivre encore dans *Prouvènço*, ont été couronnés de succès. Tandis que Mistral, avec l'aisance de son génie qui se joue de toutes les difficultés et son incomparable science des ressources de sa langue, traitait des sujets les plus divers, les plus élevés et les plus ardues, sans cesser d'être un peu classique, philosophe, critique, historien, dans le style de Platon, de Cicéron, de Bossuet, d'autres, tels que Pierre Dévoluy, Jules Ronjat, Paul Roman, versaient hardiment dans leur provençal toutes les conquêtes des langues modernes et dotaient la littérature provençale d'études historiques, critiques, philologiques, philosophiques, scientifiques, qui ont été pour les provençalistes une surprise et pour tous les amis de la langue d'oc une joie.

Si nous avons quelque goût pour les prophéties, peut-être nous laisserions-nous aller pour donner une conclusion à ces simples Notes, à parler de l'avenir de la presse de langue d'oc. Contentons-nous de constater que les journaux provençaux vivent: ils vivent si bien qu'ils ne cessent de se quereller entre eux. Ils vivront probablement autant que le provençal, car le besoin d'écrire semble devenir tous les jours, hélas! plus impérieux et plus répandu que le besoin de lire. Mais que vivra le provençal? Il n'y a guère que Nostradamus qui aurait pu le dire: il est mort.

Quan lo boscatges es floritz.

Da

Nicola Zingarelli in Palermo.

Pare che sull'attribuzione di questo componimento (imperfettamente impresso in Mahn, *Gedichte*, n. 1439), a Bernart de Ventadorn, non vi sieno contrasti, sebbene un sol codice ce lo tramandi, il prezioso C.¹⁾ Messo a confronto con le altre rime dello stesso trovatore, ci offre riscontri, echi, spunti in tal numero e di tal natura da apparire sgorgati dallo stesso cervello e dalla stessa anima. Noteremo le cose più rilevanti. Il pensiero della strofa I, non potere l'amante per causa del suo *ioi* volgersi a nessun altro oggetto e non trovare perciò riposo, è sviluppato al principio di un'altra poesia di Bernart, e con qualche parola identica:

En manht genh se volv es vira
mos talanz e ven e vay,
lai on mos volers s'atrai:
lo cors no pauza ni fina²⁾.

Nella str. III appare, in una forma che sembra anteriore, il concetto del bacio risanatore, che in *Ab ioi mou lo vers el comens* fiorisce nella fortunata immagine della lancia di Peleo, riempiendo tutta una cobla. L'immagine della fiamma che arde il cuore del poeta, e che fu causa della favoleggiata sua nascita da un fornaio, si riscontra insieme con altre canzoni anche in questa, str. V, con un tratto che sembra di origine classica anziché dovuto all'osservazione personale; cfr. più oltre le *Annotazioni*. Nella str. VIII il concetto dei due cuori innamorati che vivono insieme ci richiama una strofa del ben noto e importante *Chantars non pot gaire valer*³⁾.

1) Cfr. *Ricerche sulla vita e le rime di Bern. de Ventadorn*, in *Studi medievali* I (1905), p. 339; nell'estr., p. 31.

2) *Ricerche cit.*, *Appendice*, ib. p. 602; nell'estr. p. 10.

3) Cfr. V. Crescini, *Il testo critico di una canzone di Bernart de Ventadorn*, Venezia, 1904 (estr. d. Atti del R. Istituto Veneto, t. 53, p. II, 319 sgg.); e *Manualetto Provenzale*², Padova, 1905, p. 209.

La forma metrica presenta qualche cosa di strano pel numero delle coble, che nei componimenti del nostro autore non arriva mai a tanto; e anche la disposizione delle rime, *abbaabba*, non si ritrova in nessuna delle sue poesie. Ma non sono difficoltà serie: ch   l'arte poetica non avrebbe posti allora certi impedimenti; n   un poeta si faceva per s   una norma fissa; n   noi possediamo tutto ci   che Bernart compose; e altre sue poesie hanno singolari disposizioni di rime, come in generale avviene di tutti i trovatori. Risalta per contro un fatto assai pi   importante, la sua predilezione cio   pel verso ottonario; ch   ben altre sei canzoni di lui son formate, come questa, tutte di ottonarii, e in ben dodici l'ottonario si mescola con altri versi¹⁾.

Tuttavia un pi   attento esame mi ha persuaso che la nostra canzone, o *vers* che sia, non va, come io inchinavo a credere, nel gruppo di quelle in cui egli lamenta il gabbo della sua donna e l'essere da lei intrattenuto con ischerzi e leggiadri inganni; ch   invece il poeta rimprovera a s   stesso, nella str. VI, di prendersi troppa libert   con lei, di *folleyar* e *gabar*, e gliene chiede perdono. Piuttosto si collegherebbe con quel gruppo che si pu   chiamare (tanto per intenderci), dell'amore fino, e che notai coi numeri 26-41 nell'elenco delle rime di Bernart, al qual gruppo, come al nostro, manca la dedica a un personaggio. Vi    la medesima intenzione nel poeta di contentarsi di qualche degnazione della sua donna, come il saluto e il poterla pregare; lo stesso riprendersi e correggersi allorch   gli sembri di esser troppo audace. Manca, per contrario, il fare sentenzioso, che per verit      un carattere perspicuo, se non allo stesso modo in tutte quelle rime. D'altronde questi aggruppamenti hanno sempre un valore molto relativo; e se un componimento non va aggruppato con altri, non perci   riesce sminuito nel suo significato. Chiarissimo ad ogni modo risulta il carattere irreal  , impersonale di questa canzone.

Che l'ordine delle coble sia giusto, non riesco ad affermare n   a negare: perch   da una parte le strofe III e VI sono cos   simili che o una    di troppo, o dovevano stare insieme e non tanto lontane; dall'altra il numero di nove coble insinua il sospetto che la poesia possa esser composta di tre sezioni simmetriche. Infatti, dopo due stanze introduttive, della primavera e dell'amore e del lamento, viene una in cui l'amante si d   sulla voce, perch   non sia troppo temerario. Seguono due stanze in cui loda la bellezza della dama, e quindi una terza con una prova ammonizione per il soverchio ardimento. Infine, delle rimanenti tre stanze, una celebra la degnazione della donna che gli

¹⁾ *MANZ. Poete Carolingia Strophenbau*, Marburg, 1884, p. 17. Cos   il *MANZ*, come il *P  TZOLD. Indogermanische Elementarlehre*, p. 50 n., assegnano questa canzone agli anni giovanili del poeta.

permetteva di pregarla, l'altra esprime il desiderio del cambio delle anime, e la terza, con un ritorno al pensiero della quarta e della sesta, dice che niente riesce ad ammonire e spaventare l'amante, *chastiar*, e maledice chi vuol biasimarlo. Se la cosa sta veramente così, s'intende sufficientemente perché, in modo insolito, sieno nove le coble; e non riesce probabile che ve ne fosse stata una decima con la dedica e la menzione di un personaggio.

Guardando al senso generale del componimento, quivi, in mezzo ai continui contrasti dell'anima, uno stesso pensiero ricorre dal principio alla fine, cioè quello della morte, strettamente congiunto con l'altro della risurrezione o guarigione sperata e attesa da colei che sola può procurarla. Non si esprime sconforto e abbattimento mortale se subito dopo non si associa con la speranza del risorgere e del guarire; quasi che il rinnovellarsi del tempo nella primavera infondesse questa fiducia nell'animo del poeta; e come il sole ristorava i danni della terra e del cielo, quasi egri e moribondi, così la donna amata avrebbe fatto del cuore del nostro amante.

Le rime sono facilissime: *ar* ed *itz*, tra le più abbondanti della lingua occitanica: e con tutto ciò ricorrono *mot tornat*; due volte *ampar*, due *marritz*, tre volte *par*, ma questi ultimi con significati e funzioni diverse. Nondimeno la virtuosità del trovatore si dimostra nella spontaneità, e anche in alcune rime peregrine. Le lacune e i guasti del testo mi sono ingegnato di colmare e di risanare; ché questo è il principale scopo del presente lavoro. Se non spero di esservi riuscito in tutto, aspetto fiducioso l'edizione critica di Carlo Appel, che dirà sicuramente l'ultima parola.

Testo.

- I. Quan lo boscatges es floritz
 e vei lo temps renovelar,
 e quascus auzels quier sa par,
 el rossinhols fai chans e critz;
 5 d'un gran ioy mi creys tals oblitz
 que ves res may nom puese virar;
 nueyt e iorn me fai sospirar,
 sim lassa del cor la razitz.
- II. Per midons m'esiau non iauzitz,
 10 don m'es l'afans greus a portar;
 qu'ieu perdray per leys gazanhar,
 et er li crims molt deschauzitz.
 Las, que farai? cum sui trahitz,
 si s'amor nom vol autreiar!

15 Qu'ieu no puese viure ses amar,
que d'amor sui engenoitz.

III. Ar sui de leys trop eyssernitz,
lengua, per que potz tan parlar,
que de meins me sol acuzar,
20 si quem sui per las dens feritz.
Quem n'es si fer? s'ieu sui delitz,
ia no trobara qui m'ampar:
mas ab dous sentir d'un baizar
for'ieu tost d'est mal resperitz.

25 IV. En greu pantais sui feblezitz
per leys cui bentatz volc formar;
que quant natura poc triar
del mielhs es sos cors establitz:
los flanx grailes et escafitz,
30 sa fatz fresca cum roza par,
don mi pot leu mort revivar;
dirai cum no suy tant arditz.

V. De tal doussor sui replenitz
quan de prop la puese remirar,
35 qu'a totz iorns vei lo mieu sobrar,
ta fort sui de s'amor techitz:
el freys es tals qu'ie'n sui marritz
quan la vey de mi deslunhar;
quel fuex que men sol escalfar
40 fug, e reman escoloritz.

VI. Lo bes el mals li sia grazitz,
pus de mi denha sol preguar . . .
Ara folley de trop gabar,
et es dreitz quen fos desmentitz.
45 Domna, nous pes sil lengua ditz
so qu'anc mos cors no poc pessar.
Tatz, boca! Nemps potz lengueiar,
et es ten gran mals arramitz.

VII. Autz es lo pretz qu'es cossentitz,
50 quar sol mi denhet saludar;
moutas merces diens la'n ampar,
del plazer mi sui enqueritz.
Totz l'autre bes m'es si frezitz

55 que nom valgra'n merce clamar.
 clamat cors que no pot cessar,
 et apres m'es parlars falhitz.

 VIII. Dona, s'ieu fos de vos auzitz
 si caramen cum vuel mostrar,
 al prim de nostr' enamorar
 60 feiram cambis dels esperitz:
 azautz sens mi fora cobitz,
 qu'adonx saubr'ieu lo vostr'afar.
 e vos lo mieu tot par e par,
 e foram de dos cors unitz.

65 IX. Ai quant en sui mal escarnitz,
 qu'ieu no puese la pena durar;
 de tal dolor mi fai plasmar,
 quar tan s'amistatz m'esconditz.
 Ab belh semblan sui ieu trahitz:
 70 quem val? res nom pot chastiar.
 Mortz venh'a selh quim vol blasmar,
 qu'ieu no l'am mortz e sebelitz.

 X. Quar forsatz men part e marritz,
 leu m'auci, mas greu fuy noiritz;
 75 tal iram sent al cor trencar,
 quar mi muer e vuelh trespasar.
 Mas ses leys no serai gueritz.

Traduzione.

Quando il bosco è fiorito, e vedo rinnovarsi l'anno, e ogni angello cerca il compagno, e l'usignuolo fa canti e gridi, mi sale da una gran dolcezza un tale oblio che io non posso più volgermi a nulla; notte e giorno mi fa sospirare: così mi allaccia la radice del cuore.

Per Madonna esulto, non rallegro; e di ciò l'affanno è grave a portare; per guadagnar lei, io perderò; e la gente sparlerà molto male di lei. Ahimè, che farò? Come io son rovinato se non vuol concedermi l'amor suo! Chè io non posso vivere senza amare, perché son nato di amore.

Ora io son troppo sacciente, o lingua, perché tu puoi parlar tanto; ella mi suole accusare per meno, sicché io mi son dato sui denti. Che cosa è tanto feroce per me? Se io son distrutto, non troverei già chi abbia cura di me: ma col dolce sentir d'un bacio, tosto io sarei risuscitato.

Nell' ansia dolorosa io son fatto vile, per lei che fu formata da Beltà: ell' è composta di quanto di meglio poté sceglier Natura: sottili i fianchi e delicati, la faccia fresca pare una rosa, onde mi può facilmente tornare in vita: dirò come non sono così audace.

Di tal dolcezza mi sento penetrato quando posso mirarla da vicino, che vedo per sempre sormontato l'esser mio; tanto allora io son cresciuto pel suo amore. Ma quando la vedo allontanarsi da me, è tale il freddo che ne resto impaurito; e il fuoco, che già mi scaldava, fugge, e rimango pallido.

Sia grazie a lei del bene e del male, poiché si degna di lasciarmi pregare. Ma io folleggio col prendermi ginoco di lei, ed è giusto che ne sia smentito. Signora, non vi pesi se la lingua dice quel che non poté mai il cuore pensare. Taci, o bocca; troppo puoi parlare, e di ciò ti si è appiccato gran male!

Alto è il pregio che mi è accordato soltanto perché si degnò di salutarmi. Iddio gliene guardi molte grazie, del piacere che ho impetrato. Ogni altro bene parmi così freddo che non mi varrebbe invocar pietà: tuttavia la invoca il cuore che non può tralasciarlo, poiché non mi è bastato il parlare.

Signora, se io fossi udito da voi si caramente come voglio esprimere, appena innamorati faremmo cambio delle amine; abile senno io ne otterrei, perché allora saprei il pensier vostro, e voi il mio ugualmente, e saremmo con due cuori uniti.

Ahi quanto male io mi sono ingannato, che non posso durar la pena! Con tal dolore mi fa tramortire perché la sua amistà tanto a me rifiuta. Io son tradito con una bella cèra: eppure niente potrebbe distogliermi. Morte vada a colui che vuol riprendermi; ché io morto e sepolto non lo amo.

Perché me ne vado per forza e afflitto, ben di leggieri mi uccide; ma dolorosamente io son vissuto. Sento al cuore fendermi una tal tristezza che mi par di morire e sto per morire. E non sarò guarito se non da lei!

Annotazioni.

Che il testo del codice corrisponda esattamente alla stampa del Mahn, mi assicura cortesemente P. Meyer.

2. *temps* è da tradurre ,anno' o ,stagioni'; si noti la perifrasi della primavera, detta anche *temps novels*; e cfr. afr. *renouvel*, e *renouveau*, in alcuni dialetti italiani *tempo nuovo* per *printemps*, la stagione che inizia l'anno; cfr. C. Merlo, *I nomi romanzi delle stagioni e dei mesi*, Torino, Loescher, 1904, p. 46 n. e 49.

3. *rossinol* nel cod., senza il seguacaso.

5. *ioy* non può tradursi ,gioia, allegrezza', essendo desiderio che fa sospirare e turba allacciando la „radice del cuore“: l'amore insomma. Come dirà nel primo verso della cobla seguente, è un sentimento non ricambiato, una gioia smorzata appunto dalla contrarietà.

9. *m'esiau*: mi son permesso di tradurre ,sussulto' per indicare il piacere amoroso, non sapendo come rendere il concetto di questa gioia non gioita, *esiau non iausit*. Di *iauzir* in senso fattitivo v. esempi in Levy, *Suppl.-Wörterb.*, IV, 251, coi quali è da porre il nostro.

11. *perdrai* non ha oggetto, e va inteso in senso generico, quasi neutrale, di scapitare, ridursi a peggior partito. Così Dante, *Inf.* I, 55: *E qual è quei che volentieri acquista, E giunge il tempo che perder lo face.*

12. *crims*. Il *Donatz proensals*, ed. Stengel, 51, 35 conosce l'equivalenza con *crimen*, perfettamente adoperata dal *Codi*, cfr. Bartsch, *Chr.*⁴, c. 302; ma un senso più mite e non giudiziario gli dà il Glossario provenzale italiano edito da Stengel, ib., 88, 25: ,peccato'. Nel caso nostro, sebbene ricordi *Amors, enqueraus*, v. 55, cfr. *Ricerche*, App. I, e la nota, trattasi di mormorazioni, dicerie della gente; e agli esempi raccolti dal Levy, *Sup.-Wört.*, s. v., bisognerà aggiungere questo, ed uno, notevole, di Peire Vidal, *Bels amics: La grans valors el pretz nominatius El dous plazers, qu'en leys amar es sors, Fon guerreiatz per malastrucs trachors; Mas pueis remas lo mals crims el fals brius*. Così *deschauitz* ha il senso di ,sconveniente', più che di ingiurioso e villano.

16. *engenoit*. La stampa ha *e.. enoit*; Rochegude vi lesse *enbenoit*, e lo registrò in *Parn. Occit.* senza spiegarlo; Stichel, *Beitrag zur Lexicographie des provenzalischen Verbuns*, Marburg 1890, pag. 41 fece lo stesso; e a lui rimandò Levy, *Sup.-Wört.* s. v. Io ero risoluto a proporre *amanoit* ,pronto, infervorato', quando dalla cortesia di P. Meyer ho saputo che nel codice si legge *engenoit* con le prime tre lettere ritoccate (*surchargées*). *Engenoir* è noto dal poema degli *Auzels cassadors*, v. 1990, ed. Monaci (cfr. *Studi di fil. rom.* V, 132), accolto di qui in Levy, *Suppl.-Wört.* s. v. col significato indiscutibile di ,partorire, generare' (*gebären*). L'afr. ci dà pure *engenoir engendrer*, introdotto nell'ediz. minore del *Dictionnaire de l'Anc. franç.* del Godefroy da Bonnard e Salmon, Paris-Leipzig 1907, s. v.: sicché non vi è dubbio. Quanto al senso preciso del v. di Bernart, si può restare incerti tra esser generato dall'amore stesso o con l'amore: in ogni caso questo è sufficiente perché egli dichiararsi di non poter vivere senza amare. Non è difficile che egli arrivasse sin qui perché nessuno dei suoi connazionali ha meglio espresso il sentimento connaturato dell'amore, cfr. *Non es meravelha*, e le *Ricerche* cit. p. 357 sgg.

17. *eyssernitz*. Giustamente il Levy, *Sup.-Wört.* s. v. rifiuta la

traduzione del Raynouard, *Lex. Rom.*, 'distingué', come impossibile: e non ne propone altra, per causa dell'*enbenoit* antecedente. Quanto alla spiegazione nostra, già il Diez, *EW.* II a. *scernere* collegandolo con questo vb. ital. indicò l'origine da *excernere* e i significati fondamentali di 'scegliere' ed 'esporre, dichiarare, sviluppare'. Quest'ultimo si trova così nell'esempio allegato di Gavaudan come in Peire d'Alvernhe, ed. Zenker, XVII, 2. E con esso (lasciando stare i significati di intendere, esaudire, compiere) si accompagnano significati strettamente congiunti con l'idea del conoscere e del sapere. Oltre a tre esempi già notati dal Raynouard, in B. d'Alamanon, ed. Salverda de Grave, II, 14, il cuculo è *mal eisernitz e peig esperz* perché fa covare le sue uova da altri; lo stesso senso d'intelligente e saputo sta in R. de Vaqueiras, *Domna tant*, v. 29 e in Guir. de Borneill, *Per solatz*, v. 52 ben notati dal Crescini, *Manualetto*², glossario; Appel, *Chr.* 3, 644 e 5, 35 ha esattamente tradotto *klug*; così in *Croisade des Albigeois*, v. 8814² *pros e issernitz*; e altri esempi tralascio. Per la qual cosa, come l'it. *saputo* sta per saggio e sacciente, così il pte. pass. *eissernitz*. Il poeta si rimprovera di mostrar di sapere e dire troppo della sua donna.

21. *quem n'es si fer*. Non so se sia stato notato anche questo esempio di neutro, accanto a *m'es bel*, *m'es greu* ecc.

22. Il cod. *li mampar*. Forse in un esemplare più antico stava *ki*, e il copista distratto ne fece un *li*. — Per *trobata* altri esempi di *-ara* per *-era* nel piuccheperfetto della 1ª coniug. ci offre Bernart de Ventadorn in *Amors*, *enqueraus preiara*, cfr. *Ricerche* cit., App. I; e questo mi trattiene dal proporre *trobarai* come più conveniente pel senso e per la relazione col pres. cong. *ampar* della subordinata.

25. *En greu pantais*: il Raynouard, *Lex. Rom.* s. *feblezir* tradusse 'en pénible rêves'; e giustamente Levy, *Sup.-Wört.* rifiuta correggendo 'in arger Unruhe, Sorge', s. *feblezir*. Quanto a *feblezitz* mi è parso di vedervi il senso di 'vile' e 'fatto vile', dell'antica poesia italiana, cioè della prostrazione morale dell'amante.

27. La stampa ha dei puntini dove io ho restituito *quant*, su cui non mi pare che possa cader dubbio. Il concetto di questi versi è assai noto nella lirica provenzale, cfr. Diez, *Poesie der Troub.*², 142, e Gaspary, *La scuola poet. siciliana*, trad. ital., p. 62.

28. Di *sos cors* non si legge nel cod. altro che l'ultimo *s*: ma anche questa restituzione non mi par dubbia.

29. Di *escafitz* si legge nel cod. soltanto *fitz*. Per la frequente coppia *graile et escafit* cfr. *Ricerche* cit., App. V, n. al v. 29. Così bisognerà aggiungere questo nuovo esempio.

32. Confesso di non intendere bene questo verso, che sembra slegato. Si propone il poeta di dire che non assurge con la speranza a questa

grazia? Ma segue tutt'altro discorso, cioè gli effetti che egli prova a vederla venire e partirsene. Ovvero *cum* vale insolitamente ,come che, sebbene'? E nel v. precedente avremmo una prolessi, e bisognerebbe tradurre: ,sebbene io non osi sperarlo, dirò che facilmente potrebbe risuscitarmi se fossi morto'; ma non è una costruzione facile.

33. Quest'esempio di *replenitz*, riempito, è citato dal Raynouard, *Lex. Rom. replenir*, che richiama l'afr. *replenir*; per la formazione da *plenus* cfr. sp. *llenar*.

36. *techitz*. Raynouard, *Lex. Rom.* cita questo luogo e intende ,avvantaggiato, accresciuto'; cita un altro esempio da una poesia che qualche cod. attribuisce al nostro Bernart, ma appartiene a Marcabrun, *Pus mos coratges*: sta nell'ultima strofa, evidentemente spuria, e non data dal cod. A. Ma in tutt'e due i luoghi ha semplicemente il senso di ,cresciuto', come nell'it. *attecchire* e *tecchire*, afr. *tehir*. Altro esempio in Peire d'Alvernhe, ed. Zenker, XVI, 20; e nel senso di ,progredito' in XVI, 13; cfr. p. 211 e il glossario. Cfr. Diez, *EW.* II c. *tehir*.

37. *marritz*, oltre a ,smarrito' ha pure il senso di angosciato, afflitto, più vicino all'origine; e in Dante sta ad indicare qualche volta l'effetto della paura, cfr. *Inf.* X, 125, e XIII, 24; e così Bernart può dire poco più oltre che egli rimane pallido. Quanto al tratto classico di questa rappresentazione cfr. *Eneide* III, 29 sg.; e forse una debole reminiscenza dei versi di Bernart ebbe Dante nella canz. *Così nel mio parlar: E'l sangue, ch'è per le vene disperso, Fuggendo corre verso Lo cor che il chiama, ond'io rimango bianco*.

40. *Donatz proens.* 52, 28: *escoloritz 'i palidus*.

41. Nel cod. *ben, mal*.

43. Nella stampa non ha preso il primo *l* di *folley*.

48. Raynouard, *Lex. Rom.* IV, 31 s. *nemps* traduce: „Tais-toi, bouche, tu peux trop bavarder, et t'en est gran mal assuré“. Ma s. *aramir* non pone questo di *assurer* tra i suoi significati, bensì ,assigner, attaquer'. Levy, *Sup.-Wört.* s. *lengueiar* pone un interrogativo accanto ad *arramitz*. Veramente il significato fondamentale e prevalente è 'attaccare', cfr. anche due esempi in *Sup.-Wört.* s. v., uno dei quali già riferito dal Diez, *EW.* II c., s. *aramir*, così pure per l'afr.; ma cfr. G. Körting, *Latein-Romanisches Wörterb.* n. 261. Aggiungerò che nel poemetto del Pentimento, Suchier, *Denkm.* I, 214, v. 397 *arramida* è piuttosto ,patto, condizione', dall'idea di ,legamento; ma cfr. *Sup.-Wört.* s. *aramida*. Il male che si è attaccato alla bocca del nostro poeta è appunto quello di chiacchierar troppo.

53. Il cod. ha *engrenitz*, che Rohegude e Honnorat registrano senza spiegare. Stichel, *Beitr.*, 44, lo collegò con *agrenir* del *Girart de Roussillon*, vv. 1452 e 2582, ,turbarsi', afr. *agramir* e tradusse ,adirato'.

Intorno alla prigionia di Jacopo da Montepulciano.

Per

L. Suttina in Padova.

Jacopo di Bertoldo del Pecora da Montepulciano, autore della *Fimerodia*, scrivendo l'11 maggio del 1405 dal carcere delle Stinche, dov'egli allora trovavasi, al mercante pratese Francesco di Marco Datini, dice¹⁾ di languire imprigionato da ben 15 anni, cioè dal 1390; ma alla cagion del suo misero stato non è nella lettera in parola accenno veruno. Il Renier, che al maldestro imitatore di Dante dedicò parecchi anni or sono un lavoro ricordevole e dotto, suppose che l'infelice poeta, partigiano accanito del cugino Gherardo di Jacopo e nemico all'altro cugin suo Giovanni di Niccolò protetto dai Fiorentini, „incorresse in qualche censura presso i Fiorentini stessi“²⁾ e da costoro venisse sostenuto in carcere. Successivamente il Morpurgo indicò³⁾ per incidenza in una sua recensione succosa la causa della prigionia di lui, desumendola dal processo che i Fiorentini gl'intentarono e del quale annunciava avrebb'egli poscia trattato con agio. Il non aver però l'egregio erudito mantenuto la data promessa, m'induce a mettere fuori adesso alcuni documenti che provengono dai libri delle Consulte e Pratiche della Repubblica fiorentina e che, sebben di scarso pregio, valgono essi pure ad esplicar la questione e a lumeggiare lo sdegno acerbo de' Fiorentini, i quali fecero in dura guisa scontare al disgraziato caduto nelle mani loro l'opposizione, ch'egli aveva loro fatta in patria.

Jacopo, adunque, molto potente nella sua terra, amico de' Senesi e legato a Gian Galeazzo Visconti, aveva agito contro il Comun di

1) Ser Lapo Mazzei, *Lettere di un notaro a un mercante del sec. XIV*, per cura di C. Guasti, Firenze, 1880, vol. II, p. 345.

2) Un poema sconosciuto degli ultimi anni del sec. XIV (*Fimerodia* di Jacopo del Pecora), Bologna, 1882, p. 80 sg. (Estr. da *Il Propugnatore*, vol. XV). Io mi valgo nelle citazioni dell'estratto.

3) In *Riv. crit. d. lett. ital.*, IV (1887), 168 n. 1.

sua vita conduce“, e, inoltre, si duole, sebben si trovi con „huomini da bene“, del luogo brutto per lui „languido et infermo“; per l'avvenire poi teme più gravi patimenti da' vendicativi Fiorentini, di non venir cioè trasferito dalle Stinche in sito peggiore, dove per non poter pagare ciò che gli chieggono i Regolatori⁶⁾ gli sarebbe giuocoforza di ridursi; colà gli sovrasterebbe il pericolo di scorgersi accerchiato dalla mala compagnia di gente capace di spacciarlo con veleno od altro mezzo qualsiasi, magari ad istigazion de' Fiorentini medesimi, ne' cui occhi egli è null' altro che una spina acuta. E all' Acciaiuoli si raccomanda vivamente per non essere lui „gentiluomo et uso al bene“ allogato insieme con i ladri e i traditori.

Conchiudendo, dunque, possiamo accertare che Jacopo del Pecora da Montepulciano, condannato alla prigionia il 21 aprile del 1390, tre anni stette nelle carceri de' Mallevati, dalle quali passò poi alle Stinche ove rimase fino al 1407⁷⁾. Esiguo è invero il premio della nostra fatica; ma poichè sappiamo che chi seriamente lavora non suole avere in dispregio né anche i più umili tributi, stimiamo non inutile presentarli a' compagni di studio⁸⁾.

R. Archivio di Stato in Firenze⁹⁾.

Consulte e Pratiche, n. 34 (di mano di C. Salutati).

c. 39 v. 15 maggio 1396: Jacobus de Montepolitiano nullo modo relaxetur. Costi ser Benedetto di ser Lando per i Gonfalonieri.

6) *Regolatore* era detto l'ufficiale che regolava, cioè reggeva e amministrava; ved. Rezasco, op. cit., p. 943 sg.

7) Ved. La buca di Monteferrato, lo Studio d'Atene e il Gagno, poemetti satirici del XV secolo di S. di T. Finiguerra, editi ed illustrati da L. Frati, Bologna, 1884 (*Scelta*, n. 203), p. 40; cfr. anche p. X.

8) Era mia intenzione di accodare a questo scrittarello la pubblicazione di un curioso capitolo in terza rima, attribuito a Jacopo dal cod. misc. 162 (c. 57 v. sgg.), del sec. XV, della pia fraternita di Santa Maria in Arezzo (ved. Mazzatinti, *Invent. dei mss. delle Bibliot. d'Italia*, vol. VI, Forlì, 1896, p. 203, n. 162), nel quale l'infelice poeta si volge umilmente a Coluccio Salutati e lo prega di fargli ottenere la tanto agognata liberazione; ma il non aver potuto studiare con bastante diligenza il testo di esso, che torna in più luoghi alquanto oscuro, mi ha trattenuto dal farlo. Però è mia speranza di poter presto metterlo a stampa con le illustrazioni opportune e con l'aggiunta di una bibliografia compiuta dei manoscritti e delle stampe che racchiudono rime del Nostro. Il capitolo, che comincia *Fra' miei gravi dolori un novo pianto*, ha la seguente didascalia: *Capitolo facto per me Jacopo mandato allo eloquente homo e singulare ser Coluccio de Piero Salutati fiorentino honorevoli cancellieri del comune di Fiorenza, la significazione del quale lasso allo ingegno de chi legierà, el quale è uno sogno; e sebben sia, a dir vero, d' assai meschina fattura, può tuttavia riuscire interessante per gli accenni che Jacopo vi fa al suo miserando stato di prigioniero.*

9) Vado debitore di questi documenti alla squisita cortesia del prof. F. Novati, al quale mi piace di esprimere qui la più viva riconoscenza.

Consulte e Pratiche, n. 35.

c. 169 v. Die xxvj Junii VII Ind. M CCCLXXXX viiij: De Jacobo de Montepolitiano aliqui dicunt quod liberetur, aliqui dicunt quod non; aliqui vero dicunt quod reformetur, quod post biennium relaxetur.

Così Giovanni Bucelli per i Gonfalonieri; ma Matteo dello Scelto pe' XII soggiunge:

Quod de facto Jacobi de Montepoliciano fiat excusatio et contentus dominus Cortonensis et si Dominis placet fiat partitum.

Consulte e Pratiche, n. 36.

c. 18 r. Die xxx Septembris M CCC LXXXX viiij, Ind. viij.

Matheus Jacobi Arrigi ex parte officii dominorum dixit coram collegiis:

Quod cum Jacobus de Montepulciano sit in carceribus quia contra Commune tractavit et quia est multum potens in terra Montispoliciani, amicus Senensibus et adherens ducis Mediolani et si dimittatur a carceribus oportebit Commune tenere plus gentium in dicta terra, quod erit nimis sumptuosum et quod ipsum dimittere posset periculum generare Communi in ponendo ipsum ad partitum vel non ponendo, debeant consulere quid eis videtur faciendum.

Cod. Laur.-Ashburnham., 1830¹⁰).

Magnifico Signore mio. Io ò sempre fuggito di nonne auerui ad grauare d'alcuno mio fatto, sperando sempre di poterui affaticare in quello tempo el quale vedrete che sia atto alla mia liberatione. Io sono qua incarcerato, et per potere condocere mia vita sença troppo stretta necessità, sono stato lungo tempo
5 nelle prigioni dette Malleuati, lo quale luogo per lo lume m'è habile allo exercitio dello scriuare, del quale io la mia vita conduco; et assai miseramente se non fosse l'aiuto et la carità che mi fanno le vostre magnifiche Sorelle; della quale mia stantia del malleuato alcuni cittadini non per offesa a lloro fatta, ma per darmi tormento non voglono che io nel detto luogo stia, auendo io sodati
10 i soprastanti già per .vj. malleuadori di cauargli d'ogni dampno, doue che di me seguisse o fuga o altro inconueniente. Auengha Dio ch'io sto in vna prigione che al minutauro serebbe forte, non che ad me che sono languido et infermo. Mentre che uoi foste Ghonfaloniere di Giustitia nullo fu ardito a dirmi niente perché sempre mi richiamai et richiamarei per uostro seruidore et per uostra
15 criatura. Ora m'è fatta questa violentia et Dio il sa ch'io non so perché. Per l'amore di Dio a uoi mi racomando. Et pognamo che forse io non meriti né gratia né piacere, fatelo almeno per amore di Dio et perché io pure stato già gentiluomo et uso al bene. Io so che s'io vo a stare in fra quelli poueri in nelle tenebre infernali, io vi serò morto o con veleno o con altro modo però che
20 i nimici miei per tema di mia liberatione, alla quale già fui presso, cercano di leuarmi dal mondo, et io non ve lo scriuo sine quare. Doueteui ricordare che Tomaxo di Messer Guccio di Dino¹¹) trouò in prigione chi gl'ucise il fratello carnale, solo promettendo di cauarlo di prigione. Imperò che qua non ci à se

18 ms. *vuso*.

10) Ringrazio di cuore il prof. F. Flamini che mi comunicò, con l'amabilità sua consueta, la presente lettera, ed il dr. E. Rostagno che la collazionò per me sul ms.

11) Mi è affatto ignoto questo personaggio.

non ladri et traditori et per dieci fiorini vn poco di spetie in vna picciola viuanda mi fornirà. Et forse m'è fatta questa noia ad quefine (*sic*) assai m'era 25 più honoreuole l'essere dicapitato, che fare questa morte. Io sono ora con huomini da bene, i quali in amore viuo con loro, et pacificamente mi do pace delle mie fatiche il più ch'io posso. Sono stato tre anni in ne' predetti Malleuati: non mi fu mai più detto niente; ora ch'io ò sodo i soprastanti per auere 30 altra via a farmi di qui trarre con alcuno colore di ragione fanno che' Regolatori mi domandano il pagamento, et due de' Regolatori fanno ogni cosa i quali fuori di questa vi mando scritti. Per amore di Dio ad uoi mi racomando, che alcuno vostro aiuto, e che quello che si crede per molti che io di uoi sia fedelissimo et seruidore con questo picciolo effetto si mostri, picciolo dico quanto ad uoi et a quello che maggiore fare potreste. Ma ad me è grandissimo, quaxi 35 dalla liberatione in fuore nullo maggiore. Perdonate alle troppe parole, et me prego che abbiate sempre in recomendato. Dio conserui la grandèça vostra felicemente.

Per lo uostro Seruidore Jacopo da }
Montepulciano } Incarcerato.

40

(Di fuori): Magnifico et potente kaualiere Messer Donato Acciaiuoli suo padre et signore singhularissimo.

Briefe Konrad Hofmanns an Eduard von Kausler aus den Jahren 1848 bis 1873.

Mit Einleitung und Anmerkungen mitgeteilt

von

Karl Vollmöller in Dresden.

Nebst 2 Beilagen:

1. Das Geusenliederbuch von 1611,
 2. Dr. Karl Friedrich Wilhelm Lanz,
und zwei Tafeln.
-

Einleitung.

Die hier abgedruckten Briefe sind mir von meinem Freunde Rudolf Caspart, einem Grossneffen Eduards von Kausler, des ehem. Vizedirektors des Kgl. Geh. Haus- und Staatsarchives in Stuttgart, zur Herausgabe überlassen worden. Ich übergebe dieselben um so lieber der Gelehrtenwelt, als es für mich einen eigentümlich wehmütigen Reiz darbietet, Briefe meines lieben Lehrers und Freundes Konrad Hofmann weiteren Fachkreisen zugänglich zu machen. Dieselben sind in jeder Beziehung sehr interessant und wertvoll, sie bieten einen Einblick in sein weitumfassendes gelehrtes Interesse und Wissen und bringen ihn auch denen, die nicht das Glück gehabt haben, ihm persönlich nahe zu stehen, menschlich näher. Wenn auch nicht alle Briefe von romanistischen Dingen handeln, so sind es doch zum mindesten germanische Texte, welche zum Romanischen in Beziehung stehen.

Über Kausler möge Folgendes hier gesagt sein. Heinrich Eduard v. Kausler, geb. am 20. August 1801 in Winnenden, Oberamt Waiblingen, gest. in Stuttgart am 27. August 1873, ist in gleicher Weise verdient als württembergischer Spezialhistoriker und romanisch-germanistischer Sprachforscher. Er studierte in Tübingen, Göttingen und Berlin Jurisprudenz, aber auch deutsches und romanisches Mittelalter

und wurde 1826 am Geh. Kgl. Haus- und Staatsarchiv in Stuttgart angestellt, dessen Vizedirektor er schliesslich war. Für seine Zeit muster-gültig ist sein Hauptwerk, das „Württembergische Urkundenbuch“ 1849–71 in drei Quartbänden, welche bis zum Jahre 1240 herab die Urkunden für die Geschichte des Hauses und Landes Württemberg mitteilt. Andere Publikationen zur württembergischen Geschichte folgten. Für uns ist er besonders wichtig durch eine andere Seite seiner wissenschaftlichen Tätigkeit, so durch seine „Denkmäler altniederländischer Sprache und Literatur“, drei Bände, 1840–66, worin er nach einer Handschrift der Kgl. Öffentlichen Bibliothek in Stuttgart eine Reihe von wichtigen mittelniederländischen Dichtwerken in sorgfältiger Bearbeitung veröffentlichte. Mit seinem Bruder Rudolf Kausler veröffentlichte er (1840) die „Geschichte der Kreuzzüge und des Königreichs Jerusalem, aus dem Lateinischen des Erzbischofs Wilhelm von Tyrus“, sowie im Zusammenhang damit den Anfang einer grossen kritischen Ausgabe des umfangreichen altfranzösischen Rechtsbuches „Assises du royaume de Jérusalem“, 1839. Die Fortsetzung verhinderte eine französische Konkurrenzausgabe, die durch das deutsche Unternehmen hervorgerufen war und reichere Mittel zur Verfügung hatte. Seine bedeutendste Arbeit auf dem Gebiet der romanischen Literatur ist die kritische Ausgabe des Cancioneiro geral, des altportugiesischen Liederbuches des Edlen Garcia de Resende, drei Bände, 1846–51 (Stuttgart, Literarischer Verein), eine Hauptquelle der alten portugiesischen Lyrik aus ihrer besten Zeit. Er war 1839 einer der Gründer des bekanntlich noch bestehenden Literarischen Vereins in Stuttgart, des hochwichtigen Bibliophilenvereins zur Herausgabe alter Drucke und Handschriften aus dem Gebiete der romanischen und germanischen Literaturen. Vgl. Allg. Deutsche Biographie 15, 508 ff. (Leipzig 1882).

Über Konrad Hofmann, geb. am 14. November 1819 im Kloster Banz bei Bamberg, gest. am 30. September 1890 in Waging bei Traunstein, den Lesern der Romanischen Forschungen, in deren Rahmen die *Mélanges Chabaneau* erscheinen, biographische Notizen zu geben, erscheint nicht nötig. Hat er doch zu den Begründern der Zeitschrift gehört, die wohl nicht mit Unrecht als das Organ der Hofmannschen Schule bezeichnet worden ist, und auch jetzt noch sich bestrebt, in seinem Geiste der Wissenschaft zu dienen, indem sie nie eine wissenschaftliche Mode mitmacht, vom ersten Heft ab das Volks- und Mittellatein stark betont hat, gern auch entlegenere Gebiete der Romanistik und deren Grenzgebiete behandelt, längere gelehrte Spezialuntersuchungen aufnimmt, oft vom Umfang ganzer dicker Bücher, die aus diesem Grunde keine andere Zeitschrift und kein Verleger zu drucken wagten, und fortwährend wichtige neue Texte bringt, dadurch nie veraltend. Bis zu seinem Tode ist er ein eifriger Mitarbeiter derselben gewesen.

Eine kurze Lebensbeschreibung H.s gibt Golther in der Allgemeinen Deutschen Biographie Bd. 50, 436—38 (Leipzig 1905). Besonders aber ist zu verweisen auf Wilhelm Hertz' prächtige „Gedächtnisrede auf Konrad Hofmann, gehalten in der öffentlichen Sitzung der Kgl. B. Akademie der Wissenschaften zu München am 28. März 1892“, als Separatausgabe München 1892, mit vollständiger Angabe von Hofmanns Schriften. Wieder abgedruckt in Wilhelm Hertz, Gesammelte Abhandlungen, hrsg. von Friedrich von der Leyen, Stuttgart und Berlin, Cotta, 1905, S. 491 ff. (ohne die Bibliographie).

Es ist besonders wichtig, gerade Konrad Hofmanns Briefe zu veröffentlichen, da er ja bekanntlich seinen Schülern und Freunden mündlich und brieflich vielfache Anregungen gegeben hat zu Arbeiten, an die er selbst nicht mehr gekommen ist, Anregungen, die jetzt noch nachwirken. Ich verweise nur auf die Notiz in dem folgenden Brief 3 über das Geusenliederbuch von 1611, die jetzt erst der Wissenschaft dienstbar gemacht wird (s. Beilage 1).

Weiteres aus K. Hofmanns Korrespondenz gedenke ich später folgen zu lassen, wenn mir das Material zugänglich gemacht wird.

Ich gebe die Briefe genau nach dem Original, ohne irgendwelche Änderungen in Orthographie und Interpunktion. Offenbare Schreibfehler sind unter Angabe verbessert. In [] Gestelltes sind Zusätze. Einmal habe ich ein Epitheton weggelassen.

Wo Erläuterungen notwendig sind, habe ich, soweit dies möglich war, dieselben gegeben. Die Antworten Kauslers sind mir leider z. Z. nicht zugänglich, ich hoffe aber, sie später noch veröffentlichen zu können.

Manches wäre an der Hand dieser Briefe Kauslers leicht zu erklären, was jetzt unerklärt bleiben muss.

Da Kausler 1873 starb, vorher wohl schon leidend war, so hörte die Korrespondenz in diesem Jahre auf. Ob in den Jahren 1848 bis 1867, aus welcher Zeit keine Briefe vorhanden sind, der Verkehr stockte, oder die Briefe nur verloren sind, weiss ich nicht. Nach Brief 2 fällt in die Zwischenzeit eine persönliche Begegnung.

Die beiden Exkurse sind mir unter der Hand gewachsen, was wohl kein Schade ist.

Und so seien auch diese paar Bausteine zur Geschichte der romanischen Philologie dem freundlichen Interesse der Fachgenossen empfohlen.

Für Unterstützung in meinen Nachforschungen und Auskünfte bin ich zu wärmstem Dank verpflichtet: dem Grossherzogl. Oberkonsistorium Darmstadt, der Grossherzogl. Hofbibliothek Darmstadt, der Kgl. Öffentl. Bibliothek Dresden, der Grossherzogl. Universitätsbibliothek Giessen, der Kgl. Hof- und Staatsbibliothek München, insbesondere deren Direktor

Herrn Geheimrat Dr. Laubmann, der Kgl. Landesbibliothek Stuttgart, den Standesämtern Leipzig und Stuttgart, Herrn Prof. Dr. G. Baist in Freiburg und Herrn Prof. Dr. J. Franck in Bonn, Herrn Pfarrer Götz in Wolfskehlen, Herrn Dr. W. Hensell, Direktor des Grossherzogl. Gymnasiums in Giessen, Herrn Brauereidirektor Otto Hofmann in Gorkau, Frau Professor Betty Hofmann Wwe. in München, Herrn Prof. Dr. G. Kalff in Leiden, meinem Neffen Fritz Keppler in Vaihingen a. d. Fildern, Herrn Ingenieur Franz Joseph Karl Lanz in Frankfurt a. M. und Tachau und seinem Sohn Herrn Karl Lanz cand. mach. in Frankfurt a. M., Herrn Karl Lanz in Firma Heinrich Lanz in Mannheim, Herrn Prof. Dr. Otto Lanz in Amsterdam, Herrn Oberförster Otto Lanz, Kgl. württ. Hofjagdinspektor, Landhaus Rosenstein bei Stuttgart, Frau Dr. Sidonie Leidl, geb. Hofmann, in Palling bei Traunstein, Herrn Geh. Schulrat Dr. Mangold, Direktor des Ludwig-Georg Gymnasiums in Darmstadt, Herrn Prof. Karl Mayr, Sekretär der Kgl. B. Akademie der Wissenschaften in München, Herrn Dekan Piton in Pirmasens, Herrn Prof. Dr. L. Scherman in München, Herrn Pfarrer Schmidt in Sprendlingen, Herrn Geh. Hofrat Prof. Dr. E. Steinmeyer in Erlangen, Herrn Verlagsbuchhändler Leo Woerl in Leipzig, der Redaktion der Frankfurter Zeitung u. a.

Dresden 1907.

Karl Vollmöller.

1.

Geehrtester Herr!

So wenig es jetzt an der Zeit scheint, von wissenschaftlichen Plänen zu sprechen, erlaube ich mir doch, Ihren Rath und Ihr Urtheil über zwei von mir beabsichtigte Arbeiten zu erbitten. Die Stockung im deutschen Buchhandel scheint bereits so lange zu dauern und einen Grad erreicht zu haben, dass nach menschlicher Voraussicht in nicht zu ferner Zeit eine Gegenwirkung erfolgen und den Verkehr wieder öffnen muss. Seit Jahren arbeite ich auf dem Felde der indogermanischen Literatur- u. Sprachforschung, in den letzten Jahren fast ausschliesslich auf dem romanischen u. zunächst dem altfranzösischen Gebiete. Eine besondere Abhandlung über die romanische Metrik, deren ersten Theil ich so ziemlich druckfertig habe, veranlasste in mir den Wunsch, eine Sammlung der bedeutendsten altfranzösischen Lyriker zu bearbeiten, von der mir scheint, dass sie ein dringendes Bedürfniss für diese Studien ist. Die Bibliothek des literarischen Vereins wäre wohl der passendste Ort für ein solches Werk, und ich wende mich daher an Sie, als eine Autorität in diesem Fache.

Zweitens möchte ich den Villahardouin und Joinville übersetzen. Die vorhandenen Übersetzungen sind ungenügend, und die Originale vollkommen zu verstehen, ist für Jeden, der nicht spezielle Studien im Altfranz. gemacht hat, eine rechte Unmöglichkeit. Dies ist der Grund

meines Vorhabens. Auf der andern Seite muss Jeder, der das Mittelalter studiert, diese beiden Schriftsteller lesen. Einige kritische Anmerkungen und Verweisungen auf die übrigen Geschichtschreiber der Epoche würde ich für nothwendig halten. Zwei Gelehrte ersten Ranges, Prof. Joseph Müller (hier) und Professor Tafel, der Byzantiner haben mir ihre Mitwirkung für die Sacherklärungen zugesagt, und so glaube ich eine Arbeit liefern zu können, die den Forderungen der Wissenschaft genügen würde. Da hier zu keiner Zeit der Buchhandel besonders thätig war, und es mir in Stuttgart an Connexionen fehlt, so wage ich es, mich geradezu an Sie zu wenden mit der Frage, ob Sie die Ausführung meiner beiden Unternehmungen in einer absehbaren Zeit für möglich halten, und mit der Bitte, mich durch Ihren Rath u. Ihre Empfehlung zu unterstützen, wenn Sie mich nach vorzulegenden Bruchstücken meiner Arbeit für befähigt erachten zu deren Durchführung.

Ihrer gütigen Entgegnung harrend zeichne ich

mit ausgezeichnete Hochachtung

Ihr ergebenster

Dr. Conrad Hofmann.

München den 2. Oct. 48. Glücksstrasse 8/I.

2.

Hochverehrtester Herr Direktor!

Zu meinem grossen Bedauern hatte ich neulich, als Sie mir die Ehre eines Besuches erwiesen, einen Landausflug nach dem durch seinen Anklang an den Phol der Merseburger Zaubersprüche bekannten Pulach gemacht, und als ich zurück kam, konnte ich leider Ihre Adresse nicht zeitig genug erfahren, um Ihnen meinen Gegenbesuch zu machen. Ich musste diess um so mehr bedauern, als ich dadurch nicht bloss um die Freude gekommen bin, Sie nach vielen Jahren wieder einmal zu sehen, sondern auch um die Gelegenheit, ein Vorhaben, das mir schon lange am Herzen liegt und bei dessen Ausführung Sie die Hauptperson sind, von Angesicht zu Angesicht mit Ihnen zu besprechen. Es handelt sich einfach um eine kritisch-exegetische Ausgabe des niederländischen Reinaert zum Gebrauche akademischer Vorlesungen u. zum Selbststudium. Das Buch ist zu kostbar, als dass man es nicht an den Universitäten lesen sollte, auf der andern Seite eignen sich die Ausgaben von Grimm, Willems u. Jonckbloet aus verschiedenen Gründen nicht zu diesem Zwecke. Ich kann die Arbeit nicht allein machen, denn ich besitze von den Bedingungen, die dazu gehören, nur die allgemeine germanistische u. romanistische Bildung und einen durch lange u. vielseitige Übung ziemlich entwickelten kritischen Spürsinn; dagegen fehlt mir die intime Kenntniss des Niederländischen, die man nur durch wirk-

liche Herausgabe von Texten erwirbt, und die Sie gegenwärtig in Deutschland allein besitzen, wie ich diess, nebenbei gesagt, in meiner Motivirung Ihrer Wahl in unsere Akademie ganz besonders hervorgehoben habe. Ein solcher Grad von Sprachkenntniss lässt sich nicht ersetzen durch andere Eigenschaften u. auch nur in Decennien erwerben. Da ich nächster Tage 48 Jahre alt werde, so habe ich keine Zeit mehr dazu u. muss also die Sache, wenn sie überhaupt ausgeführt werden soll, in der Hauptsache durch Sie ausgeführt werden. Die Comburger Hs. welche natürlich zu Grunde gelegt werden müsste, haben Sie bei der Hand, eine sorgfältige Vergleichung der Brüsseler, die Jonckbloet fehlte, ist wohl durch Sendung des Ms. nach Stuttgart zu ermöglichen, der zweite Theil der Brüsseler Hs., der dem ersten an Werth weit nachsteht, liesse sich vielleicht mit kleinerem Drucke geben, zum Behufe akademischer Vorlesungen wäre Regelung der Rechtschreibung u. ein ganz vollständiges Glossar Hauptbedingung, alle übrige Mühe müsste auf kritische Bereinigung des Textes gewendet werden u. hier allein könnte ich vielleicht neben Ihnen einiges beitragen. Diess ist im allgemeinen der Plan, den ich Sie nun in gütige Erwägung zu ziehen bitte.

Nächstens werde ich über Bruder Berthold von Regensburg neue Zeugnisse veröffentlichen, die leicht alle bisher bekannten an Wichtigkeit übertreffen dürften. Sollten Ihnen bei Ihren archivalischen u. sonstigen Studien betreffende Stellen vorgekommen sein, so würden Sie mich durch deren Mittheilung, vorausgesetzt, dass Sie nicht schon anders darüber verfügt haben, ausserordentlich verbinden. Mit besten Grüßen

Ihr hochachtungsvollst
ergebenster
Conrad Hofmann.

München 2. Nov. 67. Schellingstr. 38.

3.

Hochgeehrtester Herr Archivdirektor,

Die Hof- u. Staatsbibliothek hat heute ein gewiss sehr seltenes Büchlein, das Liedenboecken der Geusen von 1611 (74 Lieder mit Angabe der Singweisen enthaltend), erworben. Wir haben es bis jetzt nirgends citirt gefunden. Ich bin daher so frei, mich an Sie um nähere Aufschlüsse zu wenden. Im Falle Sie es der Mühe werth halten, bin ich sehr bereit, eine genaue Beschreibung u. Proben davon zu veröffentlichen, sei es in einer der germanischen Zeitschriften, sei es in unseren Monatsberichten.

In aller Eile mit besten Grüßen

Ihr hochachtungsvollst ergebenster
Conrad Hofmann.

München 24. Jan. 68. Schellingstr. 38/I.

Aus Brüssel wurde mir geantwortet, dass Dr. Ernst Martin in Heidelberg die Hs. des Reinaert erhalten habe. Er wird ihn also wohl auch herausgeben, was wir nun zunächst abwarten wollen.

4.

Verehrtester Herr Direktor,

Eben, während ich über der Correctur meiner kritischen Bearbeitung des normännischen Gedichtes von Karls d. Gr. Pilgerfahrt nach Jerusalem u. Constantinopel sitze u. schwitze, erhalte ich die Brüsseler Hs. des Reinaert, habe denn auch in Gottes Namen gleich angefangen, in Grimms Ausgabe hinein die Collation zu schreiben, was sehr langsam geht, da ich keinen Buchstaben unnotirt lasse. Vielleicht wäre es besser, eine ganz neue Abschrift zu machen; aber ich habe schwerlich Zeit dazu, denn in 14 Tagen beginnen die Vorlesungen schon wieder u. ich bin noch erschöpft von der Überanstrengung des vorigen Semesters, wo ich 4 Collegien, wöchentlich 12 Stunden u. im letzten Monate wöch. 18 gelesen habe.

Beim Vergleichen sehe ich erst recht, wie blutwenig Niederländisch ich verstehe. Nun, ich verlasse mich auf Sie. Mir fällt auf, dass die Brüsseler Hs. in metrischer Hinsicht viel regelmässiger ist, als die Comburger. Was denken Sie über diesen Punkt und ferner, was halten Sie von beiden Texten in Bezug auf das Sprachgebiet u. Alter? Sind Sie über diese 2 Hauptfragen schon zu einem fertigen Resultate gekommen? Ich habe über diese Dinge noch niemals ernstlich nachgeforscht; aber da wir jetzt einmal die Hs. haben u. es sich hier um nichts geringeres, als um die Perle der niederländischen Poesie handelt, so müssen wir vom ersten Augenblicke an daran denken, dass wir etwas liefern sollen omnibus numeris absolutum oder gar nichts.

Wegen des Geusenliederbuches habe ich noch keine weiteren Nachforschungen anstellen können, auch muss es jetzt ohnehin vor dem Reinaert zurückstehen.

Wäre es Ihnen nicht möglich, in einiger Zeit einmal, wenn Sie eine Ferienreise machen, über München zu kommen, damit wir weiteres mündlich besprechen könnten?

Für heute mit besten Grüßen

Ihr hochachtungsvoll
u. aufrichtigst ergebenster
Konrad Hofmann.

München 31. März 68. Schellingstr. 38/I.

5.

Verehrtester Herr Director,

Heute bin ich mit der Abschrift des Reinaert fertig geworden u. beeile mich, Ihnen sofort zu melden, was nach meiner Ansicht in dieser für die niederländischen Studien hochwichtigen Sache zu thun meine Absicht ist. Der Text hat mit dem Comburger eine gleiche Grundlage, man wird aber schwerlich behaupten können, dass er aus ihm geflossen ist, denn es finden sich Stellen, die auf ein älteres Original deuten, wo der Brüsseler das Ursprünglichere hat, z. B. einmal Ermeric st. Ermeline. Die Abweichung ist so gross, dass der Brüsseler Text für sich herausgegeben werden muss u. zwar ohne weiteren Verzug. Davon überzeugte ich mich schon an dem Tage, wo ich Ihnen schrieb, dass ich angefangen habe, mit Grimms Ausgabe zu vergleichen, denn ich bin nicht über die ersten 36 Verse hinausgekommen, da nahm ich schon mein weitinirtes Papier zur Hand u. fing an, eine diplomatische Abschrift zu machen, in der ich vom Originale nur insoweit abwich, dass ich die Eigennamen gross schrieb. Während der Abschrift, die mich unaufhörlich 3 Wochen lang in Anspruch genommen hat, so dass ich mancherlei anderes dartüber liegen liess, sind mir denn nun auch über die Quantitäts- u. metrischen Verhältnisse die Augen aufgegangen u. ich glaube, dass ich jetzt über diese Hauptpunkte im Reinen bin. Das mittelhochdeutsche Quantitätsprincip, nach welchem zwei Kürzen prosodisch gleich einer Länge sind, muss hier durchaus aufgegeben werden, weil es Kürzen mit Betonung im mhd. Sinne überhaupt nicht mehr gibt, sondern wesentlich schon dasselbe Princip her[r]scht, welches im Neuhochdeutschen zur Geltung gekommen ist. Daraus ist denn auch mit Nothwendigkeit die Änderung des metrischen Principes hervorgegangen u. die Senkungen müssen in ganz anderer Weise behandelt werden, als im Mhd. Sie werden vielleicht darüber lachen, dass mir diese Dinge erst jetzt klar geworden sind; aber bedenken Sie, wie tief wir alle im Mhd. stecken, und wie schwer daher Thatsachen bei uns zum Durchbruch kommen, die unseren philologischen Angewöhnungen so gänzlich widersprechen. Ich habe früher beim Lesen mittelniederländischer Verse nie gewusst, wie ich sie aussprechen u. metrisch abtheilen sollte. Freilich ist auch das Abschreiben von circa 4000 Versen ein ganz anderes Studium als das blosses Lesen von 40000, wie ich jetzt wieder recht deutlich gesehen habe. Es versteht sich von selbst, dass ich Ihnen meine Emendationen vorlege, ehe sie gedruckt werden.

Wegen des Comburger Textes, der für sich herausgegeben werden muss, mit Wörterbuch etc. ist nun die Frage, ob wir auf Martin warten od. selbständig vorangehen sollen. Wenn Sie die Hs. neu vergleichen u. das Resultat dieser Vergleichung zugleich mit dem unedirten Theile

der Brüsseler Hs. u. der Vergleichung des von Willems edirten Theiles, die gleichfalls viel Neues ergibt, wie ich mich schon überzeugt habe, herausgeben wollten, so würden Sie zwar den Gelehrten einen ungemainen Dienst erweisen, aber Ihrer eigenen künftigen Arbeit präjudiciren, was nun nach beiden Seiten reiflichste Erwägung verlangt. Wegen des Geusenliederbuches habe ich nach Wien geschrieben u. erwarte nächstens definitive Antwort. Ich würde mich gerne vorläufig ans Abschreiben machen, wenn ich nur die editio princeps, die doch jedenfalls zu Grunde gelegt werden muss, od. die Überzeugung hätte, dass unser Druck von der ed. princ. nicht bedeutend abweicht. Sobald ich das weiss, mache ich mich augenblicklich ans Abschreiben. Könnten Sie durch Ihre Verbindungen in Holland sich nicht Gewissheit verschaffen? Ich kenne nur Hoffmann v. Fallersleben, der mir aber schwerlich Auskunft geben kann, ausserdem kannte ich in Paris Jonckbloet ziemlich genau, weiss aber nicht, wo er jetzt lebt u. was er für einen Titel hat. Professor in Groeningen soll er schon lange nicht mehr sein, sondern im Haag leben, nur weiss ich es nicht genau. So viel heute in aller Eile. Mit besten Grüssen

Ihr ganz ergebenster
Konrad Hofmann.

München 21. April 68. Schellingstr. 38/I.

Die ganze germanistische Welt ist gegenwärtig in Bewegung wegen Besetzung der drei od. vier Professuren in Würzburg, Graz u. eventuell Freiburg u. Wien, denn der arme Pfeiffer soll rettungslos an Gehirnerweichung leiden u. die Füsse derer, die ihn hinaustragen sollen, (wollen!!!) sind vor der Thür. Apostelg. 5 Cap. 9 Vers.

6.

Hochverehrtester Herr Direktor,

So tief ich die Ursache Ihrer Reise nach Scheveningen bedaure, so sehe ich doch für die niederländischen Studien die schönsten Früchte voraus, unter andern für die Geusenlieder, bei denen meine Betheiligung vorerst darauf sich beschränken muss, den hiesigen Druck genau abzuschreiben. Heute zugleich mit Ihrem Briefe habe ich Willems Ausgabe des Reinaert erhalten u. werde nun den übrigen Theil der Hs. genau vergleichen, nachdem ich die Erlaubniss erhalten habe, den älteren Theil der Brüsseler Hs. als besonderes Buch im Verlage der Akademie herauszugeben. Ich werde Ihnen die Druckbogen sofort nach der ersten Correctur zuschicken, um Ihre Emendationen u. Erläuterungen (hoffentlich nicht zahlreiche) in die Anmerkungen aufnehmen zu können. Ihr gütiges Anerbieten, die Collation der Comburger Hs. beizufügen, ergreife ich mit beiden Händen. Wenn Sie den Varianten, wie ich hoffe,

beifügen wollen, wie sie kritisch für den Text zu verwenden sind, so werden wir zum ersten Male den ganzen kritischen Apparat zum **Reinaert** vollständig verarbeitet beisammen haben u. dann mögen immerhin auch andere ihre Künste daran versuchen. Heute habe ich auch aus **Oxford** die kymrische Bearbeitung von Karls des Grossen Pilgerfahrt nach **Jerusalem** u. **Constantinopel** mit wörtlicher engl. Übersetzung von **John Rhys** erhalten, eine prachtvolle Arbeit, die nun mit meiner kritischen Bearbeitung des franz. normännischen Originals erscheinen wird, die bereits gedruckt ist u. die ich nur in Erwartung dieses kymrischen Ineditums zurückgehalten habe. Es stimmt richtig, wie ich vermuthete ganz genau mit dem Franz. überein, so dass wir also jetzt vier Übersetzungen haben, eine kymrische, englische, norwegische-schwedische ausser der Bearbeitung im Galien restauré. Ich schliesse in Eile

Ihr aufrichtig ergebenster
K. Hofmann.

München 13. Mai 1868. Schellingstr. 38/I.

7.

Verehrtester Herr Director,

Über das Gensenliederbuch habe ich weitere Untersuchungen nicht vorgenommen, weil ich nur von Ihrem Aufenthalte in Holland eine sichere Ergründung des Verhältnisses der verschiedenen Ausgaben erwarte. Sollte es dann nicht auch möglich sein, die eine od. andere Ausgabe aus Holland geliehen zu bekommen? Von den deutschen Bibliotheken, an die ich mich bis jetzt gewendet habe, Berlin, Wien, ist noch keine nähere Nachricht eingelaufen, weil meine zwei Correspondenten, Jaffé u. Scherer sich jetzt nicht mit Recherchen abgeben konnten, der erste wegen leidender Gesundheit (er musste nach Italien gehen), der zweite wegen überhäufte Arbeit. Jetzt wäre noch in Wolfenbüttel u. Hannover zu fragen. Jedenfalls ist die Hauptsache die Autopsie in Holland u. ich bin überzeugt, dass Sie mit der ganzen Angelegenheit in wenigen Tagen im Reinen sein werden.

Den Druck des Brüssler **Reinaert** lasse ich nicht eher beginnen, als bis Sie wieder zurück sind. Vielleicht können Sie mir Auskunft darüber geben, ob ich den Abdruck der: *historie vā Reynaert de vos*, nach der Delfter Ausgabe von 1485 gedruckt von Ludewig Suhl, Lübeck u. Leipzig 1783 als Aequivalent des Originaldruckes gebrauchen kann. Es ist der einzige Druck der hier ist.

Wie gerne würde ich mit Ihnen nach Holland gehen, um dieses interessante u. gemüthliche Land einmal näher kennen zu lernen! Ich war leider nur 1½ Tage in Rotterdam 1858 auf der Rückreise von London. Ich hatte damals wohl Zeit, aber kein Geld, um Amsterdam

u. Leiden zu besuchen, denn als ich in München ankam, hatte ich gerade noch 16 Franken u. ein paar Schillinge. Hoffentlich trifft dieser Brief Sie noch od. wird Ihnen nachgeschickt, wenn er, wie ich befürchte, um einen Tag zu spät kommt.

Mit bestem Grusse
Ihr hochachtungsvollst
ergebenster
Konrad Hofmann.

München 10. Juni 68. Schellingstr. 38/I.

8.

Verehrtester Herr Director,

Vor drei Tagen hat der Druck des Reinaert begonnen u. werde ich Ihnen die Aushängbogen od. was mir noch lieber wäre, die Correcturbogen schicken. Ich lasse der Sicherheit wegen keine Anmerkungen unter dem Texte drucken, sondern am Schlusse. Hoffentlich hat Ihnen das Seebad gründlich geholfen. Bitte schreiben Sie recht bald Ihrem

verehrungsvollst
ergebensten
Konrad Hofmann.

München 5. Sept. 68. Schellingstr. 38/I.

9.

Verehrtester Herr Director,

Es hat mich ungemein gefreut, umgehend gute Nachrichten von Ihnen zu erhalten; denn, wenn auch unmittelbar nach der Zurtückkunft Ihr Befinden sich verschlimmert hat, so ist diess, so viel ich weiss, bei Seebädern der gewöhnliche Fall u. die heilsame Reaction pflegt erst nach einigen Stürmen einzutreten. Eine Anzahl von Bekannten haben mir in ähnlicher Lage diese Beobachtung bestätigt. Ich glaube daher, dass auch in Ihrem Falle der Verlauf ein ganz normaler u. heilsamer war. In Betreff des Reinaert freue ich mich ungemein, dass Sie schon rüstig ans Mitarbeiten denken. Mein Plan ist, wie öfter besprochen, eine diplomatisch getreue Wiedergabe des ersten Theiles der Brüsseler Hs. mit einziger Ausnahme der hinzugefügten Interpunction und der grossgeschriebenen Eigennamen, was für den Leser bequem ist u. die diplomatische Treue nicht stört; denn die Interpunction, die sich hie u. da in der Hs. findet, gebe ich auch vollständig wieder, in () Klammern. Dass man ein Werk, wie dieses, so herausgeben muss, wenn es sich um eine editio princeps handelt, wird von den meisten anerkannt werden.

Nun hatte ich anfänglich die Absicht, der Bequemlichkeit des Lesers wegen, die Anmerkungen unter den Text zu setzen; aber ich habe mich überzeugt, dass es darum nicht ausführbar ist, weil während des Druckes nicht alle Anmerkungen fertig gemacht werden können u. der Leser dann immer an zwei Orten suchen müsste, um alles beisammen zu haben. Ich werde Ihnen daher mit jedem fertig corrigirten Bogen des diplomatischen Abdruckes meine Anmerkungen, der Hauptmasse nach Emendationen, im Entwurfe zuschicken u. Sie bitten, zu denjenigen, die Sie billigen, ein K. zu setzen, ausserdem Ihre eigenen mit Musse auszuarbeiten, was nicht vor Beendigung des Textabdruckes fertig zu werden braucht. Wenn ich die Vergleichung der Comburger Hs. mit Grimms od. Jonckbloets Texte (der erste würde sich deshalb empfehlen, weil er in Deutschland am verbreitesten ist) vor dem Abschlusse meiner Anmerkungen noch benützen könnte, so wäre es gut; aber das richtet sich nach Ihrer Musse. E. Martin will übrigens den R. nicht herausgeben, sondern den französ. Renart, zu welchem Behufe er gegenwärtig in Paris ist. Wir haben also auch für unsere spätere kritisch-exegetische Bearbeitung der Comburger Hs. keinen Concurrenten in nächster Aussicht. In Bezug auf das Geusen-Liederbuch scheint mir das einzig richtige, dass wir uns die editio princeps verschaffen u. zunächst mit der hiesigen vergleichen. Hoffmann von Fallersleben weiss, wo sie ist, od. kann es wenigstens erfahren. Ich werde darüber morgen an ihn schreiben.

Mit besten Grüssen
Ihr treuergebener
K. Hofmann.

München 7. Sept. 1868. Schellingstr. 38/I.

10.

Verehrtester Herr Director,

Ich habe vorgestern in der Eile vergessen, Ihre Frage wegen der Diebstähle im Sieboldschen Museum zu beantworten. Zufällig bin ich in der Lage diess thun zu können. Als ich nämlich vor einigen Wochen aus den Bergen heimkehrte, traf ich in Holzkirchen unseren Universitätsbibliothek-Custos, Dr. Kohler, der mir unter anderm erzählte, dass er aufs Gericht geladen sei, um wegen Ankaufs eines Exemplars von Siebolds Nipon vernommen zu werden, welches ein mit der Ordnung der Sammlung betrauter junger Mann im angeblichen Auftrage der Wittwe Siebold um 80 fl. angeboten hatte. Ich hätte Ihnen das schon gestern geschrieben, da ich aber den Namen des jungen Mannes erst wieder von Dr. Kohler erfragen musste (ich vergesse alles was sich nicht auf interessante philologische od. sonstig wichtige Dinge bezieht, absichtlich

so schnell als möglich) so kömmt der Schluss erst heute. Er heisst od. nennt sich Ritter Dr. von Lerchenau, sitzt seit 6—8 Wochen hier in Untersuchungshaft. An die Antiquare von halb Deutschland ist seinetwegen geschrieben, jedenfalls also sehr ausgiebig gestohlen. Wenn es Ihren Freund interessirt, werde ich ihm seinerzeit den weiteren Verlauf mittheilen, übrigens kömmt die Sache ohnehin vors öffentliche Gericht u. vor die Geschwornen. Eben habe ich die letzte Revision von Karls des Gr. Pilgerfahrt nach Rom und Jerusalem u. den ersten Bogen vom Reinaert (528 Verse) erhalten Victoria! Es ist doch angenehm u. erfrischend, ein Buch gedruckt vor sich zu sehen, nach dessen blossen Anblick man sich Jahrelang umsonst geseht hat.

Rockinger u. Cornelius sind fort.

Mit besten Grüssen

Ihr treuergebener

K. Hofmann.

[9. Sept. 1868.]

11.

Verehrtester Herr Director,

Bitte tausendmal um Entschuldigung, dass ich auf Ihren Brief mit der Collation des Reinaert, die mir unendliche Freude gemacht hat, erst jetzt antworte. Erstens war ich krank (Halsentzündung), bin es noch, muss Zimmer u. Bett hüten u. gurgeln; dann wollte ich wegen Ihres Schützlings gerne etwas schreiben — leider bis jetzt kein Erfolg. Döllinger habe ich immer verfehlt, mit Giesebrecht u. Cornelius habe ich gesprochen, sie wissen nichts. Das thut mir um so leider, als ich vermuthe, dass Ihr Bekannter auch ein alter Freund von uns ist, nämlich Dr. Lanz. Was soll ich nun, ganz abgesehen davon, ob er es ist oder nicht, weiter für ihn versuchen? Eine Encyclopädie (von H. Manz) wird hier vom Archivsecretär Schönchen redigiert. Vielleicht gäbe es da noch etwas zu thun. Soll ich nachfragen? Würde der katholische Character des Werkes (bei dem übrigens viele Protestanten, unter andern mein eigener Schwager Plath mitarbeiten) ein Hinderniss sein?

Bei der hist. Comm. ist kein Heller mehr vacant u. die jungen Leute, die mitthun, klagen schon lange über enorm schlechte Bezahlung. Cornelius arbeitet ganz umsonst.

Was den Reinaert angeht, so denke ich, wir lassen den ganzen Comburger Text diplomatisch genau, gerade so wie den Brüssler abdrucken, etwa mit Petit. Haben Sie nichts dagegen, vorausgesetzt, dass die Akad. es genehmigt? Unsere Noten (hoffentlich werden die Ihrigen recht zahlreich) bringen wir dann je am Ende des Textes.

Ich muss hier schliessen mit meinen besten Wünschen zum neuen Jahre, da die zu Weihnachten zu spät kamen.

Mit herzlichstem Grusse
Ihr aufrichtigst ergebenster
K. Hofmann.

München 29. Dez. 68. Schellingstr. 32/2.

12.

Verehrtester Herr Director,

Die Akademie hat den vollständigen diplomatisch genauen Wiederabdruck der Comburger Hs. genehmigt in der Weise, wie die Brüsseler seit Sept. gedruckt ist, nämlich mit grossen Buchstaben für die Eigennamen, Interpunction, sonst alles, wie in der Hs. Sie erhalten natürlich die Revision u. wenn Sie wünschenswerth finden, auch Superrevision, um den Druck mit der Hs. zu vergleichen. Das Honorar dafür gehört selbstverständlich Ihnen allein. Wenn wir mit der diplomatischen Ausgabe fertig sind, machen wir uns dann gleich an die Schulausgabe. Für Lanz ist folgendes gethan. Ich war heute morgen bei Herrn k. Rath u. Hausarchivsecretär Ludwig Schönnchen, der die fragliche Encyclop. redigirt. Er war sehr erfreut über meinen Vorschlag u. wird nächstens unter Ihrer Adresse an Lanz schreiben. Dann gieng ich zu unserem Freunde Rockinger, der Sie bestens grüssen lässt. Er gab mir beil. Circular von Bluntschli. Vielleicht könnte L. eine Anzahl der neu zu bearbeitenden historischen Artikel übernehmen. Bezahlt wird dort sehr gut. Dann sagte mir R., er werde wahrscheinlich im nächsten Jahre einen Indexband zu den noch nicht registrirten späteren Bänden der Mon. Boica zu machen haben, u. mit Vergnügen L. den grössten Theil der Arbeit ablassen. Ein Jahr ist gleich herum, mag es einem gut od. schlecht gehn u. so will ich denn diess auch vorläufig schon notiren. Kann es L. seiner Zeit noch brauchen, so ist es ihm reservirt. Sie sehen, ich thue was ich kann. Übrigens bitte ich Hrn. Dr. Lanz meinen besten Gruss zu vermelden. Er wird sich gut an mich erinnern, denn wir haben hier sehr viel mit einander verkehrt (vor 1857).

Ihr Stickel macht mir grosses Vergnügen. Ich habe schon viel darin gelesen u. wäre ganz damit fertig, wenn nicht mein Freund, Prof. Friedrich (der Kirchenhistoriker), mir das Buch abgeliehen hätte. Sie sehen, ich mache Propaganda für Sie.

Ich schliesse in Eile um die Nachrichten für L. nicht zu verzögern.

Ihr hochachtungsvollst
treuergebenster
K. Hofmann.

6. Jan. 69.

13.

Verehrtester Herr Director,

Ich beeile mich, Ihren Brief umgehend zu beantworten. Lanz hat mir nicht geschrieben, ob er auf den Vorschlag wegen des Conversationslexicons eingehen wolle u. ich habe deshalb Schönchen bis jetzt nicht weiter davon gesprochen. Da ich aber jetzt aus Ihrem Briefe sehe, dass er geneigt ist, so werde ich morgen wieder zu dem Redacteur Schönchen gehen u. ihn ersuchen, seine Vorschläge baldmöglichst an Lanz zu schicken. Ich wollte schon heute zu ihm gehen, habe mich aber bei meinem Nachbar Rockinger, dem ich Ihren Brief mittheilte, verplaudert u. kam nicht mehr dazu. Bei Rockinger sah ich eine Hs. des Schwabenspiegels aus Stuttgart, (Deutsche Handschr. 83, in 4_o) in welcher sich verschiedene poetische Stücke befinden, von denen eines in nieder-rheinischer Mundart (Von dem lebenden u. dem todten König) mir besonders auffiel. Da ich mich nicht erinnern kann, dass es gedruckt ist u. es gerne herausgeben möchte, wenn es noch ineditum ist, so möchte ich Sie bitten, Hrn. Oberstudienrath v. Stälin zu fragen, ob er mir die Erlaubnis gibt, die poetischen Stücke der Hs. eventuell abzuschreiben u. herauszugeben. Vielleicht weiss er auch gleich, ob u. wo sie herausgegeben sind. Ich konnte heute (Sonntag) keine Recherchen dartüber anstellen, weil ich meinen Gödeke gerade in meinem Hörsaale in der Universität eingesperrt habe. Morgen werde ich also zu Schönchen gehen. Gegen Lanz scheint bei den hiesigen Rankianern Voreingenommenheit zu herrschen, wahrscheinlich, weil durch seine archivalischen Forschungen an den Tag gekommen ist, dass Ranke in seinen berühmten Büchern nicht immer die ganze Wahrheit gesagt hat, angeblich, weil sie wissen wollen, Lanz sei ein unstäter Mensch, dem Trunke ergeben, fahrender Musicant u. was sie sonst noch in christlicher Nächstenliebe entdeckt haben. Diese Leute hängen an einander, wie Oberpfälzer, Schleswig-Holsteiner, Juden od. Kletten u. ihre stille, aber geschickte u. rastlose Médisance könnte den heiligsten Heiligen zum verlornen Sohne machen. Ich glaube nichts von dem Allen, denn Lanz war mir hier als der solideste Mann in jeder Hinsicht bekannt, u. ich denke nicht, dass sein Familienunglück ihn zu einem ganz anderen Menschen gemacht haben kann. Bei dem grossen biographischen Werke, welches die histor. Commission herausgeben will, wäre wohl auch sehr viel für ihn zu machen, u. es wird meine Verwendung für ihn davon abhängen, ob mein Freund v. Liliencron die Redaction des Ganzen, die ihm angetragen ist, übernehmen kann. Bis jetzt ist das noch nicht entschieden.

Wegen des Romancero würde ich rathen, bei dem Facsimile zu verbleiben, so bereitwillig ich natürlich wäre, Ihnen meine schwachen

Dienste zur Verfügung zu stellen. Das Spanische ist früher ganz anders ausgesprochen worden, als jetzt u. die Orthographie der span. Akademie passt nicht einmal mehr auf Cervantes, geschweige auf die alten Romanceros u. Cancioneros. Mein Freund Marcus Josef Müller hat mir aus den arabischen Transcriptionen altsp. Werke nachgewiesen, dass die z und ç, die j und x früher ganz verschiedene Buchstaben waren u. so wird sich in den alten Drucken, jedenfalls wenigstens in den meisten Fällen die alte Aussprache erhalten haben. Wenn es sich darum handelte, wie bei der Primavera, aus vielerlei Drucken u. Hss. ein äusserlich homogenes Werk herzustellen, würde die neue Orthographie sich vielleicht nicht umgehen lassen, aber im vorliegenden Falle liegt ein solcher Zwang nicht vor u. ich für meinen Theil würde entschieden vorziehen, die Orthographie des Originals vollständig kennen zu lernen. Übrigens war auch bei der Primavera keine so vollkommene Harmonie zwischen uns beiden. Ich hatte die Accente überall strenge nach der neuen Regel gesetzt, Wolf strich, ohne mir weiter sein Princip auseinanderzusetzen, einen grossen Theil der ihm überflüssig scheinenden u. ich liess das ohne Widerrede geschehen, weil mir nichts daran lag, das sehr consequente aber pedantische Accentsystem etwas vereinfacht zu sehen. Ganz consequent ist die Primavera, glaube ich, auch nicht, aber ich habe sie seit ihrem Erscheinen nicht mehr gelesen, froh genug, einmal damit fertig zu sein. Eben deshalb habe ich seitdem auch die alten Drucke nicht mehr vorgenommen u. erst in neuester Zeit wieder einmal eine kleine Arbeit über die Cronica rimada del Cid bei der Academie vorgelegt, die nächstens erscheint, (ein paar Seiten Varianten der Pariser Hs.). Die alte Interpunction ist für uns störend u. ich würde sie entweder weglassen od. durch moderne ersetzen, wiewohl auch da nicht zu leugnen ist, dass sie mehrfach belehrend sein könnte. Die nothwendig zu emendirenden Wörter würde ich in den Text setzen u. die Fehler unter den Text. Vor Allem bin ich höchst gespannt auf die Probe, die Sie mir schicken wollen, u. bei deren Einsicht mir wohl manches klar wird, worüber ich jetzt nur obenhin reden kann. So viel ist gewiss, dass Sie in jeder Beziehung über mein geringes, jetzt ziemlich verrostetes spanisches Wissen unbedingt verfügen können.

Wegen des Reinaert nächstens mehr.

Mit besten Grüssen

Ihr aufrichtigst ergebenster

K. Hofmann.

München 31. Jan. 69. Schellingstr. 32/2.

14.

Verehrtester Herr Director,

Am 6. Februar habe ich mich zu Bette legen müssen u. bin erst seit einigen Tagen wieder aufgestanden u. ein wenig ans Arbeiten gegangen. Aus dem Zimmer darf ich noch nicht, weil bei dem tiefen Schnee u. der starken Kälte mein Übel (Hals- u. Ohrenentzündung — ich bin noch auf dem linken Ohre taub) wiederkommen könnte. Für unsere gemeinsamen Arbeiten konnte ich in der Zeit nichts thun, doch hoffe ich nächster Tage einen Anfang damit zu machen, dass ich endlich meine vorläufigen Bemerkungen und Emendationen zum Brüsseler Reinaert zusammenschreibe u. sammt dem gedruckten Texte schicke. Es wäre freilich einfacher u. besser, meine Abschrift, an deren Rande sie stehen, zu schicken; aber ich wage es nicht, denn, wenn sie auf der Post verloren gieng (u. die bayrische Post hat in neuester Zeit einen üblen Ruf bekommen) so hätte ich gar keinen Repräsentanten der Hs. mehr. Meine Ansichten über mittelniederländische Prosodie, Orthographie u. Metrik, welche im genauesten Zusammenhange stehen, wollte ich schon längst in Kürze niederschreiben u. Ihnen schicken, aber zuerst hinderten mich die Collegien (wöchentlich 12 Stunden) u. dann meine schwere Krankheit an der Ausführung. Es muss also noch geschehen. Es scheint nicht, dass es ein einziges niederländisches Werk gibt, welches in einer anderen Orthographie geschrieben wäre, als der, die im 13. u. 14. Jh. bereits in der Hauptsache feststeht. Eine Anzahl Fehler der Brüsseler Hs. führen aber zu der Annahme, dass früher anders, d. h. wie im Niederdeutschen, geschrieben wurde. In der Stuttgarter Bibl. ist eine Hs., von welcher Pfeiffer in seinem altdutschen Übungsbuch von S. 200—206 Auszüge gibt, u. die Spuren dieser älteren Schreibung erhalten hat. Ist sie 1271 od. 1371 geschrieben? wohl letzteres. Ich möchte sie gerne einmal näher kennen lernen. Gestern u. heute habe ich das niederrheinische Stück abgeschrieben, welches Gräter in Bragur I, 369 herausgegeben, ich bin aber noch so schwach, dass ich nicht einmal ganz fertig geworden bin. Freilich habe ich mich auch daneben mit der Legende von Placidus-Eustachius befasst, die in derselben Hs. steht u. von der Gödeke vermuthet (Deutsche Dichtung im MA. S. 228) dass es die verlorne des Rudolf von Ems sei. Er citirt poet. s. n. 4°, was freilich nicht stimmt, denn die Hs. hat die Bezeichnung Ms. poet. in 4°. n°. 83, aber der eine Vers, den er daraus citirt, ist wirklich der erste des Gedichtes. Wie immer dem sein mag, so kann es nicht von Rudolf sein, denn die Reime sind so ungenau, wie sie in seiner Zeit nicht mehr möglich waren. Vielleicht hätten Sie die Güte, gelegentlich nachzusehen, was Pfeiffer im Kataloge darüber bemerkt hat, denn er war ja für Rudolf eine Hauptautorität. Man sieht

erst jetzt, was man an dem Manne verloren hat, seit es sich darum handelt, seine Arbeiten fertig zu machen. Niemand findet sich für die Mystiker, niemand für Berthold, Epoche machende Arbeiten, deren Nichtvollendung eine schwere Lücke in unserer Wissenschaft lässt.

Die Revision des Romancero folgt mit diesem Briefe unter Kreuzband zurück. Ich hatte leider nicht bemerkt, dass sie remittirt werden sollte, u. sie deshalb ganz gemüthlich auf meinem Tische liegen lassen, wodurch ich nun eine böse Verzögerung des Druckes veranlasst habe, für die ich um Entschuldigung zu bitten habe. Ich bin nach wie vor der Ansicht, dass ein Facsimile des einzigen Druckes, so weit es erreicht werden kann, der beste modus procedendi ist u. von den Liebhabern am dankbarsten entgegengenommen wird. Ich würde, aufrichtig gesagt, auch die Einfassung weglassen, wenn sie nun doch einmal nicht im Originale ist. Bodenstedt gab mir einmal einen Band seiner Gedichte, u. als ich ihn fragte, warum denn eine so ornamentirte Leiste um seine Verse sich ziehe, sagte er offen, das sei eine Originalidee seines Verlegers (Decker in Berlin) u. ohne diese Leiste hätte er das Buch gar nicht genommen. Indess das ist ein Adiaphoron.

Dass für Lanz von Schöningen noch nichts gethan ist, hat wohl seinen Grund in Vergesslichkeit. Ich gieng vor meiner Krankheit einmal zu Schöningen, traf ihn nicht. Schreiben nützt bei so vielbeschäftigten Leuten gar nichts. Ich muss also in Geduld abwarten, bis ich wieder ausgehen kann. Liliencron hat wirklich die Redaction der Biographien übernommen u. siedelt hieher über. Als Germanist u. im socialen Verkehr stehe ich mit ihm auf dem besten Fusse, ob ich aber die Ranke'sche Tyrannei so weit neutralisiren kann, dass etwas für L. herausspringt, muss der Erfolg zeigen; denn diese Leute haben eine ausgezeichnete Parteidisciplin u. wenn sie auch in vielen Puncten äusserlich differiren, in den Personalfragen kommen sie immer auf das gleiche hinaus. Der Artikel von M. Koch war sehr treffend u. ich las ihn mit grossem Vergnügen, bis ich die Unterschrift sah, wo dann allerdings der Respect weg war. Der Mann sollte anonym schreiben.

Noch hätte ich eine Bitte, wenn Sie an Verwijs schreiben, dessen Bloemlezing ich seit langer Zeit eifrig studire u. dem ich mich bestens zu empfehlen bitte. Erstens möchte ich eine allgemeine Frage thun: ob es nied. Hss. gibt, die ins 12. Jh. od. d. Anfang des 13. gehen u. welche? Nach allem zu schliessen, gibt es keine, die über d. Mitte des 13. hinaufgehen. 2. Woher hat Verwijs das Gedicht De jonge Coenraet p. 141? in welcher Hs. steht es? Die Sache ist von grosser Wichtigkeit, denn dieses Gedicht ist identisch mit einem dänisch u. schwedisch erhaltenen Volkslied od. Ballade, welche selbst wieder aus 2 bisher nicht als zusammengehörig erkannten eddischen Gedichten entstanden ist, nämlich Grógaldur u. Fjölsrinnsmál, die jetzt unter dem

Titel Svipdagsmál vereinigt sind (Sophus Bugge u. Svend Grundtvig sind die Entdecker, s. des erstern Eddaausgabe p. 352). Die Identität des nl. Stückes habe ich zuerst bemerkt, u. eine Übersetzung davon gemacht, die ich nebst einer kurzen Notiz irgendwohin setzen möchte. Aber da muss ich erst wissen, woher das merkwürdige Stück u. wie alt es ist. Mein Freund Raumer, der es mit Bewunderung gelesen, kam gleich auf den Einfall, es könnte à la Hoffmann von Fallersleben fabricirt sein.

Nun genug für heute.

In aufrichtigster Hochachtung
Ihr ganz ergebenster
K. Hofmann.

München 9. März 69. Schellingstr. 32/2.

15.

Verehrtester Herr Director,

Entschuldigen Sie gütigst, dass ich vor lauter Plage u. Arbeit erst heute dazu komme, den Brief von Verwijs nebst einigen Zeilen zu schicken. Ich habe nämlich noch nichts weiter am Reinaert u. an meinen anderen Publicationen machen können, aus zwei Gründen: Erstens bin ich nach meiner lebensgefährlichen Krankheit nicht gleich wieder so arbeitsfähig geworden, wie ich früher war u. habe auch noch immer eine Affection im Halse, die bei schlechtem Wetter sich gleich wieder verschlimmert. Dann habe ich in diesem Semester (Gott sei Dank! es beginnt morgen die letzte Woche) eine Masse der verschiedenartigsten Collegien zu lesen gehabt, die mir meine ganze Zeit wegnahmen, wenigstens meine ganze Arbeitszeit, (denn meine Studirzeit, in der ich zu meiner Weiterbildung neuerschienene od. auch ältere mir noch unbekannte Werke lese, hat ihr Departement für sich.) Ich hatte erstens „nachzureiten“ was ich im Wintersemester, wo ich mich am 6. Februar zu Bette legen musste, nicht hatte fertig bringen können, nämlich die halbe Chanson de Rolant u. das althochdeutsche Colleg, dann hatte ich wöchentlich 4 Stunden Wolframs Parzival, 2 Stunden Palaeographie, Fortsetzung u. Schluss des Winterurses, 2 Stunden Provenzalisch, 4 Stunden romanische Historiker, wo ich gelesen habe Stücke aus Communes, Froissart, Joinville, Villehardouin, Albigenschronik, Bernard d'Esclot, Ramon Muntaner u. Cronica general u. Conquista de Ultramar von Alfons d. Weisen. Zum Italienischen komme ich nicht mehr, doch werde ich künftig, wenn ich im Wintersemester od. fünfstündig lese, auch davon noch Specimina geben können. Ich habe den Plan, eine Chrestomathie für dieses Colleg herauszugeben, in diesem Falle würde ich Sie bitten, den portugiesischen Theil zu über-

nehmen, denn das ist meine allerschwächste Seite im Romanischen, vom Wallachischen abgesehen, welches ich nie studirt habe u. auch nicht zu studiren gedenke. Nun hatte ich von allen diesen Historikern früher im Colleg nur Villehardouin u. Muntaner gelesen, alle anderen kannte ich nur aus meiner Privatlectüre, wo man leicht über eine Schwierigkeit hinweggeht, die beim Zwang den das Colleg auferlegt, schreckliche Mühe u. Zeit kostet. Ich habe nie so viel über mich selbst lachen müssen, als heuer, wo ich hundertmal mit dem Aplomb eines grundgelahrten Cathederhelden Dinge vortrug, die ich einen Tag od. oft eine Stunde vorher selber erst mühselig u. ängstlich zusammengescharrt hatte. Wir sind eben auch Comödianten. Nun, ich hoffe zu Gott, dass ich meine Rolle nicht ganz schlecht gespielt habe, wenigstens wurde ich applaudirt u. habe viel dabei gelernt. Aber meine Publicationen sind schändlich ins Stocken gerathen u. vom Schlusse der nächsten Woche an muss nun die Federarbeit an die Stelle der Manarbeit treten. Sie werden dann bald mehr von mir hören. Das für romanische Forschung wichtigste Resultat meiner Vorlesungen wird meine Studie über das älteste provenzalische Gedicht, Boeci, sein, dessen Quellen u. Entstehung ich jetzt im einzelnen mit grosser Sicherheit nachweisen kann, wobei es denn an einigen tiefeingreifenden Textverbesserungen nicht fehlt. Es wird auch nächstens gedruckt, ich habe es schon in der Akademie vorgetragen. Soviel für heute in grösster Eile von Ihrem

in Verehrung
treuergebnen
K. Hofmann.

München 25. Juli 1869.

16.

Verehrtester Herr Director,

Heute oder morgen geht der erste Revisionsbogen des Comburger Reinaert an Sie ab nebst 6 $\frac{1}{2}$ Bogen Brüsseler Text. Ich bitte, die Revision nach der Hs mir zu schicken, Amalienstrasse 44/0

Ihr treuergebner
Konrad Hofmann.

In grösster Eile, da ich gerade im Ausziehen begriffen bin.
Nächster Tage mehr.

[Poststempel 4. Oct. 1870.]

Hr. v. Stählin bittet Sie zu grüssen.

17.

Hochverehrtester Freund.

Vorgestern habe ich endlich nach langem Drängen u. Fragen von der akademischen Buchdruckerei das Versprechen bekommen, unsern

Reinaert in nächster Woche in Angriff zu nehmen. Von da an werden Ihnen also wieder die Revisionen zugehen. Wegen der Noten werden wir während des Druckes uns benehmen können. Hoffentlich ist Ihre Gesundheit so gut, dass die Arbeit für Sie kein zu grosses Opfer ist. Wie fiel denn damals Ihre Reise nach Venedig aus? Ich habe die ganze Zeit über nichts mehr von Ihnen gehört u. war aufrichtig in Besorgniss, bis mich Cornelius beruhigte.

Jetzt möchte ich noch Sie mit einer Frage wegen des niederländischen Garijn belästigen, den seiner Zeit Jonckbloet herausgegeben hat nach der Giessener Handschrift. Ich habe später ein neues Folioblatt von derselben Hs. (es ist gegenwärtig in der hiesigen Hof- u. Staatsbibliothek) gefunden u. in den Sitzungsberichten edirt. Später wurde noch eines vom Germanischen Museum erworben u. von Strobl u. Frommann mangelhaft u. ohne dessen Zugehörigkeit zu erkennen, herausgegeben. Auch dieses Blatt habe ich mir hieberschicken lassen u. die Sache ins Reine gebracht. Nun fehlt mir nur noch Eines. Jonckbloet spricht in seiner Einleitung von Fragmenten, die Sie ihm mitgetheilt haben. Nun kann ich nach seinen Angaben nicht herausbringen, welche es sind u. wo befindlich. Es handelt sich natürlich darum, ob sie Fragmente der Giessener Hs. sind, wie das Münchner u. das Nürnberger Blatt od. ob sie einer anderen angehört haben. Ich möchte die Correcturen u. Ergänzungen des Nürnberger Blattes (ich habe z. B. einen ganzen Vers mit Sicherheit gelesen, wo Frommann keinen Buchstaben gesehen hat) nicht herausgeben, bis ich über diesen Punct vollständig im Klaren bin u. sagen kann, ob eine od. zwei Hss. da waren.

Seit wir uns zum letzten Mal sahen, sind meine zwei akademischen Abhandlungen über ein katalanisches Thiorepos von Raimundus Lullus (Text u. Übersetzung) u. zur Textkritik der Nibelungen (zusammen 21 Bogen) gedruckt; aber die Masse der auf mir liegenden Arbeiten erdrückt mich. Nun glückliches neues Jahr u. schreiben Sie recht bald

Ihrem
treuergebenen
Konrad Hofmann.

München 31. Dec. 1872. Veterinärstr. 5/1.

18.

Verehrtester Freund,

Besten Dank für Ihre mir so werthvollen Mittheilungen, die mich nun endlich in Stand setzen, meinen kleinen Artikel über den Garijn fertig zu machen. Allerdings wäre mir auch die Zusendung der Abschrift sehr erwünscht, die Sie 1819 davon gemacht haben. Besonders aber möchte ich Sie bitten, sich das Verzeichniss der Handschriften der

Giessener Bibliothek von Professor Adrian anzusehen, in welchem hinten ein sehr gutes Facsimile von der Hs. des Garijn ist, mittelst dessen ich zu der Überzeugung gelangen konnte, dass das Münchner u. das Nürnberger Blatt zur gleichen Hs. gehören. Wiewohl es nun schwer sein wird, sich nach so langer Zeit noch zu erinnern, wie die Schrift ausgesehen hat, so ist es doch nicht unmöglich, weil die in der obersten Linie jeder der drei Columnen stehenden ornamentirten u. mit verzerrten Gesichtern versehenen grossen Buchstaben von ungewöhnlicher Höhe sehr auffallend sind u. einem lange in der Erinnerung haften müssen.

In Bezug auf den Cancionero ist schwer sich für die eine oder andere Behandlung zu entscheiden. Die Probe p. 44, wo das gelbliche Papier u. der Rand den Text scharf vom Hintergrunde abhebt, macht sich gut. Die anderen Seiten sehen zu unruhig aus u. ist hier die Kürze der Zeilen wirklich störend. Noch schwieriger ist die orthographische Frage. Bei der Primavera hatte Wolf bestimmt, dass die moderne spanische Schreibung durchaus durchgeführt werden sollte u. als ich sie nun consequent, so wie sie wirklich u. vollständig ist, durchführte, war ihm die Sache zu arg u. tilgte er eine Menge Kleinigkeiten, die ihm zu modern od. vielleicht pedantisch vorkamen, so dass ich am Ende gar nicht mehr wusste, wie ich daran war. Ich rathe Ihnen daher, die moderne Orthographie laufen zu lassen u. nur u u. v zu unterscheiden, höchstens noch v für b, sonst aber gar nichts.

Den Ramon Lull werde schicken, sobald ich die Nibelungenabhandlung erhalten habe, die schon lange fertig, mir aber noch nicht zugeschickt ist Mit besten Grüssen

Ihr treuergebener
K. Hofmann.

München 3. Jan. 1873. Veterinärstr. 5/1.

19.

Verehrtester Freund,

Ich beantworte Ihren Brief vom 9. Februar erst heute, weil ich nicht eher zu einer definitiven Entscheidung über Ihre Labirintofrage gelangen konnte. Jetzt bin ich ganz einig mit mir darüber geworden, was ich Ihnen vorschlagen soll. Bei ganz objectiver Betrachtung der Sache muss man zu der Überzeugung kommen, dass es nur zwei ganz sichere u. allen Zweifel ausschliessende Wege giebt 1. ganz genauer Facsimileabdruck ohne die geringste Abweichung vom Original, ausser natürlich wo dieses mit den Mitteln der neueren Typographie nicht wiedergegeben werden kann, od. 2. rücksichtslose Durchführung der modernen Schreibung. Halten Sie sich nicht an einen od. den andern dieser

unverrückbaren Punkte, so kommen Sie nie aus dem Zweifel hinaus, da es ein drittes System, an das man sich halten könnte, ja noch gar nicht gibt. Unter solchen Umständen wäre System 1 wohl das, was allein übrig bleibt.

Den Coelho habe ich Ihnen augenblicklich geschickt. Sie werden ihn erhalten haben u. können mir gelegentlich Ihr Urtheil darüber mittheilen so wie auch über die Arbeiten des Braga, die sich auf ältere portugiesische Literatur beziehen u. gegenwärtig so sehr gerühmt werden.

Morgen fange ich in meinem romanischen Colleg die Historiker an, Villehardouin Eroberung von CP. u. Ramon Muntaner. Da ich von letzterem hier nur 3 Exemplare auftreiben kann, so würden Sie mir einen grossen Gefallen thun, wenn Sie mir die Ausgabe von Lanz (Lit. Verein VIII. Bd.) auf 4 Wochen aus Ihrer Bibliothek (Sie sind ja von Anfang an Mitglied gewesen) leihen könnten. So lange dauern nämlich noch die Collegien.

Der ... Akademiebuchdrucker Straub hat Ihnen also, wie ich aus Ihrem Briefe sehe, trotz oft wiederholter Versicherung noch nicht einmal die ersten 8 Anshängebogen des Reinaert geschickt. Auch die Correctur habe ich noch nicht von ihm zurückerhalten u. weiss also gar nicht, wie ich daran bin. Nun wir haben jetzt einen neuen Akademiesekretär (Prantl) u. Redacteur, da werde ich einmal ein bischen Bewegung in die Sache zu bringen versuchen. Die Abschrift des Garijnfragmentes habe ich seiner Zeit richtig erhalten u. werde den Inhalt des Briefes seiner Zeit in meinem Artikelchen über das neuste Fragment vollständig abdrucken lassen nebst Resultat der Collation.

Rockinger u. Cornelius befinden sich wohl u. lassen Sie grüssen.

Mit bestem Grusse
Ihr ganz ergebenster
K. Hofmann.

München 18. Febr. 73. Veterinärstr. 5/1.

Anmerkungen.

1.

Schon in dieser frühen Zeit treten wichtige Pläne auf, die Konrad Hofmann jahrzehntelang beschäftigen. Dieser Brief gibt mit der Begeisterung der Jugend eine Art von Programm von Hofmanns schöner wissenschaftlicher Tätigkeit. Die Abhandlung über romanische Metrik, eine grössere Ausgabe altfranzösischer Lyrik sind nie erschienen. Baist, der länger um Konrad Hofmann war als ich, schreibt: „Der Plan einer Metrik war sicher sehr früh ganz aufgegeben, klang in keinem Worte nach: die persönlichen Beobachtungen, die ihn veranlasst haben mochten, waren eben auch von andern gemacht und Gemeingut geworden.“ — Bruchstücke der letzteren sind seine Veröffentlichungen altfranzösischer Lyrik

in den Jahren 1865, 1867, 1873 (s. Hertz' Verzeichnis). Auch zur Ausgabe der Übersetzung der altfranzösischen Historiker ist er nicht gekommen, doch hat er sich jahrzehntelang mit diesen beschäftigt. Vgl. auch Brief 15, worin von der Historischen Romanischen Chrestomathie die Rede ist. So legte er mir im Sommersemester 1873, als ich in München zuerst zu ihm in Beziehung trat, eine Ausgabe des Robert de Clari nahe. Ich schrieb mir damals die seltene Ausgabe des Grafen de Riant (1869) ab und wollte nach Kopenhagen reisen, um dort die Hs. zu vergleichen. Die Ausgabe von Hopf, Berlin 1873, war damals noch nicht erschienen. Eine Erkrankung, die ich mir in dem cholera-durchseuchten München zugezogen hatte, hinderte mich daran; ich musste unterwegs umkehren und nach Hause reisen. Auch der Joufrois, den später, 1880, Hofmann mit Muncker nach der Kopenhagener Hs. herausgab, sollte damals gemacht werden.

2.

Die Ausgabe des Reinaert ist nie vollendet worden. Vgl. über den begonnenen Druck den 10. Brief. Hofmann hat dieselbe auch angekündigt in den Sitzungsberichten der Münchener Akademie der Wissenschaften 1868, I, 489; 1869, I, 50.

Von Hofmann sind erschienen:

Zeugnisse über Berthold von Regensburg, Münchener Sitzungsberichte 1867, II, S. 374—94.

Nachtrag dazu ebenda S. 459.

Vergleichung von Salimbenes Zeugnis über Berthold von Regensburg mit der vatikanischen Originalhandschrift, ebenda 1868, II, 101 ff.

3.

Über das Geusenliederbuch von 1611 vgl. den 4., 5., 6., 7., 9. Brief und Beilage 1.

Ernst Martins Ausgabe des Reinaert, Willems Gedicht van den vos Reinaerde und die Umarbeitung und Fortsetzung Reinaerts Historie, herausgegeben und erläutert, erschien Paderborn 1874 (F. Schöningh) LII, 521 S. 8°. Sie gibt Reinaert I und II, ersteren nach der Kamburger Hs. Vgl. über den Reinaert die folgenden Briefe.

4.

Die hier erwähnte kritische Bearbeitung der Karlsreise ist nicht fertig geworden. Wohl die einzigen Überbleibsel derselben sind die Korrekturen, welche mir Hofmann seinerzeit geschenkt hat, und die ich sorgfältig aufbewahre. Die Ausgabe sollte in den Sitzungsberichten vom 1. Februar 1868 veröffentlicht werden. Es sind 47 Seiten, S. 1—27 der französische Text, 870 Zeilen, S. 28, 29 „Vergleichung der Handschrift des British Museum mit Fr. Michels Abdruck“, S. 30—47 Lesarten der Handschrift und Fr. Michels. Darin, was die Überschrift nicht ahnen lässt, viele kritische und exegetische Anmerkungen. Auf Seite 48 ff. sollte der kymrische Text folgen, von dem keine Korrekturen beiliegen. S. Brief 6. Hofmanns handschriftliche Bemerkungen wollten, dass auch der englische Text hineinkomme. (Koschwitz 2. Auflage der Karlsreise, Einleitung Seite IV.) Er ist gesetzt gewesen, aber auch von ihm sind keine Korrekturen vorhanden. Es ist zu bedauern, dass diese Ausgabe nie erschienen ist. Nach einer Mitteilung

des Herrn Prof. Dr. Karl Mayr, Sekretär der K. B. Akademie der Wissenschaften in München, ist von diesem Gedicht, das Hofmann betitelt hat „Karl des Grossen Pilgerfahrt nach Jerusalem und Constantinopel, anglonormännisch, kimrisch und englisch“, kein Bogen zur Akademie gekommen. Die Akademie kann also nicht sagen, ob von der Ausgabe etwas gedruckt worden ist, obwohl dieselbe im Almanach der Akademie vom Jahre 1871 steht. S. Brief 12. Nach Brief 10 hat Hofmann am 9. September 1868 die letzte Revision unseres Gedichtes erhalten. Es ist nicht festzustellen, ob es die in meinem Besitz befindliche Revision ist. Ich glaube es nicht, da dieselbe kein Datum trägt und Hofmann auf derselben noch um eine letzte Revision bittet, weil er nachträglich Berichtigungen aus Paris erhalten habe.

Sie ist nicht soweit gediehen, wie Hofmanns berühmte Ausgabe des Rolandliedes, die einen ganz gewaltigen Fortschritt der Rolandkritik darstellt. Es sind von ihr 13 Bogen Text, 208 Seiten bis mit V. 3889, 3975 nach Hofmanns Zählung, und ein halber Bogen, VII S., Einleitung, gedruckt. Exemplare von dieser Ausgabe, die nie im Buchhandel erschienen ist, haben, soviel ich weiss, nur bekommen: E. Boehmer, W. Foerster, Th. Müller, Gaston Paris, E. Stengel und ich. Die Aushängebogen lagen in albis, also ungefalzt, bei Hofmann und ich habe mir mein Exemplar dort selbst zusammengestellt. Die Ausgabe hat als Norm die Bezeichnung: Anhang, Sitzungsberichte, 1866, I. Soviel ich weiss, sind die Bogen noch im Besitz der Familie.

5.

Frauz Pfeiffer starb bekanntlich am 29. Mai 1868.

6.

Die Rhyssche Abschrift der kymrischen Bearbeitung der Karlsreise mit neuenglischer Übersetzung hat Koschwitz nachher veröffentlicht in seinen „Sechs Bearbeitungen“, Heilbronn 1879; vgl. Einleitung S. VI.

10.

Über diesen Diebstahl ist nichts Näheres zu erfahren. Es handelt sich um Philipp Franz Siebolds (1796—1866) Nippon, Archiv zur Beschreibung von Japan, Leiden 1832—51 mit Atlas. Eine Anfrage bei den Sieboldschen Nachkommen blieb ohne Antwort.

11.

Betreffs Dr. Lanz s. Brief 12, 13, 14 und Beilage 2. Dieser und die folgenden Briefe zeigen so recht Hofmanns warmes hilfbereites Empfinden.

Der Schriftsteller Ludwig Schönnchen ist geboren 1817 zu München als Sohn des Hofmusikers Michael S., gestorben am 3. September 1873. Er studierte zu München Jura, redigierte 1838—1851 die (katholische) „Augsburger Postzeitung“, 1851—1858 die ministerielle „Neue Münchner Zeitung“. Er wurde dann Sekretär im geheimen Hausarchiv und Kgl. Rat. Von 1864 an besorgte er die dritte Auflage der Manzschen Realenzyklopädie, die 1865—1873 in zwölf Bänden erschien. So nach der Allgemeinen Deutschen Biographie 32, 283 ff.

Über Hofmanns Schwager Plath vgl. Schröder-Klose, Lexikon der hamburgischen Schriftsteller bis zur Gegenwart, 6. Band, Hamburg 1873, S. 74 ff.

Nr. 3025. Danach ist Joh. Heinrich Plath geboren zu Hamburg 1802, besuchte gegen 8 Jahre das Johanneum, dann 1821—1822 das akademische Gymnasium daselbst, ging 1822 nach Göttingen, wo er am 4. September 1824 als Dr. phil. promovierte. Er erwarb sich daselbst ein Grundstück und verheiratete sich mit Sophie, der Tochter des Philosophen Krause. 1828 habilitierte er sich in Göttingen als Privatdozent, damals besonders mit chinesischen Studien beschäftigt. Im Winter 1830 auf 1831 wurde er in die Göttinger Revolution verwickelt, musste infolge dessen fliehen, ward in Gotha gefangen genommen und zu 12 Jahr Gefängnisstrafe verurteilt. Nach seiner Freilassung 1842 kam er nach Hamburg, hielt Vorträge und beschäftigte sich mit literarischen Arbeiten, dann begab er sich nach München zu seiner Frau, erhielt dort eine Anstellung bei der Bibliothek, ward auch Mitglied der Münchner Akademie und setzte seine Bemühungen fort, den Occident mit dem chinesischen Reich bekannt zu machen. Er starb am 16. November 1874.

Ein Verzeichnis seiner Werke befindet sich a. a. O. S. 74—76. Ein Sohn von ihm, Dr. med. Karl Heinrich Plath, 1829—1867, unverheiratet, ist a. a. O. S. 71f., Nr. 3023 verzeichnet.

12.

Ob und wieviel von der Kamburger Hs. gedruckt worden ist, weiss ich nicht. Nach einer Mitteilung des Herrn Prof. Dr. Karl Mayr, Sekretär der K. B. Akademie der Wissenschaften in München, sind die Bogen nicht zur Akademie gekommen, und man weiss dort nicht, wieviel von der Ausgabe gedruckt worden ist. Dieselbe steht zwar im Almanach der Akademie vom Jahre 1871, ist aber nie erschienen. Nach Brief 10 vom 9. September 1868 hat Hofmann den ersten Bogen von Reinaert, 528 Verse soeben erhalten. S. auch Anmerkung zu Brief 4. Brief 16 gibt eine Angabe über den Umfang des 1870 Gedruckten, Brief 17 über den Fortgang der Arbeit, Brief 19 besagt, dass am 18. Februar 1873 8 Aushebogen vorhanden waren.

Bluntschli. Gemeint ist augenscheinlich das Deutsche Staatswörterbuch, Stuttgart 1857—70. Neue, abgekürzte Auflage in 3 Bänden von Loening, Zürich 1869—75.

Im Index generalis in Monumentorum Boicorum Volumina I—XXVII. Pars altera. Monachii sumtibus academiae MDCCCLXXXVII findet sich eine Erwähnung von Karl Lanz als Mitarbeiter an diesem Index nicht. Es ist also, wie es scheint, zu einer Mitarbeiterschaft von Lanz nicht gekommen. Der erste Teil des Index erschien 1848, kommt also für Lanz nicht in Betracht.

Stickel. Gemeint ist damit Kauslers Ausgabe von Burkhardt Stickels Tagebuch seiner Kriegs- und anderer Verrichtungen auf dem europäischen Festland, im Mittelmeer und in Afrika von 1566—98 nach einer Handschrift des Stuttgarter Staatsarchivs (Württemberg. Jahrbücher für Statistik und Landeskunde, Jhrg. 1866), „ein anziehendes Seitenstück zu den Selbstbiographien von Götz von Berlichingen, Schärtlin von Burtenbach und Hans von Schweinichen.“

13.

Das hier erwähnte Gedicht von dem lebenden und dem toten König

„Dit is van den doden konigen,
Ind van den leuonden koyngen.“

ist aus der Stuttgarter Hs. cod. poet. 4° Nr. 83 abgedruckt in Gräters Bragur I. 369–378, vgl. Goedeke, Grundriss I², 463, 8. Dieser Text ist nicht identisch mit der bei Oesterley, Niederdeutsche Dichtung im Mittelalter, Dresden 1878, S. 35, abgedruckten Fassung. Vgl. Brief 14, in dem Konrad Hofmann noch einmal von diesem Denkmal spricht.

Mit dem Romancero ist gemeint „Laberinto amoroso. Ein altspanisches Liederbuch mit Einleitung und Anmerkungen herausgegeben von Karl Vollmöller.“ Erlangen, Friedrich Junge, 1891, X, 95 S. Separatabdruck aus meinen Romanischen Forschungen Bd. VI. Alles weitere in der Einleitung zu meiner Publikation. Kauslers Exemplar ist 1638 erschienen. Eine frühere Ausgabe vom Jahre 1618 aus dem Nachlass von Platen befindet sich in der Münchner Hof- und Staatsbibliothek. Diese ist meinem Abdruck zugrunde gelegt. Das Kauslersche Exemplar ist jetzt im British Museum in London. Vgl. noch Brief 14, 18 und 19. Die Korrekturen jener verunglückten Ausgabe sind noch vorhanden; s. meine Ausgabe des Laberinto S. VI. Die Holzstöcke hat mein Freund R. Caspart mir übergeben und ich bewahre sie sorgfältig auf. Ich habe den Abdruck des Laberinto amoroso, ohne Hofmanns Ansicht zu kennen (er sprach zu mir, wenn ich mich recht erinnere, nie von dem Büchlein), natürlich ganz im Sinne Hofmanns gemacht. Das ist ja selbstverständlich und das einzig Richtige.

Hofmanns Arbeit „Zur Cronica rimada del Cid“ ist erschienen in den Münchner Sitzungsberichten II, 201ff. (1870).

14.

Über den Placidus-Eustachius vgl. Goedeke, Grundriss I², S. 126, 4.

Wer M. Koch ist, weiss ich nicht. Prof. Max Koch in Breslau ist es nach seiner eigenen Mitteilung nicht; er ist erst 1874 an die Universität gekommen. Über den M. Koch von 1869 weiss er auch nichts zu sagen.

Auf meine Anfrage wegen des Gedichtes De jonge Coenraet teilt mir Herr Prof. G. Kalff in Leiden mit, dass Raumer den Betrug richtig schon gewittert hat. Er schreibt: „Das Gedicht De Jonge Coenraet ist nicht echt, sondern von Verwijs angefertigt nach einer deutschen Übersetzung einer dänischen oder schwedischen Romanze. Ich selbst war schon lange überzeugt, dass das Gedicht eine Pastiche sein müsste. Wer Mittelniederländisch und unsere alten erzählenden Lieder kennt, sieht bald, dass diese Romanze ein Machwerk ist. Verwijs war ein tüchtiger Philologe, aber ein Schelm, der dergleichen Spässe liebte. So hat er in derselben Bloemlezing das bekannte Lied Walthers von der Vogelweide (Under der linden an der heide) übersetzt, ohne zu sagen, woher er es genommen. Vgl. auch Louis L. Petit, Bibliographie der Middelnederlandsche Taal- en Letterkunde, Leiden 1888, Nr. 414. Selbst hat Verwijs sich nicht als den Dichter von De Jonge Coenraet bekannt; wir haben nicht „reum confitentem“. Aber mein Kollege Verdam, der mit Verwijs sehr befreundet war und unser Kollege B. Symons in Groningen versichern, dass Verwijs der Autor ist. Ich glaube, dass hier kein Zweifel mehr gestattet ist. In den folgenden Ausgaben der Bloemlezing ist die Romanze mit Recht ausgelassen. Verwijs folgte mit dieser Fälschung dem Beispiel Hoffmanns von Fallersleben, der in seinen Horae Belgicae VIII, Göttingen 1852, S. 43ff. eine von ihm selbstgemachte Romanze Jone Gherit und andere von ihm verfasste Lieder als alte ausgab, wie er das selbst gestanden hat (vgl. Hor. Belg. VIII, S. IVff. und XII, Hannover 1862,

42 ff.). Der dritte in diesem Bunde und der „connecting link“ zwischen den Deutschen und dem Niederländer war ein gewisser Westendorp, ein Flämänder, der lange in Deutschland verweilt hat. Dieser W. verfertigte eine Romanze, Roland und Godelinde betitelt von dem übrigens verdienten Franz Böhme, der diese Romanze in sein Altd deutsches Liederbuch aufnahm. In meiner Akademischen Dissertation *Het lied in de Middeleeuwen*, Leiden E. G. Brill 1883 S. 111—116 habe ich diese Romanze als Fälschung nachgewiesen.*

15.

Von der hier erwähnten Historischen romanischen Chrestomathie sprach Hofmann in den siebziger Jahren noch öfter mit mir und Baist. Letzterer sollte sie mit H. machen.

Seine Arbeit: „Über die Quellen des ältesten provenzalischen Gedichtes“ erschien in den Sitzungsberichten der Münchner Akademie 1870, II, 175—82.

17.

Garijn. Das hier erwähnte Münchner mittelniederländische Fragment ist von Konrad Hofmann 1861 unter dem Titel „Über ein neuentdecktes mittelniederländisches Bruchstück des Garijn“, *Münchener Sitzungsberichte* 1861, II, 59—79 herausgegeben worden. „Ein Bruchstück des Romans der Lorreinen“ (in der Bibl. des Germanischen Museums) wurde mitgeteilt von G. K. Frommann, mit Bemerkungen von Joh. Lambel, *Germania* XIV (1869) S. 434—439. Beide Fragmente mit anderen wieder herausgegeben von J. C. Matthes, „Der Roman der Lorreinen“. Groningen 1876.

Die Fragmente gehören also zu dem Gedicht, das jetzt als Roman der Lorreinen bezeichnet wird. Vgl. Louis D. Petit, *Bibliographie der Middelnederlandsche Taal- en Letterkunde*, Leiden 1888, S. 50 ff.

Mehr konnte ich ohne Kenntnis der Antwort Kauslers nicht herausbringen. Vgl. noch Brief 18. 19.

1871 erschienen von Hofmann in den Abhandlungen der philos.-philol. Klasse der Münchner Akademie Band XII Abteilung 3, 171 ff.: Ein katalanisches Tierrepos von Ramon Lull. Auch separat im Buchhandel München 1872 4°. Ferner ebenda Bd. XIII Abteilung I, 1 ff.: Zur Textkritik der Nibelungen, auch separat: München 1872, 4°.

Beilage 1.

Das Geusenliederbuch von 1611.

Endlich, nach fast 40 Jahren, tritt dieses Unikum an die Öffentlichkeit. Ich wandte mich an Herrn Professor Dr. G. Kalff in Leiden, der mir unterm 7. Februar 1907 mitteilte, dass eine Ausgabe des Geuzerliedboek von 1611 ihm nicht bekannt sei, und dass er nie von einer solchen gehört habe. Um jedoch völlige Gewissheit zu bekommen, wandte er sich an die grossen holländischen Universitätsbibliotheken in Leiden, Utrecht, Amsterdam, Groningen und an die Kgl. Bibliothek im Haag. Niemanden ist eine Ausgabe von 1611 bekannt. Auch die ausführliche und genaue Bibliographie des Geuzenliedboek von G. W.

It will never be a failure.

[illegible]

IV
 E. P. HANSEN, BANK ADMINISTRATOR, 702
 ALBANY, GEORGIA. Can furnish further data
 upon above firm. E. P. Hansen, Albany, Ga.
 1907. (See heading 418.)
 A company called the Georgia and Pennsylvania
 Cattle Company, located in New York (near
 New York), is said to be selling hogs and beef

[illegible]

Abh. 2.

Abh. 3.

Een nieu Wel-
sen Zeden-boeck
 waer in begrepen is / den gant-
 selde handel der seer-landē / in voo-
 rse t'allen sel noch een gheschiede-
 en t'allen onderen van in gheen t'allen
 gant erde niet meer anders en en
 overborget men.

Misset oec noch sommige schoo-
 ne bescreven ten seiden propheete den
 ende dat acht die gheschiede.

Nieuwelijcx vermeerderet,
 ende gecorrigert.

Que le Cœur

Vive Dieu La Santé du Roy & de
 Propriété des ans 1611.

Abb. 1.

Den stercken Arm des Deeren
 Delpt ons den brandt up te Hollent keeren.

TOT DORDRACHT
 Ghedrukt by Peter Kerckhousen / woon-
 ende in de Dordrechtse tinnen onder de Heppelung.
 M.D.C.XXII.

1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38. 39. 40. 41. 42. 43. 44. 45. 46. 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60. 61. 62. 63. 64. 65. 66. 67. 68. 69. 70. 71. 72. 73. 74. 75. 76. 77. 78. 79. 80. 81. 82. 83. 84. 85. 86. 87. 88. 89. 90. 91. 92. 93. 94. 95. 96. 97. 98. 99. 100.

Abb. 4.

Beger, *Het Geusen Liedboek*, in *Kroniek van het Historisch Genootschap*, gevestigd te Utrecht, 26. Jahrgang 1870, Utrecht 1871, S. 219 bis 251, 518—20, und 28. Jahrgang 1872, Utrecht 1873, S. 129—38, verzeichnet diese Ausgabe nicht. Um nun der Sache auf den Grund zu kommen, da Zweifel an der Richtigkeit von Hofmanns Angaben laut wurden, habe ich mir das Geusenliederbuch von 1611 aus München erbeten und die Kgl. Hof- und Staatsbibliothek hat mit gewohnter Liebenswürdigkeit dieses Unikum mir in meine Wohnung geschickt, so dass ich es mit Musse studieren konnte. Es zeigt sich, dass Hofmann sich nicht geirrt hat, sondern dass diese Ausgabe wirklich vorhanden ist. Sie gehört in der Liste der Ausgaben des Geuzenliedboek, *Kroniek* 26, auf S. 236. Bei der Wichtigkeit des Gegenstandes gebe ich nachstehend eine Beschreibung und Inhaltsangabe des Buches.

Dasselbe trägt die Sig der Münchner Hof- und Staatsbibliothek P. O. rel. 5863. Es ist sehr gut erhalten. Höhe der Bll. 13 cm, Breite 8 cm. Der biegsame Einband ist Pergament aus einem alten Messbuch. Schrift Fraktur, nur die Prosatüberschriften der Lieder und der erste Buchstabe der Liederanfänge sind in Antiqua. Dieselben enthalten auch Angaben über die Melodie, wie die Überschriften in van Lummels Ausgabe. Vgl. das Faksimile¹⁾ von Bl. 1 r^o Abbildung 3, wo die Überschrift übrigens allein in Fraktur ist.

Das Buch besteht aus einem Bl. Titelblatt (s. Abbildung 1), dann aus 97 pag. Bll. Geuse Liedekens. Die Blattbezeichnung läuft 1—96, aber 64 ist doppelt vorhanden, daher 1 Bl. mehr. Auf dem letzten Bl. 96 r^o, in Wirklichkeit also 97 r^o, beginnen die Geuse Refereynen, welche auf 4 unp. Bll. fortgesetzt werden. Dann folgt das Register: 2 unp. Bll. Die Blätterlage ist A-N, je 4 Lagen, bezeichnet A u. s. w. II, III, IIII, V (dieses IIII fehlt bei A u. N, bei N fehlt V). Die Bezeichnung beginnt mit A II und endigt mit N V. A ist Titelblatt. Bei A u. s. w. 1 ist nie die Bezeichnung I angegeben, sondern steht bloss der Buchstabe ohne Ziffer. Die Lieder beginnen auf Blatt 1 mit dem Psalmen van Pennitentie Ducis Albani, wie auch sonst. (S. Abb. 3.)

Das Register führt 73 einzelne Stücke auf. Eines ist ausgelassen (s. u.), also sind es 74. Dazu 4 Refereynen, die nicht im Register stehen. Das letzte unpaginierte Blatt v^o zeigt die auch sonst in den Geusenliedbuchausgaben vorkommende Vignette, ein gewappneter Arm mit gezücktem Schwert aus den Wolken kommend (s. Abbildung 4). Darunter steht:

Den stercken Arm des Heeren

Helpt ons den vyant uyt Hollant keeren

Tot Dordrecht (diese 2 Wörter in Antiqua), Ghedruckt by Peeter Ver-

1) Leider hat der Photograph trotz meiner ausdrücklichen Bestellung, die Aufnahmen in der Grösse des Originals zu machen, dies nicht getan.

baghen, woonende inde Druckerije, teghen over de Wijnbrugghe. Int Jaer M. DJC. ende X J. Darunter für mich teilweise unleserliche handschriftliche Bemerkungen.

Auch Herrn Prof. Dr. G. Kalff ist es nicht gelungen, nach der ihm gesandten Photographie die handschriftlichen Bemerkungen zu entziffern, selbst nicht mit Hilfe des Leidener Archivarius. Es sind augenscheinlich deutsche Wörter. So lese ich Z. 1 v. o. hembt den 2, Z. 2 *saluet* 6 = 6 Servietten. *Salvet* ist heute noch in Schwaben und auch sonst: Serviette. Z. 4 lese ich Vmbschlag 5, also 5 Umschläge. Z. 5 Schlaffhauben 3, also 3 Schlafhauben Z. 6? 6 bar = 6 paar. Also haben wir hier ein Wäscheverzeichnis, wie denn in früheren Jahrhunderten allerlei Notizen öfter in Bücher eingetragen wurden. Diese Bemerkungen stehen also in keiner Beziehung zu dem Inhalt des Geuzenliedboek. Jedenfalls geht aus diesen Eintragungen hervor, dass das Buch schon seit dem 17. Jahrhundert in Deutschland war und deshalb auch den holländischen Fachgenossen nicht bekannt wurde.

Die Foliobezeichnung ist wie immer bei den alten Drucken mehrfach falsch.

Statt Fol. 22 steht Fol. 8

| | | | | | |
|---|---|----|---|---|-----|
| " | " | 37 | " | " | 39 |
| " | " | 43 | " | " | 39 |
| " | " | 50 | " | " | 42 |
| " | " | 54 | " | " | 45 |
| " | " | 58 | " | " | 48 |
| " | " | 59 | " | " | 57. |

64 kommt, wie gesagt, doppelt vor, doch sind es verschiedene Blätter und die Verweise des V^o unten und das erste Wort des R^o des folgenden Blattes stimmen.

Von 65 ab geht es wieder richtig weiter.

Aber statt Fol. 81 steht Fol. 75

| | | | | | |
|---|---|----|---|---|-----|
| " | " | 82 | " | " | 72 |
| " | " | 83 | " | " | 77 |
| " | " | 85 | " | " | 73 |
| " | " | 93 | " | " | 92. |

Die Verweise stimmen immer, also keine Blattversetzung.

Mit 96 hört, wie gesagt, die Paginierung auf.

Ich gebe nun eine Übersicht über den Inhalt des Buches. Titelblatt, Rückseite desselben, Recto des ersten und Verso des letzten Blattes habe ich photographieren lassen und gebe sie anbei in Abbildung.

Titelblatt (vgl. die Abbildung 1).

r^o. Eē nien Geu- | sen Liedē-boeckxē, | Waer in begrepen is, den
gant- | schē handel der Nederlandē, in voor- | leden Jaren tot noch toe

gheschiet, dewelcke | eenfdeels onderwijlen in druck nytghe- | gaen, ende
met meer andere by een | ghevoeght zijn.

Mitfgaders ooc noch sommige schoo- | ne Refereynen, ten selben
propooft die- | nende, hier achter by ghestelt.

 Nieuwelijcx vermeerdert, | ende gecorrigeert.

| |
|---|
| <p>Vive le Gues
Vignette: das Geusenwappen.
S. Abbildung 1.</p> |
|---|

Vive Dieu, La Santé du Roy, & la | Properité des Geus, 1611.

Zeile 1, 2, 5, 6, 9, die Hand von Z. 12, *Vive Dieu, Roy, des Geus*
sind in Rotdruck. Sonst kommt in dem Band kein Rotdruck mehr vor.

v^o (S. Abb. 2) **Den Drucker tot den Sangher.**

Beminde Sangher, also ick hebbe bevonden, dat u. l. het oude
Geusen lieden – boecxken seer aengenaem is geweest, ende datter ooc
geen meer te coop en zijn, so hebbe ick dat selve wederom ter hant
genomen om te drucken: Vvaer inne verhaelt worden vande princi-
paelste sakē die hen in dese Nederlanden hebben toegedragen, beginnende
vanden Jare 1566. ende also voorts vervolghende. Te weten: Van de
wreetheden die de Spaengiaerden gepleecht hebben, als oock van som-
mige heerlijcke eñ treffelijcke Victorien, dewelcke God Almachtich
die vā de Gereformeerde Religie belieft heeft te verleenē, met oock
noch sommige schoone Refereynen, die ten selven propooft zijn dienende,
hier achter by gestelt, ende tot meerder gerief des Sanghers zijn de
Liedekens al achter volgende ghestelt, also het gheschiet is: Ende hebbet
oock met sommighe nieuwe liedekens verciert, hopēde dat u deselve
noch meerder fullen aengenaem zijn. Ende wilt desen arbeyt na onser
cleyner gaven, te dancke nemen, ende den Heere bevolen blijven.
Vaert wel. (Dies alles in Antiqua.)

Nun das Register.

Dasselbe beginnt auf dem unpag. Bl. 101 r^o und endet auf dem
unpag. Bl. 102 r^o. Die übergeschriebenen Buchstaben sind in Antiqua,
der Text wie immer Fraktur. L. und die 2 Zahlen dahinter bedeuten
Nummer und Seitenzahl der Lieder in: Nieuw Geuzenlied-Boek, waarin
begrepen is den gantschen Handel der Nederlanden, beginnende anno
1564 uit alle oude Geuzenlied-Boeken bijeenverzameld. Versierd met

schoone, oude Refereinen en Liedekens, te voren nooit in eenige Liedboeken gedrukt. Uit verschillende Uitgaven op nieuw bijeenverzameld door [H. J. van Lummel](#). Utrecht, C. van Bentum [1874]. VIII, [559](#) S. 8°.

Register, aller Liedekens, ghestelt op de maniere vanden A. B. C.

A

| | |
|---|--------------------|
| Aenhoort ghy menschen seer vaillant. L. XLI, 89 | 7 |
| Als wy aende riviere Oostwaerts saten. L. XXXII, 65 | 14 |
| Alfmen schreef duyfent vijfhondert, vandē Graef Egmont, Hoorn
ende Batenborgh L. XXIX, 57 | 18 |
| Aenhoort ghy Nederlanden, van Leyden. L. C, 230 | 58 |
| Aenhoort een Liet van Ziericzee. L. CVIII, 247 | 64 |
| Alfmen een duysent vijfhondert Jaer. L. CXXXVI, 313 . 66 [<i>lies</i> 86] | |

C

| | |
|---|--------------------|
| Comt al ghy Geufkens hier ontrent, van Berghen in Henegouwe.
L. LIV, 116 | 32 |
|---|--------------------|

D

| | |
|--|--------------------|
| De Prins van Oraengien is te velde ghecomen. L. XXVIII, 54 | 5 |
| Duckdalve ben ick gheheeten. L. LXXVII, 177 | 30 |
| Den dertichsten Mey op Pinxsterdagh. L. XCIV, 214 | 53 |
| De stercke God, eenwich en sonder ent, van de spaensche Vloot.
L. CXXXIX, 319 | 72 |
| Den Peys die was voorhanden. L. CLIV, 373 | 90 |

E

| | |
|---|--------------------|
| Een Liet sal ick u singhen, van Bossu. L. LXVI, 156 | 41 |
| Eylacen ick mach wel claghen. L. LXV, 154 | 45 |
| Een nieu Liet soo wil ick singhen. L. CIII, 235 | 60 |

G

| | |
|---|--------------------|
| Ghy Christenen allegare, de Prince vertreckt. L. XVIII, 31 | 12 |
| Ghy Hoe[n]deren, Eynden en Duyven. L. XL, 88 , <i>im Register unter</i>
<i>Wie wil hoeren S. 87 aufgeführt</i> | 25 |
| Ghy Bruffelaers met Couragie. L. CX, 251 | 64 |
| Gods goetheyt groot, die door tbloet van Naf. L. CL, 363 | 94 |

H

| | |
|--|-------------------|
| Hoe veel volcx, O Paus Heer? L. LXIX, 162 | 2 |
| Heft op u Hooft, steeckt op u ooren. L. XXXIII, 67 | 6 |

[Falsch 6 statt 3. Dafür ist im Register vergessen]:

| | |
|--|----|
| Hoe feer liet men nu dalen. L. XLIV, 94 | 6 |
| Helpt nu u self, soo helpt u God. L. XXXIV, 68 | 25 |
| Hoort toe ghy menschen nu ter tijt L. LXI, 140 | 40 |
| Hoort toe ghy mannen en Vrouwen. L. LXXI, 165 | 42 |
| Hoort alle gaer, int openbaer, van Berghen. L. LXXXVIII, 199 | 47 |
| Hoort toe ghy mannen en wyven, van Flissingen. L. LI, 110 | 51 |
| Hollant, Zeelant, wilt ghy u nu bekeeren? L. XCVII, 220 | 59 |
| Hebdy niet ter Misse gheweest? L. VII, 10 | 68 |
| Hoort Paus ghy grooten Antichrist. L. LVI, 121 | 70 |
| Hoe salich zijn de Landen. L. XLIII, 93 | 85 |

I

| | |
|--|----|
| Ick hoop dat den tijt noch comen sal. L. X, 15 | 4 |
| Ick neem adieu mijn Schaepkens al L. XIX, 33 | 14 |
| Ick wil te Land' uyt rijden. L. LXXVIII, 179 | 44 |
| Ick wil [Text fal] u singhen een goet nieu Liet. L. VI, 9 | 60 |
| [Lies 69. Verwechslung mit Een nieu liet soo wil ick singen
Bl. 60. S. oben] | |
| Int Jaer tnegentich seste, van Calis Malis. Fehlt bei L. im
Register, steht aber CXLIX, 359 | 79 |

K

| | |
|--|---|
| Ke Marville, Ke Diablos. L. LXX, 163 | 2 |
|--|---|

M

| | |
|---|----|
| Madam de Parma die is ghelegghen. L. XXXV, 70 | 9 |
| Mijn Ziel verblijft haer inden Heer. L. XXVI, 47 | 16 |
| Met recht mach ick wel suchten. L. LIX, 133 | 35 |
| Maximilianus de Boffu. L. LXXIV, 170 | 42 |
| [Soll 43 heissen. Der Druck hat im Text falsch 39] | |
| Met Wilhelmus van Nass. van Middelborgh. L. LXXXIX, 203 | 49 |

N

| | |
|--|----|
| Nero moordadigh Princen begraeffenis. L. CXXXIV, 307 | 87 |
|--|----|

O

| | |
|---|----|
| Ontwaecht ghy Christen alle. L. XLII, 92 | 8 |
| Och wie sal mijn ooghen nu ter tijt. L. XXIII, 39 | 11 |
| O werelt listich, lieflijk int oorboren. L. XXXVII, 79 | 22 |
| O God van Hemelrijke, van Haerlem. L. LVIII, 129 | 39 |
| Och God wilt doch vertroosten, van Bommene. L. CVI, 243 | 62 |

R

| | | |
|----------------------------|------------------------|----|
| Ras leventhien Provincen. | L. LIII, 114 | 34 |
| Requiem moghen wy singhen. | L. CVII, 245 | 63 |

S

| | | |
|-------------------------------|------------------------|----|
| Seght ghy Berghsche Soldaten. | L. CXLI, 336 | 75 |
| Schaemt u nu Brabandt seere. | L. CLII, 371 | 76 |

T

| | | |
|--|--------------------------|----|
| Tfy u ghy Afgodiften, vanden Graef van Lume. | L. LXXX, 182 | 54 |
| Tgulde Jaer seftienbondert. Vlaemschen slag. | L. CLVIII, 386 | 93 |

V

| | | |
|---|--------------------------|----|
| Vermaledijt, is die uyr en die [<i>Text</i> ende] tijt. | L. LXVII, 159 | 1 |
| Verheught u nu, van vreught ont springt, vande Victorie van Leyden. | L. XCVIII, 222 | 56 |

VV

| | | |
|--|---------------------------|----|
| Waerom rasen de Geusen met hoochmoet. | L. LXVIII, 161 | 1 |
| Wy Baenderheeren int ghetale veel. | L. XXVII, 52 | 15 |
| Wilhelmus van Nassouwe. | L. XXXI, 63 | 20 |
| Waer blijft ghy nu ghy boos gheslacht? | L. XLVII, 101 | 24 |
| Wy Geufkens willen wy [<i>Text</i> nu] singen, van den Briel. | L. XLVIII, 103 | 27 |
| Wie wil hooren een nieu ghesanck, van den Briel. | L. L, 106 | 28 |
| Wie wil hooren een nieu liet, van Capiteyn worst. | L. LVII, 126 | 31 |
| Wie wil hooren een goet nieu liet, van Alemaer. | L. LX, 137 | 39 |
| Wie wil hooren een nieu Liedt, vanden ouden man. | L. LXXIX, 181 | 46 |
| Wat seyt men nu van Duckdalve? | L. LXXII, 167 | 46 |
| Wilt ghy O Nederlanden, van Middelborgh. | L. XC, 204 | 42 |
| [<i>Es muss 50 heissen. Der Druck hat im Text falsch 42 statt 50</i>] | | |
| Wie wil hooren een nieu Liedt, vanden slag die by Mook geschiet is. | L. XCI, 206 | 52 |
| Wie wil hooren en goet nieu Liedt, vanden aenflagh op Noort-hollant. | L. XCVI, 218 | 54 |
| Wilt nu vreucht bedrijven, Princeffe incomst. | L. CV, 240 | 61 |
| Wel op, wel op, Spaengiaerden. | L. CXII, 255 | 65 |
| Wel op duyvel, ghy die in Westerlande | L. XLVI, 99 | 66 |
| Waeckt op ghy Nederlanden, Antwerpia moort. | L. CXVI, 264 | 66 |
| Weeft nu verheught, ende verblijt, van Breda. | L. CXLII, 339 | 77 |
| Weeft al verblijt, ende verheught, vant overgaen van de stadt Gheertruydenbergh. | L. CXLVIII, 355 | 83 |

Eynde des Registers. [*In Antiqua.*]

Dieses Register hat meistens die richtige Paginierung, auch wo dieselbe im Text falsch ist. Doch ist nicht anzunehmen, dass dasselbe nach einem andern Original gemacht worden ist, vielmehr hat der Verfasser desselben einfach die richtige Zahl eingesetzt — wo er das nicht übersehen hat.

Die 4 Refereynen stehen nicht im Register. Es sind folgende:

Bl. 96 r^o: Ghy Cains ghebroetsele, ghy Aderen gheflachte L. XVI, 25.

[Bl. 97 v^o] Geflachte der maechden van Antwerpē vercoren. L. XXI, 35.

[Bl. 98 r^o] O Brabant moordadich, vol bloetgierighe honden, Schout, Schepens, Burghemeesters en Raden van desen *steht bei van Lummel nicht.*

[Bl. 99 v^o] Ghy Voelterheeren des lants wilt toch betooghen. L. CXXVII, 292.

Über Nr. 3 schreibt mir Herr Prof. Dr. G. Kalff in Leiden folgendes: „Mit dem Referein „O Brabant moordadich etc.“ ist es so bewandt: Laurens Jacobszoon Reael, ein angesehener protestantischer Bürger von Amsterdam, wurde im Jahre 1567, als Alba kam, aus dem Lande verwiesen und 1573—74 befand er sich in Emden und Danzig. Er dichtete mehrere Refereinen, Balladen, Epitafien u. s. w., welche nur handschriftlich vorliegen, und auf der Universitätsbibliothek zu Gent aufbewahrt werden. (Die Hs. hätte schon längst publiziert sein sollen, aber der Arbeiter sind in unserem kleinen Lande leider nur wenig.) Aus dieser Hs. hat der Sub-Archivarius von Amsterdam Dr. J. Breen ein paar Refereynen publiziert in Amsterdamsch Jaarboekje voor 1897, S. 51 ff. Das erste dieser Refereynen fängt also an:

„O Amsterdam, moordaedich, voll bloetgierrige Honden
Schout, Scheepens, Burgemeesters en Raeden van deezē
Bloetdorstige Papisten, sijt ghy noch niet sat* etc.

Offenbar hat jemand derzeit eine Abschrift des Refereins bekommen und Amsterdam zu irgend welchem Zwecke geändert in Brabant, oder hat vielleicht der Drucker Peter Verhaegen selbst diese Änderung gemacht, um Amsterdam (seit 1578 aufseiten von Oranien und den siegreichen Provinzen) zu schonen?“

In dem Inhaltsverzeichnis der Ausgabe von 1581, Kroniek 28, 131 ff., und in der Liste, welche Beger, Kroniek Bd. 26 am Schluss seiner Abhandlung beifügt, findet sich das Referein weder als „O Brabant moordadich“ noch als „O Amsterdam moordadich“ aufgeführt. Es kommt also nur in unserer Ausgabe vor und ist somit aus einem ganz bestimmten Grunde in dieselbe aufgenommen worden.

Nach Kroniek 26, 221 ff. und 28, 129 ff. steht unser Text des Geusenliederbuchs den Ausgaben von 1581, bezw. 1588, bezw. 1610 nahe.

Das Weitere muss ich nun den Spezialisten auf diesem Gebiet überlassen und freue mich nur, hier lang nach Konrad Hofmanns Tod feststellen zu können, dass er wieder einmal Recht gehabt hat

Beilage 2.

Dr. phil. Karl Friedrich Wilhelm Lanz.

Dr. phil. Karl Friedrich Wilhelm Lanz ist geboren am 19. April vormittags zwischen 10 u. 11 Uhr 1805, getauft am 28. April, als 3. Kind, 2. Sohn, des Pfarrers und Grossherzogl. hess. geistl. Inspektors Johann Carl Gottlieb Lanz in Wolfskehlen bei Darmstadt, geb. 22. Mai 1768 in Pirmasens, † 2. Dezember 1842 in Wolfskehlen, und seiner Ehefrau Sophie Dorothea geborene Koch aus Darmstadt.

Sein Grossvater Lanz, dessen Vorname unbekannt ist und der früh starb, soll in Pirmasens, das damals hessisch war, Hofdiener des Landgrafen gewesen sein. Da in Pirmasens nur ein altes Kirchenbuch von 1643—1709 vorhanden ist und dann die Kirchenbücher bis 1798 fehlen, so lässt sich über ihn gar nichts Sicheres ermitteln. Auch beim Grossherzoglichen Oberkonsistorium in Darmstadt sind nach einer gütigen Mitteilung desselben Pirmasenser Akten oder Kirchenbücher in der Registratur nicht zu finden. Der Name Lanz kommt nach einer Mitteilung des Herrn Dekan Piton in Pirmasens dort nicht vor. Der Vater unseres Dr. Lanz hatte 2 Stiefschwestern, älter als er; die eine heiratete einen Vasco, die andere einen Otto; letztere Familie ist in Darmstadt heimisch gewesen.

Johann Carl Gottlieb Lanz besuchte in Darmstadt die Schule, wohnte bei einem Onkel, Schwager seiner Mutter mit Namen Martin, Geheimer Rat in der fürstlichen Meierei am Sporentor. Hier lernte er seine nachmalige Frau kennen, Tochter des Hofkammerrats Koch und verlobte sich sehr jung mit derselben. Als er 17 Jahre alt war, starb seine Mutter zu Pirmasens und wurde dort beerdigt. Lanz eilte von Darmstadt aus an ihr Krankenlager, um gerade zur Beerdigung in Pirmasens anzukommen. Nachdem er das Gymnasium absolviert hatte, studierte er in Jena und Giessen. Dann nach dem Examen taucht er als Leiter einer Privatschule zu Pirmasens auf. Vertrieben durch die Revolution wird er Gehilfe in Darmstadt und Hauslehrer in Seligenstadt, dann nimmt er die Pfarrstelle zu Wolfskehlen an. 1795, ein Jahr später, heiratet er Sophie Dorothea Koch. Dieselbe soll ein „bezauberndes Mädchen und Frau gewesen sein, voll Poesie und Humor, Mutter einer zahlreichen Familie.“ Über diesen Pfarrer Johann Carl Gottlieb Lanz, seine Familie und Tätigkeit in Wolfskehlen berichtet die Pfarrechronik des Dorfes (Herr Pfarrer Goetz entnahm ihr diese Nachrichten für mich) sehr ausführlich. Er hatte noch zwei Brüder, davon

der eine Notar (er wird ohne Vornamen und ohne Angabe des Wohnortes aufgeführt) und der andere kaiserl. österreichischer Major in Wien war. Letzterer soll ein trefflicher, gebildeter und religiöser Mann gewesen sein. „Beide Brüder waren durch Geist, Feuer und Lebhaftigkeit des Temperaments dem hiesigen Pfarrer ähnlich.“ Am 24. Nov. 1847 starb die Mutter. Bei ihrer Beerdigung waren in Wolfskehlen die zwei ältesten und der zweitjüngste Sohn anwesend. Nach dem Tode des Vaters 1842 hatte sich unser Karl Friedrich Wilhelm Lanz fast ein Jahr bei seiner Mutter in Wolfskehlen aufgehalten. Ob Johann Carl Gottlieb Lanz etwa ein Enkel meines Urururgrossvaters urgrossmütterlicher Linie, des Pfarrers Johann Philipp Burchardt Lanz, auch Lantz geschrieben (die Schreibung Lanz und Lantz wechselt) ist, der 1727 bis 1755 Pfarrer in Sprendlingen war, früher, von 1714 ab, in Lehrbach-Erbenhausen bei Kirtorf, Kreis Alsfeld, LG. Giessen, gestorben am 8. April 1755 in Sprendlingen, kann ich nicht feststellen, da, wie gesagt, in Pirmasens und Darmstadt die Kirchenbücher fehlen. Das Temperament der drei Brüder würde darauf hinweisen, denn mein Urururgrossvater war nach den Pfarrakten von Sprendlingen ein sehr temperamentvoller Mann, der in langen Streitigkeiten mit seiner Gemeinde lag. Es findet sich von ihm ein Schriftstück in den Pfarrakten, betitelt „Pfarrmörderei zu Sprendlingen“. Auch das Grossherzogliche Oberkonsistorium in Darmstadt besitzt über Johann Philipp Burchardt Lantz sehr umfangreiche Akten, die kulturgeschichtlich teilweise von hohem Interesse sind und auch für die Familiengeschichte viel Wertvolles enthalten. Ich werde diese Akten für die Geschichte meiner Familie, an der ich gegenwärtig arbeite, verwerten.

Seinen ersten Unterricht erhielt unser Karl Friedrich Wilhelm Lanz bei seinem Vater, wie das ja bei Pfarrersöhnen auf dem Lande Brauch ist. Aus der Matrikel des Ludwig-Georg-Gymnasiums in Darmstadt ergibt sich, dass er am 24. September 1817, 12jährig, in die Sekunda genannten Gymnasiums aufgenommen wurde. Herbst 1818 wurde er nach Prima, Herbst 1820 unter Verleihung eines Prämiums nach Selektaversetzt, und Herbst 1821 zur Universität entlassen. Diese Mitteilung verdanke ich Herrn Geh. Schulrat Dr. Mangold, Direktor des Ludwig-Georg-Gymnasiums in Darmstadt. Er fügt noch bei, „in den Programmen der Anstalt findet sich, dass Karl Lanz aus Wolfskehlen zweimal bei öffentlichen Redetübungen der Schüler selbstverfasste Reden gehalten hat, nämlich am 11. April 1821 „von dem Siege des Patriotismus über die Rachsucht. Lateinisch“, und am 19. September 1821 „von den Vorteilen, welche Wissenschaft und Kultur aus stürmischen Zeiten ziehn. Deutsch.“

Durch Verstandesgaben ausgezeichnet, von glühendem „Ehrgeiz und beharrlichem Fleiss, studierte er in Giessen zuerst auf Wunsch seines

Vaters Theologie, dann nach dessen Tode Philologie“ (So nach der Kronik, verfasst von Pfarrer Luck, dem Schwager von Karl Friedrich Wilhem Lanz).

Lanz war ein Jugendfreund von G. G. Gervinus, der seiner in „G. Gervinus Leben, Von ihm selbst, 1860“, Leipz. 1893, mehrfach Erwähnung tut. So S. 55. S. 92 nennt er ihn „den gesund gerichteten Lanz“. Auch auf der Universität trafen die Freunde sich wieder. S. 119 schreibt Gervinus:

„Die meiste Zeit verbrachte ich mit Lanz. Wir lasen den ganzen Herodot zusammen, den ganzen Aristophanes mit alten und neuen Scholien, auch von Sophokles, wenn ich nicht irre, sämtliche Stücke, den Terenz und von Cicero eine Anzahl Briefe, Reden und Abhandlungen.“

Heinrich Eduard Scriba, Herausgeber des Biographisch-literarischen Lexikons der Schriftsteller des Grossherzogtums Hessen, I. Abteilung, Darmstadt 1831, S. 207 schreibt über Lanz folgendes: „Nach Vollendung seiner Studien liess er sich als Privatlehrer zu Darmstadt nieder, erteilte als solcher einige Zeit in dem Lebrinstitut der Kandidaten Ritsert, Schmitz und Sell Unterricht, und übernahm im Winter 1828—29 die Lehranstalt des als Pfarrvikar nach Nordheim abgegangenen Kandidaten Lotheissen, welche er mit der der Kandidaten Lachmann und Heumann in Verbindung setzte. Während dieser Zeit unterwarf er sich auch dem Gymnasiallehrerexamen zu Giessen. Im Herbst 1829 trat er dem Vereine der Kandidaten K. Heumann, Fr. Schäfer, E. Scriba und A. Weiss zur Gründung einer allgemeinen Vorbereitungsanstalt für Gymnasien und Realschulen, durch Zusammenschmelzung ihrer Separatschulen, bei. Seit Ostern 1830 erteilte derselbe auch mit höherer Erlaubnis einige Unterrichtsstunden in dem Grossh. Gymnasium zu Darmstadt.“

Geh. Schulrat Mangold fährt fort: „Aus unsern Rechnungsakten ersehe ich, dass der Kandidat Lanz vom 1. April 1831 bis zum 11. Mai 1835 Hilfslehrer an unserm Gymnasium war und dann nach Giessen versetzt wurde. Ein alter Herr von 83 Jahren, der sich des Kandidaten Lanz noch sehr wohl erinnert, erzählt mir, dass er im Anfang der dreissiger Jahre hier eine Privatkabenschule geleitet habe. Vgl. auch Staatshandbuch für Hessen-Darmstadt von 1835 S. 232, worin er als Kandidat der Philologie, als Hilfslehrer und Accessist am Gymnasium zu Darmstadt aufgeführt ist. In den hessischen Hof- und Staatshandbüchern 1841, 44, 48 wird Lanz als ordentlicher Lehrer am Gymnasium zu Giessen verzeichnet. Nach Scriba a. a. O. 2. Abteilung, Darmstadt 1843 S. 430f., hat er vor seiner Anstellung vom 19. November 1839 den philologischen Doktor gemacht. 1841 wurde er ordentliches Mitglied des historischen Vereins für das Grossh. Hessen. In den Akten des Grossherzogl. Gymnasiums in Giessen findet sich nach freundlicher Mit-

teilung des Herrn Direktors Dr. W. Hensell folgendes: Am 29. April 1843 erhält Lanz eine Gehaltszulage von 100 fl., am 21. Juni 1845 eine Remuneration von 100 fl. aus den Überschüssen, am 8. August 1846 eine solche von 60 fl. Sein Gesuch um Gehaltszulage wird Juli 1846 abgeschlagen, ebenso März 1848. Am 23. November 1850 erhält Lanz eine solche im Betrage von 200 fl. Sein Gehalt erhöht sich damit auf 1100 fl. Am 27. März 1851 berichtet die Direktion, dass Lanz bei seiner Abreise sich weder von dem Direktor verabschiedet noch seine Adresse hinterlassen hat. Er hat den Hofgerichtsadvokaten Steinberger mit der Empfangnahme seiner Besoldung beauftragt. Am 31. Juli 1852 wird der Direktion nachträglich mitgeteilt, dass der Grossherzog Lanz die nachgesuchte Entbindung von seinem Amte erteilt hat. Aus den Programmen ergibt sich folgendes: Den 19. November 1839 wird Dr. Lanz zum ordentlichen Gymnasiallehrer mit einer Gehaltserhöhung ernannt. Das Schuljahr 1842—43 war Lanz mit Urlaub abwesend, um die Archive und Bibliotheken von Brüssel und Paris für historische Forschungen zu benützen. Herbst 1843 übernimmt Lanz nach 1½-jähriger Abwesenheit wieder seinen Dienst. Im Programm von 1851 heisst es: Ostern 1850 erhält Lanz einen einjährigen Urlaub, um die Archive zu Wien für historische Forschungen zu benützen. Die Stellvertretung für ihn wird, da Lanz wiederholt um einjährigen Urlaub nachgesucht hat, wahrscheinlich auch im nächsten Schuljahr bestehen.“ Von 1852—1866 fehlen leider die Programme. Von Herrn Sanitätsrat Dr. Dickore in Lollar bei Giessen hörte Herr Direktor Hensell zufällig, dass Lanz bei seinen Eltern gewohnt habe und dass er sich seiner genau erinnere. Am 26. Juni 1852 wurde der Lehrer am Gymnasium zu Giessen, Dr. Karl Friedrich Wilhelm Lanz, dormalen zu Wien, von seiner Dienststelle auf sein Nachsuchen entbunden, Grossh. Hess. Regierungsblatt 1852, S. 352. Er scheint sich dann in verschiedenen Städten als Privatgelehrter aufgehalten zu haben. Wir sehen also, dass Dr. Lanz später sich mit grossem Fleiss und Erfolg seinen historischen Studien zuwandte und viele Reisen machte. 1848 verheiratete er sich mit Margarete geb. Schelver verwittwete Philippi (dieser ihr erster Mann stammte aus Usingen, Gervinus a. a. O. S. 313) geb. 23. Mai 1817 in Heidelberg, † 1882 in Buenos Aires. Lanz wurde dadurch Schwager seines Jugendfreundes G. G. Gervinus. S. unten. Da er sich durch seine Vermögensumstände nun in den Stand gesetzt fühlte, gab er, wie wir gesehen haben, den Staatsdienst Anfang 1851 auf, wohnte zuerst in Wien, München, Cannstatt und Stuttgart, machte von diesen Orten aus literarische Reisen nach Paris, Mailand und Spanien (so Lucks Chronik). 1844—45 datierte er die Vorreden zu seinen Publikationen, Band 8 und 11 der Bibliothek des literarischen Vereins, aus Giessen. In den fünfziger Jahren (vor 1857) befand er sich, wie aus Hofmanns Briefen hervorgeht, in München.

Von nun ab werden seine Spuren seltener. 1869 führt ihn das Stuttgarter Adressbuch auf, aber nicht 1868 und 1870.

Das Ende seines Lebens verbrachte er zunächst in Tübingen, dann in Leipzig, wo er am 18. Oktober 1874 gestorben ist und auch begraben wurde. Ich kam darauf durch das Stuttgarter Standesamt, welches seinen Tod in der Stuttgarter Bürgerliste erhob. Danach ist er in Stuttgart Bürger gewesen. Nach Abschluss dieses Manuskriptes erhielt ich von seinem Sohn und Enkel noch folgende Nachrichten, die ich hier anfüge. Der Sohn schreibt:

„Unter anderem erzählte mir auch mein Vater, dass er s. Z., wie er die goldene Medaille für Wissenschaft erhielt, von Ranke als Lehrer für den nachmaligen König Friedrich vorgeschlagen worden sei. Dass in Wien von meinen Eltern ein höheres Unterrichtsinstitut geplant war (meine älteste Schwester Vivi war in Wien geboren) und dasselbe nicht genehmigt wurde, da wir Protestanten sind, wird Ihnen wohl bekannt sein? Die Pfarrei Wolfskehlen erhielt durch Fürsprache meines Vaters ein Vikar Wilhelm Luck, welcher damals Bräutigam meiner Tante Amalie Luck geb. Lanz war. Zu dieser Zeit stand mein Vater in guten Beziehungen zum Darmstädter Hofe, bezl. der Erbgrössherzog verwandte sich öfters (wie auch in obiger Angelegenheit) für meinen Vater, so dass ihm öfters Urlaub und, wenn ich mich nicht irre, auch Unterstützung zuteil wurde, um seine Reisen zum Besuche der Orte Salamanca, Valladolid, Brüssel, Paris etc. durchzuführen, um dort die Archive zu durchforschen nach der Correspondenz Kaiser Karl V. Meine Mutter eiferte meinen Vater zu dergleichen wissenschaftlichen selbständigen Arbeiten an und war wohl, soviel ich mich erinnere, die Triebfeder, dass mein Vater seine Stellung aufgab. Über die nachfolgenden unglücklichen Verhältnisse dürfte manches falsch aufgefasst worden sein, jedoch kann ich Sie versichern, dass mein Vater stets mit grosser Liebe von meiner Mutter sprach und sie stets entschuldigte durch ihr Naturell und durch bösen Einfluss fremder Menschen.“ Der Enkel: „In Buenos Aires lebte sie bis zu ihrem Tode bei ihren Kindern aus erster Ehe. Die Trennung erfolgte vor dem Jahre 1866. Lanz besass in Stuttgart ein grosses Haus, das nun in dem Kriegsjahr zu billigem Preis verschleudert wurde. So kam er in grosse Not. Er hielt sich dann in Tübingen und später in Leipzig auf, wo er an Lungenentzündung starb.

Seinen Lebensunterhalt verdiente er sich durch Übersetzen, und von ihm rührt ein Teil der ersten Übersetzungen der Jules Verneschen Romane her. Auch aus dem Englischen hat er übersetzt. Bei den meisten Übersetzungen wurde sein Name indessen nicht genannt. Sein Sohn, der spätere Ingenieur, war zur Zeit vom Tode seines Vaters, 19jährig, auch in Leipzig. Er hatte die Schlosserei erlernt und tat,

was in seinen Kräften stand, um seinem Vater die Entbehrungen zu erleichtern.“

Interessant ist ein Artikel im Feuilleton der Frankfurter Zeitung vom 29. November 1903, Nr. 331, erstes Morgenblatt, betitelt „Aus den Erinnerungen eines alten Leipziger Studenten.“ Der Verfasser ist ein Kölner Landgerichtsrat, dessen Namen ich nicht feststellen konnte. Er gedenkt am Schlusse unseres Dr. Lanz in folgender Weise.

„In all das frohe Treiben jener schönen Jugendtage fiel ein Ereignis, das ich nicht unerwähnt lassen möchte, weil ich hoffe, dass es den Leser interessieren wird. Eines Tages klopfte es an meiner Tür und herein trat ein kleiner älterer Herr, den ich sofort als den Redakteur W. vom Tageblatt erkannte. Er bat mich um meine Mithilfe beim Abfassen eines Nekrologs für einen berühmten Gelehrten, der in meinem Zimmer während der Universitätsferien gestorben und ohne Sang und Klang begraben worden sei. Ich versprach, die erforderlichen Notizen zu verschaffen. Ich erinnerte mich, wie mein Zimmer ausgesehen, als ich es zum erstenmale betrat. Auf Tisch und Stühlen lagen damals zahlreiche Bände der englischen und französischen Literatur, ein Paket der illustrierten Ausgabe von Jules Vernes Romanen, ferner zahlreiche Briefe, alles bereit gelegt für den Auktionator und den Antiquar, die denn auch das Zimmer noch an demselben Tage ausräumten. Die Briefe! Ja, wenn ich daran denke, ergreift mich immer noch ein tiefes Bedauern ob meiner damaligen jugendlichen Unerfahrenheit; denn es waren köstliche Schätze, die da vor mir lagen und die nun in alle Welt zerstreut werden sollten. Da waren Briefe von Gervinus und Dahlmann, von beiden Humboldts, von Schlosser und anderen Koryphäen des verflossenen Jahrhunderts. Wo mögen sie geblieben sein? Ich erkundigte mich nun näher nach dem Verstorbenen und erfuhr Folgendes: Der betagte Herr war der bekannte Historiker Lanz, der namentlich die Geschichte Karls V. zu seinem Spezialstudium gemacht hatte. Als er nach Leipzig zog, war er schon sehr leidend und gezwungen, seinen Lebensunterhalt mit Übersetzungen zu verdienen. Wer die ersten Romane von Jules Verne liest, wird nichts davon merken, dass sie von einem Manne übersetzt sind, der Inhaber der preussischen grossen goldenen Medaille für Kunst und Wissenschaft, Ehrenmitglied der grossen gelehrten Gesellschaften in Berlin, Wien, München und Turin und ein intimer Freund der berühmtesten deutschen Gelehrten gewesen ist. Der Professor war erst wenige Wochen in der Wohnung, als er lebensgefährlich erkrankte. Es ging schnell mit ihm zu Ende. Der alte Mann starb einsam und allein. Nur sein Sohn und einige Hausbewohner folgten dem schmucklosen Sarge des grossen Gelehrten, der eine Ruhestätte inmitten der Armengräber der Stadt Leipzig gefunden hat. Sic transit gloria mundi!

Dieses und manche andere Details teilte ich dem Redakteur mit. Er hat den Nekrolog in der Feder sitzen lassen; vielleicht mochte er empfinden, dass der Universitätsstadt nicht zum Ruhme gereichen könne, was sich da in meinem stillen Zimmer fern vom Geräusch der Grossstadt abgespielt hatte. Nun ist Herr W. auch längst tot. Er hat einen Nekrolog bekommen.“

Dass Lanz mit Recht seine Frau durch ihr Naturell entschuldigte, geht aus der Schilderung hervor, die Gervinus a. a. O. S. 301 ff. von seiner Schwägerin entwirft. Margarete war die ältere Schwester seiner Frau Viktoria, Tochter des „Heidelberger Botanikers Schelver, der in den naturphilosophischen Kreisen eine Weile ein Mann von grossem Ansehen gewesen war, auch mit Goethe während dessen botanischen Beschäftigungen in einem (leider verlorenen) Briefwechsel gestanden hatte. Später war er in mystischen Spekulationen und magnetistischen Grübeleien traurig untergegangen und vor kurzem mit gestörtem Geiste gestorben, nachdem ihm seine Gattin, eine Frau von ungewöhnlichen Gaben, unter welchen eine bis zur Selbstvergessenheit getriebene Menschenliebe und Wohltätigkeit vorstach, wenige Zeit zuvor vorausgegangen war“ (301). „Margarete hatte, schon da ich sie zuerst im Alter von 16 Jahren kennen lernte, wiederholte Blutstürze überstanden; man glaubte sie der Schwindsucht verfallen, obwohl in dem Aussehen des kurzen runden Mädchens voll Lebenslust von einem Lungenleiden keine Anzeige lag; einmal war sie nach einem besonders heftigen Blutverluste von den Ärzten förmlich aufgegeben, wenige Tage nachher aber spazierte sie wohlgemuth zu einer befreundeten Familie über die Brücke. Die Sorge um ihre Gesundheit kam Allen, die an ihr Anteil nahmen, nicht aus dem Sinn, am leichtesten ward sie wohl von ihr selber verwunden. Zu einer körperlich stärkeren, aber geistig gedrückten ältesten Halbschwester stand die immer heitere, zu Muthwillen und Ausgelassenheit geneigte, durch Schicksale früh gereifte krankende Margarete, deren ganze Naturanlage der Mutter schon früher Kummer gemacht hatte, in einem stärksten Gegensatze“ (S. 302). Gervinus schildert sie als „einen der befremdlichsten Frauencharaktere, den kein Novellenschreiber so leicht erdenken würde. Ein unberechenbares dämonisches Wesen bewegte sie sich in den widersprechendsten Vermögen und Hängen, wechselnd aus den entgegengesetztesten Launen in die entgegengesetztesten, immer excentrischen Bahnen getrieben; zu Einer Zeit glücklich in der resigniertesten Willenlosigkeit und Ergebung in fremde Führung, zu anderen häufigeren Zeiten gezeisselt von der Furie eigenwilligster Herrschsucht; eine Weile zum Erstaunen praktisch auf verständige Zwecke gestellt und dann in die unglaublichsten phantastischen Grillen verloren; bald ganz Selbstlosigkeit, bald ganz Egoismus; ein treuer aufopfernder Freund, aber gereizt und verletzt ein schroffer, schwer

versöhnlicher Feind; zeitweilig bertückend durch gewinnende Sanftmuth und dann wieder abstossend durch masslose Heftigkeit. Zweimal verheiratet, das eine Mal verwittwet, das andere Mal von dem Manne getrennt hat sie anfangs über ihren ersten Kindern in echt mütterlicher Obhut gewacht, später aber spätere in verliebter Vergötterung zu Tode gezärtelt; die Kinder von dem ersten Manne hat sie zu Zeiten gepeinigt mit den launischsten Zumuthungen, aber sie blind an sich und ihren Willen gefesselt mit einem wunderhaften Zauber; die aus der zweiten hat sie nach ihrer Trennung von deren Vater ihrem Schicksale stumpf überlassen. Allbeweglich, nie rastend, immer verändert zu den verschiedenartigsten Rollen hat sie zuweilen ganz dem Hause, dem Gatten den Kindern gelebt; häufiger hat sie ihr eignes Leben neben und jenseits der Ehe und immer neue Leben und Lebensweisen geführt. Ein weiblicher Gil Blas, zu allem anstellig, bei nichts andauernd hat sie, neben oder ohne den Gatten, zuerst in Europa und dann in Amerika bald die richtige Hausfrau, bald die Weltstreicherin, nun die ganz hilfbedürftige Kranke und dann den rührigen Krankenhelfer, einmal als Magnetiseur, ein andermal als promovierter Doktor gespielt; bald stand sie einer Schreibmaterialienhandlung, bald einer Puppenfabrikation vor, bald pfuschte sie in ein Buchdruckereigeschäft; jetzt war sie ein Musiklehrer, jetzt ein Landbauer; früher einmal erpicht, ihre zwei ältesten Kinder zu Sängern, ja, wenn es für die Bühne nicht reichen wollte, zu Bänkelsängern zu machen, führte sie beide nachher mit sich nach Brasilien als Colonisten, sorglich damals ihren Sohn zu verheirathen, den sie später wieder dienlicher fand von seiner Frau zu trennen; in Allem einem augenblicklichen übermächtigen Triebe folgend, entweder (so muss man unaufhörlich zweifeln) ohne alles Besinnen und Gewissen oder ohne alle Zurechnungsfähigkeit“ (s. 302—304). Es schien wichtig, diese Stellen ganz mitzuteilen, da nicht anzunehmen ist, dass Gervinus seiner Schwägerin Unrecht getan habe, und man kann es begreifen, wie diese Verhältnisse auf Dr. Lanz wirkten.

Seine Publikationen sind folgende (vgl. Scriba a. a. O. I, 207, II, 3, 430f.): 1. Formenlehre der lateinischen Sprache in Beispielen für Anfänger. Erste Abteilung. Hadamar, N. gelehrte Buchhandlung, 1830, 8. — 2. Einladung zu einer öffentlichen Schul-Prüfung, welche in der Unterrichts-Anstalt der Candidaten C. Heumann, C. Lanz, Fr. Schäffer, E. Scriba und A. Weiss am 30sten September und 1sten Oktober Statt haben wird. Darmstadt, 1830, 4. — 3. Lateinisches Lesebuch für die mittleren Klassen der Gymnasien. Darmstadt 1832, gr. 8. — 4. Lateinisches Lesebuch für die unteren Klassen der Gymnasien. A. u. d. Titel: Die neue Einrichtung der höheren Unterrichtsanstalten der Stadt Braunschweig im Jahre 1828. Hadamar 1832. gr. 8. — 5. Historisches Lesebuch, enthaltend Erzählungen und Schilderungen aus den Quellen

Schriftstellern entlehnt und für die Jugend bearbeitet. 2 Bde. Lpz. 1838 und 1839, gr. 8. — 6. Chronik des edlen En Ramon Muntaner. Aus d. Catal. des 14. Jahrh. übers., 2 Tle. Eb. 1842, XXXVI, 550 S. gr. 8. — 7. Verschiedene Streitschriften. Ausser diesen hier nach Scriba angeführten Schriften veröffentlichte er noch: Chronik des edlen En Ramon Muntaner. Stuttgart Lit. Verein, Bd. 8. 1844. XXXVI 550 S. Korrespondenz des Kaisers Karl V. Bd. 1—3, Lpz. 1844. Staatspapiere zur Geschichte des Kaisers Karl V. aus dem kgl. Archiv und der Bibliothèque de Bourgogne zu Brüssel. Stuttgart, Liter. Verein Bd. XI, 1845. XXVIII, 587 Seiten. Aktenstücke zur Geschichte Kaiser Karl V. Bd. 1 (Monum. Habsb. II, 1) Wien 1853. Seine späteren Übersetzungen kommen für uns nicht in Betracht.

Seine historischen Publikationen sind noch heute sehr geschätzt. Da ich nicht Fachmann bin, so muss ich eine Beurteilung derselben hier unterlassen und hoffe, dass ein Historiker Lanz auf Grund dieser Materialien den verdienten Platz in der Allgemeinen Deutschen Biographie anweist.

Nach Mittheilungen der Familie ist der ganze Nachlass von Dr. Lanz' Briefen verloren gegangen. Sein Sohn hatte alles in einem Koffer nach Wolfskehlen gesandt und dort sind sie nach dem Tode der Tante verschwunden.

Die Geschwister unsers Dr. Lanz sind folgende:

1. Julie, geb. 1800,
2. Ludwig Emil, geb. 1802, Buchhändler in Weilburg,
- [3. Hier unser Karl Friedrich Wilhelm Lanz.]
4. Eduard, geb. 1807, Buchhändler.
5. Gottfried Gustav, geb. 1809, ein liebenswürdiger Mann, Arzt in Eberstadt mit grossem Erfolg. Durch Verhältnisse wurde er gezwungen nach Griechenland auszuwandern, wo er als Offizier diente, und sich mit der Tochter eines dortigen Admirals verheiratete. Seit 1841 fehlen Nachrichten, doch soll die Familie dort noch bestehen.
6. Amalie Friedericke, geb. 1812, heiratete 1844 den späteren Amtsnachfolger ihres Vaters Pfarrer L. W. Luck.
7. Crist. Carl Ernst Hermann, geb. 1816, Buchdrucker. Verheiratet 1841 mit Pauline Seiler aus Stuttgart, übernahm eine Stelle in Münster i. W., zog aber später nach Stuttgart zurück.
8. Ernst Friedrich Gottvertrau, geb. 1818, Buchhändler. Starb 1852 in Augsburg an der Anzehrung.

Die zwei Kinder von Dr. Lanz sind: Frau Marie Zöppritz, geboren in Wien am 21. Oktober 1851, jetzt in Freiburg i. Br. wohnhaft, und Herr Ingenieur Franz Joseph Karl Lanz in Firma Simionis & Lanz, geboren in München am 18. Januar 1855, auch Teilhaber der Firma

Lanz & Co., Elektrizitätswerk und Installations-Unternehmung in Tachau bei Marienbad.

Die übrigen Träger des Namens Lanz in Frankfurt am Main (6 nach dem 1907er Adressbuch) sind mit unserer Linie nicht verwandt.

Der Name Lanz, auch Lantz geschrieben, ahd. Lanzo, kommt in Hessen und den angrenzenden Gebieten vereinzelt vor, nie zahlreich.

Neben der hessischen evangelischen Linie Lanz besteht selbständig eine schwäbisch-alemannische, vorwiegend katholische, wenigstens ist ein Zusammenhang der beiden noch nicht zu erweisen. Die konfessionelle Verschiedenheit lässt jedenfalls auf eine frühe Trennung der beiden Linien schliessen, wenn je ein Zusammenhang bestand. Durch das Stuttgarter Adressbuch kam ich in Korrespondenz mit Herrn Oberförster Otto Lanz, kgl. Württemb. Hofjagdinspektor, Schloss Rosenstein bei Stuttgart, dem ich folgende Mitteilungen verdanke. Der Name Lanz kommt in den Bürgerlisten von Ravensburg (Württemberg) im 14., 15. und 16. Jahrhundert vor. Herr Oberförster Lanz besitzt einen Stammbaum seiner Linie¹⁾, von der auch die Inhaber der Firma Heinrich Lanz in Mannheim abstammen, welcher bis etwa 1575 zurückreicht, indem die beiderseitigen Urgrossväter Lanz und zwar: Georg Jakob Lanz geb. 22. April 1736, Ammann in Eriskirch, gestorben 22. Oktober 1819, von welchem die Mannheimer Linie abstammt, und Johann Konrad Lanz geb. 13. November 1739, Ammann in Oberdorf, von welchem Herr Oberförster Lanz abstammt, Brüder waren.

Herr Oberförster Lanz fährt fort: „Der Stammsitz der Vorfahren dieses Zweiges der Familie Lanz ist Eriskirch am Bodensee. Die Grabsteine mit dem Lanzschen Wappen von zwei Lanz, nämlich Jakob Lanz, geb. 18. Juli 1699, gest. 4. April 1763, und Georg Jakob Lanz, geb. 22. April 1736, gest. 22. Oktober 1819, auf welchen dieselben als Ammann und Gerichtsherren bezeichnet sind, befinden sich an der Aussen- seite der Kirchenmauer in Eriskirch eingemauert. Das Ammannshaus mit einem grossen Amtswappen von, ich glaube, 1604 ist in Eriskirch noch erhalten. Soviel ich weiss, gibt es auch noch Lanz dort, wie überhaupt fast in jeder Stadt und in jedem Dorf der Bodenseegegend der Name Lanz vorkommt. Ein Spross der Familie, (so viel ich mich erinnere) Marquardt Lanz, ist etwa 1840 nach Amerika ausgewandert, und soll sich daselbst ein grosses Vermögen von vielen Millionen erworben haben. Ich kann hieüber jedoch keine zuverlässigen Angaben mehr machen.“

1) Er hat mir denselben freundlichst zur Einsicht mitgeteilt. Mit den übrigen Stuttgarter Trägern des Namens (2 nach dem Adressbuch) ist Herr Oberf. Lanz nicht verwandt.

Herr Oberförster Lanz teilt mir mit, dass seine Linie in der Mehrzahl auch jetzt noch katholisch ist. Einige Zweige derselben, worunter sich die Mannheimer und Friedrichshafener Lanz befinden, sind im Laufe der Zeit evangelisch geworden, jedoch ist mir nicht bekannt, wann. Die gemeinschaftlichen Urgrossväter waren noch katholisch.

Auch in der Schweiz findet sich der Name. Ein Spross dieser Familie ist der Prof. der Medizin Dr. Otto Lanz in Amsterdam, der in Steffisburg, Kanton Bern, geboren ist. Sein Grossvater wurde in dem Dorfe Gondiswyl, Kanton Bern, geboren, wo mehrere Familien dieses Namens sind. Familienbeziehungen zu den hessischen und schwäbischen Lanz bestehen nach Mitteilungen des Herrn Prof. Lanz nicht. Vgl. auch über diesen: „Wer ist's? Zeitgenossenlexikon, 2. Jahrg. 1916, S. 673f.

Ohne Zweifel hängt aber die Schweizer mit der Bodensee-Linie zusammen. Zu erweisen ist das jedoch z. Z. noch nicht, wie auch Herr Prof. Otto Lanz schreibt. Auch ist die Schweizer Linie, soweit Herr Prof. L. weiss, nicht katholisch. Schon sein Vater, Grossvater und Urgrossvater waren reformiert.

Diese Mitteilungen über Lanz habe ich absichtlich sehr ausführlich und in der Form einer Materialsammlung gehalten und zwar aus dem Grund, weil bei genealogischen Forschungen manchmal eine kurze, scheinbar unbedeutende Notiz von grosser Bedeutung werden kann. Deshalb schien es mir richtig, die Daten, die ich mir teilweise mit grosser Mühe einmal verschafft hatte, auch alle wiedergeben. Ich werde dafür sorgen, dass eine Notiz über diese Publikation in die genealogischen Blätter kommt, damit dieselbe späteren Forschern nicht entgehen kann.

Als Kuriosum erwähne ich schliesslich noch, dass der vor einigen Jahren in Dresden verstorbene bekannte Schriftsteller Dr. Julius Duboc sich des Pseudonyms Julius Lanz bediente.

Dos romances del Cid conservados en las juderías de Marruecos.

Por

A. Sanchez Moguel (Madrid).

Entre los romances que recogí, de 1901 à 1904, en Marruecos y en Turquía, los hay que tienen por asunto al más famoso de los héroes castellanos, y de los cuales, unos corresponden à los impresos, si bien con variantes de importancia, y otros son, digámoslo así, nuevos, esto es, desconocidos, que, ò no existen en la tradición oral de la península ò no han sido aun hallados y que tampoco vienen impresos en los Romanceros así generales como especiales del Cid, incluso el de Carolina Michaelis (Leipzig-Brockhaus 1871) que es el más copioso de los publicados hasta el presente.

A esta última clase pertenecen, entre otros, los lindos romances de genuina estirpe popular, revelada bien claramente en el corte dramático y en la energía y rapidez del diálogo, que publicamos ahora. Refiérense à un mismo asunto y son idénticos en no pocos versos, en términos que mas que distintos parecen en tal concepto variantes de un solo romance, pero difieren radicalmente en puntos capitales y más que nada en lo tocante al Conde Ordóñez y al final ò desenlace, distinto en cada romance, pues en el uno el Cid sale desterrado de Castilla y en el otro es perdonado.

El Cid de ambos romances no es ya el Cid del poema Mio Cid, fiel y respetuoso vasallo de su Rey: es el Cid altanero, descomedido, insolente, que vemos ya en el poema El Rodrigo, y que adquiere las mayores proporciones en el Pasillo, que aun lee y admira nuestro pueblo, especialmente en Andalucía, que es donde más ha sido impreso hasta ahora.

El destierro del Cid de que se trata en nuestros romances, difiere,

sobre todo en las causas, de otros destierro del mismo personaje cantados en los romances, à saber: el que comienza

Entrado ha el Cid en Zamora,
En Zamora aquea villa . . .

y el que principia:

Si atendéis que de los brazos
Vos alce, atended primero . . .

En aquel el Cid es desterrado por suponérsele que había aconsejado á D.^a Urraca que no entregase Zamora à su hermano, y en éste segundo que citamos, por la Jura en Santa Gadea, principalmente.

En ninguno de los nuestros, acaso per referirse à periodo anterior, se alude ni de cerca ni de lejos à tales hechos, sino à otros bien distintos, que los otros romances no mencionan, en especial la negativa del Cid à dar parte de las villas y castillos por él conquistados al Conde Ordóñez como el Rey le mandaba. En uno de los dos romances el Cid mata al Conde al intentar este prenderle de orden del Rey, hecho que tampoco hallaremos en los romances conocidos.

Lo más original, lo más extraño de todo en nuestros romances es que en ellos aparece el Rey ordenando al Cid que diese parte de sus conquistas nada menos que al Conde Ordóñez, à quien el viejo poema Mio Cid nos pinta à cada paso como enemigo de Myo Cid, que siempre buscò mal.

Como tal enemigo figura también en los romances conocidos, en los cuales tampoco el Cid toma justicia del Conde por sus manos. En el que comienza:

En las cortes do Toledo
A do yace Alfonso el Sexto,

el Cid recuerda à Pero Bermudo las afrentas que habían recibido sus hijas de los infantes de Carrión, protegidos del Conde, y añade:

¿Non fabláis vos, Pedro mudo?
Fabad, que non estáis muerto:
„¿Non sabedes que mis fijas
Son vueas primas en deudo?
Ende mas que en su deshonra
Mucha parte os cabe dello.“
Mucho le pesò à Bermudo
De lo que el Cid ha propuesto:
Juntóse con Garcia Ordoñez,
Y desque fué cerca puesto
Le diera tan gran puñada
Que dió con él en el suelo . . .

Olvidados hoy à lo que parece, en la península, nuestros romances, fueron muy conocidos, en otros dias y, lo que es mas, seguidos y aprovechados en romances posteriores. Sirvan de prueba los Roman-

ceros conocidos, en los cuales podemos ver romances que contienen versos idénticos ó casi idénticos á los que hoy publicamos.

En el que comienza: Cabalga Diego Lainez vienen los famosos versos que Durán, con acierto, afiliaba con el pasaje de „El Rodrigo“ que termina:

Por que vos la besó mi padre soy yo mal amancillado,
que dicen así:

Por besar mano de Rey
No me tengo por honrado
Por que la besó mi padre
Me tengo por afrentado,

que corresponden, á la letra, á los siguientes de nuestros romances:

Por besar tu mano, Reye,
No me tengo por honrado.
Al besártela mi padre
Me sentía yo afrentado.

Así mismo los primeros versos de nuestros dos romances, que son los mismos en uno y otro, que dicen:

— ¿Donde abís estado el Cid
Qu'en Cortes no abís entrado?
Las barbas traís crecidas
Y el cabeyo crespo y cano

traen á la memoria estos otros versos del romance: Si atendéis que de mis brazos, que dicen así:

— ¿En qué os habeís empachado
Que dende el pasado invierno
No vos han visto en las Cortes
Puesto que Cortes se han fecho?
¿Por qué, siendo cortesano,
Traéis la barba y cabello
Descompuesto y desviada
Como los padres del yermo?

Por último, en el mismo Pasillo, antes citado, destierra el Rey al Cid diciéndole:

— Salid luego desterrado
Por un año de mi corte

y le responde el Cid:

— Yo me destierro por cuatro,

ni mas ni menos que en nuestros dos romances y casi con las mismas palabras. En prueba de ello, he aquí los correspondientes versos de uno y otro romance.

Del 1°.

— Te destierro de mis tierras
De mis tierras por un año.
— Vos me desterráis por uno
yo me destierro por cuatro.

Del 2º.

— Yo te destierro, el Cide
De mis tierras por un año.
— Vos me desterráis por uno
yo me destierro por cuatro.

Ahora bien, del romance: Cabalga Diego Lainez, sólo sabemos que existía ya antes de 1550, como impreso en el Cancionero de romances, de Amberes, sin año. El que comienza: Si atendéis que de los brazos, salió à luz en la Segunda parte del romance general (Valladolid 1605). Y del Pasillo, del que hemos reunido ejemplares de distintas ediciones, la más antigua, à no dudarlo, es la de Córdoba, Garcia Rodriguez, sin año, que corresponde a fines del siglo XVIII o principios del XIX. — Y es de notar que ni el romance: Cabalga Diego Lainez, ni el que comienza: Si atendéis que de los brazos, ni el Pasillo, son conocidos en Marruecos, en ninguna de las juderías en que se habla castellano y en que se conservan vivos los romances que ahora publicamos. Recogimos el primero en Arcila y en Larache el segundo. Poseemos otros textos incompletos que dejamos para otra ocasión, así como el estudio filológico y literario de las variantes de todos ellos.

I.

— ¿ Dónde abis estado, el Cid,
Qu'en córtés no abis estado?
Las barbas traís crescidas
Y el cabeyo crespo y cano. —
— Tengo estado en las fronteras
con los moros guerreando. —
— Biyas y castiyos, Cid,
M'an dicho c'abis ganado. —
Que las gane o no las gane
Mi trabayo m'an costado.
Maté condes, maté duques,
Cien cibdades é ganado.
— Daile algo al Conde Ordóñez
Qu'es presona d'alto estado. —
— No l'aré, mi señor Rey,
C'a mí mucho m'an costado.
— Te destierro de mis tierras,
De mis tierras por un año. —
— Vos me desterráis por uno;
Yo me destierro por cuatro.
Irme é á las mis tierras,
Las tierras que yo é ganado.
Ciento y vinticinco tiendas
Todas son á mi mandado.
Por besar tu mano, Rey,

No me tengo por onrado,
Al besártela mi padre
Me sentia yo afrentado.
— Bolbèle, mis cabayeros,
Bolbèle, mis ijosdalgo,
Porque un Cide como ese
No saldrà de mi reinado.

II.

— ¿Dónde abís estado, el Cid
Qu'en cortes no abís entrado?
Lar barbas traís crecidas
Y el cabeyo crespo y cano. —
— Tengo estado en las Catayas
Con los moros guerreando.
— Biyas y castiyos, Cid,
M'an dicho c'abís ganado.
Dai deyas al Conde Ordóñez
Qu'es presona d'alto estado. —
— Daile de las buestras, Reye,
Que las abís eredado.
Las que yo tengo ganadas
Mucho m'abian costado.
Sangre de Condes y duques,
Señores de gran estado.
— Prendeille, mis cabayeros,
Prendeille, mis ijosdalgo. —
Unos se miran à otros
Ninguno que a sido osado
Si no fuera el conde Ordóñez;
Por su mal se a lebantado;
Cabeza d'entre los ombros
Al pie del rey se l'a echado
— ¡Ay! mal ayas tù, el Cid
Mi cabayero pribado.
El dia que no matas ombre
No te tienes por onrado.
Yo te destierro, el Cide,
De mis tierras por un año.
— Vos me desterráis por uno
Yo me destierro por cuatro.
Por besar tu mano, Reye,
No me tengo por onrado;
Al besártela mi padre
Me sentia yo afrentado. —
Ya se cabalga el buen Cidi
Ya se iba desterrado.

Bibliographie sommaire des oeuvres de Camille Chabaneau.

Par

Edmond Lefèvre à Marseille.

Chabaneau, Jean-Eugène-Camille né à Nontron (Dordogne) le 4 mars
1831 — Elu majoral du Félibrige en 1876 —
Cigalo de Nountroun.

I. Livres et brochures.

- Histoire et théorie de la conjugaison française 1868, in 8°, V—135 p.
Angoulême; nouv. édit. 1878, in 8°, IV—135 p. Paris, Vieweg.
- Fragments d'un mystère provençal,
1874, in 8°, 16 p. Périgueux, Dupont (*Ext. du Bulletin de la Société
archéologique de Périgord.*)
- Grammaire limousine. Phonétique. Parties du discours.
1876, in 8°, 384 p. Montpellier, Hamelin, Paris, Maisonneuve.
Ext. de la *Rev. des lang. rom.* 1871 t. II. pp. 167—222,
1872 t. III p. 369—380.
1873 t. IV p. 62—79, 407—423, 650—670.
1874 t. V p. 171—196, 435—481.
1874 t. VI p. 171—205, 462—475.
1875 t. VII p. 145—178.
1875 t. VIII p. 159—208.
1877 t. XI p. 13—36.
- La langue et la littérature provençales,
1879, in 8°, 27 p. Paris, Maisonneuve.
Ext. de la *Rev. des lang. rom.* 1879 t. XV p. 157—178.
- Le Sort des apôtres, texte provençal du XIII^e siècle,
1881, in 8°, 40 p. Montpellier, Hamelin.; Paris, Maisonneuve.
Ext. de la *Rev. des lang. rom.* 1880 t. XVIII p. 157—178, 264—274.
1881 t. XIX p. 63.

- Les Troubadours Renaud et Geoffroy de Pons,
1881, in 8°, 27 p. Paris, *Maisonneuve*.
Ext. du *Courrier littéraire de l'Ouest*, livraisons de novembre et décembre 1880.
- Comput en vers provençaux, traduit et annoté,
1881, in 8°, 28 p. Montpellier, *Hamelin*; Paris, *Maisonneuve*.
Ext. *Rev. des lang. rom.* 1881 t. XXIX p. 157—179.
- Traduction des Psaumes de la pénitence en vers provençaux,
1881, in 8°, 40 p. Montpellier, *Hamelin*; Paris, *Maisonneuve*.
Ext. de la *Rev. des lang. rom.* 1881 t. XIX p. 209, — 217, 310.
- Fragments d'une traduction provençale du roman de Merlin,
1883, in 8°, 19 p. Montpellier, *Hamelin*; Paris, *Maisonneuve*.
Ext. de la *Rev. des lang. rom.* 1882 t. XXII p. 105—115, 237—242.
- Poésies inédites des Troubadours du Périgord,
1885, in 8°, 63 p. Paris, *Maisonneuve*.
Ext. de la *Rev. des lang. rom.* 1881 t. XX p. 53.
1882 t. XXI p. 157.
1884 t. XXV p. 209—238.
1885 t. XXVII p. 157.
- Sur la langue romane du Midi de la France ou le provençal,
1885, in 4°, 14 p. Toulouse, *Privat*.
Ext. de l'*Histoire générale de Languedoc* t. X pp. 168—177.
- Sermons et préceptes en langue d'Oc du XII^e siècle,
1885, in 8°, 88 p. Montpellier, *Hamelin*.
Ext. de la *Rev. des lang. rom.* 1880 t. XVIII p. 105—146.
1882 t. XXII pp. 157—179.
1883 t. XXIII pp. 53—70, 157—169.
- Vie de S^{te} Marie Magdeleine, d'après le manuscrit unique appartenant
à M. *Paul Arbaud*, 1885, in 8°, 64 p. Montpellier, *Hamelin*.
- Les Biographies des Troubadours,
in 4°, 204 p. Toulouse, *Privat*.
Ext. de l'*Histoire générale de Languedoc* t. X pp. 209—409.
- Origine et établissement de l'Académie des Jeux Floraux,
1885, in 4°, 32 p. Toulouse, *Privat*.
Ext. de l'*Histoire générale de Languedoc* t. X p. 177—208.
- Sur quelques manuscrits provençaux perdus ou égarés,
1886, in 8°, 112 p. Paris, *Maisonneuve*.
Ext. de la *Rev. des lang. rom.* 1882 t. XXI p. 209—217.
1883 t. XXIII pp. 5—22, 70—80.
1884 t. XXVI p. 209—218.
1885 t. XXVII p. 43—46.
1885 t. XXVIII p. 72—88.
- Les vies des plus célèbres et anciens poètes provençaux par Jehande

- Nostredame (1575). Nouvelle édition accompagnées d'œuvres inédites du même auteur par C. Chabaneau,
1885, in 8° [Non encore édité].
- Paraphrases des Psaumes de la pénitence en vers gascons,
1886, in 8°, XVI—19 p. Paris, *Maisonneuve*.
- Liber instrumentorum memorialium 1886 in 4° LXX — 850p. Montpellier (Publié par la *Soc. archéol. de Montpellier*. M. Chabaneau y a collaboré pour une faible partie.)
- Paraphrases des litanies en vers provençaux,
1886, in 8°, 54 p. Paris, *Maisonneuve*.
Ext. de la *Rev. des lang. rom.* 1886 t. XXIX p. 209—255.
- Vie de St. Georges, poème provençal,
1887, in 8°, 27 p. Montpellier, *Hamelin*. Paris *Maisonneuve*.
Ext. de la *Rev. des lang. rom.* 1887 t. XXIX p. 346 t. XXXI p. 139—155.
- Le Parnasse provençal du Père Bougerel,
1889, in 8°, 86 p. Paris, *Maisonneuve*.
Ext. de la *Rev. des lang. rom.* 1886 t. XXIX pp. 175—207, 284—294.
1888 t. XXXII p. 182—195, 209—233.
- Le Roman de Saint Fanuel,
1888, in 8°, VIII 152 p. Montpellier, *Hamelin*; Paris, *Maisonneuve*.
Ext. de la *Rev. des lang. rom.* 1885 t. XXVIII p. 118, 157—258.
1888 t. XXXII p. 360.
- Sainte Marie Magdeleine dans la Littérature provençale,
1887, in 8°, 215 p. Montpellier, *Hamelin*; Paris, *Maisonneuve*.
Ext. de la *Rev. des lang. rom.*
1883 t. XXIII p. 105—115.
1883 t. XXIV p. 53—63.
1884 t. XXV pp. 105—132, 157—188.
1884 t. XXVI p. 105—133.
1885 t. XXVII p. 105, 261.
1885 t. XXVIII p. 5, 53—72.
1886 t. XXIX p. 261—283.
1887 t. XXXI p. 5—14.
- Le Roman d'Arles,
1889, in 8°, XIV — 87 p. Paris, *Maisonneuve*.
Ext. de la *Rev. des lang. rom.*
1888 t. XXXII p. 473—542.
1889 t. XXXIII p. 101—105.
- Varia provincialia, Textes provençaux en majeure partie inédits.
1889, in 8°, 95 p. Paris, *Maisonneuve*.

- Deux manuscrits provençaux du XIV^e siècle (avec J. B. Noulet),
1888, in 8°, LVI—257 p. Paris, *Maisonneuve*.
[Tome XIII^e des Publications spéciales de la Société des Langues
Romanes.]
- La Prise de Jérusalem,
1890, in 8°, VI—59 p. Paris, *Maisonneuve*.
Ext. de la *Rev. des lang. rom.* 1888 t. XXXII p. 581—608.
- La langue et la littérature limousines.
1892, in 8°. 58 p. Paris, *Maisonneuve*.
[Ext. de la *Rev. des lang. rom.* 1889 t. XXXIII p. 31—46,
600—609. t. XXXV.] (1891) pp. 379—430.
- Livre des privilèges de Manosque. Cartulaire municipal latin provençal
(1169—1815) suivi de remarques philologiques sur le texte provençal
par *Chabaneau* et *Isnard*, M. Chabaneau n'a fourni que
15 pages de l'introduction, le reste est l'oeuvre de M. Isnard.
1894, in 4°. LXIV — 244 p.
- Cartulaire du Consulat de Limoges,
Suppl. à la *Rev. des lang. rom.* t. XXXVIII. (1895) in 8° 260 p.
- Le livre des franchises et libertés des habitants de Saint Pons et
autres documents en langue d'Oc de Saint Pons et de la Salvétat
(1442—1600),
1897, in 4°, 40 p. Montpellier. *Coulet*.
[Ext. de l'Inventaire sommaire des archives communales de
St Pons.]
- Préface des *Obras* d'Auguste Chastanet. 1906 in 8, 299 p. Périgueux
Joucla.

A publié en 1870 un volume de vers :

- *Poésies intimes*,
1870, in 12°, 144 p. Paris, *Lemerre*.

II. Principaux articles publiés par la Revue des langues romanes¹⁾.

(Articles originaux et comptes rendus.)

-
- Phonétique française,
1872 t. III p. 341—349.
 - Sur un glose du *Donat* provençal,
1872 t. III p. 444.

¹⁾ Ne figurent pas dans cette liste les articles de la Revue des langues romanes qui ont paru plus tard en volumes (*Voy. aux Ouvrages*).

- Du Z final, en français et en langue d'Oc,
1874 t. V p. 330.
1874 t. VI p. 4, 94.
- Guillaume de la Barre, notice par *Paul Meyer* —
Guillaume de la Barre, étude par la Dr *Noulet*,
1874 t. VI p. 292.
- Über die provenzalischen Liederhandschriften des *G. M. Barbieri*
par *A. Mussafia*,
1874 t. VI p. 615.
- Notes critiques sur quelques textes provençaux
I. Les derniers troubadours de la Provence (par *Paul Meyer*).
1875 t. VII p. 72—81, 474.
- Du C dans les langues romanes (par *M. Joret*),
1875 t. VII p. 403.
- Lou Rouman d'Arle (*V. Lieutaud*),
1875 t. VII p. 412,
- Fragments d'un mystère provençal, 1875 t. VII p. 414.
- Notes critiques sur quelques textes provençaux,
II. Blandin de Cournouaille,
1875 t. VIII p. 31.
- Notes critiques, textes provençaux. Le roman de *Flamenca*,
1876 t. IX pp. 24—35, 250.
- La chanson de la croisade contre les Albigeois... par *Paul Meyer*,
1876 t. IX pp. 192—208, 352.
- Vie de Sainte Marguerite en vers romans par M. le Docteur *Noulet*,
1876 t. IX pp. 208—211.
- Un troubadour aptésien de l'ordre de Saint François par *V. Lieutaud*.
1876 t. IX pp. 211—213.
- Rapport sur l'état actuel de la philologie des langues romanes
par *P. Meyer*,
1876 t. IX p. 218.
- Tres cansos en plana lengua romana,
1876 t. IX p. 219.
- Chrestomathie provençale par *Bartsch* (rectification),
1875 t. VIII 227.
1876 t. IX p. 258.
1887 t. XXI p. 612.
- Un mystère de la Passion en langue d'Oc (analyse par Léon Gautier
dans le *Monde* du 14 Avril 1876),
1876 t. X p. 158.
- Changement de Z (S) en R et de R en Z entre deux voyelles, dans
la langue d'Oc (*Orgies* — *Fimen* — *Bobs*),

- 1876 t. X p. 148.
- Die catalanische metrische Version der Sieben Weisen Meister par *A. Mussafia*,
1876 t. X p. 311.
1877 t. XI p. 105.
 - Récits d'histoire sainte en béarnais publiés par MM *Lespy et Raimond*,
1877 t. XI p. 206.
1877 t. XII pp. 108, 291.
 - Un passage d'une charte du pays de Soule,
1877 t. XI p. 269.
 - Le Mystère provençal de Saint Agnès (*Clédat*),
1877 t. XII p. 95.
 - Archives municipales d'Agen (*Magen et Tholin*),
1877 t. XII p. 149.
 - La Reine Esther (*Ernest Sabatier*) — Recueils de Noël^s vellaves
par l'abbé *Cordat* publiés par l'abbé *Payrara*,
1877 t. XII p. 151, 195.
 - Le Donatz provençals und las *Rasos de Trobar* publiés par *M. Stengel*,
1878 t. XIII p. 138.
 - Extrait d'une traduction catalane de la Légende dorée,
1878 t. XIII p. 209.
 - Le Bréviaire d'Amor de *Matfre Ermengaud* (publié par la *Société arch. de Béziers*),
1878 t. XIII p. 38.
 - Counteis e Viorlas (par *Auguste Chastanet*),
1878 t. XIII p. 48.
 - La Prise de Damiette en 1219 par *Paul Meyer*,
1878 t. XIII p. 287.
 - Die Provenzalische Blumenlese der Chigiana (*Stengel*),
1878 t. XIII p. 289.
 - Sprachliches aus romanischen Volksmärchen (*Jarnik*),
1878 t. XIII p. 293.
 - Cantique provençal sur la Résurrection,
1878 t. XIV p. 5.
 - Noël languedocien inédit,
1878 t. XIV p. 10.
 - Inscription provençale en vers du XVI^e siècle.
1878 t. XIV p. 161.
 - Noël périgourdin,
1878 t. XIV p. 164.
 - The romance of Daude de Pradas etc. (*Austin Stickney*) — Rapport
sur une mission philologique dans la Creuse (*A. Thomas*),

- 1879 t. — XVI p. 67, 182.
- Aire — Sur un vers de Pierre Cardinal — Deux vers d'une danse provençale,
1879 t. XVI p. 180.
- Omne que an = chaque année.
1800 t. XVII p. 277.
- Fragment d'un poème sur Alexandre (*Alberic de Besançon*),
1880 t. XVII p. 279.
- Chansons du XV^e siècle,
1880 t. XVII p. 280.
- Du rôle historique de Bertrand de Born (*Clédât*),
1880 t. XVII p. 281.
- Le débat d'Izarn et de Sicart de Figueiras (*Paul Meyer*),
1880 t. XVII p. 282.
- A(n) fara = flamme.
1880 t. XVIII p. 18.
- Un planh catalan,
1880 t. XVIII p. 20.
- La vie de Sainte Douceline (*Abbé Albanès*),
1880 t. XVIII p. 20.
- Ramellets de proverbes, Maximas, etc. (*Justin Pepratx*),
1880 t. XVIII p. 25.
- Malemort du Comtat. Curiosités de ses anciens livres de paroisse (*Rousset*),
1880 t. XVIII p. 26.
- La Transitivité du verbe français (*Axel Klint*),
1880 t. XVIII p. 26.
- Sonnets inédits d'Olivier de Magny (*Tamisey de Larroque*),
1880 t. XVIII p. 197.
- Essai sur l'histoire du sous-dialecte du Rouergue (*L. Constans*),
1880 t. XVIII p. 249.
- Mémoires de Jean d'Antras (de *Carsalade du Pont* et *Tamisey de Larroque*),
1880 t. XVIII p. 255.
- Essai sur l'histoire du sous-dialecte du Rouergue (*L. Constans*) [suite et fin],
1881 t. XIX p. 27.
- Joufrois (*Hofmann et Muncker*),
1881 t. XIX p. 88.
- Lettres de César de Nostradamus (*Tamisey de Larroque*),
1881 t. XIX p. 95.
- Sur un vers de Na Gormonda,
1881 t. XIX p. 303.

- L'Espozalici de Nostra Dona,
1881 t. XX p. 33.
- Poésies inédites d'Arnaut de Mareuil,
1881 t. XX p. 53.
- Paraphrases des Psaumes de la Pénitence,
1881 t. XX p. 69.
- Chanson inédite de Peire Rogier,
1881 t. XX p. 139.
- Les Manuscrits provençaux de Cheltenham. Corrections,
1881 t. XX p. 231.
- Daurel et Beton, Chanson de geste provençale (*Paul Meyer*),
1881 t. XX p. 246.
- Facsimili di antichi manoscritti (*E. Monaci*),
1882 t. XXI p. 155.
- Correction à la Cour d'amour,
1882 t. XXI p. 90.
- Sur les derniers troubadours de la Provence (*P. Meyer*),
1882 t. XXI p. 98.
- Mélanges de grammaire française,
1882 t. XXI p. 149.
- Poésies inédites d'Arnaut de Mareuil,
1882 t. XXI p. 157.
- Sur deux vers de R. de Vaqueiras,
1882 t. XXI p. 240.
- Recueil de l'ancien dialecte gascon (*A. Luchaire*),
1882 t. XXI p. 242.
- Le Bréviari d'Amor de Matfre Ermengaud
1882 t. XXI p. 245.
- Lettres françaises de Joseph Scaliger (*Tamisey de Larroque*),
1882 t. XXI p. 247.
- Catalogue des Mss. espagnols de la B. N. (*A. Morel-Fatio*),
1882 t. XXI p. 249.
- Calderon, revue des travaux publiés en Espagne etc. (*A. Morel-Fatio*),
1882 t. XXI p. 250.
- Grammaire de l'idiome niçois (*A. L. Sardou et Calvino*),
1882 t. XXI p. 250.
- Les clercs du palais (*Ad. Fabre*),
1882 t. XXI p. 251.
- Dell' antica letteratura catalana (*E. Cardone*),
1882 t. XXI p. 251.
- Sur le roman de Jofroi,
1882 t. XXII p. 49.
- Une nouvelle conjecture concernant Guillaume VII,

- 1883 t. XXIII p. 98.
- Le Chevalier Raimbaud et la Comtesse de Flandres,
1883 t. XXIII p. 98.
 - Les Correspondants de Peirese (*Tamisey de Larroque*),
1883 t. XXIII p. 247.
 - Denkmäler der provenzalischen Literatur und Sprache zum ersten
Male herausgegeben (*Hermann Suchier*),
1883 t. XXIV p. 192.
 - Das altfranzösische Rolandslied, Text von Chateauroux und Venedig
(*W. Foerster*),
1884 t. XXV p. 97.
 - Karls des Grossen Reisen nach Jerusalem und Konstantinopel (*E.
Koschwitz*),
1884 t. XXV p. 98.
 - Les lapidaires français du moyen-âge (*L. Pannier*),
1884 t. XXV p. 98.
 - Robert Garnier, les tragédies (*W. Foerster*),
1884 t. XXV p. 100.
 - La danse macabre de Var (*A. Sardou*),
1884 t. XXV p. 101.
 - Das Leben und die Lieder des Trobadors Peire Rogier (*C. Appel*),
1884 t. XXV p. 102.
 - Der Troubadour Bertolome Zorgi (*E. Lévy*),
1884 t. XXV p. 195.
 - Cantique périgourdin en l'honneur de Saint Jean Baptiste,
1884 t. XXVI p. 157.
 - Les neuf filles du diable,
1884 t. XXVI p. 218.
 - Dotz, Arriver,
1885 t. XXVII p. 203.
 - Sur la date du vers del Lavador de Marcabrun.
1885 t. XXVII p. 250.
 - Bertran Albaric,
1885 t. XXVII p. 251.
 - Fragments d'une chanson d'Antioche en provençal publiés par
Paul Meyer,
1885 t. XXVII p. 147.
 - Orthographia gallica, herausgg. von *J. Stürzinger*,
1885 t. XXVII p. 204.
 - Altfranzösisches Uebungsbuch, von *W. Foerster* und *E. Koschwitz*,
1885 t. XXVII p. 204.
 - Enzyklopaedie und Methodologie der romanischen Philologie von
Gustav Koerting,

- 1885 t. XXVII p. 205.
- Raetoromanische Grammatik, von *Th. Gartner*,
1885 t. XXVII p. 205.
 - Amis and Amiloun, von *E. Koelbing*,
1885 t. XXVII p. 206.
 - L'Atlantide, poème traduit du catalan par *Albert Savine*,
1885 t. XXVII p. 207.
 - Cançons y folies populars, recullides per *Pau Bertran y Bros*,
1885 t. XXVII p. 207.
 - Folklore Catala. Cuentos populars catalans, par *Maspons y Labros*,
1885 t. XXVII p. 207.
 - Garbera Catalana, per lo pastorellet de la Vall d'Arles.
1885 t. XXVII p. 207.
 - Deux lettres inédites de *Pierre de Chasteuil-Gallaup*,
1885 t. XXVIII p. 259.
 - Vie de Saint Hermentaire,
1886 t. XXIX p. 157.
 - Documents historiques bas-latins, provençaux et français concernant la
Marche et le Limousin publiés par *A. Leroux, E. Molinier*
et *A. Thomas*,
1886 t. XXIX p. 41.
 - Tradizioni popolari abruzzesi, raccolte da *G. Finnamore*,
1886 t. XXIX p. 154.
 - Rappresentazioni sacre nel Trentino par *Albino Zenatti*,
1886 t. XXIX p. 154.
 - Ethologia de Blanes per *D. Joseph Cortilo y Vieta*,
1886 t. XXIX p. 154.
 - Enzyklopaedie und Methodologie der romanischen Philologie (*G. Koerting*).
1886 t. XXX p. 55.
 - Le Canzoniere autographe de Pétrarque (*P. de Nolhac*),
1886 t. XXX p. 55.
 - Sur une particularité de la déclinaison gallo-romane,
1887 t. XXXI p. 437, 615.
 - *Dominus* et *Senior* au féminin en provençal,
1887 t. XXXI p. 444.
 - Sur quelques formes du français moderne qu'on rapporte à l'ancien
cas sujet,
1887 t. XXXI p. 445.
 - Deux manuscrits provençaux du XIV^e siècle par *J. B. Noulet et C. Chabaneau*,
1888 t. XXXII p. 46.
 - Une chanson inédite de P. Vidal. Deux retroenssas inédites,

- 1888 t. XXXII p. 93, 98. (cf. *Varia Provincialia*).
- Cinq tensons de Guiraut Riquier,
1888 t. XXXII p. 109. (cf. *Varia Provincialia*).
- Chanson inédite du troubadour Peire del Vern,
1888 t. XXXII p. 171. (cf. *Varia Provincialia*).
- Poésies inédites de divers troubadours,
1888 t. XXXII p. 550. (cf. *supra*).
- L'Orde de San Macari. Sur le vers 1730 de Flamenca *Sos* = *Sum*,
1888 t. XXXII p. 102.
- Deux anciennes chansons provençales,
1888 t. XXXII p. 195.
- Sur un vers du roman d'Alexandre,
1888 t. XXXII p. 196.
- Poésies complètes de Bertran de Born (*A. Thomas*),
1888 t. XXXII p. 200.
- Manfredi I e Manfredi II (*C. Merkel*),
1888 t. XXXII p. 208.
- Unrichtige Wortaufstellungen und Wortdeutungen in Raynouards
Lexique roman (*H. Sternbeck*),
1888 t. XXXII p. 211.
- Beiträge zur Biographie und zur Chronologie der Lieder des Trou-
badours Peire Vidal (*Sigmund Schopf*),
1888 t. XXXII p. 213.
- Le livre de vie de la Ville de Bergerac (*Ch. Durand*),
1888 t. XXXII p. 215.
- La langue et la littérature françaises depuis le IX^e siècle jusqu'au
XIV^e siècle (*K. Bartsch et C. A. Horning*),
1888 t. XXXII p. 216.
- Contes populaires de la Basse Bretagne (*F. M. Luzel*),
1888 t. XXXII p. 216.
- Die Lais der Marie de France (*Karl Varncke*),
1888 t. XXXII p. 217.
- Etudes lexicographiques sur l'ancienne langue française à propos du
Dictionnaire de *M. Godefroy* (*A. Millet*),
1888 t. XXXII p. 314.
- Histori causido dōu Gulistan de Sadi rêvira dōu persan (*L. Piquet*),
1888 t. XXXII p. 315.
- Les œuvres de Pierre Goudelin (*J. B. Noulet*),
1888 t. XXXII p. 466.
- Autour de Molière (*A. Baluffe*),
1888 t. XXXII p. 625.
- Poésies inédites de divers troubadours,
1889 t. XXXIII p. 106 (cf. *Varia Provincialia*).

- Fragments de ms. provençal,
1889 t. XXXIII p. 122 (cf. supra).
- Fragments d'un ms. de Girart de Rossillon,
1889 t. XXXIII p. 133.
- Le poesie inedite de Sordello par *Dott. Pio Giuseppe Palazzi*,
1889 t. XXXIII p. 151.
- Légendes pieuses en provençal,
1890 t. XXXIV p. 209—303, 305—426.
- Une bévée amusante,
1890 t. XXXIV p. 607.
- Fragment d'un chansonnier provençal,
1891 t. XXXV p. 88.
- La langue et la littérature du Limousin,
1891 t. XXXV p. 379.
- Notices et extraits des Mss. de la Bibliothèque Nationale par *Langlois*,
1891 t. XXXV p. 475.
- Nunta la Romani (*Marianu*),
1891 t. XXXV p. 475.
- Nouveau dictionnaire italien (*Melzi*),
1891 t. XXXV p. 475.
- Mystères provençaux du XV^e siècle (*Jeanroy et Teulié*),
1893—1894 t. XXXVII p. 478.
- Trattato provenzale de penitenza (*C. de Lollis*),
1893—1894 t. XXXVII p. 528.
- Guillaume de la Barre (*Vidal Arnaut*),
1897 t. XL p. 574.
- Une nouvelle édition du *Roman de Flamenca* (édit. *Paul Meyer*) *Rev. des lang. rom.*, t. XLV 1902 pp. 1—43.
- Le Théâtre sérieux en France au moyen âge (*Lintilhac*),
t. XLIX Mars—Juin 1906. p. 242.

Voy. aussi dans la *Revue des langues romanes* les comptes rendus bibliographiques des périodiques *Romania*, *Revue de linguistique*, *Revista de filologia romanza*, etc. etc. qui ont été faits pendant longtemps par M. *Camille Chabaneau*. Quant aux *Sermons et préceptes*, *Les Légendes pieuses et le Cartulaire*, le tirage à part de ces trois études n'a pas été mis en vente, parce que ces travaux ne sont pas terminés.

III. Articles divers publiés par des journaux et autres périodiques.

- Comptes rendus de la *Revue des langues romanes* *L'Echo de Vesonne* Périgueux 11, 30 Juin 1869 et 15 Décembre 1871; *Le Charentais* du 3 Avril 1870.

- Notes sur quelques pronoms provençaux,
Romania juillet 1875.
- Si *li* employé pour *lor* en provençal,
Romania 1876 t. V p. 372.
- *Ti* interrogatif en Langue d'Oc,
Romania VI, 442.
- T final non étymologique en langue d'Oc,
Romania VIII, 110.
- Trois chartes limousines concernant le Nontronnais (XII et XIII siècles) Bul. de la Soc. hist. et arch. du Périgord,
t. X (1883).
- Grammaire élémentaire de la vieille langue française par L. Clédat
Revue Critique 23 Mars 1885.
- Le chansonnier provençal T.
Annales du Midi, Toulouse, janvier 1900 p. 194.
- Si Jasmin est un Théocrite, article anonyme, reproduit dans le
Félibrige latin, Juillet Aout 1899).
- Discours dau Majourau Chabaneau (20 septembre 1903).
Lou Souc de Nadau et le Midi Noël N° 256 de la *Campana de Magalouna*. Montpellier 25 décembre 1903;
lou Bournat d'ou Périgord, novembre 1903 p. 89.
et l'*Avenir de la Dordogne* Périgueux.
1 décembre 1903 (Lettre de *Frédéric Mistral*).
- Sur le dialecte périgourdin *Grande Revue* 1907, p. 271.

IV. Titres et Distinctions honorifiques.

- Professeur à la Faculté des Lettres de Montpellier 1879.
- Prix La Grange (*Académie des Inscriptions et Belles Lettres*) 1886.
- Correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres
24 décembre 1886.
- Lauréat de l'Académie Française (1879).
- Officier de l'Instruction publique (1880).
- Majoral du Félibrige (1876).
- Chevalier de la Légion d'honneur, 31 décembre 1895.
- Docteur honoraire de l'Université de Halle-Wittenberg.
- Cabiscol del Bournat d'ou Périgord (mars 1903).

V. Principaux Documents sur Camille Chabaneau et ses œuvres.

- *Litttré*. Histoire et théorie de la conjugaison française (étude critique).
Journal des Savants, juin 1869.
- Gaston Paris, article sur Chabaneau, *Romania*, 1875 IV p. 151.

- Léonce Couture, article sur Chabaneau, *Revue de Gascogne*, Mai 1879.
- Savine. Les Troubadours de Périgord, étude littéraire.
Revue félibréenne 1885 p. 230.
- X . . . Chronique (Prix La Grange).
Rev. des lang. rom. 1886 t. XXX p. 256.
- Andrieu (J). Bibliographie de l'Agenais 1886—1891, 3 vol., in 8°. Paris, Picard.
- Jean Soulèu. Notice biographique. *La Cigalo d'or*, décembre 1891.
- Vapereau (G). Dictionnaire universel des contemporains 1893, 6 édit. (la dernière parue), in 8° à 2 col. 1629 p. Paris, Hachette, 30 f.
- X . . . Banquet offert à MM. Gaston Paris, Camille Chabaneau et Paul Meyer à Toulouse *Rev. des lang. rom.* 1899, t. XLII, p. 291.
- Grande Encyclopédie, article de A. T. (Antoine Thomas).
- Durieux (Joseph). Nos contemporains: Camille Chabaneau.
Lou Bournat d'ou Périgord Septembre 1903, p. 79.
- L. N. Fêtes de l'Eglantine à Tulle et à Mareuil (portrait de C. Chabaneau), *Lemousi* octobre 1903, p. 147.
- Mistral (Frédéric). Lettre à Camille Chabaneau. *L'Avenir de la Dordogne*. Périgueux, 1 décembre 1903 et *Lou Bournat d'ou Périgord*. Janvier-février 1904.
- X . . . La Graphie (Le périgourdin C. Chabaneau). *Lou Bournat d'ou Périgord*. Mars-avril 1904, p. 122—124.
- A. Dujarric-Descombes. Camille Chabaneau, romaniste, *Lou Bournat d'ou Périgord*, Périgueux.
N° de novembre-décembre 1906, p. 76.
- J. Anglade. Le Jubilé d'un savant français, *La Petite Gironde*, Bordeaux, 5 Mars 1896.
- X . . . Le Jubilé du professeur Chabaneau, *Rev. des lang. rom.* 1906 t. XLIX p. 268.
- X . . . L'Hommage à M. Chabaneau, *Lou Bournat*, Avril 1906, p. 113.
- A. Thomas (sur Chabaneau) *Journal des Débats*, 4 Mars 1906.
- E. Portal. Dialetti della lingua d'Oc M. Camille Chabaneau *La Nuova Sicilia*, Palerme 30 Avril 1906.
- Adrien Planté, Camille Chabaneau, *Reclams de Biarn*, Avril 1906 p. 73.
- J. Anglade, Camille Chabaneau, *Nord et Midi*, Nov. 1906.
- L. R. [L. Ronjat] Camille Chabaneau, *Prouvènço*, 7 de Mars 1906.
- H. Morf. Sur Chabaneau, *Frankfurter Zeitung*, 4 Mars 1906.
- J. Véran, Le Jubilé d'un savant, *La Liberté*, Paris 8 Mars, et *l'Eclair*, Montpellier, 13 Mars 1906.
- J. Anglade. Sur Chabaneau, *Rev. de l'Enseignement supér.* 15 Avril 1906.
- Discours de Camille Chabaneau à la Santo Estello de Périgueux (1907), *Prouvènço*, 7 Juin 1907.

Table.

| | |
|---|----|
| I. Livres et brochures | 1 |
| II. Principaux articles publiés par la Revue des langues romanes . . | 4 |
| III. Articles divers publiés par des journaux et autres périodiques . . | 12 |
| IV. Titres et distinctions honorifiques | 13 |
| V. Principaux Documents sur Camille Chabaneau et ses œuvres . . . | 13 |

Besserungen und Nachträge.

S. 2, Anm. 1. R. Renier sagt in seinem Bericht (*Giorn. stor. d. lett. ital.* XLIV, 416): „il famoso e colossale L. II. 14, lontano dall'essere edito ancora del tutto, sebbene tante volte gli studiosi se ne siano occupati, si potrà forse ridurre leggibile col tempo, se non compiutamente almeno in una parte del ricco suo contenuto.“ Herr cav. G. Bonazzi, Direktor der Turiner Bibliothek, hat mir in liebenswürdigster Weise folg. Auskunft auf meine Anfrage erteilt: „Questo codice per fortuna è sfuggito alla completa distruzione, ma attendendo ancora l'opera del restauro è impossibile consultarlo, perchè i margini carbonizzati rendono le carte così aderenti che è pericoloso tentare di aprirle.“ — Es wird wohl nichts anderes übrig bleiben, wenn, wie es scheint, die Chemie wirklich kein Mittel weiss, um diesen durch die Hitze aus dem Tierfell hervorgequollenen Leim aufzulösen, als vielleicht folg. Versuch zu machen: Da die Hs. einmal bereits in der Mitte gewaltsam geöffnet worden ist, man also genau weiss, was oben und was unten ist, so würde es genügen, den untern Rand dieser zusammengeleimten Zone, die nur sehr eng sein kann, scharf abzuschneiden, wodurch man von unten sofort zwischen sämtliche Blätter eindringen könnte. Wenn dies mit einem breiten und dünnen (platten) Gegenstand, z. B. einem entsprechend gebauten Papiermesser mit stumpfen Rändern geschähe, so liess sich jedes Blatt einzeln vom andern so vorsichtig loslösen, dass das Pergament, welches ja nicht, wie das Papier es täte, reisst, darunter nicht leiden könnte. Und sollte ein oder das andere Mal der äusserste Rand bei diesem Vorgehen etwas leiden, so würde dies doch nie die Schrift treffen können. Darauf erwidert Herr Direktor Bonazzi (den Romanisten bekannt als Hg. des *Condaghe* des hl. Peter von Silki): Quello che Ella propone, cioè di aprire le carte con un tagliacarte, sarebbe possibile ove il dorso del volume fosse, almeno in parte, salvo; ma è appunto qui che si ha il guasto maggiore; si può dire che tutto il margine interno è distrutto e pur riuscendo a distaccare qualche foglio, non si hanno che carte staccate. È necessario un lavoro più lungo e paziente e purtroppo non vedo quando potrà esser fatto.

S. 3, Z. 7 l.: der . . . der.

S. 7, Anm. 1, Z. 7:) nach: wird

S. 9, Z. 2: „Eine afz. Stelle, wo auch noch von dem *vout de Luque* die Rede ist, findet sich in dem von Feilitzen hgg. *ver del Juise* p. 408 Var., wozu die Anmerkung S. 68 hinzuzunehmen ist.“ (T = Tobler.)

S. 9, Z. 27. Ist der im *Poème Moral* R. F. III, 128, Z. 7 erwähnte „*saint juleor*“ unser Spielmann?

S. 12 und 13. Ich habe seitdem Garruccis Abbildung selbst einsehen können. Sie entspricht ganz einer grossen Photographie, deren Einsicht ich Fr. P. Luiso's erfolgreichen Bemühungen verdanke. Diese ist vielleicht nach der Zeichnung gemacht, die Garruccis Abbildung zugrunde liegt. Das eigentlich ausdruckslose Gesicht Garruccis ist in unserer Abbildung 1 viel freundlicher als wie die Vorlage. Der finstere, starre Ausdruck in unserer Abbildung 2 entspricht genau der S. 12, Anm. 2 erwähnten Lichtdrucknachbildung der Cartolina, d. h. dem Original, in Lucca. So gesteht denn auch Guerra l. c. 28: „Il volto . . non solo inspira

rispetto, ma quasi sembra terribile“; vgl. R. Nerucci, von mir zitiert S. 11 (Schluss der Anm. 2 von S. 10).

S. 14, Anm. 2. Um dieses merkwürdige Datum („April 1282“) der Lucca-Spielmannslegende aufzuhellen, wandte ich mich an den durch seine zahlreichen Arbeiten wohlbekannten Direktor der Staatsbibliothek von Lucca, Herrn E. Boselli, und erhielt von ihm folg. wichtige Mitteilung:

„La data dell'Aprile 1282 attribuita dall'anonimo al Miracolo della Scarpa d'argento, Lucca (Baroni 1868, a pag. 40) fu dall'Anonimo stesso certamente ricavata dall'opera di Sebastiano Tofanelli: Il primo ritratto del Crocifisso, ciò è: Historia della miracolosa scultura . . . del S. Crocifisso . . . detto il Volto Santo . . . di Lucca, etc. (Napoli, Fr. Savio 1644 a pag. 102—103).

Dopo il racconto del miracolo, simile a quello dell'Anonimo, il Tofanelli dice: „... Succedette questo miracolo l'anno 1282 ~~all' 24 d'Aprile~~ & fu aut ist doch dopo i debiti esami per mano di pubblico Notaro, governando quella chie covo Paganello [secondo].

trugger

Però un autore precedente al Tofanelli, Franciotti P^e. Cesare ~~verdanke~~ „Historia del Volto Santo di Lucca“ (Lucca 1627), assegna al Mira die ich data del 24 Aprile; ma dell'anno 1287.

6. Hs.

Si ricasca quindi nell'incertezza intorno alla vera data; incertezza, ch'iohli voglio sperare di togliere dalle future letture che farò appena potrò.“

B.

S. 15, Anm. 1. Ich konnte den Aufsatz von Aglaüs Bouvenne in der Rev. de l'art chrét. (1866) erst nachträglich im Exemplar der kön. Bibliothek in Berlin benutzen. Er ist überschrieben: Sainte Wilgeforte (dèjà célèbre du temps de Charlemagne p. 113), und liegt unserem Gegenstand ganz fern bis auf den Schluss: La représentation la plus ancienne que nous ayons vue jusqu'à présent de sainte Wilgeforte, c'est sur un triptyque en ivoire du XIII^e siècle dont les deux volets seulement sont conservés, . . . dans le volet de gauche, le second compartiment représente sainte W. crucifiée, vêtue de la longue robe serrée à la taille; sur la tête une couronne; ses pieds paraissent tous deux chaussés. Sous celui de droite se trouve un calice; à sa droite est représenté le jeune homme un genoux (sic) en terre et jouant de sa viole; à gauche un petit buisson. — Die recht rohe Abbildung Nr. 1 vor S. 113 lässt keinen Zweifel übrig, dass es das Volto (und nicht die Wilgefortis) ist. Es ist in keiner Weise abzusehen, warum das Original ins XIII. Jahrh. versetzt ist. Der Kelch allein spricht schon dagegen. Es darf also nicht als altes Zeugnis für Frankreich angeführt werden.

S. 15, Anm. 3. Guerra hat den Kelch nicht einmal erwähnt. Es wäre doch nützlich festzustellen, wo und wann er zuerst auftaucht.

S. 19, Z. 17. Streiche der vor dem Wort: Einsicht.

S. 21, Z. 5. Streiche 1).

S. 22, 33. Frankreich scheint doch die Wiege der Spielmannslegende zu sein. Der lateinische Text, den ich s. Z. nur flüchtig einen Augenblick habe einsehen können, der aber jetzt gedruckt vor mir liegt (S. 53, 54), kann hier vielleicht mit Nutzen herangezogen werden. Derselbe kennt zwar keinen Spielmann und spricht bloss vorsichtig von einem juvenis quidam de partibus Galliae, der zum h. Grab nach Jerusalem wallfahrten will — dies weist auf Frankreich. Dass der juvenis aber doch ein Spielmann gewesen, und dieser Stand vom geist-

lichen Verfasser des Textes nur aus dem Grund unterdrückt worden ist, weil er von der Kirche sehr gering eingeschätzt wurde, die ihn der Pest gleichzustellen beliebte (vgl. auch Muratori Ant. Ital. Diss. XXIX), beweist der weitere Verlauf der Erzählung: *recurrens itaque ad musicum instrumentum, quod lacerto tenebat appensum, et quod poterat donum sue scilicet modulationis laudes vice muneris offerre cupiens, . . hymnos tanta dulcedine cantare cepit*: er war also sicher ein Spielmann. — Ein fernerer Grund dürfte sein, dass Italien sogut wie keine eigenen Spielleute besitzt, vielmehr von den französischen Spiel-leuten besucht und ausgebeutet wurde. Dann würde auch die Identifizierung des Spielmanns mit dem h. Genesius auf Frankreich zurückgehen. Man vergleiche nur die überaus zahlreichen nach diesem Heiligen benannten Wochschaften in Frankreich (S. 20, Anm. 2) und seine dadurch bezeugte grosse ~~Wichtigkeit~~ ^{Wichtigkeit}, wogegen die paar italienischen Orte nicht der Rede wert sind. Leim ~~leicht~~ lässt sich noch ein Zusammentreffen des Turiner Textes mit dem bereits ~~ihnen~~ ^{ihnen} aufstellen: Genois ist dort von der Wallfahrt aus Santiago gekommen oben ~~un-~~ ^{un-}bar ist er auch jetzt auf einer weiteren Wallfahrt (h. Grab) begriffen, ~~sammel-~~ ^{sammel-} gleich weiterzieht. Es würde auch erklären, dass er romwärts auf-
w~~odur~~ ^{odur} denn wenn sein Leichnam in Rom aufbewahrt ist, so wird er nicht weit ~~Wen~~ ^{Wen} gemordet worden sein. — Ein Versuch, das Alter des lat. Textes durch ~~die~~ ^{die} darin erwähnte capella des Volto zu bestimmen, scheint erfolglos zu sein: sie wurde zugleich mit dem Dom von Alexander II. (1061—1073) erbaut, aber es wird auch im älteren Dom schon ein eigener Raum für das Volto bestanden haben. — Darnach wäre später der französische Spielmann irgendwie nach Lucca gekommen, wäre dort im Laufe der Zeit entfranzösiert und dem heimatlichen Schatz von Wundern und Legenden einverleibt worden.

S. 23, Z. 5. Schiebe nach „herunter“ ein: wie im lateinischen Text. — S. 23, Z. 7, 8. Ich nehme nämlich an, dass auch in der dem lateinischen Text (L) zugrunde liegenden Fassung die Wiederholung gestanden hat, die vom geistlichen Verf., der an derselben Anstoss genommen hätte, entfernt worden wäre. Dies schliesse ich aus dem merkwürdigen Schluss, dass durch ein göttliches Wunder der zurückgetragene und als Geschenk dargebrachte Schuh an dem Fuss nicht haften blieb *et nullo humano artificio ita sicut prius adaptari (so statt adaptare der Hs. zu lesen) potuit*. Der Schuh ist also tatsächlich auch das zweitemal heruntergefallen — dass er dem Spielmann nochmals geschenkt worden, ist unterdrückt; denn wie hätte er, ohne eine weitere Episode, sich am Volto befinden können? Dieser sonderbare Schluss enthält aber offenbar die Erklärung des Kelches, der in späterer Zeit beim Volto unter seinem rechten Fuss erscheint; denn ein so heiliger Schuh konnte doch nicht einfach auf der Erde oder einer unter dem Volto liegenden Tischplatte liegen bleiben. Damit wäre L als ziemlich spät in der Entwicklungsreihe anzusetzen. — Beim nähern Zusehen freilich fällt einem sofort die sonstige grosse Übereinstimmung von L mit dem Tumbeor N. D. in die Augen. Wie dort der Spielmann voll der innigsten Frömmigkeit seine Andacht gleichwie die übrigen verrichten will, so will der arme Jüngling hier, *videns copiosam fidelium multitudinem . . ad s. vultus pedem humillime cum suis accedere muneribus, pauper rebus sed meritis dives, quasi qui ante alios vacua manu accederet*, ist also ebenso ratlos wie der Tumbeor. Und wie dieser

zu seinen Künsten greift, um U. L. F. das Beste vorzumachen, so greift er hier zur Fiedel, die er stets bei sich trug, et quod poterat donum sue scilicet modulationis laudes vice muneris offerre cupiens, ad honorem s. crucis hymnos dulcedine cantare cepit. Auch die weitere Erzählung verläuft parallel. So ist vielleicht der Schluss von L als späterer, zur Zeit des Kelches hinzugefügter Zusatz zu betrachten, wobei dann das hohe Alter beider Versionen gesichert wäre, die an der Spitze der andern, der Tumbeor obenan, zu stehen hätten.

S. 25, Z. 7 setze: 3) hinter „Wörterbuch“ und streiche Z. 9 das dort stehende 3).

S. 29, Z. 3. Vgl. H. Schuchardt, „Sichel und Säge“ in Globus LXXX (1901) S. 181—187. (J. Cornu.)

S. 31, Z. 7. Nach frument 276 schiebe ein desfrumant 263; die vortonige Form frumer < fremer wird in die betonte eingeführt. — Z. 15. „ceustes ist doch wohl ohne Zweifel = nfz. coudes“. (T.)

S. 32 folg. Durch H. Suchier erfuhr ich, dass Herr Professor E. Brugger in Davosdorf vor vielen Jahren unseren Text abgeschrieben hat. Ich verdanke seiner Gefälligkeit die Angabe der Varianten von meinem Abdrucke, die ich im fg. mit B. bezeichne. — Z. 4. l. fille (in der V. L. ist fil^e zu lesen). — 6. Ha. hat maintenant monter (B., was E. Stengel bestätigt). Ich kann diese (wohl analogisch nach certes) Form nicht belegen. — 17 l. behourdis. — 22. le] de B. — 32. Punkt. — 33. Komma. — 42. quis] qui B. — 47. (V. L.), lies: 46. (Beschreibung der Miniatur.) B. ergänzt: „Links fünf Männer in blauen Gewändern, dahinter drei Knaben, in der Mitte ein Bett; der Mann neben dem König trägt eine lange Kerze.“ — 79. alames] alames B. — 82. quil leurent B. — 116^a: Ne nous noimes de dameldieu parler. — 127. „(je) fehlt bei mir“ B. — 135. on] vielleicht c'on zu bessern. — 144. Streiche das Komma. — 148. Es fehlen zwei Silben; viell. [Sus] as crestiaus oder As crestiaus [vont] monte[r], vgl. 276: Es crestiaus vont montant, wenn nicht hinter montent ein trestot oder apres oder sonst etwas zu ergänzen ist. — 161. Lies: messistes. — 172. pignō B. — 180. l. r(ie)u. — 186. „scheint mir Ihre Deutung mit der sonstigen Verwendung von haster nicht recht verträglich. Mir scheint la dame Akk. sein zu müssen: „Warum treibt er sie an, die tapfere Frau?“ aber wie schreiben? ahaste ist etwas unsicherer Existenz trotz Rom. XVII, 425, Anm. 2 und enorte liegt den Zügen nach weit ab.“ (T.) — 212. Latra[i]n] lies: Latra(i)n. — 219. „würde ich neben flans eher costés geschrieben haben“ (T.). — Selbstverständlich! Ich habe bloss in dem bösen Sturm der Arbeit das Akzentzeichen vergessen. — 220. Ausrufungszeichen. — 230 Lies: baptizement. — 240. destre a senestre (so auch B.) „ist mir nie vorgekommen, sondern nur destre senestre oder d. et s. (T.) — 250. roine (B.). — 256 [si] „steht in meiner Abschrift“ (B.). — 260. „bafme, wie 264“ (B.). — 309. Adont (B.). — 313. „Por ausgeschrieben“ (B.). — 316. „oder rouwarde“ (B.). — 327. Gänsefüsschen! — 328. „crois steht nicht in meiner Abschrift“ (B.). — 329. „l. [d. h. bessere!] respassé.“ (T.) — 337. rois] ist Christus. — 338. Pour ton grant peule a exemple donner] ton grant p. ist der Dativ und a ist in [un] zu bessern. Am Ende Ausrufungszeichen an Stelle der Gänsefüsschen. — 341. nos aidroit (B.). — 342. Punkt ausgefallen. — 348. [81^r b] ist das r ausgefallen. — 359. signoris (B.). — 365. Coument (B.). -- 370. tent atant] die zweimal im

Satz schlecht korrigierte Stelle muss natürlich lauten: *atent tant* — 372. *prumier* (B.). — 380. *glaiue* (B.). — 396. V. L. schiebe hinter: „ebenso“ ein: *empreres*, so ausgeschrieben steht es im *Mohammed* 105 (s. oben S. 3 Anm. 1). — 418. *houmes* (B.). — 436. Ist wohl der Widerhall des auch von andern immer wieder erwähnten erschreckenden Aussehens des *Volto*; s. S. 11, 13 und 48 f. (Anm. 373). — 445. Punkt ausgefallen. — 446. *Peres*] wer ist dies? Der auf dem Kreuz hängende? Oder spricht er den *prodome* von 426 an? Dann aber erwartet man *Amis*, wie 430. — 468. 9. Sind wohl am besten zu streichen. — 469. *Et dist* [der *Vou*]: „*Genois*, il usf. (Appel). — 487. *Pren* (B.). — Auf der Seite 45 ist der Punkt dreimal im Druck herausgefallen: 475. 487. 492. — 496. *Lies chave*. Es ist die einzige Stelle, wo das alte Lehnwort ein *ë* aufweist; denn *Godefroy* hat es zwar an erster Stelle, aber keinen Beleg dafür. Auch *Gilliérons Atlas* kennt für das Französische keine entsprechende Form, trotzdem *Godefroy* solche für den *NO.* angibt.

S. 46, Anm. zu 1, Z. 7. 9. *empere*] lies *emprere*.

S. 48, Anm. zu 227. Diese Variante der bekannten *Roland*stelle 1014: *Male chansons ja chante n'en seit*, vgl. 1466: *Male chansons n'en deit estre chante*, spricht unter anderem auch dafür, dass der Verf. ein Spielmann (*jouglers*) ist. — Anm. zu 238. Sie ist also wieder zu Pferde, wiewohl sie es nach 193 f. verloren hatte. Offenbar ist nach 203 eine Zeile ausgefallen, worin ihr Gemahl ihr ein (viell. sein) Pferd gab. — Anm. zu 373. Der ausgezeichnete Gewährsmann *Fr. P. Luiso's*, der das *Volto* aus eigener, gründlicher Anschauung kennt, bemerkt: *Veramente il volto ha tale caratteristica espressione, in grazia specialmente degli occhi di pietra dura, messi in centro, in modo che guardano in ogni direzione che desta un senso di sgomento.*

S. 50, Anm. zu 444. Auch der lat. Text erwähnt zweimal das *argenteum calceamentum*. — Der am Ende erwähnte Widerspruch wird durch folgende Mitteilung des Gewährsmanns *Luiso's* erklärt: *i piedi sono coperti da calze di seta rossa, e sulle calze due pannelle di lamine d'argento con sopra una fascia centrale a oro e pietre preziose.*

S. 51 zu 486: „Der hier bevorzugte Sinn würde denn doch nicht ohne jede andere Änderung in den Vers gelegt werden können; zum mindestens müsste es *de* statt des heißen. [Aber sicherlich!] Ohne Änderung könnte man übersetzen: „aus den Himmeln verwiesen“, „des Anspruchs auf den Himmel verlustig“. Doch empfinde auch ich den Plural in diesem Zusammenhang als ungewöhnlich.“ (T.)

W. Foerster.

Der Refrain des 142. Liedes des Cancioneiro da Ajuda.

Ich habe in den „*Mélanges Chabaneau*“ (Roman. Forsch. XXIII, p. 362 f.) versucht, diesen Refrain, der in Frau Vasconcellos' Ausgabe keinen Sinn ergibt, herzustellen und daran gedacht, die erste Zeile *A morte d'esto se mata* zu bessern in *Amor tod' esto remata*: nur dass *rematar* in dem genauen Sinn von „fertig bringen, zuwege bringen“ sich nicht belegen lässt. Zwei Stellen der Altport. Cancioneiros klären die Frage auf: bei D. Denis (v. 2604 in Langs Ausgabe) *ca demo lev' a prol que xi lh'em* (zu lesen *end'*?) *ata* und Canc. Vat. 441, im Refrain, *e d'esto xi m'atou morte*. Daraus geht hervor, dass *xi* (oder *xe*, *se*) *m'ata de* bedeutet „erwächst, entsteht mir aus“; und es ergibt sich mit voller Sicherheit folgende Lesart des fraglichen Refrains:

A morte d'esto se (oder xe nach CB) m'ata:
Guiomar Afonso Gata
est a donu que me mata.

Diese Lesart bestätigt vollkommen meine Auffassung von dem Inhalt des Gedichts.

O. Nobiling.

S. 429, Z. 6 v. o. lies *ai* statt *a*.

S. 431, Z. 2 v. u. lies *delunial* statt *delunéal*.

S. 466, Z. 17 v. u. lies *einen Handel* statt *ein Handel*.

Nachtrag zu S. 620.

Die von A. Thomas im *Journal des Savants* 1893 S. 337—345 veröffentlichte Besprechung von Leite de Vasconcellos' Ausgabe des Fidestextes war mir erst nach der Drucklegung des Vorstehenden zugänglich, weshalb auf sie hier nicht Bezug genommen werden konnte. Übrigens war dazu keine Veranlassung, da sich A. Th. hauptsächlich mit textkritischen Fragen beschäftigt.

Strassburg i. E., 4. November 1906.

G. Gröber.

S. 651, Z. 10 v. o. lies *l'inintelligence* statt *l'intelligence*.

S. 661, Anm. 2 der Sp. 2 gehört auf die folgende Seite.

S. 666, Anm. ** *Vezenda*, mot pour lequel on renvoie au Glossaire, a été oublié. Il signifie: „tour de veille, quart“, et suppose un prov. *vezenda* = b. lat. *vicenda*, du lat. *vicem*.

S. 669, Z. 7 v. u. lies *menadas* statt *menudas*.

S. 673 (Glossaire): **latz** (*dels*), lies: Lat. *lacuum*. Il s'agit probablement d'un droit de port payé par les navires.

S. 674 (Glossaire): Zu **nescalre** füge hinzu **nescals** (f° 16 v°), qui est peut-être à corriger. Dans tous les exemples, *nescalre* traduit le lat. *etiam*.

S. 1087 Z. 9 v. o. lies *en* statt *eu*.

S. 1088 Z. 1 v. o. lies *destierros* statt *destierro*.

Inhalt.

| | Seite |
|---|-------|
| Vorwort | V |
| Anglade, J., Les Troubadours à Narbonne | 737 |
| Appel, C., Zur Metrik der Sancta Fides | 197 |
| Baist, G., Das Osterspiel von Notre Dame aux Nonnains in Troyes . . . | 751 |
| Bédier, Joseph, La „Prise de Pampelune“ et la route de Saint-Jacques de
Compostelle | 805 |
| Behrens, D., Wortgeschichtliches | 547 |
| Bertoni, Giulio, L'imitazione francese nei poeti meridionali della scuola
poetica siciliana | 819 |
| Biadene, Leandro, Cortesie da tavola di Giovanni di Garlandia | 1003 |
| Bourciez, E., Le verbe „Naltre“ en gascon | 415 |
| Brunot, Ferd., La langue du Palais et la formation du „bel usage“ . . . | 677 |
| Castets, Ferdinand, „Li Livres Bakot“, manuscrit contenant des parties
d'échecs, de tables et de mérelles | 691 |
| Cirot, G., Quelques remarques sur les archaïsmes de Mariana et la langue
des prosateurs de son temps (Conjugaison) | 883 |
| Clédat, L., Le futur à la place du présent | 311 |
| Cloetta, W., Ysoré im Moniage Guillaume und im Ogier | 541 |
| Constans, Léopold, Une rédaction provençale du Statut maritime de
Marseille | 645 |
| Cornu, Jules, Phonétique française | 105 |
| Coulet, Jules, Spécimen d'une édition des poésies de Peire d'Alvernhe . . | 777 |
| Counson, Albert, Noms épiques entrés dans le vocabulaire commun . . . | 401 |
| Crescini, V., No sai que s'es | 315 |
| Dauzat, Albert, L'amuissement de <i>s</i> , <i>r</i> , <i>l</i> explosifs dans la Basse Auvergne | 235 |
| Dejeanne, Dr., Sur l'Aube bilingue du Ms. Vatican Reg. 1462 | 77 |
| Ducamin, J., Herran ou l'Arlot-qui-pleure. Eglogue 4 ^e de Pey de Garros . | 289 |
| Dujarrie-Descombes, A., Camille Chabaneau et les troubadours du Périgord | 283 |
| Fabre, C., Les Provençalistes du Velay et M. Camille Chabaneau | 257 |
| Foerster, Wendelin, Le saint Vou de Luques | 1 |
| Gauchat, L., <i>R</i> anorganique en franco-provençal | 871 |
| Gorra, E., I „nove passi“ di Beatrice | 585 |
| Grammont, M., La métatèse à Pléchatel (Aute-Bretagne) | 517 |
| Gröber, G., Zur provenzalischen Verslegende von der hl. Fides von Agen | 597 |
| Guarnerio, Pier Enea, Reliquie sarde del Condizionale perifrastico col Per-
fetto di <i>habere</i> | 217 |

| | Seite |
|---|-------|
| Hamel, A.-G. van, Jocaste-Laudine | 911 |
| Jeanroy, A., Le troubadour Austore d'Aurillac et son sirventés sur la septième Croisade | 81 |
| Jordan, Leo, Ancienne traduction italienne du <i>Confessionale</i> de St. Antonin de Florence (1389—1459) | 637 |
| Kolsen, Adolf, Ein Lied des Trobadors Guilhem de Cabestanh | 489 |
| Lambert, Louis, La Pourcairouleto | 307 |
| Lamouche, L., Quelques mots sur le dialecte espagnol parlé par les Israélites de Salonique | 969 |
| Langlois, Ernest, Le jeu du Roi qui ne ment et le jeu du Roi et de la Reine | 163 |
| Lefèvre, Edmond, Bibliographie sommaire des œuvres de Camille Chabaneau | 1093 |
| Leite de Vasconcellos, J., Fôrmas verbaes arcaicas no Leal Conselheiro de el-rei D. Duarte | 175 |
| Leroux, Alfred, L'idiome limousin dans les chartes, les inscriptions, les chroniques | 437 |
| Lollis, C. de, Su e giù per le biografie provenzali | 387 |
| Meyer-Lübke, W., Confluentes | 591 |
| Meynial, Ed., Remarques sur la réaction populaire contre l'invasion du droit romain en France aux XII ^e et XIII ^e siècles | 557 |
| Morel-Fatio, A., La plainte du Soldat espagnol | 155 |
| Nobiling, O., Zu Text und Interpretation des „Cancioneiro da Ajuda“ | 339 |
| Novati, Francesco, Un dotto borgognone del sec. XI, e l'educazione letteraria di S. Pietro Damiani | 993 |
| Nyrop, Kr., Le sort du radical dans la dérivation française | 139 |
| Östberg, H. O., Bloi und Poi | 479 |
| Parodi, E. G., Sul raddoppiamento di consonanti postoniche negli sdrucchioli italiani | 755 |
| Pélissier, Léon G., Lettres de romantiques français | 791 |
| Pépouey, J. J., U final atone = lat. <i>ūlum</i> dans le parler de Bagnères-de-Bigorre et des environs. | 73 |
| Pétrof, Dimitry, Quelques notices sur Felix de Vega, père de Lope de Vega | 275 |
| Rajna, Pio, La patria e la data della Santa Fede di Agen | 469 |
| Rigal, Eugène, La signification philosophique du „Satyre“ de Victor Hugo | 205 |
| Ritter, Eugène, Chanfon de la complanta et desolafion dé paitré | 191 |
| Ronjat, J., Notes sur l'affouagement de Maillane | 707 |
| Roques, Mario, Recherches sur les conjonctions conditionnelles <i>să, de, dachă</i> , en Ancien Roumain | 825 |
| Sainéan, Lazare, Anc. prov. <i>cos, gos, chien</i> | 253 |
| Salverda de Grave, J. J., Quelques observations sur les mots d'emprunt | 145 |
| Salvioni, C., Il dialetto provenzaleggiante di Roaschia (Cuneo) | 525 |
| Sanchez Moguel, A., Dos romances del Cid conservados en las juderias de Marruecos | 1087 |
| Saroïhandy, J., Gloses catalanes de Munich | 241 |
| Schädel, B., Un art poétique catalan du XVI ^e siècle | 711 |
| Schevill, Dr. Rudolf, On the Bibliography of the Spanish Comedia | 321 |
| Schultz-Gora, O., Einige unedierte Jeux-partis | 497 |
| Staaß, Erik, Contribution à la syntaxe du pronom personnel dans le Poème du Cid | 621 |

| | Seite |
|--|-------|
| Stengel, E., Ein Beitrag zur Textüberlieferung des <i>Romanz de saint Faniel et de sainte Anne et de Nostre Dame et de Nostre Segnor et de ses Apostres</i> | 57 |
| Stimming, Albert, Altfranzösische Motette in Handschriften deutscher Bibliotheken | 89 |
| Suchier, Hermann, Provenzalische Beichtformel | 425 |
| Suchier, Walther, Bruchstücke einer Handschrift des <i>Conseil</i> von Pierre de Fontaines | 395 |
| Suttina, L., Intorno alla perigonia di Jacopo da Montepulciano | 1035 |
| Teulié, Henri, Les vocabulaires spéciaux. 1. Le vocabulaire du noyer à Bétaille (Lot) | 905 |
| Thomas, Antoine, L'origine limousine de Marcial d'Auvergne | 119 |
| Tobler, A., quitte à, sauf à | 463 |
| Ulrich, Jakob, Le fabliau du jaloux et de l'ange Gabriel | 133 |
| Vaganay, Hugues, Quelques mots peu connus | 223 |
| Véran, Jules, La presse de langue d'oc | 1019 |
| Vollmöller, Karl, Briefe Konrad Hofmanns an Eduard von Kausler aus den Jahren 1848 bis 1873. Mit Einleitung und Anmerkungen mitgeteilt. Nebst 2 Beilagen: 1. Das Geusenliederbuch von 1611, 2. Dr. Karl Friedrich Wilhelm Lanz, und 2 Tafeln | 1041 |
| Wiese, B., Aus Karl Wittes Briefwechsel | 841 |
| Wulff, Fredrik, Quelques ballatas de Pétrarque non admises dans les recueils de 1356 et de 1366 | 179 |
| Zenker, R., Das provenzalische „Enfant sage“, Version B. | 919 |
| Zingarelli, Nicola, Quan lo boscatge es floritz | 1025 |
| Besserungen und Nachträge | 1108 |



PC 3 .R5 v.23

Melanges Chabaneau.

C.1

Stanford University Libraries



3 6105 033 587 564

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
CÉCIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-1493

All books may be recalled after 7 days

DATE DUE

